TUFTS COLLEGE LIBRARY

Purchased

Bound Sept. 1921

81242

Imfts

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME LXIII. — 1er MAI 1921.

UPS COLLEGE LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCI^e ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTE-TROISIÈME 63

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1921

81242

LE CHEMIN DU SALUT

II

GAUDIAS

DEUXIÈME PARTIE (1)

FIANÇAILLES CACHÉES

I. — LA LANGUETTE

Le lecteur qui a bien voulu suivre cette histoire depuis son début se souvient peut-être que Gaudias, après que son mariage avec Irène Olette eut été résolu dans le conseil tenu entre M. Brocatel, Mme Lesoir et l'abbé Chamaille, avait dû repartir aussitôt pour Boulouris, le lendemain du dîner offert par le propriétaire, et que, placés à table à côté l'un de l'autre, les jeunes gens avaient justement commencé ce soir-là de vivre le beau temps de leurs fiançailles *secrètes*.

En effet, les « personnes sérieuses, » — à l'avis desquelles Irène et le docteur s'étaient rangés d'avance, — ayant émis, pour des raisons de sagesse précédemment indiquées, le désir que la cérémonie fût reculée au mois de juin et que d'ici là rien ne transpirât de la grande nouvelle, c'était bien, dans toute la force du terme, des fiançailles *secrètes* que celles du Toulousain et de la filleule de Valérie.

Un peu contrariés, au premier instant, de la réserve et des précautions que leur imposait cette mesure, ils n'avaient pas

Copyright by Henri Lavedan, 1921.
(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

tardé à entrevoir tout ce qu'au contraire elle serait susceptible d'apporter de piquant et de neuf dans leur existence.

Par malheur, à peine se promettaient-ils l'amusement de tromper leur entourage, qu'ils furent obligés de le remettre à quinzaine, puisque le docteur s'absentait pour cette durée... Quoique la date si prochaine où ils seraient réunis leur parût assez éloignée, elle fut cependant atteinte très vite. Et dès lors s'ouvrit pour eux une ère de félicité inattendue.

Le plus vif de leur joie venait précisément de la nature originale de ces fiançailles et du secret dans lequel on les devait tenir. Elles prenaient par là les attraits du mystère et la saveur, renouvelée sans cesse, d'un plaisir défendu. Aussi, loin de chercher à esquiver l'exigeante et utile règle, Irène et Gaudias, ne se bornant pas à l'observer, en exagéraient à plaisir la rigueur. Tout en était aussitôt transformé chez nos soupirants : la démarche et le maintien, le regard et la parole; mais la nonchalance étudiée des pas, la froideur des façons, l'atonie passagère des yeux et les sourdines voulues de la voix n'arrivaient qu'à trahir à l'extrême les sentiments qu'ils feignaient de paralyser. Plus ceux-ci se comprimaient et mieux ils s'exprimaient. On ne s'abordait qu'en catimini pour se quitter en hâte. Comme on n'avait que peu de temps à soi, on regardait vingt fois l'heure à une montre « qui avançait » toujours; et les minutes comptaient double ! On faisait semblant de trembler, pour rien, d'avoir peur d'être surpris; et si l'on raffolait de se cacher, c'était par amour du rideau à l'abri duquel il était exquis d'attendre, sans bouger, que se fût évanoui un péril imaginaire. S'éviter, se fuir signifiaient l'évidente envie de se rapprocher. On accordait plus en livrant moins. La petite main fraîche attrapée, — et perdue, — au passage était pourtant plus possédée que si, tenue devant tous, dans un fauteuil du salon, elle avait été longtemps pressée, moite et sans résistance. On était plus gai de rire sous cape et plus tendre de parler tout bas, car on savait que les mots importants ne se prononcent qu'à l'oreille. Faute de s'écrire ouvertement, on se glissait des billets doux. Donné ou reçu à « l'étouffé, » le baiser furtif devenait un baiser d'artiste « à la Fragonard, » et puisqu'il n'était pas permis de se montrer à la fenêtre, il semblait supérieur de se voir entre deux portes. Enfin, tout s'empressait de concourir à la malicieuse supercherie et les gentils

comédiens trouvaient que l'honnête escalier lui-même de la vénérable maison se donnait pour eux, en la circonstance, des airs d'être *dérobé*.

Ce jeu divertissant ne servait, bien entendu, qu'à l'hôtel Pommelé, en présence ou dans le voisinage de ceux de ses habitants dont il ne fallait pas éveiller les soupcons, mais on comprendra que, s'il avait dû se mener sans relâche, il n'aurait pas suffi tout de même à nos fiancés par trop retenus; aussi leur avait-il été permis de se dédommager en se rencontrant ailleurs.

Serait-ce à huis clos? Non. Toujours dehors. Mais où?

Il va de soi qu'il ne pouvait être question d'un musée, quel qu'il fût, à cause des douloureux souvenirs que ce seul mot ne manquerait pas d'évoquer, et ni l'un ni l'autre n'en avaient eu même l'idée. Alors, une gare? une église? comme l'avait naguère suggéré Panteau, estimant, dans sa cynique simplesse, que c'était les deux genres d'endroit qui convenaient vraiment aux rendez-vous d'amour? Pas davantage Irène et Gaudias n'auraient eu le mauvais goût de faire un pareil choix.

Il ne restait donc plus que le jardin, — le jardin public. N'était-ce pas d'ailleurs le lieu destiné par excellence aux entrevues sentimentales, surtout à ce moment de l'année, où l'on allait entrer dans la saison printanière?

Mais quel jardin public offrait, d'une part, les conditions d'intimité souhaitable et, de l'autre, celles que réclamait quand même le soin de ne pas s'afficher?

Cela n'était pas si facile qu'on pourrait le croire.

Il ne fallait pas songer d'abord à trop s'éloigner, et voici pourquoi : c'est que Mme Lesoir, soucieuse avant tout de sauvegarder les apparences, n'avait autorisé ces légitimes incartades que sous la réserve expresse « d'accompagner chaque fois les jeunes gens jusqu'à l'endroit adopté, — et, après les y avoir laissés, — pour un temps déterminé, — de venir les reprendre. »

Ceux-ci avaient bien essayé de vaincre ses scrupules, mais la prudente dame, résolue à ne pas se départir, jusqu'à nouvel ordre, de ses devoirs de vigilance maternelle envers Irène, était restée inflexible,... et ils en avaient passé par où elle voulait. Le docteur en était seul un peu agacé, tandis que la jeune fille, à laquelle ces mesures de protection touchante ne causaient aucune gêne, en éprouvait au contraire une espèce de gratitude et même aussi de sécurité, qui ne lui déplaisait pas... Non

qu'elle se défiât d'elle-même, — elle en était aussi sûre que sa marraine, — mais néanmoins, il lui était doux qu'on eût peine à l'abandonner. Elle se sentait encore au fond si faible et si isolée !

Telles étaient, pour en revenir à cette question du jardin, les raisons qui empêchaient de le choisir à une grande distance. Mme Lesoir, passant pour pauvre et vivant comme si elle l'était, ne prenait jamais de voiture et ne se permettait même que très rarement le luxe du tramway ou du métro. Voulait-on payer pour elle ? on l'offensait. Répugnant en outre d'une façon générale à s'écarter de la maison, elle faisait toutes ses courses à pied. Impossible donc de lui imposer, à son âge, et contrairement à ses habitudes, la fatigue d'une longue marche. Il en résultait la disqualification immédiate du Bois et du Parc-Monceau, aussi bien que des Buttes-Chaumont et du Jardin des Plantes, et de tous les autres jardins, — quels que fussent leur genre et leur public différents, — situés à plus d'un quart d'heure, une demi-heure au maximum de lente promenade. Les Champs-Élysées déplaisaient à Valérie qui redoutait d'y être reconnue, et les Tuileries *trop près du Louvre*, de fâcheuse et récente mémoire, avaient été simultanément repoussés par Irène et le docteur, sans qu'ils eussent jugé nécessaire d'en donner le motif.

Bref, aucun des jardins de Paris ne faisait l'affaire, ni aucun des squares, pourtant si nombreux, sur lesquels on avait essayé en vain de se rabattre.

Et cependant, parmi les jardins fameux, il y en avait bien un, admirable et les surpassant tous, que vous avez déjà deviné et nommé, celui du Luxembourg.

Délicieusement, pleinement, il réunissait, celui-là, toutes les conditions de proximité, d'agrément et de solitude. Il offrait, dans le large et savant dessin de ses allées, de ses retraits et de ses perspectives, des détours, des abris et des points de vue d'une variété et d'une grâce enchanteresses. Il avait, pour ses petits enfants, des arbres centenaires, où les touffes de gui pendaient comme des barbes de patriarches, et il prodiguait, pour le charme des yeux, les plus belles fleurs qui venaient s'y peindre en même temps que colorer et embaumer l'esprit après avoir parfumé l'air. On y trouvait du lilas, de la pâquerette et des roses, des bouquets d'une saison et du lierre éternel. Sur le

velours de ses tapis il poussait vers le promeneur des pigeons de cérémonie, des merles gamins, des pinsons naïfs, et des moineaux sans gêne. L'abeille y croisait le papillon en lui enviant ses ailes, et le papillon s'y plaignait à l'abeille de ne pouvoir faire de miel. Immobiles le jour, des fantômes de marbre erraient la nuit sur ses pelouses.

Et ce n'était pas tout. Il avait le décor harmonieux de son calme Palais dont l'architecture décrivait et déclamait l'histoire ; il avait sa fontaine d'Italie, ses bassins de France à plumets d'eau, ses vieux orangers en boule alignés au bord des balustrades comme sur les terrasses d'Hubert-Robert, ses joueurs de croquet à la Vernet, ses bons gardiens invalides, et son hémicycle de reines, — les reines d'autrefois, dont les temps révolus ont, en le décapitant de sa fleur de lis, changé le sceptre en baguette... afin d'en faire sans doute à jamais des fées! Et encore il avait la forêt magnifique de sa légende, et les bois sacrés de sa poésie, et la pépinière de ses botanistes flâneurs, les bosquets de ses amoureux, les parterres à la française et le parc de toutes les émotions de la rive gauche depuis deux siècles: et les nuées de souvenirs enfin qui l'animent et l'habitent comme des oiseaux immortels dont la cage est à ciel ouvert et que n'emprisonnent pas les barreaux cléments de ses vieilles grilles, qui chaque matin prennent leur vol pour aller se poser, un peu partout, sur les dernières tuiles de l'ancien Paris, mais qui chaque soir, quand l'horloge sonne la fermeture au cadran du Palais, viennent y regagner sagement leur corniche ou leur nid, au petit son fidèle et triste du tambour...

Et pourtant, malgré ces mille séductions qui plaidaient en sa faveur, il fut lui aussi écarté, et avec encore plus d'énergie que les autres par Mme Lesoir, pour cette unique raison que justement sa proximité le rendait trop dangereux. « Tous les locataires de l'hôtel Pommelé et les gens du quartier qui fréquentaient le Luxembourg et constamment le traversaient ne manqueraient pas, prétendit-elle, d'y découvrir nos imprudents qu'ils connaissaient plus ou moins ou de nom ou de vue... et d'en faire alors des gorges chaudes!... » A l'idée de sa filleule compromise, Valérie, étendant et agitant les bras dans un geste répulsif, s'écriait comme s'il se fût agi d'un endroit de perdition :

— Pas de Luxembourg! Pas de Luxembourg!

Irène et Gaudias, pour lui plaire, avaient donc renoncé à l'Eden entrevu.

Mais le lendemain, le docteur, ayant battu le quartier, déclara, tout rayonnant :

— J'ai trouvé ! Nous irons à la Languette.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'était écriée la veuve, étonnée. Il y a un jardin qui s'appelle ainsi?

— Certainement.

— Bah ! Depuis quand ?

— Depuis aujourd'hui, avait répondu Gaudias. Le nom n'existait pas; il existe. Il m'appartient. C'est moi qui l'ai trouvé.

— Comment cela ? riait Irène, amusée déjà.

—... En découvrant l'endroit auquel il s'applique à ravir.

Et comme il faisait, par malice, attendre exprès les deux femmes, celles-ci aussitôt l'avaient harcelé de questions : « Où est-ce ? — Loin d'ici? — Grand, le jardin ? Joli ? — Bien fréquenté ? »

Sans les intriguer davantage, il les mit au courant.

— D'abord, ça n'est pas un jardin.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est rien. Moins que rien.

— J'imagine qu'il y a des arbres? demanda Irène.

— Bien entendu. Quatre.

— Seulement?

— Pas un de plus. Quatre acacias. Et trois bancs.

— Gros, les acacias?

— Pas trop. Jeunets. Mais les bancs sont grands.

— Voyons, cher ami, tranchait Mme Lesoir, quelle est cette plaisanterie ?

— C'est la vérité pure. Placez-vous devant Saint-Germain-des-Prés, face au portail.

Éclairée à l'instant, la veuve s'écria :

— J'y suis ! Vous voulez parler du square que nous avions oublié et qui fait le coin de la rue de l'Abbaye ?

— ... Où sont dressées, ajoutait Irène, ces vieilles pierres du moyen âge que j'aime tant ! Mais que me racontez-vous ? Il y a plus de quatre arbres !

— Oui. Mais ce n'est pas là. Suivez-moi bien. Prenez la rue de l'Abbaye, le trottoir de droite, jusqu'au milieu. C'est là.

Les deux femmes restaient muettes.

— Vous ne voyez pas? continuait Gaudias.

— Ma foi, non! disait la jeune fille à qui sa mémoire en effet ne retraçait rien.

Et quant à Valérie, toujours dans les nuages, ignorant le nom des rues et marchant sans regarder, elle se déclarait, de son côté, absolument stupéfaite.

— Il me semble bien me rappeler qu'il y a là, quelque chose comme un terrain vague, une espèce de dépotoir... mais ce n'est pas ça... sérieusement... que vous proposez?

— Mais si, chère amie, confirmait le docteur. C'est ça, c'est ce petit endroit pelé, désert et à l'abandon, que récemment on a eu la bonne idée de nettoyer et de transformer en jardinet. Les quatre arbres y étaient-ils déjà? ou vient-on de les planter? Peu importe. Ils y sont. Ça suffit. Et des bancs excellents! Je les ai tous essayés.

Profitant de la surprise des deux femmes, il développait son récit avec un redoublement de chaleur joyeuse.

— C'est propre, simple, mignon! étroit et tout en longueur. Voilà pourquoi je l'ai, sur-le-champ, baptisé la Languette. C'en est une, à la lettre, une charmante languette de terre et de verdure, adossée au bas-côté gauche de l'église et encastrée entre deux vieilles maisons de la rue de l'Abbaye. Ça n'a pas encore eu le temps de servir, ni d'être abîmé! C'est tout neuf et comme fait exprès pour nous qui allons l'étrenner. Nous y serons très bien. Proximité, commodité, sécurité (à chacun de ces mots, il s'inclinait devant la veuve), la Languette, vous m'entendez, vous offre toutes ces garanties. Vous pourrez, en cinq minutes, puisque vous le voulez, nous y conduire et nous en ramener; nous y gagnerons, Irène et moi, d'y rester plus longtemps; et vous n'aurez aucun sujet, en nous y laissant, d'être inquiète. Outre que la rue est peu passante, il y a impossibilité de voir du dehors de *ma* Languette les gens qu'elle abrite à l'intérieur, grâce à une bienheureuse haie de troënes, plantée le long de la grille qui borde le jardin du côté du trottoir et taillée à hauteur d'homme. Considérez aussi, je vous prie (il levait un index insidieux), que la Languette est si petite qu'on ne peut pas s'y promener, ni s'y livrer à des jeux exubérants de plein air, ni la traverser puisqu'elle est sans issue; et qu'elle ne nécessite même pas de gardien! Non! Je défie que l'on aille à

la Languette pour autre chose que pour s'asseoir et parler honnêtement, surveiller un enfant qui marche à peine ou raccommoder un bas, lire un bon journal ou dormir, et elle n'est capable, quand elle a ses trois bancs occupés au complet, que de contenir neuf personnes, douze en se serrant. C'est ce qu'il nous faut. Du reste, allons-y tout de suite, — et vous serez fixée.

Sans perdre un instant, — comme s'ils craignaient qu'on ne la prît et qu'elle leur échappât — ils s'y étaient rendus.

Pour être juste, on doit dire que Mme Lesoir, sans méconnaître certains des avantages soulignés par le docteur, ne témoigna pas, à première vue, d'un grand enthousiasme pour la Languette. Elle trouva l'endroit lugubre et misérable avec son exposition au Nord entre les murailles noires qui l'assombrissaient, et elle le déclara tout net :

— Quelle tristesse ! En voilà un endroit, Seigneur ! pour se faire la cour !

Mais, comme d'abord, la jeune fille, amusée par Gaudias, était aussitôt tombée en pamoison ainsi que devant « un jardin d'infante » et avait déclaré que « c'était le rêve ! » et qu'en plus, à toutes les objections de Valérie, elle avait opposé une réponse attestant son inébranlable désir d'adopter la Languette, sa marraine interdite, et au fond tirée d'embarras, lui avait donné son adhésion.

N'oubliez pas d'ailleurs que ceci se passait le lendemain matin de l'arrivée du docteur, qui ne restait à Paris que six jours, au bout desquels il devait repartir pour une période de douze jours à Boulouris, avant de revenir de nouveau pour six jours, et ainsi de suite, selon l'ordre de ses congés récemment établi entre lui et M. Brocatel, tant que dureraient ses fiançailles. En conséquence, on n'avait vraiment pas de temps à gaspiller et il importait que cette question des entretiens en plein air fût réglée au plus vite.

Voici donc, comment, dès le lendemain, selon la volonté bien ancrée et les ruses un peu enfantines de l'ombrageuse dame, s'opérait la manœuvre du rendez-vous.

A l'heure convenue, Valérie et Irène, seules, au lieu de sortir de chez elles par la rue de Sèvres comme à l'ordinaire, traversaient, — grâce à la communication existant dans la cour de la maison, — le jardin des Dames de Saint-Maur où elles avaient leur entrée libre. En suivant un chemin connu, elles gagnaient

le vestibule du couvent qui avait sa porte rue de l'Abbé-Grégoire, et la bonne tourière boiteuse, sœur Léocadie, leur tirait le cordon en leur adressant un vieux sourire. Mme Lesoir, évitant ainsi les soupçons qui à l'hôtel et dans le quartier n'auraient pas manqué de naître, si on les avait vues de façon suivie, elle et la jeune fille, en compagnie de Gaudias, se dirigeait tranquillement vers l'église Saint-Germain-des-Prés dans laquelle le docteur, résigné à tout, avait la consigne d'attendre de pied ferme, à la chapelle Saint-Joseph. Alors, une fois là seulement, Valérie laissait ensemble les fiancés, et ce n'était qu'une ou deux minutes après son départ que ceux-ci avaient licence d'aller à côté s'installer à la Languette. Enfin ils devaient également, quand était écoulé le temps de leur entretien, rentrer à l'église où Mme Lesoir venait les reprendre.

Cette recherche de précautions qui pourra faire sourire avait son excuse dans l'extraordinaire tournure d'esprit de la veuve. Le genre étrange d'existence auquel depuis des années elle s'appliquait l'avait incurablement, et en tout, condamnée au mystère ; elle en avait à la longue pris le goût et le besoin jusqu'à en gagner la manie. Non contente de se cacher, elle eût souhaité qu'autour d'elle les autres également vécussent en cachette. On n'était jamais, à ses yeux, assez secret et assez méfiant. Vous ne vous étonnerez donc plus, quand s'offrait par hasard une raison soutenable de s'efforcer à passer inaperçu, qu'elle profitât de l'aubaine au point d'en abuser. Mais, ceci accordé, rien, dans sa façon d'agir, n'était incohérent, comme on eût pu le croire, La plupart de ses volontés, de ses procédés et de ses actes, qui déconcertaient et semblaient ne répondre à aucune idée réfléchie, se révélaient après coup, — soit qu'elle consentît la première à en expliquer le sens ou que malgré elle on le découvrît, — empreints de sagesse et de la pénétration la plus fine. En dehors de cette grande haine de l'argent, qui constituait son infirmité et qui arrivait parfois à l'aveugler, sa psychologie faisait rarement fausse route. Ainsi, dans le cas présent, elle était loin de déraisonner en infligeant aux jeunes gens une série de formalités où ils ne voyaient que les effets d'une méfiance maladive. C'était tout autre chose en réalité. Si sûre qu'elle fût de Gaudias et plus encore de sa filleule, elle ne jugeait pas superflu de les défendre dans la mesure entière du possible contre eux-mêmes ; et ce qu'il y avait d'apparente et

étroite bigoterie, — capable de choquer peut-être des esprits sévères, — dans ce fait de se réunir à l'église pour un pareil motif, et d'exiger que le docteur, plus qu'insouciant en matière de religion, les y attendît elle et Irène, cela aussi procédait d'une intention et tendait vers un but. Extrêmement pieuse et tirant aussitôt parti de cette contiguïté du jardinet avec Saint-Germain-des-Près, Valérie avait à dessein voulu placer les deux enfants qu'elle aimait sous la protection divine. En les obligeant, au début et à la fin de chacune de leurs entrevues, à venir à l'église et à y retourner, elle prétendait obtenir la limpidité de leurs propos comme celle de leurs pensées et garantir l'honneur de leur conduite. En les quittant, et en ce saint lieu, elle n'avait pas l'impression de les abandonner, mais de les remettre « en d'autres mains, » et celles-là d'une puissance souveraine. Il devenait impossible, en ces conditions, que rien de fâcheux arrivât dans aucun ordre d'idées. Ses craintes, même au simple point de vue du « qu'en dira-t-on, » s'en trouvaient presque dissipées... Les jeunes gens étaient en effet si abrités dans ce petit coin perdu qu'il n'y avait guère de danger qu'on les y découvrît, et au cas bien improbable où ils seraient aperçus par quelqu'un de connaissance dans le court trajet qu'ils avaient à faire seuls pour aller de Saint-Germain à la Languette ou de la Languette à Saint-Germain, qui donc, se disait-elle, aurait l'âme assez vilaine, — en les voyant ainsi entrer en plein jour à l'église ou en sortir sans respect humain, le front haut, — pour supposer le mal?

A peine Mme Lesoir, en repos désormais, était-elle donc partie, après avoir, à la porte du sanctuaire, quitté nos fiancés sur un profond regard, que ceux-ci, rendus à l'instant même à leur jardinet, commençaient à échanger, — sans suite, — toutes les pensées, toutes les impressions et tous les tendres *riens* qu'ils avaient amassés dans leur mémoire et préparés dans leur cœur.

L'endroit se prêtait à merveille, par sa nature et sa solitude, aux longues confidences. Presque toujours il était désert; et quand il ne l'était pas, le nombre, forcément si restreint, des personnes qu'il pouvait contenir n'arrivait pas à lui retirer son caractère de délaissement, d'étroitesse et d'intimité. On était si rapproché les uns des autres qu'il n'y avait pas moyen de se parler autrement qu'à voix basse. Là, pas de cris, de jeux

bruyants, de courses ou de disputes. Tout au plus le saut à la corde d'une fillette, ou le jeu de billes de deux marmots bien sages. Saisis par le silence inaccoutumé qui planait en ce coin mélancolique, les enfants, déjà un peu timides ou farouches, qu'on y amenait, s'y amusaient doucement, sans brusquerie et sans éclats, et les moineaux intimidés n'y piaillaient que de la pointe du bec et n'y volaient que du bout de l'aile. Les habitués eux-mêmes étaient de modestes petites gens « qui ne s'éternisaient pas. » Réclamés par un travail à l'atelier ou au logis, ils ne faisaient pour ainsi dire que *poser*, le temps de prendre « un peu d'air, » et ils disparaissaient bientôt sans qu'on le remarquât. Pour se prélasser dans ce lieu tranquille et morne en y goûtant une jouissance infinie, il fallait être amoureux, poète, ou vagabond, car il n'y a que ces trois espèces de rois fainéants capables de demeurer immobiles pendant des heures sur un banc en oubliant le monde.

Si la Languette, longue de vingt mètres environ et large de cinq au plus, justifiait exactement par ses dimensions le nom dont l'avait baptisé Gaudias, elle ne correspondait en rien pour le reste à cette appellation sémillante.

Le mur de l'église Saint-Germain-des-Près qui la limitait au fond, dans toute sa longueur, était garni, à partir du sol jusqu'à son milieu, — ainsi que ceux des maisons latérales, — d'un treillage où se hâtait de grimper déjà le lierre, toujours si friand du passé. Il offrait à droite une embrasure, pareille à un soupirail de cachot, qui devait donner — sans l'éclairer jamais, — sur quelque réduit de sacristie éternellement sombre, et à gauche, la fenêtre romane, de moyenne grandeur, d'une chapelle latérale. Toutes les deux étaient munies, en dehors, de forts barreaux de fer. La première avait ses vitres si encrassées qu'on eût dit une trappe ; mais, à travers les barreaux de la seconde, on devinait tout de même, plus qu'on ne les voyait, les vitraux, tellement troubles aussi et souillés par le temps qu'ils semblaient dans le jour n'avoir plus dessin ni couleurs. Cependant le soir ils se ranimaient, et, sans que l'église eût besoin d'arborer son grand luminaire, il suffisait alors devant eux d'une pauvre petite lampe, dont la mèche charbonnait dans l'huile d'un godet de verre rouge, pour leur rendre à la fois leurs contours effacés et leur flamme endormie.

Au lieu de montrer, comme les fenêtres en ogive du tran-

sept, ce beau verre, épais et sablé, d'un ton de gros sel gris, que l'on admire encore dans les réseaux de plomb tordu ou coulé qui depuis tant d'années en retiennent, — comme les mailles d'un lourd filet, — les milliers de losanges en forme de poissons, la verrière de la fenêtre romane donnant sur la Languette était de fabrication moderne, et elle ornait précisément la chapelle Saint-Joseph où se réunissaient Valérie, Irène et le docteur... Elle représentait, rose et bleu, le saint, avec une barbe en copeaux, et tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle n'avait rien d'artistique, mais de l'extérieur, toute poussiéreuse et enfumée derrière son grillage aux dents pointues, on eût dit qu'elle datait d'une époque déjà lointaine.

Vraiment cette église fameuse et vénérable, et ce pittoresque ensemble des vieilles constructions qui l'entouraient en paraissant ne se survivre qu'afin de l'enchâsser, dégageaient, pour le passant qui savait s'arrêter et lever la tête, une puissance de pensée aussi forte que communicative. Ce décor, en vous faisant réfléchir, avait l'air lui-même de méditer. Mais ce qui en constituait surtout et en consacrait le beau caractère, c'était le ton général des murs, des toits, de toutes les matières, simultanément patinées, fondues et harmonisées au cours des âges; c'était tous les gris, tous les bruns, tous les noirs que, sur la plus grande surface et la plus petite étendue, avait mis également en valeur, dans des fresques merveilleuses, le Maître vigilant qui pour nous conserve et peint le passé : les gris de la pierre paraissant blanche aux endroits, toujours les mêmes, où la pluie chaque fois revient la battre et la laver; les gris flottants du vieux linge et de la toile d'araignée accrochés au même barreau, de la touffe qui se dessèche entre deux rejoints, et les gris d'ombre effilochée qui, de ces fiers et lamentables vestiges, pendent partout en lambeaux, comme si l'ogive avait des haillons et que la tour fût déguenillée; et les gris d'argent, les gris de souris qui ne font, sur les épaules des arcs-boutants, sur le manteau du chevet, que glisser, trottiner, apparaître et disparaître en coulées fugitives, au hasard d'un rayon plus ou moins décidé; et ceux qui, selon l'heure, ou la fantaisie du jour, se foncent ou s'éclaircissent comme dans les pathétiques estampes de Lepère et de Méryon; ou bien qui, fixés au contraire une fois pour toutes à ces murailles, y sont opposés et distribués avec une si étonnante variété de formes et une telle magie

de composition, que l'on croit voir descendus et retenus par miracle sur elles, tous les brouillards d'autrefois, toutes les nuées et fumées du moyen âge, du Paris de Villon, tous les ciels de froidure et de neige d'antan, toutes les aubes de tristesse et tous les soirs de résignation de Jacques Bonhomme, et tous les gris de cendre et de vendredi-saint des siècles consumés; et puis aussi tous les noirs de ruines, profonds, braqués et comme attentifs, tour à tour parlants et silencieux, ceux des angles et des trous, de l'embrasure et de la brèche, de la lézarde et de la fente, des cavités inaccessibles où l'hiver nichent la corneille et le choucas, et où l'hirondelle retrouve chaque été son bénitier durci; et le noir des innombrables bouches qui, grandes ouvertes dans le visage ridé des vieux palais et des basiliques, s'emplissent avec voracité de poussière et de vent, de jour et de nuit, mais rejettent sans cesse le vent et le jour pour ne garder au fond de leur gorge enrouée que la poussière et la nuit.

Tel était le lieu paisible et retiré, pittoresque et sévère, où se rencontraient cinq à six jours de suite, environ deux fois par mois, dans des entretiens de une heure à une heure et demie, Irène et Gaudias.

Ils avaient, entre les trois bancs qui s'offraient à eux, adopté le dernier à gauche, adossé à la chapelle Saint-Joseph, et sous sa fenêtre aux barreaux de fer. Irène s'y asseyait, à l'extrémité rapprochée de l'angle du mur, et Gaudias, se plaçant alors à sa gauche et de côté, la masquait et la protégeait ainsi de toute la largeur de son corps, à ce point qu'à son abri elle était presque cachée. Pour la voir il eût fallu pénétrer dans le jardinet et venir exprès la dévisager. Sans cela on ne pouvait, du dehors, remarquer sa présence à cause de la haie qui s'étendait assez haut, — nous l'avons dit, — tout le long de la grille.

Malgré le goût que conservait la jeune fille pour cet endroit si particulier, comme elle s'était laissée aller une fois, après l'enthousiasme du début, à regretter, devant Gaudias, l'incomparable Luxembourg et ses délices, il l'avait tendrement sermonnée, insistant sur ce point, capital à ses yeux, « que le Luxembourg *avait déjà été fait*, et si souvent et si bien, par tous ceux qui s'étaient avisés d'abord de le peindre, de le décrire et de le chanter, et encore plus par ceux qui l'avaient pratiqué pour tout de bon, de l'enfance à la vieillesse, dans la flânerie et

la lecture... et enfin dans l'amour... qu'il n'y avait plus lieu d'y recourir sous peine de s'exposer aux inévitables redites et aux plus banales réminiscences... tandis que la Languette... ah! la Languette était neuve, elle! hardie, drôle, originale, et méritait vraiment qu'on l'inventât... Elle leur appartenait. Ils l'avaient distinguée et nommée. En la choisissant, ils n'imitaient personne, ils n'emboitaient le pas d'aucune célébrité de la littérature, de l'art ou de l'amour... Et, comme la Languette était décidément unique, ils s'en affirmaient, dans la plus poétique réalité, les seuls héros de roman!...

Il n'avait pas eu de peine à convaincre Irène, et dès lors la Languette avait revêtu pour la jeune fille l'aspect d'un jardin d'élection, d'un jardin *réservé*, le plus vaste et le plus beau de tous.

Ils étaient l'un et l'autre persuadés qu'ils s'aimaient; en tout cas, ce qui ne pouvait se mettre en doute, c'est qu'ils se plaisaient infiniment. Gaudias n'avait pas à se forcer, il lui suffisait de se laisser emporter par les deux furieux désirs qui le talonnaient, celui des sens et celui de l'argent, si heureusement associés dans un même dessein et que son mariage devait bientôt satisfaire au delà de tous ses espoirs. Et cependant, cette soif ardente de la richesse était plutôt encline à perdre en lui de son impatience et de son âpreté. Ce qu'il y avait chez « l'homme d'argent » de vil et de calculé en vue de conquérir la fortune de la veuve, avait tendance à s'écarter et à s'amollir à mesure que « l'amoureux » fréquentait Irène et qu'il apprenait à la connaître, car en dépit de tout, la pureté se communique et purifie. La bienfaisante jeune fille avait ce don rare et miraculeux d'embellir ce qu'elle touchait, comme de perfectionner ou du moins d'amender ceux qui prenaient l'habitude de son approche; et même si elle ne les rendait pas meilleurs, elle arrivait à ce petit résultat de leur faire croire qu'à son contact, ils le devenaient. Gaudias goûtait donc en ce moment un bien-être absolu.

Irène, de son côté, débordait de joie. Outre qu'elle subissait la grande séduction du docteur, elle était touchée et prise par cette puissance de sincérité passionnelle qu'il imposait. Il savait déjà la rendre criante quand il la simulait! Or, comme ici elle était réelle, on comprendra qu'Irène fût condamnée à suivre, en s'y abandonnant même avec ivresse, l'élan qui l'entraînait.

Et puis, le beau Toulousain rayonnait si gai, si fort, si dominateur, et si soumis! Il avait des yeux de feu si noirs, surpassant le noir de tous les charbons et de tous les velours! et des dents d'une blancheur si magnifique et toujours prête à recevoir et à renvoyer l'émail et les nacres de la lumière! et des lèvres d'un dessin si énergique et si sûr! d'un modelé si ferme et si accompli! d'une pourpre si vive et si audacieuse! Ajoutez à cela le redoublement de bonté de la marraine, les croissantes gentillesses de tous les braves gens qui la gâtaient à l'hôtel Pommelé, la griserie d'un printemps précoce et qui semblait faire exprès de se devancer pour permettre à Irène et à son ami de longues stations dehors dans la chaleur des premiers beaux jours... en fallait-il plus, en fallait-il autant pour qu'elle eût le vertige? Le banc de la Languette au siège bas, au dossier renversé, était la barque où ils se sentaient glisser au fil de leur bonheur, qui coulait comme une onde entre des rives enchantées. Ils n'avaient même pas à ramer, ils descendaient le courant adorable et majestueux de la vie. Tout leur souriait. Tout les reflétait. Levaient-ils le front, ils se voyaient, ainsi qu'un couple de nuages argentés, sillonner le bleu firmament. Promenaient-ils autour d'eux leurs regards sur les hauts et sombres murs qui paraissaient vouloir les enfermer, ils se voyaient, même là, se détacher sur un horizon libre et clair, et sur des fonds étincelants d'aurore. La funèbre pierre était rose, la vieille église était un vieux château, les petits arbres chétifs déployaient des ramures fleuries, et le pauvre jardinet, verdâtre et encaissé, flambait pour eux au soleil, — qui n'y venait presque jamais!

Enfin, la meilleure raison qu'ils avaient, Irène et lui, de se trouver complètement heureux, c'est qu'ils épuisaient ce temps béni de la jeunesse, où l'on atteint la plénitude de l'ignorance et de l'insouciance pour tout ce qui vous entoure et qui n'est pas la minute présente. Aucune peine, pas un souci, nul regret du passé, nul tourment d'avenir, mais une sérénité physique et sentimentale qui ne peut s'exprimer et qui tenait de l'extase, tel était leur état ordinaire et presque ininterrompu. Les orages qui demain devaient les abattre et puis les enlever, brisés, dans leur tourbillon, avaient beau se bien préparer au sein de leur azur, et même s'indiquer au-dessus de leur tête... ils ne voyaient rien. Tout ce qui pouvait et *voulait* les avertir, ils ne pouvaient ni ne *voulaient* l'entendre; et tandis que les dangers

si savamment organisés et dirigés contre eux s'en rapprochaient de plus en plus et commençaient à les cerner... ils poursuivaient, les insensés, dans une sécurité phénoménale qui paraissait jusqu'ici triomphante, leur prodigieuse aventure. Et pourtant, est-ce qu'ils n'avaient pas, — comme si c'eût été à dessein, ou poussés malgré eux par une Intelligence surnaturelle, — choisi pour s'y épancher ce triste enclos demeuré vide et abandonné dans l'ombre des dernières murailles de l'antique abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à l'emplacement même de ce qui jadis était « la cour de la Vierge ? » Et là, une fois installés sur leur banc, n'étaient-ils pas adossés à des tombeaux et assis sur un charnier, ayant sous leurs pieds un sol composé, « fumé » de tous les terreaux humains et de toutes les cendres, et arrosé par le sang des massacres? Est-ce que tout cela n'avait pas un sens, une âme, une voix qui devaient retentir et leur crier de prendre garde?

Oui, c'était vrai. Comme en un *campo santo*, tout, dans ce coin ruiné, froid et silencieux, parlait d'une éternité de misère et de deuil, de mort et de néant... Mais ce langage *in extremis*, comment nos fiancés l'auraient-ils entendu, puisqu'ils étaient la vie, et la vie pour l'amour?

Le troisième jour qu'ils étaient à la Languette, quelqu'un, dans la rue, marchant vite le long de la haie qui empêchait qu'on l'aperçût, lança tout à coup, à plein sifflet, un refrain de café-concert, et sur un ton si aigu, et d'un jet si réussi, qu'Irène et Gaudias en furent comme émoustillés.

— Mille diou ! Bravo le fifre ! dit Gaudias en battant des mains.

Et il embrassa Irène.

Or, le fifre, c'était Panteau qui passait là, par hasard, à quatre pas des amoureux pressés l'un contre l'autre, et qui, — le maladroit ! — s'éloigna sans les voir...

II. — LA TURLUTUTAINE

Cependant, les six jours de Paris, accordés de distance en distance à Gaudias, passaient avec une rapidité incroyable, et la jeune fille se trouvait bientôt privée de son fiancé pour près de deux semaines. Mais, comme le tendre sentiment qu'elle lui conservait en son absence n'atteignait pour-

tant pas un tel degré d'ardeur qu'il fût capable de lui rendre douloureuse une aussi petite séparation, et comme en plus la bonne Valérie s'ingéniait de mille façons à la distraire, elle ne souffrait pour ainsi dire pas de la solitude en ces courts intervalles.

Elle n'était d'ailleurs jamais seule. Ses journées se succédaient si occupées, si remplies, qu'elle n'avait littéralement pas le temps de s'ennuyer, ni même, — chose grave et qu'elle se reprochait souvent le soir, ayant regagné sa chambrette, — de penser à Gaudias; et quand alors elle y pensait, revenant à lui dans un épanchement de gentil remords, ce n'était que pour quelques secondes, car le sommeil aussitôt la prenait souriante, et terrassée par la plus saine des fatigues.

Le matin, elle sortait avec sa marraine faire des courses et des achats. — Quels achats?... mais tous ceux, d'une si grande importance, que nécessitait son mariage, car il ne fallait pas, — déclarait Mme Lesoir, — « attendre au dernier moment. »

Malgré le plaisir que lui causaient ces préparatifs et ces choix, Irène était sous l'impression que l'on se hâtait trop, que Valérie n'apportait pas à ce soin, le calme, la réflexion et même la froideur ou la mélancolie qu'elle eût peut-être préféré lui voir. Elle y mettait, au contraire, une espèce de précipitation fiévreuse, qui étonnait la jeune fille et qui, sans lui retirer sa joie, la troublait pourtant un peu. Et ce qui surtout la gênait, c'était l'abondance et la largesse avec lesquelles s'opéraient ces nombreux achats, si divers, destinés à son ménage. Tout en demeurant, bien entendu, dans les limites de ce que comportait raisonnablement la situation des futurs époux, Mme Lesoir semblait ne pas compter et trouver volontiers que ce n'était jamais assez bien; et quand Irène, interdite et confuse, s'efforçait du moins de la modérer, faute de pouvoir la retenir, lui remontrant qu'elle commettait d'inexcusables folies dont elle était loin d'avoir les moyens, celle-ci se fâchait presque en lui disant :

— Mais ce n'est pas moi, puisque je n'ai rien! Je ne fais qu'obéir aux désirs de M. Brocatel, plus encore : à ses ordres. C'est lui qui le veut ainsi. N'ayez donc aucun scrupule, il est assez riche, Seigneur! pour dépenser bien davantage! Et puis, ne soyez pas égoïste, il ne le fait pas que pour vous, mais aussi pour le docteur, qu'il estime et qu'il aime plus qu'on ne suppose!

Et là-dessus les commandes s'allongeaient, de rayons en rayons, jusque dans les grands magasins de la rive droite, où Valérie, par excès de précaution, entraînait sa filleule, avec l'idée qu'elle avait là moins de chances d'être vue des locataires de l'hôtel Pommelé, qu'il s'agissait de tromper jusqu'à la dernière minute « et qui ne passaient l'eau » que très rarement.

Il y avait bien pour elle sur la rive droite l'autre risque d'être reconnue par quelques-unes de ses anciennes relations, mais elle aimait mieux, entre les deux dangers, braver néanmoins celui-là, se disant d'une part, qu'elle était tellement vieillie et changée qu'on ne pouvait plus la reconnaître, et de l'autre qu'une fâcheuse rencontre n'était guère à craindre à ces heures trop matinales où « ses anciennes relations » n'avaient pas pour principe d'être prêtes ni même levées.

A midi, les deux femmes, selon l'habitude gardée de manger dans leur chambre, y montaient prendre l'une en face de l'autre le déjeuner, préparé exprès pour elles, servi par Belle-Julie, et tout de suite après, elles se quittaient. La veuve allait de son côté reprendre le cours de son effacement et des complications qui faisaient la trame sans cesse resserrée de son étrange vie, et Irène descendait tout bonnement au premier chez les demoiselles Dandin.

C'était là qu'elle avait obtenu de passer maintenant tous ses après-midi pendant les absences de Gaudias.

Mis au courant, celui-ci avait tout de suite approuvé. Naguère, quand il nourrissait l'espoir de parvenir à rencontrer la jeune fille dans ses sorties pour lui déclarer son amour, il ne la voulait pas enfermée, et, sans y croire bien entendu, il avait déclaré funeste pour elle, « la poussière des vieilles laines, » mais comme il n'avait plus les mêmes raisons, il trouvait au contraire aujourd'hui un grand avantage à ce qu'elle ne quittât l'hôtel Pommelé que le moins possible, même avec sa marraine, car il était terriblement jaloux ; aussi avait-il affirmé « que la poussière des vieilles laines ne pouvait plus faire aucun mal » à présent que l'on travaillait les fenêtres grandes ouvertes.

Irène était attendue et accueillie tous les jours par les demoiselles Dandin avec la même allégresse.

A peine les deux sœurs l'avaient-elles embrassée, chacune à sa manière, Gotte rondement en donnant au double baiser bien campé au gras de la pommette toute son importance et sa

sonorité, et Manon délicatement, à la pointe des lèvres, comme si elle avait eu à ménager l'aile d'un oiseau ou la joue ronde d'une pêche... aussitôt la jeune fille était installée à un des six métiers où travaillaient les ouvrières. Dès qu'elle entrait, elle déchaînait une exclamation joyeuse parmi ces braves filles, une douzaine environ, jeunes la plupart, et tout de suite empressées à lui faire une place. De chaque métier, qui en occupait trois ou quatre affectées à la même pièce, elles l'appelaient, lui faisaient signe.

— Par ici, Mademoiselle Olette ! — Non, moi ! — Non, nous !

Tout le monde l'aimait, la recherchait pour sa grâce et son rayonnement. C'était à qui l'aurait près d'elle. On lui prêtait une grande blouse de toile qu'elle enfilait par-dessus sa robe. Alors, là où l'ordonnait l'équitable Gotte, elle s'asseyait sur le dur banc de bois, à côté d'une *grande*, chargée de la guider, et, après qu'on lui avait indiqué un endroit facile du canevas où il lui était permis de se risquer, elle affrontait l'ouvrage avec autant de zèle, — et beaucoup plus de plaisir, — que si elle avait eu sa journée à gagner. Excellente couturière, elle avait tout de suite compris le genre de travail et ses difficultés, et elle s'en tirait si bien que chaque fois elle arrachait aux ouvrières et même à Gotte des compliments qui la rendaient toute rose.

Au bout de cinq minutes, personne ne faisait plus attention à elle, entrée et courbée dans le rang. Sans son éclatante beauté qui, — n'importe à quel bas niveau eût été réduite ou mise à l'écart Irène, — l'aurait cependant signalée et empêchée, malgré elle, d'être confondue avec son entourage et noyée dans la foule, on l'eût prise pour une des professionnelles dont elle avait la tête ébouriffée, le corps penché en avant, le geste régulier et sûr. Seulement, elle n'avait qu'à se redresser et à se montrer pour resplendir, et jamais alors, en la contemplant, on n'aurait admis qu'elle fût une pauvre enfant du peuple asservie à sa tâche. — « Impossible ! eût-on protesté. C'est une princesse déguisée ! mieux encore : une figure de tapisserie ! une reine du vieux temps ! une sainte ! une martyre ! une châtelaine évadée des tours de haute lice où le passé la retenait captive et qui revient pour repriser *elle-même*, avec ses doigts de fée, la pourpre et l'azur de sa traîne ou les tulles de son hennin ! »

L'atelier des ouvrières était une grande salle claire et

s'ouvrant, par trois hautes fenêtres sans rideaux, sur les jardins du couvent des dames de Saint-Maur. Il ne comprenait pour tout mobilier que sa demi-douzaine de métiers et de bancs de bois. Seules, Gotte et Manon avaient un tabouret de paille.

Avec ses deux gros rouleaux de chêne ou de noyer à patine blonde, polis par les frottements, et pareils à des mâts de navire, sur lesquels s'enroulait et se carguait, au fur et à mesure, la tapisserie en train, chaque métier, bas, massif et trapu, avait bien l'air en effet d'une pièce de matériel de la vieille marine à voiles. On y était puissamment accoudé comme à un bastingage ; et quand, pour donner un tour de plus à l'un des rouleaux, on manœuvrait la roue de fer à dents de scie dont l'engrenage avait la force d'un cric, toute la machine geignait ainsi qu'un cabestan.

Mais le plus curieux, c'était les murs qui, nus par en dessous, présentaient, de la cimaise au plafond, un étalage ininterrompu de morceaux de tapisserie, de toute taille, et de toute forme, appliqués et cloués là, au hasard, semblait-il, à la suite les uns des autres, et par centaines. Généralement, ils n'excédaient pas une moyenne grandeur, mais il y en avait de si petits qu'ils n'auraient pas garni le creux de la main. Quoique venant peut-être de plus de mille tapisseries, différentes d'époque et de sujet, de style et de coloration, de genre et de procédé, ces innombrables morceaux, accrochés dans tous les sens, à l'envers ou la tête en bas et ne se tenant pas plus entre eux par le dessin que par le ton, arrivaient néanmoins, malgré leur incohérence et leur décousu, à réaliser dans leur apparent désordre *une seule* tapisserie dont la mosaïque disparate, au bout de quelques instants fixée et fondue, s'imposait avec un agrément qu'on n'eût pas su prévoir. Cela devenait semblable à ces cartes de géographie dont les parties inégales, assemblées comme les fragments d'un jeu de patience, finissent par offrir dans leur ensemble, en dehors des nécessités ethniques et au point de vue de l'art pur, un tout harmonieux.

Ces morceaux n'étaient pas d'ailleurs réunis là, pour l'unique et vain plaisir de la décoration. Ils servaient de modèles.

Ils constituaient d'abord l'indispensable tableau des échantillons auxquels on devait à chaque instant se reporter pour établir la justesse d'une nuance ; et en second lieu, ils for-

maient la réserve, abondante et tour à tour épuisée et alimentée, des pièces de rechange susceptibles d'en remplacer d'autres de même ordre dans le travail si laborieux de la remise à neuf. Disposés, autant que possible, aux mêmes places déterminées, ils composaient un vaste et riche répertoire où savaient, du premier coup d'œil, se reconnaître les ouvrières qui en avaient acquis la rapide habitude. Ces trois grandes cartes bariolées que déroulait sur les trois murs l'extraordinaire assemblage, Gotte les avait surnommées, par un jeu de mots significatif, les cartes de la *Macédoine*, et, selon le mur, c'était la Macédoine A, B ou C.

On y voyait, pêle-mêle, ou classés, de façon à en faciliter la recherche, les morceaux de même genre et représentant les mêmes parties du corps humain. D'un côté, des têtes de morts, d'anges et d'amours, d'enfants et de vieillards; ou bien le crâne d'un anachorète ayant pour oreiller un mollet de bacchante, et la paume verdâtre d'un stigmatisé caressant le genou d'une Messaline. De l'autre, les pieds des apôtres, des pêcheurs et des centurions, les pieds ailés de Mercure qui fendent l'air et ceux de saint Jean-Baptiste et de saint Christophe qu'on ne peut jamais que deviner dans l'eau où ils s'enfoncent, et ceux des cavaliers illustres, César, Alexandre ou Clovis, qui d'un talon nu et brun, pressent les flancs veineux d'un cheval rebondi, ou bien auxquels, plus tard, la Renaissance applique, en laissant libres leurs orteils, des chaussettes pavées d'émaux ; et ceux de Jésus-Christ, selon qu'ils montent le raboteux Calvaire ou que les fait saigner la crucifixion, ou que les balance légers, diaphanes déjà, et les aspire au septième ciel le grand vent bourru des Ascensions... Les mains leur succédaient; mains d'hommes et de femmes, arrachées et coupées, celles qui écrivent, qui sont jointes, qui supplient, bénissent, comptent de l'or, tiennent un stylet ou un parchemin, un sceptre ou un bâton de route, une crosse, une aiguière, un outil, un gant, ou une fleur. Et vous regardant à leur tour, venaient, à la suite, les yeux, ouverts, fermés, riant, pleurant, levés, baissés, mourants, éteints, crevés..., puis les bouches, qui parlaient ou criaient, gémissaient, baisaient, mordaient, montraient les dents, et tiraient la langue pour recevoir l'hostie, ou rendre l'âme.

Le panneau des emblèmes et des accessoires débordait : couronnes d'or ou d'épines, croissants de Mahomet, de Diane et de la Lune, chaînes de fer, colliers de perles, sceptres et caducées,

tyrses et rameaux, glaives et carquois, foudres, tridents, torches, flambeaux, sabliers, ciseaux de la Parque et faux du Temps... aucun ne manquait.

Et ce n'était pas tout. Comme les murs de l'atelier, déjà entièrement recouverts, ne pouvaient suffire aux innombrables morceaux réservés, on entassait le surplus, depuis des années, dans de grands sacs de toile, bourrés à éclater et bien ficelés au ras du bord. Et quand une des ouvrières, — comme si vraiment elle traînait par le cou le corps inerte d'un homme étranglé, — tirait l'un d'eux sur le plancher, et puis, l'ayant ouvert, le vidait à demi pour en éparpiller les restes précieux, on retrouvait dans le flot des bribes répandues, le même mélange impressionnant : le manteau de Noé rejoignant celui de saint Martin, la colombe du Saint Esprit et les tourterelles de Boucher, un sabot de satyre entre les cornes du bœuf de l'Étable ; et aussi la corne de la licorne avec celles du cerf et du bélier, du diable et de Moïse...

Enfin, sans quitter cet atelier vénérable où travaillaient si allègrement les ouvrières de Mlles Dandin, on pouvait, — rien que par les morceaux de tapisserie qui en formaient la riche bibliothèque, les archives et la tenture, — reconstituer et apprendre d'un bout à l'autre, d'Adam à Louis XIV et d'Ève à la Du Barry, de l'Eden aux Trianons, l'histoire de la Terre et de l'humanité, la mythologie, l'histoire sainte, grecque, romaine, et l'histoire de France. Cette salle était une *classe*. On avait beau y entrer ignorant, on en sortait instruit.

Irène y passait tous les jours des après-midi délicieux.

Quoique Gotte permît à l'atelier, çà et là seulement, quelques mots de brève conversation, elle interdisait le bavardage. On travaillait donc dans un demi-silence propice et qui demeurait amical, puisqu'on avait su l'accepter.

Fréquemment il était d'ailleurs rompu et animé par des voix fraîches qui lançaient des phrases telles que celles-ci :

— Qu'est-ce qui m'arrive à la jambe? — Ah ! mon Dieu ! Je n'ai qu'un œil ! — Il me manque un doigt ! — Mon nez est parti... — Moi, c'est le dos que j'ai malade ! — Le lion de saint Marc a perdu sa tête ! — Le chien de saint Roch a perdu sa queue !

Ou bien c'était les demoiselles Dandin qui formulaient, chacune à son tour, l'aînée avec sa rudesse :

— Les oreilles du roi Midas! Une barbe de Neptune! Macédoine II. Au galop!

Et la cadette, avec douceur, toute rougissante :

— Un cochon de saint Antoine, s'il vous plaît? une houlette et un ruban rose...

A la minute on se précipitait, on se bousculait pour les leur fournir. Ah! oui! la besogne, grâce à cette méthode, était aimable et savoureuse!

Mais comme les occasions amusantes de demander et surtout de trouver les pièces de rechange voulues ne se présentaient pas d'une façon régulière, le silence, intermittent d'abord, puis de plus en plus suivi, finissait par s'établir, et bientôt l'on n'entendait plus que le gémissement d'un rouleau, ou le bruit sec que faisaient, en piquant le canevas tendu, les grandes aiguilles.

Alors, quand l'atelier, perdant peu à peu son entrain, commençait à devenir trop sérieux et à ralentir le mouvement, Gotte s'écriait :

— Ah! çà? nous dormons! Voilà le moment de chanter!

Redressées à ces seuls mots, les jeunes filles se réveillaient, en même temps que de toutes les bouches, partait comme un cri, la même réclamation :

— *La Turlututaine*, mademoiselle! *La Turlututaine!*

C'était toujours la même petite comédie.

— Ah!.. ah!.. Rien que ça! s'exclamait Gotte, avec des yeux écarquillés, en faisant l'ébahie. Vous la voulez? Vraiment?

— Oui! Oui! Oui!

— Eh bien? je vais donc vous la dire.

Mais, avant de commencer, — chaque fois qu'il y avait dans son auditoire une nouvelle personne, — elle ne manquait pas de résumer, et toujours dans les mêmes termes, l'histoire de la *Turlututaine*.

— C'est une vieille chanson de famille, — qui me vient d'un aïeul à maman, — Nicolas Bidet, — trompette en premier à la Grande écurie du Roi, — sous Louis XV. Son service était de sonner à la tête des chevaux du carrosse de Sa Majesté quand Elle était en voyage et qu'Elle entrait dans les villes, et quand on portait des drapeaux à Notre-Dame. Voici maintenant la *Turlututaine*.

Elle prenait encore un petit temps, pendant lequel un frémissement de plaisir contenu passait parmi les ouvrières, ainsi

qu'une brise d'étang qui froisse des roseaux... et elle attaquait :

Mon grand-père était capitaine
Turlututaine
Au Régiment de Sans-Vertu
Turlututu.

Était né natif d'Aquitaine
Turlututaine
Au fond d'un vieux château tortu
Turlututu.

N'avait qu'une veste en futaine
Turlututaine
Mais portait un cœur bien vêtu
Turlututu.

Jusque-là, quoique très surexcitées, les jeunes filles se taisaient, se contentant de souligner d'un balancement du corps la virevolte du refrain; mais à partir du troisième couplet, elles n'y tenaient plus et se décidaient à « turlurer, » elles aussi, chaque *turlututaine* et chaque *turlututu*... avec Gotte qui poursuivait :

Épousa fin de la trentaine
Turlututaine
Une brunette au nez pointu
Turlututu,

Mais qui courut la pretentaine
Turlututaine ..
Et fit mon grand-père cotu...
Turlututu.

Ici les rires, qui s'étaient préparés dès le début de la strophe, car on savait ce qui allait arriver! — éclataient en pétards .. mais comme on ne voulait pas couper la chanson, brusquement on les refoulait.

Quand il vit la chose certaine
Turlututaine
Loin de se montrer aplatu
Turlututu

Il prit une Napolitaine
Turlututaine
Et planta là le nez pointu
Turlututu

Puis s'en fut en Terre lointaine...
Turlututaine
Où guerroya comme un têtu!
Turlututu...

A cet endroit la voix de Gotte se faisait grave et tous les visages prenaient en même temps une teinte mélancolique pour accueillir comme il convenait la suite de la chanson...

C'est là-bas, près d'une fontaine,
Turlututaine
Qu'un beau soir il fut abattu
Turlututu

D'un grand coup de fièvre quartaine
Turlututaine
Qui vous l'assit sur son tutu...
Turlututu.

Montant son cheval « Démosthène »
Turlututaine
Et plus fier qu'un pigeon pattu,
Turlututu

Vint à passer le duc d'Athènes
Turlututaine
Qui lui dit : — Jean! Comment vas-tu?
Turlututu

— Monseigneur, dit le Capitaine,
Turlututaine
Vous me voyez fort courbatu
Turlututu

Mais je garde une âme hautaine
Turlututaine
Car j'ai vraiment bien combattu
Turlututu

J'ai beau perdre blonde et châtaine
Turlututaine
Puisque l'ennemi est battu
Turlututu

Je m'en vas gai, miton, mitaine
Turlututaine
En me fichant d'être fichu
Turlutuchu!

Dieu n'est pas d'humeur puritaine
Turlututaine
Il grondera : — C'est toi, fétu!
Turlututu

Vais-je te mettre en quarantaine?
Turlututaine
Mais non! Tu t'es trop bien battu!
Turlututu

Entre et rejoins ceux d'Aquitaine
Turlututaine
Au paradis des Sans-Vertu
Turlututu!

A la fin, les bravos crépitaient dans un bel ensemble; il en partait encore, quelques-uns, en retard, et puis le calme revenait se poser sur les métiers satisfaits. Mais allez donc arrêter une chanson, et une chanson populaire! Celle de Gotte n'en continuait pas moins son pas redoublé dans les esprits. Les coups d'aiguille maintenant se donnaient en mesure, et le silence, rythmé, restait rempli, par en dessous, de rondes de *Turlututus* et de *Turlututaines*.

Plus que les autres, l'impressionnable Irène était possédée du charme frais que versaient dans son cœur, — comme des arrosoirs, — ces refrains d'autrefois; elle y goûtait des sensations qui fleurissaient en sentiments, et des pensées qui répandaient, à force de mélancolie lointaine, l'illusion d'être des souvenirs.

Tout ce qu'évoquait de magnificence et de regrets, ces loques de gloire et ces lambeaux de siècles, pendus, accrochés, ou cloués, — comme des chats-huants du Passé, — aux murs de la vieille maison, et ces airs de boîte à musique et de serinette qui avaient, — eux aussi, — la grâce et l'amertume des vestiges, qui étaient également des restes usés et fanés de tant de siècles révolus... tout cela, elle, en particulier, l'éprouvait avec une intensité de rêve qui la rendait heureuse et aussi la faisait souffrir, car on est toujours un peu triste après qu'on a chanté.

Si elle avait dû, en sortant de ces séances trop remplies, se retrouver seule et retomber en face d'elle-même pour le restant de la journée, elle eût inévitablement subi la dépression qui succède aux griseries, même légères; mais, — fallait-il y voir la main d'une bonne fée attentive à écarter le plus petit péril? —

Irène avait quotidiennement un programme réglé de façon à la mettre hors d'état d'être livrée une heure, et même moins, aux vagabondages de sa pensée.

A peine, en effet, les après-midis chez les demoiselles Dandin s'achevaient-ils, qu'une perspective nouvelle et ravissante s'ouvrait chaque jour pour la jeune fille : *passer la soirée chez les Paradour*.

III. — LES PARADOUR

Nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises ces aimables locataires qui occupaient le second étage dans le corps de logis donnant sur la cour de l'hôtel et sur les jardins des Dames de Saint-Maur. Au nombre de cinq, le colonel, vicomte de Paradour, sa femme, et leurs trois filles, Brigitte, l'aînée, Françoise, la cadette, et Thérèse, la dernière, composaient une de ces familles idéales dont on dit tout bonnement, pour les qualifier d'une façon moins précieuse, qu'elles sont *jolies*, en faisant comprendre, par l'air du visage et l'accent dont alors on favorise ce mot, qu'il s'applique à la fois au physique et au moral, aux manières et aux idées, à la réputation, à tout.

Originaire du village d'Autoire, en Quercy, où, depuis 1774, époque à laquelle un de ses ancêtres l'avait acquise, les Paradour se léguaient, étonnamment conservée, une merveille de petite maison Renaissance, moitié bicoque et moitié château, le colonel, toujours éloigné à son grand regret du pays natal, avait passé les trois quarts de sa vie en Algérie. A part, au début, quelques garnisons en France, c'était là que s'était faite et fixée toute sa carrière. Mais, tandis que frais émoulu de Saint-Cyr, il étrennait à Pontivy ses galons de sous-lieutenant, il s'y était aussitôt marié, ayant eu la surprise et la joie de découvrir, sans le chercher, le bonheur dans la personne d'Anne de Cadic, fille unique de l'amiral de Cadic, englouti glorieusement pendant la dernière expédition de Chine, avec tout son équipage, sur la *Marseillaise*. A la suite de cette catastrophe, retirées avec de modestes rentes, en ce paisible coin du Morbihan que leur avaient aussitôt recommandé de chers souvenirs d'enfance, Mme de Cadic et sa fille y vivaient, résignées et courageuses, inquiètes un peu de l'avenir et malgré tout confiantes en lui. Comme s'il avait reçu l'avertissement qu'il fallait se dépêcher de prendre

femme parce que plus tard les longs séjours en de lointaines contrées lui rendraient ce soin plus difficile pour ne pas dire presque impossible, Jacques de Paradour s'était donc, avant d'affronter les pérégrinations de l'existence, muni de l'indispensable compagne, de la forte et tendre amie sans laquelle on est exposé, surtout dans l'exil et la solitude, aux pires tentations et même aux chutes douloureuses.

Anne de Cadic n'avait failli ni aux multiples espérances fondées sur elle par son fiancé, ni aux promesses qu'elle-même lui avait largement faites. Du premier jour elle s'était révélée, et maintenue ensuite pendant trente ans, l'épouse irréprochable, charmante et bonne, et la mère accomplie qui ne sont pas seulement la douceur et la grâce d'un foyer, mais semblent en représenter l'honneur et en assurer la protection.

Sur un seul point, très grave, elle avait entièrement déçu son mari et s'était elle-même jugée indigne ; mais elle avait bien été forcée cependant de s'absoudre et de croire à son innocence que Jacques ne cessait de lui proclamer. En effet, ce point condamnable était celui de sa santé.

Jusqu'à son mariage, Anne avait été, enfant, puis jeune fille, une créature superbe et qu'on eût dite sauvegardée. Les mille accidents auxquels est sujet le jeune âge, toutes les misères habituelles de la croissance, elle y avait échappé. Elle ne se souvenait pas d'avoir été obligée de garder un seul jour le lit, ni même la chambre. Jamais elle n'avait dû voir un médecin. On la citait comme un phénomène de floraison physique. Cette considération n'avait pas été sans frapper tout de suite Jacques de Paradour lequel, ayant reçu de la nature les mêmes privilèges, y attachait la plus grande importance. Sans doute l'avantage en question, très spécial, n'eût pas suffi à déterminer son choix, mais venant s'ajouter à ceux de l'esprit et du cœur qui ne laissaient rien à désirer, il leur donnait plus de prix. Que de fois, quand s'était présenté auparavant pour lui « un projet sérieux, » n'avait-il pas répété cette phrase qui répondait à une crainte réfléchie : « Oui, mais, avant tout, de la santé! » Il se flattait donc d'avoir été comblé, de ce côté comme des autres,... et deux ans s'étaient à peine écoulés, depuis son mariage, que sa femme avait commencé à lui causer, sous ce rapport, de vives préoccupations. Tout à coup, sans raison, en pleine jeunesse et en pleine béatitude, elle était

devenue languissante, paresseuse à se mouvoir et à parler, renfermée dans une rêverie intérieure qui n'avait rien de sombre et qui n'était pas de la tristesse, mais comme une espèce de désenchantement doux et gracieux ; elle souriait, mais d'un sourire changé, usé, et qui avait pâli comme ses joues. Lasse du matin au soir, elle traînait un corps découragé. Les médecins n'y comprenaient rien. Ils disaient : « Ce sont les nerfs. Elle paye ses vingt ans de santé scandaleuse et ininterrompue, » tandis qu'elle déclarait : « Non, moi je sais ce que j'ai : C'est l'excès du bonheur. Je suis trop heureuse. »

— Comment donc faire ? s'écriait Jacques avec une tendre gaîté. Faut-il donc, pour te guérir, que je te rendre malheureuse ? Ah ! ça m'ennuierait bien ! autant que ça me navrerait ! Mais cependant, si c'était nécessaire !...

Aussitôt, elle l'arrêtait.

— Oui, ce serait en effet le seul moyen de me guérir, et radicalement, parce qu'alors ça me tuerait !

Ils s'embrassaient longuement sur ces mots, car ce n'est qu'avec des baisers que l'on étouffe les soupirs.

Ainsi les années d'Afrique s'étaient suivies, avaient passé, formant pour eux, grain à grain, leur beau collier d'ambre aux noyaux lisses et parfumés, sans que Mme de Paradour retrouvât jamais la « scandaleuse » santé d'autrefois. Mais comme ils avaient l'un et l'autre un même bon vouloir, une même hygiène morale et que l'état de la jeune femme, outre qu'il ne mettait point sa vie en danger, n'était pas non plus assez grave pour que l'existence commune en fût trop profondément troublée, ils avaient très vite appris à s'organiser dans cette situation inévitable. Elle fille de marin et lui fils d'officier, ils possédaient d'origine cette faculté héréditaire, digne du nom de *vertu*, de s'adapter en hauteur, avec vaillance et promptitude, à tous les événements, quels qu'ils fussent. Enfin, la fâcheuse maladie de la vicomtesse offrait du moins cette singularité, — fréquente, paraît-il, et qui consolait en aidant à la supporter, — qu'elle avait des périodes d'accalmie, assez grandes même pour illusionner et faire croire à une guérison définitive : et, voilà le merveilleux ! le temps où se déclarait tout à coup cette amélioration inouïe était invariablement celui où s'annonçait pour Anne de Paradour une espérance de maternité. A partir de ce moment jusqu'à celui où, l'enfant étant venu au monde, — et

toujours dans des conditions magnifiques, — elle se voyait obligée de le sevrer après l'avoir elle-même nourri, elle redevenait la belle plante humaine de sa splendide jeunesse. Du jour au lendemain, la métamorphose était absolue, insolente, au point d'ajouter à l'étonnement qu'elle procurait une irrésistible émotion. Quel incrédule ou quel ignorant ne l'eût en effet ressentie malgré tout devant cet arrêt subit du mal, obéissant à la minute à des ordres divins et s'effaçant pour permettre à la nature d'effectuer et de mener jusqu'au bout, dans toute la plénitude et la liberté de ses moyens, sa tâche essentielle, l'œuvre de création ? Trois enfants, trois filles, étaient venues apporter à Anne et à son mari les preuves les plus généreuses d'un bonheur obtenu et réalisé quand même. La naissance de ces beaux enfants était mieux que l'événement ordinaire, attendu et accompli ; elle avait dans ces conditions spéciales la valeur d'une victoire et d'une récompense, elle rémunérait un sacrifice et couronnait une foi. Mais, en même temps, par une sorte de fatalité mystérieuse et désolante, à peine, quelques mois plus tard, la mère ranimée avait-elle fini de remplir envers l'enfant les premiers devoirs de sa fonction qu'elle retombait dans sa langueur. Suivant l'exemple de son mari, Mme de Paradour ne se plaignait pourtant jamais et remerciait toujours, quoi qu'il advînt, la Providence.

La carrière du colonel avait été si brillante et rapide ! A peine marié à Pontivy, et père en 1885 de sa première fille, Brigitte, née en cette ville, il était passé selon son désir, dès 1886, au premier chasseurs d'Afrique, à Blidah, où il était resté à ce régiment jusqu'à la fin de 1893. Au cours de cette période de huit années, — pendant laquelle, en 1889, était venue au monde Françoise, — il avait entre temps pris part avec beaucoup d'éclat à quelques expéditions dans le Sud, et au Maroc, notamment à Bou-Denib, et obtenu le grade de capitaine en 1894. Entré alors à l'École de guerre, il lui était arrivé cette inoubliable joie d'en sortir, admirablement classé, le même jour qu'il devenait père de sa troisième et dernière fille Thérèse. Retourné en Algérie, à l'État-major de la subdivision de Lagouat, et ensuite chef d'escadron en 1901, au 2e spahis à Tlemcen, où il restait comme lieutenant-colonel, il était passé, en 1911, colonel aux hussards de Nancy, et devenu enfin, en 1913, chef du troisième bureau de l'État-major géné-

ral, qui est, comme on sait, le bureau des opérations militaires. C'était à la suite de cette nomination, les obligeant à se fixer à Paris, que les Paradour avaient eu la bonne fortune, par l'entremise de l'abbé Chamaille qu'ils connaissaient, de trouver à se loger à l'hôtel Pommelé. Ils y habitaient déjà depuis un an quand Irène Olette, aux premiers jours de cette année 1914, y avait été introduite par Mme Lesoir.

Tout de suite les Paradour s'étaient concilié l'estime et la sympathie de M. Brocatel et des locataires de la maison. Le colonel n'avait d'ailleurs qu'à paraître pour rafler les cœurs. La finesse énergique de ses traits, la franchise de ses yeux hardis et bruns, la loyauté de sa voix claire, l'élégance de sa tournure, enfin tout, dans sa personne, annonçait, avant qu'on ne les eût éprouvées, son intelligence et sa distinction, la droiture de ses sentiments et la noblesse de son caractère. A ces qualités et à ces charmes plus que suffisants pour le marquer et l'élever au-dessus du commun, s'ajoutaient chez lui cette flamme aimable, vive, et jamais éteinte ni ralentie, ce feu perpétuel du regard et de la pensée, cet *allant*, cet entrain soutenu du corps et de l'esprit, ce *brio* enfin qui fait si souvent de l'officier français, et surtout de l'officier de cavalerie, quand il en est pourvu, un type achevé de séduction dont le pouvoir peut aller jusqu'à l'entraînement.

De la visière du képi à la pointe des bottes, Paradour se proclamait cavalier. Il était *le* cavalier. C'est dans cette arme ayant à ses yeux le prestige d'une arme d'élite qu'il avait dès l'enfance affirmé sa volonté de servir et qu'il gardait l'orgueil d'avoir chevauché toute sa carrière. Quoiqu'il se défendît sincèrement de mésestimer l'infanterie, il ne pouvait au fond, dans « la superbe » et le touchant travers de l'esprit de corps, s'empêcher de considérer le fantassin de haut en bas, à la distance avantageuse qui, en le mettant au-dessus de lui, sépare l'homme à cheval du piéton. « Pour *nous* regarder et *nous* parler, disait-il, il faut lever la tête. »

Mais la passion, ou plus exactement la vocation de Paradour offrait ceci de supérieur et de remarquable qu'elle n'avait rien à voir avec le particularisme étroit et les manies professionnelles de « l'homme de cheval. » Le *Cavalier*, pour lui, c'était bien autre chose. C'était le surhomme, le centaure de l'idéal, le demi-dieu, seul capable de remonter Pégase, et de lui

redonner, en le pressant de tout son désir et en s'incrustant à ses flancs, les ailes qu'il avait perdues. Être cavalier, ce n'était pas les vanités de la piaffe et de la parade, l'écume et les jeux du mors, c'était avant tout et pour tout, avoir l'esprit d'enfourchement, de dressage et de maîtrise, le désir et l'amour des départs, de la course rapide et de la poursuite impétueuse, être toujours en toutes les circonstances et dans tous les ordres d'idées sanglé et botté pour tous les bonds, pour tous les sauts, tous les galops, toutes les charges, et nourrir en soi le goût cultivé de l'obstacle afin de savoir le franchir, ou le renverser du poitrail; et cela signifiait aussi la science et la diplomatie de la chute, avec l'art de se relever aussitôt, si malade et si bas qu'on fût tombé, pour regrimper chaque fois sur sa bête et la pousser plus avant. Il s'agissait, en résumé, d'une manière d'être et de se comporter. Il fallait, avec des sentiments bien vissés, avoir une âme équestre. Alors, quelle que fût la route ou la monture, on se sentait solide en selle et l'on conservait son assiette. Le corps pouvait, à la rigueur, vider les étriers, sans que le cavalier moral cessât de les chausser. Paradour aurait eu les deux jambes brisées, qu'il fût resté, dans son fauteuil, l'indémontable écuyer de la vie qu'il avait juré d'être.

Ces belles facultés de l'âme triomphant des faiblesses, des infirmités ou des résistances de la bête qu'elle a pour devoir et pour châtiment de traîner, Mme de Paradour les possédait aussi et s'était appliquée dans sa détresse physique à les développer. De sa chaise-longue où elle demeurait les trois quarts du temps étendue, elle dirigeait, administrait, et n'était jamais inactive. Grande et bien faite, quoique mince et même maigre, sans présenter toutefois un aspect décharné, elle avait des cheveux ondulés, d'un blanc d'argent et des yeux d'un bleu vert de mer. Son visage expressif aux traits irréguliers, mais qui s'accordaient entre eux, avait conservé une fraîcheur de teint ravissante, et le léger défaut de sa bouche un peu grande était corrigé par la grâce du sourire qu'amenait sans cesse, en l'obtenant de la mélancolie, une admirable volonté. Elle avait d'autant plus de mérite à s'efforcer de remplir, coûte que coûte, sa tâche familiale, qu'elle eût très bien pu s'en dispenser, car elle s'était de bonne heure avisée, tout spécialement à ce point de vue, de former ses filles.

Toutes les trois, — sitôt arrivées à l'âge qui le leur permet-

tait, — elles avaient été initiées par leur mère aux travaux et aux mille connaissances qu'exige la conduite attentive d'une maison; et depuis, régulièrement, — afin de n'en pas perdre l'habitude, — elles continuaient, selon le désir de leurs parents, de s'acquitter l'une après l'autre, pendant huit jours, de ce soin. Chacune à son tour exerçait ainsi l'importante charge, et, comme elles disaient en langage militaire, « prenait la semaine. » Leur mère avait beau garder sa haute surveillance, la fatigue en était tout de même pour elle sensiblement diminuée.

Les demoiselles de Paradour, en se ressemblant assez pour qu'il fût impossible, quand on les regardait réunies, de ne pas voir qu'elles étaient sœurs, offraient des différences qui leur donnaient à chacune, observée séparément, une physionomie très personnelle. Jolies toutes les trois, sans prétendre, bien entendu, atteindre à la beauté désespérante d'Irène Olette, elles n'avaient guère entre elles de commun que, par instants, certains gestes, le son de la voix, le timbre du rire, et surtout une fossette, également nichée dans la joue droite. Cette fossette opportune, apparue et effacée à toute minute au coin de leurs lèvres, était, — à la surface de leur peau blanche et rose, d'un émail plus éclatant que celui de la porcelaine et de la pâte la plus tendre, — comme la marque de fabrique de la famille, car le père et la mère, chose curieuse, l'avaient aussi, et à la même place. Les enfants ne pouvaient donc pas y échapper. Quant au reste, les jeunes filles montraient des dissemblances assez tranchées pour devenir des oppositions.

L'aînée, Brigitte, la Bretonne, née à Pontivy dans la première année du mariage en 1885, était du même blond cendré que sa mère avec les traits gascons de son père.

La cadette, Francoise, l'Africaine, née à Blidah, quatre ans après, en 1889, offrait, — à part la couleur de ses cheveux, bruns comme ceux de son père, — le portrait frappant de sa mère.

La dernière, Thérèse, la Parisienne, née en plein quartier d'École Militaire cinq ans plus tard, en 1894, châtaine alors, à reflets vénitiens, avec des yeux gris et mauves, ne ressemblait en rien, celle-là, à aucun de ses parents, ni à aucune de ses sœurs.

Mme de Paradour avait beau trouver qu'elle « tenait » de son père à elle, l'amiral, personne ne partageait cette opinion purement imaginaire. Mais, seule, l'inévitable fossette, accusant

aussi Thérèse, était là, heureusement, pour réappareiller les mignonnes sœurs au capricieux visage et les signer toutes les trois : Paradour. S'il n'y avait pas eu la fossette, on ne se serait guère douté qu'elles fussent attachées par les liens du sang.

Brigitte était grande, Françoise plutôt petite et Thérèse de taille moyenne.

Chacune, de même qu'elle avait son physique différent, était douée d'un caractère et d'une nature qui la spécialisaient.

L'aînée, Brigitte, avec ses vingt-neuf ans accomplis, se trahissait la moins sérieuse et la plus fillette des trois ; et Thérèse, la plus jeune, paraissait pourtant la plus âgée pour la raison et la plus femme. Quant à Françoise, elle tenait, équilibrée en tout, le juste milieu entre l'insouciance excessive de l'une et la sagesse prématurée de l'autre.

Brigitte, la plus jolie et la plus coquette, avait le charme, les mignardises, les gracieux défauts des enfants gâtés que d'avance on approuve ou qu'on excuse. Elle jouissait de ce fréquent privilège qu'obtient dès sa triomphale entrée dans le monde le *premier né* du mariage, conçu au plus beau moment de l'amour, sur lequel se jette alors et se fixe à jamais dans toute la force et l'expansion de sa reconnaissance, la tendresse un peu idolâtre des parents. Cette préférence accordée au premier témoignage vivant d'un bonheur que l'on sait devoir être court et fragile, le père et la mère ne sont pas d'ailleurs dans les nombreuses familles les seuls à la manifester. Elle est généralement partagée et comme adoptée par les autres enfants. Le premier en date ou le dernier, l'aîné ou le benjamin, voilà toujours le favori, l'élu de ses frères et sœurs. Aussi Françoise et Thérèse ne manquaient pas à cette touchante loi. En perpétuelle admiration devant Brigitte, elles ne trouvaient rien ni personne qui lui fût comparable. En toute circonstance, elles la buvaient des yeux et s'effaçaient pour la laisser briller. Tout ce qu'elle faisait était bien, et ce qu'elle disait parole d'Évangile. Elles en avaient l'orgueil et même la vanité. Exquise et légère, intelligente, mais étourdie, romanesque et sentimentale, artiste et douée pour la peinture où elle n'exerçait que d'une façon décousue ses réelles dispositions, la grande sœur, de son côté, choyée et adulée, recevait ces tributs d'un air naturel qui eût paru déplaisant, si elle n'avait étalé avec autant de franchise la gratitude qu'elle en éprouvait. Ayant le sentiment très net d'être

considérée et *voulue* comme l'objet d'art et de luxe de la famille, elle en retirait une fierté légitime, et loin de chercher à décliner ce rôle charmant de « princesse » auquel on l'exaltait, elle ne songeait qu'à bien le tenir pour le justifier.

Comment alors, penserez-vous, faisait-elle, aussi futile et réfractaire aux réalités de la vie, pour s'occuper d'une façon suffisante de la maison quand venait son tour « de prendre la semaine ? » Eh bien ! par une sorte d'adaptation inexplicable, et d'ailleurs intermittente, et surtout grâce à l'assistance dévouée des deux sœurs qui avaient à côté d'elle l'œil à tout, elle s'en tirait à peu près ; et l'on était même d'accord dans la famille pour proclamer ensuite avec indulgence qu'elle remplissait ses fonctions mieux que personne. Mais, par exemple, aussitôt son service fini et la semaine achevée, elle ne se rappelait absolument plus rien de ce qui l'avait assujettie, de ce qu'elle avait vu, écrit, lu, et paru savoir une fois pour toutes. Après que, pendant huit jours, avec la plus gentille application, elle avait tous les matins commandé les repas et fait les comptes, elle était hors d'état, même d'une façon approximative, de dire le prix des choses. Lui demandait-on brusquement : — « Gitte, un poulet ! Combien ? » Elle demeurait béante. — « Allons ? Dis un chiffre ? Trente sous ? — Oh ! non ! — Quarante francs ? — Non plus... je ne suis pas si godiche ! » Et, comme on la pressait, elle finissait par avouer : « Je ne sais pas ! » C'était alors des explosions de rires.

Quoique Françoise fût loin de montrer pour le terre-à-terre de l'existence et ses nécessités un mépris égal à celui de Brigitte, elle ne témoignait pas non plus d'un grand goût pour les questions domestiques. Cette répugnance instinctive avait du moins chez elle une cause intéressante ; elle provenait d'un exclusif et ardent amour des lettres. De tous les Paradour, c'était elle la littéraire, la seule qui eût passé son bachot. Mais si les prosaïques besognes lui coûtaient, du moins les pratiquait-elle avec un esprit complet de devoir. Tout en sachant par cœur les beaux vers qui la ravissaient, elle n'ignorait pas ce que coûtait une livre de pain.

Et quant à Thérèse, elle s'était, dès son enfance, annoncée la femme intelligente et entendue, la ménagère industrieuse qu'elle réalisait aujourd'hui dans sa vingtième année avec un entrain et des qualités qui atteignaient la perfection. Vaillante

et prudente, infatigable, économe, sensée, vive aussi et spirituelle, ayant malgré tout, sous ses dehors un peu déconcertants de portrait vénitien, ce mélange de sagesse et de fantaisie qui fait la sympathique originalité de la Parisienne, elle tenait dans la maison, auprès de sa mère qui s'en remettait de préférence à ses soins, une place prépondérante. On l'appelait *Paris*.

Toutes les trois, elles avaient d'ailleurs, depuis leurs premiers jeux, pris l'habitude de se donner les noms des villes où elles étaient nées. Ainsi Brigitte était *Pontivy*, et Françoise *Blidah;* et comme les parents ne pouvaient pas faire autrement sur ce point, — sans parler de beaucoup d'autres, — que d'obéir à leurs enfants, tous les jours on les entendait se dire du ton le plus naturel, même devant des étrangers étonnés, des phrases de ce genre :

— Où est Pontivy? — Dans la lune. — Je ne vois pas Blidah. — Blidah est avec quelqu'un. — Avec qui? — Avec Lamartine. — Et Paris? — Paris passe en revue son linge.

Nous avons montré chacune des demoiselles Paradour dotée d'un physique et d'un caractère à part, et ayant sa personnalité bien tranchée; or cette différence, qui sautait déjà aux yeux, était rendue plus sensible encore par le singulier désir qu'avaient les trois jeunes filles de faire le plus possible oublier en public leur degré de parenté. « *Ne pas passer pour des sœurs!* » Telle semblait être dehors et pour le monde leur idée fixe, aussi bien à la raisonnable Thérèse qu'à Brigitte l'évaporée. Sur ce point elles gardaient toutes les trois la même fermeté d'espièglerie. Jamais elles n'auraient consenti à être vêtues d'identiques toilettes, selon la règle adoptée dans la plupart des nombreuses familles. Cette coutume, de tradition bourgeoise, excitait au plus haut degré leur verve et leurs railleries.

— Ah! s'écriait Brigitte..., les pauvres filles que l'on voit aller au cours ou sortir de la messe, habillées des mêmes robes, coiffées des mêmes chapeaux, les cheveux disposés de même façon..., et, qu'elles soient quatre ou huit, vouées aux mêmes couleurs, ayant les mêmes parapluies, marchant toutes sur une même ligne et par rang de taille, de façon à occuper toute la largeur du trottoir, même si c'est un boulevard, ou bien alors deux par deux, comme un pensionnat d'orphelins, si bien qu'on cherche aussitôt la sous-maîtresse ou la bonne sœur

qui va leur faire traverser la rue! Connaissez-vous rien de plus comique et de plus lamentable?

— Mais oui! appuyait Françoise, allez donc, dans ces conditions, passer inaperçues! N'est-on que cinq, on paraît dix! Tout le monde se retourne et vous regarde.

— Et, achevait Thérèse, comme ça fait fuir les jeunes gens, on ne se marie jamais!

Fidèles à leur résolution, non seulement elles n'étaient donc jamais vêtues de façon pareille, mais elles s'évertuaient à exagérer ce parti pris et à se distinguer à plaisir par des disparates de toutes sortes. Si Françoise, l'hiver, s'avisait d'être en marron, Thérèse, à l'instant, voulait être en noir et Brigitte en gros-bleu ; et l'été, quand l'une mettait du rose, l'autre arborait du lilas. A leurs jolis pieds bottines et souliers se bravaient. Leurs chapeaux se faisaient la guerre. Enfin, coupe, garniture et couleur du costume, arrangement du manteau, genre et forme du manchon, de l'écharpe et de l'ombrelle, tout, jusqu'à la disposition des cheveux, ondulés ou nattés, lissés ou frisés, différait chez les trois jeunes filles s'acharnant, — pour rire, — à ne pas paraître sœurs.

Sortant presque toujours seules, — puisque Mme de Paradour, prisonnière à la chambre la plupart du temps, ne pouvait pas les faire accompagner par l'unique domestique, — elles poussaient leur manie de désinvolture au point de ne jamais rester ensemble dans la rue. Il y en avait une sur le trottoir de droite, une sur celui de gauche, et une à vingt pas devant ou derrière. L'air digne ou gracieux, elles allaient droit leur chemin, s'ignorant, ne se regardant même pas, et puis, par moments, quand elles en avaient assez, elles se reconnaissaient tout à coup, comme si elles s'étaient donné le mot, et elles se riaient, de loin... s'envoyant bonjours et baisers... « Tiens! c'est toi? » Ah! c'était bien plus amusant que de marcher toutes les trois, de front, au pas comme des Anglais!

Sans doute, à ne les observer qu'à la surface et de façon hâtive, on aurait pu trouver que les demoiselles de Paradour n'étaient pas des modèles parfaits de tenue et d'éducation, et porter, de là, sur elles un jugement dénué d'indulgence, et cependant elles ne méritaient pas d'être traitées avec rigueur. Pour les bien comprendre et les excuser, il fallait se pénétrer des difficiles conditions de fortune et de milieu dans lesquelles

le colonel et les siens, comme beaucoup de ménages militaires, étaient obligés de vivre.

Après avoir équitablement considéré les besoins et les charges, l'esprit d'insouciance, d'indépendance et la largeur d'idées faisant la contre-partie de la discipline et la détente de l'inflexible métier, — sans parler des habitudes de laisser-aller prises dans le grand air des postes africains, et des complications qu'imposait l'état d'une femme toujours malade, — on se rendait compte alors que la tolérance extrême des parents et la liberté d'allures des enfants se justifiaient, qu'elles avaient leur même raison d'être, pour ne pas dire leur nécessité.

Comment d'ailleurs, — malgré ces dehors de midinettes qui cependant ne trompaient personne, — les jeunes filles n'auraient-elles pas conquis par l'évidence de leur honnêteté, l'estime et la sympathie? Dans le quartier et à l'hôtel Pommelé tout le monde les trouvait « très bien, » et on n'aurait rien voulu y changer.

On les appelait les petites.

C'était donc chez elles qu'Irène pendant les absences de Gaudias passait à présent ses soirées Depuis qu'elles avaient fait sa connaissance au fameux dîner donné peu de temps auparavant par le propriétaire, les petites s'étaient prises pour la filleule de Mme Lesoir d'une grande amitié que celle-ci leur rendait avec autant de sincérité, mais en y mettant le tact et la modestie qui convenaient à sa situation. Au strict sens du mot, des quatre c'était elle certainement, — malgré l'humilité de sa naissance, — la plus « comme il faut, » la mieux élevée.

Vous ne pouvez rien vous figurer de plus agréable et de plus cordial que ces réunions du soir chez les Paradour. Elles se tenaient dans la salle à manger, à la table ronde de famille, rassemblant, aussitôt le couvert enlevé, les trois petites et leur mère, et ensuite, au fur et à mesure de leur arrivée, Gotte et Manon Dandin, Valérie avec Irène, et Pootius. L'abbé Chamaille y venait également, mais d'une façon irrégulière, et M. Brocatel se montrait plus rare encore; en tout cas, ce n'était jamais, l'un et l'autre, que pour une très courte apparition, juste le temps de se faire accueillir avec empressement et raccompagner avec regret. Aussi on ne les attendait pas.

Et quant au colonel, quoiqu'il fût toujours présent à ces soirées, il se dispensait cependant d'y prendre part.

Tandis qu'à la grande table du milieu se groupaient les

quatre jeunes filles, les deux vieilles filles, et la veuve, sous la présidence de Mme de Paradour faisant face, du fond des coussins de sa bergère, à M. Guillaume plus important qu'un syndic de tableau de musée, il s'installait, lui, dans un coin, à une autre table plus petite, qui servait de desserte pendant les repas, et où il se trouvait ainsi seul et à l'écart, au bout de la pièce assez grande. Là, tranquille et tournant le dos à l'aimable assistance, il travaillait avec autant sinon plus de liberté d'esprit qu'à son bureau du Ministère de la Guerre où, sans parler de l'inévitable téléphone, il était dérangé à chaque instant. On pouvait, autour de lui, aller, venir, élever la voix, rire ou se taire, il ne s'en apercevait même pas, ayant pris de longue date l'habitude de s'enfermer en lui-même plus sûrement que derrière les portes les mieux gardées. Enfin, s'il faut tout dire, étant donnée la nature particulière et secrète des rapports qu'il avait à rédiger, il préférait s'y livrer *chez lui*, dans une sécurité et un abandon que son cabinet de la rue Saint-Dominique, en dépit des précautions les plus minutieuses, ne lui procurait qu'imparfaitement. Ici, au contraire, il acquérait ce coup d'œil lucide et profond que seule accorde une confiance absolue. Personne, même parmi les siens, ne savait au juste ce qu'il faisait. Depuis le temps, d'ailleurs, qu'on le voyait déplier des cartes, couvrir des feuilles entières de chiffres, de figures d'algèbre, et de toute une géométrie incompréhensible, on n'y prêtait plus aucune attention. Pour tout le monde, c'était *les paperasseries!* et puis voilà.

Pendant que la petite table demeurait donc sévère et muette sous les coudes de l'officier studieux plongé dans ses écritures, la grande table, bavarde et gaie, craquait de partout, répandant à plaisir son animation. Pootius y régnait. Pour distraire et capter cette adorable jeunesse pressée autour de lui, tête contre tête sous l'abat-jour de la grosse lampe de Delft, il déployait une fertilité d'esprit et une virtuosité de moyens inimaginables.

Se laissait-il aller, — ainsi qu'on l'en priait, — au naïf étalage de son érudition ou à la fantaisie de ses souvenirs, il racontait tout doucement des choses merveilleuses. Il savait des histoires de perroquets dont on riait pendant huit jours, et des aventures de tulipes, « comme si c'étaient des personnes. » Tous les genres de récits « instructifs, » à volonté il les tenait. Il avait une ascension célèbre, et une éruption historique, un tremblement

de terre, une peste et un naufrage, des découvertes de trésors dans une marmite ou le creux d'un arbre, des fuites dans des bois, des chutes dans des gouffres, des vols de femme et d'enfant par un Indien, un gorille ou un aigle, et l'île déserte et la forêt vierge, et les chasseurs de tigres, et les pêcheurs de perles!... Ou bien il parlait de son pays, Hollandia... avec une voix petite et qui chevrotait d'amour.

— Allez là, disait-il, allez là, où l'on vit chez soi, pour soi, en soi, dans la pénombre claire d'un rideau plissé que jamais on ne lève, même pas pour regarder l'étranger qui voudrait vous voir, et qui passe... Et qu'on a raison! C'est la sagesse... Sauf à Rotterdam, la capitale du bruit, l'enfer des oreilles, on goûte partout dans ma patrie le séraphique silence. Oh! ce calme, qui vient de Dieu! Calme de l'air, de l'eau, du ciel, et des bonnes âmes! Allez là.

Parfois, au lieu de raconter, il sortait de sa poche, où sans étui ils ne se cassaient jamais, des crayons effilés comme des aiguilles, et il dessinait, de tout : des bateaux et des moulins, des bonshommes, des fleurs, des fruits et des oiseaux pour la joie particulière de Brigitte sa préférée, à laquelle il donnait de temps en temps, l'après-midi, des leçons de peinture.

Il arrivait régulièrement alors que le colonel, se retournant tout à coup sur sa chaise, lui demandait de loin :

— M. Guillaume, faites-moi donc, *pour moi*, un soldat!

Ce qui déchaînait les rires des petites, car à cette plaisanterie courante du père, elles connaissaient d'avance la réponse digne, et toujours la même, du pacifiste déterminé qu'était le craintif Batave :

— Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas faire les soldats.

Mais les récits et les dessins n'épuisaient pas M. Guillaume. Il offrait mille autres ressources. Il savait des quantités de jeux et de tours de cartes d'autrefois, qu'il avait appris dans de vieux livres, des recettes de confiture de Sumatra « qui lui venaient d'un missionnaire, » des remèdes de bonne femme pour tous les bobos, et des charades, des expériences de physique amusante qui arrachaient des cris. Ce vieillard placide, un peu lourd et dont le geste semblait plutôt hésitant et gauche, montrait dans l'exercice de ses mains sans force une adresse et une légèreté aussi remarquables qu'inattendues. Sans modèle, au hasard de l'inspiration, il découpait au canivet, dans du papier, de minus-

cules paysages animés qui étaient des merveilles d'art et d'esprit, tels qu'on en voit encore quelques-uns datant du XVIIe siècle au musée de Haarlem, dans une petite salle, après celle des Franz Halls. Admirait-on ses talents, sa science, il rougissait, balbutiait :

— « Hélà non! hélà non! grand ignorant! Point savant! Ni curieux surtout! Ah! ce manque de curiosité! On me l'a assez reproché! Depuis mon enfance! Et rien n'y a fait! En dehors de la peinture, tout m'est égal! »

Et naturellement alors, comme au fil de l'eau, il en revenait à Hobbema, motif éternel et lumineux de sa pensée. Chaque fois qu'il en parlait, on croyait bien qu'il avait tout dit. Mais non! le lendemain, les jours suivants, il trouvait encore du nouveau, plus intéressant et plus joli, à vous servir à propos de son idole. Sur ce sujet dont on pouvait, si vaste qu'on l'admît, concevoir cependant les limites, le bonhomme était plus que fécond, il était intarissable, et pourtant jamais ennuyeux, parce que sa passion, — qui le transfigurait, — le rendait irrésistible, attachant et sympathique, éloquent et varié.

Quand il décrivait l'humble et misérable condition de Minderhout Hobbema « à Amstredam, » réduit à exercer dans son dénuement la charge de *jaugeur-juré* pour les liquides de provenance étrangère, les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il fallait à leur tour d'arrivage évaluer suivant les mesures de capacité employées alors en Hollande, qu'il le montrait, dans les intervalles de cette tâche ingrate et rude, allant s'enfermer dans son atelier sans feu et là se dégourdissant à composer, de ces mêmes doigts gercés qui venaient de s'avilir, un des cent tableaux qu'il devait laisser à la postérité confondue; ou bien assis dehors, dans la ville, sur une borne rongée, et dessinant la *Tour des Harengs*, avec du peuple grave autour de lui qui debout le regarde faire; ou bien attablé dans quelque taverne au beau-clair obscur, en face de son maître Ruysdaël qui lui explique à mi-voix, devant un flacon de Skiedam, les confidences de l'eau vive et les mystères du torrent; ou bien décrochant du mur, par un terrible froid rose d'hiver, ses patins pendus à un gros clou près de sa palette, et se lançant avec son ami Helft-Stocade dans une grande partie de patinage, à perte d'haleine et de vue, sur les miroirs du Zuyderzée; et fumant ensuite, auprès d'un brasier, quand la nuit tombe, une de ces

longues pipes de jadis au tuyau d'un blanc de plâtre, mince comme une paille et au fourneau aussi petit qu'un dé de ravaudeuse et que la capsule d'un gland de chêne; et puis le printemps, l'été... ah! quittant la ville alors, impatient de verdure, avide de lumière, altéré de ciel bleu, et se jetant dans la solitude, au cœur de ces paysages harmonieux, si larges et si délicats, d'une sérénité si tendre et qui entraient en lui pour y déposer et venir ensuite, au cours des années, se reproduire sur les toiles avec une fidélité qui tenait du prodige; et demeurant, au milieu de tout cela, simple, bon époux et bon père, affable, généreux, et quoique pauvre donnant ses tableaux; et puis malade et mourant de faim bien avant la vieillesse, pour être enterré dans la dernière classe, mais laissant après lui le splendide héritage de son œuvre partout répandue dans le monde, et enrichissant aujourd'hui les musées royaux, les galeries des grands seigneurs et les palais des princes... et que pour finir, il les énumérait, tous ces magnifiques trésors, en proclamant avec orgueil où ils étaient et à qui ils appartenaient : « Celui-ci est à Berlin! Celui-là à Vienne! *L'entrée de forêt* chez Wallace! Le *Paysage boisé* à la *National Gallery!* Le *Village sous des chênes* chez le roi des Belges! Un moulin chez Lord Overstone! Un moulin chez Rothschild! Un moulin chez Dutuit!.. Et le *Moulin à eau*, la perle des moulins, le premier de tous, ici, au Louvre!.. où moi, Pootius, je le possède et je le copie, depuis vingt-sept ans!.. » Ah!.. à cette extraordinaire et amoureuse évocation de toute la vie familiale, sociale, artistique et humaine du pauvre et somptueux génie... la grande table vibrait, frémissait d'une seule et même âme. Irène et les trois petites, les deux Dandin, Mme de Paradour et Valérie suivaient, en galopant dans la joie, partout où il avait résolu de les entraîner, le vieillard à la bouche d'or.

Qu'il en eût conscience ou non, c'était une série de véritables tableaux qu'il exécutait par la parole en célébrant ceux de son dieu. Sans le quitter de l'œil, en buvant ses mots, les huit femmes l'accompagnaient, l'escortaient dans toutes les stations de son fervent pèlerinage. Chaque phrase était comme un pas en avant, comme un site nouveau. Pour chaque scène le décor changeait, se déplantait sans cesse et se replantait toujours. Pootius, ainsi qu'un magicien, ressuscitait la vieille Hollande et vous la jetait à la face. On l'écoutait. On entendait

grincer les poulies dans le port et geindre les mâtures ; on touchait le cuivre des balances, le grès des jarres, le bois ventru de la barrique et les nœuds du cordage aussi dur qu'un genou, on respirait tour à tour aux côtés du peintre des moulins et du jaugeur-juré l'arome des couleurs et des vernis, l'odeur de cuir, de laine et de misère, ou ces parfums lointains d'orange et de goudron qui, sur les quais, là-bas, se mélangent dans l'air au poivre des épices, et vous forcent, quand on les savoure, à fermer les yeux...

Après de pareilles soirées, les huit auditrices de Pootius, malgré les différences d'âge et de tempérament, ne pouvaient s'empêcher de poursuivre toutes, en regagnant leur chambre, le beau voyage inachevé. Les trois petites le recommençaient avec le *fiancé*, l'idéal inconnu, que chacune s'était choisi ; leur mère, faute de mieux, l'imaginait vingt-cinq ans plus tôt avec un lieutenant de Paradour qui venait de l'épouser ; Gotte et Manon Dandin en rapportaient en rêve, par ballots, des tapisseries de Flandre, à grande bordure et tissées d'or... et Irène glissait endormie aux bras de Gaudias dans une vieille barque brûlante que halait en plein soleil, au bord d'un canal infini, un homme roux qui chantonnait...

Seule, Mme Lesoir se reprenait aussitôt, et ne restait pas en Hollande.

HENRI LAVEDAN.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LA MORT DE L'EMPEREUR

I

LA MALADIE

I. — LE DOCTEUR O'MEARA

Lorsque l'Empereur quitta la France, le 15 juillet 1815, on peut s'étonner qu'il n'eût près de lui aucun médecin français, mais on ne saurait l'en rendre responsable. Le Service de santé durant les Cent jours avait été quelque peu désorganisé. Le baron Corvisart, soit qu'il se sentît gravement atteint, soit qu'il voulût éviter de se compromettre, avait formellement décliné l'honneur de reprendre sa place de premier médecin, et l'avait tacitement signifié à Napoléon, en paraissant au lever dans le costume de l'Institut, et non dans celui de son emploi. Il avait alors été remplacé officiellement par le docteur Foureau de Beauregard.

C'était un élève de Corvisart qui l'avait distingué et poussé, et qui l'avait pris dans son service. Il avait l'âge canonique, sortait d'une honorable famille bourgeoise du Poitou, et, s'il aimait à parler, parlait bien et ne manquait pas d'aplomb. Nommé en 1810 pour remplacer Guillonneau, un des quatre médecins de la Maison et de l'Infirmerie impériale, servant par quartier, aux appointements de 8 000 francs par an, il n'aurait point, sans des circonstances exceptionnelles, approché l'Empereur qui avait toujours avec lui Yvan, son chirurgien ; mais, au cas qu'il fût indisposé et qu'il eût besoin de soins médicaux, il les recevait du médecin de l'Infirmerie. Durant la campagne de 1814, si dure, Foureau ne quitta l'Empereur ni le jour, ni la nuit, et il se trouva près de lui à Fontainebleau, où il fut inscrit pour 30 000 francs sur la liste des gratifications que garantissait le traité, et que le gouvernement de la Restaura-

tion refusa de payer. Il suivit l'Empereur à l'Ile d'Elbe où il entra naturellement dans sa confidence, ne fût-ce que par l'habitude de la consultation quotidienne et par l'absence d'interlocuteurs. Foureau accompagna l'Empereur en France, faisant les étapes comme un soldat, et risquant, comme les autres, sa vie dans l'aventure. Il fut fort utile à l'Empereur auquel, pour le moins à Grenoble et à Lyon, il conseilla des prescriptions qui lui permirent, non pas de vaincre la fatigue, mais de la supporter. A l'arrivée à Paris, il dut encore ordonner des remèdes contre une agitation nerveuse qui prohibait le sommeil. Ayant été premier et même unique médecin à l'Ile d'Elbe, il resta officiellement Premier médecin pendant les Cent Jours, mais l'on n'a point de certitude qu'il ait suivi dans la campagne de Belgique. En effet, il avait été élu à la Chambre des représentants, par l'arrondissement de Louhans, et l'Empereur tenait si fort à ce qu'il siégeât que, lorsqu'il quitta Malmaison pour Rochefort, il enjoignit à Foureau d'achever la session. On sait comme elle fut interrompue. Dès qu'il fut libre, Foureau s'évertua de rejoindre son maître ; sur le moment, il ne put y parvenir, mais il se rendit en Italie, se mit en rapports avec la partie de la Famille qui y vivait, et se tint constamment à la disposition de l'Empereur. Ce ne fut point sa faute, si le cardinal Fesch et Madame l'écartèrent avec un dédain qui, jusqu'aux révélations de la princesse Pauline et de Planat, avait paru incompréhensible.

Foureau était le seul médecin qu'on eût pu désirer pour l'Empereur. Au moins, le connaissait-il, avait-il l'habitude de sa santé, avait-il étudié les ressources de sa constitution, avait-il sur lui assez d'influence pour l'obliger à quelque peu d'exercice. Mais, à défaut de Foureau, et en attendant qu'il rejoignit, on avait eu l'idée de lui fournir un suppléant. Trois jours avant que l'Empereur partît de Malmaison, Corvisart amena un autre de ses élèves, un nommé Louis-Pierre Maingault, jeune praticien de trente-deux ans, tout nouvellement docteur. Il était établi au n° 42 de la rue du Four-Saint-Germain. Napoléon, à ce moment, pensait qu'il lui serait loisible de passer aux États-Unis et de s'y installer. Cela convenait à merveille à Maingault, qui avait à recueillir outre-mer la succession d'un oncle, et qui se trouva fort aise de voyager aux frais de l'Empereur, avec un traitement annuel de 12 000 francs.

Mais quand, à Plymouth, il apprit que l'Empereur n'allait pas aux États-Unis, il déclara qu'il ne le suivrait pas, même pour quelques mois ; il demanda à être débarqué pour revenir en France, et il réclama des agents du Gouvernement anglais qu'ils lui en facilitassent les moyens. Vainement, le grand-maréchal lui représenta l'embarras dans lequel il allait mettre l'Empereur, « puisqu'il n'y avait près de Napoléon aucun autre officier de santé, ni pharmacien que lui, et que c'était la pharmacie de l'hôpital qui avait fourni tous les médicaments dont lui seul avait la disposition. » Vainement lui montra-t-il que l'Empereur ne pouvait plus faire appel à aucun médecin français, et qu'il allait se trouver seul, sans aide, sans secours, au bout du monde ; vainement, l'amiral anglais insista et signifia-t-il à Maingault l'opinion que le monde ne manquerait pas de prendre sur lui ; il répondit à tous que « son engagement avec Napoléon n'était que verbal, » et que, dans ces conditions, il était libre.

On le fit donc passer du *Bellérophon* sur *l'Eurotas* où étaient réunis ceux auxquels le Gouvernement anglais refusait de suivre l'Empereur; mais, tandis que ceux-là allaient et venaient de la frégate au vaisseau où ils étaient bien accueillis, et où ils avaient été admis à saluer l'Empereur, Maingault était exclu, et, au départ, il ne reçut ni de Napoléon, ni de qui que ce fût, aucun certificat : « Il s'en étonna, mais qu'eût-on certifié ? »

Ainsi, par l'absence de Foureau, et par la défection de Maingault, l'Empereur, à la veille d'être déporté dans une île tropicale, s'est trouvé privé de tout secours médical que pût lui administrer un compatriote dont l'éducation et la science pussent inspirer quelque confiance. Nul ne sera là pour le conseiller sur l'hygiène à suivre, sur la méthode de vie à choisir, sur l'exercice à prendre, sur les régimes à adopter. Il y a des règles auxquelles Corvisart et ses élèves l'ont habitué, il y a des remèdes qu'il connaît, et dont la saveur ne le surprend pas : mais, autrement, sur l'avis de Corvisart, il rejette immédiatement tout ce qui surprend son goût. C'est la précaution qui, durant son règne, l'a constamment préservé du poison. C'est en même temps le plus grave obstacle à toute médication raisonnée.

Les médecins français défaillant, Napoléon veut tout de même, avant son départ, engager un médecin quelconque, un individu qui porte au moins le titre de médecin, et qui puisse figurer sons ce vocable dans sa maison. On a pris alors des

impressions assez confuses sur la science médicale. On met au même rang, le docteur, de quelque faculté que ce soit : celui de Paris, celui de Montpellier et celui de Pise ; presque sur le même plan, le chirurgien, le barbier et le médecin ; l'on se remet à l'apothicaire pour de légères opérations; et la confiance qu'on entretient aux « remèdes de bonne femme » tue la foi dans la médecine. On n'avait point Foureau, on n'avait point Maingault : on prit O'Meara.

C'était un garçon de vingt-neuf ans : Barry-Édouard O'Meara, intelligent, actif, parlant assez correctement l'italien, comme nombre d'officiers britanniques que des séjours prolongés dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée avaient familiarisés avec la langue. Touchait-il par quelque point à des O'Meara qui, répandus, avant la Révolution, dans les régiments irlandais au service de France, y firent une carrière souhaitable? Cela est douteux. Il n'avait même pas les mêmes armoiries. Il était d'une famille qui fournit, dit-on, des médecins distingués, parmi lesquels Vermot Meara. Son père, Jeremiah, se disait « membre de la profession légale, » et le vague de cette appellation ne donne guère confiance à la place qu'il occupait. Barry a dit « qu'il était un ancien et respectable officier qui avait servi de longues années avec Lord Barrington en Amérique, et qui avait reçu du roi George III une pension pour avoir arrêté deux chefs d'une bande de rebelles armés dans le Nord de l'Irlande. » Sa mère, née Murphy, était la sœur d'un Edmund Murphy, maître ès arts de Trinity College à Dublin, et recteur à Tarbaragham au comté D'Armagh.

Barry a prétendu qu'après avoir étudié sa profession pendant quelques années, il avait suivi les cours qu'on professait à Trinity College et au Collège Royal des Chirurgiens à Dublin. Son nom ne se trouve sur les listes d'aucune de ces institutions Il a dit ailleurs, sans qu'il ait davantage donné de garanties, qu'il avait étudié à Londres. Ce qui est certain, c'est qu'à dix-huit ans, en 1804, il fut nommé aide-chirurgien au 62e régiment qu'il suivit en Sicile, en Calabre et en Égypte. Se trouvant à Messine, après l'évacuation du fort de Scylla, il servit de témoin, dans un duel, à l'un de ses camarades d'école, pour quoi lui et son client furent renvoyés de l'armée. Mais ils furent l'un et l'autre agréés tout de suite dans la marine. Aide-chirurgien à bord du schooner *l'Aventure*, chirurgien sur la

chaloupe de guerre *la Sabine*, O'Meara passa ensuite sur *le Victorious*, *l'Espiègle*, *le Goliath* et *le Bellérophon*. Sur ces deux derniers navires, il fut aux ordres du capitaine Maitland, qui le prit en gré, et le lui témoigna. Sur *le Bellérophon*, où Maingault, immobilisé par le mal de mer, était incapable de donner des soins à plusieurs des passagers que la traversée éprouvait, O'Meara le suppléa et dut plusieurs fois rendre compte à l'Empereur. Celui-ci, n'ayant aucun moyen d'engager un médecin, soit en France, soit en Angleterre, pensa à ce chirurgien du *Bellérophon*, le seul homme de l'art qu'il pût atteindre. Pressenti par le duc de Rovigo, recommandé d'abord par Maitland, puis par lord Keith, amiral de la Rouge, « convaincu que le Gouvernement désirait vivement que Napoléon fût accompagné d'un chirurgien de son propre choix, » O'Meara, avant d'accepter, posa ses conditions. Il exigeait premièrement l'exprès consentement de ses chefs; il pourrait, si l'emploi ne lui convenait pas, le quitter, à condition de prévenir à l'avance; son temps de service près de Bonaparte lui compterait comme service actif dans la marine de Sa Majesté; sous aucun rapport, il ne serait considéré comme dépendant de Bonaparte ou *payé par lui*, mais comme officier anglais, employé et payé par le Gouvernement britannique.

O'Meara réclamait de lord Keith ces garanties par écrit; lord Keith les donna de vive voix, sans rien écrire. Ainsi le médecin de l'Empereur resta sans un titre qu'il pût faire valoir devant des supérieurs malveillants qui contesteraient les termes de son engagement. Il se trouverait doublement suspect, sans aucune des garanties qu'il comptait s'assurer comme officier anglais.

On se fourvoyait ainsi dans des embarras inextricables. Ce n'était pas un homme à lui qu'emmenait l'Empereur, un homme n'ayant à répondre que devant lui de ses actes professionnels et de sa conduite privée ou publique, c'était un officier médical de la marine britannique, un officier en activité, obligé, par suite, d'obéir à tout officier son supérieur, pour tout ce qui concernait le service. En même temps, comme officier anglais, il ne pouvait être soumis aux règlements dont on avait déjà annoncé la rigueur aux Français, mais, au lieu d'être asservi à une surveillance ostensible, il serait l'objet d'un espionnage secret. Serait-il même considéré comme un officier anglais, exerçant les droits que lui conférait son grade, puisqu'il n'avait

ni brevet, ni lettre de service? Comment serait-il accueilli par ses frères-officiers alors qu'il ne faisait plus partie de la hiérarchie et qu'il semblait être sorti du service pour être employé chez un particulier? Il eût fallu qu'au moins il eût obtenu, d'un des chefs de l'armée navale, des garanties qu'il n'avait point reçues, et que rien ne lui garantissait.

Quant à la capacité professionnelle d'O'Meara, convient-il de la discuter? A cette époque de guerre, on n'y regardait pas de très près, et, en France, comme en Angleterre, dès qu'un homme muni d'un vague diplôme se présentait pour traiter l'armée de terre ou de mer, il était inscrit aux registres et touchait la solde. Certes, O'Meara n'était point médecin et il ne s'était point donné comme tel. Il était là pour couper, recoudre et faire tout ce qui concernait cet état de chirurgien qui, en France et ailleurs, était un métier, non un art, s'apprenait par routine, et demeurait tout proche de son origine, le métier de barbier. Rien du médecin, déjà sorti de pair, qualifié, et placé sur un rang particulier.

Quel rôle O'Meara avait-il assumé durant la traversée, et durant les quelques mois où sir George Cockburn réunit les fonctions de gouverneur à son autorité d'amiral? Durant la traversée il disparut devant W. Warden, le médecin du *Northumberland* qui entra dans l'intimité, non de Napoléon, mais de ses compagnons. Ce fut à lui qu'ils s'adressaient; ce fut avec lui qu'ils établirent des conversations: c'est à lui qu'ils firent des confidences, et ce fut lui qui, par les *Letters written on board of H. M. S. The Northumberland and at St Helena*, apporta, le premier en Europe, un témoignage authentique sur la déportation de Napoléon.

Mais Warren n'entrait dans aucun débat au sujet de la santé, et l'on est en droit de penser qu'il ne fut jamais consulté. O'Meara restait dans l'ombre, et, si quelques avis lui furent alors demandés par Mme Bertrand ou Mme de Montholon, c'était sans portée et sans intérêt.

Dès l'arrivée à Sainte-Hélène, il s'efforça d'obtenir la protection de sir George Cockburn en lui fournissant sur l'Empereur, et moins sur sa santé que sur ses actes et ses habitudes, des renseignements dont le ton, et les mots mêmes étaient offensants pour Napoléon. Cockburn ne se laissa point faire; c'était un homme qui apportait à l'exécution de ses instructions, en même temps qu'une observation stricte de la consigne et le sens des

responsabilités, la courtoisie d'un homme bien né, et cette distinction de manières qui, en tout pays, caractérisait les officiers de vaisseau. Elle s'accroissait chez lui de l'ancienneté de son lignage, étant le huitième baron de son nom, et appartenant à une famille déjà considérable au XIIIe siècle. « Pour exprimer en deux mots, a écrit Las Cases, la nature de nos rapports, nous dirons que comme geôlier, il a été doux, humain, généreux : nous lui devons de la reconnaissance ; mais que, comme notre hôte, il a été généralement impoli, souvent pire encore, et nous avons lieu d'en être mécontents et de nous plaindre. » L'on peut, par cette opposition des termes, juger de l'ambiguïté de la situation. Cockburn ne pouvait être un hôte pour ceux dont il était le gardien. En établissant une surveillance que rendaient indispensable des écarts de conduite et certaines gamineries de l'Empereur, il ne pouvait manquer de le blesser; mais, avec de la bonne éducation, de la loyauté, point de mesquinerie, et le respect du malheur, l'amiral, auquel son loyalisme interdisait d'être un hôte agréable, pouvait ne pas se rendre un geôlier odieux, et on n'avait guère mieux à espérer.

Avec Cockburn, O'Meara perdait son temps, mais il suivait en même temps une autre intrigue en écrivant, par chaque courrier, à un M. Finlaison, employé à l'Amirauté, lequel remettait les lettres à M. Crocker, secrétaire de l'Amirauté, pour les communiquer aux ministres. Ainsi entretenait-il des relations qu'il dissimulait à son chef, et qui, par le ton qu'il affectait à l'égard de Napoléon, constituaient, de la part du médecin qui lui donnait des soins, un étrange procédé. Pourquoi? question d'argent. Dès le 16 mars 1816, il charge Finlaison d'annoncer à qui de droit qu'il ne restera pas plus longtemps si l'on ne porte pas son traitement à 12 000 francs, « ce que Buonaparte lui a offert lui-même, et ce qu'il lui a fait offrir par une lettre du général Montholon. »

Cette forme de marchandage n'est pas pour faire honneur à O'Meara, mais il y a pis. Le 6 mai 1816, l'Empereur l'a fait venir, et, prenant Las Cases pour interprète, il l'a interrogé sévèrement. « Il s'agissait de s'entendre, lui a-t-il dit : se considérait-il comme son médecin à lui personnellement, ou comme le médecin d'une prison et imposé par le gouvernement? Faisait-il des rapports sur lui, ou en ferait-il au besoin? » L'Empereur s'en rapportait à ses réponses, mais, selon les cas, il demanderait à O'Meara de continuer ou de discontinuer ses services. « Le

docteur répondit bien positivement et avec affection. Il dit que son ministère était tout de profession, et entièrement étranger à la politique; il se considérait comme médecin de sa personne, et demeurait étranger à toute autre considération; qu'il ne faisait aucun rapport, qu'on ne lui en avait encore jamais demandé; qu'il n'imaginait pas de cas qui pût le porter à en faire, que celui d'une maladie grave où il aurait besoin d'appeler les secours d'autres hommes de l'art, etc., etc. »

Or, en même temps qu'il donnait ces assurances à l'Empereur, il continuait à adresser, par chaque bateau, ses rapports à M. Finlaison, qui les faisait passer sous les yeux des lords de l'Amirauté; il continuait à adresser à Sir Thomas Read, député assistant général, pour être remis à Hudson Lowe, le nouveau gouverneur, des rapports confidentiels au moins hebdomadaires. On en trouve au mois de juillet, des 8, 10, 12, 24 juillet, et sans doute, d'autres ont échappé.

O'Meara a prétendu qu'à partir d'octobre 1816 où de nouvelles restrictions avaient été signifiées à l'Empereur, il avait cessé, avec Hudson Lowe, toute communication qui ne fût pas strictement officielle. Or, il n'interrompit point ses rapports en octobre; il les rédigea dans les mêmes termes, et continua à entrer dans les mêmes détails : seulement, depuis ce mois d'octobre 1816, il était ouvertement en conflit avec Lowe.

Lowe n'avait point le chirurgien en gré : d'abord parce qu'il était Irlandais. Puis, Lowe avait amené dans l'île un certain docteur Baxter, qui avait été le médecin des Corsican Rangers, le régiment qu'il avait formé et commandé de 1803 à 1813. Il comptait formellement imposer ce Baxter à l'Empereur. N'ayant pu encore y réussir, il entendait que, au moins, Baxter exerçât un contrôle sur O'Meara. O'Meara en effet paraissait échapper; il prétendait comme officier anglais, en activité de service, aux droits que lui garantissait son grade. — Mais ces droits, nulle pièce officielle ne les établissait, puisque lord Keith n'avait point répondu aux lettres par lesquelles O'Meara le priait de formuler par écrit la situation qu'il lui avait oralement assurée. De là, pour Lowe, la prétention de contraindre O'Meara aux mêmes restrictions que les Français.

Ce ne fut point là-dessus pourtant que la bataille s'engagea : O'Meara avait été accusé par le Ministère d'avoir adressé à un journal de Portsmouth des nouvelles du général Buonaparte, et

Lowe était chargé d'une enquête à ce sujet. O'Meara nia, avec une vivacité extrême, qu'il eût la moindre accointance avec ce journal; mais il ne nia point sa correspondance avec Finlaison; il s'en vanta même, et il y prêta presque un caractère officiel. Hudson Lowe n'admettait pas que qui que ce fût empiétât sur ses fonctions; il portait fort loin la jalousie de ses droits, et convaincu que, seul, il avait charge et mission de fournir au ministre des Colonies des informations sur son prisonnier, il enjoignit à O'Meara de cesser toute correspondance avec l'extérieur, et de lui réserver, pour l'en faire profiter, tous les renseignements qu'il pourrait se procurer. Rien ne pouvait mortifier davantage O'Meara, désireux de jouer un rôle, de se procurer, par Finlaison, des relations brillantes, de se créer des titres près des ministres et d'en tirer des avantages. S'il devait y renoncer, qu'avait-il à attendre de l'exil, de cette sorte de déportation qu'il s'était condamné à subir? Qu'avait-il à attendre des Anglais? Les deux hommes se quittèrent en pleine défiance l'un vis-à-vis de l'autre.

Pourtant, durant six mois encore, O'Meara fit assez bonne contenance, et de décembre 1816 à mai 1817, il ne manqua pas une occasion d'adresser au gouverneur des communications pour lui rendre compte, non seulement de la santé du captif, mais de ses actes, de ses paroles, de ses colères, des paroles et des actes des gens de sa Maison. Il écrit à Hudson Lowe « qu'il a été invariablement animé par le désir d'être explicite et de donner une complète connaissance des faits, toutes les fois qu'il pouvait le faire d'accord avec la vérité, et avec ses souvenirs. »

A la fin de mai 1817, nouvelle escarmouche. O'Meara s'est fait communiquer par le maître de la poste des journaux nouvellement arrivés, et il les a prêtés à Napoléon : reproches violents de Lowe. O'Meara, cherchant sa revanche, adresse à Finlaison des plaintes et des dénonciations contre le gouverneur. Mais la rupture n'est pas encore accomplie. Ainsi, à la mi-juillet, sur la demande de Lowe, O'Meara expose quelles modifications pourraient être apportées aux restrictions imposées aux Français, quant à leur correspondance et à leurs promenades. Il suggère d'abord que les Français pourraient être autorisés à communiquer, par lettres cachetées, avec les habitants de l'Ile. Lowe se récrie. O'Meara répond que le gouverneur pourrait toujours ouvrir les cachets. « A quoi servirait,

répond Lowe, d'envoyer des lettres cachetées, si le gouverneur doit les ouvrir ? — Il ne serait pas nécessaire, réplique O'Meara, que les Français le sussent. » Lowe s'indigne du procédé qu'on lui propose, et qu'il trouve indigne de lui. Cette suggestion maladroite lui donne barre sur cet individu, qu'il s'efforce constamment de trouver en faute. Et pourtant il ne peut se passer de lui. O'Meara est le seul sujet britannique qui ait accès près de l'Empereur, le seul qui cause habituellement avec lui, et qui rapporte quelques éléments dont le gouverneur nourrisse ses dépêches. Tout devrait engager Lowe à le ménager, à l'utiliser, à garder par lui le contact avec le prisonnier; cela ne l'empêcherait point de le surveiller et de le mépriser; mais le gouverneur est trop dédaigneux et trop infatué pour admettre les tempéraments, trop cassant pour reculer devant la bataille. Et l'on peut croire que, pour le pousser à la lutte, l'idée d'introduire Baxter près de l'Empereur n'est pas de médiocre poids.

Au mois d'octobre, la bataille s'engage. L'Empereur est tombé malade, gravement, disent ses officiers. O'Meara fournit des bulletins au gouverneur qui les communique aux commissaires des Puissances alliées, résidant à Sainte-Hélène, et ceux-ci les envoient à leurs cours. Des indiscrétions apprennent à l'Empereur l'existence de ces bulletins. Par le grand-maréchal, il fait signifier à O'Meara l'interdiction de fournir au gouverneur des bulletins qui ne lui aient point été soumis, et dans lesquels il ne soit point qualifié : « l'Empereur Napoléon. » Lui-même le répète à O'Meara. Il invoque le secret professionnel imposé au médecin qui, contre la volonté du patient, n'a le droit ni de raconter, ni de décrire la maladie dont il souffre. Il n'admet pas que, dans ces bulletins qui courront l'Europe, il soit dégradé de sa dignité : « Il préférerait la mort. » Il demande à O'Meara de s'engager, sous parole d'honneur, à ne plus écrire de bulletins sans les lui soumettre. S'il refuse, il ne le verra plus, et ne le consultera plus comme médecin. O'Meara prétend qu'il fit des objections, qu'il essaya d'obtenir quelques concessions, mais l'Empereur estime que son honneur est en jeu, et il mourra sans secours, plutôt que de céder.

Telle est la déclaration qu'O'Meara, dans l'esprit qu'on lui connaît, vient rapporter à Lowe. Le gouverneur, qui faisait signer par Baxter les bulletins remis par O'Meara et qui comptait trouver, dans la maladie de Napoléon, des facilités pour

introduire à Longwood son homme de confiance, voit s'écrouler son château de cartes. A partir du 13 octobre, l'Empereur, soupçonnant que le chirurgien communique avec Lowe, se refuse à répondre à aucune des questions d'O'Meara. Celui-ci ne peut donc rien donner ou à peu près rien au gouverneur, ce qui n'empêche point Baxter de rédiger, sans doute d'intuition, les bulletins optimistes destinés aux commissaires étrangers. C'est lui qui certifie authentiquement que le général Buonaparte est absolument guéri de « l'indisposition dont il a été affecté du 25 septembre au 30 octobre. »

C'est ici la première apparition officielle de la maladie. Quelle opinion peut-on s'en former, lorsque l'on est pris entre les renseignements pessimistes d'O'Meara, et les bulletins optimistes de Baxter, qui n'a, d'ailleurs, jamais examiné et sans doute jamais vu le malade. Il y a assurément une crise de maladie de foie, mais sans symptômes manifestes qu'on puisse inférer de phrases volontairement obscurcies, d'une brièveté sibylline. On est réduit aux conjectures sur cette première atteinte, à laquelle ni O'Meara, ni les compagnons de l'Empereur ne semblent attacher d'importance en dehors de la querelle des bulletins.

Depuis le 18 novembre, Lowe est fermement déterminé à renvoyer O'Meara qui se refuse à lui répéter toutes les conversations qu'il peut avoir avec Napoléon, ou avec ses compagnons de captivité. Il sent pourtant la gravité qu'il y aurait à priver l'Empereur de son médecin ; mais une nouvelle scène, le 18 décembre, contribue à lever ses scrupules. Dans un accès de colère, — peut-être simulé, — O'Meara lui déclare que, depuis deux ans, il a pris, vis-à-vis de l'Empereur, l'engagement de ne point rapporter au gouverneur les conversations qu'il pourrait avoir, hormis s'il y était question d'évasion. Or, depuis deux ans, il a rapporté infiniment de conversations qu'il aurait eues avec Napoléon et les compagnons de celui-ci. Il faut donc croire ou qu'il les a inventées, ou qu'il a manqué à sa parole vis-à-vis de l'Empereur, et à présent ne manque-t-il pas à son souverain, en refusant, sous prétexte de secret professionnel, de continuer ses rapports?

O'Meara ne se serait-il point proposé de retourner en Europe, et d'y retourner en victime ? Pour le moins, depuis le mois d'octobre 1817, il reçoit de l'Empereur un traitement, et c'est lui qui fait passer en Angleterre à un de ses correspondants, qui en

assure l'impression et le débit, et qui en partage le bénéfice, les divers écrits que l'Empereur entend livrer à la publicité : les *Lettres du Cap ;* les *Observations sur le discours de Lord Bathurst*, le *Manuscrit de l'Ile d'Elbe*, les *Lettres de Sainte-Hélène*. Pense-t-il recevoir, pour l'Europe, quelque mission bien rentée? Cela est possible, mais Lowe ne sait rien de ces correspondances qui lui fourniraient une excellente raison pour renvoyer O'Meara. Bien qu'il doute fort que l'Empereur soit malade, il est obligé de reconnaître qu'il peut l'être, qu'il l'est, puisqu'O'Meara, qui seul le voit, l'admet, — et quelle responsabilité s'il lui enlève son médecin!...

Mais si l'Empereur n'était pas malade? Si sa maladie n'était qu'une fable inventée par lui, propagée par ses affidés, certifiée par O'Meara dans le dessein d'éveiller chez les Souverains, les scrupules, la pitié ou simplement le sentiment de leur responsabilité? Si cette affirmation : « Napoléon est atteint d'une maladie de foie, imputable au climat de Sainte-Hélène, » n'était qu'un mensonge concerté en vue d'obtenir un autre lieu de relégation? Le gouverneur le soupçonne; Baxter, qui n'a jamais vu l'Empereur, l'affirme, et voici un des compagnons de l'Empereur qui, sortant de Longwood, vient déclarer que tout ce qui a été dit au sujet de la maladie, est une comédie concertée entre les habitants de Longwood, que la santé de Napoléon ne donne aucune inquiétude, que jamais l'Empereur ne s'est mieux porté.

Au début de février 1818, le général Gourgaud a, par O'Meara, fait savoir à Sir Hudson Lowe qu'il demandait à être renvoyé en Europe. En attendant que le gouverneur ait décidé s'il le fera passer par le Cap, ou s'il le renverra droit en Angleterre, Gourgaud parle. Il raconte ce qui s'est dit et ce qui s'est passé à Longwood ; il dément formellement que l'Empereur ait été malade; il annonce que l'Empereur s'évadera quand et comme il lui plaira; il se vante qu'on a fait passer en Angleterre les *Observations sur le discours de Lord Bathurst.* Tout ce qu'il a appris, ou surpris, il le livre. Et, comme un des points essentiels est qu'il nie la maladie, O'Meara en devient de plus en plus suspect, car il annonce et il certifie chaque jour une maladie que Gourgaud proclame une comédie.

Baxter, dans ces bulletins qu'il rédige sur les conversations qu'il prend à O'Meara, qu'il ne montre pas à celui-ci, et qu'il porte directement à Lowe, affirme qu'il n'y a point de maladie. L'Empereur apprend qu'il se répand de tels bulletins : on lui

dit comme ils sont rédigés; ce sont des faux que Lowe a inspirés, et qu'il authentique devant l'Europe. Lowe se tient rassuré par là; s'il rend O'Meara responsable de la découverte, ce n'est pas qu'il veuille s'en couvrir. A présent qu'il n'est plus inquiet de la santé de l'Empereur, et qu'il émet à son gré, sur le témoignage de Baxter, des bulletins où il affirme qu'elle est florissante, il n'a plus aucun besoin d'O'Meara, et il entend en finir avec lui.

Et l'occasion se présente. Le maître d'hôtel de l'Empereur, Franceschi, qu'on appelle à Sainte-Hélène Cipriani, car Hudson Lowe l'a connu sous le premier nom à Capri, au moment où Saliceti l'employait à espionner les Anglais, est mort. A défaut de prêtre catholique, il a été conduit au cimetière par deux ministres protestants. L'Empereur a chargé O'Meara de remettre à chacun d'eux une tabatière d'argent. Lowe l'apprend. Un autre y verrait une légèreté, une violation du règlement, rien de grave; il en fait une affaire, et le 10 avril, il fait signifier à O'Meara défense expresse de sortir de Longwood sans une autorisation spéciale.

Sur quoi, O'Meara déclare qu'il cesse ses fonctions, et il demande son rapatriement. Officier de la marine, il se plaint officiellement à l'amiral commandant la station; mais cet amiral, Robert Plampin, n'a garde d'entrer en lutte avec le gouverneur; il a amené d'Angleterre à Sainte-Hélène une fille avec laquelle il vit, et la complicité de Lowe lui est nécessaire.

Reste Longwood. Après une vive attaque dans une entrevue avec un agent subalterne dont Lowe a fait la fortune, le grand-maréchal écrit au gouverneur que jamais l'Empereur ne recevra le docteur Baxter, qu'on travaille depuis deux ans à lui imposer; que si le gouverneur ôte O'Meara, sans le remplacer par un médecin français ou italien déjà connu, il obligera « ce Prince » à mourir privé de tout secours. Il y est résolu, écrit Bertrand. Son agonie en sera plus douloureuse, mais les peines du corps sont passagères, tandis que l'opprobre qu'une conduite aussi féroce imprimera sur le caractère de votre nation sera éternel. » Devant cette protestation qu'accompagne une lettre, en date du 13, par laquelle Bertrand réclame de Fesch l'envoi d'un médecin et d'un prêtre; devant l'état de santé de l'Empereur qui, le 18 et le 24 avril, subit des crises d'autant plus graves qu'il est privé de tout secours; devant la terrible lettre

du 27 où l'Empereur proteste devant le Prince-régent et menace de l'opprobre de sa mort la famille royale d'Angleterre, Lowe se trouble : il perd la tête; il craint que Gourgaud n'ait menti, ou ne se soit abusé. Le 9 mai, il lève les consignes, il rend à O'Meara la liberté de sortir de Longwood, mais pour aller où? O'Meara n'avait qu'une distraction : se rendre au camp de Deadwood, voir ses camarades officiers du 66e régiment, et dîner à leur mess où il avait été admis comme membre honoraire. Lowe l'en a fait exclure, et il contraint à se rétracter certains officiers qui ont témoigné de l'estime à O'Meara.

Cependant, les dépêches qu'il a adressées à lord Bathurst produisent leur effet. Sur les confidences que le général Gourgaud a faites, d'abord à Sainte-Hélène, puis à Londres, lord Bathurst s'est convaincu que « la santé du général Buonaparte n'avait en aucune manière souffert de sa résidence à Sainte-Hélène, que l'enflure des jambes n'avait été ni plus fréquente, ni plus étendue qu'elle ne l'était habituellement, et que les rapports fournis par M. O'Meara étaient très mensongers. » Lord Bathurst revient donc sur la défense qu'il a faite au gouverneur d'éloigner O'Meara de Longwood. « L'information donnée par le général Gourgaud, écrit-il à Lowe, le 18 mai, a changé la situation des choses, et je ne vois plus aucune difficulté à vous permettre de lui retirer des fonctions auxquelles il s'est montré si impropre. Je ne crois pas que vous soyez autorisé à saisir ses papiers, mais vous pouvez, si vous le jugez à propos, l'envoyer chercher, lui annoncer le contenu de mes instructions et, cela fait, lui interdire de voir le général Buonaparte ou toute autre personne de sa suite, excepté en présence d'un officier anglais. »

Ces dépêches de lord Bathurst, en date des 16 et 18 mai, parviennent à Sainte-Hélène le 23 juillet. Malgré que Lowe sût, par les rapports d'O'Meara et de l'officier d'ordonnance de service à Longwood, que l'Empereur a été malade dans la nuit du 10; malgré qu'il n'en pût douter, puisque Napoléon a consenti à voir un consultant, et qu'il a désigné M. Stokoë, chirurgien du *Conqueror*, Lowe, le 25, fait signifier à O'Meara « qu'il ait à se retirer de la place qu'il occupait près du général Buonaparte, et à s'interdire toutes relations avec les habitants de Longwood. »

Cette injonction n'arrête point O'Meara, qui se présente chez l'Empereur et est aussitôt reçu. « Le crime se consommera plus vite, dit Napoléon; j'ai vécu trop longtemps pour eux. » Il

donne à O'Meara les marques les plus précieuses de sa confiance. Il le comble d'argent (100 000 francs), de recommandations pour les siens, pour sa mère, pour Marie-Louise, pour ses frères; il lui fait présent d'une belle tabatière, de sa statuette par Galle; enfin, il l'embrasse et il lui dit : « Adieu, O'Meara, nous ne nous reverrons plus, soyez heureux »

Montholon est chargé d'écrire au gouverneur : « Le docteur O'Meara a quitté hier Longwood, forcé de laisser son malade au milieu du traitement qu'il dirigeait. Ce matin, ce traitement a cessé. Ce matin, un grand crime a commencé d'avoir exécution! L'Empereur ne recevra jamais d'autre médecin que le docteur O'Meara, parce qu'il est le sien, ou celui qui lui serait envoyé d'Europe, conformément à la lettre du 13 avril. »

Pourtant, comme médecin, quelle confiance peut inspirer O'Meara, et comment doit-on le juger? Il a singulièrement varié dans ses diagnostics, selon qu'il attendait sa fortune des Anglais, ou de l'Empereur. Tantôt, il prenait à tâche de tourner son malade en dérision; tantôt, il attribuait à sa maladie la forme la plus dangereuse. Ce n'était rien, et c'était tout, selon les espérances qu'il formait. A coup sûr, cela ne permettait pas de concevoir une opinion très haute de sa compétence, mais pouvait-il mieux faire que d'appliquer à une maladie étiquetée : *maladie de foie*, le traitement alors en vogue dans les écoles britanniques? Pilules bleues (*Blue pills*) à base de mercure, pommade mercurielle, quassia, racine de Colombo et extrait de cantharide, c'était le traitement classique. Était-ce sa faute, s'il acceptait un diagnostic qu'il ne pouvait point vérifier, et que semblait justifier la fréquence de la maladie dans l'Ile? L'expérience qu'il avait acquise en quinze années de pratique lui permettait de résoudre les cas classiques, de panser une blessure, de faire une amputation, d'extraire un projectile, de couper une fièvre, mais elle le laissait impuissant devant une affection compliquée et difficile à déterminer. Il y avait une maladie de foie, et elle se manifestait par des symptômes irrécusables. Cette maladie, de plus, était celle que Napoléon *voulait* avoir, parce qu'elle était la conséquence du climat, ou du moins qu'on pouvait la lui attribuer. Napoléon transporté ailleurs, la maladie guérissait. Comment ne pas en jouer? A la vérité, durant que Napoléon était enfant, Madame Bonaparte, malgré la dépense qui était lourde, et malgré les tracas d'un

voyage, était venue d'Ajaccio pour prendre les eaux de Vichy, et, diverses fois, durant sa vie, elle y était revenue. Mais la folie des eaux minérales qui sévissait alors, sans qu'on eût éclairci, même empiriquement, les affections qu'elles pouvaient soulager, expliquait peut-être les cures de Madame. Pourtant, il y avait là une succession plausible, et l'on pouvait penser que ce germe héréditaire avait pris, dans ce climat, un développement redoutable. Toutefois, pouvait-on rendre la maladie de foie comptable d'accidents dont nul médecin ne soupçonnait la gravité, et dont, après un siècle, un médecin est incapable encore de déterminer le principe et de prévoir le développement?

O'Meara, avant de partir, avait réglé pour l'Empereur une sorte de traitement qui devait continuer celui qu'il avait mis en train ; mais à un tel simulacre de cure il fallait, pour le faire accepter par le patient, — et un patient tel que l'Empereur, — la présence réelle et continue du praticien traitant. Le médecin disparu, la foi qu'on avait pu avoir en ses prescriptions, disparaissait. Il eût été étrange qu'il en eût été autrement avec l'Empereur, qui poussait au dernier degré son incrédulité à la médecine.

II. — LE Dr VERLING

Le 25 juillet, le jour même où O'Meara devait être éloigné de Longwood, Hudson Lowe donnait l'ordre à M. Verling, aide-chirurgien de l'artillerie royale, « de s'y installer pour y rendre les services de sa profession à Napoléon et aux autres habitants. » Il n'avait certainement ni demandé, ni obtenu l'agrément de l'Empereur ; il n'avait même pas pris la peine d'annoncer par une lettre l'envoi de ce nouveau chirurgien. Sitôt arrivé, Verling, selon les ordres du gouverneur, vint trouver O'Meara et lui demanda communication de son journal médical, « le seul document, écrivait-il à Hudson Lowe, d'après lequel on pût se faire une idée juste et exacte de la constitution de Buonaparte, de la nature de la maladie, et de la bonté du mode de traitement adopté jusqu'alors. » O'Meara avait refusé de communiquer le journal, ou d'en donner une copie; il avait clos tout débat en déclarant que le journal n'était plus entre ses mains, et qu'en tout cas, il n'eût permis qu'on en prît connaissance que sur l'autorisation formelle donnée par l'Empereur.

D'autre part, l'Empereur a fait écrire à Lowe par Montholon :

« J'ai l'honneur de vous donner l'assurance, malheureusement trop positive, que, même au râle de la mort, il ne recevra d'aide, ne prendra de remèdes que de son propre médecin, le docteur O'Meara, et, si on l'en prive, il n'en recevra de personne, et se tiendra assassiné par vous. » Cela est grave : si l'Empereur, fidèle à sa parole, meurt sans avoir reçu les secours d'un médecin, quelle responsabilité pour le gouverneur ! Lowe sent que les commissaires étrangers le désapprouvent ; sur les insinuations de Montholon, lui dénonçant le grand-maréchal comme affermissant l'Empereur dans sa résistance, il écrit au ministre pour demander l'autorisation d'écarter Bertrand ; mais il n'en est pas moins inquiet, et, à la fin, le 4 septembre, il écrit au ministre : « que si Buonaparte n'a pas encore consenti à recevoir Verling, il a de fortes raisons de supposer que cela ne vient d'aucune objection à consulter un autre médecin qu'O'Meara, mais qu'il n'a sans doute besoin pour le moment d'aucune assistance médicale. »

Pourtant, il sait que l'Empereur ne sort pas de la maison : « la réclusion de Napoléon est si complète, dit Montholon à Verling, que, depuis six mois, il défiait Sir Hudson Lowe de jurer sur l'Évangile que ce dernier était encore à Sainte-Hélène. » Verling donnait ses soins à Mme Bertrand et à Montholon : par là, il obtenait des confidences, et c'était la seule façon qu'il eût d'être renseigné et de renseigner Lowe. Montholon (29 juillet) lui « dit que Bonaparte allait mieux, qu'il en avait l'air, tout au moins, ce qu'il attribuait à ce qu'il avait abandonné le mercure, qui lui avait occasionné beaucoup d'inconvénients, bien que ce médicament ait pu lui faire du bien pour sa maladie de foie. » Il constatait chez l'Empereur une constipation opiniâtre ; et sur la demande de Marchand, Verling priait Hudson Lowe « de faire envoyer d'Angleterre deux appareils à clystère, en argent, faits sur un modèle en plomb, » que remettait le valet de chambre. Ce n'était là qu'un indice, mais ces indices que recueillait Verling, et qu'il faisait aussitôt passer au gouverneur, fournissaient des renseignements plus authentiques même que les rapports d'O'Meara. A la vérité, on pouvait ne pas prendre à la lettre les déclarations de Montholon (20 août) que « Napoléon était toujours souffrant et qu'il ne dormait pas. » Mais Mme Bertrand annonçait, le même jour, que « Napoléon avait été la nuit dernière moins bien que

d'habitude. Il avait été très agité, et avait quitté son lit souvent. L'après-midi, quand elle vint pour le voir, il reposait. » Elle ajoute que la douleur au côté s'était accentuée. Fallait-il attribuer cette recrudescence à ce que, depuis quelque temps, il avait renoncé aux bains chauds prolongés?

Le 3 septembre, l'Empereur se promène dans l'espace clos sous ses fenêtres : un domestique anglais, qui ne l'avait jamais vu jusque-là, le décrit à Verling comme paraissant vieux, pâle et blême. Comment s'en étonner? L'Empereur ne prend pas l'air, il vit dans une température étouffante, ne se laisse même pas apercevoir par l'officier d'ordonnance. Ainsi, le 26 septembre, à Mme Bertrand qu'il avait à dîner, il se plaint de la grande chaleur qu'il fait dans les chambres, ce à quoi il attribue un rhume qu'il a pris. « Ses nouvelles, dit Mme Bertrand, sont toujours médiocres, et elle observe qu'il est devenu très chauve. »

Au début d'octobre, des pourparlers s'engagent entre Montholon et Lowe, pour amener Napoléon à se montrer à l'officier d'ordonnance. Ainsi arrive-t-on à des procédés de stratégie un peu comique. Le 3 octobre, on fait passer les enfants Bertrand sous sa fenêtre, car quelquefois, il parle aux enfants à travers le châssis. Cette fois, on ne réussit pas. Un instant après, Mme de Montholon passe avec ses enfants. Napoléon ouvre la fenêtre et lui parle pendant quelques moments. Il est debout, habillé d'une robe de chambre plutôt usagée, coiffé d'un mouchoir rougeâtre roulé autour de sa tête. Le capitaine Nicholls, embusqué derrière le mur qui sépare la maison de Bertrand du jardin, le regarde avec une lunette, et il est fortement impressionné. « Il peut seulement le comparer à un fantôme. » « Son visage est couleur de suif, et l'abaissement de la mâchoire inférieure frappe fortement. » Verling, qui se trouve au fond du jardin, ne peut distinguer son vêtement, mais, dit-il, « du peu que j'avais pu apercevoir sa personne, il semblait être très malade. » Sous le coup de cette émotion, Verling écrit à Baxter qui, dans l'Ile, représente l'autorité médicale suprême, sous le contrôle et la complaisante bienveillance de Sir Hudson Lowe : « Mon cher Verling, répond Baxter, je suis heureux que vous ayez aperçu l'homme ou le fantôme, mais j'aurais désiré que vous fussiez un peu plus près. Le jour approche où vous aurez à lui donner des soins journaliers et il ne serait pas surprenant que je fusse aussi de la partie. J'ai rencontré Nicholls près

de Francis (?) : l'agitation nerveuse qui avait été provoquée par la vue de l'*ombre impériale* était à peine tombée. Il est impossible de ne pas admirer la tromperie pratiquée par le plus grand imposteur dans le choix d'une robe de chambre pour son début. *Cela sent le faubourg Saint-Antoine au temps des sans-culottes.* »

On voit dans quelle intention ce Baxter aspire à être introduit près de Napoléon. C'est le chirurgien du bagne, chargé de déceler les ruses des forçats. Il s'est acharné à démontrer que Napoléon n'est pas malade; il y met son amour-propre et sa haine. Pourtant, le 28 octobre, Verling a appris par Montholon « qu'il trouvait Napoléon plutôt mal, qu'il se plaignait beaucoup et était plus jaune. » Le 15 novembre, Montholon lui a dit que « Napoléon se plaignait de son côté, que ses linges étaient toujours tachés, que les clystères ne produisaient presque plus d'effet, qu'il ne voulait prendre par la bouche aucun médicament depuis le départ d'O'Meara, qu'il gardait la diète, et se traitait en jeûnant et en prenant des bains chauds. Il dormait à peine, se promenait de long en large dans sa chambre, en lisant ou en écoutant une lecture. » Enfin, le 17 décembre, Montholon écrit au gouverneur que la santé du général Buonaparte va de pire en pire et que, depuis la dernière huitaine, il n'a pas quitté son lit. Le gouverneur demande à Verling s'il a été informé de l'état de sa santé; « à quoi il répond que Mme Bertrand l'a avisé qu'il tenait le lit et qu'il était plus mal que d'habitude la nuit dernière, et cela lui fut dit aussi par le comte Montholon; il s'est plaint d'une forte douleur dans son côté. »

III. — LE DOCTEUR STOKOË

Hudson Lowe eût donc pu se tenir pour averti, lorsque juste un mois plus tard (le 16 janvier) la crise éclata. A trois heures du matin, Verling fut réveillé par Nicholls, l'officier d'ordonnance, porteur d'une lettre du comte Bertrand au docteur Stokoë, du *Conqueror*. Par cette lettre où il l'assurait que seul, il avait la confiance de l'Empereur, il demandait d'urgence sa présence immédiate à Longwood, ajoutant que Napoléon était tombé très bas et que les entours de l'Empereur étaient très alarmés. Aussitôt, Verling écrit à Hudson Lowe. A sept heures moins le quart, il écrit à l'amiral Plampin : à midi, Stokoë arrive.

C'est un camarade, — on ne saurait jusque-là dire : un ami,

— d'O'Meara. Il a trente-quatre ans; depuis quinze ans, d'abord en qualité d'aide-chirurgien, puis comme chirurgien de la marine, il a battu les mers, et assisté aux actions de guerre dont les Anglais étaient, paraît-il, le plus fiers. Passé, en 1817, sur le *Conqueror*, avec l'amiral Plampin, il est, depuis le mois de juin, en station devant Sainte-Hélène. Assez lié avec O'Meara pour que celui vînt le voir à bord du *Conqueror*, il s'est empressé de rendre la visite, sans doute par curiosité de voir l'Empereur. A la seconde rencontre, le 17 octobre, il était dans le jardin lorsque Napoléon, qu'accompagnaient M. et Mme de Montholon, sortit de la salle de billard. Il remarqua cet étranger, envoya Montholon demander qui il était, se le fit amener, lui dit quelques mots en anglais; puis, apprenant qu'il parlait italien, il lui adressa, en cette langue, quelques-unes de ces questions passe-partout, brèves et banales, comme il en avait tant posées dans les bals ou dans les cercles. Le lendemain, Stokoë rendit compte à son chef, installé aux Briars, avec sa maîtresse, et il fut fortement réprimandé pour avoir violé la consigne. Comme il objecta qu'il eût manqué au général Buonaparte en ne se rendant pas à son invitation, l'amiral lui répondit : « qu'on n'avait pas à s'inquiéter d'être poli avec lui, qu'il avait déjà assez d'ennuis avec le gouverneur, pour ne pas vouloir en créer d'autres. » D'où ordre général interdisant aux officiers de la Marine de se laisser présenter au général Buonaparte sans une permission spéciale; et tout ne finit pas là : Stokoë eut à subir les reproches d'Hudson Lowe pour n'être pas venu tout aussitôt lui rendre compte, et avoir préféré son chef hiérarchique.

Dès lors, Stokoë fut noté par Lowe, comme suspect.

Une année s'écoula sans que son nom eût été prononcé. Lowe n'avait pas encore reçu de lord Bathurst l'autorisation de renvoyer O'Meara. Celui-ci, afin de combattre l'hépatite dont il considérait que Napoléon était attaqué, lui administrait, depuis le début de juin 1818, des préparations mercurielles, sous forme de « blue pills » et de pommades, etc., dont il attendait un soulagement. Au commencement de juillet, on dut interrompre ce traitement, l'Empereur se trouvant soudainement atteint d'un catarrhe violent qu'O'Meara attribua « à l'humidité de son appartement dont le plancher se trouvait au niveau de la terre, à même le sol. » O'Meara, qui avait appris à être circonspect, voulut, par une consultation, mettre sa res-

ponsabilité à couvert, et il proposa à l'Empereur d'appeler un des quatre médecins qui exerçaient dans l'Ile : Baxter, qui avait le titre d'inspecteur des Hôpitaux, et qui était le médecin particulier d'Hudson Lowe; Stokoë, chirurgien du *Conqueror*, ou les aides-chirurgiens, Kay Livingstone qui, comme accoucheur de Mme Bertrand, avait ses entrées à Longwood, ou Verling. On ne pouvait demander à l'Empereur de choisir Baxter. C'était lui qui avait rédigé les faux bulletins, « et il est encore, disait Napoléon, bien d'autres motifs pour que sa présence me déplaise. » Restait Stokoë qu'il agréa.

Stokoë, requis par l'officier d'ordonnance sur la demande d'O'Meara, vint vers trois heures, et s'excusa de voir l'Empereur, disant que « la responsabilité était trop grande et qu'il ne voulait pas se mettre dans l'embarras. » Il avait eu communication du journal tenu par O'Meara. Il avait, comme O'Meara, conclu que la maladie était une hépatite ; mais il n'ignorait pas que cette maladie était exclue par le ministère britannique de celles que Napoléon pouvait avoir. Il préféra s'abstenir. C'était un homme prudent. Lowe, qui cherchait toutes les armes contre O'Meara, tira cette conclusion que Stokoë refusait d'entrer en consultation avec lui, et il s'empressa d'écrire à Montholon et de « lui recommander fortement Baxter pour son habileté, pour la fermeté et la décision de son diagnostic dans les cas douteux et difficiles. » Stokoë, interrogé par Lowe sur les motifs de son abstention, répondit que, dans un cas grave comme celui qui se présentait, il convenait que la consultation eût lieu entre trois praticiens. Lowe essaya alors de lui faire signer un papier où il eût déclaré qu'O'Meara devait être exclu de la consultation. Stokoë refusa, et s'en tint aux termes de la lettre qu'il avait écrite pour l'amiral Plampin, où il disait que « voir seul le général Buonaparte le placerait dans une situation extrêmement délicate et lui ferait encourir un degré de responsabilité dont il ne se sentait pas disposé à se charger, mais qu'il serait heureux de la partager avec tout autre médecin auquel on permettrait de le visiter. »

La crise de catarrhe ayant été passagère, il ne fut plus question de consultation. Le traitement mercuriel fut continué, mais, le 25 juillet, Lowe ayant reçu enfin de lord Bathurst l'autorisation de renvoyer O'Meara, exécuta les ordres du ministre, et installa Verling à Longwood.

Une imprudence nouvelle d'O'Meara qui, pour adresser ses lettres, avait donné à un de ses amis de Londres, son principal commissionnaire, le nom de Stokoë, acheva de provoquer la méfiance d'Hudson Lowe, de sorte que, s'il ne renvoya pas Stokoë, il le tint pour radicalement suspect. Ce qui le confirma dans cette opinion, ce furent les négociations engagées entre Montholon, Bertrand et Stokoë en vue que celui-ci restât à Longwood comme médecin de l'Empereur. Stokoë acceptait, pourvu qu'il reçût le plein agrément de l'amiral et du gouverneur. Mais quand, à dix heures du soir, au milieu des ténèbres, par une pluie des tropiques, Montholon vint à Plantation House, demander sa décision au gouverneur; lorsqu'il allégua la maladie de l'Empereur et les complications à redouter, Lowe répondit qu'il n'y avait pas urgence, et qu'il y penserait lorsqu'il ferait jour. A minuit, Bertrand insista et réclama Stokoë. Même réponse. Lowe ne donna cours à la lettre que le 18 à midi. Stokoë, obéissant à sa conscience de médecin, était près de l'Empereur depuis six heures du matin. Les soupçons de Lowe en furent redoublés.

Lowe, dans le cas présent comme dans tous les autres, suit les avis de Baxter qui écrit à Verling, le 16 après-midi : « Mon cher Verling, comment Stokoë agira-t-il, je me le demande, mais si Napoléon est réellement aussi malade que l'on dit qu'il l'est, je n'ai pas le moindre doute que vous serez appelé pour le voir, ce qui sera une bonne note pour vous. Je n'ai pas une idée sérieuse de sa maladie. » Ainsi la maladie, vraie ou feinte, devait avoir cette heureuse conséquence, de faciliter l'introduction de Verling, et de Baxter à la suite. Verling, blessé dans son amour-propre, a voulu partir, mais il a reçu de Lowe l'ordre formel de rester à son poste. « Il était neuf heures environ, écrit-il, peu d'instants après que j'eusse quitté la maison du comte Bertrand. Stokoë arriva chez moi. Il me dit qu'il avait été voir Napoléon, qu'il le trouvait dans un état de grande faiblesse, et il me demanda mon avis, à savoir si Napoléon pourrait avoir une attaque semblable à celle qu'il avait subie la nuit dernière. Je lui répondis que la question me paraissait étrange, que je n'avais aucune connaissance des progrès qu'avait pu faire la maladie dont souffrait Napoléon, si l'attaque provenait d'une précédente maladie ou d'une cause existante et soudaine. Il me décrivit l'état dans lequel il le trouvait. Vous devez

être avisé, dit-il, que le *fond de la maladie* est une affection chronique du foie. Je le trouve très agité et fiévreux, se plaignant de grandes douleurs du côté droit et à l'épaule, du peu de sommeil, et surtout de l'ennui que lui donnent par-dessus tout les douleurs dans la tête et le vertige qui le met, à certains moments, dans un état d'insensibilité. Verling répondit qu'il ne voyait pas le moyen de se former une opinion d'après les renseignements que Stokoë lui donnait, et Bertrand, intervenant, dit alors « que M. Stokoë avait déclaré que si le vertige revenait, une saignée serait indispensable. » Interrogé par Lowe qui lui montrait un bulletin de Stokoë correspondant à la description que Bertrand avait faite de la maladie, Verling crut pouvoir dire « qu'aucun danger de mort n'était à craindre au sujet de la maladie de foie, mais que si, dans ce climat, elle était négligée, elle raccourcirait considérablement la vie du patient, que des soins médicaux donnés sur place étaient absolument nécessaires pour couper court au danger qui pourrait provenir de vertige, syncope, etc. »

Stokoë parut dès lors préparer « un traitement suivi de l'affection du foie. » Il demanda à Verling des *blue pills*, de la pommade mercurielle, du quassia, de la racine de Colombo, et de l'extrait de cantharides. C'étaient les mêmes éléments prescrits par O'Meara. Il saigna le patient ; « la quantité de sang tirée fut peu importante, ainsi que Verling l'a appris du comte Bertrand, qui tenait cette saignée utile pour la maladie de foie. »

Baxter accueillit les bulletins de Stokoë par ce mot à Verling : « Je demeure sceptique. » C'était l'opinion de Lowe. Cependant, lassé des exigences de l'amiral et du gouverneur, prévenu par le commandant du *Conqueror* que l'amiral voulait le faire passer en conseil de guerre, Stokoë prend les devants et demande « pour raison de santé » à retourner en Angleterre. Il embarque le 30 janvier, arrive le 4 avril à Portsmouth, reçoit l'ordre de rembarquer immédiatement, rejoint Portsmouth le 8, part le 19 avril, est à Sainte-Hélène le 21 août, et là, il apprend qu'il est traduit devant le conseil de guerre « pour s'être entretenu avec le général Buonaparte et les personnes de sa suite de sujets étrangers à la médecine ; pour avoir reçu de personnes de la suite du général, des communications écrites et verbales sans avoir consulté d'abord le commandant en chef; pour avoir remis au général un papier qu'il a

signé et qui fut censé être un bulletin de sa santé ; pour avoir, dans le bulletin, consigné des faits qu'il n'avait pas observés lui-même ; ... pour avoir été en retard d'une heure et demie le 24 janvier ; pour avoir, dans les bulletins, désigné le général Buonaparte par le mot de le « malade ; » enfin pour « s'être montré, dans l'ensemble de ses actes, disposé à contrecarrer les intentions et les prescriptions de l'amiral et du gouverneur, en leur fournissant de spécieux prétextes de plaintes. » L'amiral Plampin, seul témoin, dresse un réquisitoire dont Stokoë réfuterait facilement les mensonges, s'il n'avait laissé en Angleterre certaines pièces essentielles. Il ne semblait guère possible que, sur le seul témoignage du chef hiérarchique de l'accusé, une condamnation fût prononcée. Elle le fut. Stokoë fut condamné à être rayé des cadres de la Marine britannique. Désormais, les médecins savaient à quoi s'en tenir : s'ils trouvaient à l'Empereur la maladie de foie que Gourgaud avait niée, perte du grade, de l'emploi, et de la pension. C'était mettre la conscience à haut prix.

A la suite de cette alerte, du 18 au 20 janvier, il y eut une accalmie ; à diverses reprises, l'Empereur s'est promené dans son jardin, et Verling, d'après les bulletins de Stokoë, a pu dire au gouverneur « que, du côté du foie, il ne voyait pas de menace de danger immédiat, mais que, étant donnés l'âge, la conformation de Napoléon, sa manière de vivre enfermé, l'apoplexie était la chose à craindre. » Aussi bien, l'Empereur devenait très susceptible à la température ; il prenait facilement des rhumes, et il se plaignait de douleurs d'entrailles. Sa mine était effrayante : « Il a une figure de fantôme, » dit Nicholls à Verling. Le 15 août (1819) celui-ci écrit au major Gorrequer : « J'ai été informé que la maladie qui agit en ce moment sur l'organisme du général Buonaparte, est une affection des entrailles, et je suis conduit à penser que ces crises occasionnelles, comme on les désigne ici, proviennent de la même cause. »

On peut conclure que « son organisme a été obstrué par des bains chauds et de fréquents clystères, ainsi que par l'abstinence, mais on dit que, depuis quelque temps, il a senti que les bains lui produisaient beaucoup de faiblesse, qu'il a été effrayé de la façon dont il en prenait, et qu'à présent que les clystères ont fini par ne produire aucun effet, on ne disait pas qu'il eût essayé de prendre d'autres médicaments, bien qu'il ait été

dit à Verling qu'il avait pris des sels de Chelltenham, et de l'huile de castoreum. On ne pouvait obtenir qu'il prît aucun remède par la bouche. » « Il n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours, et les lavements salés et à l'huile ne produisent aucun effet » (12 septembre). Montholon lui propose (14 septembre) de prendre un peu du sel purgatif que Verling lui a donné, mais il refuse parce qu'il n'en a pas chez lui. » Cette constipation devient la grande affaire. Du reste, il sort à peine, ne prend pas l'air, ne s'alimente pas. « Quelle qu'ait été la nature de son attaque du 16 janvier, dit Montholon, Napoléon n'a jamais été le même homme depuis. Il passe la plus grande partie de son temps au lit; le plus léger exercice le fatigue. Quant à son travail, il est si peu digne de ses anciennes productions que lui, Montholon, est quelquefois sur le point de le lui faire observer. »

Ainsi, quel que soit l'avis que l'on porte sur l'état de Napoléon à la fin de 1819, on est amené à penser que le cancer a apparu; qu'il est concurrent à la maladie de foie; qu'il produit, outre des phénomènes de digestion particuliers, un affaissement qui est remarqué par les compagnons les plus affidés de l'Empereur; que, dans ces conditions où l'organisme est si profondément troublé, la présence d'un praticien instruit, intelligent, et honnête, est indispensable, si l'on veut s'efforcer de connaître la maladie, pour tenter de la traiter, et de soulager le patient.

Ce praticien attendu, François Antommarchi, demandé par le grand-maréchal au nom de l'Empereur, le 22 mars 1818, débarque le 13 septembre 1819, dix-huit mois plus tard, à Jamestown. Il y trouve une invitation d'Hudson Lowe, et il s'empresse d'aller, au débarquer, dîner à Plantation House avec celui que l'Empereur considère comme son bourreau.

FRÉDÉRIC MASSON.

(A suivre.)

NAPOLÉON A TRAVERS LE SIÈCLE

1821-1921

Au commencement de juin 1821, Lamartine se trouvait en visite chez Mme de Saint-Fargeau, à Aix-les-Bains; il y avait là, avec lui, quelques personnages de marque, notamment l'ex-constituant Lally-Tollendal et le maréchal Marmont. La porte s'ouvrit brusquement et le duc de Dalberg entra très ému : « Il y a, dit-il, une bien grande nouvelle. *Il est mort!* » Ils pâlirent tous.

Il y avait six ans qu'officiellement, Napoléon Bonaparte était rayé du nombre des vivants, son souvenir étouffé, son nom même proscrit. Il était convenu qu'on n'en parlait plus. En réalité chacun pensait à lui : trois générations vivaient qui, dans la haine et l'amour, restaient possédées de son image. « *Il est mort!* » Tous, du premier coup, avaient compris. Le poète en resta saisi : de cette minute d'intense émotion jaillit la *Septième Méditation :*

Ici gît... Point de nom!... Demandez à la terre!...

Déjà la Terre frémissait à la « grande nouvelle : » « Il est mort! » Mort, il entrait définitivement dans l'immortalité.

Déjà sa *légende* emplissait le monde. Sa *geste*, comme on eût dit du temps de Philippe-Auguste, se célébrait, non point encore par la plume des poètes, des dramaturges, des romanciers et des historiens, mais sous le chaume, dans les granges et dans les cabarets. Il était de ces héros qui n'attendent point, pour être chantés et racontés, que l'on ait eu le temps d'accorder

les luths ou de fouiller les archives. Les poètes trouveraient déjà dressée devant eux par les « souvenirs du peuple » la figure épique et, si j'ose écrire, les historiens s'y heurteraient. Il en avait été ainsi de Charlemagne et de lui seul peut-être. Le tombeau d'Aix-la-Chapelle avait dominé des siècles durant la chrétienté. Quelle ombre s'élèverait, pour le monde, du tombeau de Napoléon?

*
* *

Le 5 mai 1821, Napoléon était mort, et à cette minute s'ouvrait en quelque sorte un nouveau chapitre de son histoire. Voici juste un siècle que l'ombre de l'Empereur vit, agit, agite. Comment est-elle apparue aux hommes? Sous quel aspect se dresse-t-elle aujourd'hui devant nous? Personnage longtemps légendaire, — mais si divers en de si diverses légendes, — qu'est-il devenu sous la plume des derniers historiens? L'histoire d'une grande image, voilà ce qu'on est tenté d'écrire. Il y faudrait d'ailleurs des volumes; car avant même de parler de cette légion de poètes, de romanciers, de dramaturges et d'historiens sans cesse et sans cesse grossie depuis un siècle, il faudrait rechercher ce qu'était déjà sa légende quand Balzac écoutait le vieux soldat Goguelat « raconter Napoléon » dans la grange célèbre du *Médecin de campagne* devant des auditeurs tremblants de passion. Et l'on verrait jaillir de ces « histoires » populaires l'homme qu'ont chanté, avec cent autres, Béranger et Hugo, en attendant que la passion politique, s'en saisissant, le déformât et que l'histoire essayât de le reformer.

Chaque génération l'a vu d'un œil fort différent. Dès 1832, un *revuiste*, mettant en scène Joséphine, la faisait plaisamment errer d'un Napoléon à l'autre (trente drames venaient de livrer l'Empereur aux applaudissements du parterre), ne parvenant pas à retrouver son homme. Elle eût sans doute continué à errer indécise d'un Béranger à un Hugo, d'un Balzac à un Erckmann, d'un Byron à un Tolstoï, d'un Chateaubriand à un Stendhal, d'un Dumas à un Sardou, — d'un Thiers à un Lanfrey, — pour s'arrêter stupéfaite devant le Napoléon de Taine. Le siècle a connu vingt Napoléon.

Rien de plus explicable. Son génie était varié, son caractère complexe, sa politique composite et ses aspects très réellement divers. Il avait été soldat incomparable et grand administrateur,

chef de guerre et chef d'État, politique aux larges vues qui avait rebâti une France et bouleversé une Europe, législateur supérieur qui avait dicté un code et financier émérite qui avait rendu au pays son crédit, — au milieu de tout cela Empereur fastueux et petit Caporal. — Il avait été rude et tendre, impérieux et familier, passionné et goguenard, terrible en ses colères et presque bonhomme en ses cordialités, écrasant de grandeur à certaines heures et, à d'autres, très abordable aux petits. Il avait semblé clore la Révolution et, en fait, l'avait installée dans le régime nouveau, établi l'ordre en France et, en Europe, semé pour la liberté; autocrate, mais démocrate, nullement hostile d'ailleurs à une certaine aristocratie, « solidaire de tous, de Clovis au Comité de Salut public, » ainsi qu'il l'écrivait, il avait marié la vieille France et la nouvelle; il avait sauvé les régicides et rappelé les émigrés; il avait été acclamé par la « Nation » révolutionnaire et sacré par le Pape romain; on avait pu l'appeler Cromwell et Washington, Alexandre et Annibal, César et Auguste, Dioclétien et Constantin, Frédéric et Charlemagne. Et tout était à la fois vrai et faux, parce qu'il était lui-même : Napoléon. Mais ce même homme, eût dit Dante, s'appelait Légion. Suivant qu'un trait de son génie, de son caractère, de sa politique et de sa physionomie ressortît ou qu'un autre frappât, deux hommes apparaissaient, — trois, quatre, dix.

Or, dix fois en ce siècle, l'intérêt des partis, — voire des régimes officiels, — fut très précisément, pour l'exalter ou l'abaisser, d'accentuer jusqu'à le dénaturer tel ou tel côté de son caractère. Cette grande ombre était une force incomparable; les uns tentèrent de s'en emparer comme tutélaire, les autres de l'écarter comme fâcheuse. Les libéraux de la Restauration le voudront « souverain du peuple, » fils de la Révolution, ami des petits, « Vous l'avez vu, grand'mère! » camarade des soldats — contre les Bourbons, M. de Villèle et le prince de Polignac. Le régime de Juillet essaiera de l'accaparer et lui rendra la couronne, le sceptre, le manteau, et Thiers, croyant, en 1840, sentir à son flanc l'épée de l'Empereur, le dressera contre l'Europe, l'homme du Rhin frontière, le grand conquérant, l' « incomparable guerrier. » Sur les barricades de 1848, on l'acclamera vengeur des nationalités opprimées, démocrate couronné, tribun du peuple; mais l'Empire rétabli, monopolisant l' « auguste fondateur de la dynastie, » le voudra refaire souve-

rain conservateur, restaurateur des autels, défenseur de l'ordre, codificateur de la propriété, d'ailleurs homme de marbre et de bronze, — un *officiel*. En revanche, les ennemis du régime — presque tous naguère ses adorateurs — se retournant contre lui, déçus, furieux, et, presque inconsciemment d'abord, entreprendront de le démolir et, pour le démolir, de le noircir ou de le diminuer, voire, comme jadis les royalistes de 1815, — de le ridiculiser. Bientôt, une furibonde croisade s'instituera, que Lanfrey incarnera, contre le « tyran » qui, après avoir terrassé la Liberté, l'avait tenue quinze ans dans les fers. En un demi-siècle, les partis l'auront sciemment ou non dénaturé dix fois et par habitude ils continueront sous la troisième République, les uns à le compromettre, les autres à le défigurer suivant les besoins de la cause.

A la complexité de l'homme et aux entreprises des partis, grandes causes de diversité dans les points de vue, s'en ajoute une autre : le génie propre, non plus du héros lui-même, mais de ceux qui le chantaient, le racontaient, ou simplement l'étudiaient. Un Hugo l'a voulu Titan parce que lui-même était titanesque; le héros est romantique pour vingt poètes, — pour un Lamartine, pour un Vigny, pour un Musset, pour un Byron, comme, au fond, pour un Barbier. Cependant Thiers, leur contemporain, le raconte avec les préoccupations que je dirai tout à l'heure et qui sont toutes personnelles, si personnelles qu'il ne le saurait voir pareil avant le 2 décembre 1851 et après. Un Erckmann, qui a pitié des « conscrits de 1813, » ne veut voir dans l'homme qu'un Moloch pâle, et un Balzac, si royaliste qu'il soit, — impressionné par les récits entendus, le proclame avec Goguelat un personnage assurément surnaturel, mais providentiel. Taine lui appliquera si impitoyablement les rigueurs de son système qu'il le rejettera en pleine Italie du xve siècle. Maurice Barrès, hanté par le problème de l'énergie, le fera avant tout « professeur » des énergies qui s'essayent, mais Sardou, presque à la même époque, pour les besoins du vaudeville, un bon diable d'Empereur fort en gueule et bon cœur. Lanfrey lui-même obéit encore moins, en l'invectivant, à l'esprit de parti qu'à son tempérament propre qui était, aux dépens de Thiers, de Gambetta et de tant d'autres, atrabilaire. Tolstoï, fataliste, réduit l'homme au rôle d'automate supérieur ; mais Henri Heine, violemment anti-Prussien, en avait fait le libérateur et Beyle-

Stendhal l'avait déjà voulu tel. Edmond Rostand, enfin, en dépit des historiens qui déjà travaillaient, résolument le veut légendaire, parce qu'il entend faire planer une ombre purement épique au-dessus de l'Aiglon qui tente d'ouvrir les ailes.

Et voilà pourquoi tant de Napoléon ont surgi en moins d'un siècle, et voilà pourquoi, quand les historiens l'ont enfin abordé, venant de tous les points de l'horizon, Frédéric Masson, Albert Sorel, Albert Vandal, Henry Houssaye, Arthur Chuquet, au-dessus d'une légion de travailleurs moins illustres, ils se sont trouvés en face d'un sphynx, — tant la légende populaire, l'esprit de parti et le génie littéraire en avaient altéré les traits ou les avaient confondus.

***

Depuis 1815, le parti *ultra* l'accablait de ses pamphlets. Le premier, le noble duc Sosthène de La Rochefoucauld, avait, en 1814, tenté de le déboulonner de sa *colonne*, ce à quoi devait un jour arriver le peintre Courbet au nom de la Commune. Le bronze, en 1814, longtemps, avait résisté, et cependant il était plus facile encore de le briser que d'arracher de l'âme de la France le souvenir de l'homme.

La campagne, d'une incroyable niaiserie, qui se menait contre « Nicolas, » — savait-on même pourquoi ce sobriquet? — glissait comme l'eau sur le marbre. Les invectives même de Chateaubriand, dans son *Buonaparte et les Bourbons*, respiraient une furieuse admiration fouettant une manière de jalousie inconsciente, et elles grandissaient encore le héros du magnifique génie verbal de son adversaire même. Cependant la légende courait les chaumières où vivaient des paysans, anciens soldats de la Grande-Armée, les cabarets où s'insurgeaient les *Demi-soldes* et certains cénacles même où des jeunes gens s'indignaient, avec l'« Enfant du Siècle, » de traîner, dans le « linceul blanc » dont les Bourbons avait enveloppé leur jeunesse, leur virilité sans emploi.

Peut-être, livrée à elle-même, la Légende se fût-elle tout à fait égarée ; elle eût chevauché les nuages, comme celle qui, à force d'irréalité, avait fini par envelopper d'une nuée brillante, mais imprécise la figure de Charlemagne. Le *Mémorial* arriva de Sainte-Hélène ; Napoléon donnait lui-même corps à sa légende. Par un trait de génie, il avait choisi la forme la plus

propre à saisir le populaire : la confidence à la fois grandiloquente et familière devant un auditeur complaisant à l'entendre; ce grand créateur a encore inventé cette forme de journalisme saisissante qu'est l'*interview*. Le *Mémorial* ne *créa* pas la légende, ainsi qu'on a eu tort de l'écrire, mais, si j'ose dire, il l'*assit*. Le héros parlait; l'évangile de Sainte-Hélène nous parvint selon Las Cases, en attendant les autres. L'Empereur pouvait mourir; le Livre était écrit; tous les pamphlets royalistes ne prévaudraient pas là contre.

Mort, il était, de ce fait, soudain libéré. Disons-le : beaucoup se sentirent moins d'appréhension à l'évoquer. Il n'était plus à craindre; on l'exalterait donc plus volontiers, en France comme hors de France, d'autant qu'il deviendrait une arme terrible, un bélier avec quoi l'on pourrait démolir là les Bourbons, ici la Sainte-Alliance. Le parti « libéral, » qui coalisait les rancunes anti-bourboniennes, ne l'eût point unanimement acclamé vivant; il saisit le fantôme et s'en fit un prestigieux allié. Béranger, qui n'avait jusque-là marché que pour les trois couleurs, replanta l'aigle à la cime du drapeau. Paul-Louis Courier découvrit des charmes à l'Empereur. En Europe, de Byron et Manzoni à Henri Heine, c'est contre les tyrans subalternes, contre Metternich et la Sainte-Alliance que l'Empereur servait; et, s'il était en France le souverain des petites gens, hors des frontières déjà il était le libérateur que, jusqu'en Grèce, on évoquait et invoquait.

L'esprit de parti fortifiant la légende, le romantisme s'en mêlait. Les poètes cherchaient de grands objets. Or, quel objet était plus grand? — et si neuf encore! L'Empereur mort, déjà Chateaubriand, naguère si hostile, succombait à la tentation de l'exalter, tout comme Lamartine, lui aussi jadis malveillant. Vigny et Hugo, royalistes alors, s'allaient cependant jeter dans le grand tournoi. L'Empereur l'avait prévu : « Quand ils voudront être beaux, ils me vanteront. » Ils voulaient tous être beaux. Un médiocre poète sera beau une heure, Auguste Barbier, en l'attaquant — ce qui revient au même, car l'attaquant, soudain il le grandira encore de toute la hauteur d'une haine lyrique. Seulement ils en firent, Hugo le premier, un demi-dieu et par là déjà le dénaturaient.

Quoi qu'il en soit, il était si haut, si grand, si fort en 1830, si manifestement son ombre s'était dressée au-dessus des barri-

cades, « au soleil de Juillet », que le nouveau régime, après quelque hésitation, tenta de se l'annexer. Il lâcha tout d'abord la bride aux poètes : alors Hugo se déchaîna et ce fut, dix-huit ans, la débauche de lyrisme que l'on sait. Le théâtre, de son côté, qui, sous la Restauration, n'avait osé s'ouvrir à la figure impériale, allait jusqu'à l'abus : quatre-vingt-dix-sept pièces sur l'Empereur de 1830 à 1841 ! Tous les Napoléon y furent acclamés : l'élève de Brienne, le lieutenant du régiment de la Fère, le chef de la *batterie des hommes sans peur* de Toulon, le général d'Arcole et de Rivoli, le conquérant d'Égypte, le héros de Brumaire, le Consul réparateur, le vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, le souverain du Sacre, le défenseur du sol de 1814, le revenant foudroyant du Vingt-Mars, le martyr de Sainte-Hélène ; on le vit superbe et bon, fort et généreux, magnanime et impérieux, invincible et infaillible, triomphant, trahi, livré, opprimé, au Calvaire ; on le vit même familial. conjugal, paternel, fraternel, pitoyable, bienfaisant, providentiel, pardonnant au coupable, réconciliant des amants, punissant le crime et récompensant la vertu. On le vit dans le drame et le vaudeville, au Cirque et à l'Opéra-Comique. Soudain le Théâtre se tut, — le fait est curieux, — quand, le 15 décembre 1840, un spectacle incomparable eut attiré tout Paris dans la rue : le Retour des Cendres.

Le gouvernement de Louis-Philippe s'était décidé : il se drapait délibérément dans la redingote grise. L'ex-roi de Rome était mort le 22 juillet 1832 : avec lui, semblait-il, le *bonapartisme* était définitivement enterré ; toutes les fois qu'on le tiendra pour tel, le *napoléonisme* empruntera à la circonstance une vigueur nouvelle. On avait rétabli la statue sur la *Colonne* et officiellement encouragé le réveil des souvenirs. Plus qu'aucun homme du monde, Adolphe Thiers y poussait.

Il avait écrit jadis l'*Histoire de la Révolution*. Il préparait avec infiniment plus de soin celle du Consulat et de l'Empire, Et déjà il subissait l'envoûtement fatal qu'Alfred de Vigny avait décrit en une page célèbre, « Bonaparte se baissa et, me prenant dans ses bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front... Je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père... » Thiers, jeune, ardent, intempérant, impressionnable, se livrait tout au dieu. Ministre, il transportait au ministère sa passion. Il se tenait pour un continuateur, presque

un émule, à ce point qu'on en souriait. Une grande crise, celle de juillet 1840, nous mettait en face de l'Europe coalisée; Thiers préparait la guerre; il fallait que ce fût celle des peuples contre les rois; il appela à la rescousse le souverain des peuples, Napoléon. Il fit voter le retour des Cendres : le grand animateur d'énergie serait là, au cœur de la France. Quand « les Cendres » arrivèrent, la crise était conjurée; Thiers avait été sacrifié à la paix, — raisonnablement. La France cependant s'en sentait humiliée. Le retour des Cendres fut la manifestation exaltée de sa secrète fureur. Celle-ci grondait avec l'amour dans le Paris du 15 décembre. Louis-Philippe lui-même espérait que cette satisfaction opérerait. Devant le Roi des Français, un chambellan, annonçant l'entrée du cercueil sous les voûtes des Invalides, cria : « *L'Empereur!* » Ainsi Napoléon grandira toujours de nos humiliations. De quoi ne grandira-t-il pas?

Thiers, « revenu à ses chères études, » les poussait activement. Alors parurent coup sur coup, de 1845 à 1848, les premiers tomes du *Consulat et de l'Empire*. L'œuvre a vieilli; elle a, sur certains points, croulé sous la critique historique; des parties sont toutes à refaire; elle est parfois très faible, parfois tout à fait faussée; la documentation en est inégale et les préoccupations de l'homme d'État ont parfois trop influencé les jugements de l'historien; telle quelle, elle est, — très précisément dans ses premiers volumes, — très belle, parce que, par ailleurs, elle est sortie d'un grand labeur soutenu par une grande passion. Elle fut, elle aussi, pour beaucoup de gens, une sorte d'Évangile; la figure de l'Homme n'était pas tout à fait exacte, parce qu'incomplète; néanmoins elle se dressait, si prenante que la légende même parut, en cette première rencontre avec l'histoire, ne rien perdre au contrôle. Ce qui saillait, c'était le « Grand Soldat. » Sans doute Thiers corrigeait-il jusqu'à ses victoires, mais, s'étant donné cette satisfaction, il les contait avec un frémissement d'admiration, visible sous l'affectation parfois puérile de gravité sereine et un peu protectrice qui était le ton de l'ouvrage. Plus tard, exaspéré par le 2 décembre, il oubliera qu'il a loué sans réserves et fera, en 1862, le bilan des « six grandes fautes : » ses conclusions se trouveront aussi infiniment plus sévères que ses prémisses : elles ne pourront détruire l'effet jadis obtenu. Il semblait bien que Napoléon, vers 1848, fût entré dans l'histoire et, comme dans la légende, en triomphateur.

***

Le coup d'État l'en fit sortir. La légende napoléonienne avait, de 1848 à 1851, porté le neveu à l'Empire. Ce jeune homme, fort audacieusement, avait, dès 1840, tenté de disputer à la dynastie d'Orléans les plumes de l'aigle dont elle se parait. Il avait revendiqué au nom du sang le prestige usurpé. Et contre les conservateurs au pouvoir avec Guizot, il avait entendu restituer à son oncle le caractère que jadis les libéraux de 1824 lui avaient attribué : les *Idées napoléoniennes*, telles que le jeune Louis-Napoléon les tirait de l'évangile de Sainte-Hélène, c'étaient *des idées de gauche*. Napoléon redevenait l'homme de la Démocratie autant que de la Nationalité, et c'était exactement l'homme que 1848 avait acclamé. « La France s'ennuie! » s'était écrié Lamartine; en réalité, elle éprouvait une nostalgie de gloire plus que de liberté; de fait, la démocratie montait à l'assaut, mais une démocratie romantique, toute pénétrée de ce napoléonisme particulier qu'avaient créé tant de poètes et de romanciers. Louis-Napoléon fut porté à la présidence par un plébiscite en partie préparé par la poésie.

La pire aventure fut, pour le souvenir du grand Empereur, le rétablissement de l'Empire.

L'aventure fut même double. Si paradoxale que paraisse d'abord cette constatation, il est peu niable que le nouveau régime ne fût à peu près aux antipodes des idées du souverain qui était censé y présider. On sait le mot de Napoléon III à Carpeaux : « Ici je n'ai guère de crédit. » Napoléon III était un empereur de gauche; son gouvernement fut de droite. Disons mieux : Napoléon III était *napoléonien* presque seul dans son gouvernement; je veux dire qu'il était presque seul à avoir souci des idées napoléoniennes. Un des plus illustres tenants du régime, Sainte-Beuve, a pu fort nettement écrire en 1869 : « Nous n'avions si vivement épousé le second Empire que parce qu'il s'annonçait comme devant différer notablement du premier. » Ce gouvernement conservateur et autoritaire cependant ne pouvait sans imprudence répudier le patronage du « grand homme » qui avait mis la couronne dans la famille. Il s'institua donc une sorte de culte officiel autour de la figure impériale. Des messages du souverain aux harangues des ministres, des discours des préfets aux mandements des évêques, Napoléon Ier

sortait avec une figure nouvelle encore. Il redevenait avant tout le défenseur de l'ordre, l'auteur du Code, le restaurateur des autels, souverain « auguste. » On le plaçait très haut, — le plus haut qu'on pouvait, — en marbre, en bronze, ou simplement en plâtre, si haut qu'il perdait tout contact avec le peuple. Cette image officielle, c'était celle du César banal, couronné de lauriers, celle que la Nation, au fond, avait le moins aimée, bustes à l'œil atone, au regard vide, — un lointain ancêtre qui avait dû régner au Palatin, il y avait quelques siècles. Béranger n'y reconnaissait plus le souverain des chaumières. Ses amis disent qu'il en mourut.

L'autre aventure était que, confisqué par le régime, l'homme devenait, de ce fait, odieux à tous ceux qui haïssaient celui-ci. Continuer à l'exalter eût été pour un Hugo, un Quinet, un Thiers même, une manière d'inconséquence; l'attaquer parut bientôt œuvre pie et manœuvre nécessaire à la génération qui maintenant s'élevait contre l'Empire. Alors se déchaîna le mouvement anti-napoléonien le plus violent qu'on eût connu. Il fut d'ailleurs aussi médiocre en son expression qu'excessif en son principe. Tandis que Thiers s'en tenait à découvrir tardivement à l'actif de son héros des fautes qu'il ne lui avait point attribuées naguère, et que Hugo, fumant d'indignation, écrivait *les Châtiments*, toute une école, de Charras à Schérer, se livrait à une débauche d'attaques dont le cours de Barni à Genève et l'*Histoire de Napoléon* de Lanfrey ne sont que les deux manifestations les plus notables. Devant un public d'étudiants accourus des Universités voisines, Barni multipliait les coups, se refusant à la plus petite réserve dans le blâme, assimilant, sans aucun sens critique, Brumaire à Décembre, retirant à Napoléon la paternité du Code, niant formellement le bienfait du Concordat, flétrissant comme une entreprise de corruption l'institution de la Légion d'honneur, condamnant toutes les guerres comme ayant été la conséquence de la fureur d'un soldat déchaîné, contestant d'ailleurs, avec Charras, le génie même militaire de ce stratège surfait, et plaignant avec chaleur l'infortuné sir Hudson Lowe d'avoir eu à garder un prisonnier incommode, quinteux et tyrannique.

Là-dessus Lanfrey publia sa fameuse *Histoire de Napoléon* que Brunetière a jugée d'un mot : « témoignage éternel, dira-t-il, de ce qu'une fausse conception du libéralisme peut inspirer

de sottises à un homme d'esprit. » Au fond, ce Lanfrey, Savoyard honnête et sincère républicain, était une sorte d'Alceste, en qui « les bouffonneries du sieur Gambetta » devaient trouver un censeur aussi sévère que les « crimes de Bonaparte, » iconoclaste par tempérament qui éprouvait une sorte de joie sombre à « emporter, ainsi qu'il l'écrivait, un morceau d'idole. » Mais son œuvre, qui, d'ailleurs, si elle manquait d'impartialité, ne manquait pas toujours de valeur, arrangeait trop bien les ennemis du régime pour qu'on ne lui fît pas une fortune. Celle-ci était si peu dépendante de la valeur, au surplus très relative, de l'œuvre et de l'écrivain, que la chute du second Empire enleva soudain tout intérêt à l'entreprise, même aux yeux de son auteur.

***

Le 4 septembre, la dynastie avait sombré derechef. Napoléon Ier était, de par la chute de Napoléon III, débarrassé d'un compromettant patronage. Mais les attaques avaient été si nombreuses et si violentes, que l'effet n'en pouvait aussitôt disparaître. Tout un groupe, très nombreux surtout dans l'Université, faisait siennes, avec une grande candeur dans la haine, toutes les affirmations de Barni et de Lanfrey, de Charras et de Scherer; de ce groupe nous avons encore connu quelques survivants vieillis, rancis, un peu ridicules encore que parfaitement sincères en leur antipathie, à qui le nom de Napoléon faisait venir l'écume à la bouche; on affirme que l'espèce n'en est même pas encore entièrement disparue, ce qui est merveille après la *restitution* que ces cinquante dernières années ont faite de la figure impériale.

Ce qui est certain, c'est que, la chute de l'Empire, *libérant* encore une fois l' « Empereur premier, » ainsi que disaient nos paysans, on restait néanmoins méfiant de « l'idole. » Napoléon demeurait suspect. Le comte d'Haussonville, avec une grande conscience dans l'étude et un grand tact dans l'expression, avait, dans des volumes importants, quelque peu discrédité aux yeux des catholiques le « restaurateur des autels. » Les Mémoires qui s'étaient depuis vingt ans publiés se trouvaient être parmi les plus hostiles qu'on eût écrits sur Napoléon : Marmont, Lucien, Metternich. En 1880, devaient paraître encore ceux de Mme de Rémusat, qui avait à satisfaire des rancunes. Tout cela ne créait

pas une atmosphère très favorable. Au vrai, une période de quinze ans s'écoula, fait sans précédent peut-être depuis 1821, où il fut très peu question de Napoléon. L'humiliation où nous avait jetés notre défaite de 1870 eût pu ramener la France aux souvenirs des gloires passées; mais on était encore près de Sedan et on continuait à en rendre responsable « l'Empereur premier », car, ainsi qu'avait coutume de me le dire un vieil ennemi du régime déchu, « si Napoléon Ier n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu de Napoléon III » — ce qui, je l'avoue, était argument sans réplique.

Là dessus, les 15 février et 1er mars 1887, paraissaient et je pourrais dire : éclataient, dans la *Revue*, les articles de Taine. En apparence tout y était nouveau, et l'étude, par elle-même séduisante, passionnante, suggestive, empruntait une autorité singulière tout ensemble à la valeur intellectuelle, à la probité peu discutable et à l'indépendance d'esprit avérée de l'éminent philosophe. Le *condottiere* se dressait devant nous, le fameux *condottiere* de Taine, l'émule des Castruccio Castracani et des Sigismond Malatesta, le contemporain de Michel-Ange égaré en un siècle et un pays que lui avaient facilement soumis des facultés, des qualités et des défauts puissants et, somme toute, néfastes. Bien avant que Vogüé eût trouvé la formule, on sait assez que Taine entendait que les morts parlassent chez les vivants : un aventurier italien du xve siècle, survivant miraculeusement à son temps, s'était, grâce à un génie fortifié d'amoralité, asservi une génération sans résistance et, s'étant approprié l'État, l'avait rebâti suivant les aspirations de son tempérament tyranique. De passion politique pas trace : en cette analyse d'allure scientifique. Le fait, je le répète, semblait garantir la véracité.

De passion politique, pas de trace en effet. Mais il arrive que l'esprit de système peut conduire aux mêmes excès que l'esprit de parti. Et c'était le cas. Le grand penseur *repensait* Napoléon, suivant la pente que, d'année en année, avait prise son esprit si puissant. Eût-il, ignorant l'atavisme de son *sujet*, bâti, d'après les seuls documents, sa prodigieuse hypothèse? Cela est peu croyable. Pénétré de sa doctrine, il l'avait appliquée et parce que l'idée l'obsédait, tout avait tourné à sa justification. Il était philosophe et nullement historien, apportait peu de critique au choix de ses *sources*, s'enthousiasmait volontiers pour celles qui

inconsciemment l'accommodaient, sollicitait les témoignages avec la meilleure foi du monde et, en toute conscience, *possédé* peu à peu d'un magnifique *démon*, croyait bâtir la figure de Napoléon pour des siècles avec une malheureuse centaine de documents qui tous n'étaient pas fameux.

Le portrait émut : les neveux de l'Empereur en furent irrités et beaucoup de ses admirateurs affligés ; ce qui, en dehors de ces derniers, contristait maints Français, c'était qu'on retirât Napoléon à la France. Telle chose fouetta les amitiés ; elles se manifestèrent soudain, après ce large espace d'apparente indifférence, avec plus de vivacité qu'on ne l'eût présumé. A dire vrai, les réponses furent faibles. La meilleure me paraît, en dernière analyse, celle que Taine, sans s'en rendre compte, s'infligea à lui-même en publiant les autres parties de ce *Régime moderne* auquel ce portrait éclatant servait en quelque sorte d'introduction, et c'est ce qu'on n'a pas fait suffisamment observer. A quelle conclusion essentielle en effet aboutissait l'œuvre? A celle-ci : que Napoléon Bonaparte, refaisant une France, avait poussé à l'extrême la centralisation administrative et la puissance de l'État en ce pays, ce en quoi il achevait, d'un coup, le travail neuf fois séculaire que, depuis l'avènement de la dynastie de Capet, vingt rois et cent ministres, issus du pur terroir français, avaient persévéramment poursuivi, — si bien que l'œuvre essentielle de ce « *condottiere* italien du XVe siècle » était, en dernière analyse, d'avoir réalisé le rêve de la dynastie déchue repris par la Révolution française. En admettant qu'il se fût trouvé, au XVe siècle, un *condottiere* capable de gagner toutes les batailles de l'Empereur, de signer ses traités, de conclure le Concordat, de fonder la Banque et de dicter le Code, — et il restait à trouver, — il fallait admettre que ce *condottiere* s'était bien rapidement naturalisé Français et le Français qu'il fallait en l'an VIII de la République. Trente ans de travaux historiques allaient d'ailleurs, — sans aucune intention de le démolir, — corriger le fameux portrait jusqu'à le réduire à un splendide morceau littéraire digne de figurer dans toutes nos anthologies.

*
* *

La période des études était enfin ouverte. Le hasard amenait à ces travaux de très grands esprits fort différents d'origine, d'opinion et de tempérament, mais tous avides de vérité et de

justice, tous exercés à la recherche historique et qui, s'ils se passionnèrent peu à peu pour le terrible *sujet* qui les avait sollicités, y étaient venus sans préjugé et parfois non sans méfiance. Déjà M. Frédéric Masson était à l'œuvre, amené aux études napoléoniennes par les raisons qu'il a maintes fois exposées, sans aucune idée préconçue, sans aucune sympathie ancienne pour la dynastie. Et voici que Henry Houssaye, jusque-là cantonné dans l'Antiquité, était, par un hasard que j'ai ici même signalé, — mais y a-t-il des hasards? — aiguillé vers l'histoire de la Campagne de 1814. Tandis qu'Albert Sorel, tout à l'énorme entreprise historique que représente l'étude de *l'Europe et la Révolution*, s'acheminait forcément vers la partie de l'œuvre où apparaîtrait le Consul, puis l'Empereur, un jeune maître des requêtes du Conseil d'État, Albert Vandal, était, par Sorel lui-même, orienté vers les études napoléoniennes où il allait tout d'abord frayer la voie à son maître. Profitant des premières publications de M. Frédéric Masson et les exploitant, M. Arthur Chuquet allait étudier, avec *la Jeunesse*, la genèse de l'homme, et toute une légion d'historiens, — des centaines, — se jetteront dans les années qui suivront sur la période du Consulat et de l'Empire. Dès 1892, le chantier était en plein travail.

De ce travail, le public attendait maintenant avec un intérêt tous les jours grandissant les premiers résultats. Un nouveau mouvement napoléonien se déclenchait. Marbot venait d'apparaître; que les célèbres *Mémoires* fussent ou non authentiques, série de galejades ou chronique épique, qu'importait à la plupart? Le hussard évoquait toute l'épopée et c'était assez. Et voici qu'après 1892, une légion de soldats se levaient pour joindre leurs voix à celles de ce Gascon, qui tous n'étaient pas si gascons, généraux, colonels, capitaines, sergents, simples grenadiers, vélites et lanciers, de Thiébault à Coignet, de Lejeune à Bourgogne. Et M. Georges d'Esparbès pouvait, en s'en inspirant, écrire sa brillante *Légende de l'Aigle*. Ensuite vinrent les ministres, les préfets, les dames de la cour, les bourgeois de la ville, les médecins, les domestiques — qui encore? Tous les portefeuilles furent vidés, tous les tiroirs raclés. Et aux *Mémoires* se mêlèrent les *Correspondances* et aux correspondances par milliers les pièces d'archives. On édita; on réédita; les vieux écrits reparurent, la duchesse d'Abrantès et Ségur à côté des nouveaux. La librairie historique ne chôma plus: certaines

années virent éclore jusqu'à quinze volumes de *Mémoires* sur le Consulat et l'Empire.

Le 4 novembre 1893 Victorien Sardou, grand flaireur de vent, avait fait jouer sa charmante *Madame Sans-Gêne* et ce fut un des grands succès du siècle. Dès lors le théâtre *reprit* Napoléon : parfois trois pièces napoléoniennes en un an — jusqu'à l'éclatante *première* de *l'Aiglon* où Flambeau, dit Flambart, fut acclamé.

Alors parurent les premiers tomes des grandes œuvres attendues et l'histoire se mit enfin à parler. On sait quelle œuvre énorme elle a accomplie. M. Frédéric Masson en peut revendiquer la plus grosse part; il vient seulement de clore cette série de volumes, *Napoléon et sa Famille*, qui restera un des monuments les plus riches, les plus considérables et les plus singuliers élevés à la mémoire impériale. Sur les 26 volumes d'études napoléoniennes sortis de sa plume, ces 13 tomes font un ensemble sur lequel je me suis ailleurs amplement expliqué. Dès 1904, Henry Houssaye avait clos, avec son troisième tome de *1815*, la série des études passionnantes entreprises en 1887 sur la chute de l'Empereur ; et, la même année, Albert Sorel avait publié, avec le dernier tome de son admirable ouvrage de *l'Europe et la Révolution*, les conclusions de l'œuvre dont Napoléon remplissait les quatre derniers volumes. Entre temps, Albert Vandal, après avoir apporté, avec *Napoléon et Alexandre*, la contribution la plus importante qui fût à l'histoire diplomatique du règne, avait fait paraître cet *Avènement de Bonaparte* qui reste le modèle du genre. Enfin M. Arthur Chuquet, avec la *Jeunesse*, mise en œuvre, en partie, du curieux recueil de documents, *Napoléon Inconnu*, publié dès 1895 par M. Frédéric Masson, balayait définitivement les légendes qui avaient entouré les années d'école et de garnison. Plus de cent historiens, au bas mot, apportaient, pendant ces trente dernières années, le résultat de leurs travaux et il paraît bien, après cette enquête énorme, que l'Homme se dégage enfin de sa légende.

Il n'est pas diminué, il s'en faut, pour s'être *humanisé*. Car si l'on essaye de résumer d'un mot le résultat total de tant d'études, c'est bien le seul mot qui convienne. Napoléon n'est pas un Titan, — il n'est plus ni diable ni dieu ; il est rentré dans l'Humanité, mais pour la dominer. Et je voudrais, pour terminer, essayer de dire très rapidement ce qui ressort de tant de travaux.

*
* *

Qu'était Napoléon aux yeux du public vers 1880? Mettons à part les fanatiques qui le déifiaient et ceux qui l'abominaient. Pour le gros public, Napoléon était surtout un très grand, le plus grand des soldats. C'était, au fond, la formule de Thiers qui prévalait. Et parce qu'il était un soldat, toute son histoire était celle d'un soldat heureux : en quoi Taine, somme toute, s'accordait avec Thiers. Étant soldat avant tout, il était assez naturel que Napoléon eût aimé la guerre et que volontiers, et parfois désordonnément, il l'eût faite : voilà pour sa politique extérieure. Étant soldat encore, il était assez vraisemblable qu'il eût établi en France, grâce à « un coup d'État *militaire*, » la « dictature du *sabre* : » voilà pour la politique intérieure. Né soldat, il avait été, dans sa jeunesse, un être rude et impatient, enfermé dans ses études militaires et ses plans de campagne. Soldat heureux, il n'avait songé qu'à s'emparer de l'État pour agrandir au profit de sa famille l'Empire qui lui était livré. Soldat malheureux ensuite, il avait mis à défendre la proie qui lui était arrachée une opiniâtreté qui, en 1813 et 1814, lui avait fait refuser le salut. Ainsi, après avoir opprimé un pays qui d'abord avait paru l'acclamer, avait-il perdu son trône et failli perdre la France. Je ne crois pas exagérer la note qui, suivant le plus ou moins de bienveillance du public, s'accentuait ou s'atténuait sans beaucoup se modifier. Les plus zélés ou les plus impartiaux ne plaidaient que les circonstances atténuantes.

Or le jeune soldat n'est nullement l'être insociable et brutal, enfermé en ses études militaires, qu'on avait dit : M. Frédéric Masson, en ouvrant devant nous les fameux cartons de Florence, résidu des lectures de la jeunesse, nous donne un premier trait nouveau : c'est un étudiant laborieux et studieux qui a simplement appliqué à un travail très varié et toujours acharné un esprit extraordinairement ouvert : toute étude l'a passionnément sollicité, questions économiques, sociales, religieuses, politiques, morales. Tout cela se retrouve dans ces notes prises par le lieutenant Buonaparte, quand il ne s'essayait pas au roman. Au fond, l'influence de Rousseau s'exerce et l'oriente vers l'étude de l'« homme. » M. Chuquet à ce trait en ajoute un autre : les relations du jeune homme avec ses camarades ne sont nullement empreintes de cette *incivilité* qui n'était pas sans plaire

même aux admirateurs : on le dira un jour « le général le plus civil de l'armée » ; il est, en attendant, un jeune officier plus *civil* que beaucoup d'autres. Certes passionné, violent, avec des côtés rudes et forts, car il ne sort point édulcoré de toutes ces études, Corse encore mal francisé, mais sans cette sauvagerie qui, aux yeux des historiens de l'âge précédent, le destine à tout briser. Simplement le goût et le sens de l'autorité : la révolte intérieure devant l'humiliation du Roi au 20 juin, au 10 août 1792, et n'allant au jacobinisme de 1793 que par une sorte de sympathie instinctive pour l'action forte.

Grand chef, il se révéla tel en Italie, stratège infaillible, vainqueur en toutes rencontres, oui. Mais si Sorel le saisit déjà à Mombello dès 1798, en attendant Campo Formio, traitant avec les souverains italiens, brassant les grandes affaires, réglant les grands conflits, il est homme d'État déjà autant qu'homme de guerre et aussi passionné pour son *métier* civil que pour le militaire. Et tel il est apparu en Italie, tel il apparaît en Égypte entre l'Institut d'Orient et les divans du Caire.

C'est bien pourquoi la nation l'attend et c'est là que le prend Albert Vandal.

« Coup d'État militaire ; » les estampes ont popularisé la légende : les bonnets des grenadiers dans l'Orangerie de Saint-Cloud, les soldats déchirant de leurs éperons les toges des représentants du peuple, la légalité écrasée par la force soldatesque, tous ceux qui ont lu Vandal savent ce qui reste de cette fantasmagorie. Coup d'État préparé contre un gouvernement sans légalité depuis le 18 fructidor, par un groupe d'hommes politiques, de membres de l'Institut et de financiers qui, — précisément contre le gré d'un haut État-major de généraux plus ou moins hostiles, — entendent porter au pouvoir certes le plus prestigieux des soldats, mais parce que, à l'Institut, il apparaît comme « le plus civil de l'armée, » coup d'État qui, si j'ose dire, reste civil jusqu'au bout, — oui jusqu'à la minute même où, à la réquisition du propre président du Conseil des Cinq Cents qui, à la vérité, est Lucien, on voit pénétrer dans l'Orangerie pour en expulser un groupe d'agitateurs sans idées, non point du tout de vieux soldats d'Italie, fanatiques de leur général, mais ces quelques gendarmes du Directoire qui ont déjà servi au 18 fructidor et achèvent, par une opération de

police un peu forte, une journée trop languissante. Le *sabre* est-il vainqueur, ainsi que le voulait Lanfrey? On ne s'en doute pas en étudiant, toujours avec Vandal, — et au témoignage même de M. Aulard, — le lendemain de Brumaire. C'est un gouvernement civil qui s'institue : un savant, Laplace, à l'intérieur, Fouché, un professeur, maintenu à la police, ni l'un ni l'autre ne goûtant les soldats; au ministère de la Guerre, Carnot qui a certes « organisé la victoire, » mais n'est point un soudard, et, après-demain, quand la Légion d'honneur aura été instituée, un chancelier civil, un autre savant, Lacépède.

Il faut que M. Aulard lui-même s'incline devant le fait : « Cette politique conciliatrice et libérale de brumaire et frimaire, écrit le professeur de la Sorbonne,... pourquoi n'en ferions-nous pas hommage aussi à Bonaparte lui-même?... Pourquoi aurait-il été insensible à la gloire civique qui lui était alors offerte par l'unanime concert de ses concitoyens? Pourquoi, au moment où Washington mourait, n'aurait-il pas eu un instant le désir d'être le Washington de la France? » Washington? Washington qui, tout danger intérieur et extérieur étant écarté de la République fondée, quitta le pouvoir — c'est bien cela. Ce Washington, Bonaparte pouvait-il l'être? Il le faut demander à Albert Sorel.

Un Bonaparte n'est point porté à la tête d'une nation en paix. L'Europe, — à cette heure précise, — menace nos frontières. Elle n'a cessé, en fait, de les menacer depuis 1792; elle ne cessera pas un instant de les menacer. La France de la Révolution est une place assiégée; elle a été, à certaines heures, une place investie; elle a failli, à d'autres, la brèche déjà faite en sa muraille, être une place envahie. Nul n'a mieux montré qu'Albert Sorel l'acharnement qu'a mis l'Europe à arracher à la France le bénéfice de la grande poussée nationale de 1792. Et, avec une bonne foi qui souvent l'a induit à corriger d'anciennes opinions, Sorel a poursuivi son *instruction:* pas un jour, de 1799 à 1814, l'Europe n'a renoncé réellement à prendre ses revanches de Rivoli, de Fleurus, de Jemmapes et de Valmy même.

La Nation n'entend point les lui laisser prendre. Si, sur le passage de Bonaparte, entre Fréjus et Paris, des cris de : *Vive la paix!* sont poussés, c'est la paix glorieuse que veut ce peuple, celle qui affermira les conquêtes loin de les abandonner. Or, ces conquêtes, l'Europe ne les acceptera jamais. La République a

toujours été en état de siège : toujours l'Empire sera en état de siège. Les campagnes de Napoléon, du coup, changent de caractère. Il paraît parfois l'agresseur : il est, neuf fois sur dix, l'homme qui, souvent bien tard, prévient et, par une *sortie* heureuse, déconcerte l'agression. Qu'après chacune de ces *sorties*, il ait cru devoir élargir la zone de protection de la *place*, qu'il ait été amené à créer à l'Empire des *Marches* extérieures et par là fait déborder l'Empire démesurément grandi, cela était fatal. Faisait-il autre chose que le gouvernement qui l'avait précédé? La Convention, le Directoire n'ont-ils pas, eux aussi, créé des Marches et préparé le Blocus Continental? Or Sorel est sur ce point, lui, l'ancien collaborateur du gouvernement de 1870, plus formel que Thiers lui-même. On ne voit pas, à le lire, le moindre changement de politique au lendemain de Brumaire. Bonaparte a certainement cru, après Amiens, qu'il allait, la paix établie, se pouvoir consacrer exclusivement à sa tâche civile; et si l'historien établit d'irréfutable façon — et c'est le cas — que l'Angleterre a rompu la paix, sur qui retombe la responsabilité de l'effroyable lutte qui allait suivre? « Albion, » dès lors, devient la grande fautrice des coalitions européennes; Napoléon n'est acclamé Empereur que pour mener, avec des pouvoirs fortifiés, cette lutte gigantesque.

Qu'elle l'entraîne à de lourdes fautes, qui le peut nier? Le Blocus continental s'impose : déjà le Directoire l'a conçu, tant au blocus des mers doit s'opposer le blocus des côtes. Mais si l'Europe ne se veut soumettre à cette loi de fer, la Fatalité entraîne aux démarches téméraires, aux gestes d'impatience. Si, par surcroît, l'Empereur se voit sans cesse guetté et menacé, combien devient explicable cette surexcitation qui parfois l'aveugle et, par exemple, l'entraîne, et en Espagne et en Russie! En fait, représentons-nous sans cesse l'homme, qui tentant d'audacieuses sorties, bastionne, cependant, sans cesse sa place assiégée.

Que devient alors le fameux *népotisme* si amèrement reproché? La phrase a été longtemps classique : « Napoléon a fait la guerre pour donner des trônes à ses frères. » C'est ce *cas* là qu'a étudié M. Frédéric Masson. De cette énorme étude sur la *Famille*, il ressort clairement qu'il faut rayer radicalement de nos cerveaux cette conception maintenant périmée. Qu'imbu de l'esprit de famille, — si on le veut, de l'esprit de clan corse, —

il ait mis dans les siens telle confiance qu'il les ait entendu, avant tous, employer à son système, cela est très évident. Ces *Marches* que, sans cesse, il agrandissait et multipliait autour de la France menacée, il les a en partie confiées à ceux de son sang et il est difficile de nier que l'esprit familial ne l'y ait en partie poussé, mais, pas un instant, il n'a pensé que ces princes nouveaux dussent un instant perdre de vue qu'ils étaient là les premiers défenseurs de cette France sans cesse en péril. On disait jadis aussi couramment : « Il a voulu que ses frères fussent des *préfets* français. » Je comprends le reproche dans la bouche d'un Hollandais ou d'un Westphalien, d'un Italien ou d'un Espagnol; dans la bouche d'un Français, n'est-ce pas un hommage à cette pensée éminemment nationale qui pas un moment n'abandonne l'Empereur? Un jour viendra où le système familial fait faillite; Napoléon le sacrifie, — avec quelles hésitations trop longues! Les *Marches* alors, peu à peu, s'incorporent à l'Empire. Mais dès lors, celui-ci, démesuré, s'affaiblit en s'enflant.

Il croule en 1813 : en 1814, il faut que l'homme dispute pied à pied son pouvoir sur le sol même de la patrie. Henry Houssaye a dit avec quelle vigueur l'Empereur le disputa et, avant Sorel lui-même, avec quelle mauvaise foi l'Europe essaya alors d'abuser le pays. Napoléon seul était l'ennemi; on allait en délivrer la France; or, déjà se préparait le dépècement de nos *Marches de l'Est*. Le peuple le comprit trop tard; trop tard, il se rallia au chef qui, à la vérité, sans cesse contraint à un gigantesque effort, y avait contraint le pays et l'avait ainsi surmené.

***

Il succomba. Mais, obscurément peut-être, ce pays sentait qu'en cet homme avait tenu son esprit. *Procubuit majorque jacens apparuit.* Il parut plus grand après sa chute. On le réputait généralement grand guerrier finalement malheureux; mais le pays savait quels bienfaits il avait, d'autre part, retirés de ces quinze ans d'administration rigoureuse et ordonnée, de « cette autorité civile que, disait Napoléon lui-même à Narbonne, j'ai pu maintenir toute puissante dans un Empire tout guerrier. »

Et voici qu'aujourd'hui cent études sur cette administration civile arrachent Napoléon à son rôle purement militaire. L'homme d'État, cependant sans cesse disputé par la guerre à sa

magnifique œuvre de réconciliation et de reconstitution nationale, maintenant apparait plus éminent encore que le chef de guerre. La France a été par lui arrachée à l'anarchie ; elle se dissolvait quand il l'a saisie de sa main ferme et l'a reconstruite. Avant deux ans, il avait fait ce miracle : imposant son arbitrage aux querelles qui la déchiraient, il avait étouffé les factions et tourné vers les fins utiles la magnifique énergie qui, s'étant manifestée de 1789 à 1792, se dévoyait et se paralysait depuis 1795 ; il a recherché dans les ruines les fondations de l'État; fils de la Révolution, il a voulu connaître cependant les Traditions. Il les a retrouvées toutes latines. Elles cadraient avec son cerveau latin. Il a repris l'ouvrage magnifique des Rois et l'a consommé. Quand il est tombé, quinze ans d'un règne singulier, celui d'une administration extraordinairement méthodique et laborieuse avaient achevé la grande œuvre. La France lui devait rester certes reconnaissante de la gloire incomparable dont il l'a auréolée, mais c'est plus légitimement encore qu'elle lui sait aujourd'hui gré de l'avoir tirée de l'abîme où un Albert Vandal, en des pages convaincantes, nous a peint la malheureuse France de l'an VII se débattant et mourant.

L'histoire est venue le libérer d'une légende qui, le déifiant, l'éloignait de nous. Il était homme ; il a travaillé, aimé, peiné, lutté, pâti. Mais, homme et très homme, il reste un type si supérieur de l'Humanité que celle-ci se réclame de lui avec une sorte d'orgueil effrayé. Il se dresse aujourd'hui au-dessus des partis et même des frontières. Le monde entier célèbre le centenaire de sa mort. C'est que son épée a, comme le soc de la charrue, fendu et blessé le sol, mais, pour qu'y fussent jetées des semences qui, bien après sa mort, ont, de par la terre, produit belle moisson. La France qui a collaboré à sa tâche, a le droit de s'en réclamer après ce siècle écoulé. Certains l'avaient voulu faire dieu ; contentons-nous de dire qu'il a été, dans l'acception la plus magnifique du mot, *un homme*, mais, puisque cet homme fut nôtre, prenons notre part du prestige qui, désormais inaliénable, l'enveloppe et l'auréole.

LOUIS MADELIN.

CHARLES DE FOUCAULD

EXPLORATEUR DU MAROC, ERMITE AU SAHARA [1]

II [2]

IV. — L'EXPLORATEUR

La *Reconnaissance au Maroc* est, avant tout, une œuvre scientifique, à la fois géographique, militaire et politique. Les qualités d'ordre et de précision qu'on y observe, à chaque page, sont tout à fait étonnantes; et plus encore si l'on songe à toutes les difficultés, aux dangers même que courait l'explorateur, s'il voulait prendre des notes. Il était enveloppé de gens qui soupçonnaient, et parfois devinaient sa qualité de chrétien, et donc toujours en péril. Dans les *Itinéraires au Maroc*, il explique comment il a pu tromper la surveillance des témoins, ou les écarter.

« L'état d'Israélite ne manquait pas de désagréments : marcher pieds nus dans les villes, et quelquefois dans les jardins, recevoir des injures et des pierres n'était rien : mais vivre constamment avec les Juifs marocains, gens méprisables et répugnants entre tous, sauf de rares exceptions, était un supplice intolérable. On me parlait en frère, à cœur ouvert, se vantant d'actions criminelles, me confiant des sentiments ignobles. Que de fois n'ai-je pas regretté l'hypocrisie ! Tant d'ennuis et de dégoûts étaient compensés par la facilité de travail que me

(1) *Copyright by* René Bazin, 1921.
(2) Voyez la *Revue* du 15 avril.

donnait mon travestissement. Musulman, il eût fallu vivre de la vie commune, sans cesse au grand jour, sans cesse en compagnie; jamais un moment de solitude; toujours des yeux fixés sur soi; difficile d'obtenir des renseignements; plus difficile d'écrire ; impossible de se servir d'instruments. Juif, ces choses ne devenaient point aisées, mais étaient d'ordinaire possibles.

« Mes instruments étaient une boussole, une montre et un baromètre de poche, pour relever la route; un sextant, un chronomètre et un horizon à huile, pour les observations de longitudes et de latitudes; deux autres baromètres holostériques, des thermomètres fronde et des thermomètres à minima pour les observations météorologiques...

« Tout mon itinéraire a été relevé à la boussole et au baromètre. En marche, j'avais sans cesse un cahier de cinq centimètres carrés caché dans le creux de la main gauche; d'un crayon long de deux centimètres, qui ne quittait pas l'autre main, je consignais ce que le chemin présentait de remarquable, ce qu'on voyait à droite et à gauche, je notais les changements de direction, accompagnés de visées à la boussole, les accidents de terrain, avec la hauteur barométrique, l'heure et la minute de chaque observation, les arrêts, les degrés de vitesse de la marche, etc. J'écrivais ainsi presque tout le temps de la route, tout le temps dans les régions accidentées. Jamaiss personne ne s'en aperçut, même dans les caravanes les plus nombreuses; je prenais la précaution de marcher en avant ou en arrière de mes compagnons, afin que, l'ampleur de mes vêtements aidant, ils ne distinguassent point le léger mouvement de mes mains; le mépris qu'inspire le Juif favorisait mon isolement. La description et le levé de l'itinéraire emplissaient ainsi un certain nombre de petits cahiers; dès que j'arrivais en un village où je pouvais avoir une chambre à part, je les complétais et je les recopiais sur des calepins qui formaient mon journal de voyage. Je consacrais les nuits à cette occupation ; le jour, on était sans cesse entouré de Juifs; écrire longuement devant eux leur eût inspiré des soupçons. La nuit ramenait la solitude et le travail.

« Faire des observations astronomiques fut plus malaisé que de relever la route. Le sextant ne se dissimule pas comme la boussole. Il faut du temps pour s'en servir. La plupart de mes hauteurs de soleil et d'étoiles ont été prises dans des villages.

Le jour, j'épiais le moment où personne n'était sur la terrasse de la maison; j'y transportais mes instruments enveloppés de vêtements que je disais vouloir mettre à l'air. Le rabbin Mardochée restait en faction dans l'escalier, avec mission d'arrêter, par des histoires interminables, quiconque essaierait de me rejoindre. Je commençais mon observation, choisissant l'instant où personne ne regardait des terrasses voisines; souvent il fallait s'interrompre; c'était très long. Quelquefois, il ne fut pas possible d'être seul. Quels contes n'inventait-on pas alors pour expliquer l'exhibition du sextant? Tantôt il servait à voir l'avenir dans le ciel, tantôt à donner des nouvelles des absents. A Tàza, c'était un préventif contre le choléra, dans le Tâdla, il révélait les péchés des Juifs, ailleurs, il me disait l'heure, le temps qu'il ferait, m'avertissait des dangers de la route, que sais-je? La nuit, j'opérais plus facilement; je pus presque toujours agir en secret. Peu d'observations ont été faites dans la campagne : il était malaisé de s'y isoler. J'y suis parvenu quelquefois, prétextant la prière : comme pour me recueillir, j'allais à quelque distance, couvert de la tête aux pieds d'un long sisit; les plis en cachaient mes instruments; un buisson, un rocher, un pli de terrain me dissimulaient quelques minutes; je revenais ma prière terminée.

« Pour tracer des profils de montagne, faire des croquis topographiques, il fallait plus de mystères encore. Le sextant était une énigme qui ne révélait rien, l'écriture française gardait son secret : le moindre dessin m'eût trahi. Sur les terrasses comme dans la campagne, je ne travaillais que seul, le papier caché et prêt à disparaître sous les plis du burnous. »

La *Reconnaissance* est aussi un journal. D'ordinaire, on y trouve autant de chapitres qu'il y eut de journées. Rarement, Charles de Foucauld s'attarde à décrire. Il le fait en peu de mots, et en artiste : chez lui, la simplification du paysage, le choix de l'expression, une certaine recherche discrète de l'harmonie, révèlent un homme remarquablement doué, et qui eût pu compter parmi les écrivains qui nous ont donné quelque image des pays nouveaux. J'en veux donner ici même un exemple. On en trouvera d'autres, d'ailleurs, dans les citations que je ferai plus loin, mais aucun qui révèle aussi sûrement ce don de voir les lignes essentielles. Quand il descend les pentes du Petit Atlas, Charles de Foucauld décrit tout ce qu'il

aperçoit, en deux phrases : « Plus de montagnes véritables d'ici à Timbouctou : partout la plaine ondulée ou unie, sablonneuse ou pierreuse, toujours stérile et solitaire. Seul reste de vie, quelques oasis la tachent, de loin en loin, de points noirs. » Mais il ne se permet point de céder à cette tendance de son esprit. Il écrit avec l'intention bien arrêtée, non de se faire admirer, mais de servir la France, héritière probable du Maroc, de lui préparer les voies, d'aider les camarades qui auront un jour, il le pressent, la mission de conquérir cet empire où, en plus d'un endroit, il rencontre des chefs secrètement désireux de la venue des Français. En somme, il est déjà *celui qui prépare*.

Ce caractère marquera toute sa vie. Plus tard, quand il réapparaîtra en Afrique, Foucauld se donnera pour mission d' « apprivoiser » les musulmans, de les rapprocher de nous et de la loi chrétienne. Tout son effort, tous ses sacrifices, jusqu'au dernier, ne tendront qu'à ceci : rendre possible, pour les missionnaires qui viendront, la prédication de l'Évangile. Il sera, religieusement aussi, le précurseur, le fourrier, l'homme de pointe.

Le vicomte de Foucauld et Mardochée quittent Tanger le 21 juin 1883, à trois heures de l'après-midi. Ils font partie d'une petite caravane; ils sont montés sur des mules, grâce auxquelles le long voyage entrepris au Maroc se fera assez rapidement. On marche jusqu'à neuf heures du soir, une partie du temps au milieu de champs de blé magnifiques. Le lendemain, à quatre heures du matin, la caravane se remet en mouvement. Il n'y avait point de routes au Maroc, en ce temps-là, mais seulement des pistes tracées par le pas des hommes et des bêtes. Chaque jour, Charles de Foucauld notera la qualité du terrain, les principales essences d'arbres qui couvrent le sol par endroits, la couleur des roches; il dira s'il a rencontré d'autres voyageurs; si beaucoup de perdreaux, de tourterelles se sont levés sur le passage; si des lièvres ont déboulé. Il est frappé, dans ce début de son voyage, de la multitude des ruisseaux et petites rivières qu'il traverse ou côtoie, de la vigueur de la végétation, de la beauté des cultures, et déjà il plaint le pauvre paysan marocain, auquel les pillards d'un côté, le fisc de l'autre, enlèvent la meilleure part des récoltes.

Les voyageurs font presque tout de suite un crochet à l'Est,

et passent quelques jours à Tetouan. Ils en repartent le 2 juillet dans la direction du Sud, pour Chechaouen. On est surpris, en lisant la *Reconnaissance au Maroc*, de la fréquence du ton idyllique. La fraîcheur des jardins, l'abondance des moissons, la douceur de l'air, sont des expressions qui reviennent sous la plume de l'explorateur, quand il décrit certaines régions, comme celle de Chechaouen, et il n'est pas douteux, d'abord, qu'il a vu juste, mais aussi qu'une espèce de sympathie naturelle l'accorde avec ce paysage, lui en fait goûter la beauté. Dès le 2 juillet, parvenu en pays de montagnes, il écrit : « Le Djebel beni Hasan présente maintenant un aspect enchanteur : des champs de blé s'étagent en amphithéâtre sur son flanc, et, depuis les roches qui le couronnent jusqu'au fond de la vallée, le couvrent d'un tapis d'or ; au milieu des blés, brille une multitude de villages entourés de jardins ; ce n'est que vie, richesse, fraîcheur. Des sources jaillissent de toutes parts ; à chaque pas, on traverse des ruisseaux ; ils coulent en cascades parmi les fougères, les lauriers, les figuiers et la vigne, qui poussent d'eux-mêmes sur leurs bords. Nulle part je n'ai vu de paysages plus riants, nulle part un tel air de prospérité, nulle part une terre aussi généreuse, ni des habitants plus laborieux. D'ici à Chechaouen, le pays reste semblable : le nom des vallées change, mais pareille richesse règne partout ; elle augmente même encore à mesure que l'on s'avance. »

Dès le début du voyage, dix jours après qu'il a quitté Tanger, l'explorateur est en plein inconnu. Dans cette petite ville de Chechaouen, un seul chrétien était entré, un Espagnol, vers 1863 : il n'était pas revenu. Charles de Foucauld, vingt ans plus tard, le 2 juillet, s'arrêtait sur une hauteur voisine pour prendre un croquis, d'après lequel le vicomte Olivier de Bondy a pu faire ce dessin large et précis publié dans la *Reconnaissance au Maroc*. Il pénétra même dans le quartier juif, et croisa, en chemin, beaucoup de gens des Beni-Zedjel, qui lui criaient : « Que Dieu fasse éternellement brûler le père qui t'a engendré, Juif ! » La nuit du 2 au 3, il la passa dans le Mellah. Il ne semble pas qu'il ait visité la ville même, mais il a été aussi loin qu'il pouvait aller, et seul.

Dans ce Maroc où il entre en piètre équipage, mais avec une ambition violente et magnifique, c'est d'ailleurs l'inconnu qu'il cherche. Les régions défendues, sauvages, ont toutes ses préfé-

rences. D'un point relevé sur les cartes à un autre point également déterminé, il tâchera tout au moins d'aller par une route où personne n'a passé. Faut-il attendre ? il attendra. Payer plus cher les guides? il paiera. Le danger, il ne s'en occupe jamais. Je crois, sur la foi de plusieurs hommes intimement liés avec lui, que le sentiment de la peur lui était étranger.

Le voyageur qui décrit et dessine ainsi les paysages, relève également tous les traits de mœurs qu'il observe. Dans cette même excursion, il rencontre un *hadj*, c'est-à-dire, comme on le sait, un musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque, et il note aussitôt que ces pèlerins, qui ont pris quelque idée des Européens, sont, en général, moins fanatiques, plus polis et affables que leurs coreligionnaires. Dix pages plus loin, il analyse l'état politique différent et la misère égale des deux parties du Maroc, le *blad el Makhzen* soumis au Sultan, et le pays libre, ou révolté, le *blad es Sîba;* partout il recueille et consigne, avec un soin extrême, les renseignements qui peuvent servir à un géographe, à un sociologue, à un colon, à un soldat. Même s'il avait parcouru le Maroc en toute liberté, on s'étonnerait qu'il eût pu le connaître si complètement.

Parfois, il s'interrompt de noter, et il juge. Ses jugements sont d'un contour aussi ferme que ses détails de topographie ou ses croquis à la plume. Il a une sympathie certaine pour les Marocains; j'ai fait allusion, par exemple, à ce qu'il dit des pèlerins de la Mecque. Mais il a vu de trop près, lui prisonnier de leur foule, ce que valaient, moralement, les habitants des villes ou des villages : il ne peut taire les vices qui rongent les populations musulmanes. Et il est curieux de lire les lignes que je vais citer, quand on se souvient surtout que l'homme qui les a écrites devait donner une grande partie de sa vie à la conversion de ces peuples de l'Afrique du Nord, au sujet desquels, même tout jeune, il avait peu d'illusions.

« Presque partout, dit-il, règne une cupidité extrême et, comme compagnons, le vol et le mensonge sous toutes leurs formes. En général le brigandage, l'attaque à main armée, sont considérés comme des actions honorables. Les mœurs sont dissolues. La condition de la femme est, au Maroc, ce qu'elle est en Algérie. D'ordinaire peu attachés à leurs épouses, les Marocains ont un grand amour pour leurs enfants; la plus belle qualité qu'ils montrent est le dévouement à leurs amis : ils le

poussent aux dernières limites. Ce noble sentiment fait faire chaque jour les plus belles actions... Le Maroc, à l'exception des villes et de quelques districts isolés, est très ignorant. Presque partout, on est superstitieux, et on accorde un respect et une confiance sans bornes à des marabouts locaux dont l'influence s'étend à une distance variable. Nulle part, sauf dans les villes et districts exceptés plus haut, on ne remplit d'une manière habituelle les devoirs religieux, même en ce qui concerne les pratiques extérieures. Il y a des mosquées dans tout qçar, village ou douar important; elles sont plus fréquentées par les voyageurs pauvres, à qui elles servent d'abri, que par les habitants. »

Il est plus sévère pour l'Israélite marocain. Retenu à El Qçar pendant vingt-quatre heures, le 7 juillet, à cause du sabbat, il écrit : « Encore si l'on pouvait profiter de ce retard pour rédiger ses notes! Mais c'est presque toujours impossible... A-t-on jamais vu, au Maroc, juif écrire durant le sabbat? C'est défendu au même titre que voyager, faire du feu, vendre, compter de l'argent, causer d'affaires, que sais-je encore? Et tous ces préceptes sont observés, avec quel soin! Pour les Israélites du Maroc, toute la religion est là : les préceptes de morale, ils les nient. Les dix commandements sont de vieilles histoires, bonnes tout au plus pour les enfants; mais quant aux trois prières quotidiennes, quant aux oraisons à dire avant et après les repas, quant à l'observation du sabbat et des fêtes, rien au monde, je crois, ne les y ferait manquer. Doués d'une foi très vive, ils remplissent scrupuleusement leurs devoirs envers Dieu, et se dédommagent sur les créatures. »

Pour visiter Tetouan, et surtout les monts Beni-Hasan et Chechaouen, Foucauld avait quitté la route de Tanger à Fez. Il la reprend, et, marchant dans une direction approximative Nord-Sud, il est à Fez le 11 juillet.

Là, dans cette ville connue, il espérait ne pas séjourner, mais qui n'a pas de temps à dépenser ne doit pas s'aventurer en pays de soleil. Un homme qui veut aller vite! Et, qui plus est, choisit les chemins périlleux! Un homme, — un juif, il est vrai, — qui semble oublier les dates et ne pas se souvenir du grand jeûne musulman! Quelle impertinence! On la lui fit sentir. Il a écrit, de Fez, à la date du 14 août, cette lettre adressée à son cousin, M. Georges de Latouche :

« Tu me vois encore à Fez, et dois trouver que je ne suis guère avancé dans mon voyage; ce n'est que trop vrai : cela tient à ce que j'ai voulu passer toujours par les chemins les moins connus, et qu'il faut parfois longtemps pour trouver les moyens de les parcourir...

« De Fez, j'ai voulu aller à Tâdla; il y a deux chemins, l'un facile et sûr, en passant par Rabat; l'autre très peu fréquenté, très difficile, et traversant un pays complètement inexploré : naturellement j'ai tenu beaucoup à prendre le deuxième. Informations prises, il n'y a personne ici qui puisse nous y conduire en sûreté; nous faisons écrire à Mékinès : là, on nous répond qu'il y a un chérif influent, qui connaît ce chemin, le prend quelquefois, connaît les tribus que nous traversons, et qui peut, en un mot, nous conduire en sécurité à Bou Iaad, capitale du Tâdla (Tâdla est une province et non une ville comme l'indiquent les cartes). Nous le faisons venir ici : il consent à nous accompagner, mais déclare qu'il ne veut partir qu'après les fêtes qui terminent le ramadan. Force nous a été d'attendre; c'est pourquoi nous sommes restés si longtemps à Fez. Les fêtes du ramadan seront finies après-demain; aussi demain nous partons pour Mékinès, et de là, aussitôt, pour Tâdla. Pendant les trois semaines que je savais devoir séjourner à Fez, afin de ne pas perdre mon temps, j'ai été de Fez à Tâza (à trois jours de distance). J'y ai été par un chemin, et suis revenu par un autre. La position de la ville était connue, mais les chemins qui y aboutissent n'avaient pas été relevés; je l'ai fait aussi exactement que possible.

« J'y ai eu le spectacle inattendu d'une ville où tous les habitants, musulmans et juifs, ne rêvent qu'une chose : la prochaine arrivée des Français. Ces pauvres diables sont dans un pays où l'autorité du sultan est nulle, et ils sont d'une façon continue en proie aux violences et aux pillages de la puissante tribu kabyle des Riata; aussi ne cessent-ils de prier Allah de leur envoyer les Français, pour les débarrasser des Riata. Je suis resté une huitaine de jours à Tâza, faute de trouver avec qui en sortir en sûreté. Enfin, nous en sommes revenus, et nous allons partir pour Tâdla.

« Jusqu'ici je ne suis pas content du tout de Mardochée : il est poltron et paresseux. De même que pour Figaro, on ne peut dire que ces deux vices se partagent son cœur : ils y règnent

d'accord, dans l'harmonie la plus parfaite. Par-dessus le marché, il est douillet au delà de toute expression : il passe son temps à geindre, et, quelquefois même, il pleure à chaudes larmes. Dans les premiers jours, ce n'était que ridicule ; à la longue, c'est fort ennuyeux. Marche-t-on, ce sont le soleil et les cahots de la mule ; est-on dans une ville, ce sont les puces et les punaises; et puis l'eau qui est chaude, et puis la nourriture qui est médiocre. Tous ces petits détails peuvent être parfois durs à supporter, mais il n'avait qu'à ne pas m'embêter à Alger pour voyager avec moi. Je t'avoue que si je n'avais pas tenu beaucoup à accomplir mon itinéraire, et à ne pas revenir sans avoir rien fait, je l'aurais remercié il y a plus d'un mois, et je serais revenu à Alger chercher quelqu'un de plus actif, de plus entreprenant et de plus viril. Mais à aucun prix je ne veux revenir sans avoir vu ce que j'ai dit que je verrai, sans avoir été où j'ai dit que j'irai.

« Je crois que le voyage me coûtera tout ce que j'ai emporté, ou peu s'en faut : jusqu'ici j'ai dépensé 1 500 francs, et j'ai peu marché; il est vrai que là-dessus j'ai deux mules d'une valeur de 250 francs chacune... Ce qui coûte cher, c'est de marcher : dans les villes, on ne dépense presque rien : souvent on reçoit l'hospitalité gratuitement (c'est ce qui a eu lieu à Fez et à Tâza); dans les autres lieux, on loue une petite chambre, qui coûte au plus 15 ou 20 sous par jour, et on se nourrit à très bon marché. Mais en marche, c'est une autre affaire. Veut-on aller d'un point à un autre, voici ce qu'on fait : on va trouver un notable de l'endroit, qu'on sait pouvoir vous conduire en sûreté au point où on veut aller. On lui dit : je veux aller à tel endroit; donnez-moi votre *anaïa*, et servez-moi de *zettet*. L'anaïa c'est la protection, le zettet c'est le protecteur. Il vous répond : Très volontiers, c'est tant. On marchande une bonne heure, finalement on convient du prix. On lui remet la somme dite, moyennant quoi il vous accompagne lui-même, ou vous fait accompagner par un de ses parents ou de ses serviteurs, jusqu'au point désigné. C'est la seule manière de voyager dans les tribus berbères et kabyles. Sans cette précaution, les gens mêmes de l'endroit que vous quittez courraient après vous, pour vous piller à un quart d'heure de la ville ou du village d'où vous sortez.

« Ce zettet est la vraie chose coûteuse dans notre voyage : il

se paie plus ou moins cher, suivant qu'on doit traverser des tribus plus ou moins dangereuses. Quelquefois, il est excessivement cher : ainsi, en sortant de Tâza, pour aller de là à un autre point, sur la route de Fez, distant de la ville seulement de six heures de chemin, j'ai payé 60 francs (il s'agissait de traverser le territoire de ces terribles Riata). Tu comprends qu'avec une telle difficulté de communication, le commerce n'est pas actif au Maroc ; quoique le pays soit merveilleusement fertile, les habitants sont pauvres ; ils cultivent juste ce qu'il leur faut pour vivre, faute de pouvoir vendre le surplus. Il n'y a aucune comparaison entre ce pays-ci et l'Algérie, qui est un désert auprès de lui. En Algérie, il n'y a d'eau nulle part, même en hiver. Ici, dans cette saison-ci, il y a de l'eau partout : ce ne sont que rivières d'eau courante, ruisseaux, torrents, sources. Et note que, depuis que j'ai mis le pied dans le Maroc, je n'ai pas vu tomber une goutte de pluie. Mais il y a de hautes montagnes boisées, et, de la terrasse de la maison où je suis, on voit des filets de neige sur les cimes éloignées du Djebel Ouaraïn, dans la direction du Sud-Est. »

Un mois d'arrêt ! Charles de Foucauld l'emploie à faire deux grandes excursions, l'une à Tâza, comme il a été dit, dans l'Est ; l'autre à Sefrou. Le récit très détaillé qu'il fait de ces deux excursions me semble être une des meilleures parties de la *Reconnaissance au Maroc*. Là aussi, les phrases pittoresques abondent ; par exemple celle-ci : « A trois heures et demie, nous atteignons un col : Tâza apparaît. Une haute falaise de roches noires se détachant de la montagne et s'avançant dans la plaine, comme un cap. Sur son sommet, la ville dominée par un vieux minaret : à ses pieds, d'immenses jardins. » Foucauld atteint la porte de la première enceinte, ôte ses chaussures, et entre dans la ville.

Cité la plus misérable du Maroc ! La tribu des Riata la pillait perpétuellement. Toujours en armes, encombrant les ruelles et les places, s'ils trouvaient quelque objet ou quelque bête de somme qui leur convînt, ils s'en emparaient, et il n'y avait contre eux aucun espoir de justice. « Il est difficile d'exprimer la terreur dans laquelle vit la population, aussi ne rêve-t-elle qu'une chose : la venue des Français. Que de fois ai-je entendu les Musulmans s'écrier : Quand les Français entreront-ils ? Quand nous débarrasseront-ils enfin des Riata ? Quand

vivrons-nous en paix, comme les gens de Tlemcen? » Et de faire des vœux pour que ce jour soit proche : l'arrivée n'en fait point de doute pour eux; ils partagent, à cet égard, l'opinion commune à une grande partie du Maroc oriental, et à presque toute la haute classe de l'empire... »

Sefrou est florissante, au contraire, pleine de maisons bien bâties en briques et blanchies. Le voyageur s'y promène dans des « jardins immenses et merveilleux..., grands bois touffus dont le feuillage épais répand sur la terre une ombre impénétrable et une fraîcheur délicieuse. »

Ces excursions achevées, le terrible chemin étant ouvert enfin, l'explorateur peut gagner Meknès, et de là Bou el Djad, où il arrive le 6 septembre.

« Ici, ni Sultan ni Makhzen : rien qu'Allah, et Sidi Ben Daoud. » Ce grand personnage, à peine l'a-t-il vu, témoigne au rabbin Joseph Aleman des égards tout à fait singuliers. La *Reconnaissance au Maroc* n'y fait aucune allusion ; mais dans la troisième note manuscrite que j'ai annoncée, Charles de Foucauld raconte tout au long l'aventure émouvante qui lui advint dans la ville de Bou el Djad.

« J'eus des relations avec plusieurs membres de la famille de Sidi Ben Daoud. Je les ai tues dans mon ouvrage, parce que si la connaissance en était parvenue au Sultan, cela aurait créé des dangers à mes amis de Bou el Djad. A toi, mon cher François, je vais les raconter.

« J'arrivai à Bou el Djad escorté par un petit-fils de Sidi Ben Daoud; le Sid m'avait envoyé ce protecteur distingué après avoir reçu une lettre d'un grand seigneur de Fâs, son ami, le Hadj Tib Qçouç. Pour faire honneur jusqu'au bout à cette recommandation, il me donna audience dès mon arrivée dans sa ville ; Mardochée et moi fûmes reçus et interrogés séparément ; nous nous présentâmes comme deux rabbins de Jérusalem établis depuis sept ans à Alger. A peine sortis de la demeure du Sid, nous vîmes un musulman, assis au milieu d'un groupe, nous faire signe d'approcher ; celui qui nous appelait était le second fils de Sidi Ben Daoud, Sidi Omar ; il nous introduisit chez lui, et se mit à poser des questions sur l'Algérie. Pendant ce temps, le Sid faisait venir les principaux Israélites de la ville, leur commandait de nous bien recevoir, et désignait l'un d'eux pour nous donner l'hospitalité en son nom. Ces deux

audiences, tant de soin de notre installation, étaient des faveurs extraordinaires.

« Le lendemain de mon arrivée, je reçois la visite d'un fils de Sidi Omar, Sidi El Hadj Edris; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, très beau, bien que mulâtre; il est grand, bien pris, ses mouvements sont souples et gracieux, sa figure intelligente, vive et gaie; le titre de hadj, de l'esprit, de l'instruction, une belle mine, ont fait de lui un des membres les plus considérés de la famille de Sidi Ben Daoud. Il vient, dit-il, voir si nous ne manquons de rien; trois ou quatre musulmans l'accompagnent; on cause une demi-heure de choses et d'autres, nos visiteurs montrant une affabilité extrême; en nous quittant, S. Edris demande si nous avons vu les rabbins de Bou el Djad. « Pas encore. — Qu'ils viennent ou ne viennent pas, que vous restiez ici plusieurs jours ou plusieurs mois, soyez les bienvenus mille fois ! » Que signifient de telles prévenances, sans exemple pour des Juifs? Je ne tardai pas à le comprendre. Deux choses furent remarquables pendant les quatre jours suivants : d'une part, les fréquentes visites, l'excessive amabilité des parents du Sid, qui s'efforçaient de me mettre en confiance et de me faire parler; de l'autre, un espionnage ouvert des Juifs, qui surveillaient mes moindres démarches, mettaient le nez sur mon calepin dès que je voulais écrire, se jetaient sur mon thermomètre aussitôt que je le touchais, étaient grossiers et insupportables... Ces deux procédés étaient trop accentués pour que la cause ne s'en devinât pas : quelque indice avait dû faire soupçonner à Sidi Ben Daoud, ou à son fils Sidi Omar, ma qualité de chrétien : pour s'éclairer, les marabouts avaient résolu de me faire espionner par les Juifs, et en même temps de m'examiner eux-mêmes; il était évident que depuis quatre jours on poursuivait cette recherche.

« Le 11 septembre, sixième jour de mon arrivée, un esclave de Sidi Edris entre chez moi, dans la matinée, et me dit de le suivre avec Mardochée chez son maître. Il nous introduit dans une maison de la zaouïa; nous nous attendons à de nouvelles questions : point ; aussitôt que nous sommes assis, on apporte à déjeuner. Thé, pâtisseries, beurre, œufs, café, amandes, raisins, figues, sont placés sur des plateaux éblouissants ; S. Edris m'offre de la limonade, et s'excuse de n'avoir ni couteaux ni fourchettes; il mange avec nous, ce qui est une faveur inouïe, et,

faisant beaucoup de frais, nous raconte qu'il connaît Tunis, Alger, Bône, Bougie, Philippeville, Oran, qu'il a visitées en revenant de La Mecque. Au bout de deux heures, nous sommes congédiés, et un esclave nous reconduit à notre domicile. Mes relations deviennent de jour en jour plus intimes avec S. Edris et son père. Le 13, à midi, je suis appelé avec Mardochée chez le premier : un déjeuner nous attend encore, S. Edris le partage avec nous; comme je lui parle de mon désir de quitter Bou el Djad, il me répond qu'il m'escortera lui-même; il est un des plus hauts personnages de sa famille, et il ne se dérange que pour des caravanes de deux cents ou trois cents chameaux, mais, pour mon compagnon et moi, il n'est rien qu'il ne fasse; nous partirons tous trois seuls, dans quelques jours; il veut se faire des amis de nous; nous lui écrirons à notre retour à Alger, et il ira nous y voir. Le repas fini, il me conduit à une fenêtre, et, me montrant la haute chaîne du Moyen Atlas qui borde l'horizon vers le Sud, il se met à me la décrire et à me donner sur elle et ses habitants une foule de détails. Pour que je jouisse mieux de ce beau spectacle, il me fait apporter une chaise et une lunette d'approche. Il est inadmissible que tant de caresses soient désintéressées : où S. Edris et son père veulent-ils en venir? Je ne sais; cependant on m'a promis de m'escorter à mon départ de Bou el Djad, il faut cultiver cette bonne intention.

« Le jour même, j'envoie à S. Edris vingt francs et trois ou quatre pains de sucre, cadeau convenable pour le pays. Le lendemain, 14, S. Edris nous fait chercher vers le soir, pour dîner avec lui sur sa terrasse; dans la conversation, il répète qu'il voudrait aller à Alger, et de là sur le continent des chrétiens; serait-ce possible? Rien n'est plus facile, lui dis-je; le ministre de France à Tanger le fera parvenir à Alger, où je serai tout à son service. Et lui-même, amènerait-il un chrétien à Bou el Djad? Il ne demanderait pas mieux, pourvu que le chrétien fût déguisé en musulman ou en juif, et que le Sultan ne sût rien; il faudrait que la chose se négociât en secret, entre lui et le ministre de France. En ce cas, ajoute Mardochée, les autorités françaises lui feront le meilleur accueil, car elles seront aises d'envoyer des Français reconnaître Bou el Djad, que n'a jamais vue aucun chrétien. S. Edris répond, en souriant, que des chrétiens l'ont visitée. « Sous le costume musulman? — Non,

sous le costume juif, on ignorait qui ils étaient : mais nous les avons reconnus. » Le lendemain matin, nouvelle visite à S. Edris, l'entretien devient tout à fait intime : après ce qu'il nous a dit hier, s'engagerait-il, dans une lettre au ministre de France, à accueillir et protéger tout Français dans sa ville? Volontiers, dit-il, et il est prêt à faire une visite au même fonctionnaire, pour l'assurer de sa bonne volonté envers la France.

« Le même jour, nous sommes appelés chez Sidi Ben Daoud; on nous introduit dans une belle salle, où sept ou huit marabouts de la famille du Sid sont assis autour de lui, sur des tapis. On nous fait asseoir, et de petites négresses de huit à dix ans nous apportent des tasses de thé et des « Palmers. » Lorsque nous avons joui, pendant une demi-heure, de la vue du « saint, » on nous congédie avec des paroles bienveillantes, et lui-même nous dit : « Que Dieu vous aide! » En sortant, nous sommes rejoints par S. Omar qui nous entraîne dans sa demeure : c'est lui, dit-il, qui nous a fait demander chez son père, dans la pensée que cette visite nous distrairait. Il m'interrogea sur l'astronomie; les Juifs lui ont rapporté que j'étais grand astronome; je passe, paraît-il, mes nuits à regarder les étoiles. — Ainsi les Israélites continuent à m'espionner pour le compte des Musulmans. — Le 16, Sidi Edris me fait chercher de bonne heure; il me remet d'abord deux lettres recommandant Mardochée et moi aux Juifs de Qaçba Tâdla et à ceux de Qaçba Beni Mellal; signées des rabbins de Bou el Djad, elles n'ont point été écrites de bonne volonté : S. Edris a fait venir les rabbins chez lui, et leur a enjoint de signer les lettres sous ses yeux. S. Edris me donne ensuite un mot de recommandation pour un de ses amis qui habite Bezzou, lieu où j'irai plus tard. Enfin il compose sa lettre au ministre de France; il me la lit avant de la fermer; elle est conçue à peu près en ces termes : « A l'ambassadeur du gouvernement français : Je t'apprends que deux hommes de ton pays sont venus auprès de moi, et que, pour l'amour de toi, je leur ai fait le meilleur accueil, et les ai conduits où ils ont voulu : je recevrai de même tous ceux qui viendront de ta part; les porteurs de cette lettre te donneront des informations plus complètes. Si tu veux me voir, fais-le-moi savoir par le Consul de France à Dar Beïda, je me rendrai aussitôt à Tanger. » S. Edris signe cet écrit, le plie, le cachète de son sceau, et me le confie en me recommandant le secret et la prudence : c'est

sa tête qu'il met entre mes mains ; elle courrait grand risque, si la lettre se perdait et tombait sous les yeux du sultan.

« Cette affaire terminée, S. Edris m'annonce que nous partirons le lendemain pour Qaçba Tâdla ; non seulement il m'y conduira, mais il m'accompagnera jusqu'à Qaçba Beni Mellal, où je quitterai le Tâdla. Je suis un frère à ses yeux, et il irait au bout du monde pour m'être agréable, mais il ne peut supporter plus longtemps que je vive chez les Juifs de la ville, qui sont des sauvages : il va faire chercher mes mulets et mes bagages, et désormais je serai son hôte. Une heure après, j'étais installé dans sa maison..

« A partir de ce moment, mes relations avec S. Edris prennent un nouveau caractère ; jusque-là ses caresses excessives m'avaient laissé en défiance ; le don de la lettre pour le ministre de France était une telle marque de confiance, que je ne pouvais plus douter de ses bonnes dispositions présentes ; d'ailleurs cette lettre expliquait ses avances en montrant qu'elles avaient pour cause le désir d'entrer en relations avec le gouvernement français. Sûr de S. Edris, j'eus dès lors avec lui les rapports qu'on a avec un ami ; je lui rendis confiance pour confiance, et, comme il s'était mis entre mes mains, je me mis entre les siennes : je lui dis sans restriction qui j'étais, qui était Mardochée, ce que je venais faire. Sa fidélité en augmenta. Il se confondit en regrets de n'avoir pas su la vérité plus tôt ; j'eusse logé chez lui dès le premier jour ; j'y aurais travaillé, dessiné, fait mes observations à mon aise ; si je voulais retarder mon départ, il me conduirait visiter les qoubbas et les mosquées, mettrait à ma disposition la bibliothèque de la zaouïa, qui est riche en ouvrages historiques, me promènerait dans les environs... Que ne ferait-il pas ?

« Puis, de m'offrir cent choses, des vêtements musulmans, un esclave... Comme j'avais trouvé gracieux le service fait chez Sidi Ben Daoud par de petites négresses, il m'en offre une. Dès mon arrivée, dit-il, mon visage lui a fait soupçonner que j'étais chrétien, et les Israélites ont confirmé cette opinion : que je prenne garde aux Juifs ! ce sont des gens sans foi, des coquins dont il faut se défier sans cesse ; ceux d'ici sont venus, dès le lendemain de mon entrée, lui rapporter que je m'occupais d'astronomie, que je ne parlais pas leur langage, que je n'écrivais pas leur écriture, que je n'allais pas à la synagogue, enfin

qu'ils me croyaient chrétien ; — il leur a répondu qu'ils étaient des ânes, et que les Juifs d'Alger et de France étaient différents des Juifs de ce pays (1).

« Le 17 septembre, S. Edris, Mardochée et moi quittions Bou el Djad. Le 20, nous arrivions à Qaçba Beni Mellal. Le 23, S. Edris nous faisait ses adieux, et reprenait le chemin de sa zaouïa. Je ne puis dire ce qu'il fut pour moi pendant les jours que nous voyageâmes ensemble; durant les marches, il plaçait sa monture près de la mienne, et me donnait des explications sur tout ce que nous parcourions, rencontrions, apercevions. Voulais-je dessiner? il s'arrêtait; de son propre mouvement, il choisit toujours les chemins les plus intéressants et non les plus courts. Nous arrêtions-nous dans un lieu? il me prenait par la main, et me conduisait voir toutes les choses curieuses; il faisait plus : comme la demeure où il recevait l'hospitalité se remplissait, dès son arrivée, d'une foule venue pour lui baiser la main, ce grand marabout cachait, dans ses larges vêtements, une partie de mes instruments, pendant que je portais l'autre, et me menait en un lieu écarté faire mes observations; là, il montait la garde auprès de moi, pour empêcher qu'on ne me surprît. Que de courses nous fîmes ensemble aux environs de Qaçba Beni Mellal! Je m'arrêtais pour dessiner, il s'asseyait à côté de moi, et sa conversation m'apprenait une foule de choses. Tout ce que je sais sur la zaouïa de Bou el Djad, la famille de Sidi Ben Daoud, les populations du Tâdla, vient de lui; de lui sont presque tous les renseignements imprimés dans ce volume de la page 259 à la page 267, sur le bassin de l'Ouad Oumm er Rebia; lui encore dicta ce qu'on lit, de la page 65 à la page 67, sur la campagne du Sultan dans le Tâdla en 1883; il avait suivi l'expédition de Marràkech à Meris el Biod comme représentant de Sidi Ben

(1) J'ai trouvé dans les papiers de Charles de Foucauld, cette note à propos de l'incident qu'il relate ici :

« Mardochée ne sut jamais que j'avais découvert à Sidi Edris ma qualité de chrétien et le but de mon voyage; une haine instinctive plus qu'une prudence raisonnée le tenait en défiance contre tout musulman, et il se serait cru perdu s'il m'avait cru capable de me confier à un mahométan. Je ne révélai qui j'étais et ce que je faisais qu'à quatre personnes au Maroc : Samuel Ben Simhoun, israélite de Fâs; le Hadj Bou Rhim, musulman de Tisint, qui fut pour moi un véritable ami; Sidi Edris et un juif de Debdou. Aux deux Israélites, Mardochée et moi fîmes la confidence ensemble, d'un commun accord. Aux deux musulmans, je la fis seul, et Mardochée l'ignora toujours. Tous les quatre gardèrent mon secret avec religion, me rendirent mille services, et il ne me reste qu'à me féliciter de m'être confié à eux, et à leur conserver une vive reconnaissance. »

Daoud auprès de Moulei el Hasen. Au sujet des relations de sa famille avec le Sultan, il me dit : « Nous ne le craignons pas, et il ne nous craint pas; il ne peut pas nous faire de mal, et nous ne pouvons lui en faire. » Lui ayant demandé si Moulei el Hasen était aimé : « Non, il est cupide et avare. » (C'était, mot pour mot, ce qu'on m'avait dit à Fâs). Sidi Edris se promet d'aller me voir à Alger et en France, et m'engage à retourner plus tard à Bou el Djad; que j'y revienne en Turc, je m'installerai chez lui ; nous y passerons de bonnes semaines, et je voyagerai tant que je voudrai. Il me recommande la lettre qu'il m'a confiée : « Si le Sultan en avait connaissance, il me ferait couper la langue et la main. » Je lui demande si son père S. Omar sait qu'il l'a écrite : Oui, c'est S. Omar qui l'a inspirée, et c'est lui qui a dit à son fils de se conduire avec moi comme il l'a fait; mais le secret est resté entre S. Omar et S. Edris, ils ne s'en sont point ouverts à Sidi Ben Daoud « parce qu'il est un peu vieux. » « Que ce pays serait riche, si les Français le gouvernaient ! » me dit sans cesse mon compagnon, en contemplant les fertiles plaines qui s'étendent à nos pieds. « Si les Français viennent ici, me feront-ils caïd ? » ajoute-t-il une fois.

« La croyance à une prochaine invasion des Français fut la cause de l'accueil que je trouvai à Bou el Djad : les marabouts me reçurent bien parce qu'ils me prirent pour un espion. Dans la plus grande partie du Maroc, on pense qu'avant peu la France s'emparera de l'empire de Moulei el Hasen ; on se prépare à cet événement, et les grands cherchent dès à présent à s'assurer notre faveur. Les caresses dont me combla la famille de Sidi Ben Daoud, la lettre dont on me chargea, sont une preuve de l'état des esprits chez les plus hauts personnages du Maroc.

« Cette domination française à laquelle on s'attend, la redoute-t-on ? Les grands seigneurs, les populations commerçantes, les groupes opprimés par le Sultan ou par de puissants voisins la recevraient sans déplaisir; elle représente pour eux un accroissement de richesses, l'établissement de chemins de fer (chose très souhaitée), la paix, la sécurité, enfin un Gouvernement régulier et protecteur. »

Onze ans plus tard, Charles de Foucauld, devenu prêtre, et voyageant dans l'Adrar, devait recevoir, à sa grande surprise, la lettre suivante, signée du jeune marabout, devenu chef de la zaouïa :

Casablanca, le 16 août 1904.

« Je désire énormément avoir quelques nouvelles de votre part, car il y a longtemps que je ne suis pas au courant de vos bonnes nouvelles, chose qui m'intéresse beaucoup. Dernièrement, j'ai demandé sur vous Monsieur le Consul de France d'ici. Il m'a dit que vous vous trouvez à Jérusalem dans la Terre Sainte à l'honnête service de Dieu, et que vous avez sacrifié votre temps à l'Éternel.

Je vous félicite, et je suis bien certain que le monde ne vous intéresse plus. Chose qui est l'essentielle à présent et à l'avenir. Veuillez avoir la bonté d'écrire à M. l'Ambassadeur de France à Tanger, pour lui montrer mon travail et mes efforts avec vous pendant votre séjour ici. Pour que M. l'Ambassadeur écrive à M. le Consul de France pour qu'il lui montre ma fidélité avec vous.

Je vous remercie infiniment d'avance, en félicitant de nouveau le bon métier que vous obtenez.

Votre serviteur dévoué pour toujours,

HADJ-DRISS-EL-CHERKAOUI,
BOU-EL-DJAD.

Qui j'étais avec vous dans le voyage de Kabil Tadla. »

La lettre avait été adressée à l' « officier Foukou, » elle avait été remise au commandant Lacroix, chef de service des affaires indigènes, qui avait complété l'adresse.

Quand il quitte Bou el Djad, Charles de Foucauld est donc escorté par un des petits-fils de Sidi Ben Daoud, et cela pendant tout le temps que les voyageurs passent dans le Tâdla. On va toujours au Sud et à travers des régions dangereuses. A l'occasion d'un séjour à Tikirt, il étudie les régimes politiques très différents des tribus qui habitent les pays indépendants, au Nord du Grand Atlas, ou au Sud des montagnes. Dans les premières, le Gouvernement est démocratique; chaque fraction de tribu est gouvernée par une assemblée où chaque famille est représentée. En général, pas de lois, et, si les fractions de la même tribu ne sont point du même avis, chacune suivra sa volonté ou son caprice, et le différend pourra, parfois, être tranché à coups de fusil. Au Sud de l'Atlas, il y a bien aussi un certain état démocratique, mais les tribus ne sont pas toujours isolées, et,

entre elles, il y a des liens de seigneurie et de vasselage. Toutes les variétés de cette politique marocaine sont exposées dans la *Reconnaissance au Maroc* avec une sûreté de mots, une abondance de détails et de nuances qui prouvent avec quelle habileté Foucauld a su se faire renseigner.

Un peu plus loin, il étudie les trois chaînes de l'Atlas, le Grand, le Moyen, et le Petit. Après ces pages sévères, et lorsqu'il part de Tikirt pour aller à Tisint, le poète reparaît, toujours se surveillant lui-même, mais prenant plaisir à décrire en quelques lignes ces jardins des oasis, et, sous l'ombre des palmiers, la terre divisée en carrés, arrosée par une foule de canaux, couverte de maïs, de millet et de légumes. Ce sont des lieux de bonheur entre les plus sauvages, les plus pelés, les plus désolés des paysages. Il va jusqu'à écrire : « endroit charmant, où il semble ne pouvoir exister que des heureux. »

Dans sa course au Sud, il atteint la région du Maroc saharien, par Tanzida et Tisint. La description qu'il fait du paysage du Sud, vu de l'oasis de Tisint, est, je crois, le tableau le plus achevé qu'il ait rapporté de son voyage d'exploration : « Lorsqu'on entre à Tisint, on met le pied dans un monde nouveau. Ici, pour la première fois, l'œil se porte vers le Midi sans rencontrer une seule montagne : la région au Sud de Bani est une immense plaine, tantôt blanche, tantôt brune, étendant à perte de vue ses solitudes pierreuses; une raie d'azur la borne à l'horizon et la sépare du ciel, c'est le talus de la rive gauche du Dra. Au delà, commence le Hamada. Cette plaine brûlée n'a d'autre végétation que quelques gommiers rabougris, d'autre relief que d'étroites chaînes de collines, rocheuses, entrecoupées, s'y tordant comme des tronçons de serpent. A côté du désert morne sont les oasis, avec leur végétation admirable, leurs forêts de palmiers toujours verts, leurs qçars pleins de bien-être et de richesse. Travaillant dans les jardins, étendue nonchalamment à l'ombre des murs, accroupie aux portes des maisons, causant et fumant, on voit une population nombreuse d'hommes au visage noir, Haratîn de couleur très foncée. Leurs vêtements me frappent d'abord : tous sont vêtus de cotonnage indigo, étoffe du Soudan. Je suis dans un nouveau climat : point d'hiver. On sème en décembre, on récolte en mars; l'air n'est jamais froid: au-dessus de ma tête, un ciel toujours bleu. »

Charles de Foucauld s'arrête à Tisint deux jours seulement;

il y est l'objet de la plus vive curiosité : « Tous les Hadjs, familiers avec les choses et les gens des pays lointains, voulurent me voir. Une fois de plus, je reconnus les excellents effets du pèlerinage de la Mecque. Pour le seul fait que je venais d'Algérie, où ils avaient été bien reçus, tous me firent le meilleur accueil. Plusieurs, — je le sus depuis, — se doutèrent que j'étais chrétien; ils n'en dirent mot, comprenant mieux que moi peut-être les dangers où leurs discours pourraient me jeter. L'un d'entre eux, le Hadj bou Rhim, devint dans la suite, pour moi, un véritable ami, me rendit les services les plus signalés, et me sauva des plus grands périls. » De grandes excursions dans le Sud, à Tatta, au Mader et à Aqqâ, remplissent le mois suivant.

Revenu de ces deux explorations, Foucauld songe à regagner l'Algérie, en traversant, à rebours, ce Rif inhospitalier dont l'accès, par l'Ouest, lui a été, au départ, interdit. Il ne peut entreprendre une pareille aventure sans de puissantes protections, et, une fois de plus, il descend vers le Sud, pour aller rendre visite à un personnage de marque, Sidi Abd Allah, qui habite à Mrimima. Celui-ci fournirait sans doute les guides nécessaires.

Mais, à peine l'étranger est-il entré dans une des maisons de Sidi Abd Allah, que le bruit se répand qu'il est chrétien et chargé d'or. Aussitôt, deux bandes de pillards s'embusquent dans la montagne, et se mettent à guetter le passage de cette proie excellente et facile. Foucauld est gardé à vue par les fils de son hôte. Dans ce danger, il écrit une lettre à son ami le Hadj Bou Rhim, et la confie à un mendiant. « Le lendemain, à 7 heures du matin, grand mouvement dans le village. Une troupe de vingt-cinq fantassins et deux cavaliers y arrive tout à coup, et entre droit dans la cour. C'est le Hadj qui vient me prendre. Il a reçu mon billet cette nuit. Il s'est levé aussitôt, a couru chez ses frères et ses parents; chacun s'est armé et l'a rejoint avec ses serviteurs; ils se sont mis en marche, et les voici. » Une demi-heure après, délivré, il quittait Mrimima. Mais les exigences et les vols successifs dont il avait été victime, avaient tellement diminué ses ressources que, rentré à Tisint, et ayant fait ses comptes, il reconnut qu'il lui était impossible d'entreprendre le voyage de retour sans renouveler sa provision d'argent. La ville la plus proche où il y eût des Européens était Mogador, au Nord-Ouest, sur la côte de l'Atlantique; c'est là qu'il fallait aller; Foucauld confie son projet à son ami le Hadj :

il est convenu que celui-ci accompagnera le voyageur jusqu'à Mogador, l'y attendra et le ramènera à Tisint. Mardochée, au contraire, restera dans ce village. On le rejoindra plus tard.

Il faut partir de nuit, dans le plus grand secret, pour ne point être attaqué et pillé. Ce départ de Tisint pour la côte Atlantique, eut lieu le 9 janvier 1884.

De Mrimima, et justement à une des heures vraiment périlleuses de son voyage, Charles de Foucauld avait écrit à sa sœur Marie. Ce n'était pas la première fois qu'il lui écrivait. Comment, par qui fut porté ce billet, écrit sur un petit carré de papier, plié et replié, de manière à ne pas avoir plus de surface qu'un timbre de quittance? Je l'ignore. Quelque caravane a dû s'en charger; la lettre a été reçue; elle était datée de la zaouïa de Sidi Abd Allah Umbarek, 1er janvier : « Bonne année, ma bonne Mimi : si seulement je pouvais te faire savoir en ce jour que je vais bien, que je ne cours aucun danger! Si tu savais combien je suis triste en pensant que tu es probablement sans nouvelles de moi depuis longtemps, inquiète sur mon sort, et que ce jour, qui est une fête pour tant de gens, est pour toi un jour plus triste que les autres! A cette époque, où chacun reçoit des lettres de ses parents, de ses amis, toi seule n'en reçois pas du seul très proche que tu aies au monde. Je sais combien tu dois être triste, et que tu dois avoir le cœur bien gros. Mais peut-être me trompé-je : Dieu veuille! Peut-être une partie de mes lettres t'est-elle parvenue. Si celle-ci te parvient, ma bonne Mimi, prends confiance, sois sans inquiétude : je ne cours aucun danger, et n'en courrai aucun jusqu'à mon arrivée ; le chemin est long, mais il n'est en aucune façon dangereux : si le mauvais temps, qui retarde ma marche depuis un mois et demi, continue, je serai encore trois bons mois à revenir; si je trouve les chemins faciles, deux mois me suffiront : Dieu veuille qu'il en soit ainsi, et que je me retrouve bientôt près de toi... »

A Mogador, où il arrive le 28 janvier, après avoir traversé, pendant trois heures et demie, « une vaste forêt ombrageant d'immenses pâturages, » il va tout droit au Consulat de France et se trouve en présence d'un israélite, secrétaire et traducteur, qui travaillait dans les bureaux, et qui s'appelait Zerbib.

— Je voudrais voir le Consul de France, et toucher un chèque sur la Banque d'Angleterre. Je suis le vicomte de Foucauld, officier de cavalerie française.

L'autre, toisant ce piéton crasseux et vêtu de loques, et connaissant les ruses des clients de la Porte, le prit fort mal.

— Va t'asseoir dehors, le dos au mur : on ne voit pas le Consul comme ça!

Charles de Foucauld alla s'étendre, près du mur, et demeura là quelque temps. Puis, revenant à Zerbib :

— Donnez-moi un peu d'eau, et indiquez-moi, je vous prie, un coin où je puisse me déshabiller et me laver.

Pendant qu'il se dévêtait, dans un réduit voisin, quelqu'un regardait par le trou de la serrure. C'était Zerbib : à sa grande stupéfaction, il voit que ce vagabond était porteur d'une quantité d'instruments de physique, cachés dans les poches ou les plis des vêtements l'un après l'autre déposés sur le sol. « Après tout, se dit-il, je puis me tromper, et il peut dire vrai. »

Aussitôt, il va prévenir son chef. Le vicomte de Foucauld est introduit près de M. Montel, chancelier du Consulat. La première question qu'il pose est celle-ci : « Avez-vous reçu les lettres que j'ai adressées ici, pour ma famille? » Hélas! de toutes les lettres qu'il a écrites, depuis huit mois, pas une n'est parvenue encore. Il écrit donc, sans plus tarder, à sa sœur Marie, lui disant d'abord qu'il n'a jamais été une minute malade, qu'il n'a jamais couru le moindre danger. Cette assertion n'était pas d'une parfaite exactitude. Il ajoute que quatre mille francs, sur les six mille qu'il avait à sa disposition pour le voyage, ont été dépensés, et qu'il a laissé en réserve deux mille francs qu'il vient maintenant chercher. « En partant, je te disais : Je resterai un an; au fond du cœur, je croyais rester au plus six mois. Je ne te disais le double que pour que tu ne t'inquiètes pas, au cas où mon absence se prolongerait; et voici que la parole que je te disais se trouve être le vraie : mon voyage aura duré bien près d'un an. Voici huit mois que je suis parti : je vais passer ici un mois environ, à attendre de tes nouvelles et de l'argent, puis je repartirai pour le Sud, et je retournerai en Algérie, s'il plaît à Dieu, par le chemin suivant : Mezgìta, Dadès, Todra, Ferkla, Qçabi ech Cheurfa, cours de l'Oued Mlouïa, Debdou, Oudjda, d'où je rentrerai en pays français par Lalla Marnia ; il me faudra près de deux mois et demi pour tout cela. Quel bonheur, ma bonne Mimi, aussitôt ma rentrée en Algérie, de prendre le paquebot et de courir auprès de toi!...

D'autres lettres à sa sœur racontent, avec agrément et viva-

cité, la vie qu'il mène à Mogador; ce n'est point une vie oisive, ou simplement de repos. « Je suis jusqu'au cou dans mes longitudes, écrit-il le 8 février, je travaille du matin au soir, et une partie de la nuit. C'est cent fois plus émouvant que le voyage même, car là est le résultat. S'il n'est pas bon, c'est huit mois de peine et de travail perdus; mais j'espère qu'il sera présentable. Je suis ici merveilleusement pour travailler : je loge dans un hôtel-pension arrangé à l'européenne, mais tenu par des juifs espagnols : j'y ai une chambre convenable, où je me tiens toute la journée, et j'y dîne le soir. Je ne sors qu'une fois par jour, pour aller déjeuner chez le seul Français de Mogador, M. Montel, chancelier du Consulat, (le Consul est absent)... Je suis bien content de me retrouver chaque jour, pendant deux ou trois heures, dans un intérieur français, et surtout auprès de quelqu'un qui a été charmant pour moi, et m'a rendu toute espèce de services à mon arrivée. »

14 février : « Je passe mon temps de la façon la plus uniforme du monde : de sept heures à onze heures du matin, je travaille; de onze heures à une heure, je vais déjeuner chez le chancelier; à une heure, je me remets à la besogne; je dîne à sept heures à ma pension, puis je me remets à travailler jusqu'à une heure du matin environ... En fait de visite, je n'en fais aucune, puisqu'il n'y a personne à voir; j'en reçois une chaque jour, celle du nègre qui commande l'escorte par laquelle je me suis fait accompagner. Ne te figure pas qu'elle soit énorme : elle se composait de trois hommes au départ, et n'est plus que de deux, le troisième, qui était un esclave dudit nègre, ayant été vendu ces jours-ci par son maître. Ceux qui restent attendent patiemment, ou plutôt un peu impatiemment, le moment où je me remettrai en route. Chaque jour le chef, le nègre, un chikh de Tisint, vient me rendre compte de l'état des hommes et des mules, me raconter ce qu'il a fait, et prendre l'argent de la journée : c'est une causerie, et une leçon d'arabe... Je tiens beaucoup à ce qu'on ne me remarque pas trop, pour que le gouvernement marocain n'ait pas vent de mes projets, et ne cherche pas à me créer des obstacles sur ma route : sa politique, depuis de longues années, est d'empêcher, par tous les moyens possibles, les Européens de voyager dans l'intérieur de l'Empire... »

« *7 mars 1884 :* Les lettres tardent bien, ma bonne Mimi.

Je crois à chaque instant voir arriver un courrier, mais rien, toujours rien. Pourtant voici trente-cinq jours aujourd'hui que sont parties mes premières lettres;... je demeure toujours dans le même hôtel juif... La colonie française est ici très peu nombreuse : le Consul, le Chancelier et sa femme, un négociant et sa femme, un missionnaire anglican nationalisé Français, un Alsacien. Le missionnaire est un homme fort aimable et fort comme il faut. Il est marié et a presque toujours des amis d'Europe dans sa maison. Il s'y trouve en ce moment une jeune Anglaise très bien, parlant parfaitement le français. Je trouve très agréable d'aller de temps en temps passer la soirée dans cette maison, où j'entends chanter *le Lac* et surtout l'*Envoi de fleurs*, qui me rappellent un bien heureux temps : mais qu'il est loin déjà!... Cependant, sitôt qu'arriveront vos lettres, je me sauverai au galop vers le Sud. »

Charles de Foucauld, dans une lettre, prétend ne pas savoir dessiner. Si l'on ouvre la *Reconnaissance au Maroc*, on trouvera, en sous-titre : *Ouvrage illustré de 4 gravures et de 101 dessins, d'après les croquis de l'auteur* Ces dessins, quelques traits à la plume, mais composés avec un sentiment très sûr du paysage, mais tracés avec un évident scrupule d'exactitude, et qui représentent montagnes, oasis, maisons, ravins, plaines immenses, ajoutent singulièrement à la beauté de l'ouvrage, et offrent du chemin à l'imagination. Sans doute, on voudrait voir la vraie couleur de ces roches, de ce désert, de ces palmeraies au soleil, mais, si imparfaite que soit une simple illustration au trait, elle suffit pour guider nos yeux, qui se souviennent aussitôt, et l'emplissent de lumière.

L'argent reçu, Foucauld, avec le Hadj bou Rhim, repart de Mogador pour Tisint, le 14 mars 1884, mais par une route différente de celle qu'il a parcourue à l'aller. Parvenu à l'Oued Sous, au Sud d'Agadir, il suit à quelque distance la rive droite du fleuve : « Je le verrai toute la journée, serpentant au milieu des tamaris, entouré de cultures, avec de grands oliviers ombrageant son cours, et deux rangées de villages échelonnés sur ses rives... Le fleuve, avec sa bordure de champs, d'arbres et d'habitations, forme une large bande verte, se déroulant au milieu de la plaine, dix mètres au-dessous du niveau général. Un talus relie la dépression au sol environnant. Je marche au Nord du talus, dans la plaine du Sous. C'est une

surface immense, unie comme une glace, au sol de terre rouge, sans une pierre; elle s'étend entre le Grand et le Petit Atlas... Elle est ici de 40 kilomètres... La vallée du Sous demeurera la même durant les trois jours que je vais la remonter : plaine d'une fertilité merveilleuse, enfermée entre deux longues chaînes, dont l'une moins élevée et à crêtes uniformes, borde au Sud l'horizon d'une ligne brune, tandis que l'autre, s'élançant dans les nuages, élève à pic, au-dessus de la campagne, ses massifs gigantesques, aux flancs bleuâtres, aux cîmes blanches. La plaine du Sous, toute d'une admirable fécondité, est loin d'être cultivée en entier... »

Le 31 mars, le voyageur était de retour dans la région de Tisint, où le rabbin Mardochée l'attendait.

Il ne se dirigea pas immédiatement au Nord-Est. Personne ne voulut accepter de l'accompagner dans la contrée où il chercha d'abord à entrer : force lui fut de repasser par Tazenakht.

Nous savons désormais quelle était la manière de voyager de Charles de Foucauld, l'endurance et le courage qu'il montra, et de quel bel esprit de savant et de poète il fit preuve en écrivant ses souvenirs. Il ne me reste donc qu'à relever quelques noms, sur cette route de retour, qui fut rapidement parcourue.

De Tazenakht, il se rend au Mezgîta, puis au Dadès, puis à Qçabi ech Cheurfa. En route, il est retenu deux jours par de grandes pluies. Le 8 mai, il passe à gué la Mlouïa, le plus large courant d'eau, semble-t-il, qu'il ait traversé, puisque la *Reconnaissance au Maroc* note ici 35 mètres de large, 1 mètre 20 de profondeur.

Les dernières étapes le conduisent à Debdou, premier point faisant un commerce régulier avec l'Algérie. Le voyageur n'a plus un centime. Heureusement, il se trouve à quatre journées de marche seulement de Lalla Marnia. Il vend ses mulets, se procure ainsi de quoi en louer d'autres, et, parti d'Oudjda à sept heures du matin, le 23 mai, arrive en terre française à dix heures, et, bientôt après, à Lalla Marnia, où il quitte Mardochée.

A la suite de la *Reconnaissance au Maroc*, Charles de Foucauld a rédigé, avec cet esprit méthodique si remarquable déjà dans le récit même du voyage, une seconde partie qu'il intitule : *Renseignements*. Dans cette partie, toute scientifique, sont rassemblés les détails que le voyageur a pu observer, ou

recueillir, sur les rivières et leurs affluents, les tribus et leurs divisions, le nombre de fusils et de chevaux dont elles disposent, les routes, celles qu'il a suivies et celles qu'on lui a indiquées, avec la notation de la durée des étapes, sorte de guide que les chefs de nos troupes opérant au Maroc ont consulté et consultent encore aujourd'hui. A la fin, se trouve un appendice sur les Israélites au Maroc, étude sociale et statistique; puis la liste des observations astronomiques faites au cours du voyage; le tableau des latitudes et longitudes, les observations météorologiques, et un index des noms géographiques contenus dans le volume et dans l'atlas.

Un an après le retour de Charles de Foucauld en terre française, le 24 avril 1885, Henri Duveyrier faisait un rapport à la Société de Géographie de Paris sur la *Reconnaissance au Maroc*, dont il avait étudié le manuscrit. « En onze mois, disait-il, du 20 juin 1883 au 23 mai 1884, un seul homme, M. le vicomte de Foucauld, a doublé, pour le moins, la longueur des itinéraires soigneusement levés au Maroc. Il a repris, en les perfectionnant, 689 kilomètres des travaux de ses devanciers, et il y a ajouté 2 250 kilomètres nouveaux. Pour ce qui est de la géographie astronomique, il a déterminé quarante-cinq longitudes et quarante latitudes; et, là où nous ne possédions que des altitudes se chiffrant par quelques dizaines, il nous en apporte trois mille. C'est vraiment, vous le comprenez, une ère nouvelle qui s'ouvre, grâce à M. de Foucauld, et on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de ces résultats si beaux et si utiles, ou du dévouement, du courage et de l'abnégation ascétique, grâce auxquels ce jeune officier français les a obtenus. » Duveyrier indique ensuite quelles sont les parties du voyage qui peuvent justement porter le nom de découvertes; elles sont nombreuses et importantes; il établit que les observations du vicomte de Foucauld ont corrigé, d'un degré plein vers l'Ouest, le tracé d'une partie du cours du Dhera'a, telle qu'elle est portée sur la carte du docteur allemand Rohlfs. Enfin, il annonçait, en terminant son rapport, que la Société de Géographie attribuait la première de ses médailles d'or au jeune explorateur.

Ce qu'il faut dire, en achevant ce chapitre, c'est que jamais Foucauld n'oubliera le Maroc. Une seule fois il semblera tout près d'y rentrer; il se réjouira dans son cœur, à la pensée de parcourir librement ce pays où la France est enfin venue, et,

avec elle une espérance de relèvement, de justice, d'amitié pour le peuple « assis à l'ombre de la mort. » Bientôt le projet de mission qu'il n'avait ni inspiré, ni hâté, sera abandonné, et tombera parmi les bonnes intentions politiques qui n'ont point trouvé d'homme fort pour les défendre. Mais, toute sa vie, l'officier, devenu prêtre, demeurera « à la disposition du Maroc; » il s'établira, en 1901, presque à la frontière de cet État; il notera, sur ses carnets, avec un bonheur qu'on devine, les visites de Marocains qu'il a reçues; dans ses conversations, dans ses lettres, surtout dans sa prière où les infortunes de tant de nations trouveront place, il ne cessera de nommer le Maroc. Il se sentira, pour les tribus qu'il a visitées, pour le connu et l'inconnu de cette terre de sa jeunesse, une amitié renouvelée et grandissante. Car ce n'est plus seulement le géographe, l'artiste aux yeux clairs, le Français toujours songeant à la vocation de la France, qui aimera l'empire du Moghreb : ce sera le prêtre ému d'une compassion fraternelle, et qui écrira, un soir de décembre : « Je pense tant au Maroc, depuis quelque temps, à ce Maroc où dix millions d'habitants n'ont ni un prêtre, ni un autel; où la nuit de Noël se passera sans messe et sans prière! »

V. — LA CONVERSION

Les premiers mois, après le retour du Maroc, furent presque entièrement passés en Algérie. Charles de Foucauld ne commença pas tout de suite à composer et rédiger le livre dont il rapportait les éléments; il vérifia ses notes, les déchiffra, s'il en était besoin, consulta ses amis, prépara, en somme, le travail qu'il devait faire, un peu plus tard, à Paris. Il fit bien quelques séjours en France, des tournées de visites et de revoir; mais le « principal établissement, » les papiers, la bibliothèque, les habitudes, restèrent où ils étaient avant le grand voyage. Un moment, on put même croire que l'explorateur allait se marier en Algérie. Une jeune fille lui avait plu. Elle était de bonne famille, et il arrivait de bien loin. Il écrivit à Paris, où il trouva peu d'encouragement. J'ignore s'il était fort épris, et ce qui lui fut opposé. Mais lorsqu'il eut fait une nouvelle excursion en France, dans l'été de 1885, et habité quelque temps près de Bordeaux, chez sa tante Mme Moitessier, au château du

Tuquet, il renonça au projet. Il était appelé à de tout autres destinées, et, sans le comprendre, il les servait ainsi.

Une volonté supérieure le tient. Elle le pousse à l'action; elle le fouette; elle le mène vers son but caché. La voix du désert s'élève de nouveau. Dès le début de septembre, Charles est à Nice, chez son beau-frère, M. de Blic, confident de ses pensées. Quelles sont-elles? Ne le devine-t-on pas? Il va repartir; il va au Sud, bien entendu; il veut visiter les oasis et les chotts de l'Algérie et de la Tunisie. Peut-être n'est-ce là que le prélude d'un plus grand voyage? Je connais l'un de ses intimes amis, qui croit que l'intention secrète de l'explorateur était d'étudier les moyens et de chercher le meilleur point de départ pour une traversée du Sahara. Qui peut le dire désormais? Foucauld ne confiait guère ses projets, et ne racontait pas ses souvenirs. A la veille d'entreprendre cette « excursion, » comme il disait, dans les régions des chotts, il voyait se lever parfois vers lui le regard inquiet de sa sœur. « Ne crains rien, répondait-il, je n'aurai aucun mal; avec des ménagements, on peut passer partout. »

Le 14 septembre, il s'embarqua à Port-Vendres pour Alger. Quelques semaines plus tôt, il avait écrit à son ami de Vassal, qui se trouvait à El Goléa, le priant de lui procurer deux chameaux, deux chevaux, et d'engager un domestique arabe pour l'expédition.

L'itinéraire ne nous est pas connu dans toutes ses parties. Nous savons seulement que Foucauld, pénétrant au Sud de la province d'Oran, visita Laghouat, puis, encore plus au Sud, l'oasis de Ghardaïa et ce Mzab si peu hospitalier, où il devait revenir un jour sous le costume de moine et se concilier la sympathie d'un peuple entre tous hostile aux chrétiens; puis El Goléa, Ouargla où le lieutenant Cauret était chef de poste (fin de novembre 1885); Touggourt; la région du Djerid, entre le Chott el Gharsa et le Chott el Djerid. Route immense, dans des pays désolés, où il faut voyager bien des jours et dormir bien des nuits, avant d'apercevoir, pâlie par la lumière aveuglante, la tache verte d'une palmeraie. Si vous tentez de la suivre sur l'atlas, vous trouverez quelques noms imprimés entre ceux des étapes que j'ai citées. Mais que désignent-ils? non pas des villages, comme en Europe, ou des rivières courantes, mais des dunes, des étendues pierreuses, des fleuves fossiles, des

fondrières desséchées où, parmi les dépôts de sel des eaux évaporées, quelques touffes d'herbe rousse ou grise ont de la peine à vivre, un puits, l'habitat incertain d'une tribu errante. Nous savons encore que Charles de Foucauld, épris de la solitude, déjà fiancé avec elle, laissait souvent en arrière son domestique indigène et ses bagages, et gagnait le large, jusqu'à ce qu'il ne vît plus, autour de lui, que le désert. Plus d'une fois, il prit de la sorte une avance de deux journées. Il mangeait ce qu'il avait dans ses poches. La nuit, il se couchait sur le sol, et, longtemps, regardait les étoiles. Peut-être s'exerçait-il à ne pas dormir. Peut-être la crise religieuse que je vais raconter le tenait-elle éveillé, interrogeant, guettant le souffle de Dieu, qui remplit mieux le cœur dans la nuit et le silence. Il aimait les paysages, et donc le ciel étoilé, le plus grand de tous. Au matin, il sellait son cheval attaché au piquet, rejoignait son serviteur arabe, prenait des provisions, de quoi vivre un jour ou deux, et repartait.

Ayant traversé le Sud algérien, de l'Ouest à l'Est, il devait, naturellement, aboutir à la côte tunisienne. La dernière oasis qu'il visita fut, en effet, celle de Gabès, toute voisine des plages, chaude et secrète, où l'orge et les légumes poussent sous les arbustes, et les arbustes à l'ombre des hautes palmes. De là, il s'embarqua pour la France.

Revenu à Nice le 23 janvier 1886, après plus de quatre mois d'absence, Charles s'y reposa jusqu'au 19 février. A cette date, il quitta son beau-frère et sa sœur, et vint s'installer à Paris, où il loua un petit appartement au n° 50 de la rue de Miromesnil. La période qui s'ouvre appartiendra au travail et à l'intimité familiale. La famille loin de laquelle il vient de vivre longtemps, l'accueille intelligemment, délicieusement. Rien que de la joie : aucun prêche, aucun reproche, aucun souhait exprimé. On le fête ; on est fier de lui ; il voit la société la plus choisie et la plus sérieuse de Paris. Des hommes, que leur passage au pouvoir a rendus fameux et n'a point compromis, causent devant lui des affaires religieuses et des affaires politiques de la France. Ils sont chrétiens, et ne font pas mystère de leur foi. Charles les retrouve chaque semaine. De douces influences féminines l'enveloppent ; il vit dans l'intimité de parentes qui lui rappellent sa mère, et dont il reçoit, sans qu'elles y songent même, un perpétuel exemple d'esprit, de grâce, de gaîté saine et de piété. C'est la comtesse Armand de Foucauld, mère de Louis de Foucauld,

le futur attaché militaire à Berlin; c'est Mme Moitessier, et ses deux filles, la comtesse de Flavigny et la vicomtesse de Bondy.

Sophie de Foucauld, tante de Charles, personne d'une grande beauté et dont Ingres a fait deux fois le portrait, avait épousé M. Moitessier, originaire de Mirecourt, et qui avait fait une fortune considérable dans l'importation des tabacs. Elle habitait un bel hôtel, 42 rue d'Anjou, au coin du boulevard Malesherbes, et y recevait beaucoup. Très intelligente, douée d'une volonté à la Foucauld, qui va où elle prétend aller, très femme du monde, connaissant à merveille l'art de faire valoir et de faire vouloir les autres, de paraître intéressée par des discussions dont on n'entend pas tout, de les relancer si elles faiblissent, de marquer sans offenser jamais, d'un mot ou d'un sourire, ce qu'elle n'approuvait pas, elle avait tenu le salon politique d'un des plus jeunes ministres que nous ayons eu, Louis Buffet, cousin germain de son mari, et, qui avait été premier ministre à trente ans. Louis Buffet, Aimé Buffet, son frère, inspecteur des Ponts et Chaussées, Estancelin, le duc de Broglie, étaient demeurés les familiers de la maison. Il y avait les invités de droit, et les autres. Charles était de toutes les « dimanchées » de Mme Moitessier. Plusieurs fois par semaine, en outre, il allait dîner rue d'Anjou, à 6 heures, toujours en habit, bien entendu. Rentré chez lui, rue de Miromesnil, il enlevait son habit, endossait une gandourah, chaussait des pantoufles de cuir souple, s'enveloppait dans un burnous, mettait un coussin sous sa tête, et se couchait sur un tapis. Une des remarquables particularités de l'appartement de Charles de Foucauld, c'est qu'on n'y voyait aucun lit. Il n'y en avait point. L'ameublement était celui d'un homme de goût, qui a eu des ancêtres dans l'histoire de France, et dont le rêve est en Orient. Aux murs, pendaient, à côté de portraits de famille peints par Largillière, des aquarelles, des croquis à la plume, représentant des paysages du Maroc ; çà et là étaient accrochées des armes et des étoffes rapportées d'Algérie. La bibliothèque ne renfermait pas un grand nombre de livres, mais la plupart étaient des livres rares, ou élégamment édités. Enfermé là tout le jour, Charles écrivait, raturait, consultait ses cahiers et ses notes, et rédigeait le livre sévère et magnifique qui allait répandre son nom parmi tous les géographes du monde et même dans d'autres milieux. Se trouvait-il embarrassé, avait-il une recherche à faire, il quittait la table de

travail, et se rendait dans une bibliothèque publique, ou chez Duveyrier.

Duveyrier avait été célèbre à vingt ans; il vivait, depuis lors, enseveli dans cette gloire, incapable de la renouveler. En 1860, à l'âge où les jeunes gens ne sont encore que des bacheliers incertains de la route à choisir, lui, déjà botaniste, géologue, versé dans les langues orientales, civilisé merveilleusement doué pour aborder et se concilier les barbares, il avait fait le voyage, alors périlleux, de Laghouat à El Goléa. Emprisonné par les Ksouriens d'El Goléa, puis délivré, il n'avait profité de sa liberté que pour s'enfoncer dans l'inconnu redoutable du Sahara, pour visiter le Sud de la Tunisie, une partie de la Tripolitaine, et le territoire des Azjer, la plus orientale, la plus hostile également de toutes les tribus Touarègues. Le livre rapporté de là l'avait, très justement, rendu célèbre. Mais abattu par la maladie, condamné par elle à n'être plus qu'un saharien consultant, Duveyrier souffrait, non seulement de ne plus être celui qui repart, et découvre, et accroît sa renommée, mais de voir que la France, diminuée en 1871, et comme doutant d'elle-même, sans perdre le souvenir de l'œuvre qu'il avait faite, ne la continuait pas. Il accueillit affectueusement son émule, l'explorateur du Maroc, se mit à sa disposition, et recommença de voyager, mais de la manière qu'il n'aimait pas : sur les cartes, dans les livres, dans ses souvenirs et ceux des autres.

Lentement, les innombrables documents rapportés par Foucauld devenaient de la science et de la vie.

On ne peut, sans quelque étonnement, assister à cette transformation des habitudes de l'ancien lieutenant de Pont-à-Mousson et de Sétif. D'où venait-elle? Principalement d'une ambition qui s'était emparée de lui, et qu'il servait avec cette volonté tendue et sans repos qui était la marque originale de Charles de Foucauld, et, on peut dire, de sa race.

Après la publication de ce livre qu'il écrivait, après l'excursion aux Chotts, il était résolu à entreprendre de nouveaux grands voyages. Il ne parlait à personne de ces projets, mais son esprit en était souvent occupé. Une autre pensée l'habitait, et le troublait.

J'ai dit que Charles de Foucauld avait été remué profondément, durant son séjour en Algérie et au Maroc, par la perpétuelle invocation à Dieu qui s'élevait autour de lui. Ces appels

à la prière, ces hommes, prosternés cinq fois le jour vers l'Orient, ce nom d'Allah sans cesse répété dans les conversations ou les écrits, tout l'appareil religieux de la vie musulmane l'avait amené à se dire : « Et moi qui suis sans religion ! » Car les Juifs aussi priaient, et le même Dieu que les Arabes, ou que les Marocains. Les vices qui avaient pu corrompre l'esprit ou le cœur de ces hommes n'avaient pas empêché le témoin méditatif de sentir la grandeur de la foi. De retour en Algérie, il avait même dit à quelques-uns de ses amis : « J'ai songé à me faire musulman. » Propos de sensibilité, que la raison n'avait pas ratifié. Au premier examen, il lui était apparu, comme il en a fait la confidence à l'un de ses intimes amis, que la religion de Mahomet ne pouvait être la véritable, « étant trop matérielle. » Mais l'inquiétude demeurait. Bénie soit-elle ! Car elle est la preuve d'une supériorité chez celui qui l'éprouve, un grand événement dans l'ordre de la grâce, le signe bienheureux qu'une âme échappe à l'indifférence religieuse. Il manquait à ce jeune homme, né dans le catholicisme, de bien connaître cette religion divine, magnifique et solide, et d'en avoir au moins deviné la transcendance, pour revenir à elle, sans hésitation, au moment où la tyrannie de la matière lui pesait par trop. Il était triste, en effet, au fond de son cœur, d'une tristesse ancienne. Il avait eu beau vivre dans le plaisir, elle n'avait fait que s'accroître. Elle l'avait tenu, selon l'aveu qu'il en a écrit, « muet et accablé, pendant ce qu'on appelle les fêtes. » Depuis lors, elle n'avait été dissipée ni par les sciences humaines, ni par l'action, ni par le succès et la réputation. Aujourd'hui, sans doute, il s'était soumis à une discipline de travail, et, par là, il se sentait meilleur que dans le passé, mais non point allégé de ses fautes, non point tel qu'il aurait dû être, bien loin moralement de ces êtres chers qu'il voyait vivre dans sa famille retrouvée, unie, heureuse.

Il lisait beaucoup. Mais une grande lâcheté secrète est en nous, lorsqu'il s'agit de reprendre une règle de vie que nous savons sévère et réprimante. Nous cherchons l'à peu près pour ne pas en venir à l'idéal de perfection, et la nature, frémissante, nous fait demander conseil aux hommes plutôt qu'à Dieu, parce que nous savons que Dieu est exigeant. C'est ainsi que Charles de Foucauld, aux heures où cessait le travail de rédaction de la *Reconnaissance au Maroc*, ouvrait les livres des

philosophes païens, et les interrogeait sur l'âme, le devoir, la vie future. Les réponses lui semblaient pauvres. Elles le sont nécessairement. La raison ne va pas loin sans guide dans le problème de la création et de la destinée. Charles avait l'esprit trop net pour se contenter du bruit des mots et de l'éclat des images. Il savait que la philosophie des temps anciens n'avait rien purifié, rien adouci, rien consolé, et il serait revenu, sans doute, à la formule d'absolu scepticisme adoptée dès le collège : « les hommes ne peuvent connaître la vérité, » si le spectacle de la petite société choisie où il se trouvait replacé n'avait chaque jour ébranlé l'autorité fragile de cette conclusion.

La probité, la délicatesse, la charité devenue habitude et comme naturelle, la joie aussi de ces consciences voisines qui ne se cachaient pas de lui, et où il pouvait lire, l'obligeaient à de perpétuels retours sur lui-même. Voici, se disait-il, des hommes, des femmes, tous cultivés, quelques-uns tout à fait supérieurs par l'intelligence : puisqu'ils acceptent entièrement la foi catholique, ne serait-ce pas qu'elle est vraie? Ils l'ont étudiée, ils la vivent pleinement. Et moi, et moi, qu'est-ce que je connais d'elle? Sincèrement, connaissé-je le catholicisme?

Il réfléchissait. La seule inquiétude de ces choses est déjà une prière, et Dieu l'écoutait. Quelques pages d'un livre chrétien qu'il avait ouvert après tant d'autres, dans un moment d'angoisse, — j'ignore quel était ce livre, — commencèrent d'éclairer cet incroyant, qui avait cherché la beauté parfaite et la tendresse infinie partout où elles ne sont pas.

Il est probable que sa tante, ses cousines, sa sœur qui vint plusieurs fois le voir à Paris, et qu'il aimait tendrement, avaient quelque soupçon de ce travail intérieur qui amenait à la vérité une intelligence et un cœur dévoyés. Elles ne le hâtaient par aucun moyen humain. Elles étaient bonnes, elles suivaient la route droite, elles priaient. Ce fut par hasard qu'un soir, chez madame Moitessier, Charles rencontra l'abbé Huvelin, qui était lié, depuis longtemps, avec plusieurs personnes de la famille de Foucauld. Étant très humble, très simple, très homme d'oraison et de mysticité, cet ancien normalien fit grande impression sur celui qui devait lui ressembler un jour. Que dit-il ce soir-là?

Il est très sûr qu'il n'essaya pas de briller. S'il eut de l'esprit, c'est qu'il ne pouvait faire autrement que d'en avoir. Les

amitiés comme celle qui allait naître, entre Charles de Foucauld et lui, n'ont point, d'ailleurs, leur origine dans les mots, ni dans l'éclat du talent, ni dans la volonté de conquérir. Un homme incroyant, et qui a mal vécu, se trouve en présence d'un autre homme, non seulement croyant et chaste, mais devenu la prière même, la pitié même pour l'immense faiblesse et souffrance humaine, peut-être plus, comme on l'a dit : l'une des victimes qui, secrètement, s'offrent à Dieu pour souffrir, réparer le mal, adoucir le châtiment d'autrui. Ces deux hommes peuvent n'avoir échangé que des phrases banales; s'être salués seulement, puis regardés l'un l'autre, cinq ou six fois, dans une soirée : cela suffit, ils se sont reconnus; ils s'attendaient; dans leur cœur, ils nommeront désormais cette rencontre un grand événement. L'un a pensé : « Vous êtes la religion! » l'autre : « Mon frère qui êtes malheureux, je ne suis qu'un pauvre homme, mais mon Dieu est très doux, et il cherche votre âme pour la sauver. » Ils ne s'oublieront plus.

L'abbé Huvelin, né en 1838 était donc, en 1886, un homme encore jeune, bien qu'il n'y parût guère : la vie pénitente qu'il menait depuis sa première jeunesse, et qui avait fait sourire ou s'émouvoir ses camarades de l'École Normale; la fatigue d'être et d'avoir été à la merci de toutes les douleurs en quête d'allégement, de toutes les inquiétudes humaines cherchant une décision; la maladie aussi, une sorte de rhumatisme généralisé, qui déjà l'éprouvait, ne lui laissaient guère que la jeunesse d'un esprit prompt et d'un cœur très sensible. Il tenait la tête penchée sur l'épaule; il avait le visage creusé de rides; la marche lui était souvent un supplice. Ce vicaire à Saint-Augustin avait, dans Paris, une terrible clientèle de pénitents, des relations innombrables, et, ce qui compliquait encore singulièrement sa vie, la réputation d'un saint homme.

La sainteté est le plus puissant attrait qui rassemble les âmes de bonne volonté. La sienne s'était promptement révélée dans les conférences qu'il faisait aux jeunes gens, depuis 1875, sur l'histoire de l'Église. Malgré ses protestations, il avait vu des femmes en grand nombre, et des hommes ayant dépassé la jeunesse, se mêler au public auquel ses conférences de la crypte étaient d'abord réservées. Il parlait aussi dans la chaire de la paroisse, et on se pressait pour entendre ce causeur qui ne récitait point, ne cherchait point à étonner, mais impro-

visait sur un thème toujours très étudié, laissant vivre et s'exprimer au naturel un esprit jaillissant, prudent en doctrine, hardi devant les mots qu'il faut dire, abondant en réminiscences de littérature ou d'histoire, homme de la digression, de la parenthèse, de l'exclamation, du trait inattendu, et, avant tout, de la longue expérience du monde et de la miséricorde. Par là, il était près de chacun de ses auditeurs; par là, il était l'ami sûr et souhaité. Sa pitié pour les pécheurs, on peut dire sa tendresse, touchait les plus indifférents. On sentait qu'il les voulait meilleurs pour qu'ils fussent plus heureux, et, qu'il pensait toujours, pour ceux qui n'y songeaient guère, à l'heure définitive où ils paraîtraient devant Dieu, où ils seraient jugés, condamnés, malheureux, sans espoir de mourir, car la mort n'existe pas, même un instant : il n'y a que deux vies.

Le zèle extrême de l'abbé Huvelin, ses démarches, les visites qu'il faisait et celles qu'il recevait, son immense correspondance, — des billets courts, affectueux et nets, — le redoublement d'austérité dont, à certaines périodes, on eut la preuve sans en savoir les causes : tout s'explique par cet amour des âmes aventurées.

Pour une autre raison encore, et bien puissante, il était un conseiller auquel on venait tout de suite : il avait l'intelligence de la douleur humaine. Il y compatissait ; quelle qu'elle fût, il l'avait déjà rencontrée, consolée, relevée. Jamais elle n'avait pour lui un visage inconnu.

Ce que j'ai dit suffit à faire comprendre pourquoi toutes les misères humaines, tous les doutes et tous les repentirs allaient naturellement au conseil de l'abbé Huvelin. Il confessait à Saint-Augustin ; il recevait beaucoup chez lui. Quel robuste et agile esprit devait avoir ce malade et ce perclus, pour imaginer, successivement, tous les problèmes d'ordre moral qu'on lui soumettait, pour les étudier et les résoudre en un moment! Mais il était doué d'un jugement si sûr qu'il débrouillait tous les cas, et d'une vue si pénétrante des dispositions intimes des personnes qui le consultaient, que plusieurs l'ont attribuée à une grâce singulière de Dieu. On cite même des circonstances où il a fait allusion à des événements passés et secrets de la vie de ses pénitents. Ses avis étaient clairs, simples, de bon sens, et il n'en changeait pas. Il les variait selon les gens. Il ne traitait pas les ours comme les hirondelles. Plus d'une fois, on l'a entendu

répéter : « Il y a des âmes auxquelles on doit dire : il faut en passer par là ! Il y a, dans les décisions canoniques, une force avec laquelle ceux qui les méprisent comptent plus qu'on ne croit. » D'habitude, on trouvait chez lui, l'après-midi, ce grand érudit dans les directions spirituelles. On rencontrait, dans sa petite antichambre, des gens de tous les âges et de tous les mondes, des Parisiens et des passants. A tour de rôle, ils entraient dans la pièce voisine, encombrée de livres et de papiers, où se tenait M. Huvelin, assis, résigné à la foule comme à la maladie, un chat sur les genoux. Les visiteurs qui lui avaient été présentés, même dans le lointain passé, étaient sûrs d'être reconnus. Il écoutait de tout son esprit. Comme il était bref, il demandait qu'on fût de même. Sa mission était rude. Lui, naturellement gai, on l'a vu bien souvent pleurer. Il souffrait de toutes les douleurs qu'on lui apportait, de toutes les fautes dont il recevait l'aveu, ou qu'il devinait dans les cœurs.

Tel était le prêtre éminent en sainteté, c'est-à-dire en science de Dieu et des hommes, que Charles de Foucauld avait rencontré, un soir de l'été finissant. Ils ne se revirent pas tout de suite. Mais, dans l'âme de Charles, la grâce montait sa marée. On ne sait d'abord d'où elle vient. Elle est promise aux hommes de bonne volonté. Au moment qu'elle semblait loin, elle a déjà couvert les fonds vaseux; elle est fraîche ; elle amène ses oiseaux avec elle, et ses vagues qui déferlent, l'une après l'autre, disant toutes : « Il faut croire, être pur, être joyeux de la grande joie divine, et recevoir la lumière sur les eaux vivantes. » Cet obscur mouvement, ce désir d'illumination, il les sentait en lui, de plus en plus puissants. On le voyait, à présent, entrer dans les églises, entre deux courses, ou à la tombée de la nuit; il s'asseyait, loin de l'autel, ne comprenant ni ce qui l'avait attiré là, ni ce qui l'y retenait, et il disait, non point ses prières d'autrefois, mais celle-ci, qui monte droit au paradis : « Mon Dieu, si vous existez, faites-le-moi connaître ! »

Un soir d'octobre, dans une de ces conversations familiales, où l'esprit et le cœur parlent librement et sans chercher la route, les enfants jouant autour des tables avant d'aller se coucher, une de ses cousines dit à Charles : « Il paraît que l'abbé Huvelin ne reprendra pas ses conférences ; je le regrette bien. — Moi aussi, répondit Charles, car je comptais les suivre. » La réponse ne fut pas relevée. Quelques jours plus tard, il dit,

gravement, à cette même cousine : « Vous êtes heureuse de croire ; je cherche la lumière, et je ne la trouve pas. »

Entre le 27 et le 30 octobre, le lendemain de cette confidence, l'abbé Huvelin vit entrer dans son confessionnal, à Saint-Augustin, un jeune homme qui ne s'agenouilla pas, qui se pencha seulement, et dit :

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas la foi ; je viens vous demander de m'instruire.

M. Huvelin le regarda :

— Mettez-vous à genoux, confessez-vous à Dieu : vous croirez.

— Mais je ne suis pas venu pour cela.

— Confessez-vous.

Celui qui voulait croire sentit que le pardon était, pour lui, la condition de la lumière. Il s'agenouilla, et confessa toute sa vie.

Quand il vit se relever le pénitent absous, l'abbé reprit :

— Vous êtes à jeun ?

— Oui.

— Allez communier !

Et Charles de Foucauld s'approcha aussitôt de la table sainte, et fit sa « seconde première communion. »

De sa conversion, il ne parla point. Ce fut à certains actes qu'on s'aperçut, et peu à peu, que le fond de l'âme était changé. La vie continua d'être laborieuse : la paix y était rentrée, et elle transparaît toujours : dans les yeux, dans le sourire, ou la voix, ou les mots. Les lettres, qui n'avaient pas cessé d'être affectueuses, deviennent reconnaissantes. Le nom de Dieu y est souvent prononcé. La vie se modèle, silencieusement, sur l'idéal retrouvé. Tout est profond, discret, simple dans ce renouvellement.

Bientôt, par exemple, Charles apprendra la naissance d'un neveu, qui sera son filleul ; il partira pour Dijon, passera quelques jours près de sa sœur et de son beau-frère, et, à peine de retour à Paris, leur adressera ce remerciement dicté par un cœur jeune ou rajeuni :

« Les séjours qu'on fait chez vous sont bien doux ; ils ne méritent qu'un reproche : c'est qu'on est entouré de tant de bonté et de tant d'affection qu'on se sent le cœur trop faible pour rendre autant qu'on a reçu, et on craint de n'aimer jamais assez, de n'admirer jamais assez, et de n'être jamais

assez reconnaissant. La vie dans votre intérieur, non seulement est d'une douceur extrême, mais encore rend meilleur, par l'air d'affection et de calme qui s'y respire. J'espère que je pourrai revenir bientôt. En vous quittant, le retour est la seule chose à laquelle je pense; je ne crois pas beaucoup à l'exécution des projets; mais si je ne compte pas sur mes prévisions, je garde l'espoir que quelque imprévu m'amènera chez vous avant qu'il soit longtemps.

« Vous savez mes occupations, mes idées, mes pensées vagues sur l'avenir; nous en causions hier soir; vous me suivrez facilement d'ici à notre revue. Pour moi, ce m'est une si grande joie, en vous quittant, de connaître tous les lieux entre lesquels vous partagez votre temps! Je suis, en vous écrivant, auprès de vous à Dijon; après-demain je vous suivrai à Échalot; je chasserai avec vous; je traînerai la brouette avec Maurice; j'admirerai la bibliothèque de M. de Blic; je me chaufferai en famille au coin du feu. Je vais être bien souvent et bien agréablement avec vous, maintenant que je connais tous vos nids. »

Le manuscrit de la *Reconnaissance au Maroc* avait été achevé au début de 1887, et, tout de suite, les épreuves d'imprimerie avaient commencé d'affluer dans l'appartement de la rue de Miromesnil. Gros travail pour un savant aussi soigneux du détail, et qui voulait que l'œuvre fût habillée comme il l'était lui-même au temps de l'École de cavalerie! Lourde charge, pour un budget que le voyage aux Chotts, dix excursions en France et l'installation à Paris avaient déjà grevé! « Mes revenus suffisent à ces dépenses extraordinaires, mais juste; aussi, depuis mon retour du Maroc, je n'ai pas eu à emprunter quoi que ce soit : mais je n'ai pas fait d'économies. J'ai le désir de faire lever mon conseil judiciaire, que j'ai depuis cinq ans... Mon conseil existant, je ne puis penser à d'autres voyages, et, mon livre allant paraître, il est temps de songer à de nouvelles expéditions. »

René Bazin.

(A suivre.)

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

VI [1]

XX. — LA BATAILLE DE LA DOUNAÏETZ; L'ÉVACUATION DE LA POLOGNE ET DE LA LITHUANIE

Samedi, 24 avril 1915.

La grande offensive, que l'Empereur m'annonçait naguère à Baranovitchi, est commencée.

Dans les Carpathes septentrionales, les Russes déploient de vigoureux efforts devant Uszok, dont la possession leur est indispensable pour marcher ensuite sur Cracovie.

L'Empereur parcourt actuellement le front galicien; il était hier à Lvow.

*
* *

Mardi, 4 mai 1915.

Depuis deux jours, les Allemands et les Austro-Hongrois attaquent en force la partie du front russe qui s'étend de la Vistule aux Carpathes. Ils avancent irrésistiblement vers l'Est; leur aile gauche a déjà franchi le cours inférieur de la Dounaïetz, qui se jette dans la Vistule, à 65 kilomètres en amont de Cracovie.

*
* *

Jeudi, 6 mai 1915.

Entre les Carpathes et la Vistule, la situation des Russes devient critique. Après des combats très durs à Tarnow, à Gorlice, à Iaslo, ils se retirent en hâte derrière la Dounaïetz et la

Copyright by Maurice Paléologue, 1921.

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er et 15 février, 15 mars, 1er avril 1921.

Wisloka. Les pertes sont énormes; le nombre des prisonniers s'élèverait à 40 000.

***

Dimanche, 9 mai 1915.

Depuis le col d'Uszok jusqu'à la Vistule, c'est-à-dire sur un espace de 200 kilomètres, la bataille de Galicie se poursuit avec acharnement.

Partout, les Russes reculent. La rapidité de leur retraite risque de rendre bientôt intenable leur position sur la ligne de la Nida, qui s'étend au Nord de la Vistule.

***

Mercredi, 12 mai 1915.

Aux Dardanelles, les Anglo-Français avancent avec méthode, en consolidant chaque nuit par des retranchements le terrain gagné pendant le jour. Les Turcs résistent avec une extrême énergie.

Le public russe s'intéresse au moindre détail des combats; il ne doute pas de leur résultat final, qu'il croit prochain. Dans le jeu de son imagination, il voit déjà les escadres alliées franchir l'Hellespont et s'embosser devant la Corne d'Or; il en oublie presque les défaites de Galicie. Comme toujours, il demande au rêve l'oubli de la réalité.

***

Jeudi, 20 mai 1915.

D'après les calculs de l'État-major russe, les forces austro-allemandes engagées contre la Russie ne comptent pas moins de 55 corps d'armée et 20 divisions de cavalerie. Sur ces 55 corps, trois sont arrivés tout récemment de France.

***

Mercredi, 26 mai 1915.

Les échecs successifs de l'armée russe offrent à Raspoutine l'occasion de satisfaire l'implacable rancune qu'il a vouée depuis longtemps au Grand-Duc Nicolas. Il ne cesse de vitupérer contre le généralissime, qu'il accuse de ne rien connaître à l'art militaire et de chercher uniquement à se créer dans les troupes une popularité de mauvais aloi avec l'arrière-pensée de supplanter l'Empereur. Tout le caractère et tout le passé du

Grand-Duc suffiraient à démentir ce dernier grief; mais je sais que les souverains en sont émus...

***

Lundi, 31 mai 1915.

Cet après-midi, je fais visite au Président de la Douma, Rodzianko, dont le patriotisme ardent et la robuste énergie m'ont souvent réconforté.

Mais la première impression que j'ai de lui m'affecte péniblement. Il a le visage maigri, le teint verdâtre, les narines serrées. Sa taille de colosse, d'habitude si droite, semble fléchir sous un poids trop lourd. Et, quand il s'assied en face de moi, il s'effondre tout d'une masse. Après un long hochement de tête et un profond soupir, il me dit :

— Vous me voyez très sombre, mon cher ambassadeur... Oh! rien n'est perdu, au contraire!... Il nous fallait sans doute cette épreuve pour secouer notre somnolence, pour nous obliger à nous ressaisir et à nous rénover... Mais nous nous réveillerons, nous nous ressaisirons, nous nous rénoverons! Je vous en donne ma parole!

Il m'expose ensuite que les récentes défaites de l'armée russe, les pertes effroyables qu'elle a subies, la situation très périlleuse où elle se débat encore avec tant d'héroïsme, ont violemment ému la conscience publique. Dans ces dernières semaines, il a reçu de province plus de trois cents lettres, qui révèlent à quel point le pays est inquiet et indigné. De tous les côtés, la même plainte s'élève : la bureaucratie est incapable d'organiser l'effort industriel de la nation et de créer l'outillage de guerre, faute duquel l'armée ira de désastre en désastre.

— Aussi, poursuit-il, j'ai demandé une audience à l'Empereur, qui a daigné me recevoir immédiatement. Je lui ai dit toute la vérité; je lui ai montré tout le danger; je n'ai pas eu de peine à lui prouver que notre administration est impuissante à résoudre par ses seuls moyens les problèmes techniques de la guerre et que, pour mettre en œuvre toutes les forces vives du pays, pour intensifier la production des matières premières, pour coordonner le travail des usines, il faut nécessairement faire appel aux concours privés. L'Empereur a bien voulu le reconnaître, et j'ai même obtenu de lui, séance tenante, une

réforme très importante : un Conseil supérieur des munitions vient d'être constitué, sous la présidence du Ministre de la Guerre. Ce Conseil comprend quatre généraux, quatre députés de la Douma, dont moi, et quatre représentants de l'industrie métallurgique... Nous nous sommes mis à la besogne sans perdre un jour...

***

Mercredi, 2 juin 1915.

Je dîne, ce soir, dans l'intimité, avec le plus important métallurgiste et financier de la Russie, le richissime P... J'ai toujours grand plaisir et profit à rencontrer cet homme d'affaires, dont la psychologie est originale ; il possède à un très haut degré les qualités maîtresses d'un *business-man* américain : l'esprit d'initiative et de création, le goût des vastes entreprises, un sens exact du réel et du possible, des valeurs et des forces ; il reste slave néanmoins par certains aspects de sa nature intime et par une profondeur de pessimisme que je n'ai encore observée chez aucun Russe.

Il est un des quatre industriels qui siègent dans le Conseil supérieur des munitions, institué au ministère de la Guerre. Ses premières impressions sont déplorables ; ce n'est pas seulement un problème technique, un problème de travail et de fabrication, qu'il s'agit de résoudre ; c'est tout l'organisme administratif de la Russie qu'il faudrait réformer de fond en comble. Le dîner s'achève sans que nous ayons épuisé le sujet.

A peine les cigares allumés, on rapporte du champagne et nous devisons de l'avenir. P... donne libre cours à son pessimisme ; il se complaît à me dépeindre la suite fatale des catastrophes prochaines, le sourd travail de décadence et de dislocation qui mine l'édifice russe :

— Les jours du tsarisme sont comptés ; il est perdu, irrémédiablement perdu ; or, le tsarisme est la charpente même de la Russie et le seul lien de son unité nationale... La révolution est désormais inévitable ; elle n'attend plus qu'une occasion pour éclater. Cette occasion sera une défaite militaire, une famine en province, une grève à Pétrograd, une émeute à Moscou, un scandale ou un drame de palais, peu importe !... Mais la révolution n'est pas le pire malheur qui menace la Russie. Qu'est-ce qu'une révolution, au sens exact du mot?

C'est la substitution violente d'un régime à un autre. Une révolution peut être un grand bienfait pour un peuple, si, après avoir détruit, elle sait reconstruire. A ce point de vue, les révolutions d'Angleterre et de France me semblent avoir été plutôt bienfaisantes. Chez nous, la révolution ne peut être que destructive parce que la classe instruite ne représente dans le pays qu'une minorité infime, sans organisation ni expérience politique, sans contact avec les masses. Voilà, selon moi, le plus grand crime du tsarisme : il n'a voulu admettre, en dehors de sa bureaucratie, aucun foyer de vie politique. Et il y a si bien réussi que le jour où les *tchinovniks* disparaîtront, c'est l'État russe tout entier qui se dissoudra... Ce seront sans doute les bourgeois, les intellectuels, les « cadets, » qui donneront le signal de la révolution, en croyant sauver la Russie. Mais, de la révolution bourgeoise, nous tomberons tout de suite dans la révolution ouvrière et, bientôt après, dans la révolution paysanne. Alors, commencera une effroyable anarchie, une interminable anarchie... dix ans d'anarchie !... On reverra l'époque de Pougatchew et peut-être pis encore !...

***

Vendredi, 4 juin 1915.

Les Austro-Allemands continuant d'avancer sur la rive droite du San, les Russes n'ont pu se maintenir à Przemysl : la place a donc été évacuée hier.

Depuis les premiers combats du mois de mai sur la Dounaïetz, le nombre des prisonniers laissés par l'armée russe aux mains de l'ennemi s'élève à près de 300 000 hommes.

***

Dimanche, 6 juin 1915.

L'opinion russe est d'autant plus émue par les défaites de Galicie qu'elle garde peu d'illusions sur les chances d'un rapide succès aux Dardanelles.

Mais, dans toutes les classes du pays et surtout en province, un courant nouveau se dessine. Au lieu de se laisser abattre comme sous le coup des précédents échecs, l'esprit public proteste, s'indigne, tressaille, exige des sanctions et des remèdes, affirme sa volonté de vaincre. Sazonow, radieux, me dit ce matin :

— Voilà le vrai peuple russe! Nous allons assister à un magnifique réveil du sentiment national!

Tous les partis politiques, sauf naturellement l'Extrême-droite, réclament la convocation immédiate de la Douma, pour mettre fin à l'impéritie de l'Administration militaire et organiser la mobilisation civile de la Russie.

***

Vendredi, 11 juin 1915.

Depuis quelques jours, il y avait de l'effervescence à Moscou. Des rumeurs de trahison circulaient dans le peuple; on incriminait à haute voix l'Empereur, l'Impératrice, Raspoutine et tous les personnages influents de la Cour.

Des troubles graves ont éclaté hier et continuent aujourd'hui. Un grand nombre de magasins appartenant à des Allemands ou portant des enseignes à désinence allemande ont été saccagés.

***

Samedi, 12 juin 1915.

Le calme est rétabli à Moscou. Hier soir, la troupe a dû faire usage de ses armes.

Au début, la police a laissé faire les émeutiers, pour accorder une sorte de satisfaction aux sentiments de colère et d'humiliation que les défaites de Galicie ont provoqués dans le peuple moscovite. Mais le mouvement prenait de telles proportions qu'il a fallu en venir à la manière forte.

***

Dimanche, 13 juin 1915.

Les troubles de Moscou ont eu un caractère particulier de gravité, que les récits de la presse ont laissé dans l'ombre.

Sur la *Krasnaïa Plochtchad*, la fameuse « Place rouge » qui a vu se dérouler tant de scènes historiques, la foule a invectivé les souverains, réclamant l'incarcération de l'Impératrice dans un couvent, la déposition de l'Empereur, la transmission de la couronne au Grand-Duc Nicolas, la pendaison de Raspoutine, etc.

Des manifestations tumultueuses se sont aussi portées devant le monastère de Marthe-et-Marie, qui a pour abbesse la Grande-Duchesse Élisabeth-Féodorowna, sœur de l'Impératrice

et veuve du Grand-Duc Serge. Cette charmante femme, qui s'épuise en œuvres de pénitence et de charité, a été couverte d'injures, le peuple de Moscou étant depuis longtemps convaincu qu'elle est une espionne allemande et même qu'elle abrite son frère, le Grand-Duc de Hesse, dans son couvent!

Ces nouvelles ont jeté la consternation à Tsarskoïé-Sélo. L'Impératrice récrimine avec véhémence contre le Prince Youssoupow, Gouverneur général de Moscou, qui, par imprévoyance, par faiblesse, a exposé la famille impériale à de pareils outrages.

L'Empereur a reçu hier le Président de la Douma, Rodzianko, qui a insisté de toutes ses forces pour la convocation immédiate de l'assemblée. L'Empereur l'a écouté avec sympathie; mais il n'a rien laissé voir de ses intentions.

***

Lundi, 14 juin 1915.

Depuis l'évacuation de Przemysl, l'armée russe de la Galicie centrale résistait avec une extrême opiniâtreté entre le San et la Wisznia, pour couvrir Lvow. Son front vient d'être percé à l'Est de Iaroslaw. Les Allemands ont fait 15000 prisonniers.

***

Mardi, 15 juin 1915.

Le Président du conseil, Gorémykine, accablé par l'âge et par les événements, a supplié l'Empereur d'accepter sa démission. N'ayant obtenu qu'une réponse évasive, il disait hier à l'un de ses amis : « L'Empereur ne voit pas que les cierges sont déjà allumés autour de mon cercueil et qu'on n'attend plus que moi pour la cérémonie! »

***

Mercredi, 16 juin 1915.

D'après une confidence de Mme Wyroubow à la comtesse N..., le Ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakow, le Procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, et le Ministre de la Justice, Stchéglovitow, font des efforts intenses auprès de l'Empereur pour le dissuader de convoquer la Douma et même pour lui démontrer que la Russie ne peut plus continuer la guerre.

Sur la question de la Douma, le Tsar reste impénétrable, malgré que la Tsarine appuie de toutes ses forces l'opinion des

ministres. Quant à la poursuite de la guerre, Nicolas II s'est exprimé avec une violence qu'on ne lui connaissait pas : « Faire la paix actuellement, ce serait à la fois le déshonneur et la révolution. Voilà ce qu'on ose me proposer!... » L'Impératrice n'est pas moins énergique à déclarer que, si la Russie abandonnait aujourd'hui ses alliés, elle se couvrirait d'une honte éternelle; mais elle conjure l'Empereur de ne faire aucune concession au parlementarisme et elle lui répète : « Souvenez-vous, plus que jamais, que vous êtes Autocrate par l'onction divine!... Dieu ne vous pardonnerait pas de manquer au rôle qu'il vous a confié ici-bas!... »

***

Vendredi, 18 juin 1915.

En nous retrouvant ce matin, Buchanan et moi, au ministère des Affaires étrangères, nous avons la même idée :

— C'est aujourd'hui le centenaire de Waterloo!

Mais l'heure n'est pas aux ironiques plaisirs des rapprochements historiques: nous venons en effet de recevoir une importante nouvelle. Le ministre de l'Intérieur, Maklakow, est relevé de ses fonctions et remplacé par le prince Nicolas-Borissovitch Stcherbatow, administrateur général des Haras de l'Empire.

Sazonow exulte. La retraite de Maklakow démontre clairement que l'Empereur reste fidèle à la politique de l'Alliance et résolu à la poursuite de la guerre.

Quant au nouveau ministre de l'Intérieur, il a vécu très retiré jusqu'à ce jour; mais Sazonow nous le représente comme un esprit modéré, judicieux et d'un patriotisme éprouvé.

***

Samedi, 19 juin 1915.

Le Grand-Duc Constantin-Constantinowitch, né en 1858, petit-fils de l'Empereur Nicolas, frère cadet de la reine douairière de Grèce et marié à la princesse Élisabeth de Saxe-Altenbourg, est mort avant-hier à Pavlowsk, où il menait une existence effacée (1).

Aujourd'hui, à six heures, le corps est transféré en grande

(1) Son père, le Grand-Duc Constantin-Nicolaïéwitch, né en 1827 et mort en 1892, joua un rôle important sous le règne d'Alexandre II. D'esprit ouvert et libéral, il contribua beaucoup à l'abolition du servage en 1861. Il s'efforça même d'en-

pompe à la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, dans la forteresse, qui est à la fois la Bastille et le Saint-Denis des Romanow.

L'Empereur et tous les Grands-Ducs suivent à pied le char funèbre. Du portique de l'église jusqu'au catafalque érigé devant l'iconostase, ils portent à bras l'énorme cercueil.

La cérémonie, n'étant que le prélude des obsèques solennelles, est relativement courte pour la liturgie orthodoxe; elle ne dure cependant pas moins d'une heure.

L'Empereur, l'Impératrice douairière, l'Impératrice régnante, les Grands-Ducs, les Grandes-Duchesses, tous les princes et princesses de la famille impériale sont là, debout, à la droite du catafalque; le corps diplomatique est groupé à côté d'eux.

Je me trouve ainsi à quelques pas de l'Empereur et j'ai tout loisir de l'observer. Depuis trois mois, que je ne l'ai vu, il a sensiblement changé : les cheveux, plus clairsemés, ont grisonné par places; la figure a maigri; le regard est grave et lointain.

A sa gauche, l'Impératrice douairière se tient immobile, dressant la tête dans une attitude majestueuse et hiératique dont elle ne se relâche pas une minute, malgré ses soixante-huit ans. Près d'elle, l'Impératrice Alexandra-Féodorowna se raidit, se crispe; par instant, son visage marbré devient blême, et sa respiration inégale, saccadée, soulève le haut de sa poitrine. Immédiatement après et sur le même rang, la Grande-Duchesse Marie-Pavlowna se dresse avec la même fixité, la même prestance que sa belle-sœur, l'Impératrice douairière. Les quatre filles de l'Empereur s'alignent ensuite; l'aînée, Olga, glisse continuellement vers sa mère un regard inquiet.

Par une dérogation aux usages de l'Église orthodoxe, trois fauteuils ont été placés derrière les deux Impératrices et la Grande-Duchesse Marie-Pavlowna. Quatre fois, l'Impératrice Alexandra, pour qui c'est un supplice de rester debout, est obligée de s'asseoir. Chaque fois, elle porte la main à ses yeux, comme pour s'excuser de sa faiblesse. Loin de fléchir, ses deux

traîner son frère dans la voie des réformes constitutionnelles. Et l'on put croire un instant que le tsarisme, pratiqué par des hommes tels que Miloutine, Abaza, le prince Tcherkassky et Samarine, allait enfin évoluer vers la conception de l'État moderne. Mais le soulèvement de la Pologne en 1863, et l'apparition du nihilisme, quelques années plus tard, ruinèrent le crédit du Grand-Duc Constantin. Il s'adonna dès lors tout entier à ses fonctions du Grand-Amiral.

voisines se redressent de leur mieux, opposant ainsi, dans une protestation muette, les grandes allures du règne précèdent à la déchéance de la Cour actuelle.

Pendant une longue et monotone litanie, le nouveau Ministre de l'Intérieur, le prince Stcherbatow, se fait présenter à moi. La figure est intelligente et ouverte, la voix chaude, toute la personne sympathique. Il me dit spontanément :

— Mon programme est simple. Les instructions que je vais adresser aux gouverneurs de l'Empire peuvent se résumer ainsi : *Tout pour la guerre jusqu'à la victoire complète.* Je ne tolèrerai aucun désordre, aucune défaillance, aucun pessimisme.

Je le félicite de ces dispositions, en insistant sur l'urgence de faire désormais converger toutes les forces productrices du pays à l'approvisionnement de l'armée.

Maintenant, le clergé commence les prières finales. A travers les nuages d'encens, la perpétuelle et douloureuse invocation, qui semble condenser toute la piété de l'âme russe, monte vers le ciel : *Gospodi pomilouï!...* « *Seigneur, ayez pitié de nous!* » En haut du campanile, les cloches de la cathédrale répètent le refrain.

Alors, je me rappelle un des souvenirs les plus émouvants que renferment les mémoires de Kropotkine. Incarcéré à deux pas d'ici dans la prison d'État, le grand révolutionnaire écoutait, jour et nuit, le tintement de ces mêmes cloches :

« A chaque quart d'heure, elles sonnaient un *Gospodi pomilouï!...* « *Seigneur, ayez pitié de nous!* » Puis, la grosse cloche sonnait lentement les heures avec de longs intervalles entre chaque coup. A l'heure sombre de minuit, le cantique était en outre suivi d'un : *Bojé tsaria kranié!...* « *Dieu protège le Tsar!* » (1). La sonnerie durait un quart d'heure. A peine avait-elle pris fin qu'un nouveau *Gospodi pomilouï!...* annonçait au prisonnier privé de sommeil qu'un quart d'heure de son existence inutile venait de s'écouler et que beaucoup de quarts d'heure, beaucoup d'heures, beaucoup de jours, beaucoup de mois de cette vie végétative s'écouleraient encore avant que ses geôliers ou peut-être la mort vinssent le délivrer... »

(1) Sur ce point, Kropotkine commet une erreur. Le carillon de la Forteresse, construit au XVIIIe siècle, ne peut sonner l'hymne national, *Bojé tsaria kranié*, qui fut composé par le prince Lvow, sous le règne de Nicolas Ier ; il sonne, à midi et à minuit, un vieil hymne religieux : *Kol slaven...*

***

Dimanche, 20 juin 1915.

Le réveil des énergies nationales s'est affirmé hier, à Moscou, par une manifestation saisissante. L'Union des Zemstvo et l'Union des Municipalités s'y sont réunies en congrès. Le prince Lvow, qui présidait, a mis en pleine lumière l'impuissance de l'administration à mobiliser les ressources du pays pour le service de l'armée : « Le problème qui se pose devant la Russie, a-t-il déclaré, dépasse de beaucoup les capacités de notre bureaucratie. La solution exige l'effort du pays tout entier... Après dix mois de guerre, nous ne sommes pas encore mobilisés. Toute la Russie doit devenir une vaste organisation militaire, un immense arsenal des armées... »

Un programme pratique a été aussitôt adopté. Voilà enfin la Russie dans la bonne voie!

***

Lundi, 21 juin 1915.

A dix heures et demie, je retourne à la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, où j'assiste aux obsèques solennelles du Grand-Duc Constantin-Constantinowitch.

Épuisée par la cérémonie d'avant-hier, l'Impératrice Alexandra-Féodorowna n'a pu venir. L'Impératrice douairière et la Grande-Duchesse Marie-Pavlowna triomphent, seules au premier rang, à côté de l'Empereur.

L'office funèbre déroule, durant deux heures de suite, avec un luxe prodigieux, ses pompes grandioses et pathétiques.

L'Empereur est intéressant à observer. Pas une minute d'indifférence ou d'inattention; un recueillement naturel et profond. Par instant, il ferme à demi les yeux; quand il les rouvre, son regard semble éclairé d'une lumière intérieure.

... Cependant l'interminable liturgie s'achève : on distribue des cierges aux assistants, comme symbole des clartés éternelles qui vont se découvrir à l'âme du défunt. Toute l'église rayonne alors d'une splendeur éblouissante, qui fait scintiller merveilleusement l'or et les pierreries de l'iconostase. Immobile, la physionomie concentrée, les prunelles fixes, l'Empereur regarde loin devant lui, vers un but invisible, au delà des horizons terrestres, au delà de notre monde illusoire...

*
* *

Mardi, 22 juin 1915.

Ce matin, l'Empereur préside au lancement d'un grand croiseur cuirassé de 32000 tonnes, l'*Ismaïl*, construit sur les chantiers de Wassily-Ostrow, à l'endroit où la Néwa sort de Pétrograd; le corps diplomatique et le gouvernement y assistent.

Le temps est radieux, la cérémonie aussi imposante que pittoresque. Mais personne ne semble s'intéresser au spectacle. On chuchote dans les groupes, avec des mines consternées : on vient d'apprendre en effet que l'armée russe se retire de Lvow.

L'Empereur accomplit impassiblement les rites de la cérémonie. Pendant la bénédiction du navire, il se découvre. La lumière crue du soleil lui dessine, aux angles des yeux, deux rides profondes et violacées qui n'y étaient pas hier.

Cependant, la nef énorme glisse d'un mouvement irrésistible et lent vers la Néwa; un grand remous agite le fleuve; les amarres se tendent : l'*Ismaïl* s'arrête majestueusement.

Avant de se retirer, l'Empereur visite les ateliers, où les ouvriers sont rentrés en hâte. Il y reste près d'une heure, s'arrêtant souvent pour causer, avec cette affabilité tranquille, confiante et digne, par laquelle il excelle à se rapprocher des humbles. Des acclamations chaleureuses et qui semblent sortir de toutes les poitrines, l'accompagnent jusqu'au bout de son parcours. Et pourtant, nous sommes ici au foyer même de l'anarchisme russe!...

Quand nous prenons congé de l'Empereur, je le félicite de l'accueil qu'il vient de recevoir dans les ateliers. Ses yeux s'éclairent d'un sourire mélancolique; il me répond :

— Rien ne m'est plus bienfaisant que de me sentir en contact avec mon peuple... J'en avais besoin aujourd'hui.

*
* *

Mercredi, 23 juin 1915.

Le directeur du *Novoïé-Vrémia*, Souvorine, vient me voir pour me confier son découragement :

— Je n'ai plus d'espoir, me dit-il; nous sommes voués désormais aux catastrophes.

Je lui objecte le sursaut d'énergie dont tout le peuple russe est secoué en ce moment et qui vient de se traduire à Moscou par des résolutions efficaces. Il reprend :

— Je connais mon pays. Ce sursaut n'aura qu'un temps. Avant peu, nous retomberons dans notre apathie... Aujourd'hui nous récriminons contre les *tchinovniks;* nous les accusons de tout le mal qui nous arrive et nous avons raison; mais nous ne pouvons pas nous passer d'eux. Et demain, par indolence, par faiblesse, nous irons nous remettre de nous-mêmes entre leurs griffes...

***

Jeudi, 24 juin 1915.

Me promenant cet après-midi aux Iles avec Mme V..., je lui rapporte les propos découragés que Souvorine me tenait hier.

— Soyez sûr, me dit-elle, qu'il y a des milliers de Russes qui raisonnent ainsi... Tourguénef, qui nous connaissait parfaitement, a écrit, dans une de ses nouvelles, que le Russe déploie une extraordinaire *maestria* à faire échouer toutes ses entreprises. Nous partons pour escalader le ciel. Mais, sitôt partis, nous nous apercevons que le ciel est bien haut. Alors, nous ne pensons plus qu'à tomber le plus vite possible, en nous faisant tout le mal possible...

XXI. — RÉVEIL NATIONAL

Vendredi, 25 juin 1915.

L'Empereur est parti ce matin pour le Grand-Quartier général de Baranovitchi ; les ministres l'y accompagnent en vue d'une importante conférence avec le Grand-Duc Nicolas. Je sais que Sazonow, le ministre des Finances Bark, le ministre de l'Agriculture Krivochéïne et le ministre de l'Intérieur Prince Stcherbatow, s'efforceront d'obtenir la convocation immédiate de la Douma. Ils auront contre eux le Président du conseil Gorémykine, le ministre de la Justice Stchéglovitow, le ministre des Voies de communication Roukhlow et le Procureur suprême du Saint-Synode, Sabler.

Avant de quitter Tsarskoïé-Sélo, l'Empereur a pris spontanément une décision qui s'imposait depuis trop longtemps. Il a relevé de ses fonctions le général Soukhomlinow, Ministre de la Guerre et lui a donné pour successeur le général Alexis-Andréïéwitch Polivanow, membre du Conseil de l'Empire.

Le général Soukhomlinow porte une lourde responsabilité.

Dans la crise des munitions, son rôle a été aussi néfaste que mystérieux. Le 28 septembre dernier, répondant à une question que je lui avais officiellement posée de la part du général Joffre, il m'avait affirmé, par une note, que toutes les mesures étaient prises afin d'assurer à l'armée russe toutes les munitions dont elle pourrait avoir besoin pendant une longue guerre. Sazonow, à qui je parlais de cette note, il y a huit jours, m'a prié de la lui confier pour la mettre sous les yeux de l'Empereur, qui en a été stupéfait. Non seulement aucune mesure n'avait été prise en vue de pourvoir aux besoins croissants de l'artillerie russe; mais, depuis lors, le général Soukhomlinow s'est insidieusement appliqué à faire échouer toutes les innovations qu'on lui a proposées pour développer la fabrication des projectiles. Attitude étrange, énigmatique, dont il faut peut-être chercher l'explication dans la haine féroce que le ministre de la Guerre a vouée au Grand-Duc Nicolas, ne pouvant lui pardonner d'avoir été nommé généralissime, alors qu'il se croyait sûr d'obtenir la place.

Le général Polivanow est instruit, actif et laborieux ; il a le sens de l'organisation et du commandement. On lui attribue, en outre, des opinions libérales qui le rendent sympathique à la Douma.

***

Lundi, 28 juin 1915.

Sazonow, qui revient du Grand-Quartier général, en rapporte de bonnes impressions, au moins quant à l'esprit qui anime le Haut-Commandement :

— L'armée russe, me dit-il, poursuivra sa retraite aussi lentement que possible, en saisissant toute occasion de contre-attaquer l'ennemi et de le harceler. Si le Grand-Duc Nicolas constate que les Allemands retirent une partie de leurs forces pour les reporter vers le front occidental, il reprendra aussitôt l'offensive. Le plan d'opérations qu'il a adopté lui permet d'espérer que nos troupes pourront se maintenir dans Varsovie pendant deux mois encore... J'ai d'ailleurs trouvé, dans l'État-Major, un moral excellent...

Au point de vue politique, il m'annonce que l'Empereur va faire appel à toutes les forces du pays dans un rescrit solennel, qui annoncera simultanément la réunion prochaine de la Douma.

La question polonaise a été aussi examinée. L'Empereur a prescrit d'instituer une Commission, formée de six membres russes et de six membres polonais, qui, sous la présidence de Gorémykine, établira les bases de l'autonomie promise au Royaume par le manifeste du 16 août 1914. Le Ministre de la Justice, Stchéglovitow, et le Procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, ont supplié, conjuré, l'Empereur de renoncer à cette idée, en lui représentant que l'autonomie d'une portion quelconque de l'Empire est incompatible avec les principes sacro-saints de l'absolutisme autocratique. Leur insistance, loin de convaincre l'Empereur, lui a déplu. On croit même qu'ils vont être relevés de leurs fonctions.

***

Mercredi, 30 juin 1915.

Les journaux publient ce matin, à la date du 27 juin, un Rescrit impérial, adressé au Président du conseil :

De tous les côtés de la terre natale, je reçois des appels attestant que tous les Russes veulent consacrer leurs forces à l'approvisionnement de l'armée. Je puise, dans cette unanimité nationale, l'assurance inébranlable d'un radieux avenir.

La guerre prolongée demande des efforts toujours nouveaux, mais nous raffermissons et trempons dans nos cœurs la résolution de mener la lutte, avec l'aide de Dieu, jusqu'au triomphe complet des armées russes.

L'ennemi devra être abattu, sans quoi la paix est impossible. Avec une foi ferme dans les ressources inépuisables de la Russie, j'attends que les institutions gouvernementales et publiques, l'industrie russe et tous les fidèles fils de la patrie, sans distinction de tendances ni de classes, travaillent solidairement et unanimement pour subvenir aux besoins de l'armée. C'est ce problème unique et national qui doit attirer désormais toutes les pensées de la Russie, invincible dans son unité...

Le Rescrit annonce enfin la convocation prochaine du Conseil de l'Empire et de la Douma.

***

Samedi, 3 juillet 1915.

Le Rescrit impérial, publié il y a trois jours, excite les esprits. De toutes parts, on réclame la convocation immédiate de la Douma ; on exige même que les ministres soient désormais

responsables devant le Parlement, ce qui ne serait rien moins que la fin de l'autocratisme.

Parmi les ouvriers, il y a de l'effervescence. Un de mes informateurs, B..., me signale une recrudescence de la propagande socialiste dans les casernes, surtout dans celles de la Garde. Le régiment Pavlowsky et le régiment de Volhynie seraient assez contaminés.

***

Lundi, 12 juillet 1915.

D'après ce qu'on me rapporte, les Moscovites sont indignés au plus haut point contre la société de Pétrograd et le monde de la Cour, qu'ils accusent d'avoir rompu toute communion avec le sentiment national, de souhaiter la défaite, de préparer la trahison.

Le duel, qui, depuis bientôt deux siècles, se poursuit entre la métropole du slavisme orthodoxe et la capitale artificielle de Pierre le Grand, n'a peut-être jamais été plus vif, même aux temps héroïques de la lutte entre le *Zapadnitchestvo* et le *Slavianophilstvo*, entre l'Occidentalisme et la Slavophilisme.

A cette époque, c'est-à-dire vers 1860, l'ardent idéaliste, Constantin Aksakow, lançait à la mémoire de Pierre le Grand ces strophes enflammées : *Tu as méconnu la Russie et tout son passé. Aussi, un sceau de malédiction est imprimé sur ton œuvre insensée. Impitoyablement, tu as répudié Moscou. Et tu es allé construire, en dehors de ton peuple, une ville solitaire; car il ne vous était plus possible de vivre ensemble!*

Vers la même date, son frère, Ivan Aksakow, écrivait à Dostoïewsky : « La première condition pour ranimer en nous le sentiment national, c'est de détester Saint-Pétersbourg de toutes nos forces, de toute notre âme, et de lui cracher dessus. »

***

Dimanche, 18 juillet 1915.

Depuis trois jours, le péril des armées russes s'est sensiblement aggravé : elles n'ont plus seulement à lutter contre l'irrésistible poussée des Austro-Allemands entre le Bug et la Vistule; il leur faut encore soutenir une double offensive que l'ennemi vient d'engager au Nord, sur le front de la Narew et en Courlande.

Dans la région de la Narew, les Allemands ont enlevé les lignes de Mlawa, où ils ont fait 17.000 prisonniers. En Courlande, ils ont franchi la Windawa, se sont emparés de Windau et menacent Mitau qui n'est qu'à cinquante kilomètres de Riga.

Cette situation paraît fortifier l'Empereur dans la tendance qu'il a si opportunément affirmée par son manifeste du 27 juin. C'est ainsi qu'il vient de congédier le Procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, l'instrument de la coterie pacifiste et germanophile, l'homme-lige de Raspoutine. Son remplaçant est Alexandre-Dimitriéwich Samarine, maréchal de la noblesse du gouvernement de Moscou : grande position sociale, patriotisme généreux, esprit large et ferme ; le choix est excellent.

***

Lundi, 19 juillet 1915.

La disgrâce qui a frappé hier le Procureur suprême du Saint-Synode atteint aujourd'hui le Ministre de la Justice, Stchéglovitow, qui, pour l'esprit d'absolutisme et de réaction, ne le cède en rien à Sabler. Son remplaçant, Alexandre-Alexéïévitch Khvostow, membre du Conseil de l'Empire, est un *tchinovnik* honnête et neutre.

Le renvoi successif de Maklakow, de Soukhomlinow, de Sabler, de Stchéglovitow, ne laisse plus au Gouvernement un seul ministre qui ne soit partisan de l'Alliance et résolu à la poursuite de la guerre. On remarque d'autre part que Sabler et Stchéglovitow étaient les principaux appuis de Raspoutine.

La comtesse N... me dit :

— L'Empereur a profité de son séjour à la *Stavka* pour prendre ces graves décisions. Il n'a consulté personne, pas même l'Impératrice... Quand la nouvelle est parvenue à Tsarskoïé-Sélo, Alexandra-Féodorowna en a été bouleversée ; elle se refusait même à y croire... Mme Wyroubow est consternée... Raspoutine déclare que tout cela présage de grands malheurs.

***

Mardi, 20 juillet 1915.

Conférence avec le chef d'État-major général de l'armée.

Le général Biélaïew m'indique sur la carte la position des armées russes.

Dans la Pologne méridionale, entre le Bug et la Vistule, leur front est jalonné par Grubieszow, Krasnostaw et Josephow, à 30 kilomètres au Sud de Lublin. Autour de Varsovie, elles ont abandonné le cours de la Pzura et de la Rawka pour rétrograder sur un arc de cercle passant par Nowo-Georgiewsk, Golovine, Blonie, Grodisk, où de forts retranchements sont préparés. Dans la région de la Narew, elles se tiennent approximativement sur le cours de la rivière, entre Nowo-Georgiewsk et Ostrolenka. A l'ouest du Niémen, elles défendent, vers Mariampol, les approches de Kowno. Enfin, dans le secteur de Courlande, après avoir évacué Windau et Tuckum, elles s'appuient sur Mitau et Schawli.

Après quelques réflexions peu réconfortantes sur cette situation, le général Biélaïew poursuit :

— Vous connaissez notre pénurie de munitions. Nous ne produisons pas plus de 24 000 obus par jour. C'est une misère pour un front aussi étendu !... Mais notre manque de fusils m'inquiète bien plus encore. Imaginez-vous que, dans plusieurs régiments d'infanterie qui ont pris part aux dernières batailles, un tiers au moins des hommes n'avaient pas de fusils. Ces malheureux attendaient patiemment, sous la rafale des shrapnells, que leurs camarades fussent tombés devant eux pour aller ramasser leurs armes. Qu'il n'y ait pas eu de panique dans ces conditions, c'est un miracle. Il est vrai que nos *moujiks* ont une telle force d'endurance et de résignation ! Cela n'en est pas moins affreux... Un de nos commandants d'armée m'écrivait l'autre jour : *Au début de la guerre, lorsque nous avions des projectiles et des fusils, nous avons été vainqueurs. Lorsque les munitions et les armes ont commencé à manquer, nous nous sommes encore brillamment battus. Aujourd'hui, avec son artillerie et son infanterie muettes, notre armée se noie dans son sang...* Combien de temps nos soldats supporteront-ils une pareille épreuve ? Car enfin, ces carnages sont trop effroyables !... A tout prix, il nous faut des fusils. La France ne pourrait-elle nous en céder ? Je vous en supplie, monsieur l'ambassadeur, plaidez notre cause à Paris !

— Je la plaiderai chaleureusement ; je télégraphierai aujourd'hui même.

***

Jeudi, 22 juillet 1915.

Raspoutine vient de partir pour son village natal de Pokrovskoïé, près de Tumen, dans le gouvernement de Tobolsk. Ses amies, les *Raspoutnitsy*, les « Raspoutiniennes, » comme on les a surnommées, prétendent qu'il est allé prendre quelque repos, « sur le conseil de son médecin, » et qu'il reviendra bientôt. La vérité est que l'Empereur lui a prescrit de s'éloigner.

C'est le nouveau Procureur suprême du Saint-Synode qui a obtenu l'ordre d'éloignement.

A peine installé dans ses fonctions, Samarine a représenté à l'Empereur qu'il lui serait impossible de les conserver, si Raspoutine continuait à régenter sous main l'administration ecclésiastique. Puis, invoquant l'ancienneté de ses origines moscovites et son titre de maréchal de la noblesse, il a décrit l'exaspération, mêlée de douleur, que les scandales de « Grichka » entretiennent à Moscou et qui ne s'arrête déjà plus devant le prestige de la majesté souveraine. Enfin, d'un ton résolu, il a déclaré :

— Dans quelques jours, la Douma va se réunir. Je sais que plusieurs députés se proposent de me questionner sur Grégoire Efimovitch et sur ses machinations occultes. Ma conscience m'obligera de dire toute ma pensée.

L'Empereur a simplement répondu :

— C'est bien. J'aviserai.

***

Jeudi, 29 juillet 1915.

Traversant le square qui borde la Fontanka, près du sinistre palais où, le 23 mars 1801, Paul Ier fut si prestement expédié de vie à trépas, je rencontre Alexandre-Serguéïéwitch Tanéïew.

Secrétaire d'État, grand-maître de la Cour, membre du Conseil de l'Empire, directeur de la Chancellerie privée de l'Empereur, Tanéïew est le père d'Anna Wyroubow et l'un des principaux soutiens de Raspoutine.

Nous faisons quelques pas ensemble dans le square. Il m'interroge sur la guerre. J'affirme un optimisme absolu et je le laisse venir. Il paraît d'abord acquiescer à tout ce que je lui dis; mais bientôt, en phrases plus ou moins voilées, il épanche ses

inquiétudes et ses tristesses. Un point, sur lequel il insiste, fixe mon attention; car ce n'est pas la première fois qu'on me le fait observer :

— Les paysans russes, me dit-il, ont un sentiment profond de la justice, non pas de la justice légale, qu'ils ne distinguent pas très bien de la gendarmerie, mais de la justice morale, de la justice divine... C'est une chose bizarre : leur conscience, qui ne les gêne pas beaucoup d'habitude, est cependant si imprégnée de christianisme qu'elle pose à chaque instant devant eux le problème des rémunérations et des peines. Lorsqu'un *moujik* se croit victime d'une injustice, il s'incline le plus souvent et sans rien dire, parce qu'il est fataliste et résigné; mais il rumine indéfiniment le tort qu'on lui a fait et il se répète que *cela sera payé* un jour ou l'autre, ici-bas ou devant le tribunal de Dieu... Soyez sûr, monsieur l'ambassadeur, qu'ils raisonnent tous de même pour la guerre. Ils accepteront n'importe quels sacrifices, pourvu qu'ils les sentent légitimes et nécessaires, c'est-à-dire conformes à l'intérêt supérieur de la Russie, à la volonté de l'Empereur et de Dieu. Mais, si on leur impose des sacrifices dont la justification leur échappe, tôt ou tard ils exigeront des comptes. Et quand le *moujik* cesse d'être résigné, il est terrible. Voilà ce qui me fait peur!...

Comme toute la psychologie du peuple russe est dans Tolstoï, je n'ai qu'à feuilleter quelques volumes pour y retrouver, sous une forme saisissante, ce que vient de me dire Tanéïew. Cherchant des arguments en faveur du végétarisme, l'apôtre de Yasnaïa Poliana termine un de ses articles par une hideuse description de boucherie : « On tuait un porc. L'un des assistants lui tranchait le cou par bandes avec un couteau. L'animal se mit à pousser des grognements perçants et lamentables; un instant, il s'échappa des mains de son bourreau et s'enfuit tout sanglant. De loin, comme je suis myope, je ne voyais pas le détail de la scène; j'apercevais seulement le corps du porc, rose comme un corps humain, et j'entendais son grognement désespéré. Mais le cocher qui m'accompagnait regardait obstinément tout ce qui se passait. On rattrapa le porc, on l'abattit et on acheva de le dépecer. Lorsque les grognements eurent cessé, le cocher exhala un profond soupir : « Est-ce possible, dit-il enfin, est-ce possible qu'ils n'aient pas à répondre de tout cela? »

Depuis trois mois que le sang russe coule intarissablement

sur les plaines de Pologne et de Galicie, combien de *moujiks* doivent penser : « Est-ce possible *qu'ils* n'aient pas à répondre de tout cela? »

***

Vendredi, 30 juillet 1915.

La Douma rouvre sa session dans trois jours. Mais beaucoup de députés sont déjà revenus à Pétrograd et le Palais de Tauride est fort animé.

De toutes les provinces arrive le même cri : « La Russie est en péril! Le gouvernement et le régime sont responsables du désastre militaire. Le salut du pays exige le concours direct et le contrôle incessant de la représentation nationale. Plus que jamais le peuple russe est résolu à poursuivre la guerre jusqu'à la victoire... » On entend aussi, dans presque tous les groupes, des récriminations violentes, exaspérées, contre le favoritisme et la corruption, contre le jeu des influences allemandes à la Cour et dans la haute administration, contre le général Soukhomlinow, contre Raspoutine, contre l'Impératrice.

En sens inverse, les députés de l'Extrême-droite, les membres du « Bloc noir, » déplorent les concessions que l'Empereur vient de faire au libéralisme et se prononcent avec force pour une réaction à outrance...

***

Samedi, 31 juillet 1915.

L'Empereur préside, ce matin, au lancement du croiseur-cuirassé *Borodino*, construit dans les chantiers de Galerny Ostrow, à l'embouchure de la Néwa. Le Corps diplomatique, la Cour et le Gouvernement assistent à la cérémonie, que favorise un ciel radieux.

Le 22 juin dernier, sur la rive d'en face, nous assistions au lancement de *l'Ismaïl;* on venait d'apprendre l'évacuation de Lvow. Aujourd'hui, en arrivant à Galerny Ostrow, nous apprenons que les Austro-Allemands sont entrés hier à Lublin et que les Russes abandonnent Mitau!

La lumière violente du jour accuse la teinte plombée des visages et la tristesse anxieuse des physionomies. L'Empereur, fixé dans une attitude impassible, a le regard morne et absent. Plusieurs fois, sa bouche se contracte, comme s'il se retenait de bâiller. C'est tout au plus si un éclair anime sa figure, quand la

carène du *Borodino*, s'échappant sur ses glissières, entre dans la Néwa.

La cérémonie achevée, nous procédons à la visite des ateliers. L'Empereur est partout acclamé. De temps à autre, il s'arrête pour causer avec des ouvriers en souriant. Lorsqu'il reprend sa marche, les acclamations redoublent.

Et pourtant, hier encore, on me signalait, dans ces mêmes ateliers, un travail inquiétant de fermentation révolutionnaire!

***

Dimanche, 1er août 1915.

La Douma a repris séance aujourd'hui, dans une atmosphère ardente, lourde et qui annonce l'orage. Les figures sont comme électrisées : l'expression dominante est la colère ou l'angoisse.

Parlant au nom de l'Empereur, le vieux président du Conseil, Gorémykine, enfle autant qu'il peut sa voix mourante pour déclarer : « Toutes nos pensées, tous nos efforts doivent se concentrer dans la conduite de la guerre. Le Gouvernement n'a qu'un programme à vous proposer, celui de la victoire. »

Puis, le général Polivanow, Ministre de la Guerre, résume avec une sobre et chaleureuse énergie ce programme de victoire : « Notre armée ne peut vaincre que si elle sent derrière elle le pays tout entier, organisé comme un immense réservoir d'où elle puisse tirer inépuisablement son alimentation. »

Lorsqu'il descend de la tribune, il est acclamé, car il rencontre dans l'assemblée autant de sympathie que son prédécesseur Soukhomlinow y soulevait de haine et de mépris.

La suite de la séance et les conversations des couloirs ne laissent aucun doute sur la volonté ou plutôt les volontés de la Douma : mettre fin aux abus et à l'impéritie de l'administration ; rechercher les responsabilités encourues, si hautes soient-elles ; exiger des sanctions éclatantes, organiser le concours de la représentation nationale et du Gouvernement pour mettre au service de l'armée toutes les forces productives du pays; enfin, entretenir et vivifier dans l'esprit public la résolution inébranlable de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire intégrale.

***

Jeudi, 5 août 1915.

Les débats sont de plus en plus ardents au Palais de Tauride. Séances publiques ou séances à huis-clos, c'est un réquisi-

toire continuel et implacable contre l'administration de la guerre. Toutes les fautes de la bureaucratie sont dénoncées, tous les vices du tsarisme étalés au grand jour. Et la même conclusion revient comme un refrain : « Assez de mensonges! Assez de crimes!... Des réformes!... Des châtiments!... Le régime est à changer de fond en comble!... »

Par 345 voix sur 375 votants, la Douma vient d'inviter le Gouvernement à traduire en justice le général Soukhomlinow et tous les fonctionnaires coupables d'incurie ou de prévarication.

***

Vendredi, 6 août 1915.

Les Allemands sont entrés hier à Varsovie.

Au point de vue stratégique, la portée de l'événement est considérable. Les Russes perdent toute la Pologne avec ses ressources immenses ; ils vont être obligés de reculer sur le Bug, le haut Niémen et la Dwina.

Mais les conséquences morales m'inquiètent plus encore.

Le sursaut d'énergie nationale dont la Russie offre le spectacle depuis quelque temps ne risque-t-il pas d'être brisé par ce nouveau désastre, qui en présage d'autres à brève échéance, tels que la perte d'Ossowetz, de Kowno, de Wilna?...

***

Vendredi, 13 août 1915.

Le coryphée très actif et même un peu exalté du « nationalisme libéral, » S..., ancien officier de la Garde, m'a demandé hier de le recevoir pour un long et confidentiel entretien.

Je le reçois cet après-midi et, si habitué que je sois à son pessimisme, je suis frappé de l'expression grave, concentrée, douloureuse, que je lis sur ses traits.

— Jamais, dit-il, je n'ai été aussi inquiet. La Russie est en danger de mort; à aucune heure de son histoire, elle n'a couru un plus grand péril. Le virus allemand, qu'elle porte, depuis deux siècles, dans ses veines, est en train de la tuer. Elle ne peut plus être sauvée que par une révolution nationale.

— Une révolution en temps de guerre!... Vous n'y pensez pas!

— Oui, certes, j'y pense. La révolution, telle que je la prévois, telle que je la souhaite, serait une libération violente de

tout le dynamisme national ; un réveil sublime de toutes les énergies slaves... Après quelques jours de troubles inévitables, mettons même un mois de désordre et de paralysie, la Russie se dresserait avec une grandeur que vous ne soupçonnez pas. Vous verriez alors ce qu'il y a de ressources morales dans le peuple russe ! Il renferme en lui des réserves incalculables de bravoure, d'enthousiasme, de générosité. C'est le plus grand foyer d'idéalisme qui soit au monde !

— Je n'en doute pas ; mais le peuple russe porte aussi en lui des ferments terribles de décomposition sociale et de dislocation nationale... Vous m'affirmez qu'une révolution entraînerait tout au plus un mois de désordre et de paralysie. Qu'en savez-vous ? Un de vos compatriotes, un des plus intelligents et des plus sagaces que je connaisse, me confiait l'autre jour l'effroi que lui cause la menace d'une révolution : « Chez nous, me disait-il, la révolution ne peut être que destructive et dévastatrice. Si Dieu ne nous en préserve, elle sera aussi épouvantable qu'interminable. Dix ans d'anarchie !... » Et il justifiait sa prévision par des arguments d'ordre positif et psychologique qui m'ont paru convaincants. Vous comprendrez qu'à la lueur de ce pronostic, je me méfie de votre révolution soi-disant nationale.

Il n'en persiste pas moins à me vanter les effets magiques de régénération qu'il attend d'un soulèvement populaire.

— C'est en haut, dit-il, c'est à la tête qu'il faudrait d'abord frapper. L'Empereur pourrait être maintenu sur le trône ; car, s'il manque de volonté, il est au fond assez patriote. Mais l'Impératrice et sa sœur la Grande-Duchesse Élisabeth, l'abbesse de Moscou, devraient être incarcérées dans un couvent de l'Oural, comme on eût fait sous nos grands Tsars de jadis. Puis toute la *Cour de Potsdam*, toute la clique des barons baltes, toute la camarilla de la Wyroubow et de Raspoutine, devraient être reléguées au fond de la Sibérie. Enfin, le Grand-Duc Nicolas-Nicolaïéwitch devrait abandonner immédiatement ses fonctions de généralissime...

— Le Grand-Duc Nicolas-Nicolaïéwitch !... Vous suspectez son patriotisme ? Vous ne le jugez pas assez russe, assez anti-allemand ? Que vous faut-il donc ?... Et moi qui me plaisais à voir en lui le champion de la Sainte-Russie orthodoxe, autocratique et nationaliste !

— Je vous accorde qu'il est patriote et qu'il a de la volonté. Mais il est trop inférieur à sa tâche. Ce n'est pas un chef, c'est une icône. Or, nous avons besoin d'un chef.

Il termine par un tableau trop exact de l'armée :

— Elle est admirable encore d'héroïsme et d'abnégation; mais elle ne croit plus à la victoire; elle se sait immolée d'avance, comme un troupeau qu'on mène à la boucherie. Un jour, bientôt peut-être, ce sera le découragement total, la résignation passive ; elle reculera indéfiniment, elle ne luttera plus, elle ne résistera plus. Ce jour-là, notre parti allemand triomphera. Nous serons obligés de faire la paix... et quelle paix!

Je lui objecte que la situation militaire, si mauvaise qu'elle soit, est loin d'être désespérée ; que le mouvement national, dont la Douma vient de prendre la direction, est fait pour inspirer confiance, et qu'avec de la méthode, de la persévérance, de l'activité, toutes les fautes passées peuvent encore être réparées.

— Non! s'exclame-t-il d'un air sombre et violent, non! La Douma n'est pas de taille à lutter contre les forces officielles ou occultes dont dispose le parti allemand. Je vous parie qu'avant deux mois elle sera réduite à l'impuissance ou dissoute. C'est tout le système gouvernemental qu'il faut changer. Notre dernière chance de salut est dans un coup d'État national... La situation, monsieur l'ambassadeur, est plus grave que vous ne croyez. Savez-vous ce que me disait, il y a une heure, le chef des octobristes, le président du Comité central des industriels, Alexandre-Ivanowitch Goutchkow, un homme à qui vous ne refuserez assurément ni la clairvoyance, ni le courage? Eh bien! Il me disait, avec des larmes dans les yeux : *La Russie est perdue. Il n'y a plus d'espoir!*

*
* *

Samedi, 14 août 1915.

La séance de la Douma a été remplie aujourd'hui par un grave et pathétique débat.

On discutait l'institution d'un Comité des Munitions qui serait superposé au Ministère de la Guerre. La discussion, s'élargissant peu à peu, a tourné au procès du régime.

Un des orateurs les plus vifs du parti « cadet, » Adjémow, député de Nowotscherkask, a mis le feu aux poudres : « Dès

le début de la guerre, l'opinion publique a compris le caractère et la grandeur de la lutte ; elle a compris que, sans une organisation de tout le pays, la victoire serait impossible. Le Gouvernement, lui, ne l'a pas compris, et quand l'opinion le lui a expliqué, il a refusé de comprendre, il a repoussé avec dédain tous ceux qui lui offraient leur concours. C'est que le ministre de la Guerre avait ses fournisseurs attitrés ; on se passait les commandes en famille ; il y avait tout un système de faveurs, de complaisances, de privilèges. Ainsi, non seulement on n'a pas organisé le pays, mais on l'a jeté dans un affreux désordre... Aujourd'hui enfin, le Gouvernement reconnaît que, sans le concours de tous les organismes sociaux, nos armées ne peuvent être victorieuses ; il avoue qu'une réforme totale est nécessaire et que cette réforme doit être opérée par nous. Cela, messieurs, c'est une victoire pour l'opinion publique et c'est aussi la leçon de cette terrible époque. M. Lloyd George disait récemment à la Chambre des Communes qu'en arrosant d'obus nos soldats, les Allemands brisent les chaînes du peuple russe. C'est la vérité même. Le peuple russe, désormais libre, va s'organiser pour la victoire ! »

Cette péroraison déchaîne, sur les bancs de la gauche et du centre, une rafale d'acclamations.

Excité par cette atmosphère d'orage, le député socialiste Tchenkéli gravit impétueusement la tribune et fulmine l'anathème contre « la tyrannie du tsarisme qui a conduit la Russie à l'abîme. » Mais il arrive bientôt à de telles injures, que le Président lui retire la parole. D'ailleurs, ses imprécations ont causé un malaise dans les partis du centre et de la gauche dont le libéralisme reste monarchique.

Le débat reprend son ampleur avec le grand avocat de Moscou, Basile Maklakow. Il démontre par une puissante dialectique la nécessité de créer, en dehors du ministère de la Guerre, un Comité des munitions et de confier la gestion supérieure des services techniques à un directeur général qui serait responsable devant ce Comité ; il s'attaque ainsi à l'omnipotence de la bureaucratie qui est la base et la condition mêmes de l'autocratisme. Après avoir montré que « la Russie est le modèle parfait d'un État où les gens ne sont pas à leur place, » il poursuit : « La plupart des nominations administratives sont un scandale, un défi à l'opinion publique. Et, quand

l'erreur est parfois reconnue, il est impossible de la réparer : le prestige du pouvoir ne le permet pas. Le nouveau Gouvernement, dont la tâche est de vaincre l'Allemagne, se rendra bientôt compte qu'il est encore plus difficile de vaincre les fonctionnaires... Aux heures graves que nous traversons, il faut que cela finisse. Le pays s'épuise en sacrifices. Nous, ses représentants, nous faisons aussi beaucoup de sacrifices; nous ajournons beaucoup de nos réclamations, nous refrénons toutes nos colères. Oubliant nos rancunes et nos haines légitimes, nous donnons notre concours à tout ce que nous combattions naguère. Nous avons donc le droit d'exiger que le Gouvernement agisse de même et qu'il se mette au-dessus de toutes les considérations de parti ou de coterie, pour n'avoir plus qu'une seule devise : *The right men in the right places!* »

La droite, très gênée, mais patriote, somme toute, et forcée de reconnaître que les vices du fonctionnarisme perdent la Russie, se prononce, comme la majorité, pour la création d'un Comité des munitions.

Désormais, le duel est engagé entre la caste bureaucratique et la représentation nationale. Se réconcilieront-elles, dans une vue haute de l'intérêt commun?... Tout l'avenir de la Russie en dépend...

***

Mercredi, 18 août 1915.

Cette nuit, après une attaque de vive force, les Allemands sont entrés à Kowno.

Au confluent de la Vistule et du Bug, ils ont pris d'assaut les forts avancés du Nowo-Georgiewsk.

Plus au Sud, ils approchent de Brest-Litowsk.

La prise de Kowno produit, dans les couloirs de la Douma, une émotion violente. On accuse l'impéritie du Grand-Duc Nicolas; on dénonce la trahison du parti allemand.

***

Jeudi, 19 août 1915.

Sazonow a, ce matin, ses yeux fébriles et son teint blême des mauvais jours :

— Écoutez, me dit-il, ce que j'apprends de Sofia. Je n'en suis d'ailleurs nullement surpris.

Et il me lit un télégramme de Savinsky, affirmant, d'après une confidence digne de foi, que le Gouvernement bulgare est résolu d'ores et déjà à soutenir les Puissances germaniques, et à attaquer la Serbie.

***

Vendredi, 20 août 1915.

La forteresse de Nowo-Georgiewsk, dernier rempart des Russes en Pologne, est aux mains des Allemands. Toute la garnison, soit environ 85 000 hommes, a été faite prisonnière.

Mon collègue du Japon, Motono, qui vient de passer quelques jours à Moscou, y a constaté au sujet de la guerre, un état d'esprit excellent : volonté de lutte à outrance, acceptation anticipée des plus grands sacrifices, foi absolue en la victoire finale, tous les sentiments de 1812.

***

Dimanche, 22 août 1915.

Raspoutine ne sera pas resté longtemps dans son village sibérien. Revenu depuis trois jours, il a déjà eu de longs entretiens avec l'Impératrice.

L'Empereur est aux armées.

***

Mardi, 24 août 1915.

Les désastres militaires provoquent naturellement de l'agitation dans les usines de Pétrograd, où les faits de grève et d'insubordination se répètent chaque jour. Le chef du parti « travailliste » à la Douma, l'avocat Kérensky, aurait déjà préparé, m'assure-t-on, un vaste programme d'action révolutionnaire, fondé sur la coopération des ouvriers et des soldats ; il aurait dit notamment : « Si nous n'avons pas l'armée pour nous, on s'en servira contre nous. » Il organise donc des comités mixtes de soldats et d'ouvriers qui, le jour de l'émeute, prendraient la direction du mouvement.

L'*Okhrana*, qui suit de près cette propagande, a effectué, ces derniers temps, de nombreuses arrestations dans les quartiers d'Okhta, de Vyborg et de Narva.

XXII. — L'EMPEREUR PREND LE COMMANDEMENT DES ARMÉES

Mercredi, 25 août 1915.

Lorsque j'entre ce matin chez Sazonow, il me déclare immédiatement, sur un ton d'impassibilité officielle :

— Monsieur l'ambassadeur, j'ai à vous communiquer une décision importante que vient de prendre Sa Majesté l'Empereur et dont je vous prie de garder le secret jusqu'à nouvel avis. Sa Majesté a décidé d'enlever au Grand-Duc Nicolas-Nicolaïéwitch les fonctions de généralissime, pour lui confier celles de Lieutenant impérial au Caucase, en remplacement du comte Worontzow-Daschkow, que sa santé oblige à se retirer. Sa Majesté assumera en personne le commandement suprême de ses armées.

Je demande :

— Ce n'est pas seulement une intention, c'est une décision ferme que vous m'annoncez ?

— Oui, c'est une décision irrévocable. L'Empereur l'a notifiée hier à ses ministres, en ajoutant qu'il n'admettait aucune discussion.

— L'Empereur exercera-t-il le commandement effectif?

— Oui, en ce sens qu'il résidera désormais au Grand-Quartier général et que la direction supérieure des opérations émanera de lui. Mais, pour les détails du commandement, il s'en remettra au nouveau chef d'État-Major, qui sera le général Alexéïew. Le Grand-Quartier général va d'ailleurs être rapproché de Pétrograd; on l'installera probablement à Mohilew.

Nous restons quelque temps silencieux, en nous regardant. Puis, Sazonow reprend :

— Maintenant que je vous ai dit officiellement tout ce que j'avais à vous dire, je peux bien vous avouer, mon cher ami, que je suis désolé de la résolution que vient de prendre l'Empereur. Vous vous rappelez qu'au début de la guerre, il voulait déjà se mettre à la tête de ses troupes et que tous ses ministres, moi le premier, nous l'avons supplié de n'en rien faire. Nos objections d'alors ont encore plus de force aujourd'hui. Selon toute vraisemblance, nos épreuves ne sont pas près de finir. Il faut des mois et des mois pour réorganiser notre armée, pour lui donner les moyens de combattre. Que se passera-t-il pendant

ce temps-là? Jusqu'où serons-nous obligés de reculer? N'est-ce pas effrayant de penser que désormais c'est l'Empereur qui sera personnellement responsable de tous les malheurs qui nous menacent? Et si la maladresse d'un de nos généraux nous attire un désastre, ce ne sera pas seulement un désastre militaire, ce sera, du même coup, un désastre politique et dynastique.

— Mais, dis-je, pour quels motifs l'Empereur s'est-il déterminé à une mesure si grave, sans même vouloir écouter ses ministres?

— Pour plusieurs motifs. D'abord, parce que le Grand-Duc Nicolas n'a pas réussi dans sa tâche. Il est énergique et il a la confiance des troupes; mais il n'a ni la science, ni le coup d'œil qu'il faut pour diriger des opérations d'une pareille envergure. Comme stratège, le général Alexéïew lui est de beaucoup supérieur. Aussi, j'aurais très bien compris qu'Alexéïew eût été nommé généralissime.

J'insiste:

— Quels sont les autres motifs qui ont décidé l'Empereur à exercer lui-même le commandement?

Sazonow me fixe un instant d'un regard triste et las. Puis, avec hésitation, il répond:

— L'Empereur a certainement voulu signifier que l'heure est venue pour lui d'exercer sa plus haute prérogative souveraine, la conduite de ses armées. Nul ne pourra plus dorénavant mettre en doute sa volonté de poursuivre la guerre jusqu'aux derniers sacrifices... S'il a eu encore d'autres motifs, je préfère les ignorer.

Je le quitte sur ces mots sibyllins.

Ce soir, j'apprends de la meilleure source que la disgrâce du Grand-Duc Nicolas est machinée depuis longtemps par son implacable ennemi, l'ancien ministre de la Guerre, le général Soukhomlinow, qui, malgré ses scandaleuses mésaventures, a conservé secrètement du crédit auprès des souverains. La suite des opérations militaires, surtout en ces derniers mois, ne lui a offert que trop de prétextes pour attribuer à l'incapacité du généralissime tous les malheurs de l'armée. C'est lui en outre qui, soutenu par Raspoutine et le général Woyéïkow, a peu à peu fait croire à l'Empereur et à l'Impératrice que le Grand-Duc Nicolas cherche à se créer dans les troupes et même dans le

pays une popularité malsaine, avec l'arrière-pensée d'être porté au trône par un mouvement séditieux. Les acclamations enthousiastes qui, pendant les troubles récents de Moscou, ont plusieurs fois salué le nom du Grand-Duc ont procuré à ses ennemis un argument très fort. L'Empereur hésitait pourtant à prendre une mesure aussi grave qu'un changement de généralissime dans la phase la plus critique d'une retraite générale. Les meneurs de l'intrigue lui ont alors représenté qu'il n'y avait plus de temps à perdre : le général Woyéïkow, qui a dans ses attributions la Sûreté impériale, a prétendu en effet que sa police est sur la piste d'un complot machiné contre les souverains et dont le principal artisan serait un des officiers attachés à leur service personnel. Comme l'Empereur résistait encore, on a fait appel à sa conscience religieuse. L'Impératrice et Raspoutine lui ont répété, avec la plus pressante énergie : « Quand le trône et la patrie sont en péril, la place d'un Tsar autocrate est à la tête de ses armées. Abandonner cette place à un autre, c'est enfreindre la volonté de Dieu ! »

D'ailleurs, le *staretz*, qui est extrêmement bavard de nature, ne fait pas mystère du langage qu'il tient à Tsarskoïé-Sélo ; il en parlait hier encore dans une réunion intime, où il a péroré deux heures de suite, avec cette verve primesautière, fougueuse et débraillée, qui le rend parfois très éloquent. Autant que j'en peux juger par les bribes qu'on me rapporte de ses discours, les arguments qu'il invoque devant l'Empereur dépassent de beaucoup les contingences actuelles de la politique et de la stratégie : c'est une thèse religieuse qu'il soutient. A travers ses aphorismes pittoresques, dont beaucoup lui sont probablement soufflés par ses amis du Saint-Synode, une doctrine se dégage : « Le Tsar n'est pas seulement le guide et le chef temporel de ses sujets. L'onction sainte du sacre lui confère à leur égard une mission infiniment plus haute ; elle fait de lui leur représentant, leur intercesseur et leur caution devant le Souverain Juge ; elle l'oblige donc à prendre sur soi toutes les fautes et toutes les iniquités, comme aussi toutes les épreuves et toutes les souffrances de son peuple, pour répondre des unes et faire valoir les autres devant Dieu... » Je comprends maintenant une phrase de Bakounine, qui m'avait frappé jadis : « Dans la conscience obscure des *moujiks*, le Tsar est une sorte de Christ russe. »

*
* *

Jeudi, 26 août 1915.

Les Allemands se sont emparés de Brest-Litovsk; l'armée russe bat en retraite vers Minsk.

*
* *

Dimanche, 29 août 1915.

Pour la première fois, Raspoutine est pris à partie par la presse. Jusqu'à ce jour, la censure et la police l'avaient protégé contre toute critique des journaux. C'est la *Gazette de la Bourse* qui mène la campagne.

Tout le passé du personnage, ses origines ignobles, ses vols, sa crapule, ses débauches, ses intrigues, le scandale de ses relations avec la haute société, les hauts fonctionnaires et le haut clergé, sont étalés en plein jour. Mais, très habilement, aucune allusion n'est faite à son intimité avec l'Empereur et l'Impératrice. « Comment, écrit l'auteur de ces articles, comment est-ce possible ? Comment un aventurier aussi abject a-t-il pu se moquer aussi longtemps de la Russie? N'est-ce pas stupéfiant de penser que l'Église officielle, le Saint-Synode, l'aristocratie, les ministres, le Sénat, de nombreux membres du Conseil de l'Empire et de la Douma, ont pu pactiser avec cette canaille?... N'est-ce pas la plus terrible accusation qu'on puisse formuler contre le régime?.. Hier encore, le scandale politique et social qu'évoque le nom de Raspoutine semblait tout naturel. Aujourd'hui la Russie veut que cela cesse... »

Quoique les faits et les anecdotes, rapportés par la *Gazette de la Bourse*, soient de notoriété générale, la publication n'en produit pas moins un grand effet. On admire le nouveau Ministre de l'Intérieur, prince Stcherbatow, d'avoir laissé imprimer cette diatribe; mais on est unanime à prédire qu'il ne gardera pas longtemps son portefeuille.

*
* *

Lundi, 30 août 1915.

Conférence avec le général Biélaïew, chef d'État-major général de l'armée. Voici le résumé de ses réponses à mes questions :

1° Les pertes de l'armée russe sont énormes. De 350 000 hommes par mois en mai, juin et juillet, elles se sont élevées à

450 000 en août. Depuis les premières défaites sur la Dounaïetz, l'armée russe a donc perdu environ 1 500 000 hommes.

2° Les ressources quotidiennes en projectiles d'artillerie sont actuellement de 35 000 ; elles seront bientôt de 42 000.

3° Les usines russes fabriquent actuellement 67 000 fusils par mois; les usines étrangères en expédient 16 000 : soit, au total, 83 000. Ce chiffre restera fixe jusqu'au 15 novembre. A partir de cette date, les expéditions étrangères seront de 76 000 par mois. L'infanterie russe pourra donc compter sur une disponibilité mensuelle de 143 000 fusils.

4° Les armées allemandes qui opèrent dans la région de Brest-Litovsk ne semblent pas menaçantes pour Moscou, tant à cause de la distance (1 100 kilomètres), qu'en raison des obstacles naturels et de l'état des routes pendant l'automne.

5° Pour la défense de Pétrograd, quatre armées, comprenant seize corps et commandées par le général Roussky, sont disposées sur la ligne Pskow-Dvinsk-Wilna. Quand la section Dvinsk-Wilna ne sera plus tenable, les quatre armées reculeront en pivotant autour de Pskow. Dans ces conditions et si l'on tient compte encore de l'automne qui est imminent, il n'est pas vraisemblable que les Allemands s'emparent de Pétrograd.

***

Mardi, 31 août 1915.

C'est le général Polivanow, Ministre de la Guerre, qui est allé remettre au Grand-Duc Nicolas la lettre par laquelle l'Empereur l'a relevé de son commandement. Après avoir lu la missive impériale, le Grand-Duc a fait le signe de la croix et prononcé ces seuls mots : « Dieu soit loué! L'Empereur me relève d'une tâche dont j'étais excédé. » Puis, il a parlé d'autre chose, comme si l'événement ne le concernait pas. On ne peut accepter avec plus de dignité une disgrâce éclatante.

***

Mercredi, 1er septembre 1915.

L'assemblée générale de la « Société industrielle et commerciale de Moscou » a terminé aujourd'hui ses travaux, en adoptant une motion par laquelle elle affirme : 1° que les intérêts vitaux de la Russie exigent la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire ; — 2° qu'il est nécessaire d'appeler immédiatement

au pouvoir des hommes jouissant de la confiance publique et de leur accorder une entière liberté d'action. L'assemblée exprime enfin sa conviction que « la voix fidèle du peuple moscovite sera entendue par le Tsar. »

Cet appel à l'Empereur pour l'institution immédiate d'un ministère responsable est d'autant plus significatif, qu'il émane de Moscou, la ville sainte, le foyer du nationalisme russe.

Ce qui est plus expressif encore, ce sont les commentaires qui ont accompagné le vote de la motion et dont la censure vient d'interdire la publication. Des critiques violentes ont été formulées contre les ministres actuels et l'Empereur a été personnellement mis en cause.

On me signale de l'excitation dans les milieux ouvriers.

***

Jeudi, 2 septembre 1915.

La comtesse de Hohenfelsen, épouse morganatique du Grand-Duc Paul, qui vient d'être créée princesse Paleÿ, m'a téléphoné hier soir pour m'inviter à dîner aujourd'hui, en insistant pour que j'accepte, parce qu'*on* avait à me parler.

Je trouve dans le salon Mme Wyroubow, Michel Stakhovitch et Dimitry Benckendorff. Le Grand-Duc Dimitry-Pavlowitch est là aussi, arrivé ce matin du Grand-Quartier général.

Une tristesse anxieuse pèse sur le dîner. Deux fois pendant le repas, le suisse du palais, dans son grand manteau écarlate et brodé d'or, la casquette à la main, s'approche du Grand-Duc Dimitry et lui glisse quelques mots à l'oreille. Chaque fois, le Grand-Duc Paul interroge du regard son fils, qui répond simplement :

— Rien... Toujours rien !

La princesse Paleÿ me dit, à voix basse :

— Le Grand-Duc vous racontera tout à l'heure pourquoi Dimitry est venu de la *Stavka;* il a demandé, ce matin, dès son arrivée, une audience à l'Empereur. Impossible d'obtenir une réponse. Le suisse vient encore de téléphoner deux fois à la chancellerie du Palais Alexandre pour s'informer si Sa Majesté n'a pas fait connaître ses ordres. Toujours rien ! C'est d'un mauvais présage.

Tandis qu'on sert le café au salon, Mme Wyroubow m'offre un siège auprès d'elle et, sans autre exorde, elle me dit :

— Vous n'ignorez pas, monsieur l'ambassadeur, la grave décision que l'Empereur vient de prendre. Hé bien! qu'en pensez-vous?... C'est Sa Majesté elle-même qui m'a chargée de vous le demander.

— Cette décision est-elle définitive?

— Oh oui! tout à fait.

— En ce cas, mes objections viendraient un peu tard.

— Les Majestés seront bien peinées, si je ne leur rapporte pas d'autre réponse. Elles sont si désireuses de connaître votre opinion!

— Mais comment puis-je émettre une opinion sur une mesure dont les vrais motifs m'échappent? L'Empereur a dû avoir des motifs de la plus haute importance pour ajouter à tout le fardeau de son travail habituel la terrible responsabilité du commandement militaire... Quels sont ces motifs?

Ma question la déconcerte. Braquant sur moi des yeux effarés, elle balbutie quelques mots vagues. Puis, d'une voix hésitante, elle me confie :

— L'Empereur a pensé que, dans des circonstances si graves, son devoir de Tsar est de se mettre à la tête de ses troupes et de prendre sur lui toutes les responsabilités de la guerre... Avant d'arriver à cette conviction, il a beaucoup réfléchi, beaucoup prié... Enfin, l'autre jour, après avoir entendu la sainte messe, il nous a dit : *Peut-être faut-il une victime expiatoire pour sauver la Russie. Je serai cette victime. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!* En nous disant cela, il était très pâle; mais sa figure exprimait une soumission parfaite.

Cette parole de l'Empereur me fait frémir intérieurement. L'idée d'une prédestination au sacrifice et de la soumission parfaite à la volonté divine ne s'accorde que trop bien avec son caractère passif. Pour peu que la fortune militaire nous demeure adverse quelques mois encore, ne trouvera-t-il pas, dans la docilité aux ordres divins, un prétexte ou une excuse au relâchement de ses efforts, à l'abandon de ses espérances, à l'acceptation tacite de toutes les catastrophes?

Je reste une minute silencieux; car, à mon tour, je suis fort embarrassé de répondre. Je dis enfin à Mme Wyroubow :

— Ce que vous venez de me confier me rend plus difficile encore d'exprimer une opinion sur la décision que l'Empereur vient de prendre, puisque c'est affaire entre sa conscience et

Dieu. D'ailleurs, cette décision étant irrévocable, il ne servirait à rien de la critiquer; l'important est d'en tirer le meilleur parti possible. Or, dans ses fonctions nouvelles de généralissime, l'Empereur aura constamment l'occasion de faire sentir, non seulement à ses troupes, mais à son peuple, à tout son peuple, la nécessité de vaincre... Pour moi, comme ambassadeur de la France alliée, le programme militaire de la Russie se résume dans le serment que Sa Majesté a prononcé sur l'Évangile et sur l'icône de Notre-Dame de Kazan, le 2 août 1914. Vous vous rappelez la magnifique cérémonie du Palais d'Hiver. En renouvelant ce jour-là le serment de 1812, en jurant qu'il ne signerait pas la paix tant qu'il y aurait un soldat ennemi sur le territoire russe, l'Empereur a pris devant Dieu l'engagement de ne se laisser décourager par aucune épreuve, de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire au prix de n'importe quels sacrifices. Maintenant que son autorité souveraine va s'exercer directement sur la conduite même des armées, cet engagement sacré lui sera plus facile à tenir. C'est ainsi qu'il sera, selon moi, le sauveur de la Russie; c'est dans ce sens que je me permets d'interpréter l'avertissement qu'il a reçu d'En-Haut; veuillez le lui dire de ma part.

Elle cligna deux ou trois fois les yeux, dans un effort visible de récapitulation intérieure. Puis, comme si elle avait hâte de décharger sa mémoire, elle prend congé de moi :

— Je vais tout de suite rapporter aux Majestés ce que vous venez de me dire, et je vous en remercie bien.

Tandis qu'elle fait ses adieux à la princesse Paleÿ, le Grand-Duc Paul m'attire dans son cabinet de travail avec son fils.

Le Grand-Duc Dimitry me raconte alors qu'il est arrivé ce matin de la *Stavka*, en train spécial, pour faire connaître à l'Empereur l'effet déplorable que la disgrâce du Grand-Duc Nicolas produirait sur les troupes. Adossé à la cheminée, avec des gestes nerveux dans les mains, il poursuit, en paroles saccadées :

— Je dirai tout à l'Empereur; je suis résolu à tout lui dire. Je lui dirai même que, s'il ne renonce pas à son projet, comme il en est temps encore, les conséquences peuvent être incalculables, aussi funestes à la dynastie qu'à la Russie. Je lui proposerai enfin une combinaison qui, à la rigueur, pourrait tout

concilier. L'idée vient de moi; j'ai été assez heureux pour la faire accepter par le Grand-Duc Nicolas, qui s'est montré une fois de plus admirable de patriotisme et de désintéressement. Ma combinaison consisterait à ce que l'Empereur, tout en prenant le commandement suprême, gardât auprès de lui le Grand-Duc comme Major-général. Voilà ce que j'ai mission de proposer à l'Empereur, de la part du Grand-Duc... Mais vous voyez que Sa Majesté n'est pas pressée de me recevoir. Dès ce matin, à la descente du train, je lui ai fait demander une audience. Il est dix heures du soir. Pas un mot de réponse!... Que pensez-vous de mon idée?

— En soi, elle me paraît excellente. Mais je doute que l'Empereur y acquiesce; j'ai des motifs sérieux de croire qu'il tient absolument à éloigner le Grand-Duc Nicolas de l'armée.

— Hélas! soupire le Grand-Duc Paul, je crois comme vous, mon cher ambassadeur, que l'Empereur ne consentira jamais à garder Nicolas-Nicolaïéwitch auprès de lui.

Le Grand-Duc Dimitry jette sa cigarette au loin dans un geste de colère, arpente la pièce à longues enjambées, puis, croisant les bras, il s'écrie :

— Alors, nous sommes perdus! Car désormais ce seront l'Impératrice et sa camarilla qui commanderont à la *Stavka!*... C'est navrant!

Après un silence, il se tourne vers moi :

— Monsieur l'ambassadeur, permettez-moi une question. Est-il exact que les Gouvernements alliés soient intervenus ou à la veille d'intervenir pour empêcher l'Empereur de prendre le commandement?

— Non. La désignation du généralissime est une affaire de souveraineté intérieure.

— Vous me rassurez! On m'avait dit, à la *Stavka*, que la France et l'Angleterre allaient exiger le maintien du Grand-Duc Nicolas. Ç'aurait été une faute énorme. Vous auriez détruit la popularité de Nicolas-Nicolaïéwitch et vous auriez eu tous les Russes, moi le premier, contre vous.

Le Grand-Duc Paul ajoute :

— Et puis, cela n'aurait servi à rien. Dans l'état d'esprit où est l'Empereur, il ne s'arrêtera devant aucun obstacle, il ira jusqu'aux mesures les plus extrêmes pour exécuter sa décision. Si les Alliés s'y opposaient, il briserait l'Alliance plutôt que

de laisser contester sa prérogative souveraine, qui se double, pour lui, d'un devoir religieux...

Nous retournons au salon. La princesse Paleÿ me demande :

— Eh bien! que concluez-vous de tout ce qu'on vous a dit ce soir ici?

— Je ne conclus pas... Quand le mysticisme remplace la raison d'État, on ne peut plus rien prévoir. Désormais, je m'attends à tout.

***

Vendredi, 3 septembre 1915.

Deux fois au cours de cet après-midi, la première fois sur le pont Troïtsky, la seconde sur le quai du canal Iékaterinsky, je croise un automobile de la Cour, au fond duquel j'aperçois l'Empereur et l'Impératrice, avec des figures très graves. Leur présence à Pétrograd est si insolite qu'elle fait tressauter de surprise tous les passants.

Les souverains se sont d'abord rendus à la cathédrale de la Forteresse, où ils ont prié devant les tombeaux d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier, d'Alexandre II et d'Alexandre III. De là, ils ont été à la chapelle de la maison de Pierre le Grand, où ils ont embrassé l'image du Sauveur, dont Pierre-Alexeïéwitch se faisait constamment accompagner. Enfin, ils se sont fait conduire à Notre-Dame de Kazan, où ils sont restés longtemps prosternés sous l'icône miraculeuse de la Vierge. Toutes ces dévotions prouvent que l'Empereur est à la veille d'accomplir l'acte suprême qui lui apparaît comme nécessaire au salut et à la rédemption de la Russie.

J'apprends, d'autre part, que ce matin, avant de quitter Tsarskoïé-Sélo, l'Empereur a reçu le Grand-Duc Dimitry, et qu'il a repoussé catégoriquement l'idée de maintenir le Grand-Duc Nicolas à la *Stavka*, en qualité de major-général.

Quand je récapitule tous les symptômes inquiétants que j'ai enregistrés ces dernières semaines, il me paraît évident qu'une crise révolutionnaire s'élabore au sein du peuple russe.

A quelle date, sous quelle forme, dans quelles circonstances la crise éclatera-t-elle? La cause occasionnelle et déterminante sera-t-elle un désastre militaire, une disette, une grève san-

glante, une sédition de caserne, un drame de palais? J'ignore. Mais l'événement me semble s'annoncer dès maintenant avec le caractère inéluctable d'une fatalité historique. En tout cas, les probabilités sont déjà si fortes que je crois devoir prévenir le Gouvernement français; j'adresse donc à Delcassé un télégramme qui, après lui avoir exposé les périls de la situation militaire, se termine ainsi : *Pour la situation intérieure, elle n'est rien moins que rassurante. Jusqu'en ces derniers temps, on pouvait croire qu'il ne se produirait pas de désordres révolutionnaires avant la fin de la guerre. Je ne l'affirmerais pas aujourd'hui. La question qui se pose est donc de savoir si, à une échéance plus ou moins éloignée, la Russie sera encore capable de jouer efficacement son rôle d'alliée. Quelque incertaine que soit cette éventualité, elle doit entrer désormais dans les prévisions du Gouvernement de la République et dans les calculs du général Joffre.*

*
* *

Dimanche, 5 septembre 1915.

L'Empereur est parti hier soir pour le Grand-Quartier général, où il prend aujourd'hui le commandement.

Avant son départ, il a signé une décision qui étonne et afflige tout le monde : il a congédié, sans un mot d'explication, le chef de sa Chancellerie militaire, le prince Wladimir Orlow.

Lié à Nicolas II par une amitié de vingt ans, initié par ses fonctions à la vie quotidienne et la plus intime du souverain, mais ayant toujours gardé envers son maître l'indépendance de son caractère et la franchise de son langage, il ne cessait de combattre Raspoutine. Désormais, il n'y a plus, dans les entours des Majestés, une seule personne qui ne soit docile au *staretz*.

*
* *

Lundi, 6 septembre 1915.

Ayant pris le commandement de toutes les forces militaires et navales, l'Empereur a publié l'ordre du jour suivant :

Aujourd'hui, j'ai pris le haut commandement de toutes les forces armées de terre et de mer opérant sur le théâtre de la guerre.

Avec une ferme foi en la divine clémence et avec une assurance inébranlable dans la victoire finale, nous remplirons notre

devoir sacré de défense à outrance et nous ne laisserons pas déshonorer la patrie russe.

Donné à mon Quartier général, le 5 septembre 1915.

NICOLAS.

Il a, en outre, adressé au Grand-Duc Nicolas ce rescrit :

Au début de la guerre, des raisons d'ordre politique m'avaient empêché de suivre l'inclination de mon âme et de me mettre aussitôt à la tête de l'armée, c'est pourquoi je vous chargeai du haut-commandement de toutes les forces armées de terre et de mer.

Sous les yeux de toute la Russie, Votre Altesse Impériale a fait preuve, au cours de la guerre, d'une vaillance inébranlable, qui a suscité chez moi et chez tous les Russes une profonde confiance et des vœux ardents qui accompagnaient partout votre nom, dans les vicissitudes inévitables de la fortune militaire. Mon devoir envers la patrie dont Dieu m'a confié la charge m'ordonne, aujourd'hui que l'ennemi a pénétré dans l'intérieur de l'Empire, de prendre le haut-commandement des troupes combattantes, de partager avec mon armée les fatigues de la guerre et de sauvegarder avec elle la terre russe contre les attentats de l'ennemi.

... En conséquence, je vous nomme mon Lieutenant au Caucase et Commandant en chef de la vaillante armée de cette région.

J'exprime à Votre Altesse Impériale ma profonde reconnaissance et celle de la patrie pour toute votre œuvre à la guerre.

NICOLAS.

Sur le désir exprès de l'Empereur, le Grand-Duc Nicolas est parti directement pour Tiflis, sans passer par Pétrograd.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(*A suivre.*)

LE GRAND CONTI

II[1]

A CHANTILLY

Condé à Chantilly! Que de beauté évoquent ces simples mots! Les paroles de Mme de Sévigné reviennent à la mémoire : « Monsieur le Prince est dans son apothéose de Chantilly; il vaut mieux là que tous les héros d'Homère. » On croit entendre les phrases harmonieuses de Massillon qui commencent comme une période de Virgile : « Là, dans un glorieux loisir, le Grand Condé jouissait du fruit de sa réputation et de ses victoires; et, ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivait enfin pour lui-même. » Mais la voix de Bossuet couvre toutes les réminiscences : « Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit : c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout... Ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout : l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Aussi, sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun selon ses talents; et non seulement aux gens de guerre, de leurs entreprises; aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations; mais encore aux

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

voyageurs curieux, de ce qu'ils avaient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions; et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avaient trouvé de plus merveilleux. »

Mieux qu'une description minutieuse, le large tableau de Bossuet donne la sensation du spectacle admirable de Chantilly, animé, éclairé et comme transfiguré par la présence d'un homme de génie. Il permet d'observer que les qualités étonnantes célébrées par l'évêque de Meaux chez Condé, cette universalité de connaissances et d'aptitudes, sont précisément les mêmes que l'abbé Fleury et Saint-Simon remarquaient chez Conti. Massillon se laisse à peine entraîner aux exagérations laudatives, lorsqu'il dit : « Un si beau naturel et de si grandes espérances dans un neveu si chéri tiraient des yeux du prince de Condé des larmes de joie, d'admiration, de tendresse : il se voyait revivre en lui; il y retrouvait toutes ses rares qualités (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avait tracé jusque dans la ressemblance de leur visage celle de leur âme. Il achève, il embellit, en le formant, sa propre image. »

Massillon se contente ici de parer des grâces de son style les documents qu'il tient de Fleury. Nous savons, par le précepteur, que Conti s'éloigna fort peu de Monsieur le Prince en 1686. Il apprenait de son oncle l'art de la guerre, recueillait des détails sur ses campagnes, « ses desseins, les raisons de l'exécution, » des « jugements sur le succès, sur sa conduite et celle des autres généraux, leurs fautes et les siennes. » Tout cela, Conti se hâtait de l'écrire. « C'est lui-même qui me l'a dit, » affirme l'abbé Fleury. Le fait est cependant contesté, et l'on ne peut que regretter, s'il est exact, que de pareils monuments n'existent plus, et que nous n'ayons pas, rédigés par Conti, les *Mémoires de Condé*.

Vraiment, François-Louis de Bourbon n'était pas à plaindre, ayant le héros pour mentor, et, pour exil, Chantilly avec sa giboyeuse forêt, ses amples avenues, son canal, ses cascades, rivales de celles de Versailles, les deux châteaux, le grand, tel que l'avait, au XVIe siècle, transformé Chambiges, le petit, dont Mansart était en train de construire une nouvelle façade.

Les hôtes étaient dignes du séjour. L'élite de l'Europe s'y empressait. Les visiteurs non annoncés gagnaient, par la voiture publique de Senlis, La Chapelle-en-Serval ; ils y prenaient « une commodité, » qui les conduisait aux bonnes hôtelleries de

Chantilly, *la Croix-Blanche*, *la Grande-Barbe*, *le Grand-Cerf*, d'où ils pouvaient venir faire leur cour à Monsieur le Prince.

Les invités, au contraire, partis de Paris dans un carrosse de l'hôtel de Condé, montaient au village de Louvres dans une autre voiture, descendaient au château, et recevaient une hospitalité si large, qu'un méchant tireur comme Boileau, grand gaspilleur de poudre, mais incapable de tuer une pièce de gibier, était autorisé à chasser, au scandale du capitaine des chasses.

En 1686, quelques-uns des habitués de Chantilly étaient morts, et le maître de maison lui-même ne quittait plus guère son fauteuil de goutteux. La compagnie la plus brillante et la plus choisie n'en continuait pas moins à entourer le héros. Nul doute que les vingt-deux ans de ce prince de Conti, si apte à toute chose, doué d'une si prodigieuse faculté d'assimilation, n'aient singulièrement profité au contact de tant d'esprits remarquables.

Le prince de Conti d'ailleurs variait ses plaisirs. A ceux de l'esprit qui le charmaient, il ajoutait souvent les plaisirs de la chasse et du jeu. Au mois d'août 1686, il joue à l'hombre, et chasse tous les deux jours. Il part en carrosse. Accompagné de M. de La Rue, il va tirer avec ses gentilshommes, le chevalier de Sillery, le chevalier d'Angoulême, M. de Marège, au delà de la petite rivière de Chaumontel, ou, sur la rive droite de l'Oise, entre Saint-Leu et Montataire, ou du côté de Louvres pour ménager le gibier de Chantilly, ou encore... Mais gardons-nous d'arpenter avec lui toutes les terres de Monsieur le Prince.

Tantôt on part après le dîner, et l'on chasse jusqu'au soir, tantôt on quitte Chantilly dès sept heures du matin. Vers midi, on « mange un morceau au coin d'une haie, » ou l'on s'arrête dans une ferme, et l'on vide ses « cantines, » et les œufs frais et même les œufs durs sont les bienvenus, car l'on ne rentrera qu'à la nuit. Le prince de Conti semble avoir été content de *Baronne*, sa nouvelle chienne d'arrêt, présent de M. de Marsan. Le nombre des pièces variait entre trente et quatre-vingts, cailles, perdreaux, faisans, etc. D'ordinaire Conti était le roi de la chasse. « Il ne faut compter pour tireurs, disait La Rue le lendemain d'une journée où l'on avait rapporté soixante pièces, que lui, M. le chevalier de Sillery et M. de Marège. M. le chevalier d'Angoulême ne tua que trois perdreaux dont il y eut un en conteste. » De temps en temps, on prenait des

renards avec les petits chiens. La Rue nous parle aussi d'une battue dont le résultat paraît assez maigre : cinq lapins tués par Conti, deux par le chevalier d'Angoulême et quatre par Marège. Il est vrai que l'on est en été, et que le bois encore très couvert permet aux lapins de ne pas courir devant les rabatteurs. Un autre jour, le 27 août, Conti fait un grand massacre de cailles (son gibier favori), et le capitaine des chasses, enthousiasmé, note dans son rapport à Monsieur le Prince : « Il n'y a jamais eu d'homme qui ait si bien tiré. »

***

Cependant, Monsieur le Prince ne désespérait pas d'apaiser le mécontentement du Roi. Il avait cru réussir au mois de mai 1686. Louis XIV, cédant alors à ses instances, voulut bien ne pas exclure Conti de la nouvelle promotion de chevaliers du Saint-Esprit et lui conférer le cordon bleu, à Versailles, le 2 juin, jour de la Pentecôte, en même temps qu'au Duc de Chartres, au Duc de Bourbon et au Duc du Maine.

Malheureusement, il avait dit, assurait-on, qu'il donnait cette dignité « au rang du prince de Conti, et non à sa personne et qu'ils n'en seraient pas meilleurs amis pour cela. » Les courtisans répétaient ce fâcheux propos, et commentaient la longue audience que Monsieur le Prince avait obtenue du Roi.

Le jour de la Pentecôte, à onze heures du matin, ils virent le coupable revêtu du costume des novices, l'habit blanc « à l'antique, » le capot et la toque de velours noir chamarré de pierreries, sur la toque une masse de héron; tandis que le cortège, formé dans l'appartement du Roi, se déroulait à travers le cabinet, la chambre, les antichambres, et, par le grand escalier et la cour, gagnait la chapelle entre des haies de gardes du corps et de suisses.

Après les bas officiers de l'ordre qui ouvraient la marche; après le président de Mesmes, prévôt, le marquis de Seignelay, trésorier, et le marquis de Châteauneuf, secrétaire, tous trois de front; après Louvois, chancelier; après le Duc du Maine, il s'avançait à l'extrême-gauche du cortège, sur le même rang que Monsieur le Duc et le Duc de Bourbon. Derrière, venait le Duc de Chartres, habillé de blanc comme lui, comme le Duc de Bourbon et le Duc du Maine ; derrière le Duc de Chartres, les chevaliers profès « ayant seulement des habits à manteau ordinaire et le

collier de l'ordre par-dessus, » puis Monsieur, puis Monseigneur, enfin le Roi.

Dans la chapelle, le Roi prit sa place accoutumée, les chevaliers profès se mirent à sa droite sur des bancs, des sièges furent apportés à sa gauche pour les novices. Aussitôt, cérémonieuses et surannées, les révérences commencèrent, faites par les officiers de l'ordre, ensuite par les novices, à l'autel, au Roi, aux dames assises dans la tribune, et l'archevêque de Paris, commandeur, célébra la grand'messe du Saint-Esprit.

A droite de l'autel, s'élevait un trône sous un dais de velours bleu semé de fleurs de lys d'or, qui avait servi à Henri III en 1579, lors de la création de l'ordre, et qui portait encore, à côté des armes de France, celles de Pologne. C'est là que le Roi alla s'asseoir après la messe pour recevoir les nouveaux chevaliers : le duc de Chartres conduit par le Dauphin et par Monsieur; le Duc de Bourbon par Monsieur le Prince et Monsieur le Duc; le prince de Conti par le duc de Chaulnes et le duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*; le Duc du Maine par le duc de Créqui et le duc de Saint-Aignan. Chaque fois, les officiers recommençaient leurs révérences, les parrains allaient prendre le novice, le plaçaient entre eux, faisaient la révérence avec lui, et le présentaient au Roi.

A genoux devant Louis XIV, Conti écouta le greffier lire la formule; il prêta le serment et, dépouillé du capot, il revêtit le manteau de velours noir doublé de satin orange, somptueux manteau de l'autre siècle où des broderies étincelaient; mit le mantelet de toile d'argent orné de colombes; passa le collier d'or massif formé de fleurs de lys, de chiffres du Roi et de langues de feu, qui supportait la croix de l'ordre sur la poitrine du chevalier.

Si alors, dans cet accoutrement à la Henri III, au milieu d'une cérémonie solennelle, sous les yeux de la cour attentive, il avait saisi l'avantage de l'attitude humiliée que lui imposait l'étiquette, pour implorer son pardon, déclarer qu'il ne se relèverait pas avant de l'avoir obtenu, le Roi serait-il demeuré inexorable ? Bien des gens considéraient qu'un tel refus était impossible.

Mais non; Conti se releva, regagna sa place, défila à son rang dans le cortège, et, le soir même, après vêpres, partit pour Chantilly. L'exil maintenant lui faisait honneur. On disait que le ressentiment du Roi ne persistait si longtemps, que parce que

le prince refusait de se déshonorer en nommant ses complices, les auteurs de quelques lettres dont on ne parvenait pas à reconnaître l'écriture.

Il se montra de nouveau à Versailles six mois plus tard. Cette fois, ce ne fut encore qu'une apparition. Le Roi avait subi l'opération douloureuse de la fistule; et, comme le Duc de Bourbon sollicitait pour Conti la permission de présenter ses compliments lui-même, le Roi avait répondu que le prince « n'était pas chassé et qu'il pouvait venir, s'il voulait. »

L'entrevue eut lieu le 22 novembre 1686. Les chroniqueurs n'en citent que ces paroles : « On croit mon mal plus grand, quand on est loin; mais, dès que l'on me voit, l'on juge aisément que je ne souffre guère. » Elle paraît avoir été des plus froides. Dès le lendemain, Conti s'en allait à Chantilly. Il n'y trouva pas Monsieur le Prince.

***

Depuis le 11 novembre, Condé était auprès de la Duchesse de Bourbon, sa petite-fille, gravement atteinte de la petite vérole, à Fontainebleau. Malade lui-même, souffrant d'un « flux de ventre » qui ne s'arrêtait pas et qui lui occasionnait de la fièvre et une faiblesse extrême, il avait défendu à son neveu de venir à moins d'un danger imminent, tant il craignait que le jeune homme, en quittant le lieu de son exil, ne se compromît davantage dans l'esprit du Roi.

Tout à coup, le 10 décembre, Conti apprit que Monsieur le Prince était à l'extrémité. Cependant Condé demandait le Père de Champs et rassemblait ses dernières forces pour dicter au Père Bergier cette admirable lettre où il faisait ses adieux au Roi, parlait de lui-même avec une modestie digne de sa grande âme, et recommandait à la miséricorde royale le neveu qu'il avait aimé comme un fils :

« Il y a un an, disait le mourant, que je le conduis, et j'ai cette satisfaction de l'avoir mis dans des sentiments tels que Votre Majesté le peut souhaiter; ce prince a assurément du mérite, et, si je ne lui avais point reconnu toute la soumission imaginable pour Votre Majesté et une envie très sincère de n'avoir point d'autre règle de conduite que la volonté de Votre Majesté, je ne lui en parlerais pas et je ne la prierais pas, comme je fais très humblement, de vouloir bien lui rendre ce qu'il estime

plus que toutes choses, l'honneur de ses bonnes grâces. Il y a plus d'un an qu'il soupire et qu'il se regarde, dans l'état où il est, comme s'il était en purgatoire. Je conjure Votre Majesté de l'en vouloir sortir et de lui accorder un pardon généreux. Je me flatte peut-être un peu trop, mais que ne peut-on espérer du plus grand Roi de la terre, de qui je demeure, comme j'ai vécu, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet? »

Le 11 décembre, à six heures du matin, Monsieur le Prince, qui s'était confessé au Père Bergier, car le Père de Champs n'arrivait pas, et qui avait reçu les sacrements, vit entrer le Duc d'Enghien, il l'entendit s'écrier : « Le Roi pardonne au prince de Conti ! » et Condé serra son fils sur sa poitrine. Puis il voulut ajouter à sa lettre de la veille, — cette lettre n'était pas encore partie, — un *post-scriptum* où éclate sa reconnaissance :

« Mon fils, disait-il, vient de m'apprendre en arrivant la grâce que Votre Majesté a eu la bonté de me faire, en pardonnant à M. le prince de Conti. Je suis bien heureux qu'il me reste assez de vie pour en faire mes très humbles remerciements à Votre Majesté. Je meurs content, si elle veut bien me faire la justice de croire que personne n'a eu pour elle de sentiments si remplis de respect, de dévouement, et, si j'ose le dire, de tendresse. »

Monsieur le Prince avait à peine achevé, que son neveu arrivait enfin, consolation suprême, plus douce encore, depuis que le Roi avait pardonné.

En cette journée du 11 décembre 1686, dans la chambre pleine de prières et de sanglots, Conti écoutait parler son oncle pour la dernière fois. Condé l'exhortait à demeurer fidèle à Dieu et au Roi, uni au Duc et à la Duchesse d'Enghien, qu'il lui demanda d'embrasser en sa présence. Il s'humiliait devant ses officiers et ses valets, à cause des scandales qu'il avait pu leur donner. De peur de s'attendrir, il désirait éloigner ses enfants, rester avec les prêtres, « ses seuls médecins » désormais, et répondait en latin aux oraisons.

La nuit était tombée depuis longtemps, et les prières continuaient toujours. *In te, Domine, speravi*, disait le prêtre, *Et in justitia tua libera me*, répondait le mourant. Tout le monde l'entendit; mais, lorsque le prêtre eut ajouté : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, nul son ne sortit des lèvres entr'ouvertes, seulement un souffle à peine perceptible, le dernier soupir de « Monsieur le Prince le Héros ! »

*
* *

Le 21 décembre, à Fontainebleau, vêtu d' « une robe de deuil avec le chaperon en forme, la queue de la robe traînante de cinq aunes, » ayant autour de lui les gardes du corps et vingt des Cent-Suisses de la garde, le prince de Conti, qui représentait le Roi, donna l'eau bénite. Il accompagna le corps du défunt à Vallery, sépulture de la maison de Condé. Le 24, il se rendit avec « Monsieur le Prince d'aujourd'hui » (le Duc d'Enghien), à l'église des Jésuites, rue Saint-Antoine, pour recevoir le cœur apporté de Fontainebleau par l'évêque d'Autun dans un vase de vermeil. Le 10 mars 1687, il assista à la cérémonie de Notre-Dame, « la plus belle, la plus magnifique, la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite, depuis qu'il y a des mortels. »

Au milieu de la grandiose cérémonie, Bossuet, du haut de la chaire, s'adressa directement à Conti assis en face de lui avec ses cousins en long manteau de deuil : « Je ne vous oublierai pas, ô prince ! son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements, et la lettre qu'il écrivit en mourant, pour vous rétablir dans les bonnes grâces du Roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. » Passage émouvant d'un des plus sublimes chefs-d'œuvre de toutes les littératures, mais qui ne suffit pas pour dissiper la mauvaise impression d'un public de cour choqué de ce que l'oraison funèbre avait osé comparer Turenne, un simple particulier, à Condé, le premier prince du sang. « Elle n'a fait honneur ni au mort, ni à l'orateur, » disait Mme de Sévigné.

Terminons sur cette injuste parole ce chapitre assombri par la disgrâce et les deuils. Des scènes joyeuses se préparent. Aux oraisons funèbres succèdent les épithalames : le prince de Conti va se marier.

LE MARIAGE

Pendant l'été de 1685, Pedro de Bragance, roi de Portugal, veuf, depuis le 27 décembre 1683, d'Isabelle de Savoie-Nemours, avait plusieurs incommodités, quelques ulcères survenus en divers endroits de sa personne, et, sur l'œil, voilé

par « un taffetas, » certain mal qu'on appelait sa « fluxion. » L'infante héritière de Portugal, blonde aux magnifiques cheveux, avec une jolie taille, un beau front, des yeux très vifs, ne voyait son père le jour que dans la pénombre de volets mi-clos, et le soir qu'à la clarté vacillante d'une seule bougie. Dès 1683, Louis XIV avait eu l'idée de faire épouser la séduisante princesse par François-Louis de Bourbon, qui serait ainsi devenu, à la mort de Pédro, roi de Portugal. Plus tard il avait voulu donner pour femme à ce Pédro, si malsain, Marie-Thérèse de Bourbon-Condé. Mais les deux cousins, François-Louis et Marie-Thérèse de Bourbon, demeurèrent en France, et ils s'épousèrent.

Les parents de Mlle de Bourbon étaient le nouveau prince de Condé (Henri-Jules) et sa femme Anne de Bavière. Au mois de février 1688, le bruit se répandit à Versailles que le prince de Condé voulait donner sa fille en mariage à Conti, qu'il avait parlé au Roi de son dessein, et que le Roi l'avait approuvé. Le futur, disait-on, aurait préféré Mlle de Blois, fille du Roi et de Mme de Montespan, celle qui fut, par la suite, Duchesse de Chartres. Sa disgrâce durait donc toujours, puisqu'il n'avait pu obtenir la princesse qu'il désirait.

Comme il arrive dans tous les mariages, on passa au crible les qualités physiques et morales de la fiancée. Moins petite que son frère et ses sœurs, descendance lilliputienne du Grand Condé, elle était bien faite et elle avait de beaux yeux. Il était malheureux qu'elle fût déparée par un « teint basané, » des « traits en mauresque, » un nez écrasé, un air légèrement hagard. Toutefois, « l'esprit vif et éclairé » de la princesse, sa bonté, son « humeur douce et engageante » charmaient les gens qui causaient avec elle. Le marquis de Sourches a résumé l'impression générale en écrivant qu'elle était fort spirituelle, mais fort laide.

Cette « jolie laide, » si on peut dire, avait un mérite auquel le prince de Conti n'était certainement pas insensible : elle l'aimait, et depuis longtemps déjà; depuis le temps sans doute où elle le voyait exilé à Chantilly, chez le vieil oncle qui était son grand-père à elle, et qui regardait d'un œil favorable l'inclination naissante.

Le 9 mars 1688, les conditions du mariage étaient réglées. On avait la permission du Roi. Il ne manquait plus que celle du Pape, indispensable; car les futurs époux étaient très proches

parents, le prince de Conti se trouvant être le cousin germain du père de sa fiancée.

Louis XIV était en lutte avec le Saint-Siège, et l'entrée à Rome de son ambassadeur, le marquis de Lavardin, avait ressemblé à une invasion. Aussi, pour remettre à Innocent XI les lettres par lesquelles le Roi, M. le Prince et le prince de Conti demandaient les dispenses, ce fut un gentilhomme de la maison de Condé qui fut choisi, M. de Saint-Laurent. Le gentilhomme se rendit donc par delà les monts; et bientôt la *Gazette* annonça son arrivée au Palais apostolique, avec un secrétaire d'ambassade qui devait servir d'interprète, dans un carrosse du marquis de Lavardin entouré de pages et d'estafiers. « Le Pape, racontait la *Gazette*, le reçut fort bien, et, après lui avoir accordé la dispense gratis, le régala d'un chapelet avec une médaille d'or et plusieurs autres présents de dévotion. »

Le porteur de la dispense quitta Rome le 19 avril, mais c'est seulement à la fin de mai qu'il atteignit le terme de son long et dispendieux voyage. Il avait été arrêté par la neige, et ses frais de route et de séjour se montaient à deux mille deux cent trente-huit livres quinze sols, dont trente-cinq pistoles pour les pourboires distribués dans la Ville éternelle aux gardes, estafiers, cochers et autres personnages intéressés.

*
* *

Les fiançailles furent célébrées le 28 juin. A quatre heures de l'après-midi, le prince de Conti et Mlle de Bourbon quittèrent l'appartement de Madame la Dauphine et traversèrent la grande galerie pour se rendre dans le cabinet du Roi, où devait avoir lieu la cérémonie. Toute la cour formait la haie dans la grande galerie.

Lorsque Mlle de Bourbon parut, sa longue mante soutenue par sa sœur, Mlle de Condé, la bonne grâce, les agréments de sa personne, la « joie modeste, » qui brillait dans ses yeux, excitèrent un murmure admirateur. N'en doutons pas, les regards innombrables des dames saisirent les moindres détails de la toilette, surent apprécier l'habit de taffetas noir et la jupe blanche brodés d'or, garnis de soie couleur de feu, la mante de brocart d'or, et, sur le corsage, les diamants et les rubis.

Au côté de la jeune fille, le prince de Conti venait, non moins splendidement paré. Son habit était de brocart à fond brun illustré de fleurs d'argent et recouvert d'un point d'Es-

pagne d'argent et d'or. L'attache de son manteau était de diamants, la garniture et le bouquet de plumes roses, la doublure d'une étoffe rose à fleurs d'argent. Il s'avançait avec sa belle mine et son grand air.

Quelques instants plus tard, en présence du Roi et de la famille royale, le prince et la princesse de Condé et leur fille, Mlle de Bourbon, entendaient la lecture du contrat faite par le marquis de Seignelay, secrétaire d'État, qui avait la Maison du Roi dans son département.

Dans l'acte dressé par le notaire Lange, relevons seulement ce qui nous intéresse. Le prince de Conti et Mlle de Bourbon étaient mariés sous le régime de la communauté. Ils recevaient de Sa Majesté « pour l'honneur » qu'ils avaient de lui appartenir « de sang et lignage, » les sommes, elle de cent cinquante, lui de cent mille livres. Le prince et la princesse de Condé donnaient à leur fille une dot de huit cent mille livres, dont cinq cent mille d'avance, qu'ils promettaient de constituer en fonds de terre, et trois cent mille à leur décès. Tant qu'ils n'auraient pas convenu de la qualité et de l'estimation de ces terres, ils s'obligeaient à payer chaque année vingt-cinq mille livres d'intérêt. De plus, pour aider à la dépense de la maison des futurs époux, ils ajouteraient une pension de vingt-cinq mille livres jusqu'à ce que le prince de Conti eût recueilli « quelque succession de son chef ou qu'il fût entré en jouissance du total des rentes qui lui appartenaient sur les gabelles de Languedoc affranchies des charges auxquelles lesdites rentes étaient présentement sujettes. » N'oublions pas non plus que le prince de Conti jouissait en 1684 d'un revenu d'environ trois cent mille livres, et que la mort de son frère aîné avait ajouté à sa fortune, sans compter ce qui devait lui revenir le jour où prendrait fin le douaire de sa belle-sœur, au moins cent mille livres de rente.

Cependant le marquis de Seignelay avait achevé sa lecture. La famille royale signa au contrat ; puis M. de Coislin, évêque d'Orléans et premier aumônier du Roi, « petit homme fort gros, qui ressemblait assez à un curé de village, et dont l'habit ne promettait pas mieux, » fit la cérémonie des fiançailles.

Le lendemain 29 juin, vers midi, à la messe du Roi, dans la chapelle de Versailles, où se trouvait toute la cour, il maria les fiancés de la veille. Mlle de Bourbon était vêtue de brocart d'ar-

gent et coiffée de perles, et le prince de Conti portait un habit noir brodé d'or, garni de rubans couleur de feu.

L'après-dîner, le prince de Conti reçut les visites dans l'appartement de Monsieur le Prince, son beau-père, où tout était prêt, dit *le Mercure*, « pour le coucher des épousés. » Le Roi, le Dauphin et la Dauphine, Monsieur et Madame s'y rendirent le soir après souper. La cour, qui les accompagnait, regardait curieusement dans la chambre, la toilette, le dessus de drap d'or et de perles, le miroir, les carrés, les bassins, les flacons de vermeil, et le dessous de point de France descendant jusqu'à un petit tapis de velours vert garni d'une crépine d'or. Ce fut, malgré tant de luxe, la toilette du prince de Conti que l'on admira le plus. Elle était dans le cabinet voisin. Louis XIV en remarqua le brocart d'or mêlé de couleur de feu et de vert, pareil à celui de la robe de chambre. D'ailleurs « tout le déshabillé du prince était si bien entendu et si magnifique, » qu'il attirait tous les regards.

Lorsque la mariée eut pris la chemise des mains de la Dauphine et qu'elle se fut couchée, le marié prit la sienne de celles du Roi et fut conduit par lui auprès de sa femme. Puis le Roi et la cour se retirèrent, laissant le prince et la princesse de Conti sous la courtepointe ornée de dentelle, dans le grand lit de velours cramoisi à bandes d'or, doublé d'une moire d'or brodée d'argent sur un soubassement de point de France.

*
* *

L'après-dîner du lendemain, 30 juin, le Roi et la cour allèrent voir la mariée sur son lit. C'était alors l'usage, et La Bruyère s'en scandalisait déjà, car il y a toujours quelque contemporain pour partager les étonnements de la postérité.

Le 1er juillet, la princesse fut mise en possession de son hôtel à Paris.

Il s'élevait sur le terrain occupé depuis 1768 par l'hôtel des Monnaies, entre la rue Guénégaud, le quai et l'enfoncement fermé à l'Ouest par le collège des Quatre-Nations. On entrait par une porte qui s'ouvrait sur la petite place, au fond d'une baie ornée, et qui passait pour la plus belle de Paris Au delà de la cour, le salon conduisant au jardin s'illustrait d'un plafond peint par Jouvenet, et le jardin lui-même était digne de sa réputation. Le long de la rue Guénégaud, si lugubre

maintenant, si claire alors, il répandait au printemps des parfums d'orangers, une fraîcheur d'eau jaillissante ; il étalait les dessins harmonieux de parterres fleuris jusqu'au pied de la terrasse légèrement surélevée, où l'hôtel dressait sa façade édifiée par Mansart. L'hôtel tout entier, avec son ampleur, ses vastes dépendances, le riche ameublement de ses pièces, sa magnifique chapelle, le glorieux tableau que formaient, devant les fenêtres du Nord, la Seine et le Louvre, convenait parfaitement à une princesse du sang.

Le prince et la princesse de Conti donnèrent, le jour même de leur installation, une fête au Dauphin, qui, se trouvant la veille chez M. de Livry, au Raincy, n'avait pu venir les voir à Versailles.

Monseigneur fut reçu, à sa descente de carrosse, par Monsieur le Prince, Monsieur le Duc et le prince de Conti, et tout de suite fut conduit « à l'appartement d'en haut. » La belle lumière de juillet entrait par les fenêtres ayant vue sur le jardin, éclairant la longue enfilade de pièces, au bout de laquelle attendait une collation de fruits et de boissons fraîches. Plus loin, dans un salon rendu obscur, on avait allumé une multitude de lustres, de girandoles et de flambeaux; et, sur une scène que l'ingénieux Bérain, dessinateur ordinaire du cabinet du Roi, avait entourée de trois amphithéâtres pour l'orchestre et la symphonie, allait commencer ce qui plaisait tant à Monseigneur, un divertissement en forme d'opéra.

Malgré la musique des Lulli, ce divertissement, — un fade épithalame coupé d'entrées de ballets, — serait peu de notre goût d'aujourd'hui. La foule langoureuse des divinités rassemblées sur le théâtre, Junon, Minerve, Apollon, Pluton, la Nuit, l'Hymen, l'Amour, les Songes heureux et les Grâces, paraitrait bien ridicule, et plus ridicules encore, les vers de M. de La Chapelle, secrétaire des commandements du prince de Conti :

L'Hymen a cent douceurs
Pour un cœur qui l'appelle.
. . . . . .
. . . . . .
Cédez à votre tour,
Beautés à qui tout cède ;
Des maux que fait l'Amour
L'Hymen est le remède.

La fête, qui suivit la représentation, valait mieux que l'épithalame. Lorsque le chœur eut répété les deux derniers vers de M. de La Chapelle :

Vivez, heureux époux, pour le bonheur du monde,
Donnez-lui des héros qui soient dignes de vous,

Monseigneur se leva. Il traversa « l'appartement haut, » dont cette fois on avait allumé toutes les bougies, car la nuit était venue, descendit à « l'appartement bas ; » et chacun admira la galerie, le salon, et, non loin de deux petites pièces destinées aux joueurs, un cabinet « tout garni de glaces, de sorte qu'on n'y voyait que des glaces, de la peinture et de l'or. »

Ce rez-de-chaussée était, suivant l'expression à la mode parmi les gazetiers, éclairé d'une manière « aussi galante qu'extraordinaire. » Dans le salon carré où Monseigneur soupa avec les dames, entre son propre portrait et celui du Roi, à une table de vingt-quatre couverts; dans la longue salle voisine que décorait, à l'un de ses bouts, le buste du Grand Condé, et, au milieu de laquelle deux autres tables étaient servies pour les trente-six autres convives, il y avait, outre les chandeliers et les lustres, des orangers lumineux. Leurs caisses se dissimulaient sous de la toile d'argent, la terre sous des amoncellements de fleurs, et ils portaient à leurs sommets des girandoles de cristal.

A travers les fenêtres, au fond du jardin illuminé, et vis-à-vis la porte de la maison, on en apercevait encore, entremêlés de girandoles et réunis en demi-cercle par des cordons de feu. Une énorme pyramide de flammes finissait en fleur de lys étincelante. Les bords du bassin formant le centre du parterre brillaient de mille feux; de mille feux aussi le dessous des arbres, et, plus haut que les feuillages, par delà la rue Guénégaud, les façades des maisons.

« Monseigneur, dit *le Mercure*, s'en retourna à Versailles, après avoir témoigné toute la satisfaction possible d'un régal si complet. »

***

La fête est modeste pourtant, si on la compare à celle que donna Monsieur le Prince à l'occasion du mariage de sa fille, et à laquelle il pria Monseigneur; elle dura huit jours, huit jours d'éblouissantes féeries, qui coûtèrent cent cinquante-deux mille sept cent quatre-vingt-trois livres.

Ne nous effrayons pas trop de l'énorme dépense. Le prodigue amphitryon avait le génie des affaires comme celui des fêtes. C'était un administrateur avare, entrant dans le moindre détail d'une fortune, dont le revenu devait être à sa mort, vingt et un ans plus tard, de huit cent quarante mille livres, plus de douze cent vingt mille en comptant les pensions, la grande maîtrise de France et le gouvernement de Bourgogne, cinq ou six millions de notre monnaie d'avant-guerre.

Dans le ravissant décor de Chantilly et de sa forêt, qui valait bien les horizons de la rue Guénégaud, les invités se divertirent à la façon de héros d'opéra.

Ce fut d'abord, le dimanche 22 août, l'arrivée de Monseigneur, au carrefour de la Vieille-Route, où l'attendaient Monsieur le Prince, Monsieur le Duc et le prince de Conti; puis la chasse à tir (car il partait des faisans et des perdreaux à mesure qu'on avançait à travers les bois); puis, vers cinq heures, la collation au rond-point de la Table.

Le rond-point, sorte d'étoile formée par l'aboutissement de douze routes bordées de charmilles, était entouré d'un treillis feuillu. On entrait par douze portiques, et, par quatre larges escaliers, on montait à une estrade. On pénétrait alors dans un édifice de verdure et de fleurs dont les douze arcades semblaient encadrer les douze routes.

C'était là qu'était dressée une table ronde, large de dix pieds; sur la table, vingt-quatre bassins de rôt entourés chacun de quatre plats d'entremets chauds; au milieu, dans une immense corbeille d'argent, des fleurs et des fruits; des fruits encore dans d'autres corbeilles d'argent portées par les consoles de vermeil qui soutenaient la table. On avait à peine posé le dernier plat chaud, que Monseigneur vint s'asseoir sous le pavillon, avec les princes et les seigneurs, en face de l'arcade qui regardait la grande route de Chantilly.

Le repas commence au son des trompettes et des cymbales... Mais soudain, pourquoi les sonneries de trompettes et le bruit des cymbales ont-ils cessé? D'où part cette harmonie de flûtes, de musettes et de hautbois? La route, qui s'étend à perte de vue, sous les yeux du Dauphin, est déserte. Elle ne l'est pas longtemps.

Au loin, paraît un acteur à la tête d'une troupe nombreuse de figurants. C'est le dieu Pan, suivi des divinités des forêts, faunes, sylvains et satyres. Non, c'est Lulli, le cadet, surinten-

dant de la musique du Roi. Il bat la mesure avec son thyrse. Derrière Pan-Lulli et sa suite, marchent sur trois lignes les joueurs de hautbois; puis vingt et un danseurs armés de massues, et montés sur les épaules les uns des autres; puis cinquante et un musiciens portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les pommes de pin et les gourdes, fruits aimés des satyres. Le cortège arrive. Voici les joueurs de hautbois se rangeant de chaque côté de l'escalier qui conduit à la table du Dauphin; et, prodige de souplesse et de grâce, de quatre mesures en quatre mesures, les danseurs les plus élevés sautant trois par trois, de sorte que toujours on en voit trois reconstituer la figure primitive.

Les musiciens s'approchent; et, sur le gazon, c'est une danse extraordinaire de faunes, de sylvains et de satyres.

Elle s'arrête bientôt, et les musiciens gravissent l'escalier en double file, contournent la table de Monseigneur, posent leurs corbeilles sur les appuis des portiques. Tandis que, par un autre escalier, ils redescendent, les danseurs montent précédés des joueurs de hautbois, et, en se tenant par la main, exécutent un pas autour des convives.

Tout à coup, dans la profondeur des bois, retentit un air de feu Lulli.

> Debout, Lysiscas, holà! debout!
> Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout,

chantent les musiciens, qui ont trouvé près de l'allée voisine des piqueurs endormis. « Un grand bruit de cors » leur répond. Un cerf traverse la route. Monseigneur crie : Taïaut! Il demande une meute. La meute paraît, et l'on découple les chiens. Il souhaite des chevaux, les chevaux sont là, et, avec les seigneurs, il s'élance au galop. Chasse merveilleusement truquée et finissant, au bout d'une heure, par un bat-l'eau dans l'étang de Commelles.

Du lundi 23 au dimanche 29, que de divertissements suivent cette première fête! L'appartement, la musique, la *medianoche*, la tragédie lyrique, l'opéra, le feu d'artifice, l'embarquement sur un bâtiment tout doré, pareil à ceux du roi de Siam, qui fend les eaux du canal au milieu des voix et des instruments; la collation servie dans la forêt ou dans le salon vert du labyrinthe que révèle seul, invisible Ariane, un concert de hautbois. Et toujours, il y a la chasse : la chasse à tir (cinq cents pièces au tableau le 25), la chasse à courre (au cerf et au loup),

la chasse aux toiles. Poursuivis par les chiens, sangliers, cerfs et biches s'élancent dans l'étang de Commelles. Sur une flottille, la cour les y attend. Les princes et les seigneurs les attaquent avec des épées, des épieux et des dards. Au moyen de nœuds coulants, les dames capturent les cerfs qui ont échappé au carnage. Avirons relevés, elles se laissent traîner par eux. Ils nagent éperdument vers le rivage où elles leur rendent la liberté. Voici le prince de Conti qui se penche pour tuer un jeune cerf. Il perd l'équilibre, tombe et disparaît sous l'eau. Et il ne sait pas nager! Un instant il revient à la surface. De la barque dorée, des mains s'étendent pour le saisir, le manquent. Il disparaît de nouveau. Non, il remonte. Sa tête ruisselante émerge. On n'a que le temps de la prendre aux cheveux. Heureusement, c'était la nature, et non Binette, le perruquier à la mode, qui les lui fournissait. Il dut peut-être à ce détail de ne pas périr dans une fête donnée par son beau-père à l'occasion de son mariage. Comme l'a dit un sage, la vie serait encore supportable, s'il n'y avait pas les plaisirs.

Cependant la guerre était sur le point d'éclater. Louis XIV, pour prévenir l'Empereur ligué contre lui à Augsbourg en 1686 avec plusieurs princes allemands, la Suède et l'Espagne, et pour régler par les armes tous les points en litige, et notamment l'affaire de l'électorat de Cologne, allait pousser ses troupes sur le territoire de l'Empire.

Le 25 septembre 1688, Conti se rendait à l'armée d'Allemagne, et Marie-Thérèse de Bourbon demeurait inconsolable de se voir enlever son mari trois mois à peine après ses noces. « Elle avait « pour lui » tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable et aussi estimable, dit Mme de La Fayette, dans le cœur d'une jeune personne vive et qui n'a pu encore rien aimer. »

LA FORCE.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. le colonel Brémond, commandant le 54e R. I. à Compiègne, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

La *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 15 février 1921, contient un article intitulé « l'Œuvre de la France en Syrie » et signé Testis, où je suis mis en cause de manière inexacte, de nature à me porter préjudice.

J'ai pleine confiance en votre équité pour faire paraître, dans les mêmes conditions que l'article en question, la preuve de ces inexactitudes.

1° Testis écrit que « le colonel Brémond était connu depuis les affaires de Fez en 1912. » — On a parlé de moi en 1911, à propos de la colonne des Cherarda, que j'ai fait rentrer à Fez avec plein succès, dans des conditions qui paraissaient rendre l'entreprise impossible, et non en 1912, où, en sous-ordre, je n'ai eu aucun rôle de premier plan.

2° Testis écrit que je suis « l'auteur d'un important ouvrage sur l'Arménie. » — Il s'agit, en réalité, d'une simple notice écrite à Djedda (Arabie), en juillet 1917, livre de guerre d'ailleurs.

3° Testis incrimine mon rôle en Cilicie en 1919. Je vais mettre les choses au point avec l'aide du général Gouraud qui, le 10 décembre 1919, à Adana, faisait la déclaration suivante à M. Gattegno, correspondant du *Journal d'Orient*, quotidien de Constantinople : « Je remporte une excellente impression de mon voyage en Cilicie, car il me fut donné d'admirer partout l'œuvre irréprochable de mon administrateur en chef, le colonel Brémond. Mon programme d'action en Cilicie s'inspirera des mêmes voies que mon administrateur en chef vient de nous tracer. » (Voir *Journal d'Orient*, du 4 janvier 1920.)

En outre, le 1er janvier 1920, le général Gouraud voulait bien me faire l'honneur de me télégraphier par radio : « Tous mes vœux, vieil ami, que je te prie de partager avec ta femme, associée à ta tâche. » Ce télégramme porte le numéro 1 de l'année 1920.

La Cilicie était parfaitement calme en 1919 : les entrées

triomphales à Mersine et à Adana des amiraux Sagot-Duvauroux et de Bon, avec leurs officiers et leurs équipages, la réception du 5e chasseurs d'Afrique, du 412e, ont marqué les étapes de nos succès d'influence. Ce calme était si complet que les troupes de la 156e division (cavalerie, artillerie) sont venues de Bulgarie en chemin de fer, par Konia, jusqu'au delà de la Cilicie, à Katma notamment. Et les communications télégraphiques terrestres fonctionnaient commercialement entre Adana-Alep-Damas-Le Caire, Adana-Sivas et Adana-Konia-Constantinople. C'est en janvier 1920 qu'elles ont été coupées pour la première fois en Syrie.

C'est donc à tort que Testis écrit en tête du chapitre V : « Un gros effort allait être fait en Cilicie pour y établir notre prestige. » C'était fait en décembre 1919. Il ne s'agissait, à la fin de 1920, que d'essayer de regagner ce qu'on n'avait pas conservé.

4° Testis écrit : « La politique de conciliation avec les Musulmans... est devenue possible le jour où le départ du colonel Brémond, précédemment contrôleur de l'Administration en Cilicie, a donné l'impression à tous que les instructions du Haut-Commissaire en ce sens seraient enfin exactement suivies. » — Cette affirmation est contraire à la vérité; il serait impossible à Testis de citer rien de documenté qui justifie cette phrase. Testis croit-il que le général Dufieux aurait toléré pareille chose? Or voici ce qu'écrit ce dernier :

Ordre général n° 172.

Le général Dufieux, commandant la 1re division de l'Armée du Levant, cite à l'ordre de la Division :

Le colonel Brémond, chef du contrôle administratif en Cilicie.

Officier supérieur d'une haute intelligence et d'une expérience consommée. Toujours guidé par le souci des intérêts français, a fourni sans faiblir pendant dix-neuf mois consécutifs, et dans des circonstances particulièrement difficiles, un admirable effort d'organisation et de renseignements. Par son activité éclairée, son labeur acharné et parfaitement réglé, par sa foi persévérante dans l'œuvre entreprise, par son calme souriant, son sang-froid imperturbable et l'énergie de ses décisions dans les circonstances critiques, a rendu à la cause française en Cilicie les plus signalés services.

DUFIEUX.

Cet ordre est daté du 11 septembre 1920, 7 jours après que j'avais passé mon service sur l'ordre du Haut-Commissaire.

Voici encore ce que le général Dufieux a écrit le 28 juillet 1920 :

Adana, le 20 juillet 1920.

Le colonel Brémond est arrivé en Cilicie à la fin de janvier 1919 et a pris immédiatement les fonctions d'administrateur en chef de la zone Nord.

Cet officier supérieur s'est mis à l'œuvre avec une foi entière dans les destinées de la Cilicie, des vues larges, une puissance de travail et d'organisation remarquables, un sang-froid imperturbable et une ténacité que rien n'a rebutée. — Clairvoyant et prévoyant, il a dénoncé, dès le mois de mai 1919, le développement et le danger du mouvement kémaliste, et, depuis cette époque, il n'a cessé de renseigner sur les tendances, les prétentions, la campagne de presse des nationalistes.

Avec un très petit nombre de collaborateurs improvisés, jeunes officiers peu préparés à des fonctions administratives, le colonel Brémond a réalisé en quelques mois une œuvre économique digne d'admiration, donnant l'exemple du travail continu, du sang-froid sérieux et ingénieux dans les bagarres populaires, jamais découragé, jamais lassé par les déceptions que lui a apportées l'année 1920.

Ce qu'il a fait depuis janvier 1920 pour rétablir et maintenir une situation politique et économique sans cesse chancelante, et dont tous les étais sont successivement dérobés, est prodigieux. On peut dire que depuis le début de mai, Adana n'a vécu que par lui, par sa patience, sa ténacité à reprendre, pour les ajuster de nouveau, les morceaux d'un édifice qui s'écroulait presque tous les jours...

Le général commandant la 1re division du Levant.

DUFIEUX.

Pour tout lecteur de bonne foi, que restera-t-il des allégations de Testis après le témoignage du général Dufieux qui, lui, était sur place et me voyait de près ?

Venir dire que j'empêchais la politique de conciliation avec les Musulmans, alors que j'ai trente ans de vie musulmane, que j'ai dirigé avec plein succès deux pèlerinages (1916 et 1917) et que j'ai entretenu d'excellents rapports avec le Malik du Hedjaz et ses fils, c'est faire preuve d'une ignorance regrettable. Testis ignore également que j'ai créé des fetouahané (séminaires musulmans) à Adana et à Osmanié, ce que le Gouvernement Turc n'a jamais fait; qu'à mon départ, toutes les écoles turques étaient réouvertes, réorganisées (École normale des Filles à Adana, Lycée Sultanié à Adana, École des Arts et Métiers à Adana, Écoles maternelles et communales, toutes institutions turques). Ce sont pourtant là des faits indiscutables.

5° Testis dit : « Notre contrôle administratif élargi et le

retour de fonctionnaires ottomans. » — Testis affirme ainsi le contraire de la vérité. A mon départ, après deux ans de direction ou de contrôle de l'administration, l'administration turque était au complet comme elle ne l'avait jamais été en Cilicie. C'était l'ordre du maréchal Allenby, que rien n'a modifié, et dont je ne me suis jamais écarté.

Enfin, j'ajouterai que, dès le mois d'avril, j'ai demandé à maintes reprises au général Dufieux à rentrer en France, parce que je savais qu'à Beyrouth on avait contre moi une hostilité constante. C'est ainsi que le 1er mai, sous le n° 262, j'écrivais au général Dufieux :

Mon général,

Je vous envoie une demande de télégramme à Beyrouth. J'aurai l'honneur de vous en reparler ce soir à la signature. Mais j'ai bien réfléchi depuis plusieurs jours à la situation : tout s'effrite lentement, aucune réaction n'apparaît, l'incompréhension persiste totale.

Dans ces conditions, n'importe qui peut me remplacer, il n'y a plus rien à perdre.

Une seule chance reste : essayer de faire comprendre : c'est ce que je tente, et je serais satisfait si je réussissais à le faire, même au prix que j'offre. Mais hélas...

Avec tout mon dévouement. BRÉMOND.

Et le général me répondait le 2 mai sous le n° 978/R :

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre n° 262/A du 1er mai.

J'apprécie à toute sa valeur le sentiment qui vous inspire lorsque vous me proposez de prendre sur vous l'appréciation de la situation et d'assumer les conséquences de vos déclarations.

Mais, tout en vous remerciant, j'estime qu'accepter votre sacrifice éventuel serait une faute de principe particulièrement grave en ce moment, où nous devons tenir toutes nos positions, si diminuées qu'elles soient et précisément parce qu'il n'y a plus à en perdre.

Votre départ serait une défaite française. Je vous demande de renoncer à envisager cette éventualité, quelque douloureuses que soient pour vous, après tant de travail et de dévouement à votre tâche, les constatations actuelles et les perspectives prochaines.

Ci-joint copie du télégramme que j'ai adressé au général haut-commissaire sur la question du Vali.

J. DUFIEUX.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de mes remerciements anticipés et de ma considération distinguée.

BRÉMOND.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN CONTEUR SIENNOIS

FEDERIGO TOZZI : *CON GLI OCCHI CHIUSI; TRE CROCI* (1)

Il y a un peu plus d'un an, le 21 mars 1920, mourait à Rome, dans une pauvre maison de la *Via del Gesù*, un écrivain de trente-huit ans qui avait publié en tout deux minces volumes. Ces livres étaient tombés mal à propos pendant la guerre. Ils avaient attiré toutefois l'attention des délicats, qui y avaient reconnu cette prose classique qui ne s'écrit plus guère depuis Leopardi. On sentait un homme étranger à toutes les modes nouvelles, riche d'une sensibilité et d'une expérience originales, formé solitairement à l'école de la vie. Il avait publié son premier livre à trente-quatre ans. Maintenant, ses ouvrages allaient se multiplier. Il venait de corriger à Milan les épreuves d'un nouveau roman, qu'on disait un chef-d'œuvre, tandis qu'une Revue romaine faisait paraître les premières pages d'un livre qui s'annonçait supérieur encore. Et il avait dans son logis de la *Via del Gesù* une vieille malle, son unique fortune, bondée de manuscrits et d'ébauches, moins nombreuses pourtant que les quinze ou vingt romans dont la matière s'était accumulée en lui et dont les formes s'agitaient dans sa tête puissante. Pour ceux qui savaient, cet inconnu était la plus grande force littéraire qui se fût révélée depuis une génération. La grippe l'enleva en huit jours. Quelques semaines plus tard,

(1) 2 vol. in-16, Milan, Fratelli Treves, édit., 1920.

le roman des *Trois Croix* apprenait à toute l'Italie le nom et le génie de Federigo Tozzi.

Toute la presse a répété cette mélancolique histoire. Dans des articles pleins d'amitié, le brillant critique milanais, M. G.-A. Borgese, révélait au public la perte qu'il venait de faire et le deuil qui frappait les lettres italiennes. Il contait l'existence difficile de son malheureux ami, qui n'eut jamais chez lui une planche de sapin pour servir de bibliothèque ni ne put offrir à sa femme le luxe d'une bonne à tout faire. Il disait ce qui se fondait d'espoirs sur ce talent robuste et vrai, qui semblait promettre un héritier des Manzoni et des Verga. Mais qu'importent, avouons-le, ces questions d'école? Ce que j'aime de Tozzi, c'est ce qu'il a mis dans ses livres des aspects et de l'âme de sa ville natale et ce que nous y retrouvons de la beauté de Sienne.

Y a-t-il un voyageur qui ait franchi un jour la porte Camollia, en lisant la gracieuse devise : *Cor tibi magis Sena pandit*, — « C'est mon cœur surtout que je t'ouvre, » — sans en garder au cœur une émotion reconnaissante? Y a-t-il un visiteur de la ville aux trois collines, entre lesquelles les rues étroites se balancent comme des guirlandes aux chapiteaux de trois colonnes; y a-t-il un pèlerin du moyen âge italien qui, pour avoir vu, au sommet de l'acropole de Sienne, son immense Dôme inachevé de marbre blanc et noir, ne conserve de cette vision l'image ineffaçable, le souvenir d'un monde d'art, d'un secret de poésie dont Rome et Venise même n'ont pas l'équivalent? Qui a pu se promener de San Francesco à l'Observance, entre l'oratoire de saint Bernardin et la maison de sainte Catherine, sans comprendre que cette petite ville était un *hortus conclusus*, une source de merveilleux, un des joyaux spirituels de cette terre (1) ?

C'est pourquoi il me semble qu'une des raisons principales que nous avons d'aimer Tozzi, c'est d'être un romancier local et d'avoir fait sur Sienne ce que tant d'autres ont fait sur Naples, sur Venise et sur Rome. On lui sait gré de s'être plu dans le cadre précieux que lui avait fait la destinée et de n'en avoir pas cherché d'autre. On lui sait gré d'avoir aimé un objet touchant et délaissé, d'avoir parlé mieux que personne

(1) Cf. l'article de T. de Wyzewa sur *l'Ame siennoise* dans la *Revue* du 15 mars 1903.

de ce paysage toscan qui demeura jusqu'à trente ans l'horizon de sa vie et dont la muette leçon lui enseigna la mesure. Dès les premières pages de son premier roman, je trouve ce tableau exquis d'une chose intraduisible, le *podere* où l'artiste a passé une partie de son enfance, — le *podere*, le petit bien aux portes de la ville, et dont le fruit suffit à la subsistance d'une famille :

Le *podere*, bien que petit et avec ses bâtisses modestes, était beau; on y respirait une douceur qui invitait à y demeurer; une file de cinq cyprès derrière le mur bas de l'aire; et, plus loin, tout le reste en oliviers et en verger. On en faisait le tour du regard deux ou trois fois, et on se disait : *Plus grand, ce serait moins aimable.*

Dans ce peu de mots tient tout un art. Avec quelle tendresse encore, en une demi-ligne, l'artiste exprime la grâce de ce paysage qui fait l'enchantement d'un voyage de Sienne à Florence, — de cette succession de collines « dont chacune est plus douce que l'autre ! »

Mais ce serait faire tort à Tozzi que de prendre ses livres pour un album d'eaux-fortes. Vous êtes-vous parfois demandé ce que pouvait être l'existence de ces villes que nous appelons mortes, et où notre curiosité va chercher le décor du passé? Vous êtes-vous jamais inquiété des gens que vous rencontriez dans les rues de ces cités jadis glorieuses, devenues aujourd'hui des sous-préfectures endormies et un peu déguenillées? Vous êtes-vous occupé de savoir quels peuvent être les intérêts, les idées, les passions de ce peuple qu'on voit errer dans des lieux pleins d'histoire et que nous sommes tentés de prendre pour des ombres? Ce sont des questions que le touriste ne se fait guère. Il court au musée, il visite une église ou un hôtel de ville, il admire quelques fresques ou quelques vieux tableaux, comme on se promène un moment dans une boutique d'antiquaire. Pour la plupart des *forestieri* qui en ont parlé (y compris les Italiens), Sienne n'est guère qu'un grand bibelot. C'est ainsi que l'héroïne de M. d'Annunzio, la Siennoise Marie Ferrès d'*Il Piacere*, s'imagine sa patrie : « Ce que je vois toujours, ce sont les femmes des Primitifs, les inoubliables têtes de Saintes et de Vierges, celles qui, dans la vieille Sienne, souriaient à mon enfance du haut des fresques de Taddeo et de Simone di Martino... »

Mais ce qui fait le romancier, c'est justement le don de s'intéresser aux formes et aux conditions de la vie; c'est la faculté d'observer ce qui se passe autour de lui dans un milieu donné. Le vrai romancier est presque toujours un phénomène provincial. Il y a là une sorte de loi aisée à vérifier dans toutes les littératures, comme si le roman avait besoin pour naître de certaines conditions singulières et un peu archaïques, de mœurs particulières, d'habitudes qui ne se trouvent plus dans la fièvre des grandes villes; il resterait d'ailleurs à savoir si, pour comprendre ce milieu, il n'est pas nécessaire d'avoir pour réactif le contact de la grande ville et de la capitale. Ainsi Balzac ou George Sand n'ont reconnu qu'à Paris le prix des spectacles étonnants qu'ils avaient observés à Saumur ou à Châtellerault.

C'est là, toutes proportions gardées, ce qui est arrivé à Tozzi. Il n'est venu à Rome qu'en 1914. Mais jusqu'alors toute sa vie s'était passée à Sienne. Il nous l'a racontée, cette vie, dans son roman *les Yeux fermés*, qui n'est que le premier chapitre d'une autobiographie, dont les deux autres devaient s'appeler *Il podere* et les *Souvenirs d'un employé*. Fils d'aubergiste, — son père était le patron de la *trattoria* au *Pesce azzuro* (le « Poisson bleu »), que je me souviens d'avoir connue près de la poste, viâ Cavour, et qui porte aujourd'hui le nom du « Rocher rouge, » — il lui arriva, en effet, après la mort de ce père, d'être réduit pour vivre à un lopin de terre loué 65 francs par mois, et même d'être contraint à se faire cheminot. Ce sont des expériences qui vous marquent un homme. Toute sa vie, même le succès venu, il en gardait encore l'empreinte. Jamais il ne devait être « du monde. » A l'*Aragno* et au *Café de Rome*, il préférait le cabaret. Une gêne orgueilleuse répandait sur toute sa personne une nuance de sauvagerie. « Saurai-je jamais baiser la main à une jolie femme? » confiait-il à un ami, avec une appréhension comique et résignée. Il me rappelle ainsi ce pauvre grand Péguy, mal à l'aise dans un fauteuil, et qui, en vrai *paisan*, n'était « assis » que sur une chaise.

Sur ses impressions d'enfance, jusque vers la vingtième année, nous avons son propre témoignage. Enfance tardive, souffreteuse, renfermée, assez triste. Il était le dernier de sept enfants morts en bas âge. Sa mère était une créature passive et laborieuse, anéantie devant son mari. Elle avait des convulsions. Le petit Frédéric paraissait malingre et borné. Il passait des heures dans son coin,

sans mouvement et sans pensée, avec cette faculté bizarre de considérer la vie et son existence même comme une illusion pénible : « Les gens qui l'entouraient agissaient comme dans les songes. » Son père le méprisait. Cet homme dur et brutal, devant qui tout tremblait, avare, violent, parvenu, avait pour son propre à rien de fils le dédain d'un rustre vigoureux pour un enfant chétif; et il considérait ce rêveur avec haine, comme un incapable qui devait ruiner sa maison. Il ne se trompait pas. A peine mort, ses affaires tombèrent en déconfiture. Il aurait voulu faire de son fils son héritier, lui léguer cette auberge qu'il avait créée de rien et qui était sa gloire. Il regardait de travers cette espèce d'idiot qui voulait étudier, et qui d'ailleurs ne faisait rien. Est-ce qu'il avait eu besoin d'être un savant pour faire fortune? Mais le petit s'entêtait dans ses lectures et dans ses rêves. Il voulait être artiste, du reste sans succès. Sa croissance morale était lente comme sa croissance physique. « Il était comme une chose qui n'arrive pas à s'expliquer. » Ce milieu grossier l'humiliait. Ainsi, dans le va-et-vient des consommateurs, des cuisiniers et des garçons, dans une perpétuelle odeur de graisse, de vaisselle, de victuailles, de tabac, grandissait cette âme taciturne, et sa mémoire s'emplissait de figures et de types, de tout un personnel de petites gens et de ruraux dont les images se photographiaient dans sa conscience à son insu, et qui venaient poser devant lui, deux fois par jour, aux heures de repas, dans la salle à manger du *Pesce azzuro*, ornée (c'était bien la peine de vivre au milieu des chefs-d'œuvre de la peinture siennoise!) d'une paire de chromos représentant les *Créateurs de l'Italie* et la *Bataille d'Adoua*.

Comment le jeune homme, sorti de ce milieu inculte, parvint-il à se donner une culture? C'est seulement plus tard, nous apprend M. Borgese, qu'il refit ses études classiques; il avait plus de vingt ans quand il apprit le latin. Il découvrait en même temps les vieux auteurs toscans, avec le charme unique de sa petite patrie. Alors il se créa son art. Mais la matière de cet art, sa sensibilité spéciale, son expérience de la vie, c'est dans ces longues années sans joie qu'il les avait élaborées ou plutôt qu'elles s'étaient formées ou déposées en lui. Il n'avait pas fallu moins d'efforts pour cet enfantement. On se figure quelquefois la volupté que ce serait de vivre dans ces jolies villes pleines du passé : il semble que dans un tel décor on n'a, pour être

artiste, qu'à se donner la peine de naître. Quelle erreur! Le récit de Tozzi nous détrompe : on y lit l'histoire du lent débrouillage d'un esprit.

Le livre est d'ailleurs assez confus, encombré de scènes parasites et de tableaux de mœurs qui ralentissent l'action. Par endroits, le style est déjà parfait. Voici la scène de la mort de sa mère.

Un matin, elle décida de mener Pierre chez le curé, en espérant un bon conseil. Elle avait sorti sa belle robe, et elle se dépêchait afin que son mari ne se doutât de rien : elle faisait la course en cachette. Tout à coup, elle se sentit le cœur pincé à étouffer ; elle n'eut pas le temps de jeter un cri. Elle ne s'aperçut même pas qu'elle tombait.

On la trouva la tête sur le carreau devant l'armoire ouverte ; elle était tombée en avant, comme les bêtes écrasées d'un coup de talon sur la nuque. Elle avait les yeux à demi ouverts, encore pleins de vie, et le visage un peu contracté, comme si sa mort la contrariait seulement pour les autres ; elle semblait supplier qu'on ne la grondât pas, et elle avait un air de préoccupation inexprimable, qui faisait mal.

Ce morceau fait penser à Tchekov, à Gorki. Le rapprochement s'impose plus fortement encore quand on vient à lire l'épisode principal du roman, l'histoire des amours de Pierre (le prête-nom de Tozzi) avec une paysanne coquette et perverse, Gisèle, sa camarade d'enfance. C'est elle que le petit Pierre adore « les yeux fermés. » Navrante comédie, qui finit dans un bouge. Alors seulement, le malheureux s'éveille de son rêve. « Quand il revint à lui, de l'espèce de vertige qui l'avait abattu aux pieds de son amie, il voyait clair. Il n'aimait plus. »

On a dit que Tozzi a imité les Russes. Mais il ne les a connus qu'à la fin de sa vie. C'est en lui et aussi dans l'âme de sa race (ce qui revient au même) qu'il a trouvé ces deux qualités de son art : le trouble de l'émotion et la pureté du style. Sa première œuvre, longtemps avant ses œuvres personnelles, est une *Anthologie siennoise*, de Cecco Angiolieri jusqu'à cette sainte fille, presque sœur de Jeanne d'Arc, et qu'il appelle « une gloire plus grande que sa patrie. » Dans les vers ou la prose de ces lointains ancêtres, dans leurs *Laudi* « sanglants comme les chairs des flagellants, » il a dû reconnaître un génie fraternel. Le mysticisme siennois du XIVe siècle n'est pas sans analogie avec ce qu'on a appelé le christianisme russe. La

Russie traverse aujourd'hui, cinq cents ans après nous, des états de sensibilité de la fin du moyen âge. Vous rappelez-vous la chapelle de San Domenico où Sodoma a représenté *l'Extase de sainte Catherine?* Vous rappelez-vous la fresque étrange que l'on voit à côté : une foule émue d'horreur, un tronc décapité d'où s'échappe un flot de sang, le bourreau qui élève en l'air par les cheveux la tête livide du supplicié et, auprès du billot, cette forme blanche à genoux, les mains jointes, les yeux au ciel, le visage transfiguré par la béatitude, cette figure divine d'amoureuse et de voyante, qui regarde et aperçoit là-haut l'âme du meurtrier reçue par Jésus-Christ? Il faut relire après cela la lettre prodigieuse où la sainte raconte la scène à Raymond de Capoue : jamais l'auteur de *l'Idiot* et des *Frères Karamazov*, jamais le poète des assassins et des prostituées n'a écrit de pages plus bouleversantes, plus remplies du délire de la tendresse humaine et de l'ivresse du sang, de l'amour et de la mort.

Mais déjà, dans cette autobiographie à peine déguisée, se montrait le pouvoir d'observation de Tozzi : le plaisir de tracer des portraits, de faire vivre des figures et d'animer des personnages. Les caractères, celui du vieux Domenico, celui surtout de cette petite coquine de Gisèle, sont admirables. Ce qui manque le plus, c'est l'art de composer. Dans les *Trois croix*, l'auteur se détache de lui-même ; il aborde le roman impersonnel. Le sujet, certainement réel, est si nu, tellement dépouillé de circonstances et d'accessoires, qu'il devient presque impossible à résumer. C'est l'histoire d'un délit vulgaire, un simple fait divers de la chronique locale, que l'histoire de ces trois frères Gambi, libraires et antiquaires qui, ayant trouvé une dupe, le chevalier Nicchioli, fabriquent en son nom de fausses lettres de change. La librairie ne va pas fort à Sienne ; hormis quelques ouvrages de piété, il n'y a pas aujourd'hui, comme au temps de Stendhal, quinze personnes par an pour acheter un livre. Il suffit d'être entré une fois dans ces boutiques où le faux objet d'art s'étale si naïvement, comme une industrie nationale, pour se douter qu'il est bien tentant de ne pas s'en tenir là et qu'il n'en coûte pas plus de falsifier un chèque que de vendre un faux primitif à un Yankee problématique ; on peut dire que cela suppose la même bonne foi et la même tranquillité de conscience : personne n'est forcé d'y croire, tant pis pour les nigauds !

Cette vilaine histoire d'abus de confiance, comment, à force

d'art, l'auteur est-il parvenu à lui donner quelque intérêt? On lui a reproché d'entrer brusquement en matière et d'avoir supprimé toute explication. Dès les trois premières pages, nous sommes au courant : nous connaissons le trio Gambi et nous savons qu'ils vont porter un faux chèque à la banque. Nous savons qu'ils se soutiennent ainsi depuis trois ans. On voudrait, nous dit-on, connaître leur histoire, savoir par quel chemin ils en sont venus là. Je tiens pour une preuve de goût d'avoir sauté ce préambule et de nous placer en cinquante lignes devant le fait accompli : c'était le seul moyen de le rendre acceptable. C'est ainsi que procèdent le maître de *Crime et Châtiment* et celui d'*Un drame dans le monde.* Dans les vingt premières lignes, nous savons que Raskolnikoff sera un assassin et, au bout de dix pages, que Mme de Malhyver est une empoisonneuse. Il ne fallait pas moins d'audace pour faire tolérer ce brelan d'escrocs.

Le drame court à la catastrophe : dès la première minute, elle est inévitable. Les trois frères glissent sans arrêt sur le plan incliné qui les mène à l'abîme. Pas un incident, pas un hors-d'œuvre dans ce récit en ligne droite et qui roule, emporté par la vitesse acquise, sur une trajectoire fatale : une demi-douzaine de personnages, les trois Gambi d'abord, Jules, Nicolas et Henri, puis Modesta, femme de Nicolas, qui tient le ménage de la famille, et deux petites nièces bonnes à marier, Lola et Chiarina, adoptées par charité, et qui sont le meilleur sentiment de ces voleurs et l'unique rayon de joie de la maison ; enfin, le commanditaire et la dupe des libraires, S. E. le chevalier Horace Nicchioli, président de plusieurs sociétés charitables, « bonhomme à la bouche enfantine, toujours en mouvement, et qui baisse la tête pour regarder par-dessus son lorgnon », outre un ou deux comparses, comme *il signor* Nisard, élève de l'École de Rome, qui prépare une thèse sur Matteo di Giovanni.

Tout ce monde vit avec une énergie intense, gravé en traits inoubliables, dans ce court récit de deux cents pages. Les trois frères sont magnifiques : l'aîné, Nicolas, bon vivant, goguenard, colérique et cordial, le seul du trio qui ait pris femme, et celui qui fait les courses aux environs, à la recherche des « antiquités »; Jules, l'homme de tête de la bande, le plus intelligent et le plus affiné, celui qui a conçu toute l'affaire, qui fabrique les faux et les porte à la banque ; Henri, le dernier,

un fainéant, un envieux et un crétin, qui passe son temps au cabaret à faire des parties de bricole et à jouer au bourgeois devant la galerie. A mesure que l'échéance approche, que le crime se répète et que les chances d'impunité s'épuisent, les deux aînés se sentent envahis de terreur. Ils comprennent que déjà ils ne sont plus comme « les autres. » Ils deviennent nerveux, irritables. A tout instant, ils tremblent de se voir découverts. Et il faut jouer la comédie, soutenir les regards des gens, causer, sauver la face ; et quelquefois, ainsi, on se donne le change. En parlant de littérature avec l'archéologue, Jules éprouve par moments un instant de bien-être, « comme un pauvre reçu dans la société d'un riche. » Puis, aussitôt après, il éclate en sanglots. En attendant, ils jouissent de leur reste, ils se soignent, se la coulent douce : encore une manière d'oublier. Et c'est aussi le moyen de tromper Modesta sur l'état de leurs affaires. « La table, voyez-vous, c'est notre péché mignon. » — « Plus j'approche de la culbute, ajoute Nicolas, plus je ne me soucie que de boire et de manger. » Jules consent, par faiblesse et pour faire plaisir à ses frères et pour ne pas donner l'éveil à sa belle-sœur, et aussi par défi et par une sorte d'orgueil. Et il éprouve, à faire ses faux, une espèce de plaisir d'artiste. C'est pour cela qu'il se déshonore, — pour que ce goinfre d'Henri puisse s'empiffrer à son aise et vivre comme un « *signore,* » — et pour que les petites vivent comme des demoiselles... Et c'est merveille de voir comme ces vices sordides, la gueule, la paresse, — qui n'offrent pas l'attrait des passions « distinguées, » telles que l'ambition ou la luxure, — finissent par donner une impression tragique.

Enfin, l'inévitable arrive. Les faux sont découverts. On se figure quel scandale dans cette ville de province, quand on apprend que les Gambi font une faillite frauduleuse de 70 000 francs. « Jules ne versa pas une larme, *mais il avait les yeux d'un homme qui aurait pleuré toute sa vie.* » Aussitôt son parti est pris. C'est lui qui a eu l'« idée, » c'est lui qui a fait le coup : c'est lui qui paiera pour ses frères. Pendant trois ans, il a été faussaire sans remords, avec une adresse et un succès qui finissaient par devenir l'exercice d'un droit, puisque « les autres » étaient assez bêtes pour s'y prendre. Son crime, en l'isolant, lui donnait une espèce de supériorité. « Je n'ai pas réussi, ce n'est pas ma faute... On dira que j'ai trompé les gens

qui m'estimaient :... *on ne peut pas exiger que je sois fait autrement que Dieu m'a mis au monde...* »

Le matin de son suicide, sur le chemin de la boutique, il rencontre le Français qu'il étonne par la liberté de sa conversation. Le jeune homme l'emmène sur la Lizza déserte, d'où l'on embrasse une vue admirable de Sienne : Jules contemple la ville avec attendrissement, jamais il ne l'avait tant aimée.

Reviendrez-vous ici? demanda l'étudiant.

— *Chi lo sà?* Est-ce qu'on sait qui vit ni qui meurt? Et puis, — moi!... Je me rappelle un souvenir d'enfance. Je n'avais qu'à rester seul une demi-heure sans rien faire, pour qu'il me vînt une espèce de doute dont j'avais peur. Je n'étais même plus sûr d'exister. La nature de ce doute, je ne saurais l'expliquer; je vais essayer de me faire comprendre. Vous avez eu sans doute, quelquefois, en rêvant, une espèce de sensation vague, — agréable ou non, on ne saurait le dire, — qui en même temps vous empêchait de croire à votre rêve? Vous auriez voulu cependant que ce fût la réalité. Mais cette sensation combattait, dissipait votre rêve : vous n'arriviez plus à faire que ce rêve et vous fissiez corps. Eh bien! la réalité, — on appelle cela la réalité! — me faisait, à moi, le même effet. Je ne savais plus *si tout ce que je voyais n'était pas un songe plus vaste, continu, un songe devenu habituel, et dont je n'avais plus qu'une conscience intermittente*. Pour mieux dire, figurez-vous que le présent lui-même me donnait l'impression *d'une réalité toute conventionnelle.*

Aveu solennel, imprévu, où sonne le fond d'une âme! Ainsi, dans ces villes de province, l'absence de contacts sociaux, l'ennui, la solitude favorisent le développement d'originalités singulières. Les caractères, souvent mesquins, s'épanouissent avec moins de contrainte. Chacun suit en secret sa pente, chacun s'accuse dans son pli. Sur ce théâtre minuscule, l'antiquaire est devenu un de ces monstres cérébraux dont l'intelligence fonctionne comme une machine à faire le vide : il ne rencontre plus de limites à son « moi. » Et, poussé d'ailleurs confusément par l'horreur de déchoir et l'esprit de famille, — ce sentiment si fort au cœur de l'Italien, — il s'est cru maître de vivre à sa guise le songe de la vie. Il s'est trompé, il s'exécute. Et laissant Nisard ébahi de tant d' « inconscience, » il rentre froidement dans sa boutique et se pend.

Ses frères ne lui survivent pas longtemps. Nicolas meurt d'apoplexie. Henri tombe au dernier degré de la misère et de

l'abjection. On finit par le recueillir à l'asile des vieillards. Comme il est un des moins âgés, on lui fait faire dans le jardin quelques menues besognes. Un jour, il dit à ses camarades :

— Si je meurs bientôt et que les petites viennent me voir, vous leur direz que je m'étais mis à travailler.

Ils le regardèrent sans répondre. Alors il s'expliqua :

— *J'ai aussi un brin de conscience.* Il n'y a que les petites pour le comprendre...

Il n'osait ajouter :

— Elles me porteraient une chopine.

Il succombe à son tour à une attaque de goutte. Ainsi aucun des trois frères n'était mort en chrétien.

Lola et Chiarina vinrent lui mettre deux bouquets sur son lit, un à sa droite, l'autre à sa gauche. Il n'y avait qu'un cierge ; comme il était de suif, il se tordait à la chaleur de sa flamme rougeâtre, comme s'il avait eu dans sa tige un peu de sang cadavéreux.

Elles priaient à genoux, les mains jointes sur le drap contre leurs bouquets ; et entre les deux jeunes filles, *le visage du mort paraissait peu à peu se revêtir de bonté.*

Le lendemain, elles cassèrent leurs tirelires et prièrent Modesta d'acheter trois croix égales, pour les planter au cimetière.

Ce qu'il y a de désolation dans une pareille fin, une analyse sommaire est impuissante à le faire sentir. Il y a là trente pages d'une détresse qui serre le cœur. On admirera du moins avec quel tact l'artiste, même dans cette honte, a su mettre quelque chose d'humain. Ce n'est pas le cynisme mystique de Marméladoff, la réhabilitation de l'ivrogne et de la fille, moins encore le pontificat humanitaire du forçat et le sacre de l'angélique galérien Jean Valjean : ce sont des misérables, mais qui ont néanmoins « un brin de conscience » et quelque chose en eux qui n'est pas entièrement indigne de sympathie. Si Tozzi a été touché par la « religion russe, » il y a fait entrer la mesure latine.

Je souhaiterais aussi qu'en dépit du déchet que fait subir le passage d'un texte dans une langue étrangère, le lecteur eût pu deviner quelque chose du style de Tozzi : la ligne, la pureté toute classique de la syntaxe, l'absence d'épithètes, la sobriété, le sérieux et le poids de la phrase. Depuis le temps où le vieil Hortensius, sous les ombrages de Tusculum, discourait avec Cicéron

de l'éloquence parfaite, il semble qu'il y ait en Italie deux écoles rivales : d'une part, la manière opulente, composite, asiatique, d'un luxe qui n'exclut d'ailleurs ni le clinquant ni la mièvrerie, et que représente aujourd'hui avec magnificence M. Gabriel d'Annunzio ; d'autre part, le genre direct que l'on appelait le genre attique, ce style d'une sécheresse passionnée, non sans grâce et sans poésie, mais attentif surtout à la réalité, qui est celui des vieux poètes du *trecento* et celui des grands Florentins, le style de Ghiberti et de Donatello. Pour me servir d'une métaphore déjà familière aux anciennes rhétoriques, l'une est plutôt un style de peintres et l'autre de sculpteurs. Tozzi, en vrai fils de la Toscane, annonçait le retour de ces grands artistes naturalistes, le déclin des virtuoses et des décorateurs. Dans son œuvre si brève et si dense, il a réussi à unir l'émotion siennoise et le goût florentin. Il ne laisse que deux livres, mais ce sont deux chefs-d'œuvre. Nous lui devons le portrait d'un petit monde provincial, dont les physionomies s'écrivent en relief aigu sur un bronze noir. Ses personnages sont un peu anguleux et sauvages. « Est-ce ma faute, répondait-il, si les Siennois sont ainsi ? »

Il a maintenant sa croix dans le même cimetière où il a conduit ses héros, et où il venait méditer les pages les plus fortes de ses contes sévères. Désormais son image demeure liée en nous au souvenir de sa patrie. Sa mémoire s'ajoute aux objets de rêverie que poursuivra le voyageur qui s'arrêtera pour songer sur les terrasses de Sienne à l'heure où tinte l'*Ave Maria*, où les ombres envahissent les replis de la ville et où il ne reste d'éclairé, en plein ciel, que la folle tour du Mangia, terminée par un lys de pierre dont le couchant fait une flamme rose.

LOUIS GILLET.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre des Arts : La *Comédie du génie*, pièce en trois actes de M. François de Curel. — Comédie-Française : Mme Simone dans *le Passé*.

Cette *Comédie du génie*, à laquelle le public a fait grise mine, j'y ai pris un plaisir extrême. Il se peut, — s'il faut chercher à son insuccès une autre cause que la faiblesse d'une interprétation au-dessous du médiocre, — qu'elle ne soit pas des mieux charpentées. Il faut dire aussi qu'elle est totalement dépourvue de ce qu'on a coutume d'appeler une intrigue. Mais elle est pleine d'inventions curieuses, et les pensées fines ou profondes, les morceaux de belle allure s'y rencontrent à chaque pas, comme on pouvait s'y attendre dans un sujet plus qu'aucun autre familier à M. de Curel.

La psychologie de l'auteur dramatique analysée par l'auteur des *Fossiles* et de *la Nouvelle Idole*, ce ne pouvait être rien de banal. Exceptionnels, singuliers, bizarres, violents, excessifs, les personnages de M. de Curel ont tous les défauts; mais ils ont une qualité : ils vivent. Ils débordent de vie. Ils nous étonnent, ils nous révoltent, et ils nous empoignent. L'auteur dramatique que M. de Curel mettra en scène ne sera ni le portrait d'un individu, ni le type du dramaturge généralisé et stylisé; il ressemblera à beaucoup d'auteurs dramatiques et d'abord à M. François de Curel; mais il ne sera la copie d'aucun d'eux : il sera Félix Dagrenat et non pas un autre. Figure en plein relief, d'où notre attention ne pourra plus se détourner. Image obsédante, dont ensuite nous garderons la hantise.

Un trait achève de rendre ce théâtre si captivant : l'inquiétude intellectuelle dont il témoigne. C'est surtout à M. de Curel que je songeais, quand, il y a quelque trente ans, je hasardais cette expression de « théâtre d'idées, » entrée depuis dans la circulation. Non seulement chacune de ses pièces est riche d'idées, mais non content de faire

lever les idées, il les aborde de front et ne les lâche plus qu'il ne les ait exposées, opposées, développées, discutées. La merveille est que le mouvement de la pièce n'en soit pas arrêté. Or, cette fois, les questions que l'auteur agite devant nous sont toutes celles avec lesquelles l'homme de théâtre est aux prises. Ce sont les espérances et les craintes, les enthousiasmes et les doutes, les mille tourments de sa conscience d'artiste. Une telle pièce est la confession d'un dramaturge, au sens le plus élevé du terme, à la manière dont *Chantecler* est, dans l'œuvre d'Edmond Rostand, la confession du poète. On a dit de *Britannicus* que c'est la pièce des connaisseurs : la *Comédie du génie* est la pièce des critiques.

C'est le soir où son nom vient d'être pour la première fois lancé au public, que Félix Dagrenat nous est présenté. Il est en proie à un reporter : nous allons tout savoir, — et d'abord « comment il est devenu auteur dramatique. » A l'origine de sa carrière, il y a un petit fait, un hasard, la rencontre d'une actrice : simple occasion qu'attendait la vocation pour éclater. Depuis toujours, Dagrenat pensait au théâtre. Il en rêvait dans sa province natale. Car est-il besoin de dire que ce Parisien vient de province ? Dans ses promenades solitaires sous les marronniers de l'esplanade, il se voyait reçu par acclamation à la Comédie-Française, joué par la plus exquise de nos comédiennes, salué par les applaudissements du public. La rencontre d'Armande a seulement fait « sauter le barrage qui retenait captive une source prête à jaillir (1). » Et voilà chez Félix Dagrenat le premier caractère auquel on reconnaît l'auteur dramatique : il a le don.

Un poète a dit l'horreur qui s'empare des familles, quand paraît dans leur cercle paisible un enfant marqué du sceau divin. Ainsi pour Félix Dagrenat. Mme Dagrenat mère ne fait pas le voyage pour assister à la pièce de son fils; elle n'est pas semblable à cette bonne vieille qu'on voyait dans une loge, aux premières de Jules Lemaître, et qui était la mère de l'auteur; mais elle voit jouer *le Tombeau vide* par une troupe de passage. Elle en demeure stupide et indignée. De même, une jeune fille, qui aimait Félix Dagrenat, révoltée par les horreurs qu'il fait débiter à ses personnages, brise avec lui... Il y a du romantisme là-dedans. Ces braves gens croient que la littérature est un métier de perdition. Ils oublient que Corneille et Racine, qui s'y connaissaient en théâtre, ont été des époux modèles et d'excellents pères de famille... Mais Dagrenat lui-même n'est pas éloigné de pen-

(1) J'emprunte les citations à la *Revue de Paris*, numéros des 15 décembre 1918, 1er et 15 janvier 1919.

ser comme père et mère : élevé dans ce milieu que l'art épouvante à la manière d'une réprobation, il en conserve les préjugés, alors même qu'il en a secoué la discipline. Il croit devoir à son art de vivre en artiste. Amant d'une actrice, qu'il fait à l'occasion passer pour sa cuisinière, il repousse jusqu'à l'idée de fonder un foyer régulier. Il tire vanité de scandaliser les simples. Il ne doute d'ailleurs pas que son destin l'appelle à révolutionner le monde. Comme sa mère gémit : « Est-il possible que ce tissu d'infamies sorte d'une âme créée par la mienne? Qu'est devenu mon enfant? » il répond, avec une grande naïveté dans l'infatuation : « Maman, les mères de tous les hommes qui ont secoué l'humanité d'un frisson nouveau, ont poussé le même cri de détresse devant le monstre arraché à leurs entrailles. » L'écrivain tenu pour un être d'exception, condamné à mener une vie hors de l'ordre commun, et victime de son propre génie... vous voyez dans quelle catégorie se range Félix Dagrenat. George Sand disait : « Fabriquons des monstres ! »

Seulement, à l'encontre de beaucoup de romantiques, Félix Dagrenat est très intelligent. Il est un très clairvoyant critique de lui-même. Il constate que son succès n'est pas complet : il a pour lui les raffinés, il n'a pas le grand public. D'autres traiteraient le public d'imbécile ; lui, il se replie sur lui-même, cherche le défaut de son œuvre et le marque d'un doigt sûr. « Je suis épouvanté du peu de sympathies que je rencontre... Les artistes me portent aux nues, les foules m'ignorent... Jamais je ne reçois, comme certains de mes confrères, beaucoup moins haut perchés, l'hommage d'un enthousiasme naïf... *J'amuse les intelligences, je ne touche pas les cœurs. Un théâtre dont on dit cela est condamné à mort.* » Parole profonde. Admirable leçon de critique. Et combien il est intéressant qu'elle nous vienne d'un auteur dramatique ! Sachons-le bien, en effet, c'est à l'homme tout entier que s'adressent les chefs-d'œuvre de la littérature ; ils parlent à sa sensibilité et à son imagination, en même temps qu'à sa raison : l'art ne doit pas dissocier ce que la nature a uni.

Or si son œuvre est originale, curieuse, brillante, hardie, Félix Dagrenat se rend compte qu'elle n'est pas assez humaine. Son génie ne plonge pas aux racines de l'humanité. Il ignore ce qui fait battre le cœur de tous les hommes. Il est étranger aux préoccupations communes, aux soucis où tous se rejoignent. C'est pourquoi « ceux qui ont une existence normale et qui vivent en famille ne le comprennent pas. » Une fois la lacune reconnue, Dagrenat décide d'y

remédier. Va-t-il donc se marier, vivre en famille, comme ont fait ses bons bourgeois de parents ? Ce serait se renier lui-même. Mais il est d'esprit subtil; son ingéniosité naturelle a tôt fait de lui fournir cet habile compromis : « A côté de l'amour, il y a l'enfant, qui est la raison d'être du mariage et de la famille. Partout où il règne, l'esprit est sain. Je lui demanderai de redresser le mien. » Un enfant! Il faut à Dagrenat un enfant! Alors rien ne s'opposera plus à ce qu'il écrive des pièces parfaites.

Le raisonnement, quand il est conduit avec cette intrépidité de logique et poussé jusqu'à ses ultimes conséquences, est une belle chose. Esprit compliqué, Félix Dagrenat est par ailleurs un esprit candide. Ce littérateur, qui a plus que du talent, tombe dans l'erreur la plus grossière qu'un écrivain puisse commettre : il subordonne sa vie à sa littérature. Au lieu de vivre sa vie pour elle-même, d'en respirer les joies et les tristesses comme l'air qu'on respire à pleins poumons et sans le faire exprès, il règle sa vie sur les besoins de son théâtre : il aura un enfant pour donner à son œuvre un peu plus d'humanité! L'enfant sera pour lui « un exercice de style, » « un devoir de rhétorique! » Paternité nouvelle, aux fins de littérature...

Homme à système jusqu'au bout, vous devinez que Dagrenat ne confiera pas au hasard le soin de choisir la mère de son enfant. Pareil au héros de *l'Ame en folie*, il a beaucoup étudié les lois du règne animal et réfléchi sur la sélection naturelle. « L'hérédité d'un père trop raffiné, dit-il, doit être compensée par celle d'une mère ultra-simple. Une campagnarde placide, robuste, serait tout indiquée. Je veux un rejeton bien râblé. » Parlez-moi d'un enfant confectionné dans les règles! Ce sera le chef-d'œuvre de la méthode. Tant il y a que Félix Dagrenat rendra mère une fille de ferme. Beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui, — et n'avaient pas fait tant d'embarras.

L'expérience est trop spéciale pour que nous ne soyons pas curieux d'en connaître le résultat. C'est le sujet des deux actes qu'il nous reste à entendre. Première étape : dix-sept ans après. Le fils Dagrenat est un grand garçon bien découplé, vif et hardi, intelligent et bon, laborieux et de belle humeur. C'est un succès. Oui, mais le théâtre de Dagrenat ne s'est pas sensiblement modifié : il continue d'intéresser l'élite et de déconcerter la masse. Chacun découvre dans ses pièces ce qu'il lui plaît d'y trouver. Au sortir de son drame, *la Revanche des dieux*, deux jeunes gens lui ont écrit : l'un se convertissait au catholicisme, l'autre abjurait la foi de son enfance. Sa pièce sociale,

le Lendemain d'un grand soir, contient des passages qu'un anarchiste pourra débiter dans les réunions publiques, et des tirades qui exaltent l'aristocratie. Il se vante de s'intéresser aux idées, non pour leur contenu intellectuel, mais pour les orages qu'elles soulèvent dans les âmes. Il fait profession de n'aimer les idées que pour leur puissance incendiaire. Et il n'a pas l'air de se douter qu'allumer un incendie pour se donner le plaisir d'y assister en spectateur, est une perversité de l'esprit! Certes, l'auteur dramatique n'a pas qualité pour résoudre les problèmes qu'il porte à la scène. Nous ne lui demandons pas de soutenir une thèse. Encore la pièce ne doit-elle pas laisser une impression confuse et tumultueuse, sous peine de nous donner à soupçonner que l'auteur est de cerveau confus et de pensée chaotique. Éveiller la curiosité et se dérober au moment de la satisfaire, est un jeu cruel qui irrite les spectateurs de bonne foi. Dagrenat continue de s'y livrer. Décidément, sa paternité n'a pas beaucoup influé sur sa littérature.

Deuxième étape. Douze années encore se sont passées. Célèbre et vieilli, Félix Dagrenat hésite à donner une nouvelle pièce au théâtre. Il est dans cet état d'esprit, si bien décrit tour à tour par Alexandre Dumas fils et par Émile Augier, celui de l'auteur dramatique qui ne se sent plus en accord avec le public et craint de livrer bataille avec des armes hors d'usage. Coup sur coup, il lit la pièce d'un débutant qui est une manière de chef-d'œuvre, et il apprend que ce débutant est son propre fils. Son premier mouvement est la jalousie. Voilà donc le résultat de son machiavélisme : « J'ai voulu un fils pour me donner du génie, et c'est ce fils qui l'a pris ! » L'ironie de cette situation commence par l'affliger. Il y goûtera quelque jour un âcre plaisir : observateur sarcastique, il est homme à savourer l'amère dérision d'une épreuve qui se retourne contre lui.

Au troisième acte, il arrive ce que, depuis quelque temps, nous prévoyions. Dans l'imprudence de sa piété filiale, Dagrenat fils a voulu que sa pièce fît affiche avec celle de son père : ce sera la soirée des deux Dagrenat. Rapprochement désastreux : il ne sert qu'à faire ressortir le succès du fils et l'échec du père. Car *la Comédie du génie*, — c'est le titre de la pièce de Dagrenat père, — est écoutée dans ce silence respectueux et morne, plus cruel que les sifflets à l'amour-propre d'un auteur abandonné par le public. Rappelez-vous l'admirable et mélancolique Préface de *l'Étrangère*. Lui aussi, Dagrenat a voulu trop demander au théâtre ; il y a mis trop de pensée ; il en a forcé les moyens et faussé le genre : « Un auteur qui se donne la tâche

d'exposer quelle est la mission du génie, doit fatalement conduire sa pièce jusqu'au lyrisme. » Fatalement aussi, il doit se résigner à n'être pas suivi.

Ici deux scènes qui se font contraste, montrant les deux aspects du théâtre : misère et grandeur. Dagrenat, le soir de sa première, s'est réfugié dans un music-hall. Il y fait la rencontre d'une fille, Céline, et du frère de cette fille, le nommé Pergain, mauvais prêtre, beau parleur, à la langue bien pendue et baveuse, qui salit tout ce qu'elle touche. Il subira, et nous avec lui, les propos cyniques de ce moraliste. Entre le métier que fait sa sœur, la fille publique, et le métier d'auteur dramatique, Pergain ne voit presque pas de différence. Des deux côtés c'est une prostitution. « Céline se vend, vous vous vendez aussi; car vous n'allez pas soutenir que dans vos pièces il n'y a pas tout vous-même. Autant qu'elle, vous tirez profit de vos amours. Ce sont vos tendresses, vos larmes, vos faiblesses que vous mettez en scène. Ce sont aussi les abandons de celles qui ont eu des bontés pour vous et les effusions de vos parents et amis. » Dagrenat aurait bien des choses à répondre, qu'il ne répond pas, parce qu'il est très fatigué et que le sommeil le guette. Toujours est-il qu'à sa manière brutale et dégradante, le frère de Céline a souligné ce qui est la tare originelle, le vice congénital du théâtre : l'appel au suffrage de la foule, l'exhibition sur les tréteaux, le côté forain, histrionisme et cabotinage.

Mais voici la contre-partie. Dagrenat, après le désastre de sa pièce, s'est endormi sur la scène du Théâtre-Français. Il rêve. L'ombre s'anime et se peuple; des êtres vont et viennent, dont les costumes sont empruntés à tous les temps et à tous les pays. Dagrenat les prend pour des acteurs; mais ce ne sont pas des acteurs : ce sont les héros eux-mêmes, Œdipe et Hamlet, Tartufe et Don Juan, enfants du génie et que le génie a créés immortels. Ils reviennent sur ces planches que l'art a consacrées. Ils conversent entre eux, prêts à ouvrir leurs rangs, chaque fois qu'un nouveau chef-d'œuvre leur envoie une glorieuse recrue. C'est ainsi. « Les siècles passent, les royaumes sont détruits, les peuples anéantis; mais les personnages des grands chefs-d'œuvre restent vivants. Ils forment une humanité idéale plus jeune, plus passionnée, plus remplie de vibrante énergie que l'humanité réelle. Ils sont la véritable humanité. » La création de ces personnages, devenus les compagnons de notre pensée, c'est l'honneur du théâtre et son éminente dignité : réponse décisive aux dédaigneux et aux transcendants qui lui reprochent d'être un art inférieur. Ce qu'il y a de plus profond dans la méditation philosophique, de plus

poétique dans la rêverie, de plus subtil et de plus nuancé dans l'analyse et dans l'observation, y prend forme et corps, en des êtres où se reconnaît à jamais l'angoisse humaine.

Dernier tableau. Une chapelle de couvent dans un vieux monastère, quelque part en Suisse. Le Père Eberhardt, sorte de moine du moyen âge, traduit, en son langage rude et naïf, une vérité dont il paraît que Dagrenat ne s'était pas encore avisé : c'est que de tous les drames le plus beau, le plus poignant, écouté depuis des siècles avec la même ferveur, c'est la messe. Une péripétie et une victime, des costumes et un décor, des acteurs et un public, n'est-ce pas là tous les éléments d'un drame? Et quel drame! Celui de l'infinie pitié et du divin sacrifice. Ce caractère de la messe, considérée comme un drame sacré, a été bien des fois mis en lumière, et il est un peu surprenant que l'explication semble neuve à un esprit aussi cultivé que Dagrenat. Mais nous savons tous qu'à certains jours des idées, auxquelles nous ne faisions pas attention, nous frappent d'une clarté soudaine et prennent à nos yeux le sens d'une révélation.

D'un casino à une chapelle, en passant par la scène du Théâtre-Français, M. de Curel ne ménage pas les transitions. Comme Félix Dagrenat, il conduit sa pièce jusqu'au lyrisme. Du moins a-t-il rempli son dessein, qui était de nous proposer une définition du génie. Des méandres qu'elle décrit et des voiles dont elle s'enveloppe, sa pensée se dégage très nettement. Pourquoi faut-il qu'il ait confié à l'odieux Pergain le rôle du raisonneur? C'est Pergain qui nous dira, en des termes d'une vulgarité déplorable : « A vous entendre, les imbéciles qui composent le troupeau humain, riches, pauvres, travailleurs, oisifs, mâles et femelles, nous ne servons qu'à une chose : donner le jour, de loin en loin, à l'homme de génie... Mais le peuple, monsieur, vous rira au nez. Racontez-lui que vous appartenez à la race des surhommes, il demandera si vous êtes sorti d'un œuf pondu sur terre par des anges. Alors quoi? Il faut se rendre à l'évidence. Les génies ont un papa et une maman, ils grandissent à un foyer, au milieu des frères et des sœurs ; ils étaient à l'école avec des petits camarades ; ils s'instruisent des bavardages des voisins : leurs esprits sont fabriqués avec les matériaux qu servent à tout le monde... » Il y a dans ce débagoulage une grande part de vrai : c'est que l'homme de génie ne se sépare ni de son milieu, ni de son temps, qu'il est représentatif de la foule, et non différent, et qu'il ne lui est supérieur que par l'intensité même avec laquelle il résume et exprime la pensée et le sentiment collectifs.

Floraison suprême d'une immense germination obscure et anonyme, le génie doit rendre à la masse ce qu'il lui doit. Il doit communier avec elle. Dagrenat l'a soupçonné quand il a résolu d'être père; il s'est trompé quand il a cru que l'enfant suffisait, sans la famille : on ne choisit pas entre les devoirs. Les génies les plus grands sont les plus humains. Et si la messe est le plus beau des drames, c'est que le drame dont elle est le miraculeux symbole est tout amour... Une pièce qui agite de tels problèmes et exprime ou suggère de telles réflexions, ne saurait passer pour indifférente. Un peu de temps la remettra à son rang dans le théâtre de M. de Curel.

La Comédie-Française a repris *le Passé* pour les débuts de Mme Simone. La pièce, entrée à la Comédie-Française en 1902, n'avait plus été jouée depuis lors, sans doute faute d'une interprète capable de porter le poids du principal rôle. Elle est trop connue pour qu'il y ait lieu de l'étudier à nouveau. Il nous a paru qu'elle traversait cette période ingrate où une œuvre qui n'a plus l'air d'aujourd'hui, n'a pas encore pris figure ancienne. Dans les parties de conversation, le dialogue, tout en mots d'auteur, semble trop artificiel, en un temps où nous poussons le goût du naturel jusqu'à l'affectation. Et le groupe des amis qui veillent sur les amours de Dominique Brienne et ont part à ses plus intimes confidences, a exaspéré les plus placides d'entre nous. Reste la partie sentimentale, ou plutôt sensuelle, sur laquelle le temps a passé sans la rendre moins choquante. Mme Simone a fait du rôle de Dominique Brienne une création très personnelle. Elle y a mis beaucoup d'intelligence et de nervosité, plutôt encore que de passion. Elle a rendu une image d'affolement cérébral, plutôt qu'elle ne nous a donné l'impression de souffrir dans sa chair. Somme toute, elle sort à son honneur d'une épreuve qu'elle abordait avec une visible émotion. Le public de la première lui a fait une ovation. Elle pourra rendre de grands services à la Comédie.

René Doumic.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE M. GASTON CHÉRAU (1)

M. Gaston Chérau est un véritable romancier, qui a merveilleusement les qualités principales de son art et n'a point à la perfection toutes les autres. Il sait conter. Il ne conte pas vite; mais il conte si bien qu'il vous mène d'un bout à l'autre de ses longs récits en deux ou trois volumes sans avoir à vous traîner : vous l'accompagnez. Il a une excellente abondance d'invention, qui fait qu'à peine vient-il d'achever un épisode, voici qu'un épisode encore se dessine : et le roman se renouvelle. Il a le don de la vie : aucun personnage ne reste en l'état de misérable utilité, mais bouge, et n'est pas remué comme une marionnette, bouge par soi-même et subit l'influence de son âme. Les personnages sont très nombreux et divers, de différentes contrées et de toutes sortes, paysans, ouvriers, soldats, bourgeois, gens de négoce et gens d'affaires, gens de rien, riches, aristocrates et nobliaux. M. Chérau, s'il continue, aura donné l'une des plus amples images de ce temps, que l'on doive à un romancier; l'image est vive.

Et cette œuvre, qui a de la grandeur, qui a même de la beauté, manque d'un charme qui vous invite à l'aimer autant que vous en admirez les mérites. Elle impose et ne séduit pas; elle émeut plus qu'elle ne touche. Les sentiments qu'elle suggère ne sont pas de ceux qu'on se plaise à conserver et qui prêtent à la rêverie. Je l'ai lue, et je n'ai point envie de la relire. Elle ne m'a pas ennuyé un instant : je l'oublierai très volontiers.

(1) *Valentine Pacquault* (Plon). Du même auteur (à la librairie Flammarion) : *Les Grandes époques* et *La Saison balnéaire de M. Thebault; Monseigneur voyage, Le Monstre, Champi-Tortu, La Prison de verre, L'Oiseau de proie, Le Remous.*

Ce qui ne m'agrée pas est le pessimisme de l'auteur. Un pessimisme total et constant. Préférez-vous l'optimisme? Non. Je ne sais plus quel est le philosophe anglais qui a écrit, ou à peu près : « J'affirme qu'à cette heure, et à toute heure du jour et de la nuit, tous les hommes sont parfaitement heureux. » Vous l'affirmez : hélas! votre affirmation n'empêche pas que beaucoup d'hommes se croient fort malheureux : s'ils le croient, c'est tout de même que s'ils l'étaient en vérité. Vous affirmez que tous les hommes sont malheureux : s'ils ne s'en aperçoivent pas, c'est tout de même que si vous aviez tort. Le pessimisme est une opinion; l'optimisme en est une autre. Si j'avais à choisir entre ces deux opinions, je les refuserais toutes les deux.

Comment un romancier consent-il à peindre la vie tout en rose, ou à la peindre tout en noir? Il suffit de la regarder : et d'abord on s'aperçoit qu'elle est de toutes les couleurs et très nuancée de l'une à l'autre. Je dis, un romancier. Car un poète, en ses moments d'allégresse ou de mélancolie, chante sa petite chanson gaie ou sa complainte désolante : et c'est bientôt fini. Du reste, un poète avoue sa joie ou sa tristesse et, entendez-le, sa frivolité.

Mais un romancier! Parmi les romanciers, un réaliste! Et, parmi les romanciers réalistes, M. Chérau, qui professe qu'il n'a, en écrivant, d'autre « scrupule » que « de réaliser la difficile vérité de la vie! » La vérité de la vie n'est pas toute rose, on le sait bien, n'est pas non plus toute noire : ce serait, pour ainsi parler, trop commode. Il faut noter les couleurs; et aussi les teintes et les demi-teintes. Si la littérature néglige ce soin délicat, c'est grand dommage.

Le pessimisme résolu, acharné, de M. Gaston Chérau, le voici.

Les Grandes époques de Monsieur Thebault, puis *La Saison balnéaire de Monsieur Thebault*, deux « essais de psychologie bourgeoise, » nous montrent un bourgeois de petite ville et la sottise de ce bourgeois : une extraordinaire sottise, et que rien ne rachète, absolument rien. La sottise de M. Thebault va de la journée à l'année; elle s'épanouit dans les occasions remarquables et se voit dans les moindres occasions. Elle est vaniteuse, elle est éloquente. Elle occupe M. Thebault tout entier. M. Thebault n'a point de sentiments : il a, en guise de sentiments, des phrases ridicules. M. Thebault n'a point de cœur; et, s'il rencontre un pauvre, il ne lui donne rien, mais il étonne un camarade en lui exposant tout au long ses idées sur la charité, sur le fonctionnement des bureaux dits de bienfaisance et enfin sur la politique générale. M. Thebault n'a point de religion et, quand sa femme

l'engage à visiter avec elle une église, à la campagne, il répond : « Tu sais que je ne suis pas un athée ; mais tu sais aussi que je ne voudrais pas être rencontré dans une église ! » M. Thebault pratique indolemment quelques vertus : c'est pusillanimité, faiblesse de l'imagination, médiocrité du caractère. Ce proche parent de Bouvard et de Pécuchet nous vient de Flaubert et, dans la récente littérature, a beaucoup de cousins.

M. Gaston Chérau n'aime pas du tout les bourgeois. Et le clergé ? Lisez *Monseigneur voyage*, « roman » qui est plutôt un recueil d'anecdotes où les curés et leurs vicaires ont des rôles facétieux. Quelques-unes de ces anecdotes sont assez drôles. Et l'auteur a bien voulu placer, auprès de l'évêque libidineux et de ses collaborateurs affriolés, quelques bons prêtres de campagne. Mais, aux meilleurs, il n'a point retiré la niaiserie. Enfin cette peinture des mœurs cléricales n'est pas édifiante, et n'est pas ragoûtante. La Fontaine, dans ses *Contes*, n'épargne pas le clergé davantage. Seulement... Puis, on n'a pas lu les contes de La Fontaine, ou bien l'on avoue que l'anecdote en est bientôt fastidieuse. Puis La Fontaine, en définitive, badine : tandis que M. Gaston Chérau, qui « réalise la difficile vérité de la vie, » son badinage est plus désobligeant.

Cependant, il y a, dans *Monseigneur voyage* et dans les *Monsieur Thebault*, une espèce de bonne humeur, une gaieté de satire, au moins apparente, et à laquelle a renoncé M. Gaston Chérau après cela. Le pessimisme de M. Gaston Chérau, tel que le signalent ses premiers essais de psychologie bourgeoise et cléricale, est à la conclusion, si vous avez à constater que la bourgeoisie provinciale et le clergé sont en état de bêtise et de luxure malheureuse. L'auteur ne s'en attriste pas : il a, pour le consoler, le plaisir de la raillerie et le superbe amusement de suprématie dédaigneuse.

Peut-être, au temps de *Monseigneur* et de *Monsieur Thebault*, M. Gaston Chérau ne s'était-il pas avisé encore de réaliser tout au juste la difficile vérité de la vie. Peut-être n'avait-il pas conçu l'esthétique ou, mieux, l'éthique littéraire dont témoigne cette épigraphe du *Monstre :* «... Avec recueillement, — avec ferveur, — religieusement ; — sans chercher à expliquer les actes, — à en ravaler ou à en exalter les effets, — sans essayer d'en tirer un enseignement. » Désormais, on le voit, c'est fini de rire, ou seulement de sourire.

Le Monstre est un recueil de nouvelles, toutes intéressantes, quelques-unes fort belles, toutes désespérantes. Le réalisme de M. Gaston Chérau accomplit ses prouesses et, comme l'auteur a le

droit de le dire, ne fait aucun « sacrifice d'aucune sorte » : il y a, dans la première nouvelle, un inceste au commencement, et un inceste à la fin. La pauvre Hortense Massé, fille d'un ignoble paysan, son aventure a de l'analogie avec l'aventure d'Œdipe ; mais son aventure se double d'une façon que j'en ferai à mon lecteur le sacrifice, n'ayant pas juré de renoncer à toute vergogne au profit d'une vérité aussi douteuse qu'une autre... « Mais il faut que je vous écrive son histoire ; elle est triste et, si vous en riez, c'est que je l'aurai mal campée, ou que vous avez l'âme bien noire ! » Cette histoire-là est d'un pauvre perdreau que le chasseur a fourré, encore vivant, dans son carnier : non, vous n'allez pas rire de ce perdreau. Et vous n'avez point l'âme si noire; mais, lui, M. Chérau, c'est l'imagination qu'il a terriblement noire.

Non, vous n'allez pas rire : M. Chérau vous le défend ; ne riez pas. Encore faut-il que M. Chérau ne vous laisse pas trop voir son projet malin de vous chagriner. Il vous raconte l'aventure de Sabette, une bergère la plus laide du canton, « si noire de peau qu'à cinq ans, au jour tombant, on avait de la peine à découvrir sa figure, » si mal tournée que c'était « à décourager ses chiens de la regarder. » Chimérique, en outre : une vieille folle qui, un beau jour, croit que Fifi l'Esguarrat l'aime. On le lui fait croire et l'on organise une intrigue plaisante où elle est dupée. Quand elle apprend que son amour ne fut que dérision, la Sabette se jette à l'eau. Alors, Fifi l'Esguarrat, qui ne savait pas que la Sabette l'eût aimé, sanglote et dit : « Moi... je l'aurais bien épousée ! » Voilà ce que dit l'Esguarrat. Et M. Gaston Chérau : « Vous riez ? C'est vrai qu'il ne s'agit pas d'un drame mondain et que les héros sont bien laids, mais chacun d'eux avait en lui un cœur si pur et si beau ! Vous vous attendiez à une histoire gaie? Voilà ! on vous embarque dans un sentier et, à l'improviste, *par le flanc droit !* on vous fait tourner court. » Eh ! nous n'avions pas envie de rire : à la 241e page d'un livre de M. Gaston Chérau, l'on n'a plus même l'idée de sourire. Mais, lui, n'a-t-il pas l'air de se moquer ? Il ne se moque pas de ses tristes héros. De son lecteur ? Probablement. De son lecteur qu'il a soudain soupçonné de futilité bourgeoise.

M. Chérau nous raconte que Sébastien pêchait à la ligne, quand on lui vint crier : « Sébastien, ta femme est morte ! » Sébastien n'y crut pas, faute d'y songer et parce qu'un barbillon mordait. Ce fut auprès du lit de la morte que Sébastien se rendit à l'évidence. « Chère Louise !... » Et il se rappelle que Louise ne voulait pas qu'il se servît de son fusil pour la chasse. Il s'attendrit et ordonne que le

fusil soit mis dans le cercueil. Il va chercher une belle couronne à la ville et achète, en même temps, un autre fusil. M. Gaston Chérau nous offre cet échantillon de la bêtise humaine, plus triste que la mort. Et, s'il ne nous demande pas : « Vous riez ? » c'est que nous lui répondrions : « Oui ! »

M. Gaston Chérau nous raconte la vie et la mort de ce pauvre petit Bouscot. « Un poète, un vrai, un charmant poète !... » On le voyait rarement ; il avait souvent des balafres aux joues : « Ta main tremble, quand tu te rases ? » Il avouait son tremblement. Il mourut. Et l'on sut que Bouscot prêtait, pour un peu d'argent, son visage au coiffeur : et les garçons faisaient sur lui leur apprentissage. Quelle misère ! Et, si vous n'avez pas un cœur de pierre, vous en pleurez. Voici le coiffeur, auprès du cadavre ; et le coiffeur s'aperçoit qu'au menton de Bouscot défunt la barbe a repoussé : « Il courut à la fenêtre, hêla un gamin dans la rue et lui commanda de courir à sa boutique. Tu ramèneras Émile. Tu lui diras d'apporter son rasoir, le blaireau et la poudre de savon. Émile, le nouvel apprenti qui est entré hier ! Ça lui fera la main, à ce gosse. » Vous riez ? Mais oui !

Le réalisme et le pessimisme ensemble aboutissent à ces funèbres facéties. L'on vous promet la vérité, l'humble vérité, la difficile vérité. L'on se promet de n'être point timide : et, par crainte de la timidité, l'on arrive à l'effronterie paradoxale. On se figure que la vérité a pour ennemie venimeuse l'hypocrisie bourgeoise : et l'on s'en donne de taquiner les préjugés des bourgeois, même si quelques-uns de ces préjugés composent tant bien que mal ce que vous avez accoutumé d'appeler le bon goût. Mais la vérité, l'humble et difficile vérité ? On l'oublie.

Ces divers exemples d'une vérité costumée pour le carnaval, je les emprunte aux premiers romans et à des contes de M. Gaston Chérau, qui ne sont pas ses grands ouvrages les plus renommés et les plus dignes d'admiration. Mais, dans ses plus beaux livres, le même inconvénient se trouve de place en place.

Champi-Tortu est un beau livre, justement célèbre, l'histoire d'un pauvre petit garçon, bossu, tortu, jaloux, et qui, dans sa courte existence, a enduré plus de souffrance que n'en contiennent de longues vies ordinaires. L'auteur écrit : « Ce sera mon honneur d'avoir contribué à éclairer ces espaces si peu connus de l'esprit et du cœur d'un enfant ; mais, ayant porté un peu de lumière dans ce domaine trop négligé, dont le ciel est tantôt si limpide, tantôt si tourmenté, je voudrais que les hommes et les femmes qui ont charge de

jeunes âmes ou mission d'éducation trouvent, dans le martyre de mon petit héros, l'enseignement qui découle de ses souffrances et de l'injustice qui a pesé sur son destin. » L'auteur du *Monstre*, si recueilli, fervent et religieux qu'il fût au récit de ce double inceste, ne comptait que dire la vérité : il annonçait que cette vérité ne comportait aucun enseignement. La vérité de *Champi-Tortu* est d'une telle qualité qu'un enseignement des plus sérieux en dérive. Et il faut que l'on soit bien sûr de la vérité que l'on possède pour la donner comme un fait riche de conséquences doctrinales et pratiques.

Or, le père de Champi-Tortu, M. Ernest Chevallier, tuberculeux, meurt après nous avoir longtemps attristés. Les parents de ce tuberculeux sont des bourgeois fieffés, à Forgault, petite ville. M. Aristide, le grand-père de Champi-Tortu, accroche lui-même au corbillard une immense couronne de fleurs artificielles sur fond de jais, où l'on peut lire : « A mon fils, son père bien-aimé. » La famille !... « On s'était à peine rangé derrière le corbillard, que Mme Aristide, découvrant l'énorme couronne funéraire, poussait un grand cri, fendait la foule et criait à son mari, en l'étreignant : *Mon pauvre homme ! Qu'elle est belle ! Ah ! notre Ernest, notre cher enfant !...* On en oublia le mort, la famille, le clergé et Mme Aristide elle-même. Il n'y avait plus que celui dont la douleur s'était manifestée d'une façon si grandiose. Quant à lui, de voir l'assistance se lamenter sur son cas, cela le bouleversa et il se mit à pleurer, savourant, à se dire qu'il était le plus malheureux des hommes, la satisfaction qu'il éprouvait à se persuader qu'il était le premier personnage de Forgault. » M. Gaston Chérau veut rire ? Non pas !

N'ai-je pas l'air de chercher les tares d'une belle œuvre ?... Mais, ou je me trompe, ou ce ne sont pas menues fautes par-ci par-là : ce sont les signes, et les plus voyants, d'une manière qui me fâche et qui est un parti pris de peindre la réalité tout en noir. Très voyants et, à mon gré, choquants, les signes que voilà nous avertissent de nous méfier. Et alors, les malheurs de Champi-Tortu nous semblent accumulés avec un atroce acharnement de chagrin. Ce père, noceur émérite et que la tuberculose châtie, et qui sent mauvais, et qui a de galants désirs ; cette mère, pauvre femme, coquette et amoureuse, et qui prend pour amant le pion de Champi-Tortu ; ce grand-père imbécile, égoïste et méchant ; le pion qui se tue accidentellement ; le petit garçon qui se tue volontairement : c'est trop ! M. Gaston Chérau, qui rougirait de ménager son lecteur, ne veut-il ménager du moins la simple vérité ?

Son héroïne plus récente, Valentine Pacquault, lorsqu'elle a trompé son mari et lorsque son mari s'est tué, tombe de chute en chute au plus bas degré. Les chutes de Valentine Pacquault sont d'une ignominie telle et si entassée qu'il ne s'agit plus de plaindre Valentine, mais d'en avoir la nausée.

Que voulez-vous ? répond un réaliste. C'est la vie. Je peins la vie.

Vous la peignez à votre guise, et qui n'est pas drôle ! Et vous êtes un réaliste, mais qui parfois nous en impose. Les jugements qu'on porte sur la vie dépendent de la vie et dépendent de vous. Il y a, dans votre pessimisme, de la malveillance ; et, dès que nous est apparue votre malveillance, nous vous savons mauvais gré d'avoir choisi, pour opinion définitive et pour enseignement, l'uniforme chagrin. Que voulez-vous, à votre tour ? En somme, nous nous défendons et, contre votre chagrin, défendons notre naïveté.

La mère de Champi-Tortu, écrivant à son ignoble mari, lui exprime des sentiments qui ne sont pas au juste les siens et qui planent plus haut que les siens : ces sentiments « étaient comme ceux des personnages de Corneille, qui sont des monstres dans le genre du courage, de la bonté, de la probité, qui ne s'embarrassent d'aucune imperfection, qui sont faux, du moins qui exaltent. L'exaltation tombée, quand on reprend pied sur le vrai sol de la terre, on ne peut plus espérer les atteindre... » Ah ! Corneille n'est pas un réaliste. Et La Bruyère a dit que Corneille avait peint les hommes tels qu'ils devraient être. Le réaliste prétend les peindre tels qu'ils sont et les peint tels qu'ils ne seraient pas sans amener la fin du monde.

M. Gaston Chérau écrit, à la première page de *Valentine Pacquault* : « Vous verrez promptement qu'il ne s'agit ici que de simples hommes, et non de héros. » Ce ne sont pas des « monstres » cornéliens : ce sont, quelques-uns, des monstres d'une autre sorte et moins recommandable. Et ce ne sont pas tous des monstres : mais pour le moins de pauvres gens et qui n'ont jamais de chance et qui, dans le malheur, sont lamentables.

Le pessimisme conduit M. Gaston Chérau à une philosophie, que d'ailleurs il n'a point exposée tout au long, mais dont il a formulé quelques aphorismes, et qui est l'âme ardente et un peu trouble de son œuvre.

La prison de verre, suite de *Champi-Tortu*, porte cette épigraphe : « Et puis, quoi qu'en pensent, — ou qu'en disent, — ceux qui veulent que dans la vie il n'y ait que l'amour qui importe, il n'y a pas que l'amour : il y a les lois des hommes, les mœurs des hommes,

qui sont des lois autrement puissantes que les lois écrites. » Ce n'est pas la clarté même, on l'avouera. Il reste que M. Gaston Chérau note la différence et, possiblement, la contrariété des lois et des mœurs et qu'il accorde la suprématie aux mœurs sur les lois. Cette suprématie, ne fait-il que la constater? Je crois qu'il l'aime. Je crois qu'il n'est pas loin d'identifier les lois et ce qu'il appelle, avec peu d'amitié, « l'ordre bourgeois. » Il y a, dans *Valentine Pacquault*, Mme Dupin, bonne bourgeoise, en vérité assez bonne, qui a pitié de Valentine, mais qui n'a pas l'audace ou l'entrain de la sauver. Elle dit à Valentine : « Ma pauvre petite ! » et la laisse partir. Elle prie pour Valentine; et Valentine l'aurait priée en vain. Qu'est-ce que la sensible et inutile Mme Dupin? Une femme « dont l'ordre bourgeois n'a édulcoré que les actes. » La religion fait partie de l'ordre bourgeois. Or, dans *L'oiseau de proie*, M. Gaston Chérau, qui étudie les paysans de la région landaise, écrit : « Ce sont de grands enfants, qui seraient terribles si l'appétit du bonheur n'était si violent en eux. Tout passe après le plaisir, où l'on court comme par devoir, — ce qui n'est pas si commun, — et l'on n'a pas le goût du martyre des privations, du sacrifice et des mortifications qui sont autant de masques que nous tenons, par héritage, de toutes les religions de la terre. Si, là-bas, on ne nuit pas à son voisin, ce n'est pas par charité, c'est parce qu'on sait que le voisin vous ferait payer sa paix rompue... C'est d'une sagesse sans principe, semblable à celle qui préside à la paix internationale et qui vaut bien l'autre sagesse. » *L'oiseau de proie* est de 1913 : depuis lors, on a vu l'infirmité de la sagesse qui préside à la paix internationale. Et, ces temps derniers, un immense pays a durement pâti, à ce qu'il semble, et souffre encore, d'avoir aboli l'ordre bourgeois. Mais M. Gaston Chérau cite et adopte cet apophtegme de Mirbeau : « Le bourgeois de chez nous n'est capable que d'économie. » Le bourgeois, c'est la routine. Foin des sentiments « douillets et bourgeois, monotones ! » Le bourgeois, quelle pitié! Gloire aux nomades! « Les courageux, ce sont ceux qui ont tâté de tout sans avoir le temps de s'attacher à rien, ce sont les nomades. Le gamin qui, d'une classe de collège, a passé à une autre classe, et du collège au lycée, du lycée à la chambre d'étudiant, et de la dernière chambre d'étudiant à la caserne, est mûr pour le courage. Vienne l'instant, il se fera casser la figure allègrement, n'ayant rien découvert qui lui donnât le goût de l'existence. » A côté de lui, le fils du fermier « se bat parce qu'il a le conseil de guerre dans son dos; » et « les souvenirs de ses champs le rendent sage. » Il entend

la voix du soc dans le sillon lui gémir de loin : « Garde-toi pour moi ! » Auprès de ce paysan, le bourgeois, fils de bourgeois, « qui a emporté de chaque coin de la maison paternelle le parfum d'une habitude, » aura-t-il du courage ? Oui, « mais petitement, âprement parfois, pour conserver son fauteuil, sa chaise, son lit, le coffre à bois où, les soirs d'hiver, il puise les rondins du foyer. » Que tout cela est à la fois théorique et arbitraire ! Je n'aime pas ce réalisme doctrinal et qui fait de la dialectique *a priori*. Au surplus, l'histoire exacte de la guerre, où paysans et bourgeois ont valu les nomades, réfute cette combinaison d'idées catégoriques et de faits supposés.

La haine du bourgeois est, pour M. Gaston Chérau comme pour tant de réalistes, un héritage du romantisme ou d'un certain romantisme qui a passé par Flaubert et Mirbeau. La haine du bourgeois est aussi, pour M. Gaston Chérau, la conséquence du grand amour qu'il accorde à ce qu'il appelle un peu vaguement la vie, les mœurs des hommes, plus puissantes que les lois, les instincts, les fortes impulsions, les fougues hardies : le romancier gouverne le penseur.

Mais enfin, les fougues hardies, les fortes impulsions, les instincts produisent, dans ses romans, une calamité perpétuelle, une souffrance abominable, un affreux martyre de la chair et de l'âme. Alors, — je le dis avec simplicité, — je ne comprends pas que ce réaliste, qui voit et qui montre si volontiers les cruels résultats de l'immense désordre, n'ait aucune indulgence pour un « ordre » quelconque, et ne fût-ce que pour l'ordre bourgeois. C'est qu'il préfère son pessimisme ? Voilà précisément ce que je lui reproche.

Eh ! dira-t-on, M. Gaston Chérau n'est point un penseur : je l'accorde ; il est un romancier : je le tiens pour l'un de nos romanciers les meilleurs. Et j'aurais négligé sa doctrine volontiers, si elle ne faisait que de furtives apparitions dans son œuvre. Mais il me semble qu'elle anime toute son œuvre et l'entache. C'est une œuvre de vérité : l'auteur réclame cet éloge et, de bien des façons, le mérite. Seulement, il arrive que la doctrine du penseur altère et fausse la vérité que le romancier recherche et trouve. L'infortunée Valentine Pacquault, l'ordre bourgeois la repousse avec une impitoyable sottise. Je le veux bien ! Valentine Pacquault sera sauvée par le capitaine de Milliaud. Peste ! Un officier : vous devez être content ? C'est que le capitaine de Milliaud, très bon officier, patriote et homme de cœur, on nous le présente comme un bohême de l'armée, un nomade sans feu ni lieu : ses garnisons, autant d'étapes dans sa course à l'incertitude. Et je le veux bien que ce nomade soit plus gentil pour Valentine que

Mme Dupin, bourgeoise. Ce qui me fâche est de ne rencontrer, dans les romans de M. Gaston Chérau, que des bourgeois bêtes, méchants ou inactifs, tandis que toutes les vertus et la seule efficacité sont le privilège des nomades. Parce que je suis un bourgeois ? Et aussi parce que j'aperçois un parti pris, et qui me choque dans une œuvre où l'on m'a promis de réaliser la difficile vérité de la vie.

Je le disais et le redis : en dépit de ses défauts, parfois irritants, l'œuvre de M. Gaston Chérau a d'excellentes beautés.

Aucun romancier de ce temps ne suscite mieux des personnages et le drame où les placer. Champi-Tortu est aussi réel que le petit Jack d'Alphonse Daudet : nous le connaissons, nous l'aimons, nous avons tendrement pitié de lui. Nous aimons sa mère, si belle, si persécutée par les gens et la malchance. Elle commet plus d'une faute et garde notre sympathie ; quand elle essaye de respirer l'air pur de le mer, au sortir de la chambre qu'empeste son mari tuberculeux, quand elle essaye de vivre et de s'épanouir, en dépit de son devoir, nous l'approuvons ; elle nous a séduits. Valentine Pacquault, petite âme légère, une âme à peine, la plus frivole amante du plaisir, — comme nous l'aimerions demain, si elle vivait ! — et c'est à Manon que je la compare.

M. Gaston Chérau traite chacun de ses personnages tout de même que s'ils vivaient, car il leur a donné la vie. Il les déteste ou les adore et parfois ne résiste pas à la velléité de le leur dire. Dans la petite ville où est né Champi-Tortu, il y a un marchand de nouveautés, toiles et cotonnades, Juigné, qui tente une démarche inopportune et assez dangereuse pour nos amis Champi-Tortu et sa mère : « Cet imbécile, cet âne de Juigné ! » Jamet, l'oncle de Valentine Pacquault, le roi de son village, est un égoïste que rien ne dérange de songer à soi. Les folies de Valentine, connues là-bas, l'ont détrôné. Il devrait secourir la malheureuse femme. Il lui écrit : « Tu as fait mon malheur ! J'étais le roi du pays et je ne suis plus rien. Je n'ose même plus aller dans les foires et j'ai dû vendre mes chiens... » Alors, M. Chérau : « C'était son pire malheur, à ce roi du pays, il avait vendu ses chiens ! » Dans *L'oiseau de proie*, roman d'une extrême violence et qui, avec sa suite *Le remous*, mène le lecteur à sa guise, le malmène et le tient en état de curiosité angoissante, un petit paysan du nom de Michéou, valet de chiens, a toutes les grâces du cœur, la gaieté, le dévouement, l'amour : « Charmant petit Michéou ! » Valentine Pacquault, M. Gaston Chérau ne l'aime pas toujours. C'est à cause de sa légèreté que François, son mari, une espèce d'enfant qu'ont assailli les terribles

douleurs des hommes, se tue à force de désespoir. Elle l'a trompé. Elle vient de le tromper et cependant lui murmure à l'oreille les mots les plus câlins. « Et elle était sincère! » s'écrie M. Gaston Chérau, avec une indignation qui est sincère également. Lors de ses premières étourderies, et quand elle devrait arranger sa vie sérieuse, elle n'a en tête que projets de dissipation mondaine : « Voilà à quoi elle pensait! » s'écrie M. Gaston Chérau, qui sait le châtiment que la destinée, de loin, prépare à tant de frivolité. Il le sait, elle ne le sait pas : il est épouvanté, frissonne d'horreur et de pitié, voudrait que Valentine fût sage. Il la réprimande, elle ne l'écoute pas. Il oublie que, la destinée, c'est lui et que, le châtiment, c'est lui au bout du compte qui le prépare. Elle lui fait beaucoup de chagrin, l'apitoie : il l'aime, il n'en sera pas moins sévère. Il ne l'entraînera pas moins par les pires chemins de la misère et de la honte. Ah! la méchante, et la vilaine, et si charmante!

L'intervention de l'auteur et, pour ainsi dire, son intrusion dans le récit n'est pas conforme à l'esthétique réaliste, qui veut que l'auteur soit absent de son œuvre. L'intervention de M. Gaston Chérau dans ses romans me plaît beaucoup : elle est involontaire, elle est spontanée, elle prouve que cet écrivain croit à ses fictions, à la vérité de ses personnages et à la réalité de l'anecdote qu'il leur invente. Le lecteur cède à la même illusion. L'émoi de l'auteur et celui du lecteur sont pareils. Et c'est un bon signe, où l'on reconnaît le don principal du romancier.

La plupart des romanciers qui créent des personnages très vivants les font à leur ressemblance. Les personnages de M. Gaston Chérau sont de toutes sortes; leur diversité prouve qu'ils ne ressemblent pas à M. Gaston Chérau. Il a encore ce don du romancier : il crée des êtres qui ont leur individualité complète.

Il sait organiser leur conflit, leur mésentente, d'où naît le drame. Il les a pourvus de passions qui les lancent les uns vers les autres, ou les uns contre les autres, pour l'amour et pour la haine. Le drame naît de leurs rencontres et de leurs conflits. Il ne laisse pas beaucoup d'influence au hasard : et c'est ainsi que ses romans les plus riches en épisodes surprenants ont une qualité que n'ont pas les romans d'aventures. Quand Valentine a commis ses plus terribles imprudences, « elle se dit que la fatalité serait là pour s'occuper d'elle. » Et qu'est-ce donc que la fatalité? Le hasard, sinon la providence. Mais le hasard n'est que l'ensemble des causes. M. Gaston Chérau examine les causes : il les trouve dans le caractère des gens. Et j'avoue qu'il

a soumis Valentine à un tracas de causes quasi infernales; du moins chacune de ces causes a-t-elle une visible réalité.

L'analyse des âmes, dans l'œuvre de M. Gaston Chérau, tient peu de place. Il n'a pas besoin d'analyser : il crée. Les personnages qu'il a créés vont et viennent, agissent, pâtissent. Vous les voyez, les entendez : et vous les comprenez comme vous comprenez des êtres vivants qui ne vous ont pas mis dans le secret de leurs pensées; vous les devinez.

« Le caractère des hommes, dit M. Gaston Chérau, est un miroir qui reflète leur pays. Il est des miroirs larges et limpides, qui peuvent contenir de grandes images sans les déformer ; d'autres, étroits, ternis et brisés, où l'image apparaît courte, trouble et discontinue. » M. Gaston Chérau ne manque pas de mettre ses personnages en accord avec leur pays, avec la terre, avec le village et le paysage. Il leur donne un fond de nature, qui provient de leur origine et de leur métier. Il leur donne aussi une singularité, qui provient de leur inaptitude à refléter exactement leurs alentours. Leurs ressemblances les réunissent, leurs différences les séparent. Il les groupe comme, dans la réalité, se groupent les gens, amis ou ennemis.

M. Gaston Chérau est un romancier très intelligent et qui a l'imagition généreuse et tendre.

Il n'est pas toujours un écrivain parfait. On a remarqué sans doute, en quelques passages de lui que j'ai cités, des négligences déplorables. Il méprise deux ou trois règles de grammaire, qu'il a grand tort de mépriser. Il n'est pas très habile à exprimer des idées abstraites ; et, comme ses doctrines sont débiles, à mon avis, leur expression ne l'est pas moins. Dès qu'il les abandonne et retourne à la réalité, domaine où son imagination très véridique se déploie, il devient un excellent écrivain, souvent admirable, opulent et ingénieux, émouvant, malin, subtil et dont la subtilité même a quelque chose de naïf et de gentiment bon.

André Beaunier.

RÉCEPTION
DE M. A. CHEVRILLON
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Chevrillon a pris séance à l'Académie le 21 avril. M. Ribot à sa droite, M. Boutroux à sa gauche étaient ses parrains. Auprès de M. Boutroux, le maréchal Foch avait pareillement revêtu l'habit vert. Devant eux, le maréchal Joffre, en redingote ; Mgr Baudrillart, M. René Bazin.

M. Chevrillon se tient droit, dans une attitude grave et simple, les feuillets dans la main gauche, l'épaule un peu avancée, l'autre main tombante, le pouce appuyé à la poche. Pas de gestes, sauf, à de très rares moments de charme ou d'émotion, un petit mouvement de la main droite, comme si elle tournait secrètement un moulin à café. La figure est régulière. Le crâne est nu avec austérité. Le teint, égal et basané, le paraît davantage à cause de ces deux plaques de neige qui brillent aux tempes. La bouche, encadrée d'une moustache blanche et d'une barbiche en pointe, se soulève du côté droit et laisse passer sous cette arche une voix fine, faible et un peu empâtée. Le débit est égal, l'ensemble est correct, sérieux, judicieux et le discours ne dément pas cette apparence.

C'est une excellente étude sur Étienne Lamy. Après un hommage à Taine, dont il est le neveu, M. Chevrillon, conformément aux méthodes de son oncle, a défini le milieu, la race et le moment. Le milieu où Étienne Lamy est « raciné, » c'est le village de Cize, dans les sapinières du Jura, une des provinces où le sentiment de la patrie locale est le plus vif. « Entre les longs plis sombres du Jura, à sept cents mètres de hauteur, on est dans un pays à part, tonique, sévère, où tout incline l'âme au sérieux et l'excite à l'effort. »

La race, c'est la famille constituée, en 1838, par le mariage de M. Victor Lamy et de Mlle Pernet. Celui-là, établi à Paris où il vend de la soie grège, chrétien très ferme et homme de bien; celle-ci, belle, cultivée, spirituelle. « La famille où il naît vient d'entrer dans la grande circulation française. Elle appartient à une classe qui reçoit toute la culture nationale, à cette forte et saine bourgeoisie en qui les disciplines traditionnelles de vie et de pensée ont achevé, précisé les caractères de notre race. »

Le moment, c'est l'année 1845, où Étienne Lamy naît le 29 juin. Autour de l'enfant, dans les années qui suivent la révolution de 1848, on a dû beaucoup parler de Lacordaire et de Lamartine. On le confiera lui-même au père Lacordaire qui dirige le collège de Sorrèze. « L'enfant rêvait-il de la chaire ou de la tribune? Sa double vocation s'annonçait : un sermonnaire accompagna toujours, en M. Lamy, l'orateur politique et lui survécut. » Et M. Chevrillon ajoute, non sans quelque malice : « N'a-t-il pas exhorté à la vertu même l'Académie? »

Voici fixés les traits initiaux. « Au foyer paternel, dans le cercle où il fut élevé, régnait en plein Paris cet esprit ancien de civilisation surtout morale, chrétienne, qui, chez les simples paysans de Jura et de Bretagne, assure encore la dignité et la modestie des paroles et des pensées. Sous ces influences d'ordre et de mesure, il grandissait tout droit, comme un jeune arbre dans un verger bien tenu, qui d'année en année multiplie sa ramure. » A ces mots le public a applaudi, soit parce qu'il est d'usage d'applaudir aux comparaisons, soit parce que cette phrase achevait une brillante analyse des « possibles » que les trois facteurs tainiens avaient mis dans l'âme d'Étienne Lamy.

Il restait à montrer le développement de ces possibles. Dès qu'il commence ses études de droit, Étienne Lamy est républicain. Ses compatriotes l'envoient, en 1871, à l'Assemblée nationale. Ami de Gambetta, sa carrière est rapide. Ici se place l'événement décisif de sa vie. En 1879, ses amis politiques, par la loi sur l'enseignement, se font les adversaires de sa foi religieuse. Il prend parti contre eux. En 1880, seul des gauches, il vote contre les décrets. Il sait qu'il ruine son avenir. Son magnifique discours du 3 mai est un suicide. « Vous parlez à un mort, » répond-il à un de ses amis qui le félicite. En 1881, il n'est pas réélu.

D'homme politique il devient publiciste. Quand, en 1892, commence, à la voix de Léon XIII, le ralliement, il est tout désigné pour être le porte-parole du nouveau parti, et il publie le 1er juin *le Devoir des catholiques*. L'esprit républicain chez lui était fait d'idéalisme, de

confiance dans la nature humaine, de ce besoin d'autonomie, qui était le fond de sa foi politique, et de cette croyance que la République exécuterait ce que les autres régimes n'ont pas pu entreprendre.

Alors M. Chevrillon est amené à parcourir l'œuvre vaste et variée de son prédécesseur. Il l'a traversée comme une galerie de portraits, s'arrêtant devant l'un ou l'autre. Mais tout à coup sa voix, jusque-là égale et un peu blanche, se mouille et s'altère. « Est-ce bien le même artiste, murmure-t-il, qui, pour rendre les masques et visages de l'ancienne France, a jeté d'une main légère sanguines et nuageux pastels ? » Et voici que la figure d'Aimée de Coigny passe devant nos yeux. Chemin faisant, M. Chevrillon définit le style d'Étienne Lamy, analyse sa doctrine, décrit le mouvement calme de sa vie et le conduit doucement à la mort. Il rappelle une belle parole que cet homme de bien dit dans ses derniers jours : « Mon enfant, ne pleurez pas ; les sentiments personnels ne comptent pas. Dans la vie il n'y a que les grands devoirs. »

Ainsi s'acheva ce discours, qui atteint à l'éloquence par les plus fortes qualités, par le sérieux, la profondeur et le vrai.

Celui de M. de la Gorce ne le cèda pas à celui de M. Chevrillon. L'historien du Second Empire se montre, une fois de plus, homme d'étude excellent. Penché sur ses papiers, comme un archiviste sur des documents, il oublie le monde extérieur. C'est la première qualité d'un érudit. M. de la Gorce la montre au plus haut degré. Derrière la page déployée, on apercevait un coin du front, un gazon de cheveux ras, un sourcil que l'attention a rendu circonflexe, un regard pénétrant sous le lorgnon, et des traits concentrés autour d'un nez fort et carré.

M. Chevrillon ayant beaucoup voyagé, M. de la Gorce a fait le portrait du « vrai voyageur. » Il a dit à ce sujet des choses très sensées : qu'il fallait avoir une bonne santé, posséder le don de l'observation et se défier de son imagination. Mais on n'évoque pas impunément cette folle ; à peine M. de la Gorce l'eut-il nommée, et avec quelle défiance ! qu'elle accourut, le toucha d'un rayon et lui inspira un tour libre, galant et frivole. Le voyageur, dit-il, se conduira vis-à-vis de l'imagination « comme une coquette vis-à-vis d'un amant que tour à tour on appelle ou l'on renvoie ; il se parera d'elle pour revêtir de séductions le vrai, puis la congédiera avec une remarquable ingratitude dès qu'elle embellira le réel au point de le farder. »

Ayant ainsi défini le voyageur, M. de la Gorce suivit M. Chevrillon et nous guida, d'une allure égale, à travers le vaste monde. Il adopta le procédé de l'énumération, laissant tomber un à un les noms des

stations dans sa barbe forestière. Ce périple achevé, il revint à Étienne Lamy. Avec la précision d'un historien et l'impartialité d'un ami, il regrava, ce sont ses paroles, quelques traits du portrait tracé par M. Chevrillon. « Une certaine solennité lui était familière, dit-il, mais perdait un peu son apparence d'apprêt, tant on sentait qu'il y atteignait naturellement... Son seul défaut était la continuité d'une éloquence qui ne se détendait pas. A la longue, cette splendeur éblouissait et faisait souhaiter un peu d'ombre... Dans sa solitude, notre confrère réfléchissait, et peut-être trop... Ses erreurs même, assez rares d'ailleurs, attestaient la noblesse de son âme... Son langage, tout somptueux en sa parure, ignorait l'art de se déshabiller; son exquise bonté elle-même avait besoin pour se rendre visible qu'on l'aidât à se dévoiler... Sa meilleure œuvre fut encore sa vie. » Ayant ainsi achevé le portrait du défunt, M. de la Gorce le vit pour ainsi dire s'éloigner dans le temps, et le trouva pareil aux Lainé et aux Royer-Collard.

Puis, comme il dit, il se hâta de secouer ce rêve. Il rappela un entretien qu'il eut avec Étienne Lamy, peu de jours avant que celui-ci mourût, sur l'emploi de sa fortune. Et il termina, par de graves et belles paroles sur la charité, ce discours solide plutôt qu'enchanteur, mais orné de passages vigoureux, entre lesquels il faut citer un tableau vraiment magnifique de Londres au premier matin qui suivit la violation du sol belge. A cet endroit, l'historien avait brusquement repris la place de l'orateur, tandis que l'histoire gardait, pour un instant, le geste et le mouvement de l'éloquence.

HENRY BIDOU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En suivant ces jours-ci, par une froide matinée de printemps, le cortège funèbre de M. Antonin Dubost, je me rappelais avec émotion tant de cérémonies tristes ou joyeuses où nous nous étions trouvés côte à côte pendant sept ans. M. Crozier, qui a été, avant M. Mollard et M. William Martin, le chef du protocole républicain, m'a dit, un jour, à quelle date et par qui avait été institué l'usage d'encadrer, dans toutes les occasions solennelles, le chef de l'État entre les deux présidents des assemblées parlementaires. J'ai oublié ce point d'histoire ; mais le fait est qu'aujourd'hui, dans la plus grande partie de son rôle représentatif, le Président de la République ne se montre guère qu'accompagné de deux satellites. Avant la guerre, j'avais eu ainsi le plaisir de rencontrer M. Dubost aux revues, aux courses, aux inaugurations, aux réceptions de souverains étrangers. Mais les propos que nous avions échangés, pour affectueux qu'ils fussent, n'avaient pas, je l'avoue, laissé dans ma mémoire des traces bien profondes. Je savais que M. Dubost était un esprit très cultivé, qu'il lisait beaucoup, qu'entre deux séances du Sénat, il dévorait les revues et les livres d'histoire. Je n'ignorais pas qu'il se piquait de philosophie et qu'il se flattait d'être un fidèle disciple d'Auguste Comte. Mais pourquoi ne pas l'avouer ? Son érudition me semblait parfois un peu envahissante et son positivisme un peu intransigeant. Il m'arrivait même de maudire l'une et de railler l'autre. Il faut que j'en fasse la confession : je fréquentais M. Antonin Dubost depuis près de trente ans et cependant, avant le mois d'août 1914, je ne le connaissais pas.

La guerre l'a transfiguré. Patriote ardent, il n'a plus songé qu'à la victoire. Il n'a pas eu une heure de doute ou d'hésitation. Dans les journées les plus sombres, il a gardé intacte sa foi en la France. Elles

Copyright by Raymond Poincaré, 1921.

étaient loin de nous, les grandes parades officielles du temps de paix. On ne voyait plus nulle part les trois présidents, l'un la poitrine barrée du cordon rouge, les deux autres ornés de leur écharpe tricolore; ils sortaient encore souvent ensemble, mais en vestons et en chapeaux mous. Ils se retrouvaient au chevet des blessés; ils visitaient les régions dévastées; quelquefois même, ils faisaient tous les trois des voyages aux armées. De temps en temps, le Président du Sénat me disait : « Quand nous menez-vous au front, Deschanel et moi ? » Et, dès que j'avais organisé la tournée, il exultait. Lorsque je l'ai conduit à Thann et à Massevaux, je lui ai procuré, j'en suis sûr, une des grandes joies de sa vie. Je le revois encore, à mes côtés, sur la jolie terrasse de Wesserling, serrant la main à des Alsaciens, vétérans de 70, et saluant de vieux drapeaux, restés cachés pendant quarante-quatre ans. Il était déjà presque aussi heureux qu'il devait l'être à Metz, à Colmar et à Strasbourg, après l'armistice, aux jours merveilleux de décembre 1918.

Mais c'est dans mon cabinet que j'ai le mieux appris à le connaître et à l'estimer. Il venait me voir régulièrement une fois ou deux par semaine, pour se renseigner sur les événements diplomatiques et militaires. Chaque fois que j'ai eu à lui demander un avis, la réponse qu'il m'a faite était celle que commandait le patriotisme. Implacable contre la trahison, impitoyable contre le défaitisme, inexorable contre les fantaisies et le dilettantisme des politiciens, il n'admettait ni les manœuvres pacifistes, ni les compromissions, ni les défaillances. A certains jours, lorsque les choses semblaient aller mal, son inquiétude se trahissait dans des gestes nerveux, dans des interrogations plus pressantes qu'à l'ordinaire ou dans de longs silences qui coupaient sa conversation. Mais il essayait de me cacher ses appréhensions et je crois qu'il ne se les avouait pas à lui-même. Il les eût considérées comme les marques d'une faiblesse coupable. Il se raidissait contre la fortune et regardait certainement comme un devoir de sa charge de donner l'exemple de la fermeté et de répandre la confiance autour de lui.

Au Sénat, s'il rencontrait, par hasard, un pessimiste, il fonçait sur lui. Un jour, préoccupé de certaines intrigues de couloirs, j'avais, dans un discours, adjuré mes auditeurs de dépister et de démasquer les calomnies allemandes qui se glissaient dans l'ombre sous des traits hypocrites, de prendre au collet les semeurs de découragement et les marchands de fausses nouvelles, et de leur répéter, comme Démosthène à Eschine : « Celui qui trouve un profit du même côté que

l'ennemi, celui-là ne saurait aimer sa patrie. Si l'étranger remporte un avantage, on ne me voit pas, superbe et triomphant, paraître sur l'Agora, serrer les mains, raconter partout l'événement avec une joie mauvaise. Si c'est à nous qu'un succès arrive, je ne vais pas baissant les yeux, tremblant et gémissant, comme ces hommes dénaturés qui détestent la gloire de leur pays et oublient qu'elle est la leur. » Dubost avait immédiatement saisi mon allusion, et il était accouru pour me féliciter. Il pensait avec raison qu'il avait, pour une part, la garde du moral du pays et il remplissait sa mission avec une vigilance qui ne se relâchait pas un instant. Dans la plus épouvantable tourmente qui se soit jamais abattue sur notre pays, il est resté, du commencement à la fin, digne du haut poste qu'il occupait. Certes, si l'Assemblée qu'il a présidée pendant toute la guerre s'est elle-même montrée pleine de sang-froid et de fermeté, je ne prétends pas que ce soit à lui qu'il faille en attribuer tout le mérite. Mais son optimisme calme et raisonné n'a pas été étranger à cet état d'esprit collectif. Il a été un bon berger et un bon guide. Il n'a songé qu'à la patrie et il l'a vaillamment servie.

Pendant les négociations de paix, M. Antonin Dubost n'avait cessé de recommander les solutions les plus favorables à la France. Il avait vivement insisté, dès l'armistice, pour que les difficultés financières fussent réglées par des ententes interalliées et il avait même directement exposé ses idées à M. Wilson, qui les avait accueillies sans enthousiasme. Le traité signé, il l'avait accepté comme un pis aller, mais avec la résolution bien arrêtée de n'en rien abandonner, et dans toutes les difficultés qu'a, depuis lors, suscitées l'Allemagne, il a toujours été l'ennemi des atermoiements et des concessions. Il est de ceux qui n'ont pas attendu les derniers événements pour se rendre à l'évidence. Il a, tout de suite, crié gare. Il connaissait l'Allemagne et savait que pour elle la douceur et les grâces ne sont qu'un encouragement à la résistance. Nous ferons bien de ne pas oublier les conseils qu'il nous a donnés. Ils sont plus que jamais appropriés aux circonstances.

Les funérailles solennelles de l'ancienne impératrice Augusta-Victoria, les acclamations dont ont été salués Hindenburg, Ludendorff et Tirpitz, le ton de plus en plus insolent de la presse germanique ne peuvent nous laisser aucune illusion sur les dispositions de l'Allemagne. Suivant sa méthode habituelle, pour justifier sa mauvaise volonté, elle nous accuse des pires desseins. De même qu'avant le mois d'août 1914, nous voulions l'encercler, l'isoler et l'attaquer, de même aujourd'hui nous voulons la démembrer et la détruire. Le *Hannover-*

scher Kurier se lamente, parce que, prétend-il, c'est M. Poincaré qui gouverne maintenant en France sous le nom de M. Briand. Et la *Deutsche Zeitung* répète, à son tour, cet enfantillage. « Depuis longtemps, assure-t-elle, M. Briand ne sait plus résister au grand inquisiteur Poincaré ni aux autres « apôtres de la civilisation, » qui ne voient le salut de la France que dans l'anéantissement de l'Allemagne. » De son côté, M. Ruthardt Schumann s'indigne, dans les *Preussiche Jahrbücher*, des sentiments d'hostilité qui animent, suivant lui, la France contre l'Allemagne et qui sont, dit-il, inconnus à l'âme innocente de son pays. Il reconnaît lui-même notre « prépondérance militaire et morale ; » mais il est convaincu que nous l'exagérons par vanité, qu'elle nous inspire une sorte de folie des grandeurs, et qu'elle exaspère en nous une animosité, qui est, d'ailleurs, d'après lui, aussi vieille que la nationalité française et qui se manifeste contre tout ce qui est allemand. Et il conclut : « L'hostilité entre la France et l'Allemagne ne disparaîtra pas, car elle a ses causes dans l'essence et dans les conditions d'existence des deux peuples. »

Voilà qui est rassurant pour l'avenir et qui promet encore de beaux jours à l'Europe. On recommence à raisonner en Allemagne comme avant la guerre. On ne peut plus, sans doute, nous attribuer des idées de revanche, puisque nous sommes vainqueurs ; mais on nous prête des rêves d'orgueil et d'ambition. Nous sommes une nation turbulente, ivre d'elle-même, qui conserve perpétuellement dans l'esprit l'image du Français casqué, vêtu de bleu horizon, montant à l'assaut parmi les ruines fumantes. Tel est le portrait qu'on répand de nous dans le monde entier, pour essayer de nous rendre, à la fois, odieux et ridicules. Aux États-Unis, la propagande s'accompagne des récits les plus calomnieux sur la conduite de nos troupes dans les pays occupés. La « honte noire, » « l'horreur sur le Rhin, » forment, en Amérique, le thème d'articles quotidiens et de discours prononcés dans de vastes meetings comme celui de Madison Square Garden. Il a fallu que le général Pershing et nos fidèles amis de l'American Legion fissent entendre de vives protestations contre cette campagne de mensonges pour qu'elle commençât à se ralentir devant leur contre-offensive. Ceux des Allemands qui sont de bonne foi ne peuvent cependant prendre leurs propres inventions pour des vérités. La France ne ressemble point à la caricature qu'ils en font. Elle sait au prix de quels sacrifices elle a gagné une guerre qu'elle n'avait ni désirée ni provoquée ; elle a recouvré les provinces dont elle avait été séparée. Quelle qu'ait été l'injustice de

l'attaque allemande, quels qu'aient été les crimes commis sur son territoire par les armées d'invasion, elle ne forme d'autre souhait que de consolider une paix si chèrement acquise. Nous ne nous lasserons pas de le redire : lorsqu'elle réclame l'exécution du Traité, elle n'obéit point au ressentiment et à la rancune; elle n'est poussée que par deux grandes raisons, l'une morale, qui est un besoin de justice, l'autre matérielle, qui est la nécessité de vivre.

Elle plie sous le poids des dépenses que les manquements de l'Allemagne l'ont déjà contrainte à supporter. Dans le remarquable rapport qu'il a fait à la Chambre sur le budget des régions libérées, M. d'Aubigny a montré que, contrairement aux affirmations allemandes, il a déjà été accompli, dans les départements dévastés, de prodigieux efforts de reconstruction. Au 31 décembre 1920, sur cinquante-deux mille kilomètres de routes détruits par l'ennemi, trente mille ont été réparés. Quatre-vingts pour cent des ouvrages d'art démolis ont été rétablis. Deux cent quarante-neuf mille maisons endommagées ont été remises en état. Cent vingt mille habitations provisoires ont été construites. Il n'est donc pas vrai que, comme l'Allemagne a osé le dire à l'Amérique, nous ayons éternisé, par maladresse, par négligence, ou par calcul, la misère de nos communes ruinées. Nous avons, au contraire, et malgré des difficultés considérables, obtenu partout des résultats, qui sont loin certes d'être satisfaisants, mais qu'on ne pouvait pas espérer il y a quelques mois. Or, qui a payé jusqu'ici les frais de tous ces travaux? La France seule. Reportez-vous aux chiffres donnés par M. de Lasteyrie et M. Maurice Bokanowski, rapporteurs généraux adjoints de la Commission des Finances de la Chambre. Sur les dépenses qui incombent à l'Allemagne et qui sont aujourd'hui inscrites dans un budget d'avances recouvrables, nous trouvons vingt-sept milliards deux cents millions déjà versés pour les pensions et les allocations, vingt-sept milliards huit cents millions déjà employés dans les réparations, quatre milliards représentant les intérêts des sommes empruntées, deux milliards correspondant aux frais d'entretien des armées d'occupation; soit, au total, une somme de soixante et un milliards que la France a dépensée pour le compte de l'Allemagne. Voilà où nous en étions un an et demi après la paix et, depuis le 31 décembre 1920, cela continue, tout simplement.

Et cependant la France ne peut trouver indéfiniment de l'argent pour faire face à ces avances. Elle n'a malheureusement pas à sa disposition des ressources inépuisables. A quels expédients serait-elle

réduite demain, si l'Allemagne ne payait pas ou si nous ne savions pas décidément nous payer sur l'Allemagne? Énorme est la tâche de reconstruction qui reste inachevée. En supposant que les travaux à entreprendre puissent, sans une gêne excessive pour les populations sinistrées, être échelonnés sur une période un peu longue, de dix ans par exemple, il faudra, pour les réparations, une dépense annuelle qui, d'après les évaluations administratives, atteindra huit milliards. Si nous y joignons un minimum de quatre milliards pour les pensions militaires et deux milliards pour les intérêts des emprunts, nous voilà forcés de porter, pendant dix ans, au budget des dépenses recouvrables, des crédits qui s'élèveront à une moyenne de quatorze milliards.

Ce n'est assurément pas la taxe de 50 pour 100 sur le prix des marchandises importées par les pays alliés qui aidera la France à se rembourser de ces avances. Les Chambres viennent de voter sans enthousiasme le projet de loi imaginé par nos amis d'Angleterre. Elles ne se sont fait aucune illusion sur le résultat à en attendre. Pour que la taxe prévue nous procurât des recettes, il aurait fallu qu'elle pût être établie; et pour qu'elle pût être établie, il aurait fallu que les Alliés fussent d'accord avec le gouvernement du Reich. Mais, loin de se prêter à la combinaison, l'Allemagne s'est empressée de faire savoir à ses nationaux que, s'ils exportaient leurs marchandises dans les pays alliés, et si, en application de la nouvelle loi, les acheteurs y versaient à l'État la moitié du prix, les vendeurs ne seraient pas payés de cette moitié par le Reich. Conséquence : les industriels et les commerçants allemands ont, avec un ensemble parfait, suspendu leurs exportations vers les pays alliés. La taxe ne rapportera donc rien à la France et elle présentera, en revanche, l'inconvénient de nous priver de matières premières qui pouvaient nous être utiles et même indispensables.

Nous avons ainsi les mains vides. C'est, bien entendu, le moment que l'Allemagne a choisi pour recommencer à se moquer de nous. Elle ne voyait pas sans appréhension approcher cette date fatidique du 1er mai, à laquelle, d'après l'article 233 du traité, la Commission des Réparations devait avoir notifié au gouvernement allemand « le montant des dommages, comme représentant le total de ses obligations. » Les déclarations solennelles et réitérées de M. Briand, les consultations militaires, les dispositions préparatoires déjà prises, ne laissaient à l'Allemagne aucun doute sur les intentions du Gouvernement français. Elle s'est donc jetée dans ces « convulsions de la

ruse » qu'avait prédites le président du Conseil et elle a multiplié les manœuvres pour détourner le coup dont elle était menacée. Elle avait souvent essayé de s'appuyer sur l'Angleterre pour se dérober à ses engagements envers nous; elle a tenté de s'appuyer sur l'Amérique, pour nous embarrasser, les Anglais et nous. Elle comptait que son infernale propagande n'aurait pas été sans ébranler un peu l'amitié dont les États-Unis nous ont donné des preuves si touchantes et elle espérait que tout le talent de M. René Viviani et toute l'autorité de M. Jusserand seraient impuissants à remonter le courant déchaîné par les germanophiles. Elle savait que l'Amérique n'est malheureusement pas toujours renseignée d'une manière très exacte sur les choses d'Europe et qu'à la distance où elle est de nous, il est quelquefois aisé de la tromper. Pour avoir un exemple des erreurs d'optique auxquelles elle est exposée, nous n'avons qu'à parcourir une étude qu'a récemment publiée M. Pierrepont B. Noyes, ancien commissaire des États-Unis dans les territoires rhénans, sous le titre significatif : *Pendant que l'Europe attend la paix, While Europe waits for peace.* M. Pierrepont B. Noyes n'est pas le premier venu. Pendant les négociations de 1919, avant la signature du traité de Versailles, il faisait déjà partie de la commission provisoire de la Rhénanie ; et c'est lui qui, le 27 mai 1919, a soumis au président Wilson et fait adopter un programme d'occupation tout à fait opposé à celui que demandait le maréchal Foch. Il a été, depuis lors, délégué américain à la Haute-Commission interalliée de la rive gauche. Il a été président de la Commission interalliée du charbon en territoire occupé. C'est donc un personnage important. C'est, en outre, un esprit très distingué. Il a donné naguère sa démission des fonctions qu'il remplissait et le bruit a couru, en Amérique comme en France, qu'il se retirait en manière de protestation contre les procédés de l'Entente en Rhénanie. Il n'a certainement aucune prévention contre la France. Il rend hommage à son courage, à sa sagesse, à son esprit de sacrifice. Il fait l'éloge de M. Tirard et du général Degoutte. Il trace un tableau fidèle de la désolation de nos provinces du Nord et du Nord-Est. Il va même jusqu'à engager les États-Unis à nous faire remise de notre dette envers eux. Mais à des observations bienveillantes il mêle une multitude d'appréciations inexactes. Je néglige des erreurs de détail, si singulières et si graves qu'elles soient, comme l'allégation qu'au mois de mars 1920 le délégué français à la Commission des Réparations aurait maintenu, vis à vis de l'Allemagne, dans la question du charbon, des exigences excessives ; un accord s'est, au

contraire, établi, à cette date, devant la Commission, entre experts allemands et experts français, grâce à l'esprit de conciliation de ces derniers. Mais la question est secondaire et M. Pierrepont B. Noyes commet des méprises plus étranges et moins excusables, lorsqu'il écrit des phrases comme celles-ci : « Tous les esprits cyniques, pessimistes ou franchement militaristes de l'Europe se réjouissent avec les Français de l'inauguration victorieuse de la politique de Millerand... Une France ruinée par la guerre s'arroge, avec l'aide de la petite Belgique, de l'Italie miséreuse et d'une Pologne abusée, la domination militaire de l'Europe... Depuis que l'Amérique a déserté, la politique française est empoisonnée par le rêve de fomenter au sein des divers États allemands des mouvements séparatistes, d'établir sur le Rhin la frontière orientale de la France, d'installer sur la frontière orientale de l'Allemagne une Pologne militariste, de procéder à de nouvelles invasions de l'Allemagne. » Rien que cela. Voilà comment M. Pierrepont B. Noyes, après avoir surtout séjourné en Allemagne, a vu la France; et voici comment il a vu l'Italie : « L'Italie a échangé le libéralisme du premier ministre Nitti contre le nationalisme sordide d'un Giolitti. »

On s'explique que l'Allemagne, se connaissant des complaisances de ce genre dans quelques milieux américains, se soit fait l'illusion de circonvenir le Gouvernement des États-Unis lui-même. Les déclarations précédentes du président Harding et de M. Hughes ne lui permettaient pas, sans doute, de penser qu'elle aurait complètement gain de cause à Washington. Tous deux avaient dit qu'elle devait réparer aussi largement que possible, *to make reparation as far as possible*. Mais la formule était assez élastique pour que l'Allemagne se flattât de tirer dessus sans rien briser. L'essentiel n'était-il pas de gagner du temps et d'amuser le tapis? M. Simons a donc saisi les États-Unis, avec la collaboration d'un publiciste germano-américain, M. Karl von Wiegand, d'une des demandes les plus ambiguës qui fussent jamais sorties d'une chancellerie. Le Vatican, pressenti, ayant refusé d'intervenir à Washington, le Gouvernement du Reich est allé frapper directement à la porte de la Maison-Blanche. L'Allemagne priait « respectueusement » le président Harding « de servir de médiateur dans la question des réparations et de fixer la somme à payer par l'Allemagne aux Puissances alliées; » et elle ajoutait qu'elle était prête « à accepter, sans condition ni réserve, de payer aux Puissances alliées telle somme que le Président, après examen et enquête, considérerait comme juste et équitable. » Cette démarche insolite était,

de la part du gouvernement allemand, une nouvelle violation du Traité de Versailles. C'était une tentative pour dessaisir la Commission des Réparations et pour remettre en discussion, devant les États-Unis, toutes les conditions de la paix. L'Amérique, il est vrai, n'a pas ratifié le Traité et elle est libre, en ce qui la concerne, d'y apporter demain, d'accord avec l'Allemagne, les dérogations qu'elle jugera convenables. Mais le Reich et nous, nous avons donné au Traité une adhésion régulière et irrévocable ; il a été voté, ratifié, promulgué, en Allemagne et en France; il est devenu, pour les deux pays, contrat diplomatique et loi d'État. L'Allemagne ne peut donc demander à personne d'alléger ou de modifier les obligations qu'elle a souscrites.

Elle ne semblait pas, d'ailleurs, très exactement fixée sur le caractère des bons offices qu'elle voulait demander aux États-Unis. Était-ce une médiation, comme celle dont se chargea, en 1885, le Pape Léon XIII, dans le différend qui avait éclaté entre l'Espagne et l'empire d'Allemagne, à propos des Carolines et, en particulier, de cette île de Yap, redevenue aujourd'hui une pomme de discorde, mais cette fois entre l'Amérique et le Japon? Était-ce une entremise complaisante, un effort de conciliation bénévole, un service officieux d'amiable compositeur? Les termes dont se servait M. Simons indiquaient plutôt qu'il s'agissait d'un arbitrage proprement dit, avec compromis et sentence, et que l'Allemagne s'en rapportait, par avance, à la décision du Président des États-Unis. D'après les explications qu'a fournies au Reichstag, devant une assemblée mécontente et houleuse, le ministre des Affaires étrangères du Reich, le président Harding, saisi de cette demande équivoque, aurait décliné le rôle d'arbitre et accepté celui de médiateur. Par un fâcheux dérèglement de l'esprit, le Gouvernement allemand a pris ses désirs pour des réalités. Le Président des États-Unis n'a pas plus consenti à être médiateur qu'à être arbitre. Il a parfaitement compris que le Traité donnait à la France des droits inaliénables, sur lesquels aucun débat ne pouvait plus s'ouvrir, devant aucune juridiction, si élevée et si hautement impartiale qu'elle fût.

Le président Harding et M. Hughes sont des hommes de conscience et de devoir. Depuis quelques semaines, ils ont, en outre, longuement conféré avec MM. Viviani et Jusserand ; ils sont aujourd'hui renseignés, tant sur les méthodes du Reich et sur ses procédés dilatoires, que sur la nécessité où se trouve la France d'obtenir enfin le paiement des réparations qui lui sont dues. Ils savent que nous ne pouvons considérer le Traité de paix comme un chiffon de papier et

ils ne se seraient pas hasardés à nous proposer de le déchirer. Mais, à travers l'Océan, comment distinguer très nettement tous les dessous de la politique allemande? Un non pur et simple du président Harding aurait cruellement embarrassé M. Simons et aurait peut-être amené le Reich à faire des propositions sérieuses et à offrir des gages. Dans une noble pensée de pacification, le Président a cru devoir envelopper son refus de quelques phrases lénitives. Il a formé le vœu que des négociations pussent être reprises immédiatement entre l'Allemagne et les Alliés; il a exprimé l'espoir « que le gouvernement allemand formulerait promptement des propositions présentant une base convenable de discussion; » et il a ajouté, en des termes qui ont donné lieu, en Allemagne, aux interprétations les plus diverses : « Si le Gouvernement allemand s'engage dans cette voie, le Gouvernement des États-Unis examinera la question de soumettre l'affaire à l'attention des Alliés d'une manière acceptable pour ces derniers, afin que des négociations puissent être rapidement reprises. » Déclarations pleines de prudence et de discrétion, où le Président accumulait intentionnellement les réserves : Si le Gouvernement allemand... le Gouvernement des États-Unis examinera... soumettre l'affaire à l'attention des Alliés... la leur soumettre d'une manière acceptable pour eux... la leur soumettre en vue d'une négociation à reprendre entre eux. Ce sont eux qui resteront maîtres; le Gouvernement des États-Unis ne décidera rien; il transmettra une proposition, si elle lui paraît digne d'être transmise. Rien de plus; pas d'arbitrage, pas de médiation. Mais M. Simons ne s'arrête pas à ces restrictions; il annonce au Reichstag que le président Harding, tout en déclinant l'arbitrage, accepte la médiation et que, par suite, le Gouvernement allemand établit un projet de réparations, pour l'envoyer à Washington. En même temps, l'Allemagne fait savoir à Londres qu'elle est prête à communiquer des propositions définitives, et elle adresse à la Commission des Réparations un nouveau programme ou, plus exactement, une nouvelle édition, très légèrement remaniée, des programmes antérieurs. Elle encombre toutes les agences de l'univers d'exposés de ses offres et elle s'imagine ainsi faire au monde la démonstration de sa bonne volonté. Mais il faudrait que le monde fût bien complaisant ou bien distrait pour se laisser prendre à ces manifestations bruyantes. Le plan de reconstruction que propose l'Allemagne, nous le connaissions déjà, et les précisions qu'elle y ajoute aujourd'hui ne sont pas pour nous rassurer, puisqu'elle promet, par exemple, d'ici à l'hiver, vingt-cinq mille baraques provisoires en bois, alors qu'il en

faudrait environ dix fois plus. A la Commission des Réparations, le Reich ne dit, d'ailleurs, pas un seul mot du remboursement des pensions, ni des paiements en espèces. Nous en restons donc toujours exactement au même point. D'autre part, à l'injonction que le gouvernement allemand avait reçue de transférer dans les succursales de Cologne et de Coblence toute l'encaisse métallique de la Reichsbank, la Kriegslasten Kommission a répondu, qu'il lui était impossible d'accéder à cette demande, qu'elle ne voulait pas bouleverser davantage le change allemand et que, tout ce que pouvait faire le Reich, c'était d'étendre jusqu'au 1er octobre prochain l'interdiction pour l'Allemagne d'exporter de l'or. Toujours la même ironie alternant avec la même insolence.

A la veille du 1er mai, l'Allemagne n'a donc pas pris la peine de se mettre en règle avec le Traité. Elle a cherché à doubler l'échéance sans trop de dommages et à gagner du temps pour éviter les mesures annoncées par M. Briand : huissier, gendarme et main au collet. Recommencer les conversations, les traîner en longueur, retourner à Londres, à Bruxelles, à Spa, quelle heureuse fortune si, au lieu de se voir prendre des gages, au lieu d'être forcée d'abandonner aux Alliés l'administration de ses douanes, le commerce de son charbon, l'Allemagne pouvait revenir au chemin fleuri des conférences et renouveler, dans les coulisses du Conseil suprême, les intrigues nocturnes qui ont naguère failli lui valoir de si belles concessions ! Tel était le but essentiel de la manœuvre allemande, nous éblouir par de vagues promesses, au moment où M. Briand était, à son tour, à Lympne, l'hôte de sir Philip Sassoon et allait s'entendre avec M. Lloyd George sur les garanties d'avenir dont la France tout entière proclame la nécessité.

Mais, même reprise sur le conseil et sous les auspices des États-Unis, une conversation ne nous donne, pour plus tard, aucune sécurité, si elle n'est pas précédée d'une prise de gages, qui nous offrent, d'une manière permanente, des moyens de recouvrement. Assurément, si les États-Unis se portaient garants de l'Allemagne, s'ils nous proposaient leur propre caution, nous pourrions renoncer, en toute tranquillité, à l'occupation de la Ruhr ou à une mainmise sur les douanes du Reich. Mais, pour que cette garantie solidaire fût effective, il faudrait que le président Harding, après avoir déclaré qu'il ne voulait pas engager la responsabilité de l'Amérique dans les affaires européennes, changeât bien inopinément d'avis ; il faudrait, en outre, que cet invraisemblable engagement fût pris par le Sénat américain.

A défaut de cette solidarité financière, une seule chose pourrait nous rassurer : la promesse des États-Unis que, si l'Allemagne ne tenait pas sa parole, ils seraient à côté de nous pour la contraindre et s'associeraient aux mesures de coercition que nous serions forcés de prendre. Mais encore cette assurance ne serait-elle tout à fait déterminante que si elle était, elle aussi, corroborée par un vote du Sénat américain et si les États-Unis conservaient en Europe, jusqu'à paiement total de la dette allemande, des moyens d'action suffisants. En dehors de ces combinaisons, qui paraissent chimériques ou dont nous ne pouvons, du moins jusqu'ici, espérer la réalisation, il n'y a rien qui soit de nature à remplacer des gages. Laisser passer, sans les prendre, l'échéance du premier mai, ce serait donner une prime scandaleuse à la mauvaise foi du gouvernement allemand et nous désarmer définitivement vis-à-vis de lui. Quelle que soit la forme des entretiens que nous pouvons avoir avec lui, qu'ils soient directs ou indirects, spontanés ou suggérés, à quelques conclusions qu'ils aboutissent, l'Allemagne ne sera jamais à même de nous payer, en un court espace de temps, le montant de notre créance ; le règlement sera toujours espacé sur un plus ou moins grand nombre d'annuités ; nous resterons donc exposés à des mécomptes ultérieurs. Pour nous prémunir contre ces périls futurs, dont le présent et le passé nous ont déjà trop clairement montré la vraisemblance et la gravité, nous avons besoin d'avoir et de garder entre les mains de solides nantissements et d'être en mesure de recouvrer nous-mêmes, le cas échéant, les sommes qui nous sont dues. Tout le reste n'est que du vent.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LE CHEMIN DU SALUT

II[1]

GAUDIAS

TROISIÈME PARTIE

CE QUE Mme LESOIR VOIT DANS SA MANSARDE ET CE QUE PANTEAU APPREND DANS LA SIENNE

I. — LE « MALAISE » DE VALÉRIE

La quiétude, si longtemps cherchée, et manifestée enfin par Valérie au moment où s'étaient décidées les fiançailles d'Irène et de Gaudias, n'avait été que de courte durée.

La veuve ne pouvait pas, et ne savait pas être heureuse.

Accoutumée depuis trop d'années à la tristesse et portée à s'y plaire, elle avait l'ombrage de la joie et la méfiance du bonheur. Elle aimait redouter, toujours prévoir et ruminer le pire ; et comme le pire arrivait plus souvent que le meilleur et même que le bon, elle puisait chaque fois à nouveau, dans la réalisation de ses craintes, la force et le droit de se cramponner à sa désespérance. « Une joie ne vous est accordée ici-bas, disait-elle, que pour vous faire éprouver la cruauté de la perdre, à l'instant même où l'on commence à ressentir la douceur de la posséder. »

Elle était la créature humaine « qui a peur » naturellement, sans effort ni volonté, et sans aucun moyen d'échapper à cette

Copyright by Henri Lavedan, 1921.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

tyrannie; elle avait peur comme on respire, — même en dormant, — Mais chez elle, cette peur, acceptée et toujours clairvoyante, n'aboutissait pas, comme chez la plupart, à un effet de tremblement, d'hébétude et de chute. Intérieure et toute psychique, elle ne s'exerçait que dans le domaine de la pensée; spéculative, elle ne se manifestait par aucun signe extérieur, ni par aucune défaillance corporelle. Alarmée, même épouvantée, Valérie restait courageuse et n'était jamais lâche. La tempête n'avait lieu qu'au dedans; au dehors, il n'en paraissait rien.

Elle était cependant terrible! A l'exception de sa victime qui depuis vingt ans en subissait le choc, personne au monde ne pouvait s'en faire une idée. Seule, elle possédait par expérience les moyens et l'autorité d'en décrire à peu près les affres inexprimables. Encore ne le faisait-elle qu'à contre-cœur; il fallait, pour l'y amener, que l'on insistât.

Répugnant, dans sa modestie, aux grands mots et à tous les éclats, elle ne se mettait pas en frais de violence et de sombres couleurs pour dépeindre les crises mentales qui la bouleversaient.

Elle appelait cela : son *malaise*.

Aussi, quand on la voyait, pour s'excuser d'une pâleur soudaine, d'un trouble instantané, de l'étrange arrêt de sa parole et de son attention ou d'un brusque départ au milieu du repas, se lever, passer comme un linge sa main blanche sur son front et murmurer en s'en allant : « *J'ai mon malaise*, » comment aurait-on pu se douter que cet aveu si réservé prétendait rendre, en le dissimulant, le drame *surhumain* qui se déchaînait en elle? Même le résumé, sobre et incohérent, qu'elle en avait deux ou trois fois, et sur leur prière, tracé à l'abbé Chamaille et au docteur, était bien loin d'en donner un semblant d'aperçu. Incapable et découragée à la fois d'y parvenir, pourquoi d'ailleurs Valérie l'eût-elle essayé? Cela se bornait à de courtes phrases sans suite, à des mots vagues flottant sur ses lèvres, balbutiement d'impressions, espèces de soupirs parlés, révélations en suspens, à peine ébauchées, aussitôt retenues. On sentait qu'au lieu de chercher à le dégorger, elle ne songeait qu'à refouler ce qu'on voulait lui faire dire.

Que disait-elle donc?

Rien, presque rien... Et toujours dans les mêmes termes étranges.

— ... C'est impossible à définir! Ce sont des pensées... Oui. Voilà. Des flots de pensées, des invasions, des assauts, des tourbillons..., des catastrophes de pensées.. Vous voyez? Vous ouvrez des yeux? Vous ne comprenez pas? Moi non plus, je n'y comprends rien. Dans ces moments-là, je pense immensément, des milliers de choses comme une foule, comme un peuple..., avec un cerveau qui grandit, qui grandit..., pour devenir un monde, et plus il grandit plus j'étouffe, à croire que c'est mon âme qui ne veut pas rester une seconde de plus dans mon corps et qui fait tout ce travail pour en sortir coûte que coûte, et le briser.

La pressait-on pour en savoir davantage, elle esquissait un geste de lassitude qui signifiait : A quoi bon? et elle se replongeait dans son silence; en quoi elle agissait assez sagement, ayant observé sur elle-même la vérité de cette assertion de Gaudias : « que, dans toute souffrance, ou morale ou physique, *on augmente toujours ce que l'on exprime, et mieux on l'exprime.* » « Excepté toutefois, ajoutait le docteur, si l'on est artiste, écrivain, poète ; en ce cas seulement, on peut alors éliminer sa peine dans une œuvre et s'affranchir de sa douleur en la chantant. »

C'est pourquoi Valérie se taisait, gardant caché au fond d'elle, avec une espèce d'opiniâtreté farouche et jalouse, le mal inexplicable qui la dévorait.

A vrai dire, le propriétaire, le prêtre et le docteur n'attachaient pas beaucoup d'importance « à ces petites obsessions cérébrales » que Mme Lesoir appelait « son malaise. » Habitués, depuis le temps qu'ils la connaissaient, à la voir se torturer à plaisir, analyser et disséquer ses pensées, ses sentiments et ses sensations, tout en conservant dans la pratique de la vie un ferme bon sens et une parfaite rectitude de jugement, leur faculté de s'étonner à propos d'elle était en quelque sorte émoussée.

— Sa tête travaille trop, disait Brocatel.

— Les nerfs! s'écriait Gaudias.

Et l'abbé, sa phrase favorite et confiante :

— Ce n'est rien!

Et pourtant, *c'était quelque chose!* Et quelque chose de tellement horrible et douloureux que, si les trois amis de la pauvre veuve avaient pu assister aux scènes inouïes qui se passaient

en elle, aux ouragans de toutes sortes qui la secouaient, et se rendre compte ainsi de son endurance, ils n'auraient pas pu comprendre comment une créature isolée, et aussi frêle, était capable de subir de pareilles crises sans y laisser sa vie ou sa raison, et ils l'auraient tenue pour une héroïne de stoïcisme, pour une martyre admirable.

Que voyait-elle donc? Que se passait-il en elle?

Tout ce qu'une imagination de feu et sans frein a le pouvoir démesuré, sous certaines latitudes morales, de créer, d'inventer, d'échafauder, de faire flotter ou flamber dans un cerveau qui tour à tour est son chaos, son terrain d'exercice et de ravage, son univers tumultueux, son océan et sa fournaise.

Comme à un signal donné, c'était un voile, un immense voile qui brusquement craquait, se déchirait en elle avec un grand cri d'humanité, le cri que dut avoir, — quand en jetant de la poudre et en fumant sur ses bords il se sépara en deux, — le Voile du Temple... Et ce claquant rideau était-il à peine emporté, qu'aussitôt se jouait, surprise en plein mouvement dans les étendues sans limites qu'il découvrait, une pièce grotesque aux cent actes, aux mille actes divers, et dont les innombrables scènes, quoique différentes et se déroulant en même temps, étaient cependant parfaitement claires pour Valérie, douée alors, par privilège instantané, d'une acuité de perception si vive qu'elle engendrait celle de la souffrance. La double vision, matérielle et intellectuelle, du spectacle phénoménal offert alors à la fois aux yeux et à l'esprit de la patiente atteignait en pénétration et en éclat une telle force compréhensive qu'il en résultait une douleur, égale en son extrémité. Comprendre, à un degré qui dépasse les limites humaines, c'est souffrir jusqu'à la torture. Ainsi que dans le domaine physique, il y a, dans celui de la connaissance, des altitudes et des profondeurs où la pensée, devant certaines révélations intolérables, a le vertige et comme la syncope de la vérité.

Si maintenant l'on se demande quels genres de tableaux s'exposaient à Mme Lesoir, on devinera tout de suite, étant donné le trait principal et maladif de son singulier caractère, qu'ils ne pouvaient se rapporter qu'à l'argent, à tout ce qu'il remue, met en cause et produit « et toujours dans le mal, » puisque Valérie lui refusait le moindre pouvoir bienfaisant. Les

deux ordres d'idées fixes qui depuis son enfance à Lematin n'avaient cessé d'être les favoris de sa pensée : celui de la *richesse*, abominable et mal distribuée, recherchée par tous les hommes et maudite par elle, et celui de l'injuste *misère*, mal distribuée aussi, et accablant la plupart de ceux à qui manquait cette richesse et qui souvent l'auraient méritée plus que ceux qui la possédaient... ces deux points de vue jumeaux demeuraient la source et expliquaient la genèse des figures et des compositions dans lesquelles, de temps à autre, ils étaient forcés de venir se dessiner, se reproduire comme sur une toile, ou se couler comme en un moule, à moins qu'après de longs bouillonnements, ils n'éclatassent tout à coup dans une formidable éruption mentale.

Ces crises prenaient rarement pendant la journée l'active Valérie ; c'était le soir qu'elles l'assaillaient.

Quand elle avait regagné sa petite chambre, soulagée et inquiète à la fois de s'y retrouver seule, elle avait tout à coup l'impression d'être désarmée, livrée sans défense aux dangers de l'heure qui la guettaient, comme des démons de la nuit. Autour d'elle, tout changeait, devenait mystérieux, énigmatique, hostile. Aux murs, dans les dessins disloqués du papier, grimaçaient des visages furtifs, évanouis aussitôt qu'apparus, ou bien s'inscrivaient des mots flamboyants qu'un regard allumait, et qu'un autre éteignait. Sa vieille lampe à huile avait l'air de penser, et de penser à elle, d'être goutte à goutte, à côté de la sienne, une vie lente, pâlissante, triste, et qui se consumait. Le silence livrait, sournois, tout ce qu'il a pour devoir de recouvrir et de garder ; sans paraître le faire exprès, il *trahissait* pourtant et de mille façons déterminées, quoiqu'en douceur et sans brutalité, *afin de troubler davantage*. Aucune de ces intentions nuancées n'échappait à la subtile Valérie dont les sens acquéraient en retour une finesse animale et sauvage... De même qu'elle apercevait alors, ainsi que les chats, de passionnantes et vagues choses que n'attrape pas l'œil de l'homme, elle entendait d'insaisissables bruits, celui des plus légers soupirs par les fentes les plus minces, celui d'une mèche de ses cheveux sous le frôlement de ses doigts, ou d'une de ses pensées détonant en elle comme une amorce qui part sous le pied.

Certaine donc, une fois de plus, de ce qui l'attendait, elle ne se couchait pas, et toute habillée, assise bien droite et accrochée

aux bras de son fauteuil de paille, elle se disposait à soutenir le choc. La tête tendue en avant, — une petite tête aux cheveux blancs un peu dérangés, que serrait à plat au-dessus du front un ruban noir, — elle montrait un visage de fièvre où ses yeux brûlaient à la fois de peur et de curiosité. Les dents serrées, elle avançait la mâchoire inférieure dans une contraction des muscles qui suffisait à donner à ses traits un caractère d'énergie virile; et cependant, sur ses lèvres violettes et amincies, résolument rejointes, glissait une espèce de sourire crispé qui n'allait pas jusqu'au rictus, mais l'esquissait déjà, comme si, tout en se forçant, elle bravait néanmoins le danger. Ainsi arc-boutée dans une immobilité de statue, avec ses longues mains maigres, cet étrange sourire où s'apprêtaient à grimacer le courage et la douleur, et sa robe tombant à plis droits de ses genoux secs, elle offrait, par son attitude et l'expression générale de toute sa personne, quelque ressemblance avec le Voltaire de Houdon et la lampe envoyait sur elle, à travers l'abat-jour de porcelaine blanche, une lumière marmoréenne. Le regard fixe, elle ne bougeait pas, braquée, comme un chien en arrêt devant sa porte où de l'autre côté, « celui du corridor, » était peint, — vous vous en souvenez? — un cœur percé d'un glaive avec cette ancienne inscription : *Tel est le mien.* Mais ce n'était pas cette image familière à ses yeux qui retenait son esprit. A partir de ce moment, elle ne s'appartenait plus, elle était toute à la grande et inévitable épreuve qui devait suivre son cours ; volontairement, elle se carrait et se pétrifiait pour bien la supporter. Sous l'apparente immobilité des choses touchées par la baguette de la nuit, tout s'animait autour d'elle, et en elle, extérieurement immobile aussi... et c'est alors que ses *pensées*, dans une espèce de génération spontanée, sortant on ne savait d'où, d'elle et d'ailleurs, surgissaient de toutes parts ; il en venait de tous les hommes, et de tous les lieux de la terre, d'endroits où elle avait vécu, et d'autres où jamais elle n'était allée ; de sa jeunesse à Lematin, de grands-parents dont, hormis le nom, elle avait tout ignoré ; il en venait des vivants et des morts, du cœur et du cerveau de son père et de sa mère ; de son mari, de ses enfants, de ses amis d'autrefois, de gens qu'elle avait beaucoup connus ou à peine, et d'inconnus, d'absolument étrangers qu'avec les yeux de la circonstance, elle voyait pourtant, tout à coup, en chair et en os, et dont elle faisait la rencontre à cette minute

pour la première fois, sans étonnement. Par petits paquets ou à larges flots, les êtres, les paysages, les animaux, et les objets inanimés eux-mêmes lui envoyaient des pensées qui semblaient bien les leurs, les lui déléguaient, l'en chargeaient, l'en accablaient, et bien peu lui étaient, dans le tas, agréables ou chères; et à côté de celles qui venaient de ses tout proches, de ses intimes, de Brocatel, de l'abbé, de Gaudias, de Belle-Julie et qu'elle accueillait à bras ouverts comme un secours précieux, mais, hélas! intermittent, la plupart l'attaquaient, la blessaient, délibérément ou sans le vouloir, rien que par tout ce qu'elles étalaient d'abominable ou de douloureux : et encore Mme Lesoir observait-elle par rapport aux premières, que même celles-là ne lui rendaient pas l'entière et habituelle satisfaction qu'elle en espérait. Atténuées et comme embrumées elles montraient de la mollesse et moins de limpidité. — « Mais en revanche, supposera-t-on aussitôt, n'y avait-il pas Irène ? Tout ce qui procédait de l'adorable enfant ne devait-il pas voler au secours de Valérie pour l'envelopper, la défendre, la rafraîchir au milieu de son étreinte et verser sur son cœur à vif un baume délicieux ? » — Eh bien, non ! et c'était précisément là le côté le plus cruel, le point lancinant de sa douleur.

Sans doute, il y avait longtemps, des années, qu'elle cheminait par ces épreuves ! mais elle se persuadait, et assez justement, que celles qui l'avaient affligée avant l'arrivée d'Irène n'étaient rien en comparaison de ce qu'elle avait à subir depuis. En tombant dans sa vie et en s'y mêlant d'une façon aussi étroite, la jeune fille avait vraiment mis sa protectrice en un état deux fois plus grand de nervosité douloureuse. Bien qu'elle ne fût pas la cause de son mal mystérieux, elle paraissait l'être devenue à présent. Tout ce qui émanait d'elle et s'y rattachait était pour Valérie une source, intarissable et empoisonnée, d'inquiétudes, de tremblantes espérances, de craintes... et de soupçons naissants, car sa confiance invétérée et affamée, qui avait un constant besoin de pâture, ne pouvant bien entendu s'exercer sur Brocatel et l'abbé Chamaille et encore moins sur Gaudias, se trouvait rejetée vers la jeune fille, en même temps qu'un sentiment d'incrédulité, de révolte et d'horreur plus puissant que tout, envahissant la veuve éperdue, la condamnait à rendre justice à l'innocente et à s'accuser elle-même d'infamie.

Quelle alternative! Mais, quoique chassé chaque fois, le soupçon n'en était pas moins venu d'abord, et il revenait bientôt, plus positif et plus hardi. Et ce qui l'aggravait et le faisait si redoutable, ce soupçon sur Irène, flottant et bourdonnant dans la ruche de pensées en désarroi que formait la tête de Mme Lesoir, c'est qu'il s'associait aussitôt chez elle aux « représentations » affreuses que lui donnait l'argent. A ces comédies et à ces drames, Irène dès lors prenait part, y jouait un rôle, et le principal! Elle se révélait inséparable de l'argent, des honteux désirs qu'il inspire, des crimes qu'il organise et de tous les maux où il précipite. Ce soupçon atroce, inadmissible, englobait et résumait tout. Il absorbait. Il offrait la logique d'une conséquence. Il devenait à la fois l'exposition, le nœud et le dénouement de la pièce formidable et jamais terminée qui avait pour titre et sujet : l'Argent. Et à tous les griefs sans nombre dont Mme Lesoir chargeait la richesse depuis quarante ans, s'ajoutait aujourd'hui le plus grave, celui-là : d'arriver à lui ternir et à lui déflorer la pure Irène, son enfant sacrée, et sauvée du naufrage! Voilà à quoi, après tant d'autres attentats, aboutissait le fléau! Montée à ce point de haine contre l'argent exécré entre tous, *le sien*, c'est alors qu'elle avait à soutenir le choc le plus furieux des visions qu'il faisait, à coups de grandes vagues, déferler sur elle!... Il lui montrait, il lui dressait toutes les machinations dont il est le but incessant; il lui en mettait le spectacle sinistre sous les yeux, la contraignant à les fermer pour le lui rendre plus visible; il l'accablait, l'écrasait de tableaux hideux et dégoûtants, d'images ciselées et aiguës comme des poignards, qui portaient au cœur et à l'esprit de mortelles blessures, et y laissaient des plaies intérieures qu'on eût dites saignantes, d'horribles sentiments tout à coup éventrés, retournés, et d'un « à-vif » plus rouge et plus profond que les chairs les plus en lambeaux, des dépôts de doute plus âcre que tous les fiels, et des abcès gonflés des plus noires humeurs, et des paralysies d'espérance et des suppurations de mauvaises pensées... Il la jetait elle-même au milieu des scènes les plus palpitantes où il était en jeu, ne lui épargnant rien, ni la dégradation des traits atteints et entamés par le mal sans remède, tirés par la colère et griffés par l'envie, ni la couleur des teints plombés par toutes les bassesses, jaunis, verdis par toutes les biles de la jalousie et de l'intérêt, rongés par les acides de l'égoïsme et de la convoi-

tise, gâtés par son venin, celui de l'argent, qui leur remonte à la face en taches indélébiles, en boutons de rage, en pustules de haine, ou la leur troue, en les marquant pour toujours de sa petite vérole... Et il lui imposait aussi, dans le plein de leur valeur immonde, les attitudes caractéristiques de tous les forcenés vivant de l'argent et pour lui, toutes les variétés de mouvements, de gestes et de tics des énergumènes de la fortune, des acharnés de la conquête, des voraces du gain, de la prise, et des gloutons de la dépense, les yeux cupides qui sont des glus, les bouches tendues et tordues qui aspirent et bavent à cette abjecte communion, les mains ouvertes et ballantes du prodigue et les doigts crochus de l'avare aux ongles longs et sales. En une sarabande folle, tous les trésors, tous les objets précieux et toutes les merveilles d'art qu'exige et engloutit la richesse passaient, roulaient pêle-mêle avec les outils ébréchés du vol et de l'assassinat employés à les dérober ou à les détruire : c'était les lingots informes et effrayants du diabolique métal, et les leviers et les barres de fer qui servent à fracasser comme des crânes les portes des caveaux; les sacs bien rangés, bien abrités, ventrus et courts, où les pièces d'or sont aussi serrées que les grains dans les sacs de blé, et tous les instruments de torture qui, pour arracher à l'homme son bien le plus cher, attaquent son corps... ou son coffre-fort, ou brisent les deux, taillant ses meubles et sa peau : le marteau, le couteau, les pinces, les ciseaux, les cordes, le bâillon; et avec l'or important, opulent, massif et lancé comme un projectile, c'était les myriades de petites pièces blanches frétillant et miroitant comme ablettes dans les flots du Pactole, et puis la foule olivâtre et triste des sous de bronze aux effigies usées, la monnaie populaire en habits vert-de-gris; et puis alors les billets... les billets bleus, les billets de banque! parfois tout frais, glacés et parcheminés, odorants comme le satin d'un jupon et doux au palper, et aussitôt tous les autres, fripés, déchirés, coupés, recollés, pourris, troués et retroués à force d'avoir été tant de fois épinglés en liasses, tant de fois comptés, et gardant tous au coin la souillure des milliers de pouces mouillés qui les ont, un par un, feuilletés, — comme un livre. A peine avaient-ils vu et, semblait-il, reconnu Valérie, qu'ils s'envolaient de tous les portefeuilles, de tous les tiroirs, de toutes les mains et fondaient sur elle, accourant de partout, pareils à ces oiseaux sauvages qui, débouchant des confins de l'horizon à

travers la tempête, viennent battre les phares. Ils la frappaient, la souffletaient, et la sensation de leurs ailes heurtant son front et ses joues, était si forte que Mme Lesoir, pour en éviter l'assaut vengeur, se cachait la tête dans ses bras... Et en même temps que les yeux de Valérie se gavaient du torrent de ces phénomènes, ses oreilles retentissaient de tous les bruits qui en faisaient dans son cerveau l'infernal accompagnement : la gigue des clefs en trousseaux, et de toutes les clefs détachées... le glissement, brusque ou discret, des verrous, de tous les verrous, et la pistolade des serrures, de toutes les serrures, des énormes comme des briques, des grosses, rugueuses et rouillées, et des petites, de *sûreté*, dont l'acier poli a des reflets de moire; et les sifflets dans la nuit, aigus et fulgurants, — tels des éclairs du son! — ou prolongés sous la lune en hululements de hibous; et l'allumette qu'on frotte, et le pas qui craque... le battement du cœur... et celui du volet... la lampe qu'on renverse et la vitre brisée, l'aboiement du chien de garde auquel répond le coup de feu... les appels au secours, les piétinements partout... partout... sur les planchers, sur les parquets, sur les tapis, la paille et les feuilles mortes... et les cris déchirants des femmes, des enfants battus, des infirmes martyrisés, des pauvres vieux *questionnés* pour obtenir l'aveu de la cachette... et aussi les éclats de rire si affreux qu'ils faisaient préférer les hurlements et les sanglots; et, dans les courts intervalles d'accalmie, les chutes des pavés,... des gros paquets,... et des corps dans l'eau, dans toutes les eaux, celles du puits et de l'étang, du fleuve et de la mer... tout cela était « pour Mme Lesoir, » la visitait, la choisissait; elle en avait le privilège... Tous les genres d'iniquités, de forfaits et de meurtres s'entassaient et défilaient dans sa petite chambre agrandie soudain... à contenir les cinq parties du monde; et il fallait qu'elle assistât, bon gré, mal gré, aux atrocités inouies, aux parricides pour vingt sous, à la cuisine des faussaires, aux scènes de testaments volés sous les traversins, ou déchirés, brûlés, ou bien imposés aux moribonds par la terreur, et dégagés de leurs mains moites avec la plume où l'encre brille encore... Tout y passait : le cachet d'arsenic et le flacon de vitriol, le poison versé dans la potion pendant le sommeil, les doigts coupés pour les bagues, les tombeaux descellés et violés pour un porte-bonheur au poignet d'une morte, les colliers de perles au fil tranché net, — comme celui des existences, — et les bandits masqués,

pieds nus... suivis de ceux qui vont impunis par la ville... en voiture, à ciel ouvert...

Enfin, parallèlement à ces innombrables « tableaux vivants » du vol, du crime et de tous les excès monstrueux qu'engendre la *richesse*, Mme Lesoir, — autre servitude de souffrance non moins cruelle, — était astreinte à regarder, et à subir en ces instants les tribulations et les douleurs de tous les *pauvres*, de ceux qui n'ont rien et ne font pour ainsi dire depuis leur naissance que mourir chaque jour pour vivre... Eux aussi la réclamaient pour témoin, et pour juge, et lui soumettaient, dans des fresques ténébreuses, d'une puissance égale, le panorama de leur misère... Et alors c'était le tour des haillons et des grabats, des cités ouvrières sans joie, des taudis sans air, des cours sans soleil, de la fenêtre sans carreaux, des cheminées sans feu et des planches sans pain, des paillasses sans draps et des corps sans chemise, des berceaux sans enfants, des enfants sans berceaux, des lèvres sans sourire et des joues sans couleur, des yeux et des âmes sans jardin, sans rayons, sans azur... Ainsi la richesse et la détresse se relayaient pour la tenir et l'épouvanter. Elle allait de l'une à l'autre qui se la renvoyaient comme une balle. Parfois, son hallucination devenait si intense qu'elle se dressait, et que d'une voix étranglée elle interpellait, en mots brefs et durs, les acteurs acharnés qui ne la lâchaient pas, qui composaient *sa troupe*, avec le mordant d'une meute.

— Eh bien!... Quoi?... Je n'ai pas peur!... Assez! Partez!

Irène l'avait, çà et là, entendue parler la nuit, de cette façon, et dans son demi-sommeil elle ne s'était pas inquiétée, pensant que « marraine » rêvait tout haut... Et cependant, si elle avait pu, s'étant levée, ouvrir la porte communiquante sans attirer l'attention de Valérie, et voir, malgré les ténèbres, celle-ci debout, immobile, le regard fixe, apostrophant l'invisible, tête haute, et puis marchant de long en large en s'arrêtant et en se retournant tout à coup à on ne savait quoi qui la faisait tressaillir, puis revenant s'asseoir dans son fauteuil les bras croisés, le front résolu, en ricanant : « A votre aise! Allez! Continuez! » elle aurait éprouvé une grande frayeur. Mais elle ne s'était jamais douté de rien, dormant à côté de cette tragique insomnie, avec l'égoïste tranquillité que distribue la jeunesse.

Et puis, comme les orages, même les plus violents, finissent par s'apaiser, il arrivait un moment, après combien

de longues heures! où tout ce tumulte terrible, et si bien agencé flottait, se relâchait... On eût dit un mot d'ordre. Les personnages, tout à coup, jouaient mal ou cessaient le jeu, et s'arrêtant au milieu d'un geste ou d'une réplique, ils quittaient la scène par groupes ou l'un après l'autre, en renonçant à Valérie... qu'ils plantaient là! Les uns se retiraient à pas lents et à reculons, presque à regret. Les autres couraient. Certains même avaient l'air de fuir... ou d'être en retard, comme s'ils se souvenaient d'être appelés ailleurs, auprès d'une autre malheureuse à tourmenter! et ils emportaient avec eux à brassées, non seulement leurs costumes, leurs emblèmes, leurs accessoires, le carnaval de leurs expressions, leur masque encore collé à la face ou bien arraché pantelant du visage et tenu à la main... mais aussi leurs sentiments, leurs envies, leurs fureurs, leur défroque morale de vice et de haine, toutes les hardes de méchanceté, qui à présent leur glissaient et leur sortaient du corps... qu'ils avaient de la peine à retenir et qu'ils pressaient contre leur ventre, à demi nus, pareils à ces baigneurs des contes que l'on vient de surprendre et qui se sauvent ruisselants d'eau saumâtre et de honte, en perdant leurs habits... Et sans attendre leur départ, mais l'accompagnant, le précipitant, tous les décors aussi disparaissaient, s'écartaient, regagnaient la coulisse, rentraient sous terre ou remontaient vers d'invisibles frises... manœuvres rapides et saisissantes qui s'opéraient sans timbre ni sifflet, non plus dans le vacarme d'une action farouche et déterminée, mais dans un silence anormal, inhumain et qui, succédant au fracas, faisait s'achever le drame de ces ombres en un couronnement d'angoisse, en une atmosphère de mort.

Et Valérie se retrouvait enfin, seule avec elle-même.

Elle ne voyait et n'entendait plus rien de la fantastique mêlée.

La présence d'Irène qu'elle écoutait dormir de son pur sommeil la rassurait, la détendait, et la respiration virginale redonnait à la sienne sa régularité. Arrachée au sabbat, son enfant lui était rendue. Le cauchemar était passé.

Mais Mme Lesoir, en ressuscitant, avait l'impression de renaître dans un tombeau... Anéantie et outragée, elle se dévêtait, avec des gestes las et lamentables, comme une somnambule, et se jetait, croulante, au lit, en poussant un soupir

qu'elle aurait voulu être le dernier. Et c'est cela, cette chute aux enfers, où maintenant plus souvent qu'autrefois elle devait descendre, qu'elle appelait *son malaise*...

Pauvre folle! direz-vous? — Non. Elle avait toute sa tête. Mais son malheur était de ne pas se douter qu'elle tenait de Dieu une imagination atteignant le génie, et de se laisser au dedans submerger et ravager par elle. Si au lieu de garder et d'enfermer sous les barreaux de sa pensée et dans les caves de son cœur ces compositions effrénées qui s'y débattaient en un horrible corps à corps, elle leur avait ouvert la porte toute grande et les eût à pleine voix racontées et chantées, elle aurait écrit une immortelle épopée, celle de la *Haine de l'argent*, en même temps qu'elle eût été sauvée.

Hélas! Ce n'était qu'une triste femme... qui ne savait pas! méconnaissant aussi tous ces autres trésors, entassés dans ses mines... Et elle restait donc Mme Lesoir, la millionnaire de quatre sous, pitoyable et broyée.

II. — POLITESSE RENDUE.

Ce joli matin de mai, Isidore et Pootius se trouvaient, comme quinze jours auparavant, attablés l'un en face de l'autre; mais au lieu que ce fût pour dîner, c'était pour déjeuner et la partie fine se passait, non plus au *Rendez-vous des Aiguilleurs*, mais chez Panteau.

Fidèle en effet à l'offre faite au garçon, en le quittant le soir de leur précédente réunion, d'aller bientôt le visiter à domicile, M. Guillaume avait tenu, malgré les six étages, à lui rendre du même coup sa politesse chez lui, dans son logement de la rue de Rome. Aussi, devant ce succès inespéré et si rapide, la joie d'Isidore était grande.

Le Hollandais avait montré, à cette occasion, autant de largesse que d'habileté. Soucieux de ne pas s'aliéner Mme Carmen qui aurait pu apprendre par la concierge et les voisins l'affront qu'Isidore et « le diplomate » lui faisaient en s'enfermant pour bâfrer, à deux pas des *Aiguilleurs*, il lui avait, dès la veille, commandé le gros du repas, qu'on leur monterait: les vins et les plats chauds, et la géante avait été enchantée. Le reste, Pootius l'avait acheté au dehors.

Un peu avant midi, Panteau, qui le guettait, en manches de

chemise, des hauteurs de son étroit balcon, l'avait aperçu du plus loin, trottinant, chargé de paquets qu'il s'efforçait de cacher sous son manteau, et avec autant de précautions que s'il portait un saladier d'œufs à la neige ou un globe de pendule.

Et cependant, on avait bien vu au déballé que ce n'était pas matières fragiles.

Au fur et à mesure que le vieillard, à la fois sérieux et malin, avait sorti de leurs papiers neufs les petits radis, roses comme des nez d'enfants, les crevettes, le saucisson de Lyon, la poitrine d'oie, les cornichons et les cerises à l'eau-de-vie, et le Saint-Honoré, tout vernissé d'un verglas de sucre, dont la crème creusée en vagues moutonnait... Panteau, tandis qu'il les recueillait de ses tremblantes mains, s'était extasié.

— « ... Monsieur, monsieur ! Mais qu'est-ce que c'est que tout ça ? Y en a pour six semaines ! Et choisi dans les bons endroits ! Vous êtes connaisseur. »

Le repas avait été charmant. La fille de cuisine des *Aiguilleurs* avait monté les plats, déposés aussitôt, pour les empêcher de refroidir, sur le petit fourneau à gaz d'Isidore. Une nappe toute blanche, prise en cachette par le garçon dans l'armoire à linge de la *Sortie des Bains*, garnissait la table, au milieu de laquelle s'épanouissait, entre les deux couverts, une grosse touffe de pivoines rouges plantées sans façon dans le pot-à-eau de la toilette dont l'anse cassée avait disparu. Par la fenêtre grande ouverte, le soleil entrait avec une brise encore un peu aigre, mais qui donnait appétit comme quand on mange sur une terrasse ou sur le pont d'un bateau. Les mille bruits du chemin de fer et le mouvement ininterrompu des trains faisaient un beau vacarme suivi, régulier, puissant de vie industrielle et forte.

— A la bonne heure ! admirait Panteau par intervalles, dans les moments où on ne s'entendait plus, voilà du tapage populaire, utile et qui fait penser ! Ça, c'est du potin scientifique !

Après avoir devisé gaiement, en hors d'œuvre et à bâtons rompus, ils avaient gagné le moment de bienheureuse paix où l'on savoure en silence le café devant le verre de liqueur déjà rempli, quand Isidore, profitant de cette accalmie qu'il semblait avoir attendue, dit tout à coup à Pootius :

— A propos ! Votre déesse ?...

Le vieillard s'empourprait.

— Moi ? Une déesse ? Ah çà ?...

— Hé oui ! Germaine Bossette... Robette... comment donc déjà ?

— Irène Olette !

— C'est ça.

— Eh bien ?

— Je l'ai vue !

Pootius s'ébahit et joignit les mains.

— Vous l'avez vue ?

— Comme je vous vois.

— C'est-il possible ? Et vous êtes sûr que c'était bien elle ?

— Aucune erreur.

— Mais où ? Comment ? Racontez ! Par quel hasard ?...

— Pas l'hasard. Vous m'en aviez fait une telle peinture que ça m'agaçait et que j'étais curieux du modèle. Alors, un de ces jours derniers qu'il faisait un joli temps de grève, je suis venu me poster de bon matin en face de votre maison, et j'ai guetté la sortie de l'enfant.

Pootius ne pouvait déguiser sa stupeur joyeuse et sa sympathie.

— Oh ! cette audace ! Ah ! Paris ! Paris ! Et... vous n'aviez pas peur ?...

— Vous rigolez ! Peur de quoi ?

— Que sais-je ? qu'elle ne vous remarque ?

— Et puis ? Ne me connaît pas !

— Et alors ? Elle est sortie ?

— Mais oui ! Et au bout de cinq minutes ! Sans me faire poser. Gentil de sa part, hein ?

— Sortie seule ?

— Non.

— Ah !

M. Guillaume se rembrunit. Il était désolé. Presque plus que Panteau. Il ne put s'empêcher de répéter :

— Pas sortie seule ! du ton dont il aurait dit : Quel dommage !...

— Non... répétait Isidore. Et puis qu'est-ce que ça vous fait ? Seule ou pas, moi, ça m'était bien égal.

— Sans doute, répara Pootius. Si j'ai l'air de le regretter pour vous, c'est que d'abord on est plus à l'aise pour admirer

une personne, quand elle est seule, — on n'est ni distrait, ni gêné, — et qu'ensuite si elle avait été seule... il aurait pu arriver... je ne sais pas, je dis cela comme ça me vient... — que vous lui eussiez parlé !...

— Moi ? Lui parler ? s'écriait Panteau. Ah ! ça ? vous perdez le moral, Monsieur ? Et pourquoi lui aurais-je parlé ?

M. Guillaume se troublait.

— Pour rien... pour le plaisir... pour entendre sa voix. Elle a une voix ! Un chant d'oiseau !

— J'aime pas les oiseaux.

— Que je vous plains ! Moi, j'en ai huit ! des canaris... Je les adore. Mais vous ne m'avez pas dit avec qui était...

— ... La petite ? Avec sa marraine, une tête à chagrin.

— C'est bien elle, Mme Lesoir. Alors ?... Vous les avez suivies.

— Sans doute. Ça m'amusait.

— Mais avant, dites-moi donc vite ! Comment l'avez-vous trouvée ?

— Cette Irène ?

— Oui.

Renfrogné aussitôt, le garçon se taisait, cherchant, semblait-il, avec soin et sans hâte, les mots qui lui coûtaient à lâcher... tandis que, confondu et presque indigné par ce silence, Pootius s'exclamait :

— Belle ! Allons ? merveilleuse ! idéale ! divine ! Dites-le ! Qu'attendez-vous ?

Sous ce torrent provocateur, Panteau demeurait glacé. Allongeant enfin les lèvres, il énonça, faisant une moue positive :

— Elle est pâs mal... oui. Pâs mal... Ça peut aller.

— Pâs mal ! Ce chef-d'œuvre ! Pâs mal ! ce diamant ! cette perle ! En vérité !

Et le vieil artiste, imitant l'accent traînard d'Isidore, levait les bras dans un élan de protestation si vif que le garçon craignit de l'avoir blessé.

— Elle est bébelle ! Là ! ne vous fâchez pas !

Mais le vieillard tenait bon.

— Non. Pas bébelle. Belle ! Belle !

— Eh bien oui ! belle ! enfonça tout à coup sombrement Panteau. Belle à se sauver ! Belle... à tuer !

Et il regardait loin devant lui, l'œil gauche battu par une touffe de cheveux que poussait dessus le vent.

— Pardonnez-moi! dit Pootius. Vous pensez à *l'autre*, qui vous a fait souffrir. Oubliez! Chassez! Espérez!

Puis, le rattrapant, brave homme, avec un bon sourire :

— Et où vous ont-elles mené ces dames?

— Dans des magasins, parbleu!...

— Et vous attendiez à la porte?

— Plus souvent! Panteau n'attend pas. J'entrais.

— Mais une fois entré, on vous voyait! Comment faisiez-vous?

— J'avais rien à faire, qu'à me balader, parce que c'était pas du petit magasin, mais du grand, du palace... du *Bon Marché*, du *Louvre*, des *Trois Quartiers*...

— Si loin que ça?

— Mais oui. Et même, — il se rapprocha, — dans une de ces Babylones, au *Printemps*, j'ai vu, rapport à ces dames, quelque chose de baroco.

— Quoi donc?

J'ai vu la vieille, à un rayon, qui se faisait montrer de la lingerie fine, comme une Altesse. Du rose et du blanc, du bleu, du lilas, des « combines » crevette, du petit-pli, du brodé, du festonné... batiste et zéphyr... et allez donc! Ah! nom d'un blaireau! Ça moussait, ça floconnait... à déborder le zinc! Et elle en a acheté... devinez? Pour cinq cents francs! Je l'ai entendu, à la caisse, en bas... Cinq cents balles!

— Mais ce n'était pas pour elle! éclata Pootius! Pauvre sainte dame!

— ... Videmment! Je l'ai bien pensé, poursuivait Panteau. Y a qu'à la regarder! C'était pour la sylphide. Mais permette?... Je ne comprends plus. Vous m'avez dit que cette dame était une râpée, une pleure-misère. Comment m'espliquez-vous en ce cas, que pour sa filleule elle jette l'argent dans le bassin, comme de la mie aux poissons rouges? C'est donc une *simulante*, alors? une richarde à petits tiroirs qu'a du Rio-Tinto dans ses matelas? une avare qui nous la fait dans le jour « à la grâce de Dieu! » et puis qui, la nuit, se roule sur un lit de pièces d'or? Ah! mais! Ah! mais!... Faudrait savoir! Parce que ça, ça serait japonais! et tourbillonnant!

Panteau avait lâché cette tirade tout d'un trait et avec une

telle véhémence que M. Guillaume s'était abstenu de l'interrompre. Il laissa donc le garçon aller jusqu'au bout, et c'est seulement quand il eut fini, qu'il entreprit de le mettre au courant.

— Vous vous trompez. Mme Lesoir est bien effectivement une très pauvre créature, — qui ne possède rien, et qui ne vit que des générosités de M. Brocatel, son vieil ami, son propriétaire... et le mien. Toutes ces dépenses, dont vous avez été témoin, ce n'est pas elle qui les fait.

— Je l'ai vue payer.

— Pas avec son argent.

— L'argent de qui donc?

— De M. Brocatel.

A ce nom, qui revenait, Panteau tressaillit comme si on l'avait piqué.

— Bah! C'est lui qui finance? Tiens... tiens...

— Mais oui, complétait le vieillard, Mme Lesoir n'est là que pour obéir à ses ordres, et comme il n'a pas le temps de s'occuper de ces babioles, et que d'ailleurs ça n'est pas l'affaire d'un veuf, il s'en remet entièrement à elle, aussi bien pour le choix de ces jolies choses que pour le chiffre à y consacrer.

— A ce point-là?

— Elle a carte blanche.

— Fouchtre!

Avec un rire entendu, Panteau se balançait sur un pied de sa chaise :

— Eh bien, il va, le veuf! Il fend l'espace! Compliments! Et pourquoi fait-il ça! *Il a des vues*, allons?

— Aucune, malheureux! C'est en tout honneur, en père, autant par estime et affection pour Mme Lesoir que par intérêt très pur pour l'enfant!...

— Très pur, très pur, grognait l'autre, j'en crois pas un mot! Quand on est vieux et qu'on paye, c'est pour être à son tour payé! Tant d'argent, vous avez beau dire, ça ne se donne pas gratis! L'argent, c'est l'argent! D'une façon ou d'une autre, il faut que ça rende!

— Mais non! Ah! on voit bien, s'écriait Pootius animé, que vous ne connaissez pas M. Brocatel! Ces cadeaux, comme il en fait souvent à bien d'autres personnes que nous ignorons, est-ce que ça compte pour lui? Il est tellement riche qu'il pour-

rait dépenser pour Mlle Irène... pour moi, pour vous... dix fois plus... sans même s'en apercevoir. Et cela par simple bonté naturelle, en n'attendant rien de nous, ni remerciements ni reconnaissance !

Panteau, béant, ouvrait à présent de grands yeux.

— Si riche que ça ?

— Colossalement !

— Oh ! Enfin riche... comme quoi ?

La durée d'une seconde à deux, au plus, M. Guillaume se recueillit et détacha :

— Comme un Indien !

— Comme un Indien ! dit après lui Panteau.

Ce terme comparatif portait avec puissance sur le garçon. Il imagina sur le champ M. Brocatel coiffé d'un turban, et cousu de pierreries, faisant danser des bayadères...

— Oh ! le fûté ! dit-il. On comprend qu'il puisse offrir, sans se priver, des cache-corsets aux demoiselles ! Il n'a pas grand mérite. Mais d'où ça lui vient, cette fortune ? C'est-il qu'il la gagne au moins ? Ou l'a-t-il héritée ?

— Comment ? s'étonna Pootius. Vous ne savez pas ? Mais elle lui vient de sa maison !

— Quelle ? Sa baraque de la rue de Sèvres ?

— Hé non ! Sa maison célèbre dans le monde entier, sa maison d'autos... Tapard et Brocatel ! Vous ne connaissez que ça ?

Panteau avait tressailli.

Avec une petite voix, incertaine et troublée, il demanda :

— Vous dites ? Répétez...

M. Guillaume répéta :

— Tapard et Brocatel !... la plus fameuse marque depuis...

— Attendez ! taisez-vous !... (et bouclant le bonhomme d'un geste autoritaire, Isidore se mit à prononcer lentement ce nom qui à la minute surgissait).

— Tapard... Tapard... fectivement !... les autos ! je connais bien... Mais je n'avais jamais remarqué que Brocatel en était.

— Il en est, appuyait Pootius.

— Oui... C'est cocasse.

Et revenant à cet intrus de nom qui l'accaparait malgré lui, Panteau l'examina... *Tapard*... Il s'y attachait, rêvant dessus tout haut. Il le soupesait, le retournait... *Tapard*... tantôt

le secouant, en esprit, avec une espèce d'enfantillage curieux, comme une tirelire qu'on agite parce qu'il y a de la monnaie dedans, et tantôt le pressurant pour en faire sortir... il ne savait quoi... une pensée... peut-être un souvenir... qui, sur le point de se montrer, se cachait, et s'enfuyait, ne voulant pas se livrer encore... *Tapard*... Ce nom célèbre, populaire, — qu'il avait lu imprimé, vu affiché partout, depuis des années, et prononcé lui-même à mille reprises, — tombant aujourd'hui de la bouche de Pootius en cette circonstance et à cette heure... frappait ses yeux et ses oreilles d'une façon soudaine et bizarre comme si c'était pour la première fois! Il avait un aspect, une physionomie et un son nouveau; il le gênait. *Ta-Pard*, ces deux syllabes lui infligeaient un choc physique, et une commotion intérieure. Elles ne pouvaient lui dépeindre le personnage qu'il n'avait jamais connu, mais elles produisaient, en résonnant, plus que le bruit d'un nom, elles désignaient plus qu'un individu... Qui donc, quoi donc en ce cas? Un acte? Une situation? Un événement? Peut-être... Car en même temps *Tapard* offrait un sens inattendu et mystérieux... Il semblait avoir un secret, un vilain secret, qu'il s'obstinait à garder. Ah! quel sens? quel secret?... Panteau se creusait, souffrait... se débattait, et suffoquant... il aperçut tout à coup la chose et le mot! *Tapard* s'éclaira, se révéla, et Isidore se souvint!

Tapard, c'était l'ancien patron de son père, Macaire Panteau, celui que le vieil ouvrier, chassé de ses usines, n'avait pas cessé de rendre responsable de cette injustice odieuse... C'était la bête noire de tous les Panteau, l'ennemi héréditaire et social, jamais assez puni, auquel serait toujours refusé le pardon...

L'ancienne histoire aussitôt affluait à l'esprit d'Isidore et s'y retraçait avec des violences de joie retardée. Le père à la tignasse en limaille et au front en enclume était là, devant lui. Sur ses épaules d'enfant il posait ses deux mains épaisses, brûlantes, plus lourdes que ses marteaux, et les yeux dans les yeux, il lui adressait... lentement... pour la centième fois, l'adjuration solennelle :

— « Garde-moi bien le nom de ce Jupiter à cause de qui j'ai été chassé. Ça me fait mal de le prononcer, mais je te l'ai dit, et tu le connais. Si des fois je n'étais plus là, le jour de la *prochaine*, tâche d'y régler son compte à ce faquin, de la part de

ton père. Tu penseras? — Tu peux dormir en paix, lui avait-il répondu. C'est noté. »

Or, ce nom abhorré, c'était celui-là, *Tapard*. Et cependant, parjure à sa promesse, il l'avait oublié! Et il avait fallu, pour le lui rappeler, que Pootius, innocemment, le lui relançât à la face où il s'était senti souffleté comme par un remords. Il demeurait stupide et confondu des trahisons de sa mémoire. « Comment avait-il pu, depuis tant d'années, laisser se rouiller son serment? Maintenant il le tiendrait! et le père serait vengé! Ah! Tapard revenait se jeter dans son chemin? lui tomber dans les bras?... Il allait l'accueillir, avec les égards, et réparer le temps perdu! « Attention, papa! Regarde voir! Tu vas rire! »

Tandis que le traversait au galop la tourbe de ces sentiments et qu'il interpellait ainsi tout bas le père encore inapaisé, une allégresse féroce avait envahi son visage et le secouait des pieds à la tête. Mais si rapide qu'eût été cette bousculade intérieure, il avait suffi de la minute de sa durée pour que Pootius, qui l'observait, fût intrigué...

— Eh bien? quoi? Qu'a donc ce Tapard pour vous mettre en pareil état?

— Ce qu'il a? Ah! ce qu'il a! exultait Panteau. Il a été le patron de mon père!

— Est-il possible?

— Oui, monsieur. A Grenelle. Mon créateur a travaillé là, des années, dans l'usine à Tapard. Et toujours heureux! Avec lui, jamais souffrir, jamais malade, jamais pleurer, manquer de rien! Quel patron! En or! Ayant plaisir à l'ouvrier, penché dessus comme sur un berceau, à guetter ses moindres désirs... Et puis pas fier, généreux, humain, « équitabe. » ... N'a jamais renvoyé personne, ni fait de misère à aucun. Il se serait plutôt coupé le pouce. La crème. Y a pas mieux. Quand mon père est décédé, il lui a offert une couronne, grande comme un Michelin, — et puis une pension à la veuve... Si tous les patrons étaient pareils, n'y aurait pas de question sociale. Tenez! il me semble que je l'entends encore, le père, la veille de sa mort : « Isidore, oublie pas ce nom-là, Tapard? Il est sacré. Et si jamais, plus tard, un jour, tu revois le patron, dis-lui que je l'ai respecté, et béni, jusqu'à mon soupir! » Aussi, dame, vous comprenez! à l'instant, le choc...

— Oui, oui, approuvait du menton le vieillard attendri.

— Et c'est lui qui est l'associé de Brocatel ! Ils sont copains! s'exclamait Isidore. Ça devait arriver ! C'est terrassant ! Eh bien, foi de Panteau, maintenant que je sais ça, il n'y coupe pas !... je lui ferai la commission du père !

— Non, dit Pootius. Il est mort.

— Il est mort ? Oh ! le...

Et le poing de Panteau s'abattit sur la table en faisant sauter les couverts. Une pivoine s'effeuilla. Heureusement, le bruit de vaisselle fut si fort qu'il empêcha Pootius de deviner même la première lettre du qualificatif ignoble qu'avait eu à peine le temps de ravaler le garçon furieux.

— Ah ! il est mort, répétait ce dernier, n'en pouvant prendre son parti. Et quand ça ? Y a longtemps ?

— Oh ! oui. Plus de vingt ans.

— Et comment mort ? De sale maladie ? *S'est-il vu, au moins ?*

— Non. D'une mort admirable. Embolie. Il n'a pas souffert.

— Parbleu ! grinçait Panteau, riant jaune. Toutes les chances, le mâtin ! Allons ! N'en parlons plus !

Et il paraissait tout à coup triste et découragé.

Le perspicace M. Guillaume en pénétra la cause.

— Ça vous fait de la peine ?

— Si ça m'en fait ! Pensez ! Voilà la commission du père dans l'eau !

Il se reprit :

— Mais non ! Peut-être pas ? Il devait être marié, le Tapard ?

— Il l'était.

— Chic ! Et des poulets ?... oui... des enfants ?

— Trois.

— Bono ! Tout n'est pas perdu ! C'est à eux, faute du patron, qu'ira ma reconnaissance !

Le vieillard se montra soudain consterné.

— Non plus... hélas !

— Hein ? Quoi ? glapit Panteau, déjà pourpre et soupçonnant la réalité... qu'il jugeait diabolique... Ils ne sont pas tous morts aussi, j'imagine ?

Et il tenait au bout de son fixe regard le pauvre Hollandais qui, n'osant pas dire un mot, se bornait à faire de la tête :

— Mais si. Mais si.

— Ils sont tous morts ! s'indignait Panteau. C'est-il permis !

Je vous demande un peu!... Oh! ça... ça n'a pas de nom! Ça ferait douter du Sacré-Cœur! Mais racontez? J'en ai soif!

Avide aussitôt de détails, il voulut tout savoir « de la malheureuse famille, » le nombre et le sexe des enfants, l'âge qu'ils avaient atteint, et comment ils avaient péri...; et Pootius, sur ces différents points, le renseigna de son mieux, lui rapportant le principal. Il apprit ainsi la fin, diversement tragique, de la fille et des deux fils de Tapard. L'assassinat de l'aîné parut même allumer en lui un intérêt tout spécial. Il n'en perdit pas une goutte.

Mais quand ensuite il entreprit d'obtenir des précisions sur Mme Tapard, il fut bien obligé de se contenter des rares et très vagues explications qu'était seulement en mesure de lui fournir Pootius sur cette étrange personne.

— Peut-être, à la grande rigueur, concédait-il, celle-là n'était-elle pas morte?

A cette supposition, le bon Isidore avait recouvré le sourire.

— Ah! tant mieux! La chère dame! Dites vos raisons.

— Mais c'était si mince, cet espoir, rabattait aussitôt le vieillard, qu'on eût été fou de s'y attacher! Si la veuve n'était pas morte, c'était tout comme. Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle était disparue...

— Non? protestait Panteau.

— Depuis plus de dix ans. Sans laisser de traces nulle part.

— Et votre idée, à vous? demandait le garçon.

— Je n'en ai aucune, s'excusait M. Guillaume. Je ne connais d'ailleurs de cette dame que ce que j'ai pu attraper, çà et là, par quelques mots échangés devant moi entre M. Brocatel et M. l'abbé Chamaille.

— C'est-à-dire?

— Ils n'étaient pas d'accord. M. Brocatel pensait qu'elle vivait en Suisse

— Ta! Comme Robinson.

— Et M. l'abbé, lui, la croyait à Rome.

— Chez le Pape, qui la cacherait? émit Isidore. Le curé a mis le doigt dessus. Ça me paraît le plus probable.

— Et puis, dernièrement, reprit M. Guillaume... quelqu'un leur a dit qu'elle était en Angleterre.

— Pourquoi pas en Chine? lança Panteau. Enfin on ne sait rien, je vois ça!

— Rien.

Le garçon réfléchissait.

— Mais, bon Dieu de Clichy! questionna-t-il tout à coup, si on ne peut pas la découvrir, cette Dame Blanche, c'est donc qu'elle a pris un nom d'emprunt?

— En effet.

— Huu... siffla Panteau! Tu m'en diras tant! Et quel nom?

— Voilà ce qu'on ignore.

— Pas tout le monde pourtant?

— Tout le monde, affirma Pootius.

— Tra la la! Le propriétaire et l'abbé doivent bien le savoir, eux?

— Je ne le crois pas, déclara avec une grande évidence de sincérité le Hollandais sérieux. A leur air, à leur ton... ils disaient vrai.

Panteau ne renonçait pas à poursuivre son enquête.

— Mais pourquoi fait-elle ça, voyons?

— Par humilité. Pour vivre à l'écart, tranquille, ignorée. Elle a l'horreur des hommes.

— Doit être riche?

— Ah! Seigneur! — Pootius levait les deux bras au plafond. — La veuve de Tapard! Vous représentez-vous tout ce que ça peut être?

— Comme une Indienne, elle aussi! évaluait Panteau.

— Vous l'avez dit.

Panteau n'était pas satisfait. De toutes ses facultés il *quêtait*, comme un chien tendu vers le gibier. Il avait des yeux pleins de proie.

Il s'avisa tout à coup du passé de la veuve : « D'où était-elle? De Paris ou de la province? Quel était son nom de famille? » Attaquant M. Guillaume, il fut heureux d'en obtenir sur ces points une réponse immédiate et favorable, en dépit de sa brièveté. Le vieillard put l'informer, d'après ce que lui avait dit un jour M. Brocatel, que Mme Tapard était une demoiselle de Bois-Déon, née aux environs de Rouen, à Lematin, où elle avait vécu jusqu'à son mariage, dans un petit château que possédaient ses parents. Mais, à cela, vraiment, il se voyait incapable d'ajouter quoi que ce fût... Il priait donc le garçon de ne pas l'interroger davantage.

Muni de ces derniers renseignements qu'il ne se cachait pas

d'estimer précieux, Isidore semblait résolu de son côté à ne plus insister. Plongeant la main dans la poche intérieure de son gilet déboutonné du haut en bas, il en retira un calepin de toile cachou tout gondolé et graisseux des sueurs qu'il avait bues contre la chemise à même laquelle il s'appliquait, et l'ayant ouvert, il y nota, du bout des doigts, avec un morceau de crayon plat et trop court, les mots essentiels :

—... Boidéon... comment vous dessinez ça ? En un mot?...

— En deux, et la particule ! rectifiait le vieillard déférent. Son père était comte.

— Peste ! A nous les fleurons ! Et Bois ? avec un S ? Je bois, tu bois...

— Oui, et un trait-d'union.

— Bien entendu ! Puisque c'est des nobles. Y a pas de nobles sans trait-d'union.

Et continuant d'écrire :

— « Voilà donc ; *Bois-Déon, Lematin... virons de Rouen.* C'est parfait ! »

Pootius, à présent, paraissait regretter.

— Pourquoi tenez-vous donc tant que ça à garder ces indications ?

Il le rassura, bon enfant.

— Pour rien. Pour m'en rappeler, à l'occase. Vous carnagez pas.

Et le petit calepin cachou retomba dans le creux du gilet, gobé par la poche avachie.

A ce moment, coup sur coup, la porte fut ébranlée, deux fois de suite, d'une façon si forte qu'Isidore et Pootius en même temps se dressèrent. La chaise du garçon tomba, et M. Guillaume devint tout pâle. Ils étaient tellement saisis qu'ils en demeuraient muets. Et comme ils attendaient... dans la stupeur... sans savoir quoi, un troisième coup retentit, plus violent encore !

— Ah ça ? Qui est là ? dit Panteau, lâchant un beau juron.

Alors on entendit de l'autre côté, une petite voix, frêle et semblant partir du sol, qui répondait :

— C'est moi.

Et en même temps que tout doucement s'ouvrait la porte, on voyait entrer, à hauteur de serrure, le nain monstrueux, Bijou, la face épanouie d'un indescriptible sourire.

A son aspect, nos deux amis furent aussitôt soulagés. Et cependant rien n'était plus troublant à regarder que le nabot phénoménal, surtout dans cet étroit réduit.

Bijou, brusquement immobile, et planté là, au milieu de cette pièce de quatre mètres, vous heurtait, vous dérangeait d'une façon particulière et beaucoup plus désobligeante qu'en bas, dans la salle commune du restaurant, ou dans la rue.

En bas, dans son milieu, aux côtés de Mme Carmen et mêlé à la rude clientèle qui constituait son élément, il ne manquait certes pas de produire une impression saisissante et inoubliable, mais tout en gardant son caractère exceptionnel de curiosité, d'horreur et de puissance, il était malgré tout logique, et admissible. Presque naturel. Capable là d'inspirer l'étonnement et l'effroi, la répulsion... et aussi la pitié, il bouleversait, — il ne choquait pas.

On pouvait le redouter, le plaindre, et même, d'une certaine façon, l'admirer, mais non le haïr et encore moins le mépriser. Il intéressait.

Mais quand on était amené à le subir de près, de tout près et seul, ainsi qu'à cette heure il s'imposait à Pootius et à Panteau, alors il changeait du tout au tout. Il était anormal et *déplacé* comme le serait une bête sauvage dans un appartement. Il cessait d'être « domestique. » Un ours brun, échappé de dessous la roulotte d'un romanichel, ayant grimpé les étages d'un escalier de service et faisant irruption dans la mansarde d'une fille en train de se pommader, tel se manifestait Bijou, bousculant à la fin de leur gentil repas l'entretien des deux convives.

Cependant, il se tenait debout, tranquille, et sans rien dire il souriait, s'il est permis de profaner ce mot divin en l'appliquant à l'étrange et ridicule contorsion que faisait son museau lippu.

— Ah ça ! s'écriait enfin Panteau, tombé de sa stupeur. C'est toi, Bijou, ce tonnerre ? Tu en as des façons de sonner !... Reusement qu'y a pas de malades dans la maison ! Avec quoi donc que tu frappais ?

D'une de ses courtes petites mains il se toucha simplement la tête, et l'on comprit tout : la force du heurtoir et la grandeur du bruit.

— Comment, monsieur, c'est avec votre propre tête? s'effarait M. Guillaume en pressant alors la sienne comme si cette pensée suffisait pour l'endolorir... Mais en quoi l'avez-vous donc?

— En fer d'enfer ! dit Panteau.

Et il confessa, comme en s'excusant, qu'il aurait dû reconnaître là, et du premier coup, rien qu'à la manière, la tête de Bijou. « Parce que... fectivement, c'était une chose bien connue, Bijou employait sa caboche pour tout : les gros ouvrages et les petits. Il en travaillait « comme un artilleur, » et mieux que de ses dix doigts un maître-ouvrier. Elle lui servait, non seulement, ainsi qu'on venait de s'en apercevoir, à cogner tout doux aux portes, mais à enfoncer les clous dans les murs et les pieux dans le sol, à bonder les tonneaux et à boucher les bouteilles, à battre le linge à la lessive. Une fois il avait parié, devant des terrassiers qui retapaient une chaussée, de paver aussi bien qu'eux deux rangées avec sa « tronche » oui! et aussitôt dressé, jambes en l'air, et arc-bouté sur les bras, il avait gagné le pari, enfonçant et calant à coups de bobine, les vingt-quatre dès de silex avec autant de propreté qu'eux autres feignants avec la *demoiselle*. Une autre fois qu'il dormait par terre, en banlieue, le soir, un camion lui avait passé sur la cassette au beau milieu, sans l'entamer. N'avait rien senti. S'était même pas réveillé, d'un rêve amusant qu'il faisait... Dans les foires, du temps qu'il opérait avec Mme Carmen, il se couchait, la tête appuyée sur une planche posée en travers d'un gros tronc d'arbre, et sur l'autre bout il priait poliment la géante de l'Alhambra de monter avec deux personnes de l'honorable société, sans qu'il bougeât lui d'une syllabe, son caillou faisant contre-poids sur la planche... Et pas gonflé, non, aussi à l'aise que sur un oreiller de plume. Il restait comme ça deux sièques... deux minutes! Alors dame, les sous! Vous pensez que c'était un numéro! Ça s'appelait *La bascule de Mort*.

Et si, au lieu d'être honnête et doux comme un mouton, il s'était mêlé de mal se conduire, il aurait démoli tous les policiers avec le coup du père François. »

— Est-ce vrai, Bijou? Et maintenant, mon vieux, qu'est-ce qui t'amène?

Alors l'avorton parla.

— C'est un petit cadeau. De la part de *Madame*.

Jamais il n'appelait autrement son amie.

Comme il prononçait ces mots, Pootius et Panteau s'avisèrent en effet que Bijou tenait dans sa main droite quelque chose dont on ne pouvait se faire une idée parce qu'il l'avait recouvert de son mouchoir en grosse toile, et plus sale qu'un torchon.

— Un cadeau de Carmen? disait Isidore. Ah! qu'elle est gracieuse! Mais pourquoi l'as-tu caché? Pour augmenter la surprise?

— Non, répondait Bijou. Par propreté... pour garantir des microbes... Parce que... ça se mange.

Et retirant le linge immonde il dévoila, disposées avec soin dans un tout petit pot en terre cuite, quatre fraises, mais quatre fraises volumineuses, bourgeonnées et veinées comme des pifs d'ivrognes.

— Les beaux fruits! proclama M. Guillaume.

— On dirait de la viande, émit le garçon.

— Une primeur, avertissait Bijou, à peine connue. Ah! ça n'a rien à voir avec la Héricart, la fraise commune des petites voitures. Celle-là, c'est la Mme Moultot!...

Isidore en avait déjà pris une et y mordait.

— Du jus!

Et Pootius paraissait éprouver également, en dégustant la sienne, un plaisir ineffable.

Quand il eut terminé et qu'il ne lui resta plus que la queue, entre le pouce et l'index, il la déposa avec respect sur le rebord de son assiette en articulant :

— C'est de l'art!

Cependant, tandis que dans un profond recueillement ils faisaient ainsi tous deux connaissance avec « la Mme Moultot, » Bijou désœuvré, et à présent les mains vides, s'était écarté, et ayant reluqué le parapluie de M. Guillaume dans le coin où celui-ci l'avait déposé en entrant, il l'avait pris. Il l'avait pris doucement, presque sans respirer, comme un enfant qui découvre en rêve un jouet merveilleux et il le considérait avec un air d'admiration infinie. L'appliquant contre son corps à la façon d'une toise, il constata d'abord, en levant des yeux chagrins, que ce superbe objet était plus grand que lui! Ensuite, pour se consoler, il s'appuya dessus, fièrement, le bras haut

levé. Puis il en caressa la belle soie violette. Puis, ayant observé de près le manche avec une attention et une minutie animales, il remarqua soudain que celui-ci était percé de bout en bout comme une lorgnette, et qu'il y avait à « regarder dedans. »

Ravi, et portant alors la béquille à son œil droit, il s'approchait de la fenêtre pour satisfaire sa curiosité... quand Pootius l'aperçut...

Aussitôt étouffant un cri devant ce sans-gêne, le vieillard indigné, plus rouge que la « Madame Moultot, » bondit sur Bijou et lui arracha l'objet des mains.

Oui, sans réfléchir au danger, M. Guillaume fit cela qui ne dura qu'une seconde. Le nabot, d'un seul petit hochement de sa terrible tête, aurait pu lui casser les reins. Sans doute en eut-il pitié. Il ne broncha pas et se mit à rire.

Mais Isidore s'interposait.

— Eh bien quoi donc? Monsieur Pootius? Tout ça pour un pépin! Avez-vous peur qu'il ne l'avale? Ou c'est-il qu'il est sacré?

— Il l'est, dit le vieillard d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— C'est bon, les enfants! arrangea rondement Panteau. Monsieur a raison, Bijou, son ombrelle n'est pas pour toi, ni pour moi... Viens à table, entre nous deux.

Mais l'incident fâcheux avait causé une invincible gêne.

— Pardon, monsieur, dit alors Bijou en s'adressant à Pootius. Si j'avais su vous fâcher, je me serais retenu... J'ignorais d'abord qu'*il* était à vous (il évitait de le nommer). Je croyais que c'était *celui* de Panteau.

— Ah! bien! merci! s'écriait Isidore. Moi je n'ai pas de ces outils-là! Bon pour les bourgeois!

— Mais qu'est-ce donc alors que celui-ci? demanda M. Guillaume, en désignant au garçon un petit parapluie noir accroché par le bec de son manche à un porte-manteau.

Et, à demi malicieux, il guettait la réponse.

— Ah! oui! fit Isidore, obligé tout à coup au rappel d'un cuisant souvenir... Celui-ci n'est pas à moi non plus. Il a été oublié à la *Sortie des Bains*, il y a plus d'un an, par un consommateur de passage qui ne l'a jamais réclamé. S'il se trouve là, c'est qu'en effet je m'en suis servi, un jour, pour la première et

dernière fois, par distraction... Un jour que j'étais troublé.

Il n'en dit pas plus.

Ramené vers Irène à laquelle tout semblait à chaque instant faire exprès de le reconduire, il se revoyait ce soir de janvier où, sous le parapluie battu par l'ondée glaciale, il avait en effet rapporté chez lui, en courant, le porte-monnaie perdu au café par Mme Lesoir...

Mais il fut aussitôt coupé de ses pensées amères par Bijou qui, s'inclinant, annonçait :

— Et puis voilà. A présent qu'il a bien fait sa petite commission, le petit homme va remettre à son cou ses petites jambes et redescendre auprès de sa grande Madame ! Il demande encore absolution au savant monsieur pour son inconvenance, à propos du pa... Chut ! — et il appliquait un doigt court et carré sur ses énormes lèvres, — Mais ce n'est pas sa faute ! Le petit homme ignore les usages et n'a pas été élevé chez les Jésuites. Il est bien content tout de même et il vous salue. Messieurs... mesdames... Attention !... Il va partir. Il est parti.

Trois petits pas en arrière et la porte qui claque.

Il n'était plus là.

Il avait débité son boniment tout d'un trait, et d'une étrange voix, assourdie, comme rentrée, une voix naine, elle aussi.

Cependant, M. Guillaume avait desserré les genoux, et libérant son parapluie sur lequel avec respect reposaient toujours ses deux mains jointes, il tint à se justifier.

— Excusez-moi, dit-il, j'ai été vif, je le sais. Mais quand j'ai vu, dans les pattes de l'homme affreux qui sort d'ici, cet objet charmant qui m'appartient et me fut donné par de saintes femmes, qui renferme « le Sacré Cœur... »

— Et une épée ! ajoutait Isidore.

— Oui... aussi ! je ne peux pas vous dire quelle impression cela m'a fait ! comme si l'on touchait à mes pinceaux ! et j'ai cédé à un mouvement de colère.

— C'est, ma foi, vrai, monsieur, disait Panteau. Et vous si gentil, je ne vous reconnaissais plus. Vous aviez l'air d'un carnassier.

— N'en parlons plus, fit Pootius. — Et il se leva. — A part ce petit mouvement, qui ne compte pas, j'ai passé auprès de vous, cher monsieur Isidore, dans votre joli atelier, une matinée bien agréable.

— Alors vous reviendrez?

— Certainement.

— Eh bien, voilà qui est signé! Vous êtes chez vous. Et puis n'ayez plus peur, vous pourrez quand même à l'avenir en toute confiance, apporter Camille.

— Camille ?

— Votre parapluie... oui. Ça me fait gai de l'appeler comme ça. Vous n'y voyez pas d'inconve?...

— Aucun, répondait Pootius.

— Et puisque Bijou vous dégoûte, vous ne le verrez pas, je vous l'épargnerai...

— Écoutez, dit le bonhomme, je ne vous l'aurais pas demandé, mais puisque vous me le proposez... je le préfère. A bientôt!

Panteau l'accompagnait jusque sur le palier.

— Ça vous fait encore six étages... Mais pour s'en retourner c'est dans le bon sens... Moi, des fois que je suis seul et pressé, je les descends d'un trait, à cheval sur la rampe.

Et l'empoignant à bras le corps comme s'il voulait le retenir :

— Mais vous, je ne vous le conseille pas. Non. Prenez-moi le bois de lit de la main gauche et ne le lâchez qu'en bas, quand vous sentirez que vous êtes sur la terre. Allez!... Y a un tapis.

A petits pas prudents le vieillard descendait, s'enfonçait, surveillé d'en haut par Isidore penché. Et quand il fut en bas, il cria :

— Merci!

Alors le garçon rentra dans sa chambre.

III. — ISIDORE AU BALCON

A peine, après le départ de Pootius, la porte se fut-elle refermée comme une trappe sur Panteau, que celui-ci se transforma avec une promptitude inouïe. En moins d'une seconde, il se *défigura*. Le visage amical qu'il offrait une minute auparavant se détacha de lui comme un masque qui tombe. Et à la place, en dessous, il y en avait un autre, hideux, tout prêt, et qui n'attendait, semblait-il, que cet instant pour affleurer.

Ayant d'un seul coup retiré sa veste qu'il jeta sur le lit, et

allant à la fenêtre, il s'accouda au balcon avec une sûreté de carrure et dans une pose que l'on sentait favorite.

Courbé sur la rampe de fer, où il s'appuyait de tout son corps, la tête enfoncée entre les épaules qui remontaient, le rein souple, au creux duquel serpentait enroulée en plis lâches, la ceinture de laine aux rouges franges, et chaussé de babouches marocaines de bazar en cuir jaune-citron, il bâtissait ainsi la statue d'un homme ramassé et buté, de haut, sur un ensemble de questions considérables. Il avait beau être tourné vers la rue, il suffisait de le voir par derrière pour connaître exactement l'expression de son visage et l'état de son esprit. Ses omoplates, saillantes sous l'étoffe, accusaient l'osseuse énergie d'une volonté tendue, et les fréquentes houles de son dos indiquaient celles de sa pensée.

Sans perdre une minute et sans réfléchir à autre chose, il reprenait tous les renseignements de premier ordre qu'il venait de détacher de Pootius et il les examinait maintenant à son aise, un par un, à la loupe de ses désirs.

Par-dessus tout, le retour soudain, la foudroyante rentrée dans sa vie du nom de Tapard le passionnait.

Ce fait énorme acquérait à ses yeux l'irrésistible et solennel aspect d'une exhumation, car en même temps que le rappel de ce nom décisif évoquait pour Panteau tout un ensemble de souvenirs ranimés, c'était aussi le père qu'il ressuscitait. Oui... Et c'était Tapard qui déterrait Macaire ! Tapard lui-même !... qui venait réveiller et tirer par les pieds le vieil homme du fer, son ancien ouvrier renvoyé de l'usine ! Admirable enchaînement ! Revanche pommée ! Justice... et ironie ! Isidore s'en tordait.

Mais à peine s'était-il accordé ce soubresaut de joie réclamé par sa chair qu'il se rendait avec un égal entrain au remords. Les reproches et même les injures dont il s'accablait n'arrivaient pas à l'apaiser. Il s'en voulait, de tout son corps et de tout son cœur. « Ainsi, c'était vrai ! Il avait oublié ! Il avait bien mangé et bien bu ! Il avait dormi ! Il avait fumé sa pipe ! Il avait roulé dans les délices... pendant que là-bas, devant lui, après Clignancourt, le père, au grand dortoir de Saint-Ouen, se morfondait dans la chaux de la fosse commune ! Ses promesses de lui obéir, son serment de le venger, voilà ce qu'il en avait fait ! Sale garçon ! Mauvais fils ! Il s'était conduit « comme un ren-

tier ! » Se cherchant une excuse il en trouvait une aussitôt, et catégorique, dans sa passion malheureuse pour Irène. S'il avait été à ce point ingrat, c'était la faute de la jeune fille, indigne de l'amour qu'elle avait eu la malice de provoquer ! Et c'était pour elle, cette coquette, cette vipère dorée, s'étant toujours moquée de lui, qu'il avait trahi le père, le seul être ici-bas qui l'eût vraiment aimé ! » — Et en pensant ainsi, le cynique bon fils n'oubliait que sa mère, à laquelle il devait tout, et qui jamais n'avait un seul instant *existé* pour lui, qui ne comptait pas plus que s'il ne l'eût jamais vue ni connue. Pauvre femme, plus morte aujourd'hui que ne la destinait à l'être totalement son nom mélancolique de Rose Mourir, et qui en effet après sa disparition n'était rien de plus qu'avant de vivre et même pendant sa vie !... uniquement venue au monde pour être vouée au sacrifice et au néant...

L'ignorant donc, le garçon n'avait pas sujet de se repentir envers elle, et ce n'était qu'au vieux batteur de fer qu'il demandait de pardonner, se sentant d'ailleurs deux fois coupable à son égard : comme fils d'abord, et puis comme ouvrier. Non content de manquer au *père*, à l'homme du sang, il avait déserté *la classe*. En témoignant vis à vis du *patron*, de l'héréditaire ennemi... une pareille faiblesse, en lui faisant, — même sans le vouloir, — grâce du châtiment mérité et juré... juré sur la tête de sa victime... il avait outragé le père et trahi la cause du prolétariat. Il se dégoûtait deux fois ! Et puis, après tout, se disait-il en se raccrochant dans sa honte, c'était peut-être un mal pour un grand bien ? La chose n'avait ainsi traîné que pour mieux réussir ! Instruit à présent, plus mûr, et plus armé, il allait s'y remettre tout de suite !... et le père serait content ! Mais non !... Dans un nouvel éclair, il voyait le Tapard, échappant avec sa damnée progéniture et lui dérobant sa vengeance ! Ah ! le lâche ! Au moment où il allait falloir qu'il *payât*, il se sauvait, il plaquait la compagnie, il mourait. Avec un pied de nez ! Il avait bien laissé des enfants, des grands, des beaux ! Trois ! Deux mâles, et une femelle... avec qui on aurait pu au moins s'amuser un peu et se rattraper... Et puis, ceux-là aussi, — cette graine, — ils étaient crevés ! Tous les trois ! par obéissance ! Ils l'avaient fait exprès ! Alors quoi ? C'était fini ? Plus personne à l'appel ? Plus de Tapard sur qui taper ? Et ils se figuraient que ça allait se passer comme ça ? en douceur de *De*

Profundis?... et qu'on n'en parlerait plus? Chéris! C'est-à-dire que ça ne s'éteindrait jamais! C'était une affaire d'honneur, et d'éternité, de monde riche à pauvre monde, un duel, entre familles et jusqu'au râle!... Tapard contre Panteau... comme dans l'Opéra de *Roméo*... écrit par un Anglais et traduit par M. Gounod! Ça suivrait les générations! comme en Corse! et ça se *réglerait*... un jour ou l'autre... et plus tôt peut-être qu'on ne croyait! Et d'abord, il restait quelqu'un!... Reusement! La veuve! La dame... la bonne dame... invisible, introuvable... comme si elle se méfiait de ce qui l'aurait attendue avec Panteau s'il avait pu mettre la main dessus!... Ah! la piger! la dénicher! La cueillir à la branche! Quel sirop! Mais comment? Où se cachait-elle, disparue depuis si longtemps? Et une solitaire, une fêlée, qui ne faisait rien comme tout le monde! Il n'avait pas de chance! Avec ce nom-là, Tapard, un chopin splendide, un nom à se vanter, voilà-t-il pas que cette aventurière était allée s'en coller un autre, et qui bien sûr ne le valait pas?... Lequel? Cherche, apporte, et tu me le diras! Va donc la trouver dans le monde, à présent! Même en Europe, en France, et même à Paris? Autant chercher un bouton de faux-col dans le jardin des Plantes! Elle était perdue! »

En fulminant ainsi au balcon, Isidore éprouvait une sorte d'ivresse à embrasser, — après pourtant des milliers de fois qui ne pouvaient pas se compter, — le vaste panorama déroulé devant lui. Bien qu'il le sût par cœur, jusque dans ses détails, il y découvrait, au cours de sa rêverie combative, un charme et des qualités qui le surprenaient, et l'excitaient. Loin de le disperser et de le distraire du sujet qui l'absorbait, la contemplation du grand cirque familier exerçait sur le mouvement de son esprit une influence active et qu'il sentait heureuse.

Le paysage, ce jour-là, l'aidait, — tout comme au théâtre, certains soirs, la toile de fond et le décor encouragent et *soufflent* l'acteur en scène qui subit, sans se l'expliquer, leur enveloppement. — Aussi Panteau s'abandonnait-il à cette participation puissante et pour ainsi dire empressée du *dehors* aux graves problèmes intérieurs qu'il s'efforçait de résoudre.

Comme s'il savait y posséder des droits, naturels et acquis, l'immense horizon qu'avait depuis plusieurs années déjà sous les yeux le garçon, — et qui était, avec celui de sa vue, celui plus profond encore et plus important de son cerveau, de toutes

ses aspirations sociales, — voulait entrer dans Isidore, et y entrait, l'envahissait pour le favoriser à cette heure particulière. N'était-ce pas d'ailleurs *son* décor, à *lui*, le seul prédestiné et vraiment approprié à ses besoins, à ses rancœurs, à ses goûts et à ses haines, que cet amas resserré et infini de maisons maigres, étroites, efflanquées, et qu'on eût dites parquées, prisonnières, presque toutes pareilles, privées d'agréments extérieurs, de luxe et d'orgueil, de grâce et de beauté, qui s'empilaient et s'étageaient, pendant des lieues d'interminables faubourgs dans de mornes perspectives? Il n'y avait pas là seulement les maisons du peuple. C'était le peuple des maisons. Elles formaient, dans l'ordre social de l'architecture, cet agglomérat effrayant, cette force et cette confusion, cette cohue sans frein qu'on appelle la foule. Elles aussi épousaient et remplissaient la rue, comme la foule, la bordaient et la débordaient, la dévoraient, et parfois la barricadaient... Ce tableau brutal et démesuré ne concordait-il pas aussi entièrement avec la simple esthétique du limonadier comme étant le seul nécessaire à sa brusque et courte imagination sans nourriture et sans envol? Ce n'était pas aux riches et aux bourgeois, aux civilisés de Paris du centre qu'il s'affiliait, mais aux Panteau et à tous ceux de son médiocre rang.

C'est pour eux qu'il semblait avoir été bâti et peint par un des leurs, et s'être encroûté, bétonné, dans la crasse et la poussière. C'est en eux qu'il trouvait des compagnons de même nature, attentifs et faciles, camarades de son émoi, et bienveillants à ses laideurs. Ce grand paysage ouvrier aimait Panteau, et Panteau l'aimait. Ils étaient sûrs l'un de l'autre. Ils se pénétraient à ces minutes comme cela ne leur était jamais arrivé. Ils ne faisaient qu'un, quoiqu'en restant deux, échangeant leurs innombrables pensées dans un palpitant dialogue. Tout en suivant son idée de représailles, Isidore interrogeait le panorama, le questionnait, dans chacune de ses parties, et celui-ci, coup pour coup, toujours lui renvoyait la balle. Notre garçon planait à la fois sur deux villes, celle qui se déroulait à ses pieds, et celle qui se déroulait en lui... Cette banlieue, qui n'était elle-même qu'une tranche et une bordure du gigantesque Paris, et le champ de ses réflexions actuelles qui n'était de son côté qu'une partie, qu'une banlieue de son chaos moral, formaient deux étendues magnifiques qu'il dominait de son observatoire. Immobile

et néanmoins follement agité, il était là-haut, frémissant et palpitant ainsi que l'émouchet qui sur place ronfle de l'aile, et il *mirait*, comme lui, avant de fondre sur les proies que son œil perçant s'écarquillait à découvrir. Tandis que ramant du regard, il allait d'Asnières à Gennevilliers, de la route de la Révolte au chemin des Cabœufs et à celui des Vaches, au long des voies de halage et à travers la multitude des bâtiments, — et parmi le dédale des rues et des sentiers maraîchers dont il savait les lacis et les noms enchanteurs, — repêcher des souvenirs qu'il y avait laissés un peu partout, au hasard de ses balades vagabondes, il ne cessait pas également de rôder dans les chantiers les plus lointains et les ruelles de son esprit, avec l'espoir d'y faire à un tournant la diabolique trouvaille, d'y rencontrer à l'improviste... et d'y suivre... à pas de loup... Gaudias le coquin! ou bien la veuve aux millions! ou encore Irène, seule et chancelante.

Mais aucun d'eux ne se montrait.

Et lui, sans se lasser, continuait sa chasse intérieure en battant la campagne urbaine où sa jeunesse avait traîné...

Du monumental et opulent Paris de l'Opéra et des grands boulevards, des jardins et des palais, des dômes et des portiques, des clochers et des tours, des colonnes et des fontaines, de la Concorde à la Bastille, il ne voyait rien, pas un pavé, pas une ardoise. Ce Paris-là n'était pas dans son angle. Il lui tournait le dos. Il en savait sans doute et en éprouvait derrière lui la formidable présence. Il croyait bien même en recevoir par instants sur l'échine et la nuque la poussée mystérieuse et le souffle de forge, en entendre le grondement de bête et de marée, en respirer les courants alternatifs de suffocants parfums, où se mêlent des odeurs de femme et de fauve, de verdure et d'ordure, de fleur et de fumier, de bitume et de boue, de soufre et de tabac, de pétrole et de poudre... à vous faire perdre la tête... et lever le cœur. Mais il ne le voyait pas, et il n'en éprouvait, — du moins pour le moment, — aucune privation.

Une seule chose pourtant le lui rappelait et l'imposait, malgré lui, sur un point, à ses yeux et à sa pensée sur la défensive.

C'était, à sa droite, à la limite extrême de ce Paris-capitale invisible et présent, à sa pointe et à son sommet, un *édifice*, prodigieux, presque surnaturel de blancheur et d'ampleur, une

masse de pierre aux crudités de marbre, éblouissante comme la neige au soleil, brusque et hardie comme une forteresse, majestueuse et pensive comme une basilique, une espèce de mosquée chrétienne dont les coupoles en forme de casque et de ruche et le campanile élancé ainsi que pour un « muezzin » éternel, composaient eux aussi une ville à part, tour à tour ouverte et fermée, une ville « promise, » une céleste cité de mirage et d'apothéose... Et on eût dit encore, à la fois un temple et des arènes, une commanderie et un Panthéon, un palais de Sémiramis et un château de la Vierge au Bois-Dormant... ou quelque féerie byzantine de nacre et d'opale surgie d'un conte des Mille et un jours... Cela faisait penser à Constantinople et à Jérusalem... On y voyait monter un pèlerinage et en descendre une caravane...

C'était le Sacré-Cœur.

Panteau ne l'aimait pas.

Il eût préféré la Tour Eiffel.

Mais, puisque ça n'était pas possible, il avait pris son parti de l'inévitable paquet, qu'il appelait le *Sacré!* tout court, d'une façon qui rendait bien, à l'égard du monument fameux, toutes les couleurs de sa pensée. Et, l'ayant admis, il n'était pas loin, au fond, de l'admirer. Comme eût dit le père : « *Ça faisait.* » C'était gentil tout de même. Ça ressemblait à un gâteau du Pape. Ça valait mieux que rien. »

Mais cela réglé, jamais ensuite il ne s'y attardait. Le temps de le constater : — « Toujours là, le joujou? »

Et il passait à une autre bricole.

Quand il occupait son balcon et qu'il regardait, d'abord en bas, à ses pieds, il avait, juste en face de lui, tout de suite après le pont et la tranchée du chemin de fer de l'Ouest, le Square des Batignolles, déployant à cette époque un épais bouquet de feuillage autour et au-dessus duquel s'élevaient de hautes constructions. Le bornant sur un de ses côtés, celui de son entrée, s'étendait la rue Cardinet, que prolongeait en droite ligne, jusqu'à l'octroi, la rue Pouchet, entre la rue Berzélius et celle des Épinettes; et après, au delà des vieilles fortifications pelées et déroulant le paillasson de leur talus, c'était Saint-Ouen, Saint-Denis, où « dans l'antiquité, » quand ils étaient *péris*, on portait les rois en grand fla-fla. Et puis du gris... du bleu, plus rien...

En appuyant ensuite à gauche et en continuant de promener son regard aussi loin qu'il le pouvait, Isidore gagnait Épinay, Enghien, à peine perceptibles dans des vapeurs, plutôt devinés qu'aperçus, et en redescendant, Argenteuil, Colombes et Clichy-la-Garenne. Ce vaste triangle de paysage, arrondi par en haut, offrait assez exactement l'aspect d'un éventail à demi ouvert et où, à sa pointe centrale, ainsi qu'au moyeu d'une roue, se serait trouvé Panteau. En tirant de là, de l'extrémité de la rue de Rome, un trait jusqu'au Sacré-Cœur, on avait la branche de droite; et en en traçant un autre après la rue Saussure et dans la même direction qu'elle jusqu'à Levallois-Perret, on obtenait la branche de gauche. Elles étaient les deux *panaches* de l'éventail. La partie la plus rapprochée, la plus dense, et la plus bâtie, délimitée à l'œil nu par le pourtour des fortifications, figurait bien la partie inférieure et visible des *brins* qui se serrent à se toucher même quand ils sont dépliés; et au delà de l'enceinte, la partie supérieure et rustique du panorama, plus aérée, plus légère, plus lointaine et plus nuancée, représentait vraiment, — à une échelle incalculable, — cette bande de soie ou de parchemin, à la fois tendue et molle, où dans les éventails bleuit le paysage, où est peint le ciel. Enfin, auprès et autour d'Isidore, au bas même de sa maison qui avait l'air d'en être un des postes de départ, s'étalait le réseau noir et enchevêtré du chemin de fer, autre pays désolé, plus rude et plus rébarbatif encore, dont les sombres carrefours à plaques-tournantes étaient les places, et les sinistres tranchées, les rues. Que de fois le garçon s'était repu du passionnant tableau, que lui offraient, de tous côtés et à toute heure, ces noirâtres régions simultanément agitées et paisibles, où les silences de quelques secondes, interrompant à chaque instant le plus terrible vacarme, acquéraient par contraste une solennité et une durée inouïes! Sa pensée grondante et soufflante, presque toujours sous pression, se plaisait au mouvement et au halètement des machines qui la rythmaient; elle se faisait exprès attraper et happer au passage, — comme un papier, — par les *rapides* qui, glissant jour et nuit sur les huit voies parallèles, se ruent au delà des villes vers des lieux qui, même peu éloignés, semblent toujours lointains et parés de mystère. Ces trains-là irritaient le limonadier, retenu à la chaîne : ils allaient si vite qu'on ne pouvait pas voir tourner leurs roues

ni distinguer les richards vautrés dedans, et ils s'éclipsaient, tout d'un coup, avec l'air de s'engouffrer... tandis que d'autres, lents et paresseux, véhiculaient un chauffeur et un mécanicien accoudés, le nez vers les maisons, ne paraissant pas plus se soucier de leur convoi que des mariniers sur leur péniche, et se laissant couler au fil du rail comme à celui de l'eau... Ah! tous ces trains! comme ils fascinaient Panteau, qui, en dehors de son temps de service militaire, dans l'Yonne, n'avait jamais voyagé, et n'était jamais guère allé plus loin que dix lieues de Paris! Malgré leur fausse ressemblance, comme ils différaient! Il y en avait des gais, bourrés de monde, et des tristes, presque vides. Il y en avait qui étaient vraiment des trains de plaisir... ou mieux encore des trains de bonheur, et d'autres si lugubrement longs et tortueux — ou bien si brusques et si courts — qu'ils en étaient tragiques, qu'ils oppressaient et faisaient craindre tous les drames, le déraillement ou l'assassinat, la culbute du haut du viaduc et la noyade, ou la carbonisation sous les fers rouges d'un wagon brisé qui crépite et qui flambe... Et il y avait les trains de marchandises qui ondulent avec des nonchalances de serpent et qui semblent ramper, charriant dans leurs funèbres roulottes ou sur leurs plates-formes découvertes tout ce qui se fabrique et s'emploie pour tous les besoins de la vie, tout ce qui s'achète et se vend, le bois, les métaux, les troncs d'arbre et les planches, le sable et le charbon, les blocs de pierre arrachés du ventre des coteaux, les rouleaux de cuir tanné et les peaux saignantes, et tout ce qui se mange et se boit : le blé, le vin, l'huile et le lait, les fruits, les légumes, les œufs, le bétail et la volaille, vivants ou morts, et tout l'inattendu qu'on ne peut se figurer que si l'on plonge et baigne du matin au soir dans cette vie des gares : des voitures brancards en l'air, des embarcations et des autos, des aéroplanes, des foudres et des élévateurs, du matériel d'artillerie et de l'outillage agricole... des caisses de poulets, ou une cage de lions, des pianos à queue et des cercueils...

Mais ce qui, par-dessus tout, l'enchantait dans son paysage et lui faisait la vie bonne et belle aux yeux et aux oreilles, c'était les Sifflets et les Fumées.

Quand on demandait à Panteau quels étaient l'instrument et le bruit qu'il préférait, il introduisait dans sa bouche, et sous sa langue l'index et le petit doigt de sa main droite et vous

ayant campé dans la figure un grand coup de sifflet, il vous répondait :

— Ça.

Il était aussi fort « en sifflet » que les garçons bouchers.

Par principe et condition, par origine et tempérament, il adorait le sifflet et ne comprenait pas autre chose. C'était sa musique. Le sifflet le galvanisait, l'enchantait, l'égayait ou l'attristait, selon la circonstance. Il ne pouvait en entendre un, proche ou lointain, sans tressaillir comme à une voix *reconnue;* et il aimait tous les sifflets en général, à l'exception de ceux des agents et des gardiens de musée, qu'il trouvait odieux parce que c'était des espèces de sifflets encore militaires, des sifflets de chefs, secs et durs, qui commandaient, prétendant se faire obéir et plus vite qu'à la parole... Mais les autres, il les goûtait; ceux des hommes comme lui, et ceux des machines, des bateaux, des remorqueurs, qui cassent tout sur la berge et les quais dès qu'ils saluent un pont, et jusqu'à ceux qui sont au bout des petits fouets de bazar et dans lesquels soufflent les gosses... Mais rien ne valait, à son idée, ceux des chemins de fer, ceux des locomotives. Il avait beau les entendre sans répit, il ne s'en lassait pas. Ils faisaient dans le jour le régal de ses loisirs; ils étaient la bienvenue de ses matins, le charme de sa mise au lit. Ils lui préparaient son sommeil et le berçaient. Il n'aurait pas pu dormir s'ils s'étaient arrêtés. Ils lui rappelaient les sifflets vigoureux de son enfance aux Halles, et sur les boulevards extérieurs pendant les foires. A la longue, il avait appris à les distinguer. Chacun, au passage du train qui le jetait en hâte, avait pour Panteau son accent. Tour à tour, c'était des sifflets d'épouvante ou de joie insensée, d'espoir ou de détresse... des râles blancs, des signaux qui se répondaient comme des complices à distance derrière un mur, des miaulements de chats monstrueux en folie d'amour, ou des lamentos de vieux chiens hurlant à la mort, à la lune... De tout calibre et de son différent, aigus ou longs, coupants, stridents ou haletants, tous glaçaient Isidore et l'échauffaient, lui chatouillaient la moelle et lui trouaient le cœur. Il les buvait, — comme avec une paille.

Et tandis que son oreille en était rafraîchie, ses yeux dégustaient les Fumées.

En nombre et en perfection celles-ci valaient les Sifflets. A

part quelques-unes, trop lourdes, qui traînaient à terre et bavaient au ras des maisons où elles s'essuyaient, toutes occupaient l'espace et y erraient, sans surveillance et sans entraves. Fumées de toutes les couleurs, de tous les dessins, de toutes les formes, mais fumées plutôt misérables, effilochées en guenilles, grises du gris des haillons et de la vie, noires du noir des pensées et des châles; fumées souillées, brouillées, malades, salies et salissantes, livides et bilieuses comme si c'était leur teint... Elles n'empêchaient pas, même en le tachant et l'obscurcissant, le ciel d'être le ciel, mais au lieu d'en être les rideaux blancs et bleus comme à la campagne, elles en étaient les torchons.

Selon le foyer qui les avait conçues et suivant les caprices de la lumière, elles affectaient mille apparences. Toutes plaisaient à Panteau, — autant que les sifflets, — depuis les tourmentées et les épaisses qui avaient l'air d'être les remords de quelque brasier coupable, jusqu'à celles qui n'étaient produites par aucun feu, qui étaient faites de toutes les vapeurs bestiales du sol et des maisons, de toutes les poussières, de toutes les haleines... En minces filets ou en spirales, droites ou couchées, calmes ou tordues, éponges des pluies, ou jouets du vent... chevelures de femmes, lacs, montagnes, forêts, figures fantastiques... Panteau les suivait, Panteau s'y pressait, Panteau s'y collait... Les plus saisissantes, les plus hautes! — ses favorites, — — étaient celles, sombres le jour et fuligineuses la nuit, que vomissaient à perte de vue, dans le même sens, les cheminées d'usine. Ces dernières, — plus de cent, il les avait comptées! — dressaient leurs tuyaux rougeâtres dans le sévère pays industriel dont elles montaient la garde, et les sifflets, venus d'en bas et de partout, ne paraissaient arriver jusqu'à elles que pour régler la marche de leurs fumées ou en déchaîner les tourbillons. En se mêlant, ils se complétaient, aussi unis dans l'étendue que chez Panteau.

Comme l'espace, Isidore, à l'intérieur, était hanté de sifflements et barbouillé de fumées. Assez borné pour le reste, il avait ces deux imaginations-là, ces deux farouches poésies. Les sifflets lui disaient la joie frisquette du matin et les escapades du soir, la flûte du merle aux Buttes-Chaumont et le refrain d'une « Mayolaise » bien envoyé du rond des lèvres, en cul-de-poule; ils lui chantaient guet-apens, poursuite, cap-

ture, alerte, évasion, liberté, grève, chambardement... Et les fumées *levaient* pour lui tous les « sinistres du feu qui sont des spectacles « si chics ! » — Il adorait les incendies et n'en ratait pas un. — Elles lui déroulaient des fresques de fléaux embellissant tout l'horizon, des ruées de pillage, des scènes de férocité destructive et d'âge d'or anarchique; elles lui montraient des orages suspendus et prêts à crever, des silhouettes de ruines et des draperies de mort, et puis des monuments de plaisir, de grandeur et d'émotions; des cirques et des Ba-ta-clan, des Bourses du Travail et des échafauds... Et en même temps, elles lui soufflaient à la face toutes les chaleurs d'alcool qu'elles semblaient porter et nourrir dans leurs flancs, et aussi toutes les âcretés, les infectes odeurs qu'elles contenaient, celles des graisses, de la suie, « du noir animal, » des chiffons brûlés, des os calcinés, de tous les détritus, de toutes les matières réduites en poudre et dont elles étaient par bouffées les hallucinantes exhalaisons.

Plus de deux heures, Panteau resta ainsi à sa fenêtre, penché sur l'étendue qu'il fouillait d'un esprit avide et d'un œil d'épervier.

— Tapard! Gaudias! Irène!... jetaient les Sifflets.

— Irène!... Gaudias! Tapard!... roulaient les Fumées.

HENRI LAVEDAN.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LE DANGER AÉRIEN

Il me souvient qu'en 1911, Ader vint à Versailles pour revoir le lieu de ses mémorables expériences de 1897 ; il voulut bien, à ma demande, faire une conférence aux futurs officiers aviateurs rassemblés en un stage préliminaire, avant leur dispersion dans les Écoles d'aviation.

Il en reste peu, de ces brillants et courageux pionniers de la première heure ; parfois, je rencontre l'un des survivants de la glorieuse phalange et nous nous rappelons la longue causerie, écoutée d'abord avec un peu de scepticisme et qui se termina dans l'enthousiasme.

Ader avait prophétisé, disons-nous maintenant, alors que nous avons vu l'armée aérienne se constituer, manœuvrer et combattre suivant des règles presque analogues à celles qu'il avait indiquées bien des années avant la guerre.

Ader, dont la verte vieillesse ne connaît pas de défaillances, du fond de sa retraite de Muret, saisit aujourd'hui l'opinion publique, et réclame un effort nouveau, gigantesque, pour sauver la France du danger aérien.

Quel est, quel sera ce danger? Quels sont les moyens d'y parer?

*
* *

En 1914, l'avion fragile, peu puissant, de faible rayon d'action, simple engin de sport appliqué à la guerre, est avant tout un instrument d'observation et de reconnaissance; tout au plus en avons-nous cent cinquante sur le front, au moment où la Grande Guerre éclate.

Les nécessités de la lutte entraînent des progrès considérables qui permettent à l'avion de remplir les missions les plus

variées ; obéissant à la loi de toute industrie, il se spécialise ; aux légers avions de chasse et de reconnaissance viennent s'ajouter ceux affectés à l'observation rapprochée, puis les avions gros porteurs destinés aux bombardements de jour et de nuit.

L'armée aérienne, non seulement opère dans le ciel en luttant contre l'aviation ennemie, mais encore prend part aux combats sur terre et sur mer.

Au cours des batailles de 1918, notre aviation, opérant en masse, a largement contribué, par le feu de ses mitrailleuses et par ses bombardements, à arrêter l'avance allemande.

L'avion n'est plus isolé ; il fait partie d'une masse de manœuvre, pourvue de règlements d'évolution et de combat. L'armée aérienne est formée ; en novembre 1918, elle ne compte pas moins de 4 500 avions sur les fronts de terre et 1 300 sur les fronts de mer.

En même temps, la valeur des appareils augmente dans des proportions considérables : la vitesse est doublée, le rayon d'action triplé ; la charge utile passe de 20 à 600 kilogrammes ; l'avion reçoit un armement redoutable : mitrailleuses, canon à tir rapide, bombes de plus en plus puissantes.

***

Les progrès ne devaient pas s'arrêter là ; les fabrications en cours nous auraient donné, au printemps de 1919, sur le front de terre 8 000 avions : certains d'entre eux auraient porté une bombe de 1000 kilogrammes.

Si l'armistice a ralenti la production, les perfectionnements des appareils ont continué ; les performances accomplies ont été de plus en plus saisissantes. L'année 1920 a vu la vitesse passer de 200 à plus de 300 kilomètres à l'heure ; l'Atlantique a été traversée d'un seul vol.

Et le kilomètre bouclé de Farman date de janvier 1908 !

Les progrès ne s'arrêtent guère ; ils sont rapides en une matière aussi neuve que la conquête de l'air ; par ceux qui ont été réalisés en treize années, on peut juger de ceux que nous réserve l'avenir.

***

L'Allemagne, elle aussi, eut, dès le début, foi dans l'aviation ; elle en était sensiblement au même point que nous au

2 août 1914. Le développement de son aviation fut parallèle au nôtre; mais, suivant sa méthode invariable, elle ne s'est pas bornée à utiliser l'arme nouvelle sur les champs de bataille; elle a cherché à frapper le moral de la population par le bombardement des villes ouvertes.

Le traité de Paix a obligé l'Allemagne à détruire la plupart de ses avions et de ses moteurs; de par son article 198, « les forces militaires de l'Allemagne ne devront comporter aucune aviation militaire ni navale, » et l'article 201 interdit, pendant une durée qui a été prolongée jusqu'au 10 janvier 1921, toute fabrication ou importation d'aéronefs.

Inutile de dire qu'en cette matière, comme dans toutes les autres, l'Allemagne a, soit directement, soit indirectement, éludé une grande partie des conditions qui lui étaient imposées.

C'est ainsi qu'elle avait déclaré posséder 20 000 moteurs : les commissions de contrôle en ont déjà trouvé et détruit 28 000 et il en reste encore plusieurs milliers soit cachés en Allemagne, soit déposés dans les pays neutres. Elle a certainement aussi dissimulé des avions démontés; on en a découvert un certain nombre; des avions entièrement métalliques, comme ceux que construisait l'Allemagne en 1918, peuvent se conserver dans d'assez bonnes conditions. Mais cette dissimulation est moins grave que celle des moteurs, car le moteur est de beaucoup la partie de l'avion qui demande le plus de temps à construire.

***

Le traité de Paix n'as pa interdit à l'Allemagne de posséder une aviation commerciale; il a semblé impossible de priver une nation d'un engin de transport dont l'emploi peut un jour bouleverser la vie économique du monde.

Les articles 313 à 320 du traité de Paix donnent même les règles de la participation au mouvement commercial aérien en Allemagne des aéronefs ressortissant aux Puissances alliées et associées.

L'autorisation donnée à l'Allemagne de posséder une aviation commerciale n'est pas sans inconvénients graves; l'application stricte de la clause implique une bonne foi complète de la part de tous les signataires du traité, ou, à défaut, une surveillance minutieuse, constante, de la part des Alliés.

Sans doute, l'article 213, dernier article des clauses mili-

taires, dit : « Aussi longtemps que le présent traité restera en vigueur, l'Allemagne s'engage à se prêter à toute investigation que le Conseil des Nations, votant à la majorité, jugerait nécessaire. » Mais, dans ce Conseil, la France possède une voix, comme la Grèce, ou la République de Haïti.

Sans doute aussi, un véritable avion commercial ne fera qu'un fort médiocre avion militaire ; il n'aura ni la vitesse, ni la facilité d'évolution, ni la possibilité de naviguer à de hautes altitudes ; tout au plus, l'avion gros porteur et à grand rayon d'action, pourra-t-il être transformé en avion de bombardement.

Ces déductions seraient exactes, si l'avion commercial était construit uniquement pour un but commercial ; mais, durant bien des années, l'aviation commerciale devra être subventionnée par les gouvernements ; rien n'est plus facile que d'introduire dans les contrats de subvention des clauses qui permettront la transformation rapide, presque instantanée, de l'avion commercial en avion de guerre.

Au reste encore, l'avion commercial doit-il être seulement un avion gros porteur ? Rien ne le dit dans le traité de Paix ; à côté de l'avion-omnibus, ou de l'avion-camion, on pourra avoir l'avion de tourisme, l'avion postal, auxquels on demandera avant tout la vitesse.

Et d'ailleurs, l'Allemagne subventionne déjà l'exploitation des lignes aériennes, « à condition que les appareils soient susceptibles de transporter une charge utile de cent kilogrammes. »

Cent kilogrammes, c'est le poids d'un mitrailleur et de son armement ; il est impossible d'admettre qu'une telle clause ait été introduite avec le souci de faire faire un progrès quelconque aux avions commerciaux, proprement dits.

Comme, d'autre part, il existe, en service en Allemagne, des avions gros porteurs, on peut affirmer que l'Allemagne veut avoir une aviation commerciale mobilisable, soit en aviation de bombardement, soit en aviation de chasse et de reconnaissance.

***

L'organisation commerciale actuelle de l'aéronautique allemande est à la fois un but et un moyen.

Le but, c'est de s'assurer des communications rapides, en Allemagne d'abord, en Europe ensuite, transcontinentales pour finir ; c'est encore de développer une industrie qui peut offrir de larges possibilités d'exportation.

Le moyen, c'est d'entretenir l'activité industrielle de l'aéronautique, de conserver, de dresser des équipages ; c'est de posséder une aviation promptement mobilisable.

L'étude des routes commerciales tracées à travers l'Allemagne montre la même volonté d'organisation de guerre.

On distingue aisément six itinéraires principaux ; trois sont orientés Ouest-Est :

— Des bouches du Rhin à Dantzig, par la région de Cologne et Berlin ;

— De Cologne à la Russie, par Dresde et Breslau ;

— De Friedrichshafen à la Turquie, par Munich et Vienne.

Deux autres sont orientés du Nord au Sud :

— De la région de Cologne à l'Italie, par Stuttgart et Friedrichshafen ;

— De la Scandinavie à Vienne, par Berlin, Dresde et Prague.

Un dernier va du Nord-Est au Sud-Ouest :

— De Dantzig par Berlin, Nuremberg, Stuttgart à Friedrichshafen.

Un tel réseau réalisé, l'Allemagne possédera, sur la rive droite du Rhin, deux grandes régions de rassemblement, face à la Belgique, l'Angleterre, la France et l'Italie : Westphalie et Wurtemberg.

Cologne est à 500 kilomètres de Londres, à 400 de Paris ; Stuttgart est à 500 kilomètres de Paris, à moins de 500 kilomètres de Venise et Gênes. L'évacuation de la Rhénanie permettra aux Allemands de rapprocher encore leurs bases de concentration de certains objectifs principaux.

***

Il n'y a pas de ministère de l'air à Berlin, mais la section aéronautique de l' « Office d'Empire de locomotion aérienne et automobile (1), » rattachée au ministère du commerce, « dirige » les maisons de construction, d'après un programme bien arrêté et organise les routes aériennes de l'Empire.

(1) *Reichsamt für Luft und Kraftfahrwesen.*

L'office centralise aussi les efforts des associations, commissions, sociétés privées, qui toutes dépendent étroitement de l'État : la plus active de ces sociétés est l' « Union aéronautique (1), » qui étend son action sur toute l'Allemagne, qui s'adresse au personnel navigant, aux techniciens, aux ouvriers d'aviation; l'Union possède un organe « der Flieger » et édite des affiches de propagande.

Les anciens aviateurs militaires sont restés étroitement groupés; ils ont aussi leur organe qui, à côté de communications techniques, contient de violentes excitations pangermanistes; ce personnel, subventionné par des sociétés privées, maintient son entraînement, forme même de nouveaux pilotes.

La société « Vols et ports (2), » dont le Président est nommé par le Reich, maintient en état les terrains d'aviation.

Pendant la guerre, il existait, au ministère de la Guerre, un organe centralisateur des études techniques (3), analogue à notre section technique d'aéronautique; ce service officiel allemand a disparu, mais pour renaître immédiatement sous forme d'un groupement particulier comprenant tout l'ancien personnel de l'office technique.

Officiellement donc, l'aviation militaire, personnel et matériel, a disparu; elle subsiste néanmoins, réduite, désarmée, « camouflée, » mais elle subsiste, peu dangereuse pour le moment, inquiétante pour l'avenir, car elle constitue un cadre tout préparé pour les organisations futures.

*
* *

L'activité technique, très intense pendant la guerre, s'est maintenue.

Les Allemands ont justement admis que l'empirisme a vécu en matière d'aéronautique, et qu'il a fait place à la science de l'ingénieur. Les savants préparent le travail par leurs études spéculatives; les spécialistes serrent de plus près les problèmes dans les bureaux d'étude et les laboratoires; les recherches portent sur les moteurs, les propulseurs, la contexture générale des appareils... Cette méthode de travail a fait ses preuves; du laboratoire de Junker est sorti, en 1918, après des années de

(1) *Behulfsverband für das Luftfahrwesen,*
(2) *Flug und hafen Gesellschaft,*
(3) *Flugmeisterei.*

travail silencieux, un avion entièrement métallique qui, dès ses premiers essais, a donné les remarquables résultats prévus.

Or, l'Allemagne ne manque pas de techniciens de l'aéronautique; dans presque toutes les hautes écoles techniques, et elles sont nombreuses, il existe un cours d'aérodynamique très complet, qui permet aux industriels de recruter avec facilité un bon personnel, sélectionné par l'expérience journalière.

Beaucoup d'usines d'aviation créées avant ou pendant la guerre ont été transformées et fabriquent aujourd'hui un matériel quelconque : automobiles, machines à coudre, machines agricoles, meubles, etc. ; mais la plupart ont maintenu leurs bureaux d'études et laboratoires d'aérodynamique, avec un personnel choisi ; elles ont conservé leurs bons ouvriers d'aviation ; en peu de semaines, elles seraient en état de reprendre les fabrications d'aéronautique.

Il est d'ailleurs à remarquer que volontairement les grandes usines, les sociétés importantes, s'imposent des sacrifices pour conserver et faire travailler le personnel technique spécialisé dans l'aéronautique, et consacrent à cette œuvre une part de leurs bénéfices.

***

Par la presse, par les conférences, par une propagande constante, le peuple allemand est associé à cette préparation de la puissance aérienne ; le mot de l'ex-Empereur : « Notre avenir est sur l'eau, » est aujourd'hui remplacé par : « Notre puissance est dans l'air. »

De nombreuses réunions sont tenues auxquelles assistent anciens officiers, anciens et nouveaux aviateurs ; on y étudie le rôle militaire de l'avion dans une autre guerre; on y examine les liaisons de l'armée de l'air avec les armées de terre et de mer; on y discute les meilleurs procédés d'attaque brusquée. Le secret est recommandé aux auditeurs, mais tout finit par transpirer : dernièrement, les conférences portaient sur les procédés de bombardement des grands centres. Les uns préconisaient les grandes bombes d'une tonne capables d'écraser un quartier, d'autres veulent les petites bombes incendiaires de 1 kilogramme à base de magnésium ; ces derniers estiment que 20 000 bombes de cette nature allumeraient facilement 2 000 foyers d'incendie; or 20 000 bombes de 1 kilogramme

peuvent être transportées par cent avions à grand rayon d'action... et Cologne est à 500 kilomètres de Londres et Stuttgart à 400 kilomètres de Paris.

Telles sont les idées qui ont cours dans les milieux actifs de l'Allemagne.

***

Ce sont encore pour les Allemands des rêves d'avenir ; dans le temps présent, leur aviation est réduite en nombre, presque annihilée en puissance.

Pour donner de la réalité à ces rêves, il faudra relativement peu de temps, mais beaucoup d'argent.

Peu de temps, — car l'Allemagne a certainement à l'étude et probablement en essais, des avions nouveaux, des moteurs nouveaux. Les avions métalliques peuvent être construits rapidement, avec des matériaux standardisés, dans des usines maintenues en haleine et à mobilisation industrielle préparée ; comme entrée de jeu, elle disposera de son aviation commerciale rapidement mobilisée.

Beaucoup d'argent, — car l'arrêt brusque des fabrications industrielles, la transformation des usines, le prix élevé des constructions aéronautiques de guerre, entraîneront des sacrifices financiers considérables.

Pour le moment donc, il suffit de se garer d'une attaque brusquée, par surprise, coïncidant vraisemblablement avec un soulèvement de la population sur les derrières de nos divisions sur le Rhin. Si peu probable que puisse paraître actuellement une telle opération, encore faut-il la prévoir et se garder, tant par une escadre aérienne toujours prête à prendre l'air, que par des organes à terre, fixes ou mobiles, de défense anti-aérienne. C'est fait, et si l'attaque se produisait, quelques villes allemandes payeraient chèrement, et dès la première heure, la rupture de la paix.

***

Mais demain, l'Allemagne aura recouvré toute liberté de fabriquer et de mettre en service toute l'aviation commerciale, ou dite commerciale, qu'elle voudra ; à la condition de ne pas mettre tout de suite sur les avions des mitrailleuses ou des porte-bombes, de ne pas faire revêtir aux pilotes-aviateurs

l'uniforme feld-grau, de ne pas se livrer ouvertement à des exercices d'ensemble, les Alliés n'ont rien à dire.

Il ne faut pas attendre que le danger soit imminent pour prendre les précautions nécessaires; il est des avances qu'on ne peut regagner.

De toutes les mesures de protection, la plus énergique est d'exiger, par tous les moyens, le paiement de ce que l'Allemagne nous doit, à la condition toutefois que ce paiement ne s'étale pas sur un demi-siècle.

Ensuite, n'oublions pas que la meilleure défense a toujours été et sera toujours la possibilité de l'attaque; ayons donc une couverture aérienne importante, toujours en haleine, capable d'une action préalable, ou d'une exécution brutale.

Derrière cette couverture se mobiliseront un deuxième échelon sur appareils militaires, puis un troisième constitué par l'aviation civile transformée.

La transformation sera d'autant plus rapide, plus efficace que l'aviation commerciale sera plus développée, et fournira arsenaux, ateliers et personnel.

Cette aviation commerciale peut paraître aujourd'hui une charge financière lourde pour la nation; les lignes aériennes ne peuvent vivre que si elles sont soutenues par l'État; mais, quand ces progrès que nous sommes assurés de voir venir auront été accomplis, l'aviation de transport donnera pour les longs parcours de telles économies de temps, qu'elle sera assurée de couvrir ses frais, et de les couvrir d'autant mieux que l'organisation aura été plus complète, plus large.

Sur ce point, les intérêts économiques et militaires du pays se soudent étroitement.

***

Les résultats acquis, tant en France qu'en Allemagne, par les recherches scientifiques se développent avec intensité.

Nous ne savons pas ce que sera l'avion de demain; imitera-t-il toujours les formes de l'oiseau; ou aura-t-il des formes entièrement nouvelles? Son moteur et son propulseur resteront-ils ce qu'ils sont, ou ira-t-on chercher de nouvelles sources d'énergie, de nouveaux moyens de l'utiliser? Déjà bien des esprits sont attelés à ces graves problèmes; en ces matières, être

prêt le premier constitue une supériorité de force incontestable, souvent définitivement acquise.

Le développement en nombre et en puissance de l'aéronautique aura d'autres conséquences encore.

A côté des avions qui constitueront toujours le corps de combat, on peut admettre que les grands dirigeables pourront être utilisés pour les transports particulièrement importants.

Il est parfaitement admissible que, dans un avenir peu éloigné, on possédera des avions capables d'enlever 25 à 30 hommes armés et équipés; des dirigeables pourront même transporter de l'artillerie légère.

Aux bombardements, dont l'intensité croîtra avec le temps, dont l'efficacité grandira avec les progrès des industries chimiques, pourra donc s'ajouter le transport de petits corps de partisans à l'intérieur même du pays, ou au delà d'une mer étroite.

La couverture devra donc, non plus seulement garder la frontière, mais encore s'échelonner en profondeur dans l'intérieur du pays.

Et cette même puissance militaire aérienne donnera à celui qui la possédera des avantages économiques incontestables; il ne peut être question de transporter par les airs le fer ou le charbon; mais un moyen de locomotion qui peut mettre Paris à vingt-quatre heures de New-York, à quarante-huit heures du Cap..., donne de tels gains de temps, de telles facilités dans l'échange des courriers, dans le transport des personnes, que les relations économiques en seront profondément modifiées.

Je sais que volontiers ces idées sont traitées d'utopies, de romans à la Wells. Mais le kilomètre bouclé de Farman ne date que de 1908!

***

Le programme d'avenir est immense, et nos finances nécessitent les plus grands ménagements. Or, l'aviation coûte cher à mettre sur pied, cher à entretenir.

Il ne peut être question d'augmenter nos dépenses; il faut même les réduire.

Comment en même temps produire plus et dépenser moins? En annulant les frais généraux inutiles, en centralisant les efforts, en réunissant toute l'armée aérienne, armée de guerre, armée de commerce, sous une seule direction, en faisant pour

cette armée ce que Colbert a fait pour la marine renaissante, il y a plus de deux siècles.

Plus encore, la défense nationale est une ; elle prend une forme différente suivant la politique du moment ; les crédits totaux affectés à la défense nationale doivent être surtout consacrés au développement de l'élément de force qui correspond le mieux aux conditions politiques. C'est la conception du ministère de la Défense nationale, avec ses trois branches : terre, mer, air.

En ce moment, ce n'est pas d'au delà des mers que viendrait une agression ; elle viendra par terre et par l'air.

*
* *

Résumons :

— Actuellement, une action aérienne allemande ne serait qu'une faible réplique de ce qui a été fait durant la guerre ; nous sommes plus forts que l'Allemagne dans l'air, comme sur terre.

— Dans peu de temps, la situation peut changer, car l'Allemagne travaille, et a conservé intacts ses moyens de production ; elle veut développer sa puissance dans l'air ; elle y met, y mettra toute l'activité nécessaire.

— Pour conjurer ce danger, nous devons maintenir nos forces aériennes actives, développer largement nos moyens de transport aériens commerciaux, avoir une aviation militaire toujours mobilisée, une autre civile, toujours mobilisable, une couverture anti-aérienne en place.

— Nous devons enlever à l'Allemagne la possibilité d'armer, par l'obligation de payer.

— Nous devons, pour nous armer, sans ruiner l'État, centraliser nos moyens financiers affectés à la défense nationale.

— Nous devons reporter sur l'armée aérienne les ressources rendues disponibles dans les autres armées, par la modification des conditions de politique extérieure.

La garde du Rhin ne suffit pas.

Si vis pacem, serva cœlum.

Général Hirschauer.

BONAPARTE, MEMBRE DE L'INSTITUT

Napoléon, comme un enfant, était charmé d'avoir été élu membre de l'Institut.
CHATEAUBRIAND.

Le nom de Bonaparte apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'Institut national des Sciences et des Arts à la date du 1er novembre 1797. Ce jour-là, 11 brumaire an VI, la 1re Classe, la Classe des Sciences physiques et mathématiques, tenait séance ; le procès-verbal de la séance porte cette mention :

« Le citoyen Fourcroy (membre de la Section de Chimie) fait lecture de la lettre écrite par le général Buonaparte au Directoire exécutif, en lui envoyant le traité de paix conclu avec l'Empereur, dont le citoyen Monge, membre de la Classe, et le général Berthier ont été les porteurs. La Classe arrête qu'une copie authentique de cette lettre sera transcrite dans le procès-verbal d'une de ses séances. »

L'envoi de cette dépêche au Directoire, le choix de Berthier et de Monge pour porter au Gouvernement le texte du traité de Campo-Formio n'ont rien que de naturel. Le général de l'armée d'Italie avait accueilli Monge avec une faveur marquée, lorsque celui-ci avait été envoyé au delà des Alpes comme membre de la commission chargée de recevoir les œuvres d'art cédées à la France; l'œuvre de la commission terminée, il l'avait retenu auprès de lui. Au château de Passariano, le général et le géomètre avaient eu de fréquents entretiens. Bonaparte, qui connaissait la passion de son ami pour l'hymne de Rouget de l'Isle, avait dit plus d'une fois à la musique, même devant les négociateurs autrichiens, « de jouer *la Marseillaise* pour Monge. »

Ce qui peut donner lieu à un certain étonnement, c'est de voir qu'une dépêche officielle, adressée au Directoire, ait été lue dans une séance de la Classe des Sciences physiques et mathématiques. Pour quelles raisons Fourcroy a-t-il fait cette lecture à ses confrères ? Est-ce pour faire honneur à Monge, membre de la Classe, qui venait de recevoir une distinction exceptionnelle? Cela est possible; mais il est fort possible aussi que Fourcroy ait voulu faire applaudir de la Classe un général qui parlait de la science sur un ton qui n'était pas ordinairement le ton des hommes de guerre. Faire applaudir Bonaparte de cet auditoire et à cette date, il semble bien que cela ait été un moyen détourné, mais fort adroit, de poser devant les membres de la Classe la candidature académique du général qui venait de signer le traité de Campo-Formio.

A cette date, en effet, du 1er novembre 1797, il y avait quinze jours qu'une vacance était à pourvoir dans la Section II ou des Arts mécaniques de la 1re Classe de l'Institut national.

La Section subit d'une manière inattendue la répercussion du coup d'État du 18 fructidor. Carnot, qui était membre du Directoire depuis l'origine, avait été porté sur la liste des « individus » qui devaient être, « sans retard, déportés dans le lieu qui sera déterminé par le Directoire exécutif, » en vertu de la loi du 19 fructidor, 5 septembre 1797.

Le 26 septembre suivant, l'Institut, à une de ses séances générales, recevait communication d'une lettre du ministre de l'Intérieur, Letourneux.

« Le Directoire exécutif me charge de rappeler à l'Institut national qu'en conséquence des lois du 19 et du 22 fructidor de l'an V, la place du citoyen Carnot dans la 1re Classe, celle du citoyen Pastoret dans la 2e Classe, celles des citoyens Sicard et Fontanes dans la 3e et du citoyen Barthélemy, associé non résidant, sont vacantes. Le Directoire engage l'Institut à s'occuper de leur remplacement. »

Le procès-verbal de la séance fait suivre la lettre du ministre de cette simple indication : « Arrêté que cette lettre sera renvoyée à chacune des Classes pour s'occuper de cet objet. »

Le 17 octobre suivant, la 1re Classe s'occupa du « remplacement » que le Gouvernement attendait d'elle. « Aux termes de l'article X du règlement, dit le procès-verbal de la séance, la discussion s'établit sur le remplacement des citoyens Pelletier et

Carnot, et la Classe décide, par la voix du scrutin, que ces citoyens seront remplacés. »

Prendre la même décision pour Pelletier, de la Section de Chimie, qui était mort le 21 juillet 1797, et pour Carnot, qui avait été « fructidorisé, » c'était assimiler deux cas qui n'avaient aucun rapport; mais l'accusation de royalisme, qui avait servi de prétexte aux Directeurs pour frapper leurs victimes, avait empêché toute protestation de la part des membres de la 1re Classe, quelque singulière qu'elle fût, quand elle s'appliquait à un républicain comme Carnot. On ne connaît qu'une protestation contre la radiation des cinq membres de l'Institut; elle fut due à de Lisle de Sales, de la Classe des Sciences morales et politiques, Section d'Histoire. Jules Simon a dit de cet académicien courageux : « Il fit sans doute rougir de honte ses confrères; mais il ne parvint pas à leur donner un peu de sa fermeté. »

C'est à Passariano, où il s'était fixé depuis la fin du mois d'août, que Bonaparte apprit que Carnot était rayé des cadres de l'Institut. L'idée de le remplacer est-elle de lui? est-elle de son hôte et ami Monge, qui était justement le doyen de la Section des Arts mécaniques? Elle dut naître d'elle-même dans les conversations que les deux amis avaient sur les bords du Tagliamento, dans l'ancienne maison de campagne du doge Manin. Gaspard Monge, le grand géomètre, était sous la séduction du génie de Bonaparte, plus jeune que lui de vingt-trois ans.

Les connaissances scientifiques du général ne dépassaient pas sans doute les quatre volumes de l'ouvrage classique de Bezout, *Cours de mathématiques à l'usage du corps royal de l'artillerie*. Il les avait appris à fond quand il était cadet-gentilhomme à l'École militaire de Paris, où il avait eu parmi ses professeurs de mathématiques Louis Monge, frère de Gaspard. Dans le *Cours* de Bezout, sur lequel Bonaparte avait été interrogé à sa sortie de l'École militaire, en 1785, les mathématiques supérieures sont simplement représentées par les éléments du calcul différentiel et du calcul intégral et par « l'application des principes généraux de la mécanique à différents cas de mouvement et d'équilibre » (tomes III et IV, édition de 1772). Ce sont à peu près les connaissances que représentent aujourd'hui les programmes de la classe de mathématiques élémentaires supérieures et de mathématiques spéciales, sans que le *Cours* de Bezout dépasse ces programmes. Cela constituait pour

un candidat à la Classe des Sciences physiques et mathématiques un bagage assez mince, et il ne parait pas que ce bagage se fût augmenté pour Bonaparte par des travaux personnels de mécanique ou d'analyse. Mais qui aurait songé à demander des titres professionnels à un général de vingt-huit ans, qui, depuis une vingtaine de mois, accomplissait presque chaque jour un miracle? Son dernier miracle, c'était le traité de Campo-Formio, qui venait de consacrer la possession par la France de la rive gauche du Rhin. La rive gauche du Rhin, cela méritait bien un siège à l'Institut national des Sciences et des Arts.

Monge était de retour à Paris dans les derniers jours du mois d'octobre; il ne manqua pas de mettre ses confrères de la 1re Classe au courant du projet dont il s'était entretenu à Passariano avec le général. Il dut en surprendre et en intéresser plus d'un, en rapportant que le désir de devenir leur confrère était la pensée avouée du jeune et glorieux vainqueur. Des généraux, ses frères d'armes, lui avaient demandé quel aliment il pensait donner à l'activité de son âme, lorsque la paix l'aurait rendu à ses foyers ; et le soldat d'Arcole avait répondu : « Je m'enfoncerai dans ma retraite et j'y travaillerai à mériter un jour d'être de l'Institut. » Au cours de la campagne d'Italie, il n'avait cessé de montrer l'intérêt le plus éclairé pour les progrès des lumières et des arts. Il avait toujours accueilli, avec une prédilection toute particulière, savants et gens de lettres; dès que l'un d'eux se présentait chez lui, sa porte lui était ouverte. Il eût été difficile de souhaiter chez un candidat un état d'âme plus académique.

*
* *

Le règlement de l'Institut national avait établi pour le remplacement d'un membre la procédure qui suit.

La Section dans laquelle une place était vacante présentait une liste contenant cinq noms au moins. Le règlement n'avait prévu que le nombre minimum des candidats à inscrire; la Section avait par suite la facilité de porter sur la liste autant de candidats qu'il lui plaisait.

La liste ainsi formée était présentée à la Classe. Les deux tiers des membres de la Classe étant présents, chacun d'eux écrivait sur un billet les noms des candidats portés sur la liste, en les classant d'après l'ordre de mérite qu'il leur attribuait.

A cet effet, il inscrivait 1 à côté du dernier nom, 2 à côté de l'avant-dernier, 3 à côté du nom immédiatement supérieur, et ainsi de suite jusqu'au premier nom, qui se trouvait accompagné du nombre le plus élevé.

Le président dépouillait à haute voix le scrutin. Les secrétaires écrivaient au-dessous des noms de chaque candidat les nombres qui leur correspondaient dans chaque billet; ils faisaient ensuite les sommes de tous ces nombres. Les trois noms auxquels correspondaient les trois plus grandes sommes formaient, dans l'ordre de ces sommes, la liste de présentation soumise à l'Institut.

Cette liste de trois noms, dressée par la Classe, était présentée à l'Institut, c'est-à-dire à l'ensemble des trois Classes, lors de la séance la plus prochaine. Un mois après cette présentation, si les deux tiers des membres étaient présents, on procédait à l'élection. L'élection par l'Institut se faisait comme s'était faite la constitution de la liste par la Classe. Celui des trois candidats au nom duquel répondait la plus grande somme était proclamé élu par le président, qui lui donnait avis de sa nomination.

Le 11 novembre 1797, la 1re Classe procéda à la liste de présentation pour le remplacement de Carnot. A cette date, Bonaparte était à Milan; les visites académiques n'intervinrent point dans sa candidature.

La Section des Arts mécaniques avait dressé une liste qui ne comportait pas moins de douze noms; elle les avait classés dans l'ordre suivant, qui était l'ordre de ses préférences : les citoyens Buonaparte, Montalembert, Lamblardie, Dillon, Louis Berthoud, Bréguet, Janvier, Callet, Grobert, Molard, Lenoir, Servières.

A l'exception de Servières, auteur de quelques mémoires d'un intérêt secondaire, les concurrents de Bonaparte avaient pour la plupart des titres de candidature très sérieux.

Les uns faisaient surtout de la mécanique appliquée et tenaient peut-être plus du praticien que du savant proprement dit : ainsi Louis Berthoud, neveu du membre de l'Institut, lui-même constructeur réputé de montres marines; ainsi Bréguet, le célèbre horloger, qui entrera dans la Section de Mécanique en 1816; ainsi Janvier, ancien horloger mécanicien de Louis XVI, inventeur de plusieurs machines pour représenter les mouvements des astres; ainsi Molard, à qui l'on doit un

grand nombre de machines ou de procédés industriels et qui sera élu à la Section de Mécanique en 1815, à titre de successeur de Napoléon; ainsi Lenoir, qui avait exécuté le mètre-étalon en platine.

Les autres étaient plutôt des ingénieurs ou des mathématiciens de grande valeur. Grobert était le directeur de l'arsenal de Meulan; il avait composé plusieurs traités techniques sur l'artillerie. Callet, professeur des ingénieurs-géographes au Dépôt de la Guerre, avait publié en 1795 des *Tables de Logarithmes*, qui sont demeurées classiques. Dillon, qui mourut en 1807 ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, était connu par plusieurs mémoires sur les constructions hydrauliques; il devait construire le pont du Louvre ou pont des Arts, le premier pont en fer qui ait été construit en France, et commencer les travaux du pont d'Iéna. Lamblardie avait été ingénieur au port du Havre; il y avait construit un pont à bascule qui fit époque dans l'art du génie maritime; directeur depuis 1793 de l'École des Ponts et Chaussées, il était en outre professeur à l'École Polytechnique. De Montalembert enfin, il suffit de rappeler le grand ouvrage, *la Fortification perpendiculaire*, et l'autorité dont il jouissait dans le monde des mathématiciens et des ingénieurs.

Il s'agissait donc pour la première classe de dresser, avec cette liste de douze noms, une liste de trois noms classés par ordre de préférence.

Le bureau était composé de Lacépède, président, de Lassus et Prony, secrétaires. Étaient présents quarante et un membres sur cinquante-huit dont se composaient les dix Sections de la première classe (1).

Les quarante et un membres présents prirent tous part au vote; cependant la feuille de dépouillement n'a recensé que quarante bulletins. Un trait de plume a biffé les douze votes d'un même bulletin, car ce bulletin avait donné deux fois le numéro 2 à deux candidats (Lamblardie et Grobert) et avait omis de donner le numéro 1 à l'un des douze.

Vingt-six bulletins sur quarante placèrent Bonaparte le premier (nombre 12); quatre le placèrent 2e (nombre 11); trois le placèrent 3e (nombre 10); un le plaça 4e (nombre 9); un

(1) Avec les deux places à pourvoir, Carnot et Pelletier, le cadre complet était de soixante membres.

le plaça 8e (nombre 5); un le plaça 9e (nombre 4); un le plaça 10e (nombre 3); un le plaça 11e (nombre 2); deux le placèrent 12e, c'est-à-dire dernier (nombre 1). Comme on voudrait pouvoir mettre les noms des votants à côté de ces bulletins! Comme on voudrait connaître surtout les noms de ces deux membres, ennemis irréductibles de la gloire des armes, qui estimèrent que onze candidats, dont le peu notoire Servières, méritaient mieux que Bonaparte de devenir leurs confrères!

Le dépouillement du scrutin donna ce classement :

Bonaparte, 411; Dillon, 371; Montalembert, 367; Lamblardie, 348; Molard, 303; Louis Berthoud, 267; Callet, 265; Bréguet, 206; Lenoir, 191; Janvier, 157; Grobert, 124; Servières, 106.

« En conséquence, dit le procès-verbal, les citoyens Buonaparte, Dillon et Montalembert seront présentés à l'assemblée générale de l'Institut qui, en exécution de l'article 10 de la loi du 3 brumaire an IV, choisira parmi eux le successeur de Carnot. »

*
* *

Bonaparte était arrivé à Paris le 5 décembre. Le 11, François de Neufchâteau, qui devait au coup d'État de fructidor son titre de Directeur, donnait un dîner en son honneur. C'était un vrai dîner d'Institut. François de Neufchâteau appartenait lui-même à la 3e Classe de l'Institut national, Littérature et Beaux-Arts. Pour se rencontrer avec le général, il avait invité une vingtaine de ses confrères, qu'il avait eu soin de prendre dans les trois Classes. Bonaparte fut particulièrement en verve ce soir-là; il étonna tous les convives par la variété et par l'étendue de ses connaissances. Il parla métaphysique avec Sieyès, poésie avec M.-J. Chénier, politique avec Gallois. Il fit un accueil particulier à Daunou, l'ancien oratorien, qui avait été le principal auteur de la Constitution de l'an III. Bernardin de Saint-Pierre était l'un des convives. « Je vous connais, citoyen, lui dit Bonaparte, j'ai lu vos ouvrages. Jean-Jacques était votre ami. — Oui, général. Jean-Jacques était mon bien bon ami. Il vous a prédit en parlant de la Corse. » C'était une allusion à la phrase vraiment étonnante du *Contrat social* : « J'ai quelque pressentiment qu'un jour cette petite île étonnera l'Europe. »

Laplace et Lagrange, tous deux membres de 1re Classe,

Section de Mathématiques, faisaient partie des invités de François de Neufchâteau. Le général causa aussi avec eux; on sait qu'il eut toujours pour Laplace des égards particuliers, jusqu'à en faire, après le coup d'État de Brumaire, son ministre de l'Intérieur. Avec ces deux savants il parla mathématiques. Il leur demanda s'ils connaissaient un livre de géométrie, qui avait été récemment publié en Italie (1); il y avait remarqué en particulier une manière nouvelle et ingénieuse de diviser le cercle. Ils répondirent qu'ils n'en avaient pas entendu parler. Bonaparte demanda un crayon et un compas; très rapidement, il leur fit la démonstration de cette nouveauté géométrique. « Général, lui dit Laplace, nous nous attendions à tout recevoir de vous, excepté des leçons de mathématiques. »

Le procès-verbal de la séance du 25 décembre 1797 indique 109 membres présents, soit 47 pour la 1re Classe, 25 pour la 2e, 37 pour la 3e. Cependant il n'y eut que 104 bulletins recensés. Faut-il croire que 5 bulletins furent annulés par suite d'erreurs dans le genre de celle qui avait été relevée dans le scrutin préparatoire du 11 novembre? Le procès-verbal porte simplement :

« On procède par la voie du scrutin à l'élection pour la place vacante dans la Section des Arts mécaniques, Classe des Sciences physiques et mathématiques. Il se trouve 104 bulletins devant former au total 624 votes.

« Le citoyen Bonaparte	obtient	305	votes.
« Le citoyen Dillon	—	166	—
« Le citoyen Montalembert	—	123	—
	« Total égal	624. »	

Lorsque le président et le secrétaire de cette séance, Camus et Villar, qui étaient de la 3e Classe, apposèrent en bas de ce procès-verbal leurs signatures autographes, ils ne prirent point garde qu'ils authentiquaient une erreur singulière, qui ne viciait pas d'ailleurs le résultat général du scrutin. Le rédacteur avait indiqué 624 pour le total des votes recensés, ce qui est bien le nombre exact, à raison de 6 suffrages, 1, 2, 3, pour chacun des 104 votants; mais l'addition ne donne que 594 suffrages, soit une différence de 30.

Le procès-verbal continue : « En conséquence, le président

(1) Il s'agit de la *Geometria del Compasso*, de L. Mascheroni; elle est précédée d'une curieuse dédicace « *a Bonaparte l'Italico.* »

proclame le citoyen Bonaparte membre de l'Institut, pour la place ci-dessus désignée. »

*
* *

Plusieurs journaux mentionnèrent l'élection de Bonaparte, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail. Le journal de Poultier, *l'Ami des Lois*, dans son numéro du 10 nivôse, 30 décembre, ajouta cette pointe : « Le général Bonaparte a été nommé membre de l'Institut ; l'honneur est grand... pour l'Institut. »

L'honneur était grand pour l'élu lui-même, qui, à l'âge de moins de vingt-huit ans et demi, voyait son nom inscrit pour toujours sur ces listes qui représentaient l'élite intellectuelle de la France. Plus tard Chateaubriand dira : « Napoléon, comme un enfant, était charmé d'avoir été élu membre de l'Institut. » Sa joie ou plutôt sa fierté n'était point d'un enfant, mais d'un homme ayant pleine conscience de sa valeur et de l'honneur qu'il avait reçu ; elle allait se manifester par le titre même dont il ne manqua pas de faire suivre son nom, dans les proclamations adressées à l'armée d'Égypte : « Bonaparte, général en chef, membre de l'Institut. » Il était sûr, disait-il, qu'en prenant ce titre, il était compris du dernier tambour.

Le 26 décembre, le lendemain de son élection, le nouveau membre de la 1re Classe adressait à Camus, le président en fonctions de l'Institut national, une lettre de remerciements ; elle reçut tout de suite la publicité du *Moniteur universel*.

« Paris, 6 nivôse an VI. (26 décembre 1797.)

« Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore. Je sens bien qu'avant d'être leur égal, je serai longtemps leur écolier. S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable, comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la République Française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une idée nouvelle qu'elle (1) ne lui appartienne. — Bonaparte. »

Le membre de l'Institut élu le 25 décembre prit séance le

(1) Le texte original porte bien « qu'elle, » au lieu de « qui. »

lendemain dans la Classe à laquelle il appartenait. Il entra sans aucun cérémonial et sans que les lectures aient été interrompues; silencieusement, il vint prendre place parmi ses confrères. Dès la première séance, il fut appelé à participer aux travaux de la Classe. Un inventeur, Hanin, avait présenté une machine à imprimer portative qu'il appelait cachet typographique. Trois membres, Monge, Prony et Bonaparte, furent chargés de faire un rapport sur cette invention. Le rapport fut lu par Prony à la séance suivante, le 31 décembre. La minute de cette pièce se termine par les signatures autographes : Prony, Bonaparte, Monge.

Le règlement de l'Institut avait prévu quatre séances publiques dans l'année, une par trimestre; elles se tenaient dans la salle du Vieux-Louvre qui s'appelait alors la salle des Antiques; son nom actuel est salle des Cariatides, en raison des célèbres statues de Jean Goujon. Au milieu de la salle, une double table en fer à cheval, soutenue par des sphinx, était occupée par les membres de l'Institut. Le corps diplomatique prenait place dans la tribune aux Cariatides. Le public, mille à douze cents personnes, s'asseyait sur des banquettes qui se prolongeaient en gradins jusqu'aux embrasures des croisées et aux deux extrémités de la salle.

La salle est d'une belle ordonnance, mais d'une acoustique défectueuse; *le Courrier républicain* la qualifie de « cruelle ennemie des oreilles. » *Le Miroir* ajoute qu'on y étouffait de chaleur, qu'une séance d'Institut était « une bien ennuyeuse chose, » que telles lectures étaient « un somnifère parfait. » Faut-il citer aussi *l'Ami des Lois*? « A l'Institut, l'ennui succède à l'ennui, sans aucun dédommagement. » Il faut le reconnaître : les bureaux de ces âges héroïques ne se souciaient pas beaucoup de l'intérêt ni même de l'à-propos des lectures. Trois heures durant, de cinq heures à huit heures du soir, rapports et lectures, souvent de caractère technique, se succédaient devant le public, comme si les trois Classes avaient été réunies en comité secret.

Cependant le jeudi 4 janvier 1798, la curiosité des Parisiens avait de bonne heure rempli la salle des Antiques; des places avaient été réservées pour la première fois aux professeurs de l'École Polytechnique, des écoles de santé, des écoles centrales.

La séance s'ouvrit à cinq heures précises; des membres du

Directoire y assistaient. Le bureau, qui était celui de la Classe des Sciences physiques et mathématiques, était occupé par Lacépède, président, Lassus et Prony, secrétaires. Autour des tables en fer à cheval étaient assis 105 membres, et parmi eux Bonaparte. Rien ne le distinguait de ses confrères, en dehors de sa jeunesse et de sa gloire; il n'était point venu en tenue de général; il était habillé en civil comme les autres membres, qui n'avaient point encore un uniforme officiel. Mais il lui avait suffi d'entrer dans la salle pour être applaudi. Le *Moniteur universel* fit, au sujet de son attitude, de curieuses remarques : « Il est arrivé à la séance sans faste, y a assisté avec modestie, a reçu avec désintéressement les éloges que lui ont prodigués les lecteurs et les spectateurs, et s'est retiré *incognito*. Ah ! que cet homme connaît bien le cœur humain et en particulier les gouvernements populaires! L'homme de mérite y est forcé d'acheter, à force de modestie et de simplicité, une grâce que les ignorants et les hommes vulgaires lui accordent difficilement partout, mais plus rarement encore dans les républiques. »

L'ordre du jour se développa avec son implacable monotonie : quatre rapports sur les travaux des trois Classes pendant le dernier trimestre, et six lectures, au total dix morceaux.

La lecture qui avait fait la plus vive impression et qui avait provoqué à plusieurs reprises des salves unanimes d'applaudissements, avait été le poème de M.-J. Chénier; il était intitulé *Le Vieillard d'Ancenis, poème sur la mort du général Hoche* : événement qui remontait à trois mois à peine, au 28 septembre 1797. Après avoir célébré la gloire de celui qui n'était plus, le poète avait parlé du projet belliqueux qui remplissait alors tous les esprits, du héros qu'il appelait l'Italique et qui allait bientôt réaliser les destinées de la France.

Rendons aux nations l'héritage des mers.
Entendez, mes enfants, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique;
Voyez Londres pâlir au nom de l'Italique.
De ce chef renommé vous savez les exploits.

. . . . . .

Vous franchîtes les monts ; vous franchirez les flots;
Des tyrans de la mer punissez les complots.
Ils combattront pour l'or; vous, pour une patrie.
Si jamais un Français, des rives de Neustrie,

Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi ;
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande Nation à vaincre accoutumée
Et le grand général guidant la grande armée ?

***

Le nouveau membre de l'Institut fut un académicien assidu. Avant de quitter Paris, le 4 mai 1798, pour aller commander l'armée d'Égypte, il assista à seize séances de sa Classe et à quatre séances générales de l'Institut, dont deux séances publiques.

Le 4 avril 1798 était un jour de séance publique de l'Institut. Bonaparte y assisterait-il ? On ne le savait pas. La veille même, un arrêté du Directoire, qui avait été rendu public, l'avait chargé de se rendre à Brest pour y prendre le commandement de l'armée d'Angleterre ; le public ignorait que c'était un moyen de masquer les préparatifs qui se faisaient en Méditerranée pour l'expédition d'Égypte. Un journal raconte ainsi les impressions des auditeurs qui se trouvaient le 4 avril dans la salle des Antiques : « Lorsque, à cinq heures précises du soir, les membres de l'Institut descendirent, défilèrent et prirent place, on entendit plusieurs voix qui disaient : « Il n'y est point, il est parti ; il est arrivé, il est en Angleterre. » Ce fut au bout de trois quarts d'heure qu'un jeune homme vêtu, coiffé très simplement, ayant traversé le milieu de la salle avec rapidité et s'étant assis où et comme il put, parmi ses confrères de la première Classe, on reconnut en lui Bonaparte. Alors un murmure flatteur s'éleva : « C'est lui, le voilà, c'est lui. » On n'en dit pas davantage. »

Bonaparte était parti de Toulon avec l'escadre de Brueys, le 19 mai ; l'Italique était en train de devenir l'Égyptiaque. Aux bords du Nil, il fonda l'Institut d'Égypte, avec ses quatre Sections : Mathématiques, dont il faisait partie lui-même, Physique, Économie politique, Littérature et Beaux-arts ; mais il ne voulait pas être oublié de ses confrères des bords de la Seine. Le procès-verbal de la 1re Classe, à la date du 30 avril 1799, — le général en chef de l'armée d'Orient était alors sous les murs de Saint-Jean d'Acre, — porte cette indication : « On lit les

procès-verbaux des séances de l'Institut du Caire, depuis le 1er jusqu'au 26 frimaire (20 novembre — 16 décembre 1798), adressés à l'Institut par le citoyen Bonaparte. »

Puis, pendant de longues semaines, l'Institut national, comme la France, demeura sans nouvelles de l'absent. Tout à coup une rumeur surprenante se répand et se confirme : le général a débarqué à Fréjus le 9 octobre, il est sur la route de Paris, il est arrivé à Paris le 16 de grand matin. Sept jours plus tard, le 23 octobre, il avait repris sa place parmi ses confrères de la 1re Classe. « La Classe arrête, dit le procès-verbal de cette séance, qu'il sera fait mention au procès-verbal de la satisfaction qu'elle éprouve de voir notre confrère Bonaparte dans son sein. »

Dès le 23 octobre, à la séance où il reprenait contact avec ses confrères, il était nommé d'une commission, avec Laplace et Lacroix, tous deux de la Section de Mathématiques; les trois commissaires étaient chargés de faire un rapport sur un mémoire de Biot : « Considérations sur les équations aux différences mêlées. »

Le 27 octobre, Bonaparte assista à la séance générale, non publique, des trois Classes. Il entretint ses confrères de trois nouvelles, d'ordre archéologique et scientifique, qui se rapportaient à l'Égypte.

Une table de pierre, avec des inscriptions en grec, en copte et en hiéroglyphes, avait été découverte dans les fondations du château de Rosette; elle portait que, sous le règne d'un Ptolémée, on avait curé tous les canaux de l'Égypte et que ce travail avait coûté telle somme. Le général avait donné des ordres pour le transport de cette table en France. C'est la Pierre de Rosette, aujourd'hui au *British Museum*, devenue l'orgueil de la science française, depuis que le génie de Champollion a su découvrir dans la comparaison des trois textes le secret des hiéroglyphes.

En fouillant les fossés d'Alexandrie, on avait trouvé dans une tombe une statuette de femme, coiffée comme les femmes d'aujourd'hui; la statuette avait été expédiée en France.

Enfin le général rendit un compte détaillé des études préparatoires qui avaient été faites et qui continuaient à se faire pour le percement d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge. Ce canal avait existé dans l'antiquité; les débris qui en

subsistaient permettaient de le rétablir; il avait donné ordre à des ingénieurs de faire les travaux de nivellement nécessaires; les plans et les devis allaient être apportés à Paris.

Le 12 novembre, Bonaparte assistait de nouveau à la séance. Ce jour-là, il n'y avait pas encore quarante-huit heures écoulées depuis qu'il avait fait expulser *manu militari* les Cinq-Cents de l'orangerie de Saint-Cloud et que la loi du 19 brumaire lui avait conféré à lui, à son confrère Sieyès et à Roger-Ducos le consulat provisoire de la République Française. Simples accidents de la vie politique, qui ne troublèrent en rien la régularité de sa vie académique, ni l'ordre du jour de la séance.

Le règlement de 1795 avait institué pour chaque Classe des présidences semestrielles. Le 1er germinal an VIII (22 mars 1800), la 1re Classe procéda au scrutin pour l'élection d'un président. Le procès-verbal dit simplement, sans aucune indication numérique : « Le citoyen Bonaparte obtient la majorité absolue au premier scrutin. » Le bureau de la 1re Classe se trouvait composé de Bonaparte, président jusqu'à la fin de l'an VIII, de Cuvier, secrétaire pour les sciences physiques, de Delambre, secrétaire pour les sciences mathématiques.

Quatre jours plus tard, le 26 mars, l'Institut faisait rentrer Lazare Carnot parmi ses membres, et dans cette même Section des Arts mécaniques d'où il avait été rayé en 1797. Brumaire avait rouvert les portes de la France à Carnot comme aux proscrits de Fructidor. La mort du membre de l'Institut, Le Roy, étant survenue le 21 janvier 1800, Carnot fut élu à sa place. Bonaparte ne prit pas part à cette élection, car il n'assista pas à la séance du 26 mars; la nouvelle lui en fut certainement agréable, comme un acte de réparation légitime.

Le Premier Consul occupa pour la première fois le fauteuil présidentiel à la séance du 27 mars. « Le citoyen Président, dit le procès-verbal, propose la question de savoir s'il ne conviendrait pas de réformer le mode de scrutin employé par l'Institut dans les élections. La motion discutée, la Classe arrête qu'elle manifestera son vœu pour un changement et que son arrêté sera communiqué, dans le plus bref délai, aux deux autres Classes, qui seront invitées à nommer des commissaires pour s'occuper de cette réforme. La Classe nomme pour ses commissaires les citoyens Laplace, Monge et Delambre. »

La séance du 21 fructidor an X, 8 septembre 1802, est la

dernière où l'on relève sur les procès-verbaux de la 1re Classe la présence de Bonaparte.

*
* *

La réforme de l'Institut, faite en 1803 par le Premier Consul, établit quatre Classes, au lieu de trois ; la Classe des Sciences morales et politiques ayant disparu, ses membres furent répartis dans les autres Classes; chaque membre reçut annuellement du trésor public quinze cents francs (1) (et depuis 1803, si le prix des choses a varié, la somme de quinze cents francs est demeurée inchangée); chaque Classe nomma ses membres elle-même et elle seule, mais les membres élus durent être confirmés par le Premier Consul. La Section II de la 1re Classe, au lieu de s'appeler Arts mécaniques, prit le nom de Mécanique, qu'elle a gardé.

L'*État actuel de l'Institut des Sciences, Lettres et Arts*, au 1er octobre 1805, met hors cadre, en tête de la 1re Classe, « l'Empereur, nommé membre de cette Classe, Section de Mécanique, le 5 nivôse an VI. » La liste même des membres de la Section ne comprend plus que cinq noms : Monge, Prony, Périer, Berthoud, Carnot. Il en fut de même pour tous les annuaires de l'époque impériale.

Le gouvernement de Louis XVIII ne songea pas à publier un annuaire de l'Institut. C'est dommage ; il eût été intéressant de savoir comment la Restauration aurait traité le Roi de l'île d'Elbe sous le rapport académique. Le gouvernement des Cent Jours s'empressa de réparer la négligence du gouvernement précédent ; il fit paraître l'*État actuel de l'Institut impérial des Sciences, Lettres et Arts* au 1er avril 1815. En tête : « L'Empereur, protecteur. » Ce titre accompagnait son nom pour la première fois.

Le 10 avril 1815, le ministre de l'Intérieur adressait cette lettre au président de l'Institut impérial :

« Monsieur le Président, l'Empereur a reconnu l'inconvénient qu'il y a de laisser vacante dans la Section de mécanique de la 1re Classe de l'Institut la place que Sa Majesté est obligée

(1) Cette indemnité annuelle de 1 500 francs remontait à l'origine de l'Institut en 1795 ; la nouveauté à partir du Consulat, c'est qu'elle fut régulièrement payée. Elle était payée, et elle l'est toujours, à raison de 100 francs par mois, le surplus étant distribué en jetons de présence. Bonaparte, dans une séance de l'an IX, émargea pour la somme de 4 fr. 35.

de laisser inactive de fait. Sa Majesté tient cependant à honneur d'avoir dû cette distinction scientifique, comme simple particulier, aux suffrages de ses anciens collègues ; mais, aujourd'hui, en sa qualité d'Empereur, le titre de protecteur de l'Institut est celui qu'il convient de lui donner, dans les listes qui seront imprimées, sans cependant oublier d'y rappeler qu'il a été élu le 5 nivôse an VI.

« Je vous invite donc, Monsieur le Président, conformément à l'ordre de Sa Majesté, à faire nommer, le plus tôt qu'il vous sera possible, à la 6e place réputée vacante dans la Section de Mécanique, en vous conformant d'ailleurs à ce qui est prescrit par les règlements. — CARNOT. »

La 1re Classe se conforma aussitôt à l'invitation du ministre de l'Intérieur. Le 8 mai 1815, elle élut, dans la Section de Mécanique, à la place de l'Empereur, Pierre Molard, qui avait été en 1797 l'un des concurrents de Bonaparte dans la liste de douze candidats dressée par la Section. Ainsi se trouva reconstitué, six semaines environ avant Waterloo, le cadre de la Section II, qui était incomplète depuis que Napoléon s'était fait classer en dehors. Avec l'élection de Molard, le fauteuil de Napoléon a repris toute sa fixité académique.

Ouvrons l'annuaire de l'*Institut royal de France*, de 1817, le premier qu'ait publié le gouvernement de la seconde Restauration. La Section II, Mécanique, de l'Académie royale des Sciences, porte ces six noms : Périer, de Prony, le baron Sané, Molard, Cauchy, Bréguet. Qu'étaient devenus Monge et Carnot? Ils avaient été rayés l'un et l'autre de la liste des membres de l'Académie ; Carnot avait dû en outre prendre le chemin de l'exil. Pour Napoléon, il avait pris les devants sans le savoir, en se faisant remplacer lui-même : l'ordonnance du 21 mars 1816 l'aurait traité comme elle traita Monge et Carnot.

G. LACOUR-GAYET.

LA MORT DE L'EMPEREUR

II [1]

L'AGONIE ET LA MORT

IV. — LE DOCTEUR ANTOMMARCHI

François Antommarchi était un petit Corse qui, après avoir suivi les leçons du professeur Mascagni à l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, à Florence, était devenu l'un de ses prosecteurs. Il a dit lui-même, qu'en mars 1808, il avait été reçu, à dix-huit ans, docteur en philosophie et en médecine à l'Université de Pise, et qu'en 1812 il avait obtenu, de l'Université Impériale, le diplôme de docteur en chirurgie. « Le Grand Maître me nomma prosecteur d'anatomie, attaché à l'Académie de Pise. Je résidais comme tel à Florence. »

En admettant ces allégations comme authentiques, elles expliquaient peu pourquoi le cardinal Fesch et Madame Mère avaient choisi cet Antommarchi pour l'envoyer près de l'Empereur. Mais Antommarchi était Corse, et il était recommandé par un certain Colonna di Leca, intendant à Aquila du temps de Murat, et, depuis 1814, attaché à la personne de Madame Mère. Ce Colonna « lui proposa de passer à Sainte-Hélène ; » il se contentait d'un traitement réduit au moins d'un tiers : Foureau avait 15 000, O'Meara 12 000 : Antommarchi était fort content de 9 000 ; et puis il n'emmenait ni femme, ni domestique, ce qui était essentiel, vu la dépense. Quant à sa compétence, peu importait : l'Empereur, à son arrivée à Sainte-Hélène, ne serait plus là ; il aurait été enlevé par des anges et transporté par eux, dans une île, tout près de Rome, — au moins pas loin, — car

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

la visionnaire allemande qui faisait part de ses lumières au cardinal et à Madame, ne précisait pas ; mais, quant au fait, nul ne devait en douter, et, là-dessus, vivaient Fesch, Madame et Colonna. Quant à la voyante, elle en vivait.

Et c'était pourquoi, à la lettre écrite par Bertrand au nom de l'Empereur, le 18 mars 1818, et parvenue à Rome en septembre, le cardinal ne s'était point pressé de donner une réponse. A la vérité, il avait sous la main Foureau qui, depuis 1815, attendait l'occasion de rejoindre son maître ; pour qui s'employaient Las Cases, Planat, la reine de Westphalie et tous les membres de la famille. Foureau s'était déjà mis en rapport avec O'Meara, et lui avait demandé communication de son journal, en vue de prendre l'avis du « Nestor de la médecine, » le vénérable J. P. Franck que l'Empereur avait consulté à Vienne lors de sa maladie de 1809, et qui faisait autorité en Europe. Foureau avait cet avantage de lire et de traduire l'anglais, ce qui était inappréciable à Longwood, mais le choix du cardinal était fait. « Dans l'incertitude de trouver un chirurgien français, écrivait-il à Las Cases, nous avons décidé à se rendre à Sainte-Hélène un chirurgien corse qui a été le premier élève du célèbre Mascagni, professeur à Florence... Ce jeune homme a sacrifié pour l'honneur de l'Empereur les intérêts de sa famille et... nous pouvons compter sur son zèle et sur son inviolable attachement. »

« La petite caravane, » comme disait Fesch, qui devait porter à l'Empereur la science et la foi, se composait de trois Corses : ce chirurgien; un vieux prêtre qui, lorsque l'apoplexie ne le rendait pas muet, bredouillait alternativement en espagnol et en italien ses campagnes ecclésiastiques au Mexique, et qui ignorait tout ce qui s'était passé ailleurs ; un pâtre corse qui avait étudié pour être prêtre, mais qui ne savait pas un mot de la langue française, pas plus d'ailleurs que de l'histoire ancienne ou moderne, de la géographie, ni de quoi que ce fût. On avait assuré qu'il avait des connaissances en médecine : cela était hardi. Mais le pire de tous, c'était ce terrible homme, Antommarchi, affolé de vanité, d'ambition et de lucre, familier, audacieux, toujours hors de propos, se tenant égal à tous, sinon supérieur, avec une étonnante idée de soi, que complétaient une ignorance tranquille et un imperturbable aplomb.

L'Empereur ne l'agréa point du premier coup. Il se méfiait,

non sans raison, des talents qu'on vendait à l'Université de Pise; il avait vu, dans les journaux, la carrière qu'avait suivie l'homme qu'on lui envoyait comme praticien. Il avait appris qu'arrivé la veille, cet individu avait accepté de dîner chez Hudson Lowe. Il devait s'étonner qu'Antommarchi se présentât sans un mot d'introduction d'aucun des siens. Il refusa donc d'abord de le recevoir, et il chargea le grand maréchal de lui faire subir un interrogatoire où il rendît compte des mobiles auxquels il avait obéi, expliquât les études qu'il avait faites, fournît sur lui-même des renseignements détaillés. Ensuite l'Empereur lui-même le reçut; il le questionna sur sa famille, son pays, ses travaux, et parut assez satisfait de ses réponses, quoiqu'il le trouvât jeune et présomptueux. Le 22, il le fit informer par le comte Bertrand qu'il l'agréait comme son chirurgien avec un appointement de 9000 francs par an, un Chinois pour son service, place à table avec les deux aumôniers, et le logement qu'avait occupé O'Meara.

Dès sa première rencontre avec Hudson Lowe, Antommarchi a été convaincu que l'Empereur n'est pas malade. Alors, chaque fois que l'Empereur dit qu'il souffre, son médecin prend un air entendu, et sourit en connaisseur ; il n'a garde de le contrarier, mais il sait ce que parler veut dire, et ce n'est pas lui qu'on prend pour dupe. Il ne croit pas à la maladie que, d'ailleurs, il est incapable de reconnaître et encore plus de soulager. Aussi n'est-il jamais à Longwood quand on a besoin de lui. Quelque temps après son arrivée, il a fait une maladie dont il s'est rétabli assez promptement. L'Empereur l'a engagé à faire dans l'île quelques courses à cheval pour se distraire, et des courses à pied en allant au camp visiter les malades, et y connaître les affections qui s'y développent. Il tire de ces prétendues études d'excellents prétextes pour ne pas quitter Jamestown, où sa conduite fait scandale. En révolte constante contre les règlements, il se plaint parce qu'il est accompagné, parce qu'à la nuit close on l'a arrêté sur la route : tout lui est prétexte à récriminations. Sa vanité, exaltée au point de sembler délirante, le rend la risée des Anglais. Il invite à dîner les médecins qui résident dans l'île, et comme ils refusent, il se plaint au gouverneur. Ses fautes de tact et d'éducation rivalisent avec ses fautes professionnelles ; il se présente en costume du matin, en pantalon et bottes pour la visite chez l'Empereur. Devant l'Empereur, il

dit des Généraux, « Bertrand, Montholon, » s'abstenant de leur donner ni titre, ni grade, et les traitant à égalité. Sa tenue est négligée, ses propos tendraient à être familiers et, si l'on doit se garder de prêter la moindre créance à ses prétendus mémoires, au moins doit-on admettre que le ton qu'il s'y donne pour parler à l'Empereur et lui répondre eût été celui qu'il eût adopté si l'Empereur l'eût toléré. L'attitude qu'il prend a un air discret de connivence, d'autant plus offensant, que c'est du même coup mettre en doute les souffrances de l'Empereur et sa parole, lui attribuer une comédie qui serait déshonorante aussi bien pour lui que pour ses serviteurs. Il eût fallu d'ailleurs, entre tous les habitants de Longwood, une complicité établie qui eût entraîné pour l'Empereur le plus terrible des régimes, l'absence presque complète de nourriture et une claustration absolue sous un climat tropical: pour ses serviteurs, une continuelle simulation, depuis trois années pour le moins.

***

L'année 1819 s'était passée avec « des alternatives de bien et de mal dans la santé de l'Empereur ; à la fin, il prit l'habitude de se promener dans l'un et l'autre de ses petits jardins dont l'entretien était recommandé à Noverraz. Ils étaient sous ses fenêtres, entourés d'une grille en bois, et, de ses appartements, il pouvait y passer, soit en robe de chambre le matin, soit habillé, l'après-midi. » Ainsi donnait-il satisfaction à Hudson Lowe qui, toujours préoccupé d'une évasion possible, exigeait que l'officier d'ordonnance le vît chaque jour. En même temps, s'épargnait-il ces scènes qui eussent été comiques, si elles n'eussent été odieuses, où Hudson Lowe avait voulu forcer la porte de l'appartement intérieur. Ces promenades eurent pour effet de l'amener à « parler d'agrandir les jardins qu'il avait sous ses fenêtres : il sentait le besoin de se préserver, par un mur de gazon, des vents alizés; non seulement, il voyait dans ce travail un moyen de distraction pour lui et pour la colonie, mais il y trouvait l'avantage de repousser de la maison le cordon de sentinelles qu'on posait chaque jour à neuf heures. » Antommarchi s'est vanté d'avoir fourni cette idée à l'Empereur; il put, quand le travail eut réussi, encourager l'Empereur à y persévérer, mais l'idée ne vint pas de lui. Elle vint de l'Empereur. Il y gagnait, disait-il, un exercice salutaire à sa santé.

C'était aussi un moyen de faciliter la convalescence du comte de Montholon et de procurer de l'ombre autour d'une habitation qui en était dénuée. Il croyait aussi, en se promenant, se soustraire à la vue du capitaine de garde. »

Dès que Pierron, le maître d'hôtel, eut acheté en ville bêches, pelles, pioches, brouettes, et que chacun fut armé, — l'Empereur comme les autres, mais il ne se servait de son rateau et de sa bêche que comme de cannes, — on commença, du côté Sud, par élever un talus gazonné de neuf pieds de haut, qui avait dans sa base neuf pieds de large, sur quatre-vingts pieds de développement. Hudson Lowe ne fit d'abord aucune opposition; « mais lorsqu'il vit que la barrière des petits jardins était transportée à cette même distance et que les sentinelles de la nuit se trouvaient transportées à cette même distance, il en conçut des craintes pour la sûreté de la détention; mais il n'osa pas prendre sur lui de s'y opposer. »

Tous les matins, à la pointe du jour, Marchand, averti par une pierre que l'Empereur lançait dans la persienne de sa chambre, allait éveiller tous les habitants de Longwood, Montholon, les prêtres, le médecin, les domestiques français, anglais et chinois. L'Empereur vêtu, comme Saint-Denis et Noverraz, d'une veste de nankin, sur le col de laquelle était rabattu le col de la chemise, et d'un pantalon de même étoffe, chaussé de pantoufles rouges, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, dirigeait le travail, et le surveillait, en compagnie de Montholon. Bertrand n'arrivait guère avant huit heures et demie. Quelquefois, l'Empereur mettait à chacun d'eux une pioche dans la main, « mais elle ne fonctionnait pas, disait-il, comme dans celles de Noverraz. Messieurs, disait-il, vous n'êtes pas capables de gagner un shelling dans votre journée. » Il essaya lui-même de manier la pioche, mais les ampoules l'obligèrent à y renoncer. A dix heures, on quittait le travail. Le déjeuner de l'Empereur était servi dans l'un des petits jardins, à l'ombre de son bosquet d'orangers. « Le comte de Montholon était régulièrement de ce déjeuner. Le comte Bertrand, s'il restait jusqu'à ce moment, y était invité aussi; les prêtres et le docteur, tour à tour, le furent quelquefois, mais rarement. » Le déjeuner se composait d'un potage, un plat de viande, — poulet, gigot, ou poitrine de mouton grillée, — et de café « dont il se faisait couvrir le sucre. » L'Empereur mangeait avec appétit, il

prolongeait le repas, revenait sur le passé, aimait à raconter des anecdotes sur l'Égypte et sur la Syrie. Sortant de table, il regagnait sa chambre à coucher, suivi de Montholon. S'il le renvoyait, il se mettait au lit, et se faisait faire la lecture par Marchand, jusqu'à ce qu'il s'endormît. De deux à trois heures, il prenait son bain; il y dictait, ou il causait avec l'un des généraux qu'il avait fait demander. S'il se sentait souffrant, il ne s'habillait pas, se mettait au lit pour provoquer la transpiration qui, si elle s'établissait, lui faisait toujours du bien. S'il n'était pas souffrant, « il s'habillait aussitôt : bas de soie, souliers à boucles, culotte de casimir blanc; il restait le torse nu pour faire sa barbe, si c'était le jour, car, à Sainte-Hélène, il ne la faisait que tous les deux jours. » Après tous les détails d'une minutieuse toilette, « il se faisait brosser les épaules et le corps, insistant pour qu'on appuyât sur la partie du foie, en appuyant vivement de même sur l'épaule droite où il ressentait une douleur. On lui versait ensuite de l'eau de Cologne dans la main, et il s'en frottait le côté, la poitrine et s'en jetait sous les bras. » Il se lavait ensuite la figure dans un grand lavabo d'argent que Marchand avait emporté de l'Élysée; il prenait de sa tête, de ses mains et de ses ongles, des soins minutieux, et il s'habillait : veste blanche, habit de chasse vert, sans les boutons dorés, mais avec la plaque de la Légion; chapeau d'uniforme, pas d'épée.

A quatre heures, il ressortait, inspectait ce qu'avaient fait les Chinois, dont le nombre avait été augmenté de quatre, pour l'entretien des jardins, et qui recevaient de l'Empereur trente shellings par mois, en dehors de la solde et de la nourriture du Gouvernement. Il s'amusait à arroser avec une petite pompe « qui avait été achetée, dans laquelle on mettait de l'eau et qui, posée sur des roues, se transportait aisément sur tous les points du jardin. » Saint-Denis ou Noverraz faisait agir le balancier, et l'Empereur s'amusait à diriger lui-même le tuyau là où l'arrosage lui semblait utile.

Dans les jardins, il attendait ainsi en se promenant l'heure de son dîner. En sortant de table, il montait en calèche avec Montholon, parfois, rarement, avec Bertrand, et jusqu'en juillet 1820 il descendait chez Mme Bertrand à laquelle il faisait une visite. La brouille vint de ce qu'elle voulait partir pour l'Europe, convaincue par Antommarchi, que le grand-maréchal

avait tout le temps pour la conduire et pour revenir. L'Empereur savait mieux qu'elle, mieux surtout que le médecin, les jours qui lui étaient comptés.

Cette rémittence dont les occupations au jardin avaient été le symptôme plus que la conséquence, avait donné à tout le personnel de Longwood un regain d'activité. On imagina de transporter de vieux chênes avec des mottes qui demandaient l'effort de vingt hommes afin d'apporter un peu d'ombre autour de la maison. On transplanta ainsi des arbres fruitiers, surtout des pêchers qui, dès la première année, donnèrent des fruits. L'Empereur imagina ensuite d'utiliser pour l'agrément, les eaux qui, du Pic de Diane, arrivaient à Longwood. Laisser ces eaux dans un réservoir d'où on les conduisait aux diverses parties du jardin, lui paraissait banal. Il imagina de les faire couler dans des bassins, reliés par des conduites à découvert, dont il traça minutieusement les plans sur le terrain. Au bord d'un de ces bassins, il fit placer une grande volière dans le style chinois qu'il fit confectionner à Longwood. Quant à la terre tirée pour creuser les bassins, il la fit disposer en une masse circulaire, à gradins successifs, semés de gazon, plantés de fleurs et de rosiers. Cette éminence, placée à la hauteur de la vérandah, interceptait la vue sur le potager, et gênait la communication. L'Empereur fit percer, dans les terres rapportées, une sorte de tunnel, et y établit une salle fraîche, boisée, munie de portes vitrées, et traversée par une large rigole en bois qui amenait l'eau, des bassins du jardin à ceux du potager. Il venait souvent s'asseoir dans cette grotte. Au bassin du milieu, Chandelier, le chef de cuisine, était parvenu, moyennant un tuyau de plomb, à appareiller une petite gerbe d'eau qu'on faisait jouer quand l'Empereur sortait. C'étaient là ses « grandes eaux » à lui qui avait eu Versailles, Trianon, Saint-Cloud, ces eaux diaprées qui, des hauteurs où elles montaient, tombaient en pluie fraîche, ces eaux disposées à miracle pour le plaisir des yeux, qui, de leurs fluidités passagères, formaient de merveilleuses architectures. Il avait pris une distraction à ces médiocres travaux. On eût pu les trouver ridicules, et la petite gerbe, et la grotte, et les bassins, mais pour le distraire, ses gens s'étaient ingéniés ; ils avaient, de leur mieux, fait à leur maître l'aumône d'une petite joie, et c'était assez...

Ces travaux avaient fait le bruit de Jamestown, et l'Ile entière

s'en occupait. Par une de ces indiscrétions dont les filles anglaises sont coutumières, et qu'elles se font pardonner par la fraîcheur de leur teint, la hardiesse de leur corps bien campé, et la candeur de leur regard droit, miss Johnston, la fille du premier lit de Lady Lowe, s'introduisit crânement dans le jardin. Elle y rencontra Montholon. Elle lui dit le désir qu'elle avait d'apercevoir l'Empereur. Montholon lui offrit son bras, et la promena dans les allées. Sous le long berceau couvert de feuilles de la Passion, l'Empereur se promenait. Montholon pensa que la vue de cette jolie personne ne lui déplairait pas, et il la lui mena. « Son premier mouvement fut un très grand embarras, » qui céda devant la grâce aimable de l'Empereur. Il lui dit quelques mots aimables, lui fit servir des sucreries, et, de sa main, il cueillit une rose qu'il lui offrit.

Après s'être faits terrassiers, jardiniers et hydrauliciens, les serviteurs de l'Empereur, pour lui plaire, s'étaient faits tapissiers. Napoléon, dans le bouge où le confinait l'espionnage d'Hudson Lowe, éprouvait une horreur physique au contact de tentures ou de tapis malpropres. Dans les deux chambres où il vivait, la tenture de nankin, pourrie par l'humidité du sol et des murs, comme par l'absence d'air et de lumière, était rongée et souillée par des rats, la plaie consacrée de Sainte-Hélène. On proposa à l'Empereur diverses solutions, mais il aurait fallu introduire des ouvriers anglais dans son appartement intérieur, et il ne le voulait pas. Il n'autorisa le changement que lorsqu'il fut assuré que tout serait fait par les gens de la maison. Et ce furent eux seuls, en effet, aidés de quelques Chinois, qui nettoyèrent les murs, collèrent du papier blanc, enlevèrent les châssis où ils remplacèrent le nankin par de la mousseline, nettoyèrent et vernirent les meubles, blanchirent les plafonds, changèrent les rideaux de soie verte des petits lits de campagne, substituèrent les aigles des cloches de l'argenterie brisée, aux boules des colonnettes et du couronnement des lits. Quand l'Empereur pénétra dans la chambre, deux pastilles d'Houbigant brûlaient dans la cassolette, la lumière douce du flambeau couvert éclairait joliment les murs : « Ce n'est plus une chambre, dit-il, c'est le boudoir d'une petite maîtresse. »

Antommarchi, dont l'arrivée avait coïncidé avec cette détente relative, en triompha et l'attribua aux prescriptions qu'il avait ordonnées. Le 18 juillet 1820, il écrit au chevalier Colonna ces

extraordinaires hâbleries : « Il y a déjà six mois que je suis dans cette île, et je puis vous assurer que je n'ai pas passé un jour, une nuit, sans prodiguer à mon illustre malade tous les secours que mon zèle et mes connaissances médicales pouvaient me suggérer. Je l'ai trouvé atteint d'une hépatite chronique, du caractère le plus grave; les soins que je lui ai donnés paraissent couronnés de succès. » Bien entendu, Antommarchi est trop avisé pour croire à la maladie, mais il consent à s'associer à la comédie que l'on joue, pourvu qu'on sache bien que lui seul, par son savoir, son zèle et son dévouement, a soulagé, sinon guéri, l'Empereur, qu'il voit à peine quelques minutes le matin, et pas tous les jours!

*
* *

Rien ne permet d'attribuer aux prescriptions d'Antommarchi l'amélioration qui a paru dans l'état de l'Empereur lequel, jusqu'à la fin de juillet, a paru s'intéresser à ce que ses serviteurs faisaient pour lui plaire et presque moins souffrir.

Depuis quelques mois, il a manifesté une inclination à s'occuper de religion. Ainsi le trouve-t-on se faisant lire l'Évangile; c'est lui qui, dès la mort de Cipriani, enterré par un ministre protestant, a réclamé, « pour ne pas mourir comme un chien, un prêtre catholique. » Le prêtre, les prêtres que Fesch a choisis, sont stupides; il ne saurait ni s'entretenir avec eux, ni tirer de leur conversation aucun secours; mais ce sont des prêtres, et parce qu'ils sont prêtres, ils sont en mesure de faire pour lui ce que nul homme ne pourrait faire.

Napoléon ne s'était jamais attaché à une philosophie définie. Il était un spiritualiste fataliste. Il avait certainement combattu l'intrusion des prêtres dans l'administration, à moins qu'il ne les y provoquât lui-même. Il disait en 1808 : « Les ecclésiastiques doivent se concentrer dans le gouvernement des affaires du ciel. La théologie qu'ils apprennent dans leur enfance, leur donne des règles sûres pour le gouvernement spirituel, mais ne leur en donne aucune pour le gouvernement des armées, ou l'administration. » Ce qui ne l'empêchait pas de reconnaître à un autre moment : « Les prêtres catholiques... ont été cause que la conscription de cette année a été beaucoup mieux que celle des années précédentes. » C'était donc au profit de sa politique qu'il entendait que cette force s'aperçût; il disait:

« Je ne vois pas dans la Religion le mystère de l'Incarnation, mais le mystère de l'Ordre social, » et il ajoutait : « Elle rattache au ciel une idée d'égalité qui empêche que le riche ne soit massacré par le pauvre. » Il reconnaissait la profondeur de son influence sur les Français lorsqu'il disait : « La religion catholique est celle de notre patrie ; celle dans laquelle nous sommes nés. » Argument suprême : la tradition engendre le traditionalisme, et c'est à son avis l'argument par excellence.

Napoléon n'avait jamais fait profession d'incrédulité. Il avait l'horreur de l'athéisme, même une sorte de crainte superstitieuse. Il était déiste à la façon de Rousseau, dont il ne lui restait guère que cette opinion, de toutes celles qui, jadis, l'avaient entraîné à la suite du philosophe de Genève. Toutefois, ne faudrait-il pas s'y fier, et quand il rencontre Julie et Saint-Preux, ne sent-il pas en son cœur refleurir la pervenche ? Il a, politiquement et moralement, l'horreur de l'athéisme : « c'est la maladie à craindre, » a-t-il dit. Il ne répugne donc pas à la solution catholique. Son atavisme est uniquement catholique. Dans les deux lignes de sa famille, il a des prêtres, des prêtres à la Corse, attachés autant à leur pays qu'à la formule romaine, prêtres séculiers qui prêtent serment à la Constitution et qui s'opposent aux Réguliers.

Sa mère, qui était pieuse, qui est devenue dévote, n'a eu, du côté religieux, aucune action sur ses filles ; elle a fort bien laissé Napoléon, Élisa et Caroline, vivre avec Joséphine, Bacciochi et Murat, sans avoir passé devant un prêtre : mais c'est elle qui a appris à Napoléon ses oraisons, qui lui a enseigné ce signe de croix, qu'en toute occasion, comme machinalement, il réitère. Il a eu une enfance catholique, une éducation catholique. Qui dira par quels liens mystérieux et secrets, l'homme reste attaché à la religion des ancêtres, à la religion dont, avec ses premières paroles, il a appris à balbutier les prières ? Par quels impénétrables mobiles, à l'heure où il sent la vie lui manquer, réclame-t-il les pratiques qui ont apporté à ses ancêtres, tremblants de rouler à l'abîme, le repos et la paix ?

Napoléon n'a pas seulement pratiqué la formule religieuse dans laquelle il est né, dans laquelle il a été élevé ; il l'a choisie. Il l'a estimée préférable à celle que tant de gens si hardis et si remuants ont prétendu imposer à lui, et par lui à la France ; il l'a élue, il l'a restaurée, il a assuré le sort matériel de ses

prêtres; il lui a accordé, sinon des privilèges politiques, du moins des honneurs, et des exemptions civiles; il s'est efforcé de la préserver par ses lois, du péril de n'être plus nationale; il a, par sa présence assidue à la messe dominicale, et par son attitude durant l'office, marqué une adhésion que ceux-là seuls discutent qui sont nés, et qui ont été élevés dans une opposition confessionnelle aux croyances catholiques.

Napoléon n'admet point que les quatre grands événements de l'existence humaine, s'accomplissent sans l'intervention de la religion, et sans l'assistance du prêtre. C'est pour que le prêtre l'assiste, qu'il a requis sa venue, car il sait que sa fin est proche. Il veut à présent préparer au Dieu qui viendra le visiter, l'accueil qu'il lui doit.

Buonavita et Vignali ont apporté d'Europe une malle contenant des vêtements d'église et des habits sacerdotaux, que Fesch a envoyés et qui sont « d'une très grande beauté. » Depuis leur arrivée, ils disent la messe dans le salon, sur une table quelconque. L'Empereur ordonne que la salle à manger, dont il ne se sert plus, soit transformée en chapelle « d'une façon permanente. » Il mangera désormais dans le salon. La chapelle doit être digne de celui qui en sera le premier paroissien. Tout Longwood se met à la besogne. Noverraz, aidé d'un menuisier chinois, élève, sur deux marches, un autel, sur lequel Pierron, habile, comme officier, à *cartonner*, dresse un tabernacle blanc et or pour le Saint-Sacrement. Le mur du fond est garni, par Marchand et Saint-Denis, d'une draperie de satin rouge relevée par des patères dorés; un tapis de velours vert avec un N couronné, en galon d'or, et des N plus petits dans les coins, couvre les marches de l'autel, et s'étend jusqu'au prie-Dieu de l'Empereur. Les galons manquaient pour les couronnes impériales, mais M. de Montholon a retrouvé dans ses malles sa veste-uniforme d'aide de camp du prince vice-connétable sur laquelle on « trouve tous les galons dont on a besoin. » Si bien qu'on en a tiré, outre quatre couronnes, une grande croix pour le soubassement de l'autel. Celui-ci est couvert d'une nappe ornée de larges guipures et de dentelles anciennes. Des deux côtés du tabernacle, que surmonte une croix d'ébène, avec un beau Christ d'argent, on a placé des girandoles d'argent à six branches et des vases de porcelaine de la Chine que l'on garnit des plus belles fleurs du jardin. Le dimanche, à midi, car tout

a été fait dans une semaine, on ferme la porte par laquelle la pièce est éclairée, on allume les bougies des candélabres, on pose des lampes à globe sur des consoles des deux côtés de l'autel. L'abbé Buonavita, revêtu de ses plus beaux ornements, est debout au-devant, assisté de l'abbé Vignali et du jeune Bertrand qui fait l'enfant de chœur. Derrière le fauteuil impérial, — qui est un trône, — et quel trône ! — la petite cour s'est groupée dans l'ordre hiérarchique. L'Empereur entre, suivi du grand-maréchal et de M. de Montholon, et vient se placer devant son prie-Dieu. L'abbé Buonavita le salue comme le saluait le grand-aumônier dans les chapelles impériales, et il commence la messe.

Ce jour-là, il y eut à Sainte-Hélène des cœurs en joie, et, de cette petite chapelle que de braves gens se sont ingéniés à décorer, se dégage une tendre effusion vers la Patrie, comme vers la religion des ancêtres. Pour l'Empereur, il se mêle aux sentiments qu'il éprouve l'assurance d'être arrivé au port, la certitude d'être prochainement délivré, la conviction que ses destins vont être accomplis et que bientôt, dans cette chapelle de misère, son Dieu l'accueillera.

*
* *

Jusqu'au mois de juillet 1820, l'exercice qu'a pris l'Empereur et l'occupation qu'il a prise à ces travaux dans les jardins lui ont donné une apparence de santé qui contraste avec son état antérieur. L'air lui a fait assez de bien pour qu'il ait pu risquer quelques promenades à cheval, et, pour en rendre le parcours plus aisé, Lowe a pris sur lui d'étendre les limites que l'Empereur parcourrait sans être accompagné. Peut-être s'imaginait-il que, de la sorte, la santé du captif se rétablirait ; et à l'opinion que Gourgaud avait répandue à ce sujet, Antommarchi ajoutait un diagnostic qu'il ne manquait pas de professer à Jamestown et sans doute à Plantation House. Nul de ceux qui entouraient l'Empereur ne montrait d'inquiétude au sujet de sa santé. Le grand-maréchal pensait à s'absenter, à conduire sa femme en Europe, et préparait une absence qui ne pouvait être moindre de neuf mois. Montholon avait annoncé son départ, et il appuyait, dans chaque lettre qu'il écrivait à sa femme, sur la joie qu'il éprouverait à la retrouver. Il n'attendait, à l'en croire, que l'arrivée de son remplaçant. Mais comme l'Empereur voyait ces lettres, n'était-ce pas un chantage ?

V. — L'AGONIE

L'Empereur, durant les premières années de son séjour à Sainte-Hélène, a paru ressentir du côté du foie une affection relativement bénigne, qui eût cédé à un traitement approprié, à une cure thermale, par exemple, ainsi qu'il était arrivé à Madame qui, elle aussi, avait eu de ces inquiétudes. Cette affection s'est aggravée par l'absence d'exercice, par une détestable hygiène, par des médicaments contre-indiqués, par une constipation opiniâtre, par une méconnaissance des symptômes constatés le 16 janvier. Sur l'annonce par Lowe du départ prochain de Bertrand, l'Empereur eut une crise de foie en juillet, mais cette crise céda rapidement. A la fin du mois, il reprit un semblant d'activité qu'il garda pendant le mois d'août et la première moitié de septembre. Mais alors ses forces diminuent, le moindre exercice le fatigue, l'air même lui fait mal. Il prétend lutter, il monte à cheval, il veut jouir des libertés qui lui ont été rendues pour se promener hors de l'enceinte. Il rentre extrêmement fatigué, est obligé de prendre le lit. Il ne supporte plus la calèche qu'à grand'peine. Toutefois, il ne se sent pas encore atteint aux sources de la vie. C'est une indisposition, premier résultat de la cessation de son inactivité prolongée ; il lui faut du mouvement, une *bonne fatigue*. Le 4 octobre, il combine une excursion à Sandy-Bay, chez sir William Doveton. Bertrand, Montholon l'accompagneront; on emportera un bon déjeuner, un déjeuner au champagne. C'est loin; l'Empereur, dont l'appétit s'est éveillé, mange un peu plus que d'habitude, boit trois flûtes de champagne. Au retour, il est recru de fatigue; il atteint à grand'peine la route où stationne la calèche, et, à l'arrivée, il se met au lit avec un violent mal de tête. Désormais, seulement un peu de marche dans le jardin, quelques tours de calèche, le lit et des bains prolongés, de deux à trois heures, à haute température. Certains symptômes de décadence apparaissent. Il a peine à supporter la grande lumière, il entend mal, il a des vertiges, la constipation est persistante, et lorsqu'elle cède aux lavements, un affaiblissement extrême se produit.

Antommarchi, devenu par son inexactitude, ses continuelles courses en ville, tout à fait déplaisant, juge « nécessaire de poser des vésicatoires aux deux bras. » L'Empereur s'y refuse

d'abord. « Pensez-vous, dit-il, que M. Lowe ne me martyrise pas assez, sans que vous veuilliez en avoir votre part? » Bertrand et Montholon insistent. A la fin, il consent. Au début d'octobre, le 5, à en croire Antommarchi, il livre ses bras, mais Antommarchi ne sait point poser un vésicatoire. Il ignore qu'on y donne une forme, ronde ou ovale, et qu'on rase la place où on l'applique. Il coupe ses deux vésicatoires en carré, les applique sur les bras, et s'en va en ville. L'Empereur, resté au lit, gêné et agacé, fait, à plusieurs reprises, demander son médecin qui n'est pas rentré. Il arrive à la fin, se fait annoncer, demande à l'Empereur comment il se trouve des vésicatoires. « Je ne sais pas, répond l'Empereur. Laissez-moi tranquille... Vous me posez des vésicatoires qui n'ont pas de formes; vous ne rasez pas la place avant de les appliquer : on ne le ferait pas pour un malheureux dans un hôpital... Ce n'est pas ainsi qu'on arrange un pauvre homme. » Antommarchi veut répliquer. — « Allons, lui dit l'Empereur, vous êtes un ignorant, et moi, un plus grand encore de m'être laissé faire. » Il n'est point facile à soigner, et c'en est là la preuve; il ne consent que difficilement à accepter un médicament et il en conteste le plus ordinairement l'effet. Pourtant ici, lorsqu'on lève les vésicatoires, il doit reconnaître qu'ils ont produit un effet sur les fonctions digestives et ramené un peu d'appétit. Après quelques semaines de pansement, ils sèchent d'eux-mêmes.

Les journées de l'Empereur se passent en partie dans son intérieur, qu'il tient fermé une partie de la journée; « s'il sort, c'est pour monter en calèche, ou faire un tour dans le jardin, s'y asseoir et y passer une heure en compagnie du comte de Montholon, ou du grand-maréchal... Cet état d'atonie va en augmentant chaque jour. S'il rentre de promenade, l'air lui a fait mal; il passe au billard, et fait tout fermer... L'appétit a disparu... Il ne prend du rôti qu'on lui sert, que la partie rissolée dont il extrait le jus avec son palais, sans pouvoir en avaler la viande; son bouillon n'est bon qu'à l'état de jus, ce qui devient fort échauffant. »

Autommarchi, même s'il avait eu des connaissances et une pratique médicales, eût été dans l'incapacité de soigner l'Empereur, qui le recevait quelques minutes à peine « sans lui rien dire de ce qu'il éprouvait; » mais l'incroyable légèreté qu'il portait à réaliser ses impressions, l'amenait tantôt à décider

que le grand-maréchal pouvait, sans rien craindre pour l'Empereur, s'absenter durant neuf mois, tantôt à annoncer que l'Empereur n'avait pas pour trois mois à vivre... Sauf s'il consentait à se laisser poser un cautère, il aurait alors une chance. A force d'insister, Montholon et Bertrand obtinrent qu'un cautère fût posé au bras gauche (ç'aurait été le 18 novembre, au dire d'Antommarchi.) « Ce cautère sembla répondre d'abord à l'effet qu'en attendait le docteur ; au bout de quelques jours, l'appétit revint un peu ; les soupirs spasmodiques, qui étaient fréquents, le devinrent moins. » Il y eut accalmie. Mais les contrariétés continuaient : le médecin n'était jamais à Longwood quand l'Empereur le faisait demander, par exemple pour refaire un pansement dérangé. Marchand prit le parti de s'offrir « et d'y suppléer, » jusqu'aux derniers jours de l'existence de l'Empereur, où le cautère sécha tout à fait.

On approchait de 1821. Si fort que Mme Bertrand eût désiré quitter Sainte-Hélène, quelles qu'eussent été les raisons que fournissent à son départ sa santé et celle de son petit Arthur, le grand-maréchal refusa d'embarquer sur le bâtiment venu de l'Inde, qui devait le ramener en Europe avec sa famille. Il avait compris que le dénouement était imminent, et il n'eût pas consenti à déserter son poste.

L'Empereur lui-même avait la conviction que ses jours étaient comptés. Le 1er janvier 1821, comme Marchand entrait dans sa chambre, ouvrait les persiennes et présentait ses vœux : « Ce ne sera pas long, mon fils, lui dit-il, ma fin approche, je ne puis aller loin. » Une sensation désespérée se faisait jour en lui. Il sentait que tous ceux qui l'avaient accompagné, aspiraient à le quitter : tous, comme Montholon qu'il ne retenait qu'à coups d'argent ; comme Mme Bertrand, qu'il ne voyait plus à cause de cela ; comme Bertrand même, pris entre son devoir de sujet et de soldat, et celui d'époux et de père ; comme Antommarchi, qui, sans avertir qui que ce soit des Français, était venu, à la fin de janvier, prévenir sir Thomas Read, le sous-gouverneur, de sa volonté de retourner en Europe ; comme Buonavita, le prêtre que Fesch avait découvert, et dont l'état de santé s'aggravait, dit-on ; comme Chandelier, le cuisinier, qui n'attendait plus que l'arrivée de son remplaçant ; comme Gentilini, l'ancien batelier de l'Ile d'Elbe, dont on avait fait un valet de pied. Le vide se faisait et c'était la fin de cette ordonnance d'étiquette

qu'il avait maintenue avec une fermeté désespérée, et qui, réduite seulement à deux officiers, pouvait à peine donner à présent l'illusion d'une cour.

Lorsqu'il avait su qu'Antommarchi avait, près des Anglais, réclamé son congé, l'Empereur avait dicté une note où, parlant de lui-même à la troisième personne, il disait : « Le sieur Antommarchi, son chirurgien, est insuffisant pour le secourir dans son état actuel de maladie ; il désire un médecin de son ancienne maison de santé de Paris, ou de ceux qui ont servi à l'armée comme médecins en chef de corps d'armée, et âgé de plus de quarante-cinq ans. Les sieurs Desgenettes, Percy, Larrey spécialement, pourraient désigner celui de ces médecins qu'ils jugeraient digne d'obtenir la confiance du malade. »

Plus loin, il disait : « Le parti qu'a pris lord Bathurst de s'adresser au cardinal Fesch à Rome, et qui paraissait sage, s'est trouvé en défaut par l'effet de la surveillance exercée sur tous les membres de sa famille et de l'impossibilité où ils sont de correspondre avec la France. Tout ce qu'il est nécessaire de faire, ne peut l'être que par l'intermédiaire des gouvernements anglais et français. » Napoléon désirait particulièrement, disait Montholon à Lowe, que sa famille n'intervînt en aucune façon dans les nouveaux choix; il avait trop à se plaindre du choix fait par elle des personnes envoyées à Sainte-Hélène. Le ministère du Roi de France étant presque entièrement composé de personnes qui l'avaient servi dans les mêmes places, était le mieux apte à choisir ceux qui pouvaient lui convenir. Quant aux remplaçants de Bertrand et de Montholon, « l'Empereur eût préféré d'abord le général Drouot ; quant à l'autre personne, ce pourrait être un civil, même ayant été ecclésiastique, un conseiller d'État, un ancien chambellan, ou un ancien confident, un ami avec lequel il eût été lié intimement, lorsqu'il était officier d'artillerie, mais un homme lettré, un homme de talent et de gravité dont il pût faire un compagnon. »

L'idée de s'adresser au gouvernement du roi pouvait seule donner un résultat, mais il fallait compter dix mois au moins avant que le prêtre, le médecin et le compagnon demandés par l'Empereur pussent le rejoindre. Quelque bonne volonté qu'on y portât, il fallait que de Lowe à Bathurst, de celui-ci à son collègue du Foreign Office, du marquis de Londonderry au ministre des Affaires étrangères de France, le baron Pasquier,

la demande eût couru. Il fallait qu'on trouvât des hommes de bonne volonté et qui fussent prêts à partir. A la vérité, on n'en trouva point un seul parmi les anciens courtisans, les anciens ministres, les anciens serviteurs de l'Empereur, mais ailleurs. Le prêtre eût été Mgr de Quélen, coadjuteur de Paris, et il fallut l'état de santé du cardinal de Talleyrand pour qu'il renonçât; il eût été suppléé par l'abbé Deguerry, le futur curé de la Madeleine, l'otage fusillé en 1871 par les hommes de la Commune. Le médecin eût été M. Pelletan fils, médecin du Roi; six mois avaient suffi, tant l'empressement avait été grand. Pour les compagnons, on n'avait trouvé que Planat, qui avait été un peu de temps, en 1815, officier d'ordonnance de l'Empereur. C'était un brave homme peu décoratif, très dévoué, avec un caractère détestable.

Néanmoins, d'ici qu'ils arrivassent, l'Empereur ne pouvait se passer d'un homme qui fît au moins figure de médecin. Il ne pouvait douter de l'ignorance d'Antommarchi; il l'avait flétri par une note que Montholon lui avait remise à lui-même : « Depuis quinze mois que vous êtes dans ce pays, vous n'avez donné à Sa Majesté aucune confiance dans votre caractère moral; vous ne pouvez lui être d'aucune utilité dans sa maladie, et votre séjour ici quelques mois de plus, serait sans objet. » Mais encore, selon les préjugés de la civilisation européenne, convenait-il qu'il eût un médecin auprès de lui quand il mourrait. Antommarchi demanda pardon, obtint de rester et de reprendre son service (6 février).

A ce moment, l'Empereur ne s'habillait plus que rarement. Le vent du Sud-Est lui faisait mal et irritait ses nerfs. Les promenades en calèche devenaient de plus en plus rares. A chaque fois, il rentrait comme anéanti; ses pieds étaient glacés, et, pour les réchauffer, on employait, de préférence aux boules d'eau chaude, des serviettes « bouillantes. » On avait essayé, pour suppléer à l'exercice qu'il ne pouvait plus chercher au dehors, d'une bascule montée sur un pivot élevé de trois à quatre pieds au-dessus du plancher; il se plaçait à une extrémité de la bascule, un de ses officiers à l'autre, parfois les enfants de Bertrand. Il se donnait ainsi quelque mouvement, un peu d'exercice et une petite distraction.

Le mois de février passa ainsi. Sans qu'on parût s'en inquiéter, les vomissements étaient devenus fréquents, presque quoti-

diens; la fatigue augmentait, l'alimentation était presque nulle; l'atonie continuelle.

Le 15 mars, le jour où l'abbé Buonavita, incapable de supporter plus longtemps le séjour dans l'île, repartait pour l'Europe, l'Empereur, qui lui avait donné ses instructions sur ce qu'il aurait à dire à Madame, avait consenti à sortir; mais lorsque, habillé, il s'était laissé conduire devant la voiture, il n'avait pu y monter; il était rentré, secoué par un frisson glacial. On le mit au lit, on le couvrit de deux couvertures; Noverraz et Saint-Denis se relayèrent pour changer les serviettes que Marchand posait sur ses pieds. Il se plaignait d'avoir *le ventre pâle;* on y mit aussi des serviettes; la moiteur arriva, puis des sueurs telles qu'il fallut plusieurs fois le changer de flanelle. Il congédia le docteur, envoya Montholon déjeuner, se fit lire par Marchand les campagnes de Dumouriez. Il en causa avec Bertrand lorsque celui-ci vint pour sa visite de l'après-midi. Plus tard, il voulut se lever, aller jusqu'à son chêne, s'asseoir à l'ombre pendant qu'on aérerait sa chambre. A peine y était-il que se déclara une nouvelle crise. Quand le médecin rentra, après avoir conduit Buonavita à Jamestown, l'accès était passé. La nuit fut assez bonne. Au matin, l'Empereur voulut sortir; il prit un biscuit et un verre de Malaga, et se fit conduire à son banc. A peine y était-il qu'il rendit ce qu'il avait pris, et qu'une crise se déclara comme la veille; ses membres étaient glacés, ses traits décomposés. Désormais, chaque jour, tel sera le bulletin. Dans cette chambre où les rats sont revenus en masse, les cousins qui ont envahi Longwood promènent l'agacement de leur susurrement et la cuisson de leurs piqûres. Il faut, pour les dérouter, toute sorte d'artifices qui ne réussissent guère.

Et au supplice des cousins s'ajoute celui du médecin. Sans être plus exact ni plus assidu, il a imaginé de donner des remèdes. On ne sait sur quelles indications il a prescrit l'émétique. L'Empereur refuse d'abord et ne se rend que sur l'insistance de son entourage. Il prend de l'émétique en deux doses; les efforts qu'il fait l'épuisent sans résultat. Il passe la nuit dans son fauteuil, sans lumière, de crainte des cousins. Est-ce un résultat de la médication? la journée du 23 est un peu plus calme. Antommarchi en profite pour revenir à l'émétique ; l'Empereur consent, mais les efforts qu'il fait pour vomir le rebutent. Il refuse de prendre quoi que ce soit que prescrive son médecin,

et ne boit plus que de l'eau de réglisse anisée, d'une petite bouteille qu'il garde près de lui. Antommarchi insiste; même il essaie de persuader Marchand d'émétiser les boissons qu'il présenterait. L'Empereur, sur une indiscrétion, en a connaissance; il entre dans une grande colère contre Marchand, demande Antommarchi, qui est absent et qui, lorsqu'il revient, s'excuse sur ce que l'Empereur, en refusant les remèdes, met sa vie en danger. « Eh bien! monsieur, lui répond Napoléon, vous dois-je des comptes? Croyez-vous que la mort ne soit pas pour moi un bienfait du ciel? Je ne la crains pas : je ne ferai rien pour en hâter le moment, mais je ne tirerais pas la paille pour vivre. »

***

Depuis le 18, Marchand veille toutes les nuits, assisté de Noverraz et de Saint-Denis; mais Noverraz, sous une attaque de foie, doit prendre le lit, et Marchand qui relève d'une dysenterie, peut craindre une rechute. La maladie peut être longue, et il faut organiser le service : Montholon et Bertrand se proposent. L'Empereur, lui-même, règle les heures de veille. Antommarchi ne s'est pas même offert.

L'antipathie légitime que l'Empereur a conçue contre cet homme, milite avec d'autres considérations pour le disposer à voir un médecin anglais proposé par Lowe; ce n'est point que Lowe croie à la maladie : il est convaincu qu'elle est encore une simulation, et, presque jusqu'à la fin d'avril, il en paraîtra certain. Mais, d'après les règlements venus de Londres, que Lowe exécute scrupuleusement, l'officier d'ordonnance doit constater chaque jour la présence du prisonnier. Or, il ne l'a point vu depuis quinze jours, et le général Buonaparte pourrait bien s'être évadé. Le médecin constatera qu'il est présent. Si l'Empereur ne consentait pas, l'officier de garde forcerait la porte : on en reviendrait à ces scènes douloureuses et tragi-comiques qui avaient marqué l'année 1819. Montholon négocie avec Lowe pour obtenir quelques jours de répit, et tout Longwood s'emploie pour obtenir l'agréement de l'Empereur.

Le 1er avril, Napoléon consent à recevoir le docteur Arnott, chirurgien du 20e régiment. Si peu qu'il tînt à la vie, il pouvait souhaiter que, par quelque palliatif, on allégeât ses souffrances, mais ce n'était point sans appréhension qu'il s'y décidait. « Votre médecin anglais, dit-il à Bertrand, ira rendre compte

à ce bourreau de l'état où je me trouve ; c'est vraiment lui faire trop de plaisir que de lui faire connaître mon agonie. Ensuite, que ne me fera-t-il pas dire si je consens à le voir ? Enfin, c'est plus pour la satisfaction des personnes qui m'entourent que pour la mienne propre, qui n'attend rien de ses lumières. » Il ordonne qu'on rende compte de sa maladie à Arnott; qu'Arnott confère chez le grand-maréchal avec Antommarchi, et qu'on l'amène le soir même à neuf heures. Arnott est donc introduit à l'heure fixée, dans la chambre, à peine éclairée de la pièce voisine par le flambeau couvert. Il tâte le pouls, palpe le ventre, et demande la permission de revenir le lendemain.

Il revient le 2 avril, à neuf heures, avec le comte Bertrand, qui doit servir d'interprète : l'Empereur a permis qu'Antommarchi l'accompagnât. L'accueil qu'il lui fait est gracieux. Il lui dit « que c'est sur l'estime dont il jouit dans son régiment, qu'il a consenti à le voir, et sur sa promesse de ne pas rendre compte de son état au gouverneur. » Après qu'Arnott a fait son exploration, il lui pose diverses questions sur les fonctions de l'estomac, sur l'entrée des aliments et leur sortie à travers le pylore. « J'ai, lui dit-il, une douleur vive et aiguë, qui, lorsqu'elle se fait sentir, semble me couper, comme avec un rasoir : pensez-vous que ce soit le pylore qui soit attaqué ? Mon père est mort de cette maladie à l'âge de trente-cinq ans ; ne serait-elle pas héréditaire ? » Arnott s'approche, fait une seconde exploration, dit que c'est une inflammation d'estomac, que le pylore n'est pas attaqué ; que le foie n'y est pour rien, et que les douleurs dans les intestins proviennent des gaz qui s'y sont introduits. L'Empereur insiste, se débat, proteste que son estomac a toujours été excellent, que, toute sa vie, sauf quelques vomissements accidentels, ses digestions se sont faites régulièrement. Ainsi, seul, sans connaissances médicales, en dépit des médecins, qu'il a vainement mis sur la trace, il détermine sa maladie, puis, ayant parlé des symptômes qu'il éprouve, voyant qu'on ne l'écoute pas, il passe à d'autres sujets. Sachant qu'Arnott a pris part à l'expédition de sir Ralph Abercromby, il lui parle de l'Égypte avec une entière sérénité.

Désormais, à quatre heures, il attend ses médecins qu'accompagne le grand-maréchal ; il les garde une demi-heure ou trois quarts d'heure; le grand-maréchal reste jusqu'à six ou

sept heures, il est relevé par Montholon qui quitte à deux heures, où Marchand prend la veille.

L'Empereur est convaincu que sa mort est prochaine. Il sait qu'une comète doit apparaître. « Ah ! dit-il, ma mort sera marquée comme celle de César. » Il refuse la proposition que lui fait Arnott de le transférer dans le New-Longwood, la maison que Lowe a mis cinq années à construire, et qui n'est terminée, à la veille de la mort, que pour donner le change à la postérité, et habiller d'un confort mensonger, cette mort dans une bicoque délabrée. « Docteur, dit-il à Arnott, il est trop tard. J'ai fait dire à votre gouverneur, lorsqu'il m'a fait soumettre le plan de cette maison, qu'il fallait cinq ans pour la bâtir, et qu'alors j'aurais besoin d'un tombeau. Vous voyez : on vient m'en offrir les clefs, et c'est fini de moi. » Antommarchi s'oppose d'ailleurs à un tel dérangement qui, dit-il, pourrait avoir de graves inconvénients. On y renonce, mais, plus tard, on passera le lit dans le salon où le malade aura plus d'air.

Le dénouement approche. Le 3 avril, selon Marchand, dont la présence continuelle rend les observations singulièrement importantes, « le docteur Arnott, en partant de chez Sa Majesté, examina les vomissements à matière noirâtre, qui lui firent dire qu'il y avait ulcération dans l'estomac. Il en prévint le grand-maréchal et le comte de Montholon, prescrivit diverses ordonnances, mais l'Empereur resta aussi rebelle à la médecine avec eux qu'avec le docteur Antommarchi (1). » Napoléon en effet, ne prenait plus la peine de discuter, Arnott lui tâtait le pouls, lui demandait comment il se trouvait. « Pas bien, docteur, répondait-il un jour, je vais rendre à la terre un reste de vie qu'il importe tant aux rois d'avoir ; » et, comme Arnott insistait pour qu'il fît des remèdes : « Docteur, c'est bien, nous en ferons : quelle maladie règne dans vos hôpitaux ? »

Les nuits étaient très pénibles : à certaines, la transpiration était telle, qu'il fallait changer l'Empereur cinq ou six fois de flanelle. Dans l'après-midi, une détente permettait qu'il fît sa toilette, se levât, passât une robe de chambre, s'assît dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte. Il envoyait alors Bertrand ou Montholon cueillir, dans le jardin, une fleur qu'il tenait dans ses mains, et dont il aspirait l'odeur voluptueusement. Autre-

(1) Selon Arnott et Antommarchi, ces vomissements noirs n'auraient apparu que le 25 ou le 26.

ment, il restait dans ses deux chambres aux persiennes hermétiquement closes, et, quand les douleurs de côté devenaient excessives, il se faisait appliquer des serviettes brûlantes.

***

Le 10 avril, il commence à parler de dispositions testamentaires, et il en entretint Montholon, en présence de Marchand. Le 12, sur une potion calmante, il se trouva un peu mieux, et il commença de dicter à Montholon les bases du testament. Il continue le 13, « enfermé seul au verrou avec le comte de Montholon. » A quatre heures, quand les médecins sont introduits, il demande à Arnott si l'on meurt de faiblesse. Il ne conserve jamais, pour ainsi dire, le peu de gelée ou de soupe qu'il parvient à avaler. Les vomissements se renouvellent, même sans ingestion d'aliments. Le 14, il continue ses dictées; le 15, de même, et il fait dresser par Marchand l'état de son argenterie, de sa porcelaine de Sèvres, de sa garde-robe et de ses effets. Ce jour-là, lorsque le docteur Arnott vient pour sa visite quotidienne, il lui parle des généraux qui ont commandé les armées anglaises, et il fait l'éloge de Marlborough dont il eut l'intention de commenter les campagnes, comme il a fait pour César, Turenne et Frédéric, comme il eût voulu faire pour Annibal. Il demande à Arnott si la bibliothèque du régiment possède l'histoire de ce général. Arnott ayant répondu qu'il n'en est pas sûr, l'Empereur envoie Marchand prendre l'ouvrage à la bibliothèque. C'est un exemplaire relié avec luxe de cette *Histoire de Jean Churchill, duc de Marlborough*, etc., *imprimée* en 1806 à l'Imprimerie impériale, *par ordre de Sa Majesté Impériale*, rare et magnifique hommage que son génie militaire a voulu rendre à un digne émule (1).

Comme tous les livres qui appartiennent à l'Empereur à Longwood, chaque volume porte, au recto du faux titre, ces mots écrits à l'encre par Saint-Denis : *L'Empereur Napoléon*, avec l'empreinte à l'encre d'un cachet sur lequel sont gravées en creux les armes impériales. « Tenez, docteur, dit-il à Arnott; j'aime les braves de tous les pays, mettez ce livre dans la biblio-

(1) Sir Laes Knowles, baronnet, a, dans son curieux livre : *A Gift of Napoleon* (London, John Lane, 1921 8°), soutenu qu'il s'agit ici des *Memoirs of John Duke of Marlborough*, publiés par William Coxe (Londres, 1819) en trois volumes in-8. Il est possible qu'il ait raison.

thèque de votre régiment. Si j'ai consenti à vous voir, ajoute-t-il, c'est pour la satisfaction des personnes qui m'entourent, et que vous avez l'estime des officiers de votre régiment. » Puis, de la considération qu'il professe pour « les habits rouges, » il passe aux sentiments qu'il a voués au Gouvernement britannique. « Je vais, dit-il, écrire au Prince Régent, et à vos ministres. Ils ont voulu ma mort. Ils sont au moment de l'obtenir après m'avoir assassiné à coups d'épingles. Je désire que mes cendres reposent en France. Votre gouvernement s'y opposera, mais je lui prédis que le monument qu'il m'élèvera sera à sa honte et que John Bull sortira de dessous mes cendres pour abattre l'oligarchie anglaise. La postérité me vengera du bourreau commis à ma garde, et vos ministres mourront de mort violente. »

Et l'on pense alors au suicide de Castleareagh, comme à l'extinction de la dynastie de Hanovre. Pour le reste, les temps ne sont pas venus.

Le don de ce livre amena de la part du major Jackson, commandant le 20e, et de la part de Lowe, une série d'imputations dirigées en fait contre l'Empereur. De cette belle idée si noblement exprimée, on avait, contre un mourant, tiré la trame d'un complot.

Lorsque Napoléon avait prononcé le nom de Marlborough, Antommarchi avait ri. L'Empereur, qui l'avait regardé d'un œil sévère, lui adressa le lendemain « de vifs reproches sur la légèreté de son caractère ; le docteur chercha à s'excuser sur le souvenir qu'avait fait naître en lui une chanson avec laquelle il avait été bercé. » Sur le moment Napoléon n'insista pas : toutefois, il est peu vraisemblable qu'on chantât *Malbrouck* en patois corse.

Après la visite d'Antommarchi, l'Empereur resta enfermé avec Montholon et se mit à écrire. Deux fois Marchand fut appelé pour des vomissements; il enveloppa les pieds de son maître de serviettes chaudes. L'Empereur demanda de ce vin de Constance que Las Cases lui avait envoyé du Cap de Bonne Espérance; on essaya en vain de le lui déconseiller; il persista, en prit un verre, y trempa un biscuit; et à Montholon qui lui dit que rien ne pressait : « Mon fils, répond-il, il est temps que je termine, je le sens. » Assis dans son lit, il tient d'une main une planche de carton et il écrit de l'autre, sans être appuyé sur rien. Le comte de Montholon, debout, près du lit, tient l'encrier. »

Quand Arnott vient à quatre heures, et que l'Empereur lui dit que, pour se donner du ton, il a pris du vin de Constance avec un biscuit : « C'est absolument de l'huile sur le feu, » dit Arnott. L'Empereur demande alors « dans quelle chance il est placé. » Arnott cherche ses mots : « Docteur, dit l'Empereur, vous ne dites pas la vérité, vous avez tort de vouloir me cacher ma position, je la connais. » Et il parle de Larrey et de Corvisart. Il revient souvent à Larrey. « Si l'armée, disait-il, élève une colonne à la Reconnaissance, elle doit l'élever à Larrey. »

Il passe encore les matinées du 17 et du 18 enfermé avec Montholon. Dans la matinée du 19, il règle tous les détails du retour de ses compagnons en Europe. « Il passa en revue les provisions existantes, et qui pouvaient être transportées à bord, pour servir à leur traversée; les moutons qu'on tenait à l'écurie n'étaient même pas oubliés. »

La nuit du 19 au 20 avait été mauvaise ; mais, dans l'après-midi, lorsque Bertrand vint, l'Empereur fit chercher l'*Iliade*, et dit au grand-maréchal de lui en lire un chant : « Homère, dit-il, peint si bien les conseils que j'ai tenus souvent la veille d'une bataille, que je l'entends toujours avec plaisir. » Plus tard, dans la journée, il dit à Marchand d'aller chercher chez le grand-maréchal un testament qu'il lui avait confié jadis et de le lui rapporter. Il le décacheta, en parcourut les pages, qu'il déchira en deux, disant à Marchand de les mettre au feu.

Quand Arnott vint, il se laissa aller au plus violent discours contre le Gouvernement anglais. Bertrand traduisait phrase par phrase. Il termina en disant : « Vous finirez comme la superbe République de Venise, et moi, mourant sur cet affreux rocher, je lègue l'opprobre de ma mort à la Famille Royale d'Angleterre. » C'étaient presque les termes dont il s'était servi dans son testament.

Nul n'a mieux peint son état à ce moment, que Montholon, lequel dit à l'officier d'ordonnance : « Toute sa force semble être passée de son corps dans sa tête. Il se rappelle maintenant toutes les choses des anciens jours. Il n'a plus de stupeur, sa mémoire est revenue, et il parle continuellement de ce qui aura lieu à sa mort. »

Le testament qu'il venait d'écrire, — d'écrire par deux fois, en entier, de sa main, à l'exception des états, copiés par Marchand, — ce testament raconte, explique, commente Napoléon

tout entier; il renferme, avec l'histoire de sa vie, ses amitiés et ses amours; il désigne les hommes qui ont souffert pour sa cause, et qui se sont sacrifiés pour sa gloire. Il est le résumé le plus complet de son histoire.

Le 22, il signe tous les états qui lui ont été présentés. Les boîtes et les tabatières restent à inventorier. Il demande à Marchand la cassette qui les renferme, et il en dicte la liste. Il choisit une boîte ornée d'un très beau camée qui lui a été donnée par Pie VI, après le traité de Tolentino. Il écrit lui-même de sa main, sur une carte : *Napoléon à Lady Holland, témoignage d'estime et d'affection.* Montholon remettra cette boîte à Lady Holland, et, par ce simple mot, l'Empereur sort cette femme du peuple anglais, il lui donne place dans son histoire, dans l'Histoire.

Il choisit pour le docteur Arnott une autre boîte en or, à laquelle M. de Montholon joindra 12000 francs. La boîte porte sur le couvercle un cartouche allongé où sont figurées des grappes de raisin; au centre est un écusson vide. L'Empereur, tout en disant à Marchand qu'on y fasse graver l'initiale de son nom, a pris des ciseaux et, de la pointe, il a tracé un N. malhabile. Cet N. rend la boîte inestimable, Arnott et ses descendants en jugeront ainsi.

Il dicte ce matin-là à Marchand les instructions pour les exécuteurs testamentaires, où, par la netteté des chiffres, par la précision des allégations, par l'étonnante énumération des faits, sans relation des uns aux autres, il fournit, pour chacun, une décision, un ordre, une indication, qui suffisent à la direction de tous les êtres qu'il nomme, à la solution de toutes les affaires qu'il veut qu'on engage.

Ce même jour, où il a dicté les instructions qu'il signera seulement le 26, quand Marchand les lui présentera remises au net, il veut fermer lui-même les trois boîtes qui renferment ses tabatières; il les entortille de faveurs vertes, les scelle de ses armoiries, et en remet les clefs à Marchand qu'il en établit dépositaire. A chaque instant, le travail est interrompu par des vomissements. Il se sent extrêmement fatigué, mais il veut en finir; il exige qu'on lui donne un verre de vin de Constance : tout aussitôt, la douleur est atroce. « C'est, dit-il, une lame de rasoir qui me coupe en glissant. » Les vomissements redoublent, mais il poursuit sa tâche.

Il ne retient guère les médecins, mais le grand-maréchal,

auquel il donne ses instructions pour sa sépulture. Il désire être enterré sur les bords de la Seine, ou près de Lyon, ou enfin, à Ajaccio, dans la cathédrale. « Mais, dit-il, le Gouvernement anglais a prévu ma mort. Dans le cas où des ordres auraient été donnés pour que mon corps restât dans l'île, ce que je ne pense pas, faites-moi enterrer à l'ombre des saules où je me suis reposé quelquefois en allant vous voir à Hutsgate, près de la fontaine où l'on va chercher mon eau tous les jours. »

Le 27, il fait encore sa barbe dans son lit et, à trois heures et demie, soutenu par Marchand et par Saint-Denis, il va jusqu'à son fauteuil. Il fait appeler Montholon, Bertrand et Vignali, et il leur ordonne, ainsi qu'à Marchand, de dresser un procès-verbal descriptif constatant l'existence du Testament, des codicilles et de l'instruction aux exécuteurs testamentaires. Cette opération entraîne de longues écritures, car chaque témoin doit contresigner chacun des sept paquets, puis apposer son cachet sur les faveurs avec lesquelles l'Empereur a fermé les boîtes contenant les tabatières. Cette opération terminée, l'Empereur, resté seul avec l'abbé Vignali, lui remet, sous le secret de la confession, un double du testament et des codicilles qu'il a copiés lui-même, de façon à y donner la même valeur qu'à l'original, pour le cas où celui-ci serait saisi par les Anglais.

Lorsque Vignali est sorti, Marchand rentre dans la chambre. L'Empereur lui confie l'original du testament, des codicilles, et du reçu de la Banque Laffitte, constatant le dépôt de ses fonds. Après sa mort seulement, Marchand remettra ces pièces à Montholon. L'Empereur fait porter chez Montholon ses manuscrits, et la cassette contenant sa réserve d'argent; chez Bertrand, ses armes; chez Marchand, le nécessaire et les boîtes à tabatières : « Eh bien! mon fils, dit-il à Montholon, quand celui-ci vient à onze heures, ne serait-ce pas dommage de ne pas mourir, après avoir si bien mis ordre à ses affaires? »

*
* *

L'affaiblissement s'accentue le 28, quoique l'esprit reste aussi lucide. Les médecins ont pensé que l'Empereur aurait, dans le salon, plus d'air que dans sa chambre. Depuis plusieurs jours tout est disposé pour qu'il puisse y être transporté. Un des lits de campagne a été placé entre les deux fenêtres, en face de la cheminée; un paravent couvre la porte, une petite table est

près du chevet du lit. L'Empereur demande si tout est prêt. Il sort de son lit, passe sa robe de chambre, chausse ses pantoufles, et soutenu par Montholon et par Marchand, il arrive à grand'peine jusqu'à son lit, disant : « Je n'ai plus de forces, me voilà sur la paille. » Tout de suite on apporte « le second lit de campagne, dans l'angle du salon, près de la porte communiquant au billard. » Car, même dans ces derniers jours, l'Empereur, soutenu par ceux qui le veillaient, allait d'un lit à l'autre, cherchant le sommeil.

Durant cette nuit du 28 au 29, où l'Empereur ne dormit point, il dicta à Montholon, puis à Marchand, deux morceaux intitulés : *Première Rêverie, Seconde Rêverie.* La seconde contenait « une organisation des Gardes Nationales, dans l'intérêt de la défense du territoire. » Montholon, dépositaire de ces dictées, les égara. C'étaient les dernières pensées de l'Empereur : elles étaient pour la France.

On assure que, dans la matinée du 29, il aurait eu la pensée de rédiger un huitième codicille; la faiblesse l'en eût empêché. Or, ce matin même, il rédigea deux lettres adressées à Laffitte et au baron de La Bouillerie, pour le règlement de ses comptes; ces lettres, quoique portant la date du 25, sont réellement du 29, ainsi que Marchand a pris soin de l'attester.

Dans la nuit, il ne parla que de son fils. Sa parole était souvent embarrassée; des confusions se produisaient dans son esprit au sujet des biens de Corse dont il avait, depuis plus de dix ans, disposé en faveur des siens.

Le 30, on parla d'un vésicatoire à poser sur l'estomac, le cautère ne jetant plus. Antommarchi comprit à la fin que l'Empereur mourait. Il demanda à coucher dans la Bibliothèque où il fit porter son lit. Napoléon, qui avait daigné lui pardonner, l'entretint de son autopsie. Il lui enjoignit « de bien examiner, lorsqu'il l'ouvrirait, l'état de son estomac, pour préserver son fils d'une maladie qui avait entraîné son père et lui au tombeau. » Il eut des instants d'assoupissement, mais, au réveil, il était parfaitement lucide. Il permit que Mme Bertrand vînt le voir, car il ne l'avait plus voulu, depuis qu'elle avait manifesté la volonté de quitter Sainte-Hélène. Il fit demander quelles sortes d'oranges le maître d'hôtel avait rapportées de la ville; il demanda ce qu'on y disait de lui. Les petites choses l'intéressaient toujours, et il s'en occupait. « Dans la journée, ses yeux

se portaient le plus souvent sur un petit tableau à l'huile : le portrait du Roi de Rome. »

Le 1er mai, à onze heures, Mme Bertrand fut introduite auprès de l'Empereur. Il la fit asseoir au chevet de son lit, lui parla de la maladie qu'elle avait éprouvée : « Vous voilà bien maintenant, lui dit-il, cette maladie était connue ; la mienne ne l'est pas, et je succombe. » Il demanda des nouvelles des enfants ; pourquoi elle n'avait pas amené Hortense? Depuis lors, Mme Bertrand vint chaque jour passer quelques instants au chevet de l'Empereur.

On attendait la mort. Arnott et Antommarchi couchaient dans la bibliothèque ; Bertrand veillait avec Marchand, Montholon avec Saint-Denis. Deux hommes n'étaient pas de trop. Dans la nuit du 2 au 3, « l'Empereur qui, malgré sa faiblesse, avait toujours voulu se lever pour le plus léger besoin, prétendit sortir de son lit. Le comte de Montholon et Saint-Denis s'en approchèrent; resté debout un instant, ses jambes fléchirent sous le poids du corps, et il serait tombé si l'un ou l'autre ne l'avait soutenu. »

Le 3, il ne prend plus que de l'eau sucrée avec un peu de vin. Chaque fois que Marchand lui en offre, il lui dit, en le regardant d'un œil presque gai : « C'est bon, c'est bien bon. » Le gouverneur vient demander qu'Arnott et Antommarchi consultent avec les médecins Short et Mitchell ; on y consent. Les Anglais ne voient pas le patient; ils délibèrent avec leurs confrères, en présence de Bertrand et de Montholon. Ils demandent que l'Empereur consente à se laisser frotter les reins qui s'entament, avec de l'eau de Cologne, mitigée d'eau, et qu'il prenne une potion calmante. « C'est bien, dit l'Empereur au grand-maréchal, nous verrons; » et quand Bertrand est sorti, il dit à Marchand, en le regardant et avec une légère grimace : « Beau résultat de la science ! Belle consultation ! Laver les reins avec de l'eau de Cologne, bon ! pour le reste, je n'en veux pas. »

Noverraz, qui a failli succomber à une attaque du foie, et qui est au lit depuis un mois, s'est traîné jusqu'à la chambre de son maître, qui lui dit : « Tu es bien changé, mon garçon, te voilà mieux? — Oui, Sire. —Je suis bien aise de te savoir hors de danger, ne te fatigue pas à rester sur tes jambes, va te reposer. » Noverraz, à grand'peine, gagne la pièce voisine, où il tombe.

Ce jour-là, à deux heures, Saint-Denis vient dire à Mar-

chand que l'abbé Vignali désire lui parler. C'est Montholon qui lui a fait dire de venir. L'abbé est en habit bourgeois ; il porte, sous son habit, quelque chose qu'il cherche à dissimuler. Marchand l'introduit, le laisse seul avec l'Empereur et se tient à la porte pour en interdire l'entrée. Le grand-maréchal arrive, s'informe de ce que fait l'Empereur, et se retire, disant qu'on le prévienne, quand Vignali sortira. En sortant, une demi-heure après, Vignali dit à Marchand : « L'Empereur vient d'être administré, l'état de son estomac ne permet pas un autre sacrement. »

Dès le 20 avril, donnant ses ordres à Vignali pour la chambre ardente qu'il aurait à desservir durant son agonie, il lui a dit : « Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose, et recevoir les secours qu'elle administre. » Apercevant à ce moment un sourire sur les lèvres d'Antommarchi, debout au pied de son lit, il lui a dit : « Vos sottises me fatiguent, monsieur ; je puis bien pardonner votre légèreté et votre manque de savoir-vivre, mais un manque de cœur, jamais. »

Il a ensuite entretenu Vignali de ce qu'il devra faire après sa mort. Puis il lui a parlé de son pays, de la maison qu'il se fera construire à Ponte-Nuovo di Rostino, de la vie heureuse qu'il y mènera. L'abbé, se mettant à genoux, a pris la main de l'Empereur qui pendait hors du lit, et l'a baisée pieusement. A présent il vient seconder l'Empereur dans cet acte, l'un des plus importants qu'il puisse accomplir : l'affirmation volontaire et décidée de sa foi traditionnelle.

Ces cérémonies l'ont épuisé ; lorsque Marchand entre dans le salon, il trouve l'Empereur les yeux fermés, le bras étendu sur le bord du lit, la main pendante. Le bon serviteur s'approche, et baise cette main, et comme l'Empereur, sans parler, a rouvert les yeux, Marchand appelle Saint-Denis qui, lui aussi, baise la main du Maître.

On n'a point dit à l'Empereur que les consultants se sont accordés pour prescrire une ingestion de calomel : on connaissait sa répugnance à tous les remèdes, mais on comptait sur Marchand. Marchand a lutté, ne s'est rendu qu'à cette observation du grand-maréchal : « C'est ici une dernière ressource tentée. L'Empereur est perdu. Il ne faut pas que nous ayons à nous reprocher de ne pas avoir fait tout ce qu'humainement on peut faire pour le sauver. » Délayant alors la poudre dans de

l'eau sucrée, Marchand présente le verre à l'Empereur, qui avale difficilement, veut rejeter la gorgée qu'il a prise, et se tournant vers Marchand, lui dit d'un ton de reproche si affectueux, impossible à rendre : « Tu me trompes aussi ! » Marchand, bouleversé, ne se remet un peu, que lorsque, après une demi-heure, l'Empereur demande de nouveau à boire, prend avec confiance un peu d'eau sucrée, et dit ensuite : « C'est bon ! c'est bien bon ! »

Tous les serviteurs passent debout la nuit du 3 au 4.

Le 4, l'Empereur ne peut prendre qu'un peu d'eau sucrée avec du vin ou de la fleur d'oranger; rarement il le garde; un hoquet s'établit qui dure tard dans la soirée. Il peut encore se lever pourtant. Antommarchi prétend s'y opposer; il le repousse, semble contrarié de la violence qu'on lui fait. Il ne parle plus. Vers dix heures, il fait effort pour vomir, rend une matière noirâtre. Le hoquet s'établit, puis le délire. Il dit des mots inarticulés qu'on traduit par « France, — mon fils, — armée. » Ce sont les derniers qu'il prononce. Cet état se prolonge jusqu'à quatre heures du matin; le calme y succède. L'œil est fixe : la bouche est tendue; le pouls s'abaisse. A six heures, on ouvre les persiennes, on prévient Mme Bertrand, qui arrive à sept heures, s'assied au pied du lit. A huit, on avertit tous les Français qui ne sont pas du service intérieur : Pierron, Coursot, Archambault, Chandelier; on les introduit. Il faut qu'ils voient comment meurt l'Empereur. Ils se rangent autour du lit. Noverraz s'est traîné au milieu d'eux. Les yeux fixés sur le visage auguste, ils attendent que la mort ait fait son œuvre. A cinq heures cinquante minutes, éclate le coup de canon de retraite; le soleil disparaît : l'Empereur est mort.

Le premier, le grand-maréchal s'approche du lit mortuaire, et le genou en terre, il baise la main de son maître, et tous, après lui, les serviteurs selon leur ordre, les femmes, les enfants Bertrand que leur mère a fait chercher, la fille de Saint-Denis, à peine âgée d'un an, dont on pose les lèvres sur la main glacée...

FRÉDÉRIC MASSON.

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

VII[1]

XXIII. — LA FÉLONIE BULGARE ET LA TRAGÉDIE SERBE

Dimanche, 12 septembre 1915.

La situation des armées russes en Lithuanie s'aggrave rapidement. Au Nord-Est de Wilna, l'ennemi avance à marches forcées vers Dvinsk, par Wilkomir; ses patrouilles de cavalerie atteignent déjà, près de Sventsiany, la voie ferrée, l'unique artère, qui relie Wilna à Dvinsk, Pskow à Pétrograd. Plus au Sud, après des combats acharnés au confluent de la Zelvianka et du Niémen, il menace, près de Lida, la grande route de Wilna à Pinsk. Il va donc falloir évacuer Wilna en toute hâte.

Voici quelques renseignements exacts sur les conditions dans lesquelles le prince Wladimir Orlow s'est vu retirer, il y a quelques jours, le poste de confiance qu'il occupait depuis tant d'années auprès de l'Empereur.

C'est d'une manière indirecte et fortuite que Wladimir Nicolaïéwitch a connu sa disgrâce. En notifiant au Grand-Duc Nicolas qu'il le nommait à la Lieutenance impériale du Caucase, le Tsar avait ajouté à sa lettre ce post-scriptum : « Quant à Wladimir Orlow que tu aimes tant, je te le donne; il pourra t'être utile pour les affaires civiles. » Le Grand-Duc, qui est intimement lié avec Orlow, lui a fait demander aussitôt, par un

Copyright by Maurice Paléologue, 1921.

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 1er, 15 février, 15 mars, 1er avril, 1er mai.

de ses aides de camp, ce que signifiait cette décision inattendue.

Quelques heures plus tard, Orlow apprenait que l'Empereur qui se disposait à partir pour le Grand-Quartier général, venait de rayer son nom sur la liste des personnes appelées à prendre place dans le train de Sa Majesté ; il en a conclu aisément que Nicolas II ne désirait pas le revoir. Avec une dignité parfaite, il s'est abstenu de toute plainte, de toute récrimination, et il s'est mis en route pour Tiflis.

Mais, avant de s'éloigner, il a voulu libérer sa conscience. Dans une lettre adressée au comte Fréedericksz, Ministre de la Cour, il a supplié ce vieux serviteur d'ouvrir les yeux du souverain sur le rôle abominable de Raspoutine et de ses complices, qu'il a dénoncés expressément comme des agents de l'Allemagne; il a même eu le courage de terminer sa lettre par ce cri d'alarme : « L'Empereur n'a plus un jour à perdre pour s'affranchir des forces occultes qui l'oppriment. Sinon, avant peu, c'en sera fini des Romanow et de la Russie. »

***

Mercredi, 15 septembre.

Ce soir, je dîne, dans une maison neutre, avec Maxime Kovalewsky, Milioukow, Maklakow, Chingarew, l'état-major et l'élite du parti libéral. En d'autres pays, ce dîner eût été la chose la plus naturelle. Ici, la séparation entre le monde officiel et les éléments progressistes est si profonde que je m'attends à être fort critiqué dans les milieux bien pensants. Et pourtant, ces hommes, d'une impeccable probité, d'une haute culture, ne sont rien moins que révolutionnaires; tout leur idéal politique se résume dans la monarchie constitutionnelle. C'est ainsi que Milioukow, le grand historien de *la Civilisation russe*, a pu dire, au temps de la première Douma : « Nous ne sommes pas l'opposition *contre* Sa Majesté, mais l'opposition *de* Sa Majesté. »

Lorsque j'arrive, je les trouve tous réunis autour de Kovalewsky, parlant avec animation, l'air consterné : ils viennent en effet d'apprendre que le Gouvernement a résolu de proroger la Douma. Ainsi, les belles espérances qu'on avait conçues, il y a six semaines, au début de la session, sont déjà réduites à néant; le contrôle de la représentation nationale a vécu ; l'institution d'un ministère responsable n'est plus qu'une chimère; c'est le « Bloc noir » qui l'emporte ; c'est le triomphe du pou-

voir personnel, de l'absolutisme autocratique et des forces occultes... Tout le dîner se passe à scruter les sombres perspectives que découvre ce retour offensif de la réaction.

Au sortir de table, un journaliste vient annoncer que l'ukase prorogeant la Douma a été signé cet après-midi et sera publié demain.

Je m'isole dans un coin du salon avec Kovalewsky et Milioukow. Ils me confient que, devant l'outrage infligé à la représentation nationale, ils veulent se retirer des commissions mixtes, organisées récemment au ministère de la Guerre pour intensifier le travail des usines :

— On repousse le concours de la Douma : soit ! Mais dorénavant, nous laisserons au Gouvernement seul toute la responsabilité de la guerre.

Je leur représente avec énergie combien cette conduite serait inopportune et même coupable :

— Il ne m'appartient pas d'apprécier vos mobiles et vos calculs politiques. Mais, comme ambassadeur de la France alliée, de la France qui est entrée en guerre pour la défense de la Russie, j'ai le droit de vous rappeler que vous êtes *en face de l'ennemi*, et que vous devez vous interdire tout acte, toute manifestation qui risquerait d'amoindrir votre effort militaire.

Ils me promettent d'y réfléchir. En terminant, Kovalewsky me dit :

— Ce renvoi de la Douma est un crime. On voudrait précipiter la révolution que l'on ne s'y prendrait pas autrement

Je lui demande :

— Croyez-vous que la crise actuelle puisse aboutir à des troubles révolutionnaires ?

Il échange un regard avec Milioukow. Puis, me fixant de son œil lumineux et fin, il me répond :

— Autant que cela dépendra de nous, il n'y aura pas de révolution pendant la guerre... Mais bientôt peut-être, cela ne dépendra plus de nous.

Resté seul avec Maxime Kovalewsky, je l'interroge sur ses travaux d'histoire et de sociologie. Ancien professeur à l'Université de Moscou, mainte fois tracassé pour l'indépendance de ses opinions, obligé de s'expatrier vers 1887, il a beaucoup voyagé en France, en Angleterre, aux États-Unis ; il est actuellement une des figures les plus marquantes de l'*intelli-*

gentzia. Ses études sur les institutions politiques et sociales de la Russie révélent en lui une large culture, un esprit ouvert et droit, une pensée libre, synthétique et façonnée à la discipline du positivisme anglais. Dans son parti, on le croit réservé à un grand rôle pour le jour où l'autocratisme se convertirait en monarchie constitutionnelle. J'imagine que ce serait uniquement un rôle d'influence et de doctrine. Comme tous les coryphées du libéralisme russe, Maxime Kovalewsky est trop spéculatif, trop théoricien, trop livresque, pour être homme d'action. La compréhension des idées générales et la connaissance des systèmes politiques ne suffisent pas au gouvernement des affaires humaines : il y faut encore le sens du réel, l'intuition du possible et du nécessaire, la promptitude dans la décision, la fermeté dans le dessein, l'intelligence des passions publiques, l'audace réfléchie, — toutes qualités dont les « cadets, » malgré leur patriotisme et leur bonne volonté, me semblent dépourvus.

En terminant, je supplie Kovalewsky de prodiguer autour de lui, sans se lasser, les conseils de patience et de sagesse. Je le prie enfin de méditer l'aveu que soupirait mélancoliquement, durant les journées de juin 1848, un des chefs de l'ancienne « opposition monarchique, » un des organisateurs de la fameuse campagne des banquets, Duvergier de Hauranne : « Si nous avions su combien les parois du volcan étaient minces, nous n'aurions pas provoqué l'éruption ! »

***

Jeudi, 16 septembre.

La prorogation de la Douma est publiée.

Aussitôt, les usines de Poutilow et des Chantiers baltiques se mettent en grève.

***

Vendredi, 17 septembre.

Les grèves s'étendent aujourd'hui à presque toutes les usines de Pétrograd. Mais on ne signale aucun désordre. Les meneurs affirment qu'ils veulent simplement protester contre le renvoi de la Douma et que le travail reprendra dans deux jours.

Un de mes informateurs, qui connaît bien les milieux ouvriers, me dit :

— Rien à craindre, cette fois encore. Ce n'est qu'une répétition générale.

Il ajoute que les idées de Lénine et sa propagande « pour la défaite » font de grands progrès parmi les éléments instruits de la classe ouvrière.

***

Dimanche, 19 septembre.

Sur tout l'immense front qui se déroule de la Baltique au Dniester, les Russes continuent leur lente retraite.

Hier, une offensive enveloppante et hardie a fait tomber Wilna aux mains des Allemands. Toute la Lithuanie est perdue.

***

Lundi, 20 septembre.

Les grèves de Pétrograd sont terminées.

A Moscou, l'Union des Zemstvo et l'Union des Villes ont adopté une motion réclamant la convocation immédiate de la Douma et la formation d'un ministère « ayant la confiance du pays. »

Les nouvelles que je reçois de province sont satisfaisantes, en ce sens qu'elles écartent l'éventualité d'un mouvement révolutionnaire et qu'elles attestent, dans la masse du pays, la ferme résolution de poursuivre la guerre.

***

Mardi, 21 septembre.

Le tsar Ferdinand a découvert son jeu : la Bulgarie mobilise et se dispose à attaquer la Serbie.

Quand Sazonow me communique cette nouvelle, je me récrie :

— La Serbie ne doit pas se laisser attaquer; il faut qu'elle attaque immédiatement.

— Non, me répond Sazonow. Nous devons essayer encore d'empêcher le conflit.

J'objecte que le conflit ne peut plus être évité; que, depuis longtemps, le jeu de la Bulgarie est trop évident; qu'une procédure diplomatique ne peut plus avoir présentement d'autre effet que de laisser à l'armée bulgare le temps de se mobiliser et de se concentrer ; que, si les Serbes ne profitent pas de ce que la route de Sofia leur est ouverte pendant quelques jours encore, ils sont perdus. Je déclare enfin que, pour appuyer l'action des Serbes, la flotte russe doit bombarder Bourgas et Varna.

— Non ! s'exclame Sazonow... La Bulgarie est notre coreli-

gionnaire ; nous l'avons créée de notre sang ; elle nous doit son existence nationale et politique ; nous ne pouvons pas la traiter en ennemie.

— Mais c'est elle qui se fait votre ennemie... Et dans quel moment !

— N'importe ! Il faut négocier encore... Simultanément, nous devons faire appel à la masse du peuple bulgare et lui dénoncer l'abomination du crime qu'on veut lui faire commettre. Un manifeste que l'Empereur Nicolas lui adresserait au nom du slavisme, produirait sans doute un grand effet ; nous n'avons pas le droit de ne pas tenter cette dernière chance.

— Je m'en tiens à ce que je vous disais tout à l'heure. Il faut que les Serbes se lancent à marches forcées sur Sofia ; sinon, avant un mois, les Bulgares seront à Belgrade.

***

Lundi, 27 septembre.

L'Union des Zemstvo et l'Union des Villes, qui ont siégé ces derniers jours à Moscou, ont adopté en commun la motion suivante : *Dans la tragique épreuve que traverse la Russie, nous estimons que notre premier devoir est d'envoyer un ardent salut à notre stoïque, glorieuse et chère armée. Plus que jamais, le peuple russe est inébranlablement résolu à mener la guerre jusqu'à la victoire, en complète union avec ses fidèles alliés. Mais, sur le chemin de la victoire, se dresse un fatal obstacle constitué par tous les vieux vices de notre régime, c'est-à-dire l'irresponsabilité du pouvoir, le défaut de tout lien entre le Gouvernement et le pays, etc. Un changement radical s'impose... A la place de nos gouvernants actuels, il nous faut des hommes investis de la confiance nationale. Le travail de la Douma doit être repris sans délai.*

Les deux Unions ont nommé chacune trois délégués qui ont mission d'exposer oralement à l'Empereur les vœux du pays.

Le Président du Conseil, Gorémykine, a conseillé à Sa Majesté de ne pas recevoir ces délégués, qui n'ont, dit-il, aucun titre « pour faire entendre la voix de la terre russe. » L'Empereur a donc refusé l'audience.

***

Mardi, 28 septembre.

La discorde règne au sein du Gouvernement russe. Plusieurs ministres, effrayés des tendances réactionnaires qui prévalent

à la Cour, ont adressé une lettre collective à l'Empereur pour le supplier de s'arrêter dans cette voie funeste et lui déclarer que leur conscience ne leur permet pas de travailler plus longtemps sous la présidence de Gorémykine. Outre Sazonow, les signataires de la lettre sont le Prince Stcherbatow, ministre de l'intérieur, Krivochéïne, ministre de l'agriculture, le prince Schahovskoï, ministre du commerce, Bark, Ministre des finances, et Samarine, Procureur suprême du Saint-Synode. Le général Polivanow, ministre de la guerre, et l'Amiral Grigorovitch, ministre de la marine, se sont abstenus de signer, par respect pour la discipline militaire.

Au reçu de cette lettre, l'Empereur a convoqué tous les ministres à la *Stavka;* ils viennent de partir pour Mohilew, où ils arriveront demain. L'affaire se déroule dans un secret rigoureux.

Il y a huit jours, le Président de la Douma, Rodzianko, avait sollicité une audience de l'Empereur. On l'a informé, ce matin, que sa demande n'a pas été agréée.

***

Samedi, 30 septembre.

J'apprends ce soir que, hier, à Mohilew, l'Empereur a traité durement les ministres signataires de la lettre. Il leur a déclaré, d'une voix cassante :

— Je ne tolérerai pas que mes ministres se mettent en grève contre mon Président du conseil. J'imposerai à tous le respect de ma volonté.

***

Samedi, 9 octobre.

Les influences réactionnaires s'affirment chaque jour davantage, autour de l'Empereur.

Le ministre de l'intérieur, prince Stcherbatow, et le Procureur suprême du Saint-Synode, Samarine, qui occupaient leur poste depuis trois mois à peine et qui, par leurs tendances libérales, étaient sympathiques à l'opinion publique, sont renvoyés, sans un mot d'explication. Le nouveau ministre de l'intérieur, Alexis-Nicolaïéwitch-Khvoztow, ancien gouverneur de Nijni Novgorod et l'un des chefs de la droite à la Douma, est connu comme un homme à poigne. Le successeur de Samarine au Saint-Synode n'est pas encore désigné.

*
* *

Dimanche, 10 octobre.

L'Empereur me reçoit, cet après-midi, à Tsarskoïé-Sélo.

Il a belle mine, avec un air de confiance et de tranquillité, que je ne lui ai pas vu depuis longtemps. Nous abordons tout de suite l'objet de ma visite. Je lui expose les multiples considérations qui obligent la Russie à prendre sa part de l'action militaire que la France et l'Angleterre viennent d'engager dans les Balkans ; je conclus par ces mots :

— Sire, la France vous demande la coopération de votre armée et de votre flotte contre la Bulgarie. Si la voie du Danube est impraticable aux transports de troupes, il reste la voie d'Arkhangelsk. En moins de trente jours, une brigade d'infanterie peut être ainsi transportée du centre de la Russie à Salonique. Je prie Votre Majesté d'ordonner l'envoi de cette brigade. Quant aux opérations navales, je sais que les vents d'Est, qui soufflent en cette saison sur la Mer-Noire, rendent presque impossible un débarquement à Bourgas et à Varna. Mais il est facile à deux ou trois cuirassés de bombarder les forts de Varna et les batteries du Cap Éminé qui commandent la baie de Bourgas. Je prie Votre Majesté d'ordonner ce bombardement.

Après m'avoir écouté sans m'interrompre, l'Empereur s'enferme dans un long silence. Deux ou trois fois, il se caresse la barbe en regardant la pointe de ses bottes. Enfin, relevant la tête et me fixant de ses yeux clairs, il me déclare :

— Au point de vue moral et politique, je ne peux pas hésiter sur la réponse que vous attendez de moi. Je consens à vos demandes. Mais vous comprendrez que, au point de vue de l'exécution pratique, j'aie besoin de consulter mes États-Majors.

— Ainsi, Votre Majesté m'autorise à annoncer au Gouvernement de la République que, dans un bref délai, un contingent russe sera envoyé, par Arkhangelsk, au secours de la Serbie?

— Oui..

— Je peux lui annoncer également que, dans un bref délai, l'escadre russe de la Mer-Noire recevra l'ordre de bombarder les forts de Varna et de Bourgas?

— Oui... Mais, pour justifier aux yeux du peuple russe cette dernière opération, j'attendrai que l'armée bulgare ait fait un acte d'hostilité contre les Serbes.

— Je remercie Votre Majesté de ses déclarations.

Notre entretien prend alors un caractère plus intime. Je questionne l'Empereur sur les impressions qu'il rapporte du front.

— Mes impressions, me dit-il, sont excellentes. Je suis plus confiant et plus en train que jamais. La vie que je mène à la tête de mon armée est si saine et si réconfortante ! Quel superbe soldat que le soldat russe ! Je ne sais pas ce qu'on n'obtiendrait pas de lui ! Et il a une telle volonté de vaincre, une telle foi dans la victoire !

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi ; car l'effort qui nous reste à accomplir est énorme encore et nous ne serons victorieux qu'à force de ténacité.

L'Empereur me répond, en serrant les poings et en les élevant au-dessus de sa tête :

— Je suis enfoncé dans la ténacité jusqu'aux épaules ; j'y suis embourbé. Et je n'en sortirai qu'après notre victoire complète.

Il m'interroge enfin sur notre offensive de Champagne, en exaltant les qualités magnifiques des troupes françaises. Il me parle enfin de moi, de ma vie à Pétrograd :

— Je vous plains, me dit-il, de vivre dans un milieu aussi déprimé, aussi pessimiste ! Je sais que vous réagissez courageusement contre l'air méphitique de Pétrograd. Mais si, un jour, vous vous sentez intoxiqué, ce jour-là, venez me voir sur le front et je vous promets que vous serez aussitôt guéri.

Subitement grave, il ajoute d'un ton âpre :

— Ces miasmes de Pétrograd, on les sent jusqu'ici, à vingt-deux verstes de distance ! Et ce n'est pas des quartiers populaires que viennent les pires odeurs, c'est des salons ! Quelle honte ! Quelle misère ! Peut-on être aussi dépourvu de conscience, de patriotisme et de foi !

S'étant levé sur ces mots, il reprend affectueusement :

— Adieu, mon cher ambassadeur ! Il faut que je vous quitte ; je repars ce soir pour la *Stavka* et j'ai encore beaucoup à faire... Puissions-nous n'avoir que de bonnes choses à nous dire, quand nous nous reverrons !...

*
* *

Mardi, 12 octobre.

D'après quelques propos que Mme Wyroubow a tenus hier soir dans une maison pieuse où l'on communie en Raspoutine, la

belle humeur, la confiance, l'entrain, que j'ai observés chez l'Empereur, seraient dus en grande partie aux éloges exaltés que l'Impératrice lui prodigue, depuis qu'il se comporte « en véritable autocrate. » Elle lui répète continuellement : « Vous êtes digne désormais de vos plus grands aïeux; je suis certaine qu'ils sont fiers de vous et que, du haut du Ciel, ils vous bénissent... Maintenant que vous êtes dans la voie ordonnée par la divine Providence, je ne doute plus de notre victoire, aussi bien sur nos ennemis du dehors que sur ceux du dedans; vous sauvez à la fois la patrie et le trône... Comme nous avons eu raison d'écouter notre cher Grigory! Comme ses prières nous sont secourables devant Dieu!... »

J'ai entendu souvent discuter la question de savoir si Raspoutine est sincère dans l'affirmation de ses facultés surnaturelles ou s'il n'est, au fond, qu'un imposteur, un charlatan. Et les avis étaient presque toujours partagés; car le *staretz* est plein de contrastes, d'incohérences et de bizarreries. Quant à moi, je ne doute pas de sa sincérité, de son absolue sincérité. Il n'exercerait pas une pareille fascination, s'il n'était personnellement convaincu de ses dons extraordinaires. Sa foi en son pouvoir mystique est le facteur principal de son ascendant. Il est la première dupe de son verbiage et de ses pratiques; tout au plus y ajoute-t-il quelque forfanterie. Le grand-maître de l'hermétisme, l'ingénieux auteur de la *Philosophia sagax*, Paracelse, avait déjà très justement aperçu que la force persuasive du thaumaturge a pour condition nécessaire sa propre croyance à son dynamisme : *non potest facere quod non credit posse facere;* « il est incapable de faire ce qu'il ne croit pas pouvoir faire... » D'ailleurs, comment Raspoutine ne croirait-il pas qu'une puissance exceptionnelle émane de lui? Chaque jour, il en fait la preuve par la crédulité de son entourage. Quand, pour imposer ses fantaisies à l'Impératrice, il se prétend inspiré de Dieu, l'obéissance immédiate qu'il trouve en elle lui démontre à lui-même la vérité de sa prétention. Ainsi, l'un et l'autre se suggestionnent réciproquement.

Raspoutine exerce-t-il la même domination sur l'Empereur que sur l'Impératrice? — Non, et la différence est sensible.

Alexandra-Féodorowna vit, à l'égard du *staretz*, dans une sorte d'hypnose. Quelque opinion qu'il exprime, quelque

volonté qu'il formule, elle acquiesce, elle obéit aussitôt : les idées qu'il lui suggère s'implantent dans son cerveau sans y provoquer la moindre contradiction. Chez le Tsar, la soumission est beaucoup moins passive, beaucoup moins complète. Il croit certes que Grigory est « un homme de Dieu : » il garde néanmoins vis-à-vis de lui une grande part de son libre arbitre; il ne lui cède jamais du premier mouvement. Cette indépendance relative s'affirme surtout quand le *staretz* se mêle de la politique. Alors, Nicolas II s'enveloppe de silence et de réserve; il élude les questions embarrassantes; il ajourne les réponses décisives; en tout cas, il ne se soumet qu'après un long débat intérieur, où sa raison naturelle prévaut très souvent. Mais, dans l'ordre moral et religieux, l'Empereur subit profondément l'influence de Raspoutine; il en tire beaucoup de force et de quiétude, comme il l'avouait naguère à l'un de ses aides de camp, D..., qui l'accompagnait en promenade :

— Je ne m'explique pas, lui disait-il, pourquoi le prince Orlow se montrait aussi acharné contre Raspoutine; il ne cessait de m'en dire du mal et de me répéter que son amitié m'est funeste. C'est tout le contraire... Ainsi, tenez : quand j'ai une préoccupation, un doute, une contrariété, il me suffit de causer pendant cinq minutes avec Grigory pour me sentir aussitôt raffermi et rassuré. Il trouve toujours à me dire ce que j'ai besoin d'entendre. Et l'effet de ses bonnes paroles persiste en moi pendant plusieurs semaines...

*
* *

Samedi, 16 octobre.

Après Shakspeare et Balzac, Dostoïewsky est le plus grand évocateur d'âmes, le plus puissant créateur d'êtres imaginaires, l'écrivain qui, par intuition, a le mieux pénétré les secrets de la vie intérieure et de la pathologie morale, le mécanisme des passions, le rôle obscur des forces élémentaires et des instincts profonds, tout ce qu'il y a de fatal, d'occulte et d'inconnaissable dans la nature humaine. En cela, combien il est supérieur à Tolstoï, chez qui l'artiste, le raisonneur, l'apôtre, le prophète, ont trop souvent fait tort au psychologue! Encore, l'auteur de *Crime et Châtiment* se défendait-il d'être psychologue, ayant conscience que son génie était fait surtout de clairvoyance, de divination et d'hyperacuité presque maladive de la vision; il a

dit de lui-même : « On m'appelle psychologue. C'est faux. Je ne suis qu'un réaliste, au sens supérieur du mot, c'est-à-dire que je dépeins toutes les profondeurs de l'âme. » On trouve dans son œuvre, comme en un répertoire, tous les caractères, toutes les singularités, toutes les aberrations qui font de l'âme russe la plus étonnante et la plus paradoxale floraison de la plante humaine.

Je note aujourd'hui, dans son *Journal d'un écrivain*, cette page suggestive :

« Le Russe a toujours besoin de dépasser la mesure, d'arriver au précipice, de se pencher sur le bord pour en explorer le fond et souvent même de s'y jeter comme un fou. C'est le besoin de la négation chez l'homme le plus croyant, — la négation de tout, la négation des sentiments les plus sacrés, de l'idéal le plus élevé, des choses les plus saintes et de la patrie. Aux heures critiques de sa vie personnelle ou de sa vie nationale, le Russe se déclare, avec une précipitation effrayante, pour le bien ou pour le mal. Sous l'influence de la fureur, de l'alcool, de l'amour, de l'érotisme, de l'orgueil, de l'envie, il se montre soudain prêt à tout briser, à répudier tout, famille, traditions, croyances. Le meilleur des hommes se transforme ainsi en un scélérat, ne cherchant plus qu'à se renier, à s'anéantir dans une convulsion brusque. Il déploie d'ailleurs la même impétuosité pour sauver son âme, quand il est arrivé à la dernière limite de tout et qu'il ne sait plus où aller... » Dostoïewsky a écrit encore : « Le nihilisme ne s'est produit chez nous que parce que nous sommes tous nihilistes. »

*
* *

Dimanche, 17 octobre.

Sur tout le front du Danube, de la Save et de la Dvina, les Serbes se retirent sous la poussée formidable de deux armées austro-allemandes commandées par le feld-maréchal von Mackensen.

Le gouvernement serbe et le corps diplomatique s'apprêtent à quitter Nisch pour Monastir.

*
* *

Mardi, 19 octobre.

L'Empereur a promulgué hier un Manifeste sur la félonie bulgare.

Nous, Nicolas II, par la grâce de Dieu, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, Roi de Pologne, Grand-Duc de Finlande, etc., etc., etc. Faisons savoir à tous Nos fidèles sujets que la trahison du peuple bulgare à la cause slave, préparée avec perfidie depuis le commencement même de la guerre, mais qui paraissait pourtant impossible, s'est accomplie...

La Bulgarie, notre coreligionnaire, affranchie de l'esclavage turc par le fraternel amour et le sang du peuple russe, s'est rangée ouvertement aux côtés des ennemis de la foi chrétienne, du slavisme et de la Russie.

Le peuple russe verra avec douleur la trahison de la Bulgarie, qui lui était restée si chère jusqu'à ces derniers jours, et c'est avec un cœur saignant qu'il tire son épée contre elle, en remettant à la juste punition de Dieu le sort des traîtres à la cause slave.

Donné au Grand-Quartier général, le 18 d'octobre en l'an de grâce 1915.

NICOLAS.

*
* *

Lundi, 25 octobre.

Le désastre serbe s'accélère.

Une brusque irruption des Bulgares à Vrania, sur la haute Morawa, et à Uskub, sur le Vardar, a coupé la voie ferrée de Nisch à Salonique. Le gouvernement royal et le corps diplomatique ne peuvent plus désormais se réfugier à Monastir ; ils vont essayer d'atteindre Scutari et le littoral adriatique par Mitrovitza, Pritzrend et Diakovo, c'est-à-dire en traversant le chaos montagneux de l'Albanie, où la neige obstrue déjà tous les cols !

Chaque jour, Patchich adresse aux Alliés un appel désespéré... et vain.

*
* *

Samedi, 9 novembre.

Le vent de réaction qui a renversé, il y a un mois, le Ministre de l'intérieur, prince Stcherbatow, et le Procureur suprême du Saint-Synode, Samarine, vient de faire une nouvelle victime : le ministre de l'agriculture, Krivochéïne, est relevé de ses fonctions sous un vague prétexte de santé.

A ses belles qualités d'administrateur, Krivochéïne ajoute, ce qui est peu commun en Russie, le tempérament d'un homme

d'État : il est, sans nul doute, le représentant le plus éminent du libéralisme monarchique. Il tombe par la volonté de Raspoutine, qui l'accuse de pactiser avec les révolutionnaires. Or, je ne crois pas que l'idéal constitutionnel de Krivochéïne dépasse de beaucoup la Charte française de 1814. Et je ne répondrais pas moins de sa piété religieuse que de son loyalisme dynastique.

Le gouvernement présidé par Gorémykine ne compte donc plus que deux ministres à tendances libérales : Sazonow et le général Polivanow.

***

Vendredi, 12 novembre.

Sous la double pression des Austro-Allemands au Nord et des Bulgares à l'Est, les malheureux Serbes sont écrasés, malgré une résistance héroïque.

Le 7 novembre, la ville de Nisch, l'antique métropole serbe, la patrie de Constantin-le-Grand, est tombée aux mains des Bulgares. Entre Kraljevo et Krujevatz, les Austro-Allemands ont franchi la Morawa occidentale, faisant sur tout leur parcours un énorme butin.

Les avant-gardes franco-anglaises ont pris hier le contact avec les Bulgares, dans la vallée du Vardar, près de Karasu. Mais l'intervention des Alliés en Macédoine est trop tardive. D'ici peu, il n'y aura plus de Serbie!

***

Samedi, 13 novembre.

Au club, le vieux prince V..., ultra-réactionnaire et toujours d'humeur bougonne, se laisse aller à me parler de la politique intérieure; il applaudit naturellement au renvoi de Krivochéine : il croit que la Russie ne peut trouver son salut que dans une sévère application de la doctrine autocratique. Je me tiens sur la réserve.

— Évidemment, poursuit-il, vous devez me juger bien arriéré et je devine que M. Krivochéine avait toutes vos sympathies. Mais les libéraux, qui affectent d'être monarchistes, qui se décernent à tout propos des brevets de loyalisme, sont pour moi ce qu'il y a de plus dangereux. Au moins, avec les vrais révolutionnaires, on sait à qui l'on a affaire; on voit où l'on

va..., où l'on irait. Les autres, — qu'ils s'appellent progressistes, cadets, octobristes, peu m'importe, — trahissent le régime et nous mènent hypocritement à la révolution, qui les emportera d'ailleurs dès le premier jour; car elle ira bien au delà de ce qu'ils croient; elle dépassera en horreur tout ce qu'on a jamais vu. Les socialistes ne seront pas seuls de la fête; les paysans s'en mettront aussi. Et quand le *moujik*, ce *moujik* qui a l'air si doux, est déchaîné, il devient sauvage. On reverra le temps de Pougatchew. Ce sera effroyable! Notre dernière chance de salut est dans la réaction..., oui, dans la réaction. Sans doute, je vous choque en vous parlant ainsi, et vous avez la politesse de ne pas me répondre; mais laissez-moi vous dire tout ce que je pense!

— Vous avez raison de ne pas prendre mon silence pour un acquiescement. Mais vous ne me choquez pas du tout et je vous écoute avec beaucoup d'intérêt. Continuez donc, je vous prie.

— Soit! Je continue. En Occident, on ne nous connaît pas. On juge le tsarisme d'après les écrits de nos révolutionnaires et de nos romanciers. On ne sait pas que le tsarisme est la Russie même. Ce sont les tsars qui ont fondé la Russie. Et les plus rudes, les plus impitoyables ont été les meilleurs. Sans Ivan le Terrible, sans Pierre le Grand, sans Nicolas Ier, il n'y aurait pas de Russie... Le peuple russe est le plus docile de tous quand il est sévèrement commandé; mais il est incapable de se gouverner lui-même. Aussitôt qu'on lui lâche la bride, il tombe dans l'anarchie. Toute notre histoire le prouve. Il a besoin d'un maître, d'un maître absolu: il ne marche droit que lorsqu'il sent au-dessus de sa tête une poigne de fer. La moindre liberté le grise. Vous ne changerez pas sa nature : il y a des gens qui sont ivres pour avoir bu un seul verre de vin. Nous tenons peut-être cela de la longue domination tartare. Mais c'est ainsi! On ne nous gouvernera jamais par les méthodes anglaises... Non, jamais le parlementarisme ne s'implantera chez nous.

— Alors, quoi?... Le knout et la Sibérie?

Il hésite un instant; puis il reprend, avec un gros rire acerbe :

— Le knout? C'est aux Tartares que nous le devons et c'est ce qu'ils nous ont laissé de mieux... Quant à la Sibérie, croyez-moi : ce n'est pas sans motif que Dieu l'a placée aux portes de la Russie.

— Vous me rappelez un proverbe annamite, qu'on m'a cité autrefois à Saïgon : *Partout où il y a des Annamites, Dieu a fait pousser le bambou.* Les petits *coolies* jaunes ont parfaitement saisi le rapport de cause finale qui existe entre la tige du bambou et leur dos... Pour ne pas finir notre entretien sur une plaisanterie, permettez-moi de vous dire que, au fond de moi-même, je souhaite vivement de voir la Russie s'adapter peu à peu aux conditions du gouvernement représentatif, dans la mesure très large où cette forme de gouvernement me semble pouvoir se concilier avec le caractère du peuple russe. Mais, comme ambassadeur d'une Puissance alliée, je ne souhaite pas moins vivement que tout essai de réforme soit ajourné à la signature de la paix; car je reconnais avec vous que le tsarisme est, à l'heure actuelle, la plus haute expression nationale de la Russie et sa plus grande force.

*
* *

Dimanche, 14 novembre.

D'après tout ce qui me revient de Moscou et de la province, le désastre des Serbes émeut douloureusement l'âme russe, toujours si ouverte aux sentiments de compassion et de fraternité.

A ce propos, Sazonow me raconte qu'il a causé hier avec le confesseur de l'Empereur, le P. Alexandre Wassiliew :

— C'est un saint, me dit-il, un cœur d'or, une conscience éminemment haute et pure. Il vit dans l'ombre, dans la prière, dans la retraite. Je le connais depuis mon enfance... Hier, donc, je l'ai rencontré devant l'église du Sauveur et nous avons fait quelques pas ensemble. Il m'a longuement interrogé sur la Serbie, me demandant si nous n'avions rien négligé pour la sauver, si l'on pouvait garder encore quelque espoir d'arrêter l'invasion, s'il n'y aurait pas moyen d'envoyer de nouvelles troupes à Salonique, etc. Comme je m'étonnais un peu de son insistance, il m'a dit : — « Je n'ai aucun scrupule de vous confier que les malheurs de la Serbie sont une cruelle angoisse, presque un remords, pour notre bien-aimé Tsar. »

*
* *

Mardi, 16 novembre.

Depuis une quinzaine de jours, l'armée russe de Courlande poursuit avec quelque succès une offensive assez âpre dans les

régions de Schlock, d'Ixkull et de Dvinsk. L'opération n'a qu'une importance secondaire : elle n'oblige pas moins l'État-Major allemand à maintenir au combat des troupes nombreuses, par un froid rigoureux.

Mme S... qui arrive d'Ixkull où elle dirige une ambulance, me parle des blessés russes, de leur patience, de leur douceur, de leur résignation.

— Il s'y mêle presque toujours, me dit-elle, un sentiment religieux, qui revêt parfois une forme étrange, une forme toute mystique. J'ai observé chez plusieurs d'entre eux, chez de simples *moujiks*, l'idée que leur souffrance ne leur était pas seulement infligée en expiation de leurs fautes propres, mais qu'elle représentait leur part de responsabilité dans le péché universel et qu'ils devaient accepter cette souffrance comme le Christ a porté sa croix, pour le rachat de toute l'humanité. Si vous viviez un peu avec nos paysans, vous seriez surpris de voir comme ils ont l'âme évangélique...

Elle ajoute, en riant :

— Ce qui ne les empêche pas d'être brutaux, paresseux, menteurs, voleurs, charnels, incestueux, je ne sais quoi encore... Ah! que l'âme slave doit vous paraître compliquée!

— Oui, comme disait Tourguénef, *l'âme slave est une forêt obscure.*

***

Dimanche, 21 novembre.

Journées de brume, de neige, et de tristesse. A mesure que l'hiver déroule sur la Russie son linceul funèbre, les âmes se dépriment, les volontés se relâchent. Je ne vois partout que des visages mornes; je n'entends partout que des propos découragés; toutes les conversations sur la guerre se résument dans la même pensée, expresse ou tacite : « A quoi bon poursuivre la lutte? Ne sommes-nous pas déjà vaincus? Est-il possible de croire que nous nous relevions jamais? »

Le mal ne sévit pas seulement dans les salons et dans les milieux instruits, où la tournure des événements militaires ne donne que trop beau jeu à l'esprit critique. D'après de nombreux symptômes, le pessimisme n'est pas moindre parmi les ouvriers et les paysans.

Chez les ouvriers, le virus révolutionnaire suffirait à expli-

quer le dégoût de la guerre et cette oblitération du sentiment patriotique qui va jusqu'au souhait de la défaite. Mais chez les paysans illettrés, chez les *moujiks* ignorants, la dépression n'a-t-elle pas une cause indirecte et inconsciente, une cause toute physiologique, — l'interdiction de l'alcool? On ne change pas impunément, par un acte brusque, la nutrition séculaire d'un peuple. L'abus de l'alcool était certes un danger pour la santé physique et morale des *moujiks ;* la *vodka* constituait néanmoins un facteur important de leur nourriture, l'aliment excitant par excellence, aliment d'autant plus nécessaire que la valeur réparatrice de leurs autres aliments est presque toujours inférieure à leurs besoins. Mal nourri, privé de son stimulant habituel, le peuple russe est de plus en plus sensible aux émotions dépressives. Pour peu que la guerre dure, il deviendra névrosé. Ainsi, la grande réforme d'août 1914, si généreuse dans son inspiration, si salutaire dans ses premiers effets, semble tourner au détriment de la Russie.

*
* *

Jeudi, 25 novembre.

Le dernier acte de la tragédie serbe approche de l'épilogue. Tout le territoire national est envahi et même débordé. Les Bulgares sont déjà aux portes de Pritzrend. Épuisée par des efforts sublimes, la petite armée du voïvode Poutnik se retire sur l'Adriatique, à travers les montagnes albanaises, par des chemins défoncés, au milieu de tribus hostiles, sous une aveuglante tourmente de neige; ainsi, en moins de six semaines, l'État-major germanique a réalisé son plan, qui était d'ouvrir une voie directe entre l'Allemagne et la Turquie par la Serbie et la Bulgarie.

Pour soulager sa conscience, *pro remedio animæ suæ*, l'empereur Nicolas fait attaquer opiniâtrément les Autrichiens en Volhynie, près de Tsartorysk, mais sans résultat.

*
* *

Mardi, 30 novembre.

Un des caractères moraux, que j'observe couramment chez les Russes, est leur promptitude à la résignation, leur docilité à s'incliner devant la mauvaise fortune. Souvent même, ils n'attendent pas que l'arrêt du Destin soit prononcé : il leur

suffit de le prévoir pour y obtempérer aussitôt; ils s'y soumettent et s'y adaptent, en quelque sorte, par anticipation.

Cette disposition innée a inspiré au romancier Andréïew une nouvelle que je viens de lire et qui est d'un réalisme saisissant : *le Gouverneur*.

Un jour, ce haut fonctionnaire a dû réprimer une émeute. Il a rempli ce devoir tel qu'il le concevait professionnellement, c'est-à-dire avec une rigueur implacable. Le sang a coulé à flots : on a relevé quarante-sept morts, dont neuf femmes et trois enfants; les hôpitaux ont recueilli deux cents blessés. Au lendemain de ce drame, le Gouverneur a été vivement félicité de son énergie et il a reçu par la voie hiérarchique les plus flatteuses approbations. Mais ces témoignages de faveur l'ont laissé indifférent, car il est obsédé par le souvenir de la journée sanglante. Non pas qu'il ait des remords; sa conscience ne lui reproche rien ; ce qu'il a fait, il le ferait encore. Son obsession est toute physique : il a sans cesse devant les yeux le spectacle des morts et des blessés qui jonchaient la place. Puis, quotidiennement, il trouve dans son courrier des lettres anonymes, lettres d'injures ou de menaces; on l'appelle : *assassin de femmes et d'enfants*. Une fois, on lui écrit : *J'ai rêvé de ton enterrement cette nuit. Tu n'as plus longtemps à vivre*. Une autre fois, il apprend qu'un tribunal révolutionnaire l'a condamné à mort. Ainsi, peu à peu, l'idée de sa fin prochaine s'ancre dans son esprit : « On me tuera d'un coup de revolver, se dit-il. On ne sait pas faire les bombes dans notre petite ville; on les réserve pour les grands personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou... » Il ne doute plus qu'il tombera bientôt sous la balle d'un anarchiste et il attend, avec une impatience fébrile, l'événement fatal. Il n'essaie même pas de se faire protéger. A quoi bon? Lorsqu'il sort en voiture, il renvoie son escorte de Cosaques. Lorsqu'il sort à pied, il n'admet pas que ses policiers le suivent. Chaque soir, il se dit : « Ce sera pour demain. » Il se représente d'ailleurs comme extrêmement simple l'acte inéluctable qui se prépare : « On tirera sur moi; je tomberai. Puis viendront mes funérailles, en grand apparat. Derrière mon cercueil, on portera mes décorations. Et voilà tout!... » Obsédé par ces prévisions sinistres, il y conforme automatiquement ses actes, comme s'il se faisait l'auxiliaire du Destin. Chaque jour, maintenant, il dirige ses promenades vers des quartiers déserts

ou des faubourgs miséreux. Il erre ainsi, reconnaissable de loin à sa haute taille, à sa casquette de général, à ses épaulettes d'or, à son grand manteau doublé de rouge ; il ne tourne jamais la tête pour regarder en arrière ou de côté : marchant droit devant lui, posant les pieds dans les ornières, dans les flaques d'eau, il s'avance d'un pas ferme et raide, « comme un cadavre qui chercherait sa tombe. » Or, par un matin pluvieux d'octobre, il longe une ruelle étroite, parmi des terrains vagues et des masures. Tout à coup deux hommes surgissent d'une palissade et l'interpellent : — « Excellence ! » — « Hein, quoi ?... » Mais déjà il a compris. Sans un appel, sans un geste, il s'arrête et se redresse. Trois balles de revolver l'abattent à l'instant même.

On m'assure que cette nouvelle n'est que la transcription littéraire d'un épisode réel. Le 19 mai 1903, le général Bogdanowitch, gouverneur d'Oufa, fut accosté brusquement dans une allée déserte du jardin public, par trois individus qui tirèrent sur lui à bout portant. Il s'était acquis, parmi ses administrés, une réputation de justice et de bonté. Mais, le 23 mars précédent, il avait eu à réprimer une émeute ouvrière et cette répression avait fait une centaine de victimes. Depuis ce jour tragique, Bogdanowitch, hanté de présages funèbres, accablé de tristesse, n'avait plus vécu que dans l'attente résignée de son assassinat.

*
* *

Jeudi, 2 décembre.

Je m'entretiens de la politique intérieure avec S..., grand propriétaire foncier, membre du Zemstvo de sa province, — esprit large, clairvoyant et qui s'est toujours intéressé au sort des *moujiks*. Nous arrivons ainsi à parler des questions religieuses et j'exprime franchement la surprise que j'éprouve à constater, par tant de symptômes, le discrédit général du clergé russe dans les masses populaires. Après un instant d'hésitation, S... me répond :

— C'est la faute, l'impardonnable faute de Pierre-le-Grand.

— Et comment cela ?

— Vous savez que Pierre-le-Grand a supprimé le trône patriarcal de Moscou pour le remplacer par une institution bâtarde, le Saint-Synode ; son but, qu'il ne cachait pas, était de s'asservir l'Église orthodoxe : il n'y a que trop réussi. A ce régime despotique, l'Église n'a pas seulement perdu son indé-

pendance et son prestige; elle étouffe maintenant sous l'étreinte bureaucratique; chaque jour, la vie se retire d'elle... Le peuple considère de plus en plus ses prêtres comme des fonctionnaires, des *tchinovniks*, des policiers, dont il se détache avec mépris. Le clergé, de son côté, devient une caste fermée, sans dignité, sans instruction, sans contact avec les grands courants du siècle. Pendant ce temps, les classes supérieures tournent à l'indifférence religieuse, tandis que les âmes éprises d'ascétisme ou de mysticisme cherchent à se satisfaire dans les aberrations des sectes. Bientôt, il ne restera plus à l'Église officielle que son formalisme, ses rites, ses cérémonies somptueuses, ses chants incomparables : elle sera un corps sans âme.

— Somme toute, dis-je à S..., Pierre-le-Grand concevait le rôle de ses métropolites comme Napoléon Ier définissait celui de ses archevêques, le jour où il déclarait en plein Conseil d'État : « Un archevêque, c'est aussi un préfet de police. »

— Exactement !

Pour illustrer la conversation que je viens de transcrire, voici quelques détails sur la condition matérielle et morale du clergé russe dans les campagnes.

Le curé de village, le *sviatchénik* ou, plus familièrement, le *batiouchka*, est presque toujours un fils de pope, il appartient donc par sa naissance à la caste sacerdotale. Obligé de se marier avant l'ordination, car le célibat est réservé aux moines, il épouse d'habitude la fille d'un prêtre. Et ce mariage, qui achève de l'inféoder à sa caste, le sépare encore plus des paysans.

L'exercice de son ministère paroissial l'occupe fort peu. Il ne célèbre la messe que le dimanche et les jours fériés. Il n'est pas astreint à la lecture du bréviaire. Il ne siège guère qu'une fois l'an au tribunal de la pénitence, les Russes ne communiant qu'à Pâques, après une confession très sommaire, une vague effusion de repentir, que les pénitents, à la file, murmurent debout devant le prêtre, dans un coin de l'église, et qui est aussitôt couverte par l'absolution. Le *sviatchénik* ne connaît pas non plus le souci de préparer les enfants à la première communion, puisqu'ils reçoivent l'eucharistie dès le baptême. Enfin, ce n'est pas l'usage qu'il intervienne dans la vie privée de ses paroissiens pour leur faire entendre des conseils de morale ou diriger leur conscience.

Sa fonction exclusive est d'accomplir les liturgies, d'enseigner le catéchisme et d'administrer les sacrements. Hors de là, il n'a rien à faire dans l'ordre spirituel.

Intellectuellement, il est encore plus désœuvré, n'ayant ni livres, ni journaux, ni revues, ni le moyen de s'en procurer.

Sa grande occupation est de cultiver le lopin de terre qui lui est alloué par la commune, et il est obligé d'y travailler dur; car il ne reçoit d'ordinaire aucun traitement, et son casuel est toujours minime. Pour augmenter ce casuel ou même pour en percevoir simplement les taxes normales, il est en lutte constante avec les *moujiks*. Un mariage, un baptême, une communion, une extrême-onction, un enterrement, une bénédiction du champ ou de l'*isba* donnent lieu à des discussions, à des marchandages, où la dignité sacerdotale a fort à souffrir. Couramment, le pope s'entend traiter de gredin, de voleur, d'ivrogne, de crapule, et les coups mêmes ne lui sont pas épargnés. Dans beaucoup de villages, son ignorance, sa paresse, son inconduite, son abrutissement le font tomber au dernier degré du mépris.

La nécessité du ministère ecclésiastique n'en est pas moins reconnue par tous les paysans. Ne faut-il pas un spécialiste pour baptiser les enfants, pour dire la messe qui est si compliquée, pour enterrer les morts, pour demander à Dieu la pluie ou la sécheresse? Le *sviatchénik* est cet intermédiaire, ce courtier indispensable.

Le romancier Glièb Ouspensky, mort en 1902, qui a si remarquablement analysé le caractère des paysans et décrit leurs mœurs, attribue à l'un de ses personnages ce discours : « Le *moujik* commet des péchés dont ni le cabaretier, ni le maître de police, ni même le gouverneur ne peuvent l'absoudre. Un pope est donc nécessaire. De même, si le Seigneur accorde une belle récolte et que le paysan veuille le remercier en allumant un cierge, là encore il a besoin d'un prêtre. Car où le placerait-il, son cierge? A la poste, à la mairie? Non, à l'église... Assurément, notre pope ne vaut pas grand'chose : il est toujours ivre. Mais qu'importe? Le buraliste de la poste est un ivrogne, lui aussi. C'est pourtant lui qui expédie les lettres. »

***

Dimanche, 5 décembre.

Nulle société n'est aussi accessible à l'ennui que la société russe; nulle ne paie à ce fléau moral un si lourd tribut. J'en fais l'observation quotidiennement.

Indolence, atonie, torpeur, désorientation; gestes de fatigue et bâillements; réveils en sursaut et impulsions brusques; promptitude à se lasser de tout; appétit insatiable de changement; besoin perpétuel de se distraire et de s'étourdir; prodigalités folles; goût des extravagances, de la débauche tapageuse et forcenée; horreur de la solitude; échange continu de visites sans motif et de téléphonages inutiles; excès bizarres de dévotion et de charité; complaisance aux rêves morbides et aux pressentiments sombres, tous ces traits de caractère et de conduite ne sont que la manifestation multiforme de l'ennui.

Mais, à la différence de ce qui se passe dans nos sociétés occidentales, l'ennui russe me paraît le plus souvent irraisonné, subconscient. Ceux qui l'éprouvent ne l'analysent pas, n'en dissertent pas; ils ne s'attardent pas, comme les disciples de Chateaubriand ou de Byron, de Senancour ou d'Amiel, à méditer sur le songe incompréhensible de la vie et sur l'inanité de l'effort humain; ils ne tirent de leur mélancolie aucune jouissance d'orgueil ou de poésie. Leur malaise est beaucoup moins intellectuel qu'organique : c'est un état d'inquiétude vague, de tristesse latente et vide.

***

Dimanche, 12 décembre.

Prenant le thé chez la Princesse G..., j'y rencontre B..., qui est en veine de pessimisme et de sarcasme :

— Cette guerre, s'écrie-t-il, finira comme *Boris Godounow*... Vous savez? l'opéra de Moussorgsky.

Au nom de *Boris Godounow*, la saisissante figure de Chaliapine se dresse devant mes yeux; mais je m'efforce vainement de comprendre l'allusion à la guerre actuelle. B... poursuit :

— Vous ne vous rappelez pas les deux derniers tableaux? Boris, assiégé de remords, devient fou, halluciné, et annonce à ses boyards qu'il va mourir. Il ordonne qu'on lui apporte une robe de moine pour l'ensevelir, comme c'était l'usage alors pour

les tsars mourants. Aussitôt, les cloches sonnent le glas; on allume des cierges; les popes entonnent les litanies funèbres. Boris meurt. Dès qu'il a rendu l'âme, le peuple se révolte. L'usurpateur, le faux Dimitry, apparaît à cheval. La foule hurlante le suit au Kremlin. Il ne reste plus en scène qu'un vieux mendiant, un simple d'esprit, un *yourodivi*, qui chante : *Pleure, ô ma sainte Russie orthodoxe, pleure; car tu vas entrer dans les ténèbres!*

— Votre prédiction est réconfortante!

Il reprend avec un rictus amer:

— Oh! nous allons à des événements bien pires encore!

— Pires qu'au temps de Boris Godounow?

— Oui!... Nous n'aurons même pas l'usurpateur; nous n'aurons que le peuple révolté et le *yourodivi;* nous aurons même beaucoup de *yourodivis*. Nous n'avons pas dégénéré de nos ancêtres... pour le mysticisme.

Le romancier Tchékhow, l'auteur pénétrant des *Moujiks*, a très justement noté cette propension du Russe à prendre le ton ironique et ricaneur en face de l'adversité; il fait dire à un de ses personnages, relégué au fond de la Sibérie : « Quand la destinée t'est mauvaise, méprise-la, moque-toi d'elle! Sinon, c'est elle qui se moquera de toi. »

XXIV. — FIDÉLITÉ A L'ALLIANCE

Lundi, 27 décembre.

Causant intimement avec Sazonow, je lui signale les nombreux symptômes de lassitude que je constate, de toutes parts, dans l'opinion publique.

— Hier encore, dis-je, en plein club, un des plus hauts dignitaires de la Cour, un de ceux qui approchent le plus souvent l'Empereur, déclarait ouvertement, à deux pas de moi, que la continuation de la guerre est une folie et qu'il faut se hâter de faire la paix.

Sazonow esquisse un geste d'indignation. Puis, avec un bon sourire, il reprend :

— Je vais vous raconter une histoire qui vous fera oublier tout de suite votre mauvaise impression d'hier; elle vous prouvera que l'Empereur est aussi obstiné que jamais contre l'Allemagne... Voici mon histoire. Depuis plus de trente ans, notre

vieux ministre de la Cour, Fréedericksz, est lié d'une étroite amitié avec le comte Eulenbourg, qui est Grand-Maréchal de la Cour à Berlin. Ils ont suivi parallèlement la même carrière ; ils ont obtenu presque en même temps les mêmes emplois, les mêmes honneurs. La similitude de leurs fonctions les a initiés à tout ce qu'il y a eu d'intime et de secret entre la Cour d'Allemagne et la Cour de Russie. Missions politiques, correspondance de souverain à souverain, négociations matrimoniales, affaires de famille, échange de cadeaux et de décorations, scandales princiers, unions morganatiques, ils ont tout connu, ils ont été mêlés à tout... Or, il y a trois semaines, Fréederickz a reçu d'Eulenbourg une lettre apportée de Berlin par un émissaire inconnu et déposée dans un bureau de poste à Pétrograd, comme l'indique le timbre de l'enveloppe. Cette lettre est ainsi conçue : *Notre devoir envers Dieu, envers nos souverains, envers nos pays, nous oblige, vous et moi, à faire tout ce qui dépend de nous pour amener entre nos deux Empereurs un rapprochement qui permettrait ensuite à leurs Gouvernements de trouver les bases d'une paix honorable. Si nous réussissons à rétablir leur amitié d'autrefois, je ne doute pas que nous verrons aussitôt la fin de cette guerre épouvantable, etc.* Fréederickz a remis immédiatement la lettre à Sa Majesté, qui m'a fait appeler et m'a demandé mon avis. J'ai répondu qu'Eulenbourg n'avait pu accomplir une pareille démarche que sur un ordre exprès de son souverain; nous avons donc là un témoignage irrécusable de l'importance que l'Allemagne attache à séparer la Russie de ses Alliés. L'Empereur en est convaincu et a repris : « Eulenbourg ne semble pas se douter qu'il ne me conseille rien de moins qu'un suicide moral et politique, l'humiliation de la Russie et le sacrifice de mon honneur. L'affaire est cependant assez intéressante pour que nous y réfléchissions encore. Veuillez donc étudier un projet de réponse et me l'apporter demain... » Avant de me confier la lettre, il l'a relue à haute voix; puis, soulignant de son crayon bleu les mots : *leur amitié d'autrefois,* il a écrit en marge : *Cette amitié est morte. Qu'on ne m'en parle plus jamais!* Le lendemain, j'ai soumis à Sa Majesté un projet de réponse qui portait en substance : *Si vous désirez sincèrement travailler au retour de la paix, obtenez de l'empereur Guillaume que la même proposition soit adressée en même temps aux quatre Alliés. Aucune négociation n'est possible autrement.* Sans même

regarder mon projet, l'Empereur m'a dit : — « J'ai réfléchi depuis hier. Toute réponse, si décourageante fût-elle, risquerait d'être interprétée comme une acceptation d'entrer en correspondance. La lettre d'Eulenbourg restera donc sans réponse. »

J'exprime à Sazonow ma vive satisfaction :

— C'était la seule conduite que l'on pût tenir. Je suis heureux que l'Empereur en ait eu spontanément l'intuition, je n'attendais pas moins de sa loyale nature. En se refusant à toute réponse, il s'est montré un allié parfait. Quand vous le verrez, offrez-lui, je vous prie, mes félicitations et mes remerciements.

***

Mardi, 28 décembre.

Jusqu'à mon séjour actuel en Russie, je n'avais approché d'autres Russes que des diplomates et des cosmopolites, c'est-à-dire des esprits plus ou moins imprégnés d'occidentalisme, plus ou moins formés à la logique et aux méthodes occidentales. Combien l'esprit russe apparaît différent, lorsqu'on l'observe dans son milieu naturel et dans son climat propre !

Depuis bientôt deux ans que je vis à Pétrograd, le trait qui m'a le plus souvent frappé au cours de mes conversations avec les hommes politiques, les militaires, les gens du monde, les fonctionnaires, les journalistes, les financiers, les industriels, les professeurs, est le caractère vague, mobile, inconsistant de leurs conceptions et de leurs projets. Il y a toujours quelque défaut de coordination ou de continuité ; la liaison des faits et des idées est incertaine ; les calculs sont approximatifs, les perspectives confuses et indéterminées. Que d'accidents et de mécomptes s'expliquent, dans cette guerre, par le fait que les Russes n'aperçoivent la réalité qu'à travers une brume de rêve et n'ont la notion exacte ni du temps, ni de l'espace ! Leur imagination est éminemment dispersive ; elle ne se plaît qu'aux représentations vaporeuses et fluides, aux constructions imprécises et inorganiques. C'est pourquoi ils sont si sensibles à la musique.

***

Mercredi, 29 décembre.

Poursuivant son idée de secourir indirectement les Serbes par une diversion en Galicie, le Tsar vient d'entreprendre une

offensive sur le front de Bessarabie et à l'Est de la Strypa, vers Lemberg. Des combats opiniâtres, où les Russes paraissent avoir retrouvé tout leur élan, sont engagés à Toporowce près de Czernowitz, à Buczacz sur la Strypa et à Trembovlia près de Tarnopol.

Simultanément, l'armée de Volhynie attaque les Austro-Allemands, sur le Styr, au Sud des marais de Pinsk, dans la région de Rowno et de Tsartorysk.

***

Jeudi, 30 décembre.

Les salons de Pétrograd sont fort émus. On y parle, à mots couverts, d'un scandale politique dans lequel seraient impliqués des membres de la famille impériale et une demoiselle Marie Wassiltchikow; on allègue une correspondance secrète avec des souverains allemands.

Quelques détails précis, que j'ai pu vérifier, m'ont prouvé que l'affaire est sérieuse. J'interroge donc Sazonow, qui me répond ceci.

Mlle Marie-Alexandrowna Wassiltchikow, âgée d'une cinquantaine d'années, cousine du prince Serge-Ilarianowitch Wassiltchikow, apparentée aux Ouroussow, aux Wolkonsky, aux Orlow-Davidow, aux Mestchersky, etc., demoiselle d'honneur des Impératrices, se trouvait dans une villa du Semmering, aux environs de Vienne, quand la guerre éclata. C'est là qu'elle vivait d'habitude, en rapports suivis avec toute l'aristocratie autrichienne. Le cottage qu'elle habitait au Semmering appartient au prince François de Liechstenstein, qui fut ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg vers 1899. A l'ouverture des hostilités, elle a été consignée dans sa villa, où elle recevait d'ailleurs une nombreuse société.

Or, il y a quelques semaines, le Grand-Duc de Hesse l'a priée de venir à Darmstadt, en lui expédiant un sauf-conduit. Intimement liée avec le Grand-Duc Ernest-Louis et ses sœurs (1), ayant de plus la passion de l'entremise et de l'intrigue, elle est partie aussitôt.

(1) Les sœurs sont : 1° La Princesse Victoria, née en 1863 et mariée au Prince Louis de Battenberg; — 2° la Princesse Élisabeth, née en 1864 et veuve du Grand-Duc Serge-Alexandrowitch; — 3° la Princesse Irène, née en 1866 et mariée au Prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur Guillaume; — enfin, 4° l'Impératrice Alexandra-Féodorowna.

A Darmstadt, le Grand-Duc lui a demandé de se rendre à Pétrograd pour conseiller au Tsar de conclure la paix sans retard; il affirmait que l'empereur Guillaume est prêt à consentir, au profit de la Russie, des conditions très avantageuses; il insinuait même que l'Angleterre a déjà fait une ouverture à la chancellerie de Berlin pour une entente séparée; il concluait qu'une réconciliation de la Russie et de l'Allemagne est nécessaire au maintien du principe dynastique en Europe. Certes, il ne pouvait mieux s'adresser qu'à Marie-Alexandrowna, dont l'imagination prit feu instantanément; elle se voyait déjà nouant les saintes alliances d'autrefois, sauvant ainsi le tsarisme et, du même coup, rendant la paix au monde.

Pour plus de précision, le Grand-Duc lui a dicté en anglais tout ce qu'il venait de lui dire et, séance tenante, elle a traduit ce texte en français : le document était destiné à Sazonow. Le Grand-Duc a remis ensuite à Marie-Alexandrowna deux lettres autographes, adressées l'une à l'Empereur et l'autre à l'Impératrice. La première de ces lettres ne faisait que résumer en termes amicaux et pressants la note destinée à Sazonow. La seconde lettre, d'un ton plus affectueux encore, invoquait les sentiments les plus intimes de l'Impératrice, tous ses souvenirs de famille et de jeunesse; voici la dernière phrase : « Je sais combien tu es devenue Russe; je ne peux croire néanmoins que l'Allemagne soit effacée de ton cœur allemand. » Aucune des deux lettres n'était close, afin que Sazonow pût les lire au passage, en même temps que la note.

Dès le lendemain, Mlle Wassiltchikow, munie d'un passeport allemand, est partie pour Pétrograd par Berlin, Copenhague et Stockholm.

Aussitôt arrivée, elle s'est rendue chez Sazonow qui, fort surpris, l'a reçue immédiatement. Lorsqu'il a eu en mains la note et les deux lettres, il a exprimé à Marie-Alexandrowna son indignation de ce qu'elle se fût chargée de pareils messages. Devant cet accueil qui renversait toutes ses prévisions, qui détruisait tout l'édifice de ses rêves, elle restait muette et consternée.

Le soir même, Sazonow était à Tsarskoïé-Sélo et faisait son rapport au souverain. Dès les premiers mots, la figure de l'Empereur se crispa d'impatience. Prenant les deux lettres et sans les lire, il les jeta dédaigneusement sur son bureau. Puis, d'une voix agacée, il dit :

— Montrez-moi la note !

A chaque phrase, il s'exclamait de colère :

— Me faire des propositions pareilles, n'est-ce pas honteux ?... Et comment cette intrigante, cette folle a-t-elle osé me les transmettre ?... Tout ce papier n'est qu'un tissu de mensonge et de perfidies !... L'Angleterre se prépare à trahir la Russie ! Quelle absurdité !...

Quand il eut achevé sa lecture, et soulagé ses nerfs, il demanda :

— Qu'allons-nous faire de la Wassiltchikow ?... Savez-vous quels sont ses projets ?

— Elle m'a dit qu'elle comptait repartir tout de suite pour le Semmering.

— Ah ! vraiment, elle s'imagine que je vais la laisser rentrer en Autriche !... Non, elle ne sortira plus de Russie. Je la ferai interner dans ses terres ou dans un couvent. Demain, j'examinerai la question avec le ministre de l'intérieur.

***

Vendredi, 31 décembre.

Devant toutes les personnes qui l'ont approché hier, l'Empereur s'est exprimé avec autant d'irritation que de sévérité sur le compte de Marie-Alexandrowna Wassiltchikow :

— Accepter une pareille mission d'un souverain ennemi !... Cette femme est une misérable ou une folle... Comment n'a-t-elle pas compris qu'en se chargeant de ces lettres, elle risquait de compromettre gravement l'Impératrice et moi-même ?...

Par son ordre, Marie-Alexandrowna Wassiltchikow a été arrêtée ce matin et conduite à Tchernigow pour y être internée dans un couvent.

MAURICE PALÉOLOGUE.

Le Vitrail
d'Herrade de Landsberg

POÈME

STANCES LIMINAIRES

Je m'étais assoupi sous des pommiers en fleurs,
Odorantes merveilles,
Caressé par le vol des zéphirs enjôleurs,
Dans des chansons d'abeilles.

Peu à peu mon esprit abandonna mon corps,
Tel un parfum s'envole,
Et je ne vis plus rien des splendeurs du dehors,
Ni clarté, ni corolle :

Tous les ors du matin étaient ternis pour moi,
Et j'étais loin du monde,
Comme un homme serré par un linceul étroit,
Dans la fosse profonde.

Le printemps vainement dansait sur les coteaux,
Et réchauffait les tombes;
Vainement s'irisait la neige des rameaux,
Et volaient les colombes.

Ainsi qu'un vêtement tout récemment quitté,
Tiède, mais immobile,
Je reposais sur le gazon, dans la clarté
Du matin juvénile.

Une atmosphère obscure enveloppait mes yeux,
Et mon âme lointaine
Fuyait, hors du réel, gouffre silencieux,
De son aile d'ébène.

Or soudain délivré de l'espace et du temps,
Qui ne sont qu'apparences,
Simulacres grossiers, cadres inconsistants
Des humaines sciences,

Le Rêve m'apporta la clef de ma prison,
Et ma mort éphémère
Déchira le rideau tendu par la raison,
Durant la vie amère.

Esprit désincarné, sans le secours des yeux,
Sans l'aide des oreilles,
Je vis et j'entendis des tableaux merveilleux,
Des hymnes sans pareilles :

Loin du siècle orgueilleux qui ne croit qu'en la chair,
Et que l'or seul attire,
Je vis, près de l'Autel, paré de byssus clair,
La Croix, sœur de la Lyre.

La femme m'apparut au service de Dieu,
Sous les voûtes romanes,
Vestale baptisée au grand cœur tout en feu,
Dans des lins diaphanes.

Je la vis méditer aux clartés des vitraux,
Ou, divinement ivre,
Ébranler savamment les claviers magistraux,
Et feuilleter le Livre.

J'accompagnai ses pas dans les cloîtres jaloux,
Je contemplai ses gestes,
Et je la vis offrir à son unique Époux
L'ardeur des lys agrestes.

Dans un songe fragile aussi prompt que l'éclair,
Je vécus des années;
Et la foi me rendit, en cet âge de fer,
Les heures fortunées.

Ma vie antérieure, au parfum des encens,
Dans la ferveur des cierges,
S'ouvrit comme un éden, oublié par mes sens,
Et fleuri par des vierges.

Je retrouvai mon cœur tel qu'il était jadis,
Dans les âges mystiques;
Et sous l'habit du moine, au seuil du paradis,
Je chantai des cantiques.

Je fus le familier d'Herrade de Landsberg,
Flambleau de notre histoire;
Je portai son missel, vêtu de velours vert,
Et sa crosse d'ivoire.

Je préparai pour elle et l'encre et la couleur
Et les parchemins lisses;
Et je vis rayonner dans le soir sa pâleur,
Au Jardin des Délices.

J'entendis résonner, sous les arceaux obscurs,
Ses paroles latines;
Et je suivis son ombre, aux blancheurs des vieux murs,
Quand sonnaient les matines.

Aussi, d'un doigt pieux, fixant mes visions,
J'ai traduit l'invisible;
J'ai serti dans mes vers, tout frangés de rayons,
La Perle incorruptible.

J'ai dessiné l'Abbesse, amoureuse du Christ,
Amicale à Virgile,
Telle qu'elle pleura, telle qu'elle sourit,
Sur le mont Sainte-Odile.

La logique du Rêve ordonna ce travail,
Et guida mon extase;
Et c'est Dieu qui lui-même au ciel de mon vitrail,
Fit brûler le saphir et flamber la topaze.

LE VISITEUR CÉLESTE

O filia lucis, citharède de Dieu,
Voici que le soir vient, dans des langueurs d'automne;
Tes doigts sont fatigués, ton visage est en feu,
Et l'or de tes cheveux comme un nimbe rayonne.

Indifférente aux bruits montant vers Hohenbourg,
Clameurs de coqs, fracas des buccines de chasse,
Cris des serfs demi-nus, courbés sur le labour,
Rauques soupirs des vents, pèlerins de l'espace;

Solitaire, appuyée au pupitre massif,
Les yeux illuminés par un modèle insigne,
Tu fis, d'un pinceau prompt et d'un stylet actif,
Resplendir la couleur et triompher la ligne.

Tu peignis tout le jour, sur les vélins polis,
Les messagers divins, conseillers de ton âme:
Des anges dont la robe a de sévères plis,
Mais dont la main légère allume le cinname.

Ton labeur est fini : la lumière décroît,
Les troupeaux vont rentrer, traînant des odeurs d'herbes :
Dans le fond des vallons s'épand un vague effroi,
Les rochers peu à peu cachent leurs fronts superbes.

Au lieu de se montrer nettement, un par un,
Dressant leur fruit de bronze à leur extrême cime,
Les sapins orgueilleux, sous un voile commun,
Sont déjà confondus dans un unique abîme.

Or devant la fenêtre au cintre géminé,
Posant sur le granit ta main fébrile encore,
Tu regardes le soir, de roses couronné,
Tu contemples sans fin le couchant qui se dore.

Des orgues lentement pleurent la mort du jour,
La lune rose porte une écharpe de cendre;
Chaque étoile qui naît te parle d'un retour,
Et tu sens dans ton âme un grand espoir descendre.

Mais, l'esprit ébloui du faste vespéral,
Qui fiance à la nuit le pâle crépuscule,
Et répand dans tes sens un émoi musical,
Tu ne vois pas, dans l'ombre, au fond de ta cellule,

Assis, genoux unis, sur ton large escabeau,
Maniant tes outils dont la lourdeur s'allège,
Ineffablement pur, indiciblement beau,
Un visiteur céleste aux six ailes de neige!

Cet archange reprend en secret ton travail :
Il fleurit de carmin tes vers enthousiastes,
Et jusqu'au point du jour, mêlant l'or à l'émail,
Il arme tes Vertus de flamboyantes hastes.

L'ENCENS ÉCRASÉ

La novice gémit de l'abandon divin :
Tu l'écoutes dans l'ombre :
Elle est un vase empli de fiel et non de vin,
Dans une crypte humide et sombre.

Les lys que le Seigneur habille de clarté,
Dans les champs de la Bible,
Offrent, hélas! en vain, à sa stérilité,
Une rosée incorruptible.

Elle vit dans la mort et respire la mort :
Tout l'afflige, la blesse;
Et l'oraison mentale, hier son réconfort,
Ne fait qu'augmenter sa faiblesse.

Tu l'écoutes dans l'ombre où rayonnent ses pleurs;
Tu lui dis que, féconde
Comme un ruisseau d'avril dans la vallée en fleurs,
La grâce lui rendra son onde.

Le souffle du Malin décolore son front :
Qu'elle accepte l'épreuve!
Après les jours si lourds, les jours légers viendront
Illuminer son âme neuve.

Inépuisablement, que le nard de la foi
Lave sa chair meurtrie
Et que, sans se lasser, vers l'invisible Roi,
Son angoisse chante et sourie.

Tu lui dis de bénir le vouloir souverain
Qui prépare sa vie à quelque haut exemple,
Car avant de monter jusqu'aux voûtes du temple,
Il faut que l'encens soit écrasé dans l'airain.

LES CLARTÉS ÉTERNELLES

Ta cellule est moins sombre et l'air plus diaphane :
Tu viens de recevoir en présent, aujourd'hui,
Le poème inspiré d'un poète profane :
Quelques feuillets sentant le miel dans un étui.

Ton rêve émerveillé contemple des sirènes,
Des bacchantes dansant sur les coteaux vineux,
Des nymphes inclinant vers les calmes fontaines
Leurs doigts, tendres ainsi que des roseaux sans nœuds.

Mais en vain Aphrodite à de bruyants convives
Jette le myrte pâle où brûlent ses langueurs ;
Mais en vain elle passe au bord des mers lascives,
Parfumant l'univers de ses deux seins en fleurs :

Ses ramiers turbulents dans les buissons de roses,
Les plaintes de la flûte au long des soirs charnels,
Le duvet printanier qu'elle met sur les choses,
Prennent sous tes regards des sens spirituels.

Sous le lin transparent, tu vois naître des ailes :
Tu changes la déesse érotique en Psyché,
Et le gazon, qu'elle a de ses pieds blancs touché,
Reste à jamais fleuri de clartés éternelles.

Ta pureté la baigne en un fleuve lustral,
Tu répands sur son corps le baume évangélique,
Et son front, convoité par le Prince du Mal,
Devient un noble ivoire où dort une relique.

Bacchus aux cheveux roux préfigure le Christ,
Il annonce déjà les célestes vendanges;
Ce n'est pas à la chair maudite qu'il sourit :
Son pressoir ruisselant est foulé par des anges.

Et si ton regard suit un instant Apollon,
Dans les bois de lauriers où ton pas s'embarrasse,
Une robe décente effleure son talon,
Et la pudeur suave illumine sa grâce.

Sa lyre étreint le monde en des bras éclatants,
Elle unit ses beaux sons à l'odeur des cinnames,
Et ta ferveur en lui salue, au fond des temps,
Un apôtre païen qui serait pasteur d'âmes.

DIAPHANÉITÉ

Mélodieusement, Septembre épand sa grâce,
Ses mollesses et sa tiédeur,
A l'heure où tu t'en viens, sur la large terrasse,
Goûter l'oubli de ton labeur.

Les tilleuls ont perdu leur parfum, mais les vignes
Gonflent leurs grappes, grain à grain,
Et tu sais que parmi les collines insignes,
Les vendangeurs iront demain.

Or une branche haute où la sève s'épuise,
Fait tomber, fragile trésor,
Sur les dalles de grès, oscillante à la brise,
Une feuille, comme un peu d'or.

Et tandis que sourit la saison défaillante,
Une voix dit, au fond de ton cœur enchanté :
La feuille qui se meurt est déjà transparente,
Et son léger tissu se transforme en clarté.

L'HYMNE VESPÉRAL

Sous les arceaux massifs de la salle commune
Où trônent noblement d'antiques parchemins,
Ouvrages dont le temps assure la fortune,
Tu lis Prudentius, le front dans tes deux mains.

Quel silence profond double ta solitude !
Un lutrin, noyé d'ombre, efface son contour :
Les novices, déjà, dorment dans le lin rude,
Pures comme le lait qui n'a pas vu le jour.

Une bûche s'éteint et soudain se rallume,
Ce qui fait chatoyer le cuir de maint volume,
Et revêt ton psautier d'une robe de feu.

La lecture te berce... ô musique suprême !
Et pour te consoler, quand cesse le poème,
Dans la cendre, un grillon chante son hymne à Dieu.

LA MONIALE AILÉE

Un oiseau, sur des rameaux nus,
Tristement se balance,
Tandis que des sapins chenus
Tombe à flots le silence.

Jongleurs et porteurs de haillons,
Favoris de Marie,
Les béquillards, les vagabonds,
Encombrent l'abbaye.

Le Hohenbourg est engourdi
Dans un linceul immense,
Et bien qu'il ne soit que midi,
Le soir déjà commence.

Le jour, sous le firmament bas,
Promène son fantôme ;
L'heure sommeille ; on n'entend pas
Même le bruit d'un psaume.

Mais toi, tu composes des vers,
Tu célèbres la neige,
Rayonnement des longs hivers,
Et divin sortilège.

Joyeuse, tu chantes ta sœur,
La moniale ailée,
Dont scintille, toute douceur,
La robe immaculée ;

La neige qui vêt les manoirs
De son hermine indéfinie,
Et qui sort des nuages noirs,
Comme du tombeau sort la Vie.

LA DÉFAITE DU MALIN

Par ce jour hivernal qui ne fut que soleil,
Sur le mont sacré de l'Alsace,
Et répandit soudain les tiédeurs d'un réveil,
Dans le cristal froid de l'espace;

Par ce jour chatoyant dont tu ne voulus voir
Ni la grâce, ni la promesse,
Pour mieux te consacrer entière à ton devoir,
Entre la prière et la messe :

Tu fis, comme un torrent, couler ta charité,
Tes mains répandirent la vie;
Grâce à toi l'orphelin couvrit sa nudité,
Son âpre faim fut assouvie.

Sous les plus humbles toits, tu laissas un peu d'or,
Tu baignas les blessures d'huile;
Depuis Truttenhausen jusques à Saint-Nabor,
Tu fis rayonner l'évangile.

Ta justice rompit les desseins du méchant,
Dieu parla par ta bouche pure,
L'homme bardé de fer dut respecter le champ,
Ta crosse eut raison de l'armure.

Aussi, ce soir, tandis que s'éteint l'angélus,
De rameaux en rameaux, son à son, feuille à feuille,
Tandis que dans l'air mou passent des vols velus,
Près de ton lit étroit, ton âme se recueille :

Ton esprit inquiet pèse tes actions,
Sur les justes plateaux de la balance intime,
Comme des diamants aux limpides rayons
Qu'un joaillier prudent avec lenteur estime.

Mais l'antique serpent qui règne dans la nuit
Fait rutiler en toi les plus riches merveilles :
De quel suprême éclat chaque pierre reluit!
La Reine de Saba n'en eut pas de pareilles.

Des perles, des béryls éblouissent tes yeux,
Unissent leurs éclairs ou mélangent leur onde;
Un immense rubis éclate, radieux,
Comme un soleil levant jaillit d'une eau profonde.

Les paons de Salomon, dans le nocturne azur,
Tout blancs, à la clarté des étoiles premières,
Du haut du cyprès noir ou du mélèze obscur,
N'ont jamais répandu de plus vives lumières.

Ainsi l'Orgueil te lie à des mirages vains;
Il séduit tes regards d'une ombre colorée,
Et le bien que tu fis, transformé par ses mains,
Souille, lys infernal, la mystique soirée.

*
* *

Mais voici que soudain tout l'espace frémit :
Le monastère vibre ainsi qu'un luth de pierre,
La montagne s'émeut, et l'éther endormi
Se réveille au dernier appel pour la prière.

La cloche véhémente exorcise Satan,
Chasse par l'air glacé les hordes invisibles;
Et d'échos en échos sa voix sainte s'étend,
Plus haut que les névés et l'air incorruptibles.

Dans la plaine pieuse où s'éteignent les feux,
Des coteaux d'Obernai jusqu'à la Forêt Noire,
Avant de s'allonger sur le grabat rugueux,
Les vieux moines ridés joignent leurs doigts d'ivoire.

Plus rien n'est éphémère et tout est éternel,
Dans l'entretien divin commandé par la Règle :
La créature perd son poids matériel,
Et l'oraison l'enlève avec ses ailes d'aigle.

Mais toi, toi qui songeais, Christi Margarita,
Toi que sollicitait le démon trismégiste,
Toi qui cédais un peu; toi que charmaient déjà
Les joyaux mensongers du mauvais alchimiste,

Tu tombes à genoux, et l'ennemi s'enfuit!
Tu l'entends ricaner en grinçant des mâchoires!
Une vague d'encens se répand dans la nuit,
La prière dissout tes trésors illusoires!

Tu mets tout ton orgueil à sentir ton néant :
Ton cœur n'est à tes yeux que misère et que fanges,
Et tu sens ruisseler, jusqu'à ton sein brûlant,
Les pleurs du repentir, doux aliment des anges.

ALFRED DROIN.

LA RÉFORME
DE
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

I

LES « COMPAGNONS » ET L'ÉCOLE UNIQUE

L'ordre du jour immortel qui annonçait au pays la première victoire de la Marne se terminait par un satisfecit donné à l'éducation française. Entre tous les types d'enseignement, nos vieilles humanités étaient sorties rajeunies de l'épreuve à laquelle toutes les énergies françaises ont été soumises. Elles avaient fourni un corps incomparable d'officiers, ajoutant à toutes leurs vertus cette qualité d'être aptes à comprendre vite et à se faire comprendre de même. Si bien qu'on a pu dire que la guerre avait été gagnée par l'enseignement secondaire; ce qui est vrai, à condition qu'on ajoute qu'elle a été gagnée de même par l'enseignement primaire et par l'enseignement supérieur. Aussi le vent de réformes pédagogiques, qui souffla sur toute l'Europe, n'atteignit-il notre pays que l'un des derniers. Il se félicita d'abord, avec un étonnement naïf et pieux, des ressources imprévues qu'une éducation, dont il avait souvent lui-même méconnu l'action fécondante, avait mises en lui. La préface vibrante que le ministre de l'Instruction publique des années 1914 et 1915 mit à son livre *l'Instruction publique et la guerre* est un hymme de reconnaissance envers cette éducation traditionnelle, « palladium de notre race. »

Les temps sont changés. Bonne pour une guerre où les âmes

étaient au premier plan, cette éducation nous avait-elle aussi bien adaptés à une guerre industrielle et à une paix qui peut se ranger sous le même vocable? Aussi n'est-il bruit maintemant que de remaniements et même de bouleversements. Et certes les bonnes réformes sont celles que l'opinion a devancées et mûries. Mais il y a des opinions jusqu'ici plutôt qu'une opinion. Nous ne retrouvons pas, dans les questions d'enseignement secondaire, cette unanimité qui a préparé le terrain à la charte des universités, à la loi de 1896. La faute en est à la complexité d'un problème, dont voici en effet quelques éléments : traditions sans lesquelles rien ne peut être fait en matière d'éducation, besoins nouveaux, nés d'une civilisation plus mobile que jamais; préférences métaphysiques impliquées dans la moindre solution offerte; la question sociale par surcroît passionnant le débat; disons enfin l'avenir de la patrie engagé, qu'une fausse direction donnée peut compromettre. De cette complexité, souvent troublante, nos lecteurs vont se rendre compte.

LES « COMPAGNONS »

L'Université s'est parfois occupée de l'armée. L'armée le lui a rendu à la fin de 1917, à un moment où elle avait cependant beaucoup à faire. De jeunes officiers, universitaires en temps de paix d'ailleurs, que leur connaissance des langues étrangères avait fait affecter au contrôle postal du G. Q. G., n'avaient pas tardé à se chercher, à se reconnaître et à parler métier, de l'ancien et du futur métier. Les conversations, les réunions se firent peu à peu régulières. L'un d'eux a raconté ce commencement vraiment digne d'une belle suite. C'était au palais de Compiègne, où était alors installé le G. Q. G. « Les réunions avaient lieu toujours après la journée faite, et les journées étaient longues au G. Q. G. On ne se rejoignait guère avant dix heures du soir, souvent même avant onze. On s'installait soit dans ma chambre en ville, soit, après le départ des secrétaires et des plantons, dans les bureaux du contrôle postal où l'on était plus sûr d'avoir du feu. Ces bureaux étaient établis sous les combles. Les discussions s'y prolongeaient bien avant dans la nuit, et nous avions l'air de conspirateurs dans le palais endormi. »

Les conspirateurs se lassèrent de conspirer à vide. Ils firent donc un article. Ils le montrèrent à M. de Pierrefeu, rédacteur

en chef de *l'Opinion*. En bon rédacteur en chef, celui-ci flaira le succès et demanda une série. On fit la série. Les articles étaient composés au jour le jour, si l'on peut parler ainsi des séances nocturnes où ils étaient préparés, puis relus et discutés en petit comité. La doctrine improvisée dans ces chaudes et charmantes discussions devenait aussitôt article de revue. Il faut être jeune, et militaire, pour avoir en matière pédagogique ces audaces d'improvisation. Tout cela est jeune, en effet, alerte, généreux. Et jamais la pédagogie n'avait sonné pareille fanfare, et plié ainsi son allure à celle d'une marche militaire. Des officiers n'ont pas le droit de signer. Il fallut trouver un nom de guerre, c'est le cas de le dire. Comme il était beaucoup question de démolition et de reconstruction dans le premier numéro à paraître, et en même temps d'une corporation qui se chargerait de cette double besogne, le mot de « compagnon, » évocateur de souvenirs qui cadraient avec ce genre de travail et ces aspirations, fut suggéré et adopté. Il était heureux.

On était bien peu pour former une corporation. Un appel signé de quelques noms, sept exactement, fut entendu : parmi les compagnons nouveaux figuraient Ed. Herriot et Louis Cazamian. On fut alors quarante-cinq, toujours anonymes. Mais, sur ces quarante-cinq, treize étaient décorés de la Légion d'honneur, vingt-deux blessés et trente-trois cités. Maintenant les noms sont connus : ce sont ceux de jeunes maîtres; maintenant les listes d'adhésion sont ouvertes, on a des statuts; on a un président, M. Louis Cazamian; on a un journal, *la Solidarité;* on fait des conférences. Il n'y a plus de mystère, il n'y a plus rien non plus de militaire. Les temps héroïques sont passés.

Les « compagnons » avaient voulu faire du bruit. A cela ils réussirent. « Notre chère Université dormait. Il a fallu d'abord réveiller la bonne dame. » C'est fait; et c'est un premier service qu'ils ont rendu. Autre élément de succès : ils remuent tant d'idées qu'il est difficile de ne pas être d'accord avec eux sur quelque point, ne serait-ce que sur la nécessité d'un enseignement professionnel plus développé et de l'éducation physique. C'est surtout dans la critique de ce qui existe qu'ils rencontrent des approbations. « Vous détruisez magnifiquement, » leur écrit celui qui devait devenir leur président. Un autre les appelle « les bons balayeurs. » Ils ont beau jeu : l'excès de centralisation, et l'excès d'individualisme, qui est une revanche,

sans être un remède; la séparation, tous les jours plus grande, des trois ordres d'enseignement et, à plus forte raison, de ces trois ordres et de ce qu'on appelle le quatrième ordre, l'enseignement professionnel; l'internat, l' « affreux internat, » qu'il est plus facile d'ailleurs de critiquer que de remplacer; l'élite de toute la jeunesse de France drainée par les classes préparatoires aux grandes écoles. « Malheur au jeune esprit qui s'est distingué dans un lycée de province ! » Il est voué au Minotaure. Il arrive qu'on se grise des coups que l'on porte, et que le souci de taper fort prime celui de taper juste. Les « compagnons » s'en prennent ainsi même aux institutions les mieux acceptées et les plus respectées, telles que l'agrégation, et l'inspection générale dont le contrôle est désiré et les directions sollicitées par les meilleurs maîtres.

Mais on s'attarderait trop à défendre tout ce qui est attaqué par ces fougueux articles parus dans *l'Opinion*, et qui se sont assagis d'ailleurs en devenant des livres. Nous avons hâte d'arriver, après la *pars destruens*, à la *pars exstruens*, d'ordinaire plus embarrassée. Mais les « compagnons » ne connaissent pas cet embarras. Ils voient grand. Du moins ils ont vu grand; car ils ont déjà leur histoire des variations. En ouvrant leurs rangs, ils ont laissé entrer chez eux l'esprit de compromis. Toutes les églises ont subi cette crise. Les adhésions qui s'offraient et aussi celles qui se refusaient ont orienté la doctrine. Les classiques boudaient, les professeurs de langues vivantes montraient plus d'enthousiasme. De là une déviation de la doctrine, et une tendance à faire une place aux humanités nouvelles entre l'enseignement classique et l'enseignement professionnel. Rapprochement qui ne manque pas d'intérêt : l'histoire de l'enseignement spécial devenant l'enseignement moderne a été l'histoire d'un aiguillage analogue. — Même quand certaines revendications semblent subsister, le rang qui leur est donné n'est plus le même, et toute la perspective de la doctrine s'en trouve changée. C'est ainsi que l'idée d'une corporation universitaire semblait être l'évangile nouveau, et dominer tout le plan de réformes. Elle est reléguée maintenant et se fait plus humble. Et c'est l'idée d'école unique qui a usurpé sa place. Si vous demandez à un « compagnon » à quoi tout ce mouvement provoqué aboutira, et ce qu'il entrevoit de pratiquement réalisable, il répond : l'école unique.

A l'origine, les « compagnons » eussent protesté contre cette limitation de leur effort. Il s'agissait pour eux d'une réforme totale. « Nous ne ferons pas les choses à moitié. » Nous les connaissons, « les petits projets, les petites réformes. » Ils citent un mot de Wells : « Le monde est devenu plastique. » Ils veulent « refaire la maison, » et tout simplement « créer une France nouvelle. » De grands mots peut-être, mais qui ont un pouvoir de séduction. Il faut donc serrer de près cette idée d'une réforme totale en matière d'éducation. En toute matière, pareille entreprise est périlleuse. De plus, elle n'est jamais qu'incomplètement sincère. L'idée qu'on s'en fait et qu'on propage joue le rôle de « mythe. » Plus simplement, elle participe de ce que le langage contemporain appelle un « bluff, » fût-il involontaire. Les novateurs les plus hardis empruntent, sans le savoir, beaucoup de leurs inventions. Une réforme totale n'est toujours qu'une réforme partielle. La réforme totale des « compagnons » subit le sort commun, et demeure même à certains égards très conservatrice, puisqu'elle reste fidèle aux humanités malgré tout. Mais, le voulût-on, on ne bouleverse pas par un décret, ou un mouvement d'opinion, l'éducation d'un pays. On fait plus facilement une révolution politique qu'une révolution pédagogique. Cela tient tout simplement à ce que les pères et les maîtres insèrent, par leur fait, le passé dans l'avenir qu'ils préparent. On transforme un matériel économique ; mais des professeurs habitués à enseigner certaines choses et d'une certaine façon, pour lesquels le devoir s'est longtemps confondu avec les habitudes mises en eux par des leçons et des exemples respectés, éprouvent une sorte d'impossibilité morale à s'adapter, au milieu ou à la fin d'une carrière, à des méthodes nouvelles, et il y aurait injustice à l'exiger d'eux. Sans doute, il faut entretenir en eux une flamme toujours allumée, et une certaine faculté de renouvellement qui permettra à leur enseignement de suivre, quoique à distance, les progrès de la science. C'est un maître de qualité inférieure celui dont le siège est fait une fois pour toutes. Il n'en est pas moins vrai que l'instabilité des méthodes déroute les élèves eux-mêmes, si la crise les surprend en cours d'études. Cela ne veut pas dire qu'il faille renoncer à tout progrès, mais il faut se résigner aux progrès lents et mûrement préparés. Ceux qui, dans ces dernières années, ont suivi d'un peu près l'histoire de l'enseignement des langues

vivantes, — et nous pourrions parler d'autres disciplines, — savent qu'on ne peut se passer du temps. Pour avoir voulu appliquer la méthode révolutionnaire à l'éducation, la Révolution française elle-même a fait échouer des idées justes. Il a fallu un siècle pour qu'on se dise que, réflexion faite, tout n'était pas absurde dans la conception des écoles centrales.

Il faut ajouter qu'il y a de l'injustice et de l'ingratitude dans cette idée d'une réforme totale. Veut-on soutenir vraiment que tout est à reprendre dans ce qui existe? L'Université est bonne personne; elle aime la critique, loin de la redouter, et fait elle-même un succès à ses détracteurs. Tout de même l'Université de 1914 doit à ceux de ses enfants qui sont morts, et à ceux qui avaient formé cette génération du sacrifice, de dire : Voilà mon œuvre après tout; qu'on juge l'arbre à ses fruits. Il est plus juste d'avancer, comme on l'a fait, que le maître d'école français a pris sa revanche sur le maître d'école allemand. Notre système d'éducation a produit, quoi qu'aient imprimé, je n'ose dire pensé, les « compagnons, » du côté des élèves, mieux que des « enfants sages » fabriqués « en série, » du côté des maîtres, mieux que des « fakirs. »

La grande ouvrière de ces profondes transformations rêvées devait être la corporation universitaire. Cette corporation devait être elle-même une hiérarchie de corporations. La cellule corporative se serait constituée dans chaque chef-lieu d'arrondissement où elle aurait déjà rapproché et groupé les maîtres du collège et de l'école. L'organisme aurait été complet dans une ville de faculté. Point de dogme *a priori* imposé, et qui apporte, comme du dehors, une unité factice. Mais, au lieu de ce lien unique d'aujourd'hui, « le râtelier auquel on est attaché, » l'impression, sans cesse renouvelée par la vie corporative, de la communauté de fonctions et d'aspirations. L'enseignement libre est lui-même intégré dans la corporation universitaire. Quelle place exacte lui est faite ? Ne demandons pas trop de précisions. Ne cherchons pas davantage à préciser les relations de la corporation ou des corporations universitaires avec l'État. L'État leur déléguerait la fonction d'enseignement, comme il délègue aux compagnies de chemins de fer la fonction de locomotion. Cette comparaison, que d'autres auraient redoutée, laisse bien des questions en suspens. De plus, ce programme quelque peu apocalyptique, comme on l'a qualifié, a inquiété. L'enseignement

libre a redouté une mise en tutelle, et une association se transformant en sujétion. L'enseignement d'État s'est vu menacé d'une sorte de « désétablissement, » et d'une diminution en dignité. Appartient-il à l'État d'ailleurs de se démettre d'une de ses tâches essentielles? Si bien que le projet n'a réussi à faire l'entente d'enseignements rivaux que dans la commune défiance qu'il leur inspire.

Loin de nous la pensée d'essayer de le ressusciter. Mais il y a de bonnes idées fausses; il y a des erreurs fécondes qui étaient des vérités mal venues et n'ayant pas trouvé leur forme définitive. Il est certain qu'il serait heureux que les cadres de notre enseignement public fussent moins rigides et moins administratifs. Voyez ce que le peu de liberté introduit par la loi de 1896 a permis aux universités d'initiatives utiles, quelques-unes même inespérées. Les autres ordres d'enseignement ne pourraient-ils bénéficier de quelque régime analogue, qui déchargerait le service central de responsabilités qui l'encombrent, qui permettrait de faire des expériences, sans faire jouer pour chacune d'elles le mécanisme entier? Et pourquoi jusqu'ici, chaque fois qu'on parle de décentraliser, — c'est comme quand on parle de simplifier les programmes, — aboutit-on à faire le contraire?

Il est certain aussi que l'esprit corporatif, qui ne troubla pas les générations antérieures, mais qui est dans l'air que respirent les plus jeunes d'entre nous, souffla puissamment sur les « compagnons », et, par un juste retour, détermina autour d'eux un courant de sympathie. Et leur esprit corporatif n'apparaît pas entaché de ce souci, si légitime d'ailleurs, d'intérêts matériels que la force des choses imposa aux « amicales, » mais qui les amena à ressembler à des formations de combat, ressemblance dont elles auront quelque peine à se défaire. Si bien que ceux qui ont une autre conception de l'union éprouvent aujourd'hui le besoin de quelque autre chose. C'est de cet « autre chose » que les « compagnons » ont donné une esquisse, si imparfaite qu'elle soit.

Enfin ils ont traité d'égal à égal et fraternellement l'enseignement libre. Sur ce point aussi on éprouvait le besoin d'autre chose que ce à quoi on était habitué depuis quelques années. On avait assez longtemps vécu comme si on était en guerre entre Français. Les mots d'adversaires, d'ennemis, étaient d'usage courant, s'adressant à des hommes de même métier,

disons mieux : de même vocation, de même éducation souvent, et que le hasard ou le besoin de gagner leur vie sans délai a fait sonner à une porte plutôt qu'à une autre. Souhaitons que l'appel qui a été lancé, même incomplètement entendu, ne soit pas perdu pour les uns et pour les autres, mais que l'intention en survive, à savoir un désir d'entente et de collaboration. Nous ne devons pas considérer l'enseignement libre comme une nécessité politique et sociale que l'on subit; mais nous devons voir en lui un associé, un auxiliaire utile qui rompt, par des notes plus ou moins variées, l'uniformité excessive de l'instruction nationale, et dont la souplesse enfin prête à des initiatives dont il nous sera loisible de profiter. Il est la soupape de sûreté prévue dans notre machine pédagogique. On est gardé par lui, parce qu'il pourrait en tirer profit, de toutes sortes de maux, de défaillances, de routines, et de la maladie du sommeil. De pareils « ennemis » valent autant que les meilleurs amis. Comment les agréger dans le système, sans leur ôter justement cette liberté qui est leur raison d'être? et comment, si on les laisse en dehors, avoir la sagesse de voir en eux autre chose que des concurrents gênants? Les « compagnons » ont eu au moins le sentiment vif de ce problème.

Tout est-il faux, pour en finir avec la corporation universitaire, dans l'idée d'un « ordre nouveau, » d'un « pouvoir spirituel » que serait l'Université renouvelée? Nous souffrons du manque d'unanimité, du manque de religion, dans le sens où la religion est ce qui relie. Nous nous demandons quel pourrait être l'organe d'une conscience commune, et si notre Université n'a pas des titres pour cet emploi. Nous avons entendu dire que les universités américaines ont joué dans les grands événements récents un rôle analogue. Et ne serait-ce pas, pour rester chez nous, se souvenir élégamment du passé que de chercher sur la montagne, qui porte le nom de Sainte-Geneviève, la pensée chargée de veiller sur la cité? Peut-être notre interprétation ajoute-t-elle quelque chose en ce moment à la doctrine des « compagnons. » On ne prête qu'aux riches. Et on ne peut, en tout cas, reprocher à ces universitaires de ne pas croire à leur fonction, à leur mission. Il y a, dans leur langage enthousiaste, un acte de foi, peut-être un pressentiment.

Une autre idée vraie ou fausse, selon l'usage ou l'abus qu'on en fait, est celle de régionalisme. Et cette remarque ne se borne

pas au régionalisme pédagogique. On ne peut heureusement pas plus défaire l'unité française qu'on ne peut morceler la science et la vérité, selon des divisions géographiques. Et c'est une chose admirable qu'on puisse parler de même manière de l'unité de la France et de celle de la vérité. Cela dit, on peut lire, sans trop d'émoi, ces déclarations sous forme d'oracles : « Nous sommes les amis de la vie. Nous voulons vivre, préparer à la vie, organiser la vie. Notre ordre nouveau ne se construira pas sur des compartiments universitaires, sur des catégories d'enseignement, primaire, secondaire ou supérieur. Nous l'édifierons sur la région, sur chaque morceau du sol français. Décentralisation et groupements provinciaux. Abattons les anciennes barrières, et cherchons des liens nouveaux. Les forces montent de terre. »

Passons sur l'abus qu'on fait du mot : vie ; c'est une mode du jour, et on est philosophe, on est même bergsonien à bon compte en l'adoptant. Le reste signifie sans doute qu'il faut rapprocher les différents ordres d'enseignement là où ils fonctionnent côte à côte en s'ignorant, reliés qu'ils sont, chacun par fil spécial, à Paris ; qu'il faut créer un lien en outre entre l'école et le milieu où elle vit, que celle-ci, une fois certains enseignements essentiels donnés, doit se faire agricole à la campagne, professionnelle dans certains centres ; et que, dans les étages supérieurs même, la science doit se pencher vers les grandes industries régionales et, sans déchoir, orienter ses recherches de leur côté ; que la province en retour doit s'intéresser à son université, le département à son lycée, la commune à son école. Si notre traduction est exacte, l'accord sera facile à faire dans l'opinion universitaire. Mais, si on demande davantage, chacun voit venir en foule les objections. La grandiloquence a ce tort supplémentaire de prêter à des malentendus et à des confusions.

Nous ferions tort aux « compagnons » en laissant croire que nous avons discuté toute leur doctrine. Nous les rencontrerons de nouveau, au cours de ces études, dussions-nous négliger de les nommer, quand il s'agira des exigences de la production et de l'enseignement professionnel, du latin et des limites dans lesquelles il faut l'enfermer (car il ne s'agit plus que de cela pour lui), et de bien d'autres choses. Nous nous sommes bornés, pour l'instant, aux généreuses utopies par lesquelles ils ont marqué leur place dans l'histoire des idées de ces dernières

années. Utopie ou non, il est cependant un dernier projet, qui est bien leur, s'il est en même temps celui de beaucoup d'autres, et qu'ils considèrent même aujourd'hui comme l'article essentiel de leur programme. Il s'agit de l'école unique.

L'ÉCOLE UNIQUE ET SES SUBSTITUTS

Il y a des mots prestigieux, qui font l'effet, à eux seuls, d'un programme et d'un drapeau. On a parlé longtemps d'enseignement intégral. Il n'est plus question maintenant que de l'école unique. Et il ne nuit pas à la fortune de ces mots d'avoir un sens vague ou, si l'on veut, plusieurs sens. Ils gardent quelque chose, même quand on a précisé leur signification, de la faveur qui s'attachait à des idées qu'ils ne représentent plus. C'est ainsi que l'école unique a d'abord été, pour beaucoup, l'école où se coudoieraient toutes les classes et toutes les croyances. Récemment encore, lors de la discussion du budget de l'Instruction publique de 1920, un jeune député, sorti des cadres de notre enseignement primaire, M. Avril, avec une éloquence qui faisait entrevoir un monde meilleur que celui où nous vivons, et laissait des regrets à ceux même qui lui refusaient leur adhésion, adjurait tous les citoyens français, qui ont fraternisé dans la tranchée, de laisser fraterniser leurs enfants dans une école d'une neutralité véritable et pacifiée. Il comparait, non sans force, l'école confessionnelle enfiévrée de concurrence à une école simplement respectueuse de toutes les convictions, et demandait dans laquelle des deux la sincérité et la pureté du sentiment religieux trouveraient le plus sûr asile. Il orientait en même temps l'effort scolaire des catholiques, dont il serait excessif de solliciter le brusque renoncement, du côté de l'enseignement post-scolaire, vers lequel, dans ces dernières années, il semble d'ailleurs s'orienter de lui-même. Que de luttes eussent été évitées, et peut-être de meilleurs résultats acquis pour les catholiques eux-mêmes, si cette tactique avait été proposée plus tôt, et surtout si elle avait été adoptée! Mais aujourd'hui, les positions sont prises, le passé pèse sur le présent, de grands morts parlent de part et d'autre, et même les voix fraternelles des morts de la grande guerre, que M. Avril évoquait si pieusement, ne réussissent pas, ne réussissent plus à étouffer ces autres voix. Donc, quels que soient nos regrets, il y aura pendant longtemps encore

deux enseignements voisins et parallèles, et il faut seulement espérer qu'ils cesseront de se traiter en ennemis. L'école unique, en ce sens, a déjà vécu. Ou son heure n'a pas encore sonné.

Une autre école unique dont l'heure est loin de sonner est une école unique internationale, reliant par-dessus les frontières les petits frères étrangers et, par l'unité des programmes, par tout un réseau de publications, par des échanges et des voyages, devançant les espoirs de la politique, et créant une société des enfants avant celle des hommes et des nations. Sans doute, de tous les enseignements nationaux, l'enseignement français, si largement humain, est celui qui aurait le moins à apprendre et à désapprendre. Puisqu'il demeure en lui tout de même quelque accent qui lui est propre, et puisque le culte de la patrie s'y insère, nous tenons à cet accent et à ce culte au point de ne pouvoir supporter l'idée seule d'une discussion à leur sujet. Outre que cette démission de notre personnalité intellectuelle, et le désarmement moral qui s'ensuivrait risqueraient de nous faire faire un métier de dupes, la naturelle diversité humaine vaut mieux que l'unité vide où on rêve de l'enfermer, sans espérer y réussir. Mais ce sont là projets en l'air.

Venons-en donc aux projets qui ont pris corps, et sur lesquels s'escrime en ce moment la presse pédagogique. Le problème a été défini, avec une clarté saisissante, par M. Herriot. On parle, dit-il, de deux jeunesses. En réalité, il y en a trois : celle des établissements libres, celle des classes primaires des lycées et collèges, celle des écoles primaires publiques. Ce sont les deux dernières, puisqu'on ne peut rien sur la première, qu'il faut réunir et fondre dans l'école unique. L'État ne doit pas faire concurrence à ses propres écoles primaires et constituer une éducation privilégiée dont la fortune seule des parents ouvre l'accès. On devine sans peine tous les arguments d'ordre politique et social qu'une pareille thèse peut invoquer, et on ne peut pas méconnaître la séduction démocratique dont elle s'enveloppe. M. Buisson comparait récemment, dans une assemblée de professionnels, la réforme à accomplir à celle dont il fut lui-même un des ouvriers après 1870, et d'où est sortie l'école laïque.

On emprunte des arguments aux exemples de l'étranger : Allemagne où l'école unique s'appelle encore l'école fondamentale, Angleterre, États-Unis. Ces arguments devraient être discutés : le milieu social, les habitudes ne sont pas les mêmes et, en Angle-

terre, la réforme ne fait que s'ébaucher. Pour les États-Unis, dont l'exemple a tant d'autorité sur ceux qui, chez nous, veulent tout américaniser, il y aurait beaucoup à dire : dans certaines régions la différence des classes est peu marquée, l'ouvrier lui-même étant fortuné. Nous marchons sans doute vers cette égalisation des conditions qui triomphera de bien des préjugés. Mais il faut encore un peu de patience. Dans d'autres régions au contraire, le riche Américain envoie ses enfants, surtout ses filles, dans des écoles privées. — De meilleurs arguments sont tirés de la tradition révolutionnaire française. L'idée de l'école unique vient de Condorcet. Et personne ne dira mieux que ce que Michelet écrivait en 1846. Il faut se remettre sous les yeux le séduisant tableau qu'il dessine : « Que je voudrais, s'il faut que l'inégalité subsiste entre les hommes, qu'au moins l'enfance pût suivre un moment son instinct, et vivre dans l'égalité ! que ces petits hommes de Dieu, innocents, sans envie, nous conservassent dans l'école le touchant idéal de la société !... La patrie apparaîtrait là, jeune et charmante, dans sa variété à la fois et dans sa concorde. Ce serait une grande chose que tous les fils d'un même peuple réunis ainsi, au moins pour quelque temps, se vissent et se connussent avant les vices de la pauvreté et de la richesse, avant l'égoïsme et l'envie. L'enfant y recevrait une impression ineffaçable de la patrie, la trouvant dans l'école non seulement comme étude et enseignement, mais comme patrie vivante, une patrie enfant, semblable à lui, une cité meilleure avant la cité, cité d'égalité, où tous seraient assis au même banquet spirituel. »

Il faut quelque courage, en face d'une pareille page, pour oser discuter. On se dit cependant que c'est trop beau et que la réalité aura peine à ressembler à cet idéal. Est-on sûr des sentiments variés et complexes que certains voisinages feront naître, si on est sûr d'autre part que, dans la foule enfantine, cela sera imité qui justement ne devrait pas l'être ? Ces contacts prématurés, outre qu'ils flétriront des délicatesses morales qui avaient fleuri à l'abri de certains foyers, comme dans des serres chaudes, n'engendreront-ils pas autant de jalousie et de haines sociales précoces que de fraternité ? Ces objections, qui d'ailleurs sont de tous les temps et de tous les pays, en particulier du nôtre où chaque famille a sa clôture, nous reviennent, en ce moment même, d'un pays qui n'est pas réputé pour ses timidités pédagogiques,

de Suède, où la question est à l'ordre du jour comme chez nous. Nous ne les ferons pas nôtres. Au moins, si nous poussions la discussion en ce sens, mettrions-nous en balance d'autres possibilités, et même certains témoignages. Le nombre est grand, parmi les universitaires, d'hommes qui ont commencé leurs études à l'école primaire, et qui ont gardé d'elle, et de sa discipline intellectuelle et morale, un souvenir reconnaissant et ému. Le nombre grandit tous les jours aussi des pères de famille dont les sentiments égalitaires sont à ce point sincères et agissants que, pouvant faire autrement, ils préfèrent, pour leurs propres enfants, cette même école primaire à toute autre. Il y a ainsi des pratiquants silencieux et presque pieux des dogmes démocratiques, et ce ne sont pas ceux qui en vivent. On ne fait pas d'ordinaire d'expérience sur ses propres enfants. Mais ceux-là ne croient pas faire une expérience qui soit dangereuse en quelque façon ; et d'ailleurs, cela se passe le plus souvent dans des familles où le souci de l'éducation est assez élevé pour qu'elles tirent d'elles-mêmes le correctif et le remède, s'il était nécessaire. Mais ces familles-là sont encore l'exception.

Leur nombre croîtrait peut-être si les conditions matérielles de l'école étaient améliorées. L'école unique n'existera que si elle est d'abord l'école salubre, confortable, qui attire et qui retient. Il ne suffit pas d'ouvrir toutes larges les portes. Il faut qu'une fois entré on n'ait pas envie de s'en aller. Nous avons des écoles qui répondent à cette définition et à ce besoin, mais il y a aussi l'école-taudis ; et les palais scolaires sont une légende que la politique a exploitée. Il faut donc sérier les questions. Faites-nous des écoles comme celles d'Angleterre, du moins comme celles qu'on montre aux étrangers en Angleterre ; après quoi, vous pourrez dire que personne n'a de bonnes raisons pour ne pas y envoyer ses enfants.

A défaut de bonnes raisons d'ailleurs, on en trouvera d'autres. Et la vérité, il faut en venir à le dire, est que l'école unique ferait courir au recrutement des lycées et collèges les plus gros risques dans un pays où ce recrutement doit compter avec la concurrence de l'enseignement libre. Théoriquement, on conçoit très bien les établissements secondaires n'ayant que des classes secondaires. L'esprit est même satisfait par cette conception claire et tout empreinte de logique. La loi qui a institué l'enseignement secondaire des jeunes filles l'avait conçu sur ce

modèle. Il a fallu renoncer à ce splendide isolement, et ajouter aux lycées et collèges féminins la rallonge des classes primaires. C'est un fait que la clientèle de nos établissements, qu'il s'agisse de filles ou de garçons, frappe à leurs portes dès le plus bas âge. Les parents n'aiment pas avoir à changer de maison, et font leur choix une fois pour toutes. Cette règle n'est pas absolue bien entendu, et des élèves rejoignent en cours de route, particulièrement à l'entrée de chaque cycle secondaire ou des classes préparatoires aux écoles. Mais le recrutement essentiel se fait par la base, comme on dit. Si le lycée est condamné à dire aux enfants qui se présentent : « Pas encore, vous repasserez ; en attendant, allez où vous voudrez, » ils iront là où on s'ingéniera à les garder et ne reviendront pas. M. Herriot, il y a un an, dans la discussion du budget de l'Instruction publique, prévoyait l'objection et en prenait son parti. Le problème du nombre n'est pas le problème dominant, disait-il. Ce sont là paroles que l'on prononce pendant la période où on n'est pas au pouvoir. Quel est le ministre qui, en face du risque, disons plutôt de la certitude de dépeupler lycées et collèges, prendrait ainsi à son compte une variante du mot célèbre : périssent les colonies plutôt qu'un principe !

Alors un biais s'offre à l'esprit : ne serait-ce pas déjà un grand progrès vers le rapprochement des intelligences, et par suite des cœurs, si les maîtres qui les forment avaient, eux du moins, reçu la même culture et sortaient des mêmes maisons d'éducation ? A défaut de l'école unique pour les élèves, ne peut-on penser à une école unique pour les maîtres ? On demandera tout à l'heure, nous le verrons, des sacrifices à l'enseignement secondaire. On en demanderait un très gros, dans l'hypothèse que nous soulevons, à l'enseignement primaire, celui de son autonomie. Les différents ordres d'enseignement ont une vie presque indépendante à l'heure actuelle. Et le primaire en particulier forme ce qu'un brillant penseur a pu récemment appeler un État dans l'État, ce qui est à coup sûr une Université dans l'Université. Le mode de nomination des instituteurs, survivance de régimes disparus, est une des causes de cet état de choses. Mais il faudrait veiller à ce que les effets disparaissent quand la cause disparaîtra. Cette cause d'ailleurs n'est pas la seule, et ne faut-il pas incriminer cette maladie de l'esprit bureaucratique qui ne sévit pas seulement au ministère de

l'Instruction publique, et qui consiste dans une phobie, commune à tous les bureaux, de tout contact avec les bureaux voisins, dans l'ambition conçue par chacun d'eux de se constituer une province à soi, qui devienne comme une souveraineté? Cette fois les bureaux de l'enseignement primaire ont d'ailleurs, et nous les dirons, de bonnes raisons à faire valoir. Donc les instituteurs et les institutrices sortiront d'écoles normales *primaires*. Et les professeurs de ces écoles normales sortiront d'établissements *primaires* encore, quoique supérieurs, les écoles de Saint-Cloud et de Fontenay, et seront munis de grades spéciaux, *primaires* toujours. Que si ces écoles n'arrivent pas à fournir le personnel suffisant, on empruntera à nos Facultés quelques-uns des licenciés qu'elles forment. Mais ce sera faute de mieux, et on le leur fera sentir. Quant aux Facultés, bonnes filles, elles ont vu ainsi l'enseignement primaire leur créer des concurrences, comme si ce n'était pas assez de celles que d'autres ministères ont depuis longtemps instituées, conflit déjà séculaire de l'unité et de la science et de la diversité des carrières. — Et on fit ainsi tout ce qu'il fallait pour faire naître et cultiver ce qu'on a appelé l'esprit primaire. Le savoir primaire est limité, cela va sans dire, comme l'est tout savoir humain. Mais, de plus, il n'a pas conscience de ces limites, parce qu'on lui a trop épargné la vision des problèmes, et l'angoisse féconde de cette opération laborieuse qu'est la recherche de la vérité. De là un dogmatisme qui ne vient pas du tempérament, mais de l'instruction reçue.

On conçoit évidemment un autre régime : de même que l'enseignement secondaire est vivifié par un contact permanent avec l'enseignement supérieur qui forme ses maîtres, l'enseignement primaire ne pourrait-il recruter ses maîtres à lui parmi les élèves des lycées, de telle sorte que la chaîne ne soit pas rompue qui relie les différents ordres d'enseignement, et que quelque chose arrive jusqu'aux plus humbles écoles de l'esprit qui anime le chercheur et le savant véritable? Un institut pédagogique, venant après le lycée, ajouterait à la formation intellectuelle la formation professionnelle. Et l'instituteur, dont l'éducation aurait été ainsi entendue, se sentirait plus proche des autres « intellectuels » qu'il rencontrera dans le village où il exercera ses fonctions. Par suite, la distance serait moins grande aussi entre les élèves de l'école primaire et

ceux d'établissements d'ordre plus élevé. Les cloisons au moins seraient abattues. Il n'y aurait plus que les degrés d'une échelle qui créent comme une invitation à passer de l'un à l'autre. Un même esprit soufflerait partout. Or cette unité d'esprit est l'unité essentielle. Si l'on n'hésitait devant une telle disproportion des effets et des causes, on pourrait dire que l'unification du personnel enseignant ferait faire un pas de plus à l'unité morale de la nation elle-même. L'Allemagne révolutionnaire, en s'engageant dans cette même voie, escompte les mêmes conséquences lointaines et heureuses.

N'y aurait-il que des conséquences heureuses ? Mettre au lycée le futur instituteur, n'est-ce pas l'exposer à la tentation d'autres carrières? Ce métier veut une vocation, et il faut abriter, protéger ces vocations, comme les vocations religieuses auxquelles elles ne sont pas sans ressembler un peu. Remarquons que l'abus qui peut être fait de cette protection dépend de l'âge sur lequel elle s'exerce et que, à commencer trop tôt, elle prendrait des airs de confiscation des volontés et des intelligences. Mais ce n'est pas le cas pour nos écoles normales. Mettre le futur instituteur au lycée, même s'il ne s'y laisse pas détourner du métier choisi, n'est-ce pas donner à son esprit une formation qui n'est pas en harmonie avec ce métier, lui préparer des désillusions et des difficultés d'adaptation ? L'esprit primaire, dont nous avons dit du mal, a ceci de bon qu'il se résume, au contraire, dans cette adaptation même, et son dogmatisme n'est que la rançon de la sincérité et de la conviction qui l'animent. Quand on a connu certaines écoles normales particulièrement bien dirigées, où le souci de l'éducation à recevoir, puis à donner, où le sentiment élevé de la fonction à laquelle on se prépare créent une âme commune, où la conscience professionnelle, que tout tend à leur inculquer, inspire à de jeunes hommes une gravité précoce, en même temps que la pensée de l'enfance sans cesse évoquée maintient autour d'eux un cadre de fraîcheur et d'ingénuité, asiles de paix et de travail, avec les horizons d'une limitation acceptée qu'ils offrent aux ambitions de ceux qui y pénètrent, on ne verrait pas, sans un serrement de cœur, disparaître ces maisons et se dissiper l'atmosphère, fût-elle un peu confinée, qu'on y respire. Les écoles normales ont d'ailleurs la vie dure. Car non seulement la reconnaissance des générations successives de leurs élèves entretient l'idée d'où elles sont nées,

mais elles sont construites en pierres de taille, ce qui est pour une institution la meilleure des garanties. Retenons seulement de cette discussion qu'il faut, par plus de liaison entre l'enseignement primaire et les autres ordres d'enseignemeut, arracher celui-ci à son isolement, et qu'il faut libérer les grades, qui lui sont propres, des monopoles dont ils jouissent. Les monopoles sont surtout nuisibles à ceux qu'ils protègent.

Nous voici donc de nouveau à la recherche de quelque substitut de l'irréalisable école unique. Ne serait-ce pas tout simplement le programme unique, commun à tous les enfants du même âge, qu'ils soient élèves des lycées ou des écoles primaires? De même, quand on se met à parler de lycée unique aujourd'hui, on entend par là un programme d'enseignement secondaire commun aux filles et aux garçons, et pas autre chose. L'école unique, en ce sens, semble être en effet la simplicité et la justice même. Tout le monde part du même pas. On fait route parallèlement. A un moment donné, les uns s'arrêtent, les autres continuent. — Défions-nous de tant de simplicité. On supprime ainsi, sans crier gare, les classes élémentaires des lycées et collèges. On appelle de ce nom ce qu'on appelle aussi, d'un autre nom, les classes de septième et de huitième, classes intermédiaires entre l'enseignement primaire proprement dit et l'enseignement secondaire. Le personnel enseignant est ici composé d'instituteurs d'élite recrutés par un concours spécial. Ce sont souvent, dans nos lycées, les classes les mieux faites, celles où l'art d'enseigner s'est marié le mieux avec la connaissance des matières à enseigner. Nous disions tout à l'heure quelque chose d'analogue à propos des écoles normales : il faut, autant que possible, ne tuer que ce qui est à moitié mort. Supprimer un organisme bien vivant et le sacrifier à une conception de l'esprit que la réalité peut-être ne justifiera pas, c'est une lourde responsabilité à prendre. D'autre part, est-il vrai, pour reprendre l'image dont nous usions il y a un instant, que ceux qui veulent et peuvent aller plus loin que d'autres doivent commencer par marcher du même pas ? En d'autres termes, les études des premières années sont-elles les mêmes pour ceux dont elles seront le tout, et pour ceux qui n'y voient qu'un commencement? Les programmes secondaire et primaire, pour les élèves qui les parcourront l'un après l'autre, ne doivent-ils pas tenir compte l'un de l'autre, au lieu de faire deux touts

superposés ? On veut supprimer les cycles de l'enseignement secondaire ; mais on imagine un cycle secondaire succédant au cycle primaire, au lieu d'un seul cours d'études ordonné et harmonieux, ce qui est une autre édition du même système, et un simple déplacement de l'erreur pédagogique que l'on prétend avoir été commise.

Supposons ces difficultés résolues, quoiqu'elles soient loin de l'être. Tout ne sera pas encore aussi simple qu'on feint de le croire. Quel sera l'âge où s'effectuera le passage du primaire au secondaire? Le plus tard possible, dit l'enseignement primaire. Le plus tôt possible, répond l'enseignement secondaire. Et les tenants de l'un et l'autre enseignement de batailler. M. Honnorat, ministre de l'Instruction publique, indiquait lui-même, dans le discours par lequel il ouvrait la session du conseil supérieur, en janvier 1920, qu'on avait peut-être fait fausse route en reportant à treize ans, comme on l'a fait, le certificat d'études primaires, ce qui semble reporter au même âge, par voie de conséquence, plus apparente que réelle, nous allons le voir, le début des études secondaires pour les élèves sortis des écoles primaires. Cependant, bien loin de céder sur ce point, l'enseignement primaire réclame une scolarité obligatoire prolongée jusqu'à quatorze ans. Et le même ministre a déposé un projet de loi dans ce sens. Qui plus est, les raisons que l'on fait valoir sont excellentes. Il y aura bien la dépense, et le recrutement difficile des maîtres, sans parler de la pénurie de main-d'œuvre, qui pourront faire hésiter devant cette réforme. Il faudra le regretter. Elle donnerait en effet des apprentis plus mûrs moralement, et physiquement plus résistants. Les principales nations européennes l'ont adoptée, et la France n'aime plus être en retard en matière d'instruction publique. Elle est en harmonie enfin avec un vote récent de la conférence du travail de Washington qui, à la quasi unanimité, a posé ce principe que le travail de l'enfant ne devait commencer qu'après quatorze ans. Il est à prévoir que les différents gouvernements sanctionneront tôt ou tard un principe qui a été l'objet d'une telle manifestation de la part de leurs délégués. Or jusqu'ici il y avait accord chez nous entre la législation scolaire et la législation du travail. (Remarquons d'ailleurs que l'enfant destiné au commerce ou à l'agriculture reste en dehors de cette législation.) L'enfant doit aujourd'hui aller à l'école jusqu'à

treize ans et ne peut entrer à l'usine qu'à partir de treize ans. Si l'usine ne le prend qu'à quatorze, il faudra que l'école le garde jusqu'à cet âge. Que ferait-il dans l'intervalle ? — Mais si l'école primaire le garde jusqu'à quatorze ans, il ne peut plus être question pour lui d'enseignement secondaire.

Eh bien ! il ne faut pas que l'enseignement primaire garde jusqu'à quatorze ans ceux qui doivent faire d'autres études. Rien ne s'oppose à leur départ anticipé. Et le ministre ne s'est pas contredit, comme on pourrait le croire. Il a seulement secoué ce préjugé que l'enseignement primaire doit retenir jusqu'au bout ceux qu'on lui a une fois confiés. Un décret du 28 mars 1882 (mais un décret n'est pas intangible) semble être à l'origine de ce préjugé. Ce décret dispense de la suite de leur scolarité obligatoire les enfants qui ont subi avec succès le certificat d'études primaires, le C. E. P., dans le langage des initiales, ou, comme on dit encore, le baccalauréat primaire ; mais alors, de peur de scolarités écourtées, on a reculé l'âge de cet examen libérateur. Ainsi est née une solidarité factice entre l'obligation, l'examen et les études primaires elles-mêmes formant un bloc. Et dans tout ceci, — c'est le fait de la séparation excessive des différents ordres d'enseignement, — on ne s'est pas préoccupé de l'enseignement secondaire, on ne s'est même pas dit que, étant une prolongation de scolarité, il satisfaisait surabondamment à l'obligation. Et, comme l'enseignement secondaire ne peut attendre, les primaires arrivent à lui frappés d'un retard qui les suivra... J'entrevois plusieurs solutions, mais la plus simple est que la possession du C. E. P. ne dispense plus de l'obligation scolaire. On peut alors s'y présenter à l'âge qu'on voudra. Et j'imagine très bien une scolarité primaire affranchie du souci de l'examen, transition utile entre les études et l'apprentissage. C'est cette dernière solution qu'un projet de loi vient de faire sienne. Nous nous en félicitons, car nous avions abouti à cette conclusion avant que ce projet ait été déposé. Et nous avions eu des intentions du ministre un pressentiment qui s'est vérifié. Nous nous associons *a fortiori* au projet de conférer le C. E. P. à quiconque aurait subi avec succès l'examen des bourses de l'enseignement secondaire.

Mais il y a autre chose à modifier que des textes législatifs, ce sont les mœurs. Les instituteurs gardent leurs élèves le plus longtemps possible. Et ils gardent surtout les meilleurs.

Ils les gardent parce qu'ils leur font honneur au C. E. P. Ils les gardent parce qu'ils s'attachent à eux, et qu'en eux ils ont la joie de sentir leur enseignement fructifier. C'est humain. Et ils ne seraient pas de bons maîtres s'ils n'avaient pas cette forme de l'instinct de conservation. Il faut cependant employer tous les moyens de les convaincre du tort qu'ainsi ils peuvent leur faire, et même faire au pays. S'ils découvrent dans leurs classes une valeur, il faut, quelque dur que cela soit, qu'ils aient le courage de s'en séparer et de l'orienter vers d'autres destinées.

Donc, pour que le raccord puisse se faire entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, il faut un double sacrifice. Au sacrifice à la base de l'enseignement secondaire doit répondre un sacrifice au sommet de l'enseignement primaire. Nous avons parlé du sacrifice déjà réclamé des classes élémentaires. Peut-être d'autres sacrifices seront nécessaires. Mais l'enseignement primaire doit en avoir sa part. Ainsi on aura collaboré, par une double bonne volonté, à l'école unique, ce mot étant d'ailleurs interprété avec les restrictions que nous lui avons apportées, et ne signifiant, pour longtemps encore, qu'une unité de programmes. Pour que cette école unique ait des possibilités et aussi des raisons de vivre, il faut qu'elle limite elle-même sa durée et ses ambitions. Il faut qu'elle laisse le champ libre à l'édifice qui doit reposer sur elle. Car c'est de cet édifice espéré qu'aux yeux de ses plus fervents apôtres elle tire son prix. On combat pour autre chose en combattant pour elle. Autrement, on ne comprendrait pas cette ardeur de la dispute. Son objet véritable est, en effet, d'élargir le recrutement de l'enseignement secondaire, le recrutement de la jeune élite dont le pays a besoin. C'est cette idée qui a créé ou renouvelé dans la pensée contemporaine une sorte de mystique de l'école unique, et qui donne un sens élevé et social aux humbles questions que nous venons de discuter.

Le problème véritable est donc loin d'être résolu. L'école unique aura conduit toute la jeunesse française à un même palier. Qui continuera l'ascension? Comment, dans la masse qui se présente, recruter l'élite?

RAYMOND THAMIN.

(A suivre.)

SOUVENIRS DE MUSIQUE ET DE MUSICIENS

I

LA MAISON PATERNELLE

Je revois de loin, de très loin, sous les combles d'une maison du boulevard de Strasbourg, le salon modeste et mansardé de la « tante Édouard. » On y dansait ce soir-là. Sur un méchant piano droit, un petit garçon jouait à quatre mains, avec sa mère, certaine valse, — en fa naturel majeur, — tirée d'un cahier pour les commençants de Heinrich Enckhausen. Ma mère « faisait les basses, » moi « le haut, » et les couples se penchaient au passage pour apercevoir, derrière le piano, le jeune pianiste.

Un autre soir, vers la même époque, en famille toujours, c'était chez « l'oncle Jules » et « la tante Uranie. » Ce dernier prénom me paraissait extraordinaire. Si j'en eusse alors connu l'étymologie céleste, j'aurais trouvé surtout que ma tante était peu faite pour le porter. Les braves gens goûtaient médiocrement la musique. Mais leur fille « s'y adonnait. » Et je n'ai jamais oublié ni les airs ni les chansons que chantait, avec un fort accent artésien, la blonde et robuste fille de la tante Uranie et de l'oncle Jules.

Le seigneur qui n'a que quinze ans
Revient au printemps
Avec l'hirondelle.
Mais hélas! passager comme elle,
Il s'enfuit toujours
Avec les beaux jours.

Ou bien :

Le gondolier, dans sa pauvre nacelle,
Retourne au toit où le bonheur l'attend.
La cloche sainte à l'église l'appelle.
Il va prier, il va dormir content.

Cela se trouve, si je ne m'abuse, dans la *Reine de Chypre*, d'Halévy, que Wagner a célébrée autrefois.

Ou enfin cette autre romance :

Et moi, dans mon bonheur de les voir si contents,
Je me mis à rêver comme on rêve à vingt ans.

Il y avait : « à rêver, » ensuite « à pleurer. » Le verbe changeait à chaque couplet. « Ouais ! Ouais ! » faisait l'oncle Jules, avec le même accent que sa fille. C'était sa manière, unique et brève, de montrer qu'il était content lui aussi. Musique de chant, musique de danse, voilà mes deux plus anciens souvenirs de musique et de musicien.

Ils en évoquent d'autres, du même temps, et qui me sont plus chers. Je donnerais volontiers pour épigraphe à ces premières pages le vers filial de François Coppée : « Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes. » Ma mère fut le sourire, — trop souvent hélas ! à travers ses larmes, — de mon enfance, en la vieille maison parisienne où je ne saurais dire que je vis le jour, tant elle était sombre. Donnant d'un côté sur une cour étroite et de l'autre sur une rue peu fréquentée, le silence en égalait presque la tristesse. Le coup du marteau contre la porte cochère, la cloche et l'horloge des religieuses voisines, tel était pour moi l'unique langage des choses, leur seule voix. Pourtant, les soirs d'hiver, d'autres bruits, moins familiers, arrivaient jusqu'à ma chambre. J'aimais et redoutais également de les entendre. Un orgue de Barbarie jouait dans la rue. Puis un homme commençait à crier, ou plutôt à chanter d'une voix traînante : « Lanterne magique ! » Son appel, prolongé dans les ténèbres, me charmait et m'effrayait tout ensemble. Pour y prêter l'oreille, je levais la tête de dessus mon pupitre d'écolier. J'avais bien envie que l'homme montât, mais je sentais aussi que, s'il était monté, j'aurais eu plus peur encore. L'orgue, autant que la lanterne, me semblait magique. Tous les deux me représentaient un monde inconnu, mystérieux. Je le peu-

plais de mes rêves et mon imagination y mêlait à des visions fantastiques de merveilleux concerts.

C'est aux environs de ma sixième année que ma mère posa pour la première fois mes doigts sur notre piano, vieil et brave Pleyel que défendait contre la poussière et l'humidité une couverture de drap bleu doublée de peau. Excellente musicienne, ma chère maman l'était à la manière ou plutôt selon l'esprit classique. A défaut de Jean-Sébastien Bach, alors à peu près ignoré des amateurs, et se défiant de Schumann qu'on traitait de révolutionnaire, ma mère jouait surtout Haydn, Mozart et Beethoven. Elle les jouait bien. Une sagesse souriante, une douce raison, l'amour de la règle et de la discipline ordonnait son jeu comme son âme et comme sa vie tout entière. Elle apportait à nos leçons un soin minutieux. Elle « comptait » tout haut, d'une voix ferme, à peine altérée quelquefois par un léger tremblement d'impatience. Pourtant, en mes jours de paresse ou d'entêtement, elle menaçait de me jeter à la figure le contenu d'un verre d'eau placé sur une tablette à portée de sa main. Vaine menace, que la peur de mouiller mon col, et plus encore de m'enrhumer, détournait infailliblement, — je le savais d'avance, — du visage enfantin où ne se peignait nulle crainte. L'heure passait et quand la leçon était finie, ma chère et scrupuleuse maman ne manquait jamais de me garder encore cinq minutes, afin de rattraper, disait-elle, le temps perdu à tourner les pages.

Premières et précieuses leçons, non pas seulement de piano, mais de musique, dont les meilleurs maîtres ne devaient ensuite que développer, fortifier en leur élève les éléments ou les principes. École sérieuse et douce, où je prenais le goût de la mesure et du rythme, d'un jeu sans mollesse comme sans dureté, l'habitude d'un style sans mièvrerie, et la crainte salutaire de la pédale, cette ouvrière de trouble et de confusion. Quelquefois mes poignets, fatigués, fléchissaient. Ma mère les relevait, les soutenait un instant. J'aimais sentir contre eux la fraîcheur et la finesse de ses doigts. A la fin de la leçon, quand la leçon avait été bonne, nous exécutions à quatre mains un ou deux morceaux d'une symphonie de Haydn. Sur la couverture jaune du volume, aux quatre coins, se voyaient les médaillons de Haydn lui-même, de Mozart, de Beethoven et de Weber. Et moi, que ne voyais-je pas dans les *allegro*, dans les *andante* de

la Chasse ou de *la Surprise*, de *Roxelane* ou de la *Reine de France!* Les enfants commencent par aimer la musique qui leur raconte des histoires. Les enfants n'ont pas si grand tort. On assure que Beethoven se proposait volontiers un sujet, ou un programme. Un jour il répondit à Schindler, qui lui demandait ce qu'il avait voulu dire dans une de ses sonates (*Quasi una fantasia*) : « Lisez *la Tempête* de Shakspeare. » Un été, mes grands parents m'emmenèrent à la campagne, sur les bords de la Seine. Là, quand je jouais une petite pièce de Dussek intitulée : *Ma barque légère*, j'y trouvais et je tâchais d'exprimer par mon jeu le courant, le murmure et la fraîcheur de la rivière, en un mot toute la poésie que Haendel lui-même ne se flatta sans doute jamais de mettre en ses « musiques sur l'eau. »

Aux champs, pendant les vacances, une sœur de mon père s'intéressait à ce qu'on appelait mes « dispositions. » Musicienne et pianiste autant que ma mère, elle l'était autrement : avec moins de style et de goût, plus de passion et de fantaisie. Un beau désordre lui paraissait le principal effet de l'art. Le *tempo rubato* était son mouvement favori. Aussi la sagesse maternelle craignait-elle pour mes commencements, sa romantique influence. Ma tante était belle de visage. Plus admirable encore, disait-on, chaude et profonde comme son regard avait été sa voix de contralto. Mais depuis la mort de ses deux fils elle ne chantait plus. Cette voix muette, mais non pas morte, cette voix que je savais toujours vivante, et vibrante, avait pour moi l'attrait d'une chose mystérieuse et presque défendue, un charme caché que je rêvais toujours de surprendre. Le soir, dans le salon obscur, près de la fenêtre ouverte sur le jardin, j'essayais timidement au piano les premières mesures d'un de ces airs fameux, *Casta Diva*, ou la romance « du Saule, » que ma tante avait chantés naguère. Elle s'approchait à pas lents, posait sa main sur mon épaule, et j'espérais un peu. Mais la douleur maternelle était la plus forte. La belle voix meurtrie lui demeurait fidèle et, sous les doigts de l'enfant encore une fois déçu, la ritournelle inutile achevait de mourir.

Dans les papiers laissés par Gounod j'ai trouvé cette note, à la date du 28 avril 1869 : « C'est demain la première communion d'Henry de B... J'y vais. » C'était aussi la mienne. Il y vint en effet. J'ai déjà raconté notre première entrevue. Elle n'eut rien de banal. A la sortie de l'église Saint-Thomas d'Aquin, mon père

aborda le grand artiste, avec lequel il était lié depuis l'enfance. « Cher ami, lui dit-il en me tenant par la main, voici mon fils. Il aime déjà la musique. Voulez-vous ajouter à toutes les bénédictions qu'il vient de recevoir votre bénédiction de beauté ? » Gounod alors de s'écrier : « Mon enfant, aujourd'hui je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ta chaussure. Aujourd'hui tu portes Dieu dans ton cœur et c'est à toi de me bénir. » Puis, joignant le geste à la parole, sur le pavé de la place il se mit à genoux devant moi. « *Je ne savais que dire et j'ai rougi d'abord.* » Ainsi naquit l'amitié qui devait pendant un quart de siècle m'unir au maître sinon comme son élève, au moins comme son disciple, et même un peu, car il continua de m'appeler de ce nom, comme son enfant.

Le premier opéra qu'on me permit d'entendre ne fut pourtant pas l'un des siens. C'était *les Huguenots*. Pour admirer l'œuvre, — et même aujourd'hui je dirais volontiers le chef-d'œuvre, en son genre, — de Meyerbeer, j'avais, entre autres raisons, de celles-là même que la raison ne connaît pas. Raisons filiales : la partition, richement reliée, portait sur sa garde de moire verte deux lettres d'or entrelacées, gage d'une prédilection commune à laquelle mes parents m'avaient associé. Leur espoir et le mien ne fut pas déçu. La Bénédiction des poignards me remplit d'épouvante, non moins que de pitié pour les victimes de la Saint-Barthélemy. Valentine, « cette belle fille brune, » comme dit George Sand, était Marie Sasse. Une voix éclatante animait sa robuste personne. Le ténor Colin chantait Raoul. Avec une voix délicieuse, il avait assez de jeunesse et d'élégance pour qu'on eût alors appelé de son nom certaine forme ou certain nœud de cravate. Le fameux duo du quatrième acte me fit sentir, ou pressentir, pour la première fois, la violence où peuvent atteindre « les passions de l'amour. » *Tristan* était encore inconnu.

Les beautés plus pures de *Guillaume Tell* me touchèrent moins vivement. Cependant l'entrée, — équestre en ce temps-là, — de Mathilde, sous les traits de Mme Carvalho, ne me laissa point indifférent. J'admirai quelle grandeur, quelle noblesse Faure donnait au personnage de Guillaume, quel accent de tendresse et d'angoisse au poignant *arioso* : « *Sois immobile,* » que le violoncelle accompagne et que l'artiste achevait par un cri déchirant. Mon père m'avait particulièrement recommandé

cet air, « l'air de la pomme, » comme la plus belle expression musicale de l'amour paternel. Quant à l'amour filial, deux autres pages, également fameuses, du rôle d'Arnold me parurent le traduire avec non moins d'éloquence : « *Asile héréditaire* » et « *Mon père, tu m'as dû maudire!* »

J'aimai beaucoup la Nilsson dans le rôle d'Alice, de *Robert-le-Diable* ; passionnément dans celui d'Ophélie, où je ne fis pourtant que l'entrevoir, une seule fois, en des circonstances qui ne sont pas à mon avantage. Depuis longtemps ma grand'-mère souffrait du cœur. Un soir une crise la prit. En hâte on m'envoya quérir son médecin. Il était à l'Opéra. Je l'y trouvai dans sa loge. Avec sollicitude, car il était de nos amis, il me demanda s'il y avait urgence. Mais le quatrième acte d'*Hamlet*, « l'acte de la folie, » commençait. Couronnée de fleurs, Ophélie entrait en scène. L'amour de la musique fut le plus fort. Timidement je proposai d'attendre jusqu'à la fin de l'acte. Ce fut l'affaire d'une demi-heure à peine. Ma grand'mère attendit aussi. Par bonheur elle ne s'en trouva pas plus mal.

On me conduisait parfois au concert. Un dimanche, mon père m'emmena « chez Pasdeloup, » au Cirque d'hiver. Mme Viardot, retirée du théâtre, y devait chanter un air d'*Alceste* et le *Roi des Aulnes*. Avant l'entrée de l'illustre artiste, Pasdeloup vint annoncer que Mme Viardot souffrait d'une fluxion à la joue et demandait l'indulgence du public. Elle parut. Une mentonnière, faite d'un simple mouchoir, noué sans élégance au sommet de sa tête, encadrait son visage énergique et ne l'embellissait point. Un léger mouvement se produisit dans la salle. On se permit de sourire. Elle, sans se troubler, commença. Alors, et dès les premières notes, on ne sourit plus. On ne regardait, on ne voyait plus rien d'elle, ni ses traits altérés, ni la fâcheuse compresse, et par sa bouche inspirée, qu'avait beau déformer un mal vulgaire, on entendit seulement l'âme de Gluck et de Schubert chanter.

Pourquoi l'âme de Mozart, après un demi-siècle, chante-t-elle encore pour moi dans quelques mesures ? Quelle relation mystérieuse unit donc à l'ordre musical, ou seulement sonore, le domaine du souvenir ? Mes parents étaient liés avec ce prêtre délicieux, artiste autant que philosophe et savant, que fut le Père Gratry. Une ou deux fois par mois, peut-être davantage, il les recevait à dîner, et moi, tout enfant, avec eux. Le repas

était plus que frugal, — il vivait pauvrement, — et servi dans des plats de terre brune. A l'égal des mathématiques et de l'astronomie, sa science préférée, notre hôte chérissait la musique. Il lui donne, dans *les Sources*, une place d'honneur parmi les grandes disciplines de l'esprit et de l'âme. Le Père nous appelait en souriant *ses* musiciens, ou, comme disaient les princes d'autrefois, les « virtuoses de sa chambre. » Médiocres virtuoses, mais qui savaient le charmer. Après le dîner, quand c'était l'été, il aimait à me faire admirer, par la fenêtre ouverte, le dôme, tout proche, des Invalides, les coteaux de Meudon, qu'on découvrait au loin, et le ciel peu à peu nocturne où paraissaient les étoiles. Il me les nommait, et d'une voix douce, légèrement voilée, il ajoutait, comme en rêve : « Mon petit enfant, si vous ne croyiez pas qu'elles peuvent être habitées, cela me ferait beaucoup de peine. » Vivement je me défendais de ne le point croire. Puis il donnait le signal de nos modestes concerts. « Pour nous, disait-il, et pour les Muses. » Mozart était son maître favori. C'est à Mozart qu'il revenait et nous ramenait toujours. Le début de certaine sonate pour piano et violon suffisait à le ravir. Que de fois mon père et moi, n'avons-nous pas dû reprendre pour lui la phrase exquise ! Et jamais depuis je n'ai pu la jouer ou l'écouter sans revoir le cabinet de la rue Barbet de Jouy et les visages aimés, sans ressentir encore la douceur de mon enfance mêlée à la beauté de la nuit. Qui sait, a dit Musset, parlant à la musique :

> Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
> Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire...

En ce temps-là je ne le savais pas, et je le sais à peine aujourd'hui.

Mon premier maître, après ma mère, était peu fait pour me l'apprendre. Au début de la guerre de 1870, mes parents, qui restaient à Paris, m'envoyèrent en province chez des cousins. Je reçus d'eux les soins les plus tendres et, du meilleur professeur de piano de l'endroit, les plus déplorables leçons. Le digne homme me faisait jouer la sonate *Pathétique*. Je l'étudiais sur un piano médiocre, au-dessus duquel un tableau, copié de Véronèse, représentait Moïse sauvé des eaux. A côté de moi, dans son berceau, comme un autre Moïse, reposait et criait tour à tour une enfant nouveau-née. Sa mère, ma cousine, me la

donnait volontiers à garder, comptant, hélas ! en vain, sur la vertu de la musique pour l'apaiser et l'endormir. Je conciliais de mon mieux la garde et l'étude. C'est pourquoi j'ai souvent mêlé dans mes souvenirs la sonate *Pathétique*, la fille de ma cousine et celle du Pharaon.

Mon professeur m'enseignait la sonate tout de travers. J'y mettais de la fausse sensibilité, de l'affectation et de l'emphase, enfin tous les défauts les plus opposés aux qualités classiques du style maternel. Je ne m'en sentais pas moins fier d'interpréter une œuvre dont rien que le nom suffisait à m'émouvoir. Je me figurais que nulle autre, de Beethoven, ou même de la musique entière n'était vraiment ce qu'on peut appeler « pathétique. » Et puis, et surtout, par son titre et par son caractère, la sonate me paraissait répondre aux malheurs de la patrie. Elle en devenait pour moi la représentation et la peinture sonore. Dans un genre plus tempéré, je me plaisais à parcourir un recueil de nos vieux chants : les *Échos de France*. La première page portait cette dédicace : « A mon enfant bien-aimé. Souvenir lointain, mais bien tendre, de sa vieille mère et plus fidèle amie. » Un demi-siècle après, en des jours de guerre aussi, mais, Dieu soit loué ! d'une autre guerre, il devait m'arriver quelquefois de rouvrir, avec plus d'émotion encore, pour y chercher le courage et l'espoir, le livre mélodieux.

La musique ancienne, ou classique, avait été jusque-là pour moi la seule musique. Je ne connaissais et même je n'imaginais qu'elle. Au printemps de 1871, une autre me fut révélée. Je crus en quelque sorte la voir naître, vivre, jeune et fraîche, devant moi. Encore une fois c'était au printemps. C'était à la campagne, dans le riant vallon de Sainte-Adresse, près du Havre. C'était chez des amis très chers, et c'était la musique de Fauré. L'accueillante demeure comptait plus d'un artiste parmi ses hôtes : Léonard, le grand violoniste belge, le violoncelliste hollandais Hollman, de Bailly, contrebassiste à la barbe fleurie, quelquefois André Messager, que je crois bien avoir rencontré là pour la première fois. Mais pas un ne possédait au même degré que le jeune Fauré ce don mystérieux que nul autre ne remplace ou ne surpasse, le charme. En lui, de lui, tout séduisait. Très brun de visage, avec des yeux et des cheveux sombres, sa personne avait un air de rêve et de mélancolie. Profond et doux était le son de sa voix. Agé de quelque

vingt-cinq ans, mes douze ans à moi le regardaient et surtout l'écoutaient comme un grand, très grand frère, un frère inspiré. Parmi les mélodies qu'il écrivait alors, compagnes et presque sœurs de ma première adolescence, il en est une surtout dont je ressens encore le vieil et toujours nouvel enchantement. « *Levati, sol, che la luna è levata.* » Sur ce texte italien, Mme Viardot avait, disait-on, mis au concours, entre amis, la composition d'une mélodie à l'italienne, entendez par là, comme elle faisait elle-même, dans le style des grands Italiens d'autrefois. Celle de Fauré l'emporta sur les autres. L'inspiration plus encore que l'imitation y était sensible. J'éprouvai tout de suite pour ce chant une prédilection passionnée. Il me paraissait d'abord admirable en lui-même. Et puis c'était l'Italie, toute l'Italie, inconnue mais rêvée, dont je croyais en lui reconnaître la voix et l'appel même. Je n'ai jamais cessé d'en éprouver le charme. Pour le jeune homme qui venait de l'écrire et pour l'enfant qui l'écoutait avec délices, je lui sais gré d'avoir tenu toutes ses promesses : la renommée pour l'un ; pour l'autre une mutuelle et longue amitié. De là vient que je ne peux jamais l'entendre sans un obscur désir de larmes.

Cette année-là, nous revînmes à Paris pour la rentrée des classes. Ma mère, trop modeste, ne se croyant pas capable de continuer mon éducation musicale, on me donna pour maître un professeur de l'excellente école Niedermeyer. Il s'appelait Laussel. J'ai conservé de ses leçons un souvenir très vif. Sans aller jusqu'à me battre, à la moindre faute, il me prenait par le col de ma veste et me secouait rudement. Mais je lui pardonnais, bien plus j'admirais presque ses fureurs. Elles me semblaient, ce qu'elles étaient en réalité, l'effet d'une passion, d'un enthousiasme pour la musique, où je voyais quelque chose de sacré. Grand, svelte, avec ses yeux de flamme, sa chevelure fauve en désordre et sa voix tonnante, je trouvais, en bon élève de quatrième, épris de mythologie, que j'étais alors, je trouvais à mon maître irrité, mais superbe, des airs d'Apollon Pythien. Un jour, à la fin de la leçon, il demanda mon père et, d'un ton menaçant, il le somma de m'enlever tout de suite à mes études littéraires pour me consacrer à la seule musique. Au nom des droits supérieurs de l'art, il en appelait au sentiment du devoir et de la responsabilité paternelle. Son appel ne fut point entendu. Fût-ce pour Bach et Mozart, mon père ne me permit

point d'abandonner Homère et Virgile. Et mon père fit bien.

Après Laussel, un poète, l'honnête Fissot me fit l'effet d'un bourgeois. L'un était artiste jusqu'au fond de l'âme; l'autre seulement pianiste jusqu'au bout des doigts, qu'il avait gros, courts et légers. Bon exécutant, sans être ce qu'on appelle un virtuose, il manquait d'idées générales, et ce manque, en musique même, est fâcheux. Il ne m'apprenait un morceau, comme il le comprenait sans doute, que par le menu. Le « doigté » tenait dans son enseignement une place qui me paraissait dès lors excessive. Il me souvient de certain *rondo capriccioso* de Weber, où chaque note était par lui marquée d'un chiffre, quelquefois de plusieurs, à choisir, et je m'étonnais que dans la musique, surtout dans cette musique-là, mon professeur ne me montrât guère, au lieu du caprice et de la fantaisie, que des numéros.

Un autre maître allait bientôt me donner d'autres leçons. A cette époque-là, des amis parlèrent à mes parents d'un jeune, très jeune « prix de Rome, » rencontré par eux en Italie. Il avait été l'un de ces enfants qu'on appelle prodiges. On louait en lui plus que l'espérance. Élève du Conservatoire, premier prix de piano à douze ans, il jouait alors par cœur, et dans tous les tons, les quarante-huit préludes et fugues du *Clavecin bien tempéré*. Pour le moment, il revenait de la Villa Médicis, ou plutôt il en était revenu depuis trois ou quatre ans, à l'âge où communément les autres y arrivent à peine. Et l'on savait peu de chose de lui, sinon que ses vingt ans, — il n'en comptait pas beaucoup davantage, — avaient rapporté de là-bas une chanson de printemps. Chanson d'amour aussi, qui voltigeait sur toutes les lèvres, et que je connaissais bien. Après la mélodie de Fauré, sur un mode moins grave, elle me parlait encore de l'Italie. Et puis, je trouvais au nom, rien qu'au nom de l'auteur, un son délicieux. Quant à l'auteur lui-même, on le disait « charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi. » Et c'est bien ainsi qu'apparut Paladilhe à l'élève qui, du premier jour, admira son maître et l'aima. Aussi bien il n'en fut jamais de plus aimable. Rien en lui ne sentait le *magister*, encore moins le pédant. Il donnait à ses leçons la grâce et le sourire de sa jeunesse. Sans nul souci de l'heure, il les prolongeait en amicales et libres causeries. Indulgent, familier, il faisait de moi son disciple et son camarade. Il m'enseignait les secrets, les pro-

cédés même de notre art, mais surtout il m'en découvrait, — de loin encore, — le mystère. Par lui, l'esprit des sons me devenait intelligible, et sensible leur âme. Quelle musique ne passa pas alors par ses mains, par les miennes, par les nôtres ensemble ! De sa musique à lui j'entendis bientôt parler, mais non par lui, car, en ces temps très anciens, Paladilhe, jeune, était déjà modeste. *Le Passant*, à l'Opéra-Comique, fut son premier ouvrage. Il ne m'invita point à l'entendre et j'en eus, je crois, un peu de peine. Mais au bout de deux jours, je savais la partition par cœur. Je ne jouais plus qu'elle. La fameuse « *mandolinata* » y avait trouvé place. Mais d'autres passages ne me ravissaient pas moins, qui n'ont pas cessé de me plaire. C'était un *arioso* de Zanetto ne demandant à Silvia que la faveur de vivre à ses genoux, en chantant. Je sais encore, à peu près, l'amoureuse prière. Et je n'ai pas non plus oublié la phrase délicieuse, épanouie, de Silvia : « *Là-bas, Florence dort sous l'azur scintillant,* » où je croyais voir s'étendre au-dessus de ma tête la splendeur nocturne du ciel italien. Ah ! cette musique du *Passant*, que je l'ai donc aimée alors ! Elle était de mon maître et j'avais l'âge du Passant.

A la même époque j'aimai, — jusqu'à la folie, — d'autre musique et je ne rougis point de cet amour. On ose à peine parler aujourd'hui du *Stabat Mater* de Rossini. Qu'importe ! Il parle, il chante encore lui-même. Et comme jadis il chantait ! Comme le chantait une grande artiste, digne fille de son père, Mme de Caters-Lablache, sous les hautes voûtes où se déployait, telle une draperie de fête, le velours splendide de sa voix ! C'était le vendredi-saint, à Saint-Eustache, et c'était en avril. Devant la vieille église des Halles passaient et repassaient les premières voitures de fleurs, et le printemps, et les parfums, et les mélodies éclatantes s'accordaient pour emplir de joie les jeunes cœurs.

Le *Requiem* que Verdi venait de composer à la mémoire de Manzoni ne me causa pas une émotion moins vive. Un moment j'eus grand'peur de ne pouvoir l'entendre. On devait le donner plusieurs fois à l'Opéra-Comique, en matinée, mais non le jeudi ni le dimanche. Or tous les autres jours, sans exception ni dispense paternelle, étaient pour moi jours de collège. Alors le collégien s'avisa d'écrire au directeur de l'Opéra-Comique, — il s'appelait du Locle, — une lettre suppliante et signée

seulement : « Un élève de Paladilhe. » Mon maître, mis dans le secret, appuya ma requête, et du Locle accorda le changement de jour imploré. Ce fut le plus beau jeudi de ma vie scolaire. Il me semblait que l'œuvre était exécutée pour moi seul. Tous les détails de cette exécution me demeurent présents. J'entends encore les deux voix incomparables, — ou seulement comparables entre elles, étant égales en magnificence, — le soprano de la Stolz et le contralto de la Waldmann, se fondre dans le savoureux unisson de l'*Agnus Dei*. Un autre souvenir, d'un ordre différent, mais non moins vif, me reste aussi : la présence, dans une loge, de Croizette, la belle comédienne du Théâtre-Français, pour laquelle il n'y avait pas dans Paris un lycéen qui ne sentît battre son cœur. Sa vue, et son voisinage, ce jour-là, mit le comble à ma félicité. Enfin, quel chef, quel maître m'apparut pour la première fois au pupitre en la personne de Verdi! Quelle force avait son geste, et ses yeux quelle flamme! Où donc ai-je lu cette pensée : « Notre prunelle dit quelle qualité d'homme il y a en nous. » La qualité de cet homme-là, je ne pouvais même pas la pressentir encore. Je ne savais pas qu'il me serait donné, quinze ou vingt ans après, de l'éprouver et de la comprendre; je ne devinais pas l'admiration que m'inspireraient les deux œuvres suprêmes de l'illustre musicien et l'honneur que me ferait son amitié.

Le concert, le théâtre, était encore pour moi divertissement rare. Mais dans l'habitude de notre vie familiale, la musique avait tenu de tout temps une grande place. Modeste musique d' « amateurs, » par où j'entends, sans nul dédain, un petit nombre d'exécutants et d'auditeurs que possédait vraiment son amour. Deux fois par mois, le samedi soir, on « faisait des quatuors » à la maison. Mon père était l'âme de ces réunions sans apprêt : âme grave, un peu sévère même, et rigide à force de droiture, mais humble avec sincérité. Violoniste passable, il se déclarait et se jugeait médiocre, tout au plus. Il me racontait volontiers l'histoire d'un fameux virtuose qui donnait des leçons de violon à un roi et lui fit un jour ce compliment : « Sire, les violonistes peuvent se diviser en trois classes : ceux qui ne jouent pas du tout, ceux qui jouent mal, et ceux qui jouent bien. Votre Majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe. » C'est dans celle-là que mon père se rangeait. Seul, le premier violon de notre quatuor était tenu par un artiste véri-

table, qui fut longtemps Léopold Dancla. Mon père jouait le second violon, avec une attention, que dis-je? une tension telle, — en apparence au moins, — de tout son être, que sa physionomie, son attitude donnaient à son jeu, comme, je crois, à son plaisir même, le sérieux d'un travail ou d'un devoir. Il exigeait de l'auditoire, non pour lui, mais pour les maîtres, un respect silencieux. Le moindre mot, risqué tout bas, une entrée intempestive, était punie d'un « chut! » ou d'un regard sans aménité. Aussi bien l'auditoire, comme les exécutants, n'avait rien que de modeste. Peu nombreux étaient les appelés, et ceux-ci, — qui n'étaient pas très difficiles, — se croyaient vraiment des élus. Ils formaient un groupe d'amis indulgents, nos voisins pour la plupart. A Paris alors, comme l'a dit Anatole France, « les gens étaient plus près les uns des autres. » Ils l'étaient même par l'esprit, par une commune simplicité de goûts et de mœurs. A se voir, à se recevoir sans faste, ils trouvaient un plaisir délicat, une intime et cordiale douceur. Il était moins que somptueux, le petit salon de la rue Saint-Guillaume, avec son plafond bas, ses boiseries blanches, ses meubles de palissandre, recouverts de velours bleu. Et que ce velours fût capitonné, cela ne me paraissait déjà plus, comme lorsque j'étais tout enfant, un signe de goût et d'opulence. De même, j'avais cessé d'éprouver, depuis longtemps, la moindre admiration pour la salle à manger, pour les chaises à haut dossier en chêne « tourné, » pour les compotiers de moderne Chine, montés sur des pieds dorés, et pour la cheminée du poêle que surmontait, République ou Minerve, une tête féminine et vaguement grecque. Sous ses yeux sans regard on s'asseyait pour une collation légère après la musique. Mais de cette musique du moins je conserve un cher, un émouvant souvenir. C'est vraiment en ce temps-là que s'ouvrit pour moi « le royaume où demeurent les enchantements célestes des sons. » Le programme de chaque séance comprenait ordinairement deux quatuors à cordes et, comme intermède, un trio, quatuor, ou quintette avec piano, dont j'étais le pianiste. Il n'existe peut-être pas une seule œuvre des maîtres qu'en l'espace de quatre ou cinq ans nous n'ayons ainsi jouée et rejouée. Haydn, Mozart et Beethoven, les premiers; après eux, Mendelssohn et Schumann, initiaient mon oreille et mon esprit à ce mode, à cette forme, pure, entre toutes, de la beauté musicale qu'est la musique dite « de

chambre. » Quatre ou cinq instruments, pas davantage. Mais que de musique, et laquelle ! en si peu de sons ! Combien de fois depuis n'ai-je pas rêvé d'une loi salutaire, qui ne laisserait à certains assembleurs de sonorités innombrables et vaines que l'usage de ces modiques ressources ! Deux violons, un alto et un violoncelle ; quand ils auraient fait de ces quatre « parties, » ou de ces quatre voix, ce qu'un bon musicien peut en faire, on verrait à leur permettre peu à peu l'usage des autres, mais un usage prudent, économe, et toujours surveillé.

De temps en temps, un concerto de piano figurait au programme. Nos amis appelaient cela nos « jours de magnificence. » Alors le quatuor à cordes était doublé. On y ajoutait une contrebasse, et ma mère exécutait sur un second piano les parties, réduites à cet effet, des instruments à vent. Paladilhe me préparait à mon rôle de soliste. Avec infiniment de goût il composait les « cadences » où pourrait se donner carrière l'apprenti virtuose. C'est un répertoire admirable que celui des concertos de piano. Deux au moins, de Beethoven, comptent parmi les chefs-d'œuvre symphoniques du maître : le quatrième et le cinquième et dernier, surnommé « l'Empereur. » Parmi ceux, — beaucoup plus nombreux, — de Mozart, il en est deux, au moins, qui déjà me semblaient et me paraissent encore au-dessus de tous les autres : l'un en *ré* mineur, avec un premier « tempo » plein de grandeur et de force, que suit une « romance » divine ; l'autre en *mi bémol*, dont le finale annonce un finale beethovenien, après un *andante* à la Gluck, où se trahit, à la fin surtout, la plus profonde et pourtant la plus noble douleur.

Ces beautés, et d'autres encore, je commençais à faire mieux que les soupçonner et les entrevoir. Le cœur me battait pendant le premier *tutti* d'orchestre, de notre orchestre en miniature, avant l'entrée du piano *solo*. Je me préparais à cette entrée avec recueillement, avec un peu de crainte aussi, mais surtout avec une juvénile et légère allégresse. Le moment était venu. Le *solo* commençait. Alors, de ne plus entendre que moi, de voir, immobiles et muets, nos amis et mes partenaires n'écouter que moi, cela me causait une émotion délicieuse où se mêlait quelque innocent orgueil. J'étais donc, au moins pour un instant, pendant quelques mesures, l'interprète unique d'un grand musicien. Vraiment je croyais avoir charge d'âme, de

son âme à lui. Je le priais tout bas de me secourir, de m'aider non seulement à comprendre son génie, mais à le révéler. Le petit salon ne me paraissait plus si petit, puisque l'esprit de la musique pouvait, tout entier, s'y répandre. Et puis, autour de moi, les visages ne trahissaient qu'une attention sympathique, une bienveillance heureuse. Je m'en sentais enveloppé comme le chef-d'œuvre, avec le chef-d'œuvre que j'essayais de traduire; entre mes parents, au milieu d'amis, je respirais une atmosphère de tendresse. Les maîtres eux-mêmes, un Mozart, un Beethoven, je les aimais de toutes les forces de mon jeune cœur. J'étais heureux de les servir, et que ce fût au foyer paternel, où, dès mon enfance, on m'avait enseigné leur service. Par leur invisible présence, notre maison me semblait honorée, embellie. Tout, en me demeurant familier, m'y devenait auguste, et l'idéal m'y apparaissait à la fois supérieur et prochain.

Je venais d'achever ma dix-septième année. Mes classes finies, mon père avait décidé que je ferais mon droit. Il était reconnu déjà que ce n'est pas faire grand'chose. Personnellemant, j'estimais que ce n'était rien, ou du moins rien qui me charmât. En guise d'étude supplémentaire, et pour moi consolatrice, je ne voyais, je ne souhaitais que la musique. Mes parents souscrivaient à mon désir. Paladilhe assura qu'il ne me serait pas très difficile d'entrer au Conservatoire. Il répondait même du succès. Mes parents voulurent bien le croire. Je ne leur en saurai jamais assez de gré. Le mot seul de Conservatoire ne laissa pas d'effaroucher d'abord quelques honnêtes personnes de ma famille. C'est même à compter de ce jour qu'un oncle de province me baptisa « le jeune histrion. » Je n'en travaillai pas moins, pendant les vacances, l'examen d'admission. Au mois d'octobre 1875, j'étais reçu dans la classe de piano de Marmontel.

CAMILLE BELLAIGUE.

(A suivre.)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET LES

ORIGINES MORALES DU ROMANTISME

« Le public ne sait pas, — écrivait Taine, — ce qu'il en coûte de peine pour faire un bon livre, c'est-à-dire un livre dans lequel l'auteur pense par lui-même et écrit d'après les documents originaux. En voici un, — il s'agissait d'une étude sur Jefferson, — qui donne l'envie d'établir ce compte : on s'habitue un peu trop volontiers à nous traiter d'amateurs et de paresseux. »

J'ai bien envie de suivre l'exemple de Taine à propos du livre, du très beau livre que mon pauvre ami Maurice Masson avait consacré à *la Religion de J.-J. Rousseau* (1), et dont, avant d'être tué d'un éclat d'obus, il avait si vaillamment corrigé les épreuves, « au nez des Boches, » dans les tranchées de Lorraine. La vulgate des *Œuvres* de Rousseau comprend treize volumes; mais cette édition soi-disant « complète » est fort incomplète, — elle contient à peine la moitié de la *Correspondance*, — et les autres œuvres imprimées, souvent fort importantes, du grand écrivain sont actuellement dispersées dans une trentaine de volumes. Élimination faite des innombrables non-valeurs, qu'il a fallu lire, précisément pour les éliminer, la liste des ouvrages imprimés intéressant la pensée religieuse de

(1) *La Religion de J.-J. Rousseau*, par Pierre-Maurice Masson, 3 vol. in-16, couronnés par l'Académie française (grand prix de littérature), 2e édition; Paris Hachette, 1916. — Cf. du même, *la Profession de foi du Vicaire savoyard*, de J.-J. Rousseau, édition critique, d'après les manuscrits de Genève, Neuchâtel et Paris, avec une introduction et un commentaire historiques, 1 vol. in-8 ; Fribourg, Gschwend et Paris, Hachette, 1914.

Rousseau ou celle de son temps s'élève au chiffre respectable de quatre cent quatre-vingt-sept (1). Si l'on songe que nombre de ces ouvrages ont plusieurs volumes, que beaucoup d'entre eux ont eu des éditions différentes, et qu'il a fallu compulser, on sera certainement amené à tripler ce chiffre. Si l'on joint à tout cela les documents ou recueils d'archives, les trente ou quarante volumes où, à Neuchâtel, à Genève, à Paris, on a conservé les manuscrits de Rousseau et les lettres de ses correspondants, on peut évaluer à dix-huit cents ou deux mille le nombre de volumes que Maurice Masson a non pas seulement feuilletés, mais lus, ce qui s'appelle lu, et souvent relus, pour composer son livre sur *la Religion de J.-J. Rousseau.* Son enquête, qui a duré une dizaine d'années, a été si consciencieuse et si complète que les « rousseauisants » les plus minutieusement informés n'ont pas, que je sache, signalé un seul texte de quelque importance qui lui ait vraiment échappé.

Il ne s'en est pas tenu là. Considérant avec raison que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* « n'occupe pas seulement une place capitale dans la vie et l'œuvre de Rousseau, » mais qu' « elle est aussi une manière de centre spirituel, où presque tous les systèmes philosophiques et religieux du XVIIIe siècle ont, en quelque sorte, leur écho, » il a entrepris d'en publier une édition critique. Il ne s'est pas contenté de retrouver, de déchiffrer et de replacer sous nos yeux, par une disposition ingénieuse, les quatre manuscrits successifs que nous en possédons, avec leurs corrections, leurs remaniements, leurs ratures, avec les variantes des éditions avouées ou préparées par Jean-Jacques; il s'est efforcé, dans un commentaire « strictement historique, » de nous fournir tous les renseignements qui peuvent nous expliquer l'origine et la fructification des doctrines de l'écrivain, de nous indiquer les multiples sources auxquelles il a puisé, les textes précis qu'il confirme, contredit ou réfute. Travail considérable qui exigeait à la fois une extrême patience, une information très étendue et, si je puis dire, une remarquable agilité critique. Ainsi éclairée par le dedans et par

(1) D'après la *Bibliographie* méthodique que Maurice Masson a placée à la fin de son livre, et qui complète l'excellent inventaire que M. Gustave Lanson a dressé dans son précieux *Manuel bibliographique de la littérature française : XVIIIe siècle* (Paris, Hachette, 1911; nouvelle édition, 1921), lequel, à l'article *Rousseau,* comprend 430 numéros.

le dehors, la *Profession de foi* prend un sens tout nouveau : d'impersonnelle qu'elle était, elle nous apparaît désormais comme un manifeste très personnel dirigé contre des théories parfaitement définies.

Si laborieuses et si méritoires qu'elles soient, les recherches d'érudition n'ont pas en elles-mêmes leur raison d'être. Il ne suffit pas de réunir des matériaux, il faut en construire des édifices. Il faut laisser aux Allemands la douce manie de prendre des maçons pour des architectes. Maurice Masson était trop élégamment Français pour tomber dans ce ridicule. S'il cherchait à beaucoup savoir, c'était pour mieux comprendre, pour entrer plus profondément dans l'intimité des œuvres et des âmes. « Ce livre, écrivait-il, veut être surtout l'étude d'une âme religieuse. Ce qui m'a d'abord attiré, c'est la pensée de Jean-Jacques. Mais cette vie ne contient pas tout le secret de cette pensée. Plus qu'aucune autre, la pensée de Rousseau a besoin de chercher en dehors d'elle un supplément d'explication. Aussi, pour répondre entièrement à son objet, cette étude sur la religion de Rousseau a dû se prolonger par une étude sur la pensée religieuse des deux ou trois générations qui font escorte à Rousseau, ou qui, plutôt, vont à sa rencontre. » Un tableau, large et précis tout ensemble, de l'évolution religieuse du XVIIIe siècle français, encadrant l'évolution religieuse de Rousseau, voilà l'œuvre qu'avait entreprise Maurice Masson, et qu'il a su mener à bonne fin. Avec une méthode rigoureuse, appuyé sur une chronologie scrupuleusement établie, il nous fait assister année par année, et presque jour par jour, aux progrès, aux fluctuations, et, si l'on ose ainsi dire, aux palpitations de la vie spirituelle de son héros. Chemin faisant, il relève et reconstitue toutes les influences qui se sont exercées sur sa pensée, toutes celles du moins que l'on peut atteindre actuellement : influences des milieux que Jean-Jacques a successivement traversés, influences des hommes, — ou des femmes, — avec lesquels il s'est trouvé en relations, influences des lectures. Il nous le montre, tantôt acceptant docilement ces influences du dehors, tantôt réagissant avec plus ou moins de vigueur contre elles, jusqu'à ce qu'enfin, au sortir d'un long et loyal examen de conscience, l'auteur de l'*Émile* se décide à faire le bilan de ses convictions personnelles et à rédiger son credo. Accueilli avec transport par les uns, avec colère par les

autres, ce credo a exercé à son tour une profonde influence sur la pensée philosophique et religieuse du temps. L'historien se croit tenu de démêler avec toute la précision possible ce qui s'est incorporé de la pensée et de l'âme de Jean-Jacques aux idées de ses contemporains et de ceux qui l'ont suivi. Par d'abondantes citations empruntées aux auteurs les plus divers, ou à de simples correspondants, il nous fait suivre à la trace et comme toucher du doigt l'action, subtile et profonde, des prédications du vicaire savoyard; il nous fait assister, dans des pages extrêmement curieuses et substantielles, à la transformation progressive de la pensée de Rousseau en celle de Chateaubriand, et à ce qu'il appelle « la préparation du *Génie du Christianisme.* » Arrivé à ce livre mémorable, il s'arrête, estimant qu' « après 1802, le plus vivace du rousseauisme religieux est confisqué par l'auteur du *Génie du Christianisme.* » Peut-être pourrait-on objecter que l'influence de Rousseau n'est pas épuisée en 1802, puisqu'on la retrouve encore jusque dans Victor Cousin, Ernest Renan et Auguste Sabatier. Mais, outre que Maurice Masson n'est pas sans avoir un peu pressenti l'objection, il était libre, après tout, d'avoir « voulu se borner à Jean-Jacques ; » et sa forte, savante et fine construction restera l'une des plus importantes contributions à l'histoire des idées qu'il y ait eu depuis le *Bossuet historien du protestantisme*, de M. Rébelliau.

Ce n'est pas sans dessein que je rapproche les deux œuvres. Comme M. Rébelliau, Maurice Masson était un érudit à la française (1) : je veux dire que l'historien philosophe était en lui doublé d'un écrivain. Il avait un style : un style net, souple, élégant, un peu coquet, où abondent les jolies trouvailles, les heureuses et vives formules. Ce style, que n'arrivent pas à alourdir le copieux appareil d'érudition, l'abondance des citations, la minutie des méthodiques analyses, prend toute sa valeur dans les pages, presque trop brèves, où, ses preuves fournies, il dégage et résume les résultats successifs de ses recherches. On se prend à regretter, quand on a lu ces trois volumes, que l'auteur, ses thèses de doctorat une fois soutenues, n'ait pas eu le loisir d'en présenter au grand public un abrégé

(1) C'est Maurice Masson qui devait écrire, dans l'*Histoire de la Nation française*, de M. Hanotaux, le volume consacré à la littérature française depuis Ronsard.

alerte et vivant dans un court volume que, mieux que personne, il aurait su écrire. Le sujet qu'il a traité est si important, il touche à tant de questions, encore actuelles, il forme un chapitre si essentiel de notre histoire morale, qu'on est un peu excusable d'y revenir après Maurice Masson, et, en utilisant ses travaux, d'en suivre les suggestions les plus intéressantes (1).

I

Et d'abord, quelles lumières ces savantes recherches projettent-elles sur la psychologie de Jean-Jacques?

Certains critiques ont fait à Rousseau une réputation de « logicien, » qui m'a toujours paru la chose la plus extraordinaire du monde. Comme on ne saurait les accuser de ne pas l'avoir lu, il faut croire qu'ils n'ont jamais essayé d'analyser l'un quelconque de ses ouvrages : car la plume leur serait tombée des mains, et ils auraient bien vite renoncé à retrouver le lien logique qui devrait soutenir les différentes parties de l'œuvre. Ou plutôt encore, ils ont été la dupe des « or, » des « car, » des « conséquemment, » que l'auteur du *Contrat social* multiplie dans son discours, et à l'aide desquels il se donne peut-être le change à lui-même sur l'inconsistance de sa pensée. Car, en fait, c'est un assez pauvre dialecticien que Jean-Jacques. D'autres, assurément, l'ont dit avant Maurice Masson ; mais je ne sais si personne a mis aussi fortement en relief ce qu'il appelle très bien l' « allure naturellement sporadique de son esprit. » Combien je lui sais gré, pour ma part, d'avoir cité et commenté un fragment d'une lettre peu connue de Rousseau à dom Deschamps, — il faut aller la chercher dans un livre d'Émile Beaussire, — et qui est singulièrement révélatrice de son tour d'intelligence et de ses procédés d'écrivain ! Dom Deschamps lui reprochait de manquer de logique. Et Jean-Jacques de lui répondre :

Vous êtes bien bon de me tancer sur mes inexactitudes en fait de raisonnement. En êtes-vous à vous apercevoir que je vois très bien certains objets, mais que je n'en sais point comparer ; que je suis assez fertile en propositions, sans jamais voir de conséquences ; qu'ordre et méthode, qui sont vos dieux, sont mes furies ; que *jamais rien ne*

(1) Voyez aussi le livre utile, mais insuffisamment creusé, à mon gré, de M. Albert Monod, *De Pascal à Chateaubriand, les défenseurs français du christianisme, de 1670 à 1802* (Paris Alcan, 1916, in-8°).

s'offre à moi qu'isolé, et qu'au lieu de lier mes idées dans les lettres, j'use d'une charlatanerie de transitions, qui vous en impose tous les premiers, à tous vous autres, grands philosophes? C'est à cause de cela que je me suis mis à vous mépriser, voyant bien que je ne pouvais pas vous atteindre.

Et Maurice Masson rapproche avec raison ce texte précieux des aveux que, vers la même époque (1761), Rousseau consignait dans ses carnets de notes :

Il y confessait qu' « il avait du plaisir à méditer, chercher, inventer, » mais que « mettre en ordre » lui était odieux, parce que « les idées ne se liaient pas bien dans sa tête » : « *Je jette,* disait-il, *mes pensées éparses et sans suite sur des chiffons de papier, je couds ensuite tout cela tant bien que mal, et c'est ainsi que je fais un livre* (1). Jugez quel livre! » Quand il constate avec finesse « que rien ne s'offre à lui qu'isolé, » *il veut dire qu'il a des intuitions vives, mais qu'il ne parvient pas à les dominer pour les organiser.*

Que tout cela est bien vu et bien dit, et va loin, si l'on y songe, dans l'étude de la structure mentale du grand écrivain! Grand écrivain, oui, certes; mais logicien, non pas. Voir les choses isolément, fragmentairement, sporadiquement, au lieu de les saisir dans leur dépendance mutuelle et de les concevoir comme les parties successives d'un tout continu; être incapable de « lier ses idées » et en former des assemblages artificiels; avoir des « intuitions vives, » mais des intuitions qu'on est impuissant à « dominer, » à « organiser, » à systématiser, c'est procéder à la manière non pas d'un logicien, mais d'un poète. Poète, Rousseau l'est par ses qualités, comme par ses défauts, par toutes les fibres de son être. Il ne raisonne pas, il sent, il imagine : il est à la merci des impressions multiples qui l'assaillent, dont l'incohérence ne lui est pas douloureuse, et qu'il exprime fortement, mais pêle-mêle, et qu'il assemble « tant bien que mal. » Et peut-être même n'est-ce pas assez dire. Car enfin, chez

(1) On notera une disposition analogue chez Renan : « Avant tout, disait Taine, c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautante... Il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe, il a des *impressions,* ce mot dit tout... Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations... Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrases, des bouts de paragraphes par-ci, par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout. » (*H. Taine, sa vie et sa correspondance,* t. III, p. 242-244).

les poètes de la tradition classique, — un Virgile, un Dante, un Corneille, un Hugo, — l'armature logique, le don de voir et de rendre des ensembles n'ont pas disparu. Rousseau, lui, n'est pas un Latin; sa forme et son mode de pensée l'apparentent bien plutôt aux poètes ou penseurs de race germanique, — un Shakspeare, un Carlyle, un Schiller, un Hegel, — et « l'identité des contradictoires » est une formule dont sa philosophie et son tempérament se seraient également bien accommodés. C'est peut-être pour cela que son action sur les destinées du romantisme allemand ou anglo-saxon a été presque aussi considérable que sur la formation du romantisme français.

Est-ce à dire que tout soit contradiction en lui, et que sa puissance soit faite de son incohérence même? Il y aurait quelque paradoxe, et même quelque impertinence, à le prétendre. Assurément, les contradictions abondent dans son œuvre, et ce serait un jeu facile, et un peu puéril, — auquel la critique ne s'est pas toujours suffisamment dérobée, — que de les dénombrer. Mais, à prendre les choses d'un peu haut, et si l'on fait abstraction de maintes vues de détail, de cet amas de contradictions il se dégage quelques points fixes et d'incontestables directions générales. Ici encore, les conclusions de Maurice Masson me paraissent la justesse et la profondeur mêmes. « Les formules de Jean-Jacques, écrit-il, en dépit de leurs contradictions verbales, se retrouvent le plus souvent d'accord, lorsqu'on les replace dans leur courant sentimental. » Et encore : « A travers toutes ces incohérences partielles, dont plusieurs, mais pas toutes, sont inconscientes, il y a une unité profonde, qu'il n'est point difficile d'apercevoir, *il y a un élan commun qui emporte le tout.* » C'est cela même. Pour bien entendre Jean-Jacques, pour se rendre exactement compte de l'action qu'il a eue sur les âmes, il faut, en quelque sorte, transposer tout ce qu'il dit de l'ordre de l'intelligence dans l'ordre du sentiment. A le lire pharisaïquement, si je puis dire, en analystes, en rhéteurs, phrase par phrase et syllogisme par syllogisme, les pauvretés de raisonnement, les contradictions éclatent à chaque ligne, impatientent ou font sourire. Mais laissez-vous prendre à l'accent de cette évidente éloquence; faites taire les objections de la logique vulgaire; oubliez la lettre pour saisir l'esprit, pour écouter le chant intérieur, pour

suivre le mouvement du discours; et vous reconnaîtrez que ce flot de lave brûlante, s'il charrie quelques scories abstraites, n'en est ni retardé, ni arrêté dans son cours.

Cette flamme qu'il porte en lui, et qui a réduit en cendres tant de préjugés qui passaient pour respectables, Jean-Jacques lui-même a essayé, vainement d'ailleurs, sinon de l'éteindre, tout au moins d'en circonscrire les ravages. Après Brunetière, après M. Lanson, Maurice Masson a très bien montré que ce révolutionnaire né aboutissait, sur toutes les questions, à des conclusions très prudemment conservatrices. Brunetière qui, dans son *Manuel*, a, en quelques lumineuses formules, si fortement analysé la psychologie de Rousseau, y signalait déjà ce « caractère de sa dialectique ou de sa rhétorique, qui est d'exprimer éloquemment des paradoxes agressifs, pour en atténuer aussitôt les conséquences (1). » M. Lanson, dans sa *Littérature française*, puis dans une excellente conférence sur *l'Unité de la pensée de Rousseau*, a développé une idée analogue. Maurice Masson expliquait cette disposition permanente d'esprit par un grand fond de paresse, de timidité et de résignation. L'explication est très plausible; je ne sais pourtant si elle est suffisante. Il est certain que la volonté n'était point la faculté maîtresse de Jean-Jacques : il était né pour rêver plutôt que pour agir, et la vie décousue qu'il a menée, au gré des circonstances extérieures, n'était pas faite pour lui donner le goût de l'effort. D'autre part, il était timide, et, ajouterais-je volontiers, de cette timidité particulière aux hommes du peuple, et qui si souvent les paralyse, non seulement dans les salons où ils s'introduisent, mais encore dans les conjonctures les plus humbles de leur existence quotidienne. Rousseau, fils d'un petit horloger de Genève, s'est toujours senti gauche et dépaysé dans les brillantes compagnies mondaines, et, de bonne heure, il y a pris l'habitude de ne pas aller jusqu'au bout de sa pensée, et d'en réprimer les audaces. Provincial avec cela, et même étranger, il manquait d'aisance, d'assurance et de confiance en soi, et ses propos imprimés comme ses propos parlés se ressentaient de cette contrainte... Toutes ces observations sont parfaitement

(1) Brunetière, *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, p. 336. — Cf. G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 763-769, et *l'Unité de la pensée de Rousseau* dans les *Annales J.-J. Rousseau*, t. VIII; — et Pierre-Maurice Masson, *Comment connaître Jean-Jacques* (*Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1912).

justes, et elles rendent en partie compte de ce qu'il y a d'inconséquent et de finalement timoré dans toutes les thèses soutenues par Jean-Jacques. Mais je crois que cette sorte de rythme de sa pensée a aussi des origines impersonnelles, et qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, il était l'héritier d'une longue tradition, qui remonte jusqu'à Calvin en personne. Voici, très brièvement, ce que j'entends par là.

Sur quel fondement Calvin a-t-il fait reposer tout l'édifice de sa réforme? Sur l'autorité de la conscience individuelle. Suivi jusqu'à ses dernières conséquences, ce principe revient à consacrer et à légitimer l'anarchisme religieux. Comme l'a dit Boileau, dans un vers célèbre qu'on attribue généralement à Voltaire, mais qui est bien de Boileau,

Tout protestant fut pape, une Bible à la main.

Or, en fait, c'est ce que Calvin n'a jamais admis. Révolté contre le « papisme, » au nom de sa conscience personnelle, il n'a point permis aux autres consciences de se dresser contre la sienne; il s'est fait pape, lui tout seul, une Bible, — et saint Paul, — à la main. Parti en guerre pour détruire le catholicisme, il a reconstitué, — sur ses propres plans et à son profit, il est vrai, — un catholicisme plus rigide et moins hospitalier que l'ancien. Il avait commencé comme un anarchiste : il finit comme un autocrate.

Cette contradiction intime qui existe au sein du protestantisme calviniste s'est transmise, de génération en génération, à tous les fils de Calvin ; elle a marqué de son empreinte leur pensée à tous. A son insu sans doute, Rousseau a hérité de cette disposition intellectuelle, et, son tempérament personnel ne l'invitant pas à réagir, mais, bien au contraire, l'inclinant aux solutions paresseuses, il n'est pas très surprenant qu'il se soit fait de ses inconséquences dialectiques une habitude invétérée.

Cette survivance de son hérédité calviniste est d'autant plus curieuse à noter qu'il est très loin, comme l'on sait, d'avoir vécu confiné à Genève et dans le milieu genevois. Les plus importantes années de sa vie, celles de sa formation intellectuelle, se sont passées dans un milieu catholique, et, converti lui-même au catholicisme, il en avait adopté les idées et les pratiques, de telle sorte que sa « mentalité » originelle aurait dû, semble-t-il, s'en trouver modifiée pour toujours. C'est l'une des

parties les plus neuves du livre de Maurice Masson que celle où il étudie, avec un luxe de détails circonstanciés qu'on ne nous avait pas encore fournis, ce qu'il appelle « les années catholiques » de Jean-Jacques (1). Elles se sont prolongées longtemps, ces années catholiques, plus longtemps qu'on ne semble le croire d'ordinaire, *dix-sept à dix-huit ans*, de 1728 à 1745 ou 1746, ainsi que le conjecture, avec la plus grande vraisemblance, son pénétrant et exact historien, et, comme nous le verrons bientôt, elles ont laissé leur trace profonde sur la pensée de l'auteur de l'*Émile*. Mais comme on se tromperait si, sur la foi des *Confessions*, on s'imaginait que Jean-Jacques a quitté la religion de son enfance à la suite d'un long et douloureux drame de conscience! Le drame semble avoir été très pacifique, et, en tout cas, il a été très court : Maurice Masson a publié le fac-simile du registre de l'hospice du Spirito Santo, qui établit que le jeune « citoyen de Genève » se convertit au « papisme » en... neuf jours. Conversion évidemment très superficielle, mais qui s'approfondit dans la suite, et qui, jusqu'à son installation définitive à Paris, paraît bien lui avoir assuré une parfaite tranquillité spirituelle. Non seulement il vit en excellents termes avec les catholiques, prêtres ou laïques, qu'il fréquente, mais il entre au séminaire, et s'il en sort au bout de quelques mois, ce n'est pas à la suite d'une crise morale : ni sa foi, ni ses pratiques religieuses n'ont subi la moindre atteinte ; il croit fermement aux miracles ; s'il rédige son testament, il y « proteste de vouloir vivre et mourir dans la sainte foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. » Enfin, nous avons de lui, datant de cette époque, deux belles et éloquentes prières, qui ont été publiées intégralement pour la première fois par le plus éminent peut-être des « rousseauistes » genevois, M. Théophile Dufour, et qui paraissent d'une orthodoxie impeccable :

Dieu tout puissant, Père éternel, mon cœur s'élève en votre présence, pour vous y offrir les hommages et les adorations qu'il vous doit; mon âme, pénétrée de votre immense majesté, de votre puissance redoutable et de votre grandeur infinie, s'humilie devant vous, avec les sentiments de la plus profonde vénération et du plus respectueux abaissement... Agréez mon repentir, ô mon Dieu!... Je me

(1) Voyez aussi, dans la *Revue* des 15 février, 15 mars et 1er septembre 1895, les excellents articles de M. Eugène Ritter, et son livre sur *la Famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau*, Hachette, 1896.

souviendrai que vous êtes témoin de toutes mes actions, et je tâcherai de ne rien faire d'indigne de votre auguste présence. Je serai indulgent aux autres et sévère à moi-même, je résisterai aux tentations, je vivrai dans la pureté, *je serai tolérant*, modéré en tout, et je ne me permettrai jamais que les plaisirs autorisés par la vertu... Souvenez-vous généralement de tous mes bienfaiteurs; faites retomber sur leurs têtes tous les biens qu'ils m'ont faits; accordez de même l'assistance de vos bénédictions divines à tous mes amis, *à ma patrie* et à tout le genre humain en général...

Un Fénelon, semble-t-il, aurait pu signer ces prières. Et pourtant, qu'on y regarde d'un peu près. Outre qu'on relèverait aisément dans ces élévations religieuses quelques réminiscences des prières genevoises, Maurice Masson a eu finement raison d'y noter l'absence complète du nom de Jésus et de l'idée proprement chrétienne. C'est à Dieu le père que Jean-Jacques adresse sa prière, non au Christ; il n'a pas besoin d'un « intercesseur » ou d'un « médiateur; » et comme dans nombre de prières genevoises de l'époque, l'inspiration et l'expression, à force d'être générales, sont déjà véritablement, — et d'ailleurs inconsciemment, — déistes. Ainsi donc, même dans la période où on pourrait le croire le plus détaché de « sa patrie, » à son insu peut-être, il lui appartient encore. Il en a gardé le tour d'esprit, les traditions, les contradictions secrètes. Ce poète genevois a eu beau, durant de longues années, se costumer en catholique : le ferment calviniste continue à agir en lui, presque malgré lui. Il restera jusqu'au bout un disciple, à la fois fidèle et involontaire, de Calvin.

II

Et c'est pourquoi sans doute de tous les éléments divers, et souvent assez mal fondus, qui se sont incorporés à sa philosophie religieuse, l'apport calviniste est peut-être le plus considérable. A Calvin d'abord il emprunte, avec maints arguments contre le « papisme, » son grand principe de l'autonomie de la conscience, son besoin essentiel d'individualisme religieux. Et si ce n'est pas de Calvin que lui vient sa doctrine finale, ce déisme sentimental, que l'ardent réformateur eût repoussé avec horreur et indignation, c'est du calvinisme genevois tel qu'il est généralement professé deux siècles après l'*Institution chré-*

tienne. Car les pasteurs contemporains de Rousseau ont beau s'en défendre, avec une indéniable sincérité qui ne prouve que leur inconscience : les faits et les textes sont là, plus éloquents que les arguments les plus ingénieux : le calvinisme a évolué depuis Calvin, et il a évolué dans le sens du déisme. Le travail de simplification et d' « épuration » qu'avait commencé Calvin sur le vieux dogme catholique, — et qu'il aurait bien voulu arrêter, — s'est poursuivi après lui ; les principes qu'il avait posés, les exemples qu'il avait donnés ont fructifié après sa mort. Peu à peu, sous l'action dissolvante d'une critique sans frein, l'idée chrétienne est allée se vidant de son contenu positif. En prêchant la religion naturelle, — deux mots qui hurlent d'être accouplés l'un à l'autre, — Jean-Jacques n'a fait qu'exprimer le dernier état de la pensée protestante.

Mais l'auteur de l'*Émile*, avec cette facilité d'adaptation, et, si j'ose ainsi dire, d'imprégnation qui le caractérise, s'est aussi souvenu d'avoir été, plusieurs années durant, le commensal et le compagnon d'armes des encyclopédistes. Ceux-ci avaient voué à « l'infâme » une haine mortelle, et, dans leurs conversations comme dans leurs écrits secrets, ils ne tarissaient pas d'objections contre les religions révélées. Nombre de ces objections, — les plus sérieuses ou les plus spécieuses, — avaient frappé Rousseau, — on a retrouvé dans ses papiers plusieurs copies de libelles antichrétiens qui ne devaient paraître imprimés que plus tard, — et il les a reprises à son compte quand il crut devoir faire en public son examen de conscience. De là, dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, toute une critique très âpre de la révélation chrétienne, critique purement « philosophique » d'ailleurs, et qui écarte le côté proprement historique du problème, mais que tout le « parti » accueillit tout d'abord avec une joie sans mélange. Diderot écrivait à Mlle Volland que « ce petit événement, de rien en lui-même, aurait fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. » Et Voltaire, tout heureux d'avoir trouvé pareil allié, découpait sans façon dans l'*Émile* « cette fameuse philippique contre le christianisme, » ainsi que l'appelait Formey, et la réimprimait dans son *Recueil nécessaire* : le vicaire savoyard se trouvait là en compagnie du curé Jean Meslier, de Dumarsais, et de Voltaire lui-même. On peut croire que si Jean-Jacques avait été consulté, il eût avec empressement décliné pareil honneur.

Car les ironies ou les grossièretés voltairiennes ne sont point son fait, et il a, de son long passage à travers le catholicisme, conservé des habitudes d'esprit et des façons de sentir et de parler plus profondes qu'il ne le croit peut-être lui-même. D'abord, il est assez singulier que le « citoyen de Genève » ait choisi comme porte-parole non pas un pasteur, même libéral, mais un « vicaire, » un prêtre catholique, peu orthodoxe, à vrai dire, et qui fait un peu songer à cet abbé Dumont, dont Lamartine fera plus tard le héros de *Jocelyn*, mais qui n'en reste pas moins prêtre, et se félicite de l'être resté. D'autre part, et sans parler de certaines impressions religieuses ou chrétiennes qui, si elles ne lui sont pas venues du catholicisme, ont été au moins entretenues en lui par les pratiques catholiques, la manière respectueuse et émue dont il s'exprime sur la confession, sur le sacrifice de la messe (1), contraste trop fortement avec les propos de certains calvinistes ou de la plupart des « philosophes, » pour qu'on ne rapporte pas, chez Jean-Jacques, à ses vraies origines, cet heureux élargissement de l'intelligence. Et enfin, parmi tous les traits dirigés contre leurs doctrines qui devaient, dans la *Profession*, choquer profondément et irriter les encyclopédistes, il n'en est peut-être pas qui les ait plus violemment scandalisés que ces quelques lignes qui leur firent évidemment l'effet d'une « capucinade : »

Bayle, — avait écrit Jean-Jacques, — a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, *et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ;* au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique attache à la vie, efféminé, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, *dans l'abjection du moi humain*, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société, car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

En marge de cette page, Voltaire écrivait avec indignation

(1) Émile Faguet, dans son livre sur *Rousseau penseur* (p. 148), observe justement que Jean-Jacques, contrairement à la tradition protestante, admet parfaitement l'idée catholique du Purgatoire.

sur son exemplaire : « Jacques, pourquoi insultes-tu tes frères et toi-même ? » Et encore : « Quoi ! tu fais l'hypocrite ! Tu oublies les guerres contre les Ariens, contre les Albigeois, Luthériens, Calvinistes, Anabaptistes, etc., le meurtre de Charles Ier, de Henri III, de Henri IV, la conspiration des poudres, la Saint-Barthélemy, les massacres d'Irlande, les Cévennes, les Calas ! » Et Diderot, de son côté, écrivait à Mlle Volland : « Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière, où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées ; c'est un homme excessif, qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera ? »

Cette incohérence logique qui étonnait Diderot, elle est en effet partout dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. La cause en est que dans ce manifeste, qui forme en quelque sorte la somme des idées religieuses de Rousseau, sont venues se déposer, comme par alluvions successives, les préoccupations, les croyances et les incroyances des divers milieux qu'a traversés tour à tour Jean-Jacques, et parmi lesquelles son âme mobile et un peu passive n'avait pas su délibérément choisir. Son ardent désir de sincérité y trouvait d'ailleurs son compte : à ne sacrifier aucune des idées qui avaient pu, un moment, retenir son attention et solliciter son adhésion, il se donnait à lui-même l'illusion d'explorer tous les replis de sa conscience, d'embrasser la vérité sous tous ses aspects. Rien n'est donc plus facile que d'opposer l'une à l'autre les diverses tendances de la *Profession de foi* ; mais aussi, rien n'est plus vain. Car, à lire d'ensemble tout le morceau, sans s'arrêter aux objections particulières qui, chemin faisant, peuvent se dresser dans notre esprit, on s'aperçoit que ces tendances divergentes finissent par s'équilibrer et se fondre dans une inspiration générale qui donne à la *Profession* tout son sens et toute sa portée. Quand Voltaire, en isolant quelques pages du morceau, faisait collaborer Rousseau au *Recueil nécessaire* et l'enrôlait parmi les coryphées de l'anti-christianisme, il le trahissait odieusement, et il s'en doutait bien, lui qui, en lisant l'*Émile* pour la première fois, avait émaillé son exemplaire d'injures à l'adresse de l'auteur de tant d' « impertinences (1). » Il n'est pas douteux en

(1) Ces notes de Voltaire en marge de la *Profession de foi* ont été publiées pour la première fois par M. Bernard Bouvier dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau* de 1905.

effet que la *Profession de foi* soit avant tout dirigée contre les « philosophes, » et qu'elle soit, à sa manière, une apologie, non pas assurément du catholicisme, mais du christianisme.

Ceux que l'on appelait alors les « philosophes » ne professaient pas, à proprement parler, une « philosophie » uniforme. Du déisme de Voltaire au simple matérialisme d'Helvétius et de d'Holbach, en passant par le vague panthéisme de Diderot, il y a d'indéniables nuances. Mais leur philosophie à tous avait ce double caractère d'être sèchement rationaliste et violemment antichrétienne. A ce double point de vue, la philosophie de Jean-Jacques s'oppose profondément à la leur. Il est venu protester contre les abus de la raison raisonnante, et s'il y a recours, à ses heures, c'est pour l'incliner devant les révélations du cœur. Il dirait volontiers avec Pascal que « tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. » Il dit tout au moins que « la règle de nous livrer au sentiment plus qu'à la raison est confirmée par la raison même. » La vérité ne se démontre pas : « elle se voit, ou plutôt elle se sent. » La raison est impuissante à rien créer de solide ; elle est par excellence un principe de dissolution et d'anarchie ; les vains systèmes qu'elle enfante sont détruits par d'autres systèmes. Les seules vérités inattaquables, celles qui sont à la base de la vie et de la société humaines, sont des vérités de sentiment. Adressons-nous donc au cœur ; écoutons sa voix, et enregistrons ses arrêts. C'est le cœur qui nous révélera notre conscience, Dieu, la Providence, l'âme immortelle. Et qu'on ne dise pas que ces notions, Voltaire les avait déjà conçues et admises : simples formules algébriques chez Voltaire, produit abstrait et théorique d'une simple opération de l'esprit, ce sont, chez Rousseau, des passions vivantes qui, jaillies des profondeurs de l'âme, agissent sur la volonté. Émile Faguet a dit de Voltaire que « son idée de Dieu est telle que, sans interprétation abusive et sans chicane, elle ne suggère que l'athéisme ; » et le mot est d'une cruelle justesse. On ne saurait l'appliquer à Rousseau. Il n'a pas renouvelé, convenons-en, les raisons de croire à Dieu : mais ces raisons, il les a faites siennes ; il leur a prêté son verbe et son accent ; il y a mêlé un peu de son âme. Selon la formule si juste, et d'ailleurs célèbre, de Mme de Staël, « il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé. »

Et il ne s'est pas contenté d'affirmer, — je ne dis pas de

justifier, — sa foi dans les idées et les sentiments qui sont à la base du spiritualisme et du théisme. Il a l'âme trop haute pour accepter et reprendre les puérils et grossiers sarcasmes que la figure de Jésus inspire à la plupart des « philosophes » de son temps. « Quelques hommes pourtant en ce siècle, — a écrit Renan, dans un opuscule de jeunesse qu'on nous a révélé récemment (1), — s'élevèrent à un point de vue plus élevé. J.-J. Rousseau comprit merveilleusement son type moral [le type moral de Jésus], et ne put le résoudre qu'en le proclamant Dieu. » On se rappelle le célèbre passage : « Je vous avoue aussi que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu... (2) » Ce n'est pas là, comme l'a cru Renan, proclamer la divinité du Christ : Rousseau dit « d'un Dieu » et non « de Dieu. » Il joue sur les mots, involontairement peut-être : il se complaît dans une « fâcheuse équivoque; » et tout ce qu'il concède, c'est que Jésus est le plus divin des enfants des hommes, un « surhomme, » comme a dit Faguet : rien de moins sans doute, mais rien de plus.

On peut certes critiquer ce langage. On peut trouver qu'il manque de netteté, et même, en un certain sens, de franchise. On ne peut pas le trouver irrespectueux. « Qu'est-ce qu'une religion sans dogmes et sans miracles? écrit quelque part M. Ferdinand Buisson. C'est tout simplement la religion. » — Oui, à peu près comme la morale resterait la morale, si on en expulsait toute notion de moralité. On ne peut qualifier les déclarations de Rousseau de religieuses qu'à la condition de faire de « religieux » l'adjectif de religiosité, et non pas de reli-

(1) Ernest Renan, *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, *Revue de Paris*, 15 septembre 1920.

(2) On notera que ce paragraphe figure bien dans le plus ancien manuscrit de la *Profession*, le manuscrit Favre (« D'ailleurs, — avait écrit tout d'abord Jean-Jacques, — je vous avoue que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur et auquel je n'ai rien à répondre »), mais qu'il n'en faisait pas primitivement partie; il a été visiblement ajouté après coup : il est écrit en marge, et il est le développement d'une note curieuse, qui est déjà une formule à la Chateaubriand : « N. B. Parler de la beauté de l'Évangile. » — Quant à la phrase sur Jésus, elle ne figure pas dans le manuscrit Favre; elle ne fait son apparition que dans un manuscrit postérieur, celui de la Chambre des députés, sous cette forme : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un philosophe, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » (Cf. P.-M. Masson, édition de la *Profession de foi*, p. 398-402).

gion. Mais, cette grave réserve faite, on conviendra que nous voilà bien loin du *Testament de Jean Meslier*, ou de *la Bible expliquée par les aumôniers du roi de Pologne*. Jean-Jacques n'adore pas, mais il vénère : il ne croit pas, mais il regrette de ne pas croire; bien plus, il engage tous ceux qui croient à rester dans leur religion, et lui-même, un peu naïvement, mais très sincèrement, s'imagine appartenir encore à la sienne, et il fera tous ses efforts pour n'en être pas rejeté. Attitude un peu fausse, qui ne pouvait manquer de lui attirer les objections et les anathèmes de toutes les orthodoxies, mais qui contraste avec l'attitude violemment agressive et intolérante de la « tourbe philosophesque. » Ceux-là sont des croyants à rebours; ils veulent détruire les doctrines adverses; ils veulent ruiner la foi dans les âmes; ils veulent convertir à leurs négations, à leurs blasphèmes les croyants paisibles des religions positives. Rien de tel chez Rousseau. S'il nie, c'est à regret, et sans être au fond très sûr de ses négations, qu'il ne veut imposer à personne. A la négation pure et simple, il préfère « le doute respectueux. » « Ce que tu ne comprends pas, rejette! » lui crie Voltaire dans une de ces notes marginales, qui illuminent tout le fond d'une pensée; et Jean-Jacques n'a garde de lui obéir. Il « n'a pas la prétention de se croire infaillible ; » il connaît les limites de son esprit, et il n'éprouve aucun embarras à s'incliner devant le mystère. Il sait d'autre part la valeur morale et sociale du christianisme et il s'en voudrait d'en amoindrir l'action. Et tout cela lui compose un état d'esprit assez singulier, intermédiaire entre la foi religieuse et la pure incroyance, beaucoup plus proche d'ailleurs de la foi que de l'incroyance, hostile avant tout au voltairianisme, et qui, dans ses effusions nostalgiques, se surprend parfois à parler le langage du croyant. Rousseau est un « chrétien de désir, » et il a, non point créé, mais popularisé une disposition morale en grande partie nouvelle, « la piété sans la foi. »

III

Car c'est bien ainsi que ses contemporains et ceux qui l'ont immédiatement suivi ont compris sa pensée religieuse ; ils l'ont dégagée des contradictions, des apports étrangers, des scories de toute sorte qui en altéraient l'originalité et la profondeur, et

ils l'ont conçue et aimée comme étant une pensée essentiellement positive, et, peu s'en faut, comme une nouvelle révélation religieuse. On était las de cette ironie perpétuelle qui, depuis un demi-siècle, avait, dans tous les domaines, fait sentir son influence corrosive, dégradant la religion, desséchant l'art, tarissant la poésie et l'éloquence, appauvrissant la philosophie, ruinant les fondements de l'autorité morale et sociale. On avait usé et abusé de l'esprit; on aspirait à quelque chose d'autre et de plus, aux intimes satisfactions du cœur. A celui qui viendrait affirmer avec émotion et avec éloquence qu' « il y a plus de choses dans le monde que notre philosophie ne nous en révèle, » que l'on peut être, ou se dire, religieux, et même chrétien, sans adhérer aux « dogmes cruels, » et qui, renouvelant par son accent les raisons de croire à certaines vérités « consolantes, » saurait rendre un généreux hommage aux nobles et grandes idées qui ont été le viatique spirituel de tant de générations successives, à celui-là le siècle appartiendrait sans réserve. Rousseau fut cet homme-là; et, — toute son œuvre et toute sa vie finissante en témoignent, — en interprétant ainsi sa pensée, son siècle ne l'a point dénaturée.

De l'étonnante action qu'ont exercée sur les âmes contemporaines les chaleureuses prédications de Jean-Jacques, les preuves surabondent. Ce sont d'abord les innombrables lettres qu'il a reçues et qui, pour la plupart, existent encore dans les papiers de Neuchâtel. Le premier peut-être des romanciers modernes, Rousseau a été traité par ses lecteurs comme un véritable directeur de conscience, et je crois bien que M. Bourget lui-même n'a pas recueilli plus de confidences, d'appels émus ou d'aveux angoissés que l'auteur de l'*Héloïse* et de l'*Émile*. Maurice Masson se proposait d'en composer tout un volume qu'il eût intitulé *les Confessés de Jean-Jacques*. Il a du moins rassemblé quelques-uns de leurs témoignages. « O toi, par qui je commence à vivre, écrit un certain Jullien, reçois les prémisses de ma nouvelle existence. » — « Je regarderai désormais, écrit un officier, votre *traité d'éducation* comme ma Bible;... je peux vous dire ce que disait le jeune homme au Vicaire : *Vous serez mon dernier apôtre.* » Et voici en quels termes le pasteur Roustan exprime son enthousiasme :

Je viens de recevoir une lettre d'Usteri, baigné de joie d'avoir

passé un jour avec vous ; et moi, malheureux ! il me faudra attendre l'autre vie ! Mon cher maître, tout mon cœur s'émeut à votre seul nom, il voudrait s'élancer hors de moi, il se transporte sur les crêts de Montmorency ; il tressaille en découvrant votre toit : c'est là-dessous, dit-il, qu'il demeure ; il entre en tremblant ; il entend votre voix ; un doux frémissement le saisit ; il se précipite à votre chevet, et trempe vos mains de ses larmes. O Rousseau ! *de combien de cœurs peins-je ici l'état ? Si tu pouvais entendre les bénédictions qui te cherchent de tous les lieux où tu es connu, les vœux qui s'adressent au ciel en ta faveur !* Adieu, la tendresse devient parfois despectueuse (*sic*) : adieu, mon cher maître, mon père, aime-moi comme je te respecte et je t'aime.

A ce dithyrambe d'un pasteur fait écho la confession d'un prêtre catholique, l'abbé de Carondelet :

Vous m'avez fait connaître qu'il est un Dieu ; maintenant je l'adore ; il me pardonne sans doute, ce Dieu de bonté, de l'avoir méconnu ; je n'ai pas joint la malice aux doutes qui m'ont agité si longtemps... *Vous avez changé mon cœur ; je m'en aperçois à la tranquillité intérieure* et au désir de bien faire que j'éprouve. Toujours sous les yeux de Dieu, je le regarde comme un père plein de tendresse ; je n'ose rien faire sans le prendre à témoin, et souvent je lui accuse mes défauts, mes erreurs, mes faiblesses avec une émotion qui doit lui plaire... Je respecte la foi du catholique, mais ce n'est pas la mienne ; *devant les mêmes autels, lui et moi n'éprouvons pas les mêmes sentiments*, quoique la même intention nous unisse dans un culte consacré par les lois...

A un demi-siècle de distance, un autre disciple de Jean-Jacques, Eymar, évoque ainsi l'extraordinaire impression que lui fit la lecture de l'*Émile :*

Mes yeux couverts d'un nuage s'ouvrent à la lumière, se dessillent ; une clarté bienfaisante pénètre au-dedans de moi, et *me découvre un nouveau monde moral*, dans lequel je me crois subitement transporté. Je peindrais difficilement tout ce que j'éprouvais de ravissant dans ces méditations solitaires... ; la paix et le silence de la nuit, tout, jusqu'à la lueur vacillante de la lampe, concourait à rendre salutaires et profondes, dans mon cœur, *les impressions qui devaient le transformer et lui donner une autre existence. Je baisais le livre, je l'arrosais de mes larmes*, je ne pouvais plus m'en arracher. Un soir que je me rappelle très distinctement, *la révolution fut si complète que, dès ce moment, je me sentis un nouvel être.* Mes devoirs, qu'auparavant je dédaignais, me devinrent doux et sacrés.

Évidemment, pour toutes ces « âmes secondes, » comme se

définit heureusement l'une d'elles, — et elles sont alors légion, — la *Profession de foi* a été littéralement une révélation, et Rousseau est le dernier prophète d'Israël. Il est venu restaurer le sentiment religieux dans ses droits éternels, et sa prédication paraît d'autant moins suspecte de parti pris théologique et d'insincérité, qu'elle a un accent plus laïque et qu'elle est dégagée de toute forme confessionnelle. Désormais, la négation pure, la sécheresse rationaliste, et ce que M. Bourget a finement appelé l'« idéologie matérialiste, » ne semblent plus, — et au contraire, — le signe de la supériorité d'esprit. Une âme bien née et « sensible » devra être ouverte aux préoccupations religieuses : Jean-Jacques a remis en honneur « la catégorie de l'idéal. »

Idéal un peu vague assurément, et dont l'imprécision même favorisait et légitimait les attaques de tous les dogmatiques. On trouvera dans le livre de Maurice Masson le détail des persécutions convergentes que la publication de l'*Émile* valut à son auteur. Voltaire et les Encyclopédistes, sentant bien la vigueur du coup qui leur était porté et voyant l'opinion leur échapper, — en moins d'un an, il y eut huit éditions ou contrefaçons de l'*Émile*, — firent payer cher au « renégat » l'audace qu'il avait eue de déserter la bonne cause. Le Parlement, de son côté, condamnait l'ouvrage à être brûlé de la main du bourreau et décrétait Rousseau de prise de corps : on le laissait échapper, il est vrai, mais les anathèmes, les réfutations ecclésiastiques pleuvaient sur lui dru comme grêle. Genève ne se montrait pour lui pas plus tendre que Paris, et il dut fuir Motiers, où il s'était réfugié, sous les injures et les pierres d'une population calviniste. Orthodoxes et incroyants, tous ceux dont il avait discuté les idées se retournaient contre lui.

Mais si vive que soit cette opposition à la doctrine rousseauiste, elle n'est pourtant qu'une apparence, ou, si l'on préfère, l'envers d'une réalité bien différente. Il n'est pas jusqu'à ses ennemis personnels, les « philosophes, » qui n'aient été, plus qu'ils ne le pensent peut-être, entamés par Jean-Jacques. Voltaire lui-même est l'auteur d'un *Catéchisme du curé* qui n'est pas sans présenter avec la *Profession de foi* de curieuses analogies (1). Et il y a, dans les *Salons* de Diderot, une page célèbre

(1) M. Lanson observe avec raison qu'après 1760, la pensée de Voltaire incline de plus en plus à passer du déisme au panthéisme » et qu' « il en résulte des accents plus profonds et plus religieux. »

sur la procession de la Fête-Dieu que l'auteur des *Confessions* aurait pu écrire. Or, nul ne saurait affirmer que Voltaire et Diderot soient, à cet égard, tributaires de Rousseau; mais on ne peut s'empêcher d'observer que ces textes sont postérieurs à l'*Émile*. Plus sûrement encore, Jean-Jacques a inspiré nombre de pages d'un écrivain aujourd'hui bien oublié, ce Delisle de Sales, dont Chateaubriand a tracé un amusant portrait dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et dont la *Philosophie de la nature* a eu, de 1770 à 1804, jusqu'à sept éditions successives. Et c'est lui encore qui a suggéré à Marmontel les déclarations religieuses de son *Bélisaire :* « Le triomphe de la religion, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie... La révélation n'est que le supplément de la conscience... O, qui que vous soyez, laissez-moi ma conscience; elle est mon guide et mon soutien; sans elle je ne connais plus le vrai, le juste, ni l'honnête. » Ces emprunts sont d'autant plus intéressants à noter que les Delisle de Sales et les Marmontel sont des adversaires de Rousseau et qu'ils l'ont très âprement critiqué. Mais ils n'ont su ni l'un ni l'autre se dérober à son ascendant.

Ils ne sont pas les seuls, et de vrais philosophes, surtout hors de France, ont contracté envers l'auteur de l'*Émile* une dette que d'ailleurs ils n'ont jamais cherché à nier. Je regrette un peu que Maurice Masson n'ait pas cru devoir élargir un peu son enquête et suivre à l'étranger l'influence de son héros : il y a là un curieux chapitre de littératures comparées qui devrait bien tenter l'un de nos jeunes critiques. Pour ne toucher ici que ce seul point (1), on sait que Rousseau a exercé une importante action sur la philosophie allemande de la fin du XVIIIe et des débuts du XIXe siècle, action qui serait d'autant plus intéressante à définir qu'elle s'est, par réfraction, propagée jusqu'à nos propres penseurs : Victor Cousin et Ernest Renan sont, si l'on peut dire, des disciples à la fois directs et indirects de Rousseau; ils l'ont connu en lui-même, et ils l'ont connu par Kant. Celui-ci est peut-être, avec Jacobi, le penseur allemand qui s'est le plus souvent inspiré de Jean-Jacques. « La moralité comme fait, a écrit M. Boutroux, voilà ce que Rousseau lui fit voir. » Or il lui doit quelque chose non seulement dans

(1) Tolstoï, ce Rousseau russe, doit aussi beaucoup à son modèle français. Il y aurait intérêt à préciser sa dette.

sa philosophie morale, mais aussi dans sa philosophie religieuse. Rappelons en quels termes Kant a parlé du grand écrivain français : « La première impression qu'un lecteur qui ne lit point par vanité et pour perdre le temps emporte des écrits de J.-J. Rousseau, c'est que cet écrivain réunit à une admirable pénétration de génie une inspiration noble et une âme pleine de sensibilité, *comme cela ne s'est jamais rencontré chez un autre écrivain, en aucun temps, en aucun pays...* Je dois lire et relire Rousseau, jusqu'à ce que la beauté de l'expression ne me trouble plus : c'est alors seulement que je puis disposer de ma raison pour le juger. » Rousseau est, à n'en pas douter, l'une des sources essentielles de la pensée de Kant.

Et il ne s'est pas contenté d'agir sur les esprits dégagés, ou croyant l'être, de toute préoccupation confessionnelle ; il a agi sur les croyants eux-mêmes. Et d'abord sur les protestants. Les « petits vipéraux » de Genève, comme il les appelle, ont eu beau « protester, » pour mériter leur nom, l'accabler de leurs criailleries, le mettre à l'index, brûler ses livres : quelques-uns de ceux qui le critiquent, — un Vernes par exemple, — lui font, sans le dire, plus d'un emprunt. D'autres le louent sans réticences de ce qui reste de chrétien dans sa pensée et dans son langage. Son ami Moultou estime qu'il appartient à ceux qui ont de l'affection pour Rousseau « de montrer aux âmes faibles et timides qu'il leur donne en effet ce qu'il semble leur ôter. » Le respectable pasteur Vernet déclare : « Je ne doute plus qu'il ne soit chrétien, quoiqu'il ne le soit pas comme moi ; mais enfin, il l'est, et on n'a plus rien à lui dire. » « J'ai vécu plusieurs années, écrit à Rousseau un jeune négociant bordelais, dans un scepticisme affreux. *La Profession de foi du Vicaire savoyard, ce divin écrit si propre, selon moi, à faire des vrais chrétiens,* a dissipé mes doutes. J'aime la religion protestante où je suis né, j'en pratique les devoirs autant que la faiblesse humaine le comporte, sans m'inquiéter sur les choses qui sont nécessaires au salut ; et j'ai le témoignage de ma conscience. Voilà, monsieur, à quoi vous m'avez conduit ; et par vous je me trouve aussi heureux qu'un mortel peut l'être. Que ne vous dois-je pas ! » — Par de telles lettres, Jean-Jacques était bien vengé des anathèmes de quelques-uns de ses coreligionnaires.

C'est qu'à vrai dire, dans la *Profession,* dans la *Lettre à M. de Beaumont,* dans les *Lettres de la Montagne,* Jean-Jacques

a exprimé la pensée profonde de la Réforme. « Rousseau déiste, en guerre avec les pasteurs, incrédule à la révélation, est tout simplement un protestant libéral, » a très bien dit M. Lanson. Avec une vivacité, une netteté et une éloquence qui redoublaient l'autorité de sa parole, il a brusquement déchiré les derniers voiles où s'enveloppaient les timidités et les inconséquences des disciples « orthodoxes » de Calvin. Celui-ci, en revendiquant pour lui-même le droit de libre examen, avait donné un exemple et posé un principe qui devaient tôt ou tard se retourner contre les dogmes dans lesquels il avait voulu cristalliser la pensée chrétienne. Déjà Bossuet avait admirablement montré, au grand scandale des protestants de son temps, que la « variation » était l'essence de la Réforme, et que, de proche en proche, le protestantisme *devait* évoluer vers une sorte de libre-pensée religieuse. Longtemps les protestants s'étaient refusés à l'évidence, et, tout en évoluant, en « variant, » en s'écartant de plus en plus des doctrines calvinistes ou luthériennes, ils s'efforçaient, tant bien que mal, de maintenir une certaine unité doctrinale toute théorique, sans laquelle, ils le sentaient bien, il n'y aurait plus d'Églises protestantes. Enfant terrible de la Réforme, Rousseau est venu renverser ce fragile échafaudage. Notamment dans la seconde *Lettre de la montagne*, il a revendiqué âprement, conformément au véritable esprit du protestantisme, le droit pour toute conscience de « n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi, » et le devoir « de tolérer toutes les interprétations de la Bible, hors une, savoir celle qui ôte la liberté des interprétations. » C'était mettre en un puissant relief le principe intérieur, la loi d'évolution, la raison d'être historique de la Réforme; c'était la pousser sur la pente où elle glissait depuis deux siècles; c'était l'aider à prendre conscience d'elle-même et l'encourager à se faire un titre de gloire de cette mobilité et de cette plasticité qu'on lui reprochait et qu'elle se reprochait à elle-même comme une faiblesse. « Rousseau achève ainsi, a dit excellemment Maurice Masson, ce qu'avait commencé Bossuet : ces deux intelligences ennemies ont collaboré, sans le vouloir, à une même œuvre d'émancipation. »

Et c'est pourquoi l'œuvre religieuse de Rousseau est une date essentielle dans l'histoire générale du protestantisme. Quand il serait prouvé, — la question vaudrait la peine d'être

étudiée à fond, — qu'il n'a exercé aucune influence directe sur Lessius, sur Schleiermacher, sur Strauss, sur Baur, sur Ritschl et sur Harnack, il n'en est pas moins pour quelque chose dans le mouvement de pensée qui, de l'un à l'autre de ces théologiens, les a successivement poussés à se proclamer d'autant plus fortement « chrétiens » qu'ils niaient plus énergiquement ce que l'on considérait naguère comme la substance même de la « vérité » chrétienne (1). C'est Rousseau qui a, sinon créé, tout au moins popularisé et rendu pratiquement possible l'état d'esprit qui, en Allemagne, en Suisse et en France, a fait la fortune du protestantisme libéral. A partir de Rousseau, il sera admis, parmi un nombre croissant de protestants, qu'il suffira, pour se dire chrétien, quel que soit le « contenu, » et fût-il entièrement négatif, de sa croyance, de conserver un minimum d'esprit, ou plutôt de sentiment religieux, et de s'exprimer avec un certain respect sur le compte de Jésus. « Nous vivons, disait Renan, de l'ombre d'une ombre, du parfum d'un vase vide. » Jean-Jacques aura contribué à épuiser le vase, mais il aura entretenu le parfum.

Il l'a même si bien entretenu que les catholiques, — chose assez paradoxale, quand on songe à toutes ses critiques du « romanisme, » — lui sont, à cet égard, plus redevables peut-être encore que les protestants. Non pas, bien entendu, que les objections, les réfutations et les anathèmes lui aient manqué de ce côté-là. Comme il était trop naturel, la publication de l'*Émile* avait provoqué une véritable explosion de passion théologique. « Si l'on excepte le scandale causé par la *Vie de Jésus*, dit très bien Maurice Masson, il n'y a peut-être pas eu, dans le monde catholique français, d'émotion comparable à celle-là. » Et cependant, de très bonne heure, dans ce monde même, les réserves officielles une fois faites, on éprouva quelque indulgence, et même quelque tendresse, pour Rousseau. Un de ses correspondants, Seguier de Saint-Brisson, lui écrivait en 1765 : « *Les dévots mêmes vous chérissent*. Quand je vous dirai... que l'archevêque de Paris a été très fâché, même avant votre *Lettre*, des horribles épithètes que l'on vous avait données dans son mandement! qu'un dévot célèbre m'écrivait l'autre jour, en vous comparant, je ne sais pourquoi, à Voltaire, qu'il vous

(1) Voyez là-dessus les belles études de M. Georges Goyau sur *l'Allemagne religieuse : le Protestantisme* (Paris, Perrin, 1898).

regardait comme un malade, dont le tempérament sain et la forte constitution *donnaient les plus grandes espérances.* » Diderot, plus tard, dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, fait une constatation analogue. « Par quel prodige, écrivait-il, celui qui a écrit la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, qui a tourné le Dieu du pays en dérision, en le peignant comme un agréable qui aimait le bon vin, qui ne haïssait pas les courtisanes, et qui fréquentait volontiers chez les fermiers-généraux, celui qui traitait les mystères de la religion de logogriphes absurdes et puérils, et les miracles de contes de *Peau d'Ane*, a-t-il, après sa mort, *tant de zélés partisans* dans les classes de citoyens le plus opposés d'intérêts, de sentiments, et de caractère ? La réponse est facile : c'est qu'il s'était fait anti-philosophe. » Et Mme de Genlis déclarait de son côté : « Les ecclésiastiques et les dévots lui ont tous pardonné au fond de l'âme ce qu'il a écrit contre la religion, en faveur des hommages si répétés qu'il a rendus à l'Évangile. »

On pourrait multiplier les témoignages. « *De l'utilité de la Religion*, — a écrit Jean-Jacques dans l'un de ses *Dialogues*, — titre d'un beau livre à faire, et bien nécessaire! Mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Église, ni par un auteur de profession. Il faudrait un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours et qu'il n'en renaîtra de longtemps. » Ce livre, qu'il n'est pas le seul à souhaiter, et qu'un autre écrira après lui, on sait gré à Rousseau de l'avoir rêvé, et d'en avoir esquissé certains chapitres. Depuis la mort de Massillon, et même de Fénelon, la cause de la religion n'est pas très sérieusement défendue en France. Non qu'il n'y ait d'excellents prêtres, et qu'ils ne fassent leur métier d'apologistes avec conviction et avec conscience. Je suis de ceux qui pensent que, sur la foi des Encyclopédistes, on n'a pas encore rendu pleine justice aux défenseurs de la tradition religieuse. Je sais, par exemple, tel opuscule de Bergier, sa *Réponse aux conseils raisonnables*, qui est moins injurieuse, plus solide et aussi bien tournée que la brochure de Voltaire à laquelle il répond. Il y a d'autres exceptions, fort honorables, et que je signalerai quelque jour. Mais enfin, il faut bien reconnaître, d'une manière générale, que ces apologistes manquent trop souvent de talent, et qu'ils en sont trop restés, pour la plupart, à leurs cahiers de Sorbonne. Leurs lourds syllogismes n'ont pas

l'audience du public laïque qui, à défaut d'esprit ou d'ironie, voudrait au moins de l'émotion ou de l'éloquence, et qui n'en trouve guère chez les modernes successeurs de Bossuet et de Pascal. Or, l'éloquence et l'émotion, voilà ce que Rousseau est venu apporter à ses lecteurs. Rien d'étonnant à ce que, ne pouvant plus « courir en Bourdaloue, » on coure en Jean-Jacques. Ce prédicateur laïque, et très laïque, d'une religion très libre et très vague, aux dogmes simplifiés, a en lui de quoi « remplir tous les besoins » de son temps : on va lui demander l'aliment spirituel que l'on réclame, et dont on est sevré depuis plus d'un demi-siècle.

C'est qu'avec tous ses défauts d'esprit et de cœur, avec son imprécision, son illogisme, ses souillures et ses mensonges, — je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas calomnié Mme de Warens, — Jean-Jacques a cette supériorité sur Voltaire et sur les Encyclopédistes d'être *une âme religieuse*. Cela se sent dans tout ce qu'il écrit, et non pas seulement quand il aborde ou discute les questions proprement religieuses : il y a, dans la moindre page de Rousseau, plus de résonance intérieure que dans les soixante volumes de Voltaire. De cette qualité éminente, et dont on est déshabitué, les catholiques ont su un gré infini à l'auteur de l'*Émile*. Plus ou moins obscurément, ils sentaient déjà que la religion est tout autre chose qu'une simple construction intellectuelle ; ils aspiraient à un je ne sais quoi de plus vibrant, de plus ému, de plus personnel et de plus vivant que Jean-Jacques est venu leur donner. Et les ecclésiastiques eux-mêmes, se rendant compte de ce qui leur manquait pour conquérir et entraîner les âmes, et de l'appui inattendu que Rousseau leur apportait, ne tardèrent pas à lui pardonner ses hérésies, à le ranger parmi les « apologistes involontaires (1) » et à se mettre à son école. L'un d'eux, l'abbé de Laporte, composait, dès 1763, un ingénieux recueil de *Pensées de J.-J. Rousseau* qui eut un vif succès, — trois éditions en cette seule année 1763, — et qui joua longtemps le rôle d'un véritable manuel de piété. Un demi-siècle durant, le nombre des prêtres ou des évêques même qui, dans leurs sermons, leurs mandements, leurs brochures ou leurs livres, ont cité, imité, démarqué Jean-Jacques, repris ses arguments et tâché de lui ravir son accent est considérable.

(1) C'est le titre d'un livre, d'ailleurs médiocre, que l'abbé Mérault a publié en 1806, et où Jean-Jacques est copieusement cité.

En fait, ils ont séparé sa cause de celle des autres « philosophes, » et, bien loin de voir en lui un adversaire, ils le considèrent comme un allié.

Cela, à très juste titre. « Toute réaction religieuse, a dit profondément Renan, profite d'abord au catholicisme. » Rousseau, en réagissant contre l'irréligion voltairienne, en conseillant à ses « paroissiens » de conserver la religion de leurs pères, — à cet égard, Napoléon est un de ses disciples, — en restaurant le sentiment religieux dans ses droits, a travaillé pour le catholicisme. Si, psychologiquement et historiquement, on peut considérer le protestantisme, surtout sous sa forme « libérale, » comme un état de pensée intermédiaire entre le catholicisme et la libre pensée, on conçoit aisément qu'il puisse fournir un abri provisoire et également hospitalier aux âmes qui se détachent du catholicisme et à celles qui se détachent de la libre-pensée. Cette station d'attente et de recueillement « sur les chemins de la croyance, » Rousseau l'a ménagée aux nombreuses âmes contemporaines qui, lasses de l'incrédulité agressive et railleuse, cherchaient en vain où se prendre. Il a profondément senti et fait sentir l'incomparable poésie et, comme il l'a dit lui-même, la « beauté » de la croyance religieuse. Et, ce faisant, il a dégagé l'un des éléments essentiels du romantisme européen.

Après lui, il restait un pas décisif à franchir. Dans ce pays de logique, de précision latine et d'hérédité catholique qu'est la France, les âmes ne pouvaient s'attarder longuement aux régions vaporeuses et incertaines des demi-altitudes morales. Être religieux, pour un Français, c'est être chrétien ; et être chrétien, c'est être catholique. Vienne un grand poète qui, recueillant l'héritage de Jean-Jacques, approfondissant sa pensée en tous sens, la poussant à ses dernières conséquences, rêve d'écrire « le beau livre » que Jean-Jacques avait plutôt entrevu que conçu et d'y exprimer tout l'idéal du jeune siècle qui se lève. Ce poète s'appellera Chateaubriand et, catholique converti par Jean-Jacques, il osera intituler son livre le *Génie du Christianisme*.

VICTOR GIRAUD.

L'EXPOSITION D'ART HOLLANDAIS

AU JEU DE PAUME

DE REMBRANDT A VAN GOGH

On s'y presse du matin au soir. La salle ne désemplit pas. Le Jeu de Paume des Tuileries a retrouvé la foule des expositions célèbres, peut-être avec une nuance nouvelle d'attendrissement et je ne sais quel charme inédit, en ce mai souriant, sur cette terrasse délicieuse d'où Paris aime à embrasser sa gloire printanière. C'est qu'il y a plus ici qu'une exposition ordinaire. Dans cette trouble Europe mal remise de la guerre, où l'alarme ne se calme plus, où chaque pays se claquemure, où c'en est fait de la douceur des relations humaines, voici la première fois qu'il nous arrive du dehors quelque chose qui sente réellement la paix : la première main tendue sans arrière-pensée, le premier signe de pure gentillesse et de simple amitié.

Le pire désastre de la guerre, c'est l'état de malaise moral qui en résulte. L'ingénieuse Hollande a voulu s'efforcer d'y trouver un remède. Elle en a chargé ses artistes, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui et, en pensant aux ruines sans nombre et aux foyers détruits (elle, dont ces chers peintres ne se lassent pas de chanter la poésie intime, le bien-être domestique), elle a voulu que son premier geste fût un geste de charité.

***

J'ajoute qu'aucun exemple ne pouvait venir plus à propos et que, dans le désordre actuel des goûts et des idées, la leçon de la Hollande était probablement la plus utile à consulter. J'imagine que c'est là le secret de l'accueil que trouvent près du public les maîtres hollandais. Au milieu du chaos de l'art contemporain, dans la confusion des programmes et des systèmes qui bouleversent l'art de

peindre, c'est un spectacle reposant que celui de cette école, la plus merveilleusement unie que l'on ait vue, celle qui compte peut-être le plus de talents divers, et qui sut cependant le mieux conserver dans l'ensemble ses caractères d'école, sans nuire à l'expression et au charme des individus. Il n'y a pas au monde de peinture plus indépendante; il n'y en a pas qui, placée dans des conditions singulières, ait eu à résoudre des problèmes plus imprévus et su trouver à ces problèmes une solution plus décisive. Nulle, en un mot, n'a su mieux peindre en tournant le dos à toutes les traditions, ou ne les a connues, comme elle a fait, que pour s'en séparer et faire de l'inédit. A toutes les époques d'indiscipline et de malaise, l'exemple de ces novateurs si sûrs d'eux-mêmes est une chose édifiante; on trouve chez eux la réponse la plus claire à la plupart de nos doutes et de nos inquiétudes. Et le succès de ces maîtres d'il y a trois cents ans est la démonstration de leur actualité.

Sans doute, c'est une leçon qu'il ne tiendrait qu'à nous d'entendre tous les jours au Louvre. Mais il y a des moments où les voix trop connues perdent un peu le pouvoir de se faire écouter, où il est bon de rafraîchir des connaissances familières, et c'est ce que faisait Fromentin lorsqu'il y a cinquante ans, il prenait le train pour compléter sa notion des Hollandais et aller voir chez eux les maîtres d'autrefois.

Aujourd'hui, ce sont eux qui nous rendent visite. Grâce à l'amicale bienveillance du gouvernement hollandais et à l'activité, jointe au goût, du ministre de Hollande, M. le jonkheer H. Loudon, a pu se constituer dans la salle du Jeu de Paume une réunion de peintures hollandaises telle qu'on ne reverra plus de longtemps la pareille. Par une faveur inouïe, les musées d'Amsterdam, de La Haye, de Rotterdam, le musée Mesdag, le musée de Glasgow, le musée de Lille, les collections les plus jalouses ont consenti à se dépouiller de leurs toiles les plus précieuses. Le duc d'Albe envoie de Madrid un sublime paysage de Rembrandt. Lord Iveagh, le comte de Crawford, Lady Wantage, M. C. Holford, les barons Edmond et Robert de Rothschild ont prêté quelques-unes des perles de leurs collections célèbres. Il en est venu de Londres, de Zurich, de New-York, de Paris. Et cela forme, en face du Louvre, un ensemble qui ne supporte pas mal ce redoutable voisinage.

***

Il est rare en effet de rencontrer un choix où, de cinquante tableaux, il y ait une proportion de trente ou quarante chefs-d'œuvre.

Si du reste on comparait le catalogue de l'exposition avec la liste des peintres loués par Fromentin, on ne manquerait pas d'observer d'assez notables différences ; on verrait que les admirations d'il y a cinquante ans et celles d'aujourd'hui ne sont pas toujours les mêmes. C'est ainsi par exemple que, pour commencer par les maîtres, nous avons à présent des préférences marquées pour les œuvres de la dernière époque de Hals et de Rembrandt : l'exposition du Jeu de Paume ne nous offre plus guère que de celles-là. Ce qui nous plaît de Hals, ce ne sont plus les prouesses étincelantes du coloriste dans sa manière fleurie : nous ferions presque des objections à la palette dorée et au jovial éclat du *Joyeux buveur* d'Amsterdam, un triomphant morceau qui a pour nous le tort d'être un peu trop visiblement un morceau de bravoure. Nous pardonnons du moins, en faveur de la beauté du ton et pour le goût des zébrures noires sur la manche rouge, au fameux *Guitariste* de la collection R. de Rothschild : c'est l'exemplaire incomparable dont celui d'Amsterdam n'est qu'une redite amollie. Mais ce qui nous enchante, c'est le Frans Hals décoloré de 1650, le Frans Hals de la fin, touché par l'influence de Rembrandt, — autant qu'un tempérament de cette trempe se laisse modifier par un autre, — c'est le dessinateur avec toutes ses impatiences et toutes ses brusqueries, sa manière incroyable de chiffonner un gant, d'exprimer toutes choses sans rondeurs et sans minuties, dans le langage le plus abrupt et le plus elliptique, et qui trouve moyen d'être le plus raffiné des peintres en éliminant toute couleur pour ne conserver qu'une gamme d'argent, faite de noirs et de gris. A ne considérer que le plaisir et l'espèce d'excitation que donne le spectacle d'une exécution extraordinaire, il n'y a rien de plus « amusant, » même dans les *Banquets* les plus diaprés de la série fameuse du musée de Haarlem, que le bouquet de collerettes, de valeurs toutes diverses, du *Portrait de famille* de la collection Otto Kahn, que la manière prestigieuse de traiter les accessoires et d'exprimer les blancs par les locutions les plus piquantes et les plus imprévues; et il n'y a pas de musée au monde qui nous offre à la fois la réunion de deux portraits comme la *Vieille femme* prêtée par un amateur de Bruxelles, ou la *Femme à la rose* qui nous vient de Ferrières, — un tableau sans prix où Frans Hals, par l'élégance de la pose et la magie des gris, efface tout le luxe des princesses de van Dyck.

De même, nous sommes tentés de trouver bien bourgeois le Rembrandt des grands portraits de 1634, au moment où le jeune mari de Saskia n'a d'autre ambition que d'être le portraitiste à la

mode et le rival heureux des Ceulen et des van der Helst, tandis que toutes nos prédilections vont aux œuvres de son âge mûr et de sa toute-puissante vieillesse, à l'auteur de la deuxième *Leçon d'anatomie*, — cette épave d'un tableau brûlé, combien plus admirable que le trop fameux tableau de La Haye! — au poète souverain du *Portrait de Titus* ou du *Portrait de son frère*, ou du *Guerrier* sublime, du divin Galahad du musée de Glasgow.

Je reviendrai dans un moment sur quelques-uns de ces tableaux; mais comment ne pas s'arrêter tout de suite devant cette étonnante *Leçon d'anatomie*, chef-d'œuvre mutilé, perdu dans un coin du musée d'Amsterdam, et qui sort désormais de l'ombre, à la lumière de cette exposition, pour devenir une des œuvres les plus significatives de Rembrandt? Nulle part le génie prodigieux du maître n'éclate comme dans l'invention de ce cadavre solennel, d'une forme sévère, exactement pyramidale; jamais le grand dessinateur n'a construit une figure d'un modelé plus imposant que ce raccourci, d'une science à faire envie à Michel-Ange; jamais le magicien des ténèbres n'a fait flotter autour d'une forme un crépuscule plus mystérieux que ce demi-jour grisâtre, qui prête un sens presque surhumain à la chose sans nom et au « je ne sais quoi » qu'il étale sous nos yeux; jamais son idéal spécial ne s'est exprimé avec plus de force que dans cette scène d'horreur, si bien qu'il fait planer sur ce mort comme une sérénité sacrée, et qu'il trouve moyen de donner à ce sujet d'amphithéâtre la majesté d'une *Descente de croix* ou d'une *Mise au tombeau*. Nous arrivons, au bout de trois siècles, à comprendre la beauté de ces œuvres suprêmes : il n'a pas fallu moins de temps au goût pour faire le chemin que le génie de ce grand homme a parcouru en cinquante ans.

Ce qui arrive pour l'intelligence de Hals et de Rembrandt, se passe également pour l'ensemble de l'école. Le passé n'est pas plus fixe que le présent; nous le croyons figé dans l'immobilité des musées: en réalité, il change de figure à mesure que nous vivons nous-mêmes. C'est un paysage qui se transforme quand le promeneur se déplace : des parties disparaissent à chaque tour de volant, de nouveaux horizons surgissent. Il fut un temps où ce qu'il y avait de plus célèbre en Hollande, c'étaient les œuvres de van der Helst et celles de Paul Potter : elles sont absentes de l'exposition, et on ne songe pas à s'en plaindre. En revanche, voici une *Nature morte* de Willem Kalff, un des peintres que la mode regarde désormais comme les plus « importants, » et que les initiés égalent à un Cézanne. Une surprise, c'est encore l'admirable *Marché aux poissons* d'Emmanuel de Witte,

une merveille ignorée du musée de Rotterdam et un joyau digne de Vermeer, le seul tableau à figures que l'on connaisse de ce grand peintre, spécialiste des intérieurs d'églises, mais à qui il arrive de camper une silhouette avec autant d'esprit que Guardi (par exemple dans son délicieux panneau de Lille). Et voici quatre tableaux d'Arët van Gelder, — encore un nom qui manque au Louvre, — le bizarre et charmant artiste, le dernier et le plus fidèle des disciples de Rembrandt, celui qui prolongea près d'un demi-siècle après son maître l'esprit de la *Fiancée juive* du musée van der Hoop et de la *Famille* de Brunswick : le vague orientalisme du peintre des Paraboles, les procédés de son éclairage, ses pompes ténébreuses pleines de lueurs incertaines et jusqu'à un reflet de son sentiment qui nous touche, à travers des colorations acides, dans ce beau tableau des *Anges chez Abraham* qu'on appelait le « Rembrandt du Pecq. » Enfin, dans le même ordre des choses rarissimes et des gloires inédites, voici un petit choix d'eaux-fortes d'Hercules Seghers, le mystérieux graveur dont les œuvres n'existent complètes qu'à Amsterdam et par fragments dans un petit nombre de cabinets d'Europe : visions étonnantes, alpestres, gravures forcenées d'analyse et de dessin, où les montagnes et les moraines se décomposent pierre à pierre comme les ruines de Rome sous le burin d'un Piranèse, compositions rugueuses, colorées de tons étranges, pareilles à des rognons de quartz ou d'améthyste, — une espèce de fou passionné pour la nature sauvage et les grandes tempêtes de l'écorce terrestre, un être tout à fait à part dans ce pays si calme, un ami de Rembrandt qui recherchait ses ouvrages et qui s'en inspirait (voir le beau paysage prêté par le duc d'Albe) : bref, un extravagant qui, dit-on, imprimait ses cuivres sur des chiffons (peut-être pour donner l'illusion de vraies peintures), sacrifiant à cet effet le linge du ménage, et qui à quarante ans se rompit le cou dans son escalier, un jour qu'il avait bu.

***

Mais ce qui est le plus neuf dans l'exposition, ce qui témoigne le plus du changement de nos goûts, c'est la place accordée à un groupe de peintres naguère tout à fait inconnus. Cette école de Delft, presque entièrement oubliée, et reconstituée pièce à pièce avec une patience exemplaire par le savant M. Bredius, est une des plus précieuses conquêtes de l'érudition hollandaise. Jadis, on n'en connaissait guère que le seul Pieter de Hoogh, parce que cet artiste a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, et qu'il a travaillé dix

ans à Amsterdam. Encore ne s'expliquait-on pas les caractères infiniment particuliers de sa peinture et son goût spécial de décorateur, si différent des préoccupations ordinaires des Ostade et des Gérard Dou. Mais on s'est aperçu que ce maître admirable, loin d'être le créateur de cet art ingénieux, n'était que le reflet de maîtres beaucoup plus grands, dont l'influence se retrouve encore chez de Witte et surtout chez ce mobile et curieux Jan Steen : c'est toute une constellation nouvelle dont s'enrichit, en dehors des grands centres d'Haarlem et d'Amsterdam, l'histoire de la peinture hollandaise.

Le musée de La Haye possède un petit tableau exquis (il est aux Tuileries) représentant sur un mur blanchi au lait de chaux et inondé de soleil un oiselet perché sur un barreau de sa mangeoire et attaché par une chaînette : un chardonneret gris et bleu qui vous considère de son œil noir, qui brille comme un clou dans son masque de peluche rouge, à côté de son bec de corne en pointe de diamant. La fantaisie de cette étude, le piquant de l'effet, le prix de la matière, le côté « artiste » et absolument imprévu du sujet, font de ce morceau un délice. Cela pourrait être d'hier, — d'un Manet, d'un Degas, à coup sûr d'un auteur qui aurait vu les Japonais. C'est daté de 1654 et c'est signé Fabritius. On ne sait presque rien de ce Fabritius ; il ne reste de lui que sept ou huit tableaux : le plus important a péri il y a soixante ans, dans l'incendie de Rotterdam. Les meilleurs sont perdus dans les petits musées d'Innsbruck et de Schwerin. Quatre se trouvent au Jeu de Paume. Sur le portrait daté de 1643, on lit l'âge de trente-et-un ans, mais ce portrait est-il le sien ? Il passa vers 1650 par l'atelier de Rembrandt, comme en témoignent les deux études prêtées par M. Hofstede de Groodt, mais en interprétant son maître dans un sens très original d'aristocratie et de dilettantisme. Il fut tué à Delft, le 12 octobre 1654, — l'année du *Chardonneret*, — par l'explosion de la poudrière. Il n'avait pas quarante-cinq ans.

C'est ce petit-maître inconnu au Louvre et ignoré de Fromentin qui fut, avec de Witte, l'initiateur de l'école de Delft et le maître commun des deux peintres les plus célèbres de ce groupe, Pieter de Hoogh et Jan Vermeer. Celui-ci est la dernière en date et sans doute la plus durable des réputations récentes : le peintre le plus cher de toute la Hollande et l'un des plus coûteux du monde, puisque son tableau de la *Ruelle*, qui fait partie de la collection Six, était expertisé voilà quelques semaines à plus de deux millions. Rien n'est d'ailleurs plus rare de toutes les manières que les ouvrages de Vermeer : on n'en connaît que trente-neuf (je crois qu'un quarantième a été retrouvé

en France pendant la guerre) et il est fort probable qu'il n'y en a jamais eu beaucoup davantage. Le chevalier de Monconys, qui vit le peintre à Delft en 1665, — car il y avait dès ce temps-là plus de curieux français qu'on ne se le figure sur les routes de Hollande (Pieter de Hoogh n'était-il pas au service d'un gentilhomme décavé, appelé M. de la Grange?) Monconys nous apprend que l'artiste n'avait rien en train le jour de sa visite : il ne faisait évidemment qu'un tableau à la fois, et avec des lenteurs extrêmes. Ces tableaux se vendaient de gros prix, puisque notre voyageur en vit un chez un boulanger qui n'avait pas coûté moins de six cents florins, — somme exorbitante à cette date — « bien qu'il n'y eût qu'une seule figure. »

Ce peintre scrupuleux vécut pauvre; il mourut à quarante-deux ans en laissant huit enfants, qui lui coûtaient apparemment moins de peine que ses tableaux. Vers la fin du XVIIe siècle, ces tableaux se trouvaient encore presque tous à Delft, d'où ils n'étaient jamais sortis. Nous avons l'inventaire d'un amateur qui en possédait vingt et un : quatre ou cinq seulement se sont perdus. Mais la mémoire de ce peintre, qui avait fait si peu de bruit, vint à s'évanouir avec la dispersion de ses ouvrages. Sa *Tête de jeune fille*, qui est la grande surprise de cette exposition, fut achetée deux florins et demi voilà une soixantaine d'années. Je crois que c'est, avec la *Laitière* d'Amsterdam, la seule œuvre de Vermeer que Fromentin ait pu voir en Hollande, et c'est ce qui explique son silence sur ces œuvres déroutantes, inclassables et merveilleuses.

Les trois tableaux de Vermeer exposés au Jeu de Paume et le *Chardonneret* de Carel Fabritius sont peut-être en effet, de toute la peinture hollandaise, ce qui nous touche le plus par la noblesse du style, le charme de l'exécution, et surtout par ce qu'on distingue d'absolument moderne dans l'intention du peintre. Ce sont, en plein XVIIe siècle, des choses qu'on ne pouvait comprendre qu'après l'œuvre d'un Millet et celle d'un Corot. La grande *Vue de Delft* est peut-être le plus beau paysage du monde : un tableau d'une liberté de conception, d'une donnée pittoresque si neuve et en même temps si ingénue que, pour trouver la pareille, il faut venir jusqu'à des œuvres presque contemporaines, comme la *Porte d'Arras* ou le *Beffroi de Douai*. Encore n'oserait-on affirmer que Corot lui-même, arrivé au comble de l'expérience, eût été capable de conduire une œuvre si étendue et d'une si miraculeuse unité.

Imaginez une toile composée de quatre ou cinq étages de bandes horizontales, dont la plus claire se trouve en bas et la plus sourde en

haut, si bien que tout le tableau, le panorama de la ville au bord de sa rivière, avec la silhouette de ses toits rouges, de ses pignons bleus et le prisme de son clocher grisâtre, apparaît entre ciel et eau comme une vision suspendue à un nuage. Il n'y a pas dans toute la peinture une construction plus audacieuse que cette échelle de valeurs renversées, cet escalier aérien descendant de degré en degré du point le plus fort où tout s'appuie, jusqu'à la terre qui vient traîner au bord du cadre comme la frange d'un tapis céleste de phénomènes. Quant au caprice de l'éclairage, à la fantaisie du rayon qui glisse entre deux nuages, frappe un mur à l'extrême droite comme une note suraiguë, illumine le troisième ou quatrième plan comme un arpège courant sur l'arête des toits, pour disparaître à gauche dans la partie sombre du clavier, c'est une des plus belles arabesques que l'œil d'un artiste ait dérobées au soleil, le plus grand des peintres. L'exécution est surprenante : d'une matière épaisse, poreuse et délicate, d'une espèce de substance vivante qui se diversifie comme celle des objets, avec de petites rugosités et des ponctuations étranges, faites pour accrocher çà et là la lumière. A côté d'un pareil tableau, tout le reste pâlit, et même le grandiose *Moulin* de Ruysdaël avec toute l'éloquence de son architecture céleste, semble vraiment d'une langue un peu parcimonieuse dont la sourde mélancolie et l'effet oratoire ne laissent pas de trahir quelque déclamation. Tout s'efface devant ce peintre qui dessine comme la nature et qui peint comme la lumière.

En effet, dans cette école des lumières étroites et des brusques éclairages, où la manière de conduire le jour et de le noyer d'ombre est la grande ressource des peintres et la condition exclusive de toute leur poétique, Vermeer et son maître Fabritius sont à peu près les seuls qui se passent de cette convention et conçoivent en dehors du clair-obscur l'intérêt du tableau. Il va sans dire que l'anecdote, ce qu'on appelle le *sujet*, est plus étranger, s'il se peut, qu'à tout autre de ses contemporains, à ce raffiné qui, deux fois sur quatre, ne met en scène qu'une demi-figure.

Nul élément de fiction, nulle ombre d'artifice n'entre dans la composition des œuvres de ce maître supérieur et candide. La réalité la plus tranquille et la plus quotidienne, la moins dramatisée par des effets factices, la lumière simple, le jour solaire dans son essence la plus pure, voilà tout le secret de l'enchantement de Vermeer. Cette étude de la vie dans un bain d'atmosphère, sans autre ombre que celle que donne la nature, sans aucune des roueries et des transfor-

mations qui prêtent à Rembrandt les allures parfois suspectes d'un peintre de l'invisible, qui eût cru que cela suffît à l'intérêt de l'art ? Qui eût pensé qu'il suffisait pour sujet de tableau, de la volupté de cette nappe fluide, égale et respirable, qui enveloppe doucement les êtres et les choses? Il fallait trente ans d'efforts vers la peinture claire, pour nous mettre à même de comprendre l'étonnante nouveauté de ce point de départ. Et, dans toute l'œuvre de la fin du XIXe siècle, citerait-on un seul tableau qui approche de la perfection avec laquelle ce problème de l'atmosphère est résolu, sans même avoir l'air de se poser, par l'imperturbable génie du jeune peintre de la *Laitière*?

En récompense, il est le plus grand coloriste de l'école. Tandis que les peintres autour de lui sont conduits à décomposer le ton, à le dissoudre dans la pénombre, et parfois à le faire s'évanouir tout à fait pour n'en plus laisser subsister que les valeurs abstraites, Vermeer emploie les couleurs pures : il a des jaunes citron, il a des bleus inouïs, qu'il relie entre eux par des gris de perle, par on ne sait quoi d'impalpable et de diaphane qui forme le milieu spécial de ses tableaux. Nulle autre peinture ne donnerait à ce point l'illusion de la vie, si le goût, un instinct suprême d'arrangement, une sorte de musique secrète ne venaient nous avertir qu'il s'agit pour Vermeer uniquement de la beauté. Sa *Tête de jeune fille*, avec son insaisissable contour, avec ce dessin mystérieux qui ne laisse nul écart de valeur entre l'arête du nez et le clair de la joue, avec la ligne de la paupière inférieure continuant l'ovale irréprochable du profil, avec la morbidesse incopiable de ses lèvres béantes où un souffle tiède semble se jouer sur la nacre des dents humides, — cette tête a des recherches de forme qu'on trouve seulement dans certaines femmes d'Ingres ; quant à la grâce du modelé, à la pulpe des chairs, à l'émail virginal et caressant de la matière, à l'étrange et exquise harmonie des jaunes et des bleus encadrant ce divin visage, ce sont des choses que Vermeer seul pouvait sentir et exprimer, avec ce charme bleu et blanc, onctueux et féerique, cette émotion innocente et cette pure joie de l'ornement qui rappellent la beauté d'un carreau de faïence et que le peintre devait aux potiers de son pays.

***

Ce qui frappe dans cet ensemble d'une incomparable richesse, où il y a des lyriques et des observateurs, des moralistes comme Steen et des orateurs comme Ruysdaël, des luministes comme de Hoogh et des « artistes » comme Vermeer, c'est l'unité de langage ; c'est un

art commun à tous de circonscrire le sujet, une façon de le définir pour un objet spécial, qui est la décoration d'un intérieur bourgeois. Dans ces limites, il n'y a pas d'école qui ait mieux su ce qu'elle avait à dire, et où tout le monde ait mieux su le dire comme il voulait. Aucune n'a mieux adapté les moyens de l'art de peindre à des conditions données, en se faisant, à défaut d'idéal supérieur, un nouvel idéal de la culture de ces moyens. Ainsi, dans une peinture qui ne sort guère du paysage et du portrait, et qui se passe si bien de toute fantaisie, l'expression elle-même devient l'objet de l'art ; c'est là que se dépense tout ce qu'il y a de goût et d'imagination dans l'école ; et ces diligents copistes de la réalité sont peut-être les plus parfaits artistes qu'on ait vus.

Jamais on ne s'était proposé rien de plus original. Fromentin, dans des pages célèbres, l'a dit de manière à dispenser d'y revenir après lui. Ce qu'il faut ajouter, c'est que ces ouvriers accomplis, si peu occupés de l'antique et des conventions classiques, si résolument indépendants, n'ignoraient rien de ce qu'on savait de leur temps sur Rome et sur la Grèce, et ne faisaient souvent que transposer à leur usage les enseignements de l'Italie. Les preuves abondent, sans sortir de l'exposition : la *Jeune fille* de Vermeer est un souvenir évident de la fameuse tête du Guide, déjà célèbre au XVIIe siècle sous le nom de Béatrice Cenci : elle en porte jusqu'au turban. Mais personne, on le sait, n'a pratiqué plus effrontément le pillage des maîtres que Rembrandt lui-même. Voyez le sublime cadavre de la *Leçon d'anatomie :* ce morceau, le plus saisissant de toute l'exposition, n'est autre que le *Christ* de Mantegna, tel qu'on le voit à Milan, et que Rembrandt le connaissait depuis l'enfance par une estampe. Voyez encore le bizarre tableau de Rotterdam, dit la *Concorde du Pays.* Dans cette allégorie, qui symbolise la victoire des Sept Provinces sur le lion espagnol, le cavalier tragique qui galope au second plan est un souvenir manifeste du grand *Charles-Quint* du Prado, tandis que le combat qui s'ébauche dans la plaine, les carrés qu'on enfonce, les charges, les assauts, toute cette confusion de rage évoquée en quelques traits de bistre comme dans les lèpres d'un vieux mur, rappellent les héroïques grisailles de Rubens dans sa *Mort de Sennachérib* ou sa *Bataille de Tunis.*

On voit que ces novateurs étaient parfaitement informés de ce qui se passait dans le monde et ne se faisaient pas faute d'en tirer leur profit. Mais ce qu'il faudrait dire encore, c'est que cette unité de langage, cette sûreté d'intentions, cette cohésion de l'école, en un

mot, tout ce qu'on admire dans cette merveilleuse Hollande du XVIIe siècle, est la création de Rembrandt : rien n'existe avant lui, tout se dissipe après lui. Ce n'est ni le temps, ni le lieu de refaire pour la millième fois l'étude de ce maître d'un incomparable génie. Plus que toutes les phrases et plus même que ses tableaux, la cinquantaine de dessins prêtés à l'exposition par M. Hofstede de Groot, par MM. Walter Gay et Moreau-Nélaton, et surtout par le plus fervent de tous les « rembrandtisants, » M. Léon Bonnat, vous dira ce que fut cet homme vraiment unique, ce qu'on peut enfermer de tendresse et de surnaturel dans un trait de plume ou de crayon, ce que c'est que la main humaine, quand elle exprime un sentiment. Une fois de plus, on arrive à cette conclusion qu'une école artistique, comme une politique, ou une grande victoire, c'est *un homme:* tout tient à cet homme et se ramène à lui. C'est Rembrandt qui a créé la poétique hollandaise, cet art de peindre en profondeur, dont il n'y a pas trace dans les œuvres admirables, mais toutes extérieures de Hals; c'est lui qui a forgé l'instrument, donné en toutes choses les modèles, inventé cette façon de reproduire la vie en la baignant d'une atmosphère qui en transforme les apparences ; c'est lui qui de ce clair-obscur, procédé de relief et de saillie, a fait un élément nouveau propre à devenir le séjour de toutes les idées et à favoriser l'expression de toutes les nuances morales; c'est lui qui a trouvé ce moyen pittoresque de prêter aux choses les plus humbles le sérieux, la dignité, par une manière émue et délicate de le dire. Tant qu'il vécut, pendant les quarante ans que dura sa carrière artistique, cette méthode s'impose autour de lui à tous les peintres; tous ne font que clarifier ou doser différemment la couleur et la lumière, selon la mesure de leur tempérament et de leur sensibilité. A peine mort, le charme est rompu, comme si l'enchanteur en avait emporté le secret dans la tombe. Moins de quinze ans après lui, l'école hollandaise n'était plus qu'un souvenir. Et cette disparition est encore un hommage à Rembrandt.

*
* *

Cette grâce de posséder un Rembrandt est une faveur que le ciel n'accorde pas deux fois. Il faudrait montrer par quel détour l'influence des grands Hollandais revint de France en Hollande, vers le milieu du dernier siècle, à travers Théodore Rousseau et Jean-François Millet. Une seconde école hollandaise se forme alors sous l'impulsion de talents tels que ceux de Bosboom et de Josef

Israëls; auprès de ces aînés et de ces initiateurs, une nouvelle génération, née aux environs de 1840, celle des trois frères Maris, d'Anton Mauve, de Neuhuys constitue, parallèlement à notre « école de Barbizon, » ce qu'on appelle en Hollande l'école de La Haye.

Toute une moitié de l'exposition est consacrée à cette école, fort célèbre en Hollande et aux États-Unis, un peu trop ignorée en France. Elle aura, pour beaucoup de visiteurs, l'attrait de l'inédit. Combien d'étrangers vont à La Haye sans se donner la peine de monter l'escalier du musée Mesdag, ne fût-ce que pour y admirer une installation qui est en elle-même un modèle, et pour y voir la plus belle collection qui existe en Europe de nos maîtres de 1830, en particulier de Millet, de Rousseau et de Daubigny? Il faut donc savoir gré aux organisateurs qui nous donnent l'occasion de connaître une des plus intéressantes parmi les écoles contemporaines. Sans doute, il ne viendra à l'esprit de personne d'égaler ces peintres modernes, même aux plus humbles de leurs anciens. Sans compter qu'il n'y avait nulle part dans cette équipe une autorité à la taille de Hals ou de Rembrandt, quelque chose s'était perdu dans le passage dangereux du monde d'autrefois à celui d'aujourd'hui, — quelque chose d'essentiel, dont l'absence se fait cruellement sentir à toutes les nouvelles écoles, je veux dire l'apprentissage et l'éducation pittoresques.

Là est, par tout pays, le malheur commun de l'art moderne. Mais cette lacune n'empêche pas l'école de La Haye d'être distinctement quelque chose d'original, qui a le mérite de ne pas se confondre avec le goût de Paris, et qui relève authentiquement d'une tradition. L'art et le langage « intimes, » la poésie domestique, qui ont toujours tant de peine à s'acclimater chez nous et ne le font jamais pour longtemps, — dans cette France de Chardin et de Fantin-Latour, qui a le travers de rougir, quand on l'appelle bourgeoise, — cet art est, aujourd'hui comme hier, l'art naturel à la Hollande. Les *Intérieurs* de Bosboom, surtout ses dessins, ses sépias, ses vues de cathédrales et de vieux escaliers, sont pleins d'une nostalgie touchante et de l'âme émue des vieilles choses. Le tableau d'Israëls, *Seule au monde*, a produit à son heure une sensation profonde; comparé aux chefs-d'œuvre de Terborch et de Steen, il est évident que le ton est devenu sentimental; mais s'il y a ici peut-être quelque « littérature, » on ne peut nier qu'elle s'exprime avec infiniment de tact; on ne voit pas d'ailleurs pourquoi ce sujet du deuil et de la mort serait interdit à l'art, plus qu'un *Calvaire* ou une *Pietà*. La

vision du peintre est un peu embuée et un peu imprécise, mais pleine de jolies nuances grisâtres et de parcelles délicates. J'avoue toutefois que ma grande joie a été dans cette salle la découverte de Mathieu Maris. C'est le moins connu du trio, et pour mon goût le plus charmant. Il a visiblement fréquenté les Anglais, et certaines de ses idées se ressentent de l'influence de Rossetti. Vers la fin de sa vie, il semble avoir cédé à un penchant mystique où la forme se dissout, comme s'il avait cherché à rendre les effets de Carrière sans avoir le génie sculptural et volontaire de ce beau maître. Mais quel œil délicat, quelles matières précieuses, quelle finesse d'émail et de gravure dans les morceaux de la bonne époque, dans ces petits paysages si fins, presque sans ciel, où le soir épanche sa cendre! Je retrouve dans cette âme aimable, mélancolique, et comme sous un voile, un peu du charme de Vermeer.

Parmi les peintres contemporains, vivants encore ou morts à peine, il ne manque pas de figures remarquables : M. Breitner est le peintre des aspects sordides d'Amsterdam et de nudités somptueuses; M. Bauer promène de Benarès à Ispahan ses regards altérés de la magie du passé et des enchantements solaires; il est le pendant pittoresque de ce qu'est dans le roman l'illustre Louis Coupérus. M. Toorop est sans doute le plus inquiet et le plus contradictoire de tous les peintres de ce temps : on l'a vu dessiner des portraits d'un style grandiose et appliqué, rappelant la fresque d'un Uccello ou d'un Piero della Francesca; on l'a vu donner ensuite de maigres allégories d'une complication hindoue et d'un hiératisme sensuel et préraphaëlite; on le voit à présent brosser avec un balai ivre des portraits aveuglants et multicolores comme une porte de cinéma. Cependant, M. Voerman continue aux bords de la Meuse à faire de petites peintures nuageuses et d'un charme volatil, digne de van Goyen.

Il est bien difficile de résumer en une formule tant de tendances et de tempéraments divers. Peut-être le mot de ces recherches se trouve-t-il dans la réponse d'Anton Mauve. Comme on lui reprochait ses éternelles vaches : « Des vaches, moi? Je ne peins jamais que des effets de lumière ! » Dans cette poursuite de la lumière, où quelques-uns s'égarent et trébuchent, deux peintres, aujourd'hui disparus, jouent un rôle important. Il est inutile de rappeler ce que l'impressionnisme français, celui des Pissarro, des Monet, des Sisley, doit au peintre Jongkind. Les quinze ou vingt aquarelles qu'on nous montre de lui sont autant de chefs-d'œuvre. Jongkind a bien rendu à nos impressionnistes le service que Millet avait prêté à Israëls. Mais peut-

être Vincent van Gogh en a-t-il rendu un plus grand à la jeune école indépendante, celle pour qui Gauguin et Cézanne sont dieux : après le divisionnisme et la décomposition du ton, qui avaient eu l'utilité de nettoyer la palette et d'en expulser des pratiques et des locutions vicieuses, ce maître incomplet, singulier, enseigna à reconstituer l'unité de la couleur et à refaire la synthèse de la ligne expressive et du ton exalté.

Il est trop tôt pour dire à quel rang l'avenir placera ce peintre étrange, ce défroqué, cet apôtre et ce missionnaire manqué, venu à la peinture par on ne sait quel hasard, ce raté de génie qui fut torturé toute sa vie par une entreprise au delà de ses forces. On trouvera dans son portrait anxieux et inquiétant l'image de son tourment. Quelle différence avec celui que Vermeer nous laisse de lui-même dans le tableau de la galerie Czernin! En effet, van Gogh est mort fou. Quelques petites peintures de lui, un *Canal*, un *Champ d'oliviers* criblé par le jour d'ombres violettes, montrent dans cette nature sauvage des bribes, des lambeaux de sensations angéliques. Des vases de fleurs délirantes, sur fond jaune, comme des vitraux, le font voir dans l'ivresse de la couleur torride, en plein soufre. Mais de toute son œuvre, rien n'égale l'impression des lettres qu'on a publiées et que le malheureux écrivait au peintre Émile Bernard. On sent que ce détraqué n'avait qu'une passion au monde, celle des vieux maîtres de son pays. Comme il les aime! Écoutez cette phrase sur le tableau de Paul Potter : « Un taureau désolé sous un ciel gros d'orage, navré dans l'immensité vert tendre d'une prairie humide. » « Au Louvre, dit-il encore, je vais toujours avec grand amour aux Hollandais, Rembrandt en tête, Rembrandt que j'ai tant étudié autrefois... Ah ! le rire édenté du vieux lion Rembrandt, la tête coiffée d'un linge, la palette à la main! »

Sans doute, nul ne prétend réclamer pour ces dernières œuvres la même sympathie sans partage que nous inspirent les œuvres aimables et bienfaisantes de la vieille Hollande. Mais c'est déjà beaucoup pour ce petit coin du monde d'avoir montré que sa vitalité ne s'est pas ralentie et que d'avoir, à deux reprises, dans les cinquante dernières années, fourni deux idées très fécondes aux chercheurs de formules. Qui sait d'ailleurs si ces idées, quelle que soit l'apparence, ne sont pas plus proches qu'on ne croit de celles des vieux maîtres, et si l'on ne trouverait pas, entre les deux moitiés de cette exposition, quelque chose de commun qui les unisse et les relie?

Depuis Rembrandt, qui le premier a fait de la lumière la condi-

tion de l'art, toute la peinture hollandaise, à travers le candide Vermeer et le nébuleux Israëls, jusqu'à ce chatoyant Jongkind et à ce fulgurant van Gogh, n'est-elle pas, à le bien prendre, la déduction logique du même théorème et le développement du même axiome fondamental? Depuis le *Fiat lux* du rêveur de la *Ronde*, toute cette peinture apparaît comme la suite d'une journée, tantôt voilée, tantôt éclatante, mais dont toute la beauté est dans le drame de la lumière. Toute l'école, depuis trois siècles, ressemble à un laboratoire où l'on n'aurait fait autre chose que capter, transmuer de l'ombre et des rayons, des ténèbres et du soleil. Telle est l'alchimie dont ces maîtres ont fait leur absolu. Cette poursuite opiniâtre, à travers des erreurs et des incohérences, fait encore le pathétique des nouveaux chercheurs d'or. Voilà, d'un bout à l'autre de son existence, toute l'originalité de cette singulière école : n'ayant à sa disposition que des sujets communs, une terre humble, une nature médiocre, elle invente hors de ce monde un univers aérien, s'y installe, et fait son domaine de l'immatériel et de l'impondérable : découverte merveilleuse, dont toutes les conséquences ne sont pas encore déduites. Et c'est cela qui est proprement hollandais et ne pouvait naître qu'en Hollande : disons-le avec reconnaissance pour la diversité du génie de l'espèce humaine. Quelle réponse au sophisme que la beauté n'a point de patrie!

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE COMPAS LUMINEUX

Dans beaucoup de romans, lorsqu'on veut représenter un personnage complètement désœuvré, matériellement et moralement, et dont le cerveau oisif ne roule, pour un moment, que des pensées amorphes, on le figure en train de faire des ronds dans l'eau. Faire des ronds dans l'eau est ainsi, littérairement, une des choses du monde les plus adéquates à cette sorte de léthargie de l'intelligence qui, à de certaines heures de « dolce farniente, » berce chacun de nous.

Il n'en devrait pas être ainsi, car, en vérité, il n'est guère de spectacle au monde plus suggestif, plus capable d'électriser une pensée endormie, plus riche d'enseignement, plus étonnant, plus merveilleux et plus évocateur, plus chargé d'idées et d'images que les ronds produits dans l'eau par la chute d'un caillou.

Ces ronds, ils s'épanouissent d'un mouvement lent et continu avec une vitesse uniforme, rides circulaires qui animent un moment le visage calme de l'eau, qui naissent et s'élargissent à partir d'un centre jusqu'au bord où elles viennent mourir et qui évoquent d'abord la destinée éphémère et pourtant éternelle de tout ce qui naît, grandit et s'éteint, de toutes les vies, corolles bientôt épanouies et puis si vite évanescentes.

Mais les ronds qu'on fait dans l'eau ne font pas naître seulement des pensées florales, philosophiques et pleines de mélancolie littéraire ; car, en ce cas, ils ne seraient guère de mon ressort. Ils évoquent aussi, et avec une précision et une exactitude surprenantes, toutes les vibrations ondulatoires qui emplissent le monde, et avant tout celles de la lumière joyeuse, subtil et merveilleux « agent de liaison » de nos cœurs au vaste univers.

Les ondes lumineuses qui émanent d'une flamme ou d'un objet visible quelconque se propagent, comme les ronds dans l'eau, d'un mouvement uniforme, mais pourtant quelque peu plus rapide, puisque sa vitesse est de 300 000 kilomètres par seconde. Simple différence de degré et non de nature. Comme les ronds dans l'eau, les ondes lumineuses sont formées par des sommets suivis de creux, dont l'ensemble a la forme sinusoïdale d'un long serpent en mouvement, avec cette différence que, d'un sommet à la base du creux suivant, la distance qu'on appelle la longueur d'onde est quelque peu plus petite dans le cas des ondes lumineuses. Pour la lumière jaune, par exemple, cette distance n'est que d'environ un demi-millième de millimètre, ou, comme on dit aussi, d'un demi-micron. Simple différence de degré et non de nature.

Si nous projetons en même temps deux cailloux dans l'eau, nous aurons deux séries de ronds, d'ondes circulaires, divergeant chacune à partir d'un des deux points de chute. Ces deux systèmes d'ondes circulaires vont se croiser, s'enchevêtrer, s'enjamber l'un l'autre, mais, si nous suivons attentivement le phénomène, nous constaterons que cet enchevêtrement d'ondes mouvantes a pour résultat une série d'ondes immobiles, ou, pour mieux dire, stationnaires à la surface de l'eau. Examinons ce qui se passe, par exemple, sur la ligne droite qui joint les deux points de chute simultanés de nos cailloux. Exactement au milieu de cette ligne, c'est-à-dire à égale distance des deux points de chute, nous observons par exemple un petit sommet, un petit bourrelet fixe de la surface liquide; et, s'il y a à cet endroit un sommet de l'onde liquide, ce sommet se déprimera et se changera en creux qui redeviendra un sommet. Mais tout cela *sur place* sans que cette onde avance dans le liquide. Autrement dit, les ondes résultant de l'entrecroisement de celles qui proviennent des deux points de suite sont stationnaires, et cela, tant que durera l'entrecroisement des ondes mobiles provenant des deux points de chute.

On peut faire l'expérience avec plus de rigueur et de constance en plongeant à la surface d'un bain de mercure deux petites pointes de fer fixées respectivement aux extrémités d'un grand diapason entretenu électriquement. Les vibrations des deux extrémités du diapason sont parfaitement synchrones et égales, et on peut ainsi observer très commodément à la surface du mercure les ondes fixes, les *ondes stationnaires* résultant du croisement continu des ondes mobiles émanées des deux points de contact du diapason et de la surface mercurielle.

D'où proviennent ces ondes stationnaires? Cela est facile à comprendre : considérons un point entre les deux extrémités vibrantes du diapason et supposons qu'en ce point l'onde émanée de l'une des extrémités du diapason arrive et soit telle que c'est un des sommets de l'onde qui, à cet instant, passe en ce point; supposons qu'au même instant, ce soit au contraire le creux de l'onde émanée de l'autre extrémité du diapason qui arrive en ce point. Il est clair que le résultat sera une immobilité complète du liquide à cet endroit, puisqu'il sera en même temps sollicité de s'élever par une des ondes, et de s'abaisser d'une quantité exactement égale par l'autre. En ce même point, à l'onde qui est à son sommet va succéder la dépression qui la suit; mais en même temps et en ce même point, à l'onde qui est à son creux va succéder un sommet, si bien qu'en cet endroit, le liquide ne cessera pas d'être sollicité vers le haut et vers le bas par des forces opposées et égales et que le résultat sera l'immobilité. En un point voisin de celui-là, les deux ondes qui se croisent seront au contraire à chaque instant dirigées dans le même sens, toutes deux en sommet ou toutes deux en creux simultanément; en ce point, la vibration du liquide sera deux fois plus ample. Dans ces conditions, il est clair qu'on aura donc un système d'*ondes stationnaires*, c'est-à-dire des points de la surface liquide où l'immobilité sera constante, séparés par des points où le liquide ondulera constamment.

Or, le phénomène que nous venons de décrire n'est pas autre chose que celui qu'on appelle en optique le phénomène des *interférences*. Si, au lieu du croisement d'ondes liquides, nous considérons celui d'ondes lumineuses, nous allons voir que les mêmes apparences se produisent, apparences que l'analogie précédente nous aidera maintenant à bien comprendre.

***

Dès 1665, dans un ouvrage posthume du Père François-Marie Grimaldi, on trouve que les observations de ce savant, dont il ne donne pas d'ailleurs le détail sous une forme convaincante, l'avaient amené à conclure que de la lumière ajoutée à de la lumière peut, dans certains cas, produire l'obscurité.

Mais il faut en réalité attendre les travaux du physicien anglais Thomas Young, qui, un siècle plus tard, donna une forme correcte aux expériences de Grimaldi, pour avoir une première description exacte du phénomène des interférences.

Voici l'expérience de Young : un faisceau de lumière solaire pénètre par une étroite ouverture dans une pièce obscure ; en interposant sur son trajet un carton percé de deux petits trous d'épingles très voisins, on constate sur un écran, disposé à quelque distance plus loin, des phénomènes remarquables : si on bouche l'un des petits trous, l'autre produit sur cet écran une tache brillante, d'autant plus large d'ailleurs que le trou est plus petit (ceci à cause du phénomène de la diffraction que j'ai expliqué récemment ici même). Mais si on laisse la lumière traverser simultanément les deux petits trous, on constate sur l'écran que les deux plaques lumineuses produites par eux, au lieu de se superposer purement et simplement donnent naissance à une série de bandes alternativement sombres et colorées, et formant des cannelures analogues à une grille dont les barreaux sombres seraient séparés par des espaces lumineux.

Young, le premier, expliqua ce phénomène en partant de la théorie des ondulations proposée par Huyghens et qui, à cause de l'autorité de Newton, — l'autorité et le prestige servent parfois à maintenir des erreurs... du moins en physique, — n'avait pas encore supplanté la théorie erronée de l'émission.

Mais il appartenait à des physiciens français, surtout Fresnel, puis Fizeau, de montrer que le phénomène des interférences nous donnait la clef de l'optique entière. Les admirables applications récentes des interférences, que je me propose d'exposer ci-dessous, ne sont que l'utilisation presque littérale des données fournies par Fizeau. C'est une chose qu'il est bon de rappeler à l'heure où trop souvent la science étrangère récolte les fruits semés par le génie français, sans même daigner citer celui-ci.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que, dans le riche domaine de l'optique interférentielle, la France ne se contente pas du prestige de son passé, si beau soit-il. Grâce aux travaux de MM. Pérot et Fabry dans le domaine purement physique, grâce à ceux de M. Maurice Hamy dans le domaine astronomique, elle n'a pas cessé, même aujourd'hui, de se tenir à la tête de l' « interférométrie, » — si j'ose employer ce néologisme, — c'est-à-dire de l'art de mesurer les objets en utilisant, comme on va voir, les interférences. J'ai d'ailleurs emprunté une grande partie des données de cette chronique aux admirables exposés de la question que M. Hamy a faits à diverses reprises récemment.

Mais revenons à l'expérience de Young. On peut donner à cette expérience la forme simplifiée suivante : Dans une lame de métal on

perce deux fentes extrêmement fines et rapprochées; on les éclaire par derrière avec une flamme, et on observe facilement de l'autre côté, soit sur un écran, soit en recevant la lumière dans une lunette, les bandes alternativement obscures et lumineuses qui constituent les franges d'interférence. La cause de ces franges? Elle est analogue à celle qui, dans le cas de notre mercure vibrant, produisait les ondes stationnaires dont nous avons parlé ci-dessus.

Au centre de l'écran où on observe les franges, les ondes lumineuses provenant des deux fentes ont fait exactement des trajets de même longueur; ces ondes arrivent en ce point en concordant, c'est-à-dire que l'onde de la fente de droite y a ses creux et ses sommets en même temps que l'onde de la fente de gauche. Donc ces ondes s'ajoutent, et la lumière étant renforcée, on a une bande lumineuse. Au contraire, un peu à droite de ce point central de l'écran l'onde lumineuse provenant de la fente de droite a parcouru un chemin un peu plus court que l'onde lumineuse provenant de la fente de gauche. Si la différence de ces deux chemins est égale à exactement la moitié de la longueur d'onde de la lumière considérée, les creux de l'onde de droite arriveront en ce point de l'écran en même temps que les pleins de l'onde de gauche, les deux ondes s'annuleront, se détruiront, il y aura immobilité de ce point de l'espace. Or, en optique, immobilité et obscurité, c'est synonyme, puisqu'il y a lumière seulement quand il y a ondulation de ce qu'on appelle classiquement l'éther et de ce que plus prudemment j'appellerai seulement l'espace. Donc, en ce point de l'espace, il y aura une frange obscure. Un peu plus loin sur l'écran, la différence des chemins de mes deux rayons lumineux ayant continué à augmenter, cette différence devient égale à une longueur d'onde entière ; les deux ondes concordent et s'ajoutent, il y a de nouveau une frange brillante. Plus loin encore vers la droite sur l'écran, la différence des deux chemins lumineux est égale à une longueur d'onde et demie; les ondes sont discordantes, il y a de nouveau frange obscure; plus loin encore cette différence atteint deux longueurs d'onde, il y a de nouveau frange brillante. Ainsi de suite. Il est facile de comprendre d'après cela que la distance sur l'écran de deux franges brillantes successives est d'autant plus grande que la longueur d'onde est plus grande. Effectivement on constate que les franges sont moins rapprochées, moins serrées quand on opère avec de la lumière rouge qu'avec de la lumière bleue ou violette. C'est pour cela que, quand on opère avec de la lumière blanche, qui contient toutes les longueurs d'ondes visibles, les franges arrivent à

empiéter les unes sur les autres et le phénomène est moins net.

C'est pourquoi afin d'observer nettement les phénomènes d'interférence on utilise uniquement de la lumière monochromatique.

Il existe d'ailleurs, dans le cas de l'expérience précédente, une relation numérique simple, facile à imaginer d'après ce qui précède entre l'écartement des deux fentes, leur distance à l'écran, l'écartement des franges et la longueur d'onde employée. Cette relation permet de déduire la distance de l'écran aux fentes des autres données, car il est clair que les franges seront d'autant plus écartées que l'écran est plus loin des deux fentes. On voit ainsi comment, même sous sa forme primitive, la plus simple et la plus schématique, le phénomène des interférences pouvait permettre de mesurer des longueurs.

Il me reste à montrer maintenant comment Fizeau a donné une forme utilisable et en quelque sorte définitive à cette admirable application optique qu'est la métrologie interférentielle.

A quoi tout cela peut-il bien servir? Quels en ont été les résultats? Je veux tout de suite répondre à ces questions, avant d'aller plus loin : 1° Les interférences ont permis de préciser et de définir, avec une exactitude, une rigueur et une constance non encore obtenues, les valeurs des étalons de mesure et de poids, valeurs qui sont à la base de toutes les sciences exactes et aussi du commerce et de l'industrie, et sans lesquelles le mercantilisme lui-même serait impossible ; 2° Les interférences ont permis depuis peu d'aborder la mesure directe, jusque-là impossible, des dimensions des étoiles; 3° Les interférences ont permis, grâce aux expériences célèbres de Michelson et Morley, d'avoir une opinion nette sur la question si controversée du mouvement relatif de la terre et de l'éther; les résultats de ces expériences ont servi de base aux théories récentes par lesquelles le physicien Einstein a bouleversé totalement le fondement de nos notions du monde extérieur.

C'est les deux premières de ces trois grandes conquêtes des interférences que je voudrais succinctement examiner aujourd'hui, me réservant d'étudier ultérieurement la troisième avec toutes ses conséquences.

*
* *

Lorsqu'on pose, sur une lame de verre parfaitement plane, une surface de verre légèrement convexe (comme une lentille plan-

convexe), on détermine ainsi une petite lame d'air dont l'épaisseur, nulle au centre (là ou le verre convexe touche le verre plan), va en augmentant vers l'extérieur.

En faisant tomber de la lumière sur ce système, on constate que cette lumière, après réflexion, est visible sous forme d'une série d'anneaux alternativement sombres et brillants. Ce sont les « anneaux de Newton. » Leur formation est aisée à comprendre : une fraction de chaque rayon lumineux est réfléchie par la surface convexe du verre et suit, au retour, le même chemin qu'une autre fraction de ce rayon lumineux laquelle, après avoir traversé cette surface convexe et la petite épaisseur d'air sous-jacente, est réfléchie par le verre plan placé au-dessous. Lorsque ces deux fractions du rayon réfléchi ont entre elles une différence de marche égale à une demi-longueur d'onde de la lumière, elles interfèrent en formant un point obscur. Cette différence de marche correspond à une certaine épaisseur de la lame d'air ; cette épaisseur est la même suivant un cercle autour du point de contact des deux verres. On verra donc une frange circulaire noire, un anneau obscur ; un peu à l'extérieur de cet anneau, la lame d'air un peu plus épaisse produit entre les deux rayons réfléchis une différence de marche égale à une longueur d'onde, d'où renforcement de leur lumière et production d'un anneau lumineux.

Supposons maintenant que, suivant l'idée géniale de Fizeau, on déplace lentement, à l'aide d'une vis à pas très fin, les deux lames de verre, l'une par rapport à l'autre, de façon à augmenter peu à peu leur écartement. On augmentera du même coup en chaque point l'épaisseur de la lame d'air intercalée, c'est-à-dire la différence de marche produite entre les deux rayons réfléchis sur les deux faces de cette lame d'air. Il s'ensuit évidemment que chaque anneau noir et chaque anneau brillant qui correspondent à une différence de marche donnée, c'est-à-dire à une épaisseur donnée de la lame d'air, se rapprocheront du centre, puisque, quand on écarte les deux verres (l'un plan et l'autre convexe, rappelons-le), les points de la lame d'air correspondant à une épaisseur donnée de celle-ci se rapprochent du centre. Par conséquent, on verra un courant continu d'anneaux qui se contracteront, se précipiteront vers le centre pour y disparaître et que suivront indéfiniment d'autres anneaux venus de l'extérieur à mesure qu'on augmentera l'épaisseur de la lame d'air formant ces anneaux. Connaissant la longueur d'onde exacte de la lumière incidente, il suffira de compter le nombre des anneaux qui viennent s'évanouir au centre pour mesurer exactement, *à bien moins d'un*

millième de millimètre près (1), la quantité dont on aura écarté les deux lames de verre.

Cette idée géniale et féconde de notre Fizeau a été admirablement mise en œuvre par le physicien américain Michelson. Celui-ci a tout d'abord découvert des sources de lumière parfaitement monochromatiques, c'est-à-dire constituées par une raie spectrale lumineuse d'une longueur d'onde tout à fait nette et bien délimitée. Ceci est important, car si la source n'est pas parfaitement monochromatique, les franges observées lorsque l'épaisseur d'air augmente finissent par se brouiller. Finalement, Michelson s'est arrêté, comme source lumineuse, à la lumière que fournit dans un tube à vide à faible pression et sous l'influence du courant électrique la vapeur d'un certain métal, le cadmium. Dans ces conditions, à peu près toute la lumière de ce métal incandescent est concentrée dans trois raies spectrales, l'une rouge, l'autre verte, la troisième bleue et qui sont parfaitement monochromatiques.

Je n'insiste pas, car ils n'ont pas d'intérêt ici, sur les dispositifs mécaniques et optiques d'une rare ingéniositié qui ont finalement permis à Michelson de réaliser son objectif : la mesure de longueurs relativement considérables par le moyen des franges d'interférence. Le principe seul de la méthode nous importe ici, et nous venons de l'exposer.

Michelson et M. Benoît, directeur du Bureau international des poids et mesures, ont déterminé de la sorte la longueur exacte du mètre étalon international qui est déposé à ce bureau. Ils ont trouvé ainsi que la valeur du mètre égale 1553164,02 fois la longueur d'onde de la raie rouge du cadmium. D'où l'on déduit réciproquement que la longueur d'onde de cette raie rouge est égale à 0,64384700 millième de millimètres.

Cette détermination est fondamentale pour le présent et l'avenir de la métrologie et de toutes les sciences de précision. Si le mètre étalon venait à disparaître, ou s'il subissait, — comme c'est fort possible avec le temps, — des altérations physico-chimiques qui modifient sa longueur, cela n'aurait plus maintenant d'inconvénients et cela n'entraînerait aucune incertitude dans la comparaison des résultats numériques de la physique d'aujourd'hui et de demain. On a en effet maintenant le moyen de reproduire exactement la longueur du

(1) Puisque chaque frange de lumière jaune correspond à un déplacement d'à peine un quart de millième de millimètre.

mètre par le moyen des raies spectrales du cadmium, par le moyen d'un phénomène optique rigoureusement constant.

La détermination de Michelson et Benoît a été reprise postérieurement au moyen d'une méthode interférentielle encore plus précise imaginée par deux éminents physiciens français, MM. Pérot et Fabry. Le point essentiel de cette méthode ingénieuse et précieuse, que je regrette de ne pouvoir décrire ici, consiste dans ce fait que les franges d'interférence sont observées par *transmission* à travers une lame d'air et non plus par réflexion sur cette lame. Cette lame est délimitée par deux surfaces de verre faiblement argentées, de telle façon que la lumière puisse traverser ces couches minces d'argent, en partie directement, en partie après double réflexion. Ce dispositif a divers avantages sur celui de Michelson.

Finalement, entre les mains de MM. Fabry, Pérot et Benoît, la méthode a établi que la longueur du mètre (toujours à 15° et sous la pression d'une atmosphère) est égale à 1 553 164, treize fois la longueur d'onde de la raie rouge du cadmium. Ce nombre ne diffère même pas d'un millionième de celui obtenu par la méthode de Michelson. Ainsi a été obtenue une des données essentielles de la science moderne, car il n'est de science que du mesurable, et l'exactitude de la science est fonction de celle des mesures. Ἀεὶ θεὸς γεωμετρεῖ, disaient déjà les Grecs.

***

Que les longueurs d'onde de la lumière dussent un jour, — après que toutes les autres méthodes directes avaient échoué, — servir à mesurer les dimensions des lointaines étoiles; qu'ainsi l'infiniment petit fût seul à pouvoir nous dévoiler l'infiniment grand, c'est ce que beaucoup eussent malaisément imaginé *a priori*.

Et pourtant Fizeau longtemps à l'avance avait conçu et préparé cette merveille. Ici encore ce grand Français fut un génial précurseur et il indiqua et inventa la méthode dont son siècle ne devait pas voir la réalisation.

Voici ce qu'écrivait Fizeau en 1868 dans un rapport à l'Académie des sciences : « Il existe pour la plupart des phénomènes d'interférence une relation remarquable et nécessaire entre les dimensions des franges et celle de la source lumineuse, en sorte que des franges d'une ténuité extrême ne peuvent prendre naissance que lorsque la source lumineuse n'a plus que des dimensions angulaires insensibles : d'où, pour le dire en passant, il est peut-être permis d'espérer qu'en s'appuyant sur ce principe et en formant, par exemple, au moyen de

larges fentes très écartées, des franges d'interférence au foyer des grands instruments destinés à observer les étoiles, il deviendra possible d'obtenir des données nouvelles sur les diamètres angulaires de ces astres. »

Cette remarque étonnante, cette divination, ici encore comme dans le cas de la détermination du mètre en longueurs d'ondes lumineuses, il devait appartenir à Michelson d'en être le réalisateur là où Fizeau avait été le cerveau divinateur et le guide.

Mais reprenons la chose pour la rendre, si possible, plus claire. On n'avait jusqu'ici aucun moyen de mesurer directement le diamètre, la grosseur des étoiles. La raison en était leur fantastique éloignement; la plus rapprochée de nous, si elle avait la même grosseur que le soleil, n'aurait qu'un diamètre apparent égal à celui d'une bille d'un centimètre vue à 500 kilomètres de distance. Dans une lunette, cela donnerait une image plus petite que la tache lumineuse un peu étalée qui constitue l'image d'un point éloigné sans dimensions, tache dont l'étalement provient de la diffraction des rayons lumineux de l'étoile par les bords de l'objectif. Cette diffraction est cause que plus la lunette dont on se sert est puissante, plus son objectif est large, plus l'image d'une étoile donnée y est petite, nette, concentrée. L'image d'une étoile dans une lunette est en effet constituée par un petit disque brillant qu'entourent des petits cercles alternativement sombres et lumineux qui sont des franges d'interférence.

Ils sont dus à ce que les divers rayons lumineux ayant traversé l'objectif de la lunette convergent au foyer de celle-ci en certains points en se renforçant, et à côté en se détruisant, selon leurs différences de marche, ainsi qu'il a été expliqué ci-dessus, c'est-à-dire suivant que leurs ondes vibrent dans le même sens ou en sens contraire au point de convergence. Quoi qu'il en soit, si, suivant la suggestion de Fizeau, on reçoit les rayons lumineux provenant d'un disque lumineux éloigné, non plus sur tout l'objectif, mais sur un écran placé devant lui et qui ne les laisse passer que par deux fentes, il se produit au foyer de la lunette deux systèmes de franges alternativement brillantes et lumineuses et correspondant chacun à une des fentes.

Or l'expérience, d'accord avec la théorie qui a été établie d'une façon complète et magistrale par Michelson, montre que ces franges disparaissent lorsque l'écartement des deux fentes est dans un certain rapport numérique connu avec le diamètre du disque, parce qu'alors les parties lumineuses d'un des systèmes de frange se super-

posent exactement aux parties sombres de l'autre. La méthode avait été dès 1891 appliquée par M. Michelson, puis par M. Hamy (qui l'avait ingénieusement perfectionnée à l'Observatoire de Paris) à certains astres d'un diamètre apparent très faible, tels que les satellites de Jupiter.

Pour les disques stellaires, elle paraissait alors inapplicable, faute d'instruments astronomiques assez puissants, car les deux fentes employées doivent être d'autant plus écartées que le disque observé est plus petit. L'Observatoire de Mount Wilson aux États-Unis possède depuis peu un télescope dont le miroir a 2 mètres 50 d'ouverture, ce qui en fait une pièce unique au monde.

Tout récemment, M. Michelson a entrepris d'essayer la méthode interférentielle en l'appliquant à cet instrument colossal et unique pour la détermination des diamètres stellaires. On avait encore augmenté l'écartement des deux faisceaux lumineux provenant de l'étoile observée et pénétrant dans les deux fentes placées devant le télescope, grâce à l'artifice très simple que voici. Chacun sait que dans les jumelles de campagne à prisme, et afin notamment d'augmenter la sensation du relief, les deux objectifs sont beaucoup plus écartés que les oculaires, et que cela est possible grâce à un système de prismes qui réfléchissent et rapprochent ensuite les rayons lumineux reçus par les objectifs. Pareillement on a placé devant le télescope de Mount Wilson un système de miroirs fixés sur un tube perpendiculaire à la lunette et écartés d'une trentaine de mètres, de telle sorte que les deux faisceaux qui formaient des franges au foyer du télescope étaient aussi écartés que s'ils avaient été reçus aux extrémités diamétrales d'un objectif de 30 mètres d'ouverture.

Dans ces conditions, on a constaté que l'on obtenait l'extinction des deux systèmes de franges pour une certaine étoile, Alpha de la constellation d'Orion, qu'on appelle aussi Bételgeuse, ce qui a conduit à attribuer à cette étoile un diamètre apparent égal à 46 millièmes de secondes d'arc. Il n'est pas très grand, cet angle, puisque c'est l'angle sous lequel on verrait une bille de 1 centimètre à 47 kilomètres de distance. Et pourtant, c'est le plus grand des diamètres apparents que nous présentent les étoiles et le seul qui, par cela même, ait pu jusqu'ici être directement mesuré.

Chose remarquable, ce nombre coïncide à très peu près avec celui qui résulte d'une méthode de calcul indirecte indiquée par nous il y a dix ans à l'Académie des Sciences et qui déduit les diamètres

apparents des étoiles de leurs températures effectives. Heureuse et suggestive confirmation !

D'ailleurs, Bételgeuse qui, pareille par sa couleur à un rubis, constitue l'agrafe supérieure du scintillant baudrier d'Orion, n'est de loin pas une des étoiles les plus rapprochées de la Terre. Les mesures jusqu'ici effectuées de sa parallaxe conduisent à lui assigner une distance à la Terre telle qu'il faut à la lumière environ cent cinquante ans pour la parcourir, c'est-à-dire environ cinquante fois plus qu'il ne lui en faut pour nous venir de l'étoile la plus rapprochée de nous.

Tout cela permet de calculer le diamètre réel de l'étoile Bételgeuse que l'on trouve ainsi égal à trois cents fois celui de notre soleil, c'est-à-dire à plus de 415 millions de kilomètres. Autrement dit, la sphère qui constitue la surface de cette étoile monstrueuse contiendrait dans son intérieur, si le soleil était transporté en son centre, la moitié au moins de notre système planétaire, et l'orbite terrestre tout entière, puisque cent cinquante millions de kilomètres seulement séparent la terre du soleil.

Voilà les choses que nous apprennent ces petites ondulations infra-microscopiques et serpentines que sont les vibrations lumineuses. Pour réussir à mesurer ce qu'il y a de plus vaste parmi les objets de l'Univers, il a fallu recourir finalement à ce qu'il y a de plus minuscule. Singulière confirmation, et combien inattendue, de la profonde vérité incluse par Pascal dans son parallélisme des deux infinis.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Avant la Conférence de Londres et après l'entrevue préparatoire qui avait eu lieu à Lympne entre les premiers ministres britannique et français, M. Aristide Briand avait rendu compte de la situation à la Chambre des députés et au Sénat en d'admirables discours qui avaient reçu des deux assemblées l'accueil le plus chaleureux. « Il n'est pas de promesses que l'Allemagne n'ait multipliées, déclarait-il au Palais-Bourbon; il n'est pas de conversations qu'elle n'ait recherchées, de délais qu'elle n'ait sollicités, dont quelques-uns lui ont été accordés, et tout cela pour n'aboutir à rien, sinon à gagner du temps. Si, se retournant vers nous, elle nous adressait des propositions dilatoires, si elle nous proposait des négociations nouvelles, elle a toutes raisons de penser que nous lui dirions : « Plus de paroles, des actes; plus de promesses, des garanties. » Quelques minutes plus tard, au Luxembourg, le Président du Conseil ajoutait : « Nous sommes allés de déception en déception; nous avons enregistré promesses sur promesses; toujours, le moment venu de réaliser, qu'il s'agit de sécurité ou qu'il s'agit de réparations, nous avons rencontré la mauvaise volonté, j'aurais le droit de dire, la mauvaise foi de l'Allemagne... Je suis sûr que, le 1er mai, les Alliés, qui poursuivaient hier la victoire sur les champs de bataille, se retrouveront unis sur les champs de justice. »

La Conférence de Londres n'a malheureusement réalisé ni les espérances de M. Briand ni les nôtres, et lorsque nous en reparlerons dans quelques mois, je ne sais trop si nous ne serons pas amenés à répéter que « nous sommes allés de déception en déception. » Peut-être ne nous apercevrons-nous pas immédiatement des nouveaux sacrifices que nous avons faits: ils n'apparaissent qu'à une lecture attentive des documents. Mais un prochain avenir se chargera sans doute

Copyright by Raymond Poincaré, 1921.

de mettre la vérité en lumière. Il est pénible de penser que ce n'est pas seulement « la mauvaise volonté » ou « la mauvaise foi » de l'Allemagne qui vient de nous infliger cette déconvenue supplémentaire. Le Président du Conseil a trouvé contre lui, chez certains de nos alliés, un parti pris de concessions qui a tout emporté et, non seulement il a été accordé à l'Allemagne un délai de douze jours après l'échéance du 1er mai mais on a introduit, dans les conditions qui lui ont été signifiées, une multitude de savantes atténuations dont les effets se feront longtemps sentir. Les Chambres françaises s'étant dispersées à l'occasion de la session des Conseils généraux, le Président du Conseil n'a pu encore présenter des explications officielles sur les décisions prises à Londres. C'est donc au premier ministre anglais que nous demanderons la pensée qui a inspiré les gouvernements alliés. Il l'a exposée dans un des discours les plus brillants qu'il ait prononcés. Je laisse de côté les conseils de modération qu'il a cru devoir prodiguer à la France et qui ont paru un peu indiscrets à quelques-uns de nos compatriotes. Ne soyons pas trop chatouilleux. M. Lloyd George nous donne l'exemple de la franchise entre amis. Nous en sommes plus à l'aise pour parler nous-mêmes en toute sincérité. Le premier ministre a, du reste, rendu à la France un hommage très émouvant et il a cherché, sinon à justifier, du moins à exposer nos revendications, avec un effort de compréhension dont il faut lui savoir gré. « La position de la France, a-t-il dit, n'est pas la nôtre. Nous sommes entourés par la mer, la mer avec ses tempêtes, qui nous sépare de l'Allemagne, une Allemagne dont les meilleurs cuirassés sont au fond de l'eau. La position de la France n'est pas non plus celle de l'Italie. Il y a la haute muraille des Alpes, et la ville de Rome est située à des centaines de milles de toute frontière. Mais la France, elle, elle a le souvenir, et un souvenir de mémoire d'homme, de deux invasions, et au cours d'une de ces invasions, sa capitale a été occupée ; elle a été bien près d'être occupée au cours de l'autre. » L'homme qui tient ce langage est, on le sent tout de suite, un grand ami de la France. Il n'est cependant pas toujours très exactement renseigné sur notre état d'esprit, sur nos intérêts, sur nos besoins, et il lui arrive de les sacrifier un peu trop facilement aux besoins, aux intérêts et à l'état d'esprit anglais. C'est, nous sommes bien forcés de le reconnaître, ce qui vient encore de se passer à Londres.

M. Lloyd George a énuméré avec beaucoup de précision tous les manquements qu'il y a lieu de relever à la charge de l'Allemagne. Il a noté que, si elle avait remis jusqu'à présent la plupart de ses canons

lourds, elle avait, en revanche, conservé nombre de fusils et de mitrailleuses et irrégulièrement constitué des organisations militaires qui, réunies ensemble, peuvent former le noyau d'une armée très importante. Il a montré que l'attitude de l'Allemagne n'avait pas été plus satisfaisante dans la question des criminels de guerre et qu'après avoir été autorisé par les Alliés à ne pas livrer ces coupables, le Gouvernement du Reich retardait systématiquement les poursuites devant la Cour de Leipzig. Pour les réparations, il a nettement déclaré que, malgré l'indulgence des Alliés, l'Allemagne avait failli à ses obligations et même laissé voir qu'elle ne voulait pas les remplir. Il lui a reproché de chercher aujourd'hui à répudier ses responsabilités. Il a fait justice de tous les faux-fuyants imaginés par elle ; il a traité ses offres de dérisoires ; il a rappelé les concessions faites par les Alliés à Boulogne, à Spa, à Bruxelles, à Londres, et il a ajouté : « Tous ces efforts pour amener l'Allemagne à des propositions loyales ayant échoué, il ne restait plus qu'à en venir aux prescriptions du traité, et la Commission des Réparations a alors donné ses conclusions. »

Nous verrons tout à l'heure s'il est exact qu'on soit revenu aux prescriptions du traité et quel sort ont eu les conclusions de la Commission. Suivons, d'abord, M. Lloyd George. Il rappelle que la dette allemande a été fixée à 6 milliards 600 millions de livres sterling or, c'est-à-dire à cent trente-deux milliards de marks or et il analyse les différents revenus que l'Allemagne peut, d'après lui, affecter au règlement de cette dette, prestations en nature, main-d'œuvre allemande, à propos de laquelle il prévoit des objections et des difficultés, et enfin prélèvement de vingt-cinq pour cent sur les exportations allemandes, prélèvement qui s'exécutera, dit-il, non pas en marks, mais en traites de change. Analyse un peu rapide et fort incomplète. M. Lloyd George néglige des moyens de paiement tels, par exemple, que les avoirs allemands à l'étranger. Pendant la guerre, les Français qui possédaient des valeurs étrangères les ont remises à l'État. Le gouvernement allemand peut donc bien, de son côté, comme il l'a déjà fait, du reste, au cours des hostilités, obtenir que ses nationaux lui livrent, contre remboursement en marks, les titres étrangers qu'ils détiennent ou les avoirs qu'ils gardent dans des banques, hors des frontières du Reich. Si l'Allemagne rencontrait, d'aventure, quelques difficultés de la part de ses capitalistes, il ne lui serait pas difficile de briser ces résistances. Il suffirait qu'elle le voulût ou qu'elle y fût contrainte par les Alliés.

Ce qui est certain, c'est que, pendant toute la durée de la guerre

et depuis l'armistice, les valeurs étrangères ont été, dans toutes les Bourses allemandes, l'objet d'importantes transactions. Le gouvernement du Reich a, à cet égard, des informations précises, puisque, dès le 23 août 1916, une ordonnance a prescrit à toute personne habitant l'Allemagne de déclarer les valeurs étrangères qu'elle avait en sa possession et les valeurs allemandes qu'elle avait déposées à l'étranger. De même, une ordonnance du 22 mars 1917 a autorisé le chancelier de l'Empire à exiger le prêt des valeurs étrangères qui seraient désignées par les pouvoirs publics et, en fait, toute une série de valeurs suédoises, danoises et suisses, puis, plus tard, d'obligations américaines, ont été expropriées. Le Président de la conférence de Bruxelles a transmis au Reich, en janvier dernier, un questionnaire relatif aux conséquences de cette réglementation et à l'état actuel des avoirs étrangers de l'Allemagne. Suivant sa coutume, le gouvernement allemand n'a pas fourni les informations qui lui étaient demandées, mais la Commission des Réparations a actuellement entre les mains la preuve que les nationaux allemands ont conservé une grande partie des valeurs étrangères qu'ils possédaient avant la guerre et que même bon nombre d'entre eux se sont constitué, au dehors, depuis la paix, des avoirs nouveaux, provenant de sources diverses. Les hommes d'affaires allemands ont repris, avec une activité nouvelle, la tradition de l'impérialisme économique et ils ont recommencé à s'engager dans de grandes entreprises étrangères. On sait comment le groupe Stinnes a pénétré en Italie et en Autriche ; on se rappelle, en particulier, l'affaire de l'Alpine Montangesellschaft. Mais l'Institut Solvay, de Bruxelles, a déjà signalé à la Commission des Réparations une cause beaucoup plus curieuse de formation d'avoirs allemands à l'étranger. C'est l'évasion fiscale. La fraude a pris, en Allemagne, des proportions invraisemblables. Les contribuables du Reich s'arrangent, de plus en plus, pour ne pas payer leurs impôts. Ils exportent des billets de banque allemands ou des valeurs industrielles allemandes, et ils cherchent à s'en débarrasser à l'étranger contre des sommes qu'ils déposent dans des banques ou avec lesquelles ils achètent des valeurs. De même, beaucoup d'industriels ou de commerçants, faisant des opérations extérieures, laissent intentionnellement le gros de leurs bénéfices hors du Reich. Pour arriver, sans doute, au même but, de grands établissements se créent des filiales dans divers pays : témoin la maison Mendelsohn et la Deutsche Bank elle-même, qui se sont donné récemment des filiales hollandaises. Aussi bien, dans son numéro du 2 avril dernier, la *Gazette de Francfort* constatait-elle que,

depuis la guerre, les avoirs allemands dans les anciens pays neutres, notamment en Hollande et en Suisse, avaient considérablement augmenté ; et les placements à l'étranger sont si bien devenus une habitude pour les gens du Reich qu'au mois de janvier, la *Vossische Zeitung* y consacrait une étude spéciale, remplie de recommandations et de conseils. Les experts de M. Lloyd George ne paraissent pas lui avoir donné, à ce sujet, les moindres renseignements. Omission fâcheuse, car le premier ministre britannique aurait certainement tiré, du récit de ces économies allemandes, de brillants effets oratoires.

Il a cependant, suivant son expression, invité le peuple allemand à regarder en face « des faits désagréables. » — « C'est, a-t-il déclaré, une excellente chose pour le peuple allemand lui-même que de s'entendre dire fermement et nettement que, s'il n'accepte pas les demandes des Alliés, ceux-ci doivent et veulent agir. » Il a alors expliqué que la France était prête à marcher dès le 1er mai et qu'elle désirait en finir, mais qu'elle s'était rendue à l'appel que lui avait adressé l'Angleterre et qu'elle avait consenti à ajourner encore sa marche en avant, pour donner à l'Allemagne une nouvelle occasion de réfléchir. Puis, préoccupé, comme à l'ordinaire, de répondre aux critiques dirigées contre lui par ses compatriotes, M. Lloyd George a cherché à démontrer que le Conseil suprême ne s'était pas laissé influencer « par les banquiers israélites. » Cette réplique s'adressait spécialement à la *Morning Post*. Le grand journal conservateur avait, le 2 mai, publié les lignes suivantes : « Que gagnerait donc notre pays à capituler devant l'Allemagne après tant de sacrifices? Ces mystérieuses influences qui montrent tant de sévérité pour la France « chauvine » et tant de sympathie pour la « nouvelle Allemagne, » qui sont si dures pour M. Poincaré, si indulgentes pour M. Stinnes, prétendent que l'action directe bouleversera l'Europe; c'est, au contraire, l'absence d'action directe qui maintient le trouble en Europe. » Quelques jours après, la *Morning Post* mettait les points sur les i ; elle nommait « les mystérieuses influences : » elle désignait, en toutes lettres, des banquiers germanophiles de la Cité. M. Lloyd George a tenu naturellement à se défendre d'avoir cédé aux suggestions intéressées de quelques financiers cosmopolites, et personne n'a le droit de mettre sa parole en doute. Mais il n'est pas moins vrai que la combinaison à laquelle s'est arrêté le Conseil suprême donnera lieu à de vastes opérations bancaires où malheureusement la France, nous allons le voir, ne sera pas toujours la première à trouver son compte.

Le discours de M. Lloyd George a fait taire l'opposition. Ceux des hommes politiques anglais qui avaient trouvé jusqu'ici qu'on ne ménageait pas assez l'Allemagne se sont déclarés satisfaits. Seul ou presque seul, le journal officieux des Bolchévistes et des communistes, le *Daily Herald*, a encore jugé trop dures les conditions faites au Reich et prétendu un peu témérairement que c'était « l'école Poincaré » qui triomphait. Tous ceux des autres journaux qui avaient antérieurement critiqué les accords de Paris, comme imposant à l'Allemagne des charges excessives et disproportionnées à sa capacité de paiement, se sont ralliés aux nouveaux accords de Londres. Avec de très légères réserves, M. Keynes lui-même a donné son approbation aux conclusions adoptées. Aussi bien dans des feuilles allemandes que dans le *Manchester Guardian*, il a expliqué que l'intérêt du Reich était de s'incliner. Il a donné, d'abord, une raison politique : « Signez, a-t-il dit aux Allemands. La menace française s'évanouira ; la Ruhr ne sera pas occupée ; et alors, nous nous emploierons peu à peu, nous autres, à faire réduire la créance des Alliés. » Il a produit, en outre, des arguments financiers, et montré que les accords de Londres étaient beaucoup plus avantageux pour l'Allemagne que ceux de Paris.

« Ne vous laissez pas effrayer, a-t-il dit aux Allemands, par le chiffre théorique de 132 milliards, qu'a fixé la Commission des Réparations. Il n'existe que sur le papier. D'après l'état qui vous a été adressé, vous n'êtes, en réalité, tenus de payer qu'une annuité fixe de 2 milliards de marks or et une annuité variable représentant 26 p. 100 de votre commerce extérieur. Quel est le chiffre actuel de vos exportations ? Quatre milliards de marks or. Il coulera de l'eau sous les ponts de la Ruhr avant qu'elles s'élèvent à vingt-quatre milliards de marks or. Vous aurez donc très peu à payer dans les années prochaines ; et, comme, d'autre part, il est convenu que les sommes que vous ne pourrez pas verser ne formeront pas boule de neige, tout se traduira finalement par un nouveau rabais sur la créance des Alliés. Prenez donc patience. D'autre part, quoi qu'il arrive, vous n'avez qu'à comparer les accords de Londres avec ceux de Paris pour constater que, malgré l'opposition de la France, nous vous faisons maintenant des propositions beaucoup plus favorables pour vous. Les accords de Paris comportaient des annuités fixes progressives et une annuité variable correspondant à 12 p. 100 de vos envois à l'étranger. Rapprochez les chiffres. Vous verrez que la combinaison qu'on vous offre maintenant est sensiblement moins lourde. Empressez-vous d'accepter. »

Il a été, tout de suite, facile de prévoir que l'Allemagne suivrait ces conseils. Elle s'est débattue quelques jours dans une crise ministérielle qui lui a permis de traîner les choses jusqu'à la dernière heure. Elle a constitué un nouveau Cabinet. M. Wirth, devenu chancelier et ministre des Affaires étrangères, s'est chargé de faire accepter l'ultimatum par le Reichstag, et 221 voix contre 175 ont adopté son programme. Capitulation, résignation ou calcul? L'avenir nous le dira. Voyons, en attendant, quel est, au juste, le présent.

La Commission des Réparations avait souverainement jugé que, sur les vingt milliards de marks or que le traité obligeait l'Allemagne à verser avant le 1er mai, huit seulement avaient été payés. Elle avait mis le gouvernement du Reich en demeure de s'acquitter, pour la date convenue, du reliquat de douze milliards et notamment de remettre un milliard d'or sur l'encaisse métallique dont il disposait. Elle avait officiellement constaté la carence de l'Allemagne et, conformément aux prescriptions du Traité, elle s'était retournée vers les Gouvernements pour leur signaler que le moment était venu de recourir aux sanctions et aux mesures de coercition. Dans sa déclaration du 5 mai, le Conseil suprême a lui-même rappelé que l'Allemagne avait, sur ce point, manqué à ses obligations. Mais, au lieu de prendre, comme c'était son droit, des garanties immédiates, il a fait venir à Londres la Commission des Réparations et il a obtenu d'elle qu'elle retirât la sommation qu'elle avait envoyée à l'Allemagne. Dans l'état de paiements qu'elle a dressé le 6 mai, elle n'a plus, en effet, exigé le versement des douze milliards. Elle a seulement demandé que, pour une date ultérieure, c'est-à-dire pour le 1er juillet 1921, il fût créé par l'Allemagne des obligations jusqu'à concurrence du montant de la dette échue. Ces obligations porteront un intérêt de cinq pour cent de leur capital nominal et il sera mis, en outre, de côté un pour cent, en vue de les amortir. Les nations créancières en tireront ce qu'elles pourront, auprès des grands banquiers qui les voudront bien prendre, et, alors même qu'elles ne recevraient que sept ou huit milliards, l'Allemagne sera libérée de tout ce qu'elle doit aujourd'hui. Quant à la remise du milliard de marks or appartenant à la Reichsbank, il n'en est plus question. Sous la pression des gouvernements alliés, la Commission retire sa réclamation. Elle accorde un délai supplémentaire de vingt-cinq jours au Reich et elle lui permet de s'acquitter, non plus en or, mais en devises étrangères, en traites sur l'étranger ou en effets à trois mois sur le Trésor allemand.

Le Conseil suprême, puisqu'il faut encore l'appeler de ce nom, a également reconnu, dans sa déclaration du 5 mai, que l'Allemagne n'avait pas désarmé; et au moment même où il faisait cette constatation, nous assistions, en effet, au scandaleux spectacle de l'Orgesch, s'apprêtant à marcher sur la Haute-Silésie. Jamais n'avait été plus justifiée la phrase qu'avait écrite le Cardinal Dubois dans sa belle lettre à l'archevêque de Cologne : « La patience de la France est à bout. » D'après la convention du 29 janvier, le terme fixé par le traité pour la dissolution de l'Orgesch et de l'Einwohnerwehr, a été reculé jusqu'au 30 juin prochain; mais, dans un mois et demi, le désarmement militaire, naval et aérien, doit être total. Non seulement, l'Allemagne n'a rien fait pour le préparer; mais elle se sert de ses organisations illicites pour menacer la Pologne. Le Gouvernement français lui a signifié qu'il considérerait comme une violation du traité toute incursion de ces troupes de police en Haute-Silésie et il a eu parfaitement raison de prendre cette attitude. Mais, si l'Allemagne passe outre, que décideront les Alliés? Faudra-t-il que, malgré le rappel de la classe 19 et tous les préparatifs faits pour l'occupation de la Ruhr, nous restions inactifs jusqu'au 30 juin et que nous nous laissions, dans l'intervalle, braver par le Reich?

La Commission des Réparations, usant d'une extrême modération, avait fixé à cent trente-deux milliards le montant de la créance alliée En procédant à cette évaluation, elle avait déduit du chiffre des dommages les restitutions faites ou à faire par l'Allemagne et elle n'avait pas non plus compris dans le total de la dette ce que doit verser l'Allemagne pour rembourser aux Gouvernements alliés et associés les sommes que leur a empruntées la Belgique. Mais, même augmentée de ces deux éléments, l'estimation de la Commission restait fort au-dessous de la réalité. Elle avait été le résultat d'un compromis assez pénible entre le délégué français, l'honorable M. Dubois, et le représentant anglais, sir John Bradbury, depuis lors démissionnaire, qui voulait s'en tenir au chiffre de cent quatre milliards et qui avait défendu la thèse du Gouvernement britannique avec une habileté passionnée. On pouvait, du moins, espérer que, dans l'état de paiements, dressé ensuite par la Commission, il ne serait fait aucune remise sur le total ainsi fixé. Le Traité de Versailles prenait même soin de dire que, si la Commission avait la faculté d'accorder des délais à la majorité des voix, elle ne pouvait rien remettre de la dette qu'à l'unanimité (Paragraphe 13 de l'annexe II). Mais, à Londres, la Commission, délibérant sous l'aile du Conseil suprême, a fini par

adhérer à d'ingénieuses combinaisons qui auront pour effet de volatiliser une partie des cent trente-deux milliards.

Elle a imaginé, — ou on a imaginé pour elle, je ne sais, — deux autres séries d'obligations, s'ajoutant à celle dont j'ai parlé plus haut. Le 1er novembre prochain, il sera créé de nouveaux titres pour trente-huit milliards de marks or. Comme les premiers, ils porteront intérêt à 5 p. 100 et seront amortis au moyen d'un versement annuel de 1 pour 100 à opérer par l'Allemagne. Les Puissances créancières négocieront encore ces bons comme elles le pourront; elles les placeront, si elles trouvent preneurs, en Amérique ou ailleurs; et, comme il est évident que personne n'acceptera sans rabais des bons allemands ne rapportant que 5 pour 100, la différence entre le prix de cession et le pair restera à la charge des créanciers. Quant à l'Allemagne, elle sera créditée du chiffre nominal, comme si nous l'avions touché. J'entends qu'on nous dit : Le Traité, lui aussi, prévoyait que la Commission des Réparations recevrait de l'Allemagne, en trois tranches, des bons au porteur pour cent milliards de marks or, et l'intérêt de 5 pour 100 ne devait commencer qu'en 1926 ; jusque-là, ces valeurs ne devaient rapporter que deux et demi ; nous gagnerons donc deux et demi pour 100 pendant cinq ans. Oui, mais les cent milliards de bons du traité ne constituaient qu'un premier versement, fait comme reconnaissance et garantie de la dette allemande, et cette dette devait être égale à la totalité des dommages. Du moment où une amputation était pratiquée sur la créance, il eût été légitime de fixer l'intérêt à un chiffre correspondant à la réalité économique, de façon que les bons pussent se négocier dans le voisinage du pair.

Une troisième série de quatre-vingt-deux milliards devra également être créée et remise, sans coupons attachés, à la Commission, avant le 1er novembre 1921, et c'est la Commission qui les émettra ensuite, aux époques qu'elle jugera convenables, dans les mêmes conditions d'intérêt et d'amortissement que les précédentes.

Jusqu'à ce que toutes ces obligations aient été amorties, l'Allemagne devra donc payer, chaque année, d'abord, une somme de deux milliards de marks or et, en second lieu, soit une somme que la Commission déterminera comme étant l'équivalent de 25 pour 100 de la valeur des exportations allemandes, soit telle autre somme équivalente, qui pourrait être fixée d'après un autre indice agréé par la Commission, et enfin, en troisième lieu, une somme supplémentaire équivalente à un pour cent de la valeur totale des exportations allemandes, somme supplémentaire qui pourra être réduite ultérieure-

ment au chiffre nécessaire pour assurer le service de l'amortissement et de l'intérêt des titres en circulation. J'arrête là ces détails fastidieux. Mais question capitale : comme garantie d'exécution, que nous offrent les accords de Londres? Ils nous offrent une nouvelle Commission, ou plutôt une sous-commission spéciale, qu'on appellera, pour nous tranquilliser, le Comité des garanties, et qui sera enfantée par la Commission des Réparations.

Le Comité des garanties sera chargé d'assurer l'application des articles 241 et 248 du Traité de Versailles. Mais, bien entendu, il n'aura pas plus de pouvoirs d'exécution que sa mère. Il aura qualité pour surveiller l'application au service des obligations des fonds qui devront y être affectés comme garanties : produits des douanes maritimes et terrestres, prélèvement de vingt-cinq pour cent sur la valeur des exportations, produit des taxes ou impôts directs ou indirects, produit de toutes autres ressources proposées par le Gouvernement allemand. Le Gouvernement allemand devra verser, en or ou en monnaies étrangères, à des comptes ouverts au nom du Comité et surveillés par lui, tous les fonds qui seront ainsi recueillis. Le Comité aura, nous dit-on, « le droit de prendre toutes mesures jugées nécessaires pour assurer l'accomplissement régulier de sa tâche. » Ni le Conseil suprême, ni la Commission, ne nous ont indiqué quelles pourraient être ces mesures, ni comment elles seraient prises. Tout ce que nous savons de précis, par l'article VII de l'état des paiements, c'est que « le Comité des garanties n'est pas autorisé à s'ingérer dans l'administration allemande, » semble-t-il.

Telles sont, dans les grandes lignes, les clauses auxquelles le Reichstag a donné, à une faible majorité, une adhésion maussade. Elles représentent de nouvelles et importantes concessions des Alliés, par rapport au Traité de Versailles et à toutes les conventions ultérieures. C'est ainsi que les quarante-deux versements fixes, envisagés à Paris, qui formaient les deux cent vingt-six millards dont on avait tant parlé, correspondaient, calcul fait au taux de cinq pour cent, à une valeur actuelle d'environ quatre-vingt-quatre milliards, tandis que les quarante-deux premières annuités fixes de Londres atteignent à peine un total de quatre-vingt-quatre milliards et correspondent, calcul fait au même taux d'intérêt, à une valeur actuelle qui n'est pas même de trente-cinq milliards. Pour combler, en tout ou en partie, la différence entre ce que M. Lloyd George appelait la facture de Paris et la facture de Londres, il faudrait donc que les exportations allemandes finissent par s'élever à des chiffres très supérieurs à ceux dont

M. Loucheur faisait état devant la Chambre, dans la séance du 8 février dernier ; et il est très invraisemblable que les prévisions de M. Loucheur, déjà fort optimistes, puissent être dépassées.

Comme contre-partie de ces concessions nouvelles, il eût été naturel que les Alliés prissent, au moins, sans plus tarder, des gages matériels. C'était, en France, le vœu certain des Chambres et du pays; et, lorsque M. Briand a fait rappeler une classe, tout le monde a vu dans son geste le signe d'une inévitable et prochaine action de justice. Mais, au moment où nous nous apprêtions à nous assurer enfin une garantie positive, nos amis nous ont retenus. Il leur a paru suffisant que l'Allemagne changeât de ministres et qu'elle levât les mains en l'air, comme autrefois ses soldats, lorsqu'ils attiraient les nôtres dans un guet-apens. Devant cette soumission provisoire, devant la signature d'une déclaration qui a une forme irréprochable, mais que la *Deutsche Zeitung* qualifie déjà elle-même effrontément de nouveau chiffon de papier, le Conseil suprême s'est senti rassuré; il a enjoint à nos gendarmes et à nos huissiers de laisser le débiteur en paix et de retourner chez eux. Bien. Mais contre ce qu'on nous a demandé, que nous a-t-on donné? Nous ne le saurons pas avant quelque temps. Pour le moment, reportons-nous à la déclaration commune du 5 mai. Il y est dit que les Alliés décident « de procéder, le 12 mai, à l'occupation de la Ruhr et de prendre toutes autres mesures militaires et navales, faute par le gouvernement allemand d'avoir rempli les conditions ci-dessus. » — « Mais, disent déjà les Allemands, le 12 mai est passé; nous nous sommes inclinés, et nous avons, par suite, définitivement échappé à l'occupation de la Ruhr. Du reste, la déclaration du 5 mai portait, ajoutent-ils, que l'occupation de la Ruhr cesserait lorsque nous aurions exécuté les conditions énumérées au paragraphe C. Or, quelles étaient ces conditions? C'était « de déclarer catégoriquement, dans un délai de six jours après la conversation des Alliés, notre résolution d'exécuter sans réserve nos obligations. Cette résolution, nous l'avons déclarée. Que peut-on nous demander de plus aujourd'hui? Il n'est écrit nulle part que, si, à un moment quelconque, nous manquons, sans le vouloir, à une de nos obligations, la Ruhr sera occupée. » Et il est vrai que le texte de la déclaration commune est fort obscur. On affirme « de source autorisée » que, le 4 mai, à la fin de la séance du Conseil suprême, M. Lloyd George a répondu à une question de M. Briand : « Si un manquement survient dans l'avenir, au cours du programme imposé au gouvernement de Berlin, la sanction de la Ruhr sera

appliquée sur rapport de la Commission des Réparations et de la Commission interalliée de contrôle militaire ; » et ces paroles ont été, paraît-il, inscrites au procès-verbal. Parfait. Mais les Allemands, qui n'ont pas lu le procès-verbal, nous disent déjà : Pourquoi rien de pareil dans la déclaration commune ? Pourquoi rien de pareil dans la signification que nous avons reçue ? Et pour combien de temps le premier ministre anglais a-t-il accepté l'interprétation du Président du Conseil français ? Pour la durée des annuités ? Voilà, concluent les Allemands, une épée de Damoclès qui, dans l'intervalle, aura le temps de se rouiller.

Et malheureusement, en effet, ce qui se passe à l'intérieur du Reich n'est pas pour nous rassurer sur l'avenir. La sincérité personnelle de M. Joseph Wirth est hors de cause. Il a tenu un langage correct et son acceptation est conçue en termes catégoriques. Mais aura-t-il le moyen de maintenir une majorité chancelante ? Aura-t-il la force de résister aux courants contraires ? Aura-t-il la volonté de rappeler son pays à un plus juste sentiment des réalités ? Sur tout le territoire du Reich, on voit s'agiter aujourd'hui des sociétés nationalistes, telles que le « Rettet die Ehre, » soutenues par le budget du Reich, à l'aide des millions soustraits à la caisse des réparations. Pour essayer de prouver au monde que l'Allemagne n'est pas responsable de la guerre, le « Rettet die Ehre » se livre à une propagande forcenée dans tous les pays. Puisque, malgré la mauvaise foi de l'Allemagne, nous avons renoncé, pour l'instant, aux hypothèques et aux nantissements, ne fermons pas, du moins, les yeux sur la campagne de falsification et de revanche qui se poursuit au delà du Rhin. Sinon, nous nous réveillerons, un beau jour, en présence d'une Allemagne fortifiée et arrogante, qui nous dira : « Vous avez laissé passer l'heure. Tant pis pour vous. »

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LE CHEMIN DU SALUT

II

GAUDIAS

QUATRIÈME PARTIE (1)

CIEL BLEU N'EMPÊCHE PAS L'HORIZON D'ÊTRE NOIR

I. — ... ONT L'HONNEUR DE VOUS FAIRE PART...

Afin de ne pas finir trop tard, les soirées chez les Paradour commençaient assez tôt, — ce qui n'empêchait pas que parfois, elles se prolongeassent jusqu'à onze heures.

C'était, généralement, tout de suite après le dîner que montaient au salon de la vicomtesse les locataires de l'hôtel Pommelé, qui seuls composaient l'assistance, restreinte et fidèle, de ces réunions.

Ce soir-là, — le 23 mai, — on était venu non seulement avec exactitude, mais, fait assez rare, on se trouvait au complet. Brocatel et Valérie, l'abbé Chamaille, le ménage Paradour et ses trois filles, Pootius et les demoiselles Dandin avec Irène, et Gaudias, enfin arrivé le matin même, étaient tous présents... et, semblait-il, un peu étonnés de l'être... quoiqu'il n'y eût pas lieu. Un total de treize personnes. Mais ce chiffre de treize ne

Copyright by Henri Lavedan, 1921.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

pouvait émouvoir en rien qui que ce fût dans la vieille maison sereine où plus que jamais flottait en ce jour une atmosphère de bonheur. Il y avait, dans l'air et dans les coins, de la joie, mal cachée et prête à entrer à un certain signal, comme ces innocents et charmants personnages des fêtes de famille qui, un bouquet ou un cadeau à la main, n'attendent, derrière une porte entre-bâillée ou à l'abri naïf d'un rideau, que le moment de sortir et de se jeter, bras ouverts, à un cou déjà tout tendu pour les recevoir...

On se parlait, mais peu et à voix basse, en se retenant et en se bornant à des banalités. Avec des sourcils interrogatifs, on se regardait en se souriant, d'une drôle de manière. Les trois petites Paradour ne tenaient pas en place. Il y avait cette espèce de gêne, aiguë et artistique, qu'éprouvent avant les surprises ceux-là même qui ne savent rien, mais qui sentent cependant que quelque chose se prépare... et ne va pas tarder. Comme une peine ou un ennui, le plaisir, — attendu ou non, — a aussi son *froid*, qui le précède. C'était un peu après huit heures. Il faisait encore jour. Les deux fenêtres donnant sur les jardins déserts des Dames de Saint-Maur étaient grandes ouvertes. A l'une, s'y étant exprès isolée à l'écart, s'adossait Irène, en apparence détachée, mais l'incarnat de sa joue révélait le battement plus pressé de son cœur. Elle était belle, comme le devient d'une autre et inexprimable façon tout ce qui est beau, à ce passage du jour qui décline et à la naissance obscure du soir... Elle avait une robe blanche. Ses cheveux doraient l'existence et les pensées de ceux qui les lissaient des yeux. Tout le monde était tourné vers elle, excepté Gaudias, qui à l'autre bout de la pièce, — et peut-être pour s'amuser à donner jusqu'à la fin le change, — évitait de la regarder. Sur la grande table du milieu un vase de cristal rempli de roses, — une vingtaine au moins, — des roses *roses*, — semblait bien avoir été placé là mieux que pour orner et embaumer; pour fleurir un événement. Il éclatait de couleurs, de parfums et d'intentions. Contre son habitude, le colonel n'avait pas enfourché, aussitôt entré, son travail. Comme « Pontivy » lui disposait déjà ses papiers et sa petite table, il lui avait dit : — « Tout à l'heure, » et plus cavalier que jamais, s'étant rapproché du docteur, il lui parlait de près, appliquant à son oreille, — pour lui chuchoter, on n'entendait pas quoi, — son joli visage, élégant de bra-

voure et de galanterie. Un peu nerveuse, et la seule assise, — car tout le monde, sans qu'on eût pu dire pourquoi, était resté debout, — Mme de Paradour considérait l'une après l'autre ses trois « papillonnes » qui voltigeaient. La discrète et fine Manon cherchait à découvrir sur le visage de sa sœur la raison du trouble évident qui de plus en plus s'insinuait chez tous, mais Gotte demeurait impénétrable, en débordant de certitude. Pootius ne pensait à rien, fasciné par les roses. Enfin, contre la cheminée où la pendule de marbre noir, surmontée d'un cheval de bronze, marquait huit heures dix, Valérie s'entretenait avec Brocatel. Réfugiée en quelque sorte auprès de lui, la veuve se trahissait mélancolique, et son vieil ami, ferme et affectueux, l'exhortait à demi-mot... cependant que, le dos tourné et les mains jointes, — par habitude, — l'abbé fixait sur tous des yeux pleins de bonté.

Mais tout indiqua bientôt que cette fausse situation, faite chez ceux qui *savaient* comme chez ceux qui ne *savaient pas*, d'attente et d'anxiété, avait atteint son paroxysme et ne pouvait pas se prolonger une minute de plus. Les conversations avaient cessé. On se taisait. Les cordes du silence étaient tendues à se casser. C'est alors, à ce moment suprême et enfin obtenu, que M. Brocatel, ayant avancé d'un pas, dit :

— En mon nom, comme en celui de la chère Mme Lesoir, j'ai à vous annoncer, mes amis, une grande nouvelle.

Aussitôt tout le monde la devina, la voulut. Les trois petites, bouche entr'ouverte et les yeux pétillants, la criaient déjà.

— ... C'est... affirmait le propriétaire... *le mariage*...

Voilà, le mot splendide était lâché ! Il prenait son essor.

— ... De M. le docteur Gaudias... (et Brocatel le montrait là-bas au bout de la pièce, comme pour préciser qu'il s'agissait bien de lui, et non d'un autre)... avec... avec...

Puis se tournant vers Mme Lesoir :

— A vous l'honneur, Valérie ! Dites vous-même avec qui...

Et Valérie, s'exécutant, dut achever, d'une voix qui tremblait, qu'on saisissait à peine :

— ... Avec ma filleule, Irène Olette.

C'était fini. La chose était divulguée. Il n'y avait plus de secret. Instantanément, c'était déjà une vieille nouvelle, et qui n'étonnait personne, surtout ceux qui, à la seconde, en avaient été le plus surpris. Les deux jeunes gens, sans que l'on s'en fût

aperçu, se trouvaient tout à coup réunis et se tenant les mains, dans l'attitude consacrée. La glace du charmant mystère était rompue. Le salon résonnait d'exclamations légères, de baisers et de rires. Les souhaits et les vœux montaient dans la gaîté, pour retomber dans l'attendrissement. Recherchant entre eux des dates lointaines, les gens d'âge avaient des regards perdus et des fronts éclairés où « rabattaient » des souvenirs, — qui pour aucun n'étaient les mêmes. Riants chez Paradour, tristes chez Brocatel, affreux chez Valérie, quels étaient-ils chez les deux vieilles filles? Peut-être chez Manon passa-t-il une ombre de regret? Mais quant à Gotte, bien installée dans son robuste célibat, elle étalait un magnifique *acquis;* on sentait que tous les plus beaux Gaudias du monde ne l'eussent point fait changer d'avis, même si elle avait pu rebrousser chemin vers les rives du fleuve Loire où dans le temps coulait sa vingtième année. A côté d'elle, l'abbé Chamaille et Pootius, prêtres de deux religions, semblaient aussi considérer cette allégresse générale avec une même tranquillité bienveillante, absolue, mais leur calme extérieur, et pour ainsi dire professionnel, n'était peut-être pas aussi grand qu'ils s'efforçaient de le montrer; il eût été possible à un observateur soupçonneux et attentif d'entrevoir, à de certains moments, leur visage, à tous les deux, traversé par des impressions dont le secret restait caché, mais dont la trace apparaissait. Inquiétude soudaine chez l'abbé? Satisfaction... ou contrariété chez Pootius? Nul n'aurait pu le définir. Il n'y avait, pour manifester une limpide joie, que les « trois petites, » joie sincère et sans mélange où n'entrait pas le moindre grain d'envie Trop pures pour être jalouses, elles y allaient de bon cœur, comme s'il s'agissait d'elles; et la pauvre mère, encore plus meurtrie par leur insouciante gaîté, se résignait mal à perdre des illusions si ardemment entretenues. « Allons! soupirait-elle, en jetant vers Gaudias un long regard d'adieu, encore un de manqué! J'aurais pourtant mis ma main au feu qu'il venait pour *Pontivy*! N'en parlons plus! Ce sera pour une autre fois! »

Mais, entourant le docteur et Irène, les trois infantes battaient des mains. Il leur partait des : « Croyez-vous! » des : « J'en étais sûre! » des : « Vous étiez faits l'un pour l'autre! » alternant avec des : « Pour quel jour? — A quelle église? Irez-vous en Italie? » Enfin, ce fut là, dans cette partie du salon, un moment touffu, délicieux d'exubérance, un accès de fièvre rose

et de griserie sentimentale... Un tendre vertige. De la mandoline et des oiseaux bleus. De l'âme en bateau. Un peu d'avenir au clair de la lune... Et des cheveux fous... et des seins gonflés de vagues désirs. La jeunesse étourdie de respirer l'amour.

Et tout d'un coup cette bourrasque adorable tomba. M. Brocatel, qui semblait guetter l'accalmie, en profita pour revenir aux questions lancées précédemment, et restées sans réponse.

« Le mariage aurait lieu, dit-il, dans un mois, au début de juillet. Il serait célébré à Saint-François-Xavier. »

— Faites avancer les témoins! commandait le colonel.

— Eh bien! émit le propriétaire, pour Gaudias, ce sera vous et moi.

— Accordé!

—... et pour Mlle Irène, achevait Brocatel, mesdemoiselles Gotte et Manon Dandin, — si elles y consentent?

Un *oui* sonore de Gotte prouva sans détour tout le plaisir et la fierté qu'elle et sa sœur en éprouvaient.

— Et qui diable vous bénira? demandait, perplexe et malicieux, l'abbé aux jeunes gens. Je cherche...

— C'est trouvé! disait Gaudias, allant à lui, plein de reconnaissance.

— Alors voilà, concluait Brocatel, je crois que c'est tout.

Mais sur ces mots Pootius s'avança. Et modeste, inclinant la tête:

— Eh bien! non, ce n'est pas tout. Si l'abbé le permet, puisque c'est lui qui dira la messe, c'est moi ce jour-là qui la servirai. C'est peu sans doute... mais...

— Oh! Monsieur Pootius! s'écriait Irène, empourprée d'émotion. Quel plaisir vous nous faites!

— Et quel honneur! ajoutait Gaudias.

Il avait au fond grande envie de rire.

Et comme, autour du bonhomme, on n'était pas encore remis de la sympathique surprise causée par son offre inattendue, l'abbé précisa, confidentiel :

— Ne vous étonnez pas. Il me la sert de temps en temps, et il s'en acquitte très bien... C'est mon meilleur enfant de chœur.

— Bien vieux! bien vieux! branlait du chef M. Guillaume.

Le prêtre disait vrai. Dès son entrée à l'hôtel Pommelé, et tout de suite après avoir réparé, on s'en souvient, avec tant de succès, le portrait crevé par sœur Sainte-Opportune, le peintre,

très pieux, avait exprimé à l'abbé ce désir charmant de lui servir quelquefois sa messe de sept heures à la chapelle des Dames de Saint-Maur dont il était l'aumônier. Il ne *savait* pas, ne l'ayant jamais fait encore, mais si fervente était sa bonne volonté qu'il avait tout de suite appris. Il prononçait bien le latin, dont lui avaient inculqué l'amour ses études de botanique. Il avait l'air, sur les marches de l'autel, d'un donateur dans un panneau votif du seizième. « Nos sœurs » trouvaient qu'il sonnait « comme un ange. »

Les principaux points de la grande et future cérémonie étant ainsi réglés, les choses reprirent tout naturellement, en une minute, leur cours habituel.

A dater de l'instant où avaient été proclamées leurs fiançailles, il semblait qu'Irène et Gaudias fussent devenus aux yeux de tous des êtres à part, d'une autre catégorie. Ils sortaient du commun. Ils étaient *placés*, ils ne comptaient plus. Avec un tact immédiat, pareil à de l'indifférence, on les laissait, tout à coup, on les ignorait, on ne les regardait même plus, on les abandonnait aux risques de leur bonheur ; en s'écartant d'eux on augmentait exprès le cher isolement qu'ils avaient si bien gagné.

Et eux, de leur côté, se sentaient désormais libérés des mille petites formalités et des égards auxquels, une heure auparavant encore, ils étaient assujettis. On ne leur demandait plus rien, que d'être des fiancés, d'un égoïsme modèle et n'ayant souci que d'eux-mêmes.

Ils s'y employaient déjà.

Appuyés au balcon, mais cette fois tournés vers le jardin qui leur ouvrait son gouffre vaporeux, ils se parlaient de tout près, et à visage si rapproché que cela permettait à leurs bouches voisines, — sans faire un mouvement de plus, — de commencer par la parole et de finir par le baiser.

Les deux battants de la fenêtre, ainsi que des volets, s'étaient à demi repliés sur eux, pour mieux les séparer encore du reste de l'assistance, des pauvres vivants de ce monde, si lointains, — en étant si près !

Ces derniers, une fois dissipée la surprise de l'événement, avaient regagné leur place accoutumée.

Le colonel, dans le coin du salon où il s'absorbait chaque soir parmi ses dossiers, était à présent penché sur les cartes

d'état-major qu'il couvrait de signes et de traits aux crayons bleu et rouge.

Quoique ce travail courant et ingrat parût n'intéresser personne, même pas beaucoup celui qui l'accomplissait, et bien qu'à son sujet on affectât à ces moments-là autour de l'officier une expression d'ennui souligné, M. de Paradour n'en avait que davantage en son for intérieur le sentiment profond de sa tâche, et de sa redoutable importance. Il s'y livrait, sous des dehors voulus de dégoût et de fatigue, avec une ardente fièvre, accrue par le mystère dans lequel il s'enveloppait.

Ce qu'il faisait depuis tant de soirées familiales, — d'où il s'était banni, — méritait bien en effet l'application, l'entière *liaison* des forces de sa pensée et de celles de son cœur. Il était chargé *de préparer tout ce qui avait trait au rôle éventuel, en cas de guerre, des corps de cavalerie constitués en fonction du plan* 17.

Ouvrage capital et passionnant, dont il estimait entre tous les difficultés et le prix, où il apportait, en sa qualité de cavalier-maître, un violent et magnifique amour, toutes les ressources de son savoir, de sa doctrine, et toute la richesse de sa conscience.

Il n'était pas le seul à posséder le secret de ce programme ayant la grandeur d'une mission. Brocatel et l'abbé le connaissaient aussi, c'est-à-dire qu'ils en savaient par lui uniquement *l'objet*, sans que, bien entendu, rien de ce qui en constituait *la teneur* ne leur eût été révélé. Jamais entre eux et le colonel il n'y était fait la moindre allusion.

Mme de Paradour et les trois petites en avaient peut-être une vague idée, car leur clairvoyance était capable de les entraîner au delà de leur sagesse, mais le père les avait énergiquement dressées à manquer de curiosité pour tout ce qu'on ne leur disait pas; il suffisait donc qu'une chose leur parût cachée, ou même simplement réservée par le chef, pour qu'elles missent leur point d'honneur à s'en détourner.

Quand le colonel était ainsi plongé dans son noble et pressant devoir, à la fois à l'écart et au milieu des siens et de ses charmants amis, et qu'il travaillait la fatale guerre, organisant la défense du sol et des foyers, l'œil et la pensée braqués sur les horizons de demain, et cela à deux pas de sa femme et de ses filles et des vieilles gens qu'il entendait aller, venir, parler,

rire à voix basse ou aux éclats, jouir des éphémères délices de la paix, si loin de ce qui faisait sa crainte grandissante et malgré tout son invincible espoir... ah ! il goûtait vraiment alors des émotions d'une vigueur et d'une douceur inexprimables.

Il avait le sentiment positif de prolonger jusqu'aux extrêmes limites la sécurité de ces êtres aimés... et si touchants de confiance ! Ils lui figuraient le pays groupé sous sa sauvegarde. Cette vénérable demeure où ils éprouvaient tous tant d'agrément à vivre, c'était la France. Et c'était aussi le Passé, qui fait la plus solide et la plus belle maison du Présent... La grande ville, à ces moments-là, lui semblait se déplacer et s'avancer vers l'ennemi... Paris devenait frontière ; la rue de Sèvres, route d'Alsace ; l'hôtel Pommelé avant-poste.

Entraîné par ces idées, le colonel s'était donc relancé ce soir dans son travail avec plus de fougue encore qu'à l'ordinaire. Il y *chargeait*. Il avait oublié tout ce qui l'entourait. Il était aux bords du Rhin. Il le passait, et à cheval dans l'eau jusqu'au dolman.

La grande table était loin d'offrir en revanche son animation de tous les jours. Privée de la présence des fiancés, il lui manquait ses présidents d'honneur.

Mais, ce qui avait immédiatement glacé l'assistance restreinte, c'était, presque aussitôt après la désignation des témoins, le brusque départ de Mme Lesoir.

On avait vu celle-ci, pâlissant tout à coup, se lever avec cet air de somnambule qu'on lui connaissait au début de ses crises, et s'éloigner en hâte, en laissant tomber dans un navrant sourire, les trois mots consacrés :

— « J'ai mon malaise. »

« Comment ! Un pareil jour ? » pensait-on autour d'elle. Oui, surtout un pareil jour ! répondait-elle intérieurement à l'exclamation qu'on ne formulait pas.

Quand cela la prenait, on savait qu'il ne fallait rien lui dire, encore moins la suivre et prétendre l'assister. Elle ne le permettait pas. On l'avait donc laissée sortir, de son pas de condamnée à mort se dirigeant vers la charrette.

Impressionnée par cette retraite de la veuve, et toujours sous le coup de sa déception maternelle, la colonelle feuilletait languissamment une Revue en suivant à côté, d'un œil distrait, la partie de *dames* engagée entre Manon Dandin et Pootius,

partie endormante et d'autant plus difficile que chacun faisait exprès de jouer mal et de perdre par politesse. En fin de compte, c'était M. Guillaume qui gagnait, — malgré lui, — avec un visage consterné.

Rouge et rogue à l'abri de ses fortes lunettes, Gotte tricotait, d'arrache-main. Ce mariage la vexait. Elle était la seule à ne pas partager l'engouement général pour Gaudias. Il était à ses yeux, dans sa splendide horreur, le sexe redouté, et non seulement l'homme démon, l'homme tigre et tyran, mais ce qu'il y avait de pire et de plus haïssable : le *bel homme*, admiré et aimé, sur-le-champ, sans discussion, le conquérant qui rayonne dans la rue et qui n'a qu'à paraître pour ensorceler les stupides filles d'Ève... Elle enrageait de le voir épouser cette Irène à laquelle auraient seuls pu prétendre un héros ou un roi.

Brocatel, toujours au coin de la cheminée, parlait à voix basse à l'abbé. Lui non plus n'était pas content parce qu'il ne recevait pas d'Amérique les nouvelles que lui avait promises cet ancien garçon coiffeur, Paul Retrousseau, relativement à son fils Jean dont il était devenu là-bas l'ami et le voisin d'élevage.

— Patience ! L'Oklahoma est loin ! observait l'abbé. Tout ça se fera. *Ce n'est rien.*

Restaient les trois jolies Paradour.

Réduites à leurs propres ressources, elles s'étaient mises à s'occuper, chacune de son côté.

Brigitte, l'aînée (Pontivy), qui suivait deux fois par semaine, au Muséum, le cours de peinture de fleurs fait en plein air par la célèbre artiste Mme Philomène Monceaux, repassait, pour s'y mieux préparer, ses anciens cahiers de jeune fille à la classe de botanique ; et si elle les avait apportés après le dîner, c'est que justement il y avait cours le lendemain, et que celui-ci ayant lieu de bon matin, elle tenait, dès la veille, à se rafraîchir la mémoire.

Tout près d'elle et presque coude à coude, Françoise la cadette (Blidah) copiait des vers de Rostand, et plus loin, mais toujours à cette même grande table, trop grande ce soir pour elles trois, Paris (Thérèse, la dernière), qui était de « semaine, » étudiait, sur la recommandation générale « de varier un peu, » — un gros livre farci de talent, intitulé : *Mes petits plats* et signé Miss Carême. Un pseudonyme, probablement.

On comprendra maintenant que ces occupations sérieuses et

si différentes ne pouvaient pas arriver à produire une folle gaîté.

Les trois espiègles, cependant, essayèrent bientôt, par des taquineries choisies et sûres qui avaient déjà fait leurs preuves, de se troubler mutuellement.

S'interrompant la première de sa copie, Blidah dit tout à coup à Pontivy, réputée pour ses distractions :

— Mille francs, Ponti, mon cher enfant, que demain matin vous vous trompez, et qu'au lieu de vos cahiers de fleurs vous emportez au Muséum, dans votre carton, n'importe quoi ?

— Blidah, vous m'ennuyez !

— ... votre musique, ou l'ouvrage au crochet de maman.

— Blidah, taisez-vous !

(Toutes les trois, fréquemment, elles se disaient vous.)

Pontivy s'était contenue. Cinq minutes après, ce fut à elle de manifester. Reprenant, à l'usage de Blidah la poétesse, une *scie* qui l'exaspérait, elle la pria, doucereuse :

— Parlez-nous en vers, Blidah, comme on parle en prose !

A quoi, Blidah, qui possédait un certain don d'improvisation, riposta, sans même lever les yeux :

Ne prenez pas cet air farceur,
Je cesserai de vous parler en prose
Le jour où vous saurez, ma sœur,
Peindre une rose !

Pontivy allait se fâcher, quand Thérèse éclata :

— Si vous croyez que c'est facile de vous combiner des menus de Café anglais, dans ces conditions ?

Ce fut un tolle des deux autres :

— Assez ! Paris ! ma fille !

— A la cuisine ! à vos fourneaux !

Et puis, pour se mettre d'accord, ensemble elles pouffèrent.

Pootius, lassé de gagner, même « au loup et à l'agneau, » avait quitté Manon Dandin et s'était rapproché des petites.

Il leur dit :

— Savez-vous à qui vous ressemblez quand vous riez ainsi ?

— Non, dit Pontivy.

— A mes oiseaux.

— Oh ! s'écria Blidah, feignant d'être offensée. Des serins !

— Ma foi, monsieur Pootius, renchérissait Paris, vous n'êtes guère poli !

A ces mots le vieillard, perdant contenance, protestait avec chaleur:

— Quoi donc ? Serin vous blesse ?

— Dame ! faisait Blidah !

— Et serine encore plus ! accentuait Pontivy.

Pootius était navré.

— Que vous avez tort ! Mais non ! C'est un compliment. Écoutez-moi. Le serin et la serine sont l'intelligence même.

— Ils n'en ont pas l'air, dit Paris.

— Vous trouvez ? Regardez-les bien ? Ils sont toujours aimables, aussi fins que leur bec, éveillés comme leurs yeux, sémillants comme leurs façons, francs comme l'or de leur plumage, et gentils, gais, et sympathiques, adorables comme leur chant. Tous les airs que l'on veut, ils les retiennent. J'en ai un qui siffle *la Marseillaise*. Ils s'apprivoisent à merveille. On leur apprend des quantités de tours, à se balancer, à faire la culbute ou le mort, même à tirer le canon.

— Un petit canon ? dit Blidah sceptique.

— Oui, sans doute, convenait le bonhomme. Pas une pièce de marine.

A cette remarque, Pootius, enivré de son propre esprit, se laissait secouer soudain par un bon gros rire de Hollande, et avec tant de candeur que la joie gagna instantanément les trois petites désarmées.

— Oh ! s'écriait M. Guillaume enfin rendu à la vie, vous me pardonnez? Serin est rentré en grâce auprès de vous ? Quel bonheur ! Merci !

— Oui monsieur, dit Pontivy, va pour serin ! Mais si vous voulez que nous ne vous gardions pas rancune à propos de vos oiseaux, il faut...

— Il faut ?... répétaient en double écho Blidah et Paris, suivant leur aînée sans savoir où elle allait, mais devinant qu'elle avait une fantasque idée.

— Que faut-il ?... demandait le peintre, inquiet déjà.

— *Nous les faire voir*, dit Pontivy.

— Mes oiseaux ?

— Eux ! oui !

Et Pontivy clignait d'un œil du côté de ses sœurs, aussitôt averties.

Elles savaient, en effet, les trois petites mâtines, que si du

haut en bas de la maison, tous les jours que Dieu faisait, l'on entendait s'égosiller les canaris de M. Guillaume, aucune d'elles du moins, ni personne autre jusqu'ici, ne pouvait se vanter de les avoir vus. Le vieillard, — qu'il fût timide ou secret, — n'avait jamais paru empressé de montrer sa chambre où il les tenait renfermés, et Belle-Julie, chargée de son ménage, était la seule à entrer chez lui. Cette répugnance du bonhomme avait frappé les jeunes filles. Chaque fois que quelqu'un, le complimentant de ses oiseaux, émettait le désir de les admirer, tout de suite il faisait la sourde oreille ou changeait de conversation. Blidah disait plaisamment « qu'il rompait les serins. » Elles attribuaient cette manière d'être à une sauvagerie d'amateur, maladif et passionné, jaloux de son trésor, et comme hanté de la peur qu'on ne le lui volât. Mais plus nos curieuses sentaient chez Pootius cette résistance bizarre et si excitante, et plus aiguë devenait l'envie qui les démangeait d'arriver à leurs fins.

Elles voulaient voir les serins.

Elles les verraient.

Et puisque, ce soir-là, lui-même, le malheureux cachotier avait commis l'imprudence de les mettre sur le tapis... plus moyen de reculer. Il fallait y aller! à fond! De leurs regards acérés, de leurs sourires exquis et cruels, de tous les traits tendus de leur brillant et rusé visage, et du trémoussement de toute leur personne elles se le juraient entre elles, sans mot dire.

Lui, Pootius, souffrait.

— Voir mes oiseaux... répétait-il, comme s'il ne comprenait pas.

Et puis, semblant se résigner :

— Je ne dis pas non. Mais... pas ce soir?

Pontivy pensa : « Si nous cédons... tout est perdu. »

— Un de ces jours... promettait le bonhomme.

Mais les trois jeunes têtes déjà refusaient, faisaient : « *Non*. Pas un de ces jours. »

— Demain! gémit Pootius.

— Ce soir! Ce soir! déclarait Pontivy, hardie, flanquée de ses deux sœurs.

Et démontant le pauvre homme, le renversant et le noyant sous un ramage de paroles, aussi étourdissant et serré que celui des oiseaux têtus et qui faisaient l'objet de leur convoitise, elles

imposaient toutes les trois, pêle-mêle et à la fois, les raisons de leur volonté.

— D'abord le soir, c'était bien plus amusant que dans le jour!

— Mais pourquoi *ce soir* plus qu'un autre? soupirait encore Pootius.

— Comment! pourquoi ce soir? Mais, répliquaient-elles, parce que *ce* soir, c'était un soir extravagant et solennel! unique! un soir de fête, — celui des fiançailles du docteur et d'Irène Olette, — un soir de joie et de révolution dans le vieil hôtel Pommelé, un soir où on ne pouvait rien refuser à des personnes qui allaient être des demoiselles d'honneur! un soir où il était impossible de se coucher bêtement comme à l'ordinaire, et aussi tôt, parce que ce serait ridicule; un soir où il fallait absolument, pour couronner la journée, accomplir quelque chose d'insensé et de défendu, par exemple : *aller voir avant de se mettre au lit les fameux serins de M. Pootius!*

Le bon vieillard suait à grosses gouttes. Mais que vouliez-vous qu'il fît contre trois? et surtout contre ces trois-là?

— Eh bien, allons! dit-il vaincu.

Il n'avait pas plus tôt lâché cette belle parole, que les petites, l'acclamant et se prenant par la main, dansaient éperdûment la ronde autour de lui.

On aurait pu croire qu'à cette explosion de gaîté immodérée si peu en rapport avec leurs habitudes et « le ton de la maison, » les gens d'âge, qui en étaient brusquement remués, allaient intervenir et mettre le holà?

Pourtant ils n'en faisaient rien.

Avec une tranquillité surprenante et presque pathétique, ils avaient, depuis son début, suivi le jeu mutin des indiscrètes jeunes filles, et loin de songer à l'interrompre, ils avaient paru l'encourager par la gravité de leur indulgence.

Ils ne se fâchaient pas. Ils souriaient. Ils avaient l'air d'approuver, « de trouver juste et charmant, » comme s'ils comprenaient, eux surtout, qu'en effet c'était aujourd'hui un de ces soirs de la jeunesse auxquels il faut tout livrer, un de ces soirs où « l'on ferme les yeux » par bonté, par amour, par prudence, et quand ça ne serait que pour ne pas pleurer... On eût dit, que pour mieux se taire, ils s'étaient donné le mot. Brocatel et l'abbé, Mme de Paradour, Manon et Gotte, tous ils n'avaient pas bronché,

assis ou debout à la même place. Ils avaient regardé, écouté, immobiles, muets, absents malgré leur présence, et présents quoique partis et à des milliers de lieues, dans le désert des souvenirs... Ils étaient les témoins, — heureux et consentants, — du bonheur qu'ils n'auraient plus ou qu'ils n'avaient pas eu, du vieux bonheur, toujours le même, qui par la porte et la fenêtre entre et ressort plusieurs fois dans la vie, — comme dans la maison, — pour ne pas rester.

Et Irène et Gaudias non plus, n'avaient pas bougé de la croisée ténébreuse où ils s'appartenaient, ils ne s'étaient même pas retournés au tapage des voix.

Alors, puisque décidément rien ne s'opposait à la fantaisie des trois Paradour, celles-ci se précipitèrent hors du salon, escortant, — et enguirlandant, — Pootius, comme ces nymphes des tapisseries qui dans un paysage mythologique entraînent un dieu sylvestre. Derrière elles disparaissait, pour les accompagner, Manon Dandin, remerciée à la dérobée par un regard de la vicomtesse.

Elles étaient déjà très animées, « les trois infantes ; » la porte à peine franchie, elles devinrent folles.

Pour si peu de chose ?

Justement. C'est sans raison qu'à cet âge, on a le plus raison de s'épanouir, et l'on rit à cœur mieux ouvert quand le cœur n'a rien à cacher.

Et puis, pensez-y ! rappelez-vous !... Le soir... Des flambeaux qu'on va chercher, soi-même, à la cuisine, et qu'on veut sans patience allumer tous à la fois... Des escaliers frais, des grands escaliers de pierre sonore, où l'on tousse exprès, où tout est éteint,... d'énormes ombres sur les marches et les murs, avec des nez si longs qu'ils font pousser des cris,... des mains glissant sur le fer ou l'acajou des rampes, des jupes frôlant des barreaux... Paul qui fait semblant de buter, Jeanne qui tombe pour de bon... sans jamais se faire de mal... Quelqu'un qui marche devant, tenant au poing une grosse clef, comme un pistolet... et des corridors... des corridors comme des sentiers de jardin... des trots de rats, sous le toit, qui font lever la tête, des poutres, par endroits, qui vous la font baisser... un chat qui vous part dans les jambes, la lune tirant la langue au carreau d'une « tabatière »... et des coups de poing,... des chatouilles... des farces dans le dos... un cri... étouffé ! alors des chut !

furieux... pour rire... — « Vous allez réveiller le malade! » et aussitôt des précautions... des pointes de pied... des mouchoirs que l'on dévore en se retenant d'éclater... et puis enfin une porte qu'on ouvre, — et qui s'ouvre mal, au milieu des oh! et des ah! de surprise et de joie... rappelez-vous! Qui n'a pas éprouvé avec des délices d'escapades ces impressions de jeunesse?

Tous nous les avons vécues!

La troupe enjouée des petites, précédée de Pootius et suivie de Manon, s'en donna ce soir-là l'inoubliable fête.

En passant devant la chambre de Valérie, Dandin cadette recommanda :

— Doucement! Elle dort.

A ces mots, chacun se tut de bon cœur, pour ne pas troubler le sommeil de la chère dame.

Et c'était pourtant bien inutile, car « la dame » ne dormait pas.

Tandis que M. Guillaume et Manon rasant la muraille opposée, et les petites, courbées, prestes comme des souris, filaient en s'affirmant : « Elle n'a rien entendu! » *elle*, Valérie, debout, l'oreille collée à cette calme porte, était aux écoutes, en pleine tourmente. Et comme, quoiqu'en gardant son entière connaissance, elle perdait néanmoins, dans ce demi-cauchemar, plus terrible que s'il eût été complet, les notions de temps et de lieu, elle se demandait au bruit du passage furtif et des chuchotements : « Qu'est-ce que c'est encore que *ceux-là?* qui font exprès de marcher à pas de loup... croyant qu'on ne les entend pas? »

Ainsi, les attentions de ces êtres préoccupés de lui épargner le plus léger désagrément n'avaient à l'instant même pour résultat que de redoubler son angoisse! D'un côté, des jeunes filles qui riaient; de l'autre, une vieille femme horrifiée; et entre les premières et la seconde la seule épaisseur, malgré tout bien mince, d'une porte en bois sur laquelle était peint ce cœur saignant que l'on sait, avec les mots : *Tel est le mien*... Quel tableau à double face, dont chacune était comme le contraste, l'envers et « le pendant » de l'autre!...

Enfin l'on arriva au bout du corridor à la chambre de Pootius, et celui-ci, après avoir demandé le silence, ouvrit et entra, pressé doucement par ses quatre suivantes qui haletaient.

— Je n'allume pas ma lampe, expliqua aussitôt le vieillard, parce que cela *les* trouble.

— Mais oui, approuvait Pontivy, ça n'est pas la peine et nous voyons bien assez clair. Mais, où sont-ils?

Elle les cherchait.

— Les voilà! dirent à la fois, plus promptes, Blidah et Paris, puis Manon.

Toutes les quatre poussaient ensemble alors une exclamation; et ce qui la faisait éclater, ce n'était pas les oiseaux, à peine entrevus, mais d'abord la cage qui les contenait.

Elle offrait l'aspect imposant d'une maison, et d'une maison d'autrefois, plus et mieux même que d'une maison, — d'un palais.

Elle mesurait un mètre de large et presque autant de haut.

Construite avec toute l'exactitude de ses saillies, de ses sculptures et dans tout le détail de son ornementation comme par un architecte de l'époque, elle figurait, en bois peint, ton de brique et de pierre, un bel édifice du commencement du dix-septième siècle, dans le genre des hôtels de la place des Vosges. Pleine sur ses deux côtés, et ne comprenant qu'un rez-de-chaussée, elle était percée, sur sa façade principale, de cinq grandes fenêtres étroites, et de deux portes d'entrée, à un battant, et, — sur sa façade opposée, — d'un nombre égal d'ouvertures, mais réparties autrement. Une lucarne monumentale à trois baies, encore Renaissance, avec un fronton de style Du Cerceau, surmonté d'un écusson peint, *à la croix d'argent sur champ d'azur*, coupait en son milieu, sur le devant, la balustrade à pilastres entourant la toiture, et aux quatre angles de laquelle, ainsi qu'à ses piliers de séparation, s'élevaient des pyramides vermiculées. Par derrière et en pendant à celle-ci, se dressait une autre lucarne, d'égales dimensions, mais de forme différente et donnant sur un balcon. Élancés et fiers, les toits, à pente rapide, étaient entièrement grillagés, ainsi que toutes les fenêtres qui avaient, chacune, deux amours de petits volets, — rabattus à cette heure.

Enfin, sous la corniche de la façade, on pouvait lire en capitales d'argent sur fond bleu, et en caractères et chiffres du temps :

Anno, Vigilate et Orate, 1611.

Telle se présentait sur une table, au milieu de la pièce et vis-à-vis de la fenêtre encore ouverte, la cage extraordinaire dans laquelle Pootius gardait ses huit serins favoris. Ayant la valeur et l'attrait d'un objet d'art et d'un bibelot, elle était à la fois étonnante et émouvante. Elle dégageait à première vue et plus encore ensuite, à la réflexion, un charme étrange et dont la profondeur venait de celle de son passé. Il semblait qu'elle contînt des oiseaux merveilleux qui avaient chanté sous Louis Treize, du temps que Luynes était son oiselier. Elle était digne du vieux Louvre.

Les trois petites ne l'eurent pas plus tôt aperçue qu'après le cri qui leur échappa, elles restèrent muettes d'admiration. Tandis qu'elles en faisaient lentement le tour, penchées sur la toiture et s'efforçant de distinguer à l'intérieur les bestioles endormies qui ne bougeaient pas, rangées sur leurs bâtonnets, Pootius, d'une voix murmurante et tendre, en détachait, à mots entrecoupés, la véridique histoire.

— Elle me vient de mon bon père qui l'avait achetée, tout jeune, à Amstredam, chez un Juif Portugais, derrière Oude-Kerke, la vieille église. Comme vous l'indique sa pieuse inscription, elle a dû être faite pour un couvent, — un couvent de femmes sans doute. Et ce qui le précise, c'est l'écusson. Voyez. La croix, et la croix *d'argent.*

Les petites regardaient de tous leurs yeux.

— ... Or, en héraldique, vous le savez? professait Pootius, *l'argent* répond aux vertus de pureté et de justice, aux perles, à l'âge de l'enfance, au tempérament flegmatique, à l'eau, à la lune, à la neige, à l'espérance et au jour de lundi.

Les petites écoutaient, figées, le vieillard qui, doctoral, poursuivait :

— ... Et *l'azur* répond au ciel, à l'air, au saphir, qui est la pierre de loyauté, à la Vierge, à Jésus-Christ, à la planète Jupiter, et aux vertus des rois, au jour de mardi et à l'automne... ainsi que nous l'apprend en son Blason des Couleurs, — ajoutait-il avec modestie, — Sicille qui fut héraut d'Alphonse V le Magnanime, roi d'Aragon.

Les petites n'en revenaient pas, ébaubies, la frimousse grave.

— Et maintenant, achevait le bonhomme, la date : Seize cent onze! Ainsi cette cage fut composée, un an après la

male mort du roi Henri, l'immortel! le vôtre, mesdemoiselles, celui d'à côté, du Pont-Neuf!

Il s'était arrêté. Tout le monde se taisait. La vue du fantasque château de bois peint, charmant et vénérable, où sommeillaient les oiseaux jaune d'or, issus des Hespérides, les termes de blason, les beaux et vieux mots miraculeux tombés à la minute comme des florins et des ducats des lèvres du Hollandais plein de science : la croix, l'argent, pureté... l'eau, les perles, la lune, la vieille église Oude Kerke et la planète Jupiter, et le roi d'Aragon, le héraut Sicille, le roi Henri... tous ces mots grandioses, somptueux, lourds d'idées, gonflés de richesses, demeuraient, avec la magie de leur retentissement, l'éclat de leurs couleurs, la puissance de leur durée ou de leur disparition... Ils ne s'en allaient pas; ils faisaient leur œuvre, rapide et féconde, éternelle et mystérieuse, ils *opéraient* dans les esprits, réveillaient des pensées, ou en suscitaient, levaient des ribambelles d'images qu'ils déroulaient en oriflammes dans l'enthousiaste et jeune cerveau des trois Paradour et de Manon la tapissière...

Alors le héraut Sicille, empanaché, caracolait, dans les velours de sa dalmatique en tuyaux d'orgue aux armes d'Aragon, Ravaillac en noir levait son couteau sur le Béarnais enluminé, riant dans sa basse voiture... et toutes les cages qui sont accrochées dans les tableaux des musées de Hollande revenaient se suspendre et tenir à l'aise dans la petite chambre de Pootius, à côté de cette jolie « maison de Ville » à balustres et mascarons, où trois cents ans auparavant, au fond d'un cloître de France ou de quelque béguinage des Pays-Bas, chantaient pour publier la gloire de Dieu et dissiper l'ennui des recluses, des serins pareils à ceux-ci... qui sait? peut-être les mêmes?

Sur le toit de la cage, ainsi que sur l'épaule d'une personne affectionnée, M. Guillaume avait posé, à plat, une main caressante, et tandis que de l'autre il tenait haut son bougeoir à côté de Manon élevant aussi le sien, il résumait :

— Vous comprenez à présent le prix que j'attache à ce meuble rare et ravissant? Quand je suis venu m'établir à Paris, voilà longtemps! je n'ai pas craint de l'apporter. L'homme qui, passionné de serins, a le privilège de posséder une cage aussi parfaite, ne s'en sépare jamais. Je l'aime, et je crois que mes petits oiseaux s'y plaisent tellement qu'ils la préfèrent à la liberté.

— Leur avez-vous donné le choix? lui demanda Françoise, la cadette des Paradour.

Mais, sans laisser au vieillard le temps de lui répondre, elle poussait un nouveau cri et, montrant quelque chose, à sa gauche, au bout de la pièce :

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur, qui remue dans le panier, sur le haut de ce bahut? Encore des bêtes? On dirait deux chats!

Les trois autres femmes portaient aussitôt les yeux de ce côté, tandis que Pootius, comme pris en faute, avouait :

— Encore des bêtes! Hélas! oui! Mais pas des chats.

— Et quoi donc?

— Des pigeons. Deux pigeons du jardin des Sœurs.

Et il raconta.

— J'avais, — figurez-vous! — sur mon bahut, ce panier vide, où je ne mettais rien, quand il y a un mois, étant remonté le soir dans ma chambre et au moment de fermer ma fenêtre avant de me coucher, je fus stupéfait d'apercevoir un de ces gracieux animaux tranquillement posé dans mon panier. Il était entré en mon absence et s'était niché là. J'eus d'abord grand'peur, beaucoup plus que lui, qui ne manifestait aucune crainte, et c'est ce qui fit qu'heureusement je n'osai pas le chasser. Je fermai ma fenêtre, et il passa ainsi la nuit. Le lendemain, à mon réveil, je rouvris la fenêtre; alors, il s'envola, et c'est avec regret que je lui dis adieu. Mais le soir, lorsque je regagnai mon logis dont j'avais à dessein laissé de nouveau la fenêtre ouverte, et comme je m'avançais, curieux de m'assurer si mon pensionnaire était revenu, quelle ne fut pas ma surprise, plus grande encore, de voir qu'au lieu d'un seul pigeon, mon panier en contenait deux! C'était le mâle qui avait été chercher sa femelle.

— A moins que ce ne fût la femme, observa Thérèse, qui eût ramené son mari?

— Peut-être! accorda Pootius. Tout est possible. Enfin, voilà comment c'est arrivé. Et depuis, régulièrement, ils s'en vont tous les matins et rentrent tous les soirs. S'il n'était pas si tard, vous admireriez comme ils sont bien peints... couleur du temps... d'un beau gris-bleu de toit, de gouttière et d'ardoise, avec un bec de nacre rose et des yeux de cornaline.

Et brusquant tout à coup l'aimable petit monde :

— Mesdemoiselles, votre serviteur. Mais redescendons. C'est fini.

C'était bien, en effet, fini. Les petites avaient vu les serins de M. Guillaume. Elles n'en demandaient pas plus; elles pouvaient partir.

D'un bond léger elles furent dehors, et dans l'escalier elles remerciaient toutes les trois le vieillard en sautillant autour de lui :

— M. Pootius, vous ne savez pas quel plaisir!...

— Mais nous reviendrons?

— Dans le jour?

— Je vous le promets, déclarait le bonhomme. Et alors... *ils* chanteront!

Quand ils rentrèrent au salon, ils y trouvèrent tout le monde se disposant au départ. On n'attendait qu'eux pour s'en aller.

Assis encore à sa table, le colonel achevait de ranger ses papiers; mais voyant venir Brigitte, suivie de l'affable Pootius, il se leva pour aller au-devant du vieillard et lui souhaiter le bonsoir. La gravité des questions d'où il s'arrachait à l'instant, laissait, au fond, soucieux l'officier; cependant ses traits nobles et fins de chef discipliné proclamaient : « Courage! Hardi! Confiance! » Aussi vous eussiez juré qu'il ne songeait qu'au mariage de Gaudias avec la belle Irène, et que ce soir, pour lui comme pour tous, c'était la grande affaire.

La vicomtesse était obsédée intérieurement par le refrain d'une vieille chanson fameuse : « Nous étions trois filles à marier! » Gotte bâillait derrière sa large main d'homme. L'abbé Chamaille, âme toujours présente, s'affirmait inaltérable de certitude et de sérénité; et Brocatel observait à l'écart les fiancés étalant soudain une aisance enfantine et excessive. Ils semblaient bien l'un et l'autre au comble de leurs vœux, et cependant, si on les avait scrutés avec une attention plus méfiante et plus soutenue, on eût saisi chez le docteur et chez la jeune fille la même nuance significative.

Gaudias avait l'air plus triomphant qu'heureux; et c'était également d'orgueil et de fierté, — plutôt que d'amour et de tendre bonheur, — que rayonnait l'éblouissante Irène. Mais qui pouvait, en fin de soirée, au passage de cette minute, faire une pareille et aussi délicate constatation? Personne n'en était capable, même pas le propriétaire et l'abbé ayant chaque jour,

à ce *couchant* de leurs pensées, mille choses dans l'esprit.

Un seul être en aurait eu peut-être l'intelligence et la curiosité : Valérie. Mais elle n'était pas là.

Elle avait *son malaise*.

Et, moins encore, les principaux intéressés, Irène et Gaudias, se trouvaient-ils à cette heure en état d'analyser leurs propres sentiments!

Les petites embrassèrent Irène et parurent en éprouver un charme supérieur, comme si la beauté, entre tous ses dons, avait celui d'embellir aussi le baiser; et Gotte et Manon embrassèrent les petites, celle-ci avec une joue bien douce et celle-là avec un menton râpeux comme un canevas. Pootius fit à la ronde ses saluts de bourgmestre accueillant un prince à cheval à l'entrée d'une ville. L'abbé, dans un geste d'expansion habituelle, tendit à tous ses deux mains à la fois.

Brocatel enfin donna à chacun ce qui lui coûtait le plus : un gai sourire, car il était redevenu sombre depuis qu'il attendait toujours en vain d'Amérique une nouvelle lettre de Paul Retrousseau, lui parlant de son fils.

Et si Gaudias et Irène, en se quittant, furent les seuls à ne pas s'embrasser, — ce dont nul ne s'étonna, — c'est qu'ils avaient pris la précaution de le faire à l'avance.

Les gens de bonnes mœurs et de vie régulière sont vite couchés, avec une promptitude monastique. En très peu de temps, le vieil hôtel Pommelé, qui même dans le jour n'était guère bruyant, — ou ne l'était que d'une façon harmonieuse et pleine de poésie, — fut replongé dans le silence provincial qui revenait chaque soir, été comme hiver, l'envelopper, passé dix heures... Mais, derrière cette impressionnante uniformité de calme et d'assoupissement, que de différences... ou de privations de repos! Quels fracas de pensées, parfois quels torrents de lumière et de flammes, les plombs de ce silence et la poix de ces ténèbres ne recouvraient-ils pas? Car le couvre-feu n'empêche pas le feu de durer, — ni de se rallumer ailleurs. Rien ne dort absolument dans les eaux dormantes de la nuit. Sous cet arrêt extérieur de l'existence, les menées quotidiennes continuent et envahissent l'esprit, qui s'égare alors par les mille routes du rêve ou les labyrinthes du cauchemar. Ce n'est que pour les âmes tranquilles et pures comme celles des trois petites et des bonnes Dandin que le sommeil, au sens littéral du mot,

est « la trêve de Dieu. » Toutes les cinq le goûtaient maintenant à coup sûr, sans le moindre trouble, et Pootius aussi, probablement, étendu en songe près de la roue du *Moulin à eau* dont le tic-tac mouillé accompagnait son délire innocent de vieux peintre, adorateur d'Hobbema.

Mme de Paradour, épuisée de se tourmenter, s'était remise comme toujours « dans les bras de la Providence, » et Belle-Julie sous les carreaux de sa « tabatière » éclaboussée d'étoiles, et M. et Mme Précipice écrasés par le plafond de la loge étouffante, et le chat Plouf et la poule Bobine, tassés, au pied de leur lit, sur le tabouret de crin aplati qui servait à la concierge à enfiler chaque matin et à arracher chaque soir ses gros bas de laine... tout cela connaissait certainement, — sans qu'il fût besoin de s'en assurer, — cet oubli relatif de la fatigue et du souci qu'on nomme le repos.

Et il y avait également de grandes chances pour que l'abbé Chamaille, quoique n'habitant pas la salutaire demeure, éprouvât non loin de là, dans sa chambre de la rue Coëtlogon, la détente physique et spirituelle que la nuit par exception accorde quelquefois aux justes.

Mais Valérie? Mais le propriétaire? Mais Gaudias, à Lutetia? Et même Irène? Et le colonel?

Pouvaient-ils dormir? ou du moins, tout de suite, la tête à peine sur l'oreiller? et d'un sommeil sans cahots? sans nuages?

Non, car ils étaient tous, — les uns pour des raisons analogues, les autres pour des causes différentes, — trop fortement agités.

Pour Valérie, nous savons dans quelle tempête la jetait *son malaise* et l'on pense bien, étant donnée son incroyable nature avide de rechercher les angoisses et impuissante ensuite à les secouer, que l'événement de la soirée ne pouvait manquer de lui faire subir un assaut redoublé de visions cruelles!

Bien que le mariage de Gaudias et d'Irène fût une chose acceptée et même voulue par elle depuis des semaines, — plus qu'il ne lui en fallait pour s'y accoutumer, — son annonce officielle, malgré l'avertissement qu'elle en avait reçu deux jours plus tôt de la part de son vieil ami le propriétaire, l'avait surprise et frappée comme une nouvelle inattendue, comme un brusque malheur.

Cette publicité créait le fait, fixait l'irréparable.

Mme Lesoir ne cessait pas d'approuver, d'un cœur sincère, cette union des jeunes gens, mais elle en était triste, et plus que triste, inquiète, — et sans savoir pourquoi, ce qui l'inquiétait davantage. Elle avait toujours peur *de ce qui allait arriver*, presque autant de ce qui se présentait comme bon que de ce qui se présageait mauvais. Et puis, à force d'avoir été et d'être toujours malheureuse, elle finissait par ne plus beaucoup croire au bonheur d'autrui, surtout de ceux qu'elle aimait et au sujet desquels son espérance était plus difficile. Elle avait pour eux tant d'exigence que rien ne lui semblait capable de les satisfaire, et les vagues dangers d'avenir dont elle s'imaginait être menacés ses deux enfants adoptifs lui paraissaient plus terribles encore que tous ceux qu'elle évoquait de son passé. Enfin, après avoir souhaité, comme en désespoir de cause, que le mariage eût lieu le plus tôt possible et qu'il n'en fût plus question... voilà qu'aujourd'hui, à la veille de son accomplissement, elle était prise, en sens contraire, d'une envie secrète, à peine avouée, à demi insinuée, comme une ruse, dans le tréfond de ses louches désirs, qu'une circonstance quelconque, — matérielle ou morale, peu importe, — mais n'ayant, bien entendu, aucun caractère fâcheux et surtout, Seigneur! tout à fait indépendante de sa volonté, vînt retarder..., oh! pas beaucoup, mais tout de même un peu, la pénible date, fatale comme une échéance. Elle se disait que vraiment depuis cinq mois, il y avait eu trop de choses dans sa vie et se précipitant d'une façon heurtée dont elle n'avait pas l'habitude. Favorable à la lenteur qui est une des conséquences, un des charmes de la retraite, elle détestait la vitesse. Or, elle se sentait emportée dans une course d'événements qui lui faisaient l'effet d'un tourbillon. De même que la dépense rapide et irréfléchie de l'argent lui répugnait, la vitesse lui semblait le gaspillage du temps.

Mais le principal motif de son inquiétude soudaine et croissante, c'est qu'elle s'apercevait tout à coup et trop tard, hélas! de la place considérable qu'avait prise, à côté de Gaudias et sans lui faire de tort, Irène en son cœur, et du vide, impossible désormais à combler, qu'allaient creuser en ce pauvre cœur qui se croyait enfin nanti, d'abord le départ et puis l'absence de l'enfant aimée. Et ce départ, elle le voyait tout proche, immédiat. C'était dans un mois!... Autant dire demain! Et malgré ensuite les rares visites, de plus en plus espacées, de la jeune

femme, perdue peu à peu de tendresse en étant perdue de vue... l'absence serait éternelle!... car une affection qui n'est entretenue que par intervalles et en hâte s'étiole et meurt comme une plante qui n'est soignée que de loin en loin... Les belles fleurs, qui poussent bien, sont celles qu'on arrose tous les jours.

Voilà, — sa terrible crise chronique encore une fois endurée et mise en fuite, — sur quel lit de tourments nouveaux était ce soir retombée, pour se remettre, la veuve douloureuse! Voilà quel était son repos! Elle dormait... oui!... — mais d'un sommeil hostile et noir. Sa porte et sa fenêtre étaient closes, — et ses yeux aussi, — mais son âme était défoncée, ouverte à tous les vents.

Brocatel, également, dormait mal, couché sur « la dure » de ses pensées, à chaque instant réveillé en sursaut par son fils entrant tout changé, avec une barbe longue et une joue en sang, — celle du soufflet, — pour lui chuchoter dans la nuit :

— N'espère rien! jamais, tu entends... *après ce que tu m'as fait*, je ne reviendrai, et tu ne me reverras! Jamais, mon petit père! Jamais!

Et ce mot de jamais lui restait, dans le sommeil... sans interruption... tombant sur son cœur comme une goutte d'eau qui, d'un robinet glacé, tombe sur de la tôle.

En revanche, à Lutetia, Gaudias, bourré dans ses oreillers, s'étirant demi-nu et faisant craquer toutes ses charnières, étendait son beau corps d'athlète et bondissait en un dernier élan vers le but qu'il touchait déjà. Les bras levés, les mains nouées et ramenées derrière la nuque, il pensait, droit devant lui :

— Ça y est.

Car au fond, jusqu'à la veille, il était impatient, — pour sa pleine tranquillité, — que la nouvelle du mariage eût été rendue publique. La chose à présent réglée, il se ragaillardissait dans sa victoire.

Et si, maintenant, nous avions pu jeter les yeux sur le beau livre aux pages immaculées qu'était l'esprit d'Irène, nous aurions vu qu'en ce moment, il ne contenait que des images d'étonnement angélique, d'espérance et de bénédiction. Dans la béatitude morale qui la remplissait, ses premières pensées lui venaient de la reconnaissance, elles étaient les fleurs fraîches qui jaillissaient en gerbe, comme d'un cristal transparent, du vase de son cœur; et ce vase de fleurs choisies pour chacun de

ceux auxquels il était destiné, elle le posait tour à tour sur la tombe de tante Fine, devant le portrait de la chère marraine Valérie sa seconde mère, et aux pieds du bon Dieu, qui, si manifestement, — et à plusieurs reprises, — l'avait sauvée. C'était à eux trois, qu'Irène reportait avant tout son remerciement, l'expression confuse, mais si sincère de son allégresse.

D'abord la morte.

Ensuite la vivante.

Et puis l'Éternel.

Et elle éprouvait qu'ainsi, son bonheur, plus solide, était sanctifié.

Ces dévotions une fois faites, elle s'endormit promptement, harassée de bien-être.

Restait le colonel.

Comme Mme Lesoir, Brocatel et Gaudias, il avait eu assez de mal à forcer le sommeil, mais pour d'autres raisons, bien plus graves.

Dans ce grand silence pacifique de la nuit qui n'était pas à son oreille exercée celui de la *paix*, ni même de la vie, mais celui de la mort, il ne pensait qu'à *la guerre*... Il la voyait venir et, sûr de ne pas la craindre après qu'elle aurait été déclarée, il la redoutait avant qu'elle le fût. Néanmoins, c'est en l'envisageant avec la résolution du soldat et aussi la fougue du cavalier, en même temps qu'avec la pureté de conscience et le sang-froid de l'*homme* appliqué jusqu'au bout à l'éviter, qu'il s'était endormi, l'âme allongée, — ainsi qu'une épée au fourreau, — dans le corps étendu.

Quand il se réveilla, le jour éclairait déjà les murs de sa chambre dont il ne fermait jamais les persiennes et les rideaux; et instantanément la terrible et sévère Pensée lui réapparut, installée l'arme aux pieds dans son esprit comme en une guérite. C'était de cette façon, qu'alors, du matin au soir, elle montait la garde chez des milliers de Français. Les yeux du colonel ayant donc été ramenés aussitôt vers la serviette de maroquin posée sur la table de nuit et renfermant son travail de mobilisation de la cavalerie en cas de guerre, il lui vint à l'idée de revoir un point de détail, que, sauf erreur, il jugeait défectueux. Il se leva, chaussa des pantoufles de cuir, et mit un vêtement d'intérieur, en hâte et sans bruit, car il n'était que six heures et demie et sa femme et ses filles devaient reposer

encore dans les pièces voisines. Mais quand il fut assis à son bureau et qu'il eut plongé la main dans la poche de la serviette, il eut la stupeur d'en retirer, au lieu de ses papiers, un gros cahier qu'il ne reconnut pas, « qui ne lui disait rien... » Effaré, il l'ouvrit au hasard, et lut, sans d'abord en comprendre un mot, ces lignes extravagantes : *Redouté* (*Pierre-Joseph*), *peintre célèbre, surnommé par ses contemporains le Raphaël des Fleurs, né à Saint-Hubert, près de Liége, le...*

Et tout à coup il rit franchement. C'était l'écriture de Brigitte. Tout s'expliquait.

Il se souvint aussitôt que la veille, au moment où il allait, comme chaque soir, glisser avec soin son dossier dans sa serviette avant de l'emporter, il en avait été empêché par la brusque irruption des petites redescendant avec Manon Dandin de leur visite aux canaris chez le vieil artiste. En un éclair, il reconstitua les faits : « La pauvre Pontivy, en même temps qu'elle préparait ses papiers à elle pour son cours du lendemain au Muséum, avait voulu serrer ceux de son père qu'elle croyait oubliés par lui sur sa table, et comme leurs deux serviettes, la sienne et celle du colonel, étaient à peu près de même dimension et de même couleur, l'incorrigible étourdie, qui n'en faisait jamais d'autres, s'était trompée et avait tranquillement fourré ses cahiers de botanique dans le portefeuille du père !... » Mais le colonel ne fut pas plus tôt arrivé à ce point de son lumineux raisonnement, que la suite logique s'en dressa devant lui, dans une soudaine éventualité qui le mit debout, les sourcils froncés... « Alors son plan était dans la serviette de Brigitte qui ne s'en doutait pas? » Oui. Mais aujourd'hui même, c'était justement son cours au jardin des Plantes... Ce cours avait lieu à huit heures et Brigitte, qui s'y rendait seule, avait l'habitude, quand il faisait beau comme ce matin, d'y aller à pied et de partir une heure avant, renonçant à son café au lait, et préférant emporter dans sa poche une tablette de chocolat et un morceau de pain qu'elle partageait là-bas avec les biches... « Pourvu qu'elle ne fût pas partie ! » A cette désagréable idée, le colonel, sans s'inquiéter, commença tout de même à concevoir un gros ennui. « La petite arrivait là-bas... et elle constatait sa méprise... Et alors? Lisait-elle ? Non ! se répondait le père à lui-même, sans hésiter, à tel point il avait foi dans l'obéissance et la discrétion de son enfant. — Et puis, lirait-elle, se disait

il, qu'elle n'y comprendrait rien. Et à supposer même qu'elle y comprît quelque chose, à qui pourrait-elle ensuite en parler, surtout après avoir apprécié l'importance de sa découverte? C'est égal, il était confondu à la pensée qu'un pareil document secret, concernant la défense nationale, pût toute une matinée, sans même qu'il en résultât rien de fâcheux, traîner hors de ses mains et de chez lui, dans le carton de sa linotte ! »

Toutes ces réflexions n'avaient duré que quelques secondes. S'assurer que Brigitte n'était pas partie lui parut la chose urgente. Il eût pu le faire en entrant chez ses filles qui couchaient dans la même chambre, mais c'était s'exposer, dans le cas où il n'y trouverait plus Brigitte, aux questions de ses sœurs étonnées, d'où retard dangereux... Non, le plus simple était d'aller regarder au porte-manteau de l'office. En effet, ponctuelle jusque dans ses bévues, la jeune fille avait pour habitude, chaque fois qu'elle devait le matin se rendre à son cours, de suspendre la veille au soir sa serviette garnie de tout ce dont elle avait besoin à un des crochets, — toujours le même, — du porte-manteau cloué au mur de l'office.

Ici quelques explications de détail sont indispensables pour bien faire comprendre aux lecteurs ce qui va suivre.

D'abord, ce qu'on appelait l'*office* n'était, — contigu à la salle à manger, — que le prolongement un peu plus large, mais toujours étroit, d'un corridor qui desservait par derrière les chambres à coucher ; et ledit office, outre la porte vitrée qui le fermait du côté de ce corridor, et celle par où il communiquait tout contre avec la salle à manger, ne donnait plus que sur une troisième et dernière porte ouvrant sur le palier du très ancien escalier de service en tire-bouchon, qui conduisait au-dessus aux chambres de domestiques et aux greniers, et en dessous, chez les demoiselles Dandin et dans la cour. Les deux vieilles filles et les Paradour n'avaient pas leur cuisine dans l'appartement; celle-ci était située à chaque étage de l'autre côté du palier de l'escalier de service, et encore au bout d'un petit couloir. On ne pouvait donc y aller qu'en traversant le palier. Aussi, pour la plus grande commodité des communications, les deux portes de passage se faisant vis-à-vis étaient-elles, surtout chez les Paradour, constamment ouvertes, ou au moins, *tout contre*. Selon qu'on venait du dehors ou de l'intérieur, on n'avait qu'à pousser ou à tirer, et l'on entrait comme dans un

moulin. Qui aurait connu cette particularité aurait pu, aux heures où l'appartement des Paradour se trouvait pour ainsi dire vide, — les deux vieilles bonnes étant à la cuisine, « les trois petites » sorties, le colonel au ministère et Mme de Paradour sur sa chaise-longue dans sa chambre lointaine, à l'extrémité du corridor, — s'introduire tout à son aise dans la salle à manger ou le salon et y prendre, à son choix, « la selle arabe en velours rouge » ou « le beau légumier d'argent. »

Il en était d'ailleurs ainsi du haut en bas de cette maison de la Confiance et de la Sérénité. Des grosses portes qui faisaient la grosse voix, mais avec des serrures presque toutes détraquées, et des verrous de prison... mais paralysés de rouille. Heureusement, l'aspect extérieur du porche avec son portail massif le plus souvent fermé, imposait, et illusionnait les mauvais drôles qui auraient pu nourrir de coupables desseins, en même temps qu'il suffisait à tranquilliser les braves gens du dedans, sans parler des sûretés qu'offrait dans l'enceinte, — pourtant si peu fortifiée, — la vigilance farouche de Mme Précipice, armée de son éternel et indolent balai.

Ce n'est pas tout. Il nous faut, en dernier lieu, — à présent que l'on connaît la disposition de l'office et du porte-manteau à un crochet duquel Brigitte avait coutume de placer sa serviette, — indiquer que cette serviette était mise là d'une façon spéciale.

En effet, quoiqu'elle fût, ainsi que la plupart de ces gibecières de maroquinerie, garnie de deux petites poignées « très commodes, » la capricieuse Brigitte n'aimait pourtant point se servir de « ces sottes poignées, » bien sagement, les yeux baissés, à la façon de ces bonnes jeunes filles du faubourg, — dont elle avait grand tort de se moquer et qui, disait-elle, « mal fichues et bien pensantes, » vont au cours comme en pénitence. « Jamais de la vie! » Elle avait donc inventé de nouer aux poignées de la serviette une ancienne laisse de cuir finement tressée qui lui avait servi autrefois, du temps qu'ils habitaient Blidah, à tenir couplés deux *sloughis*. Grâce à cet arrangement ingénieux et qu'elle jugeait plein d'élégance, elle portait la serviette au bout de la laisse enroulée autour de son poignet, et à laquelle exprès elle donnait de la longueur. Elle pouvait, dès lors, jouer de l'ennuyeux paquet au gré de sa désinvolture. Il cessait d'être ridicule pour devenir amusant. Tout en marchant, elle le balançait, se plaisant à chaque pas à s'en battre la jambe ainsi que

d'une sabretache, ou se livrant par à-coups, quand il n'y avait pas trop de passants, au plaisir de le faire tourner comme une fronde. Aussi vous figurez-vous sans peine le désarroi du colonel se représentant « *les corps de cavalerie constitués en fonction du plan dix-sept,* » soumis peut-être à cette heure à une danse pareille!

En un clin d'œil, il fut à l'office... et il eut la joie d'y voir la serviette, pendue à sa place habituelle. Brigitte n'était pas partie! Il respira mieux. Mais à peine se sentait-il soulagé qu'il fut frappé de cette bizarrerie, d'abord inaperçue, que la serviette, au lieu d'être immobile, *se balançait*... Peu, doucement, et de moins en moins; mais elle *se balançait*... quoique dans cette partie de l'appartement vide encore et conservant son inertie de la nuit il régnât un profond silence.

Il reçut un choc au cœur, et des lames d'idées aiguës le criblèrent de leurs pointes : « Cette serviette *n'aurait pas dû* se balancer. Pourquoi le faisait-elle?... Quelqu'un était venu là, et à l'instant?... le précédant d'une minute à peine? *quelqu'un* qui voulait s'emparer de la serviette pour dérober ce qu'elle contenait... ou du moins en prendre connaissance. Qui? et comment le savoir? Ce *quelqu'un* avait-il été dérangé par sa brusque arrivée à lui, Paradour? Ou était-il déjà parti sans l'avoir entendu venir? Était-il là pour saisir les papiers, et les avait-il enlevés? ou n'en avait-il pas eu le temps? ou bien... pire supposition! le mal était-il fait?... et *les rapportait-il?* Ah! Voir d'abord s'ils étaient toujours dans la serviette! C'était la première chose!... » Et le colonel étendait la main pour s'en assurer, quand il réfléchit (toutes ces pensées se précipitaient dans une ruée de torrent!) qu'il perdait des secondes dont le centième n'avait pas de prix!... que du moment que la serviette se *balançait* quand il l'avait vue, — ce qui prouvait que *la personne* ne faisait que de la quitter, qu'elle était encore tout près, même en s'enfuyant, ou déjà dehors dans la cour... ou peut-être toujours dans la maison, le plus pressé, le capital était de courir après elle!

Mais ici, perplexité. Quel côté choisir pour s'y élancer? Celui de l'appartement? Inutile. Le corridor ne conduisait par là qu'aux chambres de sa femme et de ses filles. Celui de la cuisine? — Impasse où il n'était pas vraisemblable que *la personne*, évidemment très au courant des lieux et des usages, fût

allée aussitôt se bloquer. Descendre alors dans la cour? Ou monter vers les combles? Il n'y avait que ces deux partis. C'est au dernier que se décida le colonel. Un instinct l'avertissait que s'il y avait eu, — comme il commençait à le craindre, — tentative de vol des précieux documents, le voleur, ou la voleuse, était de la maison et devait s'y trouver encore. Poussant donc la porte de l'escalier de service, il monta d'un trait l'étage par lequel on accédait aux chambres d'Irène, de Valérie, de Pootius et des domestiques... et comme il s'engageait dans le corridor sur lequel donnaient les portes de toutes les chambres, il entendit effectivement le bruit d'un pas rapide, mais qui au lieu de s'éloigner... se rapprochait, et il vit venir à lui... débouchant du fond... Belle-Julie tout interdite en l'apercevant. Rebroussant aussitôt chemin, sans rien lui dire, il descendit avec elle, et c'est seulement arrivé en bas de l'étage, et lui faisant signe d'entrer dans l'office, qu'il lui demanda :

— Tu n'as pas passé par ici? il y a un instant?

Excepté M. Guillaume et les Précipice, tout le monde la tutoyait.

Elle parut hésiter, et puis répondit avec assurance :

— Si, mon colonel.

— Ah! Et pourquoi? Qu'y venais-tu faire? Et à cette heure-ci?

— C'est Mme la vicomtesse, expliqua-t-elle, qui m'avait recommandé tout bas, hier au soir, de porter de sa part, sans faute ce matin, dans la chambre de Mlle Irène, les roses qui ornaient la table, pour que ça lui fasse à son réveil une jolie surprise.

— Tu ne pouvais donc pas les lui porter dès hier soir?

— Mais non, mon colonel, parce que ça n'aurait plus fait à mademoiselle sa surprise de ce matin; et c'est pour cela qu'il y a cinq minutes j'ai passé par ici pour aller prendre les roses qui étaient restées dans la salle à manger.

— Mais pourquoi si tôt?

— Pour que ça soit plus vite fait.

— Mais d'ordinaire, il me semble que tu ne réveilles pas Mlle Olette d'aussi bonne heure?

— Certainement non. Aussi je ne l'ai pas encore réveillée.

— Alors où sont les roses?

— Par terre, devant sa porte où je les reprendrai, dans vingt minutes, quand je remonterai.

— Et pourquoi es-tu redescendue?

— Pour aller à côté, chez le crémier, chercher du lait.

— Quel lait?

— Celui du déjeuner de Mme Valérie et de mademoiselle. Alors c'est seulement en remontant que j'entrerai dans leurs chambres avec mon lait et avec mes roses, et que ça fera la surprise.

Il y eut un gênant silence, pendant lequel Belle-Julie attendait néanmoins sans embarras qu'on lui fît encore autant de questions que l'on voudrait.

Mais M. de Paradour en avait assez. Il commanda, en s'efforçant de regarder la Bretonne jusqu'à l'âme :

— C'est bien. Tu peux t'en aller.

Et elle se retira, disant gaîment :

— Merci, mon colonel.

Celui-ci restait préoccupé, en face de la serviette à présent immobile, et aussi énigmatique. Avant d'y regarder enfin, — ce dont il desséchait, — il eut toutefois la présence d'esprit de s'assurer que la laisse était bien nouée de la manière qu'employait toujours Brigitte, c'est-à-dire en faisant un certain nœud, croisé en huit, que son ordonnance kabyle lui avait appris autrefois, et il en conclut aussitôt que les papiers devaient s'y trouver, n'en ayant pas bougé. Vivement il défit la laisse et ouvrit la serviette.

Ses papiers y étaient.

Les retirer, remettre à la place le cahier de botanique qu'il avait apporté, puis renouer, refaire le nœud en huit et raccrocher la serviette à la même branche du porte-manteau... fut pour lui l'affaire d'une minute, et il eut encore le temps de regagner à l'autre bout de l'appartement sa chambre avant le départ de Brigitte, en retard ce matin-là!

Une fois rentré chez lui, il compulsa avec la plus grande attention son dossier, feuillet par feuillet. Rien n'y manquait; et pas la moindre trace de manipulation. Il l'examina à fond, il alla jusqu'à le flairer sans y trouver aucune odeur suspecte. Revenant alors à Belle-Julie, il se reprocha son incroyable promptitude à la soupçonner. Bien qu'il ne partageât pas à son égard la sympathie familière qui lui était témoignée par tous les gens de la maison, il n'avait pourtant pas contre elle de préventions sérieuses. Son masque lie de vin lui avait toujours

causé une répugnance irrésistible. Simple question de dégoût physique. Mais de là, à supposer cette pauvre et ignorante fille, sachant à peine lire, capable d'un acte criminel aussi caractérisé que celui auquel il avait songé un instant!... c'était de la pure folie! A présent il reconstituait les choses qui s'expliquaient de la façon la plus naturelle. « Belle-Julie, manifestement innocente et d'une entière franchise, avait bien dit la vérité. Toutes ses réponses le prouvaient, et d'ailleurs il n'aurait qu'à interroger sa femme pour en avoir aussitôt, comme il n'en doutait pas, la confirmation... Si Belle-Julie ou toute autre personne (ce qui ne pouvait s'admettre, puisqu'elle était la seule à être descendue dans l'appartement à cette heure matinale) avait détaché, ne fût-ce que pour quelques minutes, la serviette du porte-manteau, comment aurait-elle su en dénouer et en renouer la lanière et en refaire le nœud en huit comme Brigitte? Et comment encore... » Mais il s'arrêtait, renonçant à poursuivre des éclaircissements dont l'évidence l'humiliait. Et enfin le balancement de la serviette résultait de ce fait tout simple que Belle-Julie, en traversant vite l'office, qui était très étroit, l'avait heurtée et mise en mouvement.

— C'est égal, pensait-il, j'ai eu une belle peur! Et par la faute de cette Brigitte! Je la secouerai.

Et puis, se ravisant, il décida, tout compte fait, — et sans vouloir rechercher pourquoi, — qu'il ne soufflerait mot de l'incident, ni à sa fille, ni même à sa femme. A personne.

Il réfléchissait... « Oui. Et à partir de demain je n'apporte plus mes papiers au salon. »

Mais comme il prenait cette résolution, il en vit encore l'inutilité, se souvenant fort à propos que son travail était « au point, » fini! « Aussi, pour le coup, se promit-il, aujourd'hui même, tout à l'heure, j'irai le remettre au ministre. »

II. — ATTRACTION

Isidore, cependant, ne pouvait plus se passer de M. Guillaume; et si sa fréquentation lui était maintenant à ce point nécessaire, c'était moins, quelle que fût leur force impulsive, pour les raisons de curiosité méchante et les désirs de vengeance qui l'animaient contre Gaudias que pour le plaisir amer et délicieux qu'il goûtait à entendre le vieillard se

répandre en louanges sur Irène dans des termes qui au fond le ravissaient, même quand il affectait de les tourner en raillerie. Cette jouissance cruelle, il en avait la soif. Approcher Pootius, c'était se rapprocher d'Irène. Dès que celui-ci commençait à l'entretenir d'elle, Isidore cessait de le voir et c'était elle qu'il contemplait. Cette vieillesse, instantanément, évoquait cette jeunesse et la rendait présente; à travers le bonhomme la jeune fille rayonnait. Chaque fois que son nom passait par les lèvres flétries du sexagénaire, elles prenaient en vision pour Isidore la fraîcheur et l'éclat de celles d'Irène. La voix de M. Guillaume devenait la *sienne*. A entendre parler d'*elle* et à parler d'*elle*, lui aussi, même durement ou avec une feinte indifférence, il se figurait *lui* parler. On comprend alors la force croissante qui le poussait vers Pootius et le retenait à ses côtés. Le vieillard était le lien, — le seul, — qui le rattachât désormais à la malheureuse dont la perte le désolait. Intermédiaire inconscient et ignoré d'elle, il avait cependant l'air d'être son interprète auprès de Panteau, et celui-ci s'étourdissait à supposer, en répondant au bonhomme, qu'il lui donnait, lui aussi, pour elle des commissions. Enfin Pootius lui apportait tout d'Irène, sa beauté, ses sentiments, sa grâce, sa gaieté! — la misérable! elle était gaie! — ses actes, ses gentils propos, et jusqu'au bouquet de ses charmes. Ainsi, pour le farouche garçon réenflammé, M. Guillaume avait en lui, sur lui, tous ces dons, tous ces trésors, toutes ces parures... Imprégné de l'enchanteresse, il la transportait, sans le savoir, là où il allait, et il la communiquait. Et même quand, revenu de son ivresse, Panteau considérait le peintre tel qu'il était, dans la réalité de son âge et de son déclin, il lui trouvait encore, *à cause d'Irène*, des agréments, et c'était avec une espèce de complaisance qu'il serrait les doigts déjà tremblants et couleur de terre qui chaque jour touchaient du moins la main ravissante et satinée, dont il connaissait la douceur.

Cet après-midi, le lendemain de la soirée chez les Paradour dont nous avons raconté les détails, Panteau ne se tenait plus de l'envie de revoir son vieux confident.

Quoiqu'il n'eût absolument rien de spécial à lui dire, il fallait qu'il le vît, et tout de suite. Pourquoi? — *Pour parler de ça*. Toujours. Pas pour autre chose.

Chassé de la *Sortie des Bains* et de son domicile, et loin de

ses Batignolles, par le mal qui le fouettait, il se trouva tout naturellement rabattu, une fois de plus, vers le Louvre...

Évitant à dessein le Carrousel... et prenant la rue de Rivoli, il avait gagné dans la cour François-Premier la porte par laquelle il savait que M. Guillaume, après avoir suivi le pont des Arts, avait l'habitude d'entrer. Et il n'était pas là, depuis cinq minutes, qu'il le vit s'avancer, chargé de son éternel manteau rond d'où sa bonne tête, coiffée du vaste chapeau pointu, sortait comme du haut d'un abat-jour.

Le vieillard l'avait aperçu de son côté. Loin de trahir à son aspect, dans ces parages défendus, un soupçon d'humeur, comme l'appréhendait Isidore, il vint cordialement à lui.

— M'attendiez-vous? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Un peu, répondit le garçon. Pour monter avec.

— Eh bien!... lui dit alors le bonhomme, onctueux et pressant, ne montez pas avec, voulez-vous?

Panteau parut blessé.

— Soit, fit-il. Du moment que ça vous ennuie.

— Ça ne m'ennuie jamais! protesta, navré, Pootius. Ça me ravit. Mais *aujourd'hui*, j'ai une grosse séance, un coup de collier à donner (il mit un doigt sur ses lèvres). Vous allez tout savoir. C'est au mois d'août la fête de M. Brocatel. Ça viendra bien vite. Il s'appelle Alphonse, comme Lamartine. Vous l'avais-je dit?

— Aucun souvenir. Je ne suis pas fou de ce nom-là. Mais ça le regarde. Et puis?

— J'ai médité, à cette occasion, de lui faire une surprise. Je veux lui offrir ma copie du *Moulin à Eau*... celle que j'achève.

— Huuu! siffla Panteau, tout de même impressionné.

— Oui, confirma le peintre. Mais alors il faut le finir, et je suis en retard. Voilà pourquoi je vous demande, en ami...

— Compris! N'insistez pas. Du moment que c'est pour aujourd'hui seulement?...

— Mais non! pour plus! gémit le bonhomme.

— Et combien donc?

— Quinze jours. Trois semaines.

— Trois de semaines! Ah! bien, mon Alphonse! s'écriait Panteau, franchement affecté.

— Mais, conjurait l'autre, réfléchissez! J'ai à pousser encore tout mon premier plan, la petite barrière, le chien qui lève la patte, à repiquer les meules du lointain, à...

Panteau ne l'écoutait plus.

— Je ne vous dis pas, monsieur. Tout ça est très gentil et croyez que ça me frappe. Mais il y a une chose aussi sûre que tous les moulins de la Saint-Brocatel, c'est que je suis, moi, *incapable*, vous entendez? d'être privé de vous pendant si longtemps?

— Calmez-vous, reprit le Hollandais. Je vous promets, jusqu'à ce que j'aie fini mon travail, de ne pas rester plus de trois jours sans vous voir.

— Encore long! grimaça Panteau.

— A bientôt donc, mon ami! conclut Pootius. Et puis, le rattrapant soudain :

— A propos! Une nouvelle! Ces deux enfants?...

Il s'arrêta, l'air finaud.

Panteau n'y était pas.

— Quels enfants?

— La belle Irène et le beau Gaudias!...

— Ah! oui!... (Isidore sentit sur lui la glace du malheur). Eh bien?

— Ils se marient!

... Mais il se contint; il sut se roidir, penser, se gratter le nez, sourire... et parler.

Sans que sa voix tremblât, il prononça :

— Chic!

Puis indifférent, détaché :

— Pour quand c'est-il, la rigolade?

— La fin du mois.

Panteau, droit devant lui, regardait cette date.

Le vieillard s'exaltait.

— Quelle histoire! Croyez-vous! Si vous les voyiez! Leur bonheur est immense! Ah! je suis bien content! Vous, ça vous est égal, mauvais garçon? Vous n'aimez rien! Quand donc aimerez-vous ?

— Patience! dit Panteau. *Je crois que ça vient.*

Mais M. Guillaume était déjà parti. Il n'entendit pas.

III. — PANTEAU PERE ET FILS

Ils se mariaient!

Sous le coup de massue de cette nouvelle, Isidore à présent s'étonnait de demeurer debout. Heureusement que Pootius,

pressé de s'en aller, avait déguerpi, car s'il était resté un instant de plus, le garçon se rendait compte que, malgré tous ses efforts, il n'aurait pas pu garder son sang-froid devant lui. Les deux ou trois minutes pendant lesquelles il avait dû se dominer l'avaient anéanti.

Cloué sur place, il restait là, les mains dans les poches, et les yeux fermés pour mieux se reprendre. Le courant d'air de la voûte, en le rafraîchissant, le ranima bientôt. Il s'ébroua et rouvrit les yeux, les jeta vivement autour de lui ainsi qu'une bête méfiante, et comme pour s'assurer que personne n'avait remarqué ses allures et ne les observait, car c'est le tourment de celui qui épie de croire toujours être épié. Mais il n'y avait, stationnant l'un en face de l'autre et se jalousant avec ennui, que deux inoffensifs interprètes, pauvres besogneux aux habits râpés, en quête de quelque étranger pour lui servir de guide.

Alors, faisant tout à coup demi-tour, Panteau se lança résolument du côté du square de la colonnade et piqua sur le trottoir où il avait eu avec Irène son dernier et si dramatique entretien. C'était soudain chez lui un atroce désir. Par un raffinement de sensation, et une espèce de volupté de la souffrance, il voulait en venir à l'instant aux prises avec Irène et Gaudias à l'endroit même où il les avait vus ensemble et réunis, se cachant, où il les avait pincés.

Là seulement, *sur le terrain*, se disait-il, il éclaircirait la situation. Le lieu maudit l'inspirerait.

Et quand il y fut, qu'il eut refait avec lenteur, comme auprès d'*elle* trois mois auparavant, les cent pas, du pavillon Sully au pavillon Turgot, que, froidement cruel, il eut tout repassé : les bancs, La Fayette « à cheval » fricotant dans le jardin, les hautes fenêtres du « Mystère des Finances » et le soldat toujours en faction, armé du même fusil, baïonnette au canon, comme si on avait oublié de le relever... alors il jugea : « Ça va mieux, je me retrouve. » Pourtant, tout différait. Avant, c'était la nuit, l'hiver encore, et ses nuées, les durs rayons de la lumière électrique déchirant l'obscurité de ce grand espace désert, noyé d'ombre et pavé de silence... tandis qu'aujourd'hui, c'était la clarté du printemps, le sable d'or, les branches balancées, les oiseaux, leur vol et leur chant, les enfants, leurs jeux et leurs cris, le mouvement, la joie... Néanmoins, oui... il se *retrouvait!*

Tout ce qui paraissait changé ne le changeait pas. Il se sentait à présent « au point » et dans l'élément. — En état.

... *Et ils se mariaient...*

Le mariage était déjà une chose si éloignée de sa façon de penser qu'il avait songé à tout, sauf à cela. Ce mot exerçait sur lui, en l'atteignant, maints brusques effets, très divers, et tous aussi pénibles qu'inattendus. Outre qu'il lui représentait ce qui était, au point de vue « immoral, » et social, de nature à l'indigner et à le dégoûter le plus, c'est-à-dire l'usage, l'ordre, le sens de la famille, la conformation aux lois, le respect du commandement religieux... toutes les bourdes qu'il combattait et niait!... il venait du coup détruire de fond en comble une idée qu'il s'était plu à ériger dans son esprit en idée favorite, celle d'une Irène menteuse, vicieuse et physiquement coupable. Qu'elle se fût librement et tout entière donnée à ce Gaudias, en se refusant à lui, Panteau, voilà ce que, sans hésiter, il avait en hâte, avec allégresse, arrangé et voulu, ce qui faisait si bien son affaire en lui fournissant contre « la dévergondée » les plus justes griefs. Aussitôt accusée, elle avait dans la minute été condamnée, sans jugement. Une Irène tombée, « ne valant pas plus cher que les autres, » humiliée dans sa beauté, dans son élégance, dans son orgueil, et destinée à être inévitablement lâchée, un jour prochain, par *son premier*, et à rouler dans tous les bras de ceux qui ne se la disputeraient que pour se la partager, et se la rejeter ensuite l'un à l'autre... une Irène perdue, presque publique, enfin!... avec laquelle il n'y aurait plus à se gêner et que l'on pourrait à son plaisir, et tabac au bec, traquer dans la savane et prendre au buisson... telle était l'image alléchante et basse qu'il se faisait de la « bonne amie » du docteur... en caressant les représailles de son rêve.

Et puis... patatras! tout cela, sur trois petits mots, s'effondrait, s'en allait en poudre, en fumée!...

Ils se mariaient! Non! Mais, voyez-vous ça! Plus d'Irène par terre. Au contraire, une Irène toujours droite, et pure, insolemment honnête!... Même plus imposante qu'avant, puisqu'elle se relevait, avec tant d'innocence, et de toute la hauteur dont il avait cru la précipiter! Fidèle à sa parole, à ses convictions, elle était restée « franc jeu » et ne se donnait que dans la forme légale et sacramentelle! » Il lui en voulait; mais, tout en la trouvant poseuse et « fanatique, » il ne pouvait s'empê-

cher de la considérer. De nouveau, elle le dominait. « Sans doute, elle lui avait menti... Et encore, non, ce n'était pas exact... *Elle ne lui avait pas tout dit...* Chose bien différente ! Mais elle ne l'avait pas « trompé » au sens brutal et entre tous injurieux où cela s'entendait. Et cet autre, d'ailleurs, vers qui elle s'était tournée, aurait-on pu jurer qu'elle le *préférait* si fort à celui qu'elle repoussait? N'était-ce pas *le mari* plutôt que l'homme en lui-même et l'homme tout court, choisi pour lui seul, qu'elle prenait de guerre lasse et en se figurant l'aimer? Qui oserait dire que si lui, Panteau, il lui avait offert le mariage avant l'autre, il n'eût pas été agréé, et avec bonheur, pour des raisons où le sentiment l'aurait poussée avant tout? Il allait même jusqu'à se persuader qu'entre Gaudias et lui, à proportion égale, c'est lui, tout Isidore et garçon de café qu'il était, qui l'eût emporté chez *la femme* sur le « monsieur » bien mis, à la stupide et belle gueule!

Rendu, par cette pente dangereuse, à ce point d'inconscience où, après avoir cherché de bonne foi toutes les excuses à la conduite d'Irène, il allait donc être buté fatalement à se dire : « Mais, en ce cas, puisque j'étais si sûr de ma victoire, et que, même encore à présent, je pourrais peut-être l'espérer, pourquoi donc, *après tout*, ne l'épouserais-je pas? » Alors, là, suffoqué par l'énormité de la supposition, en même temps que terrifié par l'ignominie où il voyait que sa passion, s'il ne la bridait pas tout à fait, était prête à l'entraîner..., il s'arrêtait net, en disant : « Ah! non. Tout! Excepté ça! »

Et il se reprenait.

Était-ce obstination? Méchanceté? Pour ne pas en démordre?

A sa louange, disons que non. L'amour-propre, seul, n'eût pu suffire à tenir tête au désir de ses sens et à l'autre désir, sentimental, plus large et plus troublant, qui commençait à sourdre aux bas-fonds de son cœur. Qu'est-ce qui le réprimait donc? Quelle pensée avait assez de force, — et d'autorité, — pour lui commander une résolution aussi méritoire et le rendre capable de la tenir?

La pensée du père.

Dans l'espèce d'atelier désordonné, charbonneux et encombré de rudes outils que présentait l'esprit d'Isidore aussitôt qu'il évoquait les jours lointains de sa petite enfance, le vieil ouvrier du fer, pitoyable et grandiose, se plantait à l'instant

même, « en statue du pauvre Peupe, » avec son cou nu tout noir, cravaté d'un chiffon sale, ses bras nus et noirs, marbrés de suie, cordés de grosses veines noires, ses loques noires, ses mains noires, ses dents noires, sa langue noire, ses oreilles noires, le gris de ses cheveux noir, l'argent de sa barbe noir, toute sa misère et sa force noire enfin, — et le tas de ses souliers noirs, ferrés comme un sabot de cheval fardier, d'où saillait, à nu sous le bas du pantalon graisseux, noir aussi et trop court, l'os usé des chevilles noires... et son tablier de cuir noir qu'on eût dit en peau d'éléphant, dur, luisant et roide, comme une trappe passée à la mine de plomb.

Tel quel il ressuscitait en apparition, ainsi qu'un fantôme terrible et solennel; il prenait un air de *revenant*, magnifique et impérieux. Tout le transformait : sa mort, le rappel du passé, les événements du présent auxquels il semblait irrité de ne pas prendre part. Et bien que rien ne fût changé en lui, qu'il eût même taille, même visage et même accoutrement, il était transfiguré.

Tout ce qui, de son vivant, sans jamais l'abîmer aux yeux de son fils, avait cependant contraint parfois celui-ci à se détourner de lui avec un peu de gêne, à présent le surélevait et l'achevait d'une façon monumentale. Il devenait investi de tout ce qui lui manquait, et par ce qui en était précisément le contraste absolu. Sa laideur hirsute et grossière lui faisait une beauté. Son ignorance doctorale et sa sottise lui faisaient une science. Les fureurs de ses désirs, de son langage, et l'iniquité de ses principes lui faisaient une justice. Et comme tout, dans ce retour, le servait, lui profitait, son marteau, même jeté, abandonné dans le coin, et ses manches d'outils lâchés pour le goulot de la bouteille lui faisaient une force; et sa colossale fainéantise atteignait à la majesté. Il n'était pas jusqu'à sa saleté, déterminée et orgueilleuse, qui ne lui communiquât une sorte de lamentable et sinistre dignité; ses mains déformées et velues lui faisaient des pattes, mais de lion; et sa crasse, sa poussière, ses taches, ses couches de poudre de fer écrasée sur sa peau noircie à jamais, et ses vêtements déchirés, pollués, sordides, pourris d'usage arrivaient pourtant à lui communiquer on ne savait quoi d'impressionnant, d'abject et d'auguste à la fois, de religieux, qui lui faisait une façon de sainteté. — « Et puis, réclamait Panteau, les saints étaient-ils propres? » Aussi goû-

tait-il avec une dévotion d'ailleurs excusable et touchante la vue, sur le miséreux qu'elles honoraient, de ces pauvres hardes ! Et d'ailleurs, même les nippes du mauvais ouvrier n'ont-elles pas quelquefois dans leur restant de coupe et leurs plis en lambeaux, dans leurs trous, leurs déchirures, dans tout leur aspect de détresse, un style à part et poignant : celui de la *gueusaille ?*

L'intervention posthume de Macaire dans les soucis et les projets d'Isidore était souveraine. Si le père avait été, selon le fils, un père admirable, unique, le fils, à son tour, se flattait de se comporter, — et mieux encore qu'autrefois, — en fils aveuglément zélé. Le père était son Dieu. Le père était sacré. En tout le garçon jugeait et eût agi comme lui, et si les idées et les théories du « vieux » n'avaient pas été par hasard celles de Panteau, il ne se fût pas, quand même, permis de les discuter, et il eût filé doux. C'était le père.

Or, celui-ci, en ce moment et dans la circonstance, acquérait sur le fils coupable un pouvoir sans précédent. Isidore, par le long oubli de sa promesse relative à l'exécution de la vengeance paternelle, se trouvait, vis à vis de « l'ombre » vénérée, dans un état aigu de regret allant jusqu'au remords. S'accusant d'ingratitude et se reprochant sa faute, il était éperdu de l'envie de la réparer. Quand l'occasion était peut-être, — il en avait le pressentiment obscur, — sur le point de s'offrir, ne devait-il pas d'abord observer la pensée du père, absolument hostile au mariage, ne l'ayant pas voulu pour lui-même, et qui n'y aurait non plus jamais consenti pour son fils? Cette défense, c'était sa volonté, continuelle, et par là plus puissante encore que si elle n'eût été que la *dernière* à son lit d'agonie?

Il la respecterait.

Voilà pourquoi, malgré, çà et là, de courtes faiblesses, il balayait la tentation. Il n'épouserait pas Irène.

Mais qu'allait-il donc faire ? Il fallait pourtant faire quelque chose? *Ils se mariaient* !

Qu'en disait le père d'abord?

L'enfant, crispé, le regardait, et l'interrogeait.

Le père était triste, et moins agité que vivant, mais sévère, impitoyable. Il continuait d'ordonner, de lutter, d'exécrer. Il ne désarmait pas. Outre sa propre vengeance qu'il avait bien l'air d'attendre de pied ferme en trouvant « que ça n'allait pas vite ! » il semblait ruminer passionnément celle de son fils... Oui... il

y prenait, — à n'en pas douter, — un intérêt profond... paternel, humain, social...

Et en même temps « qu'il ne voulait pas que son garçon se mariât, » il disait :

« Qu'il ne voulait pas que cette dégoûtée à laquelle Isidore avait fait l'honneur de songer pour s'en divertir, se mariât également, et surtout avec un immonde carabin, gagnant de l'argent à soigner le corps des riches bourgeois pour les empêcher de crever ! »

Voilà ce qu'il dit, mot pour mot. Panteau l'entendit, à croire qu'il était là, sur le trottoir. Un monsieur, qui passait tout près, se retourna comme au bruit d'une voix, et saisi de ne voir personne...

Or, ce que dictait le père, implacable, adoré, c'était justement ce que pensait Isidore, ce qui demandait à lui sortir des moelles depuis qu'il avait reçu l'écrasante nouvelle. Ils se rencontraient toujours, parbleu ! Même séparés à jamais ils demeuraient d'accord.

Sa conduite était donc tracée, et sur les deux points.

Il tiendrait son serment *de ne pas épouser Irène*. Et *celle-ci n'épouserait pas Gaudias*. C'était réglé.

« Oui. Mais, pour que le mariage n'eût pas lieu, comment l'empêcher? En attendant, les bras croisés ? Se contenterait-il de s'en remettre au hasard, de rêver des chances inouïes en sa faveur, survenant tout à coup? C'était dans un mois ! Les heures, les minutes couraient. »

Si forte et enfantine que fût, dans les surprises mirobolantes du lendemain, la confiance illimitée d'Isidore, il sentait qu'il lui fallait à tout prix, étant donnée la situation critique, aider les événements, et y mettre *du sien*.

Jouant serré, il raisonnait.

S'il cherchait d'abord les raisons capables d'amener, en dehors de lui, d'une manière tranquille et sans violence, le résultat souhaité, il n'en voyait que deux : rupture du côté d'Irène, ou rupture du côté de Gaudias, suppositions ridicules, aussi invraisemblables l'une que l'autre.

Après? La maladie?

C'était déjà mieux, mais encore insuffisant. Qu'un accident de santé atteignît la jeune fille ou le docteur, cela ne ferait que retarder le mariage, sans l'empêcher. Et d'ailleurs, tous les deux, ils se portaient très bien.

Il fallait trouver autre chose.

Ici, alors, pointait tout à coup, un mot grave, terrible, et qui venait, qui aboutissait, qui perlait si naturellement, à sa place, dans l'ordre et le goutte à goutte des idées, qu'il n'étonnait même plus, au moment où il se décidait à se montrer et à se détacher... Et ce mot, c'était : *La mort.*

Tout de suite, ah! bien entendu, Panteau l'écartait pour Irène. Est-ce que, d'ailleurs, ce mot noir et glacé pouvait s'appliquer à elle, si rose, et qui était la vie par excellence? Pouvait-il lui convenir? Avaient-ils, elle et lui, quoi que ce fût de commun? Ils se repoussaient. Mourrait-elle même? Il savait bien que non. Pas plus qu'elle ne vieillirait jamais! Elle était donc hors de cause et ce mot ne la touchait pas, n'était pas pour elle.

Mais ce mot, revêtant l'idée, si *vivante*, dont il est le nom propre et la livrée de deuil, s'arrêtait à Gaudias, tournait autour et s'y attardait comme avec intention, et puis s'y fixait, posé sur lui, gracieux, comme un papillon, immobile sur une fleur!

Gaudias, *lui*, en effet, pouvait très bien mourir. Après tout, pourquoi pas? C'était son droit à cet homme! Qu'est-ce qui s'y opposait? Sa santé splendide? Et puis? On voit tous les jours des gens bâtis comme le Pont-Neuf qui tombent comme une mouche sur une assiette! Rien ne l'empêchait donc de mourir, carrément! Et dame, alors... ah! s'il faisait ça, pour le coup, voilà une mort qui arrangerait joliment les choses! Jamais un gentil garçon ne serait parti plus à propos, pour le bien de beaucoup de monde! Et qui sait même si ce n'était pas ce qui pouvait, — à lui aussi, — arriver de plus heureux?

« Sans doute, songeait Panteau, suivant plein d'ardeur ce filon, mais voilà : *voudrait-il*? Irait-il de bonne grâce au-devant de son désir à lui, Isidore? Était-il enfin un type à se suicider, avec le sourire? »

Panteau *ne voyait pas ça.*

Et le raisonnement se précipitait, rigoureux, total : « Mais alors, si ce mollasson n'était pas de taille à mourir tout seul, sans le *secours* de personne, ne fallait-il pas lui aussi, l'aider, « lui donner un coup de main? » Du moment qu'il ne s'apercevait pas qu'il était de trop et qu'il gênait, tant pis pour lui, si on l'ôtait de là! »

Cette idée de supprimer Gaudias, qui à présent paraissait à

Panteau logique et raisonnable, il ne l'avait pas cherchée et voulue avec une envie sanguinaire; il n'était pas méchant. Ce n'était pas lui qui avait été à elle, mais elle, l'idée, qui était venue à lui, en bonne fille, et s'était mise à son service, lui apportant le seul moyen pratique et honnête d'en finir une fois pour toutes avec ce rival encombrant, car il n'y avait que sa suppression qui pût vraiment nettoyer le tableau. Toute autre combinaison qui laisserait le gaillard vivant et en liberté, même en admettant que le mariage fût rompu, n'offrirait aucune nécessité. Il n'y avait donc pas à dire! « Il fallait marcher. »

C'était gros. Il s'en rendait compte. Mais il en était au point de départ où l'idée ne se présentait encore que dans toute la séduction du projet, de l'aventure, dans tout l'arome de son premier bouquet. Le crime a, lui aussi, *sa fleur*. Et puis, les choses, — ne l'oubliez pas, — les plus innocentes comme les pires, et surtout celles-là, s'offraient toujours à Isidore avec ce caractère de roman qu'il recherchait, qu'il aimait et voyait partout, et qui suffisait à leur donner, jusque dans le côtoiement et la poursuite de la réalité la plus brutale, une teinte artificielle et une apparence imaginaire... Alors, le garçon se sentait capable d'accomplir facilement ce qu'il ne croyait que rêver; et il y trouvait même, en ces conditions, une espèce de charme. L'idée « d'effacer » Gaudias ne produisait pas en lui, comme on pourrait le penser, une sinistre et rebutante image. Il y avait en elle de l'attrait, de l'espérance, du jeu, de la ruse et de la poésie. Des sensations de bon chasseur. Voilà tout. Et de chasseur en état de légitime défense, en esprit de guerre.

En même temps que les illusions si favorables du *roman*, ce qui, en effet, contribuait d'une façon générale à consolider Panteau dans ses résolutions comme dans ses actes, c'était l'extraordinaire et mystérieuse puissance qui s'insinuait alors en lui, en prenait possession et le soulevait ; puissance qui l'étonnait lui-même et allait parfois jusqu'à l'effrayer, car elle ne semblait pas venir de lui, mais d'ailleurs... Elle dépassait les moyens et la capacité d'un individu. D'où venait-elle donc ?

Avec son instinct plus qu'avec son intelligence, il l'avait compris de bonne heure.

Elle venait de sa classe, du peuple.

Ainsi, le *peupe* était en lui ?... Il portait ce monde ? Cette élite le remplissait ? Il l'incarnait ! Quelle force ! Et quelle

fierté ! C'était cette large et débordante impression d'être, — au delà d'une unité chétive, — une collectivité immense et redoutable, qui justement lui donnait si à propos, dès qu'il en avait besoin, tant de paisible audace. Chaque fois qu'à ce mot souverain pensé ou simplement prononcé : *le peupe*, il essayait, pardessus l'abstraction, de s'en faire une image physique, exacte et avantageuse, c'était la sienne, à lui Panteau, qui à la minute même accourait. Le *peupe* avait sa tournure agréable et ses traits. Et aussi son âge ; « car pour lui, le *peupe*, ce n'était pas, bien entendu, celui d'hier, « le vieux, » toujours « pur » et respectable sans doute, mais tout de même un peu panard et ralenti, gardant encore un fond invétéré de soumission bonasse... non le vrai *peupe*, c'était le jeune, le hardi, le révolté d'aujourd'hui, de demain, « qui allait faire, » comme disait papa : ce *peupe*-là enfin, c'était lui, Panteau, garçon limonadier, lui qui en toute circonstance en devenait à ses propres yeux la représentation, le portrait, et le délégué. Ce grand rôle, il l'acceptait, comme une mission : « Le *peupe*, c'est moi. » Et en se déclarant cela, il se sentait de taille à risquer l'échafaud. Il n'était plus tout seul. Il avait, avec lui, ramassé dans son râble, dans sa poitrine, sous son front, la Force et le Nombre, qui seraient bientôt les maîtres de l'univers. Par suite, tout ce qui lui arrivait, dans ses rapports ou ses luttes avec autrui, ne venait plus uniquement et étroitement des individus, mais des autres collectivités que chacun d'eux personnifiait. Ainsi la bataille s'agrandissait jusqu'à l'énorme et prenait une ampleur et une fièvre passionnantes. Ce n'était plus seulement, limités à eux-mêmes, — ce qui eût suffi pourtant à créer déjà un âpre conflit, — Irène et Gaudias qu'il avait en face de lui... mais... avec Irène toutes les belles femmes, tout l'Amour, et l'Amour « de luxe » interdit, toute la Beauté, supérieure et inaccessible, se débattant, se défendant en vain des aspirations et des attouchements du *peupe*, même quand elle en était, — l'ingrate ! — originaire.

Et, confondue avec le docteur, se groupait, se dressait, hostile à ce jeune peupe, et lui barrant la route, toute la jeune bourgeoisie conquérante, grasse, avide et jouisseuse, insolente à gifler avant de la tuer !

Et regardant derrière ceux-ci, il voyait alignées en masses profondes, prêtes à la rescousse, toutes les autres forces ennemies, les différentes *armes* comme ça se dit « sous les dra-

peaux : » l'argent, l'infâme capital avec l'horrible patron Brocatel : l'obscurantisme et l'esclavage de la pensée avec le curé Chamaille; la tyrannie du sabre et de la noblesse, avec ce *colon* de cavalerie qui devait être si faraud de s'appeler Paradour!... Et les autres ? les deux sœurs guenons qui rendaient rachitiques les jeunes filles des ouvriers à les tenir sans boire ni manger sur des vermines de tapis pour s'en faire des rentes! et cette Valérie Lesoir, domestique et âme damnée du propriétaire... et ce monstre taché de vin... « qu'il n'avait sapristi pas envie, — sans la connaître, — de lui prendre le menton! » et cette vache à balai avec sa poule et son matou.., à laquelle il réservait un chien de sa chienne!... *tous ils en étaient*! Tous de l'*autre côté*! Ce qui se passait là, c'était aussi un coup monté de la Maison Pommelé, des « *honnaîtes* gens rive gauche. » Tout ce qui avait lieu, déclarait Panteau pénétrant, c'était toujours une affaire de classe à classe. Tout ça se tenait. Tous à faucher! Tous!

Le pauvre Pootius lui-même, qui lui était pourtant si dévoué, n'échappait pas aux pointes de ses crocs. A cette minute, il le détestait, pour l'abominable chose que tout à l'heure il lui avait envoyée dans les jarrets, en « coup de Jeanne d'Arc. » Égaré par la colère, il en arrivait à suspecter la bêtise du Hollandais!... à se demander si c'était bien par hasard qu'il avait laissé, innocemment, tomber la nouvelle du mariage, ou si ce n'était pas exprès, par méchanceté, ayant appris ce qui s'était passé entre lui et Irène?

Mais chassant cette folie, et pressé d'en finir, il en revint au père. D'un dernier regard, pour arracher du sien l'ordre désiré, il l'interrogeait, fébrile, — et déjà homicide.

— Alors... Père... tu es d'avis... toi aussi ?...

Le père éclatait :

— De le tuer? Mais vas-y donc! Ah! Sang-Dieu! si c'était moi!

— C'est dit! On le tuera.

Et réveillé soudain, rompant du trottoir qu'il arpentait depuis une heure, Isidore, à grands pas mauvais, repartit pour la Butte. A travers la foule il filait, tout droit, comme un couteau lancé pointe en avant.

HENRI LAVEDAN.

(La cinquième partie au prochain numéro.)

LA "LANGUE MATERNELLE"

EN ALSACE ET EN LORRAINE

Le débat sur les langues a pris, dans les derniers temps, en Alsace et en Lorraine, une acuité exceptionnelle. De violentes polémiques de presse sont engagées, et, loin d'éclairer la discussion, elles ne font que la compliquer d'affirmations contradictoires et de considérations personnelles, d'où la passion n'est malheureusement pas toujours absente.

Théoriquement, tout le monde est ou se dit d'accord sur le but qu'il faut atteindre. La connaissance de la langue française est utile, voire nécessaire à tous les éléments de la population, dans les deux provinces reconquises, dont les intérêts matériels et moraux sont désormais soudés à ceux de la Mère-Patrie.

Que des Allemands, imprudemment naturalisés par le traité de Versailles et soutenus par quelques Alsaciens germanophiles honteux, s'inspirent dans leur lutte contre la diffusion de la langue française de préjugés antinationaux, cela ne saurait être mis en doute. Mais cette opposition sournoise et inavouée ne joue, dans la querelle des langues, qu'un rôle accessoire, précisément parce qu'elle est obligée de se dissimuler. Les temporisateurs indigènes, qui ne cessent d'affirmer leur sincère patriotisme, sont plus redoutables, parce que leurs arguments, souvent présentés de très bonne foi, sont plus spécieux.

C'est surtout dans les milieux intellectuels qu'ils se recrutent. Avocats, notaires, fonctionnaires, instituteurs, jeunes ecclésiastiques, tous ceux qui, n'ayant passé que par l'école allemande et y ayant acquis une facilité d'expression qu'ils ne

trouvent plus quand ils sont contraints de parler français, ont une tendance, pour ainsi dire instinctive, à maintenir dans l'exercice de leurs fonctions, comme aussi dans l'enseignement scolaire, l'usage de la langue dont ils possèdent tous les secrets.

Prenons par exemple le jeune avocat qui plaide maintenant en français devant des juges venus de l'intérieur. Il ne dispose pas de tous ses moyens et se sent diminué, surtout quand il a comme adversaire un confrère parisien. Le professeur de lycée éprouve le même embarras, particulièrement quand, parmi les élèves qui l'écoutent, se trouvent des enfants de fonctionnaires d'autres provinces. Le vicaire, formé à la Faculté allemande de théologie, ne dispose pas, pour ses sermons et pour ses catéchismes, de la terminologie française, qui lui permettrait d'aborder sans hésitation les sujets les plus abstraits de la doctrine religieuse. Que, dans ces conditions, ils aient cherché et trouvé cent prétextes pour retarder l'introduction obligatoire du français, et dans le prétoire, et dans les études notariales, et dans les écoles, et dans les églises, rien n'était plus compréhensible et plus excusable.

Quand on leur parle, d'ailleurs très improprement, d'une génération sacrifiée aux nécessités de l'heure présente, ils protestent avec la dernière indignation. Sont-ils responsables d'une situation qu'ils n'avaient pas créée? Et faut-il que tout le bénéfice d'une éducation, qui leur fut imposée, soit perdu? Il y a, de toute évidence, une part de vérité dans ces récriminations. Encore est-il juste de faire remarquer que la gêne, que les intellectuels éprouvent à s'exprimer dans une langue pour eux nouvelle, n'est que passagère. La plupart d'entre eux ont déjà vaincu vaillamment les premières difficultés. A retarder indéfiniment l'effort, ils n'en auraient pas moins été contraints de le fournir tôt ou tard. Dans l'administration de la justice, les plaintes se font déjà plus rares. Elles ont presque disparu dans le personnel de l'enseignement secondaire. En revanche, elles s'affirment avec une violence croissante en matière d'enseignement primaire et elles s'y compliquent de rivalités inévitables entre le personnel alsacien et celui qui est venu de l'intérieur de la France.

La lutte s'est surtout engagée sur l'application, dans les écoles populaires, de la méthode directe. Celle-ci consiste dans l'emploi exclusif de la langue française. Le maître ne va

pas du connu à l'inconnu, il désigne l'objet et le nomme sans recourir à la traduction d'une langue en une autre. Puis, avec les mots appris directement de la sorte, il construit des phrases très simples jusqu'à ce que l'élève, complètement familiarisé avec l'esprit de la langue qu'on lui apprend, arrive à s'exprimer sur tous les sujets courants de la conversation sans être obligé à de pénibles transpositions.

Il est incontestable que cette méthode, qui est en usage dans toutes les écoles Berlitz, donne chez les adultes des résultats surprenants. En quelques semaines, elle permet d'apprendre une langue étrangère et de la parler avec une certaine aisance. — C'est vrai, répondent les adversaires de la méthode directe; mais l'adulte connaît déjà le mécanisme de sa langue maternelle, il sait ce qu'est une grammaire, une syntaxe. Chez lui, l'adaptation aux règles d'un langage nouveau se fait presque automatiquement. Tandis que chez l'enfant tout est mystère dans l'art d'assembler des mots pour construire une phrase compréhensible. Ce n'est donc que dans sa langue maternelle qu'on peut lui faire comprendre ce que sont un sujet, un verbe, un attribut, et ce n'est encore que dans cette langue qu'il sera possible de lui donner cette instruction générale dont l'acquisition présuppose, non seulement la connaissance de quelques mots, mais encore la compréhension totale des enseignements du maître. Si, des connaissances ordinaires et pratiques, nous passons à l'enseignement de la morale et de la religion, le danger de l'inintelligence s'accroît encore dans des proportions tout à fait alarmantes. Il s'agit là, en effet, de concepts philosophiques et abstraits que seule la langue maternelle peut rendre accessibles aux enfants.

Voilà l'objection. Sur elle s'en greffe une autre, de moindre importance. N'est-il pas souhaitable que, dans un pays frontière, le bilinguisme, si utile en affaires, soit maintenu? Pourquoi, sous prétexte de faire acquérir aux enfants la pratique d'une langue nouvelle, leur faire perdre celle de la langue qu'ils parlent déjà? On me permettra d'écarter tout de suite cet argument d'apparence trompeuse. Je serais le premier à regretter que la connaissance de l'allemand disparût de l'enseignement secondaire et même de l'enseignement primaire supérieur. Mais, à l'école primaire, les maîtres disposent d'un temps trop limité pour pouvoir enseigner aux élèves deux langues

qui leur sont étrangères à des degrés différents. Avant 1914, tout notre corps enseignant combattait la « double culture » et son raisonnement était toujours le même : « Nous avons bien assez de peine à donner aux jeunes Alsaciens l'usage à peu près correct du bon allemand, pour ne pas les dérouter encore davantage par l'étude, même sommaire, du français. »

Il importe d'ailleurs de reconnaître que M. Charléty, recteur de l'Université de Strasbourg, bien plus libéral que ne le furent jamais les autorités scolaires allemandes, a décidé qu'au début de la quatrième année de scolarité, quand l'enfant lira et écrira couramment le français, il abordera l'étude littéraire de la langue allemande, même dans les écoles primaires, l'étude du français gardant de toute évidence, dans l'enseignement, sa place prépondérante.

J'ai bien écrit plus haut : « deux langues qui sont étrangères » aux élèves alsaciens. Il y aurait de la folie à vouloir prétendre que le dialecte alsacien n'est pas étroitement apparenté au haut allemand. Cependant, dans la structure et la prononciation des mots, comme dans la syntaxe, il s'en écarte d'une manière appréciable. Il ne fut jamais une langue écrite. Il ne pouvait pas l'être, car il varie de canton à canton, voire de commune à commune. Prenons quelques exemples. En allemand, on dit *herauf*, *herab*, *daneben* (en haut, en bas, à côté). Cela devient à Colmar *nûff*, *nâ*, *dernâwe*, à Mulhouse, *ôffe*, *âwa*, *âne*. Le *Bub* (garçonnet) allemand se transforme à Strasbourg en *Beu*, dans le Haut-Rhin en *Bûa*. *Kerich* (église) du reste du pays se prononce dans le Sundgau *Chelche* (avec *ch* fortement guttural). Le Haut-Rhinois comprend à peine le *Paexer*, l'habitant des environs de Wissembourg et de Bitsch. Je signalerai encore une particularité très curieuse. Jusqu'en 1914, les Alsaciens avaient continué, malgré la complication que cette habitude introduisait dans les relations commerciales, à compter en francs et en sous. Chose singulière et qui prouve combien les coutumes locales étaient tenaces, le franc était resté la « livre » d'autrefois. Dans les ventes publiques, le notaire touchait la « superlivre » (le décime).

Ce qui ne saurait être nié, c'est que, pour l'Allemand du Nord, le dialecte alsacien est incompréhensible. Lui-même ne pourrait se faire entendre par un Alsacien qui n'aurait pas fréquenté l'école allemande.

Le dialecte renferme encore un grand nombre de mots étrangers plus ou moins déformés. On y trouve par exemple des verbes français conjugués à l'allemande. Toutes les invasions (et Dieu sait si elles furent nombreuses dans nos deux provinces de l'Est) ont déposé quelques alluvions linguistiques dans cet idiome accueillant. La prononciation est également singulière. Toutes les voyelles ont un son franc et un son atténué. Le « oui » du Haut-Rhin n'est pas le *ja* allemand, il pourrait se figurer par *jô*, encore l'ô marquerait-il un son intermédiaire entre *a* et *o*. De même certaines consonnes, particulièrement les labiales et les dentales, manquent de netteté. *B* et *p*, *t* et *d* se distinguent à peine l'un de l'autre, si même ils peuvent se distinguer. De là vient la difficulté que les Alsaciens éprouvent à prononcer normalement ces lettres dans les langues étrangères.

Autre singularité du dialecte alsacien. Idiome primitif, qui n'a presque pas évolué, dans sa contexture générale, au cours des siècles, il se prête mal à la discussion de sujets philosophiques. Il est en effet très riche en expressions pittoresques, en images naïves, en termes violents, quand on l'emploie pour les besoins de la vie matérielle, mais il est également d'une pauvreté désespérante quand on lui demande de traduire des idées abstraites. Si peu de langues sont plus caustiques et se prêtent mieux à l'ironie la plus mordante, il n'en est pas de moins sentimentale. C'est à peine croyable, mais le verbe « aimer » (en allemand *lieben*) n'y existe pas. Les auteurs qui ont essayé d'écrire des pièces de théâtre en dialecte nous ont donné des comédies fort amusantes. Aucun n'a eu le courage d'aborder le drame. Quand, dans les réunions publiques, nous nous servions du dialecte pour traiter des sujets politiques, nous étions constamment obligés de faire des appels à l'allemand littéraire, parce que nous ne trouvions pas dans notre langue d'expressions correspondantes. Mgr Korum, à l'époque où il était curé de la cathédrale de Strasbourg, donna quelques sermons en dialecte. Le succès en fut considérable; mais l'orateur dut, lui aussi, faire des emprunts au haut allemand pour exprimer des pensées que le dialecte se refusait à traduire.

Ces oppositions n'ont fait que s'accentuer avec le temps. Tandis que le dialecte alsacien évoluait à peine, l'allemand des professeurs devenait cette langue savante, touffue, coupée

d'incidentes, où les mots abstraits abondent et où la pensée maîtresse reste suspendue jusqu'au verbe final. D'un côté, tout demeurait clarté et simplicité, de l'autre, tout devenait complication voulue. Ajoutez à cela que les habitudes des Allemands d'outre-Rhin sont très différentes de celles des Alsaciens et que, dès lors, même pour la désignation des objets les plus familiers, la terminologie n'est pas la même.

Il y a donc, entre l'allemand et le dialecte alsacien, plus que des différences de prononciation et de syntaxe, le génie même des deux langues varie. L'un est à l'autre ce que le français est au provençal.

De ce qui précède il est permis de conclure que l'allemand classique est effectivement une langue étrangère pour les Alsaciens. Cela est si vrai que jamais deux Alsaciens, même s'ils appartiennent aux classes cultivées, et ont, comme tels, une connaissance approfondie et une pratique courante de la langue officielle, ne s'entretiendront entre eux autrement qu'en dialecte. Quant aux gens du peuple, malgré leur passage par l'école allemande, ils manient très mal l'allemand littéraire et n'y recourent que lorsqu'ils y sont contraints. Leurs lettres fourmillent de fautes d'orthographe, de tournures impropres, d'alsacianismes déconcertants. A l'époque où j'étais vicaire à Mulhouse, j'ai constaté mille fois que les enfants ânonnaient péniblement les explications que je leur demandais de me donner en allemand et qu'ils ne retrouvaient leur pleine liberté d'expression que quand je leur permettais de s'exprimer en dialecte.

Tous ceux qui ont fréquenté les Alsaciens avant la guerre ont pu faire les mêmes constatations. Je pourrais même aller plus loin et affirmer que bon nombre d'anciens élèves de l'Université, parmi ceux qui n'avaient pas de relations personnelles et constantes avec les immigrés, arrivaient rapidement, quand, de par leurs fonctions, ils étaient contraints de parler l'allemand, à se forger une langue à eux qui n'avait plus rien de classique. J'ai ainsi entendu bien des sermons d'une correction linguistique plus que douteuse.

De tout ce qui précède il ressort clairement que l'étude de l'allemand classique présente pour l'Alsacien des difficultés considérables. Assimiler, dans ces conditions, l'allemand écrit à la *Muttersprache*, à la langue maternelle, c'est se moquer un

peu des gens mal renseignés. La *Muttersprache* des habitants de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine est et reste un dialecte très éloigné de l'allemand classique.

Sans doute, à l'époque où nos deux provinces reconquises faisaient partie de l'Empire germanique, il fallait recourir à l'enseignement de la langue officielle, parce qu'elle était le seul véhicule imaginable de la pensée écrite. Mais, depuis que les trois départements de l'Est ont fait retour à la Mère-Patrie, il serait surprenant qu'il fallût prendre le long détour de l'enseignement du haut allemand pour arriver ensuite péniblement à celui du français par voie de comparaison.

Là se trouve l'équivoque que les défenseurs de la « langue maternelle » essayent de créer. Du fait que l'allemand ressemble plus à l'alsacien, idiome germanique, que le français, langue latine, ils concluent, un peu témérairement, qu'on ne saurait apprendre utilement le second qu'en possédant d'abord à fond le premier. Le problème se présenterait peut-être sous un autre aspect si le dialecte alsacien était une langue écrite. Dès lors qu'il ne l'est pas, il semble bien inutile de faire perdre à l'enfant un temps précieux à l'étude d'une langue évidemment apparentée, mais malgré cela étrangère, avant de lui donner directement la connaissance de la langue nationale.

Nous voilà au cœur du débat : méthode directe, ou méthode de comparaison et de traduction. Je le sais, quelques pédagogues accommodants acceptent la méthode directe; mais souhaitent que, pendant les premières années de scolarité, le maître soit autorisé à donner en allemand à l'élève quelques explications jugées nécessaires. D'autres, allant plus loin, désirent n'appliquer la méthode qu'aux leçons de langue, mais enseigner en allemand la religion, l'histoire, la géographie, les mathématiques. Ce sont là des demi-mesures qui ne font que retarder les progrès des enfants dans l'emploi courant de la langue dont, dans leur propre intérêt, ils devront pouvoir couramment se servir, parce qu'elle est désormais celle de leurs compatriotes.

Nous nous trouvons ici en face d'affirmations contradictoires. Le principal argument des adversaires de la méthode directe est la constatation de sa faillite effective, dans un certain nombre d'écoles. Le fait est indéniable. Mais à qui la faute? Ne rencontrons-nous pas, dans une partie du corps enseignant, incapacité ou mauvais vouloir? Je n'insisterai pas sur cette dernière défail-

lance. Là où les autorités scolaires viendraient à la constater, elles seraient inexcusables de ne pas sévir; car aucun maître n'a le droit de nuire gravement aux élèves qui lui sont confiés.

L'incapacité, elle, ne comporte aucune faute individuelle et il est difficile, surtout quand il s'agit d'instituteurs âgés, de les frapper de dures sanctions, uniquement parce qu'ils ne peuvent plus, malgré tous leurs efforts, s'accommoder au régime nouveau. Les maîtres alsaciens ont reçu une formation exclusivement allemande. Depuis l'armistice, la plupart se sont appliqués, avec un zèle dont on ne saurait trop les louer, à l'étude de la langue qu'ils sont appelés dorénavant à enseigner. Des cours spéciaux ont été institués pour la leur faciliter. D'un autre côté, les instituteurs qui le désirent sont envoyés temporairement à l'intérieur pour s'y perfectionner dans l'art de la conversation. Encore n'y a-t-il pas lieu d'être surpris, si tous ne font pas des progrès égaux. C'est le propre des époques de transition de faire apparaître des difficultés, qui tiennent plus aux individus qu'aux principes. On peut donc regretter que l'introduction généralisée de la méthode directe soit parfois contrecarrée par l'impuissance de ceux qui sont chargés de l'appliquer. Cette carence de quelques maîtres ne saurait cependant être invoquée contre elle.

Il est en effet certain que, partout où maîtres et maîtresses parlent eux-mêmes convenablement le français et l'enseignent avec joie, les progrès des enfants sont surprenants. Les inspecteurs scolaires sont, par exemple, unanimes à reconnaître que, dans les nombreuses écoles dirigées par les sœurs de Ribeauvillé, les fillettes suivent avec fruit tous les cours professés exclusivement en français et qu'elles en viennent rapidement à s'entretenir dans cette langue même pendant leurs heures de récréation. J'ai visité moi-même des classes d'enfants de 7 à 8 ans, appartenant à des familles où le dialecte est seul en usage, et j'ai pu constater que, dans celles qui étaient tenues, tant par des institutrices laïques alsaciennes que par des maîtresses venues de l'intérieur et ignorant l'allemand, les enfants suivaient avec profit les leçons qui leur étaient données et répondaient d'une façon très satisfaisante en français aux questions qu'on leur posait sur les sujets les plus variés. La preuve est donc faite que la méthode directe a d'incontestables avantages, puisque, appliquée intelligemment dès les premières

années, elle permet plus tard d'aborder en français, avec des enfants qui comprennent parfaitement leurs maîtres, tous les sujets prévus au programme.

L'incontestable avantage de ce système est en effet le suivant. Il y a peut-être, dans le principe, une certaine perte de temps, l'étude de la langue absorbant tous les instants, jusqu'à ce que les enfants soient familiarisés avec le millier de mots, qui sont nécessaires pour s'exprimer couramment dans une langue moderne. Mais, dès que cette première difficulté est vaincue, le travail devient aisé et l'élève a vite fait de combler les premières lacunes de son instruction générale.

Serait-on arrivé au même résultat pratique en perdant quelques années à l'enseignement de l'allemand littéraire? Il est permis d'en douter. L'expérience a prouvé (et pourtant elle ne porte encore que sur deux années scolaires) que la méthode directe est profitable, partout où elle est appliquée rationnellement par des maîtres qui l'emploient de bonne grâce. Cela justifie pleinement sa généralisation.

Dans les collèges et les lycées, l'usage du français, comme langue exclusive de l'enseignement, n'est combattu par personne. Or, si le plus grand nombre des élèves de ces établissements sont déjà familiarisés avec le francais, qu'on parle dans leurs familles, on en trouve également qui, en y entrant, ne possédaient pas les premiers éléments de la langue officielle. Ces retardataires ont cependant tôt fait de rejoindre leurs condisciples et il leur arrive même de les dépasser. Pourquoi refuser aux enfants du peuple ce que généreusement on accorde à ceux des familles bourgeoises?

Avant la guerre, cette fâcheuse distinction existait. Les petites gens ne parlaient que le dialecte. Les bourgeois mettaient une certaine coquetterie à ne s'entretenir qu'en français. Encore serait-il injuste de trop généraliser. Lorsqu'en 1897 je me présentai aux élections pour le conseil général, je fis, en compagnie d'un médecin de Colmar, une soixantaine de visites dans des familles du village de Sainte-Croix-en-Plaine. Or, dans deux familles seulement on m'adressa la parole en dialecte. Partout ailleurs, la conversation fut conduite, de par la volonté de mes interlocuteurs, en français. Dans presque tous les villages viticoles du Haut-Rhin les vieilles gens parlent encore correctement la langue d'autrefois. L'école française

d'avant 1870 avait ainsi porté ses fruits, ce qui prouve bien que, sans faire disparaître l'usage du dialecte, on peut arriver à donner la pratique courante du français à la population alsacienne.

Ce qui, dans la campagne pour la prétendue *Muttersprache*, m'irrite le plus, c'est que ses partisans d'aujourd'hui trouvaient tout naturel l'exclusivisme linguistique des autorités scolaires allemandes. On était mal venu, avant 1914, de célébrer en Alsace les avantages du bilinguisme. Et pourtant, dans la plupart de nos grands établissements industriels et commerciaux, la correspondance et la comptabilité étaient tenues en français. La conséquence en était que, ne trouvant pas sur place d'employés utilisables, par suite de la carence de l'école officielle, nos fabricants et nos commerçants faisaient venir leur personnel de Suisse. Que de fois n'avons-nous pas protesté contre cette fatale conséquence de l'intransigeance allemande ! Or, qui trouvions-nous devant nous pour nous combattre ? Ceux-là mêmes qui maintenant chantent les beautés de la « langue maternelle, » c'est-à-dire du haut allemand, langue qui, je ne cesserai pas de le répéter, n'est pas d'un usage courant dans le pays.

L'Alsace et la Lorraine font de nouveau partie de la France une et indivisible. Leur population doit devenir française, non seulement de cœur, mais encore de langue. Nous ne voulons pas dans nos deux provinces de mouvement flamingant. Toutes nos relations intellectuelles, sociales, économiques, devront s'établir avec la nation à laquelle nous appartenons. Or, pour que ces relations deviennent intimes et profitables, il faut que nous puissions parler la même langue que nos compatriotes. C'est à l'école qu'il appartient de donner cette facilité aux jeunes générations.

Le peuple alsacien veut apprendre le français. Partout où l'on avait d'abord ouvert des cours d'adultes, les habitants des villes et des villages avaient montré un grand empressement à les suivre. Une réaction ne s'est produite qu'après l'agitation systématique et extravagante pour le maintien de la *Muttersprache*. Je dis bien extravagante, car n'ai-je pas lu, dans un de ces articles venimeux où, sous prétexte de philologie, on cherche à faire revivre en Alsace l'esprit particulariste, que les Français de l'intérieur, qui viennent s'établir dans les trois départements reconquis, n'ont qu'à se donner la peine

d'apprendre l'allemand, s'ils veulent y demeurer ? D'où il faudrait conclure que l'Alsacien veut se cantonner dans son isolement linguistique et que les fonctionnaires français ont le devoir d'apprendre la langue des vaincus. C'est avec ces insanités qu'on compromet les causes les plus justes. Mais allez donc faire entendre raison aux gens qui, pour maintenir l'enseignement de l'allemand classique en Alsace, vont jusqu'à proclamer que cet allemand est leur « langue maternelle ! »

Et voyez jusqu'à quels procédés de polémique se laissent encore entraîner les fanatiques qui « se méfient de tout ce qui vient de France ! » Un de leurs amis avait invité quelques enfants de huit ans à écrire de mémoire le « Notre Père » en français, suivant toutes les probabilités dans une école où le maître était un adversaire de la méthode directe. Les copies furent lamentables. Un journal du Haut-Rhin s'empressa de les reproduire, pensant par là confirmer sa théorie sur la « langue maternelle. » Or, un autre instituteur de la même région fit exécuter, sous contrôle cette fois, un travail analogue par des enfants du même âge. Le résultat fut satisfaisant. On envoya les nouvelles copies au rédacteur, qui avait publié les premières. Avec une mauvaise foi insigne, la publication fut refusée. Une cause défendue par de pareils moyens est jugée.

Et la conséquence ? Confondant, d'une manière regrettable, l'agitation faite par certains membres du clergé en faveur du maintien de la langue allemande avec la confessionnalité de l'école, M. Lavisse publiait dernièrement dans *le Temps* un article où il préconisait l'introduction en Alsace de la neutralité scolaire. Parce qu'il y a là-bas, au point de vue de l'enseignement des langues, des « extrémistes cléricaux, » il fallait, à l'en croire, « diriger l'évolution » vers la suppression de l'enseignement religieux. Confusion dangereuse; mais dont les « extrémistes » en question portent une part de responsabilité. Je tiens à proclamer ici bien haut que les croyants d'Alsace ne se solidarisent en aucune manière avec les quelques fanatiques, malheureusement très bruyants, qui, par tous les moyens, essayent de créer un particularisme alsacien dans la France unifiée, et qui, pour y arriver plus sûrement, réparent constamment les brèches du mur chinois que l'Allemagne avait élevé entre la France et l'Alsace.

Le français est pratiquement et utilement enseigné dans les

écoles primaires des provinces retrouvées. C'est même dans les écoles congréganistes qu'on l'enseigne le mieux et avec les meilleurs résultats. La confessionnalité n'a donc rien à voir dans ce débat, d'ordre plutôt politique. Tant pis pour ceux qui, d'un côté comme de l'autre, essayent d'y mêler la religion !

L'erreur dont tentent de bénéficier les défenseurs de la langue allemande repose sur une équivoque. Il y a en Alsace une population adulte qui n'a passé que par l'école prussienne. On ne saurait, de toute évidence, la priver de tout aliment intellectuel. L'usage de l'allemand continuera donc à s'imposer partiellement et dans les églises, et dans les publications officielles (paraissant en deux langues), et dans quelques journaux, et dans les réunions publiques.

Mais peut-on conclure de là que l'allemand doive rester la langue littéraire des générations nouvelles? Faut-il que l'allemand continue à être considéré par les jeunes Alsaciens comme leur « langue maternelle, » uniquement parce que les anciens occupants du pays avaient proscrit le français de toutes les manifestations publiques de la pensée? Ou bien n'est-il pas de notre devoir de fournir aux enfants d'Alsace l'instrument linguistique qui leur sera indispensable pour se créer des situations avantageuses dans leur Patrie retrouvée? Poser ces questions, c'est y répondre.

L'agitation en faveur de la *Muttersprache* est purement artificielle. Inspirée aux uns par une simple paresse d'esprit, aux autres, peu nombreux, par des préjugés antinationaux, elle ne correspond nullement aux vœux de la population prise dans son ensemble. Je n'en donnerai d'autre preuve que la suivante. Pendant quarante-huit ans, les Allemands avaient donné la chasse aux enseignes et aux inscriptions françaises. Or, au lendemain de l'armistice, comme par un coup de baguette magique, toutes les enseignes allemandes disparurent dans les rues de nos villes et de nos villages. Point n'avait été besoin pour cela d'édicter des règlements de police, qui ne vinrent que bien plus tard. Le cœur y avait suffi.

E. Wetterlé.

CHARLES DE FOUCAULD

EXPLORATEUR DU MAROC, ERMITE AU SAHARA[1]

III[2]

VI. — LE TRAPPISTE

Trois ans après sa conversion, le 16 janvier 1890, Charles de Foucauld entrait à la Trappe.

J'ai voulu visiter l'abbaye de Notre-Dame des Neiges. Elle est située sur les hauts plateaux des monts du Vivarais, dans une contrée sauvage, qui dépendait autrefois du Languedoc. Lorsqu'on est arrivé sur ces crêtes, balayées par le vent, vêtues de courtes bruyères, sans arbres, qui enveloppent le monastère, on ne voit autour de soi, à d'immenses distances, que des sommets à peu près d'égale hauteur, tendant à la lumière leur pierraille et leur maigre verdure, et séparés les uns des autres par l'ombre violette des ravins. Il n'y a pour ainsi dire point de termes sur les hauteurs : une ou deux seulement, au corps trapu, au toit surbaissé, fait pour porter six mois de neige et de tempête. Je venais de loin, par un chemin qui suit les crêtes. Le chemin descendit un peu ; l'automobile entra dans une avenue, que bordaient deux bois de jeunes pins et de hêtres, puis tout à coup, sortant de l'ombre, courut de nouveau dans le soleil et les larges espaces. Devant moi, à mi-coteau, se dressait le monastère de granit blanc, avec ses granges, ses celliers, ses étables, ses écuries ; une forêt, semée par les moines, couvrait

Copyright by René Bazin, 1921.
(2) Voir la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

les pentes de la montagne en face, et tout le vallon, entre les deux grands bois, n'était qu'un fleuve ondulant d'avoine mûre et de blé mûr.

Le monastère, tel qu'il est aujourd'hui, n'est plus celui où fut accueilli Charles de Foucauld. Les cellules des religieux, la salle capitulaire, l'église, ont été détruits par un incendie, le 27 janvier 1912. Mais les moines semeurs de forêts sont aussi des rebâtisseurs. Ils ont reconstruit une abbaye nouvelle, à 1 100 mètres d'altitude, un peu plus haut que l'ancienne dont les ruines commencent à appartenir aux arbustes sauvages et aux herbes.

Quand Charles de Foucauld se présenta à Notre-Dame des Neiges, et demanda d'être admis parmi les novices, on l'interrogea. La règle de Saint Benoît prescrit aux supérieurs d'examiner soigneusement les postulants, de les éprouver en les interrogeant, afin de bien connaître et la personne de ces futurs frères, et les motifs qui les ont amenés à la porte de l'abbaye. Dom Martin, abbé de cette communauté de travailleurs silencieux, n'ignorait pas que l'homme qui parle de soi volontiers se déclare ainsi porté à la complaisance et à la vanterie. Il demanda :

— Que savez-vous faire?

— Pas grand'chose.

— Lire?

— Un petit peu.

L'abbé vit par là, et par bien d'autres réponses du même ton, que ce lieutenant de chasseurs d'Afrique était, au contraire, peu causant et déjà fort modeste. Ayant fini de l'interroger, il le pria de balayer un peu, pour voir. Il s'aperçut, au premier coup de balai, que le postulant n'avait pas été exercé. On compléterait son éducation.

Et c'est ainsi que le vicomte Charles de Foucauld entra au noviciat de la Trappe de Notre-Dame des Neiges, pour devenir Frère Marie-Albéric.

Le souvenir qu'il a laissé parmi les Frères de ce grand ordre est celui d'un religieux serviable envers tous, très pieux, presque excessif dans son austérité, mais pondéré dans son jugement : en somme, le souvenir d'un personnage et d'un saint. Frère Marie-Albéric édifia surtout le monastère par son humilité. Il était simple à la perfection, et savait comment faire,

étant un homme du meilleur monde qui se mettait, par vertu, au dernier rang. L'éducation sert à tout, même à passer inaperçu, ou à tâcher de l'être. Un des moines de là-bas, faucheur de blé, toucheur de bœufs, que j'interrogeais, me répondit ce mot magnifique :

— Monsieur, je lui parlais comme à un paysan!

Il ajouta :

— Moi je l'ai vu tous les jours; il n'a jamais refusé un service à personne : il était beau comme un second François d'Assise!

Le régime de la Trappe éprouve plus d'un novice solidement bâti (1). Frère Albéric avait une santé de fer et une volonté de même métal. Il a maintes fois déclaré que ni le jeûne, ni les veilles, ni le travail ne l'avaient jamais incommodé. La seule chose qui lui fût difficile, c'est l'obéissance, et là encore nous saisissons un trait de cette nature fière, impétueuse, faite pour le commandement, habituée à l'exercer, et qui ne pliait que sous la grâce.

(Études, méditations, offices, travail manuel, remplissent les mois qui suivent. Les lettres de Frère Marie-Albéric à sa famille sont pleines d'affection, pleines aussi de la joie d'un esprit pacifié. Mais, l'été venu, et selon le projet formé dès l'entrée au couvent, il dit adieu à ses Frères, et, mage qui commençait à voir l'étoile, il se met en marche vers l'Orient. Il croit qu'il doit y vivre et y mourir. Erreur : il ne fera que s'y préparer à des exils plus lointains et à de bien pires solitudes).

Il avait demandé qu'après six mois de noviciat, on l'envoyât dans le plus pauvre et lointain monastère d'Asie-Mineure. Désir de la solitude absolue? désir d'être celui qui n'est plus qu'un nom, et dont on dit : il est là-bas, je ne sais où ? Sou-

(1) Il faut se garder, cependant, d'ajouter foi aux légendes qui ont exagéré singulièrement les sévérités de la règle des Trappistes. La pénitence, chez les moines comme chez tous les chrétiens, n'est qu'un moyen de perfectionnement moral; elle dépasserait le but, si le corps en devenait, pour l'âme, un serviteur malade ou affaibli. Un corps dompté et qui demeure sain; une âme dès lors plus libre : l'austérité permise ne va pas au delà de ce point, c'est-à-dire de l'équilibre. Il faut savoir, de plus, qu'au cours des temps des atténuations ont été apportées à des rigueurs qui semblaient toutes simples à nos pères plus robustes, sans doute, que nous. Et, pour ne citer que la plus récente, lorsque, en 1892, le Pape Léon XIII réunit, dans un seul ordre, celui des Cisterciens réformés, les diverses congrégations de Trappistes, il ordonna que les jeûnes ne fussent jamais prolongés au delà de midi.

venir des horizons qu'il avait aimés ? Sans doute, mais le temps n'était plus où l'Orient ne représentait pour lui que la terre préférée du voyage, de l'étude et du rêve. D'autres attraits, d'espèce âpre et mystérieuse, le conduisaient vers le monastère d'Akbès.

Tout est préparé pour le voyage. Une place est retenue, à destination d'Alexandrette, sur un bateau qui part de Marseille le 17 juin 1890. La veille, Frère Marie-Albéric écrit à sa famille :

« Je me vois sur le bateau qui m'emportera demain, il me semble que je sentirai toutes les lames qui l'une après l'autre m'éloigneront ; il me semble que ma seule ressource sera de penser que chacune est un pas de plus vers la fin de la vie...

« De Marseille à Alexandrette, je serai seul, le frère qui devait partir avec moi reste ; je suis satisfait de cette solitude, je pourrai penser sans contrainte. L'adresse est : Trappe de Notre-Dame du Sacré-Cœur, par Alexandrette (Syrie). J'arriverai à Alexandrette le treizième jour de la traversée. On part le lendemain matin pour Notre-Dame du Sacré-Cœur, et on y arrive le surlendemain soir, après deux jours de marche. »

Et quand la traversée est sur le point de finir, il trace sur une feuille de papier ces mots, véritable cri de tendresse angoissée : « Demain je serai à Alexandrette, et je dirai adieu à cette mer, dernier lien avec ce pays où vous respirez tous. »

Il débarque. Le voyage commence aussitôt, vers la montagne. Frère Marie-Albéric part d'Alexandrette le jeudi 10 juillet dans l'après-midi, avec un Père de Notre-Dame du Sacré-Cœur arrivé la veille pour le chercher. « Nous avons marché toute la nuit et la journée du lendemain, sauf cinq heures de halte, montés sur des mulets, escortés de trois Turcs armés ; le vendredi à six heures, nous sommes arrivés à Notre-Dame du Sacré-Cœur, ensemble de maisonnettes en planches et en pisé, couvertes de chaume..... »

Ce monastère était une abbaye improvisée, établie en 1882 dans les montagnes du Nord de la Syrie, par les Trappistes de Notre-Dame des Neiges, comme un refuge, s'ils venaient à être obligés de quitter la France.

Le domaine s'appelle Cheiklé et fait partie du vilayet d'Adana. Pour s'y rendre, on sort d'Alexandrette par la route d'Alep. Elle monte d'abord un peu, puis la montée devient fort dure. Il faut franchir, en effet, la chaîne des monts Amanus.

Les lacets se multiplient. Sur le chemin taillé dans le roc, et sans parapets, descendent ou grimpent des files de chameaux de bât, des attelages, des cavaliers, des piétons. En cinq heures, on arrive au col de Beilan, lieu fameux par où passèrent tous les envahisseurs de cette partie de l'Asie : les Assyriens, les armées de Darius et celles d'Alexandre, les armées romaines, celles des Sultans arabes, celles des Croisés quand ils cherchaient la plaine où est Antioche. Les ruines des châteaux forts du moyen âge servent encore de carrière aux gens de la contrée. On s'arrête à Beilan, frontière entre les vilayets d'Alep et d'Adana, car il y a là un poste de douaniers turcs. Et c'est là que les voyageurs qui viennent du large des terres, et prétendent aller à la côte, doivent remettre aux zaptiés leurs armes, ou, tout au moins, comme les Kurdes et les Circassiens n'y manquent guère, plonger et cacher leur pistolet ou leur poignard entre les plis de la ceinture. Quand on a traversé le village, on commence de descendre. Les ponts, jetés sur les torrents, sont moins sûrs que les gués.

On ne quitte la route d'Alep qu'au bas de la montagne, pour prendre, à gauche, une simple piste, tracée parmi les forêts, les landes ou les cultures, qui ne s'écarte guère des dernières pentes de l'Amanus et en contourne les éperons. Après une longue marche, on parvient à un endroit où la montagne est largement entaillée. Là se trouve la petite ville d'Akbès, avec la mission des Lazaristes. Les voyageurs, comme Frère Albéric et son compagnon, qui veulent se rendre à la Trappe de Cheiklé, s'engagent alors dans le ravin, y montent pendant deux heures, et redescendent un peu, pour gagner le fond d'une haute vallée tout à fait admirable de forme et de décor (1).

Imaginez un cirque de montagnes qui l'enveloppent, et sont toutes couvertes de forêts de grands pins parasols, sous lesquels poussent des chênes et d'autres arbres et arbustes. Elle-même est cultivée, labourée, semée comme une campagne de France ou d'Italie, puisqu'il y a des moines de Saint-Bernard dans ce coin sauvage de la Turquie. Des sources jaillissantes l'arrosent, forment un ruisseau qui a fini par couper une paroi de la montagne, et descend en cascades. Par cette coupure étroite, on aperçoit, au loin, la plaine indéfinie de Killis et d'Alep. C'est la

(1) Il fallait dix-huit heures de cheval pour aller d'Alexandrette au monastère.

seule ouverture sur le monde. Hors la brèche, tout n'est que verdure, et bleu du ciel.

Le monastère fut bâti là, parmi les cultures. C'est bien le plus pauvre qu'on puisse imaginer. Une clôture le limite et le défend des rôdeurs, mais elle est faite d'épines sèches et de piquets. On ne voit point d'église comme en nos abbayes d'Occident, qui domine de son toit et de son clocher les autres bâtiments. La porte d'entrée de la Trappe de Cheiklé ouvre sur une cour de ferme. A droite, tout en longueur, sont les écuries des mules et les étables; à gauche, une boulangerie, une cuisine, une forge, un hanger où l'on remise les instruments agricoles; au fond, la salle du chapitre, le réfectoire, la chambre du prieur. Plusieurs autres constructions, dans la partie gauche du terrain, furent groupées selon les besoins, chapelle, menuiserie, bûcher, salles d'étude, bibliothèque, lingerie : mais la pierre ayant été réservée pour la chapelle, la salle capitulaire et les écuries, le reste fut construit en clayonnage et en terre grasse, et coiffé de toitures en planches ou en chaume. L'aspect n'avait rien de ce bel ordre dont le mot monastère éveille en nous l'idée. Il fallait, pour habiter là, des hommes solides de corps et de courage. Car, sans parler des incursions, toujours possibles, des bandes de brigands tentés par les greniers, ou excités par le fanatisme, le confortable manquait nécessairement, et le nécessaire habituellement. Les religieux, par exemple, couchaient, en été, dans un grenier situé au-dessus des étables et dont le plancher, aux lattes frustes et sans jointures, laissait passer le bruit et l'odeur des bêtes. En hiver, ils avaient, pour dortoir, un autre grenier, au-dessus de la salle capitulaire et du réfectoire, mais on n'y dormait guère mieux que dans l'autre, lorsque la neige couvrait la toiture en tôle, très rapprochée des paillasses, et les couvertures, rembourrées avec de la mousse, défendaient mal de la morsure du froid. Par ailleurs, si le domaine suffisait à faire vivre ceux qui le cultivaient, il ne donnait pas les ressources qu'il aurait fallu pour édifier une abbaye véritable. La terre, depuis vingt ans défrichée, produisait de belles récoltes de froment, d'orge, de coton; le jardin potager fournissait abondamment les légumes; des vignes bien exploitées, bien entretenues, et de cépages choisis, permettaient de faire, à la fin des étés, un vin blanc délicieux : mais l'éloignement des marchés rendait la vente à peu près vaine, et le transport mangeait la marchandise.

VII. — L'APPEL DU DÉSERT

C'est là que Frère Marie-Albéric passa six années, au cours desquelles s'affirme la vocation la plus exceptionnelle, en nos temps, et qui devait l'entraîner dans les plus dures solitudes du monde. Au début de 1897, l'heure allait venir, pour lui, de renouveler ses vœux de trappiste. Ils ne seront pas renouvelés. Frère Marie-Albéric vient à Rome, il demande conseil, il désire mener la vie d'ermite. Qui va le comprendre? Qui va le soutenir? Le chapitre général de son ordre, qui sait cependant quel religieux exemplaire et aimé il va perdre, ne cherche pas à le retenir. A l'unanimité, ces vieux trappistes reconnaissent une destinée, là où tant d'autres hommes, moins habitués à lire les âmes, eussent dit sans doute: caprice et esprit de changement. Dans les derniers jours de février, Charles de Foucauld repart pour la Terre Sainte. Il s'établit dans une cabane, hors des murs de clôture d'un couvent de Clarisses, à Nazareth; il y devient, comme il dit, serviteur, jardinier, commissionnaire, et vit de la sorte environ trois années.

Là encore son mérite est découvert, son passage dans les rues guetté par les enfants, son nom cité dans les conversations des puissants de la terre. La légende commence à s'emparer de lui. Mais la longue période de l'incertitude et de l'apprentissage est finie. Au mois d'août 1900, ayant enfin accepté de se préparer au sacerdoce, il rentre en France, et demande asile, pour des mois d'études et de recueillement, à l'abbaye très aimée, celle des premiers jours, Notre-Dame des Neiges.

Au moment où je reprends le récit, Charles de Foucauld a été ordonné prêtre par Mgr Bonnet, évêque de Viviers; il a décidé de continuer à vivre en ermite, non plus en Asie, mais parmi les populations infidèles « les plus délaissées. » Il va partir pour Beni Abbès. Il a demandé, aux autorités civiles et militaires, l'autorisation de s'établir dans ces régions extrêmes occupées depuis peu de mois. Les autorités religieuses sont saisies du projet. Voici la lettre qu'il avait adressée au préfet apostolique du Sahara :

« Le souvenir de mes compagnons morts sans sacrements et sans prêtre, il y a vingt ans, dans les expéditions contre Bou-

Amama, dont je faisais partie, me presse extrêmement de partir pour le Sahara, aussitôt que vous m'aurez accordé les facultés nécessaires, sans un seul jour de retard, puisqu'un jour d'avance peut être le salut de l'âme de l'un de nos soldats. Aussi je regarde comme un devoir de charité de vous écrire de nouveau, afin de pouvoir partir le plus tôt possible.

« Je demande humblement à Votre Grandeur deux choses : 1° la faculté d'établir, entre Aïn Sefra et le Touat, en l'une des garnisons françaises n'ayant pas de prêtre, un petit oratoire public, avec la sainte réserve pour les besoins des malades, d'y résider et d'y administrer les sacrements; 2° l'autorisation de m'y adjoindre des compagnons, prêtres ou laïcs, si Jésus m'en envoie, et d'y pratiquer avec eux l'adoration du Très Saint Sacrement exposé.

« Si vous daignez m'accorder cette double demande, je résiderai là, chapelain de cet humble oratoire, sans titre de curé, ni de vicaire, ni d'aumônier, et sans aucune subvention, vivant en moine, suivant la règle de Saint-Augustin, dans la prière, la pauvreté, le travail et la bienfaisance, sans prêcher, sans sortir, si ce n'est pour administrer les Sacrements, *silencieux* et *cloîtré*.

« Je promets de tout mon cœur à Votre Grandeur de m'efforcer, avec l'aide de Dieu, de n'être jamais, malgré ma misère, une occasion de scandale, et de ne jamais être, pour votre Délégation, une cause de frais ni de charge matérielle; je vous promets d'avance, de tout mon cœur, l'amour filial et la plus fidèle obéissance.

« Si Votre Grandeur désire me parler, sur un mot de vous, par poste ou télégraphe, j'irai immédiatement à Alger.

« Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur...,

« CHARLES DE FOUCAULD,
« *prêtre indigne.* »

Il part au début de septembre 1901. Les caisses sont déjà prêtes, clouées, étiquetées, où les Frères ont enfermé les provisions et tous les meubles qu'emportera l'ermite. Que contiennent-elles? Le nécessaire de la chapelle, un petit nombre de livres, 50 mètres de corde, avec un petit seau pour puiser de l'eau dans les puits du désert, de la toile solide pour fabriquer une tente, et des sacs fendus dont on fera des tapis.

Le pauvre bagage est chargé sur une charrette. L'ancien Frère Albéric reçoit une dernière bénédiction de l'Abbé, et s'en va, très ému. Quelques jours après, il traverse la mer, et débarque en Afrique, dans *son* Afrique. A Maison-Carrée, il est reçu par Mgr Livinhac, « l'évêque du Sahara; » on lui donne les autorisations nécessaires pour s'établir dans le Sud de la province d'Oran, à proximité du Maroc. En attendant que l'autre autorisation, celle du gouverneur de l'Algérie, lui parvienne, — c'est un vieil ami, le commandant Lacroix, un des *Africains* les plus connus, qui fait les démarches nécessaires (1), — il est invité à passer quelques jours à la Trappe de Staouéli. Il retrouve là des religieux qui lui sont depuis longtemps dévoués. Des amitiés nouvelles, aussitôt profondes, se nouent entre lui et les missionnaires de Maison-Carrée. Il est tout espérance et tout projet. « A Beni Abbès, je serai *actuellement* seul comme prêtre, écrit-il, à 400 kilomètres du plus proche (2). Mon préfet apostolique, Mgr Guérin, me permet d'avoir des compagnons. » De son côté, Mgr Guérin disait : « Je n'ai connu Charles de Foucauld que depuis le commencement de septembre; mais il ne m'a pas fallu plus de temps pour l'estimer comme il le mérite, et reconnaître en lui une vertu admirable. Je regarde comme une bénédiction de Dieu l'entrée de ce saint prêtre sur le territoire de la préfecture qui m'est confiée... Un véritable saint, comme lui, fait nécessairement du bien. »

La réponse favorable du gouverneur général et du général commandant le corps d'armée étant venue le 14 octobre, le départ pour Oran, puis pour le Sud, eut lieu dès le lendemain. Les officiers des postes échelonnés sur la route d'Oran à Beni Abbès avaient appris que l'explorateur célèbre, leur ancien camarade devenu moine, allait passer, obéissant, lui aussi, à l'appel du désert, mais pour d'autres motifs. Ils l'attendaient, aux gares du petit chemin de fer stratégique, aujourd'hui construit jusqu'à 800 kilomètres d'Oran, et qui se terminait,

(1) Chef des affaires indigènes au Gouvernement général, à Alger, un des auteurs de cet ouvrage remarquable : *La Pénétration saharienne*, par Augustin Bernard et le commandant Lacroix. M. Augustin Bernard, aujourd'hui professeur en Sorbonne, était alors professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger.

(2) Les points les plus proches, où l'on aurait pu trouver un prêtre, étaient : Aïn Sefra, El-Goléa, Tombouctou.

en 1901, à Aïn Sefra; ils venaient le saluer; quelques-uns lui apportaient des provisions de voyage. A Aïn Sefra, la petite ville blanche, bâtie au pied des dunes, il aurait pu trouver quelque auberge. Mais le général Cauchemez l'emmena au bureau arabe, château blanc parmi des arbres d'Europe, et lui donna une chambre, où Charles de Foucauld logea, cela est sûr, mais où l'on ne peut dire qu'il coucha dans un lit. Pendant les deux ou trois jours qu'il demeura chez le général, on apprit bientôt que l'explorateur-ermite avait dormi sur le plancher. Il se déclarait bien reconnaissant envers les officiers de tout grade qui lui faisaient accueil. Et c'est pour ne pas les contrarier qu'après quelque résistance il accepta, lui qui se proposait d'aller à pied jusqu'à Beni Abbès, de partir avec le lieutenant Huot, qui revenait de permission, et donc de faire à cheval, — sur le cheval d'un cavalier du maghzen, — et avec une escorte, la longue route d'Aïn Sefra à Beni Abbès.

Ils entrèrent dans les régions désertiques.

A mi-route environ, se trouvent l'oasis de Taghit, et la redoute qui commande une région dangereuse, fréquemment parcourue par des partisans en maraude. Comme les voyageurs français et leur petite escorte approchaient de là, ils virent accourir une troupe de cavaliers. C'était le capitaine de Susbielle, commandant du poste, à la tête de son maghzen. Prévenu de la prochaine arrivée de l'ancien lieutenant de chasseurs d'Afrique, il venait à la rencontre de celui qui se dévouait à jamais aux pauvres du désert. En chemin, il avait dit à ses hommes : « Vous allez voir un marabout français; il vient par amitié pour vous : recevez-le avec honneur. » Foucauld, reconnaissant la France, se porte vers elle, au galop, sa robe blanche flottant au vent. Il arrête son cheval à trois pas de l'officier, et répond au salut de M. de Susbielle. En même temps, les quinze cavaliers, fidèles à la politesse indigène, mettent pied à terre, enveloppent le marabout « qui vient par amitié pour eux, » et, plusieurs ensemble, inclinés, baisent le bas de sa « gandourah. »

Ce fut la bienvenue du Sahara.

Frère Charles vécut quelques heures à Taghit. Le 24 octobre, avant de remonter à cheval, il célébra la messe devant les Français de la garnison. « C'est la première messe depuis l'occupation, disait-il. Il est probable qu'en aucun temps un prêtre n'y est venu. Je suis bien ému de faire descendre Jésus en ces

lieux où, probablement, il n'a jamais été corporellement. »

Quatre jours plus tard, au soir d'une journée chaude, les voyageurs arrivaient à l'entrée de l'oasis.

VIII. — BENI ABBÈS

Beni Abbès est une oasis de 7 à 8000 palmiers. Ils poussent sur la rive gauche de la Saoura, dans les terres et les sables où sont nombreuses les fontaines, et ils forment une longue futaie épaisse, serrée contre une falaise qui la domine de haut. La Saoura elle-même n'est autre que l'oued Zousfana, venant de Figuig, et qui s'est confondue, à 40 kilomètres au Nord de l'oasis, avec un fleuve plus abondant, l'oued Guir, descendu des plateaux du grand Atlas marocain. Leurs eaux mêlées se sont terrées, pour ne pas être bues par le soleil, selon la coutume des fleuves sahariens; elles traversent en tunnel les déserts; elles ne réapparaissent à la lumière qu'à l'entrée de la palmeraie, dont elles suivent la bordure, — la rive droite étant presque sans verdure, — pendant quinze cents mètres environ, puis disparaissent de nouveau, pour aller peut-être, bien loin de là, gonfler mystérieusement le cours du Niger (1).

Les voyageurs qui viennent de Colomb Béchar, en suivant la large vallée, marchent longtemps dans la rocaille, entre le lit desséché de cette Saoura et les dunes qui bornent le désert vers la gauche. Quand ils ont dépassé le bouquet de palmes de Mazzer, ils doivent mettre les pieds dans le sable, et franchir des éperons successifs de dunes qui, devant eux, limitent l'horizon. C'est seulement du sommet de la dernière dune, qu'on aperçoit, entre deux falaises, tout à coup et à courte distance, la rivière tournante, les premières flaques d'eau, les premières formes qui plient, les cimes d'une grande palmeraie verte, un haut plateau à droite, un haut plateau à gauche, et, sur la crête de celui-ci, les murailles crénelées, blanches, éblouissantes, du bordj des affaires indigènes. On sort de l'aride, on pénètre dans le domaine de l'ombre, des sources, des cultures et de la vie. L'intervalle entre les falaises qui tiennent dans leurs bras

(1) Il est probable que le Niger a été, anciennement, sans communication avec l'Océan. Cet immense fleuve naissait et se perdait dans le continent africain. Ses eaux remplissaient la dépression désertique où sont exploitées les mines de sel de Taoudéni, et formaient là un second Tchad.

l'oasis, étroit d'abord, prend de l'ouverture, comme la panse d'une aiguière, et c'est mieux qu'un couloir boisé, c'est une petite plaine qu'ils enserrent, coupée par la rivière, sans arbre sur la rive droite, toute plantée, sur l'autre rive, de palmiers qui abritent des abricotiers, des pêchers, des figuiers, des pieds de vigne. Là, dans la forêt, vers le milieu, il y a un village fortifié où l'on pénètre par une porte unique, où les rues sont couvertes presque partout; village peuplé d'hommes libres, les Abbabsa, les fils de Beni Abbès. Plus loin, et vers l'extrémité, un second village, aux murailles très hautes et semblables à celles d'un château féodal, est habité par des Arabes de la tribu des Renanma, qui font paître leurs chameaux et leurs ânes dans les pauvres pâturages de la région. Les nègres, jardiniers, semeurs et moissonneurs d'orge, logent à la lisière de la palmeraie, le long d'un ravin qui donne accès au plateau du bordj. Et la population indigène, divisée ainsi en trois groupes, comptait de douze à quinze cents âmes.

Frère Charles avait choisi ce lieu d'apostolat, en raison des misères qu'il y rencontrerait et que pas un prêtre encore n'avait pu secourir ; à cause de la proximité du Maroc également, la terre très aimée, où il espérait pouvoir rentrer un jour en missionnaire ; il savait enfin que Beni Abbès passait pour la plus jolie des oasis du Sud algérien, le plus beau fragment même de la longue rue de palmiers qui commence à Figuig et va finir à In Salah. Au moment où il arrivait, la grande redoute qui commande l'entrée de la palmeraie n'existait pas encore ; une autre, moins importante, aujourd'hui détruite, s'élevait un peu plus loin, sur la crête de la falaise, et abritait la garnison (1). Il suivit le chemin tracé par le pas des hommes et des bêtes. A peine eut-il gravi la pente raide, bordée de huttes, qui conduisait au sommet du plateau, qu'il fut ravi d'admiration. Au Nord et à l'Est, Beni Abbès était enveloppé, à peu de distance, par les vagues de sable rose ou doré de l'Erg occidental, les grandes dunes mêlées, fuyantes, et dont plusieurs s'élèvent à 150 et 200 mètres, tandis que, vers l'Ouest, au delà de la coupure du ravin et de la palmeraie, s'étendait le second plateau, rocheux, rigide et tabulaire, sans arbre et qu'on eût dit sans fin. Le voyageur se trouvait à un point de jonction entre les deux

(1) Les premières troupes d'occupation comprenaient : trois compagnies de tirailleurs africains et une compagnie d'infanterie légère.

déserts sahariens, entre le désert de sable qui couvre tout le Sud oranais, et le désert de pierre, la *Hamada*, qui va jusqu'à la frontière du Maroc. Splendeur de la lumière, pauvreté du sol, pureté des nuits, silence des nuits, que de fois Frère Charles se servira de vous dans ses méditations, et dégagera le sens éternel caché dans le paysage le plus humble ou le plus magnifique !

Il chercha tout de suite la place où établir sa demeure et acheta, sur le plateau de la rive gauche, non sur la lisière, mais à 400 mètres environ en arrière, trois petits mamelons qu'il qualifia de montagnes, et deux dépressions également incultes qu'il appela vallées, et où poussaient plusieurs palmiers sauvages. Le prix, naturellement, fut excessif. Frère Charles paya 1 170 francs ces huit ou neuf hectares de désert. L'ensemble avait la forme d'une courge coudée. C'était le « terrain de culture » de la future « Fraternité. » Il y avait de l'eau, heureusement, ou du moins quelque possibilité de s'en procurer. Le domaine renfermait plusieurs sources et d'anciens puits. On creusa les puits, on dégagea les sources. Frère Charles, imaginatif et l'esprit toujours en avance d'un jour, d'un mois ou d'un an sur le moment présent, ravi de cette nouvelle résidence, songeait déjà qu'il vivrait là dans une demi-clôture, que les fruits et les légumes du jardin seraient abondants, qu'il en pourrait donner, qu'on éviterait ainsi la famine des années de grande sécheresse, qu'il serait le nourricier, le consolateur, l'ami de plusieurs pauvres, particulièrement des soldats français et des esclaves.

Les premiers jours, Frère Charles logea dans les bâtiments du bureau arabe. Dès le matin, il partait, avec quelques tirailleurs de bonne volonté, mis à sa disposition pour construire l'ermitage. Ce ne fut jamais qu'un pauvre assemblage de cabanes en terre, sans caractère d'art, construites dans un ravin et fragiles tout à fait : si elles se défendaient à peu près du soleil, elles eussent fondu sous la pluie de deux jours. Heureusement il ne pleut guère qu'une fois par an dans la Saoura, et il arrive qu'il ne pleuve pas du tout. On employait, pour bâtir, des pierres glanées sur le plateau, mais surtout des briques de glaise séchée; un peu de terre délayée était le mortier; des planches poreuses de troncs de palmiers faisaient office de poutres; les nervures des grandes feuilles et des roseaux servaient de couverture.

La chapelle, naturellement, eut un tour de faveur et fut

élevée d'abord. Frère Charles la décrit avec amour dans une lettre à un ami : « Le toit est horizontal, en grosses poutres de palmier brutes couvertes de nattes en branches de palmier : c'est très rustique, très pauvre, mais harmonieux et joli. Pour soutenir les poutres, il y a, au milieu, quatre troncs de palmier verticaux; dans leur rusticité, ils font très bon effet et encadrent bien l'autel; à celui qui est près du coin de l'Évangile est pendue une lampe à pétrole, qui m'éclaire la nuit et jette beaucoup de lumière sur l'autel... Au plafond est accroché un dais en forme de tente, en grosse toile vert foncé absolument imperméable, pour garantir de la pluie l'autel et son marche-pied. »

Un officier de la garnison dessine pour la chapelle quatre grandes figures de saints. Mais le principal décorateur est encore l'architecte, Frère Charles lui-même. Il peint sur étoffe, — dans cette manière très moderne, réduite à quelques lignes d'une justesse extrême, dont il a donné maint exemple en illustrant la *Reconnaissance au Maroc*, — une image qui représente le Christ « étendant les bras pour embrasser, serrer, appeler tous les hommes et se donner pour tous. » Du côté de l'Évangile est un Saint Joseph, de la « fabrique » du Père. Aux murs de la « nef » pendent les quatorze tableaux d'un chemin de croix, dessinés à l'encre noire, bleue ou rouge, non sur toile ou sur papier, mais sur des planchettes de caisses, que Frère Charles a coupées et quelque peu rabotées.

C'est là qu'il passera tant d'heures, de jour ou de nuit, en adoration ou en méditation ; c'est là qu'il couche, au début seul dans cette cabane isolée. Il s'étend, tout habillé, sur le marchepied de l'autel. Il dormira près du Tabernacle, comme le chien aux pieds de son maître. Encore se juge-t-il indigne d'une pareille faveur. Dès que les premières constructions, qui devaient accompagner la chapelle, furent commencées, un sous-officier de tirailleurs, M. J..., qui était de ses amis, s'étant levé de grand matin, pour venir à l'ermitage, trouva le Père couché à l'abri d'un mur inachevé. « Comment, lui demanda-t-il, vous ne couchez plus dans la chapelle ? — Non. — Vous me disiez que vous étiez bien là ! — C'est justement pour cela que j'en suis parti. » Peu de temps après, le Père de Foucauld choisissait, pour y dormir, la sacristie de la chapelle. Or, la petite pièce qu'il appelait ainsi n'était pas assez longue pour qu'un homme pût s'y coucher sur le sable. Le même adjudant

de tirailleurs en fit la remarque au Père, qui répondit : « Jésus, sur la croix, n'était pas étendu. »

Les ouvriers continuaient de travailler. Au delà de la sacristie, ils édifièrent des cases en briques et en boue sèche, qui prirent le nom de cellule Saint-Pierre et de cellule Saint-Paul. Et de la sorte, ces petites constructions, étant perpendiculaires au chevet de la chapelle, formèrent, avec la nef, un angle droit. En arrière, s'étendrait bientôt une cour qui serait appelée « cour de la retraite. » Frère Charles bâtit encore quelques cases, « la chambre des hôtes non chrétiens, » une infirmerie où venaient se faire soigner les malades de Beni Abbès et des tentes voisines, un débarras, les murs d'une seconde cour, la « cour de l'aumônerie. » Il espérait qu'un jour, bientôt peut-être, un prêtre inconnu, sollicité par la même vocation qui avait poussé, vers les âmes des pauvres gens de l'oasis, l'ancien lieutenant de cavalerie, viendrait le rejoindre à Beni Abbès, et que l'ermitage compterait deux compagnons, en attendant mieux. Les ouvriers, hommes de troupe, débrouillards, beaucoup plus jeunes que lui, travaillaient volontiers pour un pauvre comme eux, qu'ils devinaient meilleur et dont l'extrême bonté les touchait secrètement. Il ne se séparait point d'eux, aux heures où son règlement l'obligeait au travail manuel ; même au milieu du jour et quand la chaleur est extrême, on le voyait, comme eux, parcourir le terrain vague, autour de l'ermitage, se baisser, ramasser et soulever une pierre qui servirait aux fondations, et prendre la file, d'habitude le dernier, pour rentrer dans le chantier. La pierre qu'il rapportait sur l'épaule n'était pas très grosse quelquefois, et il s'excusait : « Mes bons amis, disait-il en riant, je sais bien, je suis la mouche du coche, mais je fais selon mes forces. »

Frère Charles songea qu'il fallait borner et clore tout le terrain de la Fraternité, car il avait résolu de vivre en clôture, et de ne pas sortir des limites sans une raison grave. Dans les premiers temps, il s'était contenté de marquer, avec des cailloux de la grosseur d'un œuf, disposés en lignes, les frontières de son domaine. Un des soldats qui l'ont le plus souvent approché, en ce temps-là, m'a raconté qu'il revenait parfois au camp après le soleil couché. Attentif à se concilier les âmes de bonne volonté, plus poli et prévenant encore avec les humbles gens, auxquels on ne prend point garde et qui le sentent, qu'avec les grands et

les puissants de la terre, Frère Charles l'accompagnait. Il causait amicalement; il parlait de Dieu et de la beauté de la nuit. Autour d'eux le silence absolu et l'espace désert; au-dessus, un ciel immense où pas une étoile n'était voilée. Un air chaud se levait du sable. Et ils allaient, l'ancien officier et le soldat, sur la piste à peine visible, chacun remerciant Dieu d'une amitié inattendue dont il était le principe et la fin. Et cela durait quelques minutes. Puis Frère Charles se baissait, et tâtait la terre avec la main, pour savoir s'il n'avait pas atteint la limite. Quand il avait touché les cailloux échelonnés, il disait : « Je ne puis vous reconduire plus loin, voici la clôture; à bientôt. »

On devine si nos soldats, loin, bien loin de leur famille et du pays, étaient touchés d'une amitié comme celle-là! Leur cœur de Français, sensible, rempli d'une politesse ancienne, qui résiste à bien des leçons contraires, leur faisait craindre d'abuser. Peut-on aller causer ainsi, presque en ami, avec un ancien officier, avec un moine qui a ses affaires, après tout, et, ils le sentaient bien, avec un homme de grande éducation, que la conversation d'un tirailleur ne devait pas toujours intéresser? Ils s'excusaient de ne pas revenir; il se privaient d'une bonne heure, pour ne pas la lui prendre. Alors, il leur écrivait des lettres comme celle-ci : « Cher ami, vous m'avez dit que vous êtes triste le soir, et que vos soirées sont lourdes... Voulez-vous, — si c'est permis de sortir du camp, ce que j'ignore, — venir passer habituellement les soirées avec moi : on les prolongera autant qu'il vous sera agréable, causant fraternellement de l'avenir, de vos enfants, de vos projets,... de ce que vous désirez, espérez, pour vous et ceux que vous aimez plus que vous... A défaut du reste, vous trouverez ici un cœur fraternel.

« Vous auriez voulu une petite histoire de Saint Paul... J'aurais voulu vous l'écrire, mais je ne puis, j'ai d'autres choses pressées à écrire en ce moment... Je pourrai vous la raconter, en entremêlant mes misérables paroles de passages de ses lettres, que j'ai et qui sont admirables...

» Le pauvre vous offre ce qu'il a... Ce qu'il vous offre surtout, c'est sa très tendre, très fraternelle affection, son profond dévouement dans le cœur de Jésus.

« Frère Charles de Jésus. »

Les indigènes qui sont curieux, entrants, tenaillés par la faim et la soif, et donc volontiers chapardeurs, respectèrent presque tout de suite, du moins d'une certaine manière, la clôture de Frère Charles. Non qu'ils se gênassent pour pénétrer dans le domaine et venir visiter le « marabout, » mais la réputation de sainteté de celui-ci rendait pour eux sacrés les objets qu'ils découvraient en chemin, à l'intérieur de la clôture. Le nomade déchargeait son chameau de l'autre côté des cailloux frontières; la pauvre femme arabe, rentrant de la corvée quotidienne de bois, y jetait son fagot; le boucher y déposait un paquet de peaux saignantes de chevreaux : eh bien ! même si l'absence durait plusieurs heures, ou une nuit entière, le caravanier retrouvait intacte sa marchandise, la femme son faix de racines de palmiers, le boucher son ballot de cuir frais. Dans la suite, la ligne de cailloux fut remplacée par une ligne de piquets, plus ou moins tordus, sur lesquels étaient fixés deux rangs de fil de fer barbelé. Sept grosses bornes, surmontées de deux bâtons en croix, et disposées de distance en distance, servaient d'appui à la maigre clôture, et d'étendards à l'homme de Dieu.

La culture devait faire des progrès plus lents. Ce n'est pas une petite entreprise, de creuser un morceau de désert qui n'a peut-être jamais été fouillé; d'assurer l'eau, c'est-à-dire la vie, aux arbres que l'on plante et aux grains que l'on sème, lorsque la chaleur, comme à Beni Abbès, est de 30°, tout le jour, d'octobre à juin, et s'élève ensuite jusqu'à 50° ! Frère Charles, ainsi que je l'ai dit, commença par approfondir les puits abandonnés de son domaine; il creusa des rigoles, pour amener l'eau des sources au pied des palmiers poussés à l'aventure et à demi ensablés par le vent du Sud. Le travail était de ceux que le pauvre jardinier de Nazareth ne pouvait continuer sans aide, car la plus énergique volonté ne suffit pas, — les hommes l'apprennent vite, — pour être à la fois tout à tous et tout à tout. Le Père de Foucauld, après quelques essais, engagea deux Harratins (1), comme il n'en manque pas à Beni Abbès, et qu'il nomma jardiniers pour le besoin qu'il en avait. Peut-être, après tout, connaissaient-ils, mieux que le maître du domaine, les soins à donner aux palmiers et les infinies précautions qu'il faut prendre, en pays chaud, pour que les semis de légumes, ayant

(1) Métis d'arabes et de nègres, répandus dans toutes les oasis, et dont la situation sociale est intermédiaire entre celle de l'esclave et celle de l'homme libre.

poussé leurs premières feuilles, ne soient pas aussitôt grillés par le soleil. Ces noirs, peu surveillés, avaient affaire à un si bon maître, qu'ils lui demeurèrent fidèles fort longtemps. Celui-ci trouvait seulement qu'ils perdaient de longues heures à se rendre, chaque jour, de l'ermitage au ksar de l'oasis, et à revenir. Il aurait voulu les retenir et les nourrir à l'ermitage. Les noirs ne demandaient pas mieux. Ils n'étaient sûrement pas habitués à une cuisine délicate, ni même à manger à leur faim : mais quand ils eurent partagé le repas du Père de Foucauld, plusieurs jours de suite, ils déclarèrent qu'ils pourraient mourir à ce régime-là, mais non pas vivre, car le marabout déjeunait d'un morceau de pain d'orge trempé dans une décoction d'une plante saharienne, qu'on appelle innocemment « le thé du désert, » et le soir, il dînait d'un bol du même thé, auquel il ajoutait un peu de lait condensé. Les Harratins restèrent jardiniers externes. Peu à peu, leur travail améliora le terrain, et rendit judicieuse la distribution des eaux. Il y eut, dans le sable, de jeunes palmiers, quelques figuiers en espérance et de même des oliviers, des pieds de vigne. Après des années, le nom de jardin, donné dès le début à ces essais de culture, commencera d'être mérité. Mais à ce moment, comme on le verra, le Père de Foucauld aura quitté Beni Abbès, pour n'y revenir qu'à de rares intervalles.

En quelques occasions, Frère Charles acceptait l'invitation, que lui adressaient fréquemment les officiers, ses camarades, et sortait de la clôture pour aller dîner avec eux au bordj. Il ne le faisait guère que pour saluer au passage un chef saharien, comme Laperrine ou Lyautey, ou encore un savant envoyé en mission dans ce pays désolé, mais qui mène à tout, et où pourront un jour s'entrecroiser, comme à un carrefour prodigieux, toutes les richesses de l'Afrique. Ces soirs-là, il s'asseyait, non aux places d'honneur, mais à la dernière place, à côté du plus jeune officier. On essayait de le faire parler, et on ne manquait pas de l'interroger sur ce Maroc tout proche qu'il était seul à bien connaître. Mais la crainte de l'orgueil le rendait muet sur ce sujet. Sur tout le reste il répondait, sans entretenir la conversation. Sa vocation était le silence, l'effacement, la retraite. Il ne consentait à paraître, dans un cercle d'hommes du monde, que pour ne pas manquer aux règles de la courtoisie, ou, en quelque sorte, de la discipline de son ancien métier. Le récit des événements militaires l'intéressait au plus haut point. Frère

Charles se surveillait moins étroitement, si on lui demandait son avis sur une opération de police qui venait d'être faite, ou que l'on projetait. Si la nouvelle était venue, par exemple, de quelque randonnée de pillards enlevant des troupeaux et des femmes, assassinant et mutilant des hommes, on retrouvait aussitôt le chef ardent, le justicier qu'il avait été dans la poursuite des bandes de Bou-Amama. « Il faut les rejoindre, disait-il, et y aller rudement! » L'instant d'après, ayant vu, dans la salle à manger, une souris attrapée par un chien : « Cette pauvre petite bête, quel dommage! » murmurait-il. De bonne heure il se retirait : il allumait sa lanterne, et seul à travers l'ombre, regagnait l'ermitage.

Je ne serais pas historien fidèle, si je ne disais encore que Frère Charles, dès que la chapelle eut été construite, creusa lui-même, dans un coin du jardin, la fosse où il voulait être inhumé, et la bénit. C'était un souvenir de la Trappe. Il en usa de même, par la suite, dans les divers points du Sahara où il séjourna un peu de temps.

Tel était le cadre et l'appareil extérieur de cette vie sans précédent, ordonnée par une volonté puissante. Le reste était presque entièrement caché aux hommes. A peine auraient-ils pu, s'ils s'étaient appliqués à le faire, découvrir l'exact partage des heures entre les devoirs de charité, de travail manuel, de lecture, et les devoirs de prière : la règle que s'était imposée le Père de Foucauld. L'âme leur échappait. Toute âme est secrète pour les autres, plus ou moins. Le mystère est plus grand quand les âmes sont grandes, et qu'elles s'écartent de nos plaisirs, de nos occupations, de nos pensées habituelles qui ne sont guère que nous-mêmes, et qu'elles se donnent à Dieu, pour être mises, par lui, au service du pauvre monde. Nous ne voyons alors que ce qu'elles nous apportent, leur bonté, leurs œuvres fraternelles, le vague reflet d'elles-mêmes sur le visage qui vient vers nous et dans les yeux qui nous regardent. Mais par quel effort se maintiennent-elles hors de la vie commune, dans la constante présence de celui dont on perd le sourire et la paix pour une seule petite pensée ; quelles grâces elles ont eues, quels combats, quelles délices, quels rêves : cela, nous ne le savons pas.

Le règlement de cette vie, depuis le temps où nous sommes parvenus jusqu'à la fin, ne variera plus. Il était fort dur. Frère Charles se levait à quatre heures, se couchait à huit heures et

demie, se relevait à minuit pour dire matines et laudes. Il avait prévu, pour chaque heure du jour, des prières, des méditations, des lectures d'ouvrages de théologie ou d'ascétisme, et l'attrait était puissant qui l'eût confiné dans cette perpétuelle retraite. Mais le soin du ménage et le service de la charité troublaient souvent les prévisions. C'était, pour Frère Charles, une épreuve des plus sensibles. Il l'acceptait cependant. Il était celui qui fait au plus misérable prochain, au plus inconnu, au plus indigne, un accueil fraternel ; qui ne laisse point soupçonner qu'on le dérange, et consent à perdre avec le nomade peu sûr, l'esclave corrompu, le quémandeur et l'importun, le temps qu'il avait réservé pour causer avec Dieu. A chaque moment, quelqu'un se présentait à la porte, et l'ouvrait, et Frère Charles apparaissait, les yeux, ses très beaux yeux pleins de sérénité, la tête un peu penchée en avant, la main déjà tendue. Il portait une gandourah blanche, serrée par une ceinture, et sur laquelle était appliqué un cœur surmonté d'une croix, en étoffe rouge ; il avait des sandales aux pieds. Quant à la coiffure, elle était de son invention, et se composait d'un képi dont il avait enlevé la visière et que recouvrait une étoffe blanche, tombant en arrière sur les épaules, pour protéger la nuque. L'image de la Croix, celle du Sacré-Cœur, disaient de loin quelle était la foi de cet homme blanc. Nul n'en pouvait ignorer. C'est pourquoi, bien des années après ces jours de Beni Abbès, ayant lu, dans quelque poste du désert, un article où Charles de Foucauld était représenté comme un prêtre qui ne parlait jamais de ses croyances et ne prêchait la foi en aucune manière, le général Laperrine prit sa plume, et, d'une écriture d'homme irrité, écrivit sur un carnet : « Et ses conversations ! Et son costume ! » Il disait vrai : le costume était une prédication, et, d'ailleurs, toute la vie de Frère Charles affirmait l'Évangile. Les indigènes ne s'y trompèrent jamais.

Nous pouvons, à présent, suivre les événements qui marquèrent le séjour à Beni Abbès, et, pour le faire, nous n'aurons qu'à consulter le plus exact, le plus assidu des notateurs, le Père de Foucauld lui-même, qui, d'une écriture appliquée, sur un cahier qu'il appelait son « diaire, » écrivait les menus faits de la journée, quelques-unes de ses pensées, ses comptes et jusqu'aux noms de ses visiteurs.

(Ne publiant ici que des fragments de la biographie de Charles de Foucauld, je laisse, sans les citer ou les résumer, les dernières pages du journal de 1901, les premières du journal de 1902, et j'arrive au mois de juillet de cette année-là. Dans les mois qui précèdent, l'ermite, avait racheté et libéré plusieurs esclaves.)

Il disait : « Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère, le frère universel... Ils commencent à appeler la maison la Fraternité (la *Khaoua*, en arabe), et cela m'est doux. »

Cette expression si belle convient à l'apôtre et pourrait le définir : il a été vraiment le frère universel, non en paroles, mais en actes ; il ne s'est pas répandu en formules publiques, et en promesses qui alourdissent encore le poids de la misère, mais il s'est oublié pour les hommes ses proches voisins, et il a dépensé plus qu'il n'avait d'argent pour les nourrir, pour les racheter, s'ils pouvaient être rachetés. Sa manière à lui, était silencieuse. Il n'y avait pas quatre mois qu'il habitait Beni Abbès, et déjà il avait fait le compte de toutes les misères matérielles ou morales qui n'y trouvaient point d'allégement. Tout de suite, dans ses longues méditations auprès de l'autel, ou tandis qu'il s'en va, portant sa pierre, en compagnie des maçons de l'ermitage, il fait un plan pour un meilleur Beni Abbès, mais un plan où il aura lui-même la plus grande part de travail et de sacrifice. Bâtisseur d'idéal, il se demande : « Que peuvent les autres, qui sont meilleurs que moi, pour le bien de ceux-ci, et que puis-je surtout, moi qui ne suis qu'un misérable, bon à rien ? » C'est ainsi qu'il distribue les rôles, dans une lettre adressée à un ami de France. Il confie à cet ami le grand désir qu'il aurait d'obtenir, pour l'oasis de Beni Abbès, quelques sœurs de Saint-Vincent de Paul. « Je suis navré, quand je vois les enfants du bourg vaquer à l'aventure, sans occupation, sans instruction, sans éducation religieuse. Une salle d'asile ferait un tel bien ! C'est ce qu'il faudrait pour faire pénétrer l'Évangile. » Puis il rassemble toutes ses pensées sur ce sujet, il compose un véritable mémoire qu'il enverra au P. Guérin, vicaire apostolique du Sahara. On y reconnaît son grand cœur et la minutie qui ne le quitte point, même quand il rêve. Il va au delà du temps présent et au delà du bien immé-

diatement possible, et la complainte de ce chrétien, jeté parmi tant d'infidèles, emprunte, à la faiblesse des moyens qui dépendent de lui et à l'ampleur de la conquête entreprise, une grandeur émouvante. De Beni Abbès, en désert saharien, il expédie, à son chef spirituel, son rapport pour le progrès du monde. Je suis obligé de résumer ces pages de la charité sans bornes.

La première œuvre à entreprendre, au dire de l'ermite, serait « l'œuvre des esclaves. » Ils sont misérables de toute manière, traités le plus durement qui soit par les Arabes de race et plus particulièrement par les marabouts; ils ont tous les vices et n'ont pas d'espérance, ni d'amis. Mais bientôt ils regarderaient comme des sauveurs, les chrétiens qui leur feraient du bien, et peut-être les premières chrétientés sahariennes seront-elles, un jour, comme le furent celles de Rome, en grande partie formées d'esclaves. La seconde œuvre se proposerait de donner un abri et un repas aux voyageurs pauvres, qui couchent à la belle étoile, lorsque la nuit est si froide. Il faut songer aussi à l'enseignement chrétien des enfants. Point d'autre école, dans toute l'oasis, qu'une école musulmane. Une foule d'enfants courent tout le jour, désœuvrés, vagabonds, rapidement pervertis; il faudrait au moins une salle d'asile où ils apprendraient la lecture, l'écriture, le français, l'histoire sainte et le catéchisme, où on leur donnerait quelques dattes le matin, un peu d'orge cuit l'après-midi : cela coûterait « deux sous par jour, au maximum. » Et, sans doute, on aurait peu d'enfants arabes dans cette école chrétienne, mais les petits berbères, enfants d'une race douce, bien disposée pour la latinité qu'elle a jadis connue, y viendraient tous. Les berbères ne sont point fanatiques, ni méprisants. Et il est à croire que ce sera, dans l'avenir « l'établissement des berbères dans la foi qui y disposera et y fera entrer les Arabes. »

Le mémoire continue d'énumérer les œuvres nécessaires : hôpital civil, hôpital militaire, visite des malades à domicile, distribution des remèdes et des aumônes à la porte de la Fraternité, zèle pour les âmes des soldats, des officiers, des musulmans de toute sorte, des juifs, « de tous les habitants de la contrée, de la Préfecture, du monde et du Purgatoire. » Il y a 15 paragraphes, 15 rêves exprimés.

Ayant dit ainsi l'œuvre à faire, Frère Charles expose au Père Guérin l'œuvre accomplie :

«... Je suis seul pour cette immense tâche...

« *Pour les esclaves* j'ai une petite chambre où je les réunis et où ils trouvent toujours gîte, accueil, pain quotidien, amitié; peu à peu je leur apprends à prier Jésus. Depuis le 15 janvier, jour que leur petite chambre a été terminée, j'en ai eu toutes les nuits à la Fraternité. Je vois parfois vingt esclaves par jour.

« Les voyageurs *pauvres* trouvent aussi à la Fraternité un humble asile et un pauvre repas, avec bon accueil et quelques paroles pour les porter au bien et à Jésus; mais le local est étroit, la vertu du moine et son savoir-faire sont moindres encore : plus de vertus, d'intelligence, de ressources permettraient de faire bien plus de bien... Je vois parfois trente ou quarante voyageurs par jour.

« *Les infirmes et vieillards* abandonnés trouvent ici un asile avec le toit, la nourriture et des soins... Mais quels soins insuffisants et quelle pauvre nourriture!... Et je ne puis recevoir que ceux qui s'entendent avec les autres, faute de locaux séparés; et je ne puis recevoir en aucune façon les femmes; or les femmes, plus encore que les hommes, auraient besoin d'un hospice de vieillards.

« *Pour l'enseignement chrétien des enfants*, je ne fais absolument rien, et il me semble que je ne puis rien; je vois quelquefois jusqu'à soixante enfants en un seul jour à la Fraternité, et je suis obligé de les renvoyer sans pouvoir rien pour eux, l'âme pleine de douleur. » Et la liste des réponses continue : l'hôpital militaire, l'hôpital civil pour les indigènes, la visite des malades à domicile, sont en dehors de mon pouvoir et de ma vocation; il faudrait des religieuses !

« *4 juillet.* — Rien de nouveau dans ma vie; oh si! cependant : j'ai eu la grande joie de pouvoir acheter et libérer un esclave: provisoirement, il reste chez moi, à titre d'hôte, travaillant au jardin... il semble avoir 25 ans... Priez pour sa conversion, et priez pour la mienne! »

L'esclave dont parle ici Frère Charles était un Beràber razzié par les Doui Menia, amis encore peu sûrs à cette époque, et dont une fraction campait sur le plateau de Beni Abbès. Ému de pitié, à la vue de ce beau jeune homme captif, Frère Charles dit à un sous-officier français : « Il faut l'acheter à son maître. Mais, si l'on apprend que c'est moi qui veux libérer l'esclave, on me demandera un prix que je ne pourrai donner. Allez

donc, comme pour vous-même, acquérir le captif, et tenez-moi au courant des négociations. » Celles-ci durèrent trois jours. Nous avons encore les billets que Frère Charles adressait à l'adjudant. « Ajoutez encore un douro, ou deux douros, mon cher J... ; mais je ne puis faire plus, non, je ne puis. »

Le lendemain, nouvelle lettre : « Eh bien ! oui, allez jusqu'à 400 francs, sans hésiter ni marchander... La liberté de notre frère est sans prix... Jésus, qui aurait pu nous racheter d'un mot, a voulu nous racheter de tout son sang, pour montrer son amour par le prix qu'il donnait. Suivons l'exemple de Dieu ! »

A la fin, le maître céda. L'esclave s'en fut remercier le grand marabout chrétien qui l'avait délivré. Ils causèrent un moment, puis Frère Charles dit au Berâber :

— Te voici libre : que vas-tu faire ?

— Laisser partir ceux qui m'avaient pris.

— Et ensuite ?

— Je retournerai chez mon premier maître, où j'étais bien. Ma femme est là encore.

« *12 juillet 1902.* — Premier baptême fait à Beni Abbès : Marie-Joseph Abdjesu Carita, petit nègre de 3 ans et demi.

« *21 juillet.* — Quatre soldats de la garnison sont morts pendant ce mois d'extrême chaleur. Aucun n'a refusé les Sacrements ; deux sont morts très pieusement après une longue maladie...

« *13 août.* — Je suis toujours seul, — seul religieux, — avec Abdjesu, un nègre de vingt-cinq ans racheté et libéré il y a quelque temps, un artilleur qui me sert la messe, des tirailleurs qui réparent la chapelle dont la toiture faiblit. La Fraternité, très silencieuse la nuit et de dix heures à trois heures de l'après-midi, est une ruche de cinq heures à neuf heures du matin, et de quatre heures à huit heures du soir. Je ne cesse de parler et de voir du monde : des esclaves, des pauvres, des malades, des soldats, des voyageurs, des curieux : ceux-ci, — les curieux, — je n'en ai plus que rarement, mais les esclaves, les malades, les pauvres augmentent... Je célèbre la sainte messe, — sauf le dimanche et les grandes fêtes, je la dis, ces jours-là, à l'heure que les militaires désirent, — à laquelle jamais personne n'assiste en semaine, avant le jour, pour n'être pas trop dérangé par le bruit, et faire l'action de grâces un peu tranquille : mais j'ai beau m'y prendre de bonne heure, je suis

toujours appelé trois ou quatre fois pendant l'action de grâces. »

Le *14*, rachat de deux esclaves : un père de famille, et un jeune homme de quinze ans, que Frère Charles a appelé provisoirement Paul.

La fin de l'année approche. Les constructions et réparations du pauvre ermitage sont achevées, — en attendant que des Frères annoncent leur prochaine venue et ramènent ainsi les ouvriers au chantier. C'est la vie ordinaire, définitive, qui commence. Elle doit être étroite autant que possible, et Frère Charles, songeant à cette obligation de son état, croit meilleur de se priver des services qu'un soldat lui rendait, chaque matin, en l'aidant à « faire le ménage. » On lui représente qu'il est fatigué ; il maintient sa décision ; il donne cette réponse, spirituelle et si grande : « Jésus n'avait pas d'ordonnance. »

Son unique souci est celui des âmes. Grâce aux deux noirs qu'il a rachetés, il peut exposer le Saint-Sacrement, dans la chapelle qui ne sera pas tout à fait déserte, aux heures où les soldats sont retenus au camp. Et puis, le jour de Noël et le lendemain, « joie immense : » des Marocains viennent lui rendre visite. Avec quelle amitié il dut les recevoir, et de quels rêves il les suivit, qu'ils ne pouvaient entendre !

En ces mêmes jours, il eut d'autres surprises, d'une autre sorte. Noël est une époque où, dans la chrétienté, depuis bien des siècles, il est d'usage que les amis échangent des cadeaux. Frère Charles vit arriver, dans l'ermitage, un commissionnaire portant un paquet léger, soigneusement ficelé, que les âniers de la poste avaient remis au bureau des affaires indigènes. « D'où cela vient-il ? de l'Orient ! On se souvient encore de moi ? » On se souvenait si bien de lui que les religieuses d'un des couvents de Terre Sainte où il avait passé, voulant faire plaisir à l'ermite qu'elles avaient connu jardinier, portier, commissionnaire, lui envoyaient un présent de Noël. Mais que donner à un ermite, quand soi-même on est pauvre ? D'abord, des reliques pour la chapelle. Il y en avait plusieurs, dans le paquet : reliques de saints, parcelles du Saint-Sépulcre ou du rocher de la Nativité. Les donatrices y avaient joint des fleurs de la Palestine, disposées en bouquet et collées sur des feuilles de velin, puis, ayant cherché de quels menus objets un Père de la Thébaïde pourrait avoir besoin, pour son ménage, elles avaient enfin enfermé, sous la même enveloppe, une cuillère de bois, une souricière

et un mètre de drap blanc. L'homme qui avait apporté le paquet, voyant ce coupon d'étoffe et, en même temps, la misérable gandourah élimée, déchirée, percée, dont était vêtu le Père de Foucauld, s'était dit que dans ce beau drap blanc, on pourrait découper des pièces dont avait grand besoin la tunique de son ami. A peine rentré au camp, il se rendit donc chez le tailleur du bataillon, et le dépêcha vers l'ermitage. L'autre ne tarda pas beaucoup à faire la route. Peut-être voulut-il attendre que la plus rude chaleur de l'après-midi fût passée. Toujours est-il que, vers le soir, avant le soleil couché, il était de retour au camp, et, prenant une mine déconfite :

— Rien à faire !

— Comment, il ne veut pas qu'on répare sa gandourah !

— Pas précisément : mais déjà il n'avait plus le morceau d'étoffe : il l'a donné.

En effet, sur le plateau encore ardent, ils pouvaient apercevoir, fier et courant se montrer à ses camarades, un négrillon qui sortait de l'ermitage, enveloppé dans un sac aussi blanc que la neige.

Vers le même temps, — peut-être un peu plus tôt, — un officier, qui s'occupait du ravitaillement des postes des oasis, remarqua, sur le quai de la gare d'Oran, un petit fût adressé au R. P. de Foucauld à Beni Abbès. « Vin de messe, pensa-t-il, et qui ne peut manquer de s'aigrir : le voyage, la chaleur ont déjà dû l'avarier. En quel état parviendra-t-il au pauvre Père ! » Aussitôt la découverte faite, on s'empresse de loger le fût, à l'ombre, dans un magasin ; un homme de bonne volonté, et qui connaît les soins à donner au vin en danger, verse plusieurs seaux d'eau sur le baril, qui est recommandé aux convoyeurs du train d'Oran à Beni Ounif et deux ou trois fois aspergé, le long de la route. A Beni Ounif, le moment venu où le convoi se forme pour ravitailler Beni Abbès, on place le fût sur le dos d'un chameau, et, comme l'amitié pour le Père de Foucauld était grande partout, on ne vit jamais colis plus surveillé, mieux recouvert de laine pendant les étapes, déchargé avec plus de soin lorsque la caravane, le soir, faisait halte pour la nuit. Enfin, le précieux baril de vin de messe est apporté à l'ermitage.

— Voilà votre vin de messe, mon Père !

— Mais je n'en ai pas demandé.

— On vous en envoie : regardez l'adresse.

Frère Charles se décide à débonder le fût. On s'aperçoit alors que c'était une cloche, au battant bien enveloppé de chiffons, qui avait voyagé sous les douves de châtaignier, et qu'on avait rafraîchie avec ce soin touchant. Elle fut suspendue en haut d'une sorte de petite cour carrée, — je dirais campanile, si le mot n'était pas ici d'une ambition démesurée, — qui flanqua la chapelle. Et elle sonnait, me racontait un témoin, elle sonnait plus souvent que nous n'aurions parfois voulu, non seulement dans le jour, mais la nuit, à dix heures, à minuit, à quatre heures du matin. Le son, dans l'air fin du désert, arrivait sur nous, dans la redoute, comme si nous avions été sous le battant. C'était Frère Charles, qui s'appelait lui-même à l'office.

« *20 janvier 1903.* — Deux harratins d'Anfid, Barka ben Ziân, et Ombarek, connus pour leur honnêteté, me demandent de les instruire de la sainte religion, et paraissent sincères.

« *21 janvier 1903.* — Un enfant de treize ans, natif du Touat, esclave depuis six ans, est racheté, et déclare, avant même son rachat, qu'il veut suivre la religion de Jésus, et rester avec moi. Racheté aujourd'hui à midi, il entre immédiatement au catéchuménat, sous le nom de Pierre. »

En mars, visite d'un ancien camarade, Henri Laperrine. Il arrive à Beni Abbès le 6. Il est commandant supérieur des oasis sahariennes, c'est-à-dire du Gourara, du Touat, du Tidikelt.

Henri Laperrine, qui réapparaît ici aux côtés de Charles de Foucauld, avait été sous-lieutenant au 4e chasseurs d'Afrique (1). De taille moyenne, de corps souple et musclé, le visage pâle et maigre, les traits fins, la barbe châtain-clair en court éventail, les yeux vifs, d'ordinaire malicieux, durs par moments, il passait déjà, à l'époque où il arrive ainsi, faisant sa tournée de chef, à Beni Abbès, pour un des types achevés du cavalier colonial. Presque jamais on ne le voyait coiffé du casque de toile, ou vêtu à la mode arabe, ou costumé en Touareg. Il permettait ces fantaisies, — et quelques autres, — à ses subordonnés, dans les lieux de séjour. Lui, sous la pluie de feu du soleil, il portait le képi de drap, penché sur l'oreille droite, et s'habillait à l'ordonnance. Il pouvait faire dix heures de cheval, par 40 degrés de chaleur, et arriver à l'étape le col boutonné et le corps droit sur la selle. Peu de coureurs de brousse furent,

(1) Né à Castelnaudary, le 29 septembre 1860, par conséquent de deux années plus jeune que Charles de Foucauld.

autant que lui, hommes du monde dans le désert. En revanche, il fuyait les villes et leur cérémonial, détestait les visites officielles, et déclarait qu'entre subir une heure d'attente dans l'antichambre d'un ministre et endurer une tempête de sable, il choisissait la tempête. Sa bonne humeur était connue. Il aimait les histoires gaies, même les histoires lestes, de préférence celles qui mettent en scène des gens du *bled*. Mais il y avait des sautes de vent. Cet impressionnable, ce nerveux, ce distrait, avait vingt fois le jour, et souvent trente, l'occasion de s'impatienter ou de se fâcher. La seule chose qu'il ne pardonnait pas, c'était la tromperie. On avait sa confiance une fois, pas deux. Pour le reste, il avait l'oubli facile, celui des torts des autres, et celui des siens propres; il possédait, à la perfection, le don de sympathie, qui devient un art, chez les gens de cœur. Tous les bons travailleurs, tous les serviteurs énergiques de la cause, c'est-à-dire de la France africaine, aimaient Laperrine. Il savait être amical sans être familier. Il avait son grade dans le regard, dans le geste, dans l'âme. Au désert, il faisait asseoir les sous-officiers autour du burnous étendu à terre et qui servait de nappe, pour déjeuner. Les officiers en mission correspondaient avec leur chef, même pour affaires de service, par lettres privées, où chacun donnait de ses nouvelles, racontait, commentait, se plaignait s'il y avait lieu. Il répondait de même. Son énergie était prodigieuse, son exactitude également. A peine descendu de cheval, ou de méhari, après un parcours de 50, 60, parfois de 80 kilomètres, il faisait dresser sa table de travail, buvait une tasse de thé et se mettait à écrire. Les courriers qui le joignaient en route pouvaient repartir, le soir même, avec la réponse.

A l'heure de la sieste, il n'y avait souvent qu'un homme qui ne dormit pas : Laperrine. Là, dans le désert, il était dans son royaume, dont il connaissait tout, les hommes et les choses. Un de ses disciples et amis a dit : « Il n'était pleinement lui-même qu'à partir du moment où il posait son pied nu sur la souple encolure de son méhari. » Sa puissance, parmi tant de tribus d'Algérie, du Soudan, du Sahara, était faite de la certitude, établie par cent preuves au cœur des indigènes, que ce grand chef n'était pas leur ennemi. Laperrine ne voulait ni les humilier, ni les exploiter : il voulait se les concilier, les faire entrer, comme protégés, comme aides et comme amis, dans une France prolongée.

Cette doctrine, qui fut victorieuse et nous vaut un empire colonial jalousé, il ne l'a exposée ni dans un traité d'art militaire, ni dans un récit de ses campagnes. « C'est dans sa correspondance de commandant militaire qu'un historien, épris des choses sahariennes, ira chercher, tôt ou tard, les principes de la police du désert. S'il est vrai qu'un homme écrit comme il pense, Laperrine est là tout entier. Les gros cahiers d'instructions et d'ordres sont de sa main, tracés d'une ferme et expressive écriture : le texte néglige l'accessoire pour courir à l'essentiel. Jusqu'à la bousculade de l'orthographe, — Laperrine, comme Mme de Sévigné, avait le dédain des conventions académiques, — tout révèle le feu intérieur... Partout on retrouve l'empreinte laissée dans l'esprit de Laperrine par ses années de jeunesse : s'adapter au milieu, se faire nomade avec le nomade, contre-razzieur avec le razzieur, prendre à l'indigène tout ce qu'il peut donner de son expérience instinctive, et l'emporter sur lui par l'ascendant moral, le raisonnement et la conscience (1). »

La vocation de Laperrine et celle de Foucauld étaient donc sœurs, non pas semblables ni de même caractère, mais variétés, toutes deux, de la même espèce, très française et très chrétienne. Leur amitié, pendant quarante années, s'explique par cette commune intelligence du rôle civilisateur de la France. Mais je crois que d'autres éléments encore l'ont formée et maintenue. Foucauld, chez Laperrine, admirait une âme loyale, ardente, capable de sacrifier à l'idéal toutes les aises, le repos, la santé, la vie elle-même, et, ce qui est plus rare, l'avancement. Laperrine admirait, chez Foucauld, des dons pareils aux siens, mis au service d'un idéal encore plus grand : la sainteté personnelle et le rayonnement de la sainteté parmi les indigènes. La vie militaire coloniale, qui n'est pas celle d'un pensionnat de jeunes filles, l'éloignement des milieux chrétiens, la préoccupation d'un esprit toujours tendu ou ramené vers le devoir militaire, avaient pu détourner Laperrine de la pratique religieuse. Mais cet élève des Dominicains de Sorèze demeurait, au fond, un croyant. Ses deux plus chers amis étaient deux prêtres, avec lesquels il entretenait la correspondance la plus suivie : son frère, Mgr Laperrine d'Hautpoul, et le Père de Fou-

(1) Le général Laperrine. *Bulletin de l'Afrique française.*

cauld. Et si l'on peut citer de lui telle boutade, qui ferait supposer qu'il n'avait aucune foi, il faut bien se garder de tirer, d'une cause aussi menue, une conclusion si grave et si fâcheuse. On doit accorder un tout autre crédit à quelques faits positifs qui seront cités à leur date, dans ces pages, et à l'affirmation d'un de ses familiers qui me disait : « En toute occasion sérieuse, il parlait, au contraire, des choses de religion avec un respect inouï. »

Je n'aurais pas fait une esquisse complète de ce grand Français, si je ne disais encore qu'il était généreux. Sa bourse s'ouvrait facilement. Ses provisions de commandant, il les partageait, en voyage, avec ses officiers et souvent les sous-officiers qu'il invitait; parmi les tribus, il aimait à distribuer des cadeaux, et lorsque, bien des années après celle que je raconte ici, le général Laperrine partit pour ce voyage aérien vers le Hoggar, qui devait être son dernier voyage, il emportait, à bord de l'avion, en guise de bagages, un petit colis de soieries légères pour les femmes et les enfants touaregs.

Tel était le visiteur dont la venue fut une grande joie pour Frère Charles. Ils durent causer longuement, un peu du passé, beaucoup de l'avenir de *leur* Afrique. Cependant, le diaire n'en dit rien. Ni l'arrivée de ce détachement militaire sur le plateau de Beni Abbès, ni la réception faite au commandant déjà légendaire, ni les mots de Laperrine, ni les conversations des deux amis ne sont racontés. Comme ce Frère Charles était peu romancier! Une simple note, très courte, une confidence :

« Il (Laperrine) avait obtenu, il y a quelques jours, l'autorisation de faire, ce printemps, une triple opération : 1° d'aller d'In Salah à Timbouktou, et de joindre définitivement et militairement, par la force au besoin, le Tidikelt au Soudan ; 2° de conquérir le Hoggar et de pousser jusqu'à Agadir; 3° de gagner l'Océan Atlantique, au Sud de Dra, en occupant Tabelbalet et Tindouf. Mais, après lui avoir accordé ces autorisations, on les lui a presque aussitôt retirées, ces jours derniers. »

Et Laperrine poursuit sa tournée.

Mais cet entraîneur d'hommes appellera bientôt son ami Charles de Foucauld, et l'emmènera très loin.

René Bazin.

(A suivre.)

LES " AUTOTOMISTES "

ET LES *SALONS* DE 1921

I

C'est le seul nom qui leur convienne et qui ne peut leur déplaire, car ils se font de ce qu'il exprime un titre à notre admiration. Je veux parler des artistes « futuristes » ou des « fauves, » doués des plus rares facultés de peintre, nous dit-on, mais qui renoncent à l'emploi de ces facultés, afin de ne pas nous surprendre par des prestiges trop faciles et ne veulent rien devoir à l'étalage d'une virtuosité surannée. Devant les choses amorphes et achromes qu'ils exposent, cette année, au *Salon* de l'avenue d'Antin, si le regardant émet timidement : Qu'est-ce que cela représente? Je ne vois pas de dessin. — C'est voulu! lui répond-on, l'artiste sait admirablement dessiner à l'ancienne mode : il dessinerait comme Ingres, s'il en avait fantaisie, mais il s'interdit ce dessin, afin d'exprimer plus fortement le reste. — Ah ! fort bien. Mais c'est que je ne vois pas non plus de couleur... Peut-être l'artiste ne sait-il pas faire chanter la couleur? — Il le sait, n'en doutez pas! Il le sait mieux que personne, mais il s'en prive ; parce que, voyez-vous, c'est commun. Qui ne sait de nos jours déployer les magies des Vénitiens ou des Flamands ? Mais qu'est-ce que serait cela ? Un pastiche, une réédition. Il vise plus haut. — A merveille ! Mais c'est que la matière de cette peinture est bien vilaine ; ces figures ont l'air de billes de bois vernies, ces chairs de plâtre, ces feuillages d'étoupes, et ces pelotons de laine sont-ce des fruits? Enfin, cette figure qu'on dit être un portrait ne rappelle guère le modèle.

Le peintre n'a peut-être pas le don de la ressemblance... — Il l'a, n'en doutez pas ! Il l'a au plus haut degré, mais voudriez-vous qu'il vous montrât dans un grand homme, dans un cerveau puissant, la même chose qu'un photographe ou ce que vous-même pourriez y découvrir? L'Art est une transposition. Les artistes que voici s'obligent par une forte discipline à retrancher de leur technique tous les moyens habituels d'expression pour recréer, à nouveau, un art d'avenir. Si quelqu'un sachant faire bien fait mal, c'est que ce mal est bien. Voilà ce que vous devez vous efforcer de comprendre et d'admirer.

Est-ce possible? Et que faut-il croire de ces surprenantes affirmations? Assistons-nous réellement, ici, à un phénomène d'*autotomie*, semblable à celui qu'on observe chez les crabes ou les araignées lorsqu'ils s'amputent eux-mêmes d'une ou de deux pattes pour se dérober aux prises de l'ennemi? Ou bien, si ces artistes négligent de déployer des qualités de dessinateur ou de coloriste simplement parce qu'ils en sont dépourvus? En un mot, y a-t-il chez eux incapacité ou système? Ou si, d'aventure, il y aurait à la fois système et incapacité ?

Le moindre examen de leurs œuvres prouve qu'en effet il y a système. On exagère sans doute beaucoup en prétendant que les « fauves » pourraient, s'ils le voulaient, peindre comme les vieux maîtres que nous admirons, mais il est évident, au moins pour quelques-uns d'entre eux, qu'ils pourraient peindre un peu moins mal qu'ils ne le font. Ils se donnent une peine infinie pour oublier ce qu'ils savent et même lorsque ce qu'ils savent ne suffirait point à les douer d'une personnalité bien forte, ils pourraient tout comme un autre collectionner des médailles d'honneur et rôder autour de l'Institut. C'est ce que, précisément, il ne veulent pas, dans leur horreur des redites, et leur éloignement des sentiers battus. Voilà qui n'est pas mauvais. Mais c'est une qualité purement négative. L'Art ne vit pas uniquement de privations. Il ne suffit pas pour intéresser de ne rien dire comme tout le monde : il faut encore avoir quelque chose à dire. Prendre simplement le contre-pied de toutes les idées vivantes et animatrices, déformer mathématiquement toutes les formes émouvantes, choisir les rapports de couleurs les plus outrageants pour l'œil ou les plus insignifiants, c'est être non pas original, — ce qui implique la spontanéité, — mais le contraire même d'original, je veux dire systématique. C'est

aussi trop facile. Il y a trop de gens, d'autant plus enclins à sacrifier tout ce qu'on apprend dans les écoles qu'ils n'ont encore à peu près rien appris. Leur dédain pour le métier vient à point pour masquer leur insuffisance du métier. Ils s'évertuent à dessiner outrageusement mal, mais, s'ils ne l'avaient point fait, on se serait aperçu qu'ils dessinaient faiblement et sans aucune personnalité. Pareillement, ils assemblent des couleurs plâtreuses, opaques, agressivement discordantes, mais, s'ils avaient tenté de faire œuvre de coloriste, ils auraient révélé qu'ils manquaient d'éclat ou de finesse dans les couleurs. On renverse la casserole quand le ragoût ne s'annonce point bon : c'est la cuisine de l'avenir! s'écrie-t-on, et on trouve toujours des esthéticiens pour le croire. Et, non seulement ces naïfs pédagogues le croient, mais ils en donnent, dans un langage digne des médecins de Molière, des raisons profondes qu'ils n'entendent guère eux-mêmes et prouvent, rien que par le choix des termes, qu'ils ne savent point ce qu'ils disent. Les vocables scientifiques ne coûtent rien et au moment précis où l'on ne peut plus montrer aucun rapport entre l'art et la nature, ni produire la moindre émotion, on se met à parler « énergétique » ou « cinétique » et l'on se réfugie dans le galimatias. Telle la seiche, pressée par ses adversaires, se sauve en les noyant dans l'obscurité qu'elle répand autour d'elle.

Comment tout cela, dans un pays de bon sens et de clarté comme le nôtre, peut-il se produire ? Comme se sont produites déjà toutes les réformes, vouées à un avortement : par réaction et par imitation, réaction contre une école récente dont on est fatigué, imitation ou du moins retour à l'esprit présumé d'une très ancienne école, assez profondément enfoncée dans le passé pour qu'on en joue à sa guise. La réaction, ici, est contre l'Impressionnisme. Il était facile de prévoir, et l'on a prévu en effet il y a longtemps, que lorsque l'Impressionnisme aurait cessé de plaire, il serait remplacé par une école dont le principal caractère serait de mettre en valeur et d'outrer à l'extrême quelque chose que l'Impressionnisme aurait négligé. Cela n'a pas manqué d'arriver. Or ce que l'Impressionnisme méprisait, c'était la ligne, — il n'y a pas de lignes dans la nature, disait-il ; — puis l'aspect solide et dense des corps, — les corps ne sont que des apparences colorées ; — enfin le ton local, propre à chaque objet, — une chose n'a pas de couleur spécifique, elle en a une foule

due aux modalités de la lumière, du milieu et des reflets. De là, suivait une facture très singulière : tout était peint de la même manière inconsistante et papillotante, une locomotive comme un nuage, une maison comme une vague, un visage comme un écheveau de laines diverses, dans un flottement de duvets multicolores. Aucun objet n'avait plus sa forme définie, ni son épaisseur, ni rien qui fît sentir son poids ou sa densité.

Pour les leur rendre, il eût suffi de peindre comme les maîtres. Mais c'était bien trop simple pour plaire aux gens férus d'une idée de réforme. Et puis, les esprits dominés par l'idée que l'Art est fait d'outrances en toutes les directions n'auraient pas cru remédier aux défauts de l'Impressionnisme sans afficher l'exagération contraire. Ils ont donc mis des tas de pavés à la place des flocons multicolores de jadis et supprimé toutes les joies de la couleur. De plus, la crainte de ne pas paraître assez avancés est telle de nos jours que si forcé par la nécessité on opère une évolution en arrière, c'est-à-dire si l'on revient à des nécessités un instant méconnues, on s'évertue à trouver pour masquer cette reculade des mots nouveaux. Les principes de l'École des beaux-arts longtemps méprisés comme des conventions ou des routines se glissent subrepticement dans les ateliers sous le camouflage des formules. Ce qu'on appelait autrefois la ligne on l'appelle l' « arabesque ; » la construction et la composition équilibrée réapparaissent sous le nom de « volumes ; » les « synthèses » de couleurs servent à masquer le retour du ton local ou de la « localité, » enfin les termes généraux de tradition et de race remplacent celui d'école qui avait cour, autrefois. Mais dégagée des amphigourismes de l'Esthétique c'est, en principe, du moins, la même chose. Et cette chose est diamétralement l'opposé de l'Impressionnisme.

Quelques-uns en conviennent. Toutefois, comme l'Impressionnisme a été trop combattu par les « bourgeois » et l'Institut pour qu'on avoue ses erreurs ou ses insuffisances, on cherche à s'y rattacher par quelque bout et l'on invoque, comme inspirateur des tendances actuelles, Cézanne. Mais précisément Cézanne ne pratiquait nullement la technique impressionniste. Il en pratiquait même une tout opposée. Bien loin de diviser les tons à l'infini et d'obtenir un papillotement coloré, à la façon de Monet, Sisley ou Pissarro, il massait les teintes diverses et les fondait en une seule, expressive de

l'essentiel, et aboutissait aux aspects d'un large damier. C'est la formule même des classiques les plus têtus lorsque, vers 1869, ils opposaient la manière de M. Ingres à celle des coloristes du XVIIIe siècle : « L'art du maître moderne, disaient-ils, consiste plutôt dans la franchise avec laquelle il reproduit l'unité caractéristique de la teinte répandue sur chaque objet, ce que, dans le vocabulaire des ateliers on nomme la « teinte locale, » c'est-à-dire cette couleur générale qui, au premier aspect, enveloppe et absorbe les nuances diverses d'un visage, d'une draperie, d'une figure même tout entière. « Cette formule peut s'appliquer, théoriquement, aux cubistes. C'est par là qu'ils se réclament de M. Ingres. Mais M. Ingres a bon dos et il est mort depuis longtemps. Sans quoi, il ne permettrait pas à son étrange postérité de le prendre comme otage et de le pousser devant eux, en disant : Si vous tirez sur nous, vous atteignez le Maître !

Il n'y a aucun rapport quelconque entre le dessin de M. Ingres et le Cubisme : c'est trop évident pour être démontré. Tout ce qu'on peut dire, c'est que M. Ingres eût poussé des cris d'horreur devant l'Impressionnisme et que les cubistes en prennent le contre-pied, mais point du tout comme l'eût voulu M. Ingres. Il proscrivait les diaprures de couleurs, la division des tons, les reflets dans l'ombre, et abominait la virtuosité de la touche, qu'il appelait un « abus de l'exécution. » C'est vrai, et, dans la construction d'une figure, il professait que « plus les lignes et les formes sont simples, plus il y a de beauté et de force. » Voilà qui est entendu. Il disait encore à ses élèves : « Il faut peindre dur, heurté et franchement. » Mais il disait aussi, et rien n'est plus contraire au Cubisme : « Pour arriver à la belle forme, *il ne faut pas procéder par un modelé carré ou anguleux :* il faut modeler rond et sans détails intérieurs apparents, » et surtout, il exigeait une pureté dans le dessin des figures et un certain « beau idéal, » contre quoi les « fauves » de toutes les écoles sont en insurrection ouverte.

Après cela, il importe peu que l'un et les autres soient à l'antipode de l'Impressionnisme. Il ne suffit pas de proscrire les méthodes et les produits d'une école pour se ressembler : il faut encore se rencontrer en quelque analogie positive, et M. Ingres et les cubistes n'en ont aucune dans le dessin, le modelé, ni les valeurs. Si l'on y tient, à la rigueur on pourrait en trouver une dans la couleur ou plutôt dans l'absence de la riche et belle cou-

leur. Les maîtres coloristes du passé cherchaient des harmonies de couleurs chaudes : l'ambre, la grenade entr'ouverte, le vert somptueux des mousses, l'or des lichens et des feuilles d'automne, l'aventurine des poires mûres, le cramoisi ou le carmin des crépuscules. M. Ingres n'en avait cure et, pour ne pas nuire à son dessin, il recherchait surtout des couleurs froides, des bleus, des verts-bleus, des violets, des gris de lin. Puis au rebours des beaux coloristes, de Velasquez par exemple, il fourrait du blanc dans ses ombres, c'est-à-dire qu'il les empâtait afin de les rendre le moins transparentes qu'il pouvait. De là, des opacités massives, des duretés d'acier et lorsque, par malheur, il s'aventurait dans les tons vifs, des crudités et des acidités insupportables. Mais aussi, parfois, grâce à ces juxtapositions hardies de couleurs peu habituées à être mises ensemble, il a fait quelques trouvailles. Nos « fauves, » ravis de rencontrer chez un maître de quoi cautionner leur cacophonie ostentatoire, ont déclaré M. Ingres un grand coloriste méconnu et fait remarquer les analogies qu'ils ont avec lui. On voit à quoi ces analogies se réduisent. La plus grande, c'est qu'ils ne sont coloristes, dans le vrai sens du mot, ni l'un, ni les autres, c'est-à-dire très peu sensibles au ragoût et aux succulences des tons éclatants, ni aux modulations de la lumière.

Ce qui trompe parfois, sur ce point, quand on regarde un portrait de M. Ingres, et ce qui le fait prendre pour un coloriste, c'est qu'à défaut des couleurs, les valeurs chez lui sont admirablement comprises. Or, quand les teintes d'un tableau ne sont pas trop vives, il suffit des modulations de l'ombre et de la lumière pour leur donner une sonorité très profonde. Dans ce cas, la valeur se confond presque avec la couleur. Elle en joue le rôle, masque l'absence et simule jusqu'à un certain point l'éclat. Mais il suffit de la rapprocher d'une véritable œuvre coloriste, ou « chromiste, » d'un Flamand ou d'un Vénitien, pour voir la différence. En fait, l'homme qui prononça ce mot étonnant : « Les ornements que la couleur *ajoute* à la peinture, » ne voyait, ni ne sentait, ni ne s'exprimait en coloriste. Or, c'est précisément en ce qui lui manque le plus que les fauves prétendent tenir de lui quelque chose. Les paradoxes sont toujours amusants, pourvu que la soutenance en soit brillante. Elle ne l'est guère en cette occasion. Le seul point où M. Ingres et les cubistes se ressemblent, c'est qu'ils sont le contraire de l'Impressionnisme.

Mais le Cubisme n'est pas seulement né d'une réaction : il y a aussi, à sa racine, l'imitation des Primitifs ou tout au moins un retour à l'esprit qu'ils supposent aux Primitifs. Ses adeptes se donnent volontiers comme les Primitifs d'un art nouveau et, au premier abord, l'indigence de leurs formes toutes sommaires peut faire illusion. Mais c'est une illusion. Rien ne ressemble moins à l'esprit des Primitifs que les tendances nouvelles. Le propre des Primitifs était de poursuivre la perfection en tout, d'accroître sans cesse le patrimoine de l'art, sans rien laisser perdre des richesses déjà acquises. Ils étaient encore un peu raides, mais ils cherchaient à s'assouplir, un peu sommaires, mais tendaient à la complexité de toutes leurs forces, quelquefois plats, mais amoureux du modelé, encore mal instruits de la perspective, mais ne négligeant jamais les moyens d'y parvenir. Bien loin de pratiquer l'autotomie et d'affecter la simplicité et le dénuement, les Primitifs font étalage de leur science, de toute leur science, à tout propos et hors de propos. Dès qu'ils ont appris à reproduire un nouvel aspect de la nature, un nouveau geste de l'homme, un animal, une plante, un fruit, qu'on ne savait pas imiter avant eux, ils les mettent dans leur œuvre, sans aucune raison que le plaisir et dans la joie de montrer leur savoir-faire. Surtout, ils sont guidés par l'idée exclusive de l'imitation, imitation de l'objet naturel, dans tous ses détails, du plus près possible, afin qu'on dise qu'ils « contrefont » admirablement la nature. Voilà l'esprit qui anime les maîtres du XIVe et du XVe siècles et qui les pousse aux chefs-d'œuvre. Il est impossible d'en imaginer un plus différent du système des novateurs.

Ce n'est pas qu'on ne trouve, çà et là, chez eux des traces de tempérament artistique. Dans toutes les parades qui ameutent la foule, il y a des gens de talent et il y a des gens sincères. Malheureusement ceux qui sont sincères n'ont pas de talent et ceux qui ont du talent ne sont pas sincères. Ils restent quelque temps dans la bagarre, le temps qu'il faut pour que leurs noms criés par les frénétiques soient entrés dans les oreilles de la foule, puis ils s'éloignent sur la pointe du pied et on les retrouve un jour dans les parages de l'Institut. Exception faite pour les très jeunes gens. Dans leur ferveur de néophytes, ils peuvent croire, un instant, qu'ils suivent une idée nouvelle. Car ce que les jeunes gens appellent des idées nouvelles sont simplement des idées

démodées dont ils n'ont pas entendu parler pour la raison qu'elles étaient déjà oubliées de leurs pères ou de leurs maîtres, si bien qu'on avait cessé de les professer et même de les combattre. Il s'ensuit que la jeunesse est une dupe très facile pour les vieilleries rafistolées avec art. Ce n'est pas assurément que l'idée surannée, ainsi ramenée à la lumière, et convenablement camouflée grâce à quelques termes pseudo scientifiques, soit toujours fausse. Elle peut être fort juste. Mais celle-ci, qu'il faut rompre avec la science acquise de l'École pour retrouver l'originalité créatrice, est une idée à la fois fausse et surannée. Elle remonte fort loin, non pas jusqu'aux belles époques vivantes de l'art, — elle était inconnue encore du temps de Watteau ou de Tiepolo, — mais elle a traîné, depuis, dans tous les ateliers où s'élaborèrent des réformes mort-nées et des programmes qu'aucune réalisation n'a suivis. Les « fauves, » on les a vus déjà, sous d'autres noms et parfois sous des noms tout semblables. Ce sont les *Barbus* de l'an VIII, qui s'affublaient aussi du vocable de *Primitifs* et suivaient Maurice Quay dans ses frénésies destructrices de la Renaissance, lorsqu'il s'écriait en plein atelier de David : « Il faut brûler tous ces prétendus chefs-d'œuvre (du Louvre) qui font horreur aux gens imbus des pures doctrines ! Ce jour viendra, mes amis !... » Ce sont les *Chevelus* de 1830, puis les Préraphaélites, que Raphaël indignait comme l'auteur responsable de tout l'académisme contemporain. Ce sont les grandes barbes de 48, c'est Oscar l'ami de Jérôme Paturot, démolisseur du Panthéon ou de Versailles. Ce sont, enfin, les Rose-Croix de Péladan. Ce sont les esprits étroits et systématiques de tous les temps, à qui la négation suffit et tient lieu de tout le reste. Les gens qu'ils ont dévorés, il y a soixante ou cent vingt ans se portent fort bien, mais eux-mêmes ils sont si bien oubliés que leurs erreurs peuvent indéfiniment réapparaître comme idées nouvelles, aucune œuvre n'étant plus là pour en témoigner.

Au même ordre d'idées fausses appartient celle-ci que l'exagération ou l'outrance du caractère, en art, est signe de puissance. Elle tire quelque crédit de l'admiration désordonnée que soulève, depuis quelques années, le Greco. Et il est vrai que le Greco va jusqu'à la déformation dans ses figures, ce qui leur prête un aspect fort singulier. Mais sans examiner si c'est voulu, ou si ce n'est pas plutôt dû chez lui à une maladie de la vue, comme

on l'a soutenu et à peu près démontré, il faudrait établir que le Greco est de tous les maîtres celui qu'on doit suivre exclusivement. J'entends bien qu'on le dit depuis quelque temps, mais on disait la même chose, il y a cent cinquante ans, de l'Albane et de Pierre de Cortone et toute esthétique était tenue pour erronée qui ne s'ajustait pas à leur œuvre. De semblables engouements n'ont jamais rien prouvé que la puissance de la mode. Ils ne sauraient prévaloir contre le témoignage des grandes œuvres de tous les temps et ces exemples concordent tous pour nous dire qu'il y a des lois de la structure humaine et des proportions auxquelles on n'échappe pas. Oh! sans doute, dans l'enseignement des ateliers et pour la démonstration plus claire d'un principe, on peut outrer un trait jusqu'à la caricature. On peut mettre la forme humaine en cercles, en carrés, réduire un arbre à un schéma géométrique, la surface de l'eau courante en rhombes, un mouvement en vibrations. De tout temps on l'a fait et même en dehors des ateliers, on ne s'en est jamais privé. Dans les *Modern Painters* de Ruskin, l'on peut voir des montagnes mises en polyèdres et jusqu'aux nuages « représentés comme de petites masses carrées », disait-il, c'est-à-dire en cubes, afin de démontrer « avec une plus grande simplicité », la perspective et le mécanisme des ombres portées du cirrus et des phénomènes en apparence les plus libres. Tels des écorchés ou le disque des complémentaires. Ce sont des matériaux dans le laboratoire de l'artiste. Ce n'est pas de l'Art.

Enfin, l'idée la plus fausse de toutes est que par cette voie l'on peut aboutir à une Renaissance. L'autotomie est le contraire d'une Renaissance. L'esprit de la Renaissance n'a été, en aucune sorte, sinon en architecture, un esprit de réaction ou de dédain envers le passé. La Renaissance fut un accroissement. On serait bien embarrassé de dire sur quel point les grands artistes du XVIe siècle ont sacrifié quelque chose des progrès réalisés ou des habiletés déployées par les Primitifs. On resterait tout aussi court s'il fallait dire en quoi notre admirable école française du XVIIIe siècle a renié les acquisitions du siècle précédent et s'est interdit de s'en servir. Et, s'il fallait montrer ce que les Turner et les Constable et l'École de Barbizon chez nous ont négligé d'employer des ressources de leurs devanciers, que trouverait-on? En tout, dessin, valeur, couleur, ils ont été plus complets, plus fidèles imita-

teurs de la nature et plus virtuoses que leurs devanciers du paysage académique, étant donné qu'il ne s'agit pas, ici, du choix d'un sujet plus ou moins compliqué, mais de la façon plus ou moins complete et complexe dont le sujet est traité.

Il y a eu, il est vrai, dans l'Art moderne, de prétendues réformes procédant d'un système. Mais il ne faut pas confondre les deux choses. Les Réformes ne sont pas des Renaissances. Les Réformes ne sont nullement des afflux de sève : ce sont des épurations, des émondages, c'est-à-dire des diminutions de vie ou au moins des aspects sensibles de la vie. Il y a plus de vie apparente et de générosité picturale chez Michel-Ange, Vinci ou Titien que chez Cimabue, Masaccio ou Fra Angelico. Il y a plus d'exubérance chez Raphaël que chez Giotto : enthousiasme, déploiement de toutes les facultés, ivresse et prodigalité de toutes les sortes de richesses, voilà une Renaissance. Au rebours, il y a infiniment moins de vie, de liberté, d'exubérance chez David, Guérin, Fabre ou Girodet-Trioson que chez Fragonard, La Tour ou Watteau : restriction, constriction, et anémie coloriste, voilà une Réforme. Le trait différentiel est précis, constant, indéniable. Chez les Maîtres de la Renaissance, tout est porté à une plus haute puissance que chez les Primitifs : composition, dessin, mouvement, modelé, couleur, facture. Chez David et ses élèves, tout est volontairement émondé, retranché, contraint, vidé : « une peinture spartiate, » disait Gros.

Il faut noter ce moment, car c'est à dater de lui, c'est sous l'influence de Winckelmann, que les nouvelles écoles ont procédé d'un système au lieu de naître de l'enthousiasme. Laisser s'exprimer toutes ses facultés, mettre dans son œuvre tout ce qu'on a hérité de ses maîtres avec tout ce qu'on vient d'acquérir par soi-même, chercher à rendre tout ce que l'on peut de toutes les émotions ressenties en face de la nature, voilà l'enthousiasme, — et c'est ce qui, hier encore, animait nos grands paysagistes. S'abstenir de telles émotions parce qu'elles sont trop communes, s'interdire certains effets, parce qu'ils ont été déjà rendus, recréer conventionnellement la nature, le sachant et professant cette convention, voilà le système. Et jusqu'ici, dans toute l'histoire de l'Art, l'expérience a démontré que les systèmes ne créent rien. C'est le pédantisme dans le néant.

Le seul argument fourni en faveur de ce néant est tou-

jours le même, indéfiniment répété, mais qui n'en vaut pas mieux pour être devenu la pire banalité dialectique : tout art puissant et original, dit-on, commence par être incompris. Or celui-ci est incompris, donc il est puissant et original. Ce psittacisme repose sur un postulat entièrement faux, démenti par l'histoire de l'Art durant quatre siècles, et il s'exprime par le raisonnement le plus enfantin, le raisonnement par analogie, c'est-à-dire qui, de la ressemblance de deux choses en un point, conclut à leur identité en tous les autres. On démontre ainsi tout ce qu'on veut. Il n'y a pas de pseudo-inventeur évincé par quelque bureau technique des inventions qui ne puisse démontrer que sa trouvaille est géniale, puisque Fulton, Bessemer, Pasteur furent longtemps contestés. S'il suffit à une œuvre de déplaire pour être géniale, nous sommes entourés de génie. Mais le génie se reconnaît aussi à d'autres signes et vainement les chercherions-nous. Des inventions qui ne sont que des prétentions, des découvertes qui sont des banalités, des essais de mouvement perpétuel où rien ne bouge, des vacarmes qui endorment tout le monde par leur monotonie et leur perpétuité : tels sont les apports des futuristes, ou de ce qu'on pourrait appeler les « autotomistes, » au *Salon* de la Société nationale. Ils ne font même plus rire. Ils dégagent un universel et pénétrant ennui. Depuis Cornelius, Overbeck, ou la suite académique de David, rien d'aussi morne et d'aussi froid ne s'était appesanti sur l'Art. Le public passe, indifférent, réservant ses discussions, c'est-à-dire sa curiosité, pour des choses qui lui semblent en valoir la peine. La critique dite d'avant-garde lui prodigue ses sarcasmes et ses mépris, mais il s'en venge de la façon la plus simple et la plus sûre : il les ignore et s'en va. Les vieux maîtres profitent de cette muette protestation. On s'écrase aux *Hollandais* ou à *Ingres* : on fait le vide aux Cubistes. Les fauves rugissent dans le désert. C'est dorénavant du scandale sans témoin, du tapage dans la solitude. Par là, se vérifie le mot de Talleyrand, aussi vrai en art que dans la vie : « Tout ce qui est exagéré est insignifiant. »

II

Le dernier mot de l'Art est-il donc la production des peintres officiels et des chefs d'ateliers ? répondent les protagonistes des

écoles nouvelles. Assurément non, et cette année, il faut l'avouer, la plupart des maîtres qu'on avait coutume d'admirer sont inférieurs à eux-mêmes. Leurs « grandes machines » sont pitoyables. On ne peut guère citer que les toiles de M. Lucien Simon, qui restent dignes de leur signature. Le *Salon*, en ses plus mauvaises années, était toujours sauvé par deux choses : le Portrait et le Paysage. Cette fois, il n'est même pas sauvé par le Portrait. Il en est peu de bons et il n'y en a pas d'excellent. Quand on aura rendu hommage au talent, à la science et à la conscience visibles dans celui de *Mme L...* par M. Pierre Laurens, aux Champs-Élysées, et reconnu, dans celui de *l'Abbé Sicard* par M. Bonnat, quelque chose de la vieillesse laborieuse de Titien; quand, à la Société nationale, avenue d'Antin, l'étourdissante virtuosité de M. Boldini nous aura retenus devant son *Portrait de Mme H... et ses deux enfants*, sorte d'instantané à la Vigée le Brun, et, le solide métier de M. Weerts devant son propre portrait digne d'aller dans la galerie contemporaine des peintres peints par eux-mêmes, aux *Uffizi*, le reste des effigies n'aura qu'un intérêt biographique et mondain.

Assurément, des figures comme celles de *M. Fernand Roy* par M. Cayron, de *M. le baron de C...* par M. Etcheverry, de *M. l'abbé Schlaegel, curé de Cambo*, par M. Pascau, de *Sem* par M. Oswald Birley, sont très adroitement posées, très correctement et même assez spirituellement dessinées et convenablement peintes. Mais elles ne sont pas de celles qui datent un *Salon* et font dire plus tard : Vous souvenez-vous? La même chose peut être dite des portraits du *maréchal Foch* par M. Patricot, du *général Guillaumat* par M. Dawant, du *général Weygand* par M. Bernard-Ostermann, du *général T...* par M. Gervex : quoique tous les quatre de bonne peinture, ils ne sont mémorables que par leurs modèles. Les autres portraits officiels, au total et sauf de très rares exceptions, ne seront même pas sauvés par leurs modèles : ils sont franchement détestables, et le trait signalétique, le trait de *dissemblance* avec l'Espèce y manque si bien, que, lorsque leurs modèles ne seront plus là et lorsque la génération qui les a connus aura disparu, on ne pourra même plus dire, comme nous le disons, à coup sûr, devant des portraits vieux de cinq siècles : « Comme c'est ressemblant! »

Aussi, le seul portrait, ou soi-disant tel, qui ait ému le public, dans ces deux *Salons*, ne le doit point du tout à ses qualités,

mais à ses défauts, et le bruit fait autour de lui ne tient nullement à ce qu'il rappelle son modèle, mais tout justement à ce qu'il ne le rappelle point. Il y ainsi des choses dont il faut qu'on parle parce que d'autres en ont parlé. Ce qui intéresse en elles, ce n'est pas ce qu'elles sont, mais l'idée que les gens s'en font et la somme considérable de banalités ou d'erreurs qu'elles déchaînent. Telle est l'effigie d'un vieillard assis sur le gazon, par M. Van Dongen, qu'on assure être le portrait de M. Anatole France. Une figure étirée en hauteur qui semble ruisseler sur la toile, l'œil atone, les épaules et les bras tombants, tout l'air d'une loque qui pend, accrochée à quelque chose dans le ciel : — voilà les espèces et apparences sous lesquelles se présente aux foules hilares l'immortel parrain de l'abbé Jérôme Coignard.

La donnée en elle-même ne serait point si absurde et tant qu'on ne la voit pas réalisée, elle se défend. Le dénuement, l'accablement, l'indifférence sont des attitudes intellectuelles. On se figure assez bien, de la sorte, le philosophe chinois Lao-Tseu assis sur son tertre devant sa cabane d'ermite, le jour où un buffle inconnu, tout harnaché, vint s'arrêter devant lui comme pour l'inviter à la promenade et l'ayant pris sur son dos, l'emporta au galop nul n'a jamais su où... La résignation du vieux philosophe revenu de tous les systèmes et se reposant au bord de la route dans l'attente et peut-être la juste méfiance du buffle inconnu, voilà ce qu'il eût été beau de faire pressentir. Le malheur est que cette peinture est dénuée de tout intérêt. Aucune trouvaille ni de couleur, ni de modelé, ni de facture ne vient compenser l'évident parti pris de déformation morphologique. C'est ce qu'éprouvent tout de suite les passants qui ne mettent pas des théories à la place de leurs sensations et ne prétendent pas voir quelque chose là où il n'y a rien. Une fois de plus, se vérifie cette observation, déjà bien vieille, que le portrait est la pierre de touche du peintre. Les spectateurs les plus conciliants, tant qu'il se borne à diffamer un arbre, à défigurer un nuage ou une montagne, se rebiffent quand c'est un visage humain qu'il maltraite. Là-dessus, le public ne s'en laisse pas conter : il est sûr de son fait, et il le dit.

« Mais c'est le sort de tous les beaux portraits de n'être pas compris par la foule ! » répondent les défenseurs de l'art nouveau. Car le Père Loriquet n'est pas mort. Seulement, il s'est

fait historien d'art. Il a rédigé une sorte de catéchisme auquel on se reporte en toutes les occasions et dont on sert les réponses avec l'automatisme de la foi, sans s'inquiéter de les contrôler le moins du monde. Le jour où l'on s'avisera de les confronter avec l'expérience, on constatera ceci : de tout temps, les beaux portraits, si nouveaux fussent-ils d'intention ou de facture, ont été reconnus, compris, célébrés par tout le monde, — leurs modèles exceptés. S'il arrivait que M. Anatole France fût mécontent du sien et que nul autre ne le fût, ce ne serait pas trop mauvais signe. Mais que tout le monde le soit et que nul ne parvienne à y retrouver quelque chose de la fine et pensive physionomie du modèle, voilà qui n'est pas bon. « Personne ne s'informe si les portraits des grands hommes sont ressemblants, il suffit que leur génie y vive! » disait superbement Napoléon. Soit. Regardez celui de M. Anatole France. Son génie y vit-il ? La réponse n'est pas douteuse. Et il est pénible de penser que, dans l'avenir, pour s'en faire la plus lointaine et la plus faible idée, il faudra tout bonnement recourir à une photographie.

Les organisateurs du *Salon* de la Société Nationale, avenue d'Antin, semblent bien avoir eu conscience de son peu d'intérêt. Aussi ont-ils fait appel aux morts pour joindre leur apport à celui des vivants. C'est proprement le Salon des Rétrospectives. D'abord, une exposition d'Art polonais, qui remonte presque jusqu'au XVIIIe siècle, quoiqu'elle contienne aussi quelques œuvres d'artistes vivants; ensuite, des groupements d'œuvres d'artistes morts depuis plusieurs années : Auguste Lepère, graveur fameux devenu peintre de paysages; Milcendeau, Armand Berton, Blache, le peintre suisse Charles Giron, l'auteur de plusieurs belles pages dédiées à la gloire des aspects et des physionomies de son pays; enfin, des rétrospectives d'artistes bien vivants et capables de belles œuvres encore et même d'œuvres nouvelles, comme M. Jacques Blanche, représenté par dix-sept envois. Il ne faut pas s'en plaindre, mais l'aspect du Salon de l'avenue d'Antin s'en trouve sensiblement modifié. Cette Société, née jadis d'un schisme avec le Salon officiel, et pour manifester, disait-on, les tendances nouvelles de la jeune peinture, prend peu à peu les allures d'un musée consécrateur, une sorte de Luxembourg dédié à l'Art contemporain. Une autre de ses caractéristiques, c'est l'affluence des étrangers,

anglais, américains, polonais, belges, suédois, suisses, hollandais, roumains, arméniens, japonais, espagnols, relativement peu nombreux dans le *Salon* d'à côté. Il ne faut pas s'en plaindre, non plus, beaucoup d'entre eux ayant apporté d'excellentes toiles. Mais si l'on retranchait de ce *Salon* les morts et les étrangers, si l'on s'en tenait à ce qu'il manifeste de l'Art français d'aujourd'hui, que resterait-il?

Il resterait des paysages. Cette année, le Paysage est le seul refuge des chercheurs d'émotions esthétiques, de ces contemplateurs naïfs qui entrent au *Salon* comme dans un domaine enchanté, non pas pour y oublier la vie, mais pour y retrouver la vie dans ses instants révélateurs, dans ses minutes intenses, dans ces éclairs d'illumination intérieure, où quelque chose du fond même des êtres et du plan ordonnateur des choses paraît brusquement. Oh! très peu de chose : à peine l'éclipse d'un point de lumière sur la crête d'une vague, à l'horizon d'une mer assombrie. Mais cela suffit.

C'est ce qui ne manque jamais, par exemple, aux œuvres de M. René Ménard. On lui est reconnaissant d'avoir saisi un de ces instants fugitifs dans son *Coucher de soleil sur la côte de Provence*, paysage ciselé par la lumière, où les eaux métallisées, les aiguilles des pins dures et sèches, le reflet solaire reverbéré, entre les longs rouleaux des vagues, les caps fendant de leur étrave la surface des mers, semblent appartenir à une autre sphère que la nôtre, et cependant sont la vérité même, une féerie machinée par la nature éblouie, presque chaque soir, en cet endroit, pour ceux qui la savent voir. Au même ordre de phénomènes très subtilement rendus appartient le petit paysage de M. Albert Moullé *Cabanes de mariniers sur les bords de l'Orvanne, à Moret* : la nuit s'est faite sous les arbres et sur la rivière au plus épais d'un taillis, bien qu'apparemment il fasse encore jour dans le ciel et sur la plaine; tout le paysage a l'air reflété dans un miroir noir; seul, dans un coin, sous l'arche d'un pont, brille, comme un joyau précieux, un reste de lumière, un rayon que le soleil a oublié de rappeler à lui, en s'en allant.

M. René Ménard est le plus notable, mais non le seul qui explore aujourd'hui la côte provençale plutôt que la Grèce et l'Italie, et par « côte provençale, » j'entends non pas la Corniche, ce qu'on a coutume de qualifier de « Côte d'Azur, » mais le pays des héros de Mistral et de Maurin des Maures, la

région des îles d'or, des monts poussinesques, des salins étalés et luisants et des pinèdes sur la mer. Outre M. Montenard, qui ne l'a jamais quitté et qui expose encore cette année un *Vieux pont* et des *Genêts en fleurs* tout pénétrés de cette lumière attique, il y a M. Dauphin, qui s'attarde *le Soir aux environs d'Hyères* et cherche à rendre l'impression qu'on ressent quand le soleil disparaît sous la brume, du côté de Toulon et que les cyprès posés en sentinelles à l'entrée des mas prennent insensiblement l'allure de drapeaux serrés dans leurs gaînes noires et lustrées. Il y a M. Henry Bouvet, qui rend avec justesse le contraste des rochers rouges et de l'eau bleue, aux *Environs de Toulon*, M. Communal, qui est descendu, un instant, de ses glaciers pour étudier, au pastel, un *Effet de soleil* sur les pins parasols du Ceinturon à Hyères, et M. Lambert qui a fait l'ascension de la *rocca* de la même ville, pour y découvrir sur des entassements de blocs de roches et de forêts de fleurs, dans une orfèvrerie de lichens et une cohue de cactus, l'étonnante silhouette de la *Tour Jeanne*. Il y a Mlle Valentine Pèpe, qui est allée à *Porquerolles* et expose, aux Artistes français, ce qu'elle y a vu. Il y a, enfin, au même Salon, M. Amédée Buffet, qui a découvert, au milieu de la plaine de la Bocca, près de Cannes, cet îlot, l'ermitage de *Saint Cassien*, qu'on dirait apporté de la campagne romaine et posé là comme un cadeau de l'Italie.

Aussi, l'Italie est-elle un peu délaissée. Seul, ou à peu près, M. Bernard Harrison nous en donne une transcription fine et juste. Dans sa *Vérone au crépuscule*, on éprouve le soleil, le silence et la solitude profonde de ces cités glorieuses et surannées, où l'Art a tant fait qu'on ne peut plus y vivre que de souvenirs; l'eau verte et bleue du fleuve semble à peine capable de charrier les pétales orangés tombés des dernières roses du ciel, tellement elle est paresseuse, et l'on ressent soi-même une béatitude exquise à imaginer l'heure ainsi indéfiniment suspendue. Dans la même salle, M. Achener montre une vue des *Jardins Boboli*, mais il a été inspiré surtout par l'entrée de *Bagatelle*, sous les feuillages d'automne, un des coins aux portes de Paris qui nous donnent précisément le mieux l'impression, non du style, ni des horizons, mais du repos lumineux des terrasses d'Italie.

A part ce peu d'exemples, et un joli effet de lune, à la porte de l'*Ara cœli à Rome*, de M. Rosset-Granger, l'Italie n'attire plus comme autrefois. Peut-être est-elle trop près. Nos artistes sont

devenus des *globe-trotters :* on voit maintenant des choses du Japon, que seul autrefois Régamey nous montrait au retour de ses voyages : surtout on voit beaucoup de choses d'Afrique. Avenue d'Antin, il y a toute une salle, la salle 19, qui leur est consacrée : partout des trous bleu de ciel, dans des portes rouges, au milieu de murs jaunes, partout un fourmillement de chéchias, de tarbouchs ou de fez. Ce sont les vues de *Tunis* de M. Burnside, *la Foule arabe* de M. Defrancisco, les murailles de Marrakech et la prise de la légation allemande à Tanger, de M. John Lavery, — car le maréchal Lyautey a encore fait ce miracle que les peintres ont découvert, après Delacroix, le Maroc! — sans parler des *Scènes de la vie saharienne* de M. Dinet, qui fut toujours et qui reste le maître des sables et des Agars dans le désert, en même temps que le technicien le plus versé dans la science des couleurs. Aux Artistes français, M. Dabadie nous montre aussi de saisissantes visions du Maroc : Fez, Meknès, Rabat, Marrakech.

Nos artistes ascensionnent aussi un peu, mais très peu. Les vues de la haute montagne sont très rares, leur juste interprétation plus rare encore. Au vrai, il n'y a de tout à fait puissantes que celles de M. Communal. Peintes au couteau, « truellées, » eût rugi avec enthousiasme le bon Théophile Gautier, elles expriment, comme on ne l'avait jamais fait avant lui, la joaillerie des glaciers, le poids formidable des roches, l'atmosphère fine, claire et raréfiée des sommets. Cette année, M. Communal aborde des effets de neige en Savoie, et ceux qui aiment les délicates et presque imperceptibles modulations de la lumière sur la nappe au soleil et des ombres dans ses plis, goûteront la saveur de ces froides et radieuses solitudes, où rien n'est blanc et où tout éblouit. Aux Artistes français, M. Charreton expose, de son côté, un effet de neige, qu'il intitule *le Chemin dans l'ombre*, où cette neige claire et colorée est justement rendue.

Plusieurs artistes, cette année, se sont souvenus, aussi, qu'il y a un paysage dans le ciel pour qui sait le voir, et qui suffit à nous intéresser, si on sait le rendre. Avenue d'Antin, M. Iwill a fait le portrait d'un nuage, monstrueux et tentaculaire, qui monte dans le ciel au-dessus de la tête du spectateur, offusquant le soleil, tandis que des filets d'eaux serpentent à travers les salles humides, et reflètent ce qu'ils peuvent de la lumière voilée : cela s'appelle *les Grèves d'Arès, la Nuée* et c'est très curieux

Aux Artistes français, il y a un autre paysage de ciel, par M. Snell, immense dans un tout petit cadre : encore des portraits de nuages clairs flottant sur des plaines et des collines sombres à la Constable. Le titre : *Le ciel se découvre après une journée de pluie* rend bien l'impression ressentie et communiquée. Enfin, M. Gorguet, dans une toile en hauteur, intitulée *Sérénité*, et qui pourrait l'être : dialogue du ciel et des eaux, a montré combien diverses peuvent être dans un même moment, au même endroit, les régions superposées des nuages et de la mer, selon la lumière, le vent et la chaleur. Le ciel est fait d'abord de stratus sombres plafonnants en haut, ensuite de cumulus clairs au centre et d'une nuée opaque à l'horizon. L'eau est vue dans trois de ses états habituels : dans les délaissés de mer calmes au milieu des sables, elle remplit sa fonction de miroir et elle reproduit la clarté des boules nuageuses qui roulent dans le ciel; en pleine mer plissée par le vent, elle annonce l'étendue liquide par sa couleur spécifique ; à l'horizon, touchée par le rayon lumineux à son maximum d'intensité, elle perd cette couleur et ne reflétant que du soleil, elle se confond avec lui. Les contemplatifs capables de perdre leur temps en de semblables songeries, prendront un vif plaisir à cette minutieuse analyse de M. Gorguet.

Ils n'aimeront pas moins s'imaginer qu'ils se promènent sous les feuilles éblouissantes de lumière, obtenues par un fourmillement d'atomes colorés, qu'on voit çà et là, dans les deux *Salons*. Ils souhaiteront passer la *Porte du parc*, de M. Le Sidaner, suivre les allées de peupliers, de M. Montézin, *l'été*, ou, en automne, prendre celle qui conduit au *Moulin* de M. Marcel Bain. Ils s'arrêteront, aussi, devant les grands espaces nus et profonds que M. Grosjean a longuement médités aux environs de *Saint-Amour*, dans le Jura. — « Ce bon Lorrain, écrit *un Amateur de couleurs*, dans ses *Notes*, a connu et aimé dès l'enfance les courbes du sol de France : il sait le jeu des collines qui se mêlent et se dénouent et comment presque toujours l'une d'elles s'abaisse en quelque endroit pour laisser voir les grands lointains et prolonger nos rêves. » Ce peu de mots de M. René Bazin suffit à définir l'émotion très particulière que produit l'art de M. Grosjean. Dans l'*Espace*, de M. l'abbé Buffet, on en ressent une non pas semblable, mais du même ordre. En général, cependant, les paysagistes contemporains concentrent tout l'in-

térêt de leur étude dans un aspect très resserré, on pourrait presque dire des *intérieurs* de paysage. C'est à ce goût que nous devons des choses comme l'*Hiver dans l'Engadine*, par M. Vail : n'imaginons pas, ici, un panorama de sommets, largement déployés, comme ceux que montrait jadis Baud-Bovy; non, il s'agit d'un petit village, tassé sous le poids de la neige et du froid, oppressé par la présence d'une muraille montagneuse, qui forclot l'horizon et semble vous tomber dessus, — impression juste, d'ailleurs. De même, les exquises harmonies de M. Henri Duhem, l'*Épine rose*, ou *Berge à l'hiver*, subtiles notations de ce que peuvent, pour la joie des yeux, quelques touffes de fleurs, dans un jardin clos, ou les reflets orangés du soleil sur la neige, sont des paysages tout d'intimité. Ils rejoignent presque ces *Intérieurs* calmes et recueillis, sans figures, qui tentent un si grand nombre d'artistes aujourd'hui. Regardez les admirables aquarelles de M. Tony Georges Roux, aux Artistes français : le *Soir sur la façade du Midi, à Versailles*, ou *Reflet dans un volet doré, à Versailles*. Sommes-nous au dehors ou au dedans du palais? Le paysage est presque aussi artificiel et resserré qu'une galerie de glaces, le metteur en scène, le soleil, sera le même ici et là. Faisons un pas, poussons une porte : nous sommes chez les peintres d'intérieurs.

Ils sont légion, cette année, et d'une habileté singulière. Ils découvrent dans des salons déserts et des galeries vides, au fond de quelque palais, des lointains, des reflets, des mystères de paysage. Ce n'est pas du plein air, mais ce n'est pas du renfermé. La lumière l'habite, l'air s'y glisse, le temps et la vétusté y retouchent ce que l'équerre et le niveau y ont ordonné. Dans les perspectives de colonnes, de plinthes, de stèles et de lambris, on retrouve quelque chose du charme des allées; il peut y avoir quelque mystère dans les caissons qui planent aux plafonds, et dans les fresques qui se devinent aux voûtes, quelque gaieté dans les verdures des porcelaines; et lorsque les grands lustres des palais descendant du ciel comme des arbres renversés laissent pendre leurs feuilles de cristal et criblent de reflets les glaces déjà pleines de l'image des déesses roses peintes aux voûtes, il n'y a pas si loin de ce paysage à celui des charmilles rangées autour des miroirs d'eau, dans les coins sombres du parc. C'est ce que M. Walter Gay a toujours admirablement rendu et sa pénétration sur ce point est si précise qu'on dis-

tingue aisément, dans ses *Intérieurs*, ce qui est une habitation, où l'on vit, un *home*, fût-il le plus somptueux et le plus vide, et ce qui n'est qu'un décor, comme la plupart des salles de palais qu'il expose cette année.

Jusqu'ici, les peintres de palais historiques vont surtout à Versailles. Mlle Meunier a étudié les *Rayons de soleil dans le salon du Conseil, de Louis XV*. M. Henry Tenré expose une vue du *Salon de la Guerre*, qui en donne la plus juste idée. Mlle d'Estienne nous montre la *Bibliothèque de Louis XVI*. Mais voici M. Walter Gay, qui se met à analyser les splendeurs de la *Salle du Conseil* à Fontainebleau et du Musée Carnavalet, va-t-il déterminer des modes nouvelles? En tout cas, plusieurs de ses confrères s'acheminent maintenant vers Fontainebleau et vers le Musée Carnavalet. Aux Artistes français, M. Paul Thomas, qui expose six *Intérieurs*, excellents, d'une justesse et d'une finesse de tons sans égales, montre des *Boiseries au Musée Carnavalet*, M. André Vautier étudie un *Bassin du Parc de Fontainebleau*, M. Geobelauët, avenue d'Antin, donne très bien l'impression d'une suite de salles au *Musée Carnavalet*. Plusieurs autres artistes, dont le mérite ne le cède en rien à ceux-ci, se bornent à peindre les intérieurs qu'ils ont sous les yeux : tels M. de Joncières, avec *la Salle à manger du château de Monsauve*, M. Frédéric Lauth, dans son *Intérieur*, M. Ventéjuol, dans ses *Cariatides de Jean Goujon, au Louvre*. M. Larrue dans le *Buste sur la Console*, Mme Nobel dans *Un salon de l'île Saint-Louis*. Ce sont, là, des ambitions limitées, mais bien réalisées, qui donnent aux contemplateurs et aux méditatifs de vives joies.

Plus vaste est l'ambition des statuaires et ce n'est pas seulement aux délicats, mais à un peuple tout entier que leur œuvre s'adresse. Faite pour la place publique, elle doit être intelligible à tout ce qui passe sur la place publique et l'émouvoir. C'est, là, quels que soient le temps et le sujet, la condition essentielle d'un monument. Elle s'impose avec plus de force encore, cette année, lorsque nous voyons, de tous côtés, qu'on veut dédier un souvenir durable aux héros de la guerre. Presque tous nos artistes se sont essayés à cette tâche et leur effort vaut d'être considéré.

Que d'autres déplorent qu'ils soient sans génie. Je les loue d'être sans prétention, ni excès. Le génie, il n'est au pouvoir de personne de l'évoquer quand il le faudrait. La mesure, la

convenance, le respect de tout ce qu'il y a de profond, de douloureux et de justement susceptible dans le sentiment d'un peuple pour ses morts, voilà ce qu'il appartient à tout le monde, ou du moins à tout artiste, d'assurer à son œuvre. Il lui suffit de ne pas fermer l'oreille à toutes les voix d'un peuple qui acclame et qui pleure, de s'écouter sincèrement lui-même et surtout de ne pas sacrifier ses goûts instinctifs de la belle forme et de la vérité aux théories des pédants et à la manie de l'originalité. Or, que souhaite-t-on, d'ordinaire, quand on pense aux héros disparus? Les revoir tels qu'on les a vus quand ils sont partis « pour que leurs enfants ne partent pas, » quand ils sont revenus entre deux batailles, graves, préoccupés, un peu absents, — ou tels qu'on se les figure à leur dernier moment. De là, le désir de perpétuer, dans une matière incorruptible et durable, la silhouette familière du poilu. Par bonheur, ce n'est pas impossible. Tandis que le même souci de réalisme vestimentaire, appliqué à nos hommes politiques gesticulant sur des socles, n'a produit et ne pouvait produire que des fantoches, à cause de l'inadaptation de leurs costumes et de l'inefficacité de leurs gestes, il suffit de regarder le poilu pour éprouver qu'il n'offre pas de *contre-indication* statuaire. Le casque aussi simple que l'antique, la capote quasi monacale, les molletières qui moulent exactement le jarret, offrent des lignes solides, amples, sans rien d'étriqué, ni d'artificiel. L'artiste garde, en les reproduisant, une grande liberté d'interprétation, et soit qu'il serre de près la silhouette vivante, soit qu'il développe la beauté des plans propres à la draperie même, c'est un héros qu'il peut dresser, s'il en a le talent. Et c'est ce que la masse populaire attend de lui. Rien ne serait plus contraire à son sentiment instinctif que de figurer ceux qu'elle vénère et qu'elle aime sous un aspect grossier, vulgaire, avec des tares et des difformités, sous couleur de réalisme ou de « caractère. » Elle se sentirait heurtée et blessée. Si loin que nous soyons des Grecs, nous avons ceci de commun avec eux, et quand je dis : « nous, » je veux dire tout le monde, les professeurs d'Esthétique exceptés : — nous voulons que nos héros soient beaux, de cette beauté régulière et forte où la critique ne puisse s'attaquer.

Quant aux sentiments que l'artiste doit traduire, l'instinct populaire les lui a clairement dictés : c'est la gratitude envers ceux qui nous ont défendus, la fierté qu'ils aient triomphé, la

douleur qu'ils aient payé ce triomphe du sacrifice de leur vie. De là, trois conceptions du monument : la lutte, la victoire ou la mort, le soldat combattant, le soldat criant la victoire, le soldat expirant dans les bras des camarades ou de la France en deuil et enseveli dans sa gloire, ou bien, s'il s'agit d'une figure allégorique, la France militante, la France triomphante, la France affligée. Des trois conceptions, c'est la première qui a inspiré le moins d'œuvres et les moindres. La meilleure est le Poilu de M. Jean Boucher pour le *Monument de Vitré :* bien campé, appuyé sur son fusil, dans une attitude familière, pittoresque et vraiment statuaire, en un équilibre à la fois solide et contrasté, faisant jouer les ressorts de la machine humaine. Un autre, en pleine action celui-là, est le *Poilu lançant la grenade*, de M. Soubricas, maquette du monument aux morts, de Lambersart. Il est saisi au moment où il vise de la main gauche ouverte le point qu'il veut atteindre lorsqu'il aura fait sur lui-même le mouvement giratoire qui doit amener son bras droit au point où est son gauche et qu'il laissera échapper son engin. C'est non pas le même geste, mais un geste du même ordre que fait le *Lutteur* d'Agasias, ou *Lutteur Borghèse*, et l'on est surpris qu'il n'ait pas davantage tenté nos statuaires. Il est si beau, plastiquement parlant, et en même temps si caractéristique de la guerre de tranchées, qu'il suffirait à désigner le combattant de 1914-1918, fût-il représenté comme le lutteur antique. Aussi bien, c'est un légionnaire romain, avec le casque du poilu, et tenant le glaive antique que M. Champy montre empoignant par le cou un aigle qu'il va égorger, et qu'il a intitulé *Justitia*. Les autres ont fait des représentations exactes et quasi anecdotiques du *Poilu*, comme M. Sudre, dans son soldat puisant dans sa cartouchière ; M. Jacopin dans son soldat, l'arme au pied ; M. Richefeu, dans son bronze *La Victoire en chantant*... soldat qui marche au pas accéléré, l'arme à la bretelle ; M. Pourquet dans le *Vainqueur*, immobile, son fusil en travers, baissé, comme le chasseur qui a abattu son gibier ; M. Cogné dans le *Retour*, statue de pierre, montrant un poilu debout, les bras croisés, comme celui qui a fini sa tâche, entre l'enclume et des épis, symboles du travail qui l'attend, et dans la *Leçon d'Histoire*, monument pour le lycée Carnot, l'instituteur, soldat d'hier qui a conservé sa tenue, explique aux enfants ce que fut la guerre. On voit que le poilu ne sert pas seulement

à symboliser le combat, mais aussi à symboliser la Victoire.

C'est encore plus sensible dans la statue de plâtre de M. Cipriani, un soldat dressé de toute sa hauteur, tête nue, haussant sa canne en l'air comme un drapeau, les pieds sur un aigle terrassé découronné du diadème impérial allemand, le tout intitulé : *11 novembre 1918*. Et encore dans le projet de monument de M. Alloy, où le poilu est figuré devant une grande Victoire qui tient deux couronnes. Ce sont encore des poilus, qui portent sur leurs épaules une image de la France ou de la Justice, dans le monument aux soldats morts de M. Rousaud. Mais, d'ordinaire, et dans des œuvres les plus marquantes, la victoire est figurée plutôt par la traditionnelle figure de femme ailée qui nous a été léguée par l'antiquité et où nous reconnaissons la présence de la force, de la divinité, de la bienfaisance. La plus importante de ces figurations est la grande statue de bronze, la *Victoire apportant la paix*, de M. Rivoire : calme, auguste et pleinement équilibrée, donnant la sensation du définitif, elle lève la main droite dans un geste mesuré de protection et de bienvenue, et de la gauche elle tient, comme un nid serré sur sa poitrine, un casque de poilu où repose une colombe avec le rameau d'olivier. A le décrire ainsi, ce détail peut sembler affecté et puéril : il faut le voir. Le rythme parfait de ce geste, tout animé d'un souffle antique, le sauve de toute ironie.

C'est également par une allégorie que M. de Monard, avenue d'Antin, a représenté la *France victorieuse*, pour le monument de Bois-le-Roi. C'est, enfin, la figure traditionnelle de la *Niké*, que M. Pierre Poisson a choisie comme motif principal de son *Projet de monument aux morts et à la Victoire*, exposé dans la salle I du *Salon* de l'avenue d'Antin. C'est une sorte de Victoire de Samothrace ; elle marche d'un pas rapide, le buste projeté en avant, les cheveux dénoués et flottants. A sa suite, ses deux grandes ailes s'abaissent, protectrices, sur deux files de figures plus petites. D'un côté, des combattants à l'antique, de l'autre des moissonneurs, un nautonier, parmi les guirlandes et les fruits de la paix, se développent comme des bas-reliefs et, au bout, une pleureuse voilée relève la ligne fléchissante du monument. Ce n'est qu'une maquette, mais l'entrain, la vigueur, le sens décoratif de l'ensemble, l'invention en un mot, s'ils sont appuyés d'une technique suffisante, font très heureu-

sement augurer du monument. C'est une semblable ordonnance qu'a imaginée M. Réal del Sarte, en collaboration avec M. Roger de Villier, pour son projet de *Monument aux morts de la marine française*, d'une très ingénieuse et touchante pensée : deux bas-reliefs se développant également des deux côtés, sous les ailes abaissées d'une Victoire conçue dans une attitude plus calme. Il faudrait, pour en juger pleinement, voir le monument réalisé.

Avec l'envoi de M. Sicard, en revanche, nous avons tous les éléments requis pour une appréciation définitive, car il comprend, à la fois, une maquette de l'ensemble à une assez grande échelle et une réplique, en grandeur naturelle, de la figure principale. C'est celle de *M. Clemenceau* debout au-dessus de la tranchée, regardant la bataille. Après la France militante, après la France triomphante, voici ce qu'on pourrait appeler la France expectante, représentée par un de ses plus illustres enfants. Cette attitude passive n'est pas, d'ailleurs, la moins significative, plastiquement parlant. Quand le spectacle est trop complexe, trop lointain et trop dispersé, pour qu'on puisse le reproduire lui-même, mieux vaut le suggérer par l'impression qu'il produit, c'est-à-dire par le geste qu'il détermine, ou le caractère qu'il imprime à un être humain qu'on peut figurer, lui, en toute vérité. Angoisse, espoir, confiance, en tout cas attention et volonté tendues vers l'objet unique des préoccupations de tout un peuple, yeux qui voient ce que des millions d'yeux, en cet instant, voudraient voir, âme qui concentre les indignations et les énergies de millions d'âmes éparses sur tout le territoire, mais convergentes en cet endroit : — voilà ce que peut signifier la figure d'un simple témoin, si son geste est bien spécifié, son attitude révélatrice. Et l'artiste a trouvé cette attitude, tant pour son *Clemenceau* que pour les poilus qui l'accompagnent, demeurés au bas de la butte où il est monté et qui le regardent regarder. La foule des anciens combattants le reconnaît, s'y reconnaît et en est bien aise. Au point de vue purement esthétique, ces silhouettes solides, ramassées, vivantes, ne sont pas indignes de la statuaire. Sans doute, c'est de l'art anecdotique, c'est du Detaille ou du Raffet en sculpture. On peut, en brandissant les exemples hautains de Rude ou de Rodin, le pulvériser. Mais cet art joue son rôle dans nos contemplations émotives, et, s'il le joue bien, il ne faut pas le

décourager. On sera heureux plus tard d'avoir cette notation familière juste et précise : le Français qui conquit la Victoire en y croyant.

La Victoire! C'est elle, en d'autres temps, aux siècles passés, sous Louis XIV ou Napoléon et jusqu'au milieu du XIXe siècle, qu'on eût figurée exclusivement, après une lutte si longue, close par un si complet écrasement de l'ennemi! C'est elle qui tient, ici, le moins de place... Et encore, à part fort peu d'exceptions, ces projets de monument à la Victoire ou de poilus victorieux n'ont pas été commandés aux artistes. Ce qu'on leur a demandé surtout de commémorer, d'un bout à l'autre du territoire, ce n'est pas la France triomphante, c'est la France souffrante et compatissante, c'est la douleur, l'héroïsme et la mort. C'est à quoi répondent les plus beaux morceaux de sculpture du *Salon : la Mise au tombeau* de M. Landowski, dédiée aux morts de la faculté de médecine de Bordeaux; la *Résignation* de M. Bouchard, fragment du monument qui doit être érigé à Saint-Gilles dans le Gard; la figure de Bretonne pleurant, en granit de Kersanton, fragment du monument aux morts de Tréguier, par M. Francis Renaud, et, avenue d'Antin, les femmes de Plouhinec et de Scaer, figurées dans le granit, par M. Quillivic pour les monuments aux morts de ces deux communes. Les deux poilus, casqués, en capote, que M. Landowski montre à genoux, ensevelissant un camarade, sont d'un grand caractère : la courbe de leurs épaules inclinées face à face, semble commencer la ligne d'une voûte invisible, la crypte imaginaire qui recouvre le mort. La figure hiératique de M. Bouchard, droite et grave dans ses plis immobiles et tombants, ne déparera pas l'ensemble auquel elle est destinée. Tous ceux qui ont vu, doré par le soleil, le porche de Saint-Gilles, au bord de la Camargue, ou qui en ont simplement aperçu les saisissantes images dans le grand ouvrage consacré aux *Sculpteurs romans* par M. et Mme Forel, éprouveront que voilà bien la figure qu'il fallait en cet endroit pour honorer les nouveaux morts sans rien rompre de la tradition qui les unit à leurs aïeux.

Une foule d'autres statues de blessés ou de morts, soutenus ou pleurés par des figures allégoriques de la patrie, augmentent cette impression. *Victoria dolentia*, le titre donné par M. Ladmiral à son projet de monument à deux victimes de la guerre exprime bien la pensée de tous ces artistes. Le cortège funèbre

des poilus de bronze, portant un mort, parmi les *Boues de la Somme*, par M. Gaston Broquet, en donnent la traduction réaliste. Et le projet de tombeau destiné à un grand chef de guerre, par Mlle Cabaud Arbelot, six poilus portant sur leurs épaules la civière du mort, confirme cette tendance unanime. C'est le style et la gravité des *pleureurs* du tombeau de Messire Philippe Pot. Combien d'autres encore : le *Calvaire*, de M. Pasche, l'*Ecce Homo* de M. Gillot, l'*Appel suprême* de M. de Nussy, le *Mort pour la France* de M. Walhain !... Si quelqu'un au dehors des frontières, imagine la France insatiable et belliqueuse, s'il est encore un étranger que n'ont pas persuadé les paroles prononcées sous les arceaux gothiques, ou sous l'arc romain, ou au bord du gouffre impérial, il n'a qu'à venir ici, à regarder ces figures destinées à commémorer la victoire. Elles n'ont pas été dictées par quelques hommes d'Église, d'État ou de guerre, — si représentatifs qu'ils soient. Il n'y a pas eu de mot d'ordre, pas de censure. Elles sont sorties du sol même du pays, voulues, discutées, approuvées par les familles des morts, par leurs camarades, par les municipalités des petites villes, parfois des moindres villages, comme par les membres des corps savants. L'artiste, lui-même, n'a presque jamais pu imposer sa conception : il l'a subie. Ce sont les aspirations de tout un peuple qui se sont faites statues. Leur spontanéité, à défaut d'autre mérite, ne peut être mise en doute. Or voici ce qu'elles disent, point toujours avec éloquence, mais sans la moindre ambiguïté : ce peuple, qui a gagné la guerre, n'aime pas la guerre. Ce qu'il célèbre dans ceux qui l'ont faite, ce n'est pas l'instinct combatif, mais l'héroïsme sauveur, ni la force mais l'effort, encore moins l'esprit de conquête, mais l'esprit de sacrifice. La victoire, même, n'est pas acclamée pour sa beauté, mais pour sa justice. Et les héros ne demandent rien de plus que de garder à leur pays la terre où ils sont couchés dans la mort.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'ITALIE

DANS L'ŒUVRE DE M. HENRI DE RÉGNIER

Quiconque est un peu familier avec l'œuvre de M. Henri de Régnier, — je ne dis pas seulement l'œuvre romanesque, mais aussi poétique, l'œuvre entière, — a dû être frappé de la place considérable qu'y tient l'Italie, et non pas seulement celle des grands paysages, des villes et des ruines illustres avec tout leur passé d'art et de civilisation, mais aussi l'Italie d'aujourd'hui avec sa figuration humaine, ses hôtels, ses lieux de plaisir, ses vieux palais toujours habités, — une Italie moderne vue, sentie et conçue d'une certaine façon.

Sur seize ou dix-sept romans qu'a écrits, jusqu'à ce jour, l'auteur des *Esquisses vénitiennes*, il y en a au moins la moitié dont l'intrigue se développe dans l'Italie du présent ou du passé, qui lui empruntent leurs personnages comme leurs décors, et qui enfin attestent un véritable culte, un enthousiasme à la fois esthétique et sensuel pour le pays de Tiepolo, de Longhi et de Casanova. Une prédilection si persévérante, si heureusement et quelquefois si magnifiquement exprimée, ne peut pas être l'effet d'une rencontre fortuite. Elle a dans le tempérament et l'éducation de l'auteur, dans sa sensibilité la plus intime, des causes profondes qu'il vaut la peine de dégager. Et enfin, elle a une signification directe ou symbolique, elle comporte ou elle sous-entend une conception hautaine et douloureuse de la vie, qui, peut-être, n'a pas encore été suffisamment mise en lumière.

***

Je le dis sans la moindre intention de critique : M. Henri de Régnier est un homme du passé, ou plus exactement un écri-

vain dont l'imagination se tourne amoureusement vers le passé. C'est son droit, c'est le droit de tout écrivain et de tout artiste, aussi bien que de l'historien. Notre domaine doit être illimité. Nous sommes les maîtres du temps comme de l'espace. Tout ce qui fut est de la réalité, et c'est encore de la vie. Rien de plus étroit et de plus pédantesque que le vieux préjugé des naturalistes, subi encore par beaucoup de romanciers d'aujourd'hui, lesquels se renferment de parti pris dans le présent, pour ne pas dire dans l'instantané, et sont persuadés qu'on n'exprime bien que ce qui tombe sous les sens. M. Henri de Régnier est d'un tout autre sentiment. Il prétend sentir et voir le passé aussi bien et même mieux que l'actuel et l'immédiat. En tout cas, c'est au passé, — à un certain passé, — qu'il a donné son cœur. Il ne reprend pied dans le présent qu'autant qu'il y retrouve la trace ou le fantôme de ce passé qu'il aime. *Le Passé vivant*, — c'est-à-dire l'histoire continuant à vivre et à se promener dans le monde sous des masques nouveaux et tout contemporains, — tel est le titre d'un de ses romans les plus italiens. Ce pourrait être le titre général de toute son œuvre.

Dans ce passé, toujours brillant pour lui d'une fraîche nouveauté, le siècle qu'il préfère entre tous, c'est le XVIIIe : époque de décadence sans doute, de corruption intellectuelle et morale, — il l'avoue avec détachement, — mais époque réellement exquise, où jamais peut-être on n'a poussé plus loin le goût de la volupté et l'art de jouir de la vie, où les passions les plus violentes, contrariées et bridées par l'étiquette mondaine, sont parvenues à un degré de concentration, ont donné un *bouquet* encore inconnu. Mais surtout époque faite à souhait pour la délectation de tous les sens et principalement pour le plaisir des yeux, où une élite humaine réussit à vivre réellement en décor et en beauté...

Toutefois, il importe de le remarquer, si l'atmosphère morale, où s'épanouit M. Henri de Régnier, est surtout celle du XVIIIe siècle, son décor favori, — son grand décor, — serait plutôt celui du XVIIe siècle. Les jardins où se plaît le poète de *la Cité des eaux*, comme le romancier de *la Double maîtresse*, ce sont les jardins de Versailles, ou les parcs des vieux châteaux de province, avec leurs nobles futaies et leur belle ordonnance à la française. Quand il nous parle du Roi, des dragons ou des galères du Roi, c'est tout de suite à Louis XIV que nous pensons, à un puissant monarque portant, sur une vaste perruque, un

large feutre empanaché, galonné d'or, doublé de soie incarnadine ou couleur d'aurore. M. Henri de Régnier a un goût vif, une sorte de vénération pour la perruque. Celle qu'il admire et célèbre, ce ne peut être que la glorieuse perruque louis-quatorzienne, et non le misérable petit catogan, qui fut de mode sous le règne du Bien-Aimé. Il la veut ample et monumentale, frisée, annelée et toisonnante, chaude et douillette, capable d'abriter en ses flancs une poule couveuse avec sa nichée de poussins : (voir *La Double maîtresse*). Et, de même, il lui faut, pour embellir les perspectives de ses jardins, les palais et les colonnades du grand siècle, les architectures, les statues, les jets d'eaux et les cascades, les ordonnances végétales selon le grand style de Le Nôtre et de Mansart. Sa beauté, c'est celle de la statuaire et de la peinture d'alors, au visage enflammé d'incarnat et encore avivé par le fard, aux jambes nues sous le cothurne strictement lacé, la taille prise dans une cuirasse de parade toute bosselée de figures en relief, les lourdes lanières de cuir battant contre la cuisse, le casque en tête sous un bouquet de plumes héroïques, avec un air de gloire et de magnificence et des yeux ardents de désir... Une fête nocturne dans des bosquets embrasés, parmi des vasques ruisselantes, des ifs lumineux et des trophées, telle est l'impression que laissent certains passages de ses poèmes ou de ses romans. Cet écrivain moderne a un sens singulier de la grandeur, — le même que les artistes décorateurs du XVIIe siècle, à qui ne messied point même une certaine emphase.

Et ainsi, — qu'on me permette de le dire en passant, — personne n'aura plus contribué que M. Henri de Régnier, — si ce n'est M. Pierre de Nolhac, ou M. Alphonse Bertrand, dans leurs savantes publications sur Versailles, — à ramener le public vers cette grande beauté si française du Grand Siècle. Autant qu'ils l'ont pu, ils auront sauvé, pour quelque temps encore, cette merveille unique, que composent les palais et les jardins du Roi-Soleil. Je ne leur reprocherai qu'une chose, c'est d'avoir été peut-être encore trop timides dans leur admiration, d'avoir encore trop respecté ou ménagé le goût bourgeois d'aujourd'hui pour l'art Pompadour et Marie-Antoinette. Comment oser préférer le Petit Trianon à l'élégant et magnifique chef-d'œuvre de marbre rose qu'est le Trianon de Mansart? Y a-t-il au monde rien de plus beau que la façade du Palais vu du

Tapis-Vert ou des rampes de l'Orangerie? Quel buste du XVIIIe siècle, même le plus pétri de grâce et d'intelligence, peut soutenir la comparaison avec le Louis XIV de l'Œil-de-bœuf?...

Mais il suffit de lire M. Henri de Régnier pour savoir que personne n'est plus sensible que lui à la splendeur de ce décor-là. Saluons avec lui ne fût-ce que la vision rapide que voici, surgie et encadrée, un instant, dans la portière d'un wagon : « Par une éclaircie subite, se découvrait un spectacle admirable et fugitif. En cuirasse, les jambes nues, le profil sortant d'une vaste perruque, monté sur un cheval de marbre, un cavalier à la romaine galopait sur son piédestal. Il maîtrisait d'une main royale son coursier cabré vers la gloire. Derrière lui, au bout d'une étendue d'eau plate, dans un cadre de gazon, s'élevait une puissante terrasse. Elle surgissait, solide et massive, dans la brume et portait, isolé sur le ciel gris, un palais de magicien. Il ne semblait pas fait de pierre, mais d'une matière enchantée et composé d'une sorte de vapeur architecturale et sublime. Il se dressait souverain, grandiose et triste. C'était Versailles... »

*
* *

Nous voilà bien loin de l'Italie, semble-t-il. Nous allons nous en écarter davantage encore, mais pour y revenir plus sûrement,— d'un esprit plus lucide et plus averti, —avec M. Henri de Régnier.

Si amoureux de Versailles, si grand décorateur qu'il soit, il n'aime point, au fond, le décor pour lui-même, pas plus qu'il n'aime pour eux-mêmes le XVIIe ou le XVIIIe siècle. Il est un sensuel et un voluptueux. Ce qu'il cherche en ce passé, c'est l'époque et le milieu où la volupté de vivre s'est le mieux épanouie, a été le moins contrariée. Les palais et les jardins de l'ancienne France lui offrent le décor approprié à l'existence qu'il rêve. Mais cette existence même, qu'il veut paisible avant tout, exempte du souci des affaires, de l'ambition et de la politique, abondante en félicités de toute sorte, surtout de félicités matérielles, il la trouve réalisée dans l'ancienne vie de château, l'heureuse vie provinciale du vieux temps, qui avec bien des agréments de la vie de cour, avait encore sur celle-ci l'avantage d'être infiniment plus confortable, plus calme, plus réglée, plus propice aux plaisirs à la fois solides, secrets et charmants.

Et ainsi ce Parisien d'adoption, ce mondain, est, dans le fond de son cœur, par une prédilection marquée, et aussi par

l'influence persistante de l'éducation première, — un provincial, qui adore l'ancienne province française, toute une civilisation, évanouie sans doute aujourd'hui, mais dont il a pu saisir un reflet chez de vieux parents ou de vieux amis, qui en furent les contemporains. Comme Barbey d'Aurevilly, Henri de Régnier est Normand, c'est-à-dire qu'il nous vient d'une de nos provinces les plus conservatrices, une de celles qui non seulement ont le mieux gardé les vieux usages et les vieilles mœurs, mais qui sont les plus originales, les plus fortement caractérisées. Ainsi s'explique peut-être qu'il ait peint à merveille les hobereaux de l'ancien temps, tout comme Barbey. Il n'a pas eu besoin, comme l'auteur du *Chevalier Destouches*, de les voir de ses yeux. Par delà deux siècles révolus, il les rejoint à force de sympathie et de ferveur imaginative, il est leur ami, leur voisin de campagne, leur petit-fils ou leur cousin-germain. Quoiqu'il ne cache rien de leurs ridicules, de leurs vices, de leur brutalité, voire de leur grossièreté rustique dissimulée sous les belles manières ou les galants atours, on peut dire qu'il les aime, qu'il les peint avec l'amour du peintre pour un riche et beau modèle. Et cela sans nul retour offensif (comme chez Barbey) contre les mœurs ou les hommes de la France nouvelle. Aucune aigreur, aucune morgue, nul anathème jeté au présent : il l'ignore, voilà tout.

Et, à ce propos, il n'est sans doute point inutile de rappeler combien les romans de M. Henri de Régnier sont étrangers à la plupart des sujets qui passionnent les Français de ce temps : ni la question sociale, ni la question religieuse, ni le divorce, ni la repopulation, ni le régionalisme, ni quoi que ce soit qui touche à la politique, rien de tout cela n'a accès dans son œuvre. Cela semble ne pas exister pour lui. Il a encore rétréci le cercle où se meut la tragédie classique, même la tragédie racinienne, qui admet la politique et l'histoire. Pour lui, il n'y a que l'amour, ou la volupté. C'est son unique sujet. De même son univers ne contient que des palais, des châteaux, de beaux jardins, des salons, des bosquets et des kiosques, des grands seigneurs et des hobereaux, des soubrettes et des valets, généralement « fripons, » — enfin des hommes de loisirs et de culture, avec un peuple de serviteurs qui glissent ou qui papillonnent silencieusement autour d'eux, — des êtres passionnés pour qui la passion et le plaisir sont le tout de l'existence.

Encore une fois, je rappelle ce trait sans la moindre arrière-pensée de blâme. Le romancier est libre de se tailler un monde au gré de sa fantaisie, et, si par scrupule d'artiste attentif à la qualité de sa matière, à la pureté de la couleur et de la ligne, il rejette tels sujets comme impurs ou vulgaires, ou seulement comme contraires à son esthétique, on ne peut qu'approuver en lui une conscience si délicate, ou un si juste sentiment de ses limites.

Il faut se hâter d'ailleurs d'ajouter que, dans ce sujet volontairement restreint, Henri de Régnier a su découvrir des richesses insoupçonnées. Le cadre un peu fermé de ses châteaux et de ses jardins, de ses palais et de ses villes esthétiques, renferme un peuple de personnages, dont les silhouettes ou les âmes sont aussi vivantes que leurs costumes et leurs gestes sont pittoresques. A côté de ses grands seigneurs, de ses hobereaux, de ses comtesses d'Escarbagnas, il a des médecins, des apothicaires, des militaires, des abbés, des évêques, des comédiens, des courtisanes, qui toutes et tous portent la marque de leur temps et qui, cependant, semblent d'hier ou d'aujourd'hui, tellement le romancier les a dessinés avec amour. Il n'oublie même point, parmi eux, ceux qui paraissent les plus ternes et les plus incolores, de même qu'il n'oublie pas dans la description de ses gentilhommières, l'office, la cuisine, l'écurie, voire la garde-robe, ou encore l'herboristerie qu'emplit l'odeur fade des linges à compresses ou des simples desséchés. Il arrive même que ces personnages de physionomie ingrate prennent, à de certains moments, sous sa plume, un relief singulier et, par la magie du poète, se haussent presque jusqu'au mythe et jusqu'au symbole.

Tel est le vieux monsieur Le Mélier, ancien avocat au Parlement, qui, retiré à la campagne, n'a plus d'autre distraction que de juger des procès imaginaires, ou de jouer de la vielle pour lui tout seul. Un soir de fête rustique, on le trouve sur le pré, faisant danser les valets et les paysans... « *C'était M. Le Mélier qui menait le branle.* Grimpé sur un tonneau enrubanné et enguirlandé de lierre, le grave magistrat jouait de la vielle infatigablement. Il marquait la mesure du pied et de la tête, tandis qu'autour de lui les couples se trémoussaient, et, dans la nuit toute claire de flambeaux, on entendait sur le sol le bruit des sabots et des gros souliers se mêler dans l'air au grondement du bourdon et au nasillement de la niargue. Et

M. Le Mélier ne cessa pas jusqu'au matin de faire se démener tout ce monde au son de sa bonne vielle de Gannat... »

Ainsi, le vieux conseiller, débarrassé de sa houppelande et de ses galoches habituelles, est devenu le vieillard Silène, à cheval sur son tonneau, au milieu de ses Ménades et de ses Ægypans. De même encore, dans *la Pécheresse*, ce petit libertin de La Péjaudie, juché, la flûte aux lèvres, sur un chariot de galériens, finit par évoquer le Satyre de Victor Hugo, dont le front touche les étoiles...

N'est-ce pas bien significatif, cette tendance du romancier-poète à mêler des images antiques au récit d'aventures toutes modernes, à pousser jusqu'au mythe gréco-latin des esquisses ou des portraits de personnages tirés des entrailles du vieux sol gaulois? Des fantômes d'Italie et de Grèce semblent flotter à la lisière de ses parcs et de ses jardins à la française...

***

Et nous voici, par un détour nécessaire, au cœur de notre sujet.

Pour peu qu'on réfléchisse sur les considérations qui précèdent, la conclusion suivante s'impose : c'est parce que M. Henri de Régnier a profondément aimé cette France du passé, parce qu'il a été si provincial, si Normand, si Français du XVIIe et du XVIIIe siècle, — c'est pour cela qu'il a tant aimé l'Italie.

Il l'a aimée d'abord comme les Français de l'âge classique et encyclopédiste, — et pour les mêmes raisons. Il l'a aimée, au point de s'expatrier quelquefois et d'y élire domicile, à l'exemple d'un de ses héros les plus singuliers, cet énigmatique M. de Galandot, dont la silhouette falote traverse toute l'intrigue de *la Double maîtresse :* non pas seulement parce que le décor français qu'il préfère nous est venu directement d'Italie, mais parce que, nulle part plus que dans cette Italie du XVIIIe siècle, on n'a pratiqué ce culte épicurien et déjà romantique de l'amour pour l'amour, de la volupté pour la volupté. L'Italie prolonge pour lui la France galante et charmante du temps de Watteau, de Marivaux et de Boucher. Elle en est, en quelque sorte, l'achèvement et le couronnement. Rien de factice, et, en un certain sens, rien de romantique dans ce culte et cette prédilection. Je veux dire qu'il n'y entre rien

de nostalgique ou d'exotique. Henri de Régnier n'a pas à revenir vers on ne sait quel Eldorado fantastique, quel Éden perdu ; il n'est pas l'étranger, le badaud qui s'extasie devant des spectacles insolites ou inconnus. En Italie, il se sent chez lui, comme en France. C'est le pays où il se trouve bien. Pressez-le un peu : il vous avouera que c'est celui où il se trouve le mieux.

Oui, il est chez lui, parce que, à ses yeux, l'Italie, c'est encore de la France, — une France plus chaude, plus colorée, plus violente aussi et plus dévergondée, mais d'une fantaisie ignorée chez nous. Écoutez de quel accent il en parle à travers la confession d'un de ses personnages!... « L'Italie! l'Italie! Il l'avait vue dans les gouaches de Hubert Robert et dans les sanguines de Fragonard, avec ses ruines et ses palais, ses jardins et ses arcs de triomphe, ses fontaines et ses cyprès. Elle était venue à lui avec les fêtes vénitiennes de Watteau, avec ses comédiens et ses comédiennes, avec Colombine et Mezzetin, Pantalon et Scaramouche. Il l'avait retrouvée chez de Troy et Coypel. Le petit masque des bouffons de Bergame ne couvrait-il pas, de son demi-visage de taffetas, le sourire épicurien et voluptueux de la Régence ? N'avait-elle pas été, durant le siècle, les délices des amateurs et des numismates? Il y avait suivi en pensée le comte de Caylus et l'abbé de Saint-Non. Il avait accompagné Jean-Jacques chez la Padoana. Il avait soupé à Venise, en carnaval, avec les sept rois de Candide... L'Italie, c'était l'abbé Galiani mimant dans les salons de Paris ses anecdotes napolitaines, sa perruque à la pomme de sa canne, — et Cagliostro éblouissant les dupes avec ses bijoux, ses plumets, ses carrosses et son jargon sicilien... »

Il est certain qu'à aucune époque les relations des deux pays n'ont été plus intimes qu'au XVIIIe siècle. Or, dans cette Italie, qui est de la France, — ou dans cette France, qui est de l'Italie, — Henri de Régnier va chercher instinctivement ce qui lui a plu dans sa province, ce qu'il a admiré dans son XVIIe ou son XVIIIe siècle natal. Et ce sera l'Italie du passé, — bien entendu.

De même que pour la France moderne, pratique et positive, il ignore tout, il veut tout ignorer de l'Italie contemporaine. On s'en est scandalisé, les Italiens surtout. Comme les Espagnols, comme les Grecs, les Arabes ou les Turcs eux-mêmes, ils sont furieux quand on a l'air de ne louer d'eux que leur passé, de considérer leurs pays comme des musées où tout est mort, cata-

logué et mis sous vitrine. Ils sont fiers de leur effort actuel et ils envahissent triomphalement l'avenir. Gabriele d'Annunzio, quand il célèbre l'Italie du moyen âge ou la Venise des Doges, y met surtout en lumière des exemples singuliers d'énergie, voire de férocité guerrière, des types de surhumanité qu'il propose à l'imitation de ses compatriotes. Ce qu'il exalte surtout dans sa Venise, c'est l'Italie de l'avenir, l'Italie maritime, la Maîtresse de la mer... Une telle façon de concevoir les choses est assurément aussi légitime qu'admirable. Celle de M. Henri de Régnier n'en est pas moins plausible. Et, s'il admet la première, comme je n'en saurais douter, il réclame la même indulgence pour la sienne. Dans son idée, et dans celle de son lecteur, l'Italie qu'il dépeint est aussi vivante, peut-être même davantage, que celle du présent. En tout cas, l'essentiel est qu'il la *sente* et qu'il nous la rende comme telle.

Et, à ce sujet, il n'est sans doute pas inopportun de rappeler ce qu'il faut entendre, ce que j'entends quant à moi, par *la vie* en art et en littérature. Certains critiques se sont appliqués à déformer ma pensée, en m'attribuant je ne sais quel culte orgiastique de la vie, — « la Vie, » par une Majuscule, — la vie à laquelle je sacrifierais tout: la raison, l'intelligence, le goût, la beauté et je ne sais quoi encore. J'admettrais en art les pires difformités, horreurs, anomalies, ou vulgarités, sous prétexte que *cela existe*, que *cela est de la Vie*...

Mais c'est confondre le vivant avec le réel, la vie avec la nature. La vie, pour moi, est déjà une pensée, un art, un ordre et une tradition. Choisir dans le réel ce qui vit, — et l'art est essentiellement un choix, — c'est choisir ce qui porte les marques mêmes de la vie : l'organique, l'ordonné, l'intelligible, l'harmonieux, le traditionnel. Tout le reste doit être écarté, passé sous silence, ou *subordonné*, comme voisin du non-être... Et la vie n'est pas enfermée dans l'instant qui passe. Elle totalise tout le passé, comme elle est grosse de tout l'avenir. Ainsi, tel héros du passé, dont l'action se perpétue et se perpétuera indéfiniment, — un Louis XIV, un Napoléon, — est beaucoup plus vivant que les plus agités de nos contemporains...

M. Henri de Régnier se rallie, j'en suis sûr, à cette conception de l'art. Du moins, l'Italie vivante qu'il aime et qu'il nous décrit est une Italie de choix, dont il a démêlé quelques traits essentiels, particulièrement dignes à ses yeux d'admiration et

d'amour. Cela vit toujours, parce que c'est le meilleur, c'est ce qui subsiste et subsistera de tout l'effort d'une race et d'une civilisation. Il célébrera donc de l'Italie son éternel décor de beauté, ses fresques, ses tableaux, ses statues, ses architectures, toutes ces belles formes qui, depuis la Renaissance, ont servi de modèles à notre art, à nos châteaux de Loire et de Touraine, à nos Versailles et à nos villes parlementaires. Et puis, — et surtout, — la volupté, la passion tragique et contenue, rendue plus violente par cette contrariété même, ou bien l'irruption de l'instinct au milieu des mœurs les plus raffinées. Enfin, la simple douceur de vivre, — sous un beau ciel, parmi les créations les plus magnifiques de l'art, parmi des êtres joyeux, ardents, simples, et que nul préjugé n'embarrasse.

***

De l'Italie ainsi vue et conçue presque tous les aspects figurent dans l'œuvre romanesque ou poétique de M. Henri de Régnier. Ses livres composent une sorte de panorama des beautés voluptueuses et décoratives de la Péninsule. Il est à noter que l'Italie sévère, méditative ou mystique, celle de Dante, de Machiavel, de Pétrarque, — la Florence athénienne par exemple, — est à peine indiquée chez lui et qu'il n'y fréquente guère. A Rome même il néglige l'antiquaille, ou, s'il l'évoque un instant, c'est à la façon de Piranèse, ou tout simplement pour le plaisir d'écrire sur cet étrange paysagiste des phrases comme celles-ci : « Ses planches de monuments et de ruines sont admirables. Mais il nous a conservé aussi les visions de son sommeil et de ses rêves. Toute cette architecture devenait dans son esprit nocturne une sorte de cauchemar. Ses songes étaient hantés d'un entassement inouï de blocs, d'un enchevêtrement de colonnes, d'arcs de triomphe, de temples, de labyrinthes. Il s'en dégage de l'angoisse, de la terreur. On se perd à errer dans ces Forums de visionnaire, dans ces Colisées d'halluciné, en ces Catacombes de fou, dans le chaos vertigineux de cette apocalypse d'archéologue... »

Au fond, ce qui, dans la Ville Éternelle, attire Henri de Régnier, comme d'Annunzio, c'est la Rome papale de la Renaissance et de l'âge classique, celle des Médicis, des Barberini, des Lambertini, la Rome qu'il a esquissée dans *la Double maîtresse :* — la Trinité des monts, la Place d'Espagne avec son escalier monumental, aux rampes fleurdelysées, présent de l'ambassadeur du

Roi Très chrétien au Sénat et au Peuple romain, les fontaines aux beaux noms sonores comme leurs ondes perpétuelles, les jardins des villas, — et cette étonnante Place du Peuple, dont les chaudes colorations orangées et vermeilles sont une surprise et un émerveillement, — et Monte-Cavallo, avec ses colosses, son obélisque, les lances et les panaches neigeux de ses jets d'eau au clair de lune... Et la vie qu'on menait à Rome en ces siècles bénis et de tout repos : les chaises de poste des étrangers, les carrosses et les parasols écarlates des cardinaux. Et aussi la populace du Vélabre et des quais du Tibre : les matelots, les filles, les ruffians, les cicérones... Par-dessus tout, la volupté romaine : un sorbet ou un fruit dégusté sur une terrasse, à l'ombre d'une treille ou d'un figuier, par un après-midi de grand soleil...

Mais cette Rome elle-même, cette Rome cléricale et galante, est encore trop austère au gré d'Henri de Régnier. Il en est pareillement des petites villes ombriennes ou étrusques, comme cette Viterbe « aux placettes silencieuses, où coulent des fontaines en des vasques usées, où les maisons sombres et serrées regardent le passant avec une mine renfrognée, où les habitants portent la cape montagnarde et considèrent l'étranger avec une hautaine méfiance... » Le poète se borne à noter ces silhouettes entre deux trains. En revanche, à Naples, il se délecte et s'épanouit. Ce qui l'enthousiasme, c'est moins la Naples grouillante et trop commerçante d'aujourd'hui, que la Naples du XVIIIe siècle, — toujours, — celle de Casanova, ce type si pittoresque et si extraordinaire d'aventurier, en qui Henri de Régnier incarne l'idéal de certains de ses héros. Pour eux le chevalier de Seingalt représente tout ce qu'ils aiment et tout ce qu'ils auraient voulu être : le monde, les cours, les grandes villes de plaisir, le joueur, le séducteur, le coureur d'aventures, l'homme masqué qui évolue mystérieusement à travers tout un labyrinthe d'intrigues... Quelque part, l'un de ces personnages imagine de refaire pour son compte l'odyssée de Casanova, « de visiter Naples, Rome, Venise et les autres villes casanoviennes. » En tout cas, c'est par les yeux de l'irrésistible chevalier que M. Henri de Régnier se plaît à voir Naples, — une Naples défunte, bien entendu : « L'imagines-tu avec ses rues étroites où s'agitait la cohue populaire, où se coudoyaient les coureurs et les laquais, les bouffons, les abbés et les soldats, tout un

monde bariolé, vêtu d'habits brodés et d'oripeaux, de guenilles et d'uniformes, grouillant sous le soleil, se querellant, s'abordant, vociférant parmi les épluchures, la poussière, les odeurs, dans la fumée des cuisines, avec des cris, des jurons, des chants? Les vois-tu... accoudés à ce balcon, au-dessus de la ville de péché, pleine de femmes, de courtisanes, de proxénètes, de castrats et de bardaches, au temps où les grands carrosses de cour roulaient sur les dalles plates et où venaient s'ancrer dans le port les rouges galères d'Espagne?... »

Nous voyons tout cela, en effet, grâce au coup de baguette du magicien. Pourtant, le romancier a beau fouetter son imagination : la ville moderne offusque encore trop les fuyantes visions du passé où s'amuse sa fantaisie. De semblables froissements l'attendent dans les autres villes italiennes, sauf peut-être à Palerme, qu'il a décrite amoureusement. Où donc trouver une cité illustre, toute relevée d'art et de beauté, qui lui épargne ces contacts désagréables et qui, en même temps, lui offre ce qu'il cherche avec passion — l'Italie du XVIIe et du XVIIIe siècle toujours vivante, ou, pour reprendre le titre d'un de ses meilleurs romans, titre véritablement symbolique de son œuvre entière : *Le passé vivant?...*

Or cette ville merveilleuse existe : Venise! Pour Henri de Régnier, on peut même dire qu'il n'existe que Venise, — Venise et ses entours, sa campagne, ses canaux somnolents, ses villas patriciennes, peuplées de statues mythologiques, de grottes et de rocailles, ses petites villes aux nobles architectures palladiennes : Vérone, Bergame, Vicence, — Vicence qui lui a fourni le cadre de *l'Illusion héroïque de Tito Bassi*, — enfin tous ces brillants ou charmants satellites de la Cité anadyomène...

*
* *

Venise! Quelle gageure! Y a-t-il, au monde, une ville, plus banalisée par les touristes, plus fatiguée par la description littéraire! Comment rajeunir ce lieu commun descriptif et sentimental? Comment découvrir du nouveau dans ce « déjà vu, » — qu'on a même trop vu? M. Henri de Régnier l'a tenté, et il y a réussi. Pour lui, ce n'est plus une gageure, c'est la chose la plus naturelle du monde. Très simplement, sans embarras ni grands mots, — sans se mettre, comme on dit, en habit pour la circonstance, — il nous a dépeint une Venise neuve, marquée du

moins à son empreinte personnelle, et qui, grâce à lui, est devenue un des châteaux de l'imagination, à côté de la Venise de Théophile Gautier, de Musset, de Barrès, de Gabriele d'Annunzio.

D'abord, il l'a vue, comme Naples, à travers le mirage littéraire et romanesque des *Mémoires* de Casanova : ville des masques, du carnaval, des joueurs de pharaon, des parties tragiques en gondole, des mystères ensevelis dans les ténèbres des Plombs ou dans les eaux dormantes des petits canaux. Écoutez-le nous parler de cette ville de rêve, pourtant plus réelle que beaucoup d'autres parce qu'elle vit immortellement dans tous les cœurs passionnés et dans toutes les imaginations sentimentales : « Nous ne manquions, dit un de ses héros, aucun des divertissements qu'offre la Ville Voluptueuse. Que d'heures avons-nous passées aux parloirs des couvents de nonnes, à regarder leurs guimpes entr'ouvertes et à écouter leur babil en goûtant des sucreries sèches et en buvant des sorbets! Que de nuits employées, assis aux tables de pharaon, à perdre notre or, ou à gagner les sequins d'autrui! Que de fois, au temps de carnaval, avons-nous parcouru la ville, en folâtrant et en gambadant! Au sortir des mascarades, nos manteaux frôlaient les murs des rues étroites. Les étoiles pâlissaient à l'aube du ciel et, quand nous arrivions aux quais, l'air salin gonflait nos vêtements autour de nous, et nous sentions, sous nos masques peints, à nos visages échauffés, le souffle de sa caresse matinale... »

Les plaisirs de la Ville Enchantée, c'est d'abord ce que Henri de Régnier a vu de Venise. Et puis, comme son Tito Bassi, comédien à la tête exaltée, qui prend trop au sérieux les décors de théâtre, il s'est fait une raison. Il s'est résigné à constater que la fête galante est finie, les feux d'artifice et les lustres éteints. Ce passé délicieux est loin de nous. Il faut se contenter d'en recueillir pieusement les restes, de goûter ce qui en subsiste. En reste-t-il quelque chose, vraiment?... Mon Dieu, oui! presque tout! Regardons bien! il en reste Venise presque tout entière, non pas seulement celle des musées et des antiquaires, à la vie antique et toujours jeune, celle des gondoles et des lieux de flânerie, mais toute une Venise aristocratique et populaire, dont les types ont été consacrés à jamais par *la Commedia dell' arte*.

La Comédie! Les Italiens! Le Carnaval de Venise! Mots magiques qui faisaient perdre la tête à nos pères! Dans toutes nos vieilles villes de province, il y a une place de la Comédie,

dont le nom seul affola des générations de jeunes femmes, de jeunes gens et de militaires. La Comédie et le « Rendez-vous des officiers, » c'étaient les deux pôles des élégances citadines d'alors. Qu'on se rappelle, dans les *Mémoires* de Gœthe, l'arrivée des comédiens français à Francfort, la fièvre de plaisir et de frivolité que la seule présence de Mignon et de sa troupe communiquaient à ces honnêtes Allemands. Qu'on songe enfin à la vogue de la peinture de Watteau et de ses figures masquées. La mascarade, le masque répondent à des instincts profonds et permanents de l'âme humaine. Traverser la vie sous un voile ou sous un visage d'emprunt, la traverser sans y prendre part, en inconnu, en errant, en ne cueillant d'elle que ce qu'elle a de plus exquis ou de plus enivrant, c'est toujours, plus ou moins, le rêve secret de nous tous!... oui, de nous tous! même des mystiques et des saints.

Henri de Régnier sent cela très profondément. Ainsi s'explique sa tendresse complaisante pour les marionnettes de bois ou de carton de la comédie italienne. Depuis Théophile Gautier, qui les a célébrées avec plus de lyrique enthousiasme?... « Oh! l'amusante troupe qu'ils formaient, en leur assemblage bariolé!... Il y avait là Pantalon, avec son pourpoint de drap rouge et sa grande robe de drap noir, et, auprès de Pantalon, Brighella et Tartaglia : Brighella tout habillé de blanc et chamarré de passementeries vertes, avec son masque à moustaches, son escarcelle et son poignard; Tartaglia, en drap vert, rayé de jaune, et portant sur le nez de grosses lunettes bleues. Il y avait là le noir Scaramouche à la figure enfarinée... et le blanc Pulcinello, masqué de noir sous son chapeau de feutre gris... et Rosaura et Giacometta, et Coraline à la jupe de soie verdâtre... et l'élégant Lélio, et Mezzetin et Arlequin et Colombine, Arlequin avec son masque, son serre-tête et sa mentonnière noire et qui arborait au chapeau une queue de lièvre et qui saluait gravement de la batte trois personnages du carnaval de Venise... tandis qu'au milieu d'eux un Centaure cambrait fièrement son torse d'homme barbu sur un corps de cheval aux sabots de corne... »

Mais ils vivent toujours, ces types! M. de Henri de Régnier les retrouve sur les places et les placettes, au tournant de tous les *calli* de Venise! Il entre dans un café, — et voici que surgit devant lui « un grand diable maigre et dégingandé, un vrai Vénitien du temps de la Sérénissime République, du temps de

Gozzi et de Casanova... Il a le visage long et jaune, muni d'un grand nez dont se rapprochent deux yeux fureteurs et vifs et qui domine une bouche mince et sinueuse, à la fois bavarde et secrète. De ce visage il semble masqué. Cela lui donne une mine de comédie où il y a de la verve, de la finesse et du mystère... » Et cet étrange revenant, c'est le signor Tiberio Prentinaglia, antiquaire et guide à l'occasion, pour qui la plus moderne et la plus contemporaine Venise n'a point de secrets! A côté de lui, passent, ou bien défilent dans sa boutique, des types de millionnaires ou de désœuvrés non moins modernes, en qui l'imagination sagace du romancier découvre et ressuscite les grands seigneurs étrangers ou les sénateurs vénitiens d'autrefois, — les amants qui, comme Candide, traînent par les canaux leur désespoir d'amour, et qui, finalement abandonnés, se consolent à la façon de Pâquette et de Frère Giroflée, — la mort dans l'âme!...

Bien moins que cela suffit pour émouvoir l'évocateur, le charmer ou le contenter : la seule douceur de vivre dans une ville silencieuse, où tout caresse la fantaisie et les sens, où tout les exalte. Etre simplement un citoyen de Venise, y être chez soi, y avoir dans sa poche la clé de son logis, cela comble tous ses désirs. Il n'aspire à rien de plus qu'à jouir d'une chambre ou deux, dans une vieille maison, sur un canal écarté et paisible, une vieille maison aux murs stuqués, aux plafonds peints de couleurs tendres ou éclatantes, aux meubles ventrus et surchargés d'applications et de dorures, avec un lustre de verre filé, un portrait masqué de Longhi, un buste ou un bibelot sur une commode, un écritoire, un plateau de laque, une coupe de Murano... Et puis, au sortir du vieux logis, s'en aller flâner chez l'antiquaire, boire un punch au kermès sur les banquettes de velours rouge du café Florian, en fumant un *virginia* et en considérant, à travers la plaque de cristal qui le protège, le Chinois peint à fresque sur le mur... De là, s'en aller prendre le soleil et promener sa mélancolie dans quelque jardin minuscule et secret. Henri de Régnier connaît tous les jardins de la ville et de ses faubourgs. Il les a chantés et décrits en traits inoubliables. Rien qu'avec les pages qu'il leur a consacrées, on pourrait composer une anthologie pleine de couleurs, de lumière et de parfums, qui s'intitulerait : *les Jardins de Venise*.

Par-dessus toutes ces images brillantes flotte comme un voile d'illusion triste et douce... La lagune, à l'infini, se moire de

toute la féerie de ses nuances; au loin, le dôme de la Salute resplendit comme au bout d'une avenue triomphale. Les cloches de l'*Ave Maria* roulent sur l'eau morte leurs ondes sonores. C'est une minute délicieuse, presque divine. Et puis les mouvants tissus de reflets et de vapeurs se défont, pâlissent, s'évanouissent, la symphonie des cloches n'est plus qu'un murmure dans le vent. Devant le crépuscule qui tombe, les yeux assombris se tendent vers la splendeur éteinte, le cœur abandonné et vide sanglote et se désespère. Rien ne lui est plus, rien n'est plus... Rien n'est...

***

Cette impression finale que nous laisse l'Italie d'Henri de Régnier, elle rejoint l'impression de désenchantement et de nihilisme épicurien qui se dégage de son œuvre tout entière.

Ses amants de Venise, comme ses amants de Rome, ou périssent de male mort, ou meurent sans gloire, à la façon du pauvre M. de Galandot, — ou bien, ce qui est pis, ils se résignent à la médiocrité, à l'esclavage, à une sorte d'infamie décente, pour sauvegarder au moins le misérable bien-être dont ils ne peuvent plus se passer. Les grandes amoureuses de ces aventures passionnelles font presque toutes le mariage d'argent avec le vieillard riche ou le quadragénaire maniaque et fortuné qui assure le yacht et l'automobile. Les amoureux ingénus, comme le naïf Pierrot épris de la perfide Colombine, sont habituellement assassinés par les amants ou les entreteneurs de ces dames. Dans *le Passé vivant*, le comte Ceschini, qui a rêvé d'être un aventurier héroïque et qui promène par le monde une tête de condottière sans emploi, finit à Paris, loin de ses villas, de ses palais, de ses terres et de ses vassaux, dans l'esclavage d'une vieille maîtresse qui est une maîtresse-femme : Hercule en redingote aux pieds d'une Omphale sexagénaire et décrépite...

Si l'on songe à cette déception perpétuelle que le romancier inflige à ses personnages comme aux propres élans de son cœur et de sa fantaisie, une tristesse infinie vous pénètre. De tant d'excursions à travers un des plus beaux pays du monde, à travers les merveilles de l'art et les gloires du passé, qu'est-ce qu'il nous rapporte? Qu'est-ce qu'il offre à notre avidité de voir et de savoir, de jouir et d'aimer sans fin?... Quelque chose comme l'urne de bronze vert, qui, dans *la Double maîtresse*, reste

seule à attester l'existence de l'infortuné et inconsistant M de Galandot. Ses héritiers l'ont placée dans un parc, au centre d'une colonnade, non point par une piété particulière à la mémoire du pauvre homme, mais parce que la mode du jour est aux urnes et aux sarcophages... « La colonnade élevait un demi-cercle de fûts à cannelures autour d'un socle de pierre en forme de tombeau, sur lequel reposait une grande urne de bronze vert, celle que M. de Galandot avait jadis trouvée près de la Porte Salaria et que l'abbé Hubertet avait léguée à François de Portebize. Parfois une colombe venait s'y percher un instant. On entendait, sur le métal, le grincement des pattes écailleuses ou le frottement du bec de corne. Puis l'oiseau s'envolait, *et le vase restait seul debout...* »

Cette urne solitaire, elle apparaît comme le symbole, non pas seulement de l'œuvre italienne, mais de toute l'œuvre douloureuse et splendide d'Henri de Régnier. Oui, c'est bien ainsi que nos neveux la verront : un beau vase de Versailles ou de la Villa Pamphili, vase de marbre ou de bronze, aux flancs duquel l'artiste a sculpté des nymphes et des satyres, des scènes de bacchanales, des triomphes de divinités, et qu'on a posé sur un hautain piédestal, au milieu d'une pelouse et d'une colonnade. Des statues et des architectures admirables, de grandes perspectives royales, peuplées de couples amoureux et de silhouettes héroïques, se groupent et s'ordonnent autour de l'urne altière, qui, de sa bouche béante vers l'azur, semble vouloir aspirer tout le ciel. Mais cette bouche est éternellement insatisfaite, ces larges flancs de marbre ou de bronze, sous les divines broderies des sculptures, ne recèlent qu'un peu de terreau noir et d'herbes sèches. Au cœur du beau vase, c'est un vide affreux.

Ce contraste entre le vide du dedans et les magnificences du dehors, entre la solitude de l'âme humaine, le néant de son effort et la folie de ses rêves, l'essor éperdu de son désir, c'est là une émotion d'art poignante et déchirante qu'aucun romancier et qu'aucun poète ne nous ont donnée avec plus d'acuité, d'intensité, — ni de splendeur, — que M. Henri de Régnier.

LOUIS BERTRAND.

BOLCHÉVISTES DE HONGRIE

III [1]

LA JÉRUSALEM NOUVELLE

I. — AU PARADIS BOLCHÉVIQUE

Des discours enflammés, d'un enthousiasme mystique, annoncèrent à la Hongrie que le règne du bonheur était venu. « L'humanité, s'écriaient les orateurs bolchévistes, n'a jamais eu devant elle un aussi grand devoir qu'aujourd'hui. Jamais encore on n'a vu une tentative aussi grandiose et hardie que la nôtre, pour renverser de fond en comble tous les principes sur lesquels les hommes ont vécu jusqu'ici. Ah! certes, il fait bon vivre à cette époque de tempête, où nous entrons pour la première fois dans un monde inexploré. Impossible de reculer maintenant. Nous avons brûlé tous les ponts. En avant, toujours en avant! De l'ancien monde rien ne doit subsister. Pas de demi-mesure, pas de clémence. L'unique question est de savoir si nous aurons assez de force, de courage et de volonté, pour jeter par-dessus bord toute sensiblerie inutile. Oui, camarades, nous aurons cette énergie, en nous rappelant notre enfance, nos habitations malsaines, notre sombre misère et notre jeunesse sans joie. De l'audace et de la confiance! Et qu'une seule passion nous anime : l'amour de la Révolution! »

Ainsi parlaient les prophètes nouveaux, sans toutefois s'appesantir sur l'idée que le Prolétaire souverain, étant encore trop débile pour se conduire lui-même, il lui fallait des maîtres, des

Copyright by J.-J. Tharaud.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1920 et du 15 avril 1921.

tuteurs, des hommes de bien qui le mèneraient au bonheur à leur manière, malgré lui s'il le fallait. Et l'on se mit à la besogne.

L'idéal eût été assurément de décapiter d'un seul coup aristocrates et bourgeois; mais cette opération radicale offrant des difficultés, il fallut se contenter de leur rendre la vie impossible. On décréta que personne ne pourrait prendre part à une élection quelconque, sans présenter une carte d'adhérent à un syndicat d'ouvriers. C'était mettre d'un trait de plume tous les bourgeois hors la loi. On confisqua leurs dépôts dans les banques, et sous les menaces les plus sévères, ils furent sommés de verser aux caisses de l'État, dans un délai de quinze jours, leur or, leurs bijoux, leurs objets d'art et toutes leurs valeurs étrangères. Plus tard on les obligea même à livrer linge et effets, et à ne garder pour eux qu'un vêtement, trois chemises, quelques chaussettes et une paire de souliers. Dans leurs maisons ou leurs appartements ils durent se contenter d'occuper une pièce ou deux, laissant le reste à la disposition d'inconnus qui venaient s'y installer. Un homme de confiance, désigné pour chaque immeuble, et à l'élection duquel participaient seulement les prolétaires de la maison, faisait à la fois figure de policier et de concierge, expulsait ou installait, suivant son bon plaisir, qui bon lui semblait au logis, tranchait les différends qui pouvaient s'élever entre les nouveaux locataires et les anciens occupants, touchait les loyers pour le compte de l'État, estimait les besoins de chacun, distribuait les bons indispensables pour se procurer quoi que ce fût dans les magasins de la ville, et tenait tous les habitants sous la perpétuelle menace d'une dénonciation aux tribunaux des soviets.

Dès les premiers jours du régime, tous les stocks de marchandises ayant été déclarés biens communaux, des contrôleurs soviétiques s'installèrent dans chaque boutique à côté des commerçants. Un bas prix fut établi pour tous les articles de vente; mais afin d'empêcher tout ce qui n'était pas prolétaire de profiter de ces prix de faveur, il fut encore spécifié que nul n'aurait le droit d'acheter le moindre objet s'il n'était porteur d'une carte syndicale et du permis délivré par le concierge. On vit alors des femmes de la haute société se faire écuyères dans les manèges ou tourner dans les cinémas, pour obtenir ces fameuses cartes sans lesquelles on ne pouvait vivre. D'ailleurs, au bout de peu de temps, personne ne reçut plus rien du tout,

les magasins ayant été vidés en quelques jours, et les commerçants dépouillés n'étant pas assez fous pour se réapprovisionner, même s'ils en avaient les moyens.

Puis à l'exemple de Lénine on organisa la Terreur : « Camarades, s'écriait Napoléon Pogany, nous envoyons, avec une voix qui doit porter au loin, le message suivant à la bourgeoisie d'ici. Qu'elle sache qu'à partir d'aujourd'hui nous la prenons comme otage. Qu'elle sache qu'elle n'a pas à se réjouir si l'armée de l'Entente fait des progrès, car chaque pas en avant des Serbes ou des Roumains entraînera pour elle de cruelles épreuves. Qu'elle ne manifeste pas, qu'elle ne mette pas de drapeaux blancs aux fenêtres ; sinon, avec son propre sang nous teindrons ces drapeaux en rouge !.. » Des troupes spéciales furent chargées de prouver aux bourgeois que ces paroles du fils du laveur de cadavres n'étaient pas un vain discours. Leur chef, un certain Cserny, pur Magyar celui-là, était un ouvrier en cuir, d'une carrure athlétique. Il avait d'abord servi dans la flotte austro-hongroise ; mais après une rébellion de marins à Cattaro, on l'envoya dans un régiment de hussards, sur le front des Carpathes. Il s'y conduisit bravement. Fait prisonnier au cours de la troisième année de guerre et expédié en Sibérie, il réussit à s'enfuir et rentra à Budapest, en automne 1918, juste à point pour assister à la révolution de Karolyi. Aussitôt, il prit la tête des marins déserteurs qui se trouvaient dans la ville, et par son énergie et surtout l'ascendant de sa force herculéenne, il exerça vite sur eux une domination absolue. Bela Kun, à son retour de Russie, se mit en relations avec lui, fournit les subsides nécessaires à l'entretien de sa petite troupe, et l'envoya même à Moscou, pour étudier sur place l'organisation terroriste. Cserny revint au bout de peu de temps, initié aux bonnes méthodes, et ramenant avec lui quatre-vingts bourreaux diplômés pour l'instruction des Hongrois. Un Juif russe, Boris Grunblatt, et un cambrioleur serbe, du nom d'Azeriovitch, étaient chargés, à Budapest, de lui recruter des hommes. Il n'acceptait dans sa bande que des gens bruns de cheveux et de peau, car il trouvait les blonds trop sensibles. Les recrues devaient s'engager par serment à exécuter de sang-froid n'importe quelle sentence de mort. Toutefois la pendaison, qui exige un tour de main particulier, était réservée à quelques privilégiés.

La troupe grossit rapidement. De deux cents hommes qu'elle

était au début, elle en compta bientôt sept cents, casernés pour la plupart au palais Batthyani, devenu « caserne de Lénine » d'où le nom de « Lenin-fiuk, » de gars de Lénine, qu'ils se donnaient. Vêtus de cuir des pieds à la tête, casquette de cuir, veste de cuir, culotte de cuir, guêtres de cuir, le fusil à l'épaule, un browning et un couteau à saigner les porcs à la ceinture, ils ajoutaient à cet attirail guerrier des grenades à main quand ils allaient en mission. De jour et de nuit, montés sur des autos-camions, ils parcouraient la ville, entraient dans les maisons, visitaient les appartements, arrêtaient les suspects dénoncés par les hommes de confiance, et emmenaient les otages désignés par le Service des Recherches politiques qui siégeait au Parlement. Le palais Batthyani étant bientôt devenu trop étroit pour les abriter tous, une partie alla s'installer au palais Hunyadi; d'autres élurent pour domicile l'École normale d'instituteurs. Des canons, des mitrailleuses et des autos blindées défendaient les abords de ces casernes, vraies forteresses du communisme hongrois.

Quant au Service des Recherches politiques, il avait à sa tête un ouvrier chrétien, Guzi ; mais le vrai chef en était un certain Otto Klein, qui avait changé son nom pour celui de Corvin, le plus illustre de Hongrie. D'où sortait-il, ce petit Juif, bossu et scrofuleux, qui, pendant l'interrogatoire de ses patients, s'amusait à leur enfoncer une règle dans la gorge? De quels bas-fonds avait-il émergé à la lumière? Personne, à Budapest, n'a jamais pu me renseigner sur ce point.

Dans les caves du Parlement où travaillaient, si l'on peut dire, ce Klein-Corvin et ses gens, comme au palais Batthyani et à l'École d'instituteurs, on assommait, on pendait, on fouettait à coups de cravache et de cordes mouillées, on vous faisait sauter un œil avec la pointe d'un couteau, on vous taillait des poches dans le ventre, cependant qu'au dehors, devant le soupirail, afin d'étouffer les cris, un acolyte des bourreaux faisait ronfler un moteur d'automobile... Sur toutes ces atrocités, on m'a fait maint et maint récit, où il est fort difficile de discerner le vrai du faux, et ce que la haine et la peur ont encore ajouté d'imaginations folles à une réalité déjà suffisamment effroyable. Voici pourtant un petit lot de faits absolument authentiques, qui pourront donner une idée de l'atmosphère où l'on vécut, quatre mois, à Budapest.

Le dimanche de Pâques, le jeune enseigne Dobsa se promenait sur le Corso, quand des gars de Lénine lui demandèrent ses papiers d'identité. Il les avait égarés. Au palais Batthyani, Dobsa s'informa près du portier où il pourrait se procurer d'autres pièces. Celui-ci l'adressa à un fonctionnaire juif, nommé Schön, qui se mit à l'injurier et à le traiter de coquin. L'enseigne, les talons joints, dans la position militaire, esquissa un sourire, en frappant d'un geste nerveux ses bottes avec sa badine. « Voici un sourire, lui dit Schön, qui va se geler sur tes lèvres. » Et il téléphona à Cserny : « Je t'envoie un gaillard bon à expédier au gaïdès. » Gaïdès, en jargon yddisch, est la corruption du grec « hadès : » envoyer quelqu'un au gaïdès, c'était l'envoyer aux enfers. Là-dessus, Dobsa est mené devant Cserny, qui le fait reconduire à Schön pour supplément d'information. Et Schön de le renvoyer de nouveau, avec ce simple billet : « Expédie-le à l'anglaise ! » Cette fois, cela suffit à Cserny. Des gars de Lénine entraînèrent l'enseigne dans la cave, et lui montrant un gros tas de charbon, ils lui dirent d'y creuser sa fosse. Le jeune homme résiste. On le roue de coups. Le malheureux se mit alors à creuser avec ses mains, et quand le trou fut assez grand, ses bourreaux l'y firent tomber, en lui tirant à bout portant une balle de revolver dans la nuque. Puis on jeta son corps au Danube... Pendant plusieurs jours de suite, on put voir, aux abords du palais Batthyani, une femme qui venait obstinément s'informer du jeune enseigne qu'elle croyait prisonnier : c'était la mère de Dobsa.

MM. Hollan, père et fils, l'un ancien sous-secrétaire d'État, l'autre directeur des chemins de fer, avaient été dénoncés par leur concierge comme suspects d'antibolchévisme, et leur nom figurait sur la liste des otages dressée par le sinistre Otto Klein-Corvin. Une nuit, un auto-camion, conduit par des gardes-rouges, s'arrêta devant leur porte. « Ces deux-là, je vais les chauffer ! » déclara un certain André Lazare, qui dirigeait l'expédition, et auquel Hollan, le père, avait naguère refusé de signer une requête pour le dispenser du service. Les terroristes entrent chez les Hollan, les arrêtent, les font monter en auto. Puis le camion continuant sa rafle, ramasse en route un secrétaire d'État, un juge de la Cour d'assises, des membres de la Cour de cassation, qu'on jette dans le fond de la voiture. Il gelait très fort, cette nuit-là. Un moment, les gars de Lénine se

demandèrent entre eux s'il ne serait pas charitable de tuer ces gens-là tout de suite au lieu de les faire crever de froid. A quoi Lazare objecta que Cserny serait mécontent s'ils semblaient revenir bredouilles. On se mit d'accord pour n'alléger la voiture que de deux voyageurs seulement. Qui choisir? On pensa d'abord au Président de la Cour de cassation, mais Lazare en tenait pour les Hollan. A l'entrée du pont suspendu qui relie Bude et Pest, il fit arrêter la voiture, et mettant pied à terre, avec un agent secret et quatre gardes-rouges, il ordonna aux deux Hollan de sortir du camion, et renvoya l'auto à l'autre extrémité du pont. La petite troupe descendit sur la berge du Danube, alors tout encombrée de perches et de mâts, amenés là par bateaux pour servir à la décoration de la ville, car on approchait du 1er mai. Cela rendait fort difficile de gagner le bord de l'eau. Lazare fit remonter son monde sur le pont, et à la hauteur du premier pilier, il commanda aux Hollan de se tourner face au Danube. Lui-même se plaça derrière le fils; un garde-rouge derrière le père; et à coups de revolver ils abattirent les Hollan. Deux des soldats prirent les cadavres par la tête et par les pieds, les balancèrent au-dessus du parapet et les précipitèrent dans le fleuve. Ensuite, fumant et riant, tous regagnèrent à l'autre bout du pont le camion qui les attendait.

Trois officiers de gendarmerie avaient été dénoncés par un de leurs subordonnés comme suspects de menées contre-révolutionnaires. Cserny les fit arrêter. Vainement, pendant plusieurs jours, il essaya d'en tirer des aveux. A bout de patience, le tribunal les condamna à mort; et l'on demanda aux gardes-rouges de service dans la salle, lesquels d'entre eux voulaient se charger de cette exécution. Cinq s'offrirent aussitôt. Il était environ minuit. Après des outrages et des supplices sans nom, les trois gendarmes furent pendus au tuyau du calorifère qui traversait la cave. Cela fait, les exécuteurs invitèrent par le soupirail le chauffeur de leur camion qui stationnait dans la rue, à descendre voir le spectacle. L'homme descend. Ils lui disent, en lui montrant leur ouvrage : « Tu n'oserais pas faire ça, toi? » Sur quoi, l'autre, sans répondre, grimpe à l'échelle et soufflette le pendu...

Mais c'est assez de ces histoires atroces, qu'on pourrait multiplier, s'il n'était superflu, après ces trois exemples, de montrer par d'autres faits où la bestialité des hommes, en temps de révolution, peut atteindre.

Toutes les usines occupant plus de dix ouvriers, avaient été socialisées. Les directeurs, les ingénieurs pouvaient y conserver leur place, s'ils acceptaient le nouvel ordre de choses, et dans ce cas on leur donnait le salaire maximum de trois mille couronnes par mois. Mais il restait entendu que le jour où le régime aurait atteint son point de perfection, ils ne seraient pas plus payés que les autres ouvriers. Naturellement les bénéfices étaient attribués à l'État. Mais de bénéfices, il n'y en eut point. Tout revenait à des prix fabuleux; et pour ne citer qu'un exemple, une pièce de vingt centimes coûtait à l'État fabricant le double de sa valeur nominale. Bientôt les Commissaires du peuple durent reconnaître, eux-mêmes, que leurs méthodes ne donnaient pas ce qu'ils avaient espéré. « Quand j'examine les résultats, déclare le commissaire Varga dans une séance du Conseil économique, je suis bien obligé de constater qu'ils sont le plus mauvais possible. En ce qui concerne les mines, la production a diminué de moitié. En ce qui touche l'industrie, les pertes vont de trente à plus de soixante pour cent. Et si j'en recherche les causes, je ne les trouve pas seulement dans le manque de charbon et de matières premières, mais dans le fléchissement du travail individuel. Sous le régime capitaliste, si l'ouvrier ne fournissait pas le rendement qu'on exigeait de lui, il était tout simplement renvoyé. Nous avons renoncé à cette brutale discipline; une autre conception est en train de se former, mais elle est lente à s'établir. Quand l'ouvrier comprendra-t-il que, sans un travail assidu, il ne saurait satisfaire à ses besoins? En attendant, force nous est de revenir à une diminution des salaires pour une tâche insuffisante... » Aux derniers jours du bolchévisme, la production était tombée si bas que pour la relever un peu, on se remit à payer les ouvriers, non plus à la journée ou à l'heure, mais aux pièces et suivant le travail qu'ils avaient réellement effectué. C'était rétablir dans les faits l'ancien régime du salariat qu'on avait voulu supprimer.

Même aventure en matière de finances. La saisie de l'argent et des valeurs dans les banques, la vente des stocks de marchandises qui emplissaient les magasins, la confiscation des biens d'église, fournirent d'abord quelques ressources. Mais cet argent fondit vite à payer aux ouvriers des salaires exorbitants, et aussi à entretenir les innombrables fonctionnaires soviétiques, qui, du jour au lendemain, avaient surgi par miracle. (C'est, en

effet, une fatalité attachée à ces régimes qui ne cessent d'en appeler à la conscience des travailleurs, de multiplier à l'infini les services de contrôle, et de créer rapidement une nouvelle classe privilégiée, plus nombreuse et bien autrement stérile que l'ancienne bourgeoisie.) Le reste de l'argent fut employé à soutenir la propagande communiste, en Autriche, en Roumanie, en Tchéco-Slovaquie, en Allemagne surtout, où les fonds envoyés par Bela Kun subventionnèrent les émeutes de Hambourg et la révolution de Munich. Ajoutez à cela le vol, les dilapidations, les sommes difficilement appréciables, qu'en prévision des mauvais jours de prudents amis du peuple mirent à l'abri à l'étranger. Les caisses se trouvèrent bientôt vides. Et l'on put voir cette chose comique : deux mois à peine après l'établissement de la dictature prolétarienne, le gouvernement soviétique, qui traitait les bourgeois de parasites et d'exploiteurs, invitait ces mêmes bourgeois à remettre dans ses banques l'argent qu'ils pouvaient avoir encore, et leur promettait en échange un intérêt de huit pour cent, le double de celui qu'ils recevaient autrefois !

Dans cet extrême embarras, le Gouvernement des Conseils pensa tout naturellement à fabriquer des billets. Mais les presses et le papier bleu à filigrane de la banque austro-hongroise étaient à la Monnaie de Vienne. Force fut donc, pour ces nouveaux billets, de se servir d'un papier blanc quelconque et de recourir aux imprimeries ordinaires. Cet argent blanc, comme on disait pour le distinguer de l'argent bleu, devint l'argent officiel; et sous les peines les plus sévères, les gens qui possédaient encore des billets bleus durent les échanger dans un bref délai contre les coupures nouvelles. On espérait ainsi faire rentrer dans les caisses de l'État une monnaie qui, si dépréciée qu'elle fût, était cependant la seule qui valût quelque chose à l'étranger. Mais les Soviets eurent beau se vanter de donner pour caution à leur papier, non pas la vaine garantie d'une réserve métallique, mais les ressources mêmes et tout le travail de la nation, personne ne fut dupe : tout le monde voyait trop bien que ces ressources mal exploitées étaient devenues inexistantes, et chacun fermait sa bourse.

L'activité intellectuelle elle-même, dans ce qu'elle a de plus spontané, la littérature et l'art, fut socialisée elle aussi. L'État exerçait son contrôle sur toutes les productions de l'es-

prit par le moyen d'un groupe de censeurs choisis parmi les écrivains, et renouvelé tous les six mois. Des représentants des Soviets surveillaient à leur tour ce comité, car c'est un fait bien connu, déclarait un des Commissaires pour la littérature et les arts, que les écrivains arrivés sont infailliblement enclins aux idées conservatrices. Les créations intellectuelles furent distinguées en deux catégories. La première comprenait tous les ouvrages acceptés, imprimés et répandus par le gouvernement des Soviets, parce qu'ils propageaient ses principes. La seconde se composait de travaux plus simplement destinés à satisfaire le goût du public. Les littérateurs de la première catégorie recevaient le salaire maximum affecté aux ouvriers spécialistes. Quant aux auteurs de volumes qui ne se proposaient que de plaire, ils travaillaient à leurs risques et périls. Tant pis, si leurs ouvrages n'avaient pas de succès; mais, en cas de grosse vente, le bénéfice qu'ils en pouvaient retirer ne devait dépasser en aucun cas le maximum du prix fixé par le gouvernement pour ses volumes de propagande. Cela, disaient les moralistes, afin de ne pas encourager la littérature mercantile.

Dans la réalité, les choses se passèrent un peu différemment. Il y eut d'abord le groupe des amis, ceux dont les Commissaires étaient sûrs, et qui touchaient mensuellement de brillants honoraires, sans qu'on exigeât rien d'eux, par respect pour un génie qu'on ne pouvait contraindre à produire. Il y eut ensuite le groupe de ceux qui travaillaient sur commande de l'État, et qui, fournissant quelque chose, touchaient naturellement un peu moins. Il y eut enfin les artistes (et c'étaient les meilleurs de la Hongrie) dont les œuvres ne pouvaient être qu'hostiles aux idées nouvelles : ceux-là ne recevaient que le plus bas salaire, et encore sous la condition de ne plus écrire ni peindre ! Théâtres, cinématographes, lieux de plaisir devinrent gratuits. Il fallait seulement, pour entrer, montrer sa carte syndicale. Une commission spéciale fixait le programme des spectacles; et à la fin de la représentation, un conférencier célébrait les beautés du bolchévisme. Mais comme personne ne restait pour l'entendre, on mit le prône aux entractes.

A l'Université, la plupart des professeurs chrétiens avaient été expulsés. On les remplaça par de jeunes Juifs, dont beaucoup venaient tout juste de passer leurs examens. Les facultés de droit et de théologie, qui ne répondaient plus à rien, furent

naturellement supprimées. Quant au système des examens, on l'abolit pour la raison qu'il entraînait une inégalité tout à fait incompatible avec l'esprit des temps nouveaux. Dans les lycées et les écoles, professeurs et instituteurs furent suspendus pendant quatre semaines, le temps de suivre un cours d'instruction bolchéviste. Après quoi, les camarades instructeurs (comme on les nommait maintenant) se trouvèrent autorisés à reprendre leur fonction. Dans chaque école, un Directoire composé de dix élèves veillait à la pureté de l'enseignement communiste, proposait aux Soviets les révocations nécessaires, ou signalait au tribunal, comme empoisonneurs de la jeunesse, les maîtres qui avaient prononcé quelque parole imprudente. Le latin et le grec avaient été rayés des programmes, et les livres classiques de la Société Saint-Étienne envoyés au pilon. D'instruction religieuse il n'était naturellement plus question ; et comme une théorie, très en honneur parmi les bolchévistes, attribuait les principaux maux dont souffrait la famille d'autrefois à l'ignorance où les enfants étaient laissés des rapports entre les sexes, on institua, pour les garçons et les filles, des cours d'hygiène qui donnèrent lieu à des exhibitions scandaleuses, tantôt dans les hôpitaux, tantôt dans de soi-disant musées d'art plastique, tantôt au cinématographe, le tout accompagné de discours sur l'amour libre.

Officiellement toutefois, le bolchévisme se défendit de vouloir rien entreprendre contre l'exercice des cultes et la liberté de conscience. Les Juifs de la république soviétique n'entendaient pas être accusés de mener contre le Christianisme une guerre de religion. Ce n'était d'ailleurs que prudence dans ce vieux pays chrétien, où catholiques et protestants demeurent très attachés à leur foi. Kunfi, le commissaire du peuple à l'instruction publique, protesta par décret que le Gouvernement des Conseils laissait à tout le monde la liberté de ses croyances; que les églises et autres bâtiments religieux ne seraient pas convertis en cinémas, théâtres ou cabarets; qu'on ne changerait rien au mariage ni à la vie de famille, et que la République n'avait jamais eu l'intention d'établir la communauté des femmes. Curés, pasteurs et rabbins durent lire à leurs fidèles ce mandement laïque, qui montre bien l'état d'esprit alors régnant en Hongrie, et qu'au regard des plus simples le bolchévisme apparaissait comme une volonté de ruiner tout ce que le temps et la vie ont fondé sur la pensée et le sentiment chrétiens...

Quelques semaines avaient suffi pour jeter bas, à Budapest, le vieil ordre séculaire. Des gens qui n'éprouvaient ni scrupules ni regrets à sacrifier un monde auquel ils demeuraient profondément étrangers, avaient tout bouleversé pour reconstruire à leur guise. Une Jérusalem nouvelle s'élevait au bord du Danube, sortie du cerveau juif de Karl Marx et bâtie par des mains juives. Depuis des siècles et des siècles, à travers tous les désastres, le rêve messianique d'une cité idéale, où il n'y aura ni riches ni pauvres et où règneront la justice et l'égalité parfaites, n'a jamais cessé de hanter l'imagination d'Israël. Dans leurs ghettos remplis d'une poussière de vieux songes, les Juifs sauvages de Galicie s'obstinent toujours à épier, les soirs de lune, au fond du ciel, quelque signe avant-coureur de la venue du Messie. Karl Marx, Bela Kun et les autres ont repris à leur tour le rêve fabuleux. Seulement, las de chercher au ciel ce Royaume de Dieu qui n'arrive jamais, ils l'ont fait descendre sur terre. L'expérience a montré que leurs anciens prophètes étaient mieux inspirés en le plaçant dans la nue.

II. — DANS LA CAMPAGNE HONGROISE

Budapest n'est pas la Hongrie : la vraie Hongrie, c'est la campagne, le grand pays du blé et des vastes herbages où paissent en liberté les troupeaux. On y fait des lieues et des lieues sans jamais rencontrer la moindre maison isolée. Cette belle contrée, où la terre est si fertile, donne par moments l'impression d'être presque inhabitée. Jadis il n'en était pas ainsi. Du temps des Anjou et des Hunyade, on voyait partout des fermes, des châteaux, des monastères; mais les Turcs, il y a trois siècles, ravagèrent tout cela. Le pays redevint un immense pâturage, et à la place de la ferme bien bâtie, on ne vit plus dans la campagne que la hutte de roseaux où s'abritait le berger, et quelques gros villages où les paysans se rassemblaient pour se mettre à l'abri du janissaire et du spahi. Depuis deux cents ans que les Turcs ont été chassés de Hongrie, l'aspect des choses n'a pas beaucoup changé. Sans doute les terrains de culture ont peu à peu remplacé presque partout le steppe incultivé, mais jamais plus la vie rurale ne s'est dispersée dans les champs. Elle reste toujours concentrée en d'énormes villages, véritables cités rustiques de plusieurs milliers d'habitants, qui se

ressemblent toutes. Les petites maisons basses, badigeonnées à la chaux, avec un long toit de roseaux qui descend en forme d'auvent, s'alignent par files régulières, perpendiculaires à la route, comme les tentes d'un camp avec ses travées profondes. Chaque file ne présente à la rue, pour ainsi dire, que l'épaule, tandis que les façades, les portes, les fenêtres donnent sur une longue cour, que dérobe aux yeux du passant une haute palissade en planches. Évident souvenir d'Asie, désir de protéger l'intimité de l'existence, goût du secret commun à toutes les demeures orientales. Au milieu du village, l'église surmontée de la croix si les gens sont catholiques, ou du coq gaulois si l'on est chez Calvin ; un peu à l'écart, le cimetière dont les tombes se dispersent en liberté, sans clôture, au milieu des acacias, avec le vieux souci de l'Orient d'offrir toujours aux morts ce bien délicieux entre tous : l'ombre des feuilles dans l'étendue embrasée ; puis de nouveau, à perte de vue, l'immense plaine doucement ondulée, avec ses moissons et ses herbages.

Çà et là, dans cette monotonie, une chose retient le regard : la haute perche d'un puits, qui semble un doigt levé pour dire à l'homme et au troupeau : « Approchez-vous, l'eau est ici ! » Elle n'a rien en soi de bien beau; cette sorte de potence, à laquelle pend d'un côté un seau, et qui supporte de l'autre une pierre pour faire contrepoids. Et pourtant, dès qu'on l'aperçoit, les yeux s'attachent sur elle avec une infinie complaisance. Elle vient de si loin, cette perche, avec sa pierre, son seau de bois et le petit carré de planches qui encadre le puits peu profond au-dessus duquel elle se penche ! C'est une de ces inventions qui sont nées avec l'homme et qui ne disparaîtront qu'avec lui. Autour d'elle se rassemble ce qu'il y a de plus primitif, de plus simple dans la vie rurale, et aussi de plus élevé dans la rêverie du Magyar. Toutes les voix confuses, éparses dans le vaste silence, semblent lui obéir et s'accorder sous sa loi. On dirait le bâton de quelque musicien rustique, qui conduit une mélodie agricole et pastorale, un chant limpide comme cette eau que le seau remonte à la lumière.

Ici habite un paysan, l'un des plus nobles du monde, dont les défauts sont aimables et les vertus mêmes plaisantes. Orgueilleux, dominateur et plein d'un dédain tranquille envers les peuples ses voisins, il tient pour assuré que Dieu parle hongrois au paradis. Hospitalier comme personne, jamais il ne demande

à l'hôte qui arrive : « De qui es-tu le fils ? » Pour être bien accueilli, il suffit de bien boire. Silencieux, taciturne même, jusque dans l'ivresse il conserve une dignité parfaite ; mais sur la table du cabaret, la tête dans ses mains, il s'attendrit aux larmes en écoutant le violon du tzigane, d'où le proverbe bien connu : le Hongrois s'amuse en pleurant. D'un tempérament amoureux, avec beaucoup de poésie dans l'esprit, je ne connais que l'Arabe pour célébrer, comme lui, ses amours en vers improvisés, en chansons et en images empruntées à sa vie rustique. Il adore les chevaux, les beaux attelages aux lanières de cuir flottantes, les vêtements brodés de tulipes et d'œillets, le plaisir et la danse ; il dilapide son bien pour paraître, s'endette volontiers et ne met aucune promptitude à payer ses créanciers, non certes par malhonnêteté mais parce qu'il trouve un grand plaisir à les voir enrager. Il abhorre le mensonge, se brouille avec son meilleur parent si d'aventure celui-ci lui a menti ; et son principal grief contre les Allemands et les Juifs, c'est, dit-il, qu'ils ont introduit la fourberie dans le pays. Têtu jusqu'à l'obstination, on arrive malaisément à lui faire admettre qu'il a tort, mais quand on l'a une fois convaincu, c'est de bonne grâce qu'il se rend, sans la moindre arrière-pensée. Dans son ménage il est grondeur, fait le maître bourru, répète avec complaisance : « L'argent est bon quand il est compté, la femme bonne quand elle est battue ; » mais celle-ci, qui ne le tutoie jamais et l'appelle toujours « Monseigneur, » mène tout dans la maison. Le commerce lui répugne : il l'abandonne aux Juifs. Un travail excessif n'est pas non plus son fait : la Providence n'est-elle pas là pour faire produire à la plaine le meilleur blé d'Europe et les plus beaux abricots ? Quant aux vulgaires légumes, il en laisse le soin au maraîcher bulgare. Et ce qui s'accorde le mieux à son tempérament indolent et rêveur, c'est la vie du berger.

Jamais je n'oublierai les longs jours et les nuits d'été que j'ai passés chez les pâtres, au milieu des steppes herbus, restes des anciens pâturages. Rien ne troublait la paix de la prairie que le vol noir et blanc des cigognes, le glissement rapide d'une bande de canards sauvages sur les marais d'eau salée, et le lent mouvement des troupeaux qui vivent ici rassemblés en grandes confréries animales. Tantôt j'allais chez les gardiens de chevaux, — ces petits chevaux hongrois qui fournissaient en ce

temps-là (c'est déjà de la préhistoire) presque toute la cavalerie de nos fiacres parisiens. Comme ils étaient libres et gais dans la vaste pâture, avant de venir mener chez nous leur vie de bêtes parisiennes, pour crever, un jour de verglas, en montant la rue des Martyrs !... Tantôt j'allais chez les bouviers, parmi les bœufs au blanc pelage et aux cornes gigantesques. Et là, ce qu'on voyait souvent, c'était un taureau trop puissant que ses frères, ligués contre lui, avaient chassé à coups de cornes et qui vivait en solitaire, à l'écart du troupeau, plein de fureur et de rancune, remplissant l'air d'un meuglement profond et creusant avec son sabot d'énormes trous dans la terre. D'autres fois, j'allais m'asseoir au milieu des moutons, près du maître berger, dont le bâton, le sceptre pour mieux dire, porte gravé tout le long de son bois une foule de signes mystérieux qui font de cette houlette le registre du troupeau... Au soir tombant, les chiens commençaient leur manège ; les cavaliers en toile blanche, montés à cru sur leurs chevaux, tournoyaient en galops rapides à la poursuite des animaux écartés ; et les immenses troupeaux dociles, se repliant sur eux-mêmes, venaient se rassembler autour de l'arbre mort et du bouchon de paille qui marque la place du campement. Entre le ciel et la terre, quelque cigogne attardée faisait glisser un fantôme de vol, et des milliers d'oiseaux sauvages emplissaient l'air de leurs cris, près des miroirs d'eau morte où s'éteignaient les dernières lueurs du jour. Alors, nous nous asseyions tous autour de la marmite et du ragoût de poivre rouge. Une tradition immuable fixait la place de chacun. On pêchait avec ses doigts dans la sauce écarlate les pommes de terre et les morceaux de bœuf ou de mouton ; et quand le maître-berger jugeait que les uns et les autres, nous avions assez mangé, prenant une motte de terre, il la jetait dans la marmite : le reste appartenait aux chiens. Puis on allumait une pipe ; nous échangions quelques mots ; et à la belle étoile, enveloppés de leurs peaux de mouton, les pâtres s'endormaient dans la paix des premiers jours du monde.

Sur cette antique vie paysanne, que pouvaient les énervements de quelques rêveurs de ghetto ? Et cependant, le pauvre journalier n'aurait pas été fâché de posséder quelques arpents de terre ; et le petit propriétaire aurait vu, lui aussi, avec plaisir le partage des domaines seigneuriaux. Mais les Communistes de Pest, au lieu de partager les terres, firent de ces immenses

biens-fonds des exploitations d'État, destinées à subvenir aux besoins des populations urbaines. Comme par le passé, le fermier et l'ouvrier agricole durent travailler pour autrui. Aussi, en dépit des hauts salaires (un porcher soviétique touchait quinze cents couronnes par mois), les paysans ne montrèrent aucun zèle à travailler sur ces biens nationaux. Quant aux petits propriétaires dont les Commissaires du peuple s'efforçaient de gagner la bienveillance en respectant leurs biens, voire en leur promettant l'exemption de tout impôt, ils subissaient impatiemment le fléau des salaires énormes qu'ils devaient maintenant payer aux journaliers, et la fameuse loi de huit heures de travail qu'on ne pouvait enfreindre sans encourir des amendes. Ils refusaient avec obstination de vendre leur récolte de blé au prix fixé par les Soviets, s'abstenaient d'envoyer légumes et bestiaux sur le marché des villes, et n'ensemencèrent, cette année-là, que juste le nécessaire pour leur consommation personnelle. La conséquence fut que dans cette Hongrie, d'une incomparable richesse en bétail et en céréales, on ne connut jamais dans les villes une pareille disette de vivres. Sur le marché de Budapest, un navet coûtait cinq couronnes.

Pour obliger les paysans à livrer leurs denrées, et surtout pour réprimer les révoltes qui éclataient çà et là, un détachement spécial, recruté parmi les gars de Lénine, fut chargé d'organiser la terreur à la campagne. Ce détachement, d'une trentaine d'hommes environ, avait pour caserne un train blindé, armé de mitrailleuses, toujours prêt à partir et à se porter sur le village où l'on avait signalé quelque agitation suspecte. A sa tête, se trouvait un garçon d'aspect malingre, voûté, phtisique, les mains longues et veineuses, le visage blafard, osseux, avec des yeux de poisson mort, un long nez aplati du bout, une large bouche à grosses lèvres, et d'épais cheveux noirs, rejetés en arrière, qui lui faisaient comme un bonnet de loutre. Tout cela emmanché sur un long cou, où la pomme d'Adam montait et descendait au-dessus d'un col impeccable, car l'homme était coquet. Il s'appelait Tibor Szamuely.

C'était un des trois enfants d'une famille juive de Galicie, émigrée depuis quelque temps en Hongrie, et qui avait acquis une certaine aisance dans un Comitat du nord. Lui aussi, comme Pogany, Bela Kun et la plupart des Commissaires du peuple, il appartenait à ce milieu d'intellectuels insatisfaits, qui

trouvaient que la société faisait une place trop petite à leurs talents. Sans instruction ni don particulier, il s'était découvert la vocation de journaliste, et il avait fait ses débuts dans la ville de Nagy Varad, une singulière petite ville, très caractéristique de la province hongroise, et qui vaut qu'on s'y transporte une minute, au moins en esprit.

Nagy Varad, Grand-Varadin, comme l'appellent dans leurs rapports nos officiers et nos ambassadeurs des XVIIe et XVIIIe siècles, est situé à la limite de la plaine hongroise et de la Transylvanie, au bord d'une rivière marécageuse, la Peczé. C'est une ville de soixante mille habitants environ, dont vingt-cinq mille israélites, où grands et petits propriétaires de la plaine viennent écouler leurs produits, surtout la laine et le blé. Au milieu, une vaste place, qui n'est pas peu fière d'avoir quatre grands cafés toujours pleins. Entrons au hasard dans l'un d'eux. La maison a bon air, une vieille demeure du temps de Marie-Thérèse, badigeonnée d'un enduit jaune, avec un toit à la Mansard, l'aspect honnête et vénérable.

Il est deux heures, trois heures, si vous voulez. Toutes les tables sont occupées. La table de MM. les hussards, la table de MM. les officiers d'infanterie, la table de M. le sous-préfet et des agents du Comitat, la table de MM. les fonctionnaires des chemins de fer de l'État, la table des artistes du théâtre, la table des négociants juifs (laines, cuirs, blés, etc.), la table de MM. les journalistes du journal catholique, la table de MM. les journalistes du journal israélite, qui échangent entre eux leurs articles; et la table des littérateurs, romanciers ou poètes du cru — car Grand-Varadin se flatte d'être une ville intellectuelle, d'où son surnom de Paris-sur-Peczé. Tout ce monde fume, bavarde, joue aux cartes, fait des affaires et disserte devant les innombrables verres d'eau qui accompagnent le café. Soudain la porte s'ouvre. Guêtré de jaune, habillé non sans recherche, coiffé d'un petit chapeau vert, un hobereau des alentours vient de quitter sa calèche, attelée de chevaux nerveux, bien soignés comme lui, et très enrubannés. Il entre, et salué par les bonjours de la table des hussards, il se dirige tout de suite vers la table des marchands de laine, du côté de Pinkas-Kohn ou de Moïse Loew-Hirsch (1), dont on dit que, dans son avidité, la pre-

(1) Lion-Cerf.

mière moitié de son nom est occupée à manger l'autre. Cinq minutes plus tard, après un court dialogue, on voit Pinkas-Kohn ou Loew-Hirsch tirer son portefeuille, et compter au gentilhomme à petit chapeau vert les billets qu'il lui avance sur la prochaine tonte de moutons ou la récolte encore sur pied, cependant que tous les consommateurs du café, MM. les officiers, par-dessus leurs cartes, les Juifs, dans la fumée de leurs pipes ou des cigares, les journalistes, en écrivant leur article sur le marbre, et le tzigane, derrière son violon, suivent avec intérêt cette petite scène bien connue, car elle se répète tous les jours... Si vous repassez dans la soirée, le café est encore plein. L'infanterie boit de la bière, et la cavalerie du vin. Le tzigane un peu las tape le cymbalum, racle sur son violon quelque mélodie plaintive :

La feuille du tremble
Tombe en automne...

ou bien :

Quand j'étais enfant,
Moi aussi j'avais une mère...

Puis tout à coup, sur les onzes heures du soir, nouvelle irruption bruyante du hobereau de l'après-midi, mais accompagné, cette fois, par les acteurs et les actrices du théâtre de la ville. Avec l'argent de Pinkas-Kohn, il a payé son cocher auquel il devait dix mois de gages, et aussi le premier créancier qui s'est trouvé sur son chemin. Ensuite, courant chez la fleuriste, il a fait envoyer un bouquet à la vedette de passage, et le voici maintenant qui revient, escorté comme un Mécène, prêt à répandre sur le café les billets de Pinkas. Le tzigane qui languissait, retrouve à sa vue son ardeur, et attaque aussitôt sa chanson préférée, car il connaît l'air favori de chacun des seigneurs du voisinage :

Qui n'a pas cinq ou six maîtresses
N'a pas une once de cervelle...

Le champagne hongrois coule à flots. Juifs et Chrétiens fraternisent dans une aimable gaîté, quand tout à coup un cavalier fortement éméché, fait son entrée à cheval dans la salle, renverse avec fracas un plateau chargé de verres d'eau, et s'écrie en brandissant sa cravache : « Ça sent le Juif par ici! » Mais notre hobereau se lève, une bouteille à la main, s'approche de

ce gai compagnon, et lui tendant un verre : « Bois, mon cher, lui dit-il, j'ai tapé le Juif, ce matin! » Il fait boire aussi le cheval, appelle le tzigane, verse dans son violon la fin de la bouteille; et comme le malheureux gémit: « O mon seigneur, ô maître divin, ô mon roi (c'est tout l'Orient qui passe!), tu ruines le pauvre tzigane, tu as perdu son violon! » l'autre, tirant son portefeuille, lui donne son dernier billet. Tout le monde est à la joie, et même les commerçants juifs, une minute effarés... Peut-être vous imaginez-vous que Pinkas-Kohn éprouve un grand mépris secret pour ce noceur campagnard? Vous vous trompez tout à fait. Pour lui, ce hobereau reste un être supérieur. Même dans l'ivresse, il le respecte. Depuis tant de générations il a été dressé à courber l'échine devant lui! Ce hussard en goguette représente à ses yeux une élégance aristocratique, une désinvolture à laquelle, lui personnellement, il sait qu'il n'atteindra jamais. Heureusement qu'il a un fils, un fils au lycée de Budapest; et il espère bien qu'un jour, le cher enfant et sa progéniture auront ces façons magnifiques, répandront leur argent avec cette aisance incomparable, sans aucun regret dans le cœur, et soulèveront autour d'eux le respect et l'admiration qu'il éprouve lui-même pour ce sous-lieutenant à cravache!...

C'est dans cette atmosphère de Paris-sur-Peczé que Tibor Szamuely s'initia à la grande vie, singeant les manières de la *gentry*, emplissant de vains bavardages érotico-intellectuels les douze heures de la journée, qui sont longues à Grand-Varadin, accumulant en lui mille rancœurs, mille appétits insatisfaits, et rêvant au moment où quelque chance, l'arrachant aux marais de la Peczé, ouvrirait à son ambition les paradis de Budapest. Cet heureux jour arriva. Il partit pour la capitale, mais il n'y réussit guère. Bien que là-bas, parmi les journalistes, une fausse élégance soit assez naturelle, son affectation de dandysme, et le soin qu'il mettait à éviter ses confrères pauvres pour se lier de préférence avec des gens fortunés, le rendaient peu sympathique. Toujours le monocle à l'œil, et vêtu avec recherche, il passait des journées au lit, quand il n'avait pas de quoi manger. Mais, dans ses lettres à ses parents, il représentait sa situation comme brillante ; et devant ses camarades, qui pourtant n'étaient pas dupes, il posait au fils de famille. Encore s'il avait eu du talent! Mais il en manquait tout à fait; et c'était

une farce qu'on lui jouait souvent, d'épingler sur la muraille, dans la salle de rédaction, quelques lignes de lui ridicules.

Les difficultés de sa vie l'éloignèrent de la capitale. Il resta quelque temps à Fiume, à la solde du Gouverneur, pour lequel il faisait passer de petites notes dans les journaux. Mais toujours travaillé par le regret de Budapest, on l'y vit bientôt reparaître. Aucune feuille ne voulut de ses services. Une agence de presse catholique le prit comme sténographe. Ce qui ne l'empêchait pas de travailler aussi pour les congrès socialistes, dont il livrait ensuite les secrets aux journaux conservateurs. Dans les premiers mois de la guerre, il fut affecté au bureau télégraphique officiel. Il déclarait alors que s'il était contraint de partir au service, il n'y moisirait pas longtemps. Et en effet, il tint parole. Une heure et demie après son arrivée au front (lui-même s'en vantait), il passait à l'ennemi.

En Russie, il rencontra Bela Kun et travailla de concert avec lui, dans les camps de prisonniers, à la propagande communiste. On l'accuse d'avoir fait fusiller bon nombre d'officiers magyars qui ne se montraient pas assez souples. Puis il revint en Hongrie, et Bela Kun le nomma commandant de tous les arrières de l'armée, avec mission de réprimer les mouvements contre-révolutionnaires qui pouvaient surgir en province.

Son activité fut effroyable. Sans cesse, de jour ou de nuit, il montait dans son train ou dans son automobile rouge, accompagné de ses gars de Lénine, tous armés jusqu'aux dents, pour aller faire quelque part une expédition punitive. Tantôt, c'était à Kalocsa, tantôt à Kapuvar, à Sopron, à Csorna, à Püspök-Ladany, à Csegled, à Dunapataï, à Oedenburg, partout enfin où on lui signalait que quelques paysans avaient coupé des fils télégraphiques, attaqué des gardes-rouges, refusé de livrer leur blé ou leur bétail. Il arrivait dans le village, entouré de ses hommes de cuir, qui tenaient à bout de bras des grenades à main. Les paysans dénoncés par le soviet de l'endroit étaient traduits l'un après l'autre devant le tribunal révolutionnaire, composé d'un juge unique, autour duquel se tenaient les compagnons de Szamuely. Lui-même, assis sur une chaise, les jambes négligemment croisées, et fumant sa cigarette à bout d'or, il plaisantait, ricanait, faisait des facéties du genre de celle-ci : « Eh bien ! camarade, qu'as-tu fait ? demandait-il, un jour, à un paysan tremblant de peur. — Rien, Mon-

sieur, je n'ai rien fait, ce sont les autres qui m'ont forcé à marcher avec eux. — Emmenez-le, dit Szamuely en s'adressant à deux gars de Lénine. C'est un pauvre diable, je lui fais grâce... Ne le pendez pas... Fusillez-le ! » Ce jour-là, à Kalocsa, il y eut une exécution nombreuse. Des professeurs, un instituteur, des commerçants, des officiers, et nombre de paysans furent pendus devant les fenêtres du Collège des Jésuites. Une des victimes, dont la corde s'était brisée, s'échappa. On rattrapa le pendu récalcitrant, et de nouveau, on l'accrocha à sa branche d'acacia.

Huit bourreaux diplômés faisaient partie des trente hommes qui suivaient partout Szamuely. Leur chef était un nommé Arpad Kohn Kerekès, âgé de vingt-trois ans, tourneur en fer de son métier, qui, de son propre aveu, a fusillé cinq personnes et en a pendu treize. Mais l'acte d'accusation a relevé contre lui cent cinquante assassinats. Parmi les autres diplômés, il y avait encore Louis Kovacs, Charles Strub, Isidor Bergfeld, Alexandre Vigh, qui pendit huit paysans à Kalocsa, Didier Reinheimer qui en exécuta vingt-cinq à Debreczen, et Arthur Barabas Bratmann qui se distingua à Oedenburg. A l'occasion, Szamuely ne dédaignait pas de nouer de ses propres mains la corde, en beau nœud de cravate, autour du cou du patient, et il trouvait aussi plaisir à la lui faire embrasser. Il poussait le sadisme jusqu'à obliger parfois quelque parent du condamné à tirer lui-même la chaise qui soutenait le pauvre diable. Une fois, il fit défiler, pour l'exemple, les enfants d'une école sur la place où se balançait un triste lot de ses victimes. Une autre fois, il s'arrangea pour faire passer une femme, qui ne se doutait de rien, devant le corps de son mari, tout raide à sa branche d'acacia.

Un jour pourtant, les choses faillirent mal tourner pour lui. C'était à Kapuvar. Suivi de quelques Lenin-fiuk, il entrait dans les maisons du village, appelait le maître du logis, et désignant du doigt un arbre de la route : « Va te placer dessous, » disait-il. Bientôt six hommes et une femme se balancèrent au bout des branches. D'autres exécutions allaient suivre, quand, le fusil à la main, un garde-rouge, originaire du village, écartant les gars de Lénine, s'avança vers Szamuely, et se campant résolument devant lui, dit en le fixant dans les yeux : « Camarade, c'est assez, aujourd'hui, pour Kapuvar ! » Et le sombre regard du soldat lui fit comprendre que peut-être il serait dangereux de continuer

le jeu. Ce jour-là, à Kapuvar, on ne pendit pas davantage.

Chacune de ces expéditions s'accompagnait de rafles de bestiaux, de volailles, de vin, de légumes, de blé, qu'on expédiait par wagons à Budapest. Puis Szamuely rentrait en ville, et on le voyait, au club Othon, le cercle des journalistes juifs, où naguère il avait subi maints affronts, plus dandy que jamais, ses cheveux noirs rejetés en arrière, le veston d'une coupe irréprochable, son éternelle serviette de maroquin sous le bras, serrant les mains d'un air distrait, et paraissant ne reconnaître personne.

III. — LA DÉBACLE DES SOVIETS

Le 1er mai, à Budapest, fut une journée de triomphe et d'angoisse. Ce jour-là, toute la ville parut être peinte en rouge. Ordre avait été donné de teindre en écarlate les anciens drapeaux hongrois, et dans chaque maison les hommes de confiance surveillaient si les locataires avaient suffisamment empourpré les fenêtres de leurs logis. Toutes les statues qui rappelaient les héros surannés de la Vieille Hongrie, Arpad, Jean et Mathias Hunyade, Thököli, Rackoczi, l'évêque Pazmani et bien d'autres, disparurent sous des planches badigeonnées de rouge et des affiches sang de bœuf. Devant le Parlement, le monument de Jules Andrassy, l'homme de Bismarck et de la Triple-Alliance, s'enveloppait d'un échafaudage rappelant un vague temple grec ou une armoire à thora. Sous l'effigie de saint Gérard, apôtre et martyr de Hongrie, un immense tableau écarlate figurait en allégorie le paradis des prolétaires. A l'un des carrefours de la ville, quatre énormes sphères terrestres, qu'on eût dit couvertes de sang, symbolisaient le triomphe mondial de la révolution. Des bustes de Karl Marx, de Lénine, de Trotzki, de Liebknecht, de Rosa Luxemburg, présidaient à la fête, comme les saints des nouveaux jours. Sous une suite d'arcs de triomphe, au milieu des oriflammes, des étoiles à cinq branches, des sceaux de Salomon, on arrivait, par la rue Andrassy, au monument élevé il y a quelque vingt ans pour glorifier le millième anniversaire de l'entrée des Magyars en Hongrie. Des tentures d'andrinople le voilaient également aux regards, et sur les marches se dressait un colossal Karl Marx, entouré de figures allégoriques.

Mais tout ce rouge, tous ces cortèges, tous ces arcs de

triomphe, les feux d'artifice et les discours de cette journée d'apothéose n'arrivaient pas à cacher une profonde inquiétude. Sous la forme du Roumain, une fois de plus l'Amalécite menaçait Jérusalem. Les trois cent mille Russes de Lénine, qui devaient sauver la Hongrie, étaient restés à l'état de fantômes dans leur mirage d'Orient, et à leur place c'étaient les Roumains qui passaient la Tisza, sous prétexte de secourir contre les excès communistes leurs frères de sang demeurés en terre hongroise.

Le lendemain de ce glorieux premier mai, les Soviets apprenaient avec stupeur que les Roumains avaient franchi la rivière, que les Tchèques étaient à Miskolcz ; et l'on voyait déjà des soldats rouges débandés refluer sur Budapest en charrettes et par les trains. Le bruit courut même, dans la soirée, que le Conseil des commissaires du peuple avait démissionné. Mais Bela Kun, informé entre temps que les Alliés désapprouvaient l'avance des Roumains, prenait la parole au Conseil et déclarait qu'il était prêt à mener la lutte jusqu'au bout : « Si nous voulons combattre, dit-il, ce n'est ni pour défendre l'intégrité de notre territoire, ni pour reprendre à notre compte la politique d'oppression des nationalités. Mais nous avons une mission. Dans le combat qui met aux prises, sur toute la surface du globe, l'impérialisme capitaliste et le socialisme bolchéviste, nous prenons part à la bataille. Nous sommes un des soldats de la révolution internationale ; nous devons nous battre pour l'honneur des travailleurs hongrois, pour la cause sacrée du prolétariat universel. Aussi longtemps qu'il y aura la possibilité de tirer un coup de fusil, nous ne déposerons pas les armes, nous ne céderons pas un pouce du sol où le prolétaire est maître... C'est ma croyance superstitieuse que si la dictature du prolétariat est un jour vaincue en Hongrie, c'est qu'elle n'a pas coûté assez de sang... » Pour qui savait l'entendre, ce discours signifiait que les ouvriers hongrois devaient se préparer à quitter les usines, les cinémas, les rues de Budapest, et rejoindre l'armée. Au milieu des applaudissements, l'Assemblée vota d'enthousiasme que la moitié au moins des Commissaires du peuple et des membres du Conseil s'en iraient immédiatement sur le front. D'ailleurs, cette minute d'héroïsme passée, les Commissaires, oubliant leur serment, restèrent paisiblement chez eux.

En grande hâte, on réorganisa l'armée rouge. Et là encore

il fallut en revenir aux vieilles méthodes bourgeoises, fort peu démocratiques, mais qui avaient fait leurs preuves. Et puis, comme disait Bela Kun pour justifier ce retour au passé, « l'immense différence entre hier et aujourd'hui, c'est qu'hier, nous menions la lutte d'en bas ; aujourd'hui, nous la menons d'en haut. Naturellement, le point de vue change, et ce qui hier pouvait être mal devient au contraire bien aujourd'hui... » Les conseils de soldats, l'élection des officiers par les hommes, les discussions politiques et les meetings dans les casernes, tout cela avait été « bon » pour détruire l'ancienne armée bourgeoise ; mais cela était « mal, » aujourd'hui qu'il s'agissait de mettre à la disposition du gouvernement soviétique une puissante force militaire. On reconstitua les cadres, en rappelant au service tous les anciens officiers ; la conscription obligatoire remplaça le système des engagements volontaires ; on remit en usage le code militaire, qui naguère révoltait si fort le sens de la justice des antimilitaristes; des soldats indisciplinés furent passés par les armes ; on rétablit la distinction des grades, et la seule différence entre l'ancienne armée et la nouvelle, c'est qu'à la place d'étoiles au collet, les officiers portèrent désormais des galons à la manche et au képi.

Böhm, le ministre de la guerre, l'ancien représentant de machines à coudre, et Napoléon Pogany, le fils du laveur de cadavres, avaient glissé au second plan. Un ancien officier, le colonel Stromfeld, était devenu l'âme de la nouvelle armée rouge. D'excellente famille bourgeoise, élève de l'École militaire de Vienne, rien ne prédisposait ce Stromfeld aux idées révolutionnaires. Mais après la débâcle austro-hongroise, il se tourna du côté des socialistes d'abord, et des communistes ensuite, avec l'espoir d'utiliser encore une activité militaire que cinq années de guerre n'avaient pas rassasiée, et qui était un besoin de sa nature. C'est le type ordinaire du soldat de métier, qui ne manque jamais d'apparaître dans une révolution, quelle qu'elle soit. Un instant, toute la Hongrie mit en lui sa confiance : les Rouges, parce qu'ils espéraient beaucoup de ses talents militaires ; les Blancs, parce qu'ils comptaient sur lui pour renverser Bela Kun. Il déçut tout le monde : les bolchévistes, qu'il ne réussit pas à conduire à la victoire ; et les patriotes, qui n'avaient pas compris que, pour ce professionnel passionné, le rôle de chef d'État-Major qu'on lui avait donné,

suffisait à remplir toute son ambition et qu'il ne voyait rien au delà.

Pendant ce temps, les troupes françaises, cantonnées à Belgrade et dans la Hongrie du Sud, regardaient, l'arme au pied, Bela Kun et ses amis ruiner toute la vie hongroise, encourager par leur apparent succès les espoirs du communisme en Europe et organiser à leur aise cette armée qu'ils allaient jeter sur les Tchèques et les Roumains. Quelques bataillons auraient suffi pour mettre à la raison ce régime exécré de toute la population; mais l'ordre du Conseil suprême était formel : défense d'intervenir dans les affaires de Budapest. L'ordre était signé Clemenceau, et c'était des troupes françaises qui se trouvaient aux frontières de la Hongrie : aussi, les Magyars sont-ils enclins à faire retomber sur la France toute la responsabilité d'une inaction si funeste à leur pays, comme si nous avions été seuls à prendre des décisions au Conseil! Américains, Italiens et Anglais ne se souciaient aucunement de voir nos troupes s'installer à Budapest, et notre pays s'imposer à toute l'Europe Centrale. En cette occasion, comme en bien d'autres, nous avons été forcés d'agir contre nos intérêts. Mais le grand prestige que la victoire venait de donner à la France, laissait croire trop aisément que dans le Conseil des Alliés elle parlait toujours en maître.

Autre grief. A Szeged, ville importante de la plaine, sur les bords de la Tisza, quelques politiciens magyars avaient formé un gouvernement contre-révolutionnaire, et constitué une petite armée, de six mille hommes environ, avec des soldats et surtout des officiers, accourus de toutes parts pour échapper aux bolchévistes. Avec beaucoup d'amertume, les Hongrois nous accusent d'avoir mal soutenu ce gouvernement et cette armée. Ils oublient tout à fait que, sans notre aide, ce mouvement militaire et politique n'aurait pas même existé. Ce sont des officiers français qui ont été chercher à Vienne, où ils s'étaient réfugiés, les comtes Betlen et Téléki, pour les mettre à la tête du gouvernement de Szeged. Peu de magnats, d'ailleurs, acceptèrent de les suivre, la plupart de ces Messieurs préférant demeurer à Vienne, au fameux hôtel Sacher, où ils mangeaient d'excellente cuisine et perdaient au jeu leur argent. C'est avec un sauf-conduit français, accompagnés par un officier français, que Betlen, Téléki et quelques autres, purent traverser sans encombre la Hongrie de Bela Kun. C'est à l'abri de nos troupes, sous les yeux

bienveillants de notre État-major, qu'ils purent organiser à loisir leur ministère et leur armée. S'ils avaient montré tout de suite plus d'esprit de décision, s'ils avaient perdu moins de temps en bavardages de café et en querelles de personnes, si les quelques milliers d'officiers qui se trouvaient à Szeged, avaient bonnement accepté de servir comme de simples soldats, si tout ce monde enfin s'était mis résolument en marche sur Budapest avec les armes et les munitions que nous leur avions prêtées, ils auraient rallié en chemin tous les paysans du pays et culbuté sans peine la misérable armée bolchéviste alors presque inexistante. Au lieu de cela, à Szeged, on fit de la politique ou la fête; on donna au Conseil suprême le temps de déclarer qu'il ne reconnaissait pas ce gouvernement réactionnaire. Nos officiers se virent contraints de reprendre les fusils qu'ils avaient bénévolement prêtés, et de se tenir désormais sur la réserve. Les Hongrois oublièrent alors les services rendus, pour ne plus voir que notre refus de les aider davantage. La légende s'accrédita d'une trahison des Français, et l'on fit retomber sur eux la déconvenue et l'impuissance des politiciens de Szeged.

Cependant, à Budapest, Bela Kun, encouragé par quelques succès faciles que la nouvelle armée rouge venait de remporter sur les Tchèques, se mit en tête d'attaquer les Roumains, avec l'espoir de rallier toute la nation autour de lui par un exploit militaire. Il croyait d'ailleurs fermement qu'un mouvement révolutionnaire allait éclater à la fois, le même jour, 20 juillet, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France. Aussi choisit-il ce jour-là pour déclencher son offensive. Mais ce jour catastrophique du 20 juillet 1919 fut dans toute l'Europe une journée très paisible. Cette révolution mondiale, en laquelle Bela Kun avait mis un espoir aussi naïf que Karolyi jadis, ne se produisit nulle part. Et pour comble de disgrâce, il dut s'apercevoir tout de suite que son armée ne valait rien.

Les bolchévistes avaient franchi la Tisza. Pendant les premiers jours, l'armée roumaine fit semblant de reculer devant eux; puis passant soudain à l'attaque, elle culbuta les troupes des Soviets, qui perdirent en moins d'une semaine la moitié de leurs effectifs. Le reste repassa précipitamment la rivière. Et à leur suite, les Roumains envahirent la Hongrie, décidés cette fois à réussir contre le bolchévisme cette opération de police, dont le Conseil suprême avait si imprudemment refusé

de confier le soin à nos troupes. Après ce qu'ils avaient souffert durant l'occupation de leur pays par les armées austro-allemandes, il était à prévoir que les Roumains apporteraient avec eux des sentiments tout différents de ceux qui auraient animé des soldats originaires de Touraine ou de Bourgogne. Ce n'est pas seulement le bolchévisme, mais la Hongrie tout entière qui fut terriblement mise à mal. Les Magyars prétendent qu'à elle seule cette invasion leur a coûté autant que les quatre années de guerre. Aussi ne cessent-ils de nous reprocher, à nous autres Français, de ne pas leur avoir épargné cette épreuve. Et pour comble d'ironie, les Roumains nous gardent quelque rancune de les avoir sommés, un jour, en termes assez énergiques, d'abandonner le territoire que nous leur avions laissé envahir!...

Bela Kun avait perdu la partie. Le 1er août, à trois heures, il rassembla les cinq cents membres du Conseil des Soviets. « Les prolétaires, s'écria-t-il, se sont montrés indignes de la révolution. Ils ont lâchement trahi la confiance que nous avions mise en eux. Pour le moment, il faut céder à la nécessité, mais je reviendrai bientôt. Nous ne faisons que remettre à plus tard l'avènement de l'ère communiste, aux jours où le prolétariat sera mieux préparé à recevoir nos idées!... » On dit qu'à ce moment il pleura. Mais l'heure n'était plus, maintenant, ni aux discours ni aux larmes. Les Roumains approchaient. Un train spécial l'attendait, lui et ses amis, à la gare. Il s'empressa d'y prendre place, avec Pogany, Kunfi, Amburger et les autres commissaires juifs du peuple. Seuls, les commissaires chrétiens restèrent à Budapest, dans le gouvernement socialiste qui prenait la suite des affaires, et où nul Israélite n'avait brigué le moindre portefeuille.

Bela Kun passa la frontière, sans être autrement inquiété. Il arriva à Vienne, où le gouvernement à demi bolchéviste qui se trouvait au pouvoir, l'interna pour la forme. Quelques mois plus tard, il s'évadait et gagnait l'Allemagne sous un faux nom. Au moment où il allait s'embarquer dans un port de la Baltique, la police l'arrêta. Le gouvernement de Budapest réclama son extradition : elle ne lui fut pas accordée. Bela Kun alla rejoindre Lénine et Trotzky à Moscou. A l'heure où j'écris ces lignes, il préside à Odessa, avec une dureté féroce, la Commission chargée de maintenir la Russie du Sud sous la tyrannie bolchéviste.

Corvin-Klein, Arpad Kohn-Kérèkès, et quelques autres personnages de moins grande envergure qui n'avaient pas été admis dans le train spécial de Bela Kun, payèrent pour les princes d'Israël qui s'étaient enfuis à Vienne. On les jugea. Ils furent pendus.

Avec une inconscience animale, le chef des troupes terroristes, l'ouvrier en cuir Cserny, se promena paisiblement quelques jours encore à Budapest. Puis soudain, pris de peur, il gagna la campagne. Pendant une semaine, il erra comme une bête traquée dans la forêt de Bakony, où les gendarmes l'arrêtèrent. On le pendit, lui aussi.

Quant à Tibor Szamuely, la nouvelle de la débâcle soviétique vint le surprendre dans la petite ville de Györ, en pleine séance de nuit du tribunal révolutionnaire. Il venait de condamner à mort trois pauvres diables d'ouvriers. Levant aussitôt la séance et laissant là ses condamnés (que personne après son départ n'osa exécuter), il regagna la capitale. Pourquoi, le lendemain, ne prit-il pas sa place dans le train spécial de Bela Kun? Il jugea sans doute plus prudent de s'enfuir en auto. Mais à la frontière autrichienne, des douaniers l'arrêtèrent. Tirant alors un mouchoir de sa poche, il fit semblant de s'éponger le front et se brûla la cervelle avec un petit revolver dissimulé sous la batiste. La Communauté israélite du lieu refusa de recevoir son cadavre dans le cimetière. On l'enfouit à l'écart, et sur la pierre, comme épitaphe, on écrivit au crayon bleu : « Ici a crevé un chien. »

IV. — UN DIALOGUE SANS FIN

Dans la cathédrale de Grenade, où reposent les restes mortels d'Isabelle la Catholique, un curieux panneau de bois peint représente des Maures, coiffés de hauts turbans et vêtus de la gandourah, qui se pressent autour d'une cuve pour recevoir l'eau baptismale, et assurer par là leur salut dans l'autre monde et surtout dans celui-ci... C'est quelque chose d'assez pareil, qu'aux derniers jours du bolchévisme on put voir à Budapest. Jamais depuis les temps lointains où le roi saint Etienne christianisait en masse ses compagnons barbares, il n'y eut autant de conversions en Hongrie. Épouvantés à l'idée des excès qui allaient suivre inévitablement l'échec de l'expérience judéo-

bolchéviste, c'est par centaines et par centaines que les Juifs coururent au baptême : ils se précipitaient à l'église, comme dans une compagnie d'assurances, la plus sûre qu'il y eût au monde.

Leurs craintes n'étaient pas chimériques. Ce que laissait derrière elle la dictature du prolétariat, c'était dans toute la nation une si violente haine antisémite, qu'aujourd'hui encore elle domine tout autre sentiment, même l'humiliation de la défaite et la tristesse de la patrie diminuée. Israël connut alors un de ces tristes moments, comme il en a traversés tant de fois au cours des âges, mais qui dut avoir pour lui un goût de fiel d'autant plus amer qu'il s'était habitué à considérer la Hongrie comme une nouvelle patrie, une terre de Chanaan. D'un bout à l'autre du pays, ce fut une ruée sur les Juifs. Les crimes de Szamuely et des gars de Lénine étaient venus s'ajouter à tous les vieux griefs que les paysans avaient contre eux. Et plus récemment encore, quand les Roumains avaient envahi le pays, raflant tout ce qu'ils pouvaient emporter, on avait vu dans la campagne les Juifs accueillir l'envahisseur avec un empressement servile et il avait semblé monstrueux qu'après avoir été les favoris du bolchévisme, ils le fussent encore du Roumain qui venait mettre à la raison Bela Kun et ses amis ! Il fallut payer tout cela. Maintes choses tragiques se passèrent dans ces endroits où, quelques semaines plus tôt, Szamuely arrivait avec ses porteurs de grenades. Aux environs du bourg d'Orgovany, j'ai traversé tel petit bois d'acacias, bien léger et transparent par un beau jour d'été, où, sans autre forme de procès, les gens des environs pendirent d'un coup soixante-deux bolchévistes, dont la plupart étaient hébreux. Un paysan qui m'accompagnait, et qui avait certainement participé à l'affaire, me dit en me montrant ses mains avec un intraduisible sourire : « Il n'y a pas de sang sur mes doigts, mais il n'y a plus de Juifs au village... »

Des troupes d'officiers, sans solde et sans métier, qui s'étaient donné pour mission de purger la Hongrie du bolchévisme, parcouraient la campagne, pratiquant des exécutions sommaires, pour se venger des vexations qu'eux-mêmes ou leur famille avaient subies pendant le Communisme et l'invasion roumaine. A Budapest, quelques-uns de ces détachements (c'était le nom que se donnaient ces bandes d'officiers) s'étaient installés dans

plusieurs grands hôtels de la ville, dont ils avaient fait leurs casernes. Là encore il se passa des histoires mal connues, des drames rapides et féroces, exactement calqués sur les horreurs bolchévistes, et qui ne sont propres qu'à vous dégoûter de l'humanité, quelle qu'elle soit. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux le rapport d'une mission de Travaillistes anglais, aussi terrible à parcourir que le petit bois d'Orgovany. Et bien qu'il soit, comme toujours, très difficile de départager le vrai du faux, on sent monter de ce papier la même fade odeur sanglante que je croyais respirer, l'autre jour, au milieu des acacias.

Ce paroxysme de fureur se calma peu à peu ; mais j'ai encore pu voir, moi-même, des scènes du genre de celle-ci. C'est le soir. Un café de Budapest. Un de ces cafés toujours pleins, où se passe, là-bas, une grande partie de la vie. Tout à coup, dans la rue on entend courir des gens, des voitures passent à vive allure, et aux portes du café apparaissent des uniformes variés de soldats appartenant aux différents détachements d'officiers Derrière eux, une foule de manifestants affiliés à la ligue antisémite « les Hongrois qui s'éveillent » ou « les Hongrois réveillés. » Dans le café, c'est la panique. On voit des consommateurs se précipiter sous le billard et sous les canapés; d'autres courir aux water-closets; d'autres au téléphone. Mais là, un « Hongrois réveillé » les arrête en disant : « Inutile de vouloir prévenir la police : tous les fils sont coupés. » Pendant ce temps, des officiers circulent de table en table, demandant poliment à chacun de se légitimer, comme on dit, c'est-à-dire de présenter ses papiers d'identité. On reconnaît un Juif rien qu'à la façon dont il se lève avant même qu'on lui ait rien demandé. Aussitôt il est saisi, on se le passe de main en main; et par une opération magique, avant même qu'il soit arrivé à la porte du café, il a déjà perdu en route son portefeuille, son porte-monnaie, sa montre et son étui à cigares. Puis on le jette à la foule qui le reçoit avec des cris et des exclamations diverses, dont je retiens celle-ci : « Cognez-lui sur la tête, pour qu'il ne devienne pas boiteux! » Le café nettoyé, la bande des inquisiteurs salue avec courtoisie le reste des consommateurs, et va recommencer ailleurs son exploit peu héroïque.

Aujourd'hui, ces scènes brutales ont pris fin. Mais le problème juif demeure, et toute la Hongrie se hérisse pour repousser Israël. On veut expulser du pays les cinq cent mille Galiciens

arrivés pendant la guerre; on limite le nombre des Juifs admis à l'Université, pour diminuer leur importance dans les professions libérales qu'ils avaient envahies; on ferme les loges maçonniques, presque uniquement juives; un peu partout, des banques et des coopératives chrétiennes s'organisent pour remplacer l'intermédiaire hébreu; des maisons d'édition et des journaux se créent avec mission de défendre l'intellectualité nationale. Une lutte violente est engagée entre deux âmes et deux races, et voici les propos, les voix alternées qui dominent le bruit quotidien du combat.

— Ah! ces Juifs! s'écrie le Chrétien avec une passion qu'exalte le sentiment de son immense faiblesse devant son formidable adversaire, nous ont-ils assez trompés! Depuis plus d'un demi-siècle, tous nos hommes d'État, libéraux ou conservateurs, catholiques ou protestants, se sont employés à l'envi à leur ouvrir notre pays. Nous avions tellement peur de passer aux yeux de l'Europe pour des Turcs arriérés, pour une population rétrograde! Nous faisions taire nos antipathies profondes, afin de paraître intelligents, modernes, européens, que sais-je! Nous nous mettions un bandeau sur les yeux, et nous déclarions fièrement, à l'exemple des nations civilisées d'Occident, qu'il fallait être un barbare pour s'imaginer que dans la question juive il y avait autre chose qu'une simple querelle de religion. Nous restions sourds aux avertissements de ceux qui nous disaient : « L'Allemagne, l'Angleterre ou la France peuvent se permettre, si bon leur semble, de recevoir des Juifs chez elles avec libéralité. Dans ces trois pays réunis, de plus de cent millions d'habitants, le nombre des Juifs égale à peine celui qu'il atteint dans notre petite nation. Allemands, Anglais ou Français peuvent bien verser dans leur grand lac une bouteille d'encre. Mais nous, si nous versons cette bouteille dans la soupe hongroise, on ne pourra plus la manger... » Nous avons fermé l'oreille à ces conseils de prudence. Nous avons cru naïvement que tous ces étrangers que nous laissions entrer chez nous par milliers, s'assimileraient aisément et deviendraient pareils à nous. Quinze sous suffisaient à opérer un miracle! Pour quinze sous, ils pouvaient changer de nom. Pour quinze sous, un Kohn devenait Bela Kun, un Krammer se transformait en Keri, un Otto Klein en Corvin! A chaque Juif qui changeait de nom, un magyar de plus! disions-nous. Autant de gagné pour notre petite

nation si seule, si perdue, sur les frontières de la civilisation !... Nous ne voulions pas regarder dans leur âme, niaisement satisfaits que nous étions de les voir se déguiser en magyars, parler notre langage, prendre quelques-unes de nos habitudes et beaucoup de nos défauts.

« Au bout de deux générations, ces Juifs sauvages de Galicie devenaient chez nous des personnages. Avec ce sentiment de la famille et de la race si développé en eux, ils se poussaient les uns les autres, prenant pour eux toutes les professions capables d'assurer la fortune et la puissance, et nous abandonnant la pompeuse misère de l'administration, les emplois honorifiques et tous les métiers inférieurs. Voulez-vous quelques chiffres? Dans la Hongrie d'avant-guerre, on comptait à peu près cinq Juifs par cent habitants. Mais sur cent médecins, ingénieurs, avocats ou journalistes, cinquante étaient des Juifs; sur cent commerçants, cinquante-six; sur cent éditeurs, cinquante-sept; sur cent employés de commerce et d'industrie, plus de la moitié encore! En revanche, on n'en rencontrait aucun dans les professions pénibles. A peine auriez-vous pu trouver un forgeron, un maçon, un domestique israélite sur cent ouvriers de cette sorte. A la campagne, le quart de la propriété était tombé entre leurs mains, alors qu'en toute équité ils n'auraient dû en posséder qu'à peine le vingtième. Et là, vous n'auriez pas découvert un seul Juif sur cent ouvriers agricoles... Notre malheureuse nation est devenue à la lettre un pays de fonctionnaires, de hobereaux et de paysans, dominé par une élite de financiers, de commerçants et d'intellectuels juifs. C'est pour le bien de la Hongrie, disaient-ils! Longtemps nous l'avons cru nous-mêmes. Et cela est peut-être vrai, si l'on tient pour un profit un certain progrès matériel, une certaine adaptation aux formes soi-disant supérieures de la civilisation occidentale. Ils ont bâti cette ville de Pest, dont, hier encore, nous étions fiers, et qui s'élève dans notre plaine comme une verrue monstrueuse, un affreux conglomérat de tous nos défauts et des leurs. Ils nous ont jetés dans le courant des grandes affaires de l'Europe, en développant chez nous une vie financière si intense qu'il n'y a plus une oie, plus une poule qui ne ponde pour leur banque. Ils ont également entrepris de dresser notre mentalité aux idées de l'Occident, car la pensée est pour eux une affaire, une occupation profitable comme l'exploitation d'une marque d'autos ou

de machines à coudre. Mais ils ne nous ont présenté qu'une caricature des idées de l'Occident, comme ils ne sont eux-mêmes qu'une caricature des Hongrois. Sans qu'ils s'en rendent compte, leur cervelle déforme toutes les idées qu'ils touchent, et dans ce qu'ils nous ont apporté, un véritable Européen ne reconnaît plus son esprit. Nous sommes abandonnés sans défense à leur malfaisant génie, à tout ce bavardage dont ils nous éblouissent, à leurs journaux, à leurs revues, à leurs pièces de théâtre, à leurs nourritures spirituelles de la plus médiocre espèce, assaisonnées d'épices qui nous emportent le palais...

« Au moins pourraient-ils se vanter d'avoir pris pendant la guerre une part de sacrifices, je ne dis pas proportionnelle à leur importance dans le pays, mais simplement en rapport avec leur nombre? Naguère, ils menaient grand tapage avec leurs sentiments patriotiques, et en toute occasion, pour flatter notre amour-propre, ils se montraient plus magyars que nous-mêmes. Mais, quand l'heure fut venue de prouver leur patriotisme autrement que par des paroles et des articles de journaux, ils n'ont eu qu'une idée, échapper au service et se défiler à l'arrière. Dans les conseils de revision, la moitié des majors étaient des Juifs, et ils ne manquaient pas de prétextes pour exempter un coreligionnaire. Dans l'armée elle-même, la grande masse des paysans étant inapte à fournir des secrétaires et des paperassiers, ce furent naturellement des Juifs qui se casèrent dans ces emplois. Aussi le chiffre de leurs pertes, comparé à celui des Chrétiens, est à lui seul éloquent. Tandis que ceux-ci ont laissé sur les champs de batailles le quart de leur effectif, huit pour cent seulement des officiers juifs sont morts. Les étudiants chrétiens des écoles supérieures ont péri dans la proportion de quarante-huit pour cent, et les Juifs dans la proportion de sept. Quant aux simples soldats, dix-sept pour cent de Magyars sont tombés contre un pour cent de Juifs. Et que représentent ces quelques disparus, si l'on songe aux cinq cent mille émigrants de Galicie, qui, pendant ces cinq années de guerre, se sont abattus chez nous! Enfin, Monsieur, au jour de la défaite, pour nous remercier de les avoir si libéralement accueillis, ils ont tenté de détruire de fond en comble notre civilisation, et ils ont installé chez nous ce bolchévisme dont le mieux qu'on puisse dire est qu'il est, chez les uns, la dernière forme de l'esprit messianique, et chez les autres, une volonté

brutale d'établir le règne d'Israël sur tous les peuples du monde...

— Tout cela, répond le Juif, d'un air apeuré, mais narquois, où glisse le sourire d'Henri Heine, ce ne sont que raisonnements de petits boutiquiers et d'étudiants jaloux qui défendent leur pâtée. Voyons les choses froidement. Grâce à Dieu, vous ne nous détestez pas autant que vous vous l'imaginez. Votre aristocratie tient à nous, puisque nous faisons ses affaires. Votre clergé catholique (votre haut clergé, le seul qui compte s'entend) nous est aussi très favorable : nous administrons ses biens, car sa confiance en nous est complète, et de plus, nous offrons à son zèle une matière à conversion admirable. Quant à vos pasteurs protestants, ils sont trop pénétrés d'esprit biblique pour être délibérément hostiles aux descendants d'Abraham et de Moïse. Soyez francs ! Vos paysans eux-mêmes ne nous détestent pas. A-t-on jamais vu le moindre pogrom en Hongrie ? Les pendaisons de ces dernières semaines sont de tristes accidents, artificiellement organisés, dont nous ne leur tiendrons pas rigueur, car ils en sont au fond innocents... Non, nos vrais, nos seuls ennemis, ce sont vos petits nobles fainéants, vos petits bourgeois timides et paresseux, qui feraient mieux de travailler au lieu de perdre leur temps à cracher sur les Juifs. Commerçants, médecins, avocats, journalistes et étudiants chrétiens ne nous pardonnent pas nos succès. Qu'y pouvons-nous ? Peut-on nous faire sérieusement un grief d'être une race plus énergique, plus subtile que la hongroise ? Est-ce notre faute si au lycée, à l'Université, nous sommes toujours les premiers ? Peut-on nous reprocher d'être des commerçants plus habiles, des industriels plus hardis ? J'ai quelquefois entendu soutenir que notre réussite tient moins à notre intelligence et à notre activité qu'à un certain manque de scrupules. Cela, c'est vite dit ! Mais si je regarde autour de moi, je ne vois pas que la probité des Chrétiens soit bien supérieure à la probité des Juifs. Je vous accorde seulement que notre malhonnêteté a plus d'imagination et d'envergure que la vôtre. Ce qui fait que, donnant de plus grands résultats, elle frappe les yeux davantage. Un exemple. Au cours de la guerre, j'ai connu maint pauvre diable chrétien qui volait l'État de son mieux, en faisant lécher du sel à ses bœufs, afin d'exciter leur soif et de vendre à l'Intendance des bêtes toutes gonflées d'eau. Évidemment un Juif a une autre façon

d'opérer : lui, il fait boire le général. Simple différence de méthode qui ne touche pas au fond des choses...

« Autre grief. Nous ne serions pas seulement de grands perturbateurs de la vie économique, et les sangsues de la nation, mais encore un élément pernicieux pour son esprit et son âme. Nous y apportons, paraît-il, la fébrilité, le trouble, l'érotisme, je ne sais quoi de maladif, d'impatient et d'exaspéré, qui s'acharne à détruire tous les vieux sentiments et toutes les vieilles pensées sur lesquelles on vivait depuis des siècles. Ah! que c'est donc mal nous connaître! Notre grand défaut, au contraire, n'est-il pas une instabilité, une débilité d'esprit, qui nous fait trop facilement accepter les idées et les mœurs des autres peuples? Mais, cher Monsieur, nos pères et nos grands-pères, depuis qu'ils sont installés en Hongrie, croyez-moi, ils n'ont qu'une idée, c'est que leurs fils ne leur ressemblent pas, et qu'au lieu de mener la vie qu'ils ont connue, la vie du commerçant âpre au gain, ils deviennent des cavaliers comme les fils du hobereau dont ils achètent le blé, qu'ils jettent l'argent par les fenêtres avec désinvolture, et qu'en entrant dans un café, ils sachent demander au tzigane de leur jouer leur air favori... C'est nous, hélas! qui avons pris tous les défauts du Hongrois, comme nous prenons tous les défauts des peuples chez lesquels nous nous arrêtons un moment; et, quand on me raconte que les Juifs ont perverti la Hongrie, il me semble qu'on pourrait dire avec non moins de vérité que la Hongrie a pourri ses Juifs. Je reconnais d'ailleurs, pour conclure, que le résultat n'est heureux ni pour les uns ni pour les autres...

« Quant au reproche de vouloir tout bouleverser, qu'il est de mode aujourd'hui de nous jeter à la figure, parce qu'un quarteron de Juifs a mis sens dessus dessous la Russie, et qu'ici même on a vu une bande d'énergumènes se livrer à des actes que tout Israélite réprouve, il témoigne à mon avis d'un bien pauvre sens historique. Il n'y a que peu de Juifs en France, et cependant, il est fort à parier que si la France avait été vaincue, elle aurait connu, elle aussi, une nouvelle Commune. Et même en tenant pour fondé qu'à Budapest, comme à Moscou, le bolchévisme soit notre œuvre, que n'accusez-vous aussi les millions d'imbéciles qui se sont laissé mener?... Au reste, je ne conteste pas que les idées révolutionnaires ont toujours exercé sur nous un attrait presque irrésistible. Nous nous lançons avec

fureur après toutes les idées qui passent, et l'on nous fait croire tout ce qu'on veut. Nous avons cru à la Loi, nous avons cru à nos prophètes, nous avons cru à nos docteurs talmudiques, au Zohar, au socialisme, à toute doctrine qui nous présente un avenir resplendissant. Nous sommes des pies qui nous jetons à l'étourdie sur ce qui brille ; de tristes papillons qui se brûlent au feu des idées. Connaissez-vous une histoire plus riche en illusions que la nôtre ? Depuis des siècles, nous attendons le Messie, et nous l'attendrons toujours. Nous avons cru à des Messie innombrables, et le comique, l'extravagant, c'est que le seul qui se soit présenté avec humilité et sérieux, nous l'avons mis en croix... de peur sans doute, je veux le croire, d'arriver trop tôt, avec lui, au bout de notre rêve. Nos Communistes d'aujourd'hui, ces soi-disant hommes de l'avenir, ce sont les revenants d'un très lointain passé, nos éternels docteurs, nos éternels rabbins, nos éternels prophètes, nos éternels dupeurs. Le Capital de Karl Marx, c'est du Talmud encore !... Mais l'esprit révolutionnaire n'est pas tout l'esprit d'Israël. La vérité, c'est qu'il y a dans notre race un singulier esprit d'à propos, une activité toujours prête à profiter des circonstances. Dans un État ferme et sain, nous sommes Disraëli, le meilleur soutien de la tradition et de l'ordre. Et, par ce même désir de l'action et de la puissance (deux objets qu'on ne saurait distinguer), nous donnons, en des temps troublés, un Trotzky ou un simple Bela Kun.

A ces mots, le Chrétien ne peut se contenir davantage, et coupant la parole au Juif :

— Eh ! c'est bien justement là ce que nous ne pouvons vous pardonner ! En tout pays, vous travaillez pour le bien et pour le mal, avec l'unique souci de réaliser tous les instincts que vous portez dans votre sang. Vous ne vous intéressez qu'à vous-mêmes ; vous êtes une force qui se donne carrière pour le plaisir de se déployer, ou plutôt par impuissance à s'imposer une règle. Vous n'êtes jamais embarrassés par les multiples sentiments que tout un passé particulier a pu créer dans nos âmes, par une tradition inconsciente mais toute-puissante sur nous, et qui peut nous faire sacrifier, en certaines circonstances, nos intérêts personnels et jusqu'à notre vie, pour défendre des choses qui vous demeureront éternellement étrangères. Il y a des réalités que vous comprenez tout de suite et avec une finesse extrême. Mais il en est aussi d'autres, et des

plus importantes, qui tiennent à notre âme, et que vous ne saisirez jamais, — pas plus que nous ne pouvons nous vanter de pénétrer dans vos cœurs. Notre erreur, pendant cinquante ans, a été de croire qu'à notre gré nous pouvions faire des Hongrois avec des Juifs. Cela est impossible. Les plus loyaux parmi vous le reconnaissent et s'en font gloire à juste titre. Chaque homme n'a pas un trésor d'affection collective illimité. Chacun de nous ne peut aimer qu'une patrie à la fois. Vous, vous avez la vôtre, et d'autant plus splendide qu'elle est située dans l'idéal, dans l'espérance et la nue. Mais n'essayez pas de nous tromper et de vous tromper vous-mêmes. Vous pouvez avoir du goût, de la sympathie, de l'attachement pour tel ou tel peuple étranger ; naturalisés, baptisés, vous pouvez être fidèles, loyaux à votre nouvelle religion et à votre nouvelle patrie ; mais cela ne saurait aller plus loin. Vous êtes d'Israël et vous restez, en Israël, les plus nationalistes des hommes. Je ne vous en veux point de cela, je vous en admire plutôt. Toute race a son mystère qui la soutient et la conserve. Vous avez votre secret, magnifique et respectable comme celui de tous les peuples. Souffrez seulement que si nous vous acceptons libéralement chez nous, nous ne nous soucions pas de remettre nos destinées dans vos mains. Je vous accorde volontiers que nous autres Hongrois, nous sommes moins subtils, moins actifs que vous. Nous possédons très peu le sens de cette vie moderne, que vous avez si puissamment contribué à créer à votre image. Mais nous avons une vieille âme, enfantine, généreuse et chevaleresque ; une vieille âme orientale, paresseuse et rêveuse ; un caractère particulier, qui nous vient de nos origines lointaines ; un tempérament national, que nous ont fait mille ans d'histoire. Peu nous importe que, grâce à vous, nous devenions plus pareils, au moins en apparence, à tout le reste de l'Europe. Nous voulons demeurer nous-mêmes, bons ou mauvais, intelligents ou stupides. Nous avons subi trop longtemps votre domination insinuante et tous les faux prestiges dont vous nous avez abusés. Nous les rejetons aujourd'hui. Nous refusons d'être dans notre plaine un bétail mené par des bergers étrangers, même si ces bergers s'appellent Abraham ou Moïse.

Et le Juif qui, depuis deux mille ans, a entendu bien d'autres paroles amères et s'est tiré de bien d'autres mauvais pas, réplique à son tour sans colère :

— Prenez garde de recommencer avec nous ce qui a si mal réussi aux Espagnols quand ils ont expulsé tous leurs Maures et tous leurs Juifs. Il y a cinq siècles de cela, et ils en souffrent encore! D'ailleurs, vous ne pouvez songer sérieusement à nous déporter en masse, comme au temps d'Isabelle. Vous ne voulez pas non plus, je pense, nous jeter tous au Danube. Vos mesures d'exception n'auront d'autre résultat que de nous ramasser sur nous-mêmes et de nous rendre plus forts. Vous allez redonner aux meilleurs d'entre nous ou aux pires, comme vous voudrez, à ceux qui étaient arrivés à la dernière étape du renoncement à Israël, à ceux qui ne sentaient plus tressaillir en eux quelque chose quand on prononçait ce mot « juif » (ou celui, pis encore, par tout ce qu'il renferme de fausse politesse et de ménagement hypocrite, ce mot affreux d' « israélite »), chez ceux-là, dis-je, vous allez faire revivre par la persécution le sentiment de leur race. Moi-même, hier encore, je n'éprouvais que du dégoût pour tous ces Juifs sauvages venus de Galicie avec leur fanatisme insensé et leur saleté répugnante. Je descendais du tramway pour ne pas sentir leur odeur et ne plus avoir sous les yeux ces affreux types du judaïsme. Aujourd'hui qu'on les poursuit, je les tiens pour mes frères en juiverie et je me range à côté d'eux. Je ne suis pas le seul. Je pourrais vous citer maints Juifs qui, pendant le bolchévisme, dégoûtés des excès de nos coreligionnaires, et redoutant des représailles, se sont jetés dans le baptême ; mais aussitôt qu'ils ont vu se produire les violences qu'ils avaient prévues, et des vexations inouïes s'abattre sur leurs frères de la veille, ils ont renié leur reniement et sont redevenus des Juifs... Laissez-moi vous dire un secret. On répète volontiers : faut-il que ces Juifs soient forts pour s'être maintenus et développés dans le monde, malgré tout ce qu'ils ont subi! Ce n'est pas « malgré » qu'il faut dire. C'est grâce à la persécution, et non pas malgré elle, que nous sommes devenus ce que nous sommes. Nous n'avons rien produit de grand que dans la misère et l'épreuve. Notre Bible fut conçue en des temps où nous n'étions que des bédouins pillards, des tribus errantes et menacées. Le jour où nous avons formé un État régulier, notre génie s'est tari. Du fameux temple de Salomon il ne reste aucun vestige, mais il semble qu'il ait eu plus de somptuosité orientale que de beauté véritable. Les Psaumes de David et le Cantique des cantiques sont les seuls monuments durables

que nous ayons de ce temps-là. Sous les Rois, Daniel prophétise, mais il est assez médiocre. Les deux grandes voix d'Israël, Isaïe et Jérémie, sont les voix du malheur et de l'exil. Et le Talmud est né dans l'enfer de Babylone... Croyez-moi, nous ne sommes pas plus intelligents que le reste des hommes : il nous manque la grande invention, l'originalité créatrice. Mais nous avons été malheureux, et par là nous avons acquis un certain mépris des hommes qui nous ont méprisés, le dédain des événements qui nous ont abattus et qu'il a fallu surmonter. Cela nous a donné une vue cruelle et réaliste de l'humanité et des choses, et une adresse incontestable pour déjouer par l'esprit de finesse l'hostilité qui nous entoure. Nous sommes dans la vie de l'Europe un sel, un tonique, un poison, tout ce que vous voudrez, mais nous entrons dans la chimie du monde comme un élément nécessaire et qu'on n'éliminera pas. Nous avons d'énormes défauts; je les connais encore mieux que vous : tâchez de vous en préserver. Nous avons aussi des vertus : à vous de les mettre à profit.

Et la dispute continue entre le Chrétien jamais lassé d'accuser et de se plaindre, et le Juif jamais à bout d'arguments pour se défendre. Vieux débat, vieille rengaine qui alimente depuis des siècles la conversation de l'Occident, quand tant d'autres sujets au cours des âges ont épuisé leur intérêt; éternel dialogue qui se rouvre toujours tantôt ici, tantôt là, toujours actuel et vivant, et dont le dramatique consiste justement en ceci qu'on ne saurait imaginer qu'il puisse jamais avoir une fin.

V. — LE BATON D'AHASVÉRUS

Le jour où je quittai Budapest, on pouvait voir, un peu à l'écart de la gare, de longues rames de wagons immobilisés sur les voies et d'un aspect lamentable. Plus de peinture sur le bois, plus de vitres aux fenêtres. L'herbe qui poussait entre les rails, et la rouille qui couvrait les roues, montraient que ces voitures étaient là arrêtées depuis longtemps. Et pourtant, tous ces wagons regorgeaient de voyageurs. Il y en avait partout, dans les compartiments, les couloirs, jusque sur les marchepieds, hommes, femmes, enfants, causant, gesticulant, criant, se livrant sans vergogne aux plus humbles soins de la vie. Un regard suffisait pour reconnaître des Juifs dans les singuliers

occupants de ce convoi immobile : ces wagons, c'était un ghetto.

Quelques hommes portaient encore l'antique uniforme ancestral, le caftan, le chapeau rond et les souliers éculés. Cependant, chez la plupart, une friperie plus moderne avait déjà remplacé le vieil accoutrement bizarre. Mais, sous ces paletots trop longs, sous ces redingotes étonnantes qui leur descendaient jusqu'aux pieds, je les reconnaissais, tous ces Juifs sauvages, je les retrouvais tels qu'ils m'étaient apparus naguère (ah! d'inoubliable façon) là-bas, dans leur contrée natale.

Naguère, je veux dire il y a vingt ans, j'étais allé dans les Carpathes, sans autre but que d'y chercher le lac dans la montagne et le château légendaire au fond des bois romantiques, quand tout à coup se découvrit à mes yeux un monde dont Bædeker ni Joanne ne m'avaient jamais parlé. Je me vois encore dans le wagon qui m'emmenait le long du torrent de la Vaag gonflé par les eaux printanières, à travers les forêts de sapins, d'où surgissaient très haut dans le ciel des arêtes de glace étincelantes sous le soleil. Au passage, de fois à autre, j'apercevais dans un sentier des paysans slovaques, coiffés de bonnets de fourrure et vêtus de peaux de mouton, avec d'étonnantes braies rouges, serrées autour des jambes par des cordelettes de cuir; des paysannes habillées de peau, elles aussi, jambes nues ou chaussées de bottes, un mouchoir brodé sur la tête, des tresses de cheveux pendant le long des joues, et qui fumaient de longues pipes noires. Et dans les petites stations où notre train s'arrêtait, à ces peaux de mouton, à ces fichus de couleur, à ces braies écarlates, se mêlaient tout à fait étrangement des gens de noir vêtus, chapeaux noirs, caftans noirs, bottes noires et boueuses, tenant tous à la main de vieux sacs de voyage, se bousculant pour grimper dans les wagons, comme si devant eux ç'avait été la roue de la fortune qui glissait sur ces rails, et qu'il fallût la saisir. Tous, ils portaient des barbes non coupées qui flottaient sur leurs vêtements, de longues barbes noires ou rousses, et des papillotes assorties, tirebouchonnant sur leurs joues. Ce qui frappait encore, c'était dans leur visage des yeux d'une mobilité extrême, et dans toute leur personne un remuement perpétuel, une promptitude étonnante. Ils ne marchaient qu'à grandes enjambées et en jouant des coudes avec une brutalité que chacun employait et subissait tour à tour, sans penser à s'en excuser ni à la reprocher à per-

sonne. Tous merveilleusement à leur aise au milieu du dégel, dans la boue qui jaillissait en jets clairs sur leurs houppelandes moisies. Mais le plus singulier de tout, (du moins pour un voyageur confortablement installé à l'abri de leurs assauts), c'était l'espèce de gaîté, le vif entrain de vivre qui sortait de cette foule sordide... J'avais là sous les yeux les Juifs de village perdus dans la montagne, les délégués commerciaux de toute cette Haute Hongrie, de ces pâtres, de ces bûcherons qui n'ont aucune idée de ce qu'est une ville, et qui s'en remettent à ces surprenants bonshommes du soin de vendre leurs produits et de faire leurs emplettes.

Je n'en revenais pas que deux humanités si différentes, ces paysans paisibles, dont le visage ne respirait que simplicité et rudesse, et ces Juifs qui, par leurs regards, leur bruit et leurs moindres gestes, exprimaient tant d'activité d'esprit, pussent ainsi vivre côte à côte. Et ce qui déroutait encore, c'est que ces Juifs par leur costume semblaient appartenir à un monde encore plus archaïque que ces montagnards et leurs femmes vêtus de peaux de bêtes. A chaque station il en montait. Il semblait que le train les attirait, les aimantait, les arrachait à ces solitudes qui n'étaient pas faites pour eux. Quelques instants plus tard, on était étonné de les voir redescendre dans de pauvres stations toutes pareilles à celles d'où ils étaient partis, comme s'il eût été naturel que le train les emportât plus loin, toujours plus loin, vers des pays tout nouveaux...

Oui, quel souvenir inoubliable, cette apparition d'Israël pataugeant dans la boue, le long de cette voie ferrée, sous un ciel nuageux traversé de rais de lumière, comme dans une image de l'Ancien Testament! Montagnes, forêts, rochers, tout cet âpre pays d'une beauté grandiose, quoique un peu monotone, m'intéressait maintenant beaucoup moins que cette foule noire avec ses yeux de feu, ses bottes qui laissaient voir les orteils, et ses tristes lévites crasseuses. Et plus j'avançais dans mon voyage, plus ma surprise grandissait, jusqu'à devenir opprimante. Dans les petites villes où je m'arrêtais en passant, je visitais des rues, des logis empestés, des synagogues où l'on implorait Dieu avec une furie indécente; j'entrevoyais des vies comme jamais je ne pouvais imaginer qu'il pût en exister de pareilles... Évidemment il y avait là quelque chose d'unique au monde, un spectacle auquel rien ne m'avait préparé, je ne sais quel Moyen-Age de la danse de

Saint-Guy, que dis-je ? un débris, un vieux reste de civilisation, qui remontait à Antiochus, à Salomon, au roi David, à Ninive, à Babylone, et qui se conservait ici sous la crasse ! Bref, je ne saurais exprimer la stupeur où me jetait cette humanité baroque, que je croyais découvrir, comme Bougainville un jour avait découvert les Canaques. Je me trouvais devant un spectacle d'un prodigieux intérêt qui me rebutait et m'attirait tout ensemble ; je venais de poser la main sur un nid chaud, et j'en éprouvais à la fois une sensation de tiédeur et de dégoût...

Ce matin, dans la gare de Budapest, les gens que j'avais devant moi, c'étaient exactement les mêmes que j'avais rencontrés, jadis, le long du torrent de la Vaag et dans la plaine galicienne. Que faisaient-ils dans ce train immobile ? Qu'attendaient-ils sur ces voies de garage envahies par les herbes? Eh ! simplement, ils continuaient leur vieille histoire de toujours ! C'était une tribu de ces Juifs, émigrés en Hongrie pendant la guerre, et dont le Gouvernement essaye de se défaire à tout prix en les réexpédiant en masse dans leur pays d'origine. Mais aux frontières de Roumanie, d'Autriche ou de Tchéco-Slovaquie, partout le même ordre est donné. Les chefs de gare refusent de les laisser descendre ou continuer leur voyage. « Nous ne vous connaissons pas, ou plutôt nous vous connaissons trop ! disent-ils à ces pèlerins. Retournez d'où vous venez ! » Alors, philosophiquement, le ghetto ambulant s'en revient à Budapest. Et c'est ainsi que depuis plusieurs mois, ces troupeaux d'Israël vont et viennent sur les voies, image nouvelle et toute moderne du Juif errant d'autrefois, où le chemin de fer a pris la place du légendaire bâton d'Ahasvérus.

En attendant que mon express entre en gare, pour m'emporter à des milliers de lieues de cette étrange vieille histoire, je me promène tout le long de la minable caravane et de ces wagons fourbus, qui font revivre à mon esprit les abris improvisés dans les sables d'Égypte ou sur les rives de l'Euphrate. Certes, ce n'est pas gai, la vue de cette pouillerie, sans gîte, sans foyer, qui n'aurait qu'à mourir de faim si l'Alliance israëlite ne lui envoyait quelques vivres et des secours en argent. Et pourtant, sur cette voie de garage, comme dans les boues de Galicie, et sans doute aussi, j'imagine, dans les déserts du Nil et sous les saules de Babylone, un incroyable élan, une surprenante force de vie, qui n'est pas exempte

d'allégresse, s'exhale de ce grouillement sordide. Tout ce monde a l'air d'être chez lui au milieu de cette misère, s'y agite et s'y ébroue sans en paraître autrement affecté, comme ces oies des villages galiciens qui traversent les mares fangeuses sans y tacher leur plumage. Ma curiosité les distrait et ne les offense aucunement; et même je puis me flatter d'être pour eux, au fond de cette gare, un agréable imprévu. A quoi peuvent-ils bien penser en me suivant de leurs yeux agiles? Peut-être supputent-ils simplement la valeur de mon pardessus ou du cuir de mes souliers. Mais c'est là interpréter d'une façon trop vulgaire ce qui brille, dans tous ces regards, de vie intelligente et narquoise. Ce qu'ils me disent, c'est à peu près ceci : « Eh bien, oui, regarde-nous! Le spectacle en vaut la peine. Tant de confiance dans la misère, cela ne se voit pas tous les jours. Aujourd'hui là, demain ailleurs, peu importe! l'essentiel est de vivre! Aujourd'hui n'est pas très brillant; demain sera peut-être radieux... Où t'en vas-tu? A Paris? Qui sait si au bout du voyage, tu ne nous y retrouveras point? La fortune est si étrange! Ces vieux wagons sans roues et ce train sans locomotive nous y mèneront peut-être avant toi... » Ainsi me parlent leurs yeux pleins de malice. Et près de moi, comme un écho, j'entends la voix du Chrétien qui murmure avec l'accent du désespoir : « Oui, oui, regarde-les! Aujourd'hui là, demain ailleurs; chez eux partout et nulle part! Toujours enragés d'espérance! Le Turc sur la colline de Bude n'était pas plus dangereux que ce Juif ébouriffé, assis là, sur sa valise. Dans le dernier assaut de l'Asie, nous avons été les vaincus. »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

LE GRAND CONTI

III [1]

GUERRE EN DENTELLES

Pendant deux années, Conti joue un rôle assez modeste. Au mois d'octobre 1688, l'armée assiège Philipsbourg, l'un des remparts de l'Allemagne. Le commandement effectif appartient au maréchal de Duras, le commandement nominal au Dauphin, et Conti est simple volontaire.

Comme le duc de Bourbon, il passe la nuit dans la tranchée. Les deux beaux-frères animent les travailleurs par leur exemple et leurs libéralités, et Catinat, qui les voit à l'œuvre, écrit à Louvois : « S'ils n'étaient pas si grands seigneurs, l'on pourrait dire que l'on en ferait de bons colonels. » Ils assistent à toutes les péripéties du siège. Les tranchées cheminent dans un terrain marécageux, où les soldats ont de l'eau jusqu'au genou. Les combats sont si rapprochés, que les combattants croisent leurs fusils à travers les palissades. L'éclatement des bombes embrase la ville. Démolis par les boulets, les bastions s'écroulent. Les assiégés exécutent des sorties. Le 17, à la tête du régiment de Bourbon, Conti et Monsieur le Duc les chargent et les repoussent. Le 29, Philipsbourg capitule.

Bientôt, Mannheim ouvre ses portes. Le 18 novembre, c'est Frankenthal, puis Kaiserslautern, Oppenheim, Worms, Spire, Heidelberg. On voit que Monseigneur a Vauban dans son armée.

Les troupes rentrent dans leurs quartiers d'hiver; et le 22 le Dauphin, Monsieur le Duc et le prince de Conti retournent à Versailles. Les évêques de Metz et de Verdun les reçoivent dans

(1) Voyez la *Revue* des 1er avril et 1er mai.

leurs villes épiscopales. A Meaux, Bossuet « traite à dîner » son ancien élève, « avec une extrême magnificence. » Le 28, vers le milieu de l'après-midi, les princes sont à l'entrée du Bois de Boulogne. Ils descendent de leur chaise de poste devant le château de Madrid, et Louis XIV, venu à leur rencontre, « accable de douceurs » son fils qui lui embrasse les genoux. Pauvre princesse de Conti! Durant toute la campagne, elle a perdu le sourire, presque la parole; avec quelle joie elle accueille, — si l'on ose employer un mot si moderne, — son « permissionnaire! »

La guerre est loin d'être terminée. Au printemps, il faudra repartir. Conti demande vainement au Roi un régiment. Mais il croit « qu'un régiment tire à conséquence, parce que l'on s'y fait des créatures, » et, le 17 avril, au cours d'une audience, il sollicite la faveur de servir en qualité de brigadier. Louis XIV lui dit alors très honnêtement que « cet emploi-là est au-dessous d'un homme de sa naissance. » Conti allègue l'exemple du Grand Condé. Peine perdue! « Il sera volontaire dans l'armée où il croira qu'il y aura plus de choses à voir. »

Le 19 mai 1689, il va rejoindre en Allemagne le maréchal de Duras. Les travaux de la guerre ne l'empêchent pas de suivre les événements de Paris, de s'intéresser au dernier scandale, la rupture du mariage de Mlle de La Force, le romancier à la mode, avec le fils du président de Briou. C'est La Fontaine qui le lui raconte en une longue lettre entremêlée de petits vers rapides, et le bonhomme ne lui en fait part que *sub sigillo confessionis*, « comme je ferais, dit-il, à mon confesseur. »

A partir de 1690, Conti a le grade de maréchal de camp. En 1690, il est, sur le Rhin, l'un des principaux lieutenants du maréchal de Lorge; il l'est encore en 1691, après avoir pris part au siège de Mons, que dirige Louis XIV lui-même. Il y a si peu de chose à dire sur le rôle de Conti pendant ces deux campagnes, que Massillon ne les mentionnera pas dans son oraison funèbre. Ce ne sont que petits faits d'armes, miettes de l'histoire.

Ce que souhaite Conti, ce sont des occasions de se distinguer à de grandes batailles, aux côtés d'un grand capitaine. A Luxembourg, vainqueur au combat de Leuze, le 18 septembre 1691, il envoie ses compliments et il ajoute : « J'ai bien peur que vous n'eussiez pas autant d'envie de me voir sous vos ordres que j'en aurais d'y être. J'espère pourtant que ma bonne volonté viendrait au secours de mon ignorance. » Moins d'un an encore,

et le prince de Conti deviendra le « brillant second » du maréchal de Luxembourg.

***

Il est fort possible que, durant l'hiver 1692, Luxembourg ait parlé en faveur de Conti. « Outre l'amitié, explique Saint-Simon, ce prince ménageait fort ce maréchal, pour en être instruit et vanté, dans l'espérance d'arriver au commandement des armées, et la débauche avait achevé de les unir étroitement. » Le 3 mai 1692, il a été nommé lieutenant général.

La campagne débuta par un coup d'éclat, la prise de Namur investie par quarante mille hommes que commandait Louis XIV. En même temps, une armée deux fois plus nombreuse, confiée au maréchal de Luxembourg protégeait les assiégeants, dans le cas où le prince d'Orange, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre, qui s'était joint à la coalition, eût tenté de venir au secours des assiégés. Conti était dans l'armée de Luxembourg, mais c'est seulement trois mois plus tard qu'il devait acquérir une gloire inséparable de celle de son chef.

La sécurité des habitants de Namur était complète, car personne, en Europe, n'avait éventé les projets du Roi. Namur, « le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du pays de Liége, des Provinces-Unies et d'une partie de la basse Allemagne, » fière de sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, de ses murailles, de ses tours, de « son château escarpé, » de son passé de ville jamais violée, se croyait imprenable. Déjà Louis XIV approchait, et c'est pour Bruxelles que les Alliés craignaient un bombardement.

Louis XIV s'arrêta au château de Chantilly le 10 mai. Il en repartit le 12, suivi des dames. Mme de Maintenon était en calèche avec Mme de Mailly. Le Roi avait dans son carrosse le Dauphin, le Duc d'Orléans, la Duchesse de Chartres et les deux princesses de Conti.

Les dames demeurèrent à Mons, et le Roi alla camper non loin de la ville, à Givry. Le 20, elles quittèrent Mons vers dix heures du matin et assistèrent à la revue des troupes. Une longue lettre de Racine à Boileau, citée par le marquis de Ségur dans son beau livre sur le maréchal de Luxembourg, nous en a conservé l'amusant récit. Le poète est aussi étonné de l'immensité des armées de son temps que nous le sommes de celle des nôtres.

« C'était assurément, dit-il, le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Je ne me souviens point que les Romains en aient vu un tel ; car leurs armées n'ont guère passé, ce me semble, quarante ou tout au plus cinquante mille hommes, et il y en avait hier six vingt mille ensemble sur quatre lignes. »

Laissant sa belle-sœur la douairière et la Duchesse de Chartres passer à cheval comme le Roi, devant les troupes, la princesse de Conti suivit en carrosse.

On commença par l'aile gauche de la seconde ligne de l'armée du Roi, et l'on revint par l'aile droite de la première ligne pour recommencer à la première ligne de l'armée de Luxembourg et finir par la seconde : interminable promenade au pas qui durait encore à six heures du soir. En arrivant à la deuxième ligne de l'armée de Luxembourg, la princesse de Conti trouva son mari, qui commandait l'infanterie du maréchal. Quel plaisir, au prix de quelle fatigue ! « On était deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre, écrit Racine, qui, en sa qualité d'historiographe du Roi, resta à cheval toute la journée... Je vous rendrais un fort bon compte des deux lignes de l'armée du Roi, et de la première de l'armée de M. de Luxembourg ; mais quant à sa seconde ligne, je ne puis vous en parler que sur la foi d'autrui. J'étais si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissais conduire à mon cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poèmes épiques les revues des armées fort longues et fort ennuyeuses ; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, et même, pardonnez-moi cette espèce de blasphème, plus lassante que celle de la *Pucelle* » (qui compte trois cents vers).

Les dames se reposèrent le lendemain en allant dîner sous la tente du Roi. A la fin du repas, après la marche suisse et la marche française jouées par un orchestre « de soixante-six tambours, trente-cinq trompettes et autant de hautbois, » après les airs du ballet de *Psyché* chantés par des chœurs d'hommes et de femmes, Louis XIV se leva et « déclara le siège de Namur. »

La princesse de Conti fut bientôt installée à Dinant, où le

Roi avait décidé que les dames attendraient la prise de la ville. Pour notre plus grande joie, Mme de Maintenon a décrit l'arrivée à Dinant. « Nous vîmes enfin, dit-elle, dans un abîme et comme on verrait à peu près dans un puits fort profond, les toits d'un certain nombre de petites maisons, qui nous parurent pour des poupées et environnées de tous côtés de rochers affreux... Il faut descendre dans cette horrible habitation par un chemin plus rude que je ne puis dire. Tous les carrosses faisaient des sauts à rompre les ressorts, et les dames se tenaient à tout ce qu'elles pouvaient... Nous nous trouvâmes dans une ville composée d'une rue qui s'appelle la grande et où deux carrosses ne peuvent passer de front. On n'y voit goutte ; les maisons sont effroyables... Il y pleut à verse depuis que nous y sommes, et on nous assure que, si le chaud vient, il est insupportable par la réverbération des rochers. La ville est crottée à ne pouvoir s'en tirer, le pavé pointu à piquer les pieds, et les rues tiennent, je crois, lieu de privés pour tout le monde... Suzon assure que le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes. »

C'est dans ce lieu de délices, où l'eau était mauvaise, le vin rare, les boulangers obligés de ne cuire que pour l'armée, que les dames nourries surtout de fromage apprirent le 5 juin la chute de Namur. La ville avait capitulé après six jours de tranchée, une tranchée qui était « quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées, avec une infinité de tours et de retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris. »

Le prince de Conti était à son poste dans l'armée de Luxembourg. Le maréchal continuait à couvrir les assiégeants, car le Roi essayait de s'emparer de la citadelle, qui tenait toujours. Le prince de Barbançon, duc d'Arenberg, s'y était réfugié, et il savait que Guillaume marchait à son secours.

Guillaume avait une artillerie supérieure à celle de Luxembourg, et quatre-vingt mille hommes seulement contre cent mille. Le 8 juin, un méchant ruisseau, la Mehaigne, le séparait de Luxembourg placé si près de la rive, qu'il ne pouvait utiliser son immense cavalerie. Conti fut un des exécutants de la manœuvre savante, par laquelle le maréchal sut tranformer une position dangereuse, au point qu'il intimida son adversaire. A la fin de cette merveilleuse leçon d'art militaire, Conti vit Guillaume abandonner son projet. Il ne resta au stathouder

dans sa déception que la chance d'avoir comme excuse aux yeux du public une pluie diluvienne qui faisait un fleuve de la Mehaigne.

Saint-Simon, mousquetaire alors âgé de dix-sept ans, a raconté les souffrances de nos soldats, leur colère contre saint Médard, responsable, suivant la tradition populaire, du mauvais temps au mois de juin, et dont ils recherchaient les statues pour les briser. Il nous a montré les tranchées devenues des lacs de boue ; les tentes réunies par des fascines, frêles chaussées qui s'abîmaient peu à peu dans le cloaque ; le ravitaillement devenu impossible, les chevaux réduits aux feuilles d'arbres. La citadelle de Namur n'en capitula pas moins le 30 juin 1692.

Le Roi revint bientôt à Dinant au grand contentement des dames, qui allaient quitter le lamentable séjour. Il y avait six semaines qu'elles s'y morfondaient ! Mais la satisfaction de la princesse de Conti n'était pas complète. Le prince avait alors sa première attaque de goutte, et elle s'inquiétait de le voir si jeune aux prises avec un mal dont avait si cruellement souffert son oncle Condé. Le prince de Conti vint la rassurer lui-même le 4 juillet, et il put retourner à son poste dans l'armée du maréchal de Luxembourg.

Le 4 août, Conti se battait à Steinkerque. On connaît le début du joli récit de Voltaire. « Un espion que le général français avait auprès du roi Guillaume est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend, avec raison, des mesures qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déjà mise en fuite, et le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, tout était perdu. Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute, il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des officiers généraux assez habiles pour rétablir le désordre. »

Conti fut le plus habile d'entre eux. Le voici : il n'a pas eu le temps de nouer son ample cravate de dentelle, qui flotte, comme on dira désormais, à la Steinkerque. Il accourt avec une brigade fraîche au secours d'une brigade décimée par le « feu épouvantable » des Anglais, accablée sous la ruée de la division du général Mackay et des troupes danoises. Il est en présence d'un bataillon qui fuit, il saisit le « drapeau-colonel. »

Les fuyards l'entendent s'écrier : « Messieurs, je vous crois trop braves pour m'abandonner, car je vous jure que je ne ferai point un pas en arrière ; » ils regardent marcher seul à l'ennemi ce neveu du grand Condé en qui semble combattre, — toute l'armée le redit le soir même, — l'âme du vainqueur de Fribourg ; ils s'arrêtent et se rallient.

Mais la brigade amenée par Conti est décimée à son tour, et le prince revient sur la division Mackay à la tête de la Maison du Roi. Malgré le tir rapide des fusils anglais, contre lequel ne saurait lutter le tir plus lent de nos mousquets, la Maison du Roi marche, l'arme sur l'épaule. Pas un coup de feu ; tout le long de la ligne, un seul cri : « Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! L'épée à la main ! » Dans cette charge héroïque, le cheval de Conti se cabre et tombe, frappé d'une balle qui devait atteindre le cavalier en pleine poitrine. C'est le second cheval tué sous lui depuis le commencement de la bataille : « Décidément ils en veulent à mon écurie, » dit le prince.

Attaqués à l'arme blanche par la Maison du Roi, les Anglais, dont les fusils sont inutiles pour le corps à corps, et qui se servent mal de la pique et de l'épée, sont perdus. Ils se font tuer sur place. Les cinq régiments de la division Mackay sont massacrés ; le vieux Mackay lui-même tombe et meurt en disant : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Les canons français repris, dix autres pièces conquises, l'infanterie ennemie délogée de la hauteur qu'elle occupait, tel est le glorieux ouvrage de la Maison du Roi

Plus loin, sur la droite, la vigilance et la bravoure du prince de Conti ne sont pas moins efficaces. Grâce à lui, le régiment de Provence débusque des bataillons qui « se sont coulés » sur le flanc de notre ligne et que contenaient les dragons du chevalier de Gassion. Les fantassins ennemis, s'abritant derrière toutes les haies, reculent jusqu'à la plaine, où la cavalerie alliée assiste impuissante à leur échec. Le prince de Conti, les deux Vendôme, le Duc de Bourbon ordonnent à la brigade de Zurlauben de mettre l'épée à la main, la mènent eux-mêmes à l'assaut d'un petit bois, en chassent les défenseurs. Ils disposent leurs troupes derrière les haies bordant la plaine.

On comprend que Luxembourg ait mis dans son rapport au Roi : « M. le prince de Conti, dont la capacité égale le courage et fait qu'il a l'œil à tout ce qui se passe ; » et les paroles de

Massillon, bien des années plus tard, semblent à peine exagérées : « Il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paraît. » A sept heures, en cette soirée du 4 août 1692, elle est certaine sur toute la ligne.

Une prompte retraite était la seule ressource de Guillaume. Il se retira en bon ordre derrière le rideau protecteur que lui assurait une région accidentée et couverte, mais il perdait treize cents prisonniers, douze canons, douze drapeaux, et le nombre de ses morts et de ses blessés s'élevait à douze mille. Huit mille Français gisaient dans la plaine, dans les bois, parmi les haies et les fossés.

Le lendemain, Luxembourg commanda de soigner les blessés, sans distinction de parti. Le Duc de Chartres donna l'ordre de les panser à ses frais et prêta ses propres équipages. Le prince de Conti réunit trois cents chariots de l'armée, les conduisit lui-même sur le champ de bataille, les fit charger d'une foule de malheureux dont il sauva la vie.

La maréchal de Luxembourg avait dit à ses lieutenants : « Messieurs, le prince d'Orange a eu l'honneur d'être battu aujourd'hui par les princes et la noblesse de France. » Le public ratifia ce jugement de Luxembourg, lorsque, dans les derniers jours d'octobre 1692, les princes revinrent à la cour. « Monsieur le Duc, le prince de Conti, MM. de Vendôme et leurs amis, écrit Voltaire en une page d'une exquise élégance, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Les acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelles, qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle; on les appela des steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des princes; et on les aimait d'autant plus que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire. »

Cette gloire était telle qu'un poète satirique prétendit s'en servir pour diminuer celle de Luxembourg. Au milieu de l'enthousiasme soulevé par la victoire du maréchal, dont le génie

avait su vaincre alors qu'il paraissait devoir être vaincu, on répéta dans Paris cette épigramme :

D'une manière triomphale,
Comme César vint de Pharsale,
Luxembourg doit venir ici ;
Mais on nous écrit de l'armée
Que, sans Vendôme et sans Conti,
Il revenait comme Pompée.

Le 10 mai 1693, Louis XIV proposa aux princes du sang d'être de l'ordre de Saint-Louis qu'il venait d'instituer. Conti, devant l'hésitation des autres, répondit au nom de tous. « Il n'y avait personne, affirma-t-il, qui ne se tînt honoré d'être d'un ordre dont le Roi voulait bien être lui-même. » Conti n'avait pas les dix ans de service requis par les statuts. Mais le soldat de Steinkerque était digne de la croix sur le revers de laquelle se lisait, autour de l'épée nue et de la couronne, *Bell. virtutis præm.*

***

Quinze jours ne se sont pas écoulés, et le prince est au Quesnoy, car la campagne de 1693 va commencer.

Le 1er juin, il part avec Luxembourg, rejoint l'armée à Felluy, et la princesse de Conti pleure toute la matinée. Elle se met à table avec le Roi, elle pleure toujours. Les gens les plus insensibles s'attendrissent, et le Roi est obligé de la faire sortir. La princesse a vraiment le don des larmes.

Laissant les dames au Quesnoy, Louis XIV se rend au camp de Thieusies. Avec son armée et celle de Luxembourg, distantes l'une de l'autre d'une demi-lieue, cent dix mille hommes auxquels Guillaume ne peut en opposer que soixante-quinze mille, c'est chose facile de contenir le stathouder et de prendre Liége. On marchera ensuite sur l'armée de Guillaume et on l'anéantira. Le matin du 8 juin 1693, toutes les troupes réunies au camp de Gembloux près de Namur, et ce qui est plus important, tous les généraux considèrent le résultat comme infaillible.

Le lendemain, le duc de Saint-Simon, alors capitaine au Royal-Roussillon-Cavalerie, allait seul à l'ordre chez le maréchal de Luxembourg ; il fut « très surpris de n'y trouver pas une âme. » « Tout était à l'armée du Roi, raconte-t-il dans ses Mémoires. Pensif et arrêté sur mon cheval, je ruminais sur un

fait si singulier, et je délibérais entre m'en retourner ou pousser jusqu'à l'armée du Roi, lorsque je vis venir de notre camp M. le prince de Conti, seul aussi, suivi d'un seul page et d'un palefrenier, avec un cheval de main. « Qu'est-ce que vous faites là? » me dit-il en me joignant; et riant de ma surprise, il me dit qu'il s'en allait prendre congé du Roi, et que je ferais bien d'aller avec lui en faire autant. « Que veut dire *prendre congé?* » lui répondis-je. Lui, tout de suite, dit à son page et à son palefrenier de le suivre un peu de loin et m'invita d'en dire autant au mien et à un laquais qui me suivait. Alors il me conta la retraite du Roi, mourant de rire, et, malgré ma jeunesse, le chamarra bien, parce qu'il ne se défiait pas de moi. J'écoutais de toutes mes oreilles, et mon étonnement inexprimable ne me laissait de liberté que pour faire quelques questions. »

Les préventions du Roi à l'égard du prince de Conti étaient donc justifiées. Le vieil homme n'avait pas changé, celui des lettres de 1685 et des lardons insolents.

Mais que s'était-il passé? Le Roi avait déclaré la veille au maréchal de Luxembourg qu'il envoyait le Dauphin en Allemagne avec un gros détachement des armées de Flandre et que pour lui il retournait à Versailles. La prise de Heidelberg lui donnait l'espoir de contraindre les princes de l'Empire et l'Empereur lui-même à la paix, si, demeurant sur la défensive en Flandre, on portait le principal effort de la guerre en Allemagne. M. de Boislisle a publié la noble lettre que Louis XIV écrivit alors à Monsieur. Une seule phrase de Louis XIV suffit à confondre les railleries de Conti, les jugements téméraires de Saint-Simon : « Je me suis rendu aux remontrances vives que l'on m'a faites et aux mouvements de ma propre raison, et j'ai sacrifié avec plaisir mon goût et ma satisfaction particulière et ce qui pouvait le plus me flatter, au bien de l'État. »

Même si Conti et Saint-Simon n'avaient pas ignoré cette lettre, ils étaient trop mal disposés pour comprendre les raisons de Louis XIV. « Toute la généralité, » qu'ils rencontrèrent bientôt revenant de chez le Roi, n'était guère d'humeur à leur inspirer des appréciations plus justes. Les maréchaux de Luxembourg et de Villeroy, Monsieur le Duc, le duc de Montmorency, fils aîné de Luxembourg, Albergotti et Puységur « s'écartèrent, mirent pied à terre, et y furent une bonne demi-heure à causer, on peut ajouter à pester. »

Ils eurent, pour se consoler, l'aubaine d'une grande bataille, car le maréchal de Lorge, malgré sa jonction avec le Dauphin, n'entreprit rien en Allemagne, et c'est en Flandre, à Nerwinde, que se donnèrent les grands coups. Nerwinde! Ce nom évoque l'une des plus belles victoires de Luxembourg, des bataillons français impassibles sous le canon, Guillaume stupéfait proférant le cri célèbre : « Ah! l'insolente nation! » des combats furieux dans un village, des rues comblées de cadavres, des escadrons se sabrant dans une plaine.

Au début de cette journée du 29 juillet 1693, Conti mène la droite française à l'assaut des bourgs fortifiés de Rumpsdorp et de Néerlanden, fausse attaque qui doit permettre à l'aile gauche d'enlever Nerwinde plus fortifié encore. De toute la ligne, part un feu terrible. Les vieux officiers de notre armée n'ont « jamais vu une canonnade pareille, ni essuyée si longtemps et de si près. » Emportés trop loin par leur ardeur, les dragons pénètrent jusqu'au dernier retranchement de Néerlanden, une barricade dressée à travers une rue, et sont repoussés à leur tour. Conti rétablit le désordre, les ramène par des défilés, les rallie à Rumpsdorp.

Sur la gauche, du côté de l'attaque réelle, Laër et Nerwinde, véritables bastions reliés par un fossé profond et un parapet à Rumpsdorp et à Néerlanden, sont pris et perdus. Nerwinde est repris et reperdu.

On se battait depuis l'aurore, et il était près de midi. Fallait-il renoncer à acheter la victoire au prix de trop lourds sacrifices? Comme la plupart des lieutenants généraux, le prince de Conti le pensait. Saint-Simon aperçut alors « dans un petit fond où le canon ne pouvait les incommoder de volée, mais seulement de bond », les maréchaux de Joyeuse, de Villeroy et de Luxembourg, Albergotti, Montmorency, le Duc de Chartres, le Duc de Bourbon et le prince de Conti. « Le colloque, dit-il, fut vif à les voir et assez long, puis ils se séparèrent. » Conti venait de soutenir son opinion qui était d'abandonner l'entreprise, mais le duc de Chartres avait insisté pour qu'elle fût recommencée avec des régiments qui n'avaient pas souffert, et son opinion était celle de Luxembourg. Nerwinde va être attaqué de trois côtés à la fois, sur la gauche par Conti, de front par Monsieur le Duc. Luxembourg se réserve la droite du village.

Devant l'attaque menée par le prince de Conti à la tête des gardes françaises et des gardes suisses, les ennemis reculent, ils abandonnent les haies et les palissades, chassés, balayés. Sur une barricade de la grande place, Conti plante de sa propre main l'étendard des gardes-françaises. Des bataillons anglais, des protestants français au service des Alliés surgissent, essayent de lui arracher sa glorieuse conquête. « Je le vis à trente pas de moi, combattant comme un lion au milieu d'un tas effroyable de morts et de mourants. » Ces paroles d'un ennemi rappellent les beaux vers du *Cid :*

> Je l'ai vu tout couvert de sang et de poussière
> Porter partout l'effroi dans une armée entière.

Tant de vaillance aurait peut-être cédé au nombre. Mais voici Luxembourg sur la droite. Il vient d'anéantir tout ce qui lui résistait. Maître du village, il commande que l'on détruise les talus et les murs des jardins. C'est fort nécessaire pour que les différents corps communiquent entre eux, si les ennemis reviennent à la charge. Ce retour offensif ne tarde guère ; une horrible mêlée recommence, les pentes de la colline de Nerwinde ruissellent de sang, on se bat sur des montagnes de cadavres.

Cependant, Créqui force le parapet qui relie Nerwinde à Néerlanden ; Feuquières entre dans le camp des Alliés, et Conti reçoit l'ordre de pénétrer dans le retranchement. Par des ouvertures ménagées d'avance, la cavalerie s'y introduit. Chaque escadron défile, comme il peut, « à travers les fossés relevés, les haies, les jardins, les houblonnières, les granges, les maisons » dont on abat les murailles gênantes. En vain deux régiments anglais et les gardes de Guillaume obligent à plier les premiers escadrons à peine formés ; en vain la cavalerie hanovrienne, accourant des extrémités du camp, réussit à rompre ces escadrons, « troupes d'élite jusque-là invincibles. » Toute la cavalerie française fait irruption de tous côtés et l'infanterie rase une partie des retranchements. Dans la plaine, quarante mille cavaliers s'entrechoquent sous les yeux du curé de Nerwinde, qui, grimpé au sommet de son clocher, « en eut tout le grand et long spectacle. » Conti, déjà meurtri d'une contusion, reçoit un coup de sabre amorti par le fer du chapeau. Il riposte, et tue l'homme qui l'a frappé. Cinq fois, les charges se renouvellent, et le prince accomplit « des choses dignes des héros de l'antiquité. »

A trois heures de l'après-midi, l'entrée en scène de vingt-deux escadrons, amenés par le marquis d'Harcourt, frappe de terreur la droite de l'ennemi. Les Alliés ont leur gauche pressée vers Néerlanden par un mouvement offensif de la droite française, leur centre bousculé par nos cavaliers, et, derrière eux, la Geete, une rivière aux bords escarpés. Malgré les charges de Guillaume d'Orange et de ses gardes, malgré la retraite en bon ordre de leur gauche, la panique précipite une course folle vers les sept ponts de la Geete. Les fuyards s'y écrasent. Un grand nombre tombent dans la rivière grossie par les pluies. Les noyés s'y entassent et forment « des ponts d'hommes et de chevaux, » où passe le troupeau épouvanté qui accourt derrière eux. Ils abandonnent quinze cents prisonniers, soixante-dix-sept étendards, quatre-vingt-quatre canons et une infinité de chariots.

Si les vainqueurs franchissaient la Geete, Guillaume d'Orange n'aurait bientôt plus d'armée. Mais bêtes et gens sont accablés par la chaleur, les munitions presque épuisées. Sur l'ordre de Luxembourg, la poursuite s'arrête.

Le 18 septembre, Conti mérita, sous les murs de Charleroi, ce qu'on appellerait aujourd'hui une citation à l'ordre du jour. Le maréchal de Villeroy assiégeait cette place avec une partie de l'armée, pendant que Luxembourg le couvrait avec le reste. Conti demeura vingt-quatre heures à la tranchée, malgré la fièvre; refusa de partir avant d'avoir été relevé, dut être transporté à Mons, où Dodart, médecin de sa femme, et Morin, médecin de son beau-père, vinrent de Paris en poste le soigner, et ne fut guéri que par le quinquina. Charleroi capitula le 11 octobre. La campagne de 1693 était terminée.

*
* *

Conti arriva à Versailles le 1er novembre, le bruit de ses exploits l'avait précédé depuis longtemps. Luxembourg ne les dissimulait pas dans le billet d'une concision si curieuse où la fierté éclate sous la modestie apparente : « Sire, Artagnan, qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à V. M. Vos ennemis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Les princes de votre maison s'y sont surpassés. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit d'attaquer une place et de donner une bataille. J'ai pris l'une et j'ai gagné l'autre. » *Les princes de votre maison s'y sont sur-*

passés, quelle sobriété dans la louange! C'était le style du temps, celui de Turenne écrivant: Un tel « fit très bien, » tel autre (le grand Condé) « fit à son ordinaire. »

L'approbation de Luxembourg fut quelquefois plus explicite. « Ce grand homme, a raconté Massillon, disait tous les jours que le prince de Conti lui apprenait son métier... Combien de fois lui avait-on ouï dire *qu'il devait au prince de Conti le principal honneur de ses victoires?* » Beaux éloges, trop beaux sans doute, mais il y a des licences oratoires, comme il y a des licences poétiques.

Luxembourg fit certainement beaucoup pour la gloire de Conti; Conti fit peut-être plus pour la gloire de Luxembourg, par un mot si juste et si pittoresque, qu'il est demeuré attaché depuis deux siècles au nom du maréchal. On chantait à Notre-Dame un *Te Deum* pour la victoire de la Marsaille, gagnée le 4 octobre par Catinat. Conti aperçoit Luxembourg dont la petite taille se perd au milieu de la foule. Sous les voûtes, parées des drapeaux conquis à chacune de ses victoires, Conti se fraye un passage jusqu'à Luxembourg, le montre aux assistants en criant: « Place au Tapissier de Notre-Dame! » « Place au Tapissier de Notre-Dame! » répète la foule qui se range, et le maréchal avance dans la cathédrale, secondé, comme à Steinkerque, comme à Nerwinde, par le plus populaire des princes, le plus glorieux de ses lieutenants.

Le public a tout loisir de voir le prince de Conti, le dimanche 1er mars 1694, au bout de la terrasse des Tuileries, à la porte de la Conférence, car le prince y demeure une partie de la matinée. Il est juge dans la course des six juments hollandaises du duc d'Elbeuf. M. de Chemeraut a parié quatorze cents louis d'or neufs, plusieurs seigneurs et dames sont de part avec lui; et voici les termes de la gageure : attelées à un train de carrosse, « les juments de M. le duc d'Elbeuf, en partant de Paris de dessous la porte de la Conférence, ne pourront aller jusques à la grille de Versailles, où ce duc sera obligé de faire tourner son brancard avec les six juments autour d'un pilier dressé devant la première grille, repartir de là pour Paris et arriver en deux heures de temps à la porte de la Conférence, où il sera obligé d'être avant que la seconde soit sonnée. »

Il y a déjà une heure trois quarts que les juments ont quitté la porte de la Conférence. Elles ont atteint la grille du château de Versailles en une heure une minute. Le duc d'Elbeuf les

suivait en voiture. Comme un bon *sportsman*, il a ordonné de ne pas les presser, de mettre le postillon à gauche, en allant, à droite en revenant. A Versailles, le Roi était auprès du pilier, six palefreniers ont fait boire du vin d'Espagne aux six juments, et le duc d'Elbeuf est monté sur le siège du train de carrosse. Les voici! Elles s'arrêtent sous la porte de la Conférence, une heure cinquante-trois minutes après qu'elles en sont parties.

Il est amusant que l'on ait choisi Conti pour juge de la course. Ce n'est pas la première fois qu'il se trouve en présence de ces six juments. Il les a rencontrées en une matinée moins paisible que celle de ce dimanche de printemps parisien, joie des innombrables promeneurs que la course a entraînés loin de chez eux. Les six juments tiraient le canon du prince d'Orange à la bataille de Steinkerque, et ce sont des prisonnières de guerre.

Il oublie, — ou du moins paraît oublier, car sa simplicité « cache beaucoup d'art, » — qu'il est le héros de Steinkerque et de Nerwinde; mais le public ne l'oublie pas, le poète Regnard non plus. Conti va souper quelquefois chez Regnard, à l'extrémité de la rue de Richelieu. Le jardin est étroit, la maison est retirée, située là où commencent les cultures maraîchères (près du boulevard actuel), avec vue sur les innombrables moulins à vent étagés au penchant de la colline de Montmartre. La chère est fine et saine, car le maître, qui s'y connaît, méprise l'art funeste des cuisiniers, et l'on a des voisines de table fort agréables. De pareils soupers ne sont pas pour déplaire à Conti, et comme Regnard est fier de son invité! Conti, chante le poète,

Conti, le Grand Conti, que la gloire environne,
Plus orné par son nom que par une couronne,
Qui voit, de tous côtés, du peuple et des soldats,
Et les cœurs et les yeux voler devant ses pas.
A qui Mars et l'amour donnent, quand il commande,
De myrte et de laurier une double guirlande;
Dont l'esprit pénétrant, vif et plein de clarté,
Est un rayon sorti de la Divinité,
A daigné quelquefois, sans bruit, dans le silence,
Honorer ce réduit de sa noble présence.

*
* *

Au milieu de ce concert de louanges que pensait le Roi? Nous savons seulement qu'il disait peu de chose, et même rien.

On remarquait qu'il avait adressé des « lettres très honnêtes et très obligeantes » aux deux Vendôme, qui s'étaient signalés à la victoire de la Marsaille, et il n'avait pas écrit à Monsieur le Duc et au prince de Conti, après leurs « merveilles » de Nerwinde. Il avait toujours de l'aversion pour Conti, dont il ne voyait pas d'un œil bienveillant le goût pour Luxembourg; car, si le Roi se servait du maréchal, il n'aimait ni ses mœurs, ni son ambition. Conti « s'était attaché à Luxembourg comme à son maître par tous les devoirs d'un disciple, » et Luxembourg, trouvant en lui « tout ce qu'il fallait pour en faire un grand capitaine, s'appliquait avec complaisance à le former. »

Conti reçut de Luxembourg plus d'une leçon utile en 1694, et ne se montra pas indigne de son maître en Flandre, bien que la campagne y fût, cette année-là, une campagne sans batailles. Selon l'expression de Voltaire, « on périssait de misère au bruit des *Te Deum*, » et Louis XIV, ne pouvant diminuer les charges du pays, diminuait les effectifs. Inférieure de quarante mille hommes à l'armée des alliés, l'armée française, commandée par le Dauphin et par Luxembourg, immobilisait Guillaume en menaçant Liége et Maëstricht. Mais un soir, Luxembourg apprend que Guillaume veut traverser l'Escaut entre Audenarde et Tournay, à Espierre, lâcher ses coureurs en Picardie et même en Champagne.

L'ennemi est séparé du pont d'Espierre par vingt lieues, les Français, par quarante-deux, cinq rivières et des défilés. Luxembourg a résolu de devancer l'ennemi. Il part, Conti le suit avec l'infanterie. Dans toutes les villes, Conti a fait préparer du pain, de la bière, de l'eau-de-vie « et d'autres rafraîchissements. » Sans cesse, il va « de la tête à la queue, » hâte « les traîneurs, » empêche « qu'on marche à deux aux endroits où on peut passer à quatre. » Quand Luxembourg lui ordonne d'envoyer au plus vite les grenadiers et les soldats les plus ingambes, Conti se met à leur tête, laisse les autres en arrière; mais, autant qu'Ulysse, fertile en expédients, il a soin d'emporter tous les drapeaux.

La marche de Luxembourg, le stratagème de Conti vont réussir. Accouru trop tard au pont d'Espierre, sur le bord opposé de l'Escaut, Guillaume aperçoit cette armée qui l'a prévenu d'une façon si extraordinaire, et il se retire, trompé sur le nombre des régiments par le nombre des drapeaux.

Cette marche, qui fut l'admiration des hommes du métier,

est bien oubliée aujourd'hui, malgré la médaille qui la commémore, une médaille dessinée par Coypel, avec une légende imaginée par Racine.

C'est vers ce temps-là que Luxembourg, désespérant de conquérir la faveur du Roi, avait recherché celle de son successeur éventuel. Il avait voulu s'emparer de l'esprit du Dauphin. Bien qu'il fût presque septuagénaire et de dix ans plus âgé que Louis XIV, certains accidents de la santé royale avaient encouragé ses rêves, et le prince de Conti, élevé avec Monseigneur, l'avait « mis fort bien auprès » du gros homme blond, un peu épais et lourd, qui était l'héritier de la couronne. Luxembourg était devenu l'un des intimes de la jeune douairière de Conti, cette demi-sœur adorée, de chez qui le Dauphin « ne bougeait. »

« Agréable comme sa mère (Mlle de La Vallière), a écrit Mme de Caylus, elle avait la taille et l'air du Roi son père, et, auprès d'elle. les plus belles et les mieux faites n'étaient point regardées. »

En plaisant à la sœur, on pouvait dominer le frère ; mais il était encore plus aisé d'atteindre le même résultat en choisissant pour lui une maîtresse dont on serait sûr. Or le Dauphin, veuf depuis 1690 et qui ne s'était pas remarié, commençait à goûter extrêmement une fille d'honneur de la douairière de Conti. Marie-Émilie Joly de Choin, fille, — la quinzième ou la seizième, — du baron de Choin, grand bailli de Bourg-en-Bresse, grosse, « écrasée, brune, laide, camarde, avec de l'esprit, et un esprit d'intrigue et de manège, » avait d'abord amusé le Dauphin, puis s'était insensiblement introduite dans sa confiance.

Cette amitié nouvelle n'avait pas échappé à Luxembourg. Conti et lui avaient remarqué que le chevalier de Clermont-Chatte, un parent « ramassé » par Luxembourg et pourvu bientôt d'un brevet de mestre de camp dans les gendarmes de la garde, était prisé du Dauphin, qu'il aimait la douairière de Conti et qu'il en était aimé. Ils proposèrent à Clermont-Chatte, — c'était « un grand homme très bien fait » et un séducteur, — de courtiser la Choin et de l'épouser. Alors peut-être ce que Mlle de Choin avait refusé à l'amour du Dauphin par vertu ou par crainte du scandale, Mme de Clermont-Chatte, ayant un état à la cour, l'eût accordé volontiers. Grâce à elle, on eût gouverné Monseigneur, « pour disposer de l'État, quand il en serait devenu le maître. »

Clermont-Chatte avait accepté. Il n'avait pas trouvé Mlle de Choin cruelle; puis, tandis que la douairière de Conti et

Mlle de Choin demeuraient à la cour, Monseigneur qui aimait la fille d'honneur, Clermont-Chatte qui était aimé de la fille d'honneur et de la princesse, Luxembourg et Conti qui avaient favorisé ces quadruples amours, étaient partis pour l'armée de Flandre, sans que le Roi eût découvert l'intrigue.

Mais il avait entrevu quelque chose et il n'avait pas « oublié de se servir du secret de la poste. » Il avait connu tous les sentiments, tous les projets de Clermont et de la Choin. Il avait lu la lettre où Clermont sacrifiait à la demoiselle la correspondance de sa princesse et la lui livrait. Dans cette lettre qui « accompagnait le sacrifice, » la douairière de Conti « était traitée sans ménagement. Monseigneur n'était marqué que sous le nom de leur *gros ami*, et tout le cœur semblait se répandre. »

Un après-dîner, ne sortant pas à cause du mauvais temps, le Roi avait mandé la princesse dans son cabinet. Il l'avait chapitrée, il l'avait confondue en lui montrant ses lettres et celles de Clermont; plus encore, en la forçant de lire celles de Clermont à la Choin, il l'avait vue à ses pieds dans les « sanglots, » les « pardons, » les « désespoirs » et « la rage, » implorant « justice et vengeance. »

Au moment où la marche du pont d'Espierre venait de réussir si triomphalement, Luxembourg et Conti ignoraient sans doute encore tout cela; mais ils avaient appris déjà que Mlle de Choin était chassée, obligée de se retirer à l'abbaye de Port-Royal, rue de la Bourbe; et Luxembourg avait reçu l'ordre d'envoyer Clermont-Chatte à Tournay. Plus tard, le galant de la princesse de Conti, l'amant de Mlle de Choin, dut se démettre de toutes ses charges. Il fut exilé en Dauphiné et ne revint que sous la Régence. Luxembourg vécut plusieurs jours dans les transes. L'inquiétude de Conti fut aussi très réelle. Heureusement, Luxembourg était nécessaire, et Conti semblait beaucoup moins coupable que lui. Ni à l'un, ni à l'autre, le Roi ne dit un mot de ce qu'il avait découvert, lorsqu'ils revinrent à la cour; il se contenta du plaisir d'avoir renversé leur savant édifice.

*
* *

Pareille aventure n'était pas faite pour atténuer le mauvais vouloir du Roi, obtenir au prince de Conti ce commandement des armées, l'objet de ses rêves, et dont il était digne.

Il le sollicita cependant ou plutôt Monseigneur le sollicita

pour lui au printemps 1695. Luxembourg était mort le 4 janvier, enlevé par une péripneumonie. Monseigneur supplia son père de mettre le prince de Conti à la tête de l'armée de Flandre; mais Louis XIV choisit le maréchal de Villeroy. L'empressement du Dauphin parut au Roi fort impolitique. Louis XIV se souvenait toujours que le Grand Condé et l'avant-dernier prince de Conti, père du prince « d'aujourd'hui, » lui avaient fait la guerre durant la Fronde. Monseigneur oubliait-il donc? Si le prince de Condé eût gagné la bataille du faubourg Saint-Antoine, le Roi « aurait partagé le Royaume avec lui. » Il était surpris que le Dauphin « osât lui demander un commandement de cette importance pour un prince de cette maison; leurs intérêts et ceux de l'État ne permettaient pas de les rendre jamais plus puissants qu'ils n'étaient. »

Au lieu de commander l'armée de Flandre, Conti dut y servir sous le maréchal de Villeroy. Il pria, dit-on, Louis XIV de ne pas l'y envoyer. Il n'avait pas tort. C'est dans cette campagne que l'incapable Villeroy mérita les quolibets des Parisiens, l'épée de bois attachée à sa porte par un baudrier de paille, les navets et les pommes pourries dont son maître d'hôtel fut criblé à la halle. Villeroy ne sut pas profiter des imprudences de Guillaume. Le 14 juillet 1695, il laissa le prince de Vaudémont et l'arrière-garde du stathouder s'échapper du camp où il pouvait les écraser. Conti et les autres princes du sang eurent beau être « les premiers à tout, » la poursuite, commencée trop tard, fut vaine. On manqua l'occasion d'amener la levée du siège de Namur investie par Guillaume, et peut-être la fin de la guerre.

La marche de Villeroy à la rencontre de l'armée d'observation, postée sur les bords de la Mehaigne, ne réussit pas davantage. Nous n'en parlerions même pas, si le prince de Conti n'avait pas chargé avec la cavalerie qui culbuta un corps ennemi, le poursuivit jusqu'à ses retranchements, ramena quelques étendards. Commandant l'infanterie, le prince devait s'abstenir, mais il ne voulut pas se priver du plaisir de la charge. Ce petit trait n'est pas inutile pour compléter la physionomie d'un héros.

Le 2 septembre 1695, fut signée la capitulation de Namur. Trois semaines après ce triste événement, Conti revint à la cour.

Depuis sept ans, il a servi à chaque campagne. Volontaire

en 1689, il est en 1695 lieutenant général. La guerre va toucher à sa fin. Il n'est pas probable qu'il parvienne jamais, sous le règne de Louis XIV, au commandement des armées. Mais la Fortune va faire briller encore à ses yeux, presque à portée de sa main, des richesses, une belle principauté souveraine, une couronne royale. Heureux s'il peut les atteindre!

LE ROI DE POLOGNE

A la mort du roi de Pologne Jean Sobieski, arrivée le 17 juin 1696, les seigneurs qui formaient, dans la République polonaise, le parti français eurent l'idée de faire nommer par la diète future le prince de Conti. Sobieski l'avait demandé jadis pour roi, avec Turenne comme tuteur, en 1672, du temps où il ne songeait pas à la couronne pour lui-même; mais alors on connaissait fort peu le prince de Conti qui n'avait que huit ans. Au contraire, en 1696, le prince de Conti était dans sa trente-troisième année, et sa qualité maîtresse était bien précieuse pour un candidat. On pouvait espérer que chaque noble de Pologne serait du même avis que Mme de Caylus : « Jamais, je ne dis pas un prince, mais aucun homme n'a eu au même degré que lui le talent de plaire. »

Tandis que les Polonais le désiraient, et que Louis XIV, dans les instructions qu'il adressait à son ambassadeur en Pologne le 26 juillet 1696, le rangeait au nombre de ses candidats, le prince de Conti était en Flandre sous les ordres du maréchal de Villeroy, occupé à des marches, à des fourrages, à de petits combats, dont le récit serait fastidieux. Le 31 août, comme les autres princes du sang, il était rappelé à la cour, et, dès le début de septembre, Louis XIV lui parlait de ses projets.

L'élection du prince de Conti au trône de Pologne n'était pas un avantage que la France pût dédaigner. « Lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire. » Colbert, qui écrivait cette phrase, en 1666, voyait clairement quel précieux allié serait pour la France un État capable de lui rendre, à l'Est de l'Europe, les mêmes services que la Turquie, toujours prêt à prendre l'Empire d'Allemagne à revers en cas de conflit avec l'Empereur. Le rôle joué par le Tsar à la fin du

dix-neuvième siècle, au début du vingtième, pouvait être celui de la Pologne. Malheureusement, la Pologne n'avait pas la puissance dont fut douée si longtemps la Russie autocratique

Vaste contrée, touchant, au Nord, à la mer Baltique, descendant au Sud-Est vers la Mer-Noire, dont le littoral était turc, s'étendant, du côté de la Russie, vers le Dnieper, et atteignant presque l'Oder du côté de l'Empire, la Pologne, avec son annexe du grand-duché de Lithuanie, était quasi sans gouvernement. Tout a été dit sur son anarchie, sa noblesse « constituant à peu près tous les ordres de l'État, » cohue disparate de gentilshommes égaux entre eux; sur ses châteaux, vieux manoirs souvent rajeunis à l'italienne ou à l'orientale, vers lesquels pendant l'hiver, — l'hiver est la saison des longues beuveries, comme l'été celle de la politique, — accourent en traîneaux d'innombrables invités, clients nourris par le magnifique maître du lieu et qui rempliront la maison, nuit et jour, du bruit des fêtes, des brusques querelles et des non moins brusques réconciliations.

Régner dans un lointain pays, au sommet d'un État anarchique, ne devait pas sembler très enviable à un prince témoin de la puissance de Louis XIV. C'était de plus renoncer aux splendeurs de la cour de France, aux plaisirs de Paris. Regnard avait fait, en 1683, le voyage de Pologne, et, par les récits du poète, Conti pouvait connaître un peu Varsovie. « Cette ville, disait Regnard, est assise sur la Vistule, qui vient de Cracovie et qui apporte bien des commodités de Hongrie, et particulièrement le vin le plus excellent qu'on puisse boire. Il n'y a rien de remarquable que la statue de Sigismond III, mise par son fils Uladislas, qui est à l'entrée de la porte, sur une colonne de jaspe... La figure est dorée de plus d'un ducat épais. La ville est très sale et très petite, et ne consiste proprement qu'en sa grande place, au milieu de laquelle est la maison de ville et autour quantité de boutiques d'Arméniens, fort richement garnies d'étoffes et de marchandises à la turque, comme arcs, flèches, carquois, sabres, tapis, couteaux et autres. Il y a une très grande quantité d'églises et de couvents. » Regnard parlait aussi du château dans lequel il avait remarqué « une très belle tapisserie relevée d'or, apportée de France » par Henri III, et dont « une partie avait été engagée aux habitants de Dantzick » par un de ses successeurs, pour subvenir aux nécessités de l'État; du palais Casimir « bâti par la Reine défunte, » alors « si

délaissé que tout y fondait, » mais fort commode avec ses chaises volantes, analogues à celles de Versailles et de Chantilly, ancêtres de nos modernes ascenseurs; du palais Lubomirski, appelé Jesdoua, situé à une portée de canon de la ville, célèbre par les bains de ses jardins, sa galerie de tableaux, et du palais Morstain, « le plus superbe de tous. » Il n'y avait pas là de quoi éblouir le prince de Conti, qui estimait peut-être, comme Spanheim, l'envoyé de Brandebourg, que « cette couronne était au-dessous de lui. » Enfin, si l'on en croit Saint-Simon, la perspective de vivre à des quatre cents lieues de sa belle-sœur Madame la Duchesse donnait à penser au roi éventuel de Pologne que sa royauté serait un cruel exil.

Fille du Roi et de Mme de Montespan, la Duchesse de Bourbon tenait de sa mère « une figure formée par les plus tendres amours, » « un esprit fin, amusant, badin » et la verve la plus caustique. « M. le prince de Conti, raconte Mme de Caylus, ouvrit les yeux sur les charmes de Madame la Duchesse à force de s'entendre dire de ne la pas regarder : il l'aima passionnément, et, si, de son côté, elle a aimé quelqu'un, c'est assurément lui... Cette affaire a été menée avec une sagesse et une conduite si admirables qu'ils n'ont jamais pu donner aucune prise sur eux, si bien que Madame la Princesse (mère de Monsieur le Duc) fut réduite à convenir qu'elle ne soupçonnait cette galanterie, que parce que M. le prince de Conti et elle paraissaient faits l'un pour l'autre. » Et malgré tout cela, cet homme, si amoureux de sa belle-sœur, témoignait à sa femme infiniment de considération, de confiance et même de tendresse.

Le diplomate qui, en sa qualité d'ambassadeur de France, allait être chargé de soutenir la candidature du prince de Conti, était un cadet de très grande maison, l'abbé de Polignac, plus tard cardinal, si connu des lettrés pour son poème latin de *l'Anti-Lucrèce*, alors âgé de trente-cinq ans, et, depuis 1693, accrédité à Varsovie.

Nul n'était mieux choisi pour préparer les voies au prince de Conti. Il possédait l'art de persuader, il avait les grâces, le savoir, « le débit le plus agréable, » la voix touchante, « une éloquence mâle, douce, insinuante, des termes justes, des tours charmants. » Partout où il avait passé, il avait su plaire. On a souvent cité le mot de Louis XIV : « Je viens d'entendre un jeune homme qui m'a toujours contredit, sans que j'aie pu me

fâcher un moment, » et le jugement du pape Alexandre VIII, en 1689 : « Ce jeune abbé est un séducteur. »

Ajoutons que Mme de Sévigné le goûtait infiniment : « C'est, disait-elle un jour à M. de Coulanges, un des hommes du monde dont l'esprit me paraît le plus agréable ; il sait tout, il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce. » De même que le prince de Conti, « il voulait plaire au valet, à la servante, comme au maître et à la maîtresse. Il butait toujours, nous affirme Saint-Simon, à toucher le cœur, l'esprit et les yeux... D'ailleurs tout occupé de son ambition, sans amitié, sans reconnaissance, sans aucun sentiment que pour soi, faux, dissipateur, sans choix sur les moyens, mais avec des voiles et des délicatesses qui lui faisaient des dupes. »

Polignac se donna tout entier, qualités et défauts, — et, pour un diplomate, quelques-uns de ces défauts étaient des qualités, — aux préparatifs de l'élection. Le grand trésorier Lubomirski et plusieurs seigneurs polonais ne lui avaient pas caché qu'ils désiraient ardemment le prince de Conti. Ils le préféraient aux autres candidats éventuels, à l'électeur de Bavière, au prince de Bade, surtout au prince de Neubourg et au duc de Lorraine Léopold, fils aîné du feu duc Charles V, que patronnait l'Empereur.

Louis XIV avait hésité d'abord à présenter aucun prince de son sang, car il craignait d'être entraîné à de trop fortes dépenses; puis il s'était assez promptement ravisé. Et, comme les Polonais paraissaient décidés à ne pas élire un roi de leur nation, on avait lieu d'espérer que le prince de Conti serait choisi, car il passait pour un capitaine, et Lubomirski l'avait vu faire la guerre en Hongrie « d'une manière à n'être jamais oubliée. »

Malheureusement, les grands seigneurs de Pologne profitaient des interrègnes pour rétablir leurs affaires, et la couronne, au lieu d'être donnée au plus digne, risquait de se vendre au plus offrant. La noblesse polonaise était d'ailleurs fort méfiante. Comme le disait un peu plus tard Polignac, il fallait tout au moins « montrer aux Polonais les coffres ou leur donner des arrhes. » Mais la France était épuisée par la guerre de la ligue d'Augsbourg qu'elle soutenait victorieusement contre la moitié de l'Europe. Les fameuses paroles de Colbert en 1666 n'étaient plus de saison en 1696. Loin de vouloir engager tout son bien, Louis XIV n'entendait promettre que cent

mille livres de pensions. Il espérait que la reine de Pologne, veuve du roi Sobieski, une Française qui s'était appelée autrefois Mlle d'Arquien, se liguerait avec Polignac et défendrait les intérêts français. Il avait compté sans l'ambition, les caprices, les furies de son ex-sujette.

Celle-ci lui en avait voulu longtemps de ce qu'il n'avait pas érigé, pour son père, le marquisat d'Arquien en duché-pairie. Le marquis d'Arquien ne reçut jamais que le cordon bleu, et c'est seulement vers l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il dut à son gendre Sobieski, de devenir cardinal, un cardinal fort peu dévot qui ne disait jamais de bréviaire et s'en vantait.

Marie d'Arquien était la digne sœur de cette marquise de Béthune que l'abbé de Choisy nous montre jetant le contenu de certain vase à la tête d'un mari surpris en trop heureuse fortune. Cette fille d'un simple gentilhomme du Berri, qui, dans ses lettres, appelait Louis XIV « Monsieur mon Frère, » et signait : « Votre bonne Sœur et très affectionnée Marie-Casimire, Reine, » était un redoutable adversaire à cause de son caractère passionné et de sa décourageante obstination. « Vous êtes la meilleure créature du monde, disait un jour Sobieski à sa femme, mais il faut du beau temps pour vous comme pour le foin, et, quand d'aventure nous ne voulons pas quelque chose ou que nous nous entêtons à quelque chose, il n'y a plus moyen de nous faire bouger. » Or, la reine de Pologne n'avait pas voulu patronner la candidature de ses deux fils cadets, Alexandre et Constantin, elle assurait que son gendre, l'électeur de Bavière, ne briguait pas la couronne. Seul, l'aîné, le prince Jacques Sobieski, était son candidat.

On pouvait s'en étonner, car elle aimait peu ce fils au corps disgracié, qui se couvrait le visage de mouches et parlait d'une voix de fausset, jeune homme léger, qui, après la mort de Sobieski, avait traité sa mère indignement. « Je mettrai, n'en disait pas moins la reine de Pologne, tout ce que j'ai de bien pour sauver la couronne à ma famille ; si je la perds, en profite qui pourra. »

*
* *

Elle réussit à empêcher la diète, composée du Sénat et de la Chambre des nonces, de donner audience à l'ambassadeur de France. Un des nonces se retira, et avoua plus tard, moyennant

six cents écus, qu'il en avait reçu trois cents de la Reine pour forcer, par son départ, la diète à se séparer. Il n'y a pas lieu de raconter ici les longues négociations de Polignac. Nous ne citerons pas les interminables dépêches qui arrivaient à Versailles un mois environ après qu'elles avaient quitté Varsovie. On y voit l'abbé endoctrinant les seigneurs polonais, épuisant, à les acheter, l'or de son maître, s'en faisant prêter, s'il n'en a plus, par les gens qui sont à sa solde; un jour qu'il veut offrir des pendants d'oreilles à la grande trésorière Lubomirska, empruntant plusieurs milliers d'écus au grand trésorier Lubomirski, concluant d'onéreux traités; et, parce que la coutume des rois de Pologne est de ne pas tenir les engagements pris avant l'élection, acceptant l'inacceptable. Conti est épouvanté, déjà il a vendu deux terres pour expédier six cent mille livres à Dantzick. Louis XIV est encore bien plus mécontent; car, en cas de succès, il remboursera la somme au prince, et il se trouve engagé malgré lui à verser près de six millions de livres; et, par chaque ordinaire, il est instruit d'une nouvelle dépense sans jamais en connaître le détail. Si l'on ne peut obtenir l'élection aux conditions qu'il a permis d'accorder, huit cent mille livres dont six cent mille sont en Pologne, cent mille livres de pensions et trois millions pour l'armée, l'ambassadeur de France devra favoriser un autre candidat, le prince Alexandre, qui serait aidé sans doute par la reine sa mère.

Le prince Alexandre et son frère le prince Constantin sont alors à Paris, avec leur suite, un gouverneur, un valet de chambre de confiance, le sieur Dupont, le comte de Denhoff, colonel des gardes, quelques gentilshommes polonais et huit domestiques. Le sieur Dupont apporte une somme de trois cent mille ducats, dont une partie est déposée à la Monnaie et l'autre placée « sur le revenu des postes aliéné au denier douze, » pour avoir cent cinquante mille livres de rente. » C'est Polignac qui a conseillé à la reine de Pologne d'envoyer si loin cet énorme capital. L'ingénieux abbé insinue à Louis XIV que l'on pourra au besoin l'employer contre elle. Sa pensée suit les Sobieski à Paris et à Versailles. Il tremble qu'on ne leur témoigne trop d'empressement en public, car Marie-Casimire veut laisser croire aux Polonais que son fils Alexandre va faire, à la cour du Grand Roi, quelque « mariage d'importance, » et revenir ensuite à Varsovie « briguer la couronne. »

Le 27 novembre 1696, vers midi, le marquis Jaroslaw et le comte de Pommergean — ce sont les noms que les princes de Pologne ont choisis pour assurer un incognito d'autant plus nécessaire que leur rang est moins certain — sont conduits à Versailles dans le cabinet du Roi. Louis XIV est debout et découvert. Ils entrent avec la marquise de Béthune, leur tante, le ministre Torcy, Sainctot, introducteur des ambassadeurs, et leurs gentilshommes polonais. Le marquis Jaroslaw, âgé de dix-neuf ans, est bien fait et spirituel, le comte de Pommergean, qui n'en a pas dix-sept, « ne parle quasi jamais. » Tous deux ils saluent le Roi, et après un demi-quart d'heure de conversation, ils le voient s'incliner pour marquer qu'il a reçu la visite; ils se retirent et vont dîner chez Torcy.

Le 18 décembre, au lieu de baiser la robe de la Princesse (on appelle ainsi la future Duchesse de Bourgogne, arrivée le 5 novembre de la cour de Savoie), ils sont admis à baiser la Princesse elle-même, honneur qui n'est accordé qu'aux maréchaux de France, aux grands officiers de la couronne, aux ducs et pairs et aux princes. Ils vont chez Monsieur à Saint-Cloud, et sont accueillis avec beaucoup d'obligeance à l'hôtel de Conti. Ils logent rue de Richelieu, dans une maison qu'on vient de mettre en communication avec celle de la marquise de Béthune, et y sont défrayés de tout.

C'est là qu'ils donnent un bal dans une salle toute tendue de noir; et cette décoration lugubre, destinée peut-être à concilier les exigences du deuil de leur père et celles de leurs plaisirs, paraît singulière. Pour ces plaisirs, ils ont chacun dix pistoles par jour, et ils s'amusent si fougueusement — *immersi nelle delizie di questa città*, dit l'ambassadeur vénitien, — ils montrent tant de goût pour les femmes et pour les vins de France, que la marquise de Béthune, impuissante à modérer l'ardeur de ses neveux, écrit à sa sœur une lettre contresignée du gouverneur et du valet de chambre. Après le carnaval, ils sont bien forcés de s'arracher à cette vie de désordre, pour aller, en Nivernais, rendre leurs devoirs à une vieille tante de la reine de Pologne et, en Berri, à deux religieuses. Quel carême pour nos deux libertins!

De leur séjour en France, Marie-Casimire s'est servie pour perdre Polignac dans l'esprit du Roi. Non contente de se plaindre à la marquise de Béthune et au Roi lui-même, elle envoie à

Dupont, le valet de chambre de confiance qui accompagne ses enfants, des doléances plus perfides encore, aussitôt communiquées à Versailles. Elle réussit même à faire craindre au Roi que l'ambassadeur ne se soit engagé pour vingt millions.

Le 1er avril 1697, l'abbé de Châteauneuf, si connu alors à cause de son amitié pour Ninon, et dont on se souvient aujourd'hui, parce qu'il a été le parrain de Voltaire, arrive sur le territoire de la République. Il apporte des lettres de change qui vont élever à huit cent mille livres le total des sommes déjà expédiées de France. Il vient demander le compte de tout ce qui a été dépensé ou promis, démentir une partie des promesses de Polignac, tout en maintenant la candidature du prince de Conti, s'il reste quelque chance de succès. Un mois s'est à peine écoulé, et Louis XIV a deux quémandeurs au lieu d'un. C'est d'accord avec Châteauneuf que Polignac essaye d'acheter l'évêque de Cujavie, Stanislas Dombski, en « faisant marché avec son théologien à deux mille écus comptant, huit mille le jour de l'élection et dix mille ensuite, » marché bientôt résilié par l'évêque en une lettre généreuse qui « cache peut-être quelque dépit, contre une somme aussi modique, » et incite les diplomates à se montrer moins parcimonieux. Il leur faut maintenant, outre les huit cent mille livres destinées aux particuliers, deux cent mille écus pour les faux frais, en espèces et avant le 25 mai, dix jours après l'ouverture de la diète préparatoire. Quant à l'élection, elle se fera non par les députés de la noblesse, mais par la pospolite, c'est-à-dire par la noblesse elle-même tout entière assemblée dans la plaine de Varsovie.

Polignac et Châteauneuf comptaient sur l'armée pour soutenir le roi légitime et réduire les rebelles en attendant son arrivée. « Le roi légitime, pensaient-ils, sera celui qui la payera le premier. » Ce devait être aussi celui qui serait présent. Le prince de Conti reçut donc bientôt une lettre des deux abbés, qui le suppliait de se mettre en route pour venir prendre possession de son royaume dès qu'il serait élu. Un candidat malheureux pouvait en effet soulever ses partisans, marcher sur Cracovie, y être couronné. Au contraire, si le prince de Conti se tenait en vue des côtes de Prusse, sur une flotte commandée par Jean Bart, nul doute que l'élection ne fût unanime. « Il faut, concluaient Polignac et Châteauneuf, que Votre Altesse hasarde pour conquérir une couronne. »

Hasarder, le prince de Conti ne s'en souciait pas. Il consentait à vendre des terres pour se procurer de l'argent, il écrivait volontiers et fort gracieusement au cardinal Radzieiowski, primat-interroi, et aux principaux seigneurs de Pologne; il dînait avec plaisir à la campagne chez Samuel Bernard, le plus puissant banquier de l'Europe, pour hâter l'envoi des six cent mille livres; mais il ne se sentait aucun goût pour le rôle de chevalier errant.

***

Tandis que le prince de Conti semblait dédaigner la fortune qui s'offrait à lui, un voisin de la Républiqu, polonaise, le jeune électeur de Saxe Frédéric-Auguste, qui, en sa qualité de protestant, ne pouvait songer à la couronne de Pologne, brûlait déjà d'être roi. Przebendowski, castellan de Kulm, un partisan du prince Jacques, acheté, — pas assez cher, — par Polignac, conseillait à l'Électeur d'abjurer, citait des précédents. Comme Paris, la Pologne valait bien une messe.

Frédéric-Auguste massa des troupes du côté de Torgau, fit monnaie de tout, fit même de la fausse monnaie. Dans ses coffres, il entassa des millions. A Rome, il laissa espérer sa conversion; à Louis XIV, avec qui il était en guerre et qui d'ailleurs refusa ses offres, il proposa, en échange de son appui et de ses subsides, une alliance offensive et défensive; au cardinal Radzieiowski, à Polignac, à Châteauneuf, il dépêcha un envoyé. Lui-même, il alla trouver un de ses parents, Christian-Auguste de Saxe-Naumbourg, évêque de Javarin, protestant converti en 1693, dont l'abjuration avait eu des mobiles fort peu désintéressés. Le 2 juin 1697, l'évêque et l'Electeur se rencontrèrent à Baden près de Vienne, et l'évêque attesta que son très cher et très honoré cousin, absous par lui de toute hérésie et de tout péché, avait abjuré le luthéranisme, fait profession de la religion romaine, et communié de sa main avec beaucoup de dévotion et de respect. Beau certificat latin, très précieux en Pologne, et qui permit à Frédéric-Auguste d'écrire au cardinal Radzieiowski qu'il professerait publiquement sa religion, aussitôt qu'il serait sur le trône.

Le 23 juin 1697, l'énergie de Polignac et l'opposition de Pryemski, échanson de la couronne, empêchèrent le cardinal, dont soixante mille écus entretenaient les sentiments pour la

France, de s'accommoder avec l'électeur de Saxe. Malgré les menées de l'Électeur, le parti français demeurait puissant en Pologne. Quelques-uns de ses chefs comptaient parmi les palatins ou gouverneurs, qui avaient sous leurs ordres des castellans ou châtelains, et semblaient, dit un contemporain, « autant de rois : on les voyait aller aux diètes avec douze mille hommes à leurs gages, troupes ou domestiques et quatre pièces de canon, dont ils ornaient les avenues de leurs palais. » Le prince de Conti avait notamment pour lui le grand général de Lithuanie, Jean-Casimir Sapieha, palatin de Vilna, dont l'esprit était mince, mais la puissance considérable et les façons royales. Lorsque le prince Sapieha passait dans Varsovie, se rendant à quelque visite de cérémonie, le cortège de cet homme, qui avait à son service une garde où figurait une compagnie de janissaires, remplissait les rues de sa magnificence. Ce prince si fastueux, l'abbé de Polignac se l'était attaché, lui et toute sa famille, pour quatre-vingt mille écus. Malheureusement, le lien était peu solide.

L'électeur de Saxe était un adversaire plus redoutable qu'aucun des princes étrangers qui avaient brigué ou briguaient encore la couronne de Pologne : Pierre, tsar de Moscovie ; Jacques, roi détrôné d'Angleterre ; Don Livio Odescalchi, neveu du pape Innocent XI ; le duc Lorraine, le prince Charles de Neubourg, l'électeur de Brandebourg, l'électeur de Bavière et le prince Louis de Bade. Jacques Sobieski venait de se désister en faveur du prince Charles de Neubourg, mais ses partisans se ralliaient à l'électeur de Saxe. Le parti de Frédéric-Auguste était cependant moins nombreux que celui du prince de Conti. Par malheur, l'argent du roi de France n'arrivait pas, et Conti lui-même ne se hâtait guère d'arriver. L'Électeur au contraire, qui se montrait fort généreux et promettait, avec la conquête de la ville de Kaminieck, tombée au pouvoir des Turcs et très regrettée par les Polonais, dix millions de florins, se tenait sur la frontière, à la tête de ses troupes, décidé à envahir la Pologne au lendemain de l'élection.

La Forge.

(A suivre.)

SOUVENIRS DE MUSIQUE ET DE MUSICIENS

II[1]

AU CONSERVATOIRE

Rien ne me plaît du Conservatoire actuel. J'entends rien des choses et des lieux, parce que je n'en ai rien connu. Je n'y entre jamais sans regretter l'autre, le mien, dont j'ai tout aimé, jusqu'aux vieilles murailles. D'abord, à l'origine du nouvel établissement de notre grande École, il y a quelque chose d'illégitime et d'inique. Une injustice d'État fait ici de la musique et de la poésie plus que des étrangères, des usurpatrices. Elles n'y sont pas chez elles comme elles l'étaient là-bas, et depuis si longtemps. Non pas certes qu'il fût brillant, leur ancien, très ancien logis. Pauvre, mais honnête, il n'avait pas du moins cet air, officiel et compassé, de froideur et d'ennui. Sa pauvreté même et, si l'on veut, sa laideur, était accueillante et familière. Parmi des souvenirs sans nombre, il en comptait de glorieux. De mon temps, les examens, — sauf les concours de fin d'année, — avaient lieu dans une petite salle qui donnait sur le faubourg Poissonnière. Elle a été démolie en même temps que les autres bâtiments de l'École, dont la grande salle des concerts a seule été conservée. Consacrée dans l'origine aux *Exercices d'élèves*, elle reçut d'illustres visiteurs. Le général Bonaparte s'y est assis. Lucien, frère de l'Empereur, y présida une distribution de prix et l'impératrice Joséphine y parut. En 1800, trois séances annuelles y furent

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

organisées pour l'audition des œuvres des grands maîtres. L'« exercice » du 15 avril 1801 est demeuré fameux. Un morceau de piano fut exécuté par l'élève, — depuis le célèbre professeur, — Zimmermann, et un solo de basson par le citoyen Judas, lequel, ayant perdu son instrument à la bataille de Marengo, eut l'honneur d'en recevoir un autre des mains du ministre de l'Intérieur. Ailleurs, partout ailleurs, en ces vieux bâtiments, en ces classes étroites, la plupart de nos maîtres, depuis un siècle, s'étaient formés. Les pierres mêmes nous parlaient de leur gloire. C'est peu de dire qu'elles parlaient : elles chantaient. Vocale, instrumentale, il n'est pas de musique dont, à certaines heures, la cour du faubourg Poissonnière ne retentît. Trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, mon rouleau sous le bras, j'en franchissais le seuil.

Écoutez ! écoutez ! du maître qui palpite,
Sur tous les violons l'archet se précipite.

. . . . . .

Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.
Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leurs amphores penchées,
Se tiennent par la main et chantent tour à tour.

. . . . . .

Ciel ! voilà le clairon qui sonne. A cette voix,
Tout s'éveille en sursaut, tout bondit à la fois.
La caisse aux mille échos, battant ses flancs énormes,
Fait hurler le troupeau des instruments difformes,
Et l'air s'emplit d'accords furieux et sifflants,
Que les serpents de cuivre ont tordus dans leurs flancs,
Vaste tumulte où passe un hautbois qui soupire.

Retranchez de cette description d'abord l'image du « maître, » ou du chef; ensuite l'idée de l'ordre, de l'harmonie et de la symphonie. Mais retenez l'idée du « tumulte. » Puis, ajoutez aux instruments que le poète énumère, les voix, féminines et viriles. Imaginez-les, tous et toutes, non pas concertant et d'accord, mais s'ignorant, s'opposant même, au lieu de s'unir, chacun et chacune donnant sa note et suivant son thème ou son « idée. » Alors à peine aurez-vous une idée vous-même de la polyphonie ou cacophonie extraordinaire, plus « avancée » qu'aujourd'hui celle d'un Stravinsky ou d'un Casella, qui faisait

de la cour du Conservatoire une espèce de Cour des Miracles sonores.

Au fond de cette cour, au premier étage, se trouvait la classe de Marmontel. Elle n'était meublée que de quelques bancs et d'un grand Erard à queue, devant lequel chacun de nous, le maître à côté de lui, s'asseyait à son tour. Marmontel était un petit homme à tête rase, à longue barbe grise effilée, aux doigts gris aussi, rabougris, et comme usés par l'exercice de son art. Né en 1816, premier prix de piano en 1832, il avait alors soixante ans. Pas un de ses collègues, depuis les Zimmermann et les Lecouppey, ni Mathias, ni même Delaborde, ne partageait sa réputation et son autorité. Il semblait le patriarche du piano. Un Bizet, un Planté, un Paladilhe, avaient été ses disciples. Peut-être virtuose autrefois, il n'était même plus pianiste. Aucun de nous du moins ne l'entendit jamais jouer. C'est à peine si quelquefois, avec peine aussi, il nous indiquait un trait, un doigté, la pose ou l'attaque d'une note, par un exemple, et si maladroit, qu'il en souriait le premier. Mais par quelles leçons ne suppléait-il point aux exemples! Le goût le plus pur et le plus sûr; un amour passionné de son art, mais en même temps une raison supérieure à cette passion même, et qui savait la discipliner; le mélange ou plutôt le parfait équilibre de l'intelligence et de la sensibilité, ces deux moitiés de la musique et de toute interprétation musicale, telle était la nature du professeur incomparable que fut Marmontel; en cela consistait le fond, ou plutôt l'âme et la vie de son enseignement.

Autant que la musique, il nous aimait en elle et pour elle, lui, le vieux maître, et nous, les apprentis musiciens. Rien ne lassait ni sa bonté, ni sa patience. Les moins doués trouvaient toujours auprès de lui mieux que de l'indulgence : des encouragements, des raisons de croire et d'espérer en eux-mêmes, ne fût-ce, à défaut de talent, qu'en leur bonne volonté. Parmi ces médiocres, il y en avait un sur lequel ses camarades se faisaient peu d'illusions. Ou plutôt ils s'en faisaient, et beaucoup, mais à rebours. La suite des temps devait singulièrement les détromper, en sa faveur et même pour sa gloire à lui, plutôt qu'à leur avantage. « Enfin te voilà, mon enfant, » disait Marmontel, et l'on voyait entrer, en retard souvent, un petit garçon d'aspect malingre. Vêtu d'une blouse serrée par une ceinture, il tenait à la main une sorte de béret, bordé d'un galon et portant au

centre, comme le bonnet des matelots, un pompon de laine. Rien de lui, ni sa physionomie, ni ses propos, ni son jeu, ne révélait un artiste, présent ou futur. Son visage n'avait de saillant que le front. Pianiste, il était un des plus jeunes, mais non pas, encore une fois, des meilleurs d'entre nous. Surtout je me souviens de sa manie, ou de son tic, lequel consistait à marquer les temps forts de la mesure par une espèce de hoquet ou de souffle rauque. Cette exagération du rythme fut plus tard le moindre défaut, sinon peut-être du pianiste, au moins, et sûrement, du compositeur. Vous en conviendrez quand vous saurez son nom. Il s'appelait Claude Debussy. Très renfermé, pour ne pas dire un peu maussade, il n'attirait pas la sympathie de ses camarades. Un autre au contraire la gagna tout de suite, sans réserve et sans retour : c'était ce blondin, ce gamin de Pierné. Gai, spirituel et cordial, tout souriait à ses quinze ans, et rien, depuis ces temps lointains, ni son art, ni la vie, n'a cessé de lui sourire. Il jouait du piano comme un ange, avec une finesse, un moëlleux, une pureté qui rappelait un peu la manière de Paladilhe. Celui-là vraiment promettait bien tout ce qu'il a donné. Dans son œuvre charmante, et plus que charmante parfois, j'ai vu sans étonnement se développer et s'épanouir l'heureuse nature, privilégiée dès l'enfance, de l'un des plus nôtres parmi nos musiciens d'aujourd'hui.

Une classe du Conservatoire ne ressemblait pas à la classe d'un collège. Tous les élèves n'apprenaient pas la même leçon, ou le même morceau. Chacun travaillait le sien et le jouait au maître. D'où la variété des observations et des conseils, suivant le genre de l'œuvre interprétée et le mérite ou la médiocrité de l'interprétation. Rien n'échappait à Marmontel : pas une intention de l'auteur, pas une faute de nos doigts, pas une erreur de notre goût. Jamais il ne s'est lassé de nous avertir ou de nous reprendre; mais il le faisait avec douceur, avec l'apparence même de l'insensibilité. Qu'il était sensible pourtant! Quelquefois il saisissait à deux mains sa longue barbe, et la tirait, comme pour l'allonger encore. Les yeux mi-clos, il poussait de profonds soupirs et murmurait : « Oh! mon Dieu! Oh! mon Dieu! » On eût dit qu'il prenait le ciel à témoin de nos bévues et de la souffrance qu'il en éprouvait, tout en s'efforçant de ne la point trahir. En revanche, la moindre marque d'intelligence, une trouvaille heureuse, une

nuance juste, un accent expressif, il n'en fallait pas plus pour éclairer son visage et pour animer sa voix. Il arrivait alors que, dans son contentement, il chantât une phrase musicale, en même temps que l'un de nous la jouait. Il la chantait tantôt sans paroles, en vocalise, et tantôt avec paroles. « C'est est bien, mon enfant, un un peu plus de son! » J'entends encore cet avis à mon adresse, modulé sur les notes initiales et montantes de la sonate en *la bémol*, de Weber, laquelle fut mon dernier morceau de concours et me valut, — enfin, — le premier prix.

Entre notre classe et les autres, les rapports étaient assez rares. Musique et déclamation ne frayaient presque jamais ensemble. Mais le jour de la distribution des prix, on recourait, pour la proclamation des récompenses, à l'un des lauréats de comédie ou de tragédie. En ce rôle du héraut, la voix de notre camarade Lucien Guitry sonnait superbement. Être nommé par elle ajoutait encore à l'éclat de la nomination.

Le professeur de la classe d'Opéra, — Obin, si j'ai bonne mémoire, — demandait quelquefois à Marmontel de lui prêter, comme accompagnateur, un de ses élèves. Je m'offrais volontiers à remplir cet emploi. D'abord c'était, pour un pianiste, une excellente occasion de jouer, non plus seulement du piano, mais, en quelque façon, de l'orchestre, de s'y essayer au moins, sinon d'y réussir. Et puis cette imitation du théâtre, lequel ne fait déjà qu'imiter la vie, cette fiction pour ainsi dire au second degré, me divertissait fort. Enfin le manque de tout appareil scénique, décorations et costumes, ne laissait plus aux œuvres que leur valeur de musique pure, dont nous pouvions ainsi juger librement et sans illusion. Pourtant est-ce bien sûr? Et sommes-nous jamais tout à fait libres? Si, par exemple, le grand duo du quatrième acte de *la Favorite* me parut alors un des sommets de notre art, dois-je en accuser, à moins que je ne l'en remercie, la voix magnifique de ma jeune camarade Renée Richard? « *Les ronces*, disait-elle, pleurait-elle, *les ronces et les pierres ont meurtri mes genoux... Fernand, imite la clémence*, » etc. Le timbre, l'accent de cette voix me meurtrissait aussi le cœur et je sentais que si j'eusse été Fernand, comme lui j'aurais tout pardonné.

Une autre fois, j'accompagnais le premier acte du *Faust* de Gounod. Un ténor, célèbre depuis, y déployait toute sa voix,

rien que sa voix. Nous en étions arrivés, tous les deux ensemble, — et ce n'était pas sa faute, — à ce passage :

Maudites soyez-vous, ô voluptés humaines!

. . . . . .

Maudit soit le bonheur, maudite la science,
La prière et la foi!

Sur l'avant-dernier mot : *la prière*, mon camarade baissa les yeux et joignit les mains. Comme je lui demandais la raison de cette attitude, il me répondit : « Parce qu'il y a : *la prière*. » Avec précaution, car l'espèce chantante est irritable, je lui fis observer que d'abord il y a *maudite*. Je crus m'apercevoir que mon observation ne changeait rien à ses convictions intimes, et ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant.

Un autre, non moins ténor, travaillait le rôle d'Éléazar, dans *la Juive*. Afin qu'il prêtât au personnage le caractère de sombre exaltation et de fanatisme qui convient, on s'efforçait de lui représenter l'époque et le « milieu » de l'histoire, et qu'elle se passe en des temps très anciens : « Oui, je sais, » répliqua-t-il avec un fort accent du Midi, j'ai vu sur la partition. C'était en 1835. »

En 1876, on donna comme morceau de concours aux élèves pianistes le premier allegro de la sonate op. 111, de Beethoven. Pour de très jeunes gens, c'était au moins aussi difficile à comprendre que *la Juive*. Elle fait partie, cette trente-deuxième et dernière sonate, de celles qu'on désigne moins par leur tonalité que par leur « numéro d'œuvre. » Et rien que cette désignation nous paraissait en quelque sorte introduire et ranger l'op. 111 dans l'ordre, purement idéal, de l'abstraction et des nombres. La première rencontre avec le fier chef-d'œuvre nous interdit un peu. Chacun de nous avait peine, je ne dis pas à pénétrer, mais à concevoir seulement la « hauteur, la largeur, la longueur et la profondeur de ce mystère. » Nous aussi, nous demandions : « Sonate, que me veux-tu? » Nous ne savions pas trop ce qu'une telle sonate pouvait bien nous vouloir et surtout vouloir de nous. Mais notre maître le savait, lui. Il le savait, comme toutes choses, comme toutes les choses de la musique, par l'intelligence et par le sentiment, ces deux modes du savoir. Et peu à peu, dans la mesure de nos forces, il nous initiait aux éléments de sa double science. Avec lui, par lui, l'œuvre s'éclairait d'un

rayon. Sans lui, tout retombait dans les ténèbres. Quelquefois, seul à la maison, las d'avoir travaillé le premier morceau pendant deux heures, je risquais sur le second des yeux et des doigts également timides. *Arietta.* Quel euphémisme, ou quelle antiphrase que ce diminutif aimable, donné comme titre par Beethoven au couronnement colossal de son œuvre de piano! Dès le début, devant la première variation, j'éprouvais une sorte de trouble obscur et quasi sacré. Je tournais des pages, des pages encore. De plus en plus difficiles, hérissées de doubles croches, puis de triples, de valeurs de plus en plus rapides, elles ressemblaient à quelque buisson ardent, d'où la voix du dieu ne m'arrivait pas. Dépité, je revenais au premier « mouvement, » qui, peu à peu, se laissait approcher et comprendre. Nous passions environ six semaines en tête-à-tête avec notre morceau de concours. Jours de juin, de juillet, où se faisait rudement sentir le poids du jour et de la chaleur. Afin de l'alléger, Marmontel nous recevait le matin, de grand matin, non pas au Conservatoire, mais chez lui. Mon chemin, pour m'y rendre, traversait la Seine. A des yeux de vingt ans, que Paris, vu du pont des Saints-Pères, était beau, le Paris de cette époque, de cette saison et de cette heure! Le proverbe allemand a raison : « L'heure matinale a des lèvres d'or. »

Toute la classe, ou du moins les élèves admis à concourir se réunissaient ainsi dans le vieil hôtel que Marmontel habitait rue Saint-Lazare. J'ai gardé de ce logis un pittoresque et presque fantastique souvenir. Il m'arriva d'y rencontrer une ombre. Un matin, après une nuit étouffante, je croisai dans l'un des salons une dame âgée, étrangement pâle, dont les cheveux gris tombaient sur des joues décharnées. Vêtue d'un peignoir blanc, elle ressemblait, — en plus vieux, — à la mère de Max le franc-tireur, apparaissant à son fils parmi les diableries de la Gorge au Loup. Elle me dit, à voix basse : « Quelle nuit, monsieur! Quelle nuit! » et elle passa. Je n'ai jamais su quelle était cette personne... Plusieurs salons précédaient le salon de musique. Des vitraux de couleur éclairaient, — d'un jour diapré, — les tableaux suspendus aux murailles et qui les recouvraient toutes. Bronzes et marbres, cuivres et porcelaines chargeaient les tables et les consoles. Sur le piano, sur le tapis, des cahiers de musique étaient épars. Et dans ce désordre, au milieu de ce musée, ou de ce magasin de « curiosités, » le « père Mar-

montel, » en négligé du matin, et plus curieux encore, semblait échappé d'un conte d'Hoffmann ou d'un roman de Balzac.

Plus le concours approchait, plus se multipliaient ces leçons à domicile. Marmontel y ajoutait, pour nous habituer au public, des épreuves préparatoires. Elles avaient lieu dans la salle Erard. Là nos familles, nos amis concevaient leurs augures. Les paris étaient ouverts et les favoris désignés. Il arrivait parfois que le premier prix fût décerné d'avance et que le jury, deux ou trois jours après, n'eût qu'à ratifier le jugement populaire. Ce fut le cas pour le jeune, tout jeune Alphonse Thibaud, frère de Jacques, le grand violoniste. En lui seul, et du premier coup, après une seule année d'école, le redoutable *op.* 111 nous parut, même à nous, ses condisciples et ses concurrents, trouver un digne interprète.

Enfin, un matin de juillet, au nombre d'une vingtaine : les uns, presque des enfants encore, en culottes courtes et col marin, d'autres en jaquette, d'autres, déjà presque des messieurs, en frac, nous sommes enfermés dans le foyer des artistes de la Société des Concerts, attendant que s'ouvre, devant chacun de nous à son tour, la petite porte de la scène. Cette scène, que de fois, le dimanche, nous l'avions vue occupée tout entière par le célèbre orchestre, illuminée ainsi que la salle, comme pour une fête ! Maintenant il y faut paraître tout seul, notre maître seul nous suivant, et cela sous le demi-jour avare, froid et presque funèbre qui tombe du plafond vitré. Funèbre lui-même, dans la grande loge centrale, Ambroise Thomas préside l'impassible jury. Le morceau de concours achevé, l'on passe à la lecture d'un autre morceau, composé pour la circonstance, manuscrit, et semé à dessein d'écueils harmoniques, enharmoniques, pour la plupart d'ailleurs, à cette époque du moins, assez peu redoutables. Avant cette dernière épreuve, du haut de la loge, une voix lamentable laisse tomber ces mots : « Marmontel, voilà le mouvement, » que suivent trois ou quatre battements du métronome. Au cours de l'année, on n'entendait pas souvent notre taciturne directeur. Quelquefois, dans les couloirs ou dans la cour, nous le rencontrions marchant la tête baissée et son manteau, — dont il ne passait jamais les manches, — jeté sur ses épaules. Avec ses longs cheveux, ses yeux enfoncés, il nous rappelait Verdi, mais un Verdi pour ainsi dire éteint. La mélancolie d'Hamlet semblait avoir fait de ce front son trône sombre. Nous

comprenions qu'un jour, comme quelqu'un disait : « Je trouve Ambroise Thomas bien changé, » Auber eût répliqué : « Mais, il a toujours été bien changé. » Sa gravité même nous rendait plus gais encore, non pas certes à ses dépens, mais à son sujet, et d'une innocente gaîté. Elvire était le nom de Mme Ambroise Thomas, et l'une de nos « charges » d'écoliers consistait à jeter aux échos de la cour l'apostrophe de Musset à Lamartine : « O ! toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire ! » Mais dans la froideur du maître, il n'entrait aucune sévérité, nulle rigueur. Indulgent et bon, il avait, je le sais, l'âme haute. Un jeune critique, à la tête légère, ayant un jour parlé d'une de ses œuvres avec irrévérence, il ne lui retira pour cela ni son estime, ni son amitié. Du temps que j'étais écolier, et jusqu'à sa mort, sa bienveillance me demeura fidèle. Mais rien n'a jamais pu me faire oublier l'intonation plus que mélancolique, sépulcrale, de ces quatre mots, que je crois entendre encore : « Marmontel, voilà le mouvement. »

En même temps que mes classes du Conservatoire, mes études de droit s'achevaient, moins bien. Un autre président qu'Ambroise Thomas, et d'un autre jury, m'annonçant que j'étais « reçu, » non pas du tout, comme Perdican, « à quatre boules blanches, » ajoutait : « Mais j'apprends, monsieur, que vous venez d'obtenir un prix au Conservatoire. Je vous en fais tous mes compliments. »

Après en avoir fait, moi, tous mes remerciements à mon excellent maître, je m'empressai d'aller remercier aussi la bienfaitrice, et volontiers je dirais la patronne exquise des musiciens, surtout des pianistes, celle dont la munificence ajoutait chaque année à l'honneur officiel et platonique du diplôme et de la médaille, le don royal d'un grand piano de sa maison. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'approcher cette noble et charmante figure que fut Mme Erard. Elle me reçut pour la première fois dans le grand salon de la Muette, où je devais plus tard si souvent et si volontiers revenir. Petite, menue, elle y semblait comme perdue et même un peu mal à l'aise. Timide en l'abordant, je crus aussitôt m'apercevoir que mon abord ne l'intimidait pas moins elle-même, et sa timidité redoubla la mienne. Souriant de tout son visage, qu'elle avait aimable et gracieux, elle m'accueillit pendant un moment, qui me parut long, en silence. Elle se troublait, rougissait. Enfin, non sans effort et d'une

voix mal assurée, elle me dit seulement : « Je m'appelle aussi Camille. » Ce fut sa manière, qui réussit d'ailleurs à merveille, de nous donner du courage à tous deux.

. . . . . .

En sortant du Conservatoire, je me voyais menacé d'entrer au Palais. Les circonstances m'en écartèrent d'abord. Un peu plus tard, il est vrai, je passai par la Basoche, mais je ne fis, Dieu merci, qu'y passer. Auparavant et pendant quelques années, je vécus une vie de loisirs, incertaine et quelquefois errante. La musique y conservait sa place. Je me pris en ce temps-là d'un enthousiasme juvénile pour l'opéra d'un « jeune, » que représentait le Théâtre-Lyrique d'Albert Vizentini. C'était le *Bravo*, le premier et de beaucoup le meilleur ouvrage de Salvayre, le futur auteur d'un fâcheux *Egmont* et d'une *Dame de Monsoreau* plus déplorable encore. Du *Bravo*, tout me parut admirable. La musique ne l'était peut-être qu'en apparence. J'ai cependant gardé pour mainte page le sentiment, — ou l'illusion, — de la vingtième année. Mais les deux principaux interprètes! Mais la voix et le talent de Bouhy, qui venait d'être Escamillo! Mais la radieuse, l'ensorcelante beauté de Marie Heilbronn, qui devait être un jour Manon, voilà ce dont je puis encore, après quarante ans, attester la réalité.

Bouhy, Salvayre et moi, nous ne tardâmes point à devenir amis. Avec une âme d'artiste, ardente, emportée, un peu sauvage, Salvayre avait un caractère où la gaîté, l'humour, — et le plus original, — se mêlait à quelque rudesse. Il apportait dans ses jugements, dans ses conseils, plus de franchise que de bienveillance et surtout de flatterie. Son goût, son intelligence et son amour de l'art étaient supérieurs à son œuvre. J'aimais à le visiter en son plus que modeste logis de la rue de La Tour d'Auvergne. Il y était le voisin d'Ernest Reyer. C'est chez lui, et par lui, que me furent révélées les beautés, encore peu connues et suspectes, de *Lohengrin*, et le duo d'amour qu'il ne craignait pas, lui, mais que je me défendais encore de préférer au duo d'amour par excellence, au duo d'amour type, celui du quatrième acte des *Huguenots*.

Avec Bouhy, Caroline Salla, le violoniste Marsick et je ne sais plus quelle « étoile » d'opérette, je fis une fois, en qualité de pianiste-accompagnateur, ce qu'on appelle une « tournée. » C'était dans la région du Nord. J'avais là des parents, braves

gens de province, qui ne connaissaient de moi que mon nom, mais qui ne l'auraient pas lu sans honte sur une affiche. Désireux de leur épargner cette injure, je pris un pseudonyme. Je me cachai même, Bouhy naturellement excepté, de mes compagnons de voyage, que j'approchais d'ailleurs pour la première fois. L'accompagnateur inconnu ne laissait pas d'inquiéter un peu ses partenaires, bien que Bouhy leur eût affirmé que répéter avec lui n'était pas nécessaire. Sur la scène du théâtre d'Arras, au moment d' « attaquer » notre premier duo, Marsick m'ayant prié de lui donner le *la*, tout bas et d'une voix émue à dessein, je lui demandai : « Lequel? » Il m'a souvent reproché depuis d'avoir ainsi prolongé, redoublé même, quelques secondes au moins, ses alarmes.

L'été, j'aimais à revoir l'harmonieuse villa de Sainte-Adresse. J'y reprenais ma place, ou ma « partie, » parmi les artistes ses hôtes. Le maître de la maison dirigeait nos concerts en amateur excellent, ou plutôt, le mot italien me plaît davantage, en *dilettante* passionné. Mais, ancien élève de l'École Polytechnique, un peu trop en mathématicien aussi. Il conduisait son petit orchestre d'une baguette inflexible, avec la rigueur d'un métronome. De plus, il avait l'habitude singulière de commencer toujours par « battre une mesure pour rien, » afin, disait-il, de mieux assurer le départ.

. . . . . .

Le hasard fait que je reprends ces notes, un moment négligées, sur les rivages de Provence. Des échos très anciens, et que je croyais pour toujours endormis, s'y réveillent. Non loin d'ici, naguère, étendu sur la grève, j'entendis s'élever dans la lumière d'un matin d'été la cantilène de *Norma :* « *O di qual sei tu vittima.* » Elle venait de la terrasse d'une villa voisine. Un ouvrier la chantait, un ouvrier d'Italie, et, tout en chantant, il peignait sur la muraille des ornements dans le goût de son pays, des guirlandes de fruits et de fleurs. Sa voix, comme sa main, était légère; ainsi que son chant, son travail était joie. Si juste, si délicieux était l'accord de l'un et de l'autre, l'harmonie si parfaite entre la musique et le paysage, que ce jour-là je goûtai le charme, la volupté d'une mélodie italienne comme je ne l'avais peut-être jamais éprouvée, comme jamais peut-être je ne devais la ressentir.

Stendhal définissait l'*Italienne à Alger*, de Rossini, « la musique la plus physique que je connaisse. » Aucun genre de

musique ne plaisait davantage aux hôtes nonchalants de ces bords heureux. Là plus que partout ailleurs, le monde était lui-même : aimable et frivole. Les salons de Cannes et de Nice applaudissaient Mme Conneau, quand, de sa voix si tendre et qui semblait sourire comme ses lèvres et comme ses yeux, elle chantait le *Printemps* de Gounod, ou bien, de Massenet, la nostalgique élégie : « *Que l'heure est donc brève, qu'on passe en aimant!* » Mais on acclamait la belle cantatrice après certaine canzone *alla napoletana*, que moi-même je ne me lassais pas d'entendre et d'accompagner :

Era Lucia, la bella Lucia,
Vagheggiata da Beppo il marinar
. . . . . .
Ma fè Libeccio la guerra al brigantin.
Ah! pescator, qui sull'Ave Maria,
È morta Lucia, la bella Lucia.

Je n'ai pas non plus oublié l'air, et j'aimerais pouvoir vous le citer comme la chanson, avec certaine note profonde qui sonnait, à la basse, le glas de la belle Lucia. Sans doute ce n'était pas là du Schumann ou du Schubert. Cela ne valait pas non plus les mélodies françaises d'un Gounod, d'un Paladilhe et d'un Fauré, sur un sujet analogue et sur les vers de Théophile Gautier : « *Ma belle amie est morte.* » Mais dans ce pays, sous le ciel et devant la mer latine, c'était, comme disent les peintres, « bien en place. » Et j'ajouterais volontiers avec Paul Bourget, dans son *Paradoxe sur la musique :* « Allez donc chanter ces airs-là dans le Nord! Autant vaudrait essayer d'y planter des orangers. » Les orangers faisaient pardonner aussi, que dis-je, aimer la sérénade, alors fameuse, du violoncelliste Braga. « *Povero Braga!* » répondait avec modestie » aux personnes qui le complimentaient, l'auteur, un vieux petit homme, alerte et malicieux. Elle était à plusieurs fins, la sérénade : pour piano et violoncelle, pour chant, violoncelle et piano. Mais la transcription favorite unissait aux deux instruments la voix, qui parlait, au lieu de chanter, de Mme Pasca. Et l'on comprenait le pouvoir de la déclamation appliquée à la musique, ou sur la musique, en écoutant cette voix pure et profonde réciter, au murmure de la cantilène italienne, des vers d'Alexandre Dumas fils, un poème d'amour et de mélancolie.

La musique, toujours, mais l'allemande, me valut alors une rencontre qui ne laissa pas de m'embarrasser. Un jour, me croyant seul dans un salon d'hôtel, je jouais au piano le chœur des Fileuses, du *Vaisseau fantôme*. Quand j'eus fini, je m'aperçus de la présence d'un auditeur. Un homme qui paraissait âgé de quelque soixante ans vint à moi. De la meilleure grâce du monde, il s'excusa de son indiscrétion, alléguant son grand amour de la musique. Sans se nommer, il ajouta seulement qu'il habitait Berne. Le soir même, je m'informai de mon interlocuteur anonyme. On m'apprit qu'il s'appelait le général baron von Rœder, ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Allemagne en Suisse.

Une telle démarche, auprès d'un Français, moins de dix ans après la guerre, me parut osée, et je me promis bien de n'y pas répondre. Dès le lendemain, elle se renouvela. D'une voix émue, avec un accent de sincérité, de naïveté même, assez touchant, le général s'excusa, pour la seconde fois, non de ne m'avoir pas dit la vérité, mais de n'avoir pas osé me l'avouer tout entière. Aussi bien, vu son âge et ses fonctions diplomatiques, il n'avait jamais porté les armes contre mon pays. Enfin, au nom de la musique et de notre commun amour pour elle, il me demandait de ne pas lui tenir rigueur et de lui permettre d'espérer que, de temps en temps, pour sa femme et pour lui, je consentirais encore à jouer le chœur des fileuses, le *Spinnerlied*... Je me rendis, je l'avoue, à ses instances. Des Français, mes voisins de table, en prirent d'abord quelque ombrage. Mais la bienveillance, la réelle et délicate bonté, le tact mainte fois éprouvé de l'excellent homme eurent bientôt raison de leurs scrupules. Au fond de cette âme ingénue, la petite fleur bleue vivait encore et l'on finissait par n'en plus vouloir d'être Allemand à celui qui l'était aussi peu que possible. Quelqu'un des siens, depuis, le fut complètement. Et de quelle manière ! Bien des années après, arrivait à Paris un nouvel attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne. Il vint me voir. Il me parla de son grand-père, qui m'avait connu jadis, et m'exprima le désir de me revoir. Nous ne nous revîmes point. Il n'y avait plus là de surprise, plus de musique, plus de *Spinnerlied*. Le grand-père était mort et son petit-fils s'appelait le major von Winterfeld.

Un long séjour en Égypte m'a laissé peu de souvenirs musi-

caux. L'opérette régnait alors sans partage à l'Opéra du Caire et c'était aux seules héroïnes d'Offenbach, la Grande-Duchesse ou Boulotte, que, du fond de leurs loges voilées de guipure, les dames des harems adressaient leurs applaudissements. Au bord du Nil pourtant, parmi les ruines de Thèbes, je ne manquai pas de me rappeler *Aida*, surtout le début du troisième acte, le prélude nocturne et scintillant, la lointaine prière des prêtres, enfin, doucement bercée par les violons tremblants et tremblante elle-même, la nostalgique rêverie de la fille d'Amonasro. Je trouvai que la musique ressemblait au paysage, à cette nature que le musicien, sans l'avoir vue, avait devinée. Aussi bien Verdi, près de composer cette page, écrivait lui-même : « En rêvant un peu, avec un souvenir pour les rives natales, on pourrait faire un petit morceau calme et tranquille, qui serait un baume à ce moment-là. »

Parmi les « sensations d'Italie, » comment n'y en aurait-il pas de sonores? C'est, par une soirée divine, la traversée de Sorrente à Capri, au bruit des rames, au chant des rameurs. C'est une semaine à Pompéi. Le gîte était médiocre, mais le vieux Pleyel encore jouable et la fille de l'hôte bien jolie, quand le soir, à l'heure où le Vésuve s'allume, elle chantait, accompagnée par le jeune musicien de France, les plus récentes chansons de Piedigrotta. Les premières leçons de Rome furent plus austères : leçons d'harmonie, que me donnait à la villa Médicis mon ami Lucien Hillemacher ; leçons de musique et de poésie comparée dans certaine chambre d'étudiant de la via Gregoriana où Dante et Schumann, le Schumann du second *Faust*, me découvraient les beautés inégales, mais fraternelles, de leurs deux *Paradis*.

. . . . . .

. . . . . .

Schumann! C'est un peu lui, si c'est une étude à lui consacrée, qui m'entrouvrit, — il y a trente-six ans! — la porte de la *Revue des Deux Mondes*. Une chère amitié, plus secourable encore, acheva de me l'ouvrir toute grande. Je la franchis avec une joie où se mêlait un peu d'inquiétude. Mais le contentement l'emportait. J'allais enfin pouvoir suivre le conseil de l'oracle à Socrate et ne plus faire que de la musique. Charles Buloz m'y invitait avec bienveillance et Brunetière lui-même ne s'y opposait point. Je dis *lui-même*, à cause de cette phrase,

une des premières qu'il m'adressa : « Je ne comprends rien à la musique et de plus je ne l'aime point. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que je crois parfaitement possible, — et je le pourrais si je le voulais, — de la réduire à deux ou trois idées générales. » S'il le pouvait, comme il le croyait, nous sommes plusieurs à nous féliciter qu'il ne l'ait point voulu. Nous passons notre vie, pauvres critiques musicaux, à chercher ces deux ou trois idées, et le jour où quelqu'un les aurait trouvées, nous n'aurions vraiment plus rien à faire. Peut-être serait-ce tant mieux. Un autre critique littéraire, oui, tout autre que Brunetière, Jules Lemaître, ne me disait-il point à son tour que de toutes les folies humaines, la critique musicale lui paraissait, et de beaucoup, la plus folle ! Je lui répondis qu'il fallait tâcher au moins d'en faire une belle folie, avec des intervalles lucides. Où donc ailleurs qu'ici, sous quels maîtres, à côté de quels compagnons, de quels amis, l'honneur eût-il été plus grand, plus grande aussi la liberté d'aborder et de poursuivre modestement, sinon d'accomplir cette tâche? C'est pourquoi, parmi les souvenirs que j'évoque aujourd'hui pour elle et chez elle, il me plaît d'offrir à notre chère *Revue* l'hommage reconnaissant et fidèle de l'un de ses plus anciens serviteurs.

CAMILLE BELLAIGUE.

(A suivre.)

REVUE LITTÉRAIRE

LE GRAND CHAGRIN DE NOS CONTEURS GAIS (1)

Nos conteurs gais sont, pour la plupart, des philosophes pessimistes.

On pourrait tirer de leurs ouvrages tous les arguments d'une doctrine la plus désespérante. Ils vous montrent sans pitié la médiocrité des gens, une médiocrité habituelle et qui, dans les occasions moins ordinaires, devient une espèce d'absurdité. Ils analysent l'âme humaine et n'y trouvent que des velléités courtes, généralement débiles et, en cas d'une activité plus importante, une maladresse à décourager votre sympathie. De gros vices, de criminelles intentions? Ma foi, non : de petits défauts et des projets peu honorables. Nulle initiative; et c'est la destinée qui mène tant bien que mal ces marionnettes. La destinée? Un grand mot! Disons, tout simplement, le hasard : mais un hasard qui semble très souvent malicieux; il n'est pas jusqu'au hasard qui ne se moque de ses misérables victimes et ne s'amuse à les bafouer, de compte à demi avec les conteurs gais. Si le hasard tourmente l'humanité, il faut la plaindre? Non : les malheurs des gens sont à leur taille, qui n'est pas haute. Si la malice du hasard se relâche, l'humanité est contente? La joie des gens vaut leur tristesse et ne vaut pas qu'on s'attendrisse.

Nous avons eu, et nous avons encore, sous le nom de réalistes, qui est un nom qu'ils ont pris afin de nous imposer, des écrivains

(1) *L'Enfant prodigue du Vésinet*, par Tristan Bernard (Flammarion); du même auteur : *Mémoires d'un jeune homme rangé*, *Un mari pacifique*, *Amants et voleurs*, etc. (Fasquelle). — *M. Gretzili, professeur de philosophie*, par Maurice Beaubourg (Ollendorff). — *La Dame très blonde*, *L'Amant de la petite Dubois*, *Camembert-sur-Ourcq*, etc., par Max et Alex Fischer (Flammarion). — *La Dame au rendez-vous*, par Miguel Zamacoïs (Flammarion). — *Mon ami Pierrot, conte bleu*, par Gyp (Calmann-Lévy).

résolus à peindre en noir la vie humaine. Ceux-là vous présentent l'image d'une monstrueuse humanité, livrée aux instincts les plus abominables et conduite à sa perte par une fatalité atroce. Les hommes n'y sont que des bêtes sauvages et concupiscentes. Je ne dis pas que cette image soit jolie : voire, elle n'est pas toujours bien ragoûtante. Mais il y a, dans une telle façon de comparer l'homme et la bête, comparaison qui tourne au détriment de l'homme, une sorte d'insolence et de fureur où l'on découvre de la poésie. Jules Lemaitre a défini l'œuvre d'Émile Zola « l'épopée de l'animalité humaine. » Si l'abjection de l'humanité devient épique, c'est une consolation qui dépasse toute espérance. Nos conteurs gais n'accordent à l'humanité aucune consolation de ce genre.

Il arrive aussi que les plus farouches réalistes, écrivains sans finesse, ne dissimulent pas habilement leur parti pris injurieux. Leur procédé se voit en plein. Leur truc est bientôt débiné. Vous sentez que de gros farceurs travaillent à vous faire de la peine, et l'illusion se détraque. Nos conteurs gais sont beaucoup plus malins. Ils ne vous avertissent pas de leur dessein, ne vous laissent pas le deviner et même vous donnent le change par cette gaieté de leur manière si joliment sournoise et décevante.

Fausse gaieté? Si l'on veut! Principalement, c'est la gaieté paradoxale, et naturelle cependant, mais oui, la franche gaieté des pessimistes.

On aurait vite compté, dans l'histoire de la littérature et de la philosophie, les pessimistes qui ont été vraiment tristes. Le vieil Héraclite paraît avoir été morose. Il disait que tout s'écoule et qu'on ne se baigne par deux fois dans le même fleuve : un autre philosophe eût aimé cette variété d'une vie perpétuellement nouvelle et qui a de telles ressources divertissantes qu'elle vous dispense de ressasser vos plaisirs; avec un peu plus de frivolité sage, vous remercieriez le fleuve qui, à chacun de vos bains, fournit une eau fraîche et toute neuve. Giacomo Leopardi aussi était, semble-t-il, adonné à la mélancolie. Sa mauvaise santé ne le disposait point à une constante allégresse. D'ailleurs, il ne voulait pas qu'on dît que sa doctrine de l'*infelicità* vînt de ses souffrances : hélas! qu'en savait-il, quand on ne sait jamais comment les opinions que l'on a dépendent des sentiments que l'on éprouve? Puis, tout en dénigrant la vie humaine, du moins trouvait-il la nature attrayante. Quelques minutes avant de mourir, un beau soir d'été, il se flattait d'aller, à peine guéri, se promener au mont Vésuve; il dit à sa sœur Paolina et à son fidèle ami

Ranieri : « Ouvrez la fenêtre, afin que je voie encore la lumière ! » Ce philosophe, le plus sombre qu'il y eut, aimait la lumière du jour comme l'aimait Iphigénie, naïve jeune fille.

Non, les pessimistes ne sont pas tristes. Parmi eux, et le plus acharné d'entre eux, Arthur Schopenhauer concluait que la vie est mauvaise et confondait la douleur avec la substance de toute la réalité. Mais, quant à lui, pourvu qu'il eût à boire des chopes de bière, il se régalait de saucisses fumées, se raillait de l'hégélianisme et jouait de la clarinette.

Restons chez nous. Voici Rousseau et Voltaire. Rousseau est le type d'un optimiste parfait, croyant l'homme naturellement bon, croyant même qu'il suffit de modifier la constitution des États pour installer le bonheur en ce monde. Et Voltaire, lui, est le type d'un pessimiste avéré, ne croyant ni à la bonté naturelle ou acquise de l'homme ni à la possibilité d'organiser le paradis et l'âge d'or en ce monde. Rousseau est triste et, Voltaire, non pas. Vous ne rirez pas, la semaine que vous aurez consacrée à lire *la Nouvelle Héloïse*. Mais vous rirez, le soir que vous relirez *Candide :* vous rirez, tout en voyant bien qu'il siérait de pleurer.

Ce qui fait que les optimistes ne sont pas égayants, c'est peut-être que leur doctrine concorde mal, ou difficilement, avec la réalité que nous avons sous les yeux. Il leur faut arranger les choses, d'une façon qui trahit le stratagème et ainsi nous met en méfiance : nous venons vite à soupçonner une supercherie obligeante, ingénieusement destinée à nous cacher la vérité la pire. Les pessimistes ont-ils raison ? Nous leur savons gré de ne nous pas traiter comme des enfants à qui l'on peint la vie en rose. Nous ne tardons guère à nous apercevoir de la malveillance avec laquelle ils refusent de voir la vie en rose : leur philosophie nous a l'air d'un badinage. Eux-mêmes ne sont qu'à moitié dupes de leur désenchantement, ainsi que le prouve leur gaieté. Ou bien leur gaieté n'est-elle qu'un signe de leur courage ? Nous rivalisons de courage avec eux ; et le courage est une vertu gaie.

Le nouveau roman de M. Tristan Bernard, *L'Enfant prodigue du Vésinet*, comment aurait-on l'esprit tourné pour n'en point aimer la drôlerie ? C'est l'histoire d'un jeune homme à qui ses parents voudraient faire épouser une jeune fille peu plaisante. Il s'en va. Il a compris que, s'il restait à la maison, rien ne lui épargnerait l'ennui de ce mariage : sa mère a beaucoup d'énergie, et lui n'en a guère ; une petite énergie est sous la domination d'une forte énergie, évi-

demment. Donc, il s'en va, et ses parents consentent qu'il s'en aille, pour deux ou trois semaines, en Bretagne. Au casino de Dinard, il perd, le premier soir, tout l'argent de son voyage. Rentrera-t-il incontinent à la maison? Pour qu'on le marie? Ah ! mais, non. Seulement, le temps n'est plus « où les enfants prodigues n'avaient qu'un tour à faire dans la campagne pour trouver une place de gardeur de pourceaux. » Robert, l'enfant prodigue du Vésinet, trouve pourtant un emploi de précepteur dans une étonnante famille Orega, qui a probablement une sorte de nationalité originelle aux alentours de l'équateur et de l'autre côté de l'Océan. Le petit Orega se conduit mal, reçoit des cadeaux d'une petite fille délurée qui vole des bijoux et de l'argent pour conquérir ses bonnes grâces; le petit Orega joue à la roulette, par l'intermédiaire de son précepteur : et Robert est cassé aux gages. Le voilà derechef bien dépourvu. Il se promène et, à l'auberge, rencontre un ivrogne tout plein de bonhomie, de gentillesse, qui était comptable chez un marchand de chevaux et entrepreneur de transports, à Caen; mais on l'a congédié, parce qu'il profitait d'un certain coulage qu'il y avait dans la fourniture de l'avoine. Enfin, la place de l'ivrogne est à prendre. Et Robert la prend, tombe chez des gens fort aimables, les Gaudron : le mari cherche son plaisir aux environs; la femme ne cherche pas, mais accueillera, le consolateur, notre futile Robert. Suit le temps des amours et d'un adultère à peu près ingénu. Après cela, Robert, qui avait oublié ses parents, son péril de mariage et la tranquille maison du Vésinet, se souvient du passé, le regrette, se sauve et retrouve ce qu'il croyait ne plus aimer, ce qu'il aime, son père et sa mère : non la jeune fille menaçante, par bonheur ! elle est mariée. Mais il retournera bientôt à Caen et, chez les Gaudron, fera sans doute une carrière d'ami, d'amant, d'associé.

Voilà ce petit roman; le voilà, du moins, en résumé. Ce qui est charmant, ce qui est d'une gaieté exquise et que le résumé ne montre pas, c'est le tour aisé, à la fois moqueur et indulgent, d'un récit dont la nonchalance même a de la grâce et dont les aventures ont la vivacité la plus amusante. Les divers milieux où Robert nous présente sont très comiques : ses parents, commerçants de Paris, cossus et honnêtes ; les Orega, merveilleux rastaquouères ; et les Gaudron, de Caen, qui font la fête provinciale. Comment Robert évolue parmi ces étranges bonshommes et affriolantes dames, sans timidité, sans impertinence, voyageur à qui réussissent les navigations et les naufrages, c'est le plaisir d'une lecture que l'on a toute

préparée, avec un art plein de rouerie, pour votre divertissement.

Le pessimisme de M. Tristan Bernard ? Si vous ne le voyez pas, tant mieux : c'est encore un tour de sa façon, qui est discrète, cachottière et pateline. Le pessimisme de M. Tristan Bernard est dans l'opinion qu'il a de l'âme humaine, des sentiments qui la révèlent, des émois qui la soulèvent, de l'activité qui l'occupe.

L'enfant prodigue du Vésinet, Robert, appartient à la même famille spirituelle, pour ainsi dire, que le *Jeune homme rangé*, que *le Mari pacifique*, admirables caricatures, et ressemblantes, d'une veulerie native et cultivée. M. Tristan Bernard choisit le plus volontiers pour ses héros des garçons qui ne rudoient pas leur nature et qui sont doucement abandonnés à leur génie.

Cependant, il a écrit *Amants et voleurs*, qui est un recueil d'anecdotes où les apaches vont à leur besogne? Eh! le volume devait d'abord s'appeler « Héros misérables et bandits à la manque. » Ces bandits sont d'une « faible trempe; » ces voleurs ont de la rêverie; l'auteur demande que l'on ait une sympathie un peu molle pour ses timides canailles et ses héros sans vaillance. Comme Arthur Schopenhauer voulait que « la volonté » fût l'essence de l'univers, je crois que, si M. Tristan Bernard rédigeait sa philosophie en système, il remplacerait la volonté par la veulerie : et, sinon sa philosophie, en tout cas sa psychologie et, j'allais dire, sa morale, serait l'étude des manigances folâtres, mornes et, le plus souvent, insignifiantes que font, involontairement, nos âmes.

S'il examine de préférence les êtres les plus doucement paresseux, c'est que leur paresse, en ralentissant leur activité, permet qu'il les regarde mieux et à loisir. Un cheval au galop passe et vous n'avez rien vu. Pour étudier le galop du cheval, prenez une série d' « instantanés, » comme on dit, ou recourez au moyen nouveau du cinématographe qu'il est possible de tourner sans hâte : ainsi, vous décomposerez le mouvement. Les paresseux ou les nonchalants que M. Tristan Bernard observe lui donnent cette lenteur si favorable à une étude bien attentive et minutieuse. Alors, il n'est pas ébloui, déconcerté par de brillantes apparences. Il a le temps d'écarter les apparences et d'aller voir au fond des âmes. Qu'y voit-il donc?

Il y voit une naïveté à laquelle on fait trop d'honneur en la croyant sublime ou criminelle. En vérité, ce n'est rien. Ce n'est qu'une indécision que déterminent les motifs les moins surprenants. Ce n'est que sottise ? N'employez donc pas de gros mots inutiles. Robert, l'enfant prodigue, M. Tristan Bernard vous engage à le considérer comme un

« bon, brave et faible » garçon. Tous les héros de M. Tristan Bernard sont, à peine mauvais, lâches à peine, de faibles garçons. Il ne les méprise pas. Il vous les offre, à ne point mépriser, mais à ne point glorifier, comme des échantillons de l'humanité moyenne. Les moralistes qui invectivent le plus éloquemment contre les vices de l'âme humaine et la dépravation de l'humanité sont moins pessimistes.

Pour embellir son pessimisme et le rendre plus délicieusement persuasif, M. Tristan Bernard a plus d'esprit que personne, l'esprit le plus souriant, doux, aimable, et le style d'un écrivain qui sait marier les mots à la pensée.

Les héros de M. Tristan Bernard sont de simples gens que n'embarrasse point l'idéologie. M. Maurice Beaubourg dénigre plus hardiment l'âme humaine en lui donnant pour miroir M. Gretzili, professeur de philosophie.

Philosophe, et qui a lu les philosophes, M. Gretzili a fait le tour des systèmes qui sont l'honneur de l'humanité. Depuis les Éléates jusqu'à nos jours, les métaphysiques se multiplient, foisonnent, témoignent d'une inquiétude pathétique. M. Gretzili a essayé toutes les sortes de sagesse ; il les a trouvées nulles, en définitive, et les a remplacées par une autre sagesse et que voici, en peu de mots : « Il n'y a rien ! » Mais ce *rien*, c'est énorme : c'est le total d'une méditation qui a duré de longs siècles et dure encore. Le nihilisme d'un philosophe ne ressemble pas au néant des imbéciles : c'est du néant très opulent.

Un jour, le premier jour de l'an, M. Gretzili sort de chez lui dès l'aube, afin d'aller porter des fleurs, des roses de Noël, sur la tombe de sa défunte épouse. Il rencontre une petite jeune fille très délurée, qui s'est levée dès l'aube, afin d'aller porter des roses de Noël sur la tombe de sa mère. Et M. Gretzili a bientôt cette fillette à son bras. Surviennent des militaires ; et il faut, en si joyeuse compagnie, trinquer un peu chez le marchand de vins. L'on boit beaucoup. M. Gretzili prononce un discours. Et pourquoi ne pas garder le silence, du moment qu'il a renoncé à toute croyance et doute même de croire que rien n'existe? Mais avez-vous entendu dire que le néant de la pensée invite un orateur à se taire?... M. Gretzili parle, tout de même que s'il avait quoi que ce fût à préconiser. Son discours est une extraordinaire faribole de mots qui ne signifient nulles choses et qui ne manquent pas d'émouvoir l'assistance. Il donne cent francs pour payer le plaisir des autres et le sien. Mille cérémonies ; et il répond : « Vous savez bien que l'argent n'existe pas pour moi. Non, pas plus que le reste!... » Il joue avec le néant, comme il peut.

Le charivari de ses camarades imprévus ne l'empêche pas de méditer à part lui sur les simulacres et apparences de la vie au milieu desquels il badine : « *Je me promène au milieu des ombres*, a dit Platon. Aucune d'elles, ni moi-même, n'offrons plus de substance que celles qui se refléteraient au fond d'une *caverne* vers laquelle je serais tourné et qui constituerait pour moi le monde. Les réalités sont bien au delà, bien au-dessus, là-haut, dans le domaine des Idées. Et, comme je suis au-dessous, je n'ai qu'à regarder mon ombre se refléter au fond de la caverne, ainsi qu'un spectateur, assistant à la représentation! » Seulement, pour assister à la vie, à l'illusion de la vie, comme un spectateur, il faut s'être détaché de la vie, par une abnégation totale : et voici que M. Gretzili est amoureux fou de la petite jeune fille. De sorte qu'il a certainement l'abnégation de l'esprit que sa philosophie réclame : non pas du tout l'abnégation du cœur. Il va se mêler à la vie, tout de même que s'il croyait à la vie. La logique du cœur et celle de l'esprit se contrarient.

La petite jeune fille est fort demandée par les jeunes hommes qui l'entourent, notamment par l'un des militaires, joli garçon, l'un des héros de la guerre, et très gaillard. Quel rival, pour M. Gretzili! Vieux bonhomme très décati, peu solide sur ses jambes, il n'a de supériorité que mentale et saurait, mieux qu'un autre, combiner les paroles gentilles. Hélas! la petite jeune fille le regarde et n'est point touchée. Il la supplie de ne le point regarder, mais de regarder une photographie de lui qu'on a faite quand il avait dix-huit ans : « Il ne faut pas rire. C'est le moment d'être sérieuse. Il faut prendre ce portrait, le tenir en main pendant que je te parlerai; et, à force de le regarder, croire que ce n'est plus moi, que c'est lui qui te parlera... » On étonnerait M. Gretzili en lui disant qu'on ne s'accoutume pas à l'illusion tout de go. Eh! la vie, à quoi vous êtes si bien accoutumés, n'est qu'illusion! répondrait-il. Mais la petite jeune fille, sans répliquer, sans discuter les opinions philosophiques de Berkeley, de Hume et de M. Gretzili, préfère au fantôme idéologique d'un philosophe rajeuni la réalité d'un jeune soldat.

Les aventures de M. Gretzili tournent à une bouffonnerie que M. Maurice Beaubourg a menée à merveille. Son livre est bizarre, est charmant, drôle, absurde, pathétique, l'une des œuvres de notre temps les plus originales et riches de méditation, de sensibilité, de fantaisie intelligente.

Après que M. Gretzili a subi de fâcheuses tribulations, il vient à connaître son tort. Il a philosophé : il n'a point vécu; il a oublié de

vivre. Il a combiné des idées, organisé des doctrines. Et lui-même ne croyait point à ses doctrines : comment aurait-il cru à ses doctrines, quand ses doctrines supprimaient la croyance? Il est extrêmement malheureux. Il regarde le ciel d'hiver, où brillent le baudrier d'Orion, les trois Rois d'or, et Bételgeuse cramoisie, et Sirius bleu, palpitant comme « un berger fou qui appellerait éperdument de sa clarine de cristal toutes les brebis de son troupeau de lumière. » Il souffre, M. Gretzili, et s'en aperçoit d'une manière à n'en plus douter. Alors, il corrige Descartes et nie que la pensée atteste l'existence : car la pensée est une illusion plus périlleuse que les autres. Mais la souffrance est réelle : « Je souffre, donc je suis! » s'écrie enfin M. Gretzili, sauvé du néant, sauvé trop tard pour profiter du sauvetage.

Philosophe pessimiste, M. Beaubourg exhorte son lecteur à décrier les métaphysiques, autant dire le plus grand effort de la pensée humaine.

Voici d'autres conteurs gais : ils ne s'attaquent point aux métaphysiques, jeu sublime de l'humanité, mais jeu assez rare et si rare qu'en somme l'effondrement des métaphysiques ne modifierait pas beaucoup les journées de nos camarades ni les nôtres. Ils épiloguent sur le train le plus ordinaire de la vie contemporaine, où le souci d'amour et d'argent tient plus de place qu'une rêverie relative aux idées pures.

Il y a, dans l'*Amant de la petite Dubois*, de MM. Max et Alex Fischer, une excellente comédie, dont les personnages sont des fantoches. Et ce n'est point par mégarde que les auteurs de ce roman, très habile et joli, ont laissé leurs personnages à l'état de fantoches : ils l'ont voulu, afin que l'on vît comme la plupart de gens que l'on connaît, que l'on a vus se trémousser autour de maintes ambitions et convoitises, et qui ressemblent aux personnages du roman, sont eux-mêmes de tels fantoches. Et quelle gaieté, dans cette machination démonstrative!

Il y a, dans *la Dame très blonde*, une histoire de jalousie, extrêmement plaisante. Et l'on dit que la jalousie est une passion terrible, qui fait endurer à un pauvre homme le pire supplice : on dit bien des choses! Le héros de MM. Max et Alex Fischer ne souffre pas : il est curieux de savoir si la dame très blonde n'a point éparpillé sa prédilection, sa complaisance. Il est content de savoir que non. S'il apprenait que oui, sans doute n'aurait-il pas l'un de ces chagrins à propos desquels les moralistes et les romanciers manquent volontiers de

mesure. Peut-être, au surplus, la jalousie n'est-elle qu'un phénomène de curiosité imprudente.

Il y a, dans le même recueil, une histoire d'amour, et que voici. Un gentil garçon de Paris, — Gaston, par exemple, — a une bien-aimée qui, un beau jour, le quitte, ne l'aimant plus. Elle prie MM. Max et Alex Fischer d'annoncer à ce Gaston qu'elle est partie. Ces connaisseurs malins du cœur des hommes et des femmes craignent de froisser le subtil amour-propre de l'amant délaissé : ils lui disent que la pauvrette, l'aimant trop, l'a soupçonné de lui être infidèle et enfin s'en est allée pour se tuer. Gaston n'en doute pas et : « Parfaitement ! répond-il. Jalouse ! Elle était jalouse de la petite dame brune qui demeure au quatrième... » Après cela, Gaston se lie avec la petite dame brune. Celle-ci l'aime et, provisoirement, ne se tue pas. Quand une femme s'est tuée pour vous, comment apprécieriez-vous la tendresse d'une autre femme qui ne songe point à se tuer pour vous? Gaston n'est point heureux. Il interroge sa deuxième bien-aimée : « Adrienne, m'aimes-tu ? — Mais oui, je t'aime. Et, si je ne t'aimais pas, serais-je ici?... » Gaston ne croit pas de tout son cœur à un si placide amour. Adrienne s'en va, comme l'autre s'en est allée, parce qu'en vérité Gaston l'ennuie. Elle laisse à l'ennuyeux un mot, sur un bout de papier, la simple vérité. Gaston sanglote et, parmi ses larmes, dit à M. Max ou à M. Alex Fischer : « Ah ! c'est atroce ! Tu comprends bien que je n'accorde aucun crédit à cette histoire. Mon Dieu, que je suis donc à plaindre ! Tant qu'Adrienne ne s'était pas suicidée elle aussi, je ne pouvais savoir si la pauvre chérie m'aimait... Il est trop tard, il est hélas ! trop tard, à présent, pour que je puisse profiter de son amour !... » Peut-être, au bout du compte, l'amour n'est-il qu'un phénomène de fatuité parfois bien exigeante.

Les romans et les contes de MM. Max et Alex Fischer sont un précieux trésor de telles anecdotes, où l'on voit la plupart des idées et des sentiments qui se prêtent le mieux à l'emphase réduits à la petitesse la plus comique. Et la plus vraie? Si vous l'admettez, vous adhérez à la philosophie pessimiste de MM. Max et Alex Fischer.

Ils ont un art très ingénieux et persuasif. Ils ont un air de plaisanter d'abord; et l'on n'est pas sûr qu'ils cessent de plaisanter au moment où l'on s'aperçoit que leurs conclusions risquent de vous attrister. Vous attrister? Ils ne le veulent pas et continuent de sourire. Allons, souriez comme eux ! Ils ont une manière de conter si preste et si rapide que vous n'avez pas le temps de chicaner votre plaisir; et ils ont une manière d'inventer à leur guise des incidents si

plausibles que vous ne distinguez pas, dans leur récit, la fantaisie et la vérité. Ils mettent beaucoup de vérité, dans leur récit; et c'est pour gagner votre confiance. Ils l'ont gagnée depuis longtemps, lorsqu'ils vous mènent si gaiement à ces conclusions qui ne sont pas gaies. Or, les conclusions dérivent ou semblent dériver très logiquement de ce que vous avez pris pour la vérité. Ces conclusions, ils ne les formulent pas eux-mêmes : c'est vous qui les formulez; à leur instigation, mais sans que leur instigation se manifeste. Et le talent de la caricature, le voilà!

J'aime aussi que la philosophie pessimiste de MM. Max et Alex Fischer n'aille jamais à peindre l'ignominie. Nous avons beaucoup de moralistes qui, ayant reconnu que l'homme ne vaut rien, profitent de cette information pour exhiber les pires laideurs de l'âme humaine, avec une effronterie scandaleuse. Les amoureux, les jaloux, les toqués de MM. Max et Alex Fischer ne sont ni infâmes, ni répugnants, ni morbides. Et la satire est ainsi plus significative : elle ne s'adresse pas à des monstres, à des scélérats dignes des galères ni à des malades qu'il faudra enfermer, mais à l'humanité moyenne, à vos amis et à vous-mêmes. Tant pis pour vous!

Un autre conteur très gai, M. Miguel Zamacoïs, donne, sous le titre de *la Dame au rendez-vous*, une série de croquis attrayants et de caricatures, lui aussi, analogues à la réalité. Un de ses personnages les meilleurs est un gros bonhomme qu'il a rencontré en voyage et qui endure un tourment très pénible : c'est la peur des responsabilités. L'on n'a point oublié que Faguet, jadis, indiquait la peur des responsabilités comme l'un des caractères de notre temps. Le bonhomme qu'a rencontré Zamacoïs était pharmacien : mais, à la lecture de l'ordonnance, il commençait de trembler, craignant de confondre les chiffres; et les médicaments à peine livrés, il était sûr d'avoir empoisonné son client. Bref, il dut quitter la pharmacie et trouva une place de caissier dans une banque : « J'étais hanté, la nuit, par la terreur des pièces fausses, des liasses incomplètes, des coffres-forts mal fermés et des combinaisons oubliables. Je dus lâcher encore ce métier-là... » Chez un fabricant d'appareils de chauffage, et puis chef de gare, il souffrit de scrupules atroces... « Cela dura jusqu'au jour où, menacé d'une maladie des nerfs, de complications cardiaques, et en proie à des hallucinations qui semaient sur toute la nature des disques rouges ou verts, carrés ou ronds, j'embrassai enfin une profession de tout repos, sans responsabilités. — Bravo! Qu'est-ce que vous faites? — Je suis ministre! » Faguet, d'ailleurs,

avait bien démêlé que le gouvernement sert de refuge, quelquefois, à des volontés alarmées.

Encore, si les gouvernés étaient sages! Mais voici Mézuche, de son métier canneur de chaises. Il est six heures : Mézuche a travaillé ses huit heures; et bonsoir! « Sais-tu, Mézuche, ce que tu ferais, si tu étais chic? Tu finirais ta chaise. J'ai promis de livrer demain matin. En vingt minutes, ce serait fait! » Non: Mézuche est un citoyen libre et, libre, ne considère pas qu'il ait le droit de travailler vingt minutes, ses huit heures passées. Donc Mézuche rentre chez lui et, pour le plaisir, se livre à une besogne qui le contraint à suer sang et eau. « Tu n'es donc pas un homme libre? — Oh! pardon, ça, ce n'est pas mon travail! » L'illusion de la liberté est la pire des servitudes, comme l'illusion du gouvernement le triomphe de l'incurie.

Laissons la politique et ses vains tracas. M. Ponceau, qui est veuf et ne s'en console pas, a commandé au peintre Franqueau un portrait de la défunte. Le seul témoignage est une photographie : M. Ponceau la commente. « C'est ça, dit-il, c'est tout à fait ça! » tandis que travaille le peintre. Et les yeux, de quelle couleur? « Bruns; c'est ça : un ton de chêne encaustiqué... » Les cheveux? « Acajou foncé, comme les montants de votre Psyché... » Vous serez touchés du soin que met M. Ponceau à retrouver autour de lui les nuances qu'il a chéries. Le peintre sort, le temps d'aller chercher des tubes d'outre-mer. Cependant vient une petite, et qui prend M. Ponceau pour le peintre. Elle est modèle. Et, si l'on ne veut pas d'elle, ce n'est pas de chance : elle pleure. « Vous me chavirez le cœur! » s'écrie M. Ponceau. La petite s'en va. Et, quand revient le peintre, M. Ponceau n'a qu'une idée, qui est d'aller consoler la pauvre petite. « Mais les yeux, les cheveux?... — Chêne encaustiqué, acajou foncé!... » M. Ponceau est parti.

Nos conteurs gais sont enchantés de souffler sur nos sentiments, nos mélancolies et nos allégresses, comme sur la poussière la plus légère et qui s'envole au moindre souffle. C'est leur jeu, où ils s'amusent.

Les contes de M. Miguel Zamacoïs sont très bien faits, et joliment écrits, avec un sérieux qui rend le badinage très agréable et qui vous intrigue avant d'avouer qu'il s'agissait de vous divertir.

Faut-il compter Mme Gyp au nombre de nos conteurs gais? Il y a une gaieté, une verve, un entrain merveilleux, dans la centaine de volumes qu'elle a publiés et qui laissent le plus aimable souvenir. Elle a vu, noté, croqué tous les travers de notre époque. Elle a traité ses

victimes d'une façon qui n'est pas indulgente. La galerie de tableautins qu'elle a signés, tâchez de ne pas vous y reconnaître. Hélas! vous ne manquerez pas de vous y reconnaître un peu, à moins que vous ne soyez avec soin très mal informé de vous-mêmes. Et vous rirez cependant : l'image est drôle.

Parmi les travers de notre époque, celui que Mme Gyp a le plus vertement raillé, c'est le snobisme, qui nous dispense d'avoir une opinion, qui nous impose une opinion toute faite. Jules Lemaître, un jour, a vanté le snobisme comme une vertu sociale : sans le snobisme, nos contemporains seraient plus dispersés qu'ils ne le sont; quelle anarchie ! Et le snobisme est un signe de docilité, d'humilité... Mais le snobisme, tel que Mme Gyp l'a remarqué parmi ses contemporains divers, ne leur ôte pas la vanité, la présomption, ni l'égoïsme.

Les personnages de Mme Gyp ont le plus fol orgueil de leurs opinions empruntées : ils croient les avoir prises chez le bon faiseur. Ce sont des opinions de riches, ou qui « font riche, » comme on dit. Nulle sincérité! Sans la sincérité, nos sentiments et nos idées ne valent rien, ne sont que des tics. Le cœur humain? C'est un endroit où la mode fait passer des frissons rapides et analogues à l'agitation d'une poupée qu'on électrise.

Mais, voici que Mme Gyp nous donne un « conte bleu, » *Mon ami Pierrot*, l'histoire d'un petit garçon qu'un bonhomme de prêtre a généreusement recueilli, élevé, mis au lycée jusqu'à ce qu'il devînt un bel officier sorti de Saint-Cyr. Une petite fille, de très bonne famille et dont la grand'mère est duchesse, est la compagne de jeux du petit garçon, s'éprend de lui, l'adore et veut l'épouser. Idylle ravissante, puérile et qui dure au delà de l'âge anodin! La jeune fille et le bel officier s'aiment d'amour; elle est exubérante : il est timide. Comment voulez-vous qu'une si noble héritière épouse un enfant trouvé? Après maintes péripéties, vous saurez que l'enfant trouvé n'est pas indigne de la noble héritière. Il est comte, il a de la fortune; on l'aimait, et on l'aime encore. Il a fallu, pour en arriver à de telles certitudes, déjouer un vilain homme. Les méchants sont punis, la vertu est récompensée. Or, ce récit de bonheur et tel qu'on voudrait que fût la vie, Mme Gyp l'appelle « un conte bleu : » elle ne paraît pas y croire ou corrige de quelque ironie son essai de crédulité.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le regrettable malentendu qui a éclaté, à propos de la Haute-Silésie, entre M. Lloyd George et le Gouvernement français, n'était malheureusement que trop facile à prévoir. Il y a de longs mois déjà que, dans toutes les questions qui touchent à la Pologne, la politique des Alliés est mal accordée ; et, du reste, à quiconque ne ferme pas les yeux à l'évidence, les « surfaces de friction » apparaissent chaque jour plus nombreuses entre l'Angleterre et la France. L'Entente cordiale, Dieu merci ! n'est pas en péril, mais, si nous voulons la maintenir intacte, nous devons nous rendre exactement compte des petits dissentiments qui la menacent, et rechercher loyalement les moyens de la fortifier. Ce serait faire injure au caractère britannique que de n'avoir pas le courage de parler franchement, dans une crise dont l'issue dépend, en grande partie, de notre sincérité. Les plus solides amitiés sont faites de confiance mutuelle, et c'est un déplorable système que de vouloir ruser et jouer au plus fin avec ceux dont on tient à garder l'estime.

Avant la guerre, l'Entente cordiale n'était consacrée par aucun acte diplomatique. L'accord de 1904, qui avait réglé les litiges pendants entre la Grande-Bretagne et la France, n'avait pas, par lui-même, le caractère d'une alliance. C'est la pratique qui a peu à peu établi, entre les deux nations, de tels rapports d'intimité que, pour l'examen de tous les grands problèmes européens, leurs chancelleries cherchaient naturellement à se concerter. Après l'attentat de Serajevo, lorsque l'attitude de l'Autriche et de l'Allemagne devint inquiétante pour la paix du monde, rien ne nous permettait de préjuger les résolutions de l'Angleterre. Elle n'avait aucun engagement envers nous. La ville de Londres avait chaleureusement acclamé la France, en 1913, dans la personne du

Copyright by Raymond Poincaré, 1921.

Président de la République ; la ville de Paris avait fait, en 1914, au roi George V un accueil enthousiaste ; mais nous n'avions aucune certitude d'être soutenus par l'Angleterre, s'il plaisait à l'Allemagne de se jeter sur nous. Lorsque l'orage a fondu, sir Edward Grey a déployé une magnifique activité pour mettre l'Europe à l'abri de l'averse ; il a multiplié les initiatives pour retenir l'Allemagne et l'Autriche ; et il a certainement, par là, bien mérité de l'humanité. Mais, à la veille de la catastrophe, lorsque la France interrogeait l'Empire britannique sur ses intentions, l'Empire britannique restait muet. Il consultait son intérêt, et il avait raison. Il n'avait pas à se sacrifier pour autrui. Son intérêt était certainement de ne pas laisser écraser la France, et la clairvoyance de ses hommes d'État les avait, tout de suite, fixés sur ce point ; mais, dans un pays d'opinion, ils voulaient être sûrs d'être compris par l'homme de la rue ; et ils attendaient. Si l'Allemagne n'avait pas commis le crime de violer la neutralité belge, nul ne sait combien cette attente aurait pu se prolonger.

L'ultimatum de Berlin au Cabinet de Bruxelles a révolté la conscience britannique. L'Angleterre, garante de l'indépendance de la Belgique, n'a pas, un instant, songé à oublier ses engagements. Pour les tenir, elle a déclaré la guerre à l'Allemagne et elle a pris ainsi, en toute liberté, une décision qui lui fait grand honneur et qui, du reste, était, elle aussi, conforme à son intérêt bien entendu. Elle ne pouvait, en effet, laisser les Allemands s'emparer d'Ostende et d'Anvers et s'installer définitivement, en face d'elle, sur la mer du Nord. Dans les plus nobles déterminations des Puissances, il y a toujours un peu de cet égoïsme sacré, dont un Président du conseil italien a fait, au cours de la guerre, une apologie raisonnée ; et lorsque, ces jours-ci, l'ambassadeur des États-Unis à Londres a déclaré, au Pilgrim's Club, que son pays « n'avait pas envoyé des soldats au delà des mers pour sauver l'Angleterre, la France et l'Italie, mais uniquement pour sauver les États-Unis d'Amérique, » le colonel Harvey n'a fait qu'exprimer, à son tour, une vérité que la France est trop souvent tentée de perdre de vue. Les maximes *Charity begins at home*, ou *Chacun pour soi*, ont, sans doute, du point de vue d'une morale supérieure, quelque chose d'étroit et de choquant, et l'idéalisme du peuple français a ce mérite qu'il nous pousse souvent à nous élever au-dessus de nos propres intérêts ; mais il a, en même temps, ce défaut qu'il nous empêche parfois de discerner les véritables mobiles de notre prochain.

Donc chacune des nations alliées et associées est entrée en guerre

pour son propre compte, et d'aucune on n'aurait pu, sans excès de candeur, attendre une conduite différente. Nous nous sommes entr'aidés; nous avons participé à une œuvre de défense commune; nous nous sommes trouvés unis dans une heure où la liberté de tous était menacée; nous ne pouvons pas ne pas garder pieusement le souvenir de cette solidarité; mais elle n'a pas fait de certains d'entre nous les débiteurs des autres et, en particulier, si la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne a été d'un grand secours pour la France, la rapide mobilisation de la France a été d'un grand secours pour la Grande-Bretagne.

Une fois les hostilités commencées, chacun des deux peuples a réalisé des prodiges pour assurer la victoire, et ce n'est pas moi qui chercherai à sous-estimer les merveilleux efforts accomplis, sur terre et sur mer, par l'Empire britannique. En moins d'un an, lord Kitchener a réussi à constituer une armée; les dominions et les colonies ont recruté, avec une rapidité extraordinaire, d'admirables contingents; la Grande Flotte a condamné à l'immobilité et à l'inertie les navires allemands de haut bord; l'Angleterre enfin a fait des miracles pour purger la mer du Nord, la Manche et l'Océan des sous-marins qui commençaient à les infester. Mais nous, n'avons-nous été pour rien dans la victoire?

Lorsque la vague germanique a déferlé sur le sol de Belgique et de France, nous étions presque seuls. La petite armée belge, qui s'était vaillamment battue, même après la prise de Liége et l'investissement d'Anvers, avait fini par être écrasée sous le nombre et avait besoin d'être entièrement reconstituée avant de reprendre campagne. Les quatre divisions britanniques, que commandait le maréchal French, étaient composées de soldats énergiques et courageux; mais, un peu dépaysé sur le continent, leur chef craignait toujours de s'éloigner de ses bases maritimes et il ne prêtait au commandement français qu'une assistance incertaine et précaire. Si, à cette époque, l'armée française n'avait pas été en mesure de faire face à l'ennemi, la bataille de la Marne, au lieu de finir en victoire éclatante, se serait terminée par une défaite irréparable. A cette heure décisive, c'est l'armée française qui a été l'avant-garde des armées de l'univers et qui s'est fait décimer pour le salut de tous. C'est elle encore qui, les semaines suivantes, a lutté de vitesse avec l'envahisseur dans la fameuse course à la mer et qui a remporté cette victoire de l'Yser qui a protégé, non seulement les côtes françaises, mais les côtes anglaises et a laissé à la Grande-Bretagne le temps de recruter et d'organiser ses troupes

métropolitaines et coloniales. Plus tard, en 1916, lorsque l'Allemagne s'est ruée sur Verdun, pour tâcher d'ébranler et de crever le front des Alliés, c'est encore l'armée française qui a soutenu le choc et qui a passé presque tout entière dans la « noria » de Pétain pour arrêter l'ennemi sous les murs de la place lorraine.

Plus tard encore, en mars 1918, lorsque lord Milner a été envoyé en France par le cabinet de Londres, quelle était la situation? L'éminent ministre britannique l'a dépeinte lui-même dans le memorandum qu'il a adressé le 27 mars 1918 à son Gouvernement : « Le grand mystère était l'effondrement de la cinquième armée, qui restait jusqu'alors inexpliqué. Par suite du degré de désorganisation de cette armée et du fait que les communications étaient coupées de toutes parts, il était difficile de se rendre compte de ce qui s'était passé. D'une façon générale, on ne pouvait douter cependant que cette armée ne fût brisée et qu'une brèche n'eût été ouverte entre le flanc droit de la troisième armée et les Français. » C'est à la suite de cette rupture, qui pouvait entraîner un désastre, qu'eurent lieu les entrevues de Compiègne et de Doullens et que le général Foch fut chargé par les Gouvernements britannique et français de coordonner l'action des armées alliées sur le front Ouest. Quelques jours après, cette première mesure aboutissait à sa conclusion logique, et Foch était nommé général en chef des armées alliées. On ne contestera point, je pense, que l'unité de commandement et le génie militaire de Foch aient été pour quelque chose dans le succès final.

La France a donc le droit de revendiquer une large part dans l'honneur de la victoire; et elle a, hélas! subi une part non moins large des sacrifices communs. C'est elle qui, de toutes les nations, a eu, non seulement la proportion la plus élevée, mais le chiffre absolu le plus fort, d'officiers et de soldats tués à l'ennemi. Restée sur la brèche du commencement à la fin, appelée à faire, aux moments critiques, les efforts les plus vigoureux, elle a payé de plus de quatorze cent mille morts les incomparables services qu'elle a rendus à la coalition. Que les Puissances alliées montrent leurs listes funèbres! Elles ne sont, sans doute, pas moins glorieuses que les nôtres, mais elles sont toutes singulièrement moins longues et l'Empire britannique tout entier, avec le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Indes, reste loin derrière nous, à distance de plusieurs centaines de mille de vies humaines. Et, sans doute, Londres a reçu, comme Paris, de sinistres visites aériennes, mais c'est sur le sol de France qu'on s'est battu; ce sont les Flandres, la Picardie, la Champagne, la Lorraine, qui ont été, pendant plus de

quatre années, le théâtre ensanglanté de la guerre. Nos villes et nos villages ont été détruits, tantôt par les obus allemands, tantôt, quand telles étaient les nécessités militaires, par les projectiles des armées alliées. Plusieurs de nos plus belles provinces ont été saccagées et ruinées pour que fussent sauvées, tout à la fois, la liberté de la France et la grandeur de l'Angleterre. Nos provinces du Nord et de l'Est sont restées, durant toutes les hostilités, le champ de bataille de l'univers. Elles ont, pour ainsi dire, appartenu indivisément aux armées alliées, qui y ont vécu, cantonné, combattu ; et, si ces armées ont ensemble repoussé l'étranger, si la coopération britannique et américaine a grandement facilité cette œuvre de libération, notre territoire a été le rempart, le glacis ou la tranchée, qui ont protégé, comme disait le Président Wilson, la frontière de la liberté.

La victoire est venue et nous avons pavoisé nos ruines. Nous étions en droit d'espérer que tous nos amis nous aideraient à les relever et, lorsqu'a commencé l'examen des conditions de la paix, nous nous sommes étonnés des difficultés que nous rencontrions, comme si nous pensions que l'héroïsme de nos soldats et les souffrances de nos populations devaient faire oublier à nos alliés leurs habitudes et leurs intérêts, leurs passions et leurs préjugés. La guerre avait, au contraire, développé et exaspéré, chez la plupart des peuples, jeunes ou anciens, les sentiments nationaux et la volonté de puissance ; et là où nous nous imaginions ne rencontrer que bonne grâce et complaisance, nous avons eu la surprise de nous heurter à des contradictions et à des résistances.

On a commencé par déposséder notre langue de ses anciens privilèges diplomatiques. Tous les traités qui ont suivi la paix, traités de Versailles, de Saint-Germain, de Sèvres, de Trianon, ont été rédigés, tantôt en deux idiomes, tantôt en trois. En 1784, la classe des Belles-Lettres de l'Académie de Berlin mettait au concours la question suivante : « Qu'est-ce qui a fait de la langue française la langue universelle de l'Europe ? Par où mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? » En 1921, l'Académie française peut choisir, pour le prix d'éloquence, ce sujet mélancolique : « Qui est-ce qui a fait perdre à la langue française sa qualité de langue diplomatique de l'Europe ? Par où a-t-elle mérité cette disgrâce ? Est-il à présumer qu'elle s'en relève ? »

Au XVIIIe siècle, lorsque des États comme la Suède, la Suisse, la Sardaigne, l'Espagne, les Pays-Bas, la Hongrie, la Prusse contractaient entre eux, même en dehors de la France, ils se servaient de

notre langue. Au XIXe siècle, même après nos revers, on parle français au Congrès de Vienne, on parle français dans les négociations de Francfort, on parle français au Congrès de Berlin, aux Conférences de Madrid, d'Algésiras, de La Haye. A Versailles, à Saint-Germain, à Sèvres, à Trianon, notre souveraineté linguistique a été démembrée. Vaincus, nous l'avions conservée; vainqueurs, nous avons dû la partager.

Concession de pure forme? Non pas. Premier signe des concessions qui nous ont, tout de suite, été arrachées sur le fond. Voisine d'une Allemagne agressive, la France aurait eu intérêt à ne pas voir, du moins, cette Puissance redoutable fortifiée, dans le traité de paix, par la consolidation de son unité. L'Empire, né de notre défaite, était encore, en 1914, une agglomération d'Etats qui conservaient, au moins, un semblant d'indépendance. Nous aurions trouvé, dans une constitution fédérative, un peu plus de sécurité que dans un Reich centralisé. On nous a opposé une prétendue volonté populaire qui ne s'était, du reste, manifestée nulle part; on a allégué qu'une Allemagne unifiée serait une débitrice plus solvable; et on nous a amenés, par une série de sophismes, à consacrer nous-mêmes l'indivisibilité de l'Allemagne.

Mais puisqu'on invoquait, à tort ou à raison, les droits des nationalités pour laisser la Prusse absorber ainsi les autres États de l'Allemagne, la justice et la logique eussent voulu qu'on fît, en revanche, sortir de l'Allemagne les provinces dérobées aux pays voisins. On n'a pas osé ne pas admettre ce principe général, mais on en a entouré l'application de formalités ou de restrictions qui l'ont trop souvent rendu illusoire. Il eût été naturel qu'on rendît à la France l'Alsace et la Lorraine telles qu'elles nous appartenaient avant la spoliation de 1815; nos alliés ne l'ont pas voulu; on nous a strictement restitué ces provinces dans leurs frontières rétrécies de 1870. On a soumis à un plébiscite des cercles wallons comme ceux d'Eupen et de Malmédy; on n'a pas osé détacher de l'Allemagne, sans une consultation nouvelle, les duchés qu'elle avait pris au Danemark, et ainsi il est arrivé que, dans une partie du Slesvig, le voleur a été favorisé par l'usage qu'il avait fait du bien volé. Enfin, sous l'influence prépondérante du Cabinet britannique, on a marchandé à la Pologne les moyens de renaître. On ne lui a pas donné le débouché maritime que lui avait promis le Président Wilson; on a soumis le port de Dantzig à un régime hybride qui a mécontenté, à la fois, l'Allemagne et la Pologne; et pour la Haute-Silésie, qui, d'après toutes les statis-

tiques allemandes d'avant-guerre, devait être considérée comme polonaise, on a accordé à M. Brockdorff-Rantzau le plébiscite qu'il demandait. Ici encore, c'est M. Lloyd George qui est intervenu, contrairement au vœu de la France et contrairement même à l'avis des experts anglais, pour donner cette satisfaction à l'Allemagne, comme si l'Angleterre pouvait attendre un profit moral ou matériel de l'agrandissement du Reich et de l'abaissement de la Pologne.

Nous n'avons guère été mieux partagés dans les autres parties des traités. Les colonies allemandes ont été remises aux Alliés, mais ce n'est pas à nous qu'ont été attribuées les plus importantes. L'Empire turc a été partagé, mais il l'a été de telle façon que l'Angleterre a vu, en Orient, son autorité s'accroître aux dépens de la nôtre. La Mésopotamie et les grands chemins de l'Asie sont maintenant entre les mains de l'Empire britannique ; dans la Palestine, qui, d'après les accords anglo-français de 1916, devait être internationalisée, le sionisme est devenu, après la paix, le prête-nom de l'Angleterre; l'émir Feyçal, protégé et pensionné par nos alliés, a fait tout ce qui dépendait de lui pour nous expulser de Syrie; bref, nous avons accepté à Sèvres un traité que désavouent les signataires eux-mêmes, dont on n'a pas osé demander la ratification aux Chambres et qui allume aujourd'hui en Orient de nouveaux incendies.

Si réduite que fût la part qu'on nous laissait dans la victoire, nous étions cependant disposés à nous en contenter. Mais nous demandions à être indemnisés de nos dommages et, sur ce chapitre du moins, nos Alliés nous avaient fait, dans le traité, les plus belles promesses. Nous avions répondu que nous nous défiions un peu de la bonne volonté allemande et nous avions demandé des garanties ou des gages. Il semblait, en particulier, tout à fait légitime d'occuper une partie du territoire du Reich aussi longtemps que nous ne serions pas payés. Les Allemands nous avaient donné, de 1870 à 1873, un exemple que nous avions le droit de suivre. — Mais, nous a-t-on répliqué, vous allez toucher une somme si formidable que l'Allemagne ne pourra vous la verser entièrement que par annuités et ces annuités s'échelonneront pendant plus d'un quart de siècle. Il est impossible que l'occupation militaire dure aussi longtemps. — Pourquoi? — Vos troupes finiraient par avoir des difficultés avec les populations; et puis, nous prendrons part nous-mêmes à l'occupation, et nous ne voulons pas garder indéfiniment des soldats sur le continent. Et on a réduit la durée de l'occupation à quinze ans.

Il eût été raisonnable que les frais de cette occupation fussent

directement supportés par les habitants et que l'autorité militaire eût, dans le pays, les mêmes droits que les armées allemandes en France après 1870. — Non, nous a-t-on dit. Les Alliés feront l'avance des frais; l'Allemagne remboursera ensuite; quant à l'autorité militaire, elle serait peut-être trop dure; créons une commission civile interalliée; ce sera une marque de courtoisie envers les Allemands. » Et nous avons cédé. — Du moins, demandions-nous, il faut désarmer l'Allemagne. C'est la condition essentielle de la paix future. Rassurez-vous. Si vous renoncez à prolonger l'occupation de la rive gauche du Rhin au delà de quinze ans, c'est nous-mêmes, Angleterre et États-Unis, qui vous assisterons en cas de nouvelle offensive allemande. N'avez-vous pas confiance en notre amitié ou doutez-vous de notre parole? Voici un engagement signé de nous deux, Président Wilson et Lloyd George, qui garantit votre tranquillité. Mais, dans ce vieux droit français auquel les Normands ont fait autrefois passer la Manche, il y avait un adage que le Premier ministre britannique paraît avoir oublié : « Donner et retenir ne vaut. » Son engagement était subordonné à celui de l'Amérique et, comme l'Amérique a répudié les promesses de M. Wilson, M. Lloyd George s'est tenu pour libéré. Des Anglais, qui connaissent la France et qui l'aiment, tels que Lord Derby, ont vainement insisté pour qu'un pacte d'alliance fût signé entre l'Angleterre et nous; le Cabinet britannique ne les a pas écoutés; il n'a même pas consenti à demander aux Communes de voter l'engagement d'assistance éventuelle, sans le subordonner plus longtemps à l'assentiment des États-Unis; il a étendu la doctrine de Monroe à l'Angleterre; il n'a pas voulu promettre, d'avance, d'intervenir dans un conflit européen.

Telle était donc, dans l'ensemble, la position fort modeste et, par bien des côtés, assez périlleuse que nous faisait le traité de Versailles. Elle était loin de remplir nos espérances et de répondre à nos sentiments de justice; et, déjà, à mesure que cet acte diplomatique a été mieux connu, ont commencé les premières déceptions de la France. Nous avions, du moins, le droit de penser que tous les sacrifices nous avaient été demandés avant la signature et que le traité ayant été approuvé par le Parlement, en Angleterre comme en France, et consacré, dans les deux pays, par une ratification solennelle, il deviendrait la loi commune et ne donnerait plus lieu à de nouveaux amendements. C'était là une illusion et nous n'avons pas tardé à nous en apercevoir. Dans l'exécution même des conventions

signées, des divergences de vues se sont immédiatement produites, qui de Boulogne à San Remo, de Hythe à Spa, de Paris à Londres, se sont accusées davantage. Dans ces entrevues rapides, où les photographes jouaient souvent un rôle plus important que les experts, il arrivait parfois aux ministres français de ne pas mesurer très exactement la force de notre opinion publique et de croire qu'ils feraient accepter aisément les concessions auxquelles ils étaient amenés. Mais la France, elle, avait des idées très claires. Elle voulait la paix et elle voulait son droit. Elle ne comprenait pas qu'on pût rogner encore quelque chose du minimum que lui avait donné le traité ; et, dès qu'elle a vu qu'à chacune des conférences, on nous arrachait, un à un, nos pauvres avantages, elle a senti monter en elle la tristesse et le mécontentement. Lorsqu'elle a constaté que M. Lloyd George, après avoir annoncé à son de trompe l'extradition de Guillaume II et des autres coupables, renonçait à ses projets, elle a craint que cette première marque de faiblesse n'encourageât la résistance du Reich sur tous les autres chapitres du Traité. Lorsque des délais successifs ont été, à la demande de l'Angleterre, accordés à l'Allemagne pour le désarmement terrestre, la France n'a pas pu se défendre de penser que nos amis britanniques avaient été, avec raison, plus fermes dans l'exécution du désarmement naval. Lorsqu'enfin notre pays a vu la politique suivie, depuis bientôt un an et demi, par les cabinets français, au sujet des réparations et des garanties, il n'a pu supposer qu'une conduite aussi contraire à ses vœux et à ses intérêts fût libre et spontanée, et il a été, non sans un peu d'humiliation, forcé de conclure qu'au lieu de naviguer par nos propres moyens, nous étions remorqués.

Le jour où un de nos ministres s'était émancipé jusqu'à faire occuper Francfort, M. Lloyd George s'était promis, non seulement d'éloigner le plus tôt possible nos troupes de cette ville, mais d'établir désormais au profit de l'Angleterre, dans l'exécution du Traité, l'unité de commandement. Il n'avait plus semblé avoir d'autres desseins que de nous modérer et de nous empêcher d'agir, d'amener l'Allemagne à composition par la bienveillance et la douceur, de la gagner par les présents, et de nous prier de faire les frais de cette réconciliation. De là, cette idée du forfait et de l'amputation arbitraire de notre créance, dont j'ai dénoncé ici, dès le début, l'inquiétante inspiration et les conséquences périlleuses. De là, cette crainte que la France ne se laissât aller sinon à des ambitions impérialistes, dont M. Lloyd George la sait incapable, mais à la saisie de quelques gages et à de nouvelles

occupations territoriales. Pour quiconque a pris la peine de lire entre les lignes des accords de Paris, il était clair que le cabinet anglais nous avait alors demandé une importante diminution sur notre créance et qu'il ne s'était nullement obligé à nous suivre, le cas échéant, dans la voie des sanctions. L'intransigeance dont M. Simons avait fait preuve ensuite dans les conversations de Londres nous avait sauvés d'une dangereuse abdication et nous avions pris alors, avec toutes les apparences du consentement britannique, les mesures nécessaires pour entrer dans la vallée de la Ruhr et pour envoyer en Allemagne « le gendarme et l'huissier. »

La Commission des Réparations avait signifié au Reich une mise en demeure pour la partie de la dette exigible le 1er mai, c'est-à-dire pour douze milliards. Le traité de Versailles nous donnait donc le droit d'agir, même isolément. « Patientez quelques jours, nous dit M. Lloyd George. Si l'Allemagne ne s'exécute pas, nous occuperons tous ensemble le bassin de la Ruhr; mais, pour mettre plus sûrement encore le droit de notre côté, commençons par lui envoyer un ultimatum. » Nous acceptons. Mais sur quelles données cet ultimatum va-t-il être rédigé? S'en réfère-t-on à l'accord de Paris? Nullement. S'en rapporte-t-on au chiffre de 132 milliards, fixé par la Commission des Réparations? Pas davantage. Comme je l'ai indiqué dans ma dernière chronique et comme l'ont lumineusement montré M. Tardieu dans son âpre réquisitoire, M. Forgeot dans son magnifique discours, M. Chéron dans son irréfutable rapport à la Commission des finances du Sénat, l'état de paiements dressé à Londres imposera encore à la France, par le jeu des intérêts, de nouveaux et graves sacrifices. Nous n'aurons que trop souvent l'occasion de rappeler ce que nous coûtent ces conventions bâtardes. Mais tout l'effort de M. Lloyd George a tendu à nous les faire accepter pour que notre classe 19 fût mobilisée en vain, et que la Ruhr ne fût pas occupée. L'Allemagne a compris; elle s'est empressée d'adhérer à l'ultimatum et, comme récompense supplémentaire, les agents du cabinet britannique, et, en première-ligne, lord d'Abernon, lui ont promis qu'elle ne perdrait pas la Haute-Silésie. Nous avons aujourd'hui sous les yeux les résultats de ce marché et nous ne voyons que trop à quels abîmes nous a conduits cette longue série de complaisances.

En Haute-Silésie, malgré le vote des émigrés et malgré le soin qu'avait pris M. Lloyd George de les faire appeler aux urnes, par grandes masses, le même jour que les habitants, toute la région située à l'Est et au Sud-Est d'Oppeln s'est prononcée pour la Pologne. Les

Alliés qui, par respect du droit des peuples, ont si facilement accepté l'unification allemande, c'est-à-dire la subordination de l'Allemagne à la Prusse, peuvent-ils ne tenir aucun compte des vœux des ouvriers et des paysans polonais ? Comme l'expliquait, il y a peu de jours, M. La Chesnais dans *l'Action Nationale*, c'est aussi bien dans l'intérêt de la justice que dans l'intérêt de la paix qu'il est désirable de fixer, au moins, la frontière suivant une ligne qui passerait dans le sud du cercle de Rosenberg, traverserait le cercle d'Oppeln et rejoindrait l'Oder au sud de Kosel.

Mais le cabinet britannique en a jugé autrement ; il a voulu réduire la Pologne à la portion congrue et cette intention, immédiatement connue en Haute-Silésie, a provoqué, dans le pays, une émotion que le commissaire Korfanty a eu le tort d'encourager et que certaines paroles de M. Lloyd George n'étaient pas faites, non plus, pour calmer. Aussitôt l'Allemagne, qui, depuis de longs mois, avait préparé ses plans, a envoyé aux formations militaires qu'elle entretenait secrètement en Haute-Silésie des armes et des munitions ; elle a laissé passer la frontière à quelques-unes de ces troupes de l'Orgesch et de l'Einwohnerwehr que nous avons eu la naïveté de ne pas dissoudre ; et ce n'est que sur nos remontrances réitérées, auxquelles M. Lloyd George, ouvrant enfin les yeux à l'évidence, a fini lui-même par s'associer, qu'elle n'a pas osé persister officiellement dans cette attitude belliqueuse. Nos douze mille chasseurs alpins qui étaient seuls en Haute-Silésie avec une poignée d'Italiens se sont trouvés pris dans de sanglantes bagarres. Les Allemands ont tiré sur eux. Plusieurs ont été tués ou blessés. Quelques-uns, emmenés prisonniers et maltraités, ne nous ont été rendus qu'après une énergique intervention de la Commission interalliée. A une fête de chasseurs alpins que je présidais à Lyon, le dimanche 22, nous est arrivé du général Gratier qui commande les « diables bleus » de Haute-Silésie un télégramme d'émouvante camaraderie ; et nous ne pouvions tous songer sans un serrement de cœur à ces pauvres petits Français que l'Allemagne vaincue massacrait là-bas, dans la paix. M. Lloyd George a tardivement senti la nécessité de faire cesser ce scandale. Quatre bataillons britanniques sont partis pour la Haute-Silésie. Mais la racine du mal n'a pas été détruite ; satisfaction n'a pas été donnée à la volonté des populations et la politique suivie par l'Angleterre et par la France vis-à-vis de la Pologne est restée aussi différente qu'elle l'était, l'an dernier, lorsque Londres flirtait avec Moscou et que le général Weygand volait au secours de Varsovie.

Il est grand temps de mettre un terme à des désaccords qui finiraient par ruiner complètement l'Entente cordiale et par laisser dans l'âme des deux peuples une aigre rancœur. M. Lloyd George, qui se débat au milieu de terribles difficultés intérieures, s'est placé d'autorité, depuis deux ans, au gouvernail du vaisseau qui porte la fortune des Alliés. S'il s'était aperçu plus tôt du mécontentement qui grandissait en France, à la suite des déceptions successives qui nous étaient infligées, je ne mets pas en doute qu'il aurait, depuis longtemps déjà, changé l'angle de barre. Notre tort, sur lequel j'ai maintes fois insisté, a été triple. Nous avons suivi, pour négocier avec lui, des méthodes de conversations directes et d'entrevues fugitives, qui nous mettaient le plus souvent en état d'infériorité ; nous avons traité les questions dans l'ordre dispersé, sans jamais vouloir établir un bilan d'ensemble ; et chaque jour, nous avons cédé, avec l'espoir qu'on nous le revaudrait le lendemain. Prenons, sans plus tarder, le contrepied de tout ce que nous avons fait jusqu'ici. Renonçons aux conférences tapageuses et aux rendez-vous hâtifs. Mettons, de part et d'autre, sur le tapis tous les objets qui nous divisent : la Haute-Silésie, la Ruhr, les gages, Constantinople, Angora, Feyçal, la Pologne, la Russie, et procédons, comme en 1904, à un apurement loyal. Mais, dans cette liquidation générale, traitons d'égal à égal et parlons avec autant de ferme franchise que de fidèle amitié. Si nous laissions les choses s'envenimer davantage, deux grandes nations, qui, pour le bien de l'humanité, doivent, à tout prix, demeurer unies, retourneraient à des haines ancestrales, dont la reviviscence serait aujourd'hui un non-sens et un sacrilège. Pour éviter cette catastrophe, il faut et il suffit que, dans l'entente nécessaire, il n'y ait ni hiérarchie, ni subordination ; il suffit, mais il faut, qu'en face de l'Angleterre amie, la France reste la France.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

LE CHEMIN DU SALUT

II

GAUDIAS

CINQUIÈME PARTIE (1)

NOTRE PASSÉ NOUS SUIT

I. — ADIEUX A LA LANGUETTE

Quand Irène se réveilla, le soleil *donnait*, — comme le jour où, amenée par Valérie de la rue Doudeauville dans cette petite chambre qu'elle allait bientôt quitter, elle y avait ouvert les yeux à une vie nouvelle ; — et tout de suite elle aperçut, et reconnut les roses des Paradour, que Belle-Julie, entrée à l'instant, avait posées sur la table pendant qu'elle était encore assoupie. Sa pensée aussitôt s'épanouit elle-même en bouquet d'actions de grâces.

La vieille chanson lui revint :

Semez, mon Dieu, semez de roses
Mon avenir!

Dieu l'exauçait. Il en jetait déjà.

La journée promettait d'être merveilleuse. M. Brocatel avait décidé que, pendant toute la durée de son congé, le docteur, ainsi qu'Irène et Valérie, prendraient leurs repas chez lui.

Après le déjeuner, les fiancés, laissés seuls, furent entièrement livrés à eux-mêmes. C'était la première fois.

Copyright by Henri Lavedan, 1921.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai et du 1er juin.

— Allez ! leur dit Mme Lesoir. Vous pouvez maintenant vous montrer partout. Je ne vous ennuierai plus.

Pour la punir, « sa filleule » l'embrassa, et Gaudias la gronda, mais d'une voix si caressante qu'elle lui fut peut-être plus douce au cœur qu'à sa joue le baiser d'Irène.

A peine sur le trottoir, comme il demandait :

— A présent qu'on a devant soi le monde, où va-t-on ? Plus de Languette, hein ?

— Au contraire, dit Irène, puisque nous n'avons plus besoin de nous cacher, raison de plus pour y retourner. Au moins encore aujourd'hui.

— Retournons-y donc ! fit-il. Une Languette d'adieux ! D'ailleurs, ne soyons pas ingrats ! Elle a eu bien du bon. N'était-ce pas moi qui l'avais trouvée ?

Ils y retournèrent.

Mais arrivés rue de l'Abbaye, au jardinet, ils ne purent s'y asseoir. Tous les bancs étaient pris ; et en les voyant, les gens avaient l'air de dire : « Ah ça ? qu'est-ce qu'ils nous veulent ces deux-là ? Est-ce que c'est *leur place ?* »

Gaudias n'en revenait pas.

— Voilà ! déclara-t-il. Depuis que nous l'avons lancée, la Languette est à la mode. Et on s'y écrase !

Alors, échangeant de longs regards et des mots isolés, tantôt parlant, puis se taisant, ils commencèrent à se promener, sans but, au hasard, dans le vieux quartier presque désert qui leur offrait son hospitalité.

Ils levaient des yeux amusés vers les fenêtres à pots de fleurs où des linges hardis raccrochaient le soleil. La belle ordonnance de l'Abbaye dont la brique rouge, galonnée de pierre, avait la coupe et le ton d'un costume à basques Louis XIII, les retint un instant. Tout leur était surprise, distraction et réflexion, couleur et douceur. Tout inspirait la sympathie, le respect et la sécurité. Tout charmait Irène attentive : la tuile des toits, les petits carreaux, le marteau d'une porte et le fer d'un balcon ; et Gaudias, quoique moins sensitif et moins poète, éprouvait cependant à travers la jeune fille et grâce à sa façon de les exprimer, les impressions qu'elle res. sentait. En savourant le présent, ils se délectaient du passé. Les deux semblaient d'ailleurs s'appliquer pour eux à se mêler davantage et à se compléter. Du palais abbatial de Charles de

Bourbon débouchait une nichée de petites filles, serrées comme poussins sous les ailes blanches d'une poule bleue de Saint-Vincent de Paul. Rue de Furstemberg une bande de garçons dépeignés, aux mollets meurtris, tournait à patinette, en piaillant, autour du refuge inutile où quatre malingres paulonias s'efforcent d'ombrager en pleine asphalte un candélabre de gaz à cinq branches... Rue de l'Échaudé-Saint-Germain, rue Cardinale, passage de la Petite-Boucherie, rue Bourbon-le-Château, dans ce dédale étroit et tortueux où les jeunes gens s'enfonçaient, recueillis, furtifs, essayant de se perdre et toujours contents de se retrouver, partout, dans ces parages même si calmes, si abandonnés, d'où la vie expansive d'autrefois s'était enfuie à jamais, la vie d'aujourd'hui, de tous les temps, la vie éternelle et cachée revenait, et par moments se manifestait, éclatait. Le décor plus que centenaire, enfumé, lézardé, tassé, vermoulu, avait toujours des personnages, — moins nombreux et moins éveillés, — pour remplacer ceux d'autrefois dans les mêmes échoppes, les mêmes greniers à poulies, les mêmes boutiques de brocante, les mêmes renfoncements noirs, sous les mêmes porches bas, les mêmes enseignes, les mêmes auvents; et cette vie amortie, espacée, se révélait pourtant à peu près de la même façon, par les mêmes signes, le même genre de solitude ou les mêmes présences, les mêmes bruits ou d'identiques, — ou la même paix. C'était le bras nu qui d'un « quatrième » envoie vertement une potée d'eau à vol de terrine, la planche qu'on scie chez l'emballeur, la chanson d'une femme ou le chant d'un oiseau, tous les deux en cage, les cris de l'enfant qu'on berce et les pleurs de celui qu'on gifle, et trois mesures de cornet à piston... et l'invisible machine à coudre, — qui va toujours... qui doit marcher toute seule... On respirait des odeurs de linge roussi qu'on repasse et de café brûlé, de chat et de futaille. Irène et son fiancé se sentaient vraiment à l'aise et heureux dans ces ruelles du vieux Paris qui avaient l'air de n'être si tranquilles et si resserrées que pour les attirer et les rapprocher encore, et si contournées que pour les garder plus longtemps... Ils ne rencontraient personne. Depuis une demi-heure, ils n'avaient vu qu'un soldat, au pas égaré, qui leur avait demandé en leur montrant un bout de papier : « Si c'était par là qu'était la rue Rivoli ? » et qu'ils avaient alors gaîment désabusé, et ensuite un vitrier à qui, malgré son déchirant

appel, personne ne voulait répondre! La suggestion de ces lieux mélancoliques ne les empêchait pas d'ailleurs de suivre leur idée et de songer à leurs affaires, car Autrefois n'est pas l'ennemi d'Aujourd'hui, et ils passaient d'Hier à Demain avec autant de plaisir que de facilité. C'étaient deux jouissances qui s'alternaient pour se renouveler. Les temps échus les conduisaient tout naturellement par la main à celui qui les attendait et qui leur était destiné. Quand, à l'aspect d'un vieux logis goitreux à encorbellement, qui grimaçait, tout de travers, bien sinistre avec une entrée bien noire, et feutré comme une bouteille après plusieurs siècles de cave, Irène candide et sincère s'écriait : « Que c'est joli! je demeurerais bien là! — Merci! nous aurons mieux! » certifiait Gaudias, et il lui dressait, dans l' « aurore et le couchant de Boulouris, devant la mer, bleue... comme... comme « comme un timbre-poste! c'est ça! » la villa blanche, aux toits feuilletés en tartelette, avec ses colonnes de pergola aux chapiteaux de roses... Alors, en face de la maison sombre, elle voyait, plus réellement, par contraste, la maison claire; et quand, au cours de leur promenade, errants et intrigués, ils disaient à chaque pas : — « C'est comme en voyage! » la jeune fille, qui n'avait jamais quitté Paris, imaginait déjà, — rien que par la venelle où ils s'engageaient, — la petite rue sans trottoir du village d'Italie au nom mélodieux dans laquelle un jour prochain, pendus aux bras l'un de l'autre, ils évoqueraient cet après-midi : « Te rappelles-tu?... »

Mais il fallut bien rompre pourtant le charme, à la longue un peu perfide, de cette solitude, et rentrer dans le brouhaha de la vie.

Elle était là, tout près, les guettant, grouillante et populaire, au carrefour Buci, prompte à reprendre sur eux sa revanche de cris, de bousculade et d'irrévérente belle humeur. A peine y tombèrent-ils qu'ils furent aussitôt ressaisis, happés par son flot qui roulait entre les petits traiteurs, les petits coiffeurs fades, les petits cordonniers aux bottines en réglisse, les petits merciers, les fripiers et les tripiers, les marchands d'habits et les vendeurs « d'abats, » les herboristes, les boucheries retentissant des coups sourds du hachoir, les fortes fromageries, les charcuteries emboudinées et les bars caverneux s'écrasant sur ses rives à berge étroite et y dégorgeant, comme poissons, la marée de leur clientèle. On n'avait pas besoin de scruter les gens pour

savoir où on était. Les étalages vous le disaient tout de suite, arborant la blouse et la salopette, balançant le pantalon de treillis et le complet-velours à côtes, le paletot-réclame et le chandail rayé, la ceinture de laine rouge et la cravate verte, et alignant surtout l'innombrable jeu des casquettes : toutes les espèces de casquettes, anglaise, française, belge, américaine, « bon genre » et « dernier genre, » de toutes les formes, de tous les draps, couleur tabac, moutarde, et pain d'épice, ou à carreaux blancs et noirs de toutes les grandeurs; les unes molles et désossées, bouffantes comme une culotte, la plupart larges comme un guéridon, plates comme une assiette et armées d'une énorme visière aussi lourde et dure qu'un dos de chaise; casquettes brutales, louches, sournoises, que rien n'a l'air de distinguer entre elles, qui paraissent toutes semblables *quand on ne sait pas*, mais qui, cependant, se distribuent et vont s'enfoncer, se coller d'elles-mêmes, sans jamais se tromper, sur les têtes de *ceux qui savent*, et pour qui elles sont faites; douées chacune d'une physionomie spéciale, et en même temps d'un usage universel. Pour le matin et le soir, le jour et la nuit, pour le soleil, la pluie, la neige et le vent, le turbin et la grève, l'usine et la maison, le trottoir et les fortifs, pour la lutte et l'amour, Paname et la campagne... enfin pour tout... une seule de ces casquettes, n'importe laquelle, suffit!

Irène et Gaudias les regardaient, débordés, sans méfiance, quand tout à coup, en même temps, leurs yeux s'étant détournés, puis rencontrés, elle pâlit, tandis qu'il rougissait. Ensemble, — ils en étaient sûrs, — ils avaient eu la même vision : celle de Panteau, dont chacune de ces casquettes leur avait, en le coiffant à la minute, ramené dans la glace du magasin l'image canaille et moqueuse.

Les visions sont des manières d'avertissements, de craintes, de menaces, la projection surnaturelle des êtres et des choses mêlées à notre vie, et n'ayant pas, de loin, d'autre moyen d'agir sur nous. On eût juré qu'obéissant à la méchanceté secrète de Panteau, préparant ses desseins, devançant ses désirs, son image dédoublée, détachée de lui, en fourrier, après avoir, elle aussi, rôdé dans les détours des ruelles où tout à l'heure vaguaient les fiancés, était venue exprès jusqu'ici se rappeler à eux et les narguer dans leur bonheur.

Sans s'être dit un seul mot, ils pressèrent le pas. Laissant là

également *la* légume et la volaille, les œufs rouges, les beignets et les « frites, » les escargots et les tourteaux, avec les frusques aux rabais, les vestes de postillons, les cors de chasse, les vieux képis roses de second Empire, les habits noirs en zinc, loués à la soirée, lustrés jusqu'à la trame, et les escarpins craquelés, ils allaient maintenant vers le boulevard Saint-Germain, mais pas encore assez vite à leur gré, arrêtés à chaque instant par les groupes qu'ils devaient fendre. On les avait remarqués; on se retournait et on les admirait, tout haut, sous le nez, sans réserve et sans nuances. Les compliments partaient tout seuls, comme des cris de Paris.

— T'as vu ça, Lucie?

— Et que c'est des beaux! Tous les deux!

— La paire. On les vend ensemble. On les sépare pas.

— S'il ne la couvre pas de bijoux!... s'exclamait un cocher de fiacre.

— Ils n'ont pas été faits un jour de gelée!

— Ta mère peut s'en vanter! dit un garnement à Irène.

— Eh bien! et ton père? dit un autre.

Et une vieille, à voiture de pommes :

— J'en retiens des petits!

Ils entendaient cela; elle rieuse et un peu ennuyée, mais, lui, si satisfait qu'il serait bien resté.

— Quel dommage, regrettait-il, qu'on ne puisse pas s'asseoir!

Ils en oublièrent du coup la vision d'Isidore en casquette.

Au boulevard ils respirèrent. On ne leur disait plus rien, mais ils ne manquaient tout de même pas d'attirer encore l'attention; elle surtout par cette beauté, qui allait chercher tous les regards et les captivait.

Comme elle était toujours en deuil de Tante Fine, elle avait un petit costume tailleur noir, à chemisette de voile blanc, légèrement ouverte, avec jabot souple et plissé. Des bas de fil noir, mais très tendus, très fins, faisaient ressortir mieux que les plus coûteux et les plus transparents la forme exquise de sa jambe où la jupe courte tombait pourtant assez pour en indiquer la perfection sans la découvrir. Elle embellissait d'ailleurs tout ce qui l'approchait. C'était elle qui parait sa parure, et sur elle le fil se changeait en soie. De même, les petits souliers vernis à barrette chaussaient, aussi bien que ceux des plus

grandes maisons, la nerveuse élégance d'un pied tour à tour tendu et posé avec une sûreté où se révélait la franchise du caractère. On marche comme on pense. Elle pensait bien, et droit.

Par leur couleur et leur éclat, leur masse et leur finesse, ses admirables cheveux blonds, tordus sur la nuque en un chignon bas, procuraient de la béatitude aux yeux des passants éblouis, tout comme ils donnaient à leurs mains le voluptueux regret de ne pouvoir les toucher; et du buisson vermeil d'où il sortait à l'ombre de la cloche de grosse paille noire doublée de blanc, son pur visage, aux prunelles d'un bleu translucide et changeant, avait l'air d'une fleur de nacre et de saphir poussée dans un feuillage d'or.

Ainsi habillée de la tête aux pieds avec tant de grâce, de goût, gantée de chevreau noir, et tenant serré dans ses longs doigts le joli sac en perles que lui avait la veille offert Gaudias, elle était vraiment délicieuse.

Ayant traversé le boulevard, ils allaient toujours, guidés par leur fantaisie. Ils remontèrent la rue Bonaparte. Arrivés place Saint-Sulpice, ils en firent le tour; et là, devant la fontaine, où des gamins pêchaient des bouchons et des croûtons de pain, en se lançant de l'eau, Gaudias demanda à Irène :

— Avant de vous couvrir de bijoux, comme j'en ai bien l'intention et ainsi que m'y invitait le cocher tout à l'heure, il faut que je vous donne votre bague. Quelle pierre préférez-vous?

Elle s'arrêta, réfléchit; ses yeux devenaient deux diamants bleus.

— Une perle... oh! toute petite!

— Entendu! Nous irons demain la chercher ensemble. J'apporterai mon microscope.

Elle riait :

— Nous pourrons emmener marraine?

— Mais oui. Si ça l'amuse.

Elle le remercia en lui pressant le bras. Le trottoir brûlait. Elle était contente. Avec un bruit agréable, un tombereau vide et sonnant creux enfonçait les pavés, au pas de ses deux limoniers traînant des paturons gros comme des têtes d'ours blancs. Ils faisaient partir des pigeons. Elle courut pour aller donner deux sous à un mendiant blotti au soleil sur les marches de

l'église, malgré le docteur qui lui disait, quand elle le rejoignit :

— Vous venez de faire l'aumône à un millionnaire! Vous ne savez donc pas que ces gens-là sont des faux pauvres, et qu'ils ont tous des *maisons dans Paris!* Ah! je les connais, allez! J'en vois comme ça à mon sanatorium.

Elle remarqua tout à coup, presque inconsciemment, par une association d'idées vagues et lointaines :

— Vous ne trouvez pas que ma marraine a l'air de quelqu'un très au-dessus de sa condition? Il y a des moments où on dirait une dame, une dame très distinguée.

— Tout à fait vrai, approuva Gaudias. Elle a ça pour elle : elle n'est pas commune.

— Et elle est bonne, surtout!... si bonne! Ah! je l'aime! oui! dit Irène avec exaltation.

— Moi aussi, fit le docteur, d'une belle voix sage et grave.

Ils avaient pris la rue Férou, au bout de laquelle l'irrésistible Luxembourg les attirait dans ses jardins.

Ils y furent en un instant. Ils y entrèrent comme si c'était pour la millième fois. Presque tout de suite, — un peu à l'écart, — ils s'y assirent, sous un arbre magnifique à basse ramure, où deux chaises renversées les attendaient pour leur donner le plaisir de les relever et de les mettre eux-mêmes tout près l'une de l'autre, contre le tronc large et vénérable, en tournant le dos à l'allée qu'il bordait; et pendant deux heures, qui n'étaient pas des heures, qui n'étaient rien..., qui étaient tout à fait en dehors du temps ordinaire, ils restèrent là, sans regarder ni voir personne, excepté les merles et les moineaux qui ne craignaient pas de sortir de chez eux, de s'aventurer hors du gazon, pour venir les taquiner. C'est au cours de cet entretien abondant et profond où défilèrent tant de sujets impérieux et inutiles, tant de projets qui ne seraient jamais réalisés, où se croisèrent rapides et pressées, comme si elles se becquetaient, tant de questions et de réponses, où tant de puérilités divines restèrent inépuisées, que fut traité, entre cent autres, un point des plus délicats qui tourmentait Irène.

Elle l'aborda franchement :

— Dites-moi. Comment vais-je vous appeler?

Il se redressa, surpris. Et puis, comprenant aussitôt :

— Diable! En effet. Ce n'est pas commode.

Elle continuait :

— Nous m'avez avoué vos petits noms. David, Évariste...

— ... Amour, acheva-t-il.

— Oh! vous vous rendez compte vous-même?...

— Je me rends compte. C'est terrible. A quoi pensaient mes parents?

— C'est presque un cas de rupture! dit-elle en se levant comme pour partir.

Il la rattrapa, heureux de la rasseoir; et elle, espiègle, s'enhardissait à dire, en se défendant :

— Non, David! Laissez-moi, David!

Et puis elle éclatait de rire.

— Décidément! ça ne va pas. Essayons l'autre... Est-ce qu'on sait? Évari...

Mais elle pouffait, sans même achever.

— Non, non! Réglé aussi!

— Alors? concluait Gaudias... Le dernier? C'est le seul qui reste.

— Oh! celui-là! Jamais!

— C'est pourtant le plus beau!

— Il l'est trop! Écoutez? dit-elle inspirée. Puisque vous n'avez que ces trois noms-là, et qu'il faut pourtant que j'en trouve un, tout de suite, je vous appellerai : Ami. Ami, Amour. Il n'y a pas grande différence!

Il faisait la moue.

— Ça n'est pas du tout la même chose. Enfin..., en attendant, va pour Ami! Seulement, ajouta-t-il, comme je ne veux tout de même pas renoncer à Amour, et que c'est un trop joli nom pour le laisser tomber dans l'eau, c'est à vous que je le donnerai. Au moins il servira. « Ami. Amour. » Comme ça, ça ira très bien.

Il la dévorait des yeux. Par moments il écartait sur le front de la jeune fille, en les prenant entre deux doigts délicats, des cheveux d'or qui s'accrochaient à ses cils noirs. Il y en eut un qui lui resta dans la main ; il l'enroula soigneusement autour de son index, et ouvrant son portefeuille pour l'y glisser :

— Dans quarante ans, je vous le montrerai.

— Tant mieux! dit-elle, cela m'en fera au moins un qui ne sera pas blanc.

Aux environs de cinq heures, ils quittèrent le jardin pour

rentrer à l'hôtel Pommelé, Mais, place Saint-Germain-des-Prés, Irène émit le désir d'entrer un instant à l'église ; et, sous le regard étonné d' « Ami, » elle s'expliqua.

— Oh! ça n'est pas par excès de dévotion. C'est pour terminer notre après-midi comme en ces temps derniers, quand nous allions attendre là marraine, et qu'elle venait nous y rechercher. Cela fait partie de la Languette. Voulez-vous? Ça ne vous ennuie pas?

— Avec vous rien ne m'ennuie, Amour.

Ils y pénétrèrent.

Sous le porche était debout, roide dans ses galoches, l'aveugle attitré, l'albinos aux prunelles de porcelaine, « le seul, apprenait l'écriteau pendu à son cou, qui sache reconnaître au toucher une pièce de monnaie, dire son métal, sa valeur, son millésime *avec le sexe de son effigie.* »

Cette fois, ce fut Ami qui, philosophe, jeta dix sous dans la tasse de fer blanc, en redisant à Irène :

— Maison dans Paris!

L'église était déserte et gardait le silence. Ils allèrent tout droit à *leur* chapelle, celle de Saint-Joseph. Comme la petite grille n'en était pas fermée, ils y entrèrent, poussés par la curiosité de savoir quel était le personnage, enseveli là sans doute, que représentait la statue de marbre blanc couchée sur un tombeau encastré dans le mur.

Bien qu'ils fussent souvent venus à cette même place et tout près de ce monument, ils n'y avaient pas fait attention.

Gaudias s'étant approché pour lire l'épitaphe écrite en latin, Irène se mit à genoux sur l'unique prie-Dieu qui se trouvait devant l'autel, et, tandis que, sans se retourner, le docteur, penché sur le vieux seigneur à barbe plate, en armure de guerre, énonçait à mi-voix, avec une indifférence révoltante :

— « Eh bien! c'est Guillaume Douglas... Comte d'Angus, premier prince d'Écosse..., envolé en 1611... »

La jeune fille ne l'écoutait plus. Elle se rappelait, s'en émerveillant à nouveau, que c'était à cette chapelle qu'elle s'était réfugiée il y avait cinq mois, le 4 janvier, cet après-midi, où, pour échapper à Féline, elle avait fui du cimetière, le jour de l'enterrement de sa tante. C'était là qu'épuisée et se sentant perdue, elle était venue alors implorer Dieu, et se reposer pen-

dant trois heures, attendant la nuit pour s'acheminer vers la rue Doudeauville... et là justement que sa marraine, comme si elle l'eût fait à dessein, leur avait imposé à elle et à Gaudias de la rejoindre chaque fois, pendant le temps de leurs fiançailles secrètes... Et maintenant, était-ce bien elle, qui s'y revoyait encore, n'ayant plus de crainte, heureuse, sauvée, aux côtés de l'homme qui l'aimait, qui allait l'épouser ?

Elle ne pouvait pas y croire.

Aussi, dans un sincère élan, elle se promettait intérieurement, de ne pas oublier plus tard la petite chapelle.

— J'y reviendrai... quelquefois.

Pendant que son fiancé, à bout, et l'entraînant dehors, lui déclarait avec rondeur :

— Assez d'église et de tombeau, hé ! ma chérie ? Ça n'est pas gai ! Si vous voulez, nous n'y reviendrons plus ! Bonsoir, Douglas !

II. — LES ROSES CONTINUENT

Le lendemain encore Irène se réveilla dans le soleil et les fleurs.

La corbeille de lilas blanc qu'elle avait trouvée chez elle la veille, en rentrant de la promenade, élargissait au milieu de la table ses touffes d'émail parfumé, et à côté les roses de la soirée d'avant montraient toujours la même fraîcheur. Il semblait que Belle-Julie vînt de les descendre à l'instant.

Les voyant si bien conservées, et les ayant secouées doucement sans qu'un seul pétale s'en détachât, Irène eut soudain la pensée, — qui la réjouit, — de les porter, ce matin même, à tante Fine, à Montparnasse...

N'entendant rien chez Mme Lesoir, elle s'abstint d'y entrer, malgré son désir de savoir comment sa marraine, après le dernier « malaise, » avait passé cette seconde nuit. La pauvre femme devait dormir, plongée dans un lourd et tardif sommeil.

Mais au moment où habillée en hâte et tenant dans ses bras les roses, Irène gagnait la porte sur la pointe des pieds... Valérie parut, au seuil de sa chambre, et habillée elle aussi, avec son chapeau rond, le seul qu'on lui connaissait, ses petits gants de fil noirs, courts et usés, prête à sortir.

S'étant levées toutes les deux sans bruit, en prenant les mêmes précautions, elles s'étonnèrent de s'être mutuellement si bien trompées.

Dès qu'Irène eut appris à la veuve où elle allait, celle-ci l'approuva, ajoutant d'un air entendu :

— Justement j'ai, moi aussi, une visite à faire, mais dans un *autre cimetière*.

Comme elle ne disait pas dans lequel, Irène n'osa pas le lui demander, et elles partirent, chacune de son côté.

III. — LE PRINTEMPS DES MORTS

Les défunts ne sont pas soumis toute l'année à l'hivernage de la mort.

Quand ils ont assez dormi, de décembre à la fin de mars, le printemps les réveille, et en attendant que l'été leur donne une liberté plus grande, il apporte déjà de l'adoucissement à la rigueur de leur condition. Il ne les délivre pas tout à fait, c'est, hélas ! chose interdite ; les morts sont d'éternels prisonniers sur parole. Mais du moins il les élargit autant qu'il est en son pouvoir. Il les invite à revenir prendre l'air et à revoir la lumière du jour. Alors, les morts, sans se faire prier, remontent, des différentes profondeurs où ils gisaient, à la surface du sol qui, prévenu, et amolli, leur facilite le passage. Ils reviennent, discrètement, modestement. Sans qu'on s'en aperçoive, les dalles se soulèvent ; tournant sur leurs gonds, qui ne grincent plus, les portes des chapelles s'entrebâillent, il faut si peu de place aux ombres pour sortir ; et les croix qui les gardaient les laissent passer. Sans doute ce n'est là qu'une « permission, » une récréation... Des heures de congé... Rien de plus... Ils goûtent néanmoins, pendant ce répit, — même trop court, — la douceur de cesser d'être des enterrés. Ils ont bien le temps pour cela ! ils ont la froide saison, si lugubre, si longue, leur vraie morte saison... Mais en ce moment ils renaissent. Ça leur suffit.

Ils reprennent part, et goût, aux choses d'ici-bas qui leur semblent si haut !...

Dieu permet que sa nature leur soit généreuse et leur accorde, une fois par an, à eux aussi, la faveur de ses beautés.

Tout n'est pas que pour nous en ces jours de grâces plé-

nières. Dès lors qu'il s'agit de renouveau, de résurrection, les morts sont en premier. Ils ont le droit de dire : « Et nous ? »

Tout ce que le printemps, d'une façon déterminée, apporte donc et répand alors de vivace et de mélancolique, de tendre, de fort et de doux, de rayonnant, de limpide et de pur, d'éternellement jeune et même de joyeux dans les cimetières, est bien pour les morts, et leur appartient.

A nous, il nous donne ailleurs, où nous sommes, et où n'ont plus accès ceux qui sont partis.

Mais, là où les morts sont « chez eux, » où nous n'allons, nous, qu'en visite et de loin en loin, les dons du printemps et de l'été sont absolument personnels.

C'est pour eux, les desséchés et les décolorés, que tout repousse et reverdit; et pour eux qui ont fini que tout recommence ; pour eux que grandit plus touffu autour de leur petit lit le buis dont on fait des Rameaux. S'il y a des papillons, c'est, — quand ils sont blancs, — pour que d'angéliques enfants, *qu'on ne soupçonne pas*, les poursuivent ; et, — quand ils sont de pourpre et d'or, — pour qu'à l'éclat de leurs ailes les hommes retrouvent le vol ardent de leurs anciens désirs ; et, — quand ils sont bleus, — pour s'adapter à la couleur des rêves évanouis que formaient les jeunes filles..., et, — quand ils sont noirs, — pour alléger au moins et distraire un peu les regrets des désespérés...

S'il y a des fleurs, c'est afin que les yeux qui sont fermés se rouvrent pour les voir, que les narines pincées se dilatent pour les sentir, que les mains jointes se disjoignent pour y toucher et les cueillir. C'est seulement de cette façon et par ces parfums que les morts à présent veulent être embaumés ; et, s'il y a des vols d'oiseaux, c'est pour leur rappeler que l'homme, après avoir rampé, peut espérer des ailes ; et, si les oiseaux chantent, c'est pour couvrir leurs cris d'hier et leurs sanglots ; et, s'il y a des murmures de feuilles, des bruissements de tiges et des accords de palmes, toute la musique des branches, c'est pour que leur oreille assourdie, enfin débouchée de silence, en soit tout à coup sonore et vibrante comme une ruche ; et, s'il y a des nids, c'est pour que les tombes soient consolées à la vue des berceaux ; et, si ces nids sont là plus nombreux que chez nous, c'est que les morts ne *dénichent* pas. S'il y a du soleil, c'est pour que ceux qui

ont le plus froid se réchauffent; et des bancs, pour qu'ils s'assoient, depuis le temps qu'ils sont couchés! et, si les bancs sont de pierre, ils s'y plairont quand même et ne les trouveront pas durs, car la pierre leur est courante; ils en ont l'habitude; et, s'il y a des petits chemins, et des allées désertes, c'est pour qu'ils puissent s'y égarer, à pas de solitude, en échangeant des soupirs de paroles, ou en refaisant pour la millionième fois des vastes projets de passé...; et, s'il y a des escaliers, c'est que cela leur fera plaisir de monter, après avoir tant descendu! S'il y a un ciel de si clair azur, c'est pour qu'ils oublient l'épaisse terre et ses entrailles ténébreuses. S'il passe sur leurs joues, sur leurs mains, la fraîcheur d'une brise, c'est pour remplacer les caresses; et, si quelque souffle plus fort s'applique à leur bouche ravie, c'est qu'il rapporte un baiser. S'il y a le soir, chez eux, des feux follets, c'est pour qu'ils croient voir voltiger avec pitié nos âmes vagabondes, les âmes des vivants dont ils sont en grand deuil, car les trépassés portent aussi le deuil, le deuil de *nous* qui devenons *leurs morts;* et, s'il y a des lucioles, c'est pour qu'ils sachent où poser l'ombre de leurs pieds nus, puisque les morts ont ce privilège d'être nu-pieds comme les derniers des pauvres et comme Jésus. S'il y a du clair de lune et des étoiles, c'est pour argenter le front des penseurs et fleuronner d'or celui des poètes; et, s'il y a, la nuit, des plaintes de crapauds et des hymnes de rossignols, c'est pour que l'homme, même après la mort, ait toujours pitié de l'humble animal et que les amants, même n'aimant plus, continuent de croire à l'amour... S'il y a des plantes grimpantes qui se cramponnent, qui s'accrochent partout, telles que les lierres de toute espèce, c'est qu'elles retiennent à la fois pour les empêcher de crouler, les pierres des vieilles murailles et les murs des vieux souvenirs... Et, s'il y a de grands arbres aux sommets légers, c'est pour qu'à leur ombrage les morts soient plus fiers d'en être les racines; des ifs, pour leur commander la grave endurance et la résignation; des cyprès, pour lasser le temps; des lauriers, pour publier le néant de la gloire... C'est tout cela, ce calme mouvement, cette triste joie douloureuse, et pourtant suave, cette solitude remplie, cette invisible animation, cette poignante et double impression d'éternel et de passager, cet autre genre de présence, d'existence, d'ordre, de paix, de silence et de bruit, d'atmosphère, de terre et de ciel, qui fait, des cimetières, à partir du printemps,

des espèces de jardins réservés, de vrais champs de repos, des oasis d'élévation et de sérénité...

Même quand ils n'ont pas les titres de noblesse et le passé d'histoire, les vieilles frondaisons et les monuments des fameuses nécropoles telles que le Père-Lachaise, ils offrent cependant tous, à cette époque de transfiguration, un caractère aussi émouvant et presque souriant. La richesse des tombeaux, le nombre et l'âge des arbres, l'importance des plantations et la quantité et la qualité des fleurs n'y font rien. Le printemps les pare et les égalise, et les plus simples parmi les moins anciens, revêtent alors un semblable aspect de béatitude et de rajeunissement.

Le cimetière de Montparnasse en resplendissait quand Irène Olette y entra ; et d'ailleurs n'était-il pas pour elle le plus beau, le préféré, puisque c'était celui de tante Fine ?

IV. — L'AZALÉE ROUGE

Bien qu'elle ne fût pas venue à la tombe de sa tante depuis l'enterrement, la jeune fille n'eut pas de peine à la retrouver du premier coup, car elle se souvenait que celle-ci était à quelques pas d'un ancien moulin tout couvert de lierre. A la suite d'une acquisition de terrain, qui devait être lointaine, ce moulin, respecté par hasard ou par oubli, avait été conservé ; et quoique son toit pointu s'affaissât un peu en laissant glisser de jour en jour ses vieilles tuiles et qu'il eût perdu ses ailes, il restait là, semblant avoir obtenu gratis de la négligence ou de la pitié administrative une concession à perpétuité. Et c'était tant mieux, car il mettait dans la mélancolie du paysage une note de poésie rustique et inattendue. Il corrigeait la sécheresse de la mort par le pittoresque de la ruine. Il avait du charme et du prestige. On voyait, certains beaux jours, tournoyer au-dessus de lui des pigeons. Ils n'essayaient pas d'y entrer, car ils savaient que les cimetières n'ont pas de pigeonniers, mais ils s'y posaient, — un instant.

La tombe de tante Fine n'offrait pas, comme Irène le craignait, un aspect d'abandon. Non seulement elle était propre et bien tenue, mais au milieu du tapis de gazon vert qui la recouvrait, était placé un pot d'azalées rouges tout fleuri ; enfin la croix, la simple croix de bois dont on avait pu se

permettre la dépense, portait à présent, peinte en lettres blanches sur fond noir dans la largeur de ses bras, l'inscription qui n'y était pas encore le jour des obsèques :

Ici repose

SÉRAPHINE PARDI

Décédée le 31 décembre 1914, dans sa soixante-troisième année

DE PROFUNDIS

Irène, avec des yeux embués déjà, lisait ces lignes ineffaçables même quand le temps les effacerait. Sa tête tombait, penchée de côté comme quand elle l'appuyait enfant, sur la poitrine maternelle qui maintenant ne se soulevait plus ; et de la croix, son regard revenait s'arrêter, surpris, intrigué, à ce pot de fleurs rouges, tout frais.

Qui avait pu le mettre là ?

Juliette, la vieille plieuse ?

Pauvre femme ! si misérable ! Ayant à peine de quoi vivre ! Un pareil azalée ? Il y en avait bien pour six à huit francs ! Non, ce n'était pas elle.

Qui alors ?

Quelque ancienne voisine ?

Irène cherchait à se rappeler un nom amical qui lui fît dire : « Voilà qui c'est ! »

Elle ne trouvait pas.

La pensée de Valérie, très capable évidemment de cette délicatesse, l'effleura bien une seconde, mais elle l'écarta aussi comme ne reposant sur rien.

Renonçant donc à toute curiosité et ne voulant pas noyer dans de vaines conjectures la bonne émotion qui la possédait, elle retira le pot d'azalées, qui pesait lourdement sur la pauvre bonne tante, vieille et sans force !... et le plaça à ses pieds ; et à peine en effet l'eût-elle enlevé, qu'à cet endroit les brins d'herbe, écrasée en rond, se relevaient l'un après l'autre, entraînés par deux pâquerettes, — comme si elle leur avait rendu la respiration. Disposant alors avec coquetterie ses roses dont la gerbe devait être, au faible corps, agréable et légère, elle les coucha sur l'herbe en tas et en long, comme était, dans le même sens, couchée la tante, dessous.

Cela fait, elle se mit à genoux, au bout de la tombe, et elle

pria. Et tout en priant, elle se flagellait de reproches de n'être jamais venue, depuis le temps... au cimetière!

Ah! c'est que la tante y avait été apportée l'hiver, sous un ciel si noir, dans le froid du cœur et de l'esprit où tout ce qu'on pense est en marbre! On en garde ensuite une peur et une fatigue infinies. On a l'épouvante, *après*, de cette horrible plaine où il a fallu *soi-même* conduire quelqu'un de si bon,... qu'on n'a pas ramené! Ce cimetière alors devient abominable, une fois que l'on a regagné le quartier bâti, la maison rassurante où ne sont que des gens en vie. Comme il est grand! et effrayant, lui! Comme il est loin! On ne veut même plus en entendre parler. On lui ôte jusqu'à son nom. On l'appelle : *Là-bas!* Et l'on dit : « Demain, demain... j'irai demain *là-bas*! » Et comme c'est toujours demain, Demain devient jamais... Et du cœur autant que des yeux, de tout, de corps et d'âme, on perd de vue le cimetière!

Et puis, se réveillant de ce songe affreux, Irène se retrouvait tout à coup dans la lumière et le frémissement de la vie, dans sa reprise, mieux que cela, dans sa continuité. Le ciel était bleu, les feuillages verts. Les oiseaux, — et des oiseaux que l'on sentait d'ici et pas d'ailleurs, — chantaient, volaient, allaient se poser des arbres sur les croix, sans paraître y trouver de la différence; et en effet, quoiqu'elle n'ait que deux branches, la croix est un grand arbre, le premier de tous, et l'arbre est une grande croix ouvrant d'innombrables bras. Et des fleurs, qui maintenant étaient de vraies fleurs, des fleurs vivantes, poussées pour des vivants, remplaçaient les anciennes, celles des funérailles qui semblent toujours avoir été coupées, et arrangées exprès, à « la mode » des morts, — et qui pour cela meurent si vite. Au contraire, celles que l'on voyait à présent avaient l'air de ne devoir jamais se faner, d'être là une fois pour toutes... On eût dit que les morts les soignaient et les entretenaient eux-mêmes, comme ils apprivoisaient les oiseaux. Plus de tristesse. Mais une mélancolie douce et séraphique, si fine, si pure, qu'elle coulait sur le cœur comme de l'eau de source; on buvait de la confiance, on respirait de l'espoir, on avalait de la clarté. Il y avait, vaporisés et partout répandus, le parfum tiède et l'esprit pénétrant de la création. Des milliers de gouttelettes de diamant perlaient aux brins d'herbe comme à des cils. Chaque feuille avait cette heureuse humidité d'une

paupière où vont sécher les larmes. Tous les pleurs versés là l'hiver ne l'avaient été que pour remonter plus tard du sol en rosée. Et à la puissance déjà si étendue de ces impressions s'en ajoutait une, irrésistible, celle de l'heure : le charme et le sortilège du *matin* qui salue la vie, qui la rend ou qui la donne, qui l'allonge et l'embellit, et en proclame l'effréné désir, surtout aux endroits où il en crie, comme ici, l'inapaisable regret.

Irène éprouvait tout cela dans un soulagement et une gratitude indicibles en se promettant bien, maintenant qu'il était si vivant et si beau, de revenir au cimetière ; et tante Fine, ranimée, indulgente, et toujours humaine, lui pardonnait.

La jeune fille, arrivée bien vite, au bout de ses pauvres petites prières, allait se retirer, — ah ! lentement et avec peine... mais malgré tout, se retirer... puisqu'on ne peut jamais, au delà d'un certain temps, bien court, rester auprès des morts... et qu'avec eux hélas ! la conversation... tombe tout de suite... quand une idée affreuse lui entra dans l'esprit, comme une épine dans la chair :

« Si ce pot de fleurs... mais non ! c'était de la folie ! Et pourtant !... si ce pot de fleurs avait été apporté, — elle ne voulait pas achever... mais il était trop tard... elle alla jusqu'au bout, — oui, s'il avait été apporté par Féline ? »

Et aussitôt elle entendit, — comme autrefois, — qu'on marchait derrière elle, tout près.

Elle savait qu'elle était seule. Elle tressaillit, sans oser regarder dans la direction d'où venait le bruit.

Le pas, un pas d'homme, était petit, mesuré, cadencé, comme attentif et réglé sur son attitude à elle. Il écrasait doucement le gravier. Et puis il s'arrêta.

Alors n'y tenant plus, elle se retourna et elle aperçut le même gardien qui lui avait parlé le jour de l'enterrement quand elle se sauvait en se croyant poursuivie par le Russe.

Elle fut bien rassurée, mais, néanmoins, sa brusque apparition lui rappelant cette heure tragique, et lui rendant tout à coup présente l'image hideuse de Féline, elle en eut le cœur retourné.

Le gardien, sans un mot, la considérait avec intérêt, appuyé sur son bâton. Il porta enfin la main à son képi, hocha la tête en se confirmant à mi-voix :

— C'est bien ça !

Et reprenant sa marche, il s'en allait déjà. Irène le retint.

— Que voulez-vous dire?

— Rien.

— Me connaissez-vous?

— Non. Mais je vous reconnais bien. C'est vous qui couriez comme un cerceau un jour, cet hiver, et que j'ai eu tant de mal à vous rattraper... près de Mme Récamier?

— C'est vrai, fit-elle. Comment! Vous vous souvenez de ça?

— Sans doute! On n'a pas tant de choses... Il n'arrive rien chez nous. C'est la province! C'est mort. Et pourquoi donc couriez-vous si vite?

— Ah! voilà, éluda-t-elle... J'avais peur.

Il rit dans sa moustache.

— Hé là? Peur ici? Quelle idée! Et peur de quoi donc?

— De tout.

— Et aujourd'hui?

— Oh! aujourd'hui, c'est différent. C'est changé. Je suis contente. Il fait beau. Je n'ai plus peur.

Il approuvait.

— Sans doute. Et puis le temps qui passe. Vous n'êtes plus en grand deuil...

— Non, fit-elle grave.

Et s'excusant :

— Mais je l'ai porté, quatre mois.

— Mais oui, reprit-il... Et puis quoi donc? Une tante!... mademoiselle!... voyons?

Ces mots la frappèrent de surprise.

— Une tante?... Mademoiselle? Ah! çà, comment savez-vous?

Il poursuivait sans lui répondre.

— Et... vous vous appelez bien Irène, n'est-ce pas?

— En effet.

— C'est bien ça... C'est bien ça.

Elle commençait à être agacée.

— Je veux que vous me disiez, tout de suite, par qui vous avez été renseigné?

— Ça n'est pas bien malin. Je ne suis pas de la police, et c'est le hasard, fit-il paternel. Quand je dis le hasard, ça veut dire : un jeune homme, — il cligna de l'œil, — il prend parfois ce déguisement-là. Oui, un jeune homme, ou plutôt un homme jeune...

Irène commençait à sentir son cœur se contracter.

Le gardien parlait :

— C'est une demi-heure, à peine, tenez, après que je vous avais recommandé de ne pas galoper comme ça, qu'il m'a abordé pour la première fois.

Irène ne respirait plus.

— Comment était-il? Grand? Petit?

— Taille moyenne.

Elle fit, oui de la tête :

— Et l'air de quoi?

— D'un ouvrier bien.

— Brun?

— Blond.

— Les cheveux longs?

— Tout courts.

— Barbu ?

— Rasé.

Elle faisait exprès de dire le contraire, comme si cela devait empêcher que ce fût celui qu'elle redoutait.

— Gros?

— Non. Maigre, mince...

— Ah! gémit Irène.

Et elle continuait, à chaque réponse, à faire oui, oui, sans parler.

— Et son visage? reprit-elle. Comment son visage? Vous rappelez-vous?

— Oh! oui!... déclarait le garde, enhardi autant que troublé par la curiosité fiévreuse de la jeune fille et heureux maintenant d'entrer dans le détail; sûrement que je m'en souviens, car une fois qu'on l'a vu on ne l'oublie pas... Drôle de figure!

— Horrible! dites-le. C'est lui, c'est bien lui! s'écria Irène. Et alors? racontez-moi tout.

— Écoutez, confessa l'homme, du moment que vous n'en êtes pas amoureuse...

— Moi! Mais je le déteste!

— ... je n'ai plus à me gêner. Il m'a demandé si je n'avais pas vu la jeune fille qui conduisait le deuil avec lui et qui était restée seule à la tombe, après le départ de tout le monde. Moi, je n'étais pas là au moment de la cérémonie, j'étais plus loin... du côté des Quatre sergents de La Rochelle, j'ai donc dit : « Quelle jeune fille? Comment est-elle? » — pour dire quelque chose... J'avais bien deviné que c'était peut-être de vous qu'il s'agissait.

Mais d'abord je n'en étais pas sûr... il en vient plus d'une de demoiselle! et puis quand même, est-ce que je savais si ça le regardait? Alors, sur ma question, il m'a fait de vous un portrait... ah! dame, il faut bien lui rendre justice, il ne vous abîme pas! Ça n'était pas long, mais ça y était. — « La plus belle qui soit! — s'est-il écrié, — que vous ayez jamais vue! » Or, il faut me pardonner, sous vos grands voiles, je ne vous avais pas remarquée. Et puis j'ai beau être un ancien soldat qui ne s'émeut plus, je suis sensible. Les gens qui ont du chagrin, ça me fait pitié, — aussi je m'en détourne. Mais à présent que je vous retrouve en plein jour et que vous ne pleurez plus, je vois bien que le garçon ne mentait pas.

— Continuez, dit-elle. Est-ce qu'il n'avait pas l'air furieux?

— Oui, par en dessous... Mais il restait froid, les dents serrées... avec les os de sa mâchoire qui roulaient près des oreilles. A ce moment-là, il m'a tellement déplu que j'ai pensé qu'il vous voulait du mal et que vous cherchiez justement à lui échapper... Des affaires de famille enfin... Alors, j'ai pris votre parti... et j'ai dit que je ne vous avais pas vue, ni entrer ni sortir. — Cours après, mon vieux!

Irène était si remuée qu'elle ne pensa même pas, sur le moment, à remercier le brave homme.

— Et puis?... interrogea-t-elle avec anxiété, c'est tout? Il n'est pas revenu?

Son angoisse, à cette minute, était à son comble : « Que Féline, inquiet qu'elle ne l'eût pas ce jour-là rejoint, après l'inhumation, au café du *Bon Souvenir*, ainsi qu'elle le lui avait promis, fût accouru au cimetière pour voir ce qu'elle était devenue, cela ne l'étonnait pas et ne lui apprenait rien qu'elle n'eût supposé depuis; mais ce qui la tourmentait par-dessus tout, la seule chose qui fût urgente, c'était de savoir, si, ne l'ayant pas trouvée, il s'était contenté de la réponse du garde et s'était en allé sans esprit de retour.

Elle pressentait bien, au contraire, qu'il avait dû revenir, qu'il était impossible qu'il s'en fût tenu là, à cette unique et dernière tentative... Et pourtant quand elle demandait : Il n'est pas revenu? elle espérait toujours qu'on lui répondrait : non.

Et puis ce faux espoir à l'instant s'effondra.

— Mais si! triomphait le garde. Il est revenu.

— Quand cela?

— Bien souvent. *Il vient tout le temps.*

— Tout le temps! se répétait Irène épouvantée.

Elle insistait, avide:

— A-t-il des jours?

— Il n'a pas de jour, il n'a pas d'heure. Tantôt c'est le matin, ou l'après-midi, ou le soir, à la clôture. Et tantôt par le boulevard Edgard-Quinet, tantôt par la rue Froidevaux. Il arrive; il va d'abord, comme un faucheur, droit ici, à la tombe. Et puis il bat le cimetière... il bat... en tous sens, à droite, à gauche, en inspectant autour de lui, au loin, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Moi! C'est moi qu'il cherche!

— Parbleu!... je l'ai bien compris tout de suite.

— Le rencontrez-vous?

— Mais oui.

— Vous parle-t-il?

— Mais oui.

— Que vous dit-il?

— Peu de mots. Pas bavard: « Toujours pas vu la demoiselle, monsieur? — Toujours pas, monsieur, » que je réponds. Et c'était d'ailleurs la vérité. Alors chaque fois, il réplique: « Ça ne fait rien. Elle viendra! Elle viendra. » Et puis il s'en va.

— Reste-t-il longtemps?

— Parfois dix minutes. Parfois une heure. Il se promène, ou il s'assoit, n'importe où, sur un banc, sur une dalle, par terre si c'est sec, les jambes croisées, et alors on dirait qu'il pense à des choses qui ne sont plus d'ici. N'a pas l'air Français.

— Eh non! C'est un Russe!

— Ah!... C'est donc ça! fit le garde rêveur... Nitchevo! la Russie... Diable! C'est immense!... Enfin, conclut-il, c'est lui qui m'a appris votre nom, un jour: « Elle s'appelle Irène... » et que cette dame qui repose ici était votre tante. « Si vous la voyez, m'a-t-il recommandé, vous lui direz que je suis là... qu'elle se souvienne. » Et c'est lui qui a apporté ce bel azalée.

— Quand?

— Hier. A présent, vous en savez autant que moi.

Irène n'en pouvait plus. Frappé de son trouble, le brave homme lui montra de la sympathie.

— Eh bien, quoi donc? Est-ce que j'ai eu tort de vous raconter tout ça?

— Au contraire! protesta la jeune fille, je vous en remercie et de tout mon cœur.

— C'est beaucoup. Ça ne vaut pas la peine. Alors il ne faut pas vous agiter. Et puis que ça ne vous empêche pas, au moins, au cas où vous en auriez de la consolation, de venir visiter madame votre tante? Ça serait trop bête. Si ce vilain garçon vous harcèle, vous n'avez rien à craindre ici, vous m'entendez? Ici je suis le maître, je suis le garde ; et il n'y a pas de Cosaque ni de Polonais pour vous déranger. Quand vous viendrez, vous n'avez qu'à passer par mon pavillon. Là-bas, où ça fume dans le toit, c'est moi. Si je n'y suis pas, vous trouverez Mélanie, ma femme ; elle vous dira où je suis, — ça n'est jamais loin, et au besoin elle vous conduira. Comme ça vous pourrez dire ici votre chapelet sur vos deux oreilles, sans vous retourner. Si on marche derrière vous, comme tout à l'heure, c'est que ce sera moi, Labotte Alfred, ancien colonial sous Galliéni.

— Et *s'il* venait? s'alarma Irène.

— Eh bien, s'il venait, pendant que je vous ferais filer par une porte, — et sous son vilain nez encore, — je le rabattrais par l'autre avec mon bâton. Et tenez, pour que vous partiez rassurée, je vais avec vous, jusqu'à la sortie.

Là, à la grille, comme après lui avoir fait promettre de ne jamais dire au Russe qu'il l'avait vue, elle le remerciait de nouveau, il lui répéta :

— A votre service.

A ce moment, un convoi franchissait le seuil. Tirant la cloche, Labotte sonna *l'entrée*.

— Vous voyez? malgré ce beau temps, il vient toujours du monde.

V. — LA LETTRE RECOMMANDÉE

Ce même jour, et tandis qu'Irène et Mme Lesoir étaient sorties, comme nous l'avons vu, chacune de son côté, M. Brocatel travaillait à sa correspondance dans son cabinet de l'hôtel Pommelé, quand, vers les huit heures, on vint lui remettre une lettre « recommandée, » avec le livre du facteur sur lequel il devait signer.

Aussitôt, le propriétaire éprouva un vif sentiment de joie.

Avant même de vouloir regarder la lettre et pendant qu'il

traçait son nom sur la feuille de récépissé, il se disait : « C'est de là-bas! de Retrousseau... ou qui sait? peut-être de *lui?* de mon fils, de Jean! »

Mais quand, une fois seul, il prit l'enveloppe, il vit aux timbres que la lettre ne venait pas d'Amérique ainsi qu'il l'avait espéré, mais de France, tout bonnement. Plus qu'ennuyé, déçu, il l'ouvrit donc avec une mauvaise humeur qui s'accrut, en constatant au poids, que la lettre, assez lourde et par conséquent très longue, allait lui prendre un temps précieux, et probablement pour rien, car il savait par expérience que les trois quarts des gens qui *recommandent* une lettre sont des fâcheux recourant à ce moyen connu pour s'imposer à votre attention.

Mais à peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes et *couru*, — si l'on peut risquer cette expression, — aux dernières et à la signature, qu'il parut captivé; et se renversant alors dans son fauteuil, la main gauche ayant empoigné le menton et les doigts enfermant une partie de la bouche en un geste révélateur de profond intérêt, et la droite tenant les papiers de loin, — car M. Brocatel était presbyte, — il lut jusqu'au bout les dix pages serrées qui la composaient. Avec quelle attention! quelle acuité! quelle force enfin! Parfois ses sourcils se fronçaient, son œil noir lançait un éclair, ou bien il se mordait machinalement l'index appuyé contre ses lèvres. Cette lettre, il faisait mieux que de la lire. Il la pensait, il la réfléchissait, il la vivait. Il en dévorait chaque phrase, chaque ligne, pour en vérifier ensuite certains passages, et s'y arrêter; et bien qu'il eût l'habitude de ne pas laisser transparaître ses sentiments, on aurait pu sans peine aujourd'hui surprendre par exception ceux qui, au cours de cette lecture, l'agitaient tour à tour : la stupeur et la colère, la tristesse et le dégoût, l'accablement, la révolte et l'indignation, et, succédant à tous ceux-ci pour arriver presque à les dominer... l'embarras, — un embarras immense. Ayant achevé de bien se mettre en esprit cette copieuse missive, il la tint une bonne minute à la pointe de ses doigts, la regardant, la relisant encore en pensée, et la secouant un peu comme s'il hésitait sur le parti à choisir à propos d'elle. Il ouvrit un des tiroirs de son bureau pour l'y déposer, et puis il le referma brusquement, sans en rien faire. Elle semblait exercer sur lui autant d'attraction que de répulsion; enfin, se décidant, il la mit dans son portefeuille, croisa par-dessus et boutonna sa

jaquette, et sortit de son cabinet. Ayant gagné l'antichambre, il y prit son chapeau et descendit l'escalier. Mais une fois au bas des marches du perron, au lieu d'aller vers le portail donnant sur la rue, il traversa la cour dans le sens opposé, et ouvrant un des battants de la porte charretière qui communiquait de l'hôtel au couvent, puis le refermant après derrière lui, avec le même soin, il se dirigea d'un pas rapide, par les jardins des Dames, vers le grand corps de bâtiment de la communauté, situé au fond, vis-à-vis de la chapelle et où il entra tout droit, comme chez lui. Au bout d'un corridor, il ouvrit, sans frapper, une petite porte assez basse, et se trouva dans une pièce étroite et haute, d'une nudité et d'une propreté absolues, au milieu de laquelle l'abbé Chamaille, assis à une table ronde, recouverte d'une toile cirée blanche et immaculée, était en train de boire une tasse de lait. Devant lui étaient rangés en demi-cercle du beurre, du fromage, une bouteille de vin rouge cacheté, un sucrier plein jusqu'aux bords, une assiette de biscuits de Reims, une autre avec un pot de confiture « de la maison, » et un compotier de fruits.

C'était là que chaque matin, une heure après avoir dit la messe et conféré de l'Ordre avec la Révérende Mère supérieure, et longuement écouté celles des Dames qui désiraient de lui un entretien particulier, il avait coutume de prendre son petit déjeuner. Mais c'eût été à tort et bien injustement que l'on se fût laissé aller, en voyant cet abondant et savoureux couvert, au malin plaisir d'accuser l'abbé de gourmandise! Il suffisait d'ailleurs de le connaître pour être assuré que le saint homme, aussi sobre qu'un Trappiste, demeurait inaccessible à ces tentations, — pourtant bien innocentes. Si toutes ces bonnes choses se trouvaient ainsi rassemblées, c'était par une décision arrêtée et déjà ancienne des Dames qui, sévères pour elles-mêmes, prétendaient que l'abbé ne le fût pas pour lui, et ne craignaient pas, en en prenant la responsabilité devant le Dieu de Cana, d'imposer à leur aumônier, qui se prodiguait et s'usait pour elles, cette licence nécessaire. En vain il leur avait défendu de l'induire en péché. *Et ne nos inducas...* Dociles sur tous les points, sur celui-là seul elles résistaient, et elles continuaient à garnir sa table avec la même largesse. C'était une habitude prise. Chaque matin, l'inflexible sœur Sainte-Opportune, — celle-là même, mais oui... qui, en 1906, avait crevé l'œil du

Père de Brisacier, — braquait autour du pauvre abbé ces assiettes si aimables qu'elle avait le chagrin de retirer telles qu'elle les avait apportées. Le prêtre n'y touchait jamais. Si ce n'était pas toujours les mêmes fruits, ni le même beurre et fromage, c'était toujours depuis des mois le même paquet de biscuits non développé, le même pot de confitures recouvert de son papier ficelé et tuyauté, et la même bouteille de vin noir avec son cachet rouge comme la calotte d'un enfant de chœur, puisque l'aumônier, en dehors de sa tasse de lait, — sans sucre, — ne prenait rien. S'il avait même fini par accepter, non seulement avec résignation, mais avec bonne grâce, une pratique aussi dangereuse, c'était d'abord qu'il éprouvait un secret plaisir à protester par l'abstention, et surtout qu'il trouvait là une occasion plus fine de se mortifier, car il avait été gourmand, du temps qu'avant le séminaire il vivait dans le siècle. Enfin, cette façon de procéder n'était pas, disons-le, tout à fait inutile. En effet, l'abbé, de loin en loin, aimait bien inviter quelqu'un des pénitents dont il était le *directeur*, comme Brocatel par exemple ou tel autre, à venir après sa messe, les jours où il lui avait donné la communion, partager son petit repas. Alors, ces jours-là, — qui étaient rares, — le pénitent, heureux et redevenu enfant, plein de joie et d'appétit, mangeait de tout en face de l'abbé enchanté, qui se bornait à le servir, en buvant du lait sans sucre.

C'était la façon dont l'abbé comprenait le *partage*. Aussi s'écria-t-il avec gaîté dès qu'il vit entrer M. Brocatel :

— Vous venez déjeuner avec moi?

— Non, répondit froidement celui-ci ; et le prêtre se rendit compte aussitôt, au ton de son ami et à l'expression de son visage, qu'il se passait quelque chose de sérieux.

— Qu'y a-t-il?

Brocatel s'assit.

— Je viens vous le dire, et me concerter avec vous, car il n'y a pas un instant à perdre.

— Parlez.

— Lisez d'abord ceci, tout haut.

Et M. Brocatel tendit à l'abbé la lettre recommandée.

— Vous savez ce qu'il y a là-dedans?... interrogea le prêtre en montrant la lettre et sans y porter la main.

— Oui ! et je vous prie d'en prendre connaissance.

— Pour me mettre au courant d'une affaire difficile, et sur laquelle vous voulez avoir mon avis?

— Évidemment.

— Eh! bien, alors il vaut mieux que ce soit vous qui me lisiez.

— J'ai déjà lu! Et puis, pourquoi cela vaut-il mieux? réclama l'ingénieur, impatient d'entrer dans le vif du sujet et que ces subtilités agaçaient.

— Parce que, répondit sans s'émouvoir l'abbé, lire, et surtout à haute voix, empêche de réfléchir, tandis qu'écouter le permet. Je pourrai mieux, en vous écoutant, penser à ce que vous m'apprendrez, au lieu d'être uniquement, si je lisais, occupé à l'apprendre. Temps gagné.

Brocatel ne put s'empêcher, une fois de plus, de reconnaître la finesse et la sûreté de jugement de l'homme d'Église.

— Eh! bien, écoutez donc. (Il jeta les yeux autour de lui.) On peut parler sans danger?

— Tout à fait, dit l'abbé. Les murs des couvents sont les seuls qui n'ont pas d'oreilles... ou du moins, corrigea-t-il sur un geste de son ami, les seuls muets, qui ne répètent rien. Allez.

Brocatel dit d'abord : Boulouris, en précisant : C'est du sanatorium.

— *Ah!* fit alors l'abbé ; et il détacha ce simple mot d'une telle façon qu'il sembla au propriétaire que le prêtre, perspicace, avait, du premier coup, tout saisi, tout deviné! Ce ah! fut comme un coup de bistouri.

Néanmoins, il lut :

« Monsieur le président du Conseil d'administration,

Ce n'est pas sans avoir bien pesé et assumé la responsabilité de notre acte avec toutes ses conséquences que nous nous décidons, les soussignés et moi, à vous écrire cette lettre qui nous est pénible, mais dont la nécessité s'impose à notre devoir.

A quoi bon vous faire attendre plus longtemps? Nous dirons tout de suite ce qui nous coûte tant à révéler, mais qu'il faut pourtant que vous sachiez.

Le docteur Gaudias est un voleur. »

. . . . . .

A ces mots que, comme une sentence de mort, il avait jetés d'une voix âpre et tranchante, Brocatel s'interrompit et regarda l'abbé pour en recevoir l'appui d'un cri de stupeur, d'un geste

indigné... mais celui-ci, paupières closes et les mains croisées sur sa ceinture où pendillait la petite croix d'argent de sa montre, restait immobile. Il paraissait dormir, quoiqu'on le sentît vigilant. Il devait être ainsi lorsque, dans l'ombre du confessionnal, *il écoutait*, pétrifié par l'infamie humaine.

Alors, voyant que son arrêt et même son silence ne changeaient rien à l'attitude voulue du prêtre, Brocatel continua, reprenant avec amertume et comme à plaisir, pour « enchaîner : »

« ... Est un voleur! Terrible accusation! à laquelle vous ne croirez pas d'abord, comme nous-mêmes, au premier moment, nous nous y sommes refusés.

Nous vous en apportons les preuves.

Comment le docteur Gaudias a volé? De plusieurs façons :

1° Il s'est fait donner par un de nos entrepreneurs, Camoulade, un fort pot-de-vin, de la main à la main (ayant convenu sans doute entre eux que celui-ci majorerait sa facture?).

Ceci se passait l'an dernier, à l'époque où l'on a dû agrandir l'aile droite, celle des *malades payants*. Sur l'ordre de M. Gaudias qui commandait, — et qui commande encore, en tout, — notre caissier M. Müller a réglé alors à Camoulade *la totalité* des travaux, bien avant même qu'ils fussent achevés! L'année s'est passée. Et puis l'architecte, M. Lerond, vérifiant récemment les mémoires dont, malgré son insistance, il n'avait pas pu obtenir plus tôt le détail, en a trouvé le chiffre : trois cents et quelques mille francs, tellement excessif qu'il l'a signifié en termes assez vifs à l'entrepreneur, lequel, en soutenant l'irréprochabilité de ses comptes, et gêné toutefois par certaines précisions de M. Lerond, a fini par déclarer que son mémoire lui ayant été réglé *tel que* il n'y avait pas à y revenir, d'autant moins qu'*à la suite d'observations analogues et aussi injustes qui lui avaient été déjà faites par M. le Directeur, il avait eu l'honnêteté, lui, Camoulade, de remettre au dit Gaudias, à titre de déduction bénévole* (?) *une somme de trente mille francs, dont il possédait, a-t-il dit, le reçu*!

Sur cette allégation inouïe, M. Lerond, sans en rien dire à Camoulade, est allé à la caisse, où M. Müller lui a affirmé que le docteur Gaudias *ne lui avait jamais remis cette somme*, alors que plus d'un an s'est écoulé depuis le jour où l'entrepreneur prétend en avoir opéré le rendement au directeur. Émus tous les deux au dernier point, M. Lerond et M. Müller, quoique bien

résolus à en référer le plus tôt possible auprès de vous, convinrent cependant, par un scrupule qui les honore, de n'avoir recours à ce parti qu'à la dernière extrémité et après supplément d'enquête. L'absence du docteur Gaudias (la précédente, celle d'il y a quinze jours) leur rendait justement plus aisée cette opération.

2° Voici maintenant l'autre vol.

MM. Lerond et Müller ayant donc gardé le secret, l'affaire Camoulade était ignorée de nous, et nous ne l'aurions probablement pas encore apprise, mon confrère et moi, si par une incroyable réunion de circonstances accablantes pour la personne en question, un fait nouveau n'était venu, en nous éclairant à notre tour, s'ajouter à cette première accusation et nous la faire connaître.

Lundi dernier, quatre de nos malades « N. P. » (*non payants*) de la catégorie dite *des Indigents*, nous demandaient mystérieusement, à mon confrère le docteur Chantou et à moi, un entretien collectif; et une fois devant nous, portes closes, ils commençaient par se plaindre de la nourriture et du traitement en général, qui n'étaient pas *ce qu'ils auraient dû être*, c'est-à-dire, à leur prétention, *semblables à ceux de la catégorie « P. »* (*les payants*). Habitués à l'aigreur naturelle de ces malades forcément moins favorisés, nous leur promettions de les contenter, — dans la limite du possible, bien entendu, — leur faisant observer avec douceur qu'ils ne pouvaient tout de même pas, eux les gratuits, les non-payants, être traités et nourris comme les payants... et payant même assez cher... (nous disions cela pour les consoler). Alors le plus jeune, le plus hardi, se décidant tout à coup, nous déclara « qu'ils y avaient droit, » que six mois auparavant, ayant réclamé tous les quatre auprès du Directeur, celui-ci leur avait dit en riant : « Si vous voulez être mieux traités, vous n'avez qu'à payer ! » et qu'à la suite de cela, l'ayant pris au mot, et ayant proposé « de donner quelque chose, » selon leurs moyens, *ils payaient* ! Nous ne voulions pas les croire... — Mais la pension est de cinq cents francs par mois ! Ils se récrièrent : Aussi, messieurs, nous ne donnons pas ça ! — Combien ? — Le cinquième, cent francs ! — Vous ? des indigents ? Comment le pourriez-vous ? — Alors ils nous confessèrent que sans être « à leur aise, » ils n'étaient cependant pas *aussi pauvres* qu'ils l'avaient affirmé au moment de leur présenta-

tion, dans le grand désir qu'ils avaient d'être admis. Enfin ils nous ont dit qu'à la rigueur ils pouvaient donner ces cent francs, et que depuis six mois ils les remettaient chacun au docteur Gaudias, celui-ci leur ayant observé que la chose, absolument interdite, étant une faveur insigne qu'il avait pris sur lui de leur accorder, il valait mieux n'en parler à personne et que cela restât entre eux. Mais comme malgré tout, et en dépit de leur réclamation dont le directeur ne tenait aucun compte, ils ne s'étaient pas trouvés ensuite mieux nourris et traités qu'avant, ils avaient résolu de nous exposer leurs doléances.

En nous faisant ce récit, qui nous confondait, ces gens naïfs, nous devons le dire, ne paraissaient émettre aucun soupçon sur l'honnêteté du docteur. Ils étaient simplement très irrités de ne pas en avoir pour leur argent. Rien de plus. Si modeste que soit leur condition, elle les met d'ailleurs au-dessus de ceux qui composent notre clientèle ordinaire des N. P. L'un est garçon de magasin, le second jardinier, le troisième employé de commerce, et le quatrième ancien maître d'études, et trois d'entre eux sont mariés.

Ils nous ont donc paru tous d'entière bonne foi, et enfin ils nous ont montré, signés du docteur Gaudias, les reçus que celui-ci leur a chaque mois régulièrement délivrés. *Nous les avons vus.*

Ayant aussitôt congédié nos réclamants, nous avons eu l'idée d'aller demander à M. Müller, — d'une façon toute naturelle, et comme si nous en avions besoin pour des raisons de service intérieur, — à combien se montait au juste le chiffre des petites pensions de faveurs exceptionnellement consenties par la direction aux quatre personnes ci-dessus nommées. Là-dessus, voilà un homme ébahi qui nous a répondu qu'il ne savait pas ce que nous voulions dire, qui s'est troublé, et n'y pouvant plus tenir, nous a raconté l'histoire Camoulade !

C'est alors, Monsieur le Président, après nous être réunis le jour même, le caissier, l'architecte, mon confrère et moi, que nous avons résolu, notre conviction étant établie, de vous mettre au courant de ces faits si graves pour que vous puissiez leur donner, en pleine connaissance de cause, la suite qu'ils vous paraîtront devoir comporter. Aucun de nous ne pouvant quitter son service pour aller, ce qui eût été certainement préférable, vous exposer de vive voix la situation, il nous a semblé

que nous n'avions pas d'autre conduite à tenir et qu'en vous avisant et en vous documentant sans retard, nous vous fournirions au moins les moyens, si vous le jugiez à propos, de profiter en ce moment de la présence du docteur pour obtenir de lui des explications.

Puisse-t-il vous les fournir, pleines et satisfaisantes ! Nous le souhaitons sincèrement, car ce n'est pas de gaîté de cœur que nous avons dû nous résoudre à intervenir et à vous troubler au milieu de vos innombrables travaux.

Bien que le docteur Gaudias, malgré ses dons, son intelligence et ses brillants dehors, ne nous ait jamais été à tous très sympathique, nous avons parlé sans aucune arrière-pensée, ni ressentiment personnel. Nous n'avons pas d'ailleurs été aussi surpris au fond que nous l'avions cru d'abord, ayant été souvent effrayés du genre et du train de vie du directeur, de ses dépenses et de ses fréquentes allées et venues entre Boulouris et Monte-Carlo. Mais nous étions loin cependant de pressentir ce qui est arrivé.

Et maintenant, avant de terminer cette lettre déjà trop longue, nous devons vous prévenir, avec toute la déférence et la gratitude que nous avons pour vous, qu'au cas où, pour des raisons que nous n'aurions pas à apprécier, vous ne trouveriez pas ces faits de nature à motiver le départ *prochain* et *définitif* du docteur Gaudias, nous aurions le regret de vous donner, tous les quatre, notre démission. Nous nous sentons hors d'état de vivre désormais ici en étroites relations et sous la dépendance d'un malhonnête homme pour qui nous n'avons plus que mépris.

Excusez-nous une dernière fois pour la peine que nous vous causons, et veuillez agréer, M. le Président du Conseil d'Administration, l'entière assurance de notre profond respect et de nos sentiments dévoués. »

Ont signé, ajouta Brocatel après une pause d'une seconde, Docteur Vigouret, docteur Chantou, Louis Lerond, architecte, Müller, caissier.

— Voilà, frémit le propriétaire en brandissant les papiers vers l'abbé ! Et maintenant, voyez vous-même.

— Inutile, dit le prêtre.

— Eh bien. C'est tout ce que vous trouvez ? Allez-vous me dire : *Ce n'est rien* ?

— Il n'en est pas question, fit l'abbé. Et puis, quand même. *Je ne le dis pas toujours tout de suite.* Attendons!

— Attendre quoi? Que vous faut-il de plus? La preuve y est. C'est un voleur.

— Je ne dirai peut-être pas non, admit le prêtre. Attendons!

— Et moi je dis oui, à l'instant! Vous rendez-vous bien compte de la situation?

— Parfaitement! dit l'abbé.

— A votre calme on ne le croirait pas. Je la résume. Quelles sont ici, dans l'ordre d'importance et selon le degré d'intérêt où elles méritent de se placer à notre point de vue, les personnes en cause? Elles sont huit. Je les énumère, en commençant par les moindres pour finir par les principales. Il y a, à titre égal, les quatre signataires de la lettre. Ensuite, moi. Ensuite Gaudias. Ensuite Irène, et enfin Mme Lesoir. Je reprends. Pour les quatre premiers : impossibilité de rester à Boulouris, si Gaudias y reste. Maintenant, à mon tour : impossibilité pour moi de me priver du concours de ces quatre excellents serviteurs. Je passe à Gaudias : impossibilité pour lui, dans aucun cas, de conserver ses fonctions au Sanatorium.

— Rien n'est encore ébruité, émit doucement l'abbé, il n'y a pas eu scandale.

— Il éclatera si Gaudias reste, et par le simple fait du départ des quatre autres! Je continue. Irène? Ah! la pauvre enfant! Impossibilité de lui taire ce qui se passe.

— Et moi je déclare, s'écria l'abbé, impossibilité de le lui dire!

— Tout à l'heure! fit Brocatel en l'arrêtant. Vous désiriez attendre. Attendez.

L'abbé se tut.

— Enfin, articula le propriétaire, j'arrive à Valérie, à notre amie. Impossibilité, pour le coup, de lui révéler à elle l'affreuse chose! Et vous ne pouvez pas, là, ne pas être de mon avis?

— Je parlerai après, répondit l'abbé.

— Et enfin, la dernière, acheva Brocatel, la plus grave, qui découle de toutes les autres : impossibilité du mariage de Gaudias avec Irène Olette. Eh bien! si, au milieu de toutes ces impossibilités, matérielles et morales, vous apercevez, *vous*, le moyen d'essayer quoi que ce soit de possible, ah! dites-le vite, je

vous en prie, parce que moi je ne le vois pas. Que pouvons-nous faire? Je vous écoute.

Et il se ramassa sur sa chaise, anxieux et nerveux.

— Que pouvons-nous faire? répétait l'abbé. Autrement dit, que devons-nous faire? Le devoir. C'est seulement quand nous aurons élucidé cela que nous saurons ce qu'il *faut* faire, et que nous le ferons, coûte que coûte. La première chose avant de rien décider, c'est d'entendre le docteur. On ne peut pas lui laisser ignorer les accusations dont il est l'objet. Il est donc urgent, sans lui dire d'où et de qui elles émanent et sans parler de la lettre, de les lui faire connaître au plus tôt. Alors seulement, s'il avoue, nous aurons une certitude.

— Je l'ai, dit Brocatel. Et s'il nie? Il niera, c'est sûr!

— Nous verrons comment il nie. Quand devez-vous le voir?

— Dans un instant! s'écria le propriétaire effaré, en tirant sa montre. Je lui ai donné rendez-vous à la maison, à neuf heures..., et il est moins le quart! Et à ce sujet, une question? Vais-je le voir seul, ou avec vous?

L'abbé s'absorba quelques secondes.

— Dans un sens, opina-t-il, je préférerais qu'il se trouvât d'abord seul avec vous, parce qu'il aurait ainsi moins honte et se sentirait plus libre d'un bon mouvement, et puis que moi, l'entreprenant ensuite à mon tour, si c'était nécessaire, je pourrais glaner ce qui vous aurait échappé! Il dirait à chacun de nous ce qu'il ne dirait pas à l'autre.

— Eh bien! approuva le propriétaire avec vivacité, entendu! Ça me va très bien. Je commencerai!

— Mais..., d'autre part, reprit l'abbé prudent, étant donné que tout nous presse et que nous devons limiter au minimum ce genre d'exercices si dangereux, je pense que le plus simple et le plus rapide est que nous soyons là tous les deux. Moi, un prêtre, ça ne compte pas. Je me tiendrai dans un coin. Je ne dirai pas un mot. C'est vous qui parlerez. Mais au moins, au cas où vous risqueriez de vous emporter, je n'aurais qu'à vous faire un petit signe...

— Vous n'en aurez pas la peine, promit Brocatel, je serai très calme.

— Je l'espère, dit l'abbé. La colère complique tout. Ainsi, gare aux éclats de voix! Voyez-vous que Mme Lesoir, entrant chez vous à l'improviste?...

— Aucun danger, elle est sortie. Elle m'a fait prévenir par Belle-Julie qu'elle allait *là-bas*...

— Quai Debilly?

— Oui. Elle en a pour toute la matinée.

— Et la jeune fille?

— Elle est au cimetière Montparnasse. Personne ne peut nous déranger. D'ailleurs, pour plus de sûreté, je fermerai avant, à clef, les portes des deux pièces voisines. Venez vite, car je n'aimerais pas qu'*il* nous devançât.

Ils sortirent par les jardins, et, cinq minutes après, ils se trouvaient à l'hôtel Pommelé, dans le cabinet de M. Brocatel, tout prêts et placés déjà pour recevoir le docteur qui n'était pas encore arrivé...

Ils étaient tranquilles, mais bien émus, chacun à sa manière... Ils se taisaient, les yeux pleins d'un monde de pensées.

Brocatel s'écriait sourdement, de temps en temps, se parlant à lui-même :

— Croyez-vous! Croyez-vous! Qui m'aurait dit?

Et il levait les bras, ainsi que le prêtre, d'ailleurs; mais ce dernier, c'était en ouvrant les mains, et, lui, les poings fermés.

Cependant, une heure auparavant, Mme Lesoir, ayant laissé partir Irène à Montparnasse, ne s'était pas hâtée d'aller tout de suite à cet autre *cimetière* dont elle lui avait parlé, et nous avons appris, par une réponse de Brocatel à l'abbé, que ce qu'elle appelait ainsi était son ancien hôtel, désert et fermé, du quai Debilly, ce lieu funèbre en effet, devenu la nécropole de ses souvenirs, et où elle éprouvait, dans les grandes crises de sa vie, le besoin de s'isoler.

Après que la jeune fille l'eut quittée, elle resta dans sa chambre, en proie à une langueur soudaine qui la retint assez longtemps, le chapeau sur la tête, assise sur le bord de son lit, comme ne sachant pas si elle devait, oui ou non, aller *là-bas*. Elle perdit ainsi une bonne demi-heure. Et quand enfin elle se décida à sortir, elle croisa au premier étage, en descendant, M. Pootius qui montait et qui l'aborda aussitôt d'un air mystérieux.

— Puisque j'ai l'avantage de vous trouver seule, murmura-t-il, je voudrais vous dire un mot, madame, un mot confidentiel. (Il regarda autour de lui, avec inquiétude.) Mais pas ici, dans un endroit où nul ne pourrait nous entendre.

Mme Lesoir fut ennuyée. Elle était en retard, elle n'eut pas le courage de remonter; et se souvenant tout à coup fort à propos que le propriétaire, dont elle ignorait cependant la visite chez l'abbé, était généralement absent de chez lui à cette heure, elle dit au bonhomme :

— Rien de plus simple, tenez! Allons là, chez M. Brocatel. Il n'y est pas.

— Chez lui? Et il n'y est pas? Oh! Justement, c'est parfait! s'écria Pootius ravi.

Mme Lesoir, qui avait toujours sur elle une clef de l'appartement, ouvrit donc la porte, et ils y entrèrent.

Une fois là, dans l'antichambre, le peintre se livra :

— Voici. C'est une surprise pour ce cher monsieur. Il aime Hobbema; il me l'a dit. Or, je veux lui offrir, pour sa fête, ma dernière copie du *Moulin à Eau*, que j'achève. C'est la meilleure qui soit sortie de mes mains. Et c'est pourquoi j'ai imaginé, le jour de la Saint-Alphonse, de la faire apporter chez lui, en son absence, et accrocher au salon dans le panneau vide, à droite de la cheminée. Elle sera là en très bonne lumière, de façon à ce qu'en entrant il s'étonne, admire et s'écrie : « Mais c'est le *Moulin!* ah! quel bonheur! »

Valérie souriait au touchant vieillard.

— ... Seulement, pour cela, ajouta-t-il, outre qu'il me faudra, quand nous en serons à ce grand jour, votre complicité, j'ai besoin, dès à présent, de prendre la mesure exacte du panneau, pour mon cadre... C'est elle qui doit m'en donner les dimensions! Tant qu'elle me manque, je ne puis rien.

— Qu'à cela ne tienne! dit Valérie. Si vous aviez un mètre...

— J'en ai un! lança triomphant le peintre, en le tirant de sa poche.

— Eh bien! cela va tout seul! Prenez vos mesures, acheva la veuve en ouvrant la porte du salon. Profitez de ce qu'il n'y a personne. Vous n'avez pas besoin de moi? Adieu. Vous n'aurez qu'à tirer la porte en vous allant.

Et, sans lui laisser le temps de la remercier, elle s'échappa.

A ce moment, Brocatel et l'abbé quittaient le couvent et s'engageaient dans le jardin pour gagner l'hôtel, et, bien avant qu'ils ne fussent arrivés à la porte charretière de la cour, Valérie était sortie par la rue de Sèvres.

Assuré d'être seul, Pootius ne craignit pas, aussitôt, pour avoir ses mesures, de monter sur une chaise en velours rouge; et, tout en appliquant contre le panneau son mètre, haussé sur la pointe des pieds et tirant un peu la langue, il paraissait joyeux comme un enfant.

Cela lui prit quelques minutes.

Mais, comme il s'apprêtait à repartir, il entendit tout à coup des pas dans le cabinet du propriétaire, attenant au salon par une porte à deux battants, et justement ces pas se dirigeaient vers elle.

A l'idée d'être découvert, il n'eut que le temps, par un mouvement instinctif, de se plaquer contre le mur et près de cette porte. Elle fut ouverte au même moment, mais à moitié, et Pootius, heureusement caché, du bon côté, par le battant qui vint en tournant s'appliquer contre lui, put reconnaître en face, dans la glace au-dessus de la cheminée, l'abbé Chamaille. Tenant le bouton sans entrer, celui-ci jeta les yeux dans la pièce, et referma en disant :

— Il n'y a personne.

Le prêtre ne l'avait pas vu.

M. Guillaume, alors, traversant avec la légèreté d'un chat le salon, garni d'ailleurs d'un épais tapis, atteignait en poussant un gros soupir de délivrance l'autre porte faisant vis-à-vis et conduisant à l'antichambre, quand, à la seconde où il allongeait la main, il perçut, à la serrure de cette porte, le bruit sec d'une clef qui en faisait, à double tour, marcher le pêne.

Quelqu'un du dehors venait de l'enfermer.

C'était M. Brocatel, prenant la précaution qu'il avait à l'avance annoncée à l'abbé.

M. Pootius était prisonnier dans le salon.

HENRI LAVEDAN.

(La sixième partie au prochain numéro.)

SAINT-DENIS DIT ALI

Louis-Étienne Saint-Denis est né à Versailles le 22 septembre 1788. Son père, Étienne, de Saint-Germain-en-Laye, avait été piqueur aux écuries royales sous Louis XVI. Les connaisseurs dans le noble art de l'équitation ont parlé de lui avec une vive admiration : il était, paraît-il, un « modèle de belle position à cheval » et surtout il luttait avec énergie pour les traditions françaises contre l'école « anti-nationale » des écuyers anglomanes. Il avait épousé Marie-Louise Notte, fille d'un officier des cuisines royales. Une de ses arrière-petites-filles se souvient encore d'avoir entendu la tante Notte, — une sœur non mariée de Marie-Louise Notte, — raconter avec fierté que son « petit-papa » avait fabriqué une cage en nougat qui fut mise sur la table à l'une des fêtes de la Cour : un oiseau y était enfermé qui s'envola quand on la rompit, et, dans son désarroi, vint se percher sur la tête de Marie-Antoinette. La Révolution enleva sa place à Étienne Saint-Denis. Il s'établit à Paris où, pendant plus de cinquante ans (il est mort en 1843, à 89 ans) il fut professeur d'équitation (1) : à 76 ans, il dressait encore des chevaux, de préférence ceux que ses ennemis, les « écuyers soi-disant novateurs, » avaient manqués et rendus rétifs.

Après de bonnes études primaires, dont témoignent l'écriture et l'orthographe de tous ses papiers, Louis-Étienne Saint-Denis entra en 1802, comme petit clerc, à l'étude du notaire Colin, place Vendôme. Il y resta quatre années. Au bout de ce

(1) On a dit, d'après le docteur Poumiès de la Siboutie, qu'Étienne Saint-Denis avait repris ses fonctions de piqueur aux écuries impériales : il n'y a trace de cela ni dans les papiers ni dans les traditions de la famille.

temps, profitant d'anciennes relations avec le duc de Vicence, le père Saint-Denis obtint que son fils entrât dans la Maison de l'Empereur. Il fit d'abord, — comme surnuméraire ou stagiaire sans doute, — un mois de service aux bureaux des écuries; puis, le 1er mai 1806, il fut inscrit définitivement sur les contrôles, avec le titre d'élève-piqueur. Il passa sous-piqueur le 13 octobre 1808, puis, étant devenu mameluck et ayant été affublé du surnom d'Ali, aide porte-arquebuse, le 1er janvier 1812 (1).

Du reste il a dressé lui-même le tableau de ses services.

Services
de Louis-Étienne Saint-Denis,
attaché à la Maison de S. M. l'Empereur Napoléon Ier.

En mai 1806, il entra à la Maison de Sa Majesté comme élève-piqueur aux équipages d'attelage.

En mars 1808, il partit pour Bayonne et l'Espagne...

En août, il partit pour Erfurth... Rentré à Paris, il fut nommé sous-piqueur, et, peu après, dirigé sur Bayonne et l'Espagne... Il revint en France avec les détachements qui étaient restés à Valladolid.

En avril ou mai 1809, il partit pour l'Allemagne avec un détachement de chevaux... Il rentra en France avec son détachement. A son arrivée à Paris, il conduisit immédiatement à Bayonne et ensuite en Espagne un fort détachement de chevaux de trait...

En septembre 1811, il fit le voyage de Hollande et commanda le troisième service de la suite de l'Empereur.

En décembre, il entra au service intérieur et personnel de l'Empereur comme second mameluck et suivit Sa Majesté pendant la campagne de Russie.

En 1813, pendant la première partie de la campagne de cette année, il resta en détachement à Mayence et ensuite alla rejoindre l'Empereur à Neumarck. Dans la seconde partie de la campagne, il suivit Sa Majesté. Après le passage du Rhin, il resta à Mayence en détachement et ne sortit de cette ville qu'après l'entrée à Paris des armées étrangères.

De retour à Paris, il alla à l'Ile d'Elbe rejoindre l'Empereur.

En 1815, il était à bord de *l'Inconstant*. Il était de service auprès de l'Empereur le jour de l'entrée à Grenoble. Il était également de

(1) *Archives Nationales.* Grand-Écuyer, Matricule des employés, O² 109, fol. 34, n° 608. Il a été rayé le 1er juin 1814.

service auprès de Sa Majesté à l'arrivée à Fontainebleau, le matin du 20 mars, et pendant tout le voyage de Fontainebleau à Paris.

En juin, il fut constamment avec l'Empereur, pendant la courte campagne de Belgique, à la bataille de Ligny, et à celle de Waterloo. Il était parti de l'Élysée avec Sa Majesté, et avec Elle il revint à ce palais.

Il accompagna l'Empereur de la Malmaison à Rochefort.

A l'île d'Aix, Sa Majesté le choisit pour aller en Amérique lorsqu'Elle devait s'embarquer sur un chasse-marée.

Le 5 mai 1821, il était à Longwood.

C'était lui qui mettait au net toutes les dictées de l'Empereur. Tous les Mémoires sortis de Sainte-Hélène, moins quelques faibles parties, sont de sa main.

Son protecteur fut le duc de Vicence.

Encore, dans ce *curriculum vitæ*, Saint-Denis oublie-t-il, je ne sais pourquoi, le titre dont il a tiré tant de fierté, celui de bibliothécaire de l'Empereur.

A Sainte-Hélène, Saint-Denis s'était marié. Il avait épousé le 16 octobre 1819 Mary Hall (1), jeune Anglaise catholique, née à Birmingham le 5 décembre 1796, alors institutrice des enfants du Grand-Maréchal Bertrand. Il lui était né, le 31 juillet 1820, une fille, Clémence, qui eut pour parrain et marraine le général de Montholon et la comtesse Bertrand.

Après la mort de l'Empereur, la famille Saint-Denis quitta l'île. Elle s'embarqua sur le *Camel*, le 27 mai 1821, débarqua le 21 juillet à Portsmouth et parvint à Paris le 24 août.

Saint-Denis n'avait pas grande fortune et le legs que lui avait fait l'Empereur ne lui fut pas délivré tout de suite. Il installa provisoirement sa femme et sa fille à Versailles, chez la grand-mère Notte, et lui-même résida chez ses parents, 34, rue du Dragon. Il avait trouvé un emploi. « Je sors de la maison à cinq heures du matin, écrivait-il à sa femme le 28 mai 1822, et je n'y rentre guère qu'à huit heures du soir. C'est assez que j'aie une occupation pour que je sente plus vivement le désir de te voir auprès de moi. Cependant il faut un peu de raison de ta part et de la mienne... Cet état ne peut durer longtemps.

(1) Je ne sais pourquoi on l'appelle Betsy. Voici son extrait de baptême. « Mary, the daughter of John and Anna Hall, born december 5th 1796 and baptized the 1st of January 1797. Sponsors, James Harding and Mary Pendrill. » — Peut-être le nom de Betsy lui avait-il été donné dans la famille Bertrand, pour la distinguer de quelque Marie de la maison?

Ce que je gagne est peu de chose, il est vrai; mais c'est pour commencer. A mesure que le nombre des écoliers augmentera, mes appointements seront plus considérables. Cette petite somme (trente sous par jour) sera pour le logement, ce qui est déjà quelque chose, et par la suite, je puis être chef de l'établissement, si il réussit, ce qui est assez probable. » Quelques mois plus tard, on le voit qui se dépite de ne pas trouver de logement dans le quartier, à proximité du Luxembourg. Il put cependant s'installer à Paris, puisque sa seconde fille, Isabelle, y est née le 11 juillet 1826. Finalement, « l'établissement » n'ayant peut-être pas prospéré, ou Saint-Denis l'ayant quitté, il se décida à s'établir en province, pour y vivre plus économiquement. Nous ne savons pourquoi il choisit la ville de Sens. Peut-être y fut-il attiré par un ami, l'officier en retraite Dufeu, qui le fit plus tard son légataire universel. Peut-être voulut-il se rapprocher de Marchand, son compagnon de Sainte-Hélène, qui s'était installé non loin de là dans sa propriété du Verger, sur la commune de Perrigny, à la porte d'Auxerre.

Saint-Denis a passé à Sens le reste de sa vie, d'abord rue des Canettes, ensuite sur l'Esplanade. Il n'en est sorti que pour de rapides voyages à Paris, — notamment quand il s'agissait d'aller hâter la délivrance si tardive du legs de l'Empereur, — et pour le pèlerinage de Sainte-Hélène. Quand il fut question en effet de ramener en France les cendres de l'Empereur, Saint-Denis réclama l'honneur de faire partie du voyage : cette faveur lui fut accordée, grâce à l'intervention de M. Thiers.

Il avait eu quelques velléités de solliciter une fonction sous le gouvernement de Juillet. Puis il y avait renoncé : il lui était dur d'aliéner sa liberté, et il se demandait, — il avait même demandé au Grand-Maréchal Bertrand, — si accepter une place de tout autre que de l'Empereur, ce n'était pas trahir la mémoire de son maître. Il vieillit, entouré de l'estime de tous dans sa ville d'adoption; il y fut censeur de la Caisse d'épargne. En 1841, il perdit sa femme, qui lui avait donné, outre Clémence et Isabelle, une troisième fille, Napoléone-Mathilde, née en 1827. En 1854, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Il mourut le 9 mai 1856. Il léguait à la ville de Sens quelques-uns des objets qu'il avait conservés en mémoire de son Empereur : les deux volumes de Fleury de Chaboulon avec des notes de la main de Napoléon, qu'a publiées M. le sénateur

Cornet, deux atlas sur lesquels Napoléon avait fait au crayon quelques tracés ou calculs, le volume in-folio des campagnes d'Italie, puis des reliques personnelles : un habit garni des épaulettes et de la plaque de la Légion d'honneur, une cocarde de chapeau, un morceau du cercueil de Sainte-Hélène et un fragment d'un des saules qui avaient poussé sur la tombe. « Mes filles, disait-il encore, devront toujours se rappeler que l'Empereur fut mon bienfaiteur et par conséquent le leur : la plus grande partie de ce que je possède, je le dois à ses bontés. »

Saint-Denis a laissé des *Souvenirs* manuscrits. A ce sujet, une légende a été accréditée par le docteur Poumiès de la Siboutie.

J'ai été longtemps, dit-il dans les *Souvenirs d'un médecin de Paris*, le médecin de la famille Saint-Denis. Le père, mort il y a quelques années dans un âge très avancé [*ceci a donc été écrit après 1843*], avait passé des écuries de Louis XVI dans celles de Napoléon, où il remplissait les modestes fonctions de piqueur. Le fils faisait partie de la Maison impériale; il était valet de pied; son intelligence, son dévouement, sa bonne mine lui valurent les bonnes grâces de l'Empereur qui l'attacha plus particulièrement à sa personne et le désigna pour l'accompagner à Sainte-Hélène. Saint-Denis n'avait reçu que peu d'instruction. Il eut cependant l'idée d'écrire jour par jour ce qu'il voyait et ce qu'il entendait. Son service l'appelait à chaque instant près de l'Empereur : il a entendu de sa bouche bien des choses curieuses. Ce journal forme quatre gros cahiers, dont l'écriture n'est pas mauvaise, mais qui, sous le rapport de l'orthographe et de la grammaire, laissent beaucoup à désirer. J'ai pu les parcourir et ils m'ont vivement intéressé. Voici un emprunt que je leur fais : « Sire, qui dit Montholon, j'ai eu occasion de voir beaucoup les Anglais, de vivre au milieu d'eux, et je puis vous dire qu'ils sont bons enfants tout de même. — Oui, qui dit l'Empereur, mais leur gouvernement ne vaut pas le diable, et il savait bien ce qu'il faisait, en me donnant pour geôlier la plus grande canaille de l'Angleterre. » C'est dans ce style grotesque, souvent expressif, toujours énergique, que ce journal est écrit depuis 1801 jusqu'en 1821. Il devient surtout plus intéressant à partir de 1814, où le maître, plus rapproché du serviteur, a eu moins de secrets pour lui. C'est Saint-Denis qui rendit à Napoléon les derniers devoirs comme domestique.

Ceci, naturellement, a été embelli encore. D'après cette seule page, on a représenté le bibliothécaire de l'Empereur à Sainte-Hélène, comme une sorte de palefrenier illettré, qui serait

arrivé, non sans efforts, à remplir vaille que vaille une tâche bien au-dessus de son esprit inculte; on a supposé que peut-être l'Empereur lui aurait interdit de publier son journal et que Saint-Denis l'aurait détruit, après l'avoir utilisé pour donner à ses *Souvenirs* leur forme définitive. Cette version est assurément piquante; mais le témoignage sur lequel elle repose est inexact.

Je laisse de côté les erreurs évidentes, telles que cette date de 1801 absolument imposible : ce peut être une faute de lecture pour 1806. Mais la mémoire du docteur l'a certainement abusé.

D'abord, rien dans les *Souvenirs* ne correspond, ni pour la forme, *ni pour le fond*, aux prétendus extraits qu'il en donne.

Puis Louis-Étienne Saint-Denis n'est pas sorti des écuries ou du manège de son père pour entrer aux écuries impériales. Il a passé quatre années petit-clerc chez un notaire. Un jeune garçon intelligent, comme il l'était, s'est assurément perfectionné et, — en supposant qu'il ne le sût pas déjà, — a appris un peu de français dans ce milieu. Aussi, quand il entra dans la Maison impériale, c'est aux bureaux qu'on l'avait d'abord placé. — Nous savons qu'il était et qu'il est resté jusqu'à son dernier jour grand liseur, et liseur attentif, qui prenait des notes sur les ouvrages les plus divers : mathématiques, histoire, voire exégèse. Il s'intéressait même aux questions de grammaire et sans en croire docilement le premier volume qui lui tombât sous la main : un jour, il écrivait de Paris à sa femme : « Je voudrais avoir la grammaire qui réfute celle de Noël et Chapsal : Clémence la connaît. » Est-ce à trente-trois ans qu'un homme jusque-là ignare peut commencer à s'intéresser à ces choses? — Si le duc de Vicence l'a choisi dans tout son personnel pour l'offrir à l'Empereur, c'est sans doute qu'il le savait suffisamment dégrossi. Si l'Empereur l'a désigné comme garde de ses livres, c'est qu'il le connaissait suffisamment instruit pour cet emploi : il n'aurait chargé de ces fonctions ni un Santini, ni un Archambault. — Saint-Denis mettait au net les manuscrits de Sainte-Hélène; quand il ne pouvait déchiffrer, il substituait au texte illisible des mots de son cru, que l'Empereur tantôt acceptait, tantôt corrigeait, mais sans lui interdire ces libertés. — Ses compagnons reconnaissaient sa supériorité : « Vous qui avez de l'érudition pour vous et pour moi... » lui écrivait

Pierron, l'ancien Maître d'hôtel, ou encore : « Vous devez bien rire de mon style et de mon orthographe, mais vous aurez de l'indulgence pour un pauvre d'esprit comme moi ; » — et pourtant les lettres de Pierron elles-mêmes sont d'un homme qui a reçu une solide instruction primaire. Enfin, dès son retour à Paris, — c'est-à-dire au moment même où le docteur Poumiès a pu le voir, — ses lettres attestent qu'il savait parfaitement l'orthographe et qu'il était incapable d'user du style barbare qui lui est prêté.

J'ajouterai que Saint-Denis avait un vif sentiment de sa dignité. Lors de l'installation à Longwood, quand l'Empereur organisa sa Maison, il voulut qu'il y eût deux tables, l'une pour les chefs de service, l'autre pour le reste du personnel. Marchand étant chef de service, Saint-Denis, second valet de chambre, fut désigné pour présider la seconde table. Il fut blessé de ce qu'on « le considérait assez peu pour le faire vivre avec des personnes avec lesquelles il n'avait pas l'habitude d'être. » « En attendant que je pusse parler à l'Empereur, dit-il, j'aimai mieux aller à la cuisine demander un morceau à manger que de prendre place à la table d'office, où du reste je devais être le premier. Le lendemain, l'occasion se présenta. J'abordai l'Empereur et lui exposai mes raisons. Sa Majesté, voyant que mon amour-propre était vivement blessé, eut égard à ma réclamation et Elle consentit sans peine à ce que je mangeasse à la première table. « Diable ! fit l'Empereur en me « regardant entre les deux yeux, tu n'es pas comme Desaix : je « l'eusse fait manger à la cuisine avec le chien ou le chat, il ne « m'eût fait aucune observation. Allons, va ! » Je fis une légère inclination de tête en signe de remerciement et je m'éloignai. » Puisque, dès 1822, il écrivait d'un style fort correct, voire fleuri, ce n'est pas lui qui eût alors laissé voir à qui que ce fût des pages écrites de manière à le ridiculiser (1).

(1) Voici comment cet homme, qui aurait écrit, vers 1820 : « Qui dit Montholon..., » « Qui dit l'Empereur, » et serait ainsi resté jusqu'à trente-deux ans dans une grossière ignorance, écrit huit ans après à sa femme, au courant de la plume, dans une lettre intime : « 30 juin 1828. Ma chère Mary, Notre voiture nous a menés comme tu sais à Montereau, où nous sommes arrivés à huit heures moins un quart. A huit heures juste, le bateau a été mis en mouvement et a gagné le milieu de la rivière... C'est la plus agréable manière de voyager que l'on puisse imaginer... A chaque moment de nouvelles vues : des châteaux, des maisons, des bois, des montagnes, des prés, etc., se succèdent rapidement aux yeux du voyageur ; c'est vraiment enchanteur. Nous avons atteint Melun sans y

Enfin, et surtout, ce prétendu *Journal* n'a pas existé. Saint-Denis n'a jamais varié là-dessus. Toujours il a déclaré, de la manière la plus catégorique, qu'il n'avait pris aucune note pendant toute la durée de ses services auprès de l'Empereur, si ce n'est un *Itinéraire* de la campagne de Russie, qui d'ailleurs lui fut volé avec son bagage pendant la retraite. Il ne l'a pas seulement dit aux personnes qui, comme Pons de l'Hérault, l'interrogeaient sur les faits dont il avait été témoin : on pourrait croire que c'est une défaite. Mais il l'a à mainte reprise affirmé aux siens, regrettant d'ailleurs et se reprochant cette négligence : aussi a-t-il scrupuleusement tenu journal de son voyage à Sainte-Hélène en 1840. Chose décisive même, il l'a répété à ses compagnons de Sainte-Hélène, — qui là-dessus devaient savoir à quoi s'en tenir, et, le cas échéant, l'auraient facilement convaincu de mensonge.

Le docteur Poumiès de la Siboutie n'a donc pas pu lire un journal qui n'existait pas. J'imagine qu'il aura été victime de quelque superposition de souvenirs : ce qu'il aura vu, rue du Dragon, c'est peut-être le journal tenu par quelque compagnon de Saint-Denis, — Archambault, Noverraz, Santini ou un autre, — journal que Saint-Denis aura eu entre les mains et aura consulté pour contrôler ses souvenirs.

penser. Là, nous avons arrêté une demi-heure environ. Des voyageurs nous ont quittés; d'autres sont venus les remplacer. Un premier coup de cloche prévient les voyageurs; puis un second, puis un troisième qui est le signal du départ. De nouveaux tableaux allaient se présenter à nous. Les yeux, tournés du côté où nous allions, cherchaient à découvrir de nouveaux points de vue, auxquels nous devions arriver rapidement... Nous étions déjà à une demi-heure de Melun, lorsqu'une pièce principale de la machine se cassa et nous laissa pour ainsi dire sans mouvement au milieu, allant comme un bateau qui suit paisiblement le fil de l'eau. Dans cet état, il n'y eut rien de mieux à faire que d'aborder la rive et attendre. De Paris à Melun, il y a un bateau à vapeur nommé *l'Aigle;* il monte et descend le même jour. Ce bateau, qui arrive à deux heures à Melun, en part à trois heures; il était environ onze heures!... Enfin, sur les trois heures, nous entendîmes les coups de cloche, nous vîmes la fumée sortir de la cheminée et la joie reparut sur tous les visages. Le bateau nous approcha, le transbordement se fit promptement, et nous nous remîmes en route, laissant notre malheureux éclopé au lieu où ses ailes avaient été privées de mouvement. Si tout ce que nous avions vu de Montereau à Melun nous avait paru admirable, ce fut bien autre chose de Melun à Paris. Je n'ai rien vu de plus beau de toute ma vie : des châteaux immenses et magnifiques, des jardins, des parcs délicieux, etc.; enfin, tout ce que l'on peut imaginer ne peut égaler la réalité. J'ai été presque fâché, lorsque nous sommes arrivés au lieu de débarquement, de ne pas avoir une plus longue course à faire. » Et ceci n'est pas la moitié de la lettre. Il y a des négligences, certes; mais l'aisance du style et l'agrément du récit suffisent bien à établir que cet homme-là savait de longue date écrire en français.

Car, du jour où il fut rentré en France, ceux de ses anciens compagnons qui projetaient d'écrire sur la vie de l'Empereur à Sainte-Hélène, s'adressaient naturellement à lui pour établir tel ou tel point de détail. Il rédigeait alors des notes et les leur envoyait, gardant son brouillon, — car c'était un homme méticuleux.

Plus tard seulement, et, croyons-nous, lorsqu'il fut établi à Sens, il commença à rédiger des *Souvenirs* suivis, pour sa famille, et aussi pour Marchand. Ce sont ces *Souvenirs* dont on lira plus loin des extraits. Ils remplissaient 321 pages grand format, d'une écriture fine et serrée. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de les compléter. Il y ajouta ainsi 13 pages d'additions, 2 pages de notes, 19 pages de suppléments. Des chiffres pour les additions, des lettres pour les notes indiquent nettement (sauf quelques légères erreurs faciles à corriger) l'endroit du texte où devaient se placer les unes et les autres. Pour les suppléments, il n'a pas eu le temps de faire ce travail. Il a rédigé aussi le *Catalogue* complet de la bibliothèque de Sainte-Hélène. Enfin il a laissé des observations sur divers ouvrages consacrés à l'histoire de l'Empereur (Las Cases, Montholon, de Norvins, Méneval, de Beauterne, Fleury de Chaboulon, William Forsith [Hudson Lowe], Thiers, etc).

Il avait dit dans le codicille de son Testament : « Comme tout ce que j'ai écrit est assez informe et qu'il y a des choses qui ne sont d'aucun intérêt pour tout autre que pour moi, je désire que mes papiers ne soient communiqués à personne, excepté à M. Marchand. » Les filles de Saint-Denis ont vu dans cette formule modeste une défense catégorique. Dès lors elles ont opposé un refus absolu à toutes les demandes de communication qui leur ont été faites. Peu au courant d'ailleurs de ce qui se publiait sur l'Empereur, elles ont cru que tel ou tel passage révélait des secrets et qu'on pourrait les reprocher comme des indiscrétions à la mémoire de leur père. Aussi leur résolution est-elle demeurée invincible.

Mais elles ont conservé ces *Souvenirs* avec piété, et ils sont venus intacts jusqu'à nous. La postérité des deux filles aînées a disparu. La troisième, Napoléone-Mathilde, a eu deux filles et un fils. Ce dernier est mort sans enfant. L'une des filles ne s'est point mariée. L'autre est ma belle-mère : c'est ainsi que l'honneur m'est échu de présenter ces pages au public.

Je laisse aux historiens d'apprécier ce qu'elles apportent de nouveau. Mais je crois qu'à les lire tout le monde sentira l'accent de sincérité qui s'en dégage. Visiblement Saint-Denis n'a d'autre souci que d'être vrai. Son culte même pour l'Empereur l'a évidemment convaincu que son Maître ne saurait que gagner à être peint tel qu'il fut réellement. D'autre part, il ne cherche pas à surfaire son propre rôle et à associer indiscrètement sa personne à la personne de l'Empereur. On remarquera même avec quel soin scrupuleux il distingue ce qu'il a vu ou entendu lui-même de ce qu'on lui a rapporté. Il a pu se tromper parfois; visiblement il ne s'est jamais écarté de ce qu'il a cru la vérité.

Une autre garantie d'exactitude, c'est cette mémoire visuelle qui semble avoir été prodigieuse chez lui. Elle est capricieuse parfois; et alors il dit franchement : « Il ne m'est resté aucun souvenir de... » Mais d'ordinaire elle est d'une précision étonnante. On croit le voir fermer les yeux et évoquer les spectacles qui l'ont frappé et qui se sont gravés en lui : il peut retracer comme un plan, non seulement des chambres de Sainte-Hélène, où il a passé tant de mois, mais d'une ville d'Espagne ou d'Allemagne qu'il n'a fait que traverser. Et quand une émotion se mêle à ces souvenirs, le plan devient un tableau plein de vie, qu'à notre tour nous voyons s'animer devant nous.

Enfin, ce qu'il est peut-être inutile de dire et que pourtant je me reprocherais de ne pas dire, c'est combien ces pages honorent leur sincère et modeste auteur. Il a pour son maître une telle admiration reconnaissante, un tel dévouement continu, infatigable et pour ainsi dire irrésistible, qu'il entraîne la sympathie. A la mémoire du grand Empereur s'associera la mémoire du serviteur, Saint-Denis, le bibliothécaire de Saint-Hélène, ou, — pour parler comme Napoléon qui lui a toujours conservé son surnom de mameluck, — le fidèle Ali.

G. Michaut.

SOUVENIRS

DE

SAINT-DENIS DIT ALI

SECOND MAMELUCK DE L'EMPEREUR

I

Les historiens de Napoléon souhaitaient depuis longtemps la publication de ces précieux Souvenirs. Dans un article paru le jour même du Centenaire, M. G. Lenotre s'étonnait que ce beau document fût resté inédit. Nous sommes heureux, — et nous en remercions la famille de L.-E. Saint-Denis, — de pouvoir donner les parties essentielles d'un récit qui vaut par sa véracité absolue et par son émouvante simplicité.

I. — LE SERVICE INTÉRIEUR

Dans le voyage de Hollande, Roustan ayant été malade, l'Empereur demanda au Grand-Écuyer si, dans ses jeunes gens, il n'y en aurait pas un qui pût faire le service auquel était assujetti Roustan, c'est-à-dire suivre à cheval Sa Majesté, monter sur le siège de sa voiture, avoir soin de ses armes et savoir les charger, et faire l'office de valet de chambre à la toilette. Le duc de Vicence, après avoir répondu affirmativement, choisit Meunier et moi, et nous donna l'ordre d'aller chez M. Lepage pour apprendre à monter et démonter fusils et pistolets, à les nettoyer et à les charger. Nous passâmes l'un et l'autre une quinzaine de jours à faire l'apprentissage que l'on exigeait de nous, et ensuite on me fit aller seul chez M. Lerebours, opticien, pour que j'apprisse à démonter et à remonter les lunettes d'approche et à nettoyer les verres. Je fus bientôt au fait de ce petit travail. Il ne fallait qu'un second à Roustan et non pas deux. Le choix définitif étant tombé sur moi, le

Grand-Écuyer me fit habiller en mameluck, et, le 11 décembre, je crois, je fus présenté à l'Empereur, au bois de Boulogne, au rond des acacias. C'était un jour de chasse. Dès que l'Empereur fut arrivé au rendez-vous et descendu de voiture, le duc me fit appeler et Sa Majesté, en me regardant de la tête aux pieds, lui demanda ce que je savais faire, si je savais lire et écrire. Sur la réponse que fit le Grand-Écuyer, que j'avais travaillé quatre ans chez le notaire, l'Empereur dit : « Ah ! il en sait plus qu'il m'en faut. » Je fus accepté. Le lendemain, j'entrai au service intérieur. L'Empereur voulut que je le servisse à son déjeuner et à son dîner. Ce fut par là que je commençai le service. Ma besogne, dans le courant de la journée, fut d'aider au valet de chambre de service ou de le seconder à la toilette (1). On m'apprit à faire le lit du maître de l'Europe et à disposer toutes choses qui lui étaient nécessaires et qu'il pouvait demander dans son intérieur. Au déjeuner, je servais directement l'Empereur ; au dîner, je donnais aux pages qui servaient, les assiettes, les couverts et les mets qu'ils avaient à présenter. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour que je me trouvasse au fait de mon nouveau métier.

Ce fut pour moi une vie toute différente de celle que j'avais menée : au lieu d'être à me promener dans une écurie, à faire faire le pansement des chevaux, à faire des conduites, enfin à faire le sous-piqueur, j'étais assis dans un fauteuil ou sur un canapé, à causer ou à dormir auprès d'un bon feu, en attendant que l'on eût besoin de mon service. L'oisiveté avait remplacé l'activité. Je n'avais pour toute distraction que le plaisir de converser avec le valet de chambre de service, ou de regarder au travers des vitres de la fenêtre (l'Empereur était alors aux Tuileries) pour voir ce qui se passait dans le jardin. C'était une vie bien monotone que de rester toute la journée dans de beaux appartements. Je ne sortais que pour aller dîner vers les quatre ou cinq heures, quand l'Empereur n'était pas dans son intérieur. Le temps où j'étais libre, c'était le soir, quand Constant ou Roustan étaient arrivés pour le coucher de l'Em-

(1) Aux Tuileries, l'Empereur portait l'habit de grenadier, et, dans tout autre endroit, à l'Élysée, à Saint-Cloud, etc., et dans les voyages ou à l'armée, il mettait constamment celui des chasseurs à cheval. En cérémonie, avec le costume militaire, il mettait le grand-cordon de la Légion d'honneur sur l'habit de grenadier.

pereur. Alors je quittais le service, j'allais me déshabiller dans ma chambre qui était aux écuries et je sortais en bourgeois pour faire le tour du Palais-Royal; après quoi, j'allais me coucher.

On s'habitue à tout et je m'habituai à ce qu'exigeait mon nouvel emploi, qui était de ne rien faire les trois quarts de la journée. Le matin, vers les sept ou huit heures, je me rendais à mon service. Constamment, dans l'antichambre, qui était la salle de bains, il y avait le matin une ou deux ou trois personnes qui attendaient le lever de l'Empereur pour être annoncées. Quand la toilette était terminée et que l'Empereur était passé dans son cabinet, tous ceux qui avaient été admis s'en allaient, même Constant et Roustan. Alors le valet de chambre et moi nous entrions dans la chambre pour remettre toutes choses en état et en place; ensuite nous faisions le lit. Après ceci, l'ébéniste, le garçon de garde-robe et le frotteur venaient faire chacun ce qui le regardait sous la surveillance du valet de chambre. Pour moi, j'allais dans le salon des petits officiers, attendre que le lever fût fini afin d'entrer dans le salon des grands officiers, où l'Empereur prenait ses repas. Lorsque tout le monde était sorti de chez Sa Majesté, le couvreur de table préparait le couvert sur un guéridon, ainsi qu'une table de desserte (1), et à l'heure indiquée (neuf heures moins un quart environ), le maître d'hôtel, M. Dunant, arrivait avec les mets. Ce qui devait être tenu chaud était placé sur des réchauds. Toutes choses disposées, le couvreur de table s'en allait Le préfet du palais, qui était présent, allait frapper à la porte du salon et prévenait l'Empereur qu'il était servi (2). Moi, je me tenais à la droite du fauteuil que devait occuper l'Empereur, tous les trois attendant que Sa Majesté vînt se mettre à table.

Si quelquefois l'Empereur arrivait immédiatement, quel-

(1) Le guéridon était placé à quelques pieds au delà de la cheminée, éloigné de six ou sept pieds de la cloison de ce côté et à peu près à la même distance de la cloison du fond de la pièce, le fauteuil regardant la fenêtre. Derrière était la table de desserte.

(2) Quand l'Empereur sortait de son salon pour aller se mettre à table, il avait son chapeau ou sur la tête ou sous le bras gauche. Dans ce cas-ci, il le donnait au préfet du palais qui le lui remettait quand il rentrait au salon. Souvent il le gardait sur sa tête pendant le repas. S'il lui arrivait de l'ôter, il le posait à terre, à sa droite, et le reprenait quand il se levait de table.

quefois aussi il se faisait longtemps attendre. Peu de moments après que Sa Majesté était à table, paraissait l'Impératrice. Elle donnait un baiser à son mari et s'asseyait à sa droite. C'est moi qui étais chargé de lui avancer un fauteuil. Le plus souvent, quand l'Empereur sortait de son salon, il était accompagné de quelque personnage, ministre ou autre, avec lequel il continuait la conversation jusqu'à l'arrivée de l'Impératrice ; car, celle-ci présente, à un entretien sérieux succédaient les causeries enjouées. Au dessert, le Roi de Rome était annoncé et Mme de Montesquiou suivie d'une sous-gouvernante entrait, ayant le jeune prince dans les bras. L'Empereur embrassait son fils, lui parlait, et la causerie continuait avec l'Impératrice, Mme de Montesquiou et la personne qui était présente. Le déjeuner terminé, l'Empereur prenait le petit Roi dans ses bras, se dirigeait vers la fenêtre pour lui faire voir les passants et un groupe de curieux qui stationnait habituellement dans le jardin, sous cette fenêtre, pendant le déjeuner. Les petites scènes d'amour paternel ne cessaient que quand l'Empereur et l'Impératrice rentraient dans le salon. Mme de Montesquiou et la sous-gouvernante retournaient dans les appartements du petit prince avec la berceuse, qui était restée dans le salon des petits officiers, pendant la visite. Pour moi, j'allais à l'intérieur auprès du valet de chambre de service.

J'aimais beaucoup ce service du déjeuner pour les conversations que j'y entendais. Si j'en eusse tenu un journal, il me serait resté un mémorial assez curieux sur les personnes et sur les choses.

Un jour, l'Empereur, après son déjeuner, prit le petit Roi dans ses bras, comme c'était son habitude, le caressa, lui fit quelques petites niches, et dit à l'Impératrice en se tournant de son côté : « Tiens ! embrasse donc ton fils. » Je ne sais plus si Marie-Louise embrassa le Prince, mais elle répondit avec un ton presque de répugnance et de dégoût : « Je ne sais pas comment on peut embrasser un enfant. » Le père était bien différent; lui, il ne cessait d'embrasser et de caresser son fils bien-aimé. Que dut penser Mme de Montesquiou d'entendre un tel langage de la part de l'Impératrice? Qu'en pensent les mères de famille? (Cette scène se passa aux Tuileries, dans l'embrasure de la fenêtre.)

Un autre jour, l'Empereur, après son déjeuner et après avoir

embrassé le petit Roi, se disposant à passer dans son cabinet, se tourna vers l'Impératrice, en la regardant avec ce sourire aimable qui lui était particulier, et lui dit les deux vers suivants :

> Je vais donner une heure aux soins de mon Empire,
> Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Les petits princes, fils du roi Louis, et les princesses, filles du roi Joseph, accompagnées de leurs gouvernantes, lorsqu'ils venaient faire leur cour à l'Empereur, baisaient la main de leur oncle et ensuite l'embrassaient; ils embrassaient également l'Impératrice. C'était ordinairement à son déjeuner que Sa Majesté les recevait. L'Empereur aimait beaucoup à questionner ses neveux et nièces sur ce qu'ils avaient appris depuis qu'il ne les avait vus, surtout le prince Napoléon et la princesse Zénaïde.

M. Denon, qui venait de temps à autre faire sa cour à l'Empereur, était, comme plusieurs autres personnes, reçu au déjeuner. Un jour, il apporta deux petites statuettes, hautes de sept à huit pouces; elles étaient assises et représentaient l'Empereur et l'Impératrice costumés à l'antique. Celle de l'Empereur était presque nue, car il n'avait qu'un manteau sur les épaules; celle de l'Impératrice était plus couverte, mais le vêtement laissait voir un sein et les jambes. « Quelle qu'ait été l'idée de l'artiste de me représenter ainsi, dit l'Empereur, je le suis d'une manière trop indécente. Je n'aime pas cela. J'aimerais beaucoup mieux qu'on habillât les gens tels qu'ils sont habituellement que de les affubler d'un costume qui n'est pas le leur. Habillez, continua-t-il, habillez les Grecs et les Romains comme ils l'étaient dans les temps anciens, mais habillez les Français de nos jours comme ils sont au XIXe siècle. Faire autrement est chose ridicule et bizarre. » Les statuettes demeurèrent sur la cheminée pendant le déjeuner et disparurent ensuite. Cette flatterie de M. Denon ne réussit pas. Ce fut, je pense, à l'insu de l'Empereur que la statue de la colonne de la place Vendôme avait été coulée et placée : il me semble bien le lui avoir entendu dire.

Un jour, c'était également au déjeuner, l'Empereur reçut Talma qui lui avait été annoncé. C'était le lendemain d'une représentation de *Tippo-Saïb*, à laquelle Sa Majesté avait assisté.

L'Empereur fit au grand tragédien plusieurs observations critiques sur la pièce, et lui dit de les communiquer à l'auteur; il donna même le plan d'une scène et fit voir à Talma quel geste devait faire Tippo et quelle attitude il devait avoir en se levant de son trône, pour aller, je crois, combattre les Anglais; et, pour imprimer davantage à l'acteur l'action et le langage du souverain de Mysore, l'Empereur s'assit dans un fauteuil et s'en releva avec un geste des plus significatifs, plein de noblesse et de résolution, en articulant quelques mots appropriés à la circonstance (1812 ou 1813).

Sur les six heures et demie, je quittais l'intérieur pour aller au dîner de l'Empereur. Le couvert du dîner, comme celui du déjeuner, se mettait dans le salon des grands officiers. La place de l'Empereur était le dos du côté de la cheminée et l'Impératrice en face. Les personnes de service étaient le préfet du palais, le contrôleur, les deux maîtres d'hôtel, le chef d'office, deux tranchants, et le sommelier, un valet de chambre pour l'Impératrice, et moi pour l'Empereur. Indépendamment, il y avait quatre pages (deux pour l'Empereur et deux pour l'Impératrice) qui se tenaient aux côtés de chaque fauteuil. Ils servaient immédiatement l'Empereur et l'Impératrice. Le Roi de Rome, porté par Mme de Montesquiou accompagnée d'une sous-gouvernante, venait au dessert. Le dîner fini, le chef d'office allait servir le café dans le salon où l'Empereur était déjà rendu. Mon service de table étant terminé, je retournais à l'intérieur.

Tous les dimanches, il y avait dîner de famille. L'Empereur se plaisait à discuter avec le cardinal Fesch, sur différents points théologiques, et il était rare que ses arguments ne missent pas Son Éminence aux abois.

A un dîner de famille, la reine de Naples, la princesse Pauline, la reine d'Espagne, la reine Hortense, Madame-Mère, le cardinal Fesch et peut-être quelques autres encore, étaient à table. L'Empereur venait de recevoir une lettre d'un préfet qui lui donnait connaissance qu'un nommé Geoffrin avait sauvé plusieurs ouvriers d'une houillère qui s'était refermée. La lettre fut donnée à la reine de Naples qui put à peine la déchiffrer. L'Empereur, voyant l'embarras de sa sœur, lui dit : « Passez-la à Hortense, elle va nous lire cela. » Effectivement, la reine de Hollande, tenant la lettre, la lut fort couramment. Cette lettre donnait le détail de tous les incidents qui étaient

survenus avant qu'on fût parvenu à l'endroit où les malheureux ouvriers étaient ensevelis. Pendant tout le dîner, on ne cessa de parler de cet événement, et chacun fit l'éloge du courageux dévouement de Geoffrin. L'Empereur envoya la croix d'honneur à ce brave homme.

Une fois, à ma connaissance, l'Empereur est allé déjeuner dans le petit kiosque qui est au bout de la terrasse du bord de l'eau. Ce kiosque, qui venait d'être construit, était fort gentil et commodément distribué.

Un soir, on avait posé sur le guéridon de la chambre à coucher de l'Empereur une fort belle parure en opales entourées de diamants. Les uns et les autres de l'intérieur, nous ne manquâmes pas de la regarder, de l'admirer; elle faisait un fort bel effet, surtout à la lumière. Lorsque l'Empereur rentra chez lui, il la vit et probablement l'envoya à l'Impératrice, car le lendemain elle n'était plus dans la chambre.

Aux Tuileries, dans chaque pièce des appartements, il y avait des valets de chambre et des garçons de la chambre. Parmi ces derniers, il y avait des jeunes gens qui avaient fait leurs études. Ceux-ci, pour passer le temps et se distraire de l'ennui de garder un salon, s'amusaient à lire. Il arrivait parfois qu'au moment qu'ils y pensaient le moins, l'Empereur venait à paraître. Le livre était aussitôt mis de côté; mais quelquefois il arrivait qu'il était oublié sur un fauteuil, un pliant, ou sur tout autre meuble. Si le livre tombait sous les yeux de l'Empereur, il le prenait, le feuilletait. Si c'était un bon livre, il le remettait sur le meuble où il l'avait trouvé, mais s'il était mauvais, il témoignait un vif mécontentement de ce qu'on se permettait chez lui la lecture de tels livres. Je ne sais s'il ne les jetait pas au feu. Il ne voulait rien voir dans ses appartements qui blessât les yeux de qui que ce fût. Aussi ces jeunes gens avaient-ils l'attention de ne pas laisser traîner leurs livres, surtout ceux qui étaient contraires aux bonnes mœurs.

***

Vers le mois de février, l'Empereur s'installa à l'Élysée. Cette habitation lui convenait infiniment. Quand il avait à causer avec quelqu'un, il n'avait qu'à ouvrir la porte de son salon ou de son cabinet, pour aller se promener dans le jardin. Cet avantage, il ne pouvait l'avoir aux Tuileries, où il se con-

sidérait comme prisonnier. Pour être plus chez lui, il fit élever du côté de l'hôtel Sébastiani un mur en planches sur celui en pierres qui existait. Il aimait beaucoup cette allée qui longe le mur, comme étant plus silencieuse.

Dans le petit salon bleu, il y avait une console sur laquelle était un bronze représentant l'Empereur assis près d'une table, où était étendue une carte dont il considérait un point fort attentivement. Dans cette même pièce, existait une porte où aboutissait un escalier dérobé qui communiquait au premier étage. Cet escalier, l'Impératrice le fréquentait lorsqu'elle venait chez l'Empereur ou qu'elle rentrait dans ses appartements.

Presque tous les matins, quand le temps était beau, l'Impératrice, accompagnée de deux de ses femmes, descendait dans le jardin et se promenait dans les allées qui avoisinaient les appartements de l'Empereur; elle s'amusait à cueillir des violettes dont une assez grande quantité de touffes garnissaient les plates-bandes.

***

Quand le beau temps fut arrivé, l'Empereur et l'Impératrice allèrent habiter Saint-Cloud. Cette résidence fut loin de me plaire. J'étais condamné à rester seul toute la journée dans une chambre à coucher qui était entre le salon et le cabinet (rez-de-chaussée du côté du parterre) et ce n'était que vers les dix ou onze heures du soir que je pouvais me retirer, c'est-à-dire lorsque l'Empereur et l'Impératrice rentraient du salon pour aller trouver leurs lits. A la chambre à coucher dont je viens de parler, aboutissait un escalier qui montait aux appartements de l'Empereur. Le soir, l'Impératrice passait par cette chambre à coucher et montait cet escalier pour aller chez elle.

Quand l'Empereur était dans sa chambre à coucher (celle-ci était dans le haut) et que l'Impératrice venait le voir, il fallait la précéder lorsqu'elle retournait chez elle. Il y avait un long corridor à parcourir, au bout duquel était un petit escalier qu'il fallait descendre, et au pied était une petite porte qui communiquait dans son intérieur. On était obligé d'aller jusque-là pour l'annoncer à ses femmes.

On fit un voyage à Trianon. Là aussi, l'Empereur avait de l'espace pour se promener. Sa chambre à coucher était au rez-de-chaussée, partie droite, donnant sur un petit jardin ou par-

terre intérieur. Après un séjour d'une dizaine de jours, l'Empereur retourna à Saint-Cloud où il resta quelque temps. Le départ pour la campagne de Russie approchait.

L'Empereur était à Saint-Cloud lorsqu'il reçut le général Lefebvre-Desnouettes qui s'était échappé d'Angleterre. L'Empereur était à dîner. Il accueillit d'abord assez froidement le général, et lui fit le reproche d'avoir compromis ses chasseurs à l'affaire de Bénavente. Celui-ci se justifia le mieux qu'il put et ensuite raconta son histoire, depuis qu'il avait été fait prisonnier jusqu'à son retour en France. Je crois me rappeler que ce fut une dame anglaise qui favorisa son évasion. Le résultat de la visite du général fut que l'Empereur lui rendit le commandement des chasseurs.

A Sainte-Hélène, un officier anglais qui avait été à Waterloo, dit en parlant des chasseurs de la garde, qu'ils avaient été l'admiration des corps anglais qui s'étaient trouvés devant eux, et il ajouta : « Ces vaillants soldats étaient autant de lions. Ils avaient à leur tête le général Lefebvre-Desnouettes. »

Je n'ai plus aucune souvenance de ce qui s'est passé dans le temps qui a précédé le départ pour la campagne de Russie. D'après quelques notes que j'ai recueillies, ce fut le 9 mai 1812 que l'Empereur partit pour Mayence avec l'Impératrice ; Roustan était sur le siège. On m'avait envoyé en avant à Metz, où l'Empereur s'arrêta et passa la nuit. Le lendemain matin, il en partit d'assez bonne heure. Ce jour-ci je l'accompagnai. Le soir nous arrivâmes à Mayence. Ce fut la première course que je fis sur le siège de la voiture de l'Empereur.

II. — L'INCENDIE DE MOSCOU

[Saint-Denis traversa toute l'Allemagne par Würtzbourg, Dresde, Glogau, Posen, Thorn, Dantzig, Königsberg, devançant, suivant ou accompagnant l'Empereur, selon le roulement du service. Après le passage du Niémen, ses principales étapes furent Wilna, Witepsk, et Smolensk. Pendant la bataille de la Moskowa, il était campé avec les bagages de la Maison en deçà de Mojaisk et il fut frappé du nombre considérable de blessés et particulièrement d'officiers ou de généraux qui vinrent se faire panser à l'arrière; « aussi les soldats disaient : « Ah! aujourd'hui, il y en a pour tout le monde. » Les Russes chassés du champ de bataille, ordre fut donné aux équipages de se diriger sur Moscou.]

A une demi-heure avant d'atteindre les premières maisons de Moskow, nous nous trouvâmes sur une hauteur d'où nous pûmes voir la ville et les nombreux clochers tant de ses églises que ceux du Kremlin. Ces clochers ont la forme d'une colonne pyramidale octogone, et sont ornés à leur extrémité d'une espèce de poire dorée surmontée d'un croissant et d'une croix assujettie par des chaînettes. Nous aperçûmes une fumée noire qui s'élevait d'un point du centre de la cité; c'était une maison qui brûlait, mais c'était le seul feu qu'on distinguât. Alors il pouvait être onze heures ou onze heures et demie. En moins d'une heure, nous nous trouvâmes dans la ville. Nous fûmes surpris de ne voir aucun habitant, excepté cependant quelques malheureux que nous vîmes çà et là. Toutes les maisons paraissaient désertes. On ne voyait que des soldats polonais ou français circulant dans les rues, et plus on approchait du Kremlin, plus leur nombre s'augmentait.

En tournant le coin d'une rue, nous rencontrâmes un Polonais de la garde, qui avait plusieurs bouteilles sous les bras et dans les mains. Il nous en offrit une que nous acceptâmes; mais, comme nous n'avions rien pour la déboucher, nous la lui remîmes, pour qu'il en cassât le goulot sur une pierre. C'était du champagne. Mes compagnons et moi, nous bûmes à la régalade. Nous trouvâmes ce vin fort bon. Nous continuâmes notre chemin vers le Kremlin, où nous entrâmes peu de temps après par la porte de l'Ouest. A quelque distance de la porte que nous venions de passer, nous vîmes trois ou quatre mamelucks qui étaient assis près d'un mur bordant le chemin à gauche : c'étaient des hommes démontés qui se reposaient. Nous ne tardâmes pas d'arriver sur une espèce de place que j'appellerai la cour de l'Ouest. Là, nous descendîmes de voiture et nous nous séparâmes; chacun alla rejoindre les siens du service auquel il appartenait. En me rendant à l'endroit où était mon devoir, je jetai un coup d'œil sur ce qui m'environnait. Le palais est un composé de divers bâtiments tenant ensemble et d'une architecture différente. A gauche d'un grand bâtiment construit à l'orientale, est un vaste escalier qui aboutit à une cour intérieure dallée, se prolongeant à droite, au bout de laquelle était une issue qui communiquait à l'intérieur des appartements de l'Empereur. Là, dans une grande pièce, je trouvai les personnes du service auquel j'appartenais.

L'Empereur, qui avait passé la nuit dans le faubourg nommé Dorogomilow, était venu dans la matinée s'installer dans le palais des Csars.

La nuit venue, et l'Empereur rentré dans sa chambre, chacun de nous pensa à se coucher. Mes compagnons, qui les premiers étaient entrés dans le Kremlin et en avaient pris possession, s'étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour se faire un coucher. Moi, je n'avais rien; on ne m'avait rien réservé; mais mon lit fut bientôt composé. Dans un coin de la pièce où nous étions, il y avait un grand pavillon dont le tissu en laine était très mince et très clair. Je le pliai en plusieurs doubles et je me trouvai avoir une espèce de matelas, d'une ligne ou deux d'épaisseur, que j'étendis sur le parquet; pour oreiller ou traversin, j'avais mon porte-manteau, et mon manteau pour couverture. Je me couchai avec l'espoir de passer une bonne nuit.

Tout était calme dans le palais des Csars, tout était silencieux, chacun dormait profondément, quel que fût son lit. Dans le milieu de la nuit je m'éveillai; il était peut-être minuit ou une heure. Je n'entendais autour de moi que le bruit du sommeil, l'aspiration et l'expiration. J'ouvre les yeux, je me les frotte, je vois la pièce parfaitement éclairée. Cela me parut extraordinaire. Je me lève, je porte mes pas vers une des fenêtres pour voir d'où provenait la clarté. Je ne fus pas peu étonné de voir la ville en feu, du moins la partie du midi et celle du couchant, nos fenêtres donnant sur la Moskowa et du côté de l'Ouest. C'était une belle horreur. Qu'on se représente une ville, je dirai grande comme Paris, livrée aux flammes, et être sur les tours de Notre-Dame assistant pendant la nuit à un tel spectacle. J'éveillai mes compagnons, disant à chacun qu'il ouvrît les yeux. En un moment, tous furent debout et allèrent regarder au travers des vitres l'immense incendie qui dévorait la ville. Comme il était urgent que l'Empereur fût informé de ce qui se passait, Constant se décida sur le champ d'entrer chez Sa Majesté. Le premier valet de chambre sortit quelques instants, et, ne nous ayant transmis aucun ordre, chacun se recoucha, n'ayant rien de mieux à faire que d'attendre le jour. Nous l'attendîmes avec impatience.

Le jour arrivé, le feu était tout aussi actif que nous l'avions vu la nuit et continuait ses envahissements; mais il ne produisit

pas le même effet aux yeux et sur les sens, et puis on s'habitue à tout. Il semblait qu'ayant l'Empereur tout près de soi, on ne devait avoir rien à craindre.

Je fus de bonne heure sur pied. Aimant à prendre l'air dès le matin, je sortis de notre chambre et gagnai le grand escalier Est pour aller me promener dans l'enceinte du Kremlin. Le plus grand désordre régnait de toutes parts : il y avait quelques postes qui bivouaquaient sur le vaste espace vide qui était devant cette partie du palais, mais fort peu de monde à chacun d'eux. Des soldats étaient couchés, d'autres fumaient accroupis ou assis près de quelques tisons, d'autres se promenaient, enfin d'autres venaient d'un pas chancelant rejoindre leurs camarades. Des bouteilles ou flacons vides jetés aux alentours des feux annonçaient assez comment les postes avaient passé la nuit. Chacun des soldats que je rencontrai, l'un avait perdu une chose, l'autre une autre; des cavaliers, l'un cherchait sa bride, ou sa selle, ou sa couverture; l'autre ne savait où trouver son cheval, etc.

Chacun regardait les progrès du feu qui gagnait avec rapidité les quartiers qui, jusqu'alors, avaient été comme oubliés par l'élément destructeur. Des ordres avaient été donnés pour soustraire à la destruction différents établissements; mais que faire dans cet incendie général? Rien! Où avoir des pompes? on n'en put trouver aucune ; des seaux? il n'y en avait pas un; de l'eau? où en prendre dans une ville que l'on ne connaît pas et qui est sans habitants? On laissa brûler, tirant des maisons tout ce qui pouvait être utile ou nécessaire.

Les murailles formant l'enceinte du Kremlin sont hautes à l'extérieur et bâties en briques. De distance à distance, sont plantées des tours, dont quelques-unes, celles des angles, sont rondes et les autres carrées, ces dernières surmontées d'une cage qui est assez semblable à celle des petits clochers des églises de village, dont la forme de la toiture est une pyramide quadrangulaire. Au centre est le palais situé sur un plateau qui domine la ville de toutes parts. Le palais, étant bâti en briques et en pierres de taille, était par cela même moins accessible au feu que les maisons de la ville qui, pour la plupart, étaient en bois, et de plus, c'est que, presque de tous côtés, il était isolé de toute construction facile à s'enflammer.

Quelle dut être la pensée de l'Empereur en considérant le spectacle sublime, mais bien triste, de cet océan de feu qui l'en-

veloppait et qui faisait une île du Kremlin? Ses généraux, voyant l'hôtel de l'intendance n'être plus qu'un monceau de cendres et le feu qui venait de prendre dans la tour à carillon, sollicitèrent vivement l'Empereur pour qu'il abandonnât et la demeure des Czars et la vieille capitale de leur empire. Il se rendit enfin à leurs pressantes sollicitations, mais non sans beaucoup d'objections. Quand il eut déjeuné, il réfléchit encore, et vers les onze heures ou midi, il monta à cheval. Accompagné de sa suite, il sortit du Kremlin et de Moskow, et se dirigea vers Petrowskoï, château situé à une ou deux lieues à l'Ouest de la ville. Les bagages de la Maison, ceux de la garde et la garde elle-même prirent la même direction. Mais les préparatifs de départ ayant demandé un peu de temps, on ne put se mettre en marche qu'à une heure assez avancée de la journée.

Ce fut avec beaucoup de peine que nous parvînmes à nous tirer de la ville, dont les rues étaient obstruées de charpentes enflammées, de débris de maisons écroulées et par des flammes qui barraient le passage. A tout moment, on était obligé de changer de direction et même de retourner sur ses pas, pour ne pas être pris. Le vent aussi s'était associé à ce désastre; il soufflait avec force et tourbillonnait de telle manière qu'il enlevait une très grande quantité de poussière qui aveuglait les hommes et les chevaux. Ce qui augmentait l'embarras, c'était une multitude de soldats de toutes les armes, qui emportaient sur eux, sur des chevaux, sur des voitures du pays, toute espèce de provisions et de butin qu'ils avaient pu tirer des magasins, des boutiques, des maisons et des caves. Tout ce tableau présentait l'image du plus grand désordre.

Un peu avant la nuit, nous nous trouvâmes fort heureusement hors de la ville. Alors nous pûmes respirer à l'aise et ne plus sentir la mauvaise odeur qui s'exhalait des ruines fumantes. Il était nuit lorsqu'on arriva à Pétrowskoï. Les équipages parquèrent près du château où l'Empereur était installé depuis plusieurs heures.

Le jour suivant, je crois, l'Empereur, la garde, la Maison, les équipages, tout vint reprendre possession du Kremlin. Le calme de la destruction régnait dans la ville. Tout ce qui avait été bois était en cendres; ce qui était briques était en grande partie écroulé; les églises, étant entièrement construites en briques, avaient été respectées par le feu. De toutes parts les

décombres fumaient encore et l'odeur qui s'en échappait était des plus insupportables. On put évaluer aux deux tiers de la totalité les maisons qui furent détruites.

Nous retrouvâmes le Kremlin et le palais dans le même état que nous les avions laissés; probablement on y avait laissé une garde. L'Empereur resta dans cette résidence tout le temps de notre séjour à Moskow, qui se prolongea l'espace de trente-neuf jours. Ce chiffre s'est conservé dans ma mémoire et je ne sais trop pourquoi, car ordinairement avec le temps tout finit par s'oublier ou à devenir extrêmement vague. Je me rappelle qu'un beau matin, en nous levant, nous avons vu de la neige : il y en avait environ un pouce; mais elle est restée peu de temps sur terre.

Presque tous les jours, au Kremlin, le prince Eugène mangeait avec l'Empereur. Constamment le prince de Neuchâtel prenait ses repas avec Sa Majesté. A un déjeuner, l'Empereur s'entretenait avec le Grand-Maréchal Duroc et l'objet de la conversation roulait sur la plus belle mort. Sa Majesté disait que celle qu'il regardait comme la plus belle était de mourir sur le champ de bataille, frappé d'un boulet; que, pour lui, il craignait de ne pas être aussi heureux : « Je mourrai, dit-il, dans mon lit comme un sacré c..... »

Chaque jour, sur les deux ou trois heures, l'Empereur montait à cheval, accompagné de ses officiers et de son escorte. Il allait se promener dans la ville ou aux environs et ne rentrait que pour l'heure du dîner.

Au palais du Kremlin, l'Empereur avait un très grand salon. Ce salon était partagé en deux parties par une poutre ou corniche soutenue par deux colonnes, entre lesquelles on passait d'une partie dans l'autre. Entre le mur et la colonne il y avait de chaque côté un trépied. Ce salon, qui était probablement la salle où trônaient les Czars, était orné de dorures, mais noircies par le temps. C'était, quant à la richesse, la plus belle pièce du palais. Je me rappelle avoir vu qu'il existait dans plusieurs pièces, à l'angle gauche du fond, opposé à l'entrée, un tableau de madone, et j'ai entendu dire que lorsqu'un Russe et même l'Empereur entrait dans l'appartement, la première chose qu'il faisait, c'était une salutation à la madone.

La chambre à coucher avait ses fenêtres sur la Moskowa. C'était une grande pièce, carré long, située à gauche de celle qu'occupaient les valets de chambre, dont elle n'était séparée

que par une simple cloison. Dans l'angle de gauche, formé par cette cloison et le côté opposé à celui des fenêtres, était un petit bureau à cylindre, placé de manière à couper l'angle, qui, je crois, était occupé par une cheminée. Ce bureau avait trois écrans en soie verte : l'un se tirait à droite, l'autre à gauche et le troisième en haut ; tous les trois se réunissaient derrière. L'Empereur s'asseyait à ce bureau, soit pour lire, soit pour écrire. Ce meuble m'est resté dans la mémoire, et voici pourquoi. L'Empereur dans ses campagnes, et même dans ses voyages d'agrément, avait un certain nombre de caisses de livres qui étaient déposées pendant tout le temps du séjour, ou dans son cabinet ou dans sa chambre à coucher. Dans ses moments d'ennui ou de non-occupation, il en prenait un volume et, quand il n'en voulait plus, il le mettait sur le meuble qui était le plus près de lui. Eh bien ! pendant presque tout le temps qu'il resta au Kremlin, l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire, joli petit volume in-18, en maroquin doré sur tranches, demeura constamment sur ce petit bureau. L'Empereur était loin, alors, de croire que son histoire aurait tant d'analogie avec celle du roi de Suède.

Une troupe de comédiens français (ils étaient, je crois, dix ou douze), qui était à Moskow, était restée dans la ville après le départ des Russes. Dans l'incendie, ces pauvres gens, la plupart ayant perdu leurs effets et n'ayant aucun moyen d'existence, étaient venus au palais demander aide et assistance. Il y avait parmi eux deux femmes. L'Empereur, informé de leur présence et de leur fâcheuse position, avait donné des ordres pour qu'on eût soin d'eux. Dès lors ils avaient eu des vivres. Comme, de temps à autre, il y avait réunion ou soirée chez l'Empereur, où se trouvaient les officiers de la Maison et les principaux officiers de la garde, les comédiens furent admis deux ou trois fois dans le salon de Sa Majesté. Lorsque les Français évacuèrent Moskow, ces malheureux comédiens ne trouvèrent rien de mieux à faire que de nous suivre, et marchèrent avec les bagages de la Maison. Les deux puvres femmes eurent beaucoup à souffrir. L'une, déjà sur l'âge, était pleine d'énergie et de force, et l'autre, jeune encore, était délicate et petite-maîtresse. Un jour, dans la retraite, j'ai vu la première se chauffant à un petit bivouac de quelques marins de la garde ; le froid alors commençait à se faire sentir. Ces mili-

taires, qui étaient du midi de la France et déjà fortement démoralisés, se plaignaient de la terrible position où ils se trouvaient. Ils imputaient à l'Empereur tous leurs maux, lui qui les avait amenés dans cet infernal pays; ils exhalaient leur mauvaise humeur contre l'Empereur par les expressions les plus virulentes. Cette femme cherchait à remonter leur courage et leur disait entre autres choses : « Vous vous plaignez de l'Empereur; mais croyez-vous qu'il n'ait pas autant à souffrir que vous et qu'il ne soit pas péniblement affecté de ne pouvoir secourir tant de braves gens, qui, comme vous, sont ici, qui l'environnent et qui le suivent? Ne le voyez-vous pas constamment au milieu de vous, marcher à pied et partager vos fatigues? Montrez plus de courage; ayez plus d'énergie; raidissez-vous contre toutes les rigueurs de l'adversité; rappelez-vous que vous êtes militaires et Français. » Et elle ajoutait : « Eh moi, pauvre femme, moi déjà vieille, moi qui ai tout perdu et qui suis maintenant dénuée du plus strict nécessaire, moi qui n'ai plus d'avenir, de quoi n'ai-je pas à me plaindre? et cependant, malgré mes souffrances qui se renouvellent à chaque moment de la journée, je supporte mes maux avec résignation et courage. A quoi sert la faiblesse, si ce n'est de nous rendre plus malheureux que nous ne sommes? Espérons donc. Chaque jour qui s'écoule nous rapproche du bon pays que, sans doute, nous atteindrons; mais il faut du courage, de la persévérance. Quand on est jeune comme vous êtes, on doit tout braver, tout affronter; enfin on doit vivre d'espérance. »

Quand on quitta Moskow, la jeune comédienne, qui avait eu le bonheur de sauver de l'incendie quelque peu de ses effets, les avait mis dans une petite calèche traînée par des cognats; elle voyageait, tantôt à pied, tantôt en voiture, avec les équipages de la Maison. Un jour dans une descente, quelques coups de canon se firent entendre sur notre gauche, et au même moment quelques boulets vinrent traverser la route, dont un d'eux, donnant en plein dans la calèche, la brisa de telle manière qu'elle fut hors de tout service. La pauvre femme, qui alors était heureusement à pied, dut abandonner sa voiture et loger comme elle put son bagage dans les fourgons de la Maison. Quelques jours après, j'ai appris qu'elle avait perdu tout ou partie de ses effets. Je ne me rappelle pas avoir vu les malheureuses comédiennes et leurs camarades ni à Smolensk ni à Vilna.

Comme beaucoup d'autres, ils ont probablement péri, ou ont été fait prisonniers.

III. — LA RETRAITE DE RUSSIE

Pendant le séjour de l'Empereur au Kremlin, il y avait eu quelques pourparlers pour entrer en négociations; chaque jour on avait été dans l'attente d'une réponse favorable. Mais en y réfléchissant un peu, qu'était-il permis d'espérer d'un ennemi qui avait livré aux flammes une cité telle que Moskow? Qu'est-ce que cet ennemi avait maintenant à perdre? Les suites ont prouvé qu'il ne voulait autre chose qu'amuser l'Empereur et lui inspirer de la confiance, jusqu'à ce qu'il eût réorganisé et réuni son armée, nous laisser nous user, nous consumer dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de cendres, ou dans des cantonnements où il n'y avait rien à manger ni pour les hommes ni pour les chevaux, et enfin nous retenir en Russie le plus longtemps possible, afin que l'hiver qui s'approchait à grands pas nous surprît pendant notre retraite, loin encore de tout secours. Cette politique a malheureusement réussi aux Russes, qui nous ont fait payer bien cher la gloire que nous avons eue d'avoir fait la conquête de leur ville sainte.

Le temps s'écoulait rapidement et aucune réponse satisfaisante n'arrivait au quartier impérial. A Moskow, tout le monde paraissait être dans une parfaite sécurité, lorsque l'on apprit que, soudainement, les Russes avaient attaqué les avant-postes français. Cette nouvelle inattendue porta un peu de trouble dans les esprits.

L'Empereur se mit promptement en mesure de répondre à cette agression. Le jour du départ fixé, l'ordre fut donné à l'armée de se diriger vers le Sud. Nous abandonnâmes Moskow et ses ruines le 19 octobre, je crois.

Dès cette époque, les beaux jours disparurent et les nuits commencèrent à devenir plus longues; le soleil se cachait fréquemment et l'horizon se noircissait de plus en plus; les visages devenaient sérieux; on semblait pressentir et redouter un fâcheux avenir.

A Smolensk, le froid était déjà un peu vif. La désorganisation dans l'armée commençait à se faire voir d'une manière effrayante. La garde était bien diminuée. Dans cette même ville, en allant, elle était nombreuse et encore dans toute sa

beauté; mais alors, elle n'avait pas encore éprouvé de pertes sensibles. Au retour, quelle différence !

Après deux ou trois jours de repos, dans l'après-midi du dernier jour, l'Empereur et tout ce qu'il y avait de Français à Smolensk se mit de nouveau en marche. Le froid était déjà vif, le temps gris, les jours bien courts. Dès que nous fûmes sortis de la ville, l'arrière-garde fit sauter une grande quantité de caissons qui étaient parqués en dehors des murs, à droite de la porte, en sortant. Nous en vîmes et entendîmes les explosions successives. On n'avait pas de chevaux pour les emmener. Ces diverses explosions avaient quelque chose de lugubre qui laissait pressentir de grands malheurs. Chaque jour nous nous appauvrissions en vivres, et chaque jour on abandonnait des canons, des caissons et des bagages. Les cadavres des hommes et des chevaux commençaient à jalonner la route. Plus nous avancions, plus le froid augmentait. On marchait lentement. Après des jours d'une gelée assez suivie, nous eûmes un dégel. Plus d'une fois on a vu l'Empereur, vêtu de sa pelisse, un bâton à la main, marcher à pied avec son état-major.

Notre direction était Orcha. Pour gagner cette ville où l'Empereur était arrivé, il fallait longtemps longer le Dniéper. On voyait la ville à droite et il y avait un grand circuit à faire avant de l'atteindre. J'ai vu des soldats de la ligne, en assez grand nombre, croyant abréger le chemin, passer sur la glace qui paraissait n'être pas prise dans beaucoup d'endroits. Malheur probablement est arrivé à quelques-uns de ces imprudents. Malgré la défense de quelques généraux et le danger qu'il y avait de se noyer une fois le chemin frayé, d'autres fantassins ne craignirent pas de se risquer, en suivant les traces de ceux qui les avaient précédés.

On se dirigea ensuite sur Borisow. Nous arrivâmes de bonne heure dans cet endroit, et nous y restâmes une partie de la journée.

Tout le monde était dans la ferme croyance que c'était à Borisow que devait s'effectuer le passage de la Bérésina. La journée était déjà fort avancée, lorsque nous reçûmes l'ordre de pousser plus loin. Dans la soirée, chemin faisant, nous ne cessâmes d'entendre une assez forte canonnade. On était silencieux et pensif ; on échangeait à peine une parole avec un compagnon de marche. Il était nuit fermée et assez tard lorsque

nous arrivâmes à un pauvre hameau composé de quelques cabanes en bois de la plus misérable apparence, dans l'une desquelles était logé l'Empereur. C'est à cet endroit que devait avoir lieu le passage de la Bérésina, rivière que nous avions longée depuis Borisow. Le bruit du canon avait cessé avec le jour. On passa la nuit comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire assez mal; on ne dormait plus; on avait hâte d'être au lendemain pour se remettre en route.

Le lendemain, 3 décembre, je crois, aussitôt qu'il fit jour, l'ordre fut donné de passer le pont. Ce pont, qui était sur chevalets, et dont le tablier n'était pas à plus d'un pied de la surface de l'eau, ne me parut pas des plus solides, surtout ayant à résister à une grande quantité de glaçons que la rivière charriait assez rapidement. Pendant que plusieurs généraux, ayant l'épée à la main, contenaient la multitude qui se pressait aux abords du pont, le Grand-Écuyer, chargé de la police, faisait passer avec ordre et successivement les équipages de la Maison de l'Empereur et le train d'artillerie, recommandant aux conducteurs d'aller doucement et à distance pour ne pas trop fatiguer le pont. En même temps, il faisait filer à droite et à gauche des voitures, les grenadiers et chasseurs de la vieille garde. Je fus un des premiers qui passèrent. Dans le parcours, je crus plus d'une fois que le pont allait s'enfoncer, sous le poids des canons et des fourgons. Il n'arriva aucun accident. Une fois passé, je ne regardai pas derrière moi, trop heureux d'avoir franchi ce pont, où tant d'autres ont laissé la vie. J'ai entendu dire plus tard qu'il y avait un ou deux autres ponts de jetés. Pour moi, je n'ai vu que celui sur lequel j'ai passé.

Nous passâmes ensuite un bois marécageux qui bordait la rive gauche de la rivière. La terre n'étant gelée que de quelques pouces, le chemin tracé que l'on prit ne présenta plus bientôt qu'un long bourbier, que l'on fut obligé de couvrir de branches d'arbres mises en travers, pour que les roues des canons et des voitures ne s'enfonçassent pas trop profondément. On se tira de ce défilé avec assez de peine; à chaque pas, les pauvres chevaux s'abattaient, embarrassés qu'ils étaient par les branches sur lesquelles ils marchaient. Ceci passé, le chemin devint un peu plus solide. Nous trouvâmes trois petits ponts peints en gris, élégamment construits, ayant même de chaque côté des rampes dont les barreaux étaient tournés. Ces ponts

étaient à un quart d'heure l'un de l'autre et jetés sur des ruisseaux larges et profonds, dont les abords étaient fangeux. On ne conçoit pas comment les Russes avaient oublié de détruire ces ponts ; le désordre, qui était déjà très grand dans l'armée, s'en fût augmenté, car leur réparation ou leur reconstruction eût retardé notre marche, et il est à croire que si, dans cette position, nous eussions été attaqués, ce que nous avions encore de matériel eût été perdu en grande partie. Ce fut au passage de ces ponts que je vis le maréchal Lefebvre, un bâton à la main, frapper plusieurs grenadiers pour les faire avancer et garder leurs rangs ; ils marchaient alors par sections. Pauvres gens ! ils étaient exténués.

Depuis longtemps, les soldats étaient malheureux, et c'est seulement de la vieille garde que je parle. En allant à Moskow, ils avaient déjà vécu de privations, mais encore ils avaient eu quelque chose ; mais, en revenant, ils eurent à supporter une bien plus grande misère : ils ne trouvaient rien. La fatigue, le froid et, plus encore, le besoin de nourriture, leur ôtait tout courage, toute énergie ; ils avaient à peine le sentiment de leur conservation ; ils allaient, ils allaient tant qu'ils pouvaient et ne s'arrêtaient que quand les jambes et le cœur manquaient ; aussi chaque jour leur nombre diminuait-il d'une manière extrêmement sensible, et nous n'étions pas encore au bout du rouleau.

Je me rappelle qu'un jour, après être arrivés au gîte, qui était un couvent où l'Empereur était logé, le Grand-Maréchal ou le Grand-Écuyer ordonna de brûler plusieurs voitures et fourgons de la Maison. On brûla aussi plusieurs caisses de livres de la bibliothèque de Sa Majesté. Différentes personnes présentes auraient bien voulu sauver quelques volumes du feu ; mais il y avait ordre que contenu et contenant fussent livrés aux flammes. Ce fut dans la cour du couvent qu'eut lieu l'exécution.

A la fin de l'une des journées qui suivirent, l'Empereur se trouva logé dans un petit château, assez bien meublé. Autour de la pièce qui servait de salon il y avait des divans. C'est là que M. Gourgaud vint apprendre à l'Empereur la résurrection du maréchal Ney. Cette nouvelle fit un si grand plaisir à l'Empereur que, pendant toute la soirée, il se livra à une joie inexprimable de bonheur. M. Gourgaud, qui n'était alors que chef d'escadron, fut nommé colonel.

Un soir, l'Empereur étant à dîner fit entrer le maréchal

Bessières, qu'il avait envoyé pour voir dans quel état était la garde. « Eh bien ! Bessières, lui dit-il, mes soldats ont-ils ce qu'il leur faut ? Sont-ils bien ? — Très bien, Sire, répondit le maréchal. La broche est mise à plusieurs feux ; il y a des poulets, des gigots, etc... » Si le maréchal y eût regardé de ses deux yeux, il aurait vu que ces pauvres diables n'avaient pas grand'chose à manger. La plupart étaient fort enrhumés, tous très fatigués et leur nombre considérablement diminué. Tout le monde était silencieux ; alors et depuis longtemps, la gaîté était bannie des bivouacs. Le maréchal était gascon et courtisan.

Après une journée longue et pénible, l'ordre fut donné de faire camper les équipages de la Maison dans un endroit isolé de toute habitation et même d'un bois. On craignait une surprise pendant la nuit. Pour ne pas attirer l'attention des rôdeurs ennemis, on ne permit pas de faire un seul feu de bivouac. Plusieurs personnes passèrent la nuit dans leurs voitures, d'autres se couchèrent dessous et quelques-uns la passèrent, partie à se promener pour s'échauffer, et partie à se reposer sous un fourgon. Pour mon compte, j'attendis ainsi le départ du lendemain. Ce fut peut-être la plus mauvaise nuit que j'eusse passée dans tout le cours de la campagne.

Avant Smolensk, l'armée avait déjà eu beaucoup à souffrir, mais depuis cette ville la souffrance avait considérablement augmenté. On aspirait après Wilna ; il semblait que là les misères devaient finir. Bien que chaque jour il restât moins de chemin à faire, il semblait que l'on n'avançait pas. On avait froid, on avait faim, la marche était pénible ; à chaque couchée, le nombre des hommes, des chevaux, des canons, des caissons et voitures était moindre qu'à la couchée précédente. C'est ainsi qu'on gagna Smorgoni.

Smorgoni n'était pas une ville, mais un pauvre petit village, composé d'une maison de seigneur ou espèce de château (ayant l'aspect d'un petit temple païen grec) comme il y en a tant en Russie, et de quelques cabanes de paysans. Devant le château était une petite place où étaient parqués les équipages de la Maison. Ce village devait être fort joli, fort agréable, l'été ; mais, l'hiver, il n'avait rien de bien attrayant. L'Empereur était logé dans la maison seigneuriale, comme c'était l'ordinaire. Les bivouacs établis, on se parla à l'oreille : quelque disposition inaccoutumée est l'objet de la conversation de quelques per-

sonnes de la Maison. J'apprends comme un secret que l'Empereur se dispose à partir pour la France et à laisser le commandement de l'armée au roi de Naples. Vers les huit ou neuf heures, deux calèches de voyage viennent se ranger devant le perron du château, et, après une demi-heure d'attente, l'Empereur parut avec quelques personnes. Il monte dans la première voiture avec le duc de Vicence ; Roustan et un autre sont sur le siège. Le Grand-Maréchal et deux ou trois officiers supérieurs prennent place dans la seconde et les deux calèches, éclairées de leurs lanternes, s'éloignent immédiatement du village. Tout le monde fut attristé de ce départ, mais il ne fut approuvé par le plus grand nombre qu'après bien des réflexions.

L'Empereur n'étant plus présent, il semblait que chacun fût livré à soi-même. Il ne restait plus qu'à suivre le torrent et à vivre comme il plairait à la Providence.

Après Wilna, nous eûmes à passer sur une longue digue jetée sur un vaste marais. Il faisait tellement froid que la plupart des soldats qui avaient fait partie des dépôts réunis à Wilna restèrent sur la route, saisis par le froid : ces hommes, qui n'avaient pas eu à souffrir comme ceux qui revenaient de Moskow, tombaient en avant, gigotaient quelque peu, et mouraient. J'ai vu ceux qui étaient le plus près d'eux, leur ôter ou la capote ou le pantalon ou les souliers, et ils n'oubliaient pas de tâter les reins du malheureux. Chacun passait à côté, ne se dérangeant que pour ne pas marcher sur l'homme expirant ou expiré, de peur de tomber. Une parfaite indifférence, un égoïsme extrême étaient dans tous les cœurs. Eh ! qu'aurait-on pu faire ? s'arrêter pour donner des soins à un pauvre diable, c'eût été perdre du temps, c'eût été se faire geler ; car malheur à celui qui restait un moment en place, il était bientôt pris : constamment il fallait être en mouvement. Ceux qui avaient fait la campagne, étant plus habitués à une température froide, résistaient beaucoup mieux que les nouveaux venus.

A une de nos dernières étapes, on était installé dans une ferme assez considérable. Cette ferme, construite en pierre, avait l'aspect d'une ruine de château-fort. Ce qui restait de garde à pied, grenadiers et chasseurs, avait pris possession des cours, et y avait réuni toute la paille trouvée dans les granges pour se faire des lits autour des feux. Le lendemain, au moment du départ, j'ai vu des grenadiers n'avoir pas le courage de se

lever pour se garantir du feu qui gagnait la paille sur laquelle ils étaient couchés. La paresse, ou pour mieux dire, la faiblesse et l'épuisement étaient tels, que la plupart de ces pauvres gens avaient à peine le pouvoir de mettre le sac au dos et de prendre leurs fusils. Que d'armes l'ennemi dut trouver depuis Moskow jusqu'au Niémen ! car tous les soldats, excepté un très petit nombre, avaient jeté leurs armes ou les avaient laissées au bivouac.

Pendant toute la journée qui précéda notre arrivée à Kovno, le froid fut excessivement âpre. Aussi y parut-il à la colonne de marche qui diminuait d'épaisseur à mesure que nous avancions. Celui qui s'arrêtait, n'ayant plus la force de marcher, était un homme perdu, la mort le saisissait promptement. Combien de soldats sont restés sur la route ! Presque constamment j'allais à pied et je ne montais sur mon cheval que pour me reposer un peu, mais j'en descendais aussitôt que je sentais mes pieds et mes mains s'engourdir. Malgré mes précautions de me garantir du froid, j'eus deux doigts, l'index et le majeur de la main droite, gelés.

[Enfin, soupire Saint-Denis, nous allions être hors de cette Russie ! Il repassa le Niémen avec ses camarades de la maison et commença à traverser l'Allemagne par étapes. A Interburg, il eut le crève-cœur d'abandonner son cheval, « la Panachie, » fourbu ; à Obbing, il fut volé de son porte-manteau et de son carnet itinéraire ; mais déjà des traîneaux, puis des voitures étaient préparés pour les employés de la maison et il rentra assez vite à Paris où il reprit son service. Il accompagna l'Empereur pendant la campagne de 1813. Il assista à la bataille de Dresde, à celle de Leipzig. Après l'évacuation de cette ville, il rejoignit l'Empereur dans un bourg où le grand vaincu s'était arrêté. « Je ne rencontrai pas un seul individu à qui je puisse parler. J'entrai dans une première pièce, ensuite dans une seconde. J'allais pénétrer dans une troisième, quand j'aperçus dans la quatrième pièce, faisant face à la porte, l'Empereur assis sur un de ses pliants fauteuils ; les jambes allongées sur une mauvaise chaise ordinaire, les mains jointes sur le ventre, la tête baissée, les yeux fermés, il paraissait sommeiller, ou, pour mieux dire, il semblait absorbé par les plus profondes réflexions... Cette attitude de l'Empereur me serra le cœur et me fit venir les larmes aux yeux. Jamais je ne l'avais vu dans un tel état d'abattement. Je me retirai avec précaution et retournai dans la pièce d'entrée, afin d'empêcher quelque étranger de pénétrer jusqu'à lui, car il n'y avait pas un seul factionnaire à la porte. » Rentré avec l'Empereur à Mayence, il fut désigné pour

rester dans cette ville et ne put la quitter qu'après l'abdication. Il n'était donc pas avec l'Empereur dans le dernier séjour à Fontainebleau ; mais par son ami le valet de chambre Hubert, il a connu sa tentative de suicide.]

IV. — TENTATIVE DE SUICIDE DE L'EMPEREUR

Pendant la campagne de Russie et depuis, dans la campagne de 1813 en Allemagne et celle de France en 1814, l'Empereur portait, suspendu à son cou par une petite ganse, un petit sachet de soie noire, dans lequel était une chose qui, au toucher, était du volume et de la forme d'une gousse d'ail. Pendant les différents séjours qu'il fit à Paris, après son retour de la campagne de Russie, le sachet était serré dans son nécessaire. On croyait que c'était quelque amulette ou quelque talisman dans lequel l'Empereur avait créance ou foi comme préservatif de l'atteinte des balles ou des boulets ; mais en effet ce n'était que du poison, dont il avait l'intention de se servir s'il venait à être fait prisonnier par un parti de cosaques, et afin d'échapper à ses ennemis en ne laissant dans leurs mains qu'un cadavre.

A Fontainebleau, se voyant abandonné, non de ses braves soldats, mais de la plupart de ses officiers généraux et de beaucoup d'autres, l'Empereur tenta de mettre fin à son existence. Ceux à qui, dans le temps de sa puissance, il avait distribué richesses, honneur, dignités et sur la fidélité desquels il avait droit de compter, ceux-là à peu près étaient disparus et s'étaient dirigés sur Paris pour aller saluer le pouvoir nouveau qui venait d'arriver à la suite des bagages des ennemis de la France. Deux de ses serviteurs, Constant et Roustan, à qui il avait donné toute sa confiance et dont il avait fait la fortune crurent eux aussi faire un acte méritoire en imitant les grands qui avaient déserté sa cause. Les uns et les autres, dans cette circonstance, montrèrent à la France et à l'Europe tout ce que l'ingratitude a de plus bas, de plus vil et de plus méprisable.

Dans le silence de la nuit, passant en revue tous les événements qui venaient de s'accomplir et réfléchissant sur le sort réservé à la France et sur le sort de ceux qui lui restaient fidèles ainsi que sur le sien propre, l'Empereur n'eut plus qu'une pensée, celle de terminer une vie qui ôterait tout prétexte à la vengeance de l'ennemi étranger et aux rigueurs que

ne manqueraient pas d'exercer ces autres ennemis qui se disaient Français et qui, pendant vingt-cinq ans, n'avaient cessé de conspirer la ruine de cette France, laquelle les avait rejetés de son sein.

Il était quatre heures du matin; la nuit avait été calme et tranquille, et probablement l'Empereur l'avait passée, non dans l'engourdissement du sommeil, mais dans les réflexions les plus tristes. Décidé à réaliser son projet, il appela Hubert, qui était de service. Celui-ci entre immédiatement dans la chambre, tenant un flambeau couvert; il lui demanda sa robe de chambre. Hubert, après avoir mis le flambeau sur le guéridon, passe à l'Empereur sa robe de chambre, le pantalon à pieds et lui chausse les pantoufles. Ceci fait, le serviteur découvre le feu du foyer et le ranime. L'Empereur, ayant l'intention d'écrire à l'Impératrice, lui dit d'aller chercher du papier. Hubert s'empresse de descendre au cabinet et d'en rapporter papier, plumes et encre, qu'il met sur le guéridon; il approche cette table de la causeuse qui est devant la cheminée et où est assis l'Empereur, et se retire dans l'antichambre, laissant toutefois la porte entr'ouverte afin de mieux entendre si l'Empereur venait à l'appeler et aussi de manière à pouvoir entrevoir Sa Majesté sans en être vu.

L'Empereur se met à écrire, mais, mécontent des lignes qu'il vient de tracer, il déchire le papier et le jette au feu; il reprend la plume, écrit de nouveau, et, aussi peu satisfait que la première fois, la feuille est également déchirée et jetée au feu. Enfin, un troisième commencement de lettre a le même sort que les deux précédentes. Peu après, l'Empereur se leva et se dirigea vers la commode qui faisait face à la cheminée. A cet instant Hubert, voyant l'Empereur debout, ferme la porte un peu plus près, pour ne pas être aperçu.

Sur la commode de la chambre, il y avait habituellement sur une assiette deux verres couverts d'une serviette, une petite cuiller, un sucrier, et, à côté, une carafe pleine d'eau. Mais, par l'effet du hasard, le sucrier manquait, parce que, le garçon de garde-robe ayant trop tardé la veille de le faire remplir, il se trouvait dans la pièce où était Hubert. Il faut ajouter que dans l'un des deux verres, il y avait ordinairement du sucre fondu, mais que, par oubli ou autrement, il n'y avait rien dans le verre. Pendant qu'Hubert était aux écoutes pour répondre à

l'Empereur, il l'entendit verser de l'eau dans un verre et ensuite le bruit de la petite cuiller qu'on remue pour délayer quelque chose. Sachant qu'il n'y avait pas de sucrier et pas de sucre fondu dans le verre, Hubert ne pouvait se figurer ce que l'Empereur remuait ainsi ; mais, après un moment de réflexion, il pensa que l'Empereur, ne voyant pas le sucrier qui accompagnait ordinairement les deux verres, avait pris du sucre dans le sucrier du nécessaire.

Quand l'Empereur eut fini de remuer la cuiller dans le verre, il y eut un moment de silence, après lequel l'Empereur vint à la porte de l'antichambre et dit à Hubert de faire appeler le duc de Vicence, le duc de Bassano, le Grand-Maréchal et M. Fain. Dans ce moment, m'a dit Hubert, les traits de l'Empereur n'étaient aucunement altérés; il lui parut aussi tranquille que s'il venait de boire un verre d'eau pure. Ces messieurs arrivés, il leur dit que, ne pouvant survivre au déshonneur de la France, il venait de se laisser aller à la faiblesse de s'empoisonner. Aussitôt que ces messieurs eurent entendu ces paroles, ils envoyèrent promptement chercher M. Yvan pour qu'il donnât un contre-poison. M. Yvan vint aussitôt et administra immédiatement à l'Empereur un breuvage qui ne tarda pas à produire son effet. L'Empereur vomit toute la substance délétère qu'il avait avalée, mais non sans de grands efforts qui le fatiguèrent beaucoup. Vers les six heures, se sentant soulagé, il descendit dans le jardin intérieur et s'y promena longtemps avec ces messieurs. Il est supposable que le temps et les émanations du corps avaient altéré la force du poison, car on doit penser que si ce même poison eût conservé son énergie primitive, la mort eût été instantanée. L'Empereur fut trompé dans son attente.

SAINT-DENIS.

(A suivre.)

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. LOUIS BERTRAND

Les admirateurs de M. Louis Bertrand, — et ils sont nombreux, surtout parmi la jeunesse, — qui veulent connaître l'homme après s'être nourris de l'œuvre, où ils ont puisé comme un renouveau de vie et d'enthousiasme, ne trouvent pas aisément l'occasion de se satisfaire. L'auteur du *Sang des Races* et de *Saint Augustin* est une des figures les moins « parisiennes » qui se puissent imaginer. Vainement le chercherait-on aux « générales » les plus retentissantes, — je ne sais même pas s'il a jamais mis les pieds dans un théâtre, — ou dans ce fameux « dernier salon où l'on cause, » indestructible, quoique agonisant, à moins que ce vocable ne soit peu à peu devenu synonyme de « dialogue des morts. » M. Louis Bertrand n'est jamais là, — pas plus que dans sa jeunesse, au temps du Symbolisme et du Décadentisme, on ne l'aurait pu rencontrer dans ces cabarets littéraires où s'édifiaient tant de théories, à défaut de chefs-d'œuvre. Il était là où vivaient les héros de ses livres, où bouillonne et fermente le sang des races, où Pépète se pavane, où lutta et pria saint Augustin, où saint Cyprien goûta la persécution et la mort. Pendant bien longtemps la meilleure chance qu'on eût de le rencontrer, ou au moins d'avoir de ses nouvelles, était d'aller le chercher parmi les rouliers de la route de Laghouat ou les moukres de Palestine. Car il peignait d'après nature et, dans toute la rigueur du terme, en « plein air. » Et comme ses modèles ou ses motifs étaient toujours à quelques centaines de lieues du XVIe arrondissement, sa vie s'écoula tout

entière dans la parfaite indifférence et même l'ignorance de ce qui compose le tran-tran, en apparence compliqué, en réalité assez monotone, de l'intellectualisme parisien.

Pourtant, les initiés savent que, maintenant, au retour de l'Orient, ce nomade s'arrête parfois plus près de nous, sans quitter cependant le rivage de cette Méditerranée qui luit, à l'horizon, au fond de toutes ses pensées. Au creux des collines ou « Collinettes » qui dominent Nice, dans un fouillis de verdure provençale ou exotique, les gens du pays racontent qu'il y a « un monsieur qui fait des livres. » Ce monsieur, c'est Louis Bertrand. Tels, ces ermites si fréquents sur les sommets de la Riviera, depuis le Fenouillet jusqu'à la Turbie, qu'on trouvait jadis occupés à distiller quelque liqueur des plantes aromatiques de la montagne.

Ce mot de « Nice, » lorsqu'on l'écrit sur l'enveloppe d'une lettre, semble acheminer le message vers un tourbillon de fêtes et de foules cosmopolites. On ne se doute guère, généralement, que, sous ce terme générique, il peut y avoir aussi : retraite, silence, ravins dans les bois. On s'en aperçoit, de reste, quand on entreprend, à pied et sans autre guide que les fallacieuses directives des indigènes, le pèlerinage qui doit se terminer au seuil du romancier. Il faut affronter des faubourgs, traverser une sorte de colonie italienne, puis chercher sa route en tournoyant entre des haies et des murs. La ville, sur le point de finir, projette ses rues en ruelles, ses ruelles en chemins, ses chemins en sentiers, qui montent, montent toujours... Le faubourg redevient campagne, les plantes exotiques, dites « d'agrément, » se raréfient et se perdent dans la foule des essences provençales, françaises, utiles. Des pins, des oliviers couronnent les crêtes. Des vergers, des vaches, rappellent que tout n'est pas décor sur cette côte et que la terre n'a pas entièrement cessé d'y être nourricière.

Puis, comme on s'aventure entre de hautes terrasses à pic et des murs de soutènement appartenant sans doute à des villas invisibles, l'exotisme reprend l'avantage. Un excès de vie tropicale déferle de toutes parts en un fourmillement de plantes épaisses et épineuses, en des retombées de ficoïdes aux griffes vertes et grasses. Il en sort de tous les trous des pierres, de toutes les fissures du rocher. Et par là-dessus, au plus haut des murs, un hérissement d'agaves, une cohue d'arbustes et de

plantes tentaculaires qui se disputent la place, se poursuivent jusqu'au bord extrême des terrasses où elles demeurent suspendues dans le vide, on ne sait par quel miracle, tandis qu'ont encore la force de se rebrousser et de pointer vers le ciel les lances rouges des tritomes et les aiguillons des aloès.

« Vous ne pouvez pas vous tromper ! » vous a dit l'indigène que vous avez interrogé sur votre route, selon l'épilogue inévitable et sans doute ironique de toutes les explications obtenues d'un passant. On a terriblement peur de s'être trompé, pourtant ! On est bien dans un beau paysage, mais est-on chez M. Louis Bertrand ? En cheminant et en montant toujours, on épelle sur les cartouches de pierre et les portails de bois peint en vert des noms sonores et prestigieux : *Miramar, Boscobello, La Béate, les Agaves...*, puis, à demi effacée, sous une futaie de hautes et fines cannes de Provence, *la Cina...* Le titre d'un des premiers romans du maître !... Ce doit être là... Une échelle de pierre, roide et moussue, grimpe dans l'ombre : il faut s'insinuer parmi des troncs noueux, déranger des branches, passer sous une averse de roses effeuillées. Enfin, comme on commence à distinguer un chalet de teinte claire, à travers les arabesques des roses grimpantes autour d'un chamœrops et le fourmillement rouge des capucines, — on voit s'avancer gravement un, puis deux chats somptueux et nonchalants, qui viennent, sans doute, « reconnaître » l'intrus... Ce ne sont pas ces chats faméliques et pelés que déversaient chez Coppée toutes les gouttières de la rue Oudinot, ni exotiques, comme son petit siamois qu'il appelait Bangkok : ce sont de vrais chats fourrés, luisants et amènes. Il convient de se concilier les gardiens probables de la cité des livres. Comme on se sait chez un disciple de Flaubert, on hasarde le nom d'*Hamilcar...* Une voix impérieuse, sortie du chalet, appelle : *Pépète !* — « *Pépète !* » Comment n'y avait-on pas pensé ? Alors, on n'hésite pas à appeler l'autre, une chatte sans doute : *Galliego !* mais elle ne répond pas ; la voix appelle : *Œnone !* — et le maître du logis paraît.

Coiffé du tarbouch rouge, enveloppé de vêtements clairs amples et légers comme on en porte dans les pays tropicaux, de taille haute et droite, les épaules effacées, la figure pleine, l'œil en éveil, vif et pénétrant, les sourcils noirs expressifs et mobiles, c'est, — allégé de ses épaisseurs, de son embonpoint et de ses longues mèches romantiques, — le portrait vivant de

Balzac. Non pas le *Balzac* de Rodin, ni même celui de Falguière, mais le type plus humain des estampes de son temps, seulement moins lourd, moins écrasé par le travail de cabinet, plus aéré, plus dispos, le teint, le geste et tout l'*habitus corporis* façonnés par la vie errante des caravanes. Cette rencontre, toute fortuite, de physionomie et d'expression avec l'auteur de la *Comédie humaine*, ne s'arrête peut-être pas au masque et peut paraître le signe d'une ressemblance plus intime, lorsqu'on se souvient des foules que Louis Bertrand a mises en mouvement, des familles entières de types qu'il a créées, des dynasties de prolétaires qu'il a suivies dans leur évolution, et de cette abondance extraordinaire de détails pris sur le vif, par quoi il les a caractérisées.

Une fois passée la surprise causée par ce cas de reviviscence physionomique, on cause. L'accueil est bienveillant, gai, hospitalier, malgré la malice qui luit dans les yeux. Le jeune confrère qui a voulu connaître le maître est tout de suite à son aise. Combien ont déjà trouvé auprès de lui sympathie, encouragement et appui ! Et le vieux routier de lettres, qui a connu plusieurs générations d'écrivains, discerne tout de suite que celui-ci est de la famille des esprits robustes, sans apprêt, sans décor, qui mettent toute leur originalité dans leurs œuvres et n'offrent, dans leur aspect et leur conversation, que la simplicité la plus parfaite et la plus naturelle rondeur. Tel, l' « honnête homme » du XVIIe. Il est même assez difficile d'amener M. Louis Bertrand à parler de son œuvre, de ses voyages, de la genèse de ses idées et de ses livres. Sans doute pense-t-il qu'ils se suffisent à eux-mêmes et qu'un écrivain s'est assez expliqué quand il a créé. En quoi il a, d'ailleurs, tout à fait raison. Mais ce silence au premier abord est décevant. L'auteur de *la Cina* doit être le tombeau des interviews. Seule, une affirmation, qui heurte ses convictions ou son expérience, a le pouvoir de déverrouiller le trésor de ses souvenirs.

A part cela, nul n'est moins distant, ni contraint, ni avare de ses loisirs. Ce rude ouvrier de lettres, dont l'œuvre si considérable doit exiger un incessant labeur, a l'air, au moins tant que dure votre visite, de n'avoir rien à faire. A travers les touffes fleuries de son jardin, il flâne, il muse, il épie. Car tout Lorrain qu'il soit, il a le goût des causeries péripatéticiennes en plein air, sous les oliviers aux fines ombres, entre les citron-

niers aux lourds présents, parmi les antres rocailleux ou sur les terrasses, — goût essentiellement méridional et oriental. On devine, à le voir s'épanouir et bayer au soleil, pourquoi il a quitté, toute sa vie, sa Lorraine et laissé se morfondre, dans les brouillards de la Woëvre, *Mlle de Jessincourt*. Chacun de nous a deux patries : la sienne et puis celle de sa prédilection, due à d'obscures idiosyncrasies, à la révélation de certains aspects nouveaux de la vie à une heure décisive de la jeunesse, ou simplement à des appétences physiologiques. Pour M. Louis Bertrand, comme chacun sait, cette seconde patrie, c'est l'Afrique. On comprend, alors, le sens de son aphorisme : « La patrie n'est pas là où dorment les morts ; elle est partout où la France est vivante. » Et, sans doute, elle vit très intensément en Algérie, en Tunisie, au Maroc, — mais surtout elle vit au soleil ! Je doute qu'il eût éprouvé le même enthousiasme sacré s'il l'avait vue vivre au Canada, par exemple... Il lui faut non seulement du soleil, mais un soleil sans ombre, le soleil sur le désert nu et sur les ruines calcinées. La Provence est l'extrême-nord qu'il puisse habiter et même, ici, dans ce coin de Riviera, peu s'en faut qu'il ne regrette ce qui ne se voit qu'en Orient, ce qu'il a appelé : « l'averse du feu dévorateur, le plein midi, l'heure blanche du Sud, l'heure de diamant ! »

Pour en retrouver quelque chose, il vous invite à monter dans la colline, vers les oliviers où s'étagent de petits bastions de pierres sèches, et à mesure qu'on grimpe de terrasse en terrasse, le ton du dialogue s'élève aussi. Il fait les honneurs de son jardin, puis de son bois, puis de son horizon, puis de sa mer latine, qu'on découvre largement de ce point. Et son geste s'étend encore et c'est, par delà les mers, tous les pays méditerranéens dont il prend possession pour composer la trame de ses souvenirs ou les éléments de quelque thèse historique : c'est l'Acro-Corinthe et son panorama de sommets sacrés ; la masse rocheuse de Salamine, le Cithéron, l'Hélicon, le Parnasse ; c'est Carthage et le plateau de Byrsa ; c'est la nécropole de Sakkara en Égypte ; c'est la Palestine, Jéricho et l'enchantement de la Mer Morte... Il doit y avoir, pour l'explorateur, une rare volupté, à évoquer, dans cette halte reposante, sous les souffles parfumés de la Riviera, les affres de l'ascension du Taygète, ou la descente des falaises qui dominent la Mer Morte sur En-Gaddi...

Tandis qu'il parle, on s'avise d'une chose assez curieuse : c'est que Nice a disparu!... Est-ce un hasard heureux, est-ce un mirage, provoqué par la puissance évocatrice du conteur? Ce qu'on aperçoit, à la place où devrait être Nice, dans une trouée de verdures au bout d'une allée de troènes, entre les feuillages légers des amandiers, des oliviers, des lilas lilas et la masse plus compacte des cerisiers, c'est une ville d'Orient : des tours sarrasines, carrées, crénelées; des dômes blancs, des terrasses plates, — un Orient de pacotille, sans doute, mais qui, dans l'embrasement de la lumière, fait illusion. Puis, plus loin, montant jusqu'à l'horizon, le voile tendu de la mer immobile et bleue, fendu çà et là par l'étrave des caps. Sur le plus proche de ces promontoires, une ville échafaudée, d'un blanc laiteux et d'un rouge brique, puis à l'extrême bout du dernier, à point pour relever sa courbe fléchissante, un minaret blanc et mince, — enfin la mer illimitée. Qu'est-ce que cela? Tout simplement les villas du Mont-Boron et le phare du cap Ferrat? Si l'on veut! Mais l'imagination peut s'en servir pour pérégriner au loin et à l'infini...

De même, à nos pieds, sous notre main, tout parle ici de l'Antiquité classique. D'abord, le sobre décor et les menus objets rassemblés dans le cabinet de travail où M. Louis Bertrand a écrit la plus grande partie de ses livres : une *Victoire de Samothrace*, le stylet de Flaubert, quelques débris de fouilles africaines, la lampe à la croix ansée, la lampe au poisson, venues sans doute de Carthage, et, aux murs, quelques-unes de ces admirables vues de la Grèce que l'intrépide explorateur du Taygète, M. Frédéric Boissonnas, et son ami, M. Daniel Baud-Bovy, ont exécutées. Et sur tous les meubles, éparses, des photographies représentant les ruines de l'Afrique romaine, devenue l'Afrique française, — la moisson que M. Louis Bertrand a rapportée de son dernier voyage. « C'est le plus bel ensemble de ruines romaines qui soit au monde, s'écrie-t-il; elles sont à nous et on ne les connaît pas! » Il les glisse sous vos yeux et vous invite à partager son enthousiasme. Et voici, évoquées par la magie du gélatino-bromure, mais bien plus encore par celle de sa parole, les colonnes ou les frontons de Cherchell, l'ancienne Césarée décorée par le roi Juba, ou bien de Khémissa, l'ancienne Thubursicum, le petit temple capitolin de Djemila, l'ancienne Cuicul, l'Arc-de-Triomphe d'Haidra, la voie triom-

phale de Timgad, puis Lambèse, Tébessa l'ancienne Théveste, et encore le colisée d'El Djem et une foule d'autres... « Et on a aussi déterré déjà deux cent cinquante chapelles, églises ou basiliques chrétiennes! » répète l'auteur de *Saint Augustin*. Pour un peu, on sent qu'il ferait bon marché de toutes les antiquités grecques, — je veux parler de la seule architecture, — en l'honneur des antiquités de l'Afrique romaine. On est presque convaincu, tout au moins ébranlé, par cette avalanche de monuments et de pierres... On avoue, en tout cas, qu'on n'en soupçonnait pas l'ampleur, ni l'éclat... Pour beaucoup de Français, l'histoire de l'Algérie commence à Abd-el-Kader. Constantine n'évoque, chez la plupart, que l'idée d'un rocher fortifié dont le siège fut difficile. Qui pense à Cirta et à en chercher les traces? Jusqu'ici, les beaux travaux africains de tant d'archéologues et notamment de M. Stéphane Gsell sont restés la pâture d'une élite. M. Louis Bertrand s'anime en reprochant à ses compatriotes leur indifférence. Il s'efforce de leur restituer le sens et l'orgueil de ces trésors. Il accumule les arguments, tirés de l'histoire et de la littérature antiques. C'était un voyageur qui parlait tout à l'heure; maintenant, c'est un humaniste, un latiniste : il commente des inscriptions, il cite des textes. On éprouve sur quelles solides substructions sont édifiés les monuments de *Saint Augustin* et de *Sanguis Martyrum*.

Sort-on dans le jardin pour reprendre la route de la ville, la vision antique persiste encore. Car l'Antiquité tout entière est là, resserrée entre ces rochers et cette maison, pour peu qu'on ait des yeux et qu'on les ouvre sur ce que la terre offre de formes et de motifs au poète, comme à l'artiste et au décorateur. Il y a, là, un fourré d'acanthes, de quoi pavoiser tous les chapiteaux de la Grèce, et assez d'oliviers pour y suspendre toutes les syringes, les toisons, les lecythes et les masques, des bas-reliefs qu'on voit sur les tombeaux antiques... A l'imitation de l'aphorisme sur la patrie, on pourrait dire : « L'Antiquité n'est pas là seulement où l'on déterre des débris de colonnes : elle est partout où la Nature éternelle offre les formes et les motifs que les Grecs ont utilisés. » A point pour illustrer ceci, des femmes descendent la colline, en portant leur fardeaux sur leur tête avec le geste et le rythme immuables depuis des milliers d'années, propres aux races du Midi. Plus haut, un homme bêche un petit carré de laitues. Un âne broute ce qu'il

peut. Une chèvre se suspend au cytise. Il y a des Géorgiques dans l'air. Dans la mémoire, chantent des vers de l'Anthologie. C'est une des thèses favorites de Louis Bertrand que nous avons plus de chances de nous figurer ce que fut réellement la vie antique en observant les peuples orientaux ou même tout simplement les portefaix de Marseille, qu'en fouillant des textes ou en consultant les vestiges du grand Art. Dans ce cadre provençal, on est assez enclin à le croire...

Cependant l'heure s'avance : toute la colline se drape d'ombre; là-bas, le cap Ferrat s'embrase de plus en plus aux feux du couchant. Il faut prendre congé. L'après-midi passé à la *Cina* demeurera parmi les beaux souvenirs de pèlerinages intellectuels. On a fait plus que rencontrer l'auteur de beaux livres : on a retrouvé des aspects éternels de la Nature, on a entendu des vérités qui tiennent au fond même des choses et des âmes. Quand on redescend vers la ville, on a la sensation de rentrer dans l'artificiel, après avoir vécu une heure dans la réalité.

*
* *

Vie et réalité, c'est ce qui signala jadis aux lettrés la première œuvre de M. Louis Bertrand. Quelques-uns, peut-être, se souviennent de l'impression produite, notamment dans le groupe que chaque samedi, voici un quart de siècle, ramenait chez Heredia. Le grand poète, qui avait la simplicité affable des grands seigneurs, accueillait du même ton, non seulement ses amis comme Leconte de Lisle et Sully Prudhomme ou M. Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères, et ses confrères déjà célèbres, comme Paul Hervieu, André Theuriet, M. de Porto-Riche, M. Henri de Régnier, prince des Enchanteurs au Royaume de Poésie, et les autres bons porte-lyres : Samain, Angellier, le vicomte de Guerne, M. Fernand Gregh, mais aussi les débutants, les chercheurs de terres nouvelles, — les conquistadores, devrais-je dire, — voire les plus hardis corsaires toujours prêts à l'abordage des lois de la prosodie ou des bases de la société. Il les écoutait, discutait avec eux comme avec ses pairs, se mettant à leur niveau et dans l'ambiance de leurs enthousiasmes juvéniles ou de leurs indignations réformatrices.

Aussi, œuvres et écoles, dieux et héros étaient-ils confrontés et jaugés en pleine indépendance, durant ces fins d'après-midi,

dans le cabinet de travail du maître des *Trophées*, parmi des nuages de tabac, au sommet de la rue Balzac. On étudiait, au microscope, les moindres facettes d'une locution ou d'un mot; on pesait chaque adjectif; on faisait luire un vers comme une dague. Des gens disputaient âprement des mérites respectifs de la sextine et du pantoum. Tous les sujets du monde étaient abordés, chacun apportant sa moisson d'observations ou de rêves. M. Pierre Louÿs et M. Psichari parlaient de la Grèce antique, et M. Gaston Deschamps de la Grèce d'aujourd'hui; le docteur Cazalis (Jean Lahor) citait des maximes du *Mahabharata;* Maurice Maindron évoquait l'Inde, comme quelqu'un qui y était allé et le XVIe siècle français, étant l'homme du monde qui en savait le mieux les secrets. Émile Pouvillon rapportait des traits de mœurs provinciales de Gascogne, Jules Breton de Courrières, M. Le Goffic de Bretagne et Léon Barracand du Dauphiné, Paul Mariéton faisait de son mieux pour qu'on le prît pour un Provençal et Remy Saint-Maurice pour un Druide. George Doncieux parlait d'une histoire du romancero français qu'il écrirait quelque jour, et le vicomte d'Avenel du bonheur qu'on a de ne pas vivre au « bon vieux temps. » M. Robert de La Sizeranne parlait des Préraphaélites anglais, M. Maxime Formont parlait des *Lettres portugaises*, M. Tristan Bernard ne parlait de rien, oyant tout avec une bienveillance énigmatique, — tandis que Robert de Bonnières (*Janus* du *Figaro*) chambrait un jeune confrère abasourdi, pour lui expliquer que son roman ne serait point trop mauvais, s'il avait pris soin de mettre à la fin ce qui était au début, de supprimer le milieu et de récrire le tout, en respectant, — et son geste menaçant soulignait le danger de ne la point respecter assez, — la « propriété des termes. »

Heredia, dont l'extrême bienveillance n'oblitérait nullement le goût très sûr, accordait son appui à tous les jeunes, mais son estime littéraire à quelques-uns seulement, — et ceux qu'il discerna en étaient tout à fait dignes. Parfois, on eût pu dire quel nom, la veille ignoré, se répandrait le lendemain dans Paris, en le voyant brandir les « bonnes feuilles » de quelque œuvre nouvelle, dont il faisait lecture à haute voix, insistant sur les splendeurs de la forme, soulignant les effets. Derrière lui, le poète Édouard Callon, lisant par-dessus son épaule, transporté d'aise, ne pouvait se tenir de rythmer les périodes avec de grands gestes de chef d'orchestre. Alors, dans cet audi-

toire hypercritique, mais vibrant, passionné pour toutes les nouveautés révélatrices, un courant passait, annonciateur d'une explosion de succès. Après une de ces lectures, comme justement l'auteur du morceau entrait, le Maître lui préfigurait ce succès, par une image saisissante. Faisant allusion au poète André de Guerne, dont les gros yeux bleus étincelants et la barbe rousse semblaient jeter des flammes : « De Guerne sort d'ici : il flambe comme une torche ! »

C'est là, qu'un jour de l'hiver 1899, on vit paraître un jeune professeur du lycée d'Alger, que signalait un roman, récemment paru, de mœurs algériennes. Sans appui, sans introduction, ni recommandation d'aucune sorte, il l'avait envoyé d'Afrique à la *Revue de Paris*, qui l'avait aussitôt imprimé. Le nom de l'auteur était totalement inconnu. Mais l'œuvre n'avait pas besoin de signature pour qu'on la reconnût d'un maître. La vérité des caractères, la vigueur du coloris et le style dense et plein, de ce beau métal littéraire, qui est et qui était déjà le sien, ne pouvaient manquer de toucher Heredia et tous ces fourbisseurs d'épithètes. Le jeune romancier fut accueilli avec la chaude sympathie que le grand poète savait mettre dans ses éloges. Une discrète ovation lui prouva que son idéal d'art était compris. Son nom courut de groupe en groupe : c'était Louis Bertrand.

Un autre peut-être, à cette première aurore de célébrité, fût demeuré dans la ville où il l'avait vu luire. Il n'y songea même pas. Il retourna en Afrique, parmi ses héros, les rudes immigrants de tous les pays méditerranéens, les rouliers en marche vers le Sud, sorte de pionniers de la civilisation aux confins du désert. Car voilà les peuples qui lui avaient fourni les types de sa première œuvre et qui devaient déterminer sa vocation. Il ne les avait pas abordés dans une intention littéraire : ce n'était nullement le romancier qui, voulant écrire un livre sur un milieu, va « se documenter. » Il avait passé dix ans de sa vie en Algérie sans écrire une ligne. C'était tout simplement un homme jeune, artiste, ivre de lumière et de grands espaces, qui se reposait des fastidieuses besognes universitaires, en courant la campagne et qui, cheminant de concert avec les rouliers espagnols, sur la route de Laghouat, en des voyages qui duraient des mois, s'en était fait des amis et avait trouvé en eux d'extraordinaires exemplaires d'humanité. Vêtu comme eux, portant la blouse

bleue, la taillole rouge et le béret, souvent pris pour l'un d'eux dans les auberges où il passait, il n'excitait point cette méfiance qui ferme si souvent les portes et les âmes devant l'enquêteur accrédité. C'est ainsi que, peu à peu, lui était venue l'idée d'écrire l'odyssée de la « Route, » comme les anciens avaient écrit celle de la Mer. La Route a, pour ces populations sporadiques au milieu des déserts, une signification grandiose que nous ne soupçonnons pas : elle est l'image symbolique de la civilisation en marche d'une part, et, de l'autre, la promesse de trésors inconnus. Depuis des temps immémoriaux, le départ annuel de la caravane du Maroc, par exemple, pour la lointaine et prestigieuse Tombouctou, — ou Timectou, — et les récits fabuleux au retour ont enflammé les imaginations africaines. De même, la Route du Sud-Algérien. Pour l'avoir chantée, Louis Bertrand est là-bas célèbre. Jusque aux confins du désert, les types de ses livres sont devenus héros légendaires. Il y a maintenant des auberges à l'enseigne : *Pépète et Balthazar.*

Toute son activité, depuis, s'est employée à développer les germes contenus dans *le Sang des races.* « Je n'ai guère fait que prêcher la Méditerranée, » dit-il lui-même, et c'est vrai. Son œuvre, à la considérer tout entière, ressemble à ces tables géographiques de l'Antiquité, où les pays méditerranéens seuls se profilent selon un dessin attentif et serré jusqu'aux monts Atlas au Sud, aux colonnes d'Hercule à l'Ouest, et l'île de Taprobane au Sud-Est, le royaume des Parthes vers l'Orient; — le monde connu s'arrête là. Plus loin, vers les pays des Scythes, des Sarmates, tout se confond dans une brume indistincte... M. Louis Bertrand a, tout de même, rencontré dans ses flâneries méditerranéennes des gens venus de ces terres inconnues : — des Anglo-Saxons, par exemple. Où ne les rencontre-t-on pas sur le globe? Un jour, avec Rafael et Pepico, il traverse, dans un port, la région du charbon, le « royaume noir; » il lit, sur l'enduit sombre des coques de navires, des noms barbares de ports d'attache : *Helsingfors, New Haven, Glascow,* mais cela ne lui dit rien qui vaille! Il n'est nullement impressionné par cette activité « fébrile et triste » des gens du Nord : il se détourne tout de suite vers les quais où grouillent les produits et les gens du Sud. Telle est, d'un bout à l'autre de son œuvre, sa tendance, et, aujourd'hui après plus de vingt ans écoulés, l'auteur du *Sang des races* demeure toujours le latin

épris des terres classiques et lumineuses, que saluait en lui leur grand poète, rue Balzac.

*
* *

Ce qui avait fait dresser l'oreille aux postes d'écoute de la littérature, dès ce premier roman, c'était, d'abord, la nouveauté et l'ampleur du sujet.

Il y a deux familles d'esprits : ceux qui aiment à creuser, recreuser, fouiller et évider une matière déjà précieuse et polie, avec la chance d'y tailler une facette nouvelle, d'y faire luire une veine inaperçue, — tels ces jades, ces ivoires ou bronzes japonais, où tout un drame s'inscrit dans l'orbe d'un pommeau ou d'une garde de sabre. Miracles d'adresse auxquels les spectateurs prennent un plaisir immédiat, selon la loi du moindre effort. D'autres vont tailler en plein bloc une matière inconnue et rebelle, la dégrossissent, la font voler en éclats sur le nez des passants, en tirent des reliefs qui déconcertent. C'est de ceux-ci qu'est M. Louis Bertrand. Il ne cherche pas à peindre une figure isolée, une action limitée, qui se développe par la vertu d'un mécanisme intérieur dans un milieu déjà connu et qui se termine à la satisfaction générale. Il extrait de profondeurs encore inexplorées tout un monde, — un monde complexe et mouvant, fait de choses hétéroclites et heurtées, c'est-à-dire de toutes les réalités brutales et de toutes les aspirations discordantes de l'humanité en lutte, et qui les emporte toutes et les réconcilie dans le rythme harmonieux de la vie.

De là, surtout dans ses premières œuvres, un développement progressif du sujet, par étapes successives, qui rompait avec les habitudes de la composition romanesque. « J'ai le don d'ahurir la critique, » disait, avec une orgueilleuse amertume, Flaubert. Sans doute, M. Louis Bertrand peut-il s'attribuer le même privilège. En y prêtant quelque attention, pourtant, on s'aperçoit que rien n'est livré au hasard dans cette conception du roman synthétique, et que rien n'est plus rigoureux ni plus serré que la trame où se peignent tour à tour les paysages, les figures et les mœurs. Par exemple, dans *le Sang des races*. La poussée de l'émigrant espagnol sur la terre d'Afrique et sa passion pour son métier, son attitude en face des autres colons, émigrants d'Europe, et des indigènes, plus ou moins assimilés ; le conflit des intérêts et des goûts violents dans ces natures

réfractaires, les tiraillements du sentiment qui le rattache à la mère-patrie, l'orgueil de la force et l'enivrement de la vie libre, qui le remporte vers le Sud ; puis l'instinct très vif et très profond de la famille qui résiste à tous les débordements, et l'instinct religieux, qui survit à toute la « blague » anticléricale ; enfin la fierté du sang qui le porte à perpétuer la race, tout cela, — c'est-à-dire tout ce qui transforme un Espagnol en un Algérien et ce qui fonde un peuple nouveau, — ne peut acquérir sa force et sa signification que grâce aux étapes et aux oppositions, aux retours et aux différents plans, qui en font paraître, peu à peu, toute la profondeur. C'est un cycle d'humanité qu'il faut parcourir tout entier, si l'on veut en découvrir le sens.

Pareillement, ne chercher dans *la Cina* qu'une aventure amoureuse dans un décor algérien, serait proprement en oublier le sujet : la prise de possession et la mise en valeur de la côte africaine par la France, continuatrice de Rome, malgré les erreurs politiques, les malentendus, les surenchères démagogiques, la tourbe émeutière ou spoliatrice, — emprise grandissante, qui s'achève dans cette vision d'apothéose : un concile provincial à Carthage, le cardinal Puig debout sur les marches de la basilique et « la main bénissante du Prince romain enveloppant l'Afrique et la mer. »

Ce qui frappe, ensuite, dans les romans de M. Louis Bertrand, c'est leur accent réaliste. « A travers le Beau, faire vrai et vivant quand même ! » s'écriait Flaubert, la nuit qui précéda l'entreprise énorme de *Salammbô*. Le même mot d'ordre semble s'être imposé à l'auteur de *l'Invasion*. La vie, dans tous ses aspects, lui a paru passionnante à observer et à rendre. Et il a vite reconnu qu'elle a beaucoup d'aspects même dans les natures populaires, qui ne sont simplistes que pour qui les ignore. Ses ouvriers italiens, espagnols, maltais, français, importés du Midi ou nés Algériens, impulsifs, chapardeurs et retors, avec leurs discussions confuses, violentes, les conflits d'intérêts, de races, de castes sociales échelonnées à l'infini dans une foule au premier abord identique, leurs soubresauts de vanité, leurs éclairs de sentimentalité, leurs jalousies de bêtes en rut, leurs roueries de diplomates, leurs accès de dignité impérieuse, sont choses vivantes et complexes et mouvantes comme les flots qui baignent leurs rivages. On n'est pas en présence de ces types de

« prolétaires » fabriqués par la littérature, pour produire un effet d'antithèse au « bourgeois, » selon les formules du *Codex* naturaliste. Pépète, Balthazar ou Cosmo ne sont pas des automates montés par une mécanique savante dans le cabinet d'un romancier de l'école de Zola. On ne sait jamais, d'avance, le geste qu'ils feront, même ceux qu'on croit déjà le mieux connaître. C'est à ce point qu'il n'y a guère de figure tout à fait sympathique dans ces foules bigarrées, ni tout à fait odieuse. Une scène de reconnaissance fraternelle se termine en saoulerie. Le plus honnête des ouvriers raconte qu'il a trimardé un peu et chapardé dans ses longues randonnées sur les routes. *Pépète*, qui est un bon travailleur, ne vit point toujours de son travail et y ajoute des profits dont la morale, sinon le Code, réprouve la source. Ah! M. Louis Bertrand ne « flatte » pas ses héros!

Mais, en même temps, le cynisme ou la brutalité, extrêmes en certains endroits, sont subjugués en d'autres par la reviviscence des sentiments les plus dignes et les plus tendres de la famille ou par des accès d'orgueil qui rehaussent la brute au niveau de l'homme. Cosmo, de *l'Invasion*, le terrassier, qui a quitté sa femme pour courir les aventures, ne veut pas lui revenir sans s'être fait beau, endimanché, comme doit être un chef de famille, qui rentre dans son domaine. L'ambition de rétablir au pays la maison familiale survit chez lui à toutes les scènes de débauche et de sauvagerie. Et puis, il y a la nature. Les brutales orgies des bouges s'achèvent dans des paysages d'une splendeur illimitée ; les rixes et les grossières convoitises s'enveloppent et se perdent dans le magique silence du désert. Aussi, au bout de tout cela, n'est-ce pas une impression d'horreur ni de bassesse qui demeure : c'est une impression de force, de vie exubérante, parfois de grandeur. Dans la vision de la bénédiction cardinalice qui clôt *la Cina*, il y a, en puissance, tout le *Saint Augustin*.

Au surplus, tout en donnant aux passions brutales un relief qui l'a fait parfois confondre avec les « naturalistes, » c'est proprement d'une élite que Louis Bertrand a tracé les portraits. Ses types du roulier Rafaël, du pêcheur Pépète, de l'anarchiste peintre de carènes Marès, et surtout de la femme de Cosmo, la *Maëstra*, forment une aristocratie soit de la beauté, soit de la force, soit de l'activité, et toujours des exemples d'une individualité hautaine. Ce ne sont pas, là, des proies pour l'enrégi-

mentement communiste, de simples numéros dans une liste d'adhérents à un syndicat. Quand une grève éclate, ils se refusent à marcher sans savoir pourquoi. Quand l'appel du sang et de la race les achemine vers le devoir patriotique ou familial, ils ne résistent pas au nom d'une théorie. Les fils de Pépète ont fait la guerre. Les rouliers du Sud algérien fondent des familles. Et ils en sont fiers... Nous voilà loin du roman dit « naturaliste, » de l'étriqué ou de l'arbitraire d'une formule donnée! Pareillement, ses saints ne sont pas des saints de marbre ou de bronze, tout d'une pièce, tels que les hagiographies les font paraître pour l'édification des dévotes. Ils ne marchent pas au martyre comme des somnambules. Ils ne sont pas anesthésiés par leur foi. Ils n'ont rien du *fakir*. Ce sont des créatures de chair et de sang, comme les autres, de passion et de faiblesse, qui luttent, qui trébuchent, qui vont au devoir, soutenus par la grâce, avec toutes les hésitations, les incertitudes et les angoisses de la pauvre nature humaine.

Ce goût des réalités et cette franchise ont conduit M. Louis Bertrand, en matière d'archéologie et d'esthétique, à des doutes qui, pour les pédants, frisent de bien près l'hérésie. Voulant se représenter vivantes les figures et les choses que les monuments lui montraient figées et les textes fragmentées, il lui arriva ce qui arrive à quiconque désire réaliser l'Histoire et ressusciter le Passé. Il sentit que ni les textes, ni les monuments ne nous disent tout. Les hommes de l'Antiquité, pour cela seul qu'ils étaient des hommes, et les choses, parce qu'elles étaient les choses que nous connaissons, devaient produire des gestes et des phénomènes dont il faut tenir compte, même dans le silence des textes et la carence des monuments. L'Art et surtout l'Art grec stylise, choisit, simplifie, ne garde des actions et des costumes que ce qui s'accorde avec son sentiment de la mesure, de la dignité, de la beauté. Et il fait bien : l'enchantement produit par ses chefs-d'œuvre le prouve. Mais nous nous tromperions en y voyant l'aspect véritable de la vie antique.

De même, les textes. Ils nous livrent des mots, non des choses. « L'écriture comme la ruine, ce n'est plus que la coquille de l'homme d'autrefois. » En se remémorant quelle cohue d'édifices et de statues s'entassaient, se surplombaient, se rencognaient dans de très petits espaces, sur les Acropoles, l'auteur de *la Grèce du Soleil et des Paysages* s'est

demandé si l'ensemble avait bien cette ampleur et cette simplicité que nous attribuons à l'architecture grecque... En voyant les restes de polychromie et les applications qu'on en a faites sur certains édifices restitués, sang de bœuf et bleu d'outremer, il a frémi en songeant à l'effet qu'elles nous auraient produit, et n'a pu s'empêcher de les comparer aux murs peinturlurés de Médinet-Abou. Même dans la chryséléphantine de Zeus, qu'on oignait et beurrait pour empêcher l'ivoire d'éclater au soleil, quelle sorte de beauté pouvait rester à cette tête de Jupiter toute luisante de graisse!

Et surtout, quelle secousse pour nos sensibilités modernes serait, dans ces prétendus sanctuaires de la beauté immaculée, l'appareil des sacrifices, ce « brasier perpétuel enveloppé de fumées, entouré de flaques de sang et nageant dans les effluves gras des viandes rôties!... » En se figurant l'abattoir permanent près du Parthénon qui desservait l'autel d'Athéna, le voyageur a comparé la vraie déesse de ce temps, pour qui l'on égorgeait, on dépeçait et on rôtissait des bestiaux, avec l'anémique symbole d'académie, qui se dresse dans nos écoles des Beaux-Arts. A Olympie, il a évoqué tous les autels et les brasiers de l'Altis, et conclu : « Cela devait sentir le roussi, la friture, le graillon et l'encens. On respirait, là, sans doute, la même atmosphère que dans les rues indigènes du Caire ou d'Alger, ces petites rues obscures où des réchauds sont allumés devant les portes, où des encensoirs se balancent au bout de leurs chaînettes et où les relents des cuisines huileuses se mêlent aux senteurs âcres des épices et des parfumeries. » Voilà quantité d'impressions que ne nous donnent guère les restitutions d'archéologues.

Or, un beau jour, comme l'universitaire d'Alger cherchait à se représenter la vie antique et n'y parvenait point avec le seul secours des restitutions savantes, tout d'un coup, il s'avisa d'une chose : c'est qu'elle était là, sous ses yeux, continuée par les races que les progrès de la civilisation matérielle ont peu touchées et que le climat toujours semblable a conservées. Dans les bains maures d'Alger, il revoit les Thermes de la Rome impériale ou d'Hippone, dans son guide Abdallah qui court la nuit sur les pistes du désert, il retrouve la silhouette du coureur antique. Ces bergers du Cithéron, attablés dans un cabaret de Thèbes devant une *gazzosa*, ont les gestes augustes des anciens rois pasteurs de peuples. Il n'est pas jusqu'aux portefaix de Mar-

seille, qui n'évoquent à ses yeux les plus belles frises de Suse et de Khorsabad. Les autres travailleurs, de même. « Leur geste affiné par des siècles de labeur intelligent reproduit le geste ancestral comme une tradition glorieuse ! Celui que vous voyez ici, vous le retrouverez inscrit sur les murs des hypogées de Thèbes ou de Memphis, tout pareil, le même, éblouissant de ressemblance et de vérité !... Voici, là-bas, des hommes qui pèsent des arachides avec des balances romaines suspendues à trois pieux fichés en terre ! Les ustensiles, l'attitude des personnages, rien n'a bougé depuis trois mille ans ! Cette scène à laquelle vous assistez en cette minute, elle est peinte sur la coupe d'Arcésilas de Cyrène, qui fut chantée par Pindare ! Ah ! la Méditerranée des Dieux est encore vivante !... »

Ce qui est vrai des gestes, l'est encore bien plus des âmes. Quand nous voulons évoquer la « vie antique, » il ne faut pas prendre garde seulement à ce qui est de « l'antique, » mais aussi à ce qui est de la « vie. » Or rien ne ressemble autant à la vie que la vie même. Si les restitutions qu'on nous fait du passé sont en contradiction avec elle, ce ne sont que « fantaisies d'esthètes, ou lourds cauchemars de bibliothécaires. » Ayant donc cru voir les foules antiques dans les foules orientales, M. Louis Bertrand voulut les faire voir. De là, son incursion dans le roman dit « historique. » Mais il y a porté, avant tout, le souci de la vérité humaine, — celui du bibelot, et comme disait Théophile Gautier, des « bons pots de couleur locale » ne venant qu'en accessoire. Il a situé son action et choisi son héros à telle époque déterminée, qui n'est pas la nôtre, parce que cette action ou ce héros se trouvent avoir manifesté, à cette époque, plus hautement ou plus clairement, une passion ou un idéal, — mais cette passion, c'est-à-dire le sujet même du roman, ou cet idéal demeureraient vrais, en dépit d'erreurs dans la couleur locale.

Ainsi, *Sanguis Martyrum* est tout autre chose qu'un épisode des dernières persécutions, ou une restitution d'un coin de la vie antique : c'est le conflit de deux hauts sentiments dans une conscience chrétienne de patricien lettré et raffiné, qui voit sombrer l'Empire, la culture et la douce vie auxquelles il était attaché et pourtant ne veut pas leur sacrifier sa foi et son idéal religieux. Le patricien Cécilius cherche à concilier ces deux puissances morales, persuadé, au surplus, que l'une ne pourrait être sauvée que par l'autre et finit par préférer le martyre et la

mort au reniement de son idéal. Voilà le redoutable problème qui se pose, en tout temps, à ceux que la tradition attache aux constructions harmonieuses du passé et qui croient voir pourtant, dans une réforme incomprise des traditionalistes, le seul salut possible de l'humanité. Auprès de Cécilius, l'évêque Cyprien nous offre un autre saisissant sujet d'étude : l'angoisse qui étreint le pasteur d'âmes, le chef responsable du troupeau, quand il se trouve en face des persécutions, qu'on pourrait peut-être éviter, et au milieu des schismes et des disputes intestines de l'Église : les exaltés du martyre pressés de se libérer des dures tâches quotidiennes et inglorieuses qui fondent la communauté chrétienne, et les tièdes à l'affut de tous les prétextes pour éluder le témoignage nécessaire de la foi. Et cela, aussi, est de tous les temps. Lorsque saint Cyprien, à la veille de sa mort, dit à ses disciples : « Hélas ! une des plus grandes infirmités humaines est de ne pouvoir convaincre et de ne pouvoir être convaincu par la raison : c'est pourquoi nous devons recourir à la vertu persuasive du sang, » il n'y a pas, là, « restitution historique, » ni couleur locale, dont peuvent seuls juger quelques savants : il y a restitution humaine et psychologique, dont chacun peut juger avec sa raison et avec son cœur.

De même *l'Infante* est tout autre chose qu'une histoire d'amour contrarié, affronté avec le devoir, dans un décor pittoresque. Inès de Llar n'est pas une sœur de Marianna Alcoforado. C'est l'antagonisme, dans deux êtres qui s'aiment, de deux pays qui se haïssent, parce qu'ils se jalousent et qu'ils luttent pour le premier rang dans le monde, l'un au déclin, l'autre près du zénith. C'est, rendu sensible dans l'héroïne, l'esprit nouveau d'une vieille province d'Espagne attirée invinciblement vers ce nouveau pôle magnétique et lumineux qu'est Versailles, en dépit des attaches et des déchirements des vieilles familles qui furent grandes sous l'autre régime. C'est enfin la grandeur d'une autre race, l'Espagne « fanatique et sans culture, » s'enfonçant peu à peu dans le passé.

Ce passé, avec son armature de gloire et de morgue, digne qu'on lui sacrifie tout, est magnifiquement évoqué dans ce microcosme qu'est l'Escurial. Au contraire, le Présent et l'Avenir du pays qui va régner sur le monde sont en puissance dans ce Versailles que l'auteur nous peint en sa première et jeune nouveauté « beau palais blanc et mauve, » surgi de la volonté d'un

roi. Et ce sont non seulement deux cours, mais deux mondes qui s'affrontent dans les portraits qu'il trace des deux souverains : Charles II, l'Enfant-Roi de l'Escurial, « intelligence attardée d'enfant rachitique, » prisonnier de ses familiers qui lui serinent quelques résolutions, et le jeune Louis XIV, l'homme d'État qui rassemble tout pouvoir entre ses mains, régit la France et, par la France, l'Europe. Symboles, eux aussi, à la fois causes et effets, des âmes différentes et des constitutions physiologiques des deux peuples : l'un décentré par une noblesse hostile et une plèbe famélique, aux velléités violentes et contradictoires, en de perpétuels tiraillements séparatistes, l'autre formé d'une bourgeoisie riche et active qui se serre autour de son Roi, avec le sens profond de l'unité de la France et des droits de l'État.

Est-ce là de la « restitution historique? » C'est de l'Histoire, et qui ne sera pas moins utile à lire et à méditer, parce qu'elle se manifestera, comme la vie même, par des spectacles dramatiques ou plaisants. Un tableau fort curieux, brossé à l'espagnole, dans la manière de Zurbaran, nous montre une bagarre sanglante, à Madrid, venant expirer sur le perron d'une église de Capucins. Les grondements de l'orgue se mêlent aux vociférations de la canaille, et, soudainement, parmi la pouillerie acharnée à l'assassinat, la venue du Saint-Sacrement, calme la tempête. « Le portail de l'église s'ouvrit au large et tout rutilant d'or dans la chape rituelle le prieur des Capucins parut tenant l'ostensoir... A l'apparition du soleil eucharistique, des cris s'élevèrent aussitôt : « A genoux! A genoux! » Déjà des files entières de spectateurs s'étaient prosternées dans la poussière de la chaussée. Mais les coups de feu ne cessaient de s'entrecroiser. Une balle finit par toucher François, qui chancela sur les marches de l'escalier. Derrière lui, le prieur descendait les degrés, élevant très haut l'ostensoir. Il se pencha sur le blessé, et, le soutenant d'un bras, l'enveloppant de sa chape, il tendit devant lui, comme un bouclier, le Saint-Sacrement. Le calme visage de ce vieux moine, transfiguré par l'adoration, exprimait une telle foi, une telle certitude de la Présence divine que, de toute cette cohue enragée de blasphèmes et de carnage, des cris de terreur montèrent avec une exaltation croissante :

— A genoux! A genoux, les sacrilèges!... »

Ce François, qui échappe ainsi aux assassins, est un gentilhomme catalan, poursuivi par des sbires déguisés en gardes du

Roi au moment même où il sort d'une audience de la Reine régente. Ce simple trait nous fait mesurer toute la distance, à cette époque, entre Madrid et Versailles et des peuples du Christianissime à ceux de sa Majesté très catholique. Il est douteux qu'à Versailles l'apparition du Saint-Sacrement eût immobilisé une émeute, mais l'émeute n'eût pas eu lieu et l'on n'eût pas trouvé des sbires pour attaquer, à deux pas du palais et en plein jour, un gentilhomme jouissant de la faveur du Roi.

Je ne veux pas dire que, là, non plus qu'ailleurs, l'auteur de *l'Infante* ait produit ce qu'on est convenu d'appeler une « thèse. » Il a simplement reproduit ce qu'il a cru démêler chez ce peuple singulier qu'il avait déjà peint dans *le Rival de Don Juan* et vers qui l'a ramené l'histoire de la malheureuse Inès de Llar. « Une œuvre d'art ne conclut pas, elle représente, » répétait Flaubert. Je crois que c'est le point de vue où s'est toujours et très rigoureusement tenu M. Louis Bertrand. Même dans son *Saint Augustin*, si riche en directions fortifiantes, il a représenté plutôt que conclu. Il a représenté le monde africain de l'Antiquité, tel qu'il a cru le voir vivant encore dans les foules africaines d'aujourd'hui. Ce sont ses rouliers et ses mariniers d'Algérie qui l'ont conduit insensiblement à l'évêque d'Hippone. Il a voulu, après avoir fait mouvoir les foules et les rustres, peindre « le type idéal du Latin d'Afrique. » Si le livre est édifiant, c'est que certains exemples le sont par eux-mêmes. L'auteur en a été ému; il a voulu communiquer son émotion : c'est tout.

En tout cela, Louis Bertrand est entièrement lui-même. La seule influence qu'on croit démêler dans son œuvre est celle de Flaubert; et encore le mot « influence » est-il impropre. Il y a seulement ceci que tous les deux, devant les mêmes choses, ont été frappés des mêmes aspects et que l'un a pu parfois réaliser ce que l'autre n'avait pas eu le temps d'entreprendre. « Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, écrivait Flaubert, je retournerais en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'*Orientisthme* de Suez. Un grand livre, là-dessus, est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. Développer ce contraste de deux mondes finissant par se mêler! Mais il est trop tard... » On reconnaît, là, un des thèmes de Louis Bertrand. En même temps, sa pénétrante analyse d'âmes provinciales, dans ce décor gris de Lorraine, qu'est *Made-*

moiselle de Jessincourt, a révélé chez lui la même souplesse de talent qui avait si fort surpris chez l'auteur de *Madame Bovary*.

Dans tout cela, nulle analogie avec les écrivains de sa génération. Même dans ses œuvres d'extrême jeunesse, on ne l'a vu touché par aucun de ces virus qui, vers 1885-1890, contaminaient toute la jeunesse littéraire : décadentisme, symbolisme, ésotérisme, — amphigourisme pour tout dire. Dès ses premiers livres, sa langue est entièrement fixée. Elle ne comporte ni néologismes, ni locutions rares et précieuses. Les effets les plus vigoureux et les plus subtils sont obtenus par les moyens les plus simples. Ce sont les nuances de la sensibilité et les modalités de la pensée, — ce sont les « dessous » en termes de peintre, — qui en font toute la richesse. Pas d'art pour l'art, pas de virtuosité. Les descriptions sont nombreuses dans son œuvre, mais nulle part elles ne ralentissent l'action sans y ajouter quelque chose, sans exalter les sentiments, ou modifier les caractères. Elles sont de l'action même : l'action des choses sur les êtres. « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe, » aime à dire l'auteur, et comme, d'ailleurs, c'est vrai, dans une certaine mesure, de tous les êtres vivants, en ce sens que tous sont influencés par ce qu'ils voient, au moins à de certains moments décisifs, il s'ensuit que décrire ce qu'ils voient, c'est préfigurer ce qu'ils feront.

François de Llar visitant l'Escurial et ses trésors, sent croître en lui la confiance dans la grandeur de l'Espagne et le désir de s'y dévouer; Cécilius arrêté par le défilé d'une procession païenne, la fête du vin à Carthage, au moment où il se rend chez le proconsul, trouve dans ce grotesque étalage des superstitions païennes, de plus fortes raisons encore de s'affirmer chrétien. Inès de Llar, obligée d'assister à une fête de Versailles sous le grand Roi, en attendant le moment de solliciter une grâce, sent grandir son amour pour Parlan, de toute son admiration pour le règne nouveau que Parlan représente. Les cloches de la Giralda de Séville, mises en branle à la veille de l'Immaculée Conception, enfoncent dans le cerveau du *Rival de Don Juan* l'idée du suicide. Ainsi, chacun des tableaux admirables que l'auteur a brossés, semble-t-il, pour le seul plaisir des yeux, se retrouvent perceptibles dans le cœur des êtres qu'il a créés, en images motrices de volontés.

Elles sont si peu de l'artifice, et l'auteur pense si naturelle-

ment en images que, pour s'expliquer à lui-même « comment il est revenu au catholicisme, » il est contraint, sous peine d'en éliminer une raison déterminante, de faire une description, — celle du désert : « Aucun cloître, dit-il, ne vaut le désert, non seulement pour couper toute attache entre nous et le monde, mais pour nous faire sentir notre dépendance et en même temps nous restituer à nous-mêmes. Rien ne commente, avec une plus magnifique et terrible évidence, le célèbre morceau de Pascal sur la grandeur et la misère de l'homme. C'est ici que le roseau pensant éprouve le mieux la tragique horreur de ces grands espaces vides, de ces infinités qui le pressent de toutes parts, mais aussi le prix infini d'être une petite pousse de vie dans ces espaces de mort et de stérilité, un éclair de pensée parmi la stupidité sans bornes de toute cette matière... Il est impossible de vivre dans ces immensités hostiles et splendides sans se replier sur soi-même, et sans essayer de s'en évader vers l'au-delà. Le désert vous force à penser. La prière et la méditation sont les seuls fruits de cette terre sans ombre et sans eau. Brusquement retiré du milieu social et civilisé, l'individu se voit tel qu'il est dans sa détresse originelle, c'est-à-dire faible et nu ; il connaît le peu qu'il vaut, mais aussi ce qu'il vaut. Toutes les barrières qui rétrécissaient son horizon sont tombées, le tumulte du monde qui l'étourdissait, les bruits de la chair et du sang qui l'abêtissaient, tout cela c'est tu. Il comprend qu'il n'est qu'une parcelle de l'Être, qui, peu à peu, se révèle à lui dans la raréfaction de plus en plus sévère des formes sensibles... »

C'est là une des plus belles pages de notre langue.

***

On est ébloui de tant de splendeur et comme il arrive souvent devant l'œuvre d'un grand coloriste, on ne prend tout d'abord pas assez garde au dessin, je veux dire à l'armature qui détermine les tons et justifie le détail. Pour peu qu'on s'y arrête cependant, on trouve sous ce riche décor, reconnaissable parmi des formes multiples, toute une sociologie. Parce que les gens qui nous l'enseignent, sont, d'ordinaire, dépourvus d'imagination et de mouvement, parce que les auteurs de « monographies » négligent les aspects de la passion et les blandices du style, il ne s'ensuit pas que les autres formes d'enquête

soient méprisables. On peut être un sociologue ou un « démographe, » sans manier de statistiques, ni afficher un programme. Il y a chez Balzac, — pour ne parler que des morts, — autant d'observations que dans toute une bibliothèque d'Économie sociale, et ni la fantaisie ni le pittoresque de *Jérôme Paturot* n'empêchent l'œuvre de Louis Reybaud d'être le bilan le plus complet et le plus juste des espoirs et des désillusions de 1848. Les grands coloristes dessinent aussi bien que les autres : si l'on voit moins leur dessin, c'est qu'il y a, aussi, de la couleur. Chez Louis Bertrand, il y a, et cela dès ses premiers livres, une pensée très arrêtée. Laquelle ?

D'abord, une prédication d'énergie. Réagissant violemment contre le nirvanah intellectuel où se complaisait sa génération, il lui a révélé les beautés de la vie active, la vertu tonifiante du labeur manuel, l'équilibre retrouvé de la pensée au contact des peuples jeunes, nouveaux, tout le profit moral qu'on acquiert en défrichant la brousse, en fondant des villes, en reculant les limites du monde habité. Il a ainsi élargi notre horizon. Il a dirigé, vers l'action génératrice de vertus et vers l'observation réformatrice d'utopies, les rêves inquiets de bien des jeunes gens. En leur prêchant l'Afrique, il les envoyait à la meilleure école que nous eussions, avant la guerre, d'esprit d'entreprise et de volonté. Lorrain du Haut-Pays par sa naissance et ses hérédités, et par sa première éducation, sur cette terre foulée par l'envahisseur, semée de tombes, ayant grandi aux récits de l'invasion, il n'a cependant pas cru que le devoir patriotique enchaînât les Français à la terre où dormaient leurs morts. La revanche qui tardait à venir à l'Est, il lui semblait qu'on devait la préparer à la rude école du Sud. Durant la longue paix, nos expéditions coloniales interrompaient la prescription de la victoire. Elles en forgeaient l'outil. Elles en donnaient l'espoir. C'était une victoire déjà, contre l'Allemagne, que notre labeur même pacifique, sur toutes les côtes africaines. On ne s'y trompait pas, de l'autre côté du Rhin. Le jour où les Boches saccagèrent une certaine maison en Lorraine, et en firent un feu de joie, en dansant, aux cris de : « Lyautey ! Maroc ! » ils témoignèrent assez que notre effort, là-bas, n'était pas une force perdue. C'est comme s'ils avaient crié : « Touchés ! »

Assurément, il y a sur le globe d'autres creusets où bouillonne *le Sang des races*. Au Far West, d'autres peuples nou-

veaux fermentent au levain des anciennes civilisations européennes. Les trois fils de Noé s'y sont rencontrés après des milliers d'années de séparation. Le Léviathan des peuples a même commencé à déborder sur le vieux monde avec un tel poids matériel et de telles énergies morales qu'il risque de le faire chavirer. Mais pour nos tempéraments latins, ces énergies sont exagérées : « Elles nous surmènent et elles nous accablent. » Et puis ce sont des peuples sans histoire, leurs gestes ne continuent rien. « Qu'est-ce que j'irais faire dans ce pays où je ne trouverai pas une inscription remontant à plus de deux cents ans? » disait un lettré anglais, au siècle dernier. A plus forte raison qu'irait y faire l'auteur de *la Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique?* Enfin, quelque intense que soit leur vie, et si formidables les effets, ce n'est pas chez eux que l'on trouvera le sel de la terre. Plus ils se civilisent, plus ils viennent à la culture méditerranéenne. Leurs bibliothèques, si riches, si universelles, contiennent tout, excepté quelque figure de l'âme ou de la société qui ne soit pas un legs du monde gréco-latin. Leur *skyscrapers* ne font que porter plus haut dans le ciel la colonne ionique ou la gorge égyptienne. Nous ne trouvons jamais, dans le Nouveau Monde, en fait d'idées générales, que ce que nous y avons apporté. Si, en revanche, la France est, selon le mot spirituel et juste d'un représentant officiel des États-Unis, le *clearing house* des idées, elle le doit à sa culture gréco-latine. C'est donc toujours, là, qu'il faut revenir retremper son cerveau.

En même temps qu'une prédication d'énergie, l'œuvre de Louis Bertrand est un cri d'alarme, le signal de la vigie, en face de l'Étranger, du « Barbare, » selon le vieux sens du mot, encore juste, plus d'une fois. En se trouvant face à face avec tant de peuples hostiles et de civilisation inégale, dans ce carrefour des races qu'est l'Afrique du Nord, et tout l'Orient, il vit nettement deux choses : la première, c'est que partout nous nous heurtons à des mondes dissemblables, qu'ainsi notre mentalité ne représente nullement la mentalité des étrangers, et que, même en dépit des analogies purement verbales des théories, « nous sommes seuls de notre espèce sur la planète. » La seconde, c'est que ces races sont le plus souvent irréductibles, fort peu impressionnées par notre civilisation, très peu gagnées par notre sympathie, sensibles seulement à

notre force, et que, malgré quelques témoignages d'un dilettantisme superficiel, elles nous considèrent comme des ennemis.

De là, découle une double nécessité : ne pas trop compter sur la pénétration de nos idées, par exemple des grands principes de 89, pour amener à nous les peuples que nous avons vaincus, mais rester forts et nous montrer forts, sans cesser pour cela d'être justes, ni de respecter tout ce qui peut être respectable dans leurs traditions. Et nous défier sans cesse des mouvements soi-disant modernistes ou internationalistes des autres peuples, ceux qui constituent, sur nos frontières d'Orient, un danger, prendre garde toujours au *Mirage oriental.* Combien d'esprits éminents s'y sont trompés ! Il leur a suffi d'entendre prononcer certains mots puisés dans notre logomachie politique, pour imaginer que les gens qui les prononcent vont faire leur pays à l'image du nôtre. En réalité, toutes ces jeunesses, soi-disant libérales du Levant, affamées de culture moderne, tendent à l'affirmation plus grande de leur nationalité. Tandis qu'elles prononcent *libéralisme*, c'est *nationalisme* qu'elles pensent. Gare à ces surprises dont nous avons déjà trop éprouvé la tragique gravité ! Toute illusion de ce genre nous affaiblit : pas d'illusions ! Tout internationalisme affaiblit : pas d'internationalisme ! Telle est l'erreur que ne cessait de dénoncer, dix ans avant la guerre, l'auteur du *Mirage oriental.*

De là, sa thèse qu'il faut nous « rebarbariser. » On conçoit, tout de suite, dans quel sens il entend ce terme. C'est dans le sens où l'entendait Hugo, pontife humanitaire s'il en fut, lorsqu'il écrivait en 1841 : « La civilisation, complexe, à la fois délicate et pensive, humaine en tout et pour ainsi dire à l'excès, n'a absolument aucun point de contact avec l'état sauvage. Chose étrange à dire et bien vraie pourtant, *ce qui manque à la France, en Alger, c'est un peu de barbarie...* La première chose qui frappe le sauvage, ce n'est pas la raison, c'est la force. » Assurément, pas plus que Victor Hugo, Louis Bertrand ne veut dire qu'il souhaite une régression vers des coutumes inhumaines. Il veut dire, tout au contraire, que, si nous voulons conserver notre patrimoine de civilisation et l'accroître, il faut, entouré de Barbares comme nous le sommes, leur résister avec les moyens appropriés, — fût-ce avec une sauvage énergie. Pour sauver le plus possible d'humanité et d'humanisme, défendons-nous de tout « humanitarisme, » et pour garder les

conquêtes de notre sensibilité, de toute « sensiblerie! » Une sensiblerie qui ouvre la cage où sont enfermées des bêtes féroces pour ne plus les entendre gémir, et leur livrer des êtres humains, des femmes et des enfants, est cruauté pure. Sachons imposer aux férocités et aux bestialités toujours prêtes à se déchaîner sur le monde les barreaux de fer qui protègent et, pour cela, soyons de fer, s'il le faut, comme les barreaux. Telle est, si je ne me trompe, la pensée de Louis Bertrand.

Elle est encore très perceptible, cette pensée, et tout inspirée par le sentiment des réalités, quand il aborde le domaine religieux. Dès ses premiers romans africains, il éprouve et fait éprouver combien la religion est l'âme des nationalités. Ce qui divise les Musulmans des Chrétiens, est, en un sens aussi, ce qui les rapproche. Ils ne se comprennent guère, pour le peu qu'ils se comprennent, que comme attachés à des cultes différents. Puis, peu à peu, l'auteur de *Saint Augustin* s'aperçoit que, de nos jours comme aux temps où s'écroulait l'Empire romain, les philosophies peuvent bien servir à se réfuter ou à se perfectionner les unes les autres, mais qu'en face de la Barbarie, il n'y a que le Christianisme qui se tienne debout. Enfin, le jour arrive où les voix de la tradition et du pays natal parlent et l'appellent à la foi de ses pères. Il examine alors ce qui l'en a séparé jusqu'à ce jour et trouve que c'est bien peu de chose : des hypothèses d'une science toujours en mouvement, des théories que ne confirme aucune expérience positive, rien de démontrable, des « résidus de vieilles idéologies. » Sans le moins du monde attribuer à son acte « une valeur exemplaire, » il revient donc, pour sa part, à l'enseignement de l'Église. Et, après l'exaltation des énergies françaises, et le sens de l'Ennemi, c'est surtout le bienfait du Catholicisme qu'annoncent ses derniers ouvrages, ceux qui se sont, dans ces derniers temps, le plus largement répandus.

Ainsi, l'œuvre de Louis Bertrand est née en Afrique, mais de parents classiques et lorrains et d'une tournure d'esprit à la fois critique et enthousiaste, qui lui est très particulière, — laquelle il eût portée aussi bien au Pôle nord que sur les routes du Sahel. On a souvent expliqué cette œuvre par l'Algérie, mais l'Algérie toute seule n'explique rien : combien d'écrivains y ont voyagé ou même habité, qui n'en ont rien tiré de semblable à *Pépète* ou à *Saint Augustin!* Il y fallait, de plus, la forte culture de l'humaniste, le patriotisme en éveil du Lorrain et des dons

de visuel et d'imaginatif ardent à s'extérioriser. Sans une forte éducation latine, Louis Bertrand eût bien été capable de brosser les tableaux les plus éclatants ou les plus subtils, comme un Chateaubriand ou un Fromentin : il n'eût point fouillé le sol africain, déchiffré avec avidité ses inscriptions, tiré de ses ruines un *Saint Augustin* ou un *Sanguis Martyrum*. Sans ses origines lorraines, et d'une terre souvent piétinée par l'invasion, ce qu'il a appelé *l'Éternel champ de Bataille*, il n'eût point acquis, à ce degré, *le Sens de l'Ennemi*, dénoncé de si loin ses manœuvres, vu si vite et si bien ce qui a échappé à un Hugo, à un Quinet, à un Renan, à un Michelet... Enfin, pour prendre position dans la bataille des idées comme il l'a fait, il fallait une aptitude singulière et comme un besoin impérieux de réagir contre les théories au contact des réalités, et le goût d'annoncer hautement ses découvertes, — quelque scandale qui dût s'en suivre dans ces Églises orthodoxes que sont les Universités. C'est par quoi il semble qu'il ait dû se concilier, tout de suite, les sympathies de Brunetière...

Mais avec tout cela, s'il n'eût pas possédé les dons innés de l'artiste littéraire, cette extrême acuité d'observation, qui voit le détail avec un œil d'oiseau, et l'ensemble sous l'angle largement ouvert d'un Tintoret ou d'un Véronèse, et, en même temps, un pouvoir imaginatif et reconstructif capable de créer des êtres et de manœuvrer des foules, les circonstances de sa vie ou les modalités de son caractère n'eussent servi de rien. Il n'aurait pas donné à ses conceptions la couleur qui séduit, le mouvement qui entraîne, au total, la vie qui circule si abondamment et jusque dans les moindres veinules de ses figures. Ce qui sauve le romancier, ce sont les êtres qu'il a fait vivre. S'ils vivent réellement dans les mémoires, l'œuvre elle-même vivra. Tous les éléments analysables et explicables, qui constituent une œuvre d'art ne sont rien, ou presque rien, sans le don, qui, lui, ne s'explique pas. Et c'est pourquoi, toute grande œuvre, au fond, est inexplicable.

FIDUS.

CHARLES DE FOUCAULD

EXPLORATEUR DU MAROC, ERMITE AU SAHARA[1]

IV[2]

IX. — CONVERSATIONS A BENI ABBÈS — LES BLESSÉS DE TAGHIT

[Peu de temps après le départ du général Laperrine, Charles de Foucauld reçoit, à Beni Abbès, la visite de Mgr Guérin, préfet apostolique du Sahara, qui faisait la « tournée d'inspection » des postes des Pères Blancs, et venait de traverser ces immenses morceaux du désert, le Tidikelt, le Touat, le Gourara. Le séjour du visiteur ne fut pas long, mais, du 27 mai 1903 au 1er juin, les deux amis purent causer librement, aux heures de grand soleil, dans le petit ermitage, puis, le soir, quand la chaleur s'éteint, entre les lots murés de la palmeraie, ou sur la piste qui conduit au bordj des affaires indigènes. Ils durent parler à peine de ce que racontent volontiers les autres voyageurs, de leurs impressions de route, de la misère ou du confortable relatif des gîtes, ou de la beauté des paysages; ils s'occupèrent du plus grand sujet qui fut, qui est et qui sera : des âmes de cette multitude ignorante et hostile, rencontrée dans les maisons de boue séchée et sous les tentes.

A peine le visiteur est-il parti, le Père de Foucauld note, sur son diaire, quelques-unes des idées échangées, quelques-uns des conseils donnés : tout se rapporte au bien spirituel des musul-

(1) *Copyright by* René Bazin, 1921.
(2) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er mai et 1er juin.

mans, à leur apprivoisement, aux moyens d'établir la paix africaine.]

Deux semaines plus tard, le commandant Lacroix, chef du service des affaires indigènes à Alger, recevait cette lettre du Père Guérin :

« Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous adresser des nouvelles de notre cher Père de Foucauld.

« Je l'ai trouvé réellement très heureux; sa joie très sincère est, me semble-t-il, une preuve qu'il est bien dans la voie que lui trace, pour le moment, la divine Providence. Il mène sans doute une vie très austère et se nourrit très pauvrement; malgré cela, il se porte relativement bien; je lui ai trouvé très sensiblement la figure meilleure qu'au moment de son départ, en novembre 1901. Ce n'est pas sans une vive consolation que j'ai constaté la profonde influence de notre cher ami sur tous ceux qui le connaissent, officiers ou soldats, européens ou indigènes. Tous ont pour lui une très respectueuse admiration, et plusieurs officiers l'entourent d'une toute fraternelle amitié.

« Ah! c'est que l'on ne peut pas s'empêcher d'être touché par son absolu désintéressement et son inépuisable charité, — comme aussi l'on se trouve tout de suite gagné par sa gaîté.

« Pour moi, je regarde comme un des meilleurs moments de ma vie les cinq journées, hélas! trop rapidement écoulées, que j'ai pu demeurer dans la compagnie du cher Père, et vivre un peu de sa vie de recueillement, de prière et de charité. A la « Fraternité du Sacré-Cœur, » on est sans doute bien pauvre comme bâtiment, mobilier, etc., mais on a du moins le sentiment très profond de se trouver auprès d'un saint prêtre qui possède bien parfaitement l'esprit de Jésus, son maître, et dont le cœur est tout rempli des dispositions mêmes de ce divin Chef. »

De son côté, Frère Charles écrivait à M. Guérin :

« Je me suis senti *seul*, pour la première fois depuis bien des années, lundi soir, lorsque, peu à peu, vous avez disparu dans l'ombre. J'ai compris, senti, que j'étais un ermite. Bien-aimé Père, combien je vous remercie de votre visite, du bien que vous m'avez fait! Je ferai de mon mieux, pour me conformer à toutes vos paroles, pour rectifier, améliorer, corriger, selon vos volontés et vos désirs. »

La principale question traitée entre le Père Guérin et le Père de Foucauld est de grande importance religieuse; elle est, en outre, pour la France et pour d'autres nations, la première des questions coloniales. Je dois donc m'y arrêter un peu et dire, d'abord, qu'on ne la connaît guère, et que, d'habitude, on la résout légèrement.

Dans les salons, dans les réunions d'hommes, si l'on s'entretient d'une meilleure administration de nos possessions d'Afrique, on est certain d'entendre exprimer cette opinion : « Les musulmans sont inconvertissables, » ou, comme on disait au début du XIXe siècle : « Ils sont inassociables, inmiscibles. » Elle est devenue une maxime. Sans doute, elle chagrine, elle froisse plusieurs de ceux qui l'entendent, mais elle trouve parmi eux peu de contradicteurs. Hélas! le monde immense qu'elle condamne et dont elle désespère est loin de nos yeux. Nous ne voyons pas assez nettement l'injustice dont nous sommes ainsi complices en nous taisant. Ceux dont les intérêts purement terrestres orientent presque toujours l'effort ne mesurent pas le danger que le développement même de notre puissance coloniale nous fait courir, si nous ne savons pas nous concilier les esprits et les cœurs. Ou bien, malgré tant d'avertissements, ils s'imaginent, — et c'est là une infirmité véritable des intelligences dénommées « pratiques, » — que la civilisation mécanique et économique, nos banques, nos chemins de fer, nos télégraphes, puis nos théâtres, nos modes, nos musées, ont le pouvoir de changer le fond des âmes et de transformer en amis fidèles des peuples que leur religion excite à nous mépriser et à nous maudire, et qui apprennent, sous la tente ou dans la maison de terre, à répéter le proverbe : « Baise la main que tu ne peux couper. »

Voyez cependant ce qu'il y a d'inhumain, de contraire à la charité, dans cette opinion si répandue dans le monde! Plusieurs centaines de millions d'hommes seraient donc dans l'impossibilité de connaître la vérité et de s'élever jusqu'à la civilisation véritable? Le musulman serait à perpétuité un être inférieur? Il y aurait, ici-bas, deux sortes d'âmes, des païennes, des bouddhistes, des juives qui peuvent apercevoir la beauté transcendante de la religion chrétienne, se convertir et fraterniser avec les peuples du Christ, puis les âmes musulmanes, incapables de comprendre ou incapables de cette part de

volonté qui entre dans toute conversion? Est-ce acceptable? Une si grande injure peut-elle être faite aux hommes?

N'est-elle pas faite d'abord à Dieu? N'est-ce pas nier son pouvoir, sa grâce, sa parole formelle, puisqu'il a commandé de prêcher l'Évangile « à toute nation? » La raison, et la révélation qui la dépasse et la contente, défendent de prononcer contre aucune race humaine, contre les sectateurs d'une fausse religion quelconque, un arrêt si cruel.

Voilà pour l'objection de principe. Je reviendrai tout à l'heure sur celle qu'on prétend tirer de l'expérience. Ce qui est hors de doute, c'est que les gouvernements successifs de la France, au siècle dernier et au nôtre, ont agi comme s'il était certain, *a priori*, que les musulmans ne peuvent devenir chrétiens.

Il y a 90 ans que nous avons commencé de conquérir l'Algérie. Depuis lors, un domaine immense s'est ajouté à ces premiers rivages sur lesquels, en 1830, avaient débarqué les troupes françaises. Depuis lors également, bien des efforts ont été faits pour assimiler les indigènes. Notre empire africain a été doté de routes, de chemins de fer, de tramways, de bureaux de poste et de télégraphe, on a répandu de nouvelles cultures ou de nouvelles méthodes agricoles, établi des hôpitaux et des dispensaires, bâti des écoles où tout est enseigné, excepté la religion chrétienne. Les Arabes et les Berbères sont-ils plus près de nous, par l'esprit, qu'au début de la conquête? Usant, très volontiers, de plusieurs des biens que notre civilisation leur apporte, ont-ils accepté celle-ci, et peut-on dire qu'ils se considèrent comme les fidèles sujets de la France, et à jamais?

Il suffit de connaître un peu l'histoire des trente ou quarante dernières années, non pas même celle des régions nouvellement annexées, mais celle des trois départements anciens, Alger, Oran, Constantine, pour répondre : non. Il suffit de moins encore : de se promener pendant une heure au milieu de foules musulmanes, et de savoir lire dans les yeux. Sans doute, pendant la grande guerre, des milliers d'Arabes ou de Berbères, sujets de la France, sont venus combattre à côté de nos troupes métropolitaines, et beaucoup sont morts pour notre salut. Il y eut là une preuve de loyalisme qui ne sera jamais oubliée. Mais bien des tribus et des peuples, depuis que le monde est monde, firent la guerre pour soutenir des causes qui n'étaient point

celles de leur cœur, mais plutôt de celles de leur courage, de leur intérêt, de leur fierté. Il serait faux, et donc dangereux, de croire que, depuis 1914, les populations musulmanes de l'Afrique du Nord se sont assimilées à nous, ou simplement rapprochées de nous, et qu'il y a, entre elles et nous, intelligence, estime, amitié, seuls liens durables.

La faute en est aux hommes, bien différents par l'origine et le talent, mais semblables par l'illusion ou le préjugé, qui ont conduit les affaires africaines pendant le dernier siècle et au début de celui-ci. Ils n'ont pas compris que notre civilisation est chrétienne essentiellement. Certains ont pu rejeter pour eux-mêmes toute religion, ils ne peuvent faire que toute notre histoire ne soit celle d'une nation façonnée par le catholicisme; que notre sensibilité, nos habitudes, nos mœurs, notre charité, ne proclament pas la foi qui les a formées. S'ils ne reconnaissent pas, dans l'état présent, cette vérité, elle apparaît comme évidente aux musulmans, habitants de nos colonies, qui appellent indistinctement les Français du nom de chrétiens. Ce sont les musulmans qui ont ici raison contre les politiques à bien courte vue. Ils jugent qu'au fond, cette puissance antique, à laquelle la leur s'est heurtée plus d'une fois dans le passé, est demeurée la même. Nous sommes pour eux et nous serons *les Roumis*. La neutralité proclamée de l'État, les actes de persécution, les discours, même les faveurs imprudentes accordées à l'islamisme, ne les empêchent pas de voir que la vocation de la France n'a pas changé. Et d'ailleurs, si jamais, — ce dont il n'y a point d'apparence, — les Français devaient abjurer la foi catholique, nous n'aurions rien gagné auprès des musulmans de l'Afrique, et nous serions devenus, plus sûrement encore, et irrémédiablement, un objet de mépris pour ces peuples religieux.

Une faute de cette sorte, ignorance ou négation des âmes, a des conséquences si nécessaires, qu'en cherchant à nous concilier les indigènes, nous avons souvent travaillé contre notre intérêt. Je n'en veux donner que deux preuves.

D'abord, nous nous sommes trompés en organisant l'école. Les témoignages abondent; je ne retiens que l'un des plus récents. Dans son numéro du 11 décembre 1920, une revue française, la *Renaissance*, publiait sur *la Politique musulmane* un article d'un Africain. L'auteur dénonçait cette espèce de

« fureur scolaire » qui a fait créer partout, en Algérie, pour les enfants des races primitives qui vivent là, des écoles où il semble que la principale affaire soit d'exalter « la liberté, les droits du citoyen, l'électorat, le tout considéré comme bien suprême. » Idéologie funeste en France, et qui l'est plus encore entre la mer et le désert. Quel résultat devions-nous attendre d'un enseignement si peu adapté? Celui-ci même qu'il a donné : « L'expérience, d'une manière générale, a montré que, plus les indigènes avaient acquis de culture française, plus ils avaient tendance, en secret ou ouvertement, à nous haïr : cette constatation, évidemment décevante, vient de l'avis unanime de ceux qui ont observé, sans parti pris, les résultats offerts. »

Des publicistes, témoins informés de l'erreur commise, et prévoyant le danger, ont proposé ce remède : que l'enseignement distribué aux indigènes fût désormais tout à fait rudimentaire. Cela n'est point digne d'une nation comme la nôtre. On ne voit pas, d'ailleurs, comment les petits Arabes, demeurés ignorants ou à peu près, nous aimeraient d'autant mieux qu'ils auraient moins appris. Le mal dont on se plaint ne serait pas guéri. Il est dans le principe même de l'éducation donnée. Exaltant les droits de l'individu, et lui offrant, comme une vérité première, l'idée orgueilleuse et fausse d'égalité, il n'est pas étonnant qu'elle développe encore l'esprit d'insubordination de l'Arabe. Elle répand chez les fils le mépris du milieu et de la condition commune, et les pousse à en sortir pour occuper ce qu'on nomme « une bonne place. » Elle prépare ainsi un grand nombre de déclassés qui seront demain des désabusés, après-demain des ennemis irréconciliables de l'autorité française. Enfin, comme elle ne fournit au petit Arabe, pour toute nourriture morale, qu'un ensemble de préceptes sans obligation ni sanction, elle ne peut sérieusement le corriger d'aucun vice. Elle le laisse, muni d'une collection de proverbes, de recommandations d'hygiène et de fragments de discours électoraux, en présence de toutes les passions, de toutes les cupidités, de toutes les tentations de révoltes qu'il a dans le sang, de par son âge, sa race et sa religion. S'il cède, et presque nécessairement il cédera, nous lui aurons fourni le moyen d'être socialement plus dangereux que ses pères, puisqu'il sera plus instruit.

L'autre erreur consiste à favoriser et à répandre l'islamisme. Que nous la commettions, et de propos délibéré, il est

inutile d'en donner des exemples : ils abondent, et le mufti hanéfite d'Alger pouvait raisonnablement dire à un de mes amis : « Notre culte est le seul qui soit reconnu par l'État français. » Or l'histoire de quatorze siècles, l'expérience quotidienne de tous ceux qui habitent parmi des populations musulmanes, nous apprennent que l'animosité contre le chrétien est, en fait, développée par l'enseignement de la loi coranique. Un des hommes qui font autorité en ces questions, le Hollandais Snouck Hurgronje, disait naguère (1911) dans une de ses célèbres conférences à l'Académie des Administrateurs pour les Indes néerlandaises : « D'après la lettre et l'esprit de la loi sacrée (des musulmans), c'est dans les mesures violentes qu'il faut chercher le moyen par excellence de propager la foi. Cette foi considère tous les non-croyants comme des ennemis d'Allah. Un petit groupe de mahométans se montrent actuellement, il est vrai, partisans de l'adaptation de l'Islam aux conceptions modernes, mais ils représentent aussi peu la religion dont ils sont les adeptes par naissance, que les modernistes, celle de l'Église catholique. On ne trouve pas de divergence, à ce sujet, entre les savants légistes des différentes écoles, aux époques successives. » Nous pouvons conclure de là que tout acte de la puissance publique qui tend à développer l'enseignement du Coran est fait contre nous-mêmes. C'est assez de ne point entreprendre sur la liberté religieuse des musulmans, de leur laisser leur culte et leurs coutumes, d'être parfaitement justes envers eux, et parfaitement bons (1) : en allant au delà, nous sommes faibles, et même un peu plus que faibles.

Lorsque ces vérités de sens commun auront été reconnues par ceux qui dirigent la politique musulmane de la France, que faudra-t-il faire ? Ni notre cœur, ni notre intérêt, ne nous conseillent de restreindre notre ambition à quelque alliance économique, inférieure et précaire, avec les peuples musulmans

(1) On retrouve, dans le droit palestinien des Croisés, des dispositions inspirées, à nos vieux pères, par cet esprit de justice, et par le respect de l'homme religieux pour la parole de l'homme religieux. Ainsi, le serment du Sarrasin, prêté sur le Coran, équivalait, devant le tribunal commercial, au serment du chrétien sur l'Évangile, du juif ou du samaritain sur le Pentateuque. En cas de différend entre un Sarrasin et un Franc, le Sarrasin se libérait en jurant sur le Coran (Assises de Jérusalem, t. II, ch. 241 et 60). Exemple d'autant plus significatif qu'en droit musulman ordinaire, le témoignage d'un chrétien ou d'un juif n'est pas reçu contre un musulman.

qui vivent dans le domaine de la France. Comme le dit bellement le Hollandais cité tout à l'heure, « il faut que l'annexion matérielle soit suivie de l'annexion spirituelle. » Or c'est là un vœu qu'on peut former sans être catholique. Du jour où le musulman comprendra la beauté du catholicisme, il aura compris la France; et dans la mesure où il admirera la charité chrétienne, il nous aimera.

Est-ce à dire qu'il faille chercher à convertir les musulmans, et à faire d'eux des chrétiens? La formule serait ambiguë; elle ne préciserait point de quelle manière lente, douce et fraternelle une telle conversion, si Dieu le permet, doit s'accomplir. Mieux vaut dire ceci : il faut que la France, chargée d'une nombreuse famille coloniale, prenne enfin conscience de toute sa mission maternelle, et que les musulmans, comme les païens, sujets d'une grande nation catholique par son histoire, par son génie, par toute son âme et par ses épreuves mêmes, puissent connaître le catholicisme, et y venir, s'ils le veulent.

Du moins, ils le connaîtront, et d'abord par sa charité. C'est elle qui sera l'ambassadrice. Qu'on la laisse donc aller vers eux; qu'elle ne soit pas entravée, soupçonnée, mais amicalement soutenue. Nous sommes, dans notre propre domaine, en présence d'un peuple immense, tout pétri d'erreurs, de colères entretenues depuis des siècles, de rancunes également dont plusieurs sont fondées. La première œuvre à faire est « d'apprivoiser les musulmans, » selon l'expression chère au Père de Foucauld, et à son ami le général Laperrine, qui conduisit si souvent, dans le désert, des « tournées d'apprivoisement. » Les fonctionnaires, les officiers peuvent avoir un rôle magnifique. Que par eux la justice de la France, c'est-à-dire la justice chrétienne; la bonté de la France, c'est-à-dire la bonté chrétienne, apparaisse à ces hommes qui n'ont pas soif que de l'eau des puits. Mais que la charité ingénieuse et forte, celle qui connaît, depuis deux mille ans, toute douleur humaine, soit libre aussi de consoler, de soigner, de guérir, et de durer, comme dure le mal et comme dure la souffrance, en se renouvelant. Qu'elle puisse fonder ses salles d'asile et ses écoles, ses dispensaires et ses hôpitaux, ses orphelinats de jeunes gens et de jeunes filles, ses maisons de retraite pour les vieux qui sont rejetés de tous! Elle recevra la misère sans certificat de bonne vie et mœurs,

sans exiger l'extrait du casier judiciaire, ni se préoccuper de la croyance de ses clients. Elle ne prêchera son Dieu que silencieusement, et elle est assez magnifique pour qu'on ne puisse pas ne pas apercevoir en elle un rayonnement divin. Cela durera des années, peut-être beaucoup d'années. Elle a tout l'avenir devant elle ; la France aussi : on peut attendre. Sûrement, joignant ses efforts à ceux que j'ai dits déjà, elle nous obtiendra ce beau triomphe : que les peuples musulmans, sans accepter encore la doctrine chrétienne, en auront du moins l'intelligence, l'estime et, çà et là, le désir secret. Et si, plus tard, des âmes musulmanes, persuadées ainsi qu'il n'y a rien dans l'Islam qui vaille la France charitable et religieuse, en venaient à dire : « Apprenez-nous la loi qui vous fait le cœur si grand ? » quel bien pour l'État, quelle francisation de l'Afrique du Nord ! Ce serait un monde régénéré, une France prolongée, notre pouvoir reconnu, l'avenir assuré, et la plus haute gloire qu'une nation civilisée puisse vouloir et obtenir : la création à son image !

Ici, nous nous heurtons à l'objection banale : les musulmans, en fait, ne se convertissent pas ; il n'y en a, pour ainsi dire, point d'exemple. C'est une erreur moins grave que de prétendre qu'ils ne peuvent pas se convertir : c'en est une cependant.

Toute la vie d'apostolat du Père de Foucauld a été fondée sur la conviction qu'il est possible, au contraire, par la prière, l'exemple, une prédication qui tient compte de l'ancienneté de leur erreur et de la faiblesse d'une pauvre volonté humaine en lutte contre des siècles et contre un peuple entier, d'amener peu à peu les musulmans à la pleine grâce du Christ.

La difficulté n'est pas tant de persuader un musulman de la vérité de la religion chrétienne, que d'assurer la persévérance du converti. Les Arabes devenus chrétiens ne peuvent plus vivre où ils vivaient. Ils sont hors la loi. Tout est mis en œuvre pour qu'ils abandonnent la foi nouvelle. Leur vie même est menacée, et la crainte de les voir apostasier, c'est-à-dire se charger d'un crime énorme, est la raison première qui a empêché bien des fois les missionnaires d'accueillir la demande des catéchumènes, et de les baptiser. Le temps de la préparation collective à recevoir la foi ne peut être court. Il faut changer l'esprit public avant d'achever les conversions individuelles. L'habita-

tion dans les centres de population musulmane, le dévouement, la charité, l'école, la conversation sur les sommets accessibles à la raison, doivent préparer la prédication de la doctrine révélée. Les hommes qui ont le mieux aimé l'Afrique n'ont cessé de recommander cette méthode : ils n'ont pas prétendu que le musulman fût inconvertissable.

Dans son diaire, après avoir résumé les conseils de Mgr Guérin, le Père de Foucauld cite des passages d'une Vie de saint Pierre Claver, qui, à Carthagène des Indes, se dévouait à la conversion des Maures. Le livre raconte que le saint, par sa charité, vainquit beaucoup de ces âmes rudes et hostiles. « Dès que le P. Claver apprenait l'arrivée de quelque flotte chargée de Maures, il allait aussitôt les chercher, soit sur les vaisseaux, soit dans les rues, soit dans les maisons de la ville ; il tâchait de lier peu à peu amitié avec eux, s'intéressait à leurs affaires, leur demandait s'ils avaient besoin de quelque chose. En même temps, il leur faisait entendre qu'ils pouvaient disposer de lui, et qu'il était prêt à les secourir, en tout ce qui dépendrait de ses soins. Enfin, il faisait si bien, par sa persévérance et par ses services, qu'il les gagnait insensiblement à Jésus-Christ. »

L'histoire des missions franciscaines, celle des missions des Trinitaires, celle de saint Vincent de Paul captif des Barbaresques, offriraient, sans aucun doute, des exemples semblables. On citerait aisément des musulmans convertis par une sorte de miracle de la grâce, ou par la méditation des dogmes chrétiens, ou par l'étude de la mystique, ou par l'admiration pour la supériorité morale de chrétiens fervents. Il y a eu des conversions de familles musulmanes entières : familles des émirs Chehab et Bellama, en Syrie, à la fin du XVIIe siècle. Il y a eu des conversions en masse, de colons musulmans, — souvent berbères, — en diverses provinces d'Espagne, conversion des Maragatos, des environs de Léon et d'Astorga, aux Xe et XIe siècles; des agriculteurs de Majorque au XIIIe; de ceux de Jaen au XIVe, grâce aux prédications de saint Pierre Pascal; et de même, en Italie, en Crète; de nos jours, une société russe orthodoxe s'est vouée à la conversion des musulmans de Cazan, et y réussit, par une méthode qui se rapproche beaucoup de celle du Père de Foucauld. N'avons-nous pas, d'ailleurs, plus près de nous, le spectacle des chrétientés kabyles groupées autour des postes des Pères Blancs? Débuts sans doute, minces chrétientés disséminées en

onze points, souvent éloignés, de ce pays de montagnes, composées chacune de trente, quarante, cinquante familles, mais preuve vivante qu'il est possible d'amener des musulmans au catholicisme. J'ai visité, en Haute Kabylie, un de ces postes de missionnaires, celui de Beni-Mengallet. J'ai assisté à la grand'messe, au milieu d'une assemblée de quatre-vingts fidèles, les hommes et les petits garçons, — une soixantaine, — occupant la partie haute, les femmes et les petites filles la partie basse de la chapelle. Je regardais ces jeunes cultivateurs berbères, blancs de visage, portant la moustache, solides, graves, attentifs, et je les trouvais assez pareils, sauf par le costume, à nos paysans de France. Après la messe, j'ai causé avec eux, car ils savent le français. Dans les yeux de la plupart, j'ai lu cette bienvenue, cette confiance préparée de loin, à quoi on ne se trompe pas. L'œuvre date d'une trentaine d'années. Là ou ailleurs, elle n'a guère été favorisée par les autorités qui représentent la France en Algérie; elle a été contrariée souvent par la politique générale de notre pays; une incroyable ignorance, c'est le moins qu'on puisse dire, a empêché les gouverneurs généraux de comprendre que la paix africaine sera la suite certaine et la récompense de la conversion de l'Afrique, et que tous les autres moyens, la force et la faiblesse, la répression, la flatterie, l'abondance des richesses et des inventions ne rapprocheront pas de nous un peuple qui ne voit en nous que des païens, et nous nomme de ce nom. Il faut qu'il aperçoive la plus grande supériorité, l'essentielle, la religieuse, et il ne l'apercevra que s'il est d'abord gagné par la supériorité de notre charité. Se faire aimer, être tel que les hommes ignorants de la doctrine du Christ, voyant le chrétien vivre près d'eux, et pour eux, se disent : » Si le disciple est ainsi, que doit être le Maître! » voilà le point capital, la règle à suivre. C'est à des cœurs gagnés par la sainteté, qu'il sera possible, un jour, d'expliquer la doctrine.

On a vu que saint Pierre Claver n'avait pas agi autrement. Le fondateur des Pères Blancs, le cardinal Lavigerie, s'est expliqué là-dessus dans des documents connus, datés du 24 septembre 1871, des 3 avril et 6 juillet 1873, du 15 décembre 1880. Il n'avait aucune illusion sur la durée de cette période première, toute de sacrifice, où les meilleurs ouvriers périraient et seraient remplacés par d'autres qui mourraient à leur tour, sans que les seconds plus que les premiers eussent goûté la joie qui vient

chaque année aux ouvriers de la terre, de voir jaunir les épis. Dans une conférence de retraite, il disait à ses missionnaires : « Avant de commencer parmi eux (les musulmans) la prédication de l'Évangile, il faut préparer la conversion en masse. Cette préparation durera peut-être un siècle. Je suis évêque; j'ai une crosse et une mitre. Eh bien ! j'aurais beau mettre ma mitre au bout de ma crosse, et élever le bras aussi haut que possible, je disparaîtrai avec vous dans les fondations de la nouvelle Église d'Afrique. » Ce fut la méthode du Père de Foucauld. Il m'écrivait, le 16 juillet 1916 :

« Ma pensée est que si, petit à petit, doucement, les musulmans de notre empire colonial du Nord de l'Afrique ne se convertissent pas, il se produira un mouvement nationaliste analogue à celui de la Turquie : une élite intellectuelle se formera dans les grandes villes, instruite à la française, sans avoir l'esprit ni le cœur français, élite qui aura perdu toute foi islamique, mais qui en gardera l'étiquette pour pouvoir par elle influencer les masses ; d'autre part, la masse des nomades et des campagnards restera ignorante, éloignée de nous, fermement mahométane, portée à la haine et au mépris des Français par sa religion, par ses marabouts, par les contacts qu'elle a avec les Français (représentants de l'autorité, colons, commerçants), contacts qui trop souvent ne sont pas propres à nous faire aimer d'elle. Le sentiment national ou barbaresque s'exaltera dans l'élite instruite : quand elle en trouvera l'occasion, par exemple lors de difficultés de la France au dedans ou au dehors, elle se servira de l'Islam comme d'un levier, pour soulever la masse ignorante, et cherchera à créer un empire africain musulman indépendant. »

L'Empire Nord-Ouest africain de la France, Algérie, Maroc, Tunisie, Afrique occidentale française, etc., a 30 millions d'habitants; il en aura, grâce à la paix, le double dans cinquante ans. Il sera alors en plein progrès matériel, riche, sillonné de chemins de fer, peuplé d'habitants rompus au maniement de nos armes, dont l'élite aura reçu l'instruction dans nos écoles. Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent Français est qu'ils deviennent chrétiens.

« *21 juin 1903.* — J'ai reçu, il y a quelques jours, du commandant Laperrine d'Hautpoul, commandant supérieur des

oasis sahariennes (Touat, Gourara, Tidikelt), une lettre contenant le passage suivant : « Lors du massacre de la mission Flatters, une femme touarègue de famille noble a eu une très belle attitude, s'opposant à ce qu'on achève les blessés, les recueillant et les soignant chez elle, refusant l'entrée de sa maison à Attissi, qui, revenu blessé du combat d'Amguid contre Dianoux, voulait les achever lui-même, et, après guérison, les faisant rapatrier à Tripoli. Elle a maintenant 40 à 43 ans, passe pour avoir beaucoup d'influence, et est renommée pour sa charité. »

« Cette âme, continue le Père de Foucauld, n'est-elle pas prête pour l'Évangile? N'y aurait-il pas lieu de lui écrire, pour lui dire que la charité qu'elle pratique souvent, et celle avec laquelle elle a recueilli, soigné, défendu, rapatrié les blessés de la mission française, il y a 22 ans, sont connues de nous et nous remplissent de joie et de reconnaissance envers Dieu?... Dieu a dit : « Le premier commandement de la religion est d'aimer Dieu de tout son cœur. Le second est d'aimer tous les humains sans exception, comme soi-même. » Admirant et rendant grâces à Dieu de vous voir si bien pratiquer la charité envers les hommes, nous vous écrivons cette lettre, pour vous dire que, chez les chrétiens, où des centaines de milliers d'âmes, hommes et femmes, renonçant au mariage et aux biens terrestres, consacrent leur vie à prier, méditer la parole de Dieu et pratiquer la bienfaisance, tous les religieux et religieuses qui entendront parler de vous béniront et loueront Dieu de vos vertus, et le prieront de vous combler de grâces en ce monde et de gloire dans le ciel... Nous vous écrivons aussi pour vous demander très instamment de prier pour nous, certain que Dieu, qui a mis dans votre cœur la volonté de l'aimer et de le servir, écoute les prières que vous lui adressez. Nous vous supplions de prier pour nous et pour tous les hommes, afin que tous nous l'aimions et lui obéissions de toute notre âme. A lui gloire, bénédiction, honneur et louange, maintenant et toujours. Amen. »

« Je vais envoyer copie de ce projet de lettre à Mgr Guérin, en lui demandant s'il veut écrire lui-même, ou s'il veut que j'écrive, en lui offrant, — si les relations se nouent, — si je reste seul, — d'aller faire une visite pédestrement à cette dame. »

L'idée même était venue à Frère Charles de demander au Pape d'écrire lui-même à cette charitable nomade. Et pourquoi

pas? On dut ne point oser. En tout cas, l'homme du monde et le chrétien, la courtoisie et la charité ont ensemble rédigé ce projet de lettre à une dame de la Croix Rouge touarègue.

Nous voyons ici, pour la première fois, se manifester le vœu, encore secret, que formait Frère Charles, de pénétrer jusqu'aux régions habitées par les Touaregs, et de gagner à la civilisation chrétienne, puis à la religion chrétienne, ce peuple de race berbère qu'on disait fier, intelligent et beaucoup moins fanatique que l'Arabe.

Charles de Foucauld avait sûrement entendu parler des Touaregs par Duveyrier, à Paris, à l'époque où il rédigeait les notes de la *Reconnaissance au Maroc;* il vivait parmi les officiers d'Afrique, les gens de l'oasis, les caravaniers, colporteurs de l'histoire et de la légende des tribus; enfin, récemment, il s'était entretenu avec le commandant Laperrine, que hantait le rêve militaire et poétique du grand royaume franc, d'une Afrique renouvelée par le génie de la France, et ils avaient parlé du Hoggar autant que du Tidikelt et de Tombouctou. Partout où l'officier avait souhaité que la France s'établît, civilisatrice dans la paix durable, — que ces causeries, dont rien ne demeure, devaient être belles! — Frère Charles s'était promis de porter la prière et la charité de la nation missionnaire. Laperrine l'avait persuadé; le diaire en porte ce témoignage :

« *Fête de sainte Marie-Madeleine.* — Voyant que, par suite des persécutions religieuses, le R. P. Préfet Apostolique ne peut envoyer aucun prêtre chez les Touaregs, ni au Tidikelt, Touat, Gourara, ni dans la Saoura, Zousfana, j'ai, le 24 juin, écrit à Mgr Guérin, pour lui demander la permission d'aller, — en attendant qu'il puisse y envoyer des prêtres, — m'installer chez les Touaregs, aussi au cœur du pays que possible; j'y prierai, j'y étudierai la langue et traduirai le Saint Évangile, je m'y mettrai en relations avec les Touaregs; j'y vivrai sans clôture. Tous les ans, je remonterai vers le Nord me confesser (1) Chemin faisant, j'administrerai les sacrements dans tous les postes, et je causerai du bon Dieu sur mon passage, avec les indigènes. Je réserve l'autorisation de M. Huvelin...

« *29 juin.* — J'écris au commandant Laperrine, lui com-

(1) « Il y aura deux ans en octobre que je ne me suis confessé. » (Lettre à un ami, 16 mars 1903.)

muniquant ce projet, et lui demandant de m'autoriser à l'exécuter.

« *13 juillet.* — Reçu lettre de M. Huvelin, autorisant.

« *22 juillet.* — Lettre du commandant Laperrine autorisant.

« *1er août.* — Lettre de Mgr Guérin demandant temps pour réfléchir. »

Frère Charles, ermite et missionnaire à la disposition de la Providence, attend que la permission lui soit donnée d'entreprendre. Dans la réponse de ses supérieurs, il verra l'ordre divin. On peut reconnaître en lui, si je ne me trompe, un homme fort avant pénétré de cette doctrine du Père de Caussade, qui écrivait, au XVIIe siècle, dans une œuvre célèbre : « Le moment présent est toujours comme un ambassadeur, qui déclare l'ordre de Dieu. Toute notre science consiste à connaître cet ordre du moment présent. » Assurément, l'imagination ardente d'un Charles de Foucauld rêve, demande, prépare de grands desseins; mais, attentif à chaque plainte, et aussi à chaque nouvelle par où s'exprime le monde où il vit, il est toujours prêt à répondre et à se considérer comme en service commandé. L'été de 1903 lui offre, soudainement, l'occasion de porter les secours de la religion à des Français en péril de mort. Il est le seul prêtre dans ces régions immenses; nos postes n'ont pas d'aumônier; les âmes ont été négligées, bien qu'on attende d'elles la plus haute vertu d'obéissance et de sacrifice. Il n'a pas un instant d'hésitation; il part; il remplit un des grands offices pour lesquels il s'est avancé dans le Sahara. Voici les faits.

Les attaques de convois ou de postes se multipliaient; l'agitation pouvait, d'un moment à l'autre, tourner à la révolte. Les tribus soumises le sont nouvellement. Un grave échec les détacherait de nous. Les forces militaires françaises, disséminées en petits paquets sur de si vastes espaces, ne vont-elles pas, ici ou là, être surprises, enveloppées, contraintes de se rendre : occasion attendue, signal qui mettrait debout, pour nous jeter dehors, tous les cavaliers et tous les piétons du Sahara?

Le 16 juillet, un rezzou de 200 Berâbers, montés sur des méharis, attaquait, à trois heures du matin, un détachement de 50 tirailleurs algériens de la compagnie d'Adrar, qui perdait 22 hommes, et, commandé par un sous-officier, battait en retraite, sans cesser de se défendre. La riposte fut prompte. Neuf jours après, le capitaine Regnault, chef du bureau arabe

de Beni Abbès, parti, aussitôt la nouvelle reçue, avec 45 hommes de son makhzen et 40 méharistes de la compagnie de Timimoun, relevait les traces fraîches du rezzou dans les dunes de Tabelbala, au sud-ouest de Beni Abbès, surprenait les Berâbers auprès du puits de Bou Kheïla, leur tuait 30 combattants, et mettait les autres en fuite.

Bientôt, des entreprises d'une plus grande importance allaient être tentées contre nous et contre les tribus ralliées. On le savait. Les renseignements affluaient de toutes parts. On ignorait seulement quel serait le premier attaqué de nos postes de la Zousfana ou de la Saoura. Serait-ce Beni Ounif? Taghit? Beni Abbès? Frère Charles est informé de ces rumeurs qui courent le désert. Le prêtre et l'ancien officier, tout lui-même s'émeut et demande à servir. Il devine, il calcule que le poste de Taghit est plus menacé que les autres : une compagnie de tirailleurs, une compagnie du bataillon d'Afrique, une soixantaine de cavaliers du makhzen, c'est une bien faible garnison. En outre, le poste est dominé de plusieurs côtés. Il y aura des morts et des blessés ; il y aura du danger. Sûrement le devoir est là. Frère Charles écrit, le 12 août, au capitaine de Susbielle, commandant le bureau arabe de Taghit, lui demandant : « Pouvez-vous m'envoyer chercher? On ne veut pas me laisser partir seul, parce que les routes ne sont pas sûres. » Il est prêt ; il s'attend à quitter Beni Abbès d'un moment à l'autre, et, par précaution, retire le Saint-Sacrement du tabernacle de sa petite chapelle. Tout à coup, les nouvelles cessent d'arriver. Pendant six jours, aucun courrier ne parvient à Beni Abbès.

La grande nuée d'orage est en marche. Une harka, une colonne d'expédition composée de 9 000 personnes, hommes, femmes, enfants, de toutes les fractions des Berâbers, de tous les districts de la région marocaine du Tafilelt, va tomber sur la Zousfana. Elle est commandée par un de nos ennemis les plus décidés, Mouley Mostapha, chérif de Matrara. Elle compte près de 6 000 combattants, dont 500 méharistes; la plupart sont armés de fusils se chargeant par la culasse ; 600 chameaux de bât portent les vivres.

Le capitaine de Susbielle fait mettre en état de défense le village de Taghit, où se réfugient nos protégés de quelques tribus soumises. A une armée d'ennemis, il ne peut opposer que 470 hommes et deux canons de 80 de montagne. Le 17 au

matin, la harka étant signalée, le lieutenant de Ganay sort le premier, à la tête d'un détachement de cavaliers du makhzen, et va reconnaître l'énorme rassemblement qu'il force à se déployer. Les obus mettent le désordre dans les masses marocaines, qui se retirent à l'abri dans les dunes et dans la palmeraie, à 3 kilomètres de Taghit. Mais, le lendemain, la bataille recommence. Le 18, le 19, le 20 août, des assauts furieux sont livrés. Taghit se défend victorieusement; sa petite garnison fait des prodiges, et, merveille qui donnerait du cœur au moins brave, elle est secourue. Une fois de plus, l'esprit de décision des jeunes officiers sahariens se montre et sauve l'honneur et la vie engagée. Le 18, à la première heure du jour, le lieutenant Pointurier arrive d'El Morra, à la tête de sa compagnie montée de la Légion étrangère, qui a parcouru 62 kilomètres dans la nuit; le 20, c'est le lieutenant de Lachaux, qui accourt au canon, et, sous le feu, entre au galop avec ses quarante cavaliers de Beni Abbès, partis d'Igli la veille au soir.

La harka, décimée, lève le camp dès le 21. Elle a 1 200 hommes hors de combat. Elle regagne le Nord-Ouest, emportant les armes et les vêtements de ses morts, au lieu du butin qu'elle s'était promis. Le succès de nos armes était magnifique. « C'est le plus beau fait d'armes de l'Algérie depuis quarante ans ! » dit Frère Charles, dans une lettre à la marquise de Foucauld.

Il se réjouit de la victoire, mais le regret le tourmente de n'avoir pas été là. Parmi les défenseurs de Taghit, 9 sont morts, 21 sont blessés. Et lui, l'aumônier du Sahara, il n'a pu consoler, absoudre, bénir ! Une conscience moins délicate et moins humble ne se serait point inquiétée. N'avait-il pas demandé à partir, parlé aux officiers d'ici, écrit à ceux de là-bas? Sans doute, mais il n'est point en repos. Il faut pouvoir se passer d'escorte. « Des enseignements doivent être tirés par moi des difficultés que j'ai eues à remplir mon devoir, » note-t-il dans son journal. Et aussitôt il prend des résolutions. Désormais, il veut « s'habituer à la marche par le travail manuel, » afin de n'avoir pas besoin de monture; il entend n'être que le plus pauvre des voyageurs; il ira à pied, sans serviteur, et, puisqu'il faut un guide, il est sûr d'en trouver quelqu'un, même aux heures de péril, en redoublant de bonté envers tout le monde.

Le danger s'était seulement écarté, en effet; il n'était pas fini. Les marabouts continuaient de prêcher la guerre sainte, et

les tribus soulevées parcouraient le désert de sable et le désert de pierre. Le 2 septembre, à 32 kilomètres au Nord de Taghit, et au commencement de la grande halte, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, un peloton de la compagnie montée du deuxième étranger, escortant un convoi, fut brusquement attaqué à hauteur d'El Moungar, par une bande de plusieurs centaines de pillards. Ceux-ci, Oulad Djerir, anciens partisans de Bou Amama, après s'être détachés de la harka victorieusement repoussée de Taghit le 20 août, s'étaient embusqués dans la dune, attendant l'occasion de prendre leur revanche. Ils attaquaient le convoi sur un plateau, entre l'oued Zousfana et les grands sables. Les premières décharges des bandits jettent à terre, tués ou blessés, les deux officiers de la compagnie montée, tous les sous-officiers et un grand nombre de soldats. Les survivants se groupent sur un ressaut de terrain, et, sous l'accablante chaleur qui grandit de minute en minute, décident de combattre jusqu'à la mort. Deux spahis, d'un demi-peloton qui complétait l'escorte, peuvent se frayer passage à travers les ennemis, et, au galop de leurs chevaux, courent donner l'alarme à la garnison de Taghit. Une demi-heure après qu'on l'a prévenu, le capitaine de Susbielle sort du poste, emmenant tout son makhzen et des spahis, et se porte, à toute allure, en plein après-midi, au secours de nos soldats encerclés. Il arrive à cinq heures sur le théâtre du combat. Dès qu'ils aperçoivent la poussière que font les cavaliers lancés contre eux, les pillards se débandent et se réfugient dans la dune. Il était temps de secourir les assiégés, réduits à une poignée d'hommes épuisés par la soif. Ils sont là une trentaine, commandés par un blessé, le sergent-fourrier Tisserant, qui a été frappé de deux balles; ils continuent de tirer sur les Marocains disséminés autour d'eux, cachés derrière les moindres accidents de terrain, et de protéger ainsi, outre leur propre vie, quarante-neuf blessés étendus autour d'eux. Un détachement est envoyé au loin pour apporter de l'eau. Tisserant, la tête en sang, mais resté debout, veut remplir tout son office de fourrier. Il va de l'un à l'autre blessé, établit la liste, ramasse les cartouches et les armes tombées à terre, et, avant de quitter le lieu du combat, fait lui-même à haute voix l'appel des morts. Dans la nuit, quarante-neuf blessés sont transportés à Taghit.

Trois jours après, à sept heures du matin, la nouvelle du combat parvient à Beni Abbès. Frère Charles court au bureau

des affaires indigènes; il renouvelle sa demande. Cette fois, elle est accueillie. L'aumônier du Sahara peut se rendre auprès des blessés. On lui donne un burnous, des éperons; un des mokhazeni lui prête un cheval. A la dernière minute, un des assistants essaye de s'opposer à une aventure qu'il estime insensée :

— Comment peut-on permettre au Père de partir sans escorte? Il sera tué en route!

— Je passerai, dit le Père, simplement.

— Il passera, en effet, laissez-le aller! réplique le capitaine du bureau arabe, qui survient à ce moment. Il ne peut pas vous dire cela, mais, lui, il peut traverser sans armes tout le pays soulevé, personne ne portera la main sur lui : il est sacré!

A 10 heures, Frère Charles se met en selle, et part avec le courrier. En chemin, il rencontre deux cavaliers lui apportant une lettre du capitaine de Susbielle qui lui demande de venir immédiatement auprès des blessés. On voyage tout le jour et toute la nuit; on fait, aussi vite que possible, les 120 kilomètres qui séparent Beni Abbès de Taghit, où on arrive vers 9 heures du matin.

A peine descendu de cheval, et sans aucun souci de la fatigue d'une pareille chevauchée, le Père de Foucauld dit d'abord la messe. Puis il demande qu'on le conduise auprès des blessés réunis dans deux chambres de la redoute, et il commence auprès d'eux sa mission d'ami et de prêtre. Il reste des témoins de cet apostolat du Père de Foucauld auprès des blessés de Taghit, et ces témoins m'ont parlé. Pendant les vingt-cinq jours qu'il passa dans la redoute, le Père de Foucauld, auquel on avait donné la chambre d'un des officiers, ne coucha pas une seule nuit dans le lit qui lui était destiné.

Tout son temps, sauf les quelques heures données au sommeil, — et encore pas toutes les nuits, — sauf le temps de sa messe et des repas très rapides, le Père le consacrait aux blessés. Il causait avec chacun d'eux, leur parlait de leur pays, de leur famille, écrivait leurs lettres. Quand il entrait dans une des chambres de l'ambulance, tous les blessés l'appelaient avec un ensemble parfait : « Bonjour, mon Père! » et chacun voulait être le premier à recevoir la visite de l'ami de tous. Ils avaient reconnu l'homme qui aime le soldat et le comprend. Certes, ces légionnaires, pour la plupart, n'avaient pas l'habitude de

converser avec un curé ; la piété n'était pas le trait dominant de leur caractère : mais la douceur, la manière affable et enjouée, le dévouement de ce curé-là, qui leur consacrait tous ses instants, les avaient conquis l'un après l'autre et rapidement. La présence de ce religieux leur était devenue indispensable. Un officier du poste, que j'ai interrogé, m'a dit : « Il est hors de doute que l'influence qu'il exerça sur leur moral fut pour beaucoup dans ce fait singulier : aucun de ces quarante-neuf blessés, dont plusieurs avaient été grièvement atteints, et de plusieurs blessures, ne succomba. Je me souviens d'un certain légionnaire, d'origine allemande, que nous considérions comme un sujet peu recommandable. Il avait eu à El Moungar la poitrine traversée par une balle, et les docteurs l'avaient unanimement condamné. Le Père de Foucauld s'occupa de lui comme du plus gravement blessé et du moins sympathique, c'est-à-dire particulièrement. Reçu d'abord plus que fraîchement, il finit, par sa patience et sa douceur, par se concilier ce pauvre homme, au point que celui-ci le réclamait à chaque instant, et lui racontait l'histoire intime, — pas toujours belle, — d'un vieux soldat d'Afrique. Celui-là même se tira d'affaire, et survécut à sa blessure « mortelle. » Je crois pouvoir affirmer que les quarante-neuf blessés, chacun en son temps, reçurent la communion des mains du Père de Foucauld. »

Une seule fois, Frère Charles quitta ses blessés. Ce fut le 18 septembre. Ce jour-là, accompagné de quelques officiers et sous-officiers, et de deux pelotons du makhzen, il se rendit sur le lieu du combat d'El Moungar, et bénit la tombe des deux officiers et la fosse où avaient été ensevelies les autres victimes du combat d'El Moungar.

Il reprenait le chemin de Beni Abbès le 30 septembre.

Dans les mois qui suivirent, il retourna encore rendre visite à ses convalescents de Taghit. Puis, vers la fin de l'année, il se mit en retraite. Les retraites du Père de Foucauld, on l'a déjà vu, étaient pour lui l'occasion du plus minutieux examen de conscience, et des résolutions les plus nettes. Il écrivit, cette fois, à son directeur, l'abbé Huvelin : « Les trois principales choses dont j'ai à demander pardon à Jésus, pour l'an 1903, sont : sensualité, manque de charité envers le prochain, tiédeur envers le bon Dieu. » Or, il ne mangeait jamais à sa faim, faisait oraison jour et nuit, et ne repoussait aucun de ceux qui

l'importunaient. Mais les parfaits, pour l'avancement, ont besoin de l'humilité.

Une question fort grave occupait son esprit, et, sans doute, dans cette retraite de la fin de 1903, il l'avait étudiée jusqu'au fond, mettant en regard les unes des autres, et par écrit, les raisons pour et les raisons contre.

On se souvient que Frère Charles avait demandé à M. Huvelin, au commandant Laperrine, à Mgr Guérin, chacun ayant un titre particulier à être interrogé, la permission d'aller en reconnaissance dans le Touat et le Tidikelt, de s'établir, éventuellement, parmi les Touaregs, ou ailleurs, sans abandonner tout à fait Beni Abbès, où il reviendrait et ferait des séjours. L'ermite aurait plusieurs hôtelleries dans le désert. La dernière autorisation, celle de « l'évêque du Sahara, » lui était parvenue le 29 août. Quelques jours plus tôt, il avait reçu une lettre du commandant Laperrine, le pressant de se mettre en route, et ajoutant : « Je crois qu'il y a beaucoup de bien à faire, car, si l'on ne peut espérer des conversions tout d'un coup, faire accepter *le dogme*, on peut, par l'exemple et le contact journalier, mettre en évidence *la morale* chrétienne, et la répandre. »

Les combats de Taghit et d'El Moungar ne permirent pas à Frère Charles d'exécuter le projet. Il dut se lancer sur une piste qui n'était pas celle du pays Hoggar. Mais, à la fin de l'année, au moment où il sortait de retraite, la rébellion paraissant calmée, il se demanda de nouveau : où est le devoir? Contrairement à ce que nous serions tentés de croire, l'idée de s'enfoncer plus avant dans le désert ne lui plaisait pas, ou, plus justement, si le voyage, l'aventure, la conquête des âmes, la haute ambition surtout de porter Jésus-Christ parmi les peuplades nouvelles tentaient l'imagination et le grand cœur de l'apôtre, le regret de quitter Beni Abbès le tirait en arrière. Qu'allaient dire ces gens dont il était « adoré, » indigènes ou soldats? Et que deviendrait l'œuvre commencée?

« J'ai une grosse incertitude, au sujet du voyage que j'avais projeté dans le Sud, dans ces oasis du Touat, Tidikelt, qui sont absolument sans prêtre, où nos soldats n'ont jamais la messe, où les musulmans ne voient jamais un ministre de Jésus... Vous vous rappelez qu'ayant reçu les trois autorisations de vous, de Mgr Guérin, des autorités militaires, j'allais partir en septembre, lorsque j'ai été appelé à Taghit auprès des blessés...

Maintenant que le calme semble rétabli, faut-il donner suite à mon projet? Voilà un gros point d'interrogation pour moi. Je sais d'avance que Mgr Guérin me laisse libre, c'est donc à vous que je demande conseil.

« Si Mgr Guérin pouvait et voulait y envoyer un autre prêtre, certainement je n'irais pas, mon devoir, bien clair, serait de rester à Beni Abbès.

« Mais je crois qu'il ne veut y envoyer personne; je crois même qu'il ne peut y envoyer personne.

« Dans ces conditions, ne dois-je pas y aller, y fonder un pied à terre, si je puis dire, dans l'Extrême-Sud, qui me permette d'aller chaque année y passer deux ou trois ou quatre mois, et profiter de ce voyage pour administrer ou au moins offrir les sacrements dans les garnisons, et faire voir la Croix et le Sacré Cœur aux musulmans, en leur parlant un peu de notre sainte religion...?

« Cela m'est, en ce moment, on ne peut plus facile. On m'invite, on m'attend. La nature y répugne à l'excès. Je frissonne, — j'en ai honte, — à la pensée de quitter Beni Abbès, le calme au pied de l'autel, et de me jeter dans les voyages pour lesquels j'ai maintenant une horreur excessive. Si je ne croyais pas, de toutes mes forces, que les mots comme *doux*, *pénible*, *joie*, *sacrifice*, doivent être supprimés de notre dictionnaire, je dirais que je suis un peu triste de m'absenter de Beni Abbès.

« La raison montre aussi bien des inconvénients : laisser vide le tabernacle de Beni Abbès, m'éloigner d'ici où peut-être, (c'est peu probable cependant), il y aura des combats; me dissiper dans ces voyages, qui ne sont pas bons pour l'âme ; ne glorifié-je pas plus Dieu en l'adorant solitaire?

« Malgré ce que la raison oppose, et la nature, je me sens extrêmement et de plus en plus poussé intérieurement à ce voyage.

« Un convoi part pour le Sud le 10 janvier : faut-il le prendre? Faut-il en attendre un autre? Il n'y en aura peut-être pas avant plusieurs mois, et j'ai des raisons de craindre de n'avoir pas alors les mêmes facilités que maintenant.

« Faut-il ne pas partir du tout?

« Mon sentiment, mon avis, bien net, est que je dois partir le 10 janvier.

« Je vous supplie de m'écrire une ligne à ce sujet. *Je vous obéirai.*

« Si je ne reçois rien de vous pour le 10 janvier, je partirai probablement.

« Si je reçois un mot de vous, je ferai ce que vous me direz, quoi que ce soit. »

Le 10 janvier passa. La réponse de M. Huvelin ne vint pas. Le 13, un convoi devait partir pour le Touat et le Tidikelt. Frère Charles, ayant considéré qu'il avait, lui, la possibilité de visiter ces régions, et que « peut-être aucun prêtre ne l'aurait d'ici plusieurs années, » se décide à entreprendre le voyage qui lui coûtait si fort. Il écrit, à la date du 13 janvier 1904 : « Je retire, ce matin, la sainte réserve du tabernacle, et je pars, à huit heures, pour Adrar, capitale du Touat, à pied, avec le catéchumène Paul pour me servir la messe, avec une ânesse portant la chapelle et les provisions, avec l'ânon qui ne porte rien, des sandales neuves et deux paires d'espadrilles. »

Il commençait ainsi une nouvelle phase de sa destinée. Il allait vers ces inconnus, les Touaregs de l'Ahaggar, qui auraient la plus large part de son amitié et de son apostolat, et chez lesquels serait consommé, un jour, son sacrifice. N'avait-il pas écrit à son supérieur le Père Guérin : « Vous demandez si je suis prêt à aller ailleurs qu'à Beni Abbès pour l'extension du Saint Évangile : je suis prêt, pour cela, à aller au bout du monde et à vivre jusqu'au jugement dernier. » N'avait-il pas coutume de dire : « La crainte est le signe du devoir? »

René Bazin.

(A suivre.)

LA RÉFORME
DE
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

II[1]

LE RECRUTEMENT DE L'ÉLITE

Le titre seul que nous venons d'écrire implique une petite révolution dans les esprits. On éprouve le besoin d'une élite. La guerre a fait découvrir que les conducteurs d'hommes avaient parfois du bon ; elle a fait constater l'utilité des chefs, et des inventeurs. Peut-être aussi y a-t-il là un progrès naturel de l'esprit démocratique. Dans un premier stade, il a peur des supériorités ; dans un second, n'en ayant plus peur, il les accepte et même il les réclame. La pédagogie, comme toujours, suit et interprète ces mouvements de l'opinion. Pendant longtemps, nous avons médit des têtes de classes, et des maîtres qui, se laissant aller au pas de ceux qui marchaient le plus vite, négligeaient de vérifier si le reste de la bande les suivait. Et nous n'avions pas tout à fait tort. Car tout est ici question de mesure. La préparation aux épreuves du concours général semblait être la caractéristique de cette méthode. Pour supprimer la préparation, on avait supprimé le concours. Il créait sans doute des gloires factices et éphémères. Mais il provoquait une incomparable émulation. De l'émulation elle-même je

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

m'accuse d'avoir dit du mal. On proposait de lui substituer l'émulation avec soi-même, et l'on dessinait les courbes des progrès individuels. Il y a souvent ainsi, mêlés aux erreurs qu'on commet, de nobles principes et de généreuses illusions, parfois même une part de vérité utile. On se rappelle enfin la campagne contre le surmenage. L'éducation, pendant quelque temps, a banni l'effort, alors qu'elle est surtout un appel à l'effort. Heureusement que la théorie n'est pas toujours passée dans la pratique. Et voici qu'on rétablit, du moins en principe, le concours général. Ce petit fait de l'histoire pédagogique prend une importance de symbole. De menues réformes ont le même sens. La discipline, le travail, sont remis en honneur. On prêche moins l'indulgence aux examens. On désavoue une pédagogie de laisser-faire, qui est à la pédagogie la plus libérale ce que la démagogie est à la démocratie. On parle même d'une aristocratie de l'intelligence, la seule à laquelle on fasse grâce. Mais on fait mieux que lui faire grâce. On veut créer une élite par des procédés nouveaux, plus méthodiques, et on sollicite les candidatures. L'école unique est censée avoir mis tout le monde sur le même pied au départ. Mais la course continue.

LES « NOUVELLES COUCHES » SCOLAIRES

Qu'il faille s'efforcer de maintenir les chances égales, c'est la règle du jeu ; et c'est, dans notre régime démocratique, un article de foi. Donc il faut ouvrir largement les enseignements qui succèdent à l'école unique. Il faut reconnaître que les portes de l'enseignement secondaire restent trop étroites pour ceux qui ne payent pas leur place en entrant. Il y a, à l'heure présente, un enseignement payant, le secondaire, et un enseignement gratuit, le primaire ; donc, ajoute-t-on, un enseignement de riches et un enseignement de pauvres. Une statistique générale portant sur les professions des parents des collégiens et lycéens n'a pas été faite, à notre connaissance, quoiqu'on en ait tous les éléments. Une statistique limitée, dans une petite ville, a donné moins de 10 pour 100 de fils de travailleurs manuels. Cette proportion serait plus faible encore sans doute à Paris et dans les grandes villes. M. Gréard écrivait, en 1880, que les parents des élèves de l'enseignement secondaire, pour

un tiers, vivaient de leurs rentes, pour le reste appartenaient à la classe moyenne. Il suffit d'ailleurs, sans invoquer la statistique, que chacun de nous se rappelle son lycée : on y était bien entre petits bourgeois.

D'où le reproche adressé à l'enseignement secondaire d'être un enseignement de classe. On pourrait le définir, et on l'a fait, non seulement par les matières qu'on y enseigne, mais par la nature de la clientèle qui vient recevoir cet enseignement. Et cela explique certaines défiances dont il est l'objet. L'enfant va naturellement à l'école de sa classe sociale. En envoyant ses enfants au lycée, l'ouvrier a peur de les déclasser. Car on peut se déclasser en montant aussi bien qu'en descendant le long de l'échelle sociale. Il a peur de les placer dans un milieu qui n'est pas le leur, où ils seront comme des étrangers, et d'où ils sortiront plus étrangers encore au milieu paternel auquel ils seront rendus, si bien qu'ils auront à souffrir, pendant et après, de ce déclassement.

Cependant il répugne à tous nos instincts présents que l'éducation dépende de la fortune. En prenant possession de sa charge, le ministre de l'Instruction publique du cabinet Millerand s'exprimait sur ce point en termes émouvants : « Je dois avouer, Messieurs, que cette question me passionne, qu'elle est au premier rang de celles auxquelles j'ai rêvé, en arrivant ici, d'apporter au moins un commencement de solution. Je veux me garder là de toute chimère ; je voudrais seulement que l'enfant ne fût pas entravé dans son développement par l'infortune de sa famille, qu'il pût toujours, quand il en est digne, passer du primaire au secondaire, et du secondaire au supérieur. » Quiconque s'occupe d'enseignement en ce moment, et non seulement les individus, mais les congrès, les ligues, les journaux de toute forme reprennent le même thème. Nous épargnerons au lecteur les énumérations et les citations inutiles. Mais voici une belle formule d'un philosophe. « L'esprit démocratique, écrit M. Lalande, c'est l'esprit qui tend à nous faire devenir aussi pleinement que possible les semblables de « nos semblables. » Est-il sûr que l'éducation fasse tout le possible pour cela? Est-il sûr que l'humanité soit *élevée*, autant qu'elle le devrait, même dans un pays d'enseignement obligatoire? « Nous voyons en l'homme, dit l'auteur d'un livre qui a des allures de pamphlet, mais qui est riche d'idées et

que nous rencontrerons d'autres fois, M. Zoretti, un terrain qui n'a été jusqu'ici que l'objet de défrichements insuffisants. Quand l'exploitation intensive en sera faite, nul doute que la moyenne ne donne des résultats bien supérieurs à ceux d'aujourd'hui. »

Aux arguments tirés de l'idée de justice se mêlent, on le voit, des arguments d'intérêt social. On compare notre méthode actuelle d'exploitation du capital humain (comme on dit dans un langage bien matérialiste) à celle d'un propriétaire qui ne ferait valoir que le dixième de son bien. Il nous faut une utilisation plus complète de toutes nos valeurs, de toutes nos possibilités. On dit encore : à l'entrée des carrières publiques, l'État a le droit de limiter le nombre de places : j'ai besoin de tant d'ingénieurs, de tant d'agrégés, de tant d'officiers. Il n'a jamais le droit de dire : je n'ai besoin que de tant de garçons intelligents. Il doit accepter tous ceux qui se présentent, et même les aller chercher. Notre ennemi d'hier le fait avec sa méthode à lui : neuf cents petits Allemands, désignés d'office par les instituteurs, sont invités et même condamnés à continuer leurs études. Ce qui est mieux, des classes de préparation viennent d'être instituées, au moins à Berlin, pour faciliter le passage du primaire au secondaire. Sans employer la même méthode, l'Angleterre arrive aux mêmes résultats. La population des écoles secondaires anglaises a quintuplé depuis la guerre, par le double effet d'une distribution de bourses plus abondante et de l'enrichissement de la classe ouvrière. La proportion des fils d'ouvriers dans ces écoles dépasse, dit-on, 60 pour 100. Il faut que la bourgeoisie française, elle aussi, en vienne à se dire que les lycées ne sont pas faits pour elle seule.

Toute aristocratie doit se renouveler. Faute de se renouveler, elle s'épuise et se stérilise. Or la bourgeoisie est une aristocratie plus ouverte seulement, et plus propice à ce renouvellement. Il faut donc qu'elle s'y prête. On pourrait dire sans doute qu'il n'y a qu'à laisser faire les choses. Sous la Restauration, les lycées nationaux ne comptaient que dix mille élèves. Par étapes successives, l'enseignement secondaire public a atteint soixante-dix mille élèves, chiffre de l'année 1913. Et il faudrait ajouter la clientèle à peu près égale de l'enseignement secondaire libre. Il y a donc une « démocratisation » automatique,

spontanée de l'enseignement secondaire et de toutes les carrières dont il est le vestibule. Ce n'est pas seulement l'élargissement de la clientèle secondaire qui assure cette « démocratisation, » et le renouvellement des futurs cadres sociaux ; c'est aussi, mais le fait est d'hier, son déplacement. Le rapporteur du Conseil académique de Paris signalait récemment ce changement de clientèle dans certains collèges : les petits bourgeois s'en vont, les fils d'ouvriers prennent les places vides. Ailleurs ce sont les fils de paysans, et l'on assiste à ce phénomène, autrefois inconnu, d'un internat grandissant quand l'externat décroît. Dans le mouvement ascensionnel de tous les prix, on a cru devoir élever aussi le taux de la rétribution scolaire, qui reste bien inférieure au prix de revient. Les conséquences de ces prix nouveaux se font sentir, au moins dans certains établissements : on ne perd pas d'élèves, mais ce ne sont plus les mêmes. Et ce renoncement aux études secondaires, dans des familles où elles étaient une tradition, pourrait inspirer des réflexions mélancoliques.

Ce jeu des lois naturelles ne suffit cependant pas. La bourgeoisie a versé, avec une si noble profusion, son sang pendant la guerre qu'il lui faut un afflux de sang neuf plus large que celui qui résulterait de cette infiltration déjà facilitée par le mouvement des fortunes. A des situations extraordinaires il faut des remèdes extrordinaires. Il faut d'autres méthodes que celles dont le passé se contentait. L'armée, celle de l'industrie et l'autre, réclament, avec une insistance égale, des officiers qui succèdent, dans leurs tâches, à ceux qui sont tombés. Pour avoir trop généreusement sacrifié ses enfants, il faut que la bourgeoisie sacrifie maintenant ce qu'on appelle ses privilèges. Elle ne suffit plus aux remplacements nécessaires. L'élite, si elle existait autrefois, est à refaire.

THÉORIE DE L'ÉTAPE

Vaine tentative, nous objecte-t-on dès le principe ; une élite ne se crée pas à volonté, ni par des moyens artificiels. La nature humaine, comme toute nature, a ses lois qui ne se laissent pas forcer et que la générosité de nos doctrines n'attendrit pas. Une de ces lois n'est-elle pas celle qui est connue sous le nom de théorie de l' « étape? » Un roman célèbre l'a illustrée. On ne

sort pas d'un seul coup de la condition de ses ancêtres. Il faut au moins qu'une génération intermédiaire prépare les voies et serve d'échelon. Autrement, l'ascension trop rapide est expiée par un défaut permanent d'accommodation, quand elle ne l'est pas par des chutes effroyables. On sait qu'un brusque changement d'atmosphère amène des troubles physiologiques. Il en est de même dans l'ordre moral. Il faut s'être donné la peine de grimper lentement. Il faut au génie en formation une « maturation par la durée, » selon une expression chère à M. Bourget. Dans notre Université où tant de maîtres ont une origine modeste, et où la montée due à l'effort personnel est presque la règle, on a pu observer cependant que les plus heureux de ces efforts ont eu des antécédents dans les générations qui ont précédé la réussite définitive. Les confidences des maîtres les plus illustres nous révèlent ces mérites qui n'ont pas vu le jour, et ces existences cachées qu'un rayon de gloire rétrospectif vient tardivement atteindre, parce que ceux, qui les ont vécues, ont ménagé et comme placé à terme toutes les virtualités intellectuelles et morales qui étaient en eux, pour qu'elles s'épanouissent plus sûrement après eux. On se rappelle l'émouvante piété avec laquelle Pasteur faisait l'hommage de son génie à ceux qui ne lui avaient pas seulement donné la vie. Quel intérêt, dit M. Bourget, y eût-il eu à ce que le grand-père ou le père de Pasteur fussent arrachés à l'humble condition au-dessus de laquelle ils étaient déjà? Cette mise en valeur, dont on n'eût pu dire qu'elle était précipitée, n'en eût pas moins compromis peut-être l'action fécondante de la durée, l'évolution plus lente requise par la grandeur du génie qui devait naître.

A quoi on pourrait répondre sans doute qu'il ne faut cependant pas attendre indéfiniment, et que c'est une faute égale de moissonner trop tôt, ou trop tard. Le génie trouve toujours sa voie, soit. Mais, dans l'attente le plus souvent vaine de ces miracles du génie, on risquerait de laisser se perdre des valeurs plus modestes, mais heureusement plus fréquentes, nécessaires au renouvellement désirable de l'élite sociale. La loi de l'étape n'est pas une loi d'immobilité. Elle nous apprend seulement, dans la mesure où elle est vraie, que les choses sont moins simples qu'on ne croit, et que le progrès souvent s'accomplit en plusieurs temps.

Plus décourageant que M. Bourget, son maître Taine soumet

à la même loi l'honnêteté, comme l'intelligence; et c'est plus d'une étape, semble-t-il, qu'il exige. Dans une lettre que publiait récemment cette Revue, il écrivait : « Un homme né dans l'aisance, héritier de trois ou quatre générations honnêtes, laborieuses et rangées, a plus de chances d'être probe, délicat et instruit; l'honneur et l'esprit sont toujours plus ou moins des plantes de serre. » Et il ajoutait que cette doctrine, si elle est aristocratique, est expérimentale. Taine exagère. Il y a de la probité en dehors des serres, il y a une probité de plein air; et on fait dire vraiment trop de choses à la science. — Il faut cependant prêter l'oreille; car entre ce qu'elle dit et ce qu'on lui fait dire, la distinction n'est pas toujours facile à faire.

Or une autre loi de toute évolution semble bien être que la rapidité de cette évolution est en raison inverse du chemin qu'elle parcourra et comme de l'avenir qui s'ouvre à elle. Les enfants des hommes ont une éducation plus lente que les enfants des animaux. Et, parmi les races humaines, celles-là ont le développement le plus tardif qui vont le plus loin. Les petits nègres font souvent l'effet d'être plus intelligents que les petits blancs du même âge. Mais ceux-ci prendront bientôt leur revanche. Entre les enfants d'une même race, la même loi joue. Rien de plus trompeur dès lors que les premiers signes d'après lesquels on voudrait faire une sélection des intelligences. Il en est sans doute qui seront toujours les premiers, ou toujours les derniers. Mais, dans d'autres cas, il y a interversion des rangs en cours de route. Ceux qui sont partis d'un pas trop rapide se sont essoufflés, et ont mangé en herbe leur petit capital intellectuel; les autres, plus ménagers de leurs forces, vont plus loin. Tous les professeurs connaissent ces histoires de petits prodiges vite surmenés; tous ont connu des élèves qui, à l'âge de la puberté par exemple, se révèlent et prennent une avance jusqu'alors inespérée. Pasteur, puisque la psychologie des grands hommes est toujours sollicitée par cet exemple, Pasteur enfant était un élève ordinaire. On voit dès lors à quelles méprises s'expose un recrutement administratif des meilleurs. Les règles administratives et les lois de la nature auront toujours de la peine à s'entendre.

Il y a une antinomie plus profonde, antinomie entre notre conception individualiste de la justice et la nature qui n'est pas individualiste du tout, et dont la justice distributive, si justice

il y a, lie par une invincible solidarité les familles, les nations et tous les groupements humains. M. Fouillée a cruellement raillé, dans ses conséquences et ses conceptions pédagogiques, ce qu'il appelle une démocratie sociale mal entendue. « Elle veut, dit-il, le système de la table rase. Elle voudrait, sous prétexte d'égalité, faire recommencer chaque génération *ab ovo*. Il n'y aurait qu'un moyen : prendre tous les enfants nouveau-nés, les arracher à leurs parents, les distribuer au hasard aux quatre coins de l'horizon, leur donner le même enseignement.... après quoi on les ferait tous concourir. » On créerait ainsi une aristocratie de mérite toute viagère. Et tout serait à recommencer à chaque génération. Encore ne peut-on aller au bout du système. Car nous naissons Français au lieu de naître Esquimaux, et cela constitue une chance, partant une injustice. Et M. Fouillée se demande si le véritable intérêt social commande ainsi de vouloir les supériorités éphémères, au lieu de les fixer, et de les rendre plus productives, en vertu de cette fixité même. — Nous invoquions déjà l'intérêt social, il y a quelques instants. Mais il parlait alors un langage différent de celui que M. Fouillée a cru entendre. Où est le véritable intérêt? Où est aussi la vraie justice?

Individu et société, l'histoire de la philosophie sociale est pleine de l'opposition de ces deux termes, cependant solidaires. Il n'y a pas de société sans individu, et aussi, ajoute-t-on avec autant de vérité, sinon autant d'évidence, pas d'individu sans société. Mais, selon que l'on fait pencher la balance, en attachant plus de prix à l'indépendance et à la valeur de l'individu, ou à la solidité des groupes qui l'encadrent, on rompt un difficile équilibre, et on entre dans un interminable débat. L'humanité rompt l'accord des lois qui la régissent en réfléchissant sur elles. Ce mot de loi lui-même est ambigu. « La loi morale est aussi loi naturelle, » dit M. Fouillée. Mais on peut dire, avec une égale vraisemblance, que la loi morale a pour raison d'être de se dresser contre la loi naturelle et de faire émerger la société de la nature. Et la difficulté se complique encore de ce que, dans les lois naturelles, il y a des éléments tout pénétrés de moralité. La famille, par exemple, est-elle d'ordre naturel ou d'ordre moral, ou de l'un et de l'autre à la fois ? En tout cas, il n'y a pas d'individualiste qui n'accepte au moins de voir ses fils hériter de ses vertus et de ses talents. C'est que le cœur a ses

raisons plus puissantes que tout esprit de système et le plus souvent mieux fondées. C'est que certains problèmes tiennent à un verbalisme abstrait. Et dans la pratique, heureusement, bien des contradictions se résolvent et s'harmonisent.

LA SÉLECTION ARTIFICIELLE DES INTELLIGENCES

Revenons à des questions plus terre à terre, quoique entre elles et celles qui viennent de surgir devant nous il y ait un lien certain. Il y a de la morale et de la métaphysique partout, disait Leibniz. Il y en a encore plus dans tout ce qui touche à l'éducation. Nous venons de voir que la sélection artificiellement opérée des esprits se heurte à des complexités redoutables, non point dirimantes cependant. On doit tout au moins aider à naître cette élite dont des lois naturelles plus fortes que nous ralentissent peut-être, mais aussi protègent l'éclosion. Que faisons-nous jusqu'ici ? Nous donnons des bourses. Le régime des bourses est très attaqué. D'abord il y en a trop peu. Le crédit des bourses, jusqu'au budget de 1920 exclusivement, permettait d'entretenir cinq à six mille boursiers, guère plus de 5 à 6 pour 100 du nombre total des élèves. Ce crédit a été doublé l'an dernier, mais reste insuffisant. Dans de bonnes intentions, et pour faire participer un plus grand nombre d'élèves aux bienfaits de l'État, on a pris l'habitude de fragmenter les bourses. On se réserve de donner, en cours d'études, ce qu'on appelle des promotions de bourses aux plus méritants, si bien que ceux-ci arrivent à achever leur scolarité avec des bourses entières. Tout cela se justifie. On tient compte aussi des mérites et des services des parents, en même temps que de leur état de fortune et du nombre de leurs enfants. De sorte que la bourse semble faite pour ceux dont les parents ont déjà quelques ressources, ont déjà, par leurs propres forces, escaladé les premiers degrés de l'échelle sociale, et comme franchi la première étape. Aide-toi, l'État t'aidera, semble-t-on dire. Et tout cela se justifie encore. Et il est curieux que cette pratique se trouve d'accord, sans l'avoir cherché, avec la doctrine à laquelle le nom de M. Bourget est attaché.

Mais il est incontestable que les bourses deviennent ainsi inaccessibles pour beaucoup. Être candidat à une bourse, c'est être candidat à une dépense, et on demande aux parents l'enga-

gement de parfaire les insuffisantes générosités de l'État. Le résultat, le voici : le rapport de M. Viviani sur le budget de 1911 établit le pourcentage suivant des boursiers, d'après la profession des parents :

Professeurs et instituteurs : 17,54 pour 100;
Officiers, sous-officiers : 14,43 pour 100;
Fonctionnaires : 19,54 pour 100;
Employés : 21,39 pour 100;
Carrières libérales, magistrature : 6,65 pour 100;
Cultivateurs et petits propriétaires : 6,19 pour 100.
Artisans et ouvriers : 14,15 pour 100.

Sur un peu moins de 400 000 élèves qui sortent chaque année de l'école primaire, il y a un peu plus de 400 boursiers, à peine plus d'un pour mille. On cite une Académie où, une année donnée, il n'y a pas eu un boursier d'origine primaire. « Voilà comment, dit un député, la République démocratique ouvre les portes des lycées aux enfants du peuple. »

Et pour ceux qui les franchissent, que de difficultés encore! C'est un luxe d'avoir un enfant au lycée. D'abord cet enfant ne rapporte pas, et les parents auraient peut-être besoin de son gain. Puis, quel que soit le taux de la bourse, il coûte. Il y a les accessoires, les livres, les cahiers; il y a surtout la contagion d'un milieu plus riche, de camarades mieux vêtus, et qui ont sans cesse le porte-monnaie ouvert. M. Zoretti, que nous avons déjà cité, décrit avec âpreté et quelque exagération, croyons-nous, les souffrances des boursiers. Mais c'est déjà trop qu'il y ait une part de vérité dans le tableau qu'il trace. Nous dirons plus loin que le sort des boursiers serait bien adouci, s'ils étaient plus. Car on ne se plaint le plus souvent qu'en se comparant. — Ainsi les bourses, telles qu'elles existent, ne répondent pas aux exigences présentes. Il faut chercher autre chose.

La solution serait-elle la gratuité complète de l'enseignement secondaire? L'enseignement primaire est gratuit. L'enseignement supérieur l'est presque : on y paie les examens et les diplômes sans doute; mais les droits d'inscription sont encore à 120 francs par an. L'enseignement secondaire payant apparaît donc comme une anomalie. Il semble faire exprès pour se réserver aux riches et appeler ainsi les critiques. Mais, quoique les élèves de chaque lycée soient, nous l'avons dit, loin

de payer ce qu'il coûte, il coûterait bien plus cher encore le jour où l'article « recettes sur les familles » disparaîtrait de son budget. Ce sont mesures sur lesquelles on ne peut pas revenir, une fois prises. On l'a vu pour l'enseignement primaire, même supérieur. Il faut donc hésiter avant d'engager des dépenses qui ne feraient qu'aller croissant. Car les lycées se mettraient peut-être à avoir trop de succès.

Puis la gratuité n'apporterait qu'une partie de la solution. Il resterait un triage des élèves à faire. Personne ne demande en effet que tout enfant sortant de l'école primaire entre de droit au lycée. S'en rapporter à la discrétion des parents serait imprudent, et le crible du C. E. P. qu'on propose en laisserait passer encore un nombre excessif. L'enseignement secondaire perd son caractère, s'il cesse d'être un enseignement à clientèle limitée. Mais on ne veut plus que seule la fortune crée la limite et détermine cette clientèle.

Pour résoudre ce problème peu aisé, un projet de loi a été déposé par MM. Rameil et Laval. Sous le nom de projet Rameil-Laval, il est l'objet des discussions ardentes de toute la presse pédagogique. En voici les principales lignes :

A la fin de l'année scolaire où il a accompli sa douzième année, tout élève, garçon ou fille, d'un établissement d'instruction, public ou privé, est tenu de passer un examen d'accession au second degré de l'enseignement...

La liste des élèves soumis à cet examen devra chaque année être dressée d'office par le maire de la commune, comme la liste du conseil de revision...

A noter, comme élément de cet examen,

des épreuves de psychologie expérimentale, ayant pour but l'appréciation aussi exacte que possible des aptitudes...

Tout élève reçu à cet examen recevra le titre d'*élève de mérite*...

Entre ces élèves de mérite, une première classification sera faite suivant la fortune de la famille, et les distinguera entre élèves de mérite payants, et élèves de mérite boursiers.

Les élèves de mérite boursiers n'entrent pas nécessairement au lycée, mais, selon les aptitudes, les vœux des familles, et aussi « les besoins sociaux du moment, » peuvent être affectés à l'enseignement primaire supérieur ou à l'enseignement tech-

nique. A la fin de chaque année, un examen fait conserver ou perdre le titre d'élève de mérite. Simple affaire de titre pour les élèves payants, mais, pour les boursiers, c'est la bourse qu'ils perdent avec le titre. Enfin, après les études du second degré, la bourse peut suivre ceux qui entrent dans l'enseignement supérieur.

Noblesse de l'inspiration, clarté de l'ordonnance, et relative facilité d'application, tels sont les mérites incontestables de ce projet. Et il serait injuste, avant d'entrer dans la discussion, de ne pas commencer par les saluer. Mais ils ne vont pas jusqu'à nous aveugler sur ce qu'il a d'inquiétant et, au fond, de tyrannique. Notre première inquiétude vient d'un appel excessif fait vers les carrières intellectuelles, et d'une sorte de désertion organisée au détriment de métiers dans lesquels l'intelligence trouve cependant moyen de s'exercer. Le triage des aptitudes et la considération des « besoins sociaux » n'empêcheront pas des préférences trop sollicitées. Pour former une élite, on décapitera les élites diverses qui sont l'honneur de chaque profession, des manuelles comme des autres. Il y a, à l'heure qu'il est, une élite ouvrière, une élite paysanne et, pour qui sait juger les gens autrement que par leur orthographe, il y a des qualités de finesse, de bon sens, des qualités morales enfin dans ces élites qui ne craignent aucune comparaison. Entre le paysan que ses succès scolaires ont mué en fonctionnaire, et le paysan fidèle à sa terre, qui l'aime et se fait comme aimer d'elle, puisqu'elle paie son effort et lui rend ce qu'il met en elle de sueurs, d'intelligence et de vertu, quel est l'échantillon d'humanité vraiment supérieur? Et nous pensons tout d'abord à la terre, parce que c'est elle que l'on risque surtout de priver des bras nécessaires. Mais ailleurs aussi on a besoin de bras intelligents. Entre autres agents, l'hérédité contribua toujours à créer cette aristocratie de chaque métier. Le fils n'est pas rivé au métier paternel, sans doute. Quelles chances n'abdique-t-il pas le plus souvent cependant en renonçant à une expérience, à une tradition acquises et, de la part des autres, à la confiance, aux habitudes prises, à tout ce dont on hérite en même temps que du sang et du nom? Les mots d'aristocratie et de tradition, même entendus ainsi, font-ils peur? Il serait, en tout cas, du meilleur esprit démocratique, comme les anciens voyaient des dieux partout, de savoir découvrir dans toutes les

tâches une vraie noblesse, quand elles sont bien remplies.

Il nous semblait que, dans ces derniers temps, autour de chaque métier, comme cela est arrivé pour chaque province, une littérature tendait à se constituer, qui y insère de la pensée, et en dégage la poésie qu'il contient. Notre littérature classique ignore les métiers. Il y a là un champ nouveau ouvert pour des *Géorgiques* aussi nombreuses qu'il y a de professions diverses, et que quelques hommes de lettres ont commencé d'explorer. Cette littérature, au lieu de détacher de la vie journalière, devrait y attacher. L'histoire du métier, de même, en enrichissant l'histoire générale, viendrait fortifier l'esprit corporatif et l'honneur professionnel. En Amérique, et ailleurs sans doute, on a fondé des « revues d'usines, » propres à chaque usine, où sa vie se reflète et prend conscience d'elle-même, revues grâce auxquelles plus d'intelligence se mèle à la pratique quotidienne. Mettre l'intelligence dans le métier, au lieu de laisser croire qu'elle a son domaine nécessaire en dehors de lui, qu'il y a incompatibilité entre elle et lui, n'est-ce pas là l'avenir véritable? N'y a-t-il pas des progrès à réaliser d'après cette méthode, en vivifiant ainsi les diverses élites dont nous parlions, et en leur conférant cette dignité qui consiste à être content de ce qu'on fait?

Au lieu de cela, ne va-t-on pas, je ne dis pas les décourager, mais les empêcher de naître? Cet examen, que l'on met à l'entrée de l'adolescence, condamne à une médiocrité sans appel ceux qui ne l'ont pas subi avec succès. Ils seront toute leur vie les « refusés, » et le ressort sera affaibli en eux qui rend possible ces revanches dont notre société moins scientifiquement organisée nous donne le réconfortant spectacle. Et c'est à douze ans que cette partie redoutable sera jouée, alors que les diagnostics sont si incertains et les possibilités d'erreur si nombreuses. Pour avoir une élite recrutée et brevetée d'après une méthode nouvelle, nous aurons non seulement décapité, comme nous le disions, mais étouffé dans l'œuf les élites.

Il n'est pas sûr d'ailleurs que le tort fait aux uns soit compensé par le service rendu aux autres, et que, pour les gagnants de l'examen, tout soit bénéfice. Mettons d'abord les choses au mieux, et supposons qu'ils aillent jusqu'au bout des études entreprises. Mais, après les études, il faut faire autre chose. Les bourses les suivront dans l'enseignement supérieur, et cela est

excellent; mais après encore? S'il s'agit d'entrer dans l'enseignement ou dans l'armée, les portes seront ouvertes au mérite pauvre; elles le sont déjà. Mais en dehors de ces carrières et des autres carrières d'État, auxquelles nous avons peut-être le tort de penser exclusivement, combien d'autres, d'ailleurs déjà trop remplies, demandent, avec des diplômes, une mise de fonds? Pour d'autres encore, telles celles d'avocat et de médecin, le succès se fait d'ordinaire attendre; et il faut vivre pendant cette attente. L'institution scolaire rêvée ne tient pas assez compte de l'organisation sociale. Cette organisation est-elle foncièrement injuste d'ailleurs, et n'est-ce pas une forme de la justice aussi que celle qui paye aux enfants, par des facilités offertes à leurs débuts, la dette prolongée de la société envers des parents qui l'ont bien servie? Quoi qu'il en soit, comme le rappelait M. Fouillée, la société et la vie ne commencent pas à chaque génération. Et ceux qui, parce qu'ils ont réussi à un examen, croient que rien d'autre ne compte, et que tout leur est dû, se heurtent à des ripostes décevantes de cette vie. Craignons de multiplier outre mesure le nombre de ces déceptions et de ces diplômes sans emploi.

Parlons maintenant de ceux qui restent en route et que l'une des sélections successives élimine. Ils ont tenté de s'élever; ils retombent. Ils seront pour la vie des ratés et des mécontents. Ils s'en prendront à la société qui n'avait qu'à les laisser où ils étaient. Et ils n'auront pas tout à fait tort; car le coupable est le représentant de la société, le premier examinateur qui s'est trompé sur leur compte et les a engagés dans une voie qui n'était pas la leur. Mais ce n'est pas celui-là qu'ils trouveront injuste. Ils seront reçus sans bienveillance dans le milieu où ils rentreront, ferme ou usine; ils y apporteront les regrets d'un autre avenir entrevu et reprendront péniblement les habitudes perdues. Sous le régime de la liberté, de pareils mécomptes se produisent déjà. Mais, outre que ce régime tire de lui-même des adoucissements, au moins l'État n'a-t-il pas mêlé sa responsabilité à tant de destinées, n'a-t-il pas de ses propres mains monté une machine à fabriquer de la souffrance humaine. Cette sélection progressive serait un supplice pour l'enfance, si légère qu'on la suppose, puisqu'elle la ferait vivre sous l'épée de Damoclès d'examens sans cesse renouvelés. Nous avons écrit ailleurs que l'examen était une maladie nationale. Mais chaque

maladie a son âge. Épargnons celle-là à l'enfance, surtout si un premier succès ne doit pas vacciner, et si cela est toujours à recommencer.

Pour les élèves payants, nous l'avons vu, ils peuvent être déchus du titre honorifique d'élèves de mérite, mais on continue de les tolérer. On ne les élimine pas, on les dégrade. Admettons que cette note d'indignité soit supportée avec une indifférence résignée, quoiqu'il soit d'une mauvaise pédagogie de faire naître l'habitude de cette résignation. La porte reste ouverte à des revisions de jugement que l'évolution irrégulière de l'intelligence enfantine permet toujours d'espérer. Et c'est parce qu'on les espère que, dans l'état actuel, les examens de passage laissent passer à peu près tout le monde. En théorie, on les réclame implacables; en fait, ils restent bénins. Rien de changé donc pour ces élèves, si l'on s'en tient aux termes du projet de loi Rameil-Laval.

Mais les commentateurs du projet poussent la logique plus loin. Pour eux l'« élimination des inaptes » est le corollaire de la sélection des aptitudes. Pourquoi ce privilège fait à la richesse, privilège d'autant plus abusif qu'aucun élève, même payant, ne paye ce qu'il coûte, et que l'État se trouve ainsi subventionner les indignes et les incapables? Le docteur Toulouse expulse donc les « cancres riches » qui encombrent l'enseignement secondaire, et alourdissent les classes au détriment de camarades mieux doués et plus laborieux. Alors ils iront vers l'enseignement libre? Mais comme, une fois lancé dans une voie, on ne peut s'arrêter, et qu'il se trouve toujours des esprits absolus qui exigent qu'on aille jusqu'au bout d'un système, on a demandé, (un renvoi est ici nécessaire pour donner l'authenticité voulue à ce vœu, qui d'ailleurs devait tôt ou tard être formulé parce qu'il est dans la logique des théories que nous discutons) (1), on a demandé que soit créé un certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire, qui serait délivré par un jury départemental, et dont la production serait exigée de tout candidat au baccalauréat. C'est un petit baccalauréat à douze ans, avant le grand et le vrai. Entrez dans l'enseignement libre, sans ce « laissez passer, » si vous voulez. On vous retrouvera à la sortie. De quelque valeur que vous fassiez preuve alors, vous n'avez

(1) Bulletin trimestriel de l'Association amicale des censeurs de lycées. Août 1920, p. 5.

pas le droit de l'avoir acquise, si l'on ne vous y a pas autorisé. Vous n'aviez pas le droit de commencer vos études; donc elles sont non avenues. — Que deviennent la liberté et le bon sens dans tout cela?

Tel est en effet le malaise que nous ne cessons d'éprouver, et qui nous défend contre tout ce que cet effort pour extraire l'élite du peuple a de séduisant et de généreux : la méthode est trop artificielle et trop autoritaire. Il faut aider la nature, puisque la sélection naturelle donne des résultats insuffisants, mais faut-il la brusquer et la contraindre, et tenir si peu de compte de ses lois à elle, et des surprises d'une évolution qui en ménage tant aux psychologues de l'enfance les mieux informés et les plus pénétrants? J'admire et je redoute ces juges infaillibles des intelligences enfantines dont les jugements, même quand ils sont fondés pour aujourd'hui, risquent de ne pas l'être pour demain. Ils n'ont donc jamais été examinateurs ceux qui ont tant de confiance dans les examens. Laissez au moins subsister la soupape de la liberté, laissez aux parents des responsabilités trop lourdes pour l'État. Ouvrez vos portes, mais ne les fermez jamais. Il resterait encore que cette conscription de l'enfance, comme on l'a dit, (et la comparaison avec un conseil de revision est dans le projet de loi même, cependant plus discret et plus modéré que les gloses et les amendements déjà annoncés,) a quelque chose de vraiment intolérable. La guerre nous a habitués aux méthodes militaires. Mais quand nous aurons repris notre tempérament du temps de paix, il nous en coûtera d'amener nos enfants, à douze ans, devant une commission qui les reconnaîtra « bons pour le service, » ce nouveau service obligatoire, l'étude, que l'amour-propre flatté et l'ambition feront accepter sans doute, ou bien les renverra avec cette estampille ineffaçable : inaptes, et, — déjà! — réformés. Ces risques ne sont-ils pas les risques courants de l'examen des bourses? Oui, mais, à cet examen se présente qui veut. Tout est là.

Il n'est pas jusqu'aux procédés d'expertise au moyen desquels on se propose de vérifier les aptitudes de nos enfants qui ne nous inspirent une défiance supplémentaire. Un psychologue français, M. Binet, a imaginé, il y a quelques années, des épreuves qui substituent à l'appréciation personnelle d'un maître une sorte de mesure mathématique de telle ou telle faculté intellectuelle. La mémoire se prête en particulier à ce

genre d'expérience, et on peut en imaginer un grand nombre, selon qu'il s'agit des qualités diverses de la mémoire : la fidélité du souvenir, la promptitude à apprendre, ou encore ce que Binet appelle la faculté de préhension, c'est-à-dire le nombre de souvenirs pouvant être acquis dans un temps donné. On varie encore les expériences, selon qu'il s'agit de la mémoire des chiffres, des lettres, des mots, des dimensions, des sensations diverses. Même dans la complication subtile de nos mémoires cependant il y a quelque chose qui échappe à la mensuration. Et en général les « tests » de Binet, élégante invention française dont nous nous garderons de médire, sont surtout applicables à ce qu'il y a d'un peu gros dans l'intellect humain. Binet ne tarit pas lui-même d'ailleurs sur les précautions à prendre. Les supériorités, même en herbe, ne se laisseront atteindre que rarement par ces procédés d'investigation. Mais ils serviront utilement à répartir les débutants dans les classes de nos écoles, et à calculer, avec une approximation suffisante, le nombre de degrés à franchir d'une classe à l'autre. Ils feront de même merveille dans la psychologie des anormaux.

Il faut dire quelque chose d'analogue des procédés empruntés à la psycho-physiologie. Récemment, par exemple, un journal pédagogique célébrait un diagnostic pneumogastrique du mensonge : les courbes de la respiration changeraient d'une façon très nette, selon que l'on est véridique ou que l'on ment. Il ne faut jamais dire : non, à la science, ni même à la recherche. Mais il ne faut pas non plus, quand il s'agit de cet objet d'expérience délicat et ondoyant qu'est l'âme humaine, croire, au premier indice, qu'on a découvert une des lois qui la régissent, et tirer hâtivement des conclusions judiciaires ou pédagogiques d'inventions peut-être sans lendemain. Ajoutons que le domaine de cette jeune science semble se limiter, pour l'instant du moins, à la sensibilité et à la motilité. L'intelligence reste provisoirement en dehors. Or, c'est de la sélection des intelligences qu'il s'agit.

On a imaginé d'autres moyens presque mécaniques pour cette sélection, et pour la découverte de ceux qu'on appelle les surnormaux, afin de les mettre à part et de leur faire subir un entraînement qui accentue encore leur supériorité. Il y a des épreuves ingénieuses et amusantes parmi celles auxquelles on soumet les enfants. L'épreuve des conjonctions : on remet

aux candidats une feuille sur laquelle est imprimée une histoire. Mais le texte comprend des blancs : c'est la place des conjonctions, place que les enfants doivent remplir. Nous faisions autrefois un exercice d'esprit analogue avant de commencer un thème grec; nous cherchions la place d'enclitiques et de conjonctions nécessaires au grec là même où le français n'en met pas. Et, dans le thème grec, ce travail préalable opéré sur le texte français n'était pas ce qu'il y avait de moins utile. — L'épreuve des trois mots : avec trois mots donnés, le candidat doit composer autant de phrases différentes qu'il peut. De multiples épreuves de ce genre et un questionnaire abondant aboutissent à la constitution d'un « psychogramme; » le mot a été inventé. Épreuves intéressantes en elles-mêmes, et qui n'ont d'ailleurs rien d'absolument nouveau, mais recherche d'une précision impossible, effort vain vers un type d'examen automatique. Cette documentation peut aider l'examinateur et lui servir de travail d'approche. Elle ne peut se substituer à lui. Un esprit seul peut juger un esprit. — D'ailleurs, l'idée même des écoles de surnormaux est des plus contestables : exaltation de la vanité chez les uns, et découragement semé chez les autres, sans parler des risques de maldonne et des déceptions qui s'ensuivent. Ces précoces écoles de caporaux ne nous disent rien qui vaille. — Mais cela se passe en Allemagne.

L' « orientation professionnelle » est chose française, et c'est chose excellente, là où jusqu'ici on la pratique. Mais ce succès même doit nous mettre en garde contre des abus possibles de la méthode. En étudiant les aptitudes physiologiques des mutilés, et aussi leurs inaptitudes, au moyen d'instruments habilement combinés (plancher dynamométrique, varlope enregistreuse, lime idéographique, etc.), le professeur Amar, des Arts et Métiers, et d'autres, à son exemple, ont épargné à ces mutilés bien des écoles. Des chambres de métiers ont de même orienté des apprentis vers telle ou telle profession, d'après l'observation de leur nature physique, intellectuelle et morale. Les initiatives sont venues ici de Strasbourg et de Bordeaux. A l'Institut J.-J. Rousseau de Genève, il existe de même un cabinet d'orientation professionnelle, sorte de cabinet de consultation psycho-physiologique. Comprenez bien le service qu'on veut nous rendre. « La chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix du métier, » a dit Pascal. Ce choix, au lieu d'être dicté par des préférences mal

informées, et de se faire au hasard des caprices, sera le résultat d'un examen objectif, fait par d'autres, des moyens de tout ordre qu'ils constatent en nous. La vocation sera ramenée à une équation entre les exigences d'une profession et nos capacités.

Cela est parfait quand il s'agit de quelque chose de physique de part et d'autre. Nos facultés intellectuelles et morales se laissent moins aisément mettre en équation. De plus, nous avons besoin sans doute de toutes sortes d'informations même sur nous-mêmes, et nous devons les prendre; mais une vocation imposée risquera toujours de nous déplaire. Ce mot de vocation signifie, en effet, l'appel obscur, mais souvent divinateur de forces inconscientes. Il y a là quelque chose qui échappera toujours au meilleur observateur en psychologie. En supprimant le risque dans le choix du métier, on supprimerait le courage d'oser, d'entreprendre, celui de violenter enfin une nature ingrate. L'homme peut dépasser ce que l'enfant laissait prévoir, parce qu'il a su s'adapter et ajouter sa propre volonté aux données initiales du problème de sa destinée. Tout nous ramène à la même conclusion : ne ligotez pas, sous prétexte de protéger. Ne transformez pas les lisières en liens. Car rien ne vaut la liberté.

CONCLUSION

Mais notre conclusion sera-t-elle seulement négative, et nous bornerons-nous à dire qu'il n'y a rien à faire, parce qu'à tout ce qu'on a jusqu'ici proposé de faire nous trouvons d'insurmontables difficultés? Il y a deux dangers égaux : faire des sottises pour faire quelque chose, et ne rien faire de peur de faire des sottises. Rappelons le but à atteindre : renforcer l'élite et la dégager en la tirant du peuple. « Enseigne-nous que tout vient du peuple, disait Renan à la déesse de l'Acropole,... apprends-nous l'art d'extraire le diamant des foules impures. » Cet art se ramène-t-il à une conscription brutale? Nous ne le croyons pas; nous préférons la méthode de l'engagement volontaire, mais largement stimulé. Appelez les boursiers élèves de mérite, comme on l'a proposé. Il y a déjà des bourses dites bourses de mérite dans le régime actuel. Quelquefois les mots ont de l'importance, et quelques-uns emportent comme un discrédit avec

eux. Qu'une bourse entière soit donnée, dès le principe, à qui en a besoin. Que jamais l'impossibilité matérielle de payer les études ne soit un empêchement à l'étude. Il est douloureux qu'un élève de l'École centrale ait récemment dû démissionner, faute des ressources nécessaires à sa subsistance. Que donc les bourses suivent l'élève devenu étudiant dans l'enseignement supérieur. Que des comités de patronage le protègent ensuite (cette précaution est venue à la pensée, au cœur de quelques-uns) contre les conséquences d'échecs toujours possibles. Que les parents, privés des bras de leurs fils, et de tout ce qu'ils apporteraient aux dépenses du foyer, soient, lorsqu'il est nécessaire, dédommagés. La municipalité du Havre vient de donner le généreux exemple de voter 100 000 fr. à cet effet. Que le mérite des enfants soit surtout considéré dans l'attribution des bourses, malgré les objections indiquées ailleurs. — Que surtout les bourses soient plus nombreuses. Nous avons dit la misère des crédits. Le boursier est une exception. L'élève de mérite de demain, parce qu'il aura beaucoup de pareils, se sentira plus en confiance dans nos lycées. Il ne sera plus le prolétaire égaré parmi les bourgeois. Les classes sociales se fondront mieux dans les lycées, quand les proportions du mélange seront devenues autres. M. Zoretti cite telle école technique, fréquentée par des fils de riches industriels qui y coudoient des fils d'ouvriers, comme exemple de ce mélange parfait. Que, d'impossible qu'il était autrefois, de difficile qu'il est encore, l'échange d'une bourse d'enseignement primaire supérieur contre une bourse d'enseignement secondaire devienne chose courante. Que, par suite, l'enseignement primaire ne s'obstine pas à garder pour lui ses élèves, cette séquestration d'un nouveau genre, qui a des excuses aujourd'hui, risquant, au double préjudice des individus et du pays, de limiter des avenirs intellectuels. Que, au contraire, le courant, qui doit amener vers les sommets du savoir les mieux doués, s'établisse avec le minimum de stations et d'arrêts.

Ce sont menues réformes, sauf en ce qui concerne la dépense. Mais de petites réformes valent souvent mieux que les grandes. Seulement, c'est en réclamant celles-ci qu'on obtient celles-là. Nous n'avons point d'ailleurs clos la liste de ces petites réformes. Et nous acceptons à l'avance toutes celles qui, s'inspirant des méthodes de la liberté, ne constitueront pas un empiètement

intolérable de l'État, et ne dispenseront pas la jeunesse du soin de vouloir, de l'obligation douloureuse, mais féconde de chercher et de trouver elle-même sa voie. Le mouvement d'idées auquel nous avons assisté n'a pas été inutile. Il naît parfois d'un projet autre chose que ce qu'il propose. Si, en matière sociale le lien des causes et des effets est souvent obscur, il n'est pas douteux dans le cas présent. Je ne sais ce qu'il adviendra des projets que nous avons discutés. Mais voici ce qui est déjà acquis : le crédit des bourses est passé, en 1920, de 6 472 000 francs à 14 175 000 francs. Aux propositions budgétaires de 1921, il est de 22 920 000 francs (1). Combien de campagnes de presse et d'opinion peuvent enregistrer de pareils résultats? Les « compagnons » et leurs successeurs n'ont pas perdu leur peine.

(1) Dans ce total sont comprises, il est vrai, les bourses d'enseignement primaire supérieur. Mais le crédit qui vient de sortir des longues délibérations du Parlement est de 12 000 000 de francs pour les bourses de l'enseignement secondaire seul. Il convient d'y ajouter 2 800 000 francs au titre des remises universitaires.

RAYMOND THAMIN.

(A suivre.)

LE GRAND CONTI

IV [1]

LE ROI DE POLOGNE *(suite)*

Le matin du 25 juin 1697, on assista à l'antique spectacle traditionnel, tumultueuse scène d'opéra, qui a pour acteurs plus de cent mille gentilshommes et se déroule dans le vert décor de la Vistule et de ses collines, en vue des maisons, des palais et des églises de Varsovie. Une ceinture d'innombrables tentes ferme au loin l'immense plaine de Whola ; et, autour d'une enceinte rectangulaire protégée par des fossés, le *kolo* ou chambre réservée aux nonces, avec ses trois portes, celle de la grande Pologne à l'Ouest, celle de la petite au Midi, celle de la Lithuanie à l'Est, et tout au bout, le pavillon des sénateurs ou *szopa*, la noblesse de Pologne et de Lithuanie accourt et se groupe.

La plupart de ces gentilshommes sont à cheval et en armes, quelques-uns, les plus pauvres, marchent la faux sur l'épaule, tous se rangent par palatinat, chaque palatinat divisé en compagnies, chaque compagnie comprenant de deux à neuf cents électeurs. C'est une foule grouillante costumée avec le luxe oriental cher aux Polonais. Les cavaliers resplendissent dans leurs armures ; les palatines et les castellanes s'avancent en pompeux cortège ; les évêques haranguent à cheval et le crucifix à la main ; et soudain, parmi les piaffements des chevaux, l'agitation et les cris des hommes, l'éclair d'un sabre qui jaillit du fourreau ou la flamme rouge d'un coup de pistolet ! Voici l'évêque de Plock qui exhorte son palatinat à voter pour le candidat français ; il n'a pas achevé de parler, que les cris de : *Vive Conti !* retentissent. La clameur se prolonge dans les palati-

(1) Voyez la *Revue* des 1er avril, 1er mai et 1er juin.

nats de Siradie, de Rava, dans ceux de Prusse, qui répètent à leur tour : *Vive Conti! Vive Conti!* Les amis de Polignac se croient autorisés à presser le cardinal de proclamer Conti, malgré les opposants, car le reste des palatinats est partagé entre « la maison royale, Neubourg et Lorraine. »

Cette noblesse impatiente va-t-elle anticiper l'élection? Le castellan de Kulm semble le craindre. En agent zélé de Frédéric-Auguste, il s'efforce d'arrêter les palatinats de Prusse. Il leur parle en faveur de son maître, mais Czapski, chambellan de Marienbourg, décharge sur lui son pistolet en criant : « Traître, sont-ce là tes serments? » et ne le manquerait pas, si un prêtre, avec sa canne, ne relevait le canon de l'arme.

Mais dans le vaste champ électoral, quinze palatinats ont crié : *Vive Saxe!* Aussitôt Pryemski, castellan de Kalisch, accourt à cheval et les adjure d'une voix pathétique : « Quoi, mes frères, vous élisez un hérétique! qu'est devenu votre zèle pour la religion? Vous oubliez donc vos serments et vos promesses? Ah! mes chers frères, ce n'est pas à nous que vous êtes engagés, mais à Celui-ci, » et il tire de sa poitrine un crucifix : « Quoi! vous vous déclarez pour l'ennemi de ce Dieu mort pour nous sur la croix! »

Émus par son éloquence théâtrale, ces gens, qui ont acclamé l'électeur de Saxe, reviennent en moins d'une heure au prince de Conti, et d'autant plus rapidement, qu'ils n'ont crié : *Vive Saxe!* que sur le conseil imprudent ou perfide du fils de Sapieha, et sous prétexte de ne pas effaroucher les partisans de Frédéric-Auguste. Mais, excités par Przebendowski, les autres palatinats protestent qu'on veut violer la constitution en proclamant le Roi sans attendre leurs suffrages; et le cardinal, pour respecter les lois qui veulent que le Roi ne soit proclamé que le dernier jour de la diète, et dans l'espoir de ramener les dissidents, remet la proclamation au lendemain.

Les discussions ne cessent pas sur la religion de l'électeur de Saxe. Le parti français soutient qu'il est luthérien, le parti saxon réplique qu'il ne l'est plus et montre l'attestation de l'évêque de Javarin.

Après une nuit que le castellan de Kulm passa à traiter avec les partisans des autres candidats en faveur de Frédéric-Auguste, la journée du 26 juin commença par une messe, que le cardinal-interroi célébra solennellement à Varsovie dans la

cathédrale Saint-Jean, et par un sermon de l'évêque de Plock, qui, en présence de la noblesse, se compara au prophète Samuel demandant au Seigneur non un Saül, mais un David.

Le cardinal et les palatins quittèrent ensuite la cathédrale, ils arrivèrent à Whola en procession, et le cardinal pénétra dans le *kolo*.

A haute voix, il énuméra les candidats, accompagnant chaque nom d'un éloge, s'étendant longuement sur les mérites du prince de Conti, insistant sur le caractère défectueux de l'abjuration de l'électeur et l'impossibilité d'élire un hérétique.

Le cardinal a terminé son discours. Le voici debout devant le *szopa;* les mille rumeurs confuses de la foule qui remplit la plaine, s'apaisent, la foule se tait et regarde le cardinal s'agenouiller, prier pour elle, se relever afin de la bénir; et, tandis que, par quatre fois, au Nord, au Sud, à l'Ouest et à l'Est, sa bénédiction retombe, tous ces gentilshommes, somptueux cavaliers ou pauvres porteurs de faux, turbulente noblesse la plus indisciplinée de l'Europe, courbent le front devant lui.

Du *kolo*, sort une cavalcade, ce sont les palatins qui vont se mettre à la tête de leurs palatinats. Le cardinal demeure dans l'enceinte avec le directeur de la diète pour compter les suffrages, et chaque palatinat donne son avis. D'abord le palatinat de Cracovie, puis celui de Posnanie; trois compagnies de Cracovie et une de Posnanie font entendre timidement des cris de *Vive le prince Jacques Sobieski!* mais la clameur formidable des autres escadrons les couvre : *Vive Conti! Vive Conti!* répètent à leur tour Vilna, Sandomir, Kalisch. Tout à coup, des acclamations éclatent en l'honneur de Frédéric-Auguste. Les escadrons contistes parlent aussitôt de massacrer les saxons, et, comme chez des Polonais à cheval et en armes, les actes suivent de près les paroles, l'on ne voit bientôt plus dans la plaine des escadrons massés autour de leurs étendards, mais une mêlée furieuse. Les électeurs au galop se ruent les uns sur les autres, se menacent, se frappent même. Papieski, un partisan du prince Jacques, tombe mort aux pieds du cardinal, et le castellan de Kulm échappe à grand'peine à la colère de ses adversaires.

Comment, au milieu du tumulte, de la poussière qui enveloppe les votants, compter les voix? Le cardinal ordonne à ceux qui tiennent pour Conti de se ranger à droite du *kolo*, aux par-

tisans des autres candidats de se ranger à gauche : il y a deux cent quatorze escadrons à droite, et trente-six à gauche. Déjà les évêques de Cujavie, de Posnanie et de Livonie croient leur candidat saxon perdu ; ils sont remontés à cheval et partis au galop, pressés d'aller cacher leur dépit dans le cloître Saint-Jean. Nul doute que le prince de Conti ne soit roi de Pologne dans quelques instants. A l'étonnement, au désespoir de Polignac, il ne l'est pas. Le cardinal, craignant que l'élection ne soit contestée, préfère attendre, et, pour obtenir cette unanimité que veut la loi polonaise, mettre à profit la nuit qui vient. On la passe à cheval, et, sous le manteau, l'argent circule, l'argent de Saxe, car celui de France est hélas ! à Dantzick. Dix-huit cent mille livres travaillent dans l'ombre pour Frédéric-Auguste. Des cavaliers courent chez le nonce du Pape et ne le trouvent pas tout d'abord.

Déjà, la nuit précédente, sollicité par le castellan de Kulm, il a certifié de sa main qu'il connaissait la signature et le cachet de l'évêque de Javarin, et il a déclaré à plus de trente députés qu'il ne pouvait que s'en tenir à l'attestation épiscopale de Christian-Auguste. Cette fois, il sait qu'on vient lui demander, outre le certificat de sa chancellerie, « l'attestation en original » de l'évêque de Javarin. Il s'est caché dans les jardins du grand maréchal de la couronne, et de là s'est rendu furtivement à sa résidence de Lasdowa. On l'y découvre ; et, pressé par le grand maréchal, il consent enfin à déclarer par écrit que l'attestation du 2 juin est authentique, qu'elle est bien de la main de l'évêque de Javarin. Formule digne de la finesse italienne, qui, tout en paraissant admettre que l'électeur est catholique, n'engage en rien le nonce du Pape, cette attestation est une arme contre le prince de Conti.

Si l'on en croit l'abbé de Polignac, dont le récit n'est pas d'accord avec les relations saxonnes, Conti avait pour lui vingt-neuf palatinats, et Frédéric-Auguste n'en avait que trois. Le cardinal, sans espoir désormais d'augmenter le parti français, proclama roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, François-Louis de Bourbon, prince de Conti.

Accompagné de tout le parti français, il se rendit à Varsovie et se présenta devant l'étroite et haute façade de l'église Saint-Jean, l'église nationale des Polonais. Les portes étaient closes. Pour qu'elles fussent ouvertes, quelques « compagnies de

noblesse » durent aller tirer des coups de pistolet sous les fenêtres des évêques de Posnanie et de Livonie qui en avaient ordonné la fermeture. Le cortège entra enfin au bruit du canon. En l'honneur du prince de Conti, la ville s'illuminait, et le cardinal entonnait le *Te Deum*; mais là-bas, dans le camp, avant même que le cardinal eût proclamé le prince de Conti dans le *kolo*, l'évêque de Cujavie, devant Jablonowski, Potocki, Sluska et les compagnies favorables au Saxon, avait proclamé roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie, Frédéric-Auguste électeur de Saxe.

L'audacieux évêque arriva à son tour à Varsovie; il trouva les portes de l'église Saint-Jean ouvertes, l'autel préparé; il entonna le *Te Deum* et rendit grâces à Dieu d'avoir donné la couronne à l'électeur de Saxe, comme le cardinal avait rendu grâces à Dieu, devant ce même autel, d'avoir donné la couronne au prince de Conti. Le lendemain, Fleming parut dans l'église Saint-Jean, avec le titre d'envoyé extraordinaire de l'électeur de Saxe, et jura, au nom de son maître et sur le Saint-Sacrement, d'observer les *pacta conventa :* cérémonie scandaleuse, puisque le maître était à demi luthérien, le serviteur calviniste, et tous deux d'une bonne foi plus que suspecte. Sur l'ordre de l'évêque, deux gentilshommes qui s'en scandalisèrent trop haut, furent apaisés à coups de sabre. La bagarre s'étendit jusqu'au pied de l'autel, d'où un chanoine emporta le Saint-Sacrement dans la sacristie; et, comme les protestations ne cessaient pas, l'or fit rapidement ce que le sabre n'avait pu faire.

Cependant Galleran, secrétaire de l'abbé de Polignac, emportait en France une lettre du cardinal et quelques lignes par lesquelles les deux abbés diplomates annonçaient à Louis XIV, avec une joie qui n'était pas sans mélange, la nouvelle de cette élection contestée. Leur courrier pouvait traverser l'Europe au galop de ses chevaux de poste, joindre, au bout de quatre cents lieues, le roi légitime de Pologne, les députés du parti saxon allaient, sur les frontières de la République, s'entendre avec l'usurpateur qu'ils avaient élu.

***

Dans l'après-dîner du 11 juillet, Monseigneur et le prince de Conti faisaient route à travers les riants paysages qui séparent les hauteurs de Meudon du val de Marly. Ils avaient passé quel-

ques jours au château de Meudon, chez Monseigneur, et ils se rendaient à Marly.

Monseigneur et le prince de Conti avaient à peine atteint les environs de Rocquencourt, qu'un courrier du Roi parut sur le chemin. C'est que Galleran était arrivé de Pologne à deux heures; le Roi avait lu les dépêches dont il était porteur, et, aussitôt après mandé les deux princes. Monseigneur et Conti se hâtèrent donc vers Marly. Ils ne trouvèrent pas le Roi au château, mais à la promenade, dans les jardins. Louis XIV, qui n'avait parlé à personne de l'arrivée de Galleran, ne leur en parla pas non plus. La promenade s'acheva, et ce n'est qu'un peu plus tard, dans la chambre de Mme de Maintenon et en présence du ministre Torcy, qu'il fit des compliments au prince de Conti, et lui témoigna la joie qu'ils devaient avoir tous les deux d'un si heureux événement. Comme pour rendre plus sensible le succès du prince, Polignac et Châteauneuf avaient mis dans le paquet du Roi deux lettres adressées « A Sa Majesté Polonaise. » Louis XIV prit Conti par la main, il sortit de la chambre; et, le montrant aux dames réunies dans le grand cabinet voisin : « Voilà, dit-il, un roi que je vous amène. »

On peut penser si le nouveau souverain fut étouffé de compliments. Ils n'étaient pas tous aussi bien tournés que celui que lui envoya de Dijon le marquis de Lassay : « Il n'y a qu'une couronne dans l'Europe que l'on donne au mérite, et on vous cherche à quatre ou cinq cents lieues pour vous la venir offrir; cela est assez flatteur, Monseigneur. »

Mais la nouvelle se répand de proche en proche. Monsieur est averti à Saint-Cloud, par ordre du Roi; le duc de La Trémoïlle la porte au roi et à la reine d'Angleterre à Saint-Germain. Le prince de Conti se rend lui-même auprès des Majestés britanniques. Cependant la nouvelle court jusqu'en Flandre, atteint la nuit Stratem, où sont campées côte à côte les armées des maréchaux de Boufflers et de Villeroy; le *Te Deum* éclate au centre de la ligne, et, de la droite d'un maréchal à la gauche de l'autre, les salves de canon illuminent et ébranlent « quatre lieues de pays. » Mais Conti ne veut pas être traité en roi de Pologne, ainsi que l'a désiré Louis XIV. Il craint que l'élection ne soit pas certaine, qu'un retour de fortune ne se produise en faveur de l'électeur de Saxe. Lorsque l'abbé Fleury, venu à Marly le féliciter, lui demande s'il doit le traiter de Majesté, il lui

répond de ne rien changer à ses habitudes; et Fleury s'asseoit comme à l'ordinaire.

Louis XIV écrivit à Polignac, le 30, que Conti partirait, aussitôt que l'on connaîtrait exactement l'état des affaires en Pologne. Conti de son côté écrivit au cardinal-primat qu'il ne se rendrait en Pologne que lorsque les Polonais auraient pris la peine de lui notifier son élection.

Louis XIV avait beau dire que tous les Polonais le voulaient pour roi, le prince de Conti s'en tenait à ce qu'il avait écrit à sa femme, quelques jours auparavant : « La grande trésorière de Lithuanie ne vous traite pas de reine dans sa lettre, et l'on peut juger par là que notre royauté n'est pas trop reconnue en Pologne. » Outre le Roi et les ministres, il allait trouver Mme de Maintenon : « Enfin, mandait-il à la princesse de Conti, j'ai eu... cette conversation que vous avez tant désirée; elle a été telle que je la pouvais souhaiter, et vous aussi... Je vous assure que cette affaire commence à me peser cruellement... J'ai la tête si rompue que je n'en puis plus. » Et cependant la princesse supplia Mme de Maintenon d'obtenir l'ajournement du voyage de Pologne, dans une lettre qui commence par cette phrase : « Jugez, Madame, de l'état où je suis, puisque je me résous, pour la première fois de ma vie, à cacher quelque chose à M. le prince de Conti. » Mais le perfide Lassay, qui a publié la supplique dans le second volume de ses œuvres, a mis au-dessus ce titre révélateur : *Lettre que Mme la princesse de Conti, de concert avec M. le prince de Conti, voulut que je lui fisse pour Mme de Maintenon.*

Conti attribuait le demi-échec de l'affaire à la mauvaise foi de Polignac envers les Polonais. Polignac, au contraire, l'attribuait à l'absence du prince et à celle de l'argent. Quel tableau que celui des embarras de l'ambassadeur : le grand général de Lithuanie Sapieha, dont les troupes ne sont pas payées, déclarant qu'il s'est engagé à élire le prince de Conti, non à le soutenir; le parti français, avide de recevoir enfin l'argent promis, fixant le versement au 30 juillet; Holvel, le banquier de Dantzick, faisant remarquer, à la veille de l'échéance, qu'il n'est obligé d'avancer les trois millions, sur lesquels on compte, que si le prince de Conti est seul élu!

Depuis le 1er août, l'électeur de Saxe règne paisiblement à Cracovie. Il a promis de donner six cent mille écus à l'armée

avant le 15 août, et le parti français, qui a signé une protestation à Rava contre son élection, tremble d'apprendre qu'il est couronné. « Alors, disent ces dévoués partisans du prince de Conti, Frédéric-Auguste payera l'armée; il disposera de toutes les charges vacantes et nous ruinera de fond en comble, avant même que nous ayons appris si Louis XIV veut ou non nous protéger. »

Un pareil tableau n'était guère attrayant. Au commencement du mois d'août, le prince de Conti en avait une partie sous les yeux. Bien qu'il eût reçu, le 9 août, une lettre du cardinal-primat lui notifiant officiellement son élection et deux lettres de deux palatins, il trouvait l'empressement de ses amis trop médiocre pour se décider à quitter la France. Mais, le 30, les nouvelles étaient meilleures; et, le soir même, Dangeau notait dans son journal : « M. le prince de Conti croit qu'il doit aller soutenir son parti; le Roi approuve sa résolution. »

*
* *

Le surlendemain, dimanche 1er septembre 1697, les courtisans, qui attendaient, à Versailles, l'heure de la messe, virent le prince de Conti sortir du cabinet du Roi, les larmes aux yeux. « Était-ce un adieu? » Les courtisans se le demandaient les uns aux autres. Leur curiosité ne souffrit pas longtemps, et le plus curieux de tous, Dangeau, eut la fortune, — insigne pour un chroniqueur, — de causer avec l'interlocuteur de Louis XIV, de recueillir toutes fraîches ses impressions. Oui, le prince de Conti s'en allait; il quittait Paris le mardi suivant; il devait être à Dunkerque le jeudi matin. Le Roi lui confiait deux millions quatre cent mille livres; il lui donnait cent mille francs pour son équipage ; il commandait au chevalier Bart de le conduire à Dantzick avec sa flotte de cinq frégates, malgré la croisière anglaise, et, en cas d'insuccès en Pologne, de le ramener en France.

Dangeau gravait dans sa mémoire tous les détails de l'entretien. Le prince de Conti avait supplié Louis XIV de ne pas traiter la princesse de Conti en reine, avant qu'il fût « roi paisible; » il ne voulait pas d'un rang qui pût embarrasser Sa Majesté; s'il était obligé de revenir, il se trouverait toujours « assez honoré d'être prince de son sang. » Avec quelle noblesse, quelle sagesse, quelle obligeance, quelle estime, quelle con-

fiance le Roi avait parlé, ne souffrant pas que le prince de Conti fît allusion au temps malheureux de sa disgrâce; louant l'amitié de Monseigneur pour le prince de Conti; manifestant l'espoir que le nouveau roi de Pologne voudrait bien traverser l'Europe pour venir voir le roi de France; n'oubliant « rien de ce qu'il y a de plus tendre et de plus gracieux! »

En quittant Dangeau, le prince de Conti alla dîner avec Monseigneur. Il reçut chez le Dauphin un accueil plus empressé encore que chez le Roi. « J'avoue, lui dit Monseigneur, que je suis au désespoir que nous nous séparions, quoique je sois bien aise de penser que votre mérite va être récompensé, et que vous allez être un des plus grands rois du monde. »

Saint-Simon ne s'est pas laissé attendrir, comme Dangeau, par tant de bonnes paroles. Il croit avoir pénétré au fond des cœurs, découvert ce que cachait l'aimable sourire des visages. Il nous montre Louis XIV ravi, délivré glorieusement « d'un prince à qui il n'avait jamais pardonné le voyage de Hongrie, beaucoup moins l'éclat de son mérite et l'applaudissement général que, jusque dans sa cour, et sous ses yeux, il n'avait pu émousser par l'empressement même de lui plaire et la terreur de s'attirer son indignation, ne pouvant cacher sa joie et son empressement de le voir éloigné pour toujours. On distinguait aisément, nous dit-il, ce sentiment particulier du faible avantage d'avoir un prince de son sang à la tête d'une nation qui figurait peu parmi les autres du Nord et qui laissait encore moins figurer son roi. »

Voici Monseigneur « un peu touché, » heureux du bonheur d'autrui, mais incapable de secouer son apathie; M. du Maine, « transporté au fond de l'âme d'une délivrance si grande et si peu espérée, » s'efforçant de prendre une attitude convenable; « Monsieur et Monsieur son fils assez aises; » Mme de Maintenon « triomphant dans ses réduits; » Monsieur le Prince sensible à la gloire d'une couronne pour un gendre qu'il estimait et qu'il ne se pouvait empêcher d'aimer; » Monsieur le Duc « nageant entre la rage et la jalousie d'un mérite si supérieur et récompensé comme tel par un choix si flatteur, et la satisfaction de se voir à l'abri du sentiment journalier des pointes de ce mérite et d'autres encore plus sensibles à un mari de son humeur; » Madame la Duchesse obligée de « prendre part à une gloire si proche, à la joie du Roi, à celle de sa famille qui l'observait dans tous les moments,

qui voyait clair, mais qui ne put mordre sur les bienséances; » le public enfin « partagé entre la douleur de la perte de ses délices et la joie de les voir couronnées. »

Faut-il croire que le prince de Conti ne se consolait pas d'abandonner celle qu'il aimait, disait-on, jusqu'à la folie? « Noyé, affirme Saint-Simon, dans la douleur la plus profonde, à bout d'obstacles, de difficultés, de délais, il faut avouer qu'il soutint mal un si brillant choix, et qu'il ne put cacher ni son désir ni son espérance qu'à la fin il ne réussirait pas. »

Les adieux de Madame la Duchesse furent tendres et tristes, ceux de la princesse de Conti mouillés de larmes. Malgré l'orgueil d'être reine, et quoiqu'elle se réjouît de savoir bientôt son mari loin d'une cour où il était si amoureux, l'inquiétude la dévorait.

Le mardi 3 septembre, après avoir passé une partie de la journée à Paris en compagnie de Dangeau, le prince de Conti y reçut, à sept heures du soir, Torcy qui lui apportait les dernières lettres de Pologne et les derniers ordres du Roi. Il savait maintenant que tous les palatinats de la grande Pologne s'étaient confédérés contre l'électeur de Saxe, qu'on avait déclaré Frédéric-Auguste usurpateur, et juré de le chasser du Royaume; que la noblesse de Prusse et un détachement de l'armée de Lithuanie attendraient le roi légitime à Dantzick, et que le grand général Sapieha marcherait sur Cracovie. Quittant l'hôtel de Conti à onze heures du soir, il montait en chaise de poste, traversait la ville endormie et prenait la route de Dunkerque.

Il y arriva le jeudi 5 septembre vers cinq heures de l'après-midi. La mer secouait rudement au large les navires de l'amiral anglais Bembow, qui s'apprêtait à lui disputer le passage, et, dans la rade, les cinq frégates de Jean Bart. Le prince de Conti trouva dans la ville une partie de sa suite. Il emmenait en Pologne soixante-dix personnes, et, parmi elles, des diplomates, MM. de Forval et d'Audiffret. Comme jadis en Hongrie, il avait avec lui les chevaliers de Sillery et d'Angoulême, et le chevalier de Lauzun, pour qui le duc son frère avait obtenu le lundi précédent, au lever du Roi, la permission de faire le voyage.

Il ne s'embarqua pas le soir même, car les fourgons, qui transportaient son trésor (deux cent mille écus en espèces, dix-huit cent mille francs de lettres de change, six cent mille francs de pierreries), ne rejoignirent qu'au milieu de la nuit : l'un

d'eux s'était rompu aux environs de Luzarches, et quantité de pistoles, dont beaucoup furent rapportées à l'hôtel de Conti par les paysans, étaient restées le long du chemin, avec le lit de camp du prince. Le temps d'ailleurs était trop mauvais pour que l'on pût songer à mettre à la voile.

Conti demeura donc à terre avec quelques gentilshommes. A l'hôtel de la Marine où il était descendu, il vit arriver Jean Bart. L'homme à la colossale stature, le marin aux rudes manières flamandes, le héros de tant de combats, qui jadis avait su s'échapper des prisons de Plymouth et traverser la Manche sur une simple yole, comptait appareiller le lendemain soir, et, une fois de plus, tromper la surveillance anglaise. « S'il pouvait avoir seulement deux portées de canon devant les ennemis, il se moquerait d'eux. »

Il tint parole. Le 6 septembre, le vent parut moins violent. A huit heures du soir, Conti rejoignait sa suite embarquée depuis la veille ; à minuit, accompagnées de trois corvettes qui devaient revenir annoncer l'heureuse arrivée du prince dans le Sund, les cinq frégates s'éloignaient par la passe Nord et s'inclinaient vers l'Est.

Quand le jour parut, l'amiral Bembow, qui les attendait encore à la sortie de la passe Est, les aperçut, mais trop tard, voiles blanches déjà distantes de cinq lieues, filant au large d'Ostende. Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, il leur donna vainement la chasse. Le 8, elles étaient à quatre-vingts lieues. Entre les embouchures de la Tamise et de la Meuse, elles passèrent à quelques milles de dix vaisseaux ennemis; mais, à cause de la violence du vent, ils avaient mis tous leurs câbles dehors, ils ne purent les couper à temps, et laissèrent les frégates disparaître à l'horizon. Le *Parnasse français* raconta plus tard, en 1755, à propos de cette rencontre, l'anecdote suivante : M. de Callières, l'un des diplomates montés sur l'escadre, plénipotentiaire au congrès de Ryswick et membre de l'Académie française, que Saint-Simon a dépeint comme un « grand homme maigre avec un grand nez, la tête en arrière, distrait, civil, respectueux, » demanda à Jean Bart « s'il n'y avait pas à craindre d'être attaqué par quelques vaisseaux supérieurs en nombre; » et Jean Bart répondit, à la joie du prince, et à l'effroi du diplomate, que, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, il saurait bien mettre le feu aux poudres et faire sauter le navire.

Mais Callières n'était pas sur l'escadre. En ce début de septembre 1697, il négociait avec les alliés à Delft. Il n'en faut pas moins rapporter l'anecdote. Vers 1780 (M. Henri Malo l'explique dans son curieux livre, *les Corsaires dunkerquois et Jean Bart*), Richer la dénatura. Richer créa une légende déshonorante pour Conti, mais de quelle invraisemblance ! Au dix-neuvième siècle, le romancier Eugène Sue, les chromolithographes et les fabricants d'albums, qui aggravèrent les inventions de Richer, montrent Conti pâle, tremblant aux paroles de Jean Bart; Conti, le héros de Steinkerque et de Nerwinde, le même qui, au siège de Luxembourg, à peine âgé de vingt ans, voyant la table où il écrivait emportée par un boulet, s'en était fait « apporter une autre sur-le-champ et avait continué d'écrire avec la même présence d'esprit que s'il eût été d'intelligence avec les destins ! » Autant nous peindre un Grand Condé poltron, un Kléber lâche, un Mangin pusillanime.

Le 10 septembre, on était en vue des côtes de Norvège, et, pour la première fois, depuis le départ, Conti n'avait pas le mal de mer. La corvette *la Volage* s'en alla vers Dunkerque avec les nouvelles, et l'on mouilla le 13 devant Elseneur. Le 14, vers cinq heures du soir, les cinq frégates passèrent devant Kronenborg. Une foule immense garnissait le haut des tours de la ville, se pressait sur les remparts, s'étendait, une lieue durant, le long du Sund. Sur l'esplanade du château, dominant la mer, la famille royale de Danemark contemplait, à une distance égale à la longueur de la cour du château de Versailles, le navire qui portait Conti. La Reine et les princesses distinguaient le prince, le reconnaissaient au portrait qu'on leur en avait fait. Monté près de lui, debout à ses côtés sur la dunette, M. de Bonrepaus, ambassadeur de France à Copenhague, un ancien collaborateur de Colbert et de Seignelay dans les bureaux de la Marine, expliquait que le roi Christiern V gardait l'incognito, mais qu'il n'en était pas de même des princesses. On les salua donc de quinze coups de canon ; le château en rendit neuf; et, plus loin, un vaisseau de guerre sur lequel flottait le pavillon royal de Danemark, salua le premier, de vingt-sept salves, l'escadre du roi de France. Politesses minutieusement comptées et réglées d'avance, et qui furent peut-être moins agréables au prince de Conti que la glace et les deux bateaux de rafraîchissements que lui envoya le maître d'hôtel du roi de Danemark.

Bien que Kronenborg ne soit qu'à cinq lieues de Copenhague, la flotte arriva seulement le 15 devant la capitale du Danemark. Elle y demeura, à cause des vents contraires, jusqu'au 17, et un bâtard de Christiern V et de la comtesse de Samsoë, qui, présenté à Louis XIV en 1691, avait commandé le Royal-Danois en Flandre, et qui, comme tous les bâtards des rois de Danemark, portait le titre de comte de Guldenlew, vint saluer le prince de Conti au nom de son père. Le 17, l'escadre fit très peu de chemin. Elle mit neuf jours pour aller péniblement de Copenhague à Dantzick. Le 25 septembre, l'abbé de Châteauneuf écrivait à Torcy : « Je reçus hier du Sund une lettre de la main du prince datée du 14. A présent, on vient de me dire que sa flotte paraît. Ainsi je n'aurai pas l'honneur de vous entretenir longtemps. »

***

Ce n'est que le 26 septembre, à deux heures de l'après-midi, que l'escadre jeta l'ancre en rade de Dantzick. Grâce à l'abbé de Châteauneuf, le prince connut bientôt les derniers événements : une diète hostile à l'électeur de Saxe s'était réunie à Varsovie ; vers la fin du mois d'août, la noblesse s'était confédérée contre l'usurpateur ; mais, le 15 septembre, à Cracovie, l'usurpateur avait fait briser par deux abbés le coffre aux huit serrures, dont les huit clefs, confiées à huit seigneurs, se trouvaient presque toutes aux mains des partisans de Conti ; il en avait fait tirer la couronne de Pologne, au milieu d'une assistance plus allemande que polonaise ; il l'avait placée sur sa tête. Le cardinal Radzieiowski et le palatin de Kiovie, craignant de le voir marcher sur Varsovie, s'étaient retirés à Lowitz, emmenant avec eux toute l'artillerie qui était dans la capitale.

De ces nouvelles, il ne fallait pas s'alarmer outre mesure, car une armée se levait pour le prince de Conti ; la noblesse, convoquée en *pospolite*, allait se diviser en trois corps, celui de Lithuanie sous le palatin de Vilna, celui de grande Pologne sous le castellan de Kalisch, celui de petite Pologne sous le palatin de Beltz.

Dès le lendemain de son arrivée, le prince de Conti reçut sur sa frégate une centaine de Polonais et trois ou quatre grands seigneurs, qui lui conseillèrent d'aller attendre à Marienbourg une députation de la République. Il ne leur dissimula pas qu'il

l'attendrait sur l'escadre du Roi. La ville de Dantzick se déclarait en effet contre lui. Au cours des deux derniers mois, la reine de Pologne, installée chez le maître de poste de Dantzick, n'avait pas désarmé. Pendant quarante-cinq jours, elle avait ouvert tous les paquets adressés de France à Polignac ; et, pour berner l'ambassadeur, elle lui avait envoyé les enveloppes vides. Conti, qui ne reçut d'elle qu' « un compliment fort sec, » finit même par la soupçonner d'arrêter aussi les lettres de sa femme.

Loin donc de quitter son navire, le prince de Conti y demeurait accablé d'affaires, travaillant, recevant, conférant avec « des gens qui ne l'entendaient point et qu'il n'entendait guère, » voyant qu'il devait s'attendre à un conflit. Mais quels moyens avait-il d'entreprendre une campagne, « bien qu'on lui promît des armées de tous côtés? » Sans cesse « la plume à la main, » il écrivait à Louis XIV et à Torcy, expédiait des dépêches à l'abbé de Polignac, dont il s'étonnait de ne pas recevoir la visite, ou lisait des lettres de sa femme et lui répondait longuement. Il traçait un tableau complet de la situation, rappelait combien il avait été sage en jugeant chimériques les espérances de l'abbé de Polignac. Il se repentait déjà de lui avoir laissé toucher une lettre de change de quatre cent mille livres. Le prodigue ambassadeur n'en avait plus un sol. « Ces Messieurs, disait Conti, vont vite en besogne et regardent peu l'avenir. Quant à moi qui y dois plus songer qu'à tout le reste, je serai bien embarrassé, si je ne puis contenter tout le monde avec l'argent que j'ai à ma disposition, quoique, si j'ai à les contenter, il faut qu'ils me contentent aussi et qu'ils me fassent voir que nous pourrions sortir à notre honneur de ce que nous allons entreprendre. Chaque jour me donnera de nouvelles lumières. Toute mon application va à démêler la sincérité de leurs sentiments et si (c'est) l'argent ou la personne que l'on veut... Je ne sais comment je sortirai de cet affaire, mais ce qui est sûr, c'est que j'en sortirai à mon honneur. J'ai bien prévu l'état des affaires de ce pays et depuis que l'on en parle. Je tâcherai de ne pas me tromper davantage à l'avenir. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est le titre de roi que tout le monde me donne, Polonais et autres, et que je suis résolu de ne point prendre, que je ne sois sûr de le pouvoir soutenir et que je n'aie reçu ici la députation de la République, ne voulant point me défaire des vaisseaux qu'à bonnes enseignes... Il est vrai

que l'une des cassettes où était l'argent s'est rompue, il y a eu mille pistoles de perdues. Si le Roi ne m'en donne pas davantage, cette affaire-ci échouera sans difficulté. Mais il n'est pas encore temps d'en parler. »

Le prince de Conti voyait l'avenir très sombre, dans cette rade lointaine, en face d'une ville qui se réjouissait en l'honneur de son rival. Le 29 septembre, soixante pièces de canon proclamèrent à grand fracas que Dantzick reconnaissait l'électeur de Saxe comme roi de Pologne, et le prenait pour protecteur. Affaiblis par la distance, le son des trompettes, des cymbales et des tambours, les échos d'une joyeuse musique militaire parvenaient jusqu'aux oreilles des marins de l'escadre, semblaient insulter le prétendant français. Polignac, enfin arrivé de Varsovie le 1er octobre, le trouva sur son vaisseau, « assez chagrin » de ce que tous les Polonais accourus pour le saluer « lui demandaient de l'argent et qu'ils paraissaient mécontents, quand il ne leur en donnait point. » Conti espérait que sa « sincérité » gagnerait autant que les fausses promesses du diplomate, et désirait traiter sur de nouvelles bases avec les seigneurs qu'il avait convoqués.

Le 7 octobre, près d'Oliva, faubourg de Dantzick, dans une maison du grand chambellan Bielenski, il tient conseil avec Zaluski, évêque de Plock, le maître des cérémonies de la couronne, le staroste Olstienski et le comte Towienski. Après le conseil, l'évêque lui offre « un très mauvais dîner, » et l'on peut voir le nouveau roi de Pologne « s'enivrant, suivant sa propre expression, à la santé de la liberté, » tandis que son capitaine des gardes, Marège, qui est malade et refuse de boire, finit par s'exécuter devant la clameur furieuse de l'assistance hurlant en latin : *Bibat et moriatur!* (Qu'il boive et qu'il meure !)

Si François-Louis descend dans son royaume pendant le jour, il passe toutes les nuits sur son navire. L'évêque de Plock et le maître des cérémonies le voudraient définitivement installé dans la ville de Marienbourg; mais il aime mieux mécontenter les Polonais par un refus que d'être à leur merci.

Cependant, il consent à payer l'armée de Lithuanie. Il offre de mettre en dépôt neuf cent vingt mille florins polonais entre les mains des « seigneurs conseillers » pour les deux premiers quartiers, et promet de payer les deux suivants plus tard; mais il a posé une condition. Il ne délivrera cet argent, que quand les

troupes seront arrivées au lieu convenu et le grand général Jean-Casimir Sapieha engagé par écrit à faire la guerre à ses côtés, tant qu'il le jugera nécessaire. Le grand général doit lui dépêcher quinze cents chevaux, et Conti lui expédie pour cela dix mille écus qui seront rabattus sur la somme totale. Il aura ainsi une armée de dix mille hommes que l'on dit « assez bonne; » et, s'il ne l'a pas, il n'aura « hasardé que dix mille écus. » En attendant, il a levé à prix d'argent deux mille cavaliers au nombre desquels il compte quelques compagnies de hussards de l'armée de la couronne qui se sont déclarées pour lui.

Bien que la diète de Varsovie le proclame roi pour la seconde fois et décide de lui envoyer une ambassade, il a peu d'espoir. L'armée de la couronne a reçu de l'argent de l'Électeur; elle ne marchera en faveur de Conti que si l'armée de Lithuanie lui donne l'exemple. Malheureusement, « tout cela est aussi douteux que la foi de son général. »

« A la fin j'ai trouvé un honnête homme ! » s'écrie l'infortuné candidat qui rend hommage à l'intégrité du palatin de Kiovie, mais ne s'accoutume pas à la vénalité des autres. Le maître des cérémonies s'est bien gardé de remettre à leur destinataire cent mille livres que Châteauneuf lui a confiées pour le cardinal, et il répond à toutes les réclamations qu'il les a dépensées au service du « sérénissime » Roi. « Vous avez grand tort, mande le prince à sa femme, si vous croyez que je suis de bonne humeur ici : je n'y entends que des plaintes, je me vois reprocher tous les jours ou de bouche ou par écrit toutes les fautes des autres, j'y meurs de froid, je fais mauvaise chère, et je ne prévois qu'un dénouement désagréable. » Le bruit de sa mort court le pays.

Déjà Conti songe au départ, au portrait enrichi de neuf ou dix mille francs de pierreries qu'il donnera à Jean Bart pour l'avoir conduit en Pologne et peut-être ramené en France; à la joie de certaines gens, s'il ne revenait jamais et se noyait dans la mer Baltique.

Louis XIV d'ailleurs approuve jusqu'ici sa prudence. Et voici les encouragements qui arrivent par la poste. « Si les choses sont disposées dans le pays où vous êtes, écrit le marquis de Lassay, comme elles nous paraissent ici, vous n'avez point d'autre parti à prendre que celui de revenir. »

Le 29 octobre, l'évêque de Plock, le palatin de Kiovie, les castellans de Siradie, de Dantzick et de Brzest lui avouent

qu'« ils n'ont plus ni trône, ni retraite à lui offrir. » Mais il veut être à l'abri de tout reproche, et il attend. Le petit maréchal de Lithuanie, un Sapieha, lui apporte des lettres de deux autres Sapieha, dont l'un est son père, le grand général et l'autre, son oncle, le grand trésorier. Le grand général demande de l'argent pour les troupes et cinquante mille écus pour lui-même. Conti sait bien que « MM. Sapieha » se moqueront de lui « comme ils ont déjà fait plusieurs fois, » et que tout le reste de la Lithuanie se rallie à son concurrent.

Le 5 novembre, dix-sept compagnies de cavalerie, promises par le staroste Sundiski, ne sont pas encore là. Il n'attendra pas plus longtemps devant une ville qui ose lui refuser les vivres, maltraiter ses gens. Les quelques troupes qu'on a pu lever arriveront trop tard, et les cavaliers saxons marchent sur Lowitz, sur Marienbourg, à dix lieues de Dantzick, sur l'abbaye d'Oliva, située au bord de la mer, à ses portes.

Ni le cardinal Radzieiowski, ni les sept cents gentilshommes de ce prince de l'Église, ni l'ambassade de la République n'osent se risquer hors de Lowitz. Ils craignent trop d'être enlevés par les cavaliers du général Brandt. A Dantzick, le maréchal de Lithuanie et le castellan de Kalisch, venus sans troupes, sont d'un faible secours. Ils n'ont pu obtenir du grand chambellan Bielenski le diplôme de l'élection avant la signature des *pacta conventa.* Cependant l'hiver approche, plus redoutable que toute l'armée saxonne. Quelques jours encore, et les glaces bloqueront l'escadre au milieu de la rade, figeant le prince de Conti dans la triste posture d'un roi nominal, « accueilli de personne, aboyé de tous, » n'osant descendre sur un rivage ennemi.

Dès le 6, la ville de Dantzick, dont Jean Bart, sur l'ordre de Conti, a saisi plusieurs vaisseaux pour se ravitailler et punir les habitants de leur insolence, ferme ses portes. Elle arrête les Français qui se trouvent dans ses murs, quelques-uns naturalisés depuis plus de trente ans, les domestiques et les chariots qui vont à l'abbaye d'Oliva chercher les meubles de Polignac. Le 7, le castellan de Kalisch et le comte Towienski montent à bord de l'escadre; ils supplient Conti de partir, l'assurent qu'il ne peut compter que sur quatre ou cinq de leurs amis, et se retirent. « Nous nous séparâmes, dit le prince, assez tristement. »

Le soir même, Polignac, accompagné d'un seul valet de chambre, et Châteauneuf viennent chercher abri sur les vaisseaux. Polignac n'ignore pas que le général Brandt, avec trois mille chevaux, avance rapidement, et il demande des chaloupes pour son secrétaire Baluze, ses domestiques, ses bagages. Soixante marins vont, le 8 novembre, à la pointe du jour, protéger leur embarquement. Peine perdue! De toutes parts, les cavaliers saxons apparaissent, tirent sur les marins, les forcent de regagner les chaloupes. Depuis cinq heures du matin, l'ennemi occupe Oliva, et c'est le pillage des choses, la poursuite des gens : le carrosse de Polignac brisé; ses serviteurs battus; un valet du prince attaché tout nu à un arbre (« Crie à présent : *vive Conti!* »); le castellan de Kalisch traqué; le comte Towienski en fuite sous une robe de moine, se faisant recueillir par une chaloupe française, priant Conti de s'éloigner au plus vite avec l'escadre, afin que l'évêque de Kiovie, caché dans l'abbaye, puisse se tirer d'affaire plus aisément.

Dans la ruine de toutes les espérances, une seule consolation demeurait, un vent favorable pour quitter le théâtre du désastre. Jean Bart donna donc ses ordres : il commanda à l'*Alcyon* de conduire les abbés de Polignac et de Châteauneuf à l'île de Rugen, d'où ils voulaient se rendre à Stettin; au *Milfort* et à la *Railleuse* d'escorter les prises; et, le 9 novembre, à midi, le prince de Conti, monté sur l'*Adroit*, faisait voile vers la France, avec le *Comte* et le *Gersey*.

Le 15, l'*Adroit* et le *Comte*, dont le *Gersey* avait dû se séparer à cause du mauvais temps, touchèrent un banc de sable, près de Copenhague. Le prince passa sur une chaloupe, logea d'abord chez le bailli de Dracker, puis chez le comte de Bonrepaus, alla incognito, sous le nom de comte d'Alais, chez le roi de Danemark, fort désireux de recevoir sa visite, et chez la Reine. Enfin, après avoir rédigé, pour sa femme, une longue relation des derniers événements, et lui avoir demandé de veiller à ce qu'on lui fît « quelque habit, car il n'en trouverait point, et les noces de M. le Duc de Bourgogne engagent à un peu de magnificence, » il s'embarqua sur l'*Alcyon*, qui venait de rejoindre avec le *Gersey*.

Au ton enjoué de sa lettre, mesurons ses regrets du trône perdu : « Je me doutais bien, quand je partis de Paris, que le mieux qui me pouvait arriver était de ne me point noyer en

chemin; ainsi m'en voilà quitte à bon marché, car je vous assure qu'il ne s'en est pas fallu grand'chose. J'espère vous voir le 13 ou le 14 du mois prochain, pourvu qu'il ne m'arrive plus d'accident. Assurez Monsieur le Prince et Madame la Princesse de mes très humbles respects; je n'écris à personne qu'au Roi. Vous pouvez leur dire ces nouvelles, puis finir comme Sosie dans *Amphitryon :*

O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade! »

Le 9 décembre, Conti débarquait à Ostende. La paix, conclue à Ryswick avec l'Empereur, le 30 octobre, l'était depuis le 20 septembre, avec les Provinces-Unies, l'Angleterre et l'Espagne. Fatigué de la navigation, il préférait, puisque cela était maintenant possible, achever son voyage par terre.

*
* *

Ce retour, chacun le commentait à Versailles. Les gens bien informés avaient lu, dans *la Gazette d'Amsterdam*, le récit des événements de Pologne, le compte rendu de deux lettres adressées au cardinal-primat et à la République : lettres fort courtoises, où le prince de Conti, tout en remerciant ses partisans et en plaignant la Pologne d'être assujettie à des troupes étrangères, disait, non sans hauteur, que, quand on était prince du sang de France, on pouvait se passer d'être mieux, et que, si les Polonais avaient besoin de lui, ils viendraient le chercher. Les courtisans estimaient que Polignac était « entièrement coulé à fond. » Le Roi d'ailleurs avait parlé. A Meudon, le 14 novembre, il avait loué tout haut la conduite de son cousin et envoyé le ministre Torcy dire à sa cousine « qu'il était fâché » de ne pas la traiter en reine, « comme il l'avait désiré, » qu'ils devaient se consoler l'un et l'autre « par le plaisir qu'ils auraient de revoir bientôt M. le prince de Conti. »

C'est le 12 décembre, à huit heures du soir, que le concurrent malheureux de l'électeur de Saxe descendit à Paris de sa voiture de voyage.

Le lendemain matin, à Versailles, il parut, comme le Roi sortait de la messe. Les courtisans le trouvèrent amaigri. Ils virent Louis XIV l'embrasser deux fois, « avec beaucoup de marque d'estime et d'amitié. » Saint-Simon ne manque pas de dire que le Roi était au fond « bien fâché de le revoir, » et que

le prince de Conti, « qui n'avait pu cacher sa douleur à son départ, ne put empêcher qu'on ne démêlât son contentement extrême. » Les plaintes qu'il fit de l'abbé de Polignac ne contribuèrent sans doute pas à atténuer la sévérité que le Roi témoigna au diplomate.

Polignac n'avait pas osé se présenter devant son maître, sans y avoir été invité. Il attendit à Stettin et reçut l'ordre de se rendre sur la frontière. Un peu plus tard, il fut exilé à son abbaye de Bonport, près de Pont-de-l'Arche.

Il avait montré à Varsovie une habileté extrême, « balancé avec de l'éloquence et des promesses, » suivant l'heureuse expression de Voltaire, « l'or que l'électeur de Saxe prodiguait, » ce qui est un véritable tour de force ; mais il était coupable d'avoir outrepassé ses instructions, agi sans réfléchir que le roi de France, luttant contre la plus redoutable des coalitions, n'avait pas pour souci unique la candidature d'un de ses parents au trône de Pologne. Le Roi en était « pour beaucoup d'argent, » et ce parent avait un « dégoût à la face de toute l'Europe. Voilà, s'écriait Conti, le grand ouvrage de M. l'abbé de Polignac, et cette négociation, qui lui a acquis tant de gloire, et dont je puis dire qu'il n'y a eu que moi qui aie bien jugé. »

Le prince avait trop de bon sens, pour se laisser prendre à l'éclat d'une couronne qu'il ne pouvait garder, n'ayant ni troupes, ni argent, et que probablement il désirait assez peu. On serait injuste de lui faire un crime d'avoir mis un médiocre empressement à la saisir. Sous le règne de ce prince charmant, les Polonais eussent peut-être évité les malheurs qui déchirèrent leur patrie sous celui de Frédéric-Auguste.

Moins prodigue que Polignac, Conti revenait en France avec des sommes importantes. *La Gazette d'Amsterdam* et Dangeau parlent de plus de huit cent mille livres. Pierre Bauger, trésorier du prince, est autrement précis : soyons-le un peu moins que lui, négligeons les sols et les deniers et disons qu'il remit aux caissiers de l'Hôtel des Monnaies dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-seize ducats, soit, en argent français, cent vingt et un mille huit cent quarante et une livres, dont soixante-quinze mille deux cent soixante et une faisaient partie des subsides que le Roi avait accordés pour le voyage. Louis XIV ne voulut pas les reprendre et il en ajouta six cent trente-neuf mille huit cent soixante-dix-sept, afin de dégager les terres vendues en 1696 à

MM. Brunet de Rancy et de Meynon, avec faculté de rachat pendant trois ans. Le prince demeura en correspondance avec quelques seigneurs polonais ; on songea encore vaguement à lui, en 1704 après la déchéance d'Auguste; mais il ne fut plus jamais roi de Pologne que sur l'amusante gravure où Trouvain le représente au milieu des attributs de sa royauté éphémère.

UNE CAUSE CÉLÈBRE

Cette comédie judiciaire et politique se développe en plusieurs tableaux. Elle avait eu son prologue avant la royauté de Pologne. Le 10 janvier 1696, une foule nombreuse se pressait au Palais. « Toute la France en hommes, » raconte Saint Simon, remplissait la grand'chambre où les juges allaient faire leur entrée. Le petit duc, si curieux observateur, était très bien placé dans une tribune, dite lanterne haute, munie de jalousies, commode pour être à la fois invisible et présent Assis sur un banc avec M. de La Roche-Guyon, auprès du prince de Conti et du Duc de Bourbon, qui avaient eu soin de mettre leurs officiers devant eux, il entendait du fond de la tribune la rumeur confuse des conversations, il apercevait la marée mouvante des têtes, les gestes et « les secouements de perruques. »

La cour et la ville étaient rassemblés dans l'attente de passionnants débats. Cinquante-cinq audiences n'avaient pas lassé la patience de la foule. On allait enfin entendre les conclusions de l'avocat général et la lecture du jugement. Cette cause, « la plus immense qu'on eût portée devant la grand'chambre, » n'était autre que le procès intenté par la duchesse de Nemours au prince de Conti pour lui disputer l'opulente succession de la maison de Longueville, éteinte, dans les mâles, deux ans auparavant. Il s'agissait de quatorze cent mille livres et de droits sur la principauté de Neuchâtel que les Orléans-Longueville, descendants du bâtard d'Orléans, le fameux Dunois, avaient hérité des Neuchâtel-Hochberg et dont ils étaient souverains depuis 1504.

Voici comment la succession de Longueville pouvait échoir à François-Louis de Bourbon, prince de Conti, né du mariage du frère du Grand Condé avec Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin. L'avant-dernier duc de Longueville avait eu deux femmes, d'abord Louise de Bourbon, fille du comte de Soissons, puis Anne-Geneviève, sœur du Grand Condé et du premier

prince de Conti, la célèbre héroïne de la Fronde. De Louise de Bourbon, était issue Marie d'Orléans-Longueville, mariée à Henri de Savoie, duc de Nemours ; d'Anne-Geneviève de Bourbon, deux fils, l'aîné entré dans les ordres et appelé l'abbé d'Orléans, le second, comte de Saint-Pol, puis duc de Longueville, qui fut tué au passage du Rhin. L'abbé d'Orléans, dernier survivant mâle de sa maison, était mort le 4 février 1694. Dès 1668, il avait institué pour héritiers son frère, ensuite les enfants de celui-ci, enfin sa mère la duchesse de Longueville en la priant de transmettre l'héritage à ses cousins germains les princes de Conti.

Par la mort sans alliance du duc de Longueville en 1672, par la mort de la duchesse de Longueville en 1679 et celle de l'aîné des princes de Conti en 1685, François-Louis de Bourbon s'était trouvé le seul héritier de l'abbé d'Orléans. Mais la duchesse de Nemours n'avait pas voulu accepter un testament qui la lésait, elle demi-sœur du testateur, au profit d'un cousin germain de celui-ci. Elle avait produit un testament plus récent, aux termes duquel tout l'héritage lui revenait. De plus, elle avait soutenu que le prince de Conti ne pouvait hériter, puisque la duchesse de Longueville, qui était priée de lui transmettre l'héritage, était morte sans l'avoir jamais recueilli.

Malheureusement, l'abbé d'Orléans avait perdu la raison. En 1671, une lettre de cachet l'avait enfermé dans une abbaye. Or le premier testament était du 1er octobre 1668, l'ordination sacerdotale du mois de décembre 1669, le second testament du 26 février 1671, la lettre de cachet du mois de septembre suivant, l'interdiction de mars 1672.

Le prince de Conti soutenait que le testateur était sain d'esprit, lorsqu'il avait pris des dispositions en sa faveur; mais qu'il ne l'était plus lorsqu'il avait testé en faveur de Mme de Nemours. A ce moment, la folie, assurait-il, était déjà reconnue, et, un an plus tard, l'interdiction prononcée.

Il y avait, au Parlement de Paris, dix chambres : la grand'-chambre, la tournelle civile et la tournelle criminelle, cinq chambres des enquêtes et deux des requêtes du Palais. Au lendemain de la mort de l'abbé d'Orléans, le prince de Conti s'était pourvu aux requêtes du Palais. Il avait demandé la permission de prouver ce qu'il avançait. Une sentence l'y avait autorisé. Mme de Nemours en avait appelé. La grand'chambre avait donc

à statuer, en ce 10 janvier 1696, « sur l'appel d'une sentence des requêtes du Palais qui ordonnait une preuve par témoins sur le temps où avait commencé la démence de M. l'abbé d'Orléans, dernier mâle de la maison de Longueville. » Ces messieurs allaient juger s'il serait permis ou non à M. le prince de Conti d'amener devant la docte assemblée quelques témoins des extravagances du défunt.

Si Mme de Nemours était déboutée, le public qui remplissait la salle pouvait se promettre un jour une audience tristement comique. En attendant, quelle bonne fortune d'écouter le « Fléchier du Palais, » d'Aguesseau, tout jeune, avocat général depuis 1690, à l'aurore de sa renommée !

La veille, pendant deux heures, il avait exposé les faits lumineusement. Il avait rappelé le testament de l'abbé d'Orléans écrit à Lyon, en présence de sept témoins, le 1er octobre 1668; le fidéi-commis qui suppliait Mme de Longueville de transmettre les biens dont elle hériterait, aux princes de Conti; la clause codicillaire qui confirmait le testament; le voyage de l'abbé d'Orléans en Italie, son désir de recevoir les ordres sacrés à Rome, les efforts de Mme de Longueville pour l'en empêcher; l'ordination au mois de décembre 1669, l'émancipation le 22 juillet 1670; le voyage à Nantes, le retour à Paris, et, du 15 janvier au 6 mars 1671, les vingt et un actes par lesquels l'abbé d'Orléans se dépouillait au profit de sa famille; huit mois plus tard, sa réclusion dans une abbaye, enfin l'interdiction en mars 1672, la mort arrivée le 4 février 1694, et, quinze jours après la mort, l'apparition d'un second testament daté du 26 février 1671.

D'Aguesseau avait présenté avec une égale perfection la thèse de Mme de Nemours et celle du prince de Conti. Il avait soutenu d'abord que le prince de Conti « n'avait point de titre, et que, quand il en aurait un, il serait révoqué par un testament postérieur auquel la preuve par témoins ne saurait donner atteinte. » Il avait soutenu ensuite que, devant les présomptions défavorables à Mme de Nemours, tirées du second testament, on ne pouvait refuser au prince de Conti le moyen de « donner à ces présomptions le degré de certitude qui leur manquait. »

La clarté de l'avocat-général avait été telle, sa science si profonde, sa logique si rigoureuse, que Mme de Nemours et le prince de Conti avaient paru tour à tour avoir raison tous les deux.

Le duc de Saint-Simon, le Duc de Bourbon et le prince de

Conti, en observation dans leur lanterne, attendaient avec impatience le moment où l'avocat-général, qui, la veille, avait tenu la balance si égale entre les parties, allait proposer son sentiment et « prévenir en quelque sorte la décision des juges. »

Lors même que le talent de d'Aguesseau et l'incroyable popularité du prince de Conti, « en tout le Germanicus de son siècle et cru pauvre avec plus de quatre cent mille livres de rente, » n'auraient pas rendu cette audience de la grand'-chambre fort intéressante, le nom de la duchesse de Nemours aurait suffi pour attirer la foule. Peu de femmes avaient une plus forte réputation d'originalité que cette étonnante princesse.

Sa figure n'était pas moins originale que son caractère. Sous les boucles grises de sa chevelure, sous un vaste front, elle avait des sourcils épais, de gros yeux gris clair qui regardaient d'un air orgueilleux et naïf, le nez droit, la bouche fine. Lorsque la haute coiffe abritait cette vieille tête, emprisonnait le visage coupé de rides profondes, venait se nouer sous la gorge, au-dessus de la grande collerette blanche, Mme la duchesse de Nemours, princesse de Neuchâtel et Valangin, veuve depuis 1659 de Henri de Savoie, duc de Nemours, avait bien, comme le dit quelque part Saint-Simon, l'air d'une « tourière. » Mais quelle tourière ! « haute, extraordinaire, de beaucoup d'esprit, » sentant fort sa grande dame, » se tenant chez elle à l'hôtel de Soissons, » et n'y voyant « pas trop bonne compagnie. »

Cette ancienne élève de Port-Royal, très peu incommodée par la dévotion, parlait sans cesse à ses confesseurs de ses grands biens, des princes de Condé et de Conti. Ceux qui ne la connaissaient pas la croyaient folle, et l'un d'eux avait osé lui recommander de passer cela, « de n'y plus penser et surtout de manger de bons potages, si elle en avait le moyen. » Elle ne cachait pas qu'elle ne disait jamais son *Pater* sans retrancher les mots : *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Même devant le Roi, elle ne perdait rien de sa hauteur. Elle arrivait, tandis qu'il soupait, et « on l'entendait de trois pièces, » aussi incapable de se gêner pour lui que de cacher ses antipathies. Saint-Simon raconte qu'un jour, « parlant au Roi dans une fenêtre de son cabinet, avec ses yeux qui ne voyaient guère, elle ne laissa pas d'apercevoir Matignon qui passait dans la cour. Aussitôt elle se mit à cracher cinq ou six fois tout de suite, puis dit au Roi qu'elle lui en demandait pardon, mais

qu'elle ne pouvait voir un Matignon sans cracher de la sorte. » Tout cela, parce qu'en 1596, Éléonore d'Orléans avait épousé, contre le gré de la maison de Longueville, le second fils du maréchal de Matignon !

Une telle femme n'était pas faite pour attendre, en ce qui concernait Neuchâtel, où elle était la plus forte, la sentence du Parlement de Paris, devant lequel le Roi avait évoqué l'affaire de la succession de Longueville. Dès 1694, elle avait déclaré qu'elle ne reconnaissait les juridictions du Royaume que pour les biens situés en France. Ses soixante-neuf ans et deux attaques d'apoplexie ne l'avaient pas empêchée d'aller se saisir de « la plus belle pièce de l'héritage, » la principauté de Neuchâtel; et les États de ce petit comté souverain s'étaient empressés de la mettre en possession. Elle avait même « déterré » au Mans « un vieux bâtard obscur » du comte de Soissons, frère de sa mère, qui tirait du monastère bénédictin de la Couture, dont il était abbé, dix ou quinze mille livres de rente, et passait sa vie dans les tavernes. Elle l'avait logé chez elle, lui avait donné tout ce qu'elle pouvait, — et « ce qu'elle pouvait donner, nous dit Saint-Simon, était immense, » — l'avait marié à la propre fille du maréchal de Luxembourg, et, bien que le Roi n'autorisât dans le contrat que le titre de comte de Dunois, le faisait appeler partout ailleurs prince de Neuchâtel.

Le choix bizarre de ce ridicule héritier était une maladresse. Il devait indisposer un tribunal déjà trop favorable à un prince du sang, prince charmant, et qui, si l'on en croit l'abbé Fleury, dont les leçons de droit n'avaient pas été perdues, se connaissait si fort en procédure, que « les juges qu'il allait solliciter étaient surpris de l'entendre parler de ces matières, comme si c'eût été sa profession. »

***

Mais déjà, la grand'chambre faisait son entrée : le premier président, les présidents à mortier, les conseillers laïcs, les conseillers clercs pénétraient dans la salle, s'asseyaient sur leurs sièges; et, dans le silence enfin rétabli, d'Aguesseau, reprenant son discours où il l'avait laissé le jour précédent, commençait la seconde partie de son plaidoyer.

Il était « de taille médiocre, » « gros, avec un visage fort

plein et agréable, » une physionomie sage et spirituelle, un œil pourtant bien plus petit que l'autre. »

Il s'excusa d'être obligé par sa charge de faire paraître la cause « aussi claire et aussi facile à décider » qu'elle semblait la veille « obscure et incertaine. » Il rappela que la sentence des requêtes du Palais, non seulement autorisait le prince de Conti à prouver par témoins la démence de l'abbé d'Orléans et par conséquent la nullité du second testament, mais encore préjugeait la validité du premier. Avec une magnifique abondance d'arguments juridiques, il prouva que le premier testament n'était pas caduc, et que le second ne pouvait le révoquer; parce que « les propres arguments de Mme de Nemours devenaient des présomptions contre la sagesse du testateur, » et que « l'effet naturel de ce doute était le désir de l'éclaircir par une preuve qui deviendrait, en ce cas-ci, aussi juste que nécessaire. »

Lorsqu'il traita la question du fidéi-commis contenu dans le premier testament; lorsqu'il considéra le fidéi-commis en lui-même, lorsqu'il sonda la volonté du testateur et la montra « conforme aux règles inviolables de la jurisprudence romaine; » lorsqu'il considéra le fidéi-commis joint à la clause codicillaire; parmi ces matières « les plus subtiles de tout le droit; » au milieu des citations des empereurs Sévère et Antonin, des jurisconsultes Ulpien, Mœcien, Menochius, Raphaël de Cume, Bartolle et Cujas, de la loi *Tractabatur* ou de l'article 68 de la coutume de Sens *Quia consuetudo*, on peut penser que les gens de cour, qui formaient une partie du public, ne suivirent pas tous l' « aigle du Parlement » jusqu'aux hauteurs où il planait. Seul peut-être, le prince de Conti était capable de goûter la science infinie, l'art merveilleux de l'orateur, et d'autant plus aisément que cet orateur était pour lui.

L'attention des profanes se réveilla sans doute pendant la seconde partie du discours, au moment où d'Aguesseau, évoquant la personne de l'abbé d'Orléans, représentait aux yeux de l'assistance ce malheureux « qui, suivant le propre langage de Mme de Nemours » (ingrate comme une héritière), avait reçu de la nature « un esprit simple, des inclinations basses, une humeur particulière, une avarice sordide, une légèreté, une inconstance, une instabilité qui ne pouvait être satisfaite que par des voyages continuels. » La portion frivole de l'auditoire dut respirer à ce passage, et sa malignité se plaire à un semblable portrait.

D'Aguesseau poursuivait ses raisonnements. Si l'abbé d'Orléans, revenant de Nantes à Paris par le carrosse d'Angers, au mois de novembre 1670, avait brusquement rebroussé chemin au gué de Loré, à une journée de Paris, pour avoir rencontré un valet de pied de son frère, le comte de Saint-Pol ; s'il était resté trente-huit jours à Orléans dans une hôtellerie à quarante sols par jour ; s'il était retourné le 29 décembre à Tours, par la Loire, sans aucune raison plausible ; si, arrivé enfin à Paris, le 15 janvier 1671, il avait, du 15 janvier au 6 mars, signé vingt et un actes qui le dépouillaient, et, le dernier une fois signé, quitté Paris subitement, n'était-ce pas que sa famille avait voulu le tenir éloigné à cause de son égarement d'esprit jusqu'au 12 janvier 1671, date de sa majorité, puis profiter de ce qu'il était majeur et de ce qu'il avait encore quelques lueurs de bon sens, pour régler les affaires de la maison de Longueville, et lui arracher ses biens? N'était-il pas non plus fort aisé de présumer que, l'abbé d'Orléans ayant été enfermé au mois de septembre suivant, sa famille avait reculé jusqu'à la dernière extrémité une mesure aussi humiliante, et que, depuis longtemps, elle avait reconnu la folie ?

L'époque où avait commencé cette folie était donc incertaine, et la période qui avait précédé la réclusion, très obscure. Or, le testament qui attribuait l'héritage à Mme de Nemours et qui était l'un des vingt et un actes dont parlait d'Aguesseau, avait été signé le 26 février 1671, ce qui le rendait des plus suspects. Pourquoi donc refuser au prince de Conti le moyen d'éclairer cette obscure période, en prouvant que dès alors l'abbé d'Orléans avait perdu la raison ?

A peine l'avocat général eut-il cessé de parler, les juges opinèrent : ils furent unanimes.

Lecture fut donnée aussitôt du jugement, et au bout des considérants accoutumés, trop longs pour son impatience, toute la salle écouta la sentence :

« La Cour, sans s'arrêter à la requête à fin d'évocation du principal, a mis et met l'appellation au néant, ordonne que ce dont a été appelé sortira effet, condamne l'appelante en l'amende de douze livres et aux dépens. Fait ce 20 janvier mil six cent quatre-vingt-seize. »

Le prince de Conti avait gain de cause. « Jamais, dit Saint-Simon, on n'ouït de tels cris de joie, ni tant d'applaudissements;

la grande salle était pleine de monde qui retentissait; à peine pûmes-nous passer. » C'est à travers une foule d'admirateurs que le prince de Conti se fraya un chemin jusqu'à son carrosse.

Toute l'Europe lut dans *la Gazette d'Amsterdam* le récit de cette glorieuse sortie. Le monde ne fut pas aussi favorable au prince de Conti que le public de l'audience. La colère effroyable de Mme de Nemours, ses hauts cris, les traits « forts, justes, et, avec cela très plaisants, » dont elle cribla ses juges et sa partie, y furent certainement pour quelque chose. C'était, à l'issue malheureuse de son procès, la même femme exaspérée que Saint-Simon nous montre en une autre occurrence, « vêtue à son ordinaire comme une vendeuse de pommes, » avec « des accoutrements très opposés aux modes, et ses cheveux fort mal arrangés et lui tombant sur le visage, tels qu'elle les avait toujours, son tic redoublé de colère, qui était une épaule allant seule et en saccade, la fureur dans les yeux qui d'eux-mêmes n'étaient pas bien droits ; en un mot, une figure ridicule, si l'esprit et encore plus la grandeur n'y eussent pas été toujours singulièrement peints. »

Autorisé à montrer que l'abbé d'Orléans était un pauvre dément, le prince de Conti n'en avait pas fini avec les procès. Il connaissait son adversaire pour une enragée plaideuse. Mme la duchesse de Nemours, princesse de Neuchâtel et Valangin, ne le cédait nullement sur ce point à l'héroïne de Racine, Madame la comtesse de Pimbesche, Orbesche et caetera.

*
* *

A la suite de la sentence du 10 janvier 1696, le prince de Conti prouva la folie de l'abbé d'Orléans ; mais Mme de Nemours prouva le bon sens du même abbé. Aux soixante-seize témoins du prince de Conti elle en opposait quatre-vingt-cinq. La cause fut portée une seconde fois aux requêtes du palais, et les avocats bataillèrent : six mois de débats, l'un des juges récusé par Mme de Nemours, la récusation jugée impertinente, Mme de Nemours appelant de ce jugement. Tandis qu'elle poursuivait son appel, après un délibéré sur le registre et onze matinées de délibérations, le 1er août 1697, une sentence ordonna l'exécution du premier testament en faveur du prince de Conti. Loin de s'avouer vaincue, Mme de Nemours se hâta d'interjeter appel.

C'est au commencement de l'année 1698, que la cause revint devant la grand'chambre. D'Aguesseau parla quatre fois.

Entrons à la quatrième audience, celle où la magie de l'orateur ressuscite l'infortuné défunt pour la plus grande joie du public. Il le présente en d'étranges postures.

A Saumur, lors du voyage qui précède de si peu la signature du testament invoqué par Mme de Nemours, l'abbé d'Orléans monte à la chambre qu'il a louée dans l'hôtellerie en récitant *Kyrie eleison, Kyrie eleison.* Qu'on imagine la stupeur des pèlerins en prière à Notre-Dame des Ardilliers devant ses courses vertigineuses à travers l'église, ses génuflexions, ses rapides signes de croix, les amples bénédictions qu'il donne à la statue de la Sainte Vierge « avec une extension de bras extraordinaire. »

A Saint-Samson-les-Angers, il prononce en l'honneur du curé qui vient de mourir, et qu'il ne connaît pas, une oraison funèbre extravagante.

Et partout il est dévoré d'une passion de confesser tout le monde à tout propos. Le fou a surpris une permission. Il assure « qu'il se moque du recteur, des évêques, des archevêques, qu'il est de sang royal et qu'il a droit de confesser. »

A Nantes, dès quatre heures après minuit, une lanterne à la main, il éveille les garçons d'écurie et les garçons tailleurs pour les obliger à se confesser. Il achète la bonne volonté des prisonniers et les confesse tous les jours. Dans la cour de son hôtellerie, nullement gêné par les servantes qui le regardent, il écoute, assis au bas d'une échelle, la confession d'un ramoneur qu'il a racolé.

Observons-le maintenant chez les Carmes d'Orléans. Après « une messe fort précipitée, » il rentre dans la chapelle faire son action de grâces, jette contre la crédence un carreau qu'on lui présente, renverse un cierge et le brise. Un religieux vient d'ouvrir le tabernacle et s'apprête à descendre les marches de l'autel pour donner la communion. Il voit l'abbé d'Orléans sauter par-dessus le balustre du chœur, poursuivi par ses domestiques, qui, dans leur hâte d'arrêter leur maître, sautent comme lui.

Et ce scandale n'est pas un des pires. On doit se féliciter, lorsque l'abbé d'Orléans ne demande pas, — cela lui est arrivé devant Mme de Longueville, sa mère, — un pot de chambre après le *Credo*, ou lorsqu'il n'ajoute pas à l'*Ite, Missa est*, cette antienne inattendue : « Qu'on mette un morceau de salé sur le gril pour déjeuner. »

Dans la rue, l'abbé d'Orléans n'est pas moins extraordinaire

qu'à l'autel. Voici le fils de la belle duchesse de Longueville passant sur le quai du Louvre, la tête perdue jusqu'aux épaules dans un immense chapeau ridicule orné d'une branche de buis, en « marmottant dans son diurnal. » Il est en soutanelle, habillé comme « un prêtre mendiant, » « crotté comme un fou ou comme un porteur de chaise, » « plein de vermine, » car il change rarement de linge et compte même acheter « une chemise de chamois pour n'en changer jamais. » Il s'embarque sur la Seine, il descend sur l'autre rive. Le batelier a saisi le chapeau de ce passager étrange, qui ne veut pas payer, et celui du page déguisé en prêtre qui l'accompagne. On aperçoit un peu plus loin l'abbé nu-tête, déambulant, « l'air inquiet, agité, riant sans sujet, parlant seul, » marchant d'une vitesse prodigieuse et sur la pointe des pieds. S'il était en carrosse, il sauterait brusquement par-dessus la portière, et qui pourrait le rattraper? Maintenant, il vient retirer son chapeau, car une femme de l'hôtel de Longueville lui a prêté « quelque argent; » et, « surpris de ne plus trouver sa branche de buis, » il se fâche.

Il est aisé de concevoir que la grand'chambre ait refusé d'appliquer à l'abbé d'Orléans, ainsi que Mme de Nemours le voulait, les paroles du *Livre de la Sagesse* : « *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* (Fous que nous étions, nous estimions leur vie une folie. » Les juges ne crurent point devoir considérer l'abbé d'Orléans comme un de ces saints bizarres dont l'originalité scandalise les enfants du siècle et les faibles. Bien que, d'après un témoin, il poussât l'humilité jusqu'à dire à un aide de cuisine : « Mon frère, ne m'appelle plus *Son Altesse*, appelle-moi plutôt *Sa Petitesse*, » la Cour estima que l'abbé d'Orléans n'était pas un saint, mais un fou.

Malgré l'éloquence de d'Aguesseau qui fut « extraordinaire, » le prince de Conti ne gagna définitivement son procès que le 13 décembre suivant. Des vingt-trois juges, vingt et un lui donnèrent gain de cause. Peu lui importait que les suffrages ne fussent pas unanimes, de n'avoir convaincu ni le frère de Catinat, ni l'abbé Brisart, qui siégeaient à la grand'chambre; il héritait des biens laissés par son cousin germain, l'abbé d'Orléans.

Quatorze cent mille livres n'étaient pas pour déplaire à un prince qui avait la réputation d'être quelque peu intéressé. De plus, cette bienheureuse sentence confirmait ses droits sur la principauté de Neuchâtel, une principauté qu'on pouvait gou-

verner de Paris, et qui valait, disait-on, cent cinquante mille livres de rente.

Mais la duchesse de Nemours conserva la principauté de Neuchâtel, dont les États refusèrent d'exécuter le jugement du Parlement de Paris. Elle en était encore souveraine, quand elle mourut le 16 juin 1707.

Les prétendants à la petite couronne, souverains ou simples particuliers, grands seigneurs et grandes dames de la cour de Louis XIV, principicules d'Allemagne, ducs et pairs de France, disputèrent Neuchâtel au prince de Conti. Ils plaidèrent leur cause devant les États de la Principauté, jusqu'au jour où, à force de diplomatie et d'argent, le roi de Prusse évinça tout le monde, « tiers sans droits, » « mangea l'huître et en donna les écailles aux plaideurs. »

LES DERNIÈRES ANNÉES

Pour Conti, « longtemps ardent sur cette affaire dont ses envieux assuraient que la richesse lui tenait bien plus au cœur que la couronne de Pologne, » il reprit, pendant l'automne 1707, sa vie de héros en disponibilité. Il pouvait habiter son appartement au rez-de-chaussée de l'aile du Nord à Versailles, ses hôtels de Paris et de Fontainebleau, sa jolie maison d'Issy, le magnifique château de l'Isle-Adam, et il était occupé de sa femme et de ses enfants, le comte de La Marche, Mlles de Conti et de La Roche-sur-Yon, bien qu'il n'aimât vraiment que l'aînée des deux filles. Ses passetemps avaient toujours été le jeu, la chasse, surtout une immense lecture, la rédaction de mémoires dans lesquels « il se délassait à mettre ses vues » sur la politique européenne, et cette conversation délicieuse, où il était « un Orphée qui savait amener autour de soi les arbres et les rochers par le charme de sa lyre, et triompher de la haine du Roi, si redouté jusqu'au milieu de sa cour, sans paraître y prendre la moindre peine. »

A la fin de l'année 1708, Louis XIV permit au ministre Chamillart d'avertir Conti que le commandement de l'armée de Flandre lui serait bientôt donné. Le prince « en tressaillit de joie. » Aimé, comme il était, du peuple et des troupes, choisi à cause de son mérite et malgré les répugnances royales, il allait partir aux acclamations du Royaume. Mais sa santé était usée. Il

sentit ses forces décliner brusquement, et bientôt les médecins le déclarèrent atteint d'hydropisie.

Le 22 février 1709, il mourut très pieusement dans son hôtel du quai Conti, assisté du Père de La Tour et de l'abbé Fleury, à l'âge de quarante-cinq ans. On l'enterra dans l'église Saint-André-des-Arcs. Massillon prononça l'oraison funèbre, et Nicolas Coustou fit le tombeau.

Suivant l'expression triviale du marquis de Lassay, le défunt était parti, « sans avoir déballé toute sa marchandise, » sans avoir montré le fond de sa boîte, où ses contemporains croyaient qu'il y avait tant d'étoffes précieuses et rares, tant de diamants, de joyaux et de perles. Comme un Germanicus, comme un Duc de Bourgogne, il ne fut que l'espérance des peuples un instant entrevue, jamais réalisée, le héros idéal dont on attendait tout, qui avait reçu tous les dons, à qui il manqua, pour mettre en valeur des qualités incomparables, ce qui est plus nécessaire que les qualités elles-mêmes, une heureuse conjoncture des circonstances, le sourire du sort. Peut-être une vie plus longue eût-elle apporté des déceptions à ses admirateurs. Lassay l'a dit de Conti, on l'a dit du Duc de Bourgogne. Nous ne lui reprocherons pas de n'avoir rien accompli. Sa figure charmante demeure au second plan de l'histoire, image atténuée de celle de Condé, mais plus douce, plus aimable, comme les grâces de Massillon après les splendeurs de Bossuet. Il n'eut, pour continuer sa race, qu'un fils d'une laideur hideuse, brutal et détesté. Dans une galerie de tableaux consacrés aux princes de sa maison, il apparaît entre un père bossu et un fils contrefait, et sa figure s'embellit de toute leur disgrâce.

C'est ainsi que le voit la postérité, remarquant à peine le frère aîné, si brave en Hongrie, et, dès son retour en France, enlevé par la petite vérole à l'âge de vingt-six ans. Elle aperçoit, il est vrai, plus avant, dans le dix-huitième siècle, à la cour de Louis XV, le petit-fils, bel homme lettré et artiste, général distingué, et qui brigua lui aussi la couronne de Pologne. Mais elle se scandalise devant les amours innombrables, l'impiété, la sinistre impénitence de ce Lovelace. A ses yeux, le brillant héros, qui enchantait les courtisans de Louis XIV et rendait jaloux le Roi lui-même, François-Louis de Bourbon, prince de Conti, demeure toujours le Grand Conti.

La Force.

SOUVENIRS DE MUSIQUE ET DE MUSICIENS

III[1]

PORTRAITS ET SILHOUETTES LYRIQUES

Un soir, à l'Opéra-Comique, un critique musical à ses débuts avait pour voisin l'un des anciens, peut-être le doyen de leur profession commune ; un des plus écoutés parmi nous, sinon des mieux écoutants, car il commençait alors, et même il avait depuis longtemps commencé de ne plus entendre. A certain moment, le vétéran se pencha vers son jeune confrère et lui fit cette question : « Vous qui avez été au Conservatoire, pourriez-vous me dire en quel ton l'école moderne écrit pour le quatuor ? »

Ce soir-là, je reconnus avec humilité les limites de notre savoir et j'excusai les compositeurs qui tiennent en médiocre estime la critique musicale et ses jugements.

Peu d'années après, je dînais en compagnie d'un musicien éminent, auteur de l'un des chefs-d'œuvre du répertoire contemporain. Des amis communs, nos hôtes, avaient pris soin de m'avertir que le maître n'éprouvait qu'une indulgence voisine de la pitié pour un pauvre chroniqueur, lequel s'y entendait à la musique, — on me rapporta les propos de mon voisin de table, — à peu près aussi bien que son garçon coiffeur. Le repas achevé, pour se confirmer dans cette opinion, il me pria, non sans ironie, de me mettre au piano. La partition de son opéra, qu'on répétait alors, m'avait été communiquée en

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

épreuves. Tout de suite et tout entière, elle m'avait semblé, comme elle me paraît encore, admirable. Je la savais par cœur. Je la jouai, je la chantai même de mon mieux. Puis, de mon mieux aussi, j'en entrepris l'éloge, trop heureux, ajoutai-je, d'avoir bientôt l'occasion d'en renouveler, par écrit et publiquement cette fois, le panégyrique. L'auteur alors changea de note et, me serrant les mains, s'écria : « Mon cher, quel musicien vous êtes! » — « Oh! maître, simplement celui-là qu'un bien autre musicien que moi-même compare volontiers, dit-on, à son garçon coiffeur. »

Et ce soir-là, par un piquant retour, il me parut que, de leur côté, les critiques musicaux auraient tort de prendre toujours au sérieux le dédain, ou la sympathie, des compositeurs.

Massenet, lui, joignait à trop d'esprit trop de grâce, une grâce souple et caressante, pour témoigner jamais un autre sentiment que la sympathie, l'amitié même, à celui qui conserve un ancien portrait de l'auteur de *Werther* avec ces trois mots, dont le premier seul n'avait rien d'excessif : « A l'ami, au confrère, au juge. » Sa grâce était toujours la plus forte. Après la répétition générale d'*Esclarmonde*, le « juge, » — si juge il y a, — reçut du soi-disant « confrère » le télégramme suivant : « Quelques personnes indiscrètes, mais dévouées, me préviennent que votre feuilleton sera un très joli éreintement. J'ai hâte de vous lire, car je suis certain du contraire. A vous fidèlement. J. Massenet. » Librement écrit, le feuilleton parut. Aussitôt, après lecture, autre billet : « Comme au lendemain du *Cid*, comme après *Magdeleine*, je viens vous remercier. Toujours de même et toujours cordialement, votre fidèle et bien affectionné. J. Massenet. » Et c'est ainsi que, jusqu'à la fin, le prétendu juge et le vraiment grand artiste demeurèrent amis.

Ils l'étaient devenus peu de temps après la représentation du *Cid* à l'Opéra. Un soir, dans un salon, Massenet fut prié de se mettre au piano. Il y consentit, en me faisant l'honneur de m'inviter à m'y asseoir moi-même avec lui. Nous jouâmes les ballets du *Cid*. Il y apportait un éclat, un brio merveilleux, avec des doigts de fée. Le surlendemain je recevais un magnifique exemplaire de sa partition. Sur la feuille de garde il avait tracé les premières mesures du ballet, tel que nous l'avions joué, avec ces mots : « En haut, vous. En bas, moi. Souvenir de la soirée du jeudi 3 décembre 1885. » Rien de plus affectueux,

avec un grain d'encens, que les dédicaces de Massenet, ou ses moindres lettres. Il terminait volontiers, celles-ci par des formules de ce genre : « Votre fervent ami, » « Chèrement à vous, » « En chère amitié, » ou bien, sur le mode lyrique : « Ce matin je vous écris cela... Pourquoi !... Pourquoi pas hier ?... Pourquoi pas toujours ? » Au coin de son feu, lisant un livre sous la lampe, il interrompait sa lecture pour écrire à l'auteur : « Merci du bonheur que vous me donnez en ce moment ; » ou encore : « Je voudrais vous voir... de suite... pour vous exprimer la profonde joie que vous me causez. » On se disait à soi-même, avec Rossini : « Excusez du peu. » On faisait mieux que l'en excuser, sans trop y croire.

Il était fidèle, en amitié. Après vingt-cinq ans, il m'écrivait encore : « Ah ! la rue Saint-Guillaume ! Les « quatre mains » du *Cid* avec vous, devant les vénérés parents ! » Et les « quatre mains » aussi des *Scènes alsaciennes*, cette « suite » charmante que tous deux également, à nous deux, nous avons tant aimée, et que le souvenir d'un tel partenaire, autant que le charme de l'œuvre, me rend à jamais aimable ! Plus d'une fois, pendant et depuis la guerre, je les ai reprises, les quatre esquisses pittoresques de Massenet. Elles tiennent dans le cadre d'un dimanche d'Alsace. Avec autant de couleur, elles n'ont pas moins de poésie et quelquefois elles ne nous émeuvent pas moins que certains contes, alsaciens aussi, d'Alphonse Daudet. Le second tableau s'appelle *Au cabaret*, et le troisième est intitulé *Sous les tilleuls*. Le quatrième et dernier s'achève, à la nuit tombante, par une sonnerie, — hélas ! alors lointaine, — de clairons français. Les tilleuls ! Les Allemands nous en ont-ils assez parlé, de ces arbres-là, comme s'ils ne poussaient, ne fleurissaient, n'embaumaient que chez eux ! Et quant à nos clairons, le jour est enfin venu où ce n'est plus seulement dans la musique de Massenet que l'Alsace a la joie de les entendre.

Après un Massenet, un Saint-Saëns. D'autres encore avec eux, un Gounod, un Verdi. Tous, même les morts, vivent en notre mémoire. Pour oublier telle ou telle inimitié obscure, c'est assez, plus qu'assez, de tant d'illustres amitiés. Quand je veux me représenter l'auteur de *Samson et Dalila*, j'entends me le rendre présent, j'ouvre un portefeuille gonflé de ses lettres. Toutes témoignent de son intelligence, de son esprit ; plus d'une aussi de son cœur. Mais son amitié se prouve par des

actes plus que par des phrases. Elle se plaît moins aux effusions qu'aux services. Elle tient toutes ses promesses, même les promesses électorales, qui ne sont pas communément les plus sûres. Grand voyageur, on a vu Saint-Saëns revenir à Paris, — de très loin, — pour apporter à certain candidat, battu d'avance, l'honneur, même inutile, de sa voix. Dès longtemps (en 1890), il honorait un jeune critique musical, qui l'avait loué, d'une épître humoristique en vers, dont voici quelques strophes :

J'aurais aimé voir quelle mine
Vous faites dans l'appartement
Intime, que divinement
Votre barbe d'or illumine.

. . . . . .

O critique trop bienveillant,
Merci pour les feux d'artifices
Allumés par vos maléfices
Pour moi, dans un recueil savant.

. . . . . .

C'est la gaîté, c'est la lumière,
Que vous apportez dans ce lieu,
Bondissant comme un jeune dieu
A la rutilante crinière.

. . . . . .

Et je me sens très orgueilleux
Quand votre plume, trop sévère
Pour d'autres, pour moi débonnaire,
M'entoure de mots radieux.

Saint-Saëns encore une fois m'est connu moins par ses propos, — nos rencontres étant trop rares à mon gré, — que par ses lettres. Un de ses billets, vieux de quelque trente ans, montre qu'il se connaît lui-même. En 1892, il m'écrivait ceci : « Oui, classique je suis, nourri de Mozart et de Haydn dès ma plus tendre enfance. Je le voudrais, qu'il me serait impossible de ne pas parler une langue claire et bien équilibrée. Je ne blâme pas ceux qui font autrement. Comme Victor Hugo parlant de certaines innovations poétiques, je trouve certains procédés très bons, — pour les autres. »

Elle abonde, cette correspondance, en anecdotes comme en jugements sur la musique et les musiciens. Un de nos confrères ayant prétendu que Chopin n'avait exprimé que l'amour

malheureux : « Que fait-il donc, répond Saint-Saëns, du célèbre nocturne en *ré bémol ?* » Il s'étonne également qu'on l'accuse, (Chopin), « d'avoir parfois peint la vie mondaine. C'est à peindre comme autre chose, et, si la peinture est bonne, cela suffit. Telle est l'*Invitation à la valse,* sur laquelle, dans le *Freischütz*, on nous fait danser des paysans, ce qui est absurde. Par bonheur, cette absurdité nous a valu l'orchestration de Berlioz. »

A propos de Wagner : « Ne soyons pas ingrats pour le grand Richard. »

Sur *Haensel et Gretel*, de Humperdinck : « J'ai été choqué... de voir employer, pour des scènes enfantines, les procédés créés par Richard Wagner pour les entretiens des héros et des dieux. Disproportion entre les moyens et le but n'est pas le fait d'un chef-d'œuvre. Mais que le second tableau néanmoins est délicieux! »

Un jour nous avions rapporté ce propos de Gounod : « Saint-Saëns! Il avait cinq ans qu'il manquait déjà d'inexpérience. » Et Saint-Saëns de rectifier en ces termes : « Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à cinq ans, mais à dix-huit ans que je fus accusé si joliment par Gounod de manquer d'inexpérience. A cinq ans, j'avais encore, vous pouvez m'en croire, quelque chose à apprendre. Maintenant c'est tout, que j'aurais à apprendre. Car, dans l'art comme dans les sciences, plus on avance dans la carrière, plus on s'aperçoit que ce que l'on sait n'est rien auprès de ce qu'il faudrait savoir.

« Je n'ai connu Gounod qu'à son retour de Rome. Il voulait bien me donner des conseils, et je me souviens de lui avoir soumis, vers ma quinzième année, une symphonie terriblement inexpérimentée. Mais Gounod aimait à faire des « mots, » et, comme ses mots étaient charmants, on ne saurait les lui reprocher. »

Autant que des opinions particulières, on pourrait extraire de la correspondance d'un Saint-Saëns une de ces idées générales dont parlait Brunetière. Mais celle-là, Brunetière assurément l'eût réprouvée. Aussi bien ce n'est point ici le moment d'ouvrir, ou de rouvrir un débat esthétique et de montrer le grand musicien plus fidèle, — heureusement, — en théorie qu'en pratique à la doctrine de l'art pour l'art et d'une musique volontairement insensible. Il suffit de reconnaître, — et Saint-Saint-Saëns le premier s'en contentera, — que dans son art les

« puissances de sentiment » ne tiennent pas la première place et que son œuvre mériterait pour épigraphe ce précepte d'Auguste Comte : « L'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. »

« Pour le sentiment, c'est un jeune homme qui... » Rien ne fut plus vrai de Gounod, de Gounod jeune, de Gounod toute sa vie. Le sentiment, plus que l'entendement, était pour lui le mode préféré de la connaissance, et toute connaissance, chez lui, se tournait en amour. Le mot de saint Augustin : « *Ama et fac quod vis* » est l'un de ceux que répétait volontiers l'auteur de *Faust* et de *Mors et Vita*. Son affection, qui me fut presque paternelle, date, — je l'ai rappelé, — de ma douzième année. Que dis-je, elle est plus vieille encore, si j'en crois cette dédicace inscrite à la première page de *Rédemption:* « A mon cher Camille Bellaigue, que j'aime depuis l'enfance de son père. » Depuis mon enfance à moi, et jusqu'à sa mort, il m'accueillit à son foyer. J'y revenais sans cesse, avide d'y trouver la lumière et la flamme et d'ouvrir à ses chants, même à sa parole, mes oreilles, mon esprit et mon cœur. J'entrais librement dans le vaste atelier de la place Malesherbes. J'y ai passé de belles heures, de celles, disait Alphonse Daudet, qu'on voudrait fixer avec des épingles d'or. La voûte en était élevée, le décor discret, assez sombre. De hautes orgues occupaient le fond de la salle. Une large fenêtre éclairait un meuble à deux fins, table et piano tout ensemble, où Gounod avait gravé cette inscription : « *Hic laboravi quantum potui, non quantum volui.* » Car il eût voulu travailler toujours. Plus il avançait en âge, plus il écartait de lui ce qui s'appelle ou ceux qui s'appellent « le monde » et leurs inutiles propos. Que de fois il m'a répété : « C'est le *parlage* qui me tue. » La parole de l'Apocalypse : « Il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, » lui paraissait belle entre toutes, trop belle pour la terre, et le faisait aspirer au ciel. En attendant, et pour mériter le bonheur d'y entrer et d'y retrouver Mozart, ce Mozart qu'il ne pouvait entendre sans se sentir « l'esprit à genoux, » il se résignait parfois au rôle d'auditeur et de conseiller musical.

Que de Marguerites, au rouet, à la fenêtre, à l'église, n'ai-je point accompagnées au piano devant lui ! « Soyez simple, » criait-il à l'une d'elles qui chantait en minaudant la ballade du Roi de Thulé ! « Soyez simple, soyez peuple ! Balayez, balayez ! »

Avant de commencer, une autre s'excusait : « Ah ! maître, j'ai si peur ! — Eh ! bien, et moi donc ! » Un « bénisseur, » a-t-on dit de Gounod. Alors, c'est qu'on ne l'avait pas entendu maudire. « Vois-tu, mon enfant, il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. » Ses calomniateurs avaient beau ne pas savoir ce qu'ils faisaient, il ne leur pardonnait pas toujours. Un soir je me trouvais avec lui à l'Opéra. *Faust* y était, comme à l'ordinaire, assez mal traité. Tout à coup, n'y tenant plus, il m'entraîna sur la scène. « Viens, tu vas entendre. » Et j'entendis ceci : « Vous lâchez vos artistes à travers ma partition comme des veaux à travers un potager. » La comparaison d'ailleurs n'avait pas moins d'exactitude que de vivacité. Mais le succès, le respect de son œuvre n'allait pas chez Gounod jusqu'à l'idolâtrie. Peu de semaines avant la représentation de *Roméo et Juliette* à l'Opéra, je le rencontre dans l'avant-scène de la direction. « Tu arrives à propos. Gailhard est en train de me demander un ballet pour *Roméo*. Quel est ton avis ? » Comme je m'excusais : « Va, va, ne te gêne pas. Je devine. Tu crois que je suis trop vieux et que le ballet ne vaudrait pas grand'chose. » Je me récriai, plus vivement. Le ballet fut écrit et n'ajouta rien aux beautés de l'ouvrage. Peu de temps après, je rencontrai Gounod. Il m'arrêta, me saisit par le bras et brusquement : « Ils l'ont voulu, leur ballet, ils l'ont eu. Tu avais raison : il est exécrable. »

Le plus souvent, lorsque l'artiste nous entretenait de son art, c'était avec moins de rigueur, mais sans complaisance et sans vanité. Et l'homme ne parlait pas autrement de son âme. Il confessait ingénûment ses faiblesses. Pour les excuser, non pour les absoudre, il alléguait le trouble, l'espèce de vertige et d'égarement où le jetaient, chantant au dedans de lui-même, de si belles et surtout si tendres mélodies. Il espérait que Dieu ne traiterait peut-être pas comme tous les autres celui qu'il n'avait pas créé tout à fait comme eux.

Les autres pourtant, loin de les dédaigner, il les aimait. Il souhaitait que son art ne leur fût point inutile. Dédiant au pape Léon XIII l'oratorio de *Mors et vita*, il exprimait le vœu que son œuvre pût accroître la vie en lui-même et en ses frères : « *ad incrementum vitæ in meipso et in fratribus meis.* » Un jour, parlant d'une grève, et des ouvriers qui l'avaient déclarée, il mesurait avec tristesse, avec compassion, « tout ce qu'on a enlevé

de vérités à ces gens-là depuis un siècle. » Son éloquence trouvait de beaux mots charitables : « Nous n'emporterons là-haut que ce que nous aurons donné de nous-mêmes ici-bas. » Ainsi rien d'humain ne lui était étranger. Inutile d'ajouter : rien non plus de féminin, toute sa musique en porte le délicieux témoignage. Quelquefois, quand il parlait d'elle, sans y penser et comme d'instinct, il la féminisait encore. « *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni.* » Un jour qu'il commentait devant moi cette phrase de *Mors et vita :* « Tu vois, me disait-il, *elles* lavent, *elles* lavent du lin. » Et ce n'était pas des bienheureux, c'était des bienheureuses qu'il voyait lui-même, lavandières célestes, plonger leurs tuniques dans le sang de l'Agneau. Il eut toujours le goût, la passion du divin. Son œuvre religieuse est d'un croyant, d'un théologien même, et mystique, autant que d'un artiste. Peu s'en était fallu jadis, on le sait, qu'elle ne fût d'un prêtre. Plus tard, il écrivait de Rome, de la villa Médicis : « J'ai les yeux sur Saint-Pierre et le cœur dedans. » Je conserve une *Imitation* par lui donnée à ma mère, avec cette épigraphe : « A mon amie Mme Bellaigue. Le Thabor est le mode majeur et le Calvaire le mode mineur. Tous les deux ont la même tonique, Dieu. »

Je m'arrête. J'en ai dit ou redit assez du maître que j'ai le plus aimé. J'aurais beau dire encore, je ne serais jamais digne du salut que naguère, aux fêtes du cinquantenaire de *Mireille*, à Saint-Remy de Provence, Mistral, en riant, m'adressa : « Voilà celui qui nous a donné l'évangile de Gounod selon saint Jean. »

Par l'apparence extérieure, par le caractère, comme par le génie, aucun musicien ne ressembla moins à Gounod que Verdi. Également beaux, les yeux de l'un et ceux de l'autre ne l'étaient pas de la même beauté. Le regard de Gounod rayonnait plus loin, celui de Verdi pénétrait plus avant. Et comme le feu de ses prunelles, il semblait que la chaleur de son âme se concentrât plutôt que de se répandre. Rossini passe pour avoir dit de la musique de Verdi : « *C'est oune mousique avec oun casque.* » Sa musique peut-être : elle fut guerrière, héroïque même, lorsqu'elle appela sa patrie à la liberté. Mais lui, le musicien, se contentait d'un feutre à larges ailes, comme en portait Mistral, comme en portent les paysans, au nombre desquels le maestro d'Italie, autant que le poète de Provence, aima toujours à se compter. « *Io sono un paesano,* » répétait-il

volontiers. Paysan, Verdi l'était d'abord par l'amour de la campagne, par la passion de la terre. Il l'était encore autrement, à la manière aussi de Mistral, par une noblesse rustique, par une sorte d'instinctive et primitive simplicité.

Quand je vins à Milan pour y entendre son *Otello*, — c'était en février 1886, — je ne le connaissais pas lui-même. La représentation fut retardée et je me promettais d'étudier au piano l'œuvre nouvelle. Mais on m'avertit que l'appartement de Verdi se trouvait au-dessous de ma chambre, et je m'abstins. Je fis du moins demander au maître la permission de lui présenter mes hommages. Il me pria de l'excuser, et pour une raison qu'on me rapporta de sa part : j'avais à juger son ouvrage et son désir était que rien, surtout son bienveillant accueil, ne pût gêner l'entière liberté de mon jugement. Il ajoutait que, dès le lendemain de la « première, » quelle que fût mon opinion, il aurait plaisir à me recevoir. J'attendis moins longtemps, et le soir même de la représentation, je pus témoigner à Verdi ma libre, très libre admiration. Le soir même, et quel soir! après quel triomphe! après quel retour du théâtre à l'hôtel, parmi les flambeaux, les cris et les fleurs! A l'hôtel, dans la rue, dans la ville entière, tout était enthousiasme, délire à l'italienne, tout, excepté le cœur du grand Italien. Pendant une quinzaine de jours, il me fut donné d'être son voisin, maintes fois son commensal, et déjà son ami. Plus tard, beaucoup plus tard, en réponse à certain article de journal, il m'écrivait avec autant de modestie que d'indulgence : « Oh! la belle lettre! la belle lettre que vous avez écrite à mon adresse! C'est dommage seulement que vous n'ayez pas eu dans les mains un sujet plus important. Quoi qu'il en soit, je ne m'en plains pas. Vous et tous les critiques peuvent parler de l'artiste comme ils veulent, mais je vous remercie de toute mon âme d'avoir eu des paroles si nobles et si dignes pour l'homme... »

De l'homme que fut cet artiste, on ne parlera jamais trop noblement. Les jours passés à Milan avec lui m'ont laissé de chers souvenirs. Ce prétendu paysan avait des manières de grand seigneur. A la fierté de son génie, il n'en mêlait pas l'orgueil, encore moins la vanité. Chaque soir à sa table, sa personne et son œuvre étaient l'unique sujet banni par son ordre de nos entretiens. Un matin, devant moi, l'envoyé d'un grand journal parisien lui demanda l'autorisation de publier un fragment

d'*Otello*, la prière de Desdemona. En termes courtois, Verdi refusa net. Il n'estimait pas, dit-il, que la place d'un *Ave Maria* fût parmi des annonces mondaines, et autres. En vain le journaliste allégua la complaisance ordinaire, en pareil cas, de nos musiciens français. Verdi, sans les blâmer, s'excusa de ne point suivre l'exemple de ses confrères. Et comme le solliciteur se retirait, non sans montrer quelque dépit : « Vous pouvez être certain, me dit Verdi, qu'en revanche ils publieront la romance du Saule, de Rossini. Ils ajouteront même que la musique de Rossini vaut mieux que la mienne, et ils feront bien. » C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Autant que la réclame, Verdi fuyait les honneurs officiels et les acclamations de la foule. Pour l'y dérober, lorsqu'il nous emmenait, son fidèle Boito et moi-même, au théâtre où triomphait alors la merveilleuse comédienne Éléonora Duse, il fallait arriver les premiers dans la salle, nous y cacher dans une loge obscure, et n'en sortir que les derniers. Arrigo Boito! Parlant de Verdi, comment ne saluerais-je pas encore une fois sa chère, sa charmante mémoire ! Le maître et le serviteur ne faisaient qu'un, si bien qu'à nous trois je me croyais toujours en tête-à-tête. C'est près de Verdi, par Verdi, que j'ai connu Boito, c'est pour ainsi dire en Verdi que je commençai de l'aimer, d'une amitié que la mort seule, après trente ans et plus, a pu rompre. Alors j'ai parlé de lui longuement aux lecteurs de la *Revue;* ou plutôt, par une suite de lettres admirables, le poète-musicien, plus grand artiste encore que musicien et que poète, leur a lui-même parlé de poésie, de musique et d'art (1). Ils n'ont pas oublié peut-être avec quelle éloquence, avec quelle hauteur, et quelle largeur aussi, de l'esprit et de l'âme. L'un et l'autre se ressemblaient et s'égalaient chez cet homme rare, qui demeure en ma mémoire comme un parfait exemplaire, un type achevé de l'humanité supérieure.

Nous fûmes tous les deux, un été, les hôtes de Verdi en sa villa de Sant'Agata. Il m'écrivait, à l'annonce de ma venue : « *Oh! gioja! Oh! gioja! Oh! gioja!* Rien ne pouvait nous être plus agréable que la nouvelle de votre chère visite. Vous à Sant'Agata! Mais c'est merveilleux! Il faut que je vous dise

(1) Voir dans la *Revue* du 15 août 1918 l'étude intitulée : *Arrigo Boito, Lettres et Souvenirs* (publiée depuis dans les *Échos de France et d'Italie (Nouvelle Librairie nationale).*

en toute franchise qu'au milieu de ce désert vous ne trouverez ni splendeur de maison, ni beauté de nature, ni poésie, mais de l'affection et une cordiale amitié. »

Il était modeste, même pour son pays, le grand paysan. Autour de Sant'Agata, entre Milan et Plaisance, la nature, sans être belle, ne manque pas d'un certain charme, que lui prêtent la solitude, le silence et la plaine aux horizons lointains. La maison, qu'entourait un vaste domaine, n'avait assurément rien de splendide. Tout y respirait la simplicité, mais l'abondance, une vie sans apprêt et sans faste, mais la plus large, la plus copieuse hospitalité. Et la poésie même ne faisait pas défaut à cette calme et grave retraite. Poésie géorgique, dont Verdi lui-même, agriculteur, éleveur de troupeaux, était le poète. Poésie du grand parc et des eaux, brunes au crépuscule, où voguaient des cygnes. Poésie des peupliers et des saules pâles, qui peut-être avaient inspiré la plainte de Desdemona Poésie enfin des nuits de juin où le rossignol chantait au-dessus de ma terrasse dans le feuillage, luisant de lune, d'un grand magnolia. A tant de poésie, la musique parfois se mêlait. Musique moderne et française, que Verdi me priait de lui faire connaître. Musique aussi, — plus rarement, — du maître lui-même. Il venait de composer, pour se divertir, un *Ave Maria* sur les notes d'une gamme étrange à dessein *(scala enimmatica)*. De là des harmonies raffinées, des accords imprévus et subtils, où le grand mélodiste, par gageure peut-être et comme par défi, se complaisait en souriant. Mais une fois, une seule, et ce fut ma faute, la musique le fit souffrir et presque pleurer. Nous avions souvent prié notre hôte de nous conduire à Roncole, son village natal. Toujours modeste, oublieux et comme absent de lui-même, il s'y refusa d'abord. Mais enfin il y consentit. Nous partîmes. En chemin, j'observai qu'il se taisait. C'était dimanche, et l'heure des vêpres. Nous entrâmes à l'église. Les fidèles s'y pressaient : paysans, paysannes surtout, coiffées de mouchoirs éclatants. L'orgue jouait, un misérable petit orgue, à la voix cassée. Mais cet orgue avait été le sien. A la place même de l'enfant dont je voyais errer sur le clavier les mains incertaines, un autre enfant, naguère, avait posé des mains déjà mélodieuses, des mains prédestinées. Je le savais. Et lui, brusquement, s'en souvint, et de s'en souvenir devant nous, avec nous, il ressentit je ne sais quelle pudeur. Je le regardai : son

visage avait pâli, des larmes brillaient dans ses yeux. Il me toucha l'épaule et, tout bas : « Sortons, sortons, » me dit-il. On l'avait reconnu. Le peuple, son peuple, sortit à notre suite et l'entoura. Tandis que nous remontions en voiture, des cris éclatèrent : « *Evviva il maestro! Evviva Verdi!* » Le retour, encore plus que l'aller, fut silencieux. Le soir, après le repas, le maître nous reprocha, doucement, de l'avoir entraîné, de l'avoir en quelque sorte contraint à retrouver, après si longtemps, la mémoire et la vision de son passé, de lui-même. Boito m'écrivit depuis, magnifiquement : « Nul n'a mieux compris, mieux exprimé que Verdi le sens de vivre. Il était homme parmi les hommes et il osait l'être. On lui aurait offert d'être un dieu, il aurait refusé, car il aimait se sentir humain et vainqueur dans le cercle ardent de l'épreuve terrestre. » Mais déjà, dans l'humble église de Roncole, j'avais compris un soir que cet « homme parmi les hommes, » qui vivait d'une vie si pleine et si riche, n'était pas de ceux qui se complaisent à se regarder vivre.

A peine l'avais-je quitté, que je recevais de lui ce billet : « A vous mes plus ardents remerciements pour votre visite, et mes grands compliments pour avoir pu supporter, même si peu de temps, la monotonie de ce *desertissimo deserto*. Merci, merci encore, et veuillez permettre que Mathusalem vous embrasse. » Il avait alors passé quatre-vingts ans. Nous nous revîmes encore, à Paris, quand il y vint donner son *Falstaff* étincelant. Mais ce devait être notre dernière rencontre. Il mourut en 1901. Sa mort fut brave ainsi que sa vie et que son art. Il repose à Milan sous une table de bronze encadrée et comme étreinte par une guirlande de chêne. Je m'y suis plus d'une fois agenouillé. Sur un registre placé là, comme chez les grands de la terre, les passants laissent leurs noms et leurs « pensées. » « *Veglio onesto... Quel grande che viene... O anima lombarda, Come ti stavi altera!* » On n'aurait qu'à choisir, pour la tracer sur ces feuillets, une de ces paroles de Dante. A propos de certaine page de Verdi, Boito m'écrivait encore : « *Arte latina! Arte divina!* » Il aimait aussi de répéter le précepte de Nietzsche : « Il faut méditerraniser la musique. » Boito! Verdi! O mes chers, mes grands amis latins, soyez bénis tous deux! A votre hôte de Sant'Agata, de Milan et de Gênes, vous avez fait mieux comprendre et chérir davantage les chefs-d'œuvre et le génie même de la musique méditerranée.

« *Nuevos mediterraneos.* » Un autre musicien latin, un Espagnol, un Catalan, me remerciait un jour d'avoir trouvé dans sa musique des « nouveautés méditerranéennes. » Felipe Pedrell est son nom, et ses deux principaux ouvrages, ignorés du public français, s'appellent *Los Pirineos* et la *Celestina.* J'en ai parlé naguère avec admiration aux lecteurs de la *Revue.* Aux directeurs de nos théâtres lyriques, je les ai signalés et recommandés, en vain. Je crains fort de ne jamais les entendre. Jamais non plus je n'en ai vu ni je n'en verrai l'auteur. Mais autant que l'artiste, l'homme, depuis vingt ans, par ses lettres, m'est familier. Pour celui-là comme pour un Verdi, l'on ne saurait avoir de trop nobles paroles, si grande est la noblesse de son âme. A l'étranger, à l'inconnu qui l'avait compris, il a témoigné constamment, avec une excessive gratitude, une sympathie qui m'honore. Il m'a fait partager ses plus intimes pensées, ses espérances comme ses déceptions, ses joies et, — trop souvent, — ses douleurs. Un jour, m'envoyant sa partition des *Pirineos,* il me priait d'accueillir ces « quelques notes fugitives, mais pleines de Dieu, d'amour pour la patrie, et de cette religion de l'art en laquelle s'unissent tous ceux qui sont dignes de le comprendre... Béni soit Dieu qui nous a donné des cœurs pour sentir, pour aimer, pour espérer ! »

Peu à peu la vie personnelle et familiale de mon correspondant cessait de m'être étrangère. Au chevet d'une enfant malade et qui paraissait près de guérir il m'écrivait : « Dieu est venu me visiter, ô mon grand ami. Priez de toute votre âme afin qu'il ne retire pas de nous sa main sacrée. » Mais peu après, une carte largement bordée de noir m'apportait ces mots, tracés au crayon et d'une main tremblante : « Felipe Pedrell vous demande deux prières : une pour sa fille, morte ! et l'autre hélas ! pour votre malheureux ami qui reste seul en ce monde. » Quelques mois plus tard : « Je reviens à la vie, qui m'échappait par la blessure de ma douleur, parce que j'ai pu revenir au travail qui régénère. »

Autant que de la musique, le musicien se fit toujours de la critique musicale une idée, ou plutôt un idéal très pur. Il veut qu'elle « passe par l'âme d'un vrai poète, d'un *divinateur,* d'un élu du ciel, d'un super-artiste. » Elle ne saurait « être qu'une œuvre de désintéressement et d'amour. » Elle doit « agir par le cœur sur d'autres cœurs. » Le vrai critique, le seul, est celui

qui fait l'œuvre sienne et la communique aux autres, qui la crée en quelque sorte une seconde fois, si bien que l'auteur et lui se comprennent, se pénètrent l'un l'autre au point de devenir deux êtres vivants en un seul être. » En est-il beaucoup parmi nous, mes chers confrères, en qui de si hautes leçons n'éveillent quelque regret, peut-être quelque remords !

A son ami inconnu le vieux maître envoya plus d'une fois de tendres, de touchantes assurances : celle-ci, par exemple, qui vint me trouver un jour au pied de ces Pyrénées dont il a chanté la gloire : « Que ma bénédiction descende sur une maison blanche, au toit penchant, et sur tous ses habitants, qui sont une partie de mon âme. » Entre tant de lettres que je viens de relire, plus d'une commence par ces mots : « *Amigo de todo mi afecto.* » C'est ainsi qu'à mon tour je lui dédie cette page, où je souhaite, s'il vient à la lire, qu'il trouve encore une fois le signe lointain mais sensible d'une amitié qui répond à la sienne et qui l'égale.

***

Gounod avait raison : « Il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. » Mais par bonheur il n'est pas moins vrai que les chefs-d'œuvre peuvent trouver des interprètes qui les honorent, qui les servent au lieu de les trahir. J'en ai connu, de nombreux. Plusieurs ont été mes amis, le sont encore. Morts ou vivants, c'est de ceux-là seuls que je me souviendrai. J'oublierai les autres, les calomniateurs.

Le mot de Léonard n'est vrai qu'à demi : « *Cosa bella mortal passa, ma non d'arte.* » Un chant, une voix, est une « belle chose d'art, » mais qui passe, et sans laisser de traces. C'est même tout le sujet des « Stances à la Malibran » et toute leur mélancolie. « Tu regardais aussi La Malibran mourir. » Une autre et non moins célèbre cantatrice, la Falcon, celle qui fut, — un instant à peine, mais si beau, dit-on, — Alice, Rachel et Valentine, la Falcon, s'est vue morte. Et pendant combien d'années ! On sait l'éclat et la brièveté de sa gloire et comment, sa jeune voix s'étant un soir brisée, le reste, — un demi-siècle au moins, — fut silence. Autrefois, ayant à parler de Meyerbeer, j'avais souhaité d'entendre d'abord parler de lui par son illustre interprète. Elle allégua son grand âge, sa retraite et sa volonté même, favorable à son repos, de ne plus se souvenir.

Mais le hasard, l'été suivant, nous réunit. C'était sur les bords du lac de Genève, un dimanche, à la sortie de l'église. Une vieille dame en descendait les degrés avec peine. On me la nomma. Je me fis présenter. Surprise, mais souriante, elle prit mon bras et me dit : « Ah! ce n'est plus ici l'escalier des *Huguenots*. » Sa villa touchait à la mienne. Elle me permit d'aller la voir et bientôt elle me pria de lui faire un peu de musique. Depuis son malheur, elle n'avait pas eu le courage d'en entendre. Volontairement elle s'était exilée de son art comme d'une patrie. Et tout à coup, âgée et malade, voici qu'elle ressentait ensemble, passionnément, et le désir et l'effroi d'y revenir. Moi-même, je l'avoue, je craignais un peu de l'y ramener, et que l'émotion fût trop forte. Elle, résolue et vaillante, se prépara, que dis-je, elle se para pour ce retour comme pour une fête. Je la trouvai dans son fauteuil, soutenue par des oreillers, mais coiffée de son plus beau bonnet. Pour sa « rentrée, » elle avait choisi *Carmen*. L'effet ne s'en fit pas attendre. D'acte en acte, de scène en scène, le génie, hier encore ignoré, mais révélé soudain, l'animait, la ranimait tout entière. Cet art d'aujourd'hui, qu'elle ne connaissait pas, la grande artiste d'autrefois croyait le reconnaître et s'y reconnaître elle-même. Tous les deux, par mon humble entremise, ils venaient en quelque sorte au devant l'un de l'autre. Quand j'eus frappé l'accord final, elle me dit seulement, d'une voix haletante : « Merci... A demain. Nous recommencerons, si je n'en suis pas morte. »

Elle n'en devait pas mourir et plus d'une fois nous recommençâmes. Pauvre chère Falcon! Elle m'appelait, gentiment, le bienfaiteur de ses dernières années. En son vieil appartement de la Chaussée d'Antin, qu'elle n'avait jamais voulu quitter, j'aimais à la visiter. Désormais elle ne craignait plus, avec moi, pour moi, de se souvenir. Elle évoquait ses débuts, dans le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, et l'émotion, — l'on ne disait pas alors le « trac, » — de ses vingt ans à leur entrée en scène. Elle se rappelait tout, même le pompier, « un petit blond, » debout derrière un portant, et comme il la regardait, comme il l'écoutait. Un autre soir, elle chantait Rachel, de *la Juive*, pour la première fois : « J'étais très mince, pour ne pas dire assez maigre. Au dernier acte, quand vint pour moi le moment d'être précipitée dans la cuve, un spectateur, assis à côté

de ma mère, lui dit à mi-voix : « Ça va faire un triste bouillon. » — « En tout cas, monsieur, répliqua ma mère, il aura de beaux yeux. »

Ces yeux n'avaient pas perdu leur éclat, ni ce front sa pureté. Et quelquefois, dans la mémoire et jusque dans les songes de l'artiste à cheveux blancs, la flamme ancienne se rallumait. « J'ai rêvé, me dit-elle un jour en souriant, que je chantais le duo du quatrième acte des *Huguenots*, et j'y mettais une telle ardeur, que, ma foi! j'en eus un peu de honte au réveil. »

Ainsi, comme la sainteté, l'art lui-même a ses « reliques vivantes. » Et même quelquefois encore chantantes. Alboni, Viardot, Carvalho, Patti, Nilsson, je n'ai guère entendu que leurs dernières notes. L'Alboni donnait les siennes assise. Tout enfant, je l'avais déjà vue, en cette position, remplir, — oh! oui, remplir, — au Théâtre-Italien, le rôle de Fidalma, du *Matrimonio segreto*. Trente ans après, à l'occasion de son anniversaire, elle chanta chez elle, pour des amis, et toujours dans un fauteuil, deux airs de Rossini : celui de la duègne, du *Barbier* (« *Un vecchiotto cerca moglie* »), et celui de la *Cenerentola* (« *Una volta c'era un re* »). A l'un, tout en notes piquées, elle prêtait autant de malice que de grandeur à l'autre, en notes tenues. Le second surtout recevait de cette voix profonde, déjà comme lointaine, je ne sais quel accent du passé avec la mystérieuse poésie que nous trouvons aux premiers mots de nos vieux contes : « Il y avait une fois un roi... »

Le souvenir musical a ses mirages sonores. Par moments, du fond de ma mémoire, des voix féminines reviennent ensemble à mon oreille, et, pour les écouter une à une, il me faut dénouer leur chœur harmonieux. « Ce qui m'a sauvée, me disait un jour Mme Viardot, c'est que j'ai toujours eu une voix affreuse. » Et sans doute elle exagérait. On assure pourtant qu'en son génie sa voix n'avait jamais eu la plus grande part. Mais à cette voix, même vieille et brisée, ce génie arrachait encore des accents, des éclats, qui fendaient le cœur. Non pas tous les cœurs. Un soir, chez elle, Mme Viardot venait de chanter, — était-ce Gluck, ou Schubert, ou Schumann? — comme elle chanta jusqu'à la fin. Toute frémissante encore du dieu, elle restait debout. Autour d'elle, l'émotion générale prolongeait le silence, quand une aimable personne, croyant le moment venu de le

rompre, s'avança, le sourire aux lèvres, et dit simplement : « Comme vous avez dû travailler, madame, pour arriver à un pareil résultat! » Vous devinez le regard qui fut sa récompense.

En ses dernières années, bien qu'elle vécût fort retirée, Mme Viardot m'exprima le désir d'entendre encore une fois Joachim, alors de passage à Paris. J'eus l'honneur de l'accompagner au concert. En voiture, elle parla du grand violoniste, à peu près son contemporain et souvent autrefois son partenaire. Elle évoqua le passé, des souvenirs de théâtre et de famille. Son frère aîné venait d'avoir cent ans. Comme je l'en félicitais : « C'est vrai, dit-elle, nous autres Garcia, nous avons la vie dure. — Hélas! la Malibran exceptée. — La Malibran, mon cher, elle est morte d'un accident. Ça ne compte pas. » Et rien qu'à cette réponse, au ton surtout dont elle était faite, on sentait l'espoir, la volonté même de vivre encore. Sur l'estrade, un fauteuil avait été préparé pour Mme Viardot. Elle y prit place. Avant de commencer, Joachim s'inclina devant elle. Il lui baisa la main, et le public les unit, elle et lui, chargés d'ans et de gloire, dans une seule et suprême acclamation.

Un jour, il y a près de cinquante ans, j'entendis un conférencier fameux, un maître de ce genre oratoire, dire de Mme Carvalho, qui devait chanter après la conférence : « Elle est la grâce dans l'émotion et, si vous permettez, j'ajouterai l'émotion dans la grâce. » Le public permit, et même il applaudit, non sans trouver peut-être que cela ne voulait pas dire grand'chose. Pourtant cela n'était pas si bête. Émouvante, la cantatrice, à tort qualifiée de chanteuse légère, arrivait à l'être par la grâce même et, veuillez excuser l'antinomie des mots, à « force de grâce, » par le timbre aussi de sa voix, enfin et surtout par la simplicité, par la pureté d'un style assez souvent impeccable. Elle aussi, je ne l'ai guère entendue et rencontrée qu'à la fin de sa carrière. Gounod, bien qu'il se plût à reconnaître, et très haut, tout ce que ses œuvres devaient à leur première interprète, Gounod me disait plaisamment : « N'oublie pas qu'elle a failli créer *Mireille* habillée en Suissesse. » La cantatrice était supérieure, et de beaucoup, à l'artiste. Et la femme était excellente, même la femme de ménage. L'été, je la voyais chez elle, à Puys, près de Dieppe. Autant que son art, sinon bien plus encore, elle aimait son

jardin, son potager et sa cuisine. Elle avait le secret, ou la recette, de certains plats, qu'elle apprêtait elle-même. Que de fois ne l'ai-je pas surprise, le matin, vêtue d'un peignoir, et tournant une sauce comme elle filait un son, avec la même adresse et peut-être avec plus de plaisir. Brûlée de plus de feux qu'elle n'en alluma, voilà ce qu'on ne dira jamais d'elle. Tranquille, sereine, alors même qu'on était ému par elle, — j'ai dit comment, — rien ne paraissait l'émouvoir. Avant le dernier acte de *Faust*, au moment de s'étendre sur son grabat, quelqu'un l'entendit soupirer : « Allons, encore un petit moment, et puis on ira faire dodo. » Et comme je lui parlais un jour de Mozart, des *Noces* et de Chérubin, de l'adorable Chérubin qu'elle avait été naguère : « Oui, n'est-ce pas? c'est amusant! c'est amusant! » Elle n'en dit pas davantage. « *Voi che sapete...* » Qui saura jamais comment il est possible de chanter ainsi Mozart, et de parler de Mozart ainsi!

Je n'ai fait qu'entrevoir la Patti deux ou trois fois, en des circonstances banales. Mais je garde un souvenir assez vif de quelques jours passés avec Christine Nilsson. C'était au Mont-Dore, où des amis communs nous réunissaient volontiers. Un soir il m'arriva de jouer au piano des fragments de *la Flûte enchantée*, où Nilsson avait triomphé jadis. Elle vit, ou feignit de voir là quelque invite indiscrète, et, d'une voix sèche, avec un éclair dans les yeux, ses yeux de la Reine de la Nuit : « Vous avez beau faire, je ne chanterai pas. » Je ripostai, sèchement aussi, que je n'aurais garde de l'en prier, désireux que j'étais de rester sur mes souvenirs d'autrefois. Alors, se levant tout d'un coup : « Attendez, je vais les rajeunir. Accompagnez-moi seulement. » Et d'une voix plus pure, plus éclatante que jamais, toute la soirée, elle chanta. Nous étions réconciliés. Peu de jours après, nous chevauchions côte à côte dans la montagne. Un groupe de promeneurs la reconnut au passage. « C'est la Nilsson, » fit l'un d'eux. En riant, elle se retourna sur sa selle. Une fusée de notes étincelantes jaillit de ses lèvres, et fièrement elle reprit : « Oui, c'est la Nilsson! »

Pour désigner une chanteuse de théâtre, les Italiens disent communément une « prima donna ». Ce beau nom, trop beau pour la plupart, une Gabrielle Krauss entre toutes mérita de le porter. Aux Italiens, à l'Opéra, jusqu'au terme de sa longue carrière, elle exerça vraiment sur la scène lyrique une sorte de

primauté féminine. Mieux que nulle autre elle connut et révéla le secret des plus nobles douleurs. Alceste et Norma, Selika, Aïda, Sapho, surtout Sapho, la Krauss fut, avec une tendresse magnanime, chacune de ces héroïques mourantes. Et son deuil filial égalait au moins ses deuils d'amour. A genoux devant le cadavre du Commandeur, ce n'est pas à la tragique orpheline que l'on eût pu dire, comme fit Garat naguère à certaine Donna Anna médiocrement émue : « Eh! quoi, Madame, si froidement! Quand le corps est là! » Belle de passion, de désespoir ou de colère, elle savait l'être aussi, peut-être davantage, de tenue ou de retenue. Apollon, plutôt que Dionysos, était son dieu. Parlant un jour d'une artiste qui venait de chanter l'Invocation à Vesta, de *Polyeucte*, Gounod déplorait qu'il lui manquât « ce cachet définitif de grande autorité que le *génie du dessin* peut *seul* donner. C'est le grand écueil des chanteurs : ils n'ont pas reçu d'*éducation esthétique*. La puissance de la sérénité leur est inconnue et la fausse chaleur de l'agitation leur cache la chaleur vraie de la tranquillité. » Prenez le contrepied de cette critique et vous aurez défini le principal caractère et comme la vertu maîtresse du talent de la Krauss. Au concert encore plus qu'au théâtre, elle était admirable d'autorité, de dignité, de calme et souveraine grandeur. Son chant, sa physionomie, son attitude, tout en elle exprimait et répandait autour d'elle je ne sais quelle paix auguste. Elle s'étonnait un peu de m'entendre souvent lui répéter : « Ce que j'aime en vous par-dessus tout, c'est que vous êtes tranquille. » Mais l'éloge ne lui paraissait plus aussi mince quand j'y ajoutais les paroles d'Eschyle : « Une âme sereine comme le calme des mers. »

CAMILLE BELLAIGUE.

(A suivre.)

COMMENT S'EST FAITE LA FRANCE

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Nos lecteurs connaissent déjà cette grande *Histoire de la nation française* entreprise sous la direction de M. G. Hanotaux et dont M. Louis Madelin a exposé ici-même l'esprit et le plan. C'est à M. Imbart de la Tour qu'est échue la tâche de retracer *l'Histoire politique* (1) de la France des origines à 1515.

Peu d'hommes étaient aussi bien désignés pour la mener à bien. Héritier de la noble tradition française qui, de Bossuet et de Montesquieu à Tocqueville et à Fustel, a perpétué dans les esprits l'amour de l'histoire synthétique et de l'histoire d'idées ; formé aux disciplines modernes qui lui ont enseigné la probité scientifique, la soumission aux faits, le contrôle rigoureux des vues d'ensemble par l'élaboration du détail ; assez philosophe, d'ailleurs, pour ne point s'arrêter aux tâches préliminaires, pour ne point se laisser absorber par la documentation, mais pour en user comme d'un moyen au service de fins supérieures ; également éloigné d'un empirisme stérile et de l'esprit de système, il a, comme bien peu, le sens de la complexité du réel et de la subordination des ordres : il sait les relations qui unissent les croyances, les idées et les sentiments aux conditions sociales et économiques, la manière dont ces divers facteurs agissent et réagissent les uns sur les autres, et, ce qui importe plus encore, leur hiérarchie naturelle. C'est pourquoi son œuvre est infiniment plus proche de la réalité concrète que l'histoire telle que la conçoivent un

(1) *Histoire politique*, premier volume (des origines à 1515), par P. Imbart de la Tour. 1 vol. in-4, illustré, de 590 pages. Paris, Société de l'Histoire nationale, librairie Plon-Nourrit (1921).

Karl Marx et ses innombrables disciples, obstinément attachés, malgré l'apparence, à une idéologie abstraite et artificielle, et qui pensent avoir expliqué un mouvement historique, comme l'apparition d'une croyance nouvelle, lorsqu'ils l'ont relié à ses origines ou à ses conditions matérielles. Quel est le fait économique qui rendra compte du christianisme ?

M. Imbart de la Tour n'a pas cédé à ces illusions décevantes. Et c'est pourquoi encore, à l'inverse des productions de l'idéologie matérialiste, son livre est très peu livresque. On y respire à l'aise : on ne s'y meut point au milieu de concepts ou de mots ; on y vit parmi des hommes, dans l'atmosphère subtile et fine de notre pays de France, au contact de ce bon peuple à qui nous devons le meilleur de nous-mêmes. Pour le connaître en son intimité, l'historien a puisé à toutes les sources où ce peuple a laissé quelque chose de soi : il a puisé surtout à la source la plus riche et la plus sûre, comme aussi la plus négligée, je veux dire à la tradition vivante qui se perpétue dans le peuple même, parce que le peuple, suivant l'expression du génial penseur espagnol Angel Ganivet, garde en lui « le dépôt et les archives des sentiments fondamentaux et inexprimables d'un pays. » De son Morvan, bastion de la vieille Gaule, M. Imbart de la Tour a observé longuement et amoureusement le peuple de France, et je ne serais pas surpris qu'il eût découvert là le secret qu'aucun des documents écrits n'eût pu lui révéler, le sens caché qui les explique et les illumine, — les témoins immuables, et les juges, de l'évolution qu'ils décèlent : tels ces très vieux chênes, derniers survivants de la forêt gauloise que défrichèrent les moines ; solidement implantés dans le granit de nos provinces du Centre, ils marquent aujourd'hui encore les bornes des champs, qui varient moins que les frontières des États, et les haies qui jadis leur étaient adossées ont été refoulées de quelques pouces par le vent d'Ouest, tandis qu'ils demeuraient immuablement enracinés au sol où le paysan, depuis des siècles, trace le même sillon.

Celui qui a rempli ses yeux et son âme de la contemplation de tels spectacles, celui qui a vécu dans la familiarité de ces choses et de ces êtres, ne peut manquer d'y acquérir le sens de la perpétuité du peuple, c'est-à-dire de cette unité vivante qui se maintient, de génération en génération, à travers les institutions et les régimes, expressions successives, et parfois opposées,

d'un même esprit qui, en son fond, demeure insaisissable et ne se manifeste que dans l'ordre même de son développement. Ce sens, M. Imbart de la Tour le possède au plus haut degré : c'est là ce qui fait l'intérêt unique de son histoire.

Les épisodes du drame s'enchaînent d'une manière continue; mais cette continuité n'est pas celle d'une évolution mécanique se déroulant sur une seule ligne; c'est la continuité d'un rythme, où se traduit un développement spontané, qui a ses avances et ses reculs, ses moments de crise et ses périodes d'arrêt, les uns comme les autres nécessaires à la vie de cette grande personnalité morale, le peuple français, qui apparaît d'un bout à l'autre comme le protagoniste du drame. « Tout est un, tout est divers, » a dit Pascal. L'histoire de ce peuple se diversifie à l'infini : c'est que « l'histoire ne se répète pas; » nul homme ne peut refaire ce qu'a fait un autre homme : s'il en reproduit les gestes, il n'en peut reproduire l'âme; « eussent-ils réussi à refaire l'édifice, les Mérovingiens n'en eussent restauré que la façade, non le plan, la symétrie savante, la distribution intérieure. » Le temps ne se parcourt point, comme l'espace, en tous sens; il entraîne les nations et les individus vers leurs destinées, et nulle page ne ressemble aux pages qui l'ont précédée. Cependant, un fil invisible relie toutes les pages de cette histoire; et ce fil, c'est l'âme du peuple, c'est sa vie morale.

Ainsi à travers les générations qui passent s'entrevoit la perpétuité d'une nation, comme au-dessus des règnes qui se suivent domine la continuité d'un même pouvoir... Longue chaîne d'efforts, brisés par des ruptures, suite inégale d'étapes, retardées par des reculs, l'unité française a été une création continue. Elle fut, tout autant, une création collective : un ordre, non imposé d'en haut et par un seul, mais librement voulu de tous, l'œuvre conjuguée du Roi et de la nation, et comme le fruit de ses entrailles, au terme d'un long et douloureux enfantement... Notre histoire est un rythme où alternent les temps désordonnés et les développements harmoniques. Tel un thème puissant, notre vie nationale se perd et reparaît, se brise et se reforme, toujours plus riche, plus large dans chacun de ses retours.

J'ai tenu à citer ces formules frappantes, parce qu'elles révèlent, chez leur auteur, une vue extraordinairement précise

et profonde de la continuité historique, et qu'elles nous donnent, en quelque manière, la clé de son œuvre. Elles nous font invinciblement songer à une autre pensée de Pascal, qui pourrait servir d'épigraphe à ce livre : « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues. La fièvre a ses frissons et ses ardeurs; et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même... La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. Le flux de la mer se fait ainsi, le soleil semble marcher ainsi. » Ainsi se fit, ainsi se continue sous nos yeux l'histoire de la nation française.

Le sens philosophique, je dirais même le sens métaphysique, du drame s'en dégage avec une parfaite clarté. Une force supérieure aux individus, comme au peuple lui-même, est à l'œuvre dans l'histoire; là, aussi bien que dans les tragédies grecques, le principal acteur est celui qu'on ne voit jamais : le Destin. Mais le destin qui règle notre histoire n'est pas le dieu aveugle des Grecs, l'inexorable nécessité qui pèse sur les hommes et les conduit à leur perte. Partout, dans cette histoire, la liberté rayonne. Sans doute, la nature sociale a ses lois auxquelles ni les nations ni les individus ne peuvent se soustraire, sinon par une rupture qui serait une gageure; mais ces lois ne sont contraignantes que pour celui qui les subit : elles ne le sont point pour celui qui les a librement choisies. Il y a des carrefours dans la vie des hommes et des peuples; à chacun de ces carrefours, ou, si l'on veut, de ces aiguillages, un problème se pose, un choix intervient; nous sommes maîtres de ce choix : nous ne le sommes pas de ses conséquences; car, après que nous nous sommes engagés librement dans une certaine voie, cette voie nous mène dans une direction déterminée, jusqu'au prochain carrefour. Ainsi alternent, dans la vie des peuples et des individus, les coups d'État de la liberté et les suites régies par le mécanisme : mais ce mécanisme, pourvu que la volonté se possède, n'est jamais qu'un instrument dont elle use pour réaliser ses fins, et pour parvenir au terme qu'elle se propose. Et ainsi, c'est bien l'homme qui décide, c'est lui qui, dans une large mesure, mène les événements.

Pourtant, les décisions même qui orientent notre vie ne dépendent pas tout entières de notre volonté : les circonstances,

l'accidentel, y ont leur part. Mais les circonstances ne sont jamais déterminantes : le terme « impossible » n'est pas un terme français; là où d'autres volontés, moins fortes, trouvent un mur d'airain devant lequel elles s'arrêtent ou se brisent, le Français ne voit qu'un obstacle qu'il lui *faut* surmonter : en sorte que, bien loin de l'asservir, ces conditions, qu'il n'a pas faites et qui s'imposent à lui, l'exaltent et le libèrent; le hasard, ou la chance, collabore avec sa volonté. Le hasard, disait justement Cournot, est-il autre chose que la causalité divine? Or, précisément, l'action divine est une action qui nous sollicite sans nous contraindre ; et la raison divine connaît mieux que nous notre bien. C'est pourquoi les peuples qui se soumettent à cette loi supérieure, et qui demeurent fidèles à la mission qu'elle leur confère, apparaissent, tout au long de leur histoire, comme des peuples prédestinés : toutes choses tournent finalement à leur bien. Le peuple français est de ceux-là. Chez nul autre le miracle n'est venu aussi souvent ni aussi visiblement déclencher ou parfaire l'œuvre de la volonté. « Va, fille Dieu, va, » disent à Jeanne ses voix. Et Jeanne va; elle obéit, elle bataille, elle prie : et le ciel répond. Et dans le sacrifice qui marque l'effondrement de sa destinée terrestre, en même temps que la consécration de son message, elle peut dire en toute vérité : « Mes voix ne m'ont pas trompée. »

***

Les voix mystérieuses qu'entendait la Pucelle n'ont cessé, à travers les siècles, d'inspirer le peuple de France et de guider son action dans le monde. *Servir*, tel a été le mot d'ordre auquel ont obéi tous ces hommes. Des plus lointaines origines jusqu'à la grande guerre, tous ont eu, à quelque degré ou en quelque manière, cette idée qu'on discerne déjà dans la geste du Roi, parmi les compagnons de Charlemagne, et parmi les croisés : l'idée d'une « mission confiée à la France par Dieu » (J. Bédier).

Elle apparaît dès l'aube de notre histoire, et c'est là un des points que M. Imbart de la Tour a mis excellemment en lumière : « Le corps de la France n'est point né qu'elle a son âme... Elle est alors ce qu'elle sera plus tard, et, malgré les différences des noms ou des temps, les secousses, les changements, les mutilations, elle gardera la conscience d'être une *personne*, un être qui se continue. Cette unité psychologique est le germe

de notre unité historique. La France est un esprit qui s'est incarné dans une nation. Ni exclusivement celte, ni exclusivement latine, l'une et l'autre à la fois, mystique et raisonneuse, éprise de liberté et d'autorité, de changement et d'ordre, d'individualisme et d'universalité : » du jour où le christianisme se fut soudé à la civilisation gallo-romaine, sur cette terre de France toute prête à recevoir une âme, la nation française avait commencé d'être. Dès lors sa mission est claire. Elle n'y saurait faillir.

Quelle a été la part du germanisme dans la formation de la nation française? Cette part est minime : il était bon et nécessaire qu'un historien eût le courage de l'affirmer, et de l'établir, contre la thèse germanique qui a trop longtemps régné sur l'histoire occidentale. On voit très bien ce que la France doit aux Celtes, à Rome, au christianisme. Nous nous reconnaissons tout entiers dans ce peuple celte, si merveilleusement doué, si généreux, à la fois brave et éloquent; dont l'esprit guerrier, discipliné par Rome et par les rois, va se muer en un esprit militaire, générateur de toutes les vertus; que son culte de la parole rend éminemment sociable, amoureux de libre discussion, résolu à n'obéir qu'autant qu'il y a consenti et qu'on l'a convaincu de la nécessité d'obéir, mais aussi bien dupe des mots, avide d'éblouir, mobile et instable, impatient d'autorité, toujours divisé contre lui-même, toujours disposé à tout remettre en question, trop prompt à se laisser distraire de ses devoirs par les hochets des honneurs et de la politique, — l'un des plus réels et des plus permanents dangers de la vie publique en France. Nous savons tout ce que le peuple français doit au génie de Rome, comment, son anarchie ne lui laissant « d'autre liberté que celle de choisir son maître, » il eut le bonheur de recevoir de Rome la discipline sociale qui lui apporta le double bienfait de l'ordre et de l'unité, qui rapprocha les hommes par le lien sacré de l'obéissance, et les unit dans le respect d'un droit universel. Rome fut vraiment l'éducatrice et l'organisatrice de la Gaule : il suffit, pour s'en rendre compte, de voir ce que sont devenus les peuples celtes abandonnés à eux-mêmes. Cependant l'Empire romain, en déracinant ces hommes, leur fit perdre le sens de la tradition ; en concentrant tous les pouvoirs dans ses mains, il affaiblit chez eux le souci de l'intérêt collectif, l'esprit de solidarité et l'esprit de sacrifice ; par sa fis-

calité, il prépara le nivellement d'où sortit un régime d'inégalité, de sujétion et de patronage. Pour remédier à ces abus, il ne fallut rien de moins que l'incomparable force morale et spirituelle qui remodela toutes les énergies de la nation, leur donna un sens et une fin, renouvela, par le principe de la séparation des pouvoirs, la société politique, et insuffla une âme à la nation dont l'unité s'ébauchait : restée seule debout dans la crise qui faillit emporter la civilisation avec l'État romain, l'Église chrétienne maintint et transmit aux générations à venir tout l'héritage du monde finissant, vivifié par son esprit propre.

Les Celtes, Rome, le christianisme : voilà ce qui a fait la nation française. Aux Germains elle ne doit rien. Ils n'ont que très faiblement modifié la race; leur établissement en Gaule, soit par hospitalité, soit par conquête, ne changea pas le régime des biens ni des personnes; loin d'être les initiateurs des libertés publiques et privées, d'une culture plus haute, d'une moralité plus pure, ces Barbares n'émancipèrent que la force, et n'instaurèrent qu'une conception toute matérielle de la puissance publique, comme d'une appropriation individuelle, susceptible d'être partagée et démembrée ainsi que toute propriété. Les Barbares, en Gaule, n'ont donc pas créé, mais détruit : pour s'incorporer à la nation, ils ont dû se hausser jusqu'à elle ; pour n'être point submergée par eux, la nation a dû éliminer le germanisme par un effort continu de libération.

*
* *

S'il est vrai que le grain doit mourir pour renaître, que tout ce qu'il y a de grand, de fécond, de durable, s'enfante dans la douleur, il n'est rien, peut-être, dans l'histoire, qui s'accorde mieux avec cette loi de la nature physique et morale, rien, à coup sûr, qui soit plus réconfortant pour nous, que le spectacle de ce peuple, le nôtre, luttant contre la barbarie asiatique pour sauver la précieuse semence qu'il a reçue d'Israël, de la Grèce et de Rome, et prenant, dans cette souffrance et dans cette lutte, conscience de la mission sublime qui lui est départie. Cette conscience se manifeste déjà chez Clovis et chez ses successeurs : elle s'affirme et rayonne dans la personne et dans l'œuvre de Charlemagne. Clovis, un Barbare, refoule la Germanie au delà du Rhin; par sa conversion et son baptême, le

25 décembre 496, à Reims, il fait entrer les Barbares dans l'Église, il soude tous les fils d'un même sol dans une foi commune, il indique au peuple français son rôle, et décide de l'avenir de notre histoire. Après lui, durant un siècle, se poursuit l'œuvre d'unité, de consolidation et d'expansion qu'il a inaugurée. Et si l'État franc s'effondre cent ans plus tard, il se reforme avec une dynastie nouvelle, celle des Carolingiens, qui reconstitue le territoire, arrête la marche de l'Islam, brise le germanisme, assure l'ordre par la coopération de l'Église et du patronage, du principe chrétien et du principe féodal, complète l'organisation spirituelle par l'organisation juridique, et lègue à l'histoire un monde, la chrétienté, qui pourra bien, après la mort de Charlemagne, se dissoudre eu une multitude de souverainetés locales, mais qui restera le modèle sur lequel devront se façonner tous les régimes à venir. Le grand nom de Charlemagne domine cette époque : il en est comme le centre de perspective. Autour de lui tout s'ordonne; notre moyen âge tout entier procède de lui. C'est avec justice que nos trouvères du XIe siècle firent de lui le symbole du plus pur patriotisme, fondé sur le service du droit et la croisade contre l'infidèle, et célébrèrent en lui le grand ouvrier de l'universel, l'apôtre de l'idéal, en même temps que le défenseur de la douce terre de France, de la terre des vivants et des morts, de la « patrie. » Avec M. Imbart de la Tour, nous saluons en lui l'homme, plus grand peut-être que Napoléon, qui fit « franchir à l'humanité une de ses étapes. »

Représentant d'un ordre supérieur, qu'inspire un idéal chrétien et romain, Charlemagne avait rompu avec la conception germanique du pouvoir : dès lors, l'autorité ne sera plus attachée à la propriété, qui en est seulement la conséquence et le signe ; elle sera regardée comme un pouvoir moral : régner, c'est servir ; la souveraineté n'est qu'une délégation de Dieu, détenteur de tout droit, qui la légitime et qui la limite du même coup ; et l'exercice de cette souveraineté, aussi bien que l'obéissance qui lui est due, se trouve réglé par un contrat, le contrat féodal, qui n'est qu'un échange de services entre les hommes et leur chef, patron ou seigneur, et qui repose sur la foi donnée et reçue. L'Empereur a la gérance, non la propriété, de la chose publique : sa fonction est une et inaliénable comme la fin qui la crée ; et cette fin, c'est le bien de tous. Aussi les

partages de l'Empire, avec Charlemagne et après lui, quelque ruineux qu'ils aient pu être par ailleurs, ne furent-ils pas, à proprement parler, des partages ou des démembrements, mais bien plutôt la constitution de grandes lieutenances politiques subordonnées au souverain, c'est-à-dire à une « magistrature universelle qui soumettait à son prestige ceux même qui restaient hors de son pouvoir. » Et voilà pourquoi aussi, dans l'immense anarchie du IXe et du Xe siècle, si l'Empire s'écroule sous la poussée des royautés et des seigneurs, le sentiment national subsiste ; un régime se dessine : le régime féodal ; une nation s'organise : la France.

*
* *

La période constructive durant laquelle devait se parfaire l'œuvre de Charlemagne, et s'édifier la France féodale, prélude par une révolution : le 1er juin 987, Hugues Capet est proclamé roi à Noyon ; le 3 juillet, il est sacré à Reims. Révolution ? non pas à la rigueur : un fidèle n'avait-il pas le droit de choisir son seigneur ? on avait choisi, simplement, « l'homme le plus capable de gouverner et de défendre le royaume. » Le principe de l'autorité, c'est sa fin ; lorsque celui qui détient l'autorité n'est plus capable d'assurer cette fin, l'autorité en fait n'existe plus, parce que l'homme n'a plus le pouvoir de se faire obéir. En sanctionnant ce fait, l'Église, gardienne de l'ordre, ne l'avait-elle pas reconnu en droit ? Effectivement la royauté nouvelle allait être une royauté nationale, et elle devait tirer un merveilleux parti des institutions féodales dont elle était issue.

Le régime qui s'ébauche a ses tares : incohérence et désordre, guerre et oppression, une fiscalité qui atteint les hommes libres comme les serfs, un retour à la notion barbare du pouvoir, qui aboutit au morcellement territorial et à l'émiettement de la puissance publique. Mais ce régime, aussi, a sa force et sa vertu : il n'est pas né, comme on l'a cru, de la conquête, c'est-à-dire d'un accident ; il procède d'un lent développement historique et social ; il répond aux besoins vitaux du temps ; et il rachète les maux engendrés par les services rendus : la féodalité fournit à une société désemparée ses cadres et ses chefs, et lui garantit, avec la protection, les bienfaits de la vie sociale. Qui donc, après cela, s'étonnera de voir des paysans asservis se sou-

lever afin de délivrer leur seigneur de la captivité? Par tout ce qu'il contient de garanties morales, par sa religion de l'honneur et de la foi jurée, par sa pure notion de la fraternité, un tel régime est grand : il porte en lui des germes féconds d'avenir, qui sont tout prêts à se développer, et qui vont en effet se développer, autour des idées d'unité et de contrat, par la restauration de l'État, par l'émancipation du peuple, par la lutte contre l'impérialisme, grâce à un lent travail collectif de la nation, d'autant plus durable qu'il est moins artificiel. Tel est le sens de ce grand siècle religieux, le onzième, qui s'ouvre avec la paix de Dieu et que clôt la Croisade.

L'État renaît. Chez les grands féodaux aussi bien que chez le Roi, justicier suprême en qui s'unissent, dans un parfait équilibre, la suzeraineté et la souveraineté, dans les petites patries, qui font la richesse et la variété de la civilisation française, aussi bien que dans la grande, qui en assure l'unité, l'idée apparaît, nette et claire, que le gouvernement est un office, dont la fin est le règne de la paix et de l'équité. Le monde féodal tout entier s'inspire de cette conception, qu'incarne le pouvoir royal, représenté durant trois cents ans par une succession de grands souverains, servi par de grands ministres, et singulièrement aidé par la complicité des événements.

A cette renaissance par le haut répond une renaissance par le bas. En même temps que se forme l'État, le peuple conquiert une à une toutes les libertés, grâce à l'extension du régime contractuel aux villes, aux paroisses, aux communautés de paysans, aux groupements professionnels, ces « fraternités du travail, » aux communes, ces « conspirations d'aide mutuelle : » mouvement remarquable entre tous, révolution telle qu'il n'en est pas « de plus grande dans notre histoire, » que les circonstances économiques favorisèrent sans doute, mais qui naquit d'abord d'une idée morale et religieuse, qu'on vit éclore spontanément et simultanément, comme par l'effet d'une force créatrice, sur tous les points du territoire, et à laquelle collaborèrent le peuple des villes et des campagnes, les seigneurs, l'Église, le Roi. La société féodale n'avait eu qu'à s'ouvrir pour devenir une société démocratique ; sa diversité s'était ordonnée d'elle-même en groupes qui n'étaient pas des castes (car le clergé se recrutait parmi les serfs, et le bourgeois pouvait acquérir des fiefs) ; toutes les volontés individuelles, comme toutes les forces

collectives, s'étaient unies au Roi par un accord tacite et spontané, dont le loyalisme était l'âme.

Dans une Europe divisée par la lutte des deux puissances, l'Empire et le sacerdoce, cette nation représente l'équilibre. Elle bataille sans trêve contre l'impérialisme allemand, qui prétend imposer à l'Europe une unité toute différente de celle que la France aime et réalise, une unité de contrainte et non d'harmonie ; elle l'abat, avec l'aide de la papauté. Mais, lorsque la papauté rêve de compléter l'unité spirituelle du monde chrétien par une unité politique et juridique, Philippe-Auguste et Philippe le Bel opposent à la théocratie pontificale l'affirmation énergique des droits du Roi et la distinction des deux pouvoirs, temporel et spirituel.

L'équilibre, chez elle et au dehors, telle est la caractéristique de cette société féodale, qui atteint son plein épanouissement au XIIIe siècle. Par ses clercs et ses moines, par ses soldats et ses politiques, par les maîtres de son Université, par ses pèlerins, par ses artistes, par ses croisés, la France règne sur l'Europe, en régnant sur les esprits : « Notre grandeur n'est pas faite de la sujétion des peuples. L'impérialisme de la France ne peut être que l'universalité de sa culture, non une domination de chair, mais un service de l'esprit. » C'est précisément parce que notre XIIIe siècle posséda cette vertu spirituelle, qu'il mérite d'être tenu pour l'un des âges les plus grands qu'ait connus l'humanité : grand non seulement par les richesses qu'il nous a léguées et par les institutions qu'il a créées, mais aussi par les sentiments et par les idées dont il a enrichi notre âme, le sentiment de l'honneur, l'esprit chevaleresque, le culte de la liberté et de l'obéissance. Les pages où M. Imbart de la Tour a défini ce triple idéal, moral, social et chrétien, comptent parmi les plus belles de son œuvre : nul n'a senti et caractérisé comme lui tout ce que contient d'humain, de français, d'éternel, cet acte de foi dans la valeur de la personne, épuré par une mystique du dévouement qui ennoblit la force en la mettant au service de la faiblesse, disciplinée par une mystique du droit d'où naîtront les plus précieuses des libertés modernes, et qui trouve en Dieu son fondement ultime, la règle du bon usage de l'autorité et de la liberté. Cet ordre harmonieux s'est exprimé dans un héros, saint Louis, qui est l'incarnation parfaite de la France féodale : ce roi fut un saint, d'une sainteté tout à la fois humaine et divine,

bon pour les petits, en qui il voit ses frères dans le Christ, soldat et chrétien, généreux et ferme, et, par-dessus toutes choses, juste. La France aima saint Louis, parce qu'il lui donna ce que le peuple désire le plus et ce qu'on lui accorde le moins : une bonne justice.

*
* *

Cependant, quand saint Louis meurt, un monde nouveau s'apprête à remplacer cette civilisation merveilleuse, qui, à peine épanouie, décline, en même temps que son idéal s'affaisse. Avec Philippe le Bel et ses successeurs, avec les Capétiens et les Valois, du XIVe au XVIe siècle, la royauté féodale se transforme en une monarchie absolue, la souveraineté prend le pas sur la suzeraineté, le vasselage s'absorbe dans la sujétion : à la notion chrétienne du pouvoir, conçu comme une délégation de Dieu, les légistes substituent la notion païenne de la souveraineté, conçue comme un absolutisme humain. D'autre part, la société démocratique qui avait grandi au sein du régime féodal portait à ses flancs deux plaies vives, la ploutocratie, d'où naît le désordre des finances, et la lutte des classes, qui engendre l'anarchie : comme toute démocratie qui n'est plus réglée, elle finit dans l'égoïsme, et devint la proie de ceux qui, sous couleur de servir le peuple, l'exploitent. Une société réaliste et utilitaire remplace la société croyante et créatrice du XIIIe siècle : l'appétit du pouvoir et de l'argent tue l'idéal. Triste histoire, qui malheureusement n'est pas tout entière l'histoire d'un passé mort.

Comment expliquer cette transformation surprenante et des institutions et des âmes ? Comment se fait-il que du XIIIe siècle ne soit pas sorti, en France comme en Angleterre, un régime de liberté organisée ? Ici intervient un de ces accidents qui jouent un si grand rôle en histoire : et cet accident, ce fut la guerre de Cent ans. Mais les accidents historiques, s'ils retardent ou s'ils dévient un instant le cours de l'histoire, ne le changent point. De fait, ce qui disparaît dans la tourmente du XIVe siècle, ce n'est pas, comme au Xe, le corps social lui-même, ce ne sont que les puissances politiques. Or, si les institutions féodales ont disparu si vite, c'est, en fin de compte, parce qu'elles limitaient abusivement le pouvoir d'imposition du Roi, et qu'ainsi elles ne répondaient plus aux conditions nouvelles. La féodalité finissante se chercha bien un organe, dans les États généraux ;

mais cette institution, née de la volonté royale, était condamnée à demeurer embryonnaire. Du moins, la France est désormais assez forte pour résister à la dissolution. Elle se releva par l'union autour du Roi, qui, en assurant la victoire et l'indépendance du peuple, assura sa propre victoire : « la nation abdique entre ses mains. » Ce grand fait résume toute une époque sombre et troublée, déchirée par l'invasion étrangère et par les guerres civiles, par le schisme politique et par le schisme religieux, par l'arbitraire, par la perversion des mœurs, mais féconde en progrès politiques : c'est elle qui vit la constitution définitive des grands organes du gouvernement, conseil, chambre des comptes, Parlement, qui prépara la centralisation judiciaire et fiscale, qui établit la permanence de l'impôt, et, d'un mot, qui créa l'État.

Pendant ce temps, la France continue. A l'heure la plus désespérée de son histoire, à l'heure où nul ne paraît se soucier de la France ni de la justice, une enfant sauve l'une et l'autre : en l'espace de quelques mois, toute la France se retrouve debout derrière le Roi ; elle répond au miracle par l'effort ; de Charles VII à Louis XI, associant étroitement son œuvre à celle du Roi, elle refait son unité, restaure l'ordre, relève les mœurs, brise les dernières coalitions, et apparaît au seuil de l'aube moderne avec une cohésion parfaite, garante de sa vitalité.

***

Une telle histoire est riche d'espérance : elle n'est pas moins riche de suggestions et de leçons. Quatre siècles, à peine, nous en séparent : ces quatre siècles ont-ils instauré un ordre nouveau, fait pour durer ? marquent-ils une époque de crise ? Il est difficile de répondre. Nous sommes facilement dupes, dans le temps, de la même illusion dont nous sommes dupes dans l'espace : les époques éloignées nous paraissent courtes lorsque nous les comparons à la nôtre, et nous agrandissons démesurément les années que nous vivons ou que nous venons de vivre. Le recul permet à l'esprit une plus juste appréciation de la valeur des événements.

En réalité, celui qui se replace dans le grand courant de l'histoire et qui fait effort pour la dominer s'aperçoit que l'équilibre parfait réalisé au moyen âge a été rompu au XVIe siècle, et qu'un déséquilibre règne, depuis ce temps, dans la société

comme dans les esprits : l'unité des États modernes est une unité centralisée, et non plus une unité fédérative! c'est l'unité d'un système, et non plus l'unité d'une diversité; elle est extérieurement plus forte, mais intérieurement plus faible : car elle ne repose plus sur l'unité des esprits. Les contraires dont est faite la vérité totale, — liberté et autorité, par exemple, sous la primauté de l'ordre consenti, — ont été séparés, puis émancipés; chacun a suivi son cours; et nous avons, depuis lors, perpétuellement oscillé de l'absolutisme sans règle à la liberté sans frein, de l'anarchie à la contrainte, sans que l'équilibre ait jamais pu être atteint, sauf pour un temps et sous l'action de quelques très grands esprits : cependant que se perpétuait ininterrompue, au cœur de la nation, dans les habitudes de nos paysans, dans les idées de notre élite, cette tradition, humaine et chrétienne, d'ordre, d'équilibre, d'harmonie, qui demeure pareille à une inspiration toute prête à prendre corps.

Il semble qu'à l'heure actuelle les puissances du mal se soient coalisées pour livrer, dans la paix, à l'ordre, qui a vaincu dans la guerre, un suprême assaut. La civilisation chrétienne et occidentale, qui se confond avec la civilisation humaine, en triomphera : nous le croyons, nous l'espérons. Mais il est bon que l'historien nous fournisse, avec des règles d'action, des raisons précises de croire et d'espérer.

JACQUES CHEVALIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

NOUVEAUX HORIZONS EN MÉDECINE

Au milieu du désarroi moral et des difficultés matérielles qui surnagent, en la voilant presque, au-dessus de la Victoire, comme fait une écume trouble à la surface d'un vin généreux dont la fermentation est inachevée, une chose peut et doit consoler tous les idéalistes de la planète, tous ceux pour qui le mot « France » reste comme un drapeau. C'est que la science française, elle, n'a commis aucune abdication : c'est qu'elle poursuit sans faiblir, dédaigneuse des difficultés matérielles accrues, sa marche vers le mieux. Les découvertes françaises continuent. Aucune manœuvre financière, aucune pression mercantile, aucune des lâchetés de l'ingratitude étrangère n'a pu mordre sur ces valeurs-là. Le génie découvreur, l'imagination créatrice, le don profond de l'invention ne se monnaient pas, et aucune faute des politiciens n'a de prise sur eux. C'est bien heureux, sans quoi même cette primauté-là nous serait volée.

A cet égard, rien n'est plus réconfortant que les découvertes que n'a cessé de produire depuis quelques années l'école médicale française.

Parmi beaucoup d'autres, sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir, je ne connais rien de plus pénétrant, de plus suggestif, de plus riche d'avenir et d'utilité que les travaux récents auxquels le professeur Fernand Widal et ses collaborateurs ont attaché leurs noms. Instaurés il y a peu d'années, ils touchent, ces travaux, un peu à tous les coins de la médecine. Leur idée directrice simple et originale a eu dès maintenant un tel retentissement dans les milieux médicaux du monde entier, — et jusque chez nos ennemis d'hier, — qu'il m'a paru utile d'en exposer l'essence aux lecteurs de la *Revue*. Il est des choses si réellement importantes, qu'un homme cultivé et soucieux de ce qui

fait la vraie et durable renommée de son pays ne saurait les ignorer, ni les laisser étouffer sous l'insolente et fugace clameur des petites misères de l' « actualité quotidienne. »

L'art médical... Mais déjà ma plume s'arrête. La médecine n'a-t-elle pas, ne va-t-elle pas cesser d'être un art pour devenir une science? Il semble que cet heureux temps n'est pas loin où l'habileté, la finesse, le « flair » du praticien céderont en grande partie la place à la sûreté et à la rigueur des méthodes techniques. « C'est, a écrit très justement M. Fernand Widal, en appliquant les méthodes des sciences physiques et naturelles que la médecine devient elle-même une science. » Le nombre des cas pathologiques où ces méthodes sont aujourd'hui appliquées est encore restreint; notre objet est précisément aujourd'hui de montrer comment il a été récemment agrandi par le savant même qu'avaient déjà illustré la découverte géniale du séro-diagnostic, et tant d'autres travaux pénétrants.

Donc la médecine, — art qui tend à devenir science, — a pour objet de reconnaître et de définir les maladies, puis de les guérir. Ici comme à la guerre, reconnaître la position de l'ennemi est la condition nécessaire pour le battre. Certes, dans le traitement des maladies comme dans le combat il peut arriver qu'on porte des coups efficaces sans savoir exactement pourquoi ils le sont et où ils tombent. Entre cette manière de combattre à l'aveuglette et celle qui a reconnu d'abord les objectifs, il y a toute la différence qui sépare l'empirisme de la science, la médecine d'hier de celle de demain. Dans le combat contre la maladie, cette ennemie éternelle du genre humain, comme dans la guerre proprement dite, le « repérage » est donc la première et principale condition du succès.

Or, précisément les travaux récents du professeur Widal et des savants qui l'entourent viennent de nous fournir une méthode nouvelle et qui paraît très générale, permettant de repérer une foule de troubles, de malaises, de maladies, d'états pathologiques que l'on croyait naguère disparates et sans lien entre eux, que la nouvelle méthode médicale réunit sous une même rubrique et qu'elle nous apprend à démasquer prématurément.

Jusqu'en ces derniers temps, on attribuait à l'« intoxication » un grand nombre de troubles pathologiques, en particulier tous ceux que causent des substances étrangères introduites dans le corps humain et en outre la plupart des maladies microbiennes. Le caractère principal des intoxications, — des empoisonnements, comme on dit vulgairement, — est que le poison a sur les cellules organiques une

action en quelque sorte élective, spécifique, et que, selon sa nature, il altère exclusivement telles ou telles parties de notre corps. Ainsi le phosphore altère les cellules du foie, la toxine de la dysenterie se fixe sur l'intestin; l'atropine introduite dans l'organisme va se fixer électivement sur un petit groupe de cellules du bulbe, etc., etc. L'action nocive de ces substances toxiques est liée à leur affinité, à leur prédilection spécifique pour telle ou telle partie de notre corps.

Or, une série de faits a été mise depuis peu en évidence, d'où il résulte que, par opposition avec les phénomènes d'intoxication, il existe un grand nombre de troubles et de malaises dus souvent à l'ingestion de substances étrangères et nocives, troubles que le professeur Widal a rangés sous la dénomination générale de *chocs* et qui n'ont aucunement les caractères de l'intoxication. Tout d'abord les substances capables de produire ces troubles nouveaux n'ont aucune spécificité : tels sont les accidents morbides produits par les diverses albumines, par la peptone, par le blanc d'œuf, par les albumines du sérum, etc. : à peu près identiques sont les effets produits par ces substances. En outre, — et en cela encore ils se distinguent des phénomènes toxiques, — ces effets, quelle que soit leur gravité (et ils sont parfois mortels), se dissipent avec une rapidité surprenante sans laisser en nous de trace matérielle de leur passage. Au contraire dans l'intoxication les cellules sont altérées, chimiquement attaquées, et les effets produits durent longtemps. Par exemple, dans l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, les globules rouges du sang sont modifiés et rendus incapables de fixer l'oxygène de l'air, de respirer. Si j'ose employer cette comparaison, — qui, je crois, correspond assez aux vues profondes du professeur Widal, — nos cellules sont comme les briques d'une maison : l'intoxication attaque individuellement ces briques, les ronge de telle sorte qu'elles ne pourront plus servir à reconstituer tel qu'il était l'édifice antérieur; au contraire, le « choc » dont il s'agit, tout en laissant intactes les briques individuelles, les disloque en ébranlant l'édifice. Celui-ci pourra être ensuite reconstitué entièrement par le jeu naturel de l'organisme, puisque les matériaux en sont restés intacts.

C'est assurément au maître Charles Richet qu'on doit, par sa découverte de l'*anaphylaxie*, d'avoir attiré l'attention sur ces troubles d'un genre particulier. Qu'est-ce que l'*anaphylaxie?* L'étymologie, — qui finira par devenir une branche de la médecine, tant, depuis quelque temps, les faits nouveaux y imposent de nouveaux mots...— l'étymologie nous apprend que c'est « le contraire de la protection. »

Lorsqu'un animal, — scientifiquement, l'homme en est un, — a subi une injection d'une substance albuminoïde telle qu'un sérum, il se trouve sensibilisé par elle de telle sorte qu'une deuxième injection identique, faite peu après, ou même une injection à dose beaucoup plus faible, peut le rendre très malade et produire des accidents très graves, alors que la première injection ne l'avait pas gêné. L'anaphylaxie est donc à peu près le contraire de la mithridatisation, de l'accoutumance aux substances toxiques. C'est l'anaphylaxie qui est responsable d'un grand nombre des accidents survenus dans les injections successives de sérums thérapeutiques, telle que les sérums antityphoïdiques. J'ai eu déjà l'occasion d'en parler naguère ici-même à l'occasion des beaux travaux du docteur Le Moignic. C'est elle aussi qui est responsable de beaucoup de phénomènes d'intolérance alimentaire ou médicinale. Le fait, par exemple, que certaines personnes, après avoir consommé beaucoup d'œufs pendant des années, arrivent soudain à n'en plus pouvoir avaler une parcelle sans être malades, relève de l'anaphylaxie ; le fait aussi que certains médicaments, pris longtemps à haute dose et bien tolérés, ne peuvent soudain plus être absorbés sans malaise.

J'ajoute, pour rassurer les personnes timorées, qu'on a aujourd'hui des moyens sûrs pour éviter les accidents d'anaphylaxie dans les injections de sérum, comme de guérir l'anaphylaxie alimentaire. Mais ce n'est pas là mon sujet.

Or les malaises typiques qui accompagnent l'anaphylaxie et qui se traduisent extérieurement par la syncope, l'hypotension artérielle, des troubles convulsifs, gastro-intestinaux et respiratoires, ont été étudiés au laboratoire, et on a constaté notamment que le sang des sujets présente alors une sorte de bouleversement complet, de perturbation manifestés par des signes toujours identiques et facilement reconnaissables : diminution de la tension artérielle, trouble de la coagulabilité sanguine et surtout diminution considérable du nombre des globules blancs du sang.

C'est ce déséquilibre frappant du sang, cet ébranlement si brusque de ses propriétés normales, cette rupture de son état habituel que le professeur Widal a appelée d'une expression frappante et heureuse, dès aujourd'hui classique : le « CHOC HÉMOCLASIQUE. »

M. Fernand Widal et ses collaborateurs ont montré récemment, comme nous allons voir maintenant, que ce « choc hémoclasique » constitue en médecine un *signe* nouveau non seulement des malaises anaphylactiques, mais d'une quantité de troubles morbides d'ori-

gines variées et dont certains n'ont nullement besoin, pour se produire, de l'introduction de substances étrangères dans l'organisme. Le « choc hémoclasique » montre qu'il y a quelque chose de commun entre tous ces phénomènes pathologiques qu'on croyait sans lien; son étude constitue un moyen de diagnostic d'une précision et d'une fécondité remarquables, et qui par surcroît, comme nous le verrons, permet d'annoncer les troubles morbides qu'il concerne dès avant leur apparition.

Telle est, si j'ose ainsi la résumer d'un mot avant que de l'exposer, la contribution récente apportée à la reconnaissance et à la définition des maladies par le professeur Fernand Widal et ses collaborateurs. Ceux-ci, MM. Abrami, Brissaud, Joltrain, Jancovesco, Pasteur-Vallery-Radot, ont, chacun pour sa part, contribué à l'œuvre du maître. Dans ce que nous allons exposer maintenant, il n'est guère de recoin où ces savants n'aient apporté l'aide de leur science et de leur habileté expérimentale. Leurs noms méritent d'être inscrits au fronton de l'édifice qu'a conçu et qu'orne chaque jour davantage la pensée profonde et magistrale du « patron. »

Certes, plusieurs des phénomènes d'ébranlement sanguin que désigne le « choc hémoclasique » avaient déjà été observés par occasion, et en quelque sorte sporadiquement. En particulier, un savant éminent, le professeur Delezenne de l'Institut Pasteur, a eu le mérite de montrer dès 1898 que plusieurs substances telles que les venins, les diastases, la peptone, etc., malgré leur diversité chimique, produisent sur le sang des effets identiques. Mais quelques pierres de taille jetées au bord du chemin ne constituent pas une maison. Ce sera la gloire de M. Fernand Widal d'avoir ici multiplié les pierres de taille et de les avoir juxtaposées harmonieusement en un précieux édifice, de les avoir réunies par le ciment d'une idée générale pénétrante, d'avoir posé solidement, à la base, l'expérimentation la plus ingénieuse. Henri Poincaré l'avait déjà dit, il y a longtemps : une accumulation de faits ne constitue pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison. Tycho-Brahé connaissait admirablement, d'après ses observations, les positions dans le temps et l'espace de toutes les planètes ; mais il a fallu attendre Képler pour que fussent énoncées les lois de Képler, pourtant implicitement contenues dans les observations de Tycho. Les faits d'observation ont besoin, eux aussi, de l' « animateur, » sans quoi ils demeurent inertes et inféconds.

Les accidents d'anaphylaxie provenant des injections de sérum se produisent dans des conditions de simplicité et aussi de brutalité que

ne réalise pas toujours la nature. Celle-ci n'injecte pas directement dans nos chairs les substances. Elle opère par la voie digestive (comme dans le cas de l'anaphylaxie alimentaire) ou par la voie pulmonaire.

Précisément un asthmatique singulier, observé méthodiquement dans le service du professeur Widal, a permis à celui-ci d'apporter récemment le premier cas rigoureusement démonstratif d'anaphylaxie par inhalation. Il s'agissait d'un marchand de moutons qui, après avoir été en contact pendant trente-cinq ans avec ses animaux, fut pris brusquement et pour la première fois d'une crise d'asthme violente. Depuis lors, les crises d'asthme se répétaient, chaque fois que le malade se trouvait en contact avec des moutons. Il avait fallu trente-cinq ans de ce contact pour réaliser la sensibilisation spécifique de ce malade. On démontra d'abord que c'était bien l'odeur des moutons et nulle autre cause qui déclenchait la crise. Puis on provoqua les crises artificiellement en mettant le sujet dans une enceinte avec des moutons. Or en prélevant alors une goutte de son sang de quart d'heure en quart d'heure, on constata chaque fois la *crise hémoclasique* avec tous ses caractères tels que nous les avons définis plus haut. Mais, fait particulièrement remarquable, les modifications sanguines, et notamment la diminution de moitié du nombre des globules blancs, se produisaient longtemps, environ une heure, avant que n'éclatât la crise d'asthme dont le choc hémoclasique constituait donc un précieux signe prémonitoire.

On a retrouvé les mêmes signes, et pareillement prémonitoires, dans des cas d'urticaire alimentaire et dans divers autres cas d'anaphylaxie alimentaire.

La crise hémoclasique apparaît donc comme un indice extrêmement fidèle des accidents anaphylactiques observés en médecine. Le professeur Widal et ses collaborateurs ont montré ensuite que les injections thérapeutiques non seulement des sérums (qui sont des substances albuminoïdes) mais aussi des métaux colloïdaux (tels qu'on les emploie dans beaucoup d'injections thérapeutiques) peuvent se traduire par un choc que révèle la crise hémoclasique du sang, avec ou sans accompagnements de phénomènes morbides sensibles.

Ce qui est remarquable, c'est que la crise hémoclasique précède, et parfois de nombreuses heures, les phénomènes morbides. Cette précession du nouveau *signe*, du nouveau critère introduit en médecine est un de ses caractères les plus précieux.

Mieux encore, à l'encontre de la plupart des maladies infectieuses

dont les effets ont le plus souvent les caractères d'une intoxication, on a montré que la crise fébrile du paludisme a, au contraire, ceux des chocs anaphylactiques des injections albumineuses et est précédée comme eux par la crise hémoclasique. Il a été prouvé que l'accès de fièvre palustre est causé par les mérozoïtes (fragments corpusculaires de l'hématozoaire du paludisme) qui en éclatant, avant la crise, dans le sang y produisent l'effet d'une véritable injection colloïdale. Ainsi, grâce à la nouvelle méthode, on peut annoncer à l'avance les accès palustres.

Enfin il paraît maintenant démontré que le choc chirurgical, le choc traumatique, ce terrible phénomène qui a causé la mort de tant de nos blessés, est lui aussi un phénomène du même ordre, et qu'il provient du déversement dans le sang des albumines provenant des tissus écrasés ou blessés.

Dans tous ces faits, on a vu le choc survenir à la suite de l'introduction dans l'organisme de substances hétérogènes.

Il restait, pour achever le cycle des cas pathologiques manifestés par le choc hémoclasique, pour élargir encore le vaste domaine morbide qui relève de ce phénomène, à montrer l'existence de ce choc dans quelque maladie où aucune substance étrangère hétérogène introduite dans l'organisme n'intervient comme cause agissante.

Cette maladie, le professeur Widal l'a trouvée réalisée dans l'*hémoglobinurie paroxystique « a frigore.* » Comme son nom l'indique, cette maladie est caractérisée par ce fait que, sous l'influence du froid, — et simplement en mettant les mains dans l'eau froide par exemple, — le malade subit une altération de son sang qui se traduit par la présence, dans ses urines, d'hémoglobine qui est, comme on sait, la matière colorante des globules rouges.

Chose curieuse, pendant les crises de cette maladie on observe identiquement tous les signes cliniques et malaises qui caractérisent les attaques d'anaphylaxie ; pareillement l'analyse du sang montre que celui-ci subit, avec toutes ses modalités, la crise hémoclasique caractéristique. En un mot, cette maladie réalise exactement, dans certains cas, le tableau des symptômes qui caractérisent les chocs anaphylactiques. Ceci tend à prouver, mieux encore que tous les raisonnements que nous avons faits, que les substances hétérogènes qui causent ces chocs n'agissent pas chimiquement sur l'organisme, mais au contraire physiquement, en rompant, en disloquant, par un mécanisme encore mal élucidé, l'équilibre, l'arrangement des groupements moléculaires qui constituent nos humeurs et

notre sang. Il est bien probable que ce déséquilibre doit être physique, et non chimique, puisque le froid, sans intervention d'aucune substance étrangère, suffit à le produire.

Ceci nous ouvre d'ailleurs des horizons singuliers sur la cause d'un grand nombre d'états pathologiques... à commencer par le vulgaire coryza... causés par le froid, ou qu'on lui attribue.

Quant à expliquer avec précision et dans le détail le mécanisme de ce déséquilibre humoral que traduit la crise hémoclasique, je ne m'y essaierai pas ici. D'abord, en effet, cette explication comporte encore une certaine part d'hypothèse; ensuite, les faits seuls nous importent et ils sont d'un intérêt assez puissant pour ne point chercher au delà; et enfin cette explication présuppose des notions sur l'« hémolyse, » la « sensibilisatrice, » le « complément, » l'« antihémolysine » et quelques autres choses dont je ne puis décemment tenter de dévoiler ici l'ésotérisme.

En tout état de cause, les phénomènes observés dans la crise hémoclasique sont l'indice d'une perturbation soudaine dans l'état d'équilibre de nos humeurs. Il n'est pas douteux d'ailleurs, comme le remarque M. Widal, que cette perturbation ne doit pas être limitée aux colloïdes du sang, mais qu'elle doit exister dans tous les plasmas de notre corps et jusque dans les plasmas colloïdaux qui constituent les éléments cellulaires de nos tissus. Et c'est ainsi que le maître est amené à ne considérer le choc hémoclasique que comme une manifestation d'une crise plus générale de tous les colloïdes qui entrent dans la constitution de notre corps. L'*hémoclasie* n'est plus qu'un signe, un témoin, d'un phénomène plus général encore : la *colloïdoclasie*.

Lorsqu'on envisage dans leur ensemble tous les phénomènes sur lesquels nous venons de jeter un trop bref coup d'œil, on est frappé par le fait que les phénomènes morbides, les malaises que manifeste le choc hémoclasique paraissent commandés pour chaque individu par une réaction spéciale de son organisme. Par exemple, un même phénomène, l'asthme, peut être provoqué, selon l'individu, tantôt par le suint de mouton, tantôt par les particules odorantes émanées du cheval, tantôt par le pollen des plantes, etc... Il en est de même de l'urticaire alimentaire. C'est, nous l'avons dit, un des caractères qui opposent les phénomènes de choc aux intoxications.

Il y a plus : le bouleversement de nos colloïdes organiques qui constitue le choc, — et que désigne l'altération sanguine de la crise hémoclasique, — se traduit selon les individus, et bien que la cause puisse être identique, par une répercussion morbide variable. Il

semble qu'ici les « prédispositions » du sujet, ses susceptibilités, son « terrain » plus ou moins fragile aux divers points de l'organisme interviennent. Ainsi le choc anaphylactique alimentaire se traduira chez l'un par de l'urticaire, chez l'autre par une crise d'épilepsie, etc. Par là encore le problème, sur lequel nous jetons aujourd'hui un regard, hélas! trop superficiel, rejoint le vieux problème des idiosyncrasies qui, depuis Hippocrate... et peut-être depuis plus longtemps, s'est imposé à l'attention des médecins.

Savoir, c'est pouvoir, et c'est pourquoi la reconnaissance des signes des maladies est la base et généralement la condition de leur guérison. « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* » est encore plus utilement vrai en médecine qu'ailleurs, et même en politique.

Laënnec, lorsqu'il a créé l'auscultation et permis de reconnaître les signes de tant de maladies, et notamment de la tuberculose, a fait plus pour leur guérison que tous ceux qui sont venus après lui. A cet égard, la méthode nouvelle introduite en clinique par l'étude de la crise hémoclasique est pareillement riche d'avenir.

Dès qu'elles ont vu le jour, ces recherches ont naturellement conduit à essayer pour le traitement de certaines maladies les méthodes qui en dérivaient logiquement. De la clinique à la thérapeutique il n'y a qu'un isthme bref et qui est bientôt franchi.

Les premières des conquêtes thérapeutiques qu'on peut rattacher intimement à tout ce qui vient d'être exposé consistent dans les procédés employés pour éviter et combattre les troubles de l'anaphylaxie. On sait que le premier pas dans cette voie a été fait par Beredska. Ce savant a le mérite d'avoir montré dès 1907 que, pour empêcher le choc anaphylactique de se produire chez un animal sensibilisé, il suffit, très peu de temps avant l'injection de la substance déchaînante, de lui administrer une dose minime de cette substance. Cette méthode a été généralisée et appliquée non seulement à l'anaphylaxie sérique (consécutive aux injections de sérum), mais aussi à l'anaphylaxie alimentaire. On a d'ailleurs constaté que dans beaucoup de cas il n'est pas nécessaire que la substance préservatrice, ingérée à petite dose, soit celle-là même de l'injection primitive. Parfois en effet une substance hétérogène très différente a produit le même effet. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que MM. Pagniez et Pasteur-Vallery-Radot ont réussi à empêcher des phénomènes d'anaphylaxie alimentaire très tenaces en faisant absorber au sujet, une heure avant le repas dangereux, une petite quantité de peptone.

Ces faits viennent à l'appui de notre conclusion antérieure, à savoir :

que c'est par un processus physique et non chimique, par une intervention dans l'équilibre du sang, et non dans sa composition chimique, qu'interviennent ces substances. C'est l'arrangement, non la nature des molécules sanguines, qui est modifié.

Il était tout naturel d'essayer d'une méthode curative analogue dans les maladies que l'expérience a montré, — nous l'avons vu, — être des chocs analogues au choc anaphylactique. Effectivement, dans le traitement de l'asthme et de l'hémoglobinurie paroxystique, etc., on a obtenu d'excellents résultats par l'injection de sérums ou de substances albuminoïdes hétérogènes. On peut se demander, comment le « choc » produit par ces substances peut empêcher un malaise qui est lui-même un choc ; comment une injection qui modifie l'équilibre sanguin peut guérir un déséquilibre sanguin. Il y a à cela diverses explications possibles, et on conçoit très bien, si j'ose risquer cette analogie, qu'un choc donné sur un meuble dont les pièces sont mal jointes puisse, selon sa force et sa direction, consolider ce meuble ou au contraire achever de le disloquer. C'est une question de dosage expérimental.

Dans un grand nombre d'infections cette thérapeutique a été essayée, souvent avec succès, mais comme, employée sans discernement, elle peut être dangereuse, nous conclurons avec le professeur Widal lui-même que « la variabilité inexplicable de ces effets, l'impossibilité de prévoir la violence parfois extrême de ces réactions, doivent faire réserver son emploi à des cas exceptionnels pour lesquels toutes les thérapeutiques sont restées impuissantes et dont la gravité autorise toutes les espérances. »

Les cas sont d'ailleurs nombreux où, dans des situations désespérées (fièvre puerpérale, méningite cérébro-spinale, grippe infectieuse), le « choc » ainsi provoqué a été le salut. Mais encore un coup, la période des tâtonnements n'est point encore franchie ici, et il appartient à l'avenir seul de systématiser cette méthode.

Il n'en est pas moins vrai qu'elle explique de la façon la plus simple certains résultats thérapeutiques, au premier abord extraordinaires, obtenus notamment pendant la grande épidémie de grippe infectieuse de l'autre année. Certains malades à toute extrémité ont été sauvés brusquement (alors que, dans d'autres cas semblables, le résultat était nul) par des injections de sérum antidiphtérique, ou antitétanique, ou antipesteux. Ces guérisons *in extremis* ne prouvaient nullement, comme certains ont cru pouvoir l'affirmer un peu à la légère, que les malades avaient la diphtérie, le tétanos ou la peste.

Elles ont prouvé seulement que le « choc » produit par les sérums injectés était un choc colloïdoclasique causant dans l'organisme une perturbation physique, nullement spécifique. Cette violente réaction modifiait l'équilibre humoral d'une manière défavorable aux agents pathogènes et favorable aux réactions défensives de l'individu. Tout ceci, pour un peu vague que ce soit encore, établit une fois de plus le caractère purement physique et en quelque sorte mécanique, du choc hémoclasique et achève de le différencier nettement des phénomènes spécifiques des intoxications chimiques ou microbiennes.

Ces conceptions si originales et ces faits ont conduit récemment le professeur Widal et ses collaborateurs à une belle application physiologique et médicale dont il me reste à dire un mot.

Ils ont découvert dernièrement et exposé à l'Académie des Sciences une fonction nouvelle et jusque-là ignorée du foie, à laquelle ils ont donné le nom de *fonction protéopexique du foie* et qui consiste en ceci : le foie oppose une sorte de barrière d'arrêt aux substances albuminoïdes insuffisamment détruites par la digestion, et que la veine porte, sans cette barrière, déverserait dans la circulation en produisant, — puisqu'il s'agit d'albumines hétérogènes, — une crise hémoclasique. Au moyen d'expériences réalisées sur des animaux après un repas riche en albuminoïdes, ils ont constaté qu'en abouchant directement la veine porte à la circulation générale (de façon à éviter au sang chargé des produits digestifs la traversée du foie), on observe au bout de quelques minutes la crise hémoclasique, et notamment l'abaissement de plus de moitié du nombre des globules blancs. Cette expérience, recoupée avec beaucoup d'autres qui la contrôlent, prouve que la controverse depuis longtemps pendante entre les physiologistes, pour qui les albumines non encore digérées peuvent franchir la barrière intestinale, et ceux qui le nient, doit être tranchée en faveur des premiers.

Ces recherches fournissent d'autre part, — et ceci est important au point de vue médical, — un nouveau moyen de déceler les altérations pathologiques du foie et l'insuffisance hépatique. En faisant absorber au sujet un repas albuminoïde (par exemple 200 grammes de lait), l'examen de son sang manifestera que son foie est lésé ou non, selon que l'on observera ou non très peu de temps après l'ingestion de ce lait, la crise hémoclasique et notamment la diminution marquée du nombre des globules blancs.

Ces résultats ouvrent une voie nouvelle à l'étude et à la découverte précoce des maladies hépatiques.

Tout cet ensemble de conceptions et de découvertes expérimentales, où les idées et les faits restent étroitement imbriqués et où une pensée profonde et simple sert de fil d'Ariane dans le labyrinthe des phénomènes, tout cela constitue dès maintenant une œuvre puissamment originale qui marque déjà et qui marquera demain plus encore dans l'histoire de la médecine. Elle est loin d'être achevée, cette œuvre, mais déjà elle se dresse à une belle hauteur dans la production scientifique contemporaine.

De toutes les conceptions, de toutes les ingénieuses recherches qui la constituent, je n'ai pu donner ici qu'une idée superficielle et incomplète. Rebuté par les difficultés que présentait l'étude des mathématiques, le roi Ptolémée Philadelphe demandait jadis au géomètre Euclide s'il n'existait pas quelque *Route Royale* qui conduisît d'un trait au but. Je crains bien, dans l'exposé succinct que voici de ces beaux travaux, d'avoir passé moi aussi à côté de la *Route Royale*. Obligé de glisser sur mille détails où s'accrochent ceux que Claude Bernard appelait les « rats de laboratoire, » mes lecteurs me pardonneront si je n'ai pu ici projeter sur une œuvre suggestive et puissante que le rayon furtif et léger d'un faible projecteur.

Il me suffira d'avoir fait sentir que, grâce au professeur Fernand Widal et à ceux qui l'assistent, nous connaissons et dominons mieux aujourd'hui ce fleuve sanguin qui porte sur ses flots pourpres l'esquif léger de la vie humaine.

CHARLES NORDMANN.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Cléopâtre*, pièce en cinq actes, en vers, par M. F. Hérold. — Odéon : *Trois bons amis*, comédie en trois actes par M. Brieux. — Théatre du Vieux-Colombier : *La Dauphine*, pièce en trois actes, en vers, par M. François Porché.

L'aventure d'Antoine et Cléopâtre est assurément une des plus belles dont se soit emparé le théâtre. Du point de vue de l'histoire, ce sont deux civilisations qui se heurtent, deux mondes qui s'affrontent. Virgile, guidé par son instinct de poète national, l'avait bien vu et en quelques traits, dans son récit de la bataille d'Actium, il avait tout dit. Victoire sans lendemain, puisque c'en était fait des vieilles mœurs romaines qui, chaque jour, disparaissaient un peu plus devant les coutumes nouvelles importées d'Asie. Si l'on n'y veut voir que le drame humain, c'est l'éternelle lutte de Samson et Dalila, où Samson est l'éternel vaincu. Cléopâtre séduisante, artificieuse, perfide, offre à un analyste du cœur de la femme le plus merveilleux sujet d'étude. Aussi, après tant de fois qu'on l'a mis à la scène, ne cessera-t-on de l'y remettre. Et cela n'a pas grand sens de dire, comme l'ont fait plusieurs critiques, que le besoin d'une nouvelle *Cléopâtre* ne se faisait pas sentir. On a toujours besoin de revenir à ces types de l'histoire et de la légende, où la méditation des siècles et la divination de la poésie ont fait tenir tant d'humanité.

Il s'en faut d'ailleurs que la pièce de M. F. Hérold soit sans mérite. L'arrivée d'Antoine et de Cléopâtre au premier acte est un tableau d'un bel agencement. La discussion politique chez Octave est d'une trame serrée, d'une logique pressante : elle a porté sur le public. Et il y a, çà et là, des idées de poète. Celle-ci, par exemple. Dans l'armée démoralisée d'Antoine, ses derniers fidèles entendent soudain une étrange musique. Ils prêtent l'oreille. Un cortège invisible passe. C'est

Bacchus, le conquérant de l'Inde, qui fait défection et retire à Antoine son concours mystique. J'ajoute que la versification de M. Hérold est des plus honorables : on saisit au passage plus d'un vers bien venu. Pourtant l'accueil a été des plus froids. Les jugements du public sont sans nuances. Tandis qu'il a dépensé des trésors d'indulgence pour des ouvrages qui n'étaient pas très supérieurs à celui-ci, il s'est montré sévère à la pièce consciencieuse de M. Hérold et n'en a voulu voir que les défauts.

La raison en est d'abord que M. Hérold n'a pas su prendre assez nettement parti. La vieille discussion entre classiques et romantiques n'est pas simple querelle d'école. Ce sont deux formes de l'art entre lesquelles le goût oscille et qui s'excluent parfaitement. M. Hérold a hésité entre Corneille et Shakspeare. Ce sont deux puissants dieux entre lesquels il faut choisir. Le second acte, la discussion politique, est tout cornélien. Chose curieuse, c'est le seul qui ait réussi. Il est vrai que c'est le seul qui ait été bien joué. On peut se demander s'il n'eût pas mieux valu que toute la pièce fût conçue dans cette manière abstraite et dépouillée. Le reste du temps M. Hérold a pris son inspiration dans Shakspeare, mais avec quelle timidité ! Il eût fallu prodiguer la couleur, multiplier les épisodes, heurter les contrastes, exaspérer la violence. On en a voulu à l'auteur de sa sagesse extrême.

On lui en a voulu surtout de ne rien apporter qui eût tout au moins l'apparence et donnât l'illusion du nouveau. Jamais plus qu'aujourd'hui on n'avait été avide de nouveauté, et rarement on en avait été aussi dépourvu. Nous sommes au lendemain de la guerre et, à tort ou à raison, nous imaginons que la guerre, qui a changé tant de choses, doit avoir renouvelé les conditions et les formes de l'art. On ne réfléchit pas que les révolutions en art sont lentes et d'abord insensibles. On s'impatiente. Une œuvre qui donne l'impression de « dater, » est par cela seul condamnée.

Ce qui ajoute à cette impression, c'est l'interprétation. La Comédie-Française a mis à la disposition de M. Hérold ses meilleurs artistes : ce sont presque tous des vétérans. Cela même ne laisse pas d'être inquiétant. Derrière les chefs d'emploi, éprouvés et chevronnés, on regrette de ne pas apercevoir une jeune troupe, qui, pour premier mérite, aurait sa jeunesse même. Le succès fait à M. Jean Hervé dans le rôle d'Octave est une preuve de ce désir du public. Il ne demande pas mieux que de rester fidèle à ses admirations anciennes et de continuer sa confiance aux vieilles troupes; mais il voudrait qu'on y adjoignît quelques Marie-Louise.

La pièce nouvelle de M. Brieux met dans son œuvre une note tout à fait originale. Point de discussion d'idées. Point de thèse sociale. Une pièce gaie, qui ne prétend qu'à être gaie. C'est au point que d'abord, au théâtre même où elle devait être jouée, on ne reconnut pas la marque de l'auteur de *Blanchette* et on ne soupçonna pas sa main. Composée avant la guerre, elle avait été, si je suis bien informé, envoyée à l'Odéon sans nom d'auteur. Reçue pour elle-même, ce fut une surprise lorsque, l'anonymat une fois dévoilé, on apprit que cette comédie joyeuse était de M. Brieux. Pourtant, et à y regarder de près, peut-on dire qu'elle étonne ou qu'elle détonne dans son théâtre? Nullement. Il y a pour le moins l'air de famille. C'est la même santé morale et la même robustesse. C'est l'accès de belle humeur et c'est l'éclat de rire auquel on pouvait s'attendre dans un théâtre qui, par Émile Augier, rejoint notre tradition classique.

Les *Trois bons amis* de M. Brieux sont éminemment une farce dans le goût de nos vieux fabliaux. C'est la veine qui, depuis le moyen-âge jusqu'à Courteline, se continue chez nous sans interruption. C'est le genre de comique qui a goût de terroir en pays gaulois. Nos aïeux, qui n'étaient pas romantiques pour un sou, ont toujours refusé de pousser au sombre et de tourner au drame la mésaventure conjugale. Ils ne raffinaient pas sur l'adultère. Ils n'y soupçonnaient aucune poésie. Ils le voyaient tel qu'il est, dans sa banalité vulgaire et sa basse médiocrité. Ils en faisaient des gorges chaudes et des contes gras, entre bons compères toujours prêts à rire d'une histoire gaillarde qui parfois était leur propre histoire.

Quelque part, en province, chez de tout petits bourgeois. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que le cadre provincial et petit bourgeois est ici indispensable. Rombier et Limerot tiennent une agence de location, aux environs de Briançon. L'amitié de Rombier et Limerot est connue dans le canton et proverbiale dans le département. Amis d'enfance, camarades d'école, ils ne se sont jamais quittés. Rombier aime Limerot et Limerot aime Rombier et ils ne savent pas autre chose. Ensemble ils font leurs affaires, ils vivent et ils téléphonent ensemble. Rombier est gras à lard, sanguin et apoplectique, Limerot est gringalet et pâlichon; et ce contraste de leurs complexions contribue à l'irrésistible sympathie par quoi ils sont liés. Rombier est marié et Limerot est célibataire. Mme Rombier complète le joyeux trio. Chaque semaine, Rombier fait une absence : il passe vingt-quatre heures à Briançon. C'est une nuit par semaine où Limerot prend auprès de Clémentine la place du

mari. Cela naturellement et régulièrement. C'est l'habitude et la routine. Rien n'égale la placidité de Limerot, si ce n'est la bonne conscience de Mme Rombier. Ces deux amis trompent le troisième sans cesser pour cela d'aimer ce troisième ami de tout leur cœur.

Au second acte, Rombier, retour de Briançon, est averti par une lettre anonyme. Il n'a jamais rien soupçonné, et il pense d'abord que la lettre est pour un autre. Mais les renseignements sont si personnels, les détails si précis, l'évidence si aveuglante, qu'il est obligé de s'y rendre. D'ailleurs, le coupable avoue : Limerot est trop l'ami de Rombier pour ne pas lui avouer toute la vérité. Alors se pose pour Rombier un terrible cas de conscience : un accident, en somme des plus ordinaires, doit-il interrompre le cours d'une si rare amitié? N'est-ce pas, ou jamais, le cas de pardonner? D'autant que Rombier, dont c'est la fête, n'est pas sans savoir que la meilleure des femmes et le plus attentionné des amis lui ont préparé un dîner de circonstance et de menus cadeaux. L'amitié l'emporte. Les trois bons amis se mettent à table. Soudain, remordu par la jalousie, Rombier se jette sur Limerot. Il est le plus fort, sans comparaison possible. Et tandis que le rideau baisse, nous voyons l'hercule bourrer de coups de poing le gringalet gisant à terre.

Quand la toile se relève, Limerot a la tête bandée et un œil en compote, que Rombier lui bassine avec une sollicitude affectueuse et des soins maternels. Effet de scène qui est une trouvaille et fait tourner la pochade à la comédie. Nous voilà renseignés abondamment sur la psychologie du trio. Rombier est prêt pour recevoir les explications lumineuses de Clémentine, qui lui prouvera, clair comme le jour, qu'il a rêvé. Il lui restera à convenir qu'il s'est trompé et à s'excuser de son emportement. La vie reprendra, comme par le passé, mieux que par le passé, le seul obstacle à la paix du ménage étant désormais écarté et Rombier à jamais revenu de tout soupçon. Ces dénouements pacifiques, que le Théâtre Libre croyait avoir inventés, sont l'ordinaire et la règle de notre vieux théâtre.

Ce qu'on ne peut rendre, c'est le mouvement qui emporte ces trois petits actes, le comique plantureux de presque toutes les scènes et le perpétuel rejaillissement de bonne humeur.

La pièce est très bien jouée dans la manière bon enfant qui s'imposait. M. Asselin est plein de bonhomie et de rondeur dans le rôle de Rombier. M. Groullet fait à souhait de Limerot un type de rachitisme et de pleutrerie sournoise. Et Mlle Corciade a joué avec beaucoup d'esprit et de naturel avisé le rôle de Mme Rombier.

La Dauphine de M. François Porché est une pièce originale et charmante : tout y est jeunesse, naïveté et fraîcheur. Autour d'une petite dauphine de dix ans et de ses compagnons d'âge, courent les intrigues, les révolutions, les trahisons et autres passe-temps à l'usage des grandes personnes. Ce contraste entre les jeux de l'enfance et ceux de l'âge mûr est toute la pièce.

C'est dans un royaume imaginaire, qui rappelle l'Écosse, à l'époque où il vous plaira. La Dauphine et sa grand'mère, la Comtesse, ont été exilées dans le château de Roselyn. La Dauphine rêve de courir les bois et de s'asseoir sur l'herbe mouillée. Elle voudrait être une petite fille, au lieu d'une petite princesse. Mais l'étiquette veille. Imaginez une réduction de l'acte de la Reine dans *Ruy Blas*. Tandis que la Dauphine pense kermesse et divertissements champêtres, la Comtesse surveille les derniers préparatifs d'une conjuration près d'éclater. Elle donne ses instructions et prépare ses appels au peuple. Elle a rédigé vingt-sept articles, pour faire honte au Président Wilson qui n'avait, lui, que quatorze points. Les seigneurs qui détestent le Roi, brûlent de le déposer : ce sera une révolution de palais. Oui, mais ils comptent sans les soviets. Ils jettent le Roi en prison, mais les soviets s'emparent du pouvoir. Il faut sauver la Dauphine. Un seul moyen : se réfugier dans les hautes terres. Départ précipité. Malgré les cris de la petite Dauphine qui ne veut pas partir et demande à voir la fin de la kermesse, le plus déterminé de ses partisans, le marquis O'Donnell, la charge sur ses bras vigoureux et l'emporte.

Les deux femmes ont trouvé asile à Falkirk, dans la montagne et le brouillard, chez le fidèle Ruthwen. Il y a là deux enfants, Donald et Isobel, à qui on présente la Comtesse comme leur tante et la Dauphine comme leur cousine. Les enfants vivent et jouent ensemble : Isobel prend sa prétendue cousine en grippe, et Donald en devient amoureux. A cet amour dans une âme d'adolescent, l'auteur a conservé toute sa pureté et son innocence.

Une nuit, tout est calme et la maison est close.
Je m'endors, brusquement on frappe à nos volets.
Père, en allant ouvrir, arme ses pistolets.
J'entends qu'on parlemente et bientôt qu'on attelle.
Je me rendors et lorsqu'au matin je descends,
Que vois-je près de l'âtre ? Un bonnet de dentelle,
Des cheveux blonds éblouissants.
Tu venais d'arriver pâle et toute transie.
Un tintement de cloche au loin flottait dans l'air.

La flamme pétillait et la poutre noircie,
Les cuivres, les bahuts, tout était rose et clair.

Vient à passer un jeune garçon, Thomas, fils de maquignon. Les fils de maquignons, ça va de foire en foire, ça voit du monde, ça sait des tas de choses. Thomas s'était glissé dans la kermesse : il reconnaît la Dauphine. Et la Dauphine, reconnue, invoque l'aide de Donald.

Troisième acte. Donald est un hardi pêcheur. Il manie avec sûreté la barque et l'aviron sur ces perfides lacs de montagne. Il a invité Thomas à une partie de pêche. Et parti avec lui ce matin, à l'aube, il revient seul. Royaliste et amoureux, dès qu'il a pu craindre pour la vie de la Dauphine, il n'a pas hésité... Cependant la maison s'emplit de gens qui sont des officiers et de cris qui sont des hurrahs. Le Roi a été exécuté par les soviets ; mais les soviets ont été battus par l'armée blanche. On acclame la Dauphine devenue la Reine. Derechef, on vient la chercher. Elle pleure, elle se débat, elle veut rester dans l'humble maison montagnarde auprès de son gentil camarade Donald. Elle refuse de partir. Alors dans ces mêmes bras robustes sur lesquels il l'avait chargée pour l'exil, le même marquis O'Donnell l'emporte vers sa capitale, vers ses palais, vers la puissance et les grandeurs, hélas !

La pièce est rapide, vive, variée. La langue poétique que M. François Porché fait parler à ses personnages est d'une simplicité extrême, presque familière, sans rien de convenu, sans insistance, sans grandiloquence. C'en est le charme. Ses vers libres, qui sont quand même des vers réguliers, — c'est-à-dire qui sont des vers, — courent et suivent les sinuosités de l'action et de la pensée, sans monotonie et sans bizarreries, sans rien qui déconcerte et rien qui lasse.

Il est fâcheux que *la Dauphine* n'ait pas trouvé à ce théâtre du Vieux-Colombier, pourtant si intéressant, si joliment hardi et si jeune, l'interprétation qui convenait. Il eût fallu que les rôles d'enfants fussent tenus, sinon par des enfants, du moins par des acteurs qui nous eussent donné l'impression d'être des enfants. L'opposition entre le monde de l'enfance, et notre monde morose disparaît. Et, je l'ai dit, c'était toute la pièce.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La mort subite de M. Milenko Vesnitch, ministre du jeune royaume uni des Serbes, des Croates et des Slovènes, n'a pas seulement été un grand deuil pour son pays; elle a profondément affligé en France tous ceux qui ont vu à l'œuvre l'éminent diplomate, depuis qu'il a été, en 1904, accrédité auprès du gouvernement de la République. M. Vesnitch revenait alors d'assez loin. Il avait connu, depuis sa naissance, des fortunes diverses. Son père, qui était Serbe, mais habitait dans le Sandjak de Novi-Bazar, y avait été assassiné par les Turcs. Sa mère s'était réfugiée à Belgrade. Elle avait donné tous ses soins à l'éducation du fils qui était sa consolation et son espoir. Elle l'avait envoyé faire de solides études juridiques en Allemagne et en France et, lorsqu'il était rentré en Serbie, il avait lui-même enseigné le droit international à Belgrade. Élu, de très bonne heure, membre de la Skoupchtina, il était devenu ministre de l'Instruction publique à vingt-neuf ans, et déjà il semblait appelé à de glorieuses destinées, lorsque le roi Milan interrompit tout d'un coup cette carrière si heureusement commencée. Le roi Milan aimait beaucoup Paris et, chaque fois qu'il y séjournait, il y faisait, entre deux parties de chasse, au gouvernement de la République les déclarations les plus rassurantes. Mais il suivait avec une silencieuse ténacité une politique austrophile et antirusse, qui n'était pas celle de M. Vesnitch. Celui-ci, qui n'a jamais eu d'autre rêve que la délivrance des populations serbes et leur réunion en un même État souverain, n'hésita point à combattre un régime qu'il considérait comme funeste. Le roi Milan Obrénovitch, que n'étouffaient pas les scrupules, trouva très simple de le faire arrêter en 1899 avec les autres chefs du parti radical serbe et de l'impliquer dans un complot. M. Pachitch, président actuel du Conseil, et M. Vesnitch furent tous deux condamnés à quinze ans

Copyright by Raymond Poincaré, 1921.

de prison et effectivement incarcérés. Amnistié ou gracié quelques mois plus tard, M. Wesnitch fut nommé ministre à Rome, puis à Paris, et depuis 1904, il n'a quitté cette dernière légation que deux fois, en 1906 pour devenir Président de la Skoupchtina et ministre de la justice, et du mois de mai 1920 au mois de janvier 1921, lorsqu'il fut appelé par la vigilante sagacité du prince Régent à présider le gouvernement serbe. Passionnément dévoué à la grandeur de son pays, M. Vesnitch savait cependant apporter, dans le règlement de toutes les questions qui intéressaient la Serbie, une modération, une sagesse et un sens de l'à-propos, dont peuvent témoigner tous ceux qui ont eu affaire à lui. Pendant la première guerre balkanique de 1912, pendant les négociations de Londres, pendant les nouvelles hostilités en 1913, et, depuis lors, pendant la terrible crise de 1914, pendant la retraite serbe, pendant la préparation de l'expédition de Salonique, il a fait preuve d'autant de tact que de loyauté. C'est, en grande partie, à sa clairvoyance qu'est due la signature du traité passé à Rapallo entre son pays et l'Italie. MM. Giolitti et Sforza, d'une part, M. Vesnitch, d'autre part, ont sacrifié, dans cette convention diplomatique, beaucoup de leurs revendications respectives et, en se résignant à cette transaction, ils ont les uns et les autres mécontenté, en Italie et en Serbie, quelques patriotes intransigeants. Mais ils ont vu plus loin que le moment actuel et ils ont travaillé, tout à la fois, pour les relations futures de leurs deux peuples et pour la paix générale.

Le rapprochement de l'Italie et de la Serbie n'a pas seulement rendu Gabriele d'Annunzio à la littérature, ce dont personne ne se plaindra et ce qui va, sans doute, nous valoir sous peu un magnifique discours sur Dante, pour faire pendant à celui que M. Maurice Barrès a prononcé, le 2 juin, à la Sorbonne. L'accord de Rapallo a, en même temps, permis à la France de concilier désormais sans effort des amitiés qui lui sont également chères. Nous avons beaucoup trop négligé, depuis l'armistice, les nations que nous avions contribué à créer ou à agrandir. Une des conséquences les plus fâcheuses de la méthode qu'on a suivie, depuis le jour où a été constitué, d'abord, le Conseil des quatre, puis le Conseil suprême, c'est l'élimination de Puissances qui nous étaient toutes très favorables et qui, en maintes circonstances, auraient pu nous aider à faire triompher nos vues. Nous les avons, parfois systématiquement, tenues à l'écart des délibérations les plus importantes et nous sommes restés seuls en tête-à-tête avec nos grands amis, qui étaient aussi parfois nos grands rivaux. Nous avons même, l'année dernière, poussé plus loin la mala-

dresse, en flirtant avec des nations qui avaient été nos ennemies, sans prendre garde que nous risquions de mécontenter et d'inquiéter celles qui s'étaient battues à nos côtés. Livrées à elles-mêmes, ces dernières ont compris qu'elles avaient intérêt à se grouper et elles ont formé cette Petite Entente, dont M. Take Jonesco, ministre des Affaires étrangères de Roumanie, est venu expliquer le mécanisme dans une conférence à l'Université de Paris et dont il cherche aujourd'hui encore à élargir les bases.

Excellente leçon pour les grands alliés. Ils se sont laissé devancer par leurs petits frères. Le jour même où va paraître cette chronique, le 15 juin, les conventions militaires, déjà conclues entre la Tchéco-Slovaquie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, ainsi qu'entre la Tchéco-Slovaquie et la Roumanie, doivent être complétées et mises au point par les états-majors intéressés. Reste à établir une entente directe entre le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Roumanie. M. Take Jonesco s'y emploie, sous les auspices de M. Benès, ministre des Affaires étrangères de Tchéco-Slovaquie. Tous deux sont des hommes d'État qui ne reculent pas devant les responsabilités et qui savent prendre des initiatives. Si la Roumanie et la Yougo-Slavie peuvent arriver à un accord sur le Banat de Temesvar, un grand pas sera fait dans la voie d'une alliance véritable. D'autre part, bien que la Pologne n'ait encore noué des liens qu'avec la Roumanie, et bien qu'elle demeure encore séparée de la Tchéco-Slovaquie par des restes de malentendus, elle commence à concerter, le cas échéant, son action avec la Petite Entente, et il se forme ainsi peu à peu, suivant la juste expression de M. Jacques Bardoux, « un bloc oriental, » disons même « oriental et central, » sensiblement plus homogène que le bloc occidental.

Or, en une occasion récente, ce groupement à la naissance duquel nous avons dédaigné de présider et qui est sorti, sans notre assistance, de la force des choses, vient d'agir dans le sens de la politique française. La Petite Entente et, avec elle, la Pologne ont fait à Vienne une démarche pour avertir le gouvernement autrichien qu'elles considéreraient comme une violation des traités toute tentative de rattachement à l'Allemagne. Cet exemple nous montre assez clairement le grand intérêt qu'a la France à garder le contact avec les peuples dont elle a travaillé à assurer la résurrection, la délivrance ou l'agrandissement. Je sais, comme président de l'Alliance française, le chaleureux accueil qui est fait, depuis la guerre, à nos conférenciers et à nos professeurs, à Prague, à Varsovie, à Belgrade, à Bucarest, et

dans toutes les autres villes de ces quatre pays amis. Mais l'intérêt fortifie encore la gratitude. Ces nations, dont les unes ont tout à faire pour s'organiser, dont les autres ont de nouvelles provinces à administrer, n'ignorent pas qu'elles ont besoin de calme pour affermir leur autorité, et elles sont les premières à redouter un retour de l'impérialisme germanique. Elles sont donc, à tout le moins, orientées dans le même sens que nous. C'est ce qu'a très justement indiqué M. Aristide Briand à la Chambre, dans la discussion à laquelle a donné lieu, le 7 juin, le traité de Trianon.

Pour ajouter à la solidité des accords signés ou préparés, M. Benès a pris une précaution supplémentaire. A Londres, il a obtenu de la Commission chargée d'étudier les amendements au pacte de la Société des Nations, que l'article 21 fût modifié de manière, non seulement à permettre, mais à faire encourager et même approuver par la Société les accords internationaux favorables au maintien de la paix. Et, sans doute, à l'heure présente, l'abstention des États-Unis enlève à la Société des Nations une grande partie de sa puissance efficace et, tant que n'aura pas été trouvée une combinaison qui ralliera les suffrages de l'Amérique du Nord, l'institution restera infirme et à demi paralysée. Telle qu'elle est cependant, elle représente une force pour la politique française. Les succès qu'ont obtenus, dans les dernières réunions, MM. Léon Bourgeois, René Viviani et Gabriel Hanotaux, ne sont pas purement oratoires. Ils révèlent la profondeur des sympathies qui nous unissent à toutes les nations latines, la fidélité des sentiments que nous gardent les Belges, les Serbes, les Roumains, les Tchèques, les Polonais, la sincère amitié que d'anciens pays neutres ont eux-mêmes pour la France. Ce serait folie à nous que de dédaigner ces précieux concours. Pris individuellement, il est possible qu'ils n'apparaissent pas comme présentant l'avantage des grandes alliances. Mais ils peuvent se grouper et faire masse. M. Noblemaire, député, représentant le gouvernement français à Londres dans les derniers débats de la Société des Nations, a donc été fort bien inspiré, lorsqu'il a défendu la proposition de M. Benès. Il ne faut pas que la regrettable expression du traité de Versailles, « Principales puissances alliées et associées, » nous fasse perdre l'Europe de vue.

Ne répudions aucune de nos amitiés, ne troquons pas celles qui nous sont acquises contre celles qu'on peut nous promettre, et nous verrons (s'il faut mesurer les tailles), que trois ou quatre petits amis peuvent parfois nous servir à mieux garder les grands. On nous recherchera d'autant plus que nous serons plus forts, par nous

mêmes ou par des alliés. Il est donc à souhaiter que, sous les auspices du nouvel article 21, et dans le seul intérêt du maintien de la paix, nous ne nous séparions pas du bloc central et oriental. Ce sera encore le meilleur moyen de boucher les fissures du bloc occidental.

Déjà, la crise par où vient de passer l'Entente cordiale a forcé, de chaque côté du Détroit, nombre de gens à réfléchir. En France, l'opinion que j'ai exprimée sur la nécessité d'un examen général des questions pendantes a rencontré des approbations que je n'avais pas toutes espérées. En Angleterre, l'idée, si vaillamment soutenue par lord Derby, d'une alliance franco-britannique, a fait quelques progrès dans les esprits. Le *Times* l'a défendue avec la même énergie que le *Morning Post*. Ces grands journaux et quelques autres ont loyalement reconnu que l'Angleterre n'était pas toujours très bien renseignée sur le véritable état d'esprit de la France. Notre désir de réparations est assurément connu dans tout l'Empire britannnique; mais ceux-là seuls savent quelle importance vitale a pour nous cette question, qui ont vu, de leurs propres yeux, les ruines accumulées chez nous par la guerre. La crainte éprouvée par la France d'un réveil militariste en Allemagne et de la préparation d'une revanche, le désir que nous avons d'être sérieusement garantis contre de nouvelles invasions, sont à peine connus, dit le *Times*, de la grande masse du peuple anglais. Comment nous en étonner? Ne nous arrive-t-il pas constamment à nous-mêmes de mal comprendre la pensée de nos voisins d'outre-Manche? Lorsque deux hommes discutent entre eux, ils ont déjà grand'peine à lire chacun dans l'esprit de l'autre, à discerner réciproquement les raisons profondes de leurs jugements et de leurs actes; et cependant, sans cette connaissance mutuelle, les controverses en apparence les plus savantes ne sont que de misérables quiproquos. Que dire des discussions entre peuples? Depuis de longs siècles, la Gaule et la France voient périodiquement des hordes barbares traverser le Rhin, submerger la vallée de la Moselle et s'avancer vers la Champagne, en dévastant tout sur leur passage. Pendant ce temps, les Anglais se sentent à l'abri derrière leur ceinture maritime et sont portés à croire que nous sommes aussi tranquilles qu'eux. Ce n'est pas du tout par égoïsme qu'ils ne partagent pas nos inquiétudes; c'est parce qu'ils ne les « réalisent » pas. « A qui il grêle sur la tête, écrit Montaigne, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. » On peut dire avec tout autant de vérité : « A qui le ciel est clément, tout l'hémisphère paraît ensoleillé. » Les avions et les zeppelins ont momentanément troublé la placidité britannique, mais

quelques nuits d'alerte et de sommeil interrompu n'ont pas aboli des sentiments héréditaires : sentiments qui sont, du reste, aujourd'hui, pour l'Angleterre elle-même, un anachronisme et un péril ; car, s'il se produisait une nouvelle explosion de l'impérialisme germanique, la France ne serait pas seule menacée.

Quoi que nous fassions, nous nous ignorons donc trop les uns les autres et la France doit remercier les hommes politiques et les publicistes anglais qui s'efforcent de la montrer à l'Angleterre sous son aspect de nation raisonnable, pacifique et modérée. Il est trop naturel que nous gardions des appréhensions, après une paix qui, comme le remarque encore le *Times*, n'a garanti par aucun boulevard permanent la sécurité de nos frontières. Une occupation militaire de quinze ans, déjà restreinte après cinq ans, plus réduite encore après dix, voilà la seule protection qui nous ait été donnée. On nous avait promis qu'en cas d'agression, non provoquée par nous, l'Amérique et l'Angleterre viendraient, de nouveau, combattre à nos côtés. Pour cette ombre, nous avons lâché la réalité, et nous sommes restés les mains vides. Nous cherchons maintenant à désarmer l'Allemagne, mais lorsqu'elle aura livré tous ses canons et ses fusils, licencié l'Orgesch et dissous ses troupes camouflées, elle aura toute liberté pour recommencer ses fabrications et reconstituer son armée. La commission interalliée devra, en effet, quitter Berlin et seule la Société des nations, qui n'a pas le moyen de procéder à des investigations sérieuses, qui n'a aucun droit de coercition et qu'affaiblit encore l'absence de l'Amérique, sera chargée d'exercer sur l'Allemagne une surveillance illusoire. Pour nous rassurer, l'Allemagne nous dit qu'elle est devenue une grande démocratie et qu'elle désavoue ses anciens bergers. « L'Allemagne, écrit sans rire la *Frankfurter Zeitung*, veut réaliser l'idéal de la démocratie pacifique. » On s'en est bien aperçu, ces jours-ci encore, lorsque la Cour de Leipzig, continuant sa comédie judiciaire, a condamné à des peines dérisoires des sous-officiers qui s'étaient rendus coupables de brutalités ignobles à l'égard de prisonniers. On s'en est également aperçu, lorsque le prince Eitel-Frédéric, escorté de quinze généraux de l'ancien régime, a solennellement passé en revue la garde royale prussienne, qui, comme chacun sait, n'existe plus, mais qui ne s'en survit pas moins à elle-même, dans le cadre d'une formation appelée *Traditions-Kompagnien*, et qui s'est empressée de revêtir pour la circonstance les brillants uniformes d'autrefois. On s'en est aperçu enfin, lorsque la marine impériale a tumultueusement fêté, en présence d'une

foule enthousiaste, « la victoire du Skager-Rak, » et lorsque l'amiral von Trotha a prononcé cette phrase menaçante : « Je vois venir le jour où une nouvelle flotte impériale anéantira les perfides Anglais et les immondes Français. »

Comme l'a dit à Châtellerault, dans un beau et courageux discours, M. Raoul Péret, président de la Chambre des députés, ces manifestations de la sagesse et de la bonne volonté allemande ne sont pas pour nous rassurer sur le présent, et encore moins sur l'avenir. Les dispositions qu'elles nous laissent déjà deviner ne peuvent que s'accentuer, à mesure que le temps passera et que l'Allemagne perdra davantage, avec le sentiment de notre force, le souvenir de sa défaite. Nous ne saurions donc qu'approuver entièrement lord Derby et ses amis, lorsqu'ils disent : « Il faut chercher la garantie de la paix future ailleurs que dans un désarmement provisoire ou dans des promesses de métamorphoses morales et politiques. La meilleure assurance qu'on puisse prendre contre un retour offensif de l'Allemagne serait, non pas simplement une confirmation de l'Entente, mais l'extension de cet accord à toutes les questions auxquelles sont intéressées l'Angleterre et la France. » C'est la thèse même que j'ai exposée dans ma dernière Chronique et qui, par bonheur, fait du chemin des deux côtés de la Manche. Lord Derby, dont l'amitié pour la France mérite toute notre gratitude, va plus loin et préconise une alliance proprement dite. Rien de mieux, si la chose est possible. Mais, en bonne logique, nous devons commencer par déblayer entièrement le terrain, avant d'y élever un monument nouveau. Une liquidation générale des difficultés qui divisent nos deux pays, aussi bien en Orient qu'en Europe, est déjà, en elle-même, une opération longue et compliquée. Lorsqu'elle sera terminée, l'harmonie des cœurs complétera tout naturellement l'accord des esprits, et, si l'alliance peut être conclue, elle le sera dans une atmosphère plus favorable. Il va sans dire, d'ailleurs, que, le jour où serait scellé un tel pacte, les deux nations y figureraient en égales. Aucune d'elles n'a à solliciter l'autre, aucune d'elles n'a de services à demander. Lorsqu'elle se défend, la France défend l'Angleterre ; lorsqu'elle repousse une invasion allemande, c'est pour le compte de l'humanité.

Dans un article très sensé et très fin qu'il a naguère consacré à ces projets d'alliance franco-britannique, M. Eugène Lautier a, en outre, excellemment marqué les conditions auxquelles devrait être soumise une convention de ce genre. Il serait, d'abord, nécessaire

que le traité fût publié et qu'il n'y eût pas une seule clause tenue secrète. Lorsqu'a été jadis signée l'alliance russe, la France a dû s'incliner devant le désir du Tsar et garder dans ses archives un parchemin, qui aurait pu, du reste, être divulgué sans le moindre inconvénient. Le temps est passé de ces mystères inutiles. Jamais, il est vrai, la diplomatie n'a été plus clandestine que depuis la guerre et le Conseil suprême statue, à chaque instant, sur le sort des peuples, sans que les Parlements soient consultés ou même avertis. Mais, pour une alliance, qui pourrait avoir des conséquences ultérieures très graves et décider un jour de la guerre ou de la paix, rien ne saurait être définitivement arrêté qu'en pleine lumière.

A peine est-il besoin d'ajouter que cette alliance devrait être strictement défensive. Dans la promesse d'assistance que M. Lloyd George avait remise à M. Clemenceau et qui était, d'ailleurs, subordonnée à l'engagement américain, le premier ministre britannique avait pris soin de spécifier que l'Angleterre ne nous seconderait que si nous étions attaqués. Encore avait-il précisé qu'il entendait parler d'une attaque « non provoquée, » réserve qui était de nature à susciter, le moment venu, bien des dissentiments et des querelles : car on peut être sûr, dès maintenant, que le jour où il plaira à l'Allemagne de nous attaquer de nouveau, elle prétendra avoir été provoquée. C'est l'éternelle théorie de la guerre préventive, telle que l'ont professée les plus grands maîtres de la doctrine germanique. Abstraction faite de ces deux mots malencontreux, l'alliance devra donc manifester clairement son caractère défensif. De même que l'Angleterre ne nous secourrait pas, si, par impossible, nous étions jamais les agresseurs de l'Allemagne, de même nous ne saurions lui promettre un concours éventuel dans une guerre qui ne serait pas une guerre rigoureusement défensive. Nous avons surtout à nous garder de tous accords qui risqueraient de nous conduire, par une voie indirecte, à d'intempestifs démêlés avec les États-Unis d'Amérique.

Nous sommes les amis du Japon et la visite du prince Hiro-Hito à Paris vient de consacrer encore cette amitié par d'heureuses démonstrations. Mais l'Angleterre, elle, est l'alliée du gouvernement du Mikado. Demain, peuvent surgir, dans le Pacifique, entre les États-Unis et le Japon, mille questions qu'envenimera le conflit des races. Jusqu'où l'Angleterre se trouvera-t-elle entraînée par son alliance? Nul n'est dans les confidences du destin. Nous avons donc le devoir de réserver notre liberté pour ne pas être nous-mêmes, plus tard, engagés dans des aventures. Hier, M. Briand a très opportunément

chargé M. Viviani de rassurer M. le Président Harding sur l'attitude adoptée, dans l'affaire de l'île de Yap, par le gouvernement de la République et la déclaration de l'éminent envoyé français a produit le meilleur effet à Washington. Ce témoignage de notre amitié n'est pas, bien entendu, un simple présent d'occasion, pas plus que le voyage de M. Viviani n'est une manifestation sans lendemain. Nos relations avec les États-Unis sont invariables. L'Allemagne s'est fait, un instant, l'illusion que, par opposition à la politique du Président Wilson, le nouveau gouvernement américain allait s'enfermer dans je ne sais quelle tour d'ivoire, se désintéresser des choses européennes et laisser les vaincus d'hier nous enlever, un à un, les fruits de notre victoire. L'Allemagne a déjà dû en rabattre. Elle avait commis la même erreur pendant la guerre et, convaincue que les États-Unis n'enverraient jamais un soldat dans le vieux monde, elle avait multiplié contre eux les insolences et les défis. En France même, beaucoup de gens qui manquaient d'imagination et ne croyaient possible que le déjà vu, ne cachaient pas leur incrédulité, lorsqu'on disait en leur présence que la guerre sous-marine, telle que la pratiquait l'Allemagne, finirait par faire perdre patience à l'Amérique et qu'un jour les États-Unis apporteraient leur puissant concours aux défenseurs de la liberté. Même après que le Président Wilson eut pris sa décision, le scepticisme a persisté et jusqu'à l'hiver de 1917-1918, les défaitistes, appuyés par des auxiliaires imprévus, ont pu continuer leurs manœuvres souterraines, en répandant le bruit qu'il ne viendrait jamais en France qu'un petit nombre de divisions américaines, mal équipées, inexpérimentées et incapables d'un sérieux effort militaire. Il est cependant arrivé, par centaines de mille, d'admirables soldats recrutés dans toutes les régions de l'Amérique et, au mois de juillet 1917, le Président Woodrow Wilson, me confirmant son message du 11 avril précédent, me télégraphiait qu'il était résolu à envoyer en France une armée assez forte pour submerger l'Allemagne, *overwhelming*. A ce moment, le général Pershing était déjà notre hôte, mais c'était presque un général sans troupes. Je me rappelle la première fois que j'ai eu le plaisir de le recevoir. Il avait produit sur moi la meilleure impression par son élégance, sa bonne grâce et sa simplicité; mais il portait en lui un redoutable inconnu. Quelle serait sa valeur stratégique? Et à quelles troupes aurait-il à commander? Dès le mois d'août suivant, un petit noyau d'armée commençait à se former et le 6 septembre, lorsque je me rendis au quartier général américain, pour y célébrer le double

anniversaire de la Marne et de l'*Independence Day*, les premières divisions que je vis défiler, sur un plateau voisin de Gondrecourt, avaient une allure magnifique. Un an plus tard, presque jour pour jour, le général Pershing, qui, pour attaquer l'ennemi dans le secteur de Saint-Mihiel, s'était mis spontanément, avec une modestie charmante, sous les ordres du général Pétain, conduisait l'armée américaine à la victoire, et libérait des villes et des villages lorrains qui gémissaient depuis quatre ans sous le joug de l'envahisseur. Une nation qui a fait un tel effort, pour défendre son prestige dans le monde, pour maintenir sa puissance commerciale et, en même temps, pour sauver les grandes idées de droit et de liberté auxquelles elle est attachée, ne sera jamais incapable de le recommencer. Peu importent les alternatives politiques et le jeu des partis. Les mêmes causes produiraient, à l'occasion, les mêmes effets. Il n'y a plus d'Atlantique, ou du moins l'Atlantique, loin de séparer l'Amérique de la France, les rapproche. Les distances sont supprimées. Ayons soin de ne jamais rien faire qui les puisse rétablir.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de nous présenter aux États-Unis, pas plus qu'à l'Angleterre, en posture humiliée et en tenue de suppliants. Ce n'est pas seulement notre dignité qui nous commande de garder toujours et partout la conscience de notre force et le respect de notre renommée. Notre intérêt bien entendu nous ordonne lui-même de ne pas nous diminuer. On viendra d'autant plus à nous qu'on saura notre collaboration plus précieuse. Ce serait la pire maladresse que de paraître mendier des amitiés et d'oublier ce que nous sommes, ce que nous valons et ce que nous pouvons. Ne paraissons pas l'ignorer, lorsque nous parlons à ceux aux côtés de qui nous avons combattu ; ne paraissons pas l'ignorer surtout, lorsque nous parlons à nos anciens ennemis.

Voici que certaines gens, qui n'ont pas la clairvoyance de M. Raoul Péret et qui croient à la conversion de l'Allemagne, commencent à nous dire en douceur : « Il nous faut désormais moins de fermeté que de souplesse et de séduction. La politique des gages est finie. L'Allemagne a accepté l'ultimatum. Le Reichstag a approuvé le langage et le programme de M. Wirth. Nous avons en face de nous un gouvernement honnête et bien intentionné. Arrangeons-nous pour lui faciliter sa tâche. » Et ces mauvais conseillers ajoutent plus bas : « Puisque M. Wirth tient tant à la Haute-Silésie, cherchons une transaction qui lui donne, au moins, devant le Reichstag, une apparence de succès et qui fortifie son cabinet. » A n'en pas douter, le gouvernement

français repoussera ces dangereuses suggestions. Si nous les accueillions, le chancelier allemand pourrait se flatter d'être arrivé à ses fins. Il aurait partie gagnée. Il aurait, sans doute, accepté l'ultimatum de Londres, mais il aurait tiré de cette soumission apparente des avantages inappréciables. En premier lieu, il aurait eu la satisfaction de nous voir mobiliser en vain toute une classe et rester aux portes de la Ruhr, après avoir tout préparé pour y entrer. En second lieu, il aurait la joie de penser que la France, qui a déjà avancé pour le compte de l'Allemagne une soixantaine de milliards, ne serait jamais remboursée et que l'Allemagne serait libérée d'autant, sans bourse délier. En troisième lieu, il aurait eu le plaisir de constater que, malgré la mise en demeure de la Commission des Réparations, les Gouvernements alliés accordaient des délais à l'Allemagne pour sa dette exigible de douze milliards. Et ce ne serait pas encore assez! A toutes ces concessions, dont jusqu'ici la France ne mesure pas exactement le poids, mais dont elle sentira bientôt le faix sur ses épaules, M. Wirth voudrait qu'on en ajoutât une autre, qu'il regarde, d'ailleurs, comme l'exécution d'un marché passé, à demi-mot, entre lui et l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, lord d'Abernon : la livraison de la Haute-Silésie à l'Allemagne. Mais, quelques promesses qu'ait pu faire lord d'Abernon pour déterminer l'Allemagne à s'incliner devant l'ultimatum et pour nous empêcher d'occuper la Ruhr, il a lui-même, il y a peu de mois, condamné les prétentions allemandes sur la Haute-Silésie et il est surprenant qu'il ait la mémoire assez courte pour oublier sa propre signature. Le 18 janvier dernier, il était un des experts de la Conférence de Bruxelles, avec MM. Delacroix, Seydoux et d'Amelio ; et il avait rédigé avec ses collègues un rapport qui avait été adressé aux gouvernements alliés et qui contenait le passage suivant : « Haute-Silésie : Un contrôle interallié de la distribution du charbon après le plébiscite sera établi, afin d'assurer une répartition équitable du charbon. La Commission des Réparations a procédé déjà à des études très complètes sur la question et elle a en mains tous les éléments utiles : il en ressort qu'il ne faut pas exagérer l'importance de la Haute-Silésie pour la vie économique de l'Allemagne, si l'on adopte des mesures dans le genre de celle dont il vient d'être question. »

Ce document est signé, pour l'Angleterre, par lord d'Abernon et par sir John Bradbury. Il devrait, semble-t-il, suffire à démontrer la vanité de la thèse de M. Keynes et à apaiser les scrupules de M. Lloyd George. Dès le mois de juillet 1920, dans sa première conversation

avec le général Le Rond, M. Lloyd George avait laissé entendre que le territoire de la Haute-Silésie devait être livré à l'Allemagne, parce qu'elle avait besoin, en partie, du charbon de la province. Autre chose sont cependant la possession du sol et la nationalité des habitants, autre chose, la vente et la destination des produits. On comprendrait fort bien qu'il fût établi, sous le contrôle des Alliés, des accords économiques entre la Pologne et l'Allemagne pour une certaine portion du charbon silésien. La Pologne n'a pas cessé de déclarer qu'elle se prêterait à des combinaisons de cette sorte. Les experts anglais les regardaient comme possibles au moment de la conférence de Bruxelles, c'est-à-dire avant le plébiscite. Aujourd'hui que le plébiscite a donné la majorité aux Polonais dans 673 communes du bassin minier, contre 230 localités seulement où la pluralité des voix s'est prononcée pour l'Allemagne, on se demande quelles raisons avouables il pourrait y avoir de placer cette région sous la souveraineté germanique. J'entends bien que M. Wirth s'écrie, en réponse à M. Briand : « La Haute-Silésie fait partie de l'Allemagne depuis sept cents ans. » Mais, pour les besoins d'une cause insoutenable, il confond le Saint-Empire d'autrefois avec l'Allemagne. Si son raisonnement avait quelque valeur, il faudrait dire que la Bohême, dont a dépendu la Silésie, est allemande, que l'Alsace est allemande, que le Tyrol, la Vénétie, la Lombardie sont allemands, et ainsi de suite. C'était l'opinion des pangermanistes. Ils ont fait de bons élèves dans la jeune démocratie du Reich. J'entends bien aussi que le général Hœfer a nargué pendant quinze jours la Commission interalliée, que les offensives allemandes ont plusieurs fois recommencé et que le gouvernement du Reich traite effrontément d'intolérables les significations des Alliés. Si cette farce sanglante continue, on reconnaîtra peut-être que la politique des gages avait du bon, qu'il est temps de faire jouer « les sanctions automatiques » et que c'est dans la Ruhr qu'il faut sauver la Haute-Silésie.

RAYMOND POINCARÉ.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — XCIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-TROISIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai.

Pages.

Le Chemin du salut. — Gaudias, deuxième partie, par M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française 5

La Mort de l'Empereur. — I. *La Maladie*, par M. Frédéric MASSON, de l'Académie française 43

Napoléon a travers le siècle *(1821-1921)*, par M. Louis MADELIN 73

Charles de Foucauld. — II. *L'Explorateur du Maroc*, par M. René BAZIN, de l'Académie française 94

La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — *Nicolas II a la tête de ses troupes*, par M. Maurice PALÉOLOGUE 132

Le Grand Conti. — II. *Chantilly. — Le Mariage*, par M. le Duc DE LA FORCE 172

Littératures étrangères. — *Un Conteur siennois*, par M. Louis GILLET. 193

Revue dramatique. — *La Comédie du génie.* — Mme Simone dans *le passé*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 205

Revue littéraire. — *Les Romans de M. Gaston Chéray*, par M. André BEAUNIER 213

M. Chevrillon a l'Académie française, par M. Henry BIDOU 225

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Raymond POINCARÉ, de l'Académie française 229

Livraison du 15 Mai.

Le Chemin du salut. — Gaudias, troisième partie, par M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française 241

Le Danger aérien, par M. le Général HIRSCHAUER 283

Bonaparte et l'Institut, par M. G. LACOUR-GAYET, de l'Institut 294

La Mort de l'Empereur. — II. *L'Agonie et la mort*, par M. Frédéric MASSON, de l'Académie française 310

La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre. — *Nicolas II fidèle a l'Alliance*, par M. Maurice PALÉOLOGUE 340

Pages.

Poésies, par M. Alfred DROIN 369

La Réforme de l'enseignement. — I. *Les « Compagnons, »* par M. Raymond THAMIN 380

Souvenirs de musique et de musiciens, par M. Camille BELLAIGUE. 400

Jean-Jacques Rousseau prophète religieux, par M. Victor GIRAUD. . . . 415

L'Exposition d'Art hollandais au Jeu de Paume, par M. Louis GILLET . . . 442

Revue scientifique. — *Le Compas lumineux*, par M. Charles NORDMANN. 457

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Raymond POINCARÉ, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Juin.

Le Chemin du salut. — Gaudias, quatrième partie, par M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française. 481

La « Langue maternelle » en Alsace et en Lorraine, par M. l'Abbé E. WETTERLÉ 526

Charles de Foucauld. — III. *L'Appel du désert*, par M. René BAZIN, de l'Académie française 538

Les « Autotomistes » et les Salons de 1921, par M. Robert DE LA SIZERANNE 568

L'Italie dans l'œuvre de M. Henri de Régnier, par M. Louis BERTRAND. 594

Bolchévistes de Hongrie. — III. *La Jérusalem nouvelle*, par MM. Jérome et Jean THARAUD 611

Le Grand Conti. — III. *Guerre en dentelles*, par M. le Duc DE LA FORCE. 653

Souvenirs de musique et de musiciens. — II. *Au Conservatoire*, par M. Camille BELLAIGUE 682

Revue littéraire. — *Le Grand chagrin de nos conteurs gais*, par M. André BEAUNIER. 697

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Raymond POINCARÉ, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Juin.

Le Chemin du salut. — Gaudias, cinquième partie, par M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française. 721

Saint-Denis *dit* Ali, par M. G. MICHAUT 757

Souvenirs du second mameluck de l'Empereur. — I. *Les Tuileries. — Moscou. — La Retraite de Russie*, par Saint-Denis *dit* Ali 767

Silhouettes contemporaines. — *M. Louis Bertrand*, par FIDUS. 793

Charles de Foucauld. — IV. *Les Blessés de Taghit*, par M. René BAZIN, de l'Académie française. 820

La Réforme de l'enseignement. — II. *Le Recrutement de l'élite*, par M. Raymond THAMIN. 843

Le Grand Conti. — IV. *Le Roi de Pologne*, par M. le Duc DE LA FORCE. 864

Souvenirs de musique et de musiciens. — III, par M. Camille BELLAIGUE. 896

Comment s'est faite la France, par M. Jacques CHEVALIER 915

Revue scientifique. — *Nouveaux horizons en médecine*, par M. Charles NORDMANN 929

Revue dramatique. — *Cléopâtre. — Trois bons amis. — La Dauphine*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 941

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Raymond POINCARÉ, de l'Académie française. 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 55879.

3 9090 007 539 485